



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

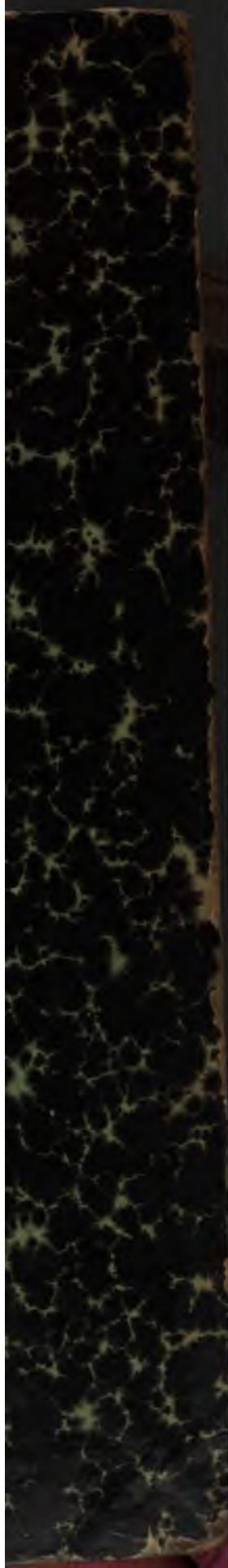
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

CENT SOIXANTE-HUITIÈME FASCICULE

MORPHOLOGIE DES ASPECTS DU VERBE RUSSE

PAR

ANDRÉ MAZON

LECTEUR A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE KHARKOV
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1908

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

K

A MON MAITRE

MONSIEUR PAUL BOYER

Hommage de respectueuse reconnaissance

169084

YSAÏE DUCLOUX

Sur l'avis de M. Antoine MEILLET, directeur adjoint d'études à l'École pratique des Hautes Études, de MM. Robert GAUTHIOT et Sylvain LÉVI, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. André MAZON le titre d'Élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.

Paris, le 7 janvier 1906.

Le Directeur de la Conférence,
Signé : A. MEILLET.

Les Commissaires responsables,
Signé : R. GAUTHIOT, S. LÉVI.

Le Président de la Section,
Signé : G. MONOD.



MORPHOLOGIE
DES
ASPECTS DU VERBE RUSSE

—
—
—

MORPHOLOGIE
DES
SPECTS DU VERBE RUSSE

PAR

ANDRÉ MAZON

LECTEUR A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE KHARKOV
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1908

(Tous droits réservés)

ouvrage forme le 168^e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études

K

procédant aujourd'hui des deux aspects (cf. p. 22), n'a pas, dans la mesure où il est imperfectif, de futur périphrastique (*буду вѣлѣть). Notons qu'à côté de la forme perfective с-морѣ, de sens très énergique, est fréquemment employée la périphrase de force moyenne « я буду въ состояніи »¹.

En face du futur imperfectif duratif nous trouvons, comme forme exactement opposée, le présent-futur perfectif. Cette forme verbale est en soi, comme l'indique bien M. Boehme (*Die actiones der verba simplicia*, p. 8 et 9) *zeitlos* « non temporelle », et a, suivant les cas, la valeur d'un futur ou d'un présent historique, plus exactement d'un présent-futur historique.

Le criterium que nous avons choisi, et suivant lequel nous vérifierons l'aspect de chaque verbe, n'interviendra pas ouvertement au cours de notre étude : ce seront seulement les résultats qui seront donnés. Les perfectifs seront cités au présent-futur dans des exemples où la valeur de futur est bien établie par le contexte, et les imperfectifs seront ordinairement donnés au présent, de telle manière que les deux verbes, perfectif et imperfectif, apparaissent comme se complétant mutuellement.

Nous ne nous croirons jamais autorisé à décider de l'aspect d'un verbe d'après son prétérit, et cela pour une raison de syntaxe qui n'a pas encore été mise en évidence autant qu'il convien-

1. Puchmayer, dans son excellente grammaire russe (*Lehrgebäude der russischen Sprache*, Prag, 1820, p. 170), cite à tort quelques verbes de la classe I comme non susceptibles du futur périphrastique : « Die Singularia der ersten Form *иду, ѣду, жену, веду, лѣзу, несу* begnügen sich mit *по*, und nur ihre Iterativa (der vierten Form) sind des längern Futurums fähig :

ити (итти) :	пойду :	буду ходить	ich werde gehen
ѣхать	поѣду	буду ѣздить	— fahren
гнать	пожену	буду гонить	— jagen
вести	поведу	буду водить	— führen... etc. ».

Cette assertion est inexacte : les six verbes en question possèdent, en russe, le futur périphrastique. L'erreur de Puchmayer est d'avoir conclu du tchèque au russe. Le passage ci-dessus est en effet littéralement calqué sur le paragraphe correspondant de la grammaire tchèque de Dobrovský (*Lehrgebäude der böhmischen Sprache*, 2^e édit., Prag, 1819, p. 121) : « Die Singularia der ersten Form *jdu, jedu, ženu, vedu, vezu, nesu* begnügen sich mit *po*, und nur ihre Iterativa (der vierten Form) sind des längern Futurums fähig :

jiti : pājdu : budu choditi... etc. ».

draît : il est très souvent fait usage en slave du prétérit imperfectif là où, dans d'autres langues, notamment en français, le parfait est employé. Tel est le cas des verbes qui signifient une action ayant une certaine durée, par exemple de quelques verbes de mouvement, dans les cas où ils sont employés avec notion d'aller et retour. Du fait que l'on dit : « Я вчера ходилъ въ театръ » (Hier je suis allé au théâtre) ou « Я встрѣчалъ его на вокзалѣ » (Je suis allé le chercher à la gare), nous ne concluons pas que ходилъ et встрѣчалъ sont des formes perfectives. C'est ce fait purement syntaxique que nous paraît avoir méconnu M. Ul'janov en prêtant à des verbes comme видѣть, слышать, говорить un double aspect « оба видовыя значенія » (Значенія глагольных основъ въ литовско-славянскомъ языкѣ, II, 294). Sans doute les prétérits видѣлъ, слышалъ, говорилъ ont-ils, suivant notre logique, qui situe très exactement l'action verbale dans le temps, valeur d'imparfaits ou de parfaits; mais au point de vue slave, qui tient compte avant tout de la durée relative de l'action verbale, ce sont là des prétérits imperfectifs. Nous en concluons qu'il n'y a pas de criterium objectif permettant de déterminer l'aspect d'un verbe au prétérit.

La catégorie des perfectifs comprend deux groupes :

1^o les verbes simples qui sont *perfectifs par eux-mêmes*, comme сѣду, двину, куплю, дамъ;

2^o les verbes composés qui sont *perfectifs par l'apposition d'un préverbe*, comme при-несу, за-сохну, по-думаю, по-хвалю, по-бѣмъ.

La catégorie des imperfectifs est généralement divisée, suivant le traitement qu'ils reçoivent en composition :

1^o en *duratifs*, qui deviennent perfectifs par l'apposition d'un préverbe, comme несу, impf. /при-несу, pf.;

2^o en *itératifs*, qui demeurent imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe¹, comme касáюсь, impf. /при-касáюсь, impf.

Le défaut de ces deux dénominations, qui proprement s'ap-

1. M. Leskien maintient dans son Manuel de vieux bulgare (*Handbuch der althbulgarischen Sprache*, 4^e édit., p. 161) sa formule singulière : « Das Iterativum wird ebenfalls durch die Zusammensetzung mit Präposition an sich perfectiv ».

pliquent à des séries morphologiques, est de paraître introduire une différenciation sémantique qui, comme cela a été démontré par tous les grammairiens qui ont étudié la question de l'aspect (Nekrasov, Ul'janov, Meillet, Boehme), n'existe pas en réalité : l'itératif signifie souvent à vrai dire une action répétée, mais, aussi souvent au moins, une action unique qui a une certaine durée. On peut définir l'itératif : un simple duratif, qui doit au concept, essentiellement imperfectif, qu'il exprime, d'être « imperfectible ». Il importe donc d'éliminer des deux termes « duratif » et « itératif » toute notion sémantique, et de ne les opposer l'un à l'autre que comme représentant deux groupes morphologiques différents, les *perfectibles* et les *imperfectibles*.

Un certain nombre d'anciens itératifs sont devenus des *indéterminés* par rapport aux primitifs dont ils sont dérivés, lesquels sont dits *déterminés*. Il est remarquable que ce sont tous des verbes de mouvement : ils présentent entre eux, comme le remarque M. Boyer (*Manuel de langue russe*, p. 243-244), une opposition de sens « qui répond à certaines oppositions de sens des deux verbes français *marcher* et *aller* ».

Quand l'action verbale est conçue sous sa forme la plus générale, en dehors de toute délimitation stricte de temps et de lieu, elle est invariablement exprimée par le type indéterminé : « Кто вамъ носитъ молоко » (c'est-à-dire : qui vous apporte ordinairement votre lait?). Mais si l'action verbale est représentée sous une forme précise et concrète, enfermée dans certaines limites de temps et de lieu, c'est le type déterminé qui apparaît : « Кто вамъ несетъ молоко? » (Quelle est donc cette personne qui porte votre lait, maintenant, sous nos yeux?). Les verbes de classe I sans suffixe, comme нести́, et certains verbes de classe IV, comme летѣть, jouent ainsi le rôle de verbes d'action unique et précise en face d'anciens itératifs du type anomal носѣть ou du type normal летѣть, qui servent à l'expression de l'action multiple et générale. Toutefois nous devons remarquer, avec M. Bogorodickij¹, que le type indéterminé est employé même s'il s'agit d'une action unique, mais avec une nuance d'indétermination et aussi de plus grande durée : « Мать носитъ пе-

1. Общій курсъ русской грамматики, Казань, 1904, p. 159.

бенка по комнатѣ » ou « По улицамъ слона водили » ou « И вижу я, бывало, будто ангелы въ этомъ столбѣ летаютъ и поютъ » (Островскій, Гроза, acte I, sc. 7). De même, si l'action verbale est essentiellement durative et rebelle à toute représentation momentanée ou du moins nettement limitée dans le temps, elle ne peut être exprimée que par un verbe indéterminé; ainsi : носить платье, par opposition à нести платье, le premier signifiant « porter un habit sur soi, en être revêtu » (par ex. она всегда носитъ шелковое платье, elle est toujours en robe de soie), le second « transporter des vêtements » (par ex. горничная несетъ платье въ комнату, la domestique porte la robe dans la chambre). D'autre part, si une notion aussi abstraite que « mener une vie honnête » est traduite en russe par вести хорошую жизнь, c'est qu'elle se prête naturellement à une conception une et déterminée, qu'on peut, si l'on veut, représenter concrètement par une ligne droite.

La distinction des deux séries, déterminée et indéterminée, s'est rigoureusement conservée en grand russe : la première n'est jamais confondue avec la seconde. Il n'en a pas été de même en petit russe, comme on peut s'en convaincre en s'en rapportant aux exemples donnés par MM. Smal-Stockyj et Gartner dans leur Руска Граматика (Львів, 1893, p. 60).

Les deux divisions que nous avons respectivement reconnues dans la catégorie des perfectifs et dans celle des imperfectifs ont un point de départ commun, à savoir la distinction entre les verbes simples et les verbes composés. Il suit de là que la question d'aspect se présente naturellement sous deux faces : quels verbes simples sont perfectifs ? quels verbes la composition préverbale rend-elle perfectifs ? Nous étudierons d'abord l'aspect des verbes simples suivant la division en quatre classes de M. Leskien, adaptée au verbe russe par M. Boyer dans son cours de l'École des Langues orientales ; nous étudierons ensuite la composition préverbale.

LES VERBES SIMPLES

CLASSE I

1^{re} Verbes sans suffixe, type неc-ý, неc-тí;

2^{de} Verbes à suffixe -a- au thème de l'infinitif, type жp-ý, жp-a-ть.

Cette classe, qui se compose de 78 verbes (63 du type неcтí et 15 du type жpать), comprend des imperfectifs et des perfectifs, mais ces derniers ne constituent qu'une très faible proportion.

Падý, паcть, dont l'emploi est très restreint en russe moderne (sens figuré, style noble, ou, au sens propre, spécialement en parlant des bêtes frappées d'épizootie), est normalement perfectif : « что падетъ на меня, то и понесу ». Il est cependant remarquable que Puškin emploie ce verbe, à la 3^e personne du singulier et à la 3^e du pluriel, tantôt en valeur de présent, tantôt en valeur de futur (cf. Будде, Опытъ грамматики языка А. С. Пушкина, 1^{re} partie, 3^e fasc., p. 24, dans le Сборникъ de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, LXXVII). Nous reconnaissons facilement la valeur du présent dans :

.... Поколѣнья,
По тайной волѣ провидѣнья,
Восходятъ, зрѣютъ и падутъ
(Œuvres complètes, édit. Морозовъ, III, p. 279.)

... Любви готовятся дары;
Падутъ ревнивыя одежды
(Ibid., II, p. 205.)

Въ немъ гнѣвъ свирѣпый умираетъ,
И мщеніе бурное падетъ

(*Ibid.*, II, p. 239.)

Ces emplois en valeur de présents ne démontrent nullement le caractère imperfectif de падѣтъ, падѹтъ. Le présent-futur ne renferme en soi de notion de temps que secondairement : sa fonction essentielle est d'exprimer l'acte un et bref par opposition à l'acte complexe et prolongé. Tel est exactement le cas ici : dans aucun des trois exemples cités le perfectif ne peut être mis sur le même plan que les imperfectifs qui le précèdent, car, pour tout Russe ayant le sentiment des nuances de sa langue, il introduit un changement d'allure dans la phrase, apparaissant comme un point à la suite des présents duratifs qu'on peut se représenter comme des lignes. Ces emplois de падѣтъ, падѹтъ en valeur de présents ne sont pas d'ailleurs très fréquents dans Puškin : nous n'en avons relevé que trois sur dix-sept emplois des deux formes verbales cités par M. Budde.

Сяду, сѣсть et лягу, лечь, qui forment paire, le premier ayant peut-être déterminé, en même temps que l'infexion de la nasale, l'aspect perfectif du second (cf. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, 21-22), sont également perfectifs. Ces deux verbes sont complétés, quand ils sont employés comme simples, par le couple imperfectif réfléchi de classe IV садѣться, ложѣться, et, pour signifier un état prolongé, par le couple neutre сидѣть, лежать.

Бѹду (de быть) sert de futur au présent athématique есмь et est l'auxiliaire ordinaire du futur périphrastique. Son participe бѹдущій est un participe futur, le seul qu'on puisse citer en russe à côté de по-слѣдующій¹. La notion d'aspect n'est pas obscurcie par l'emploi familier de бѹду en valeur de présent, emploi donnant à la phrase une certaine vivacité : « А кто же такая будете? спросила Татьяна » (Тургеневъ, *Новъ*, édit. Глазуновъ, 2^e partie, chap. XXVII), c'est-à-dire : « Comment vous appellerai-je, vous? Qui direz-vous que vous êtes? » Quant

1. Buslajev (*Историческая Грамматика*, 5^e édit., I, 112) cite un emploi isolé de падѹщій, avec valeur de participe futur, par Žukovskij (*Œuvres complètes* 5^e édit., Pétersbourg, 1849, V, 71). Quant aux participes du type за-гребѹщій, ils sont devenus adjectifs et partant étrangers à toute notion d'aspect.

à l'apostrophe si commune : *бўдетъ!* assez! elle a bien plutôt dans la conscience actuelle des Russes valeur de présent que valeur de futur : c'est d'ailleurs là une forme adverbiale, ou du moins demi-adverbiale. Le gérondif *бўдучи* a le sens d'un gérondif présent.

M. Ul'janov reconnaît à *иму* les deux aspects, et appuie son opinion de quelques exemples empruntés au vieux russe et à la langue populaire (*Значенія глагольныхъ основъ въ литовско-славянскомъ языкѣ*, II, 171). La langue littéraire ne possède que deux formes isolées : la 3^e personne du singulier, impersonnelle et négative, *неймѣтся*, et le participe à valeur adjectivale *имѹщій*. Par exemple : « *Его постоянно бранить за это, а все ему неймется* » (On a beau lui dire des sottises à cause de cela, rien n'y fait); « *имѹщіе классы* » (les classes possédantes). *Неймѣтся* est très généralement senti comme un présent, et *имѹщій*, dans la mesure où il n'est pas pris pour un adjectif, comme un participe présent; mais ces deux formes, isolées et figées comme elles sont, ne constituent pas de témoignage décisif en faveur de la valeur imperfective de *иму*. On sait que *иму*, employé couramment comme auxiliaire en vieux russe et en petit russe, a pour équivalent, un peu livresque, dans la langue littéraire *имѣю*, par exemple « *имѣю сказать* » et (néologisme, peut-être polonisme, cf. Овсянко-Куликовский, *Синтаксисъ*, p. 117) « *представление имѣеть быть въ восемь часовъ* » ou « *желающіе имѣють явиться въ канцелярію* ». Le vieux slave *jimę, jęti*, le polonais *imę się, jąc się* et le tchèque *jmu se* sont perfectifs.

Nous devons enfin citer pour mémoire *рекѹ, речі*, disparu de la langue littéraire moderne, mais dont on peut trouver des exemples chez les poètes du début du xix^e siècle et aussi dans la langue des contes. Puškin emploie deux fois ce verbe avec valeur certaine de perfectif (cf. *Œuvres complètes*, édit. Морозовъ, I, 13 et I, 326). L'aoriste de ce même verbe a survécu assez longtemps en russe. On en trouve trois exemples dans une même page des Народныя русскія сказки d'Afanasjev (3^e édit., Moscou, 1897, II, 248) : « *Потомъ рече себежской царь... И рече ему себежской царь.... Потомъ рече князь Владимиръ...* » (Илья Муромецъ, d'après un manuscrit du xviii^e siècle).

Le fait est intéressant, car, à côté du vieux slave *rekq, rešti*, nettement perfectif, du polonais *rzeka, rzec*, également perfectif, nous constatons en vieux tchèque une indécision d'aspect (cf. les exemples donnés par Kott et Gebauer : *Kottův Slovník*, III, 66, *Prijde drubý, bude řici* et *Nadarmo tehdáž budou řici bídni k borám*. Gebauer, *Historická mluvnice*, III, 2^e vol., 167 « *Poče rzeczezi syn boží* »).

Le russe ne possède pas d'autres perfectifs simples dans cette classe verbale. Идѹ, идѹти, dont le correspondant vieux slave *jidq* présente dans la traduction de l'évangile des traces plus ou moins sensibles d'aspect perfectif (cf. Boehme, *Actiones der verba simplicia*, p. 25 sqq.), a, dans l'état actuel de la langue, une valeur uniquement imperfective : les emplois fréquents de son futur périphrastique ne laissent aucun doute à cet égard. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le tchèque *jdu* (présent imperfectif), *jiti*, est entièrement dénué de futur périphrastique¹. C'est qu'à vrai dire идѹ, comme ѣду, ѣхать, est à la limite même de l'aspect perfectif et de l'aspect imperfectif : les présents de ces deux verbes sont continuellement employés pour des futurs, et cela non seulement dans les langues slaves (cf. les exemples donnés par M. Boehme, *Op. cit.*, p. 27), mais encore en allemand, en anglais (cf. les exemples communiqués par M. Jespersen à M. Sarauw, *K. Z.*, XXXVIII, 160), en français (je vais demain à Paris, je pars demain, je m'en vais demain).

Кладѹ, класть, auquel M. Ul'janov reconnaît la valeur perfective dans des exemples empruntés à la langue des chansons (*Op. cit.*, II, 171), est imperfectif en russe littéraire, et a pour perfectif ordinaire le verbe de classe IV по-ложѹ, по-ложитѹ. Remarquons que de même, par suite d'une spécialisation de sens de l'itératif вз-имѹю (взимать пошлину), c'est берѹ, брать, qui sert normalement d'imperfectif au perfectif воз-ѹмѹ, вз-ять.

En résumé, les perfectifs sont, dans la classe I, au nombre de cinq : падѹ, лягу, сяду, бѹду, рекѹ, bien caractérisés. Nous n'avons pas, du point de vue moderne où nous nous sommes placé, les éléments nécessaires pour décider de l'aspect de иму. Tous les verbes de la seconde série, à suffixe -а-, sont imperfectifs.

1. Voir ci-dessus p. 4, note 1.

CLASSE II

Verbes à suffixe -HY-.

Ces verbes qui, en vieux slave, sont presque tous perfectifs, présentent en russe deux groupes assez distincts au point de vue de la morphologie, du sens et de l'aspect :

1° Le premier groupe comprend les verbes ne gardant pas le suffixe -HY- au prétérit (type ЧАХНУТЬ) : ces verbes, au nombre de 60 environ, ont le sens *inchoatif* et l'aspect *imperfectif*.

2° Le second groupe comprend les verbes qui maintiennent le suffixe -HY- au prétérit : ces verbes, au nombre de 300 environ, sont des *verbes d'unité d'action* et d'aspect *perfectif* (type ДВІНУТЬ).

Cette différenciation, que le témoignage du vieux slave doit nous empêcher de considérer comme très ancienne, porte avant tout sur l'aspect. La raison la meilleure en a été donnée par M. Meillet rappelant la définition de ce type verbal par M. Delbrück¹ : « Dans le premier cas (inchoatifs), la langue s'est attachée à la notion de l'action qui dure jusqu'à un terme défini et l'a mise en pleine évidence : de là la valeur inchoative. Dans le second cas, le terme seul de l'action a été envisagé, abstraction faite de la durée » (*Op. cit.*, p. 25). Du reste, dans le second cas, les verbes à nasale reposent sur d'anciens aoristes, ce qui suffit à en expliquer l'aspect (Meillet, *M. S. L.*, XIV, 206).

Rappelons aussi l'explication de M. Ul'janov, qui a au moins l'avantage de bien mettre en lumière l'identité de sens de deux séries verbales de nature différente (*Op. cit.*, I, 151-153, II, 179). Partant de la simple observation qu'un grand nombre des inchoatifs n'apparaît qu'en composition, M. Ul'janov en conclut que le type composé, toujours perfectif, a pour ainsi dire acca-

1. *Vergleichende Syntax*, II, p. 40 : ces verbes sont caractérisés par le fait qu'ils ont un point de départ ou un point d'aboutissement « ein Ausgangs- oder Endpunkt » Dans le premier cas l'action est conçue « als vor sich gehend ».

paré toute la valeur perfective de ces verbes¹; il est résulté de cet état de choses un malentendu prêtant au type composé une sorte de monopole de la valeur perfective, et identifiant le type perfectif simple aux itératifs composés :

лѣпнеть = при-лѣпѣеть
 вѣзнеть = у-вѣзѣеть
 вѣнеть = у-вѣдѣеть
 сохнеть = за-сохѣеть... etc.

Cette différenciation, en russe, des deux groupes verbaux ne doit pas être artificiellement exagérée, non seulement par raison historique, mais aussi par raison de fait : les unités verbales sont parfois difficiles à classer dans l'une ou l'autre catégorie. Il y a quelques empiètements d'une série sur l'autre : nous ne parlons ici que de ceux qui intéressent l'aspect.

Dans la série des inchoatifs, стѣну, стѣннуть est normalement imperfectif, mais la valeur perfective est attestée au moins dialectalement (cf. Буслаевъ, Истор. Грамм., 5^e édit., I, 106).

Дрогну, дрогнуть a deux aspects : il équivaut tantôt à l'imperfectif дрожать, tantôt au perfectif вз-дрогнуть. Dahl est formel en ce qui concerne la dualité d'aspect de ce verbe. Les exemples, très clairs, se laissent sans peine répartir entre deux catégories d'emplois. C'est la valeur imperfective qui apparaît quand ce verbe est employé au sens propre, purement physique : « Я дрогну теперь отъ холода ». La valeur perfective est restreinte aux emplois figurés, au style noble : « Непріятель дрогнулъ, а мы не дрогнемъ » ou « Громъ не грянетъ и мужикъ не дрогнетъ ». Ces deux catégories de sens ont d'ailleurs leur expression morphologique distincte au prétérit : « Мы дрогли всю зиму » et « Непріятель дрогнулъ, а мы не дрогнемъ ». Il y a là en réalité deux verbes différents : un imperfectif, дрогну « je tremble », au sens propre (prétérit дрогъ), et un perfectif, дрогну « je tremblerai », au sens figuré (prétérit дрогнулъ).

Dans la série des verbes d'unité d'action, nous trouvons deux verbes dont la valeur uniquement imperfective est bien con-

1. Nous retrouverons dans la classe IV (cf. p. 23-24) des verbes qui, perfectifs par eux-mêmes, tendent à n'être employés qu'en composition, d'où résulte un affaiblissement de la valeur perfective du simple.

nue : ce sont Г(О)НУ, ГНУТЬ et ТЯНУ́, ТЯНУ́ТЬ. Il n'y a pas d'autre explication possible de ce fait que celle que nous avons déjà empruntée à M. Meillet. La différenciation des deux groupes, perfectif et imperfectif, s'est produite suivant les tendances sémantiques, impossibles à définir a priori, des sujets parlants. Les notions exprimées par ГНУТЬ et ТЯНУ́ТЬ ont été conçues comme essentiellement duratives, imperfectives : on remarque d'ailleurs que, pour ces deux verbes, le sens inchoatif se laisse facilement concevoir ; mais leur qualité de transitifs empêche de les rattacher à la série inchoative qui est essentiellement intransitive. Au reste, le caractère tout subjectif et variable des différenciations d'aspect est bien mis en lumière par la comparaison avec les langues slaves de l'ouest. Le tchèque a : *hnouti*, perfectif, au sens de « donner une impulsion, mettre en mouvement » (ДВИНУТЬ), mais *táhnouti*, imperfectif, comme le russe ТЯНУ́ТЬ. En polonais, où cette classe II a atteint un très grand développement, le nombre des imperfectifs est considérable : *biegnać*, *kącić*, *kaknać*, *pełzać*, *plynać*, *pragać*, *rosnać*, *skynąć*, *ciągnąć*... etc. (cf. Soerensen, *Polnische Grammatik*, I, 231). Tous ces verbes, auxquels on ne peut prêter un sens essentiellement inchoatif, sont de simples dérivés imperfectifs, qui ont exactement le même sens que les imperfectifs d'après lesquels ils ont été formés : ainsi le verbe impersonnel *braknie* « il manque » a exactement la même valeur que *brakuje*. Le suffixe *-ną-* n'a donc pas en polonais deux significations aussi tranchées qu'en russe, perfective et inchoative ; plus encore en polonais qu'en russe, la classe II a perdu le caractère exclusivement perfectif qu'elle paraît avoir eu à l'origine. Le verbe *cisnać*, imperfectif au sens de « presser », et perfectif au sens de « jeter », est un bon exemple de l'influence du sens sur la notion d'aspect.

Si l'on veut déterminer le rôle de la classe II dans l'ensemble du système verbal russe, on est amené à faire les remarques suivantes :

Le premier groupe, inchoatif, est exactement semblable au groupe inchoatif de classe III : il y a parallélisme parfait entre *сухой-сохну*, *слабый-слабну* et *слабый-слабёу*, *толстый-толстёу*. Là où les deux formations apparaissent concurremment, on constate identité rigoureuse de sens : par exemple *слабнуть* et *слабеть*. Ce premier groupe n'est pas seulement

en rapport avec la classe III par les formations indépendantes et similaires du type сла́бну, сла́бѣю : il lui est surtout étroitement lié par ses itératifs avec lesquels il forme des couples réels, couples comprenant *perfectif/imperfectif*, comme за-сѡхну/за-сѡх́аю.

Comment le second groupe, constitué par les verbes d'unité d'action, s'est-il si largement développé en russe, soit par formations secondaires d'après des imperfectifs (махну́ть d'après маха́ть), soit aux dépens de perfectifs (из-бѣгну́ть remplaçant *из-бѣчь)? La réponse à cette question ne saurait être fournie que par une étude minutieuse de textes représentant les diverses périodes de l'histoire de la langue. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement les faits, tels qu'ils se présentent dans l'état actuel de la langue :

1° Les verbes d'unité d'action remplacent quelques unités disparues de la classe I, par exemple бодну́ть (бості́), от-вѣргну́ть (от-веречи), до-сти́гну́ть (до-стичь), по-черпну́ть (*črūpa, črēti*, petit russe черети et черти)... etc. Le rapport de dérivation est bien visible dans за-пну́, за-пну́ть, formé sur le présent-futur perfectif за-пну́, de за-пнѣть. Ce même rapport apparaît moins clairement du point de vue russe, mais est établi par la grammaire comparée dans по-мяну́, по-мяну́ть : sur un présent **menā* d'un infinitif radical **mē-ti* a été formé un infinitif **menāti* (cf. Zubatý, *Archiv*, XV, 497-498). C'est aussi sur le modèle de l'alternance за-пнѣть, за-пну́ть qu'a dû être formé вѣ-н-я́ть, вѣ-ну́ть, et la confusion a dû être singulièrement facilitée par ce fait que la syllabe radicale est inaccentuée. De même sur le présent клянѣ́ю est formé le néologisme клянѣ́ю, et on peut trouver dans Žukovskij по-клянѣ́юся pour по-кля́лся (*Œuvres complètes*, 5^e éd., Pét., 1849, V, 44).

2° Les verbes d'unité d'action apparaissent en face de verbes de classe I (type гресті́, ramer, грѣну́ть, donner un coup de rame), de classe III (type маха́ть, agiter dans tous les sens, махну́ть, brandir d'un geste unique), de classe IV (type шевелі́ть, remuer, шевельну́ть, faire un mouvement; глядѣ́ть, regarder un certain temps¹, глянѣ́ю, jeter un coup d'œil).

1. Глядѣ́ть signifie « regarder de loin sans grande attention », par opposition à смотре́ть « regarder de près, examiner ». Cette différence de sens ressort

Quatre verbes à racine vocalique de classe III ont donné lieu à des formations perfectives : дѣю/дѣну; сую/сѣну; кую/кѣну; пишу/пишу.

Les deux verbes дѣну, стáну, pfs., qui doivent être rattachés à la série des verbes d'unité d'action, ne présentent pas le suffixe -ну- au thème de l'infinitif : дѣть, стать. Ce dernier, employé comme simple, a communément pour imperfectifs, au sens de « devenir », станові́ться, et, au sens de « commencer », начинáть; l'itératif -ставáть n'apparaît qu'en composition.

Les alternances avec verbes à suffixe -ов-а- sont isolées : рисковáть/рискнѣть. повиновáться/ vieux russe повинутися, миновáть/минѣть (миновáть a aujourd'hui perdu la valeur imperfective et apparaît comme un simple doublet de минѣть).

Remarquons enfin que les trois verbes d'unité d'action ряхнѣться « perdre l'esprit », трáхнуть « lancer », хлáхнуть « déferler » n'ont pas d'imperfectifs correspondants.

bien de la phrase de Gogol : « Да ты смотри себѣ подъ ноги, а не гляди въ потопство » (Мертвые души, 2^e partie, chap. III).

CLASSE III

Verbes à présent en -je- [-(j)ю, -(j)еиь].

Les verbes de classe III sont caractérisés par leur présent en *-je-*. Ce type de présent sert à l'expression d'une action qui se développe; donc il représente l'action verbale au cours même de son accomplissement, sans que le terme en soit envisagé : par exemple, пишу « j'écris », думаю « je pense ». Aucun verbe, dont la valeur perfective soit sûrement ancienne, n'a en russe cette forme de présent (le vieux slave a *dežda*, perfectif, cf. Jagić, *Beiträge zur slavischen Syntax*, I, 80, dans le vol. XLVI des *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, *Phil. hist. cl.*). Лобзāju, лобзātь, dont le correspondant vieux slave *lobŭžq, lobŭžati* est perfectif, est dans l'état actuel de la langue tout-à-fait imperfectif, et les très anciens textes vieux russes, où il apparaît comme perfectif (cf. Срезневский, *Материалы*, II, 37), ont été trop étroitement soumis à l'influence du vieux slave pour qu'on en puisse tirer aucune conclusion.

La classe III comprend :

1° un groupe de 28 verbes *primaires* sans suffixe : type знāju, знātь;

2° un groupe de 98 verbes, *primaires* ou *secondaires*, à suffixe -а- ou -я- au thème de l'infinitif, avec ou sans suffixe au thème du présent : type скак-а-ть, скач-у et двіг-а-ть, двіж-у ou двіг-а-ю;

3° un nombre illimité de *dénommatifs*, répartis en trois catégories : a) dénommatifs à suffixe -а-, -я- (type дум-а-ть, кашл-я-ть); b) dénommatifs à suffixe -ѣ-, -а- (type жал-ѣ-ть, муж-а-ть); c) verbes à suffixe alternant -у-, -ю-, au thème du présent, -ов-а-, -ев-а-, au thème de l'infinitif (type торг-у-ю, торг-ов-а-ть et тор-ію-ю, тор-ев-а-ть), catégorie comprenant des dénommatifs et des verbes d'emprunt étranger;

4° un nombre illimité de *déverbatifs* à diviser en deux séries :
 a) à suffixe -а-, -ва-, -и- (série ancienne); b) à suffixe -ыва-, -ива- (série nouvelle).

Seul, le groupe des verbes à suffixe alternant (type *топ-рýю, то-пр-овáть*) intéresse l'étude de l'aspect des verbes simples. Il est très considérable et s'augmente chaque jour, car c'est par son intermédiaire que les verbes étrangers sont introduits dans la langue russe.

Образýю, образовáть est sans doute originairement un dénominatif de *образъ*, et comme tel il a la valeur de présent. Mais l'étymologie populaire a donné à *об-* valeur de préverbe, et *об-разýю*, considéré comme un composé perfectif, s'est superposé, avec valeur de présent-futur, à l'imperfectif *образýю*. Ce verbe est donc susceptible d'avoir, suivant le contexte, le sens d'un présent ou d'un présent-futur, mais il semble tenir plus étroitement à la catégorie des perfectifs qu'à celle des imperfectifs, et le fait qu'il est dénué de futur périphrastique le prouve.

Le cas de *обна-р-одýю*, perfectif, est semblable, et l'étymologie populaire a sans doute été induite en erreur (*об-на-р-одýю*) d'autant plus facilement que, comme le remarque Grot¹, un simple *на-р-од-овáть* se laisse aisément supposer : aussi l'aspect de ce verbe est-il parfaitement tranché, uniquement perfectif.

Ces deux verbes ont leurs imperfectifs : *образ-ов-ывáть* et *обна-р-од-ывáть* (cf. plus loin).

Ночýю, ночевáть et *дарýю, даровáть* ont les deux aspects (voir pour ce dernier verbe la note très explicite du *Dictionnaire de l'Académie* de 1891). Ces verbes ne peuvent être originellement que des imperfectifs, puisqu'ils ne présentent pas trace de préverbe. La coexistence de la valeur de présent-futur à côté de celle de présent s'explique par le fait que la langue russe a peu développé la composition préverbale sur cette catégorie des verbes à suffixe alternant; un certain nombre d'entre eux sont isolés : ainsi *присýтств-овáть, отсýтств-овáть, бездéйстви-овáть* (formés sous l'influence d'autres verbes issus de substantifs en -ство, comme *сущ-еств-овáть, де сущ-еств-о, торж-еств-овáть, де торж-еств-о*) sont sans perfectifs correspondants. Dans le cas spécial qui nous occupe, malgré la formation des deux

1. Гротъ, Филологическія Разысканія, 2^e édit., Сиб. 1899, II, 717.

perfectifs composés за-ночѹю et пере-ночѹю, le simple ночѹю est constamment employé, concurremment à ces derniers, en valeur de présent-futur : « Ночуемъ здѣсь, сказалъ я, на дворѣ ночь теплая; мельникъ за деньги намъ вышлетъ соломы » (Тургеневъ, Записки охотника, Ермолай и мельничиха). Le caractère imperfectif est cependant resté dominant dans ce verbe, puisqu'il a un futur périphrastique : бѹду ночевать. Дарѹю au contraire n'a donné prise à aucune composition préverbale et, bien qu'usité souvent en valeur de présent, participe plus de la valeur perfective : il n'a pas de futur périphrastique (*буду даровать).

On comprend sans peine que les néologismes, dans la mesure où ils ont gardé leur caractère d'emprunts étrangers, aient aussi résisté à la composition préverbale. Voici la liste de ceux qui sont indiqués dans la première partie du *Dictionnaire de l'Académie*, en cours de publication, comme ayant les deux aspects¹ :

Абоні́рѹюсь, аборді́рую, адресѹю, акклиматизи́рую et акклиматизи́ю, акцептѹю (terme de banque : accepter une lettre de change), ампути́рую, анализи́рую, анатоми́рую, ангажи́рую, англизи́рую, анфи́рую (terme militaire), апробѹю, аранжи́рую, артикули́рую et артикулѹю, ассигну́ю, ассимили́рую, атакѹю, аттестѹю, визи́рую, декрети́рую, демонти́рую, детони́рую, децентрализи́рую et децентрализи́ю, дешифри́рую.

La question d'aspect ne comporte pas, quant à tous ces verbes d'emprunt, de solution absolue et définitive, puisqu'elle dépend, comme nous l'avons déjà indiqué, d'un élément essentiellement variable, à savoir du degré de russification. Aussi peut-on seulement affirmer, en s'abritant derrière l'autorité de l'Académie, que les verbes cités ci-dessus sont usités ou du moins étaient usités, au moment de la confection du Dictionnaire, en valeur de présents et de futurs. Remarquons cependant qu'actuellement адресѹю, анализи́рую sont en général employés comme des présents, en regard des présents-futurs perfectifs за-адресѹю, про-анализи́рую, et que бѹду анатоми́ровать, бѹду аттестовать paraissent être d'emploi plus courant que les futurs анатоми́рую, аттестѹю.

1. Cf. Introduction, p. 3, note 2.

Le cas des deux verbes *апестовать* et *телеграфировать* est caractéristique, parce qu'il met en évidence l'hésitation de la langue à développer des composés sur ces verbes d'emprunt et même à employer ces composés, quand ils ont été formés : *апестую* et *телеграфирую* sont encore aujourd'hui communément usités avec le sens du futur, malgré l'existence des perfectifs *за-апестую*, *про-телеграфирую*.

On voit donc, en s'élevant au-dessus des faits que nous avons indiqués, que les verbes à suffixe alternant *-у-*, *-ов-а-* ne sont perfectifs que *secondairement* et pour ainsi dire accidentellement, dans la mesure où il a été utile de combler une lacune de la langue, de suppléer au défaut de composés perfectifs. Ce caractère perfectif, qui leur a été attribué secondairement, a pu s'attacher fortement à un verbe comme *дарую*, qui signifie nécessairement une action brève et unique et n'a pas pour cette raison de futur périphrastique (cf. le cas de *дамъ*, uniquement perfectif, par l'aspect duquel *дарую* a pu être influencé), au lieu que la valeur imperfective est restée dominante dans un verbe de sens éminemment duratif comme *ночую*.

La catégorie des verbes à suffixe alternant comprend un très petit nombre de déverbatifs, qui remplissent ou ont rempli la fonction d'itératifs en face de verbes des classes II et III (cf. *по-виноваться*). Un seul d'entre eux est usité comme simple et mérite une attention spéciale : *миную*, *миновать*. Ce verbe a été certainement imperfectif en vieux russe en face de *минути*, d'aspect douteux (cf. Срезневский, Материалы, II, p. 144, exemples imperfectifs et participe présent *минуштий*). En russe moderne *миную* et *минуть* sont également perfectifs, ce dernier n'étant guère employé qu'au prétérit : « своей судьбы не минуешь » — « ей минуло двадцать лѣтъ ». Nous supposons que ce changement d'aspect de *миновать* a été déterminé par la fixation du caractère perfectif de *минуть*, dont il tend, depuis longtemps sans doute, à devenir une sorte de doublet.

CLASSE IV

Verbes à présent en -ю (j + y), -ишь.

La classe IV peut être divisée, suivant le thème de l'infinitif, en deux grandes catégories :

- 1° verbes à infinitif en -ѣ-ТЬ, (-а-ТЬ après chuintante);
- 2° verbes à infinitif en -и-ТЬ.

Les verbes à thème de l'infinitif en -ѣ-, -а- sont imperfectifs : la raison en est qu'ils expriment toujours une action (factitifs comme вертѣть, мчать) ou un état ayant une certaine durée (neutres comme сидѣть, лежать). Ce type verbal est représenté par un peu plus de 80 verbes, en majorité primaires. On peut dire qu'il est *essentiellement* imperfectif; il contient même, comme nous le verrons plus loin, un certain nombre de composés que l'apposition d'un préverbe ne rend pas perfectifs (cf. p. 32).

Un seul verbe appelle des explications : велю a également valeur de présent et de futur, — valeur de présent dans « Хозяинъ не велитъ пускать » (Le maître défend de laisser entrer), valeur de futur dans « Я велю вамъ тройку заложить » (Je vais donner l'ordre de vous atteler une troïka). Aussi ce verbe est-il généralement considéré comme ayant les deux aspects. Par son sens originel « vouloir » (cf. latin *velle*), sens dont le vieux russe nous fournit des témoignages (cf. Срезневскій, Матеріалы, I, 242 : θέλω et βούλομαι), велю est imperfectif et, comme tel, a un perfectif correspondant, по-велю. Du sens duratif de « vouloir » a été extrait secondairement le sens momentané de « donner un ordre ». Un verbe qui exprime une action brève et une tend naturellement à devenir perfectif : падý. двину, брошу, куплю..., etc., sont perfectifs. Велю a dû de même prendre secondairement valeur de perfectif, et dès lors les emplois de по-велю ont été restreints : la valeur imper-

fective a d'ailleurs subsisté, comme on pouvait l'attendre pour un verbe appartenant à un type verbal foncièrement imperfectif. Il y a eu réellement superposition d'un aspect à l'autre. Quant à l'absence de futur périphrastique (*буду велѣть), elle peut être expliquée par ce fait que la conception *momentanée* de l'action verbale est inconciliable avec le caractère *duratif* du futur composé, mais on ne peut s'empêcher, en se rappelant le sens primitif « vouloir », de rapprocher велѣть de хотѣть, imperfectif caractérisé, également dénué de futur périphrastique (cf. p. 3). Велю, en tant que verbe d'unité d'action perfectif, est normalement complété par les itératifs по-велѣваю, при-казываю.

La catégorie des verbes à thème de l'infinitif en -и- n'a point d'aspect défini. C'est qu'elle contient des éléments tout-à-fait dissemblables : d'anciens itératifs comme носить, des causatifs comme точить, des dénominatifs comme мыслить. Les itératifs et les dénominatifs sont en principe imperfectifs, les causatifs seuls peuvent être conçus comme perfectifs. Mais il a suffi que, du fait de ces derniers, la catégorie des verbes à thème de l'infinitif en -и- fût mi-perfective, mi-imperfective, pour qu'un certain nombre d'unités, de leur nature imperfectives, devinssent sujettes à être conçues comme perfectives : les dénominatifs (à l'exclusion, d'ailleurs, des itératifs) ont tendu à être associés aux causatifs, si bien qu'il serait illusoire de prétendre tracer une ligne de démarcation rigoureuse entre les uns et les autres.

Sont nettement *perfectifs* les verbes simples qui suivent :

брóшу, брóсить, — ворочú, воротить, — кóнчу, кóнчить, — куплю, купить, — лишú, лишить, — мóвлю, мóлвить, — плéню, плéнить, — прощú, простить, — пущú, пустить, — рúшусь, рúшиться, — рѣщú, рѣшить, — скочú, скочить, — ступлю, ступить, — хвачú, хватить, — явлю, явить, — et вёршу, вёршить (comme terme d'agriculture : вёршить стогъ)¹.

Quelques-uns de ces verbes sont peu employés, et il est intéressant de constater, en ce qui les concerne, la tendance à sub-

1. Cf. Даль, Толковый словарь живого великорусского языка, 3^e édit., I, p. 451.

stituer le perfectif composé au perfectif simple. Tel est le cas de *ско́чить*, qui a été à peu près remplacé par *в-ско́чить* (*в-* en valeur de *вз-*), et de *ступіть*, beaucoup moins usité que *в-ступіть* (*в-* = *вз-*). Ajoutons que dans la langue populaire *по-кѡнчить* est plus courant que *кѡнчить*. Ces faits, que nous observons dans la langue moderne, indiquent une sorte de monopolisation de la valeur perfective par les composés aux dépens des simples (voyez le même fait dans la classe II, p. 14), et nous permettent de comprendre que plusieurs verbes de la classe IV n'apparaissent qu'en composition, donc avec la valeur perfective. Ainsi : *о-шибі́ться* (ancien verbe de la classe I, cf. *о-шиб-ся*), *вс-т-рѣ́тить* (ancien verbe de la classe I, cf. *об-рѣ́тъ*), *о-живі́ть* (vx. sl. *živiti*, pf.)¹, *за-ключі́ть* (vx. sl. *ključiti se*, d'aspect indéci), *по-лучі́ть* (vx. sl. *lučiti*, également incertain), *из-мѣ́нить* (le simple *мѣ́нить*, usité en vieux russe, a été remplacé par l'itératif *мѣ́нять*), *о-свободі́ть* (vx. sl. *svoboditi*, pf.), *по-хі́тить*. Un dénominatif *побѣ́дить*, pf., de *побѣ́да* « victoire », interprété par l'étymologie populaire *по* + *бѣ́дить* (cf. le cas de *образова́ть*, p. 19), peut être ajouté à cette liste. Quand au verbe de création artificielle *благослові́ть*, pf., calqué sur le grec *εὐλογεῖν*, il est bien réellement un verbe d'unité d'action fabriqué sur le modèle des perfectifs simples du type *купі́ть*, et, comme tel, a son imperfectif *благословля́ть* : les deux verbes, de formation semblable, *благодарі́ть* et *благодарст-вовать* sont au contraire imperfectifs et par suite dénués d'itératifs.

En vieux russe, quelques-uns des verbes simples donnés plus haut comme perfectifs ont hésité entre l'aspect perfectif et l'aspect imperfectif. Leur aspect dépend en effet de l'angle sous lequel ils sont envisagés. Ainsi *купі́ть* peut être conçu comme momentané « faire un achat » ou comme duratif et général « acheter ». On ne connaît en russe moderne que le sens momentané, lequel entraîne naturellement la valeur perfective, mais le vieux russe fournit des témoignages du sens général, donc de l'aspect imperfectif. Les exemples indiqués par Buslajev (*Историческая Грамматика*, 5^e édit., II, p. 130) ne laissent aucun doute à cet égard, et le fait est d'autant plus inté-

1. Cf. Meillet, *op. cit.*, p. 28 sqq. et Boehme, *op. cit.*, p. 40 sqq.

ressant à noter que l'emploi perfectif de *купить* paraît slave commun; l'exemple emprunté à la première Chronique de Novgorod est le plus décisif « *почахомъ купити хлѣбъ...* » (Полное собрание русских летописей, Арх. Ком., tome III, Saint-Petersbourg, 1841, p. 46). De même *молвить* a passé du sens duratif, qu'il a en vieux slave et en vieux russe « faire du bruit, s'agiter, parler », au sens perfectif « prononcer un mot, dire une phrase » : il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les exemples vieux russes donnés par Sreznevskij (Материалы, au mot *мълвити*), où ce verbe signifie « tumultuari, хлопотать, заботиться », de la glose du premier *Dictionnaire de l'Académie* (Saint-Petersbourg, 1789-1794, tome IV, p. 255) « глаголъ изъявляющій однократное дѣйствие говорящаго. Сказать, изречь ». Le simple *молвить* n'est guère usité d'ailleurs qu'au prétérit *молвилъ*, le présent-futur *молвлю* tendant à être remplacé par le composé *вы-молвлю*. *Судить* peut également être interprété soit comme un verbe d'unité d'action « rendre un jugement », soit comme un indéterminé « juger ». La valeur imperfective, qui correspond à la seconde interprétation, a seule survécu en russe moderne, mais l'aspect perfectif est attesté en vieux russe (cf. Шахматовъ, Изслѣдованіе о двинскихъ грамотахъ, XV в., Спб., 1903, I, 131).

Au point de vue du russe moderne, l'aspect perfectif de tous les verbes précités est solidement établi. On peut seulement citer quelques exemples de *кончить* et de *рѣшить* employés en valeur de présents¹ :

« *Сіе великое событіе навсегда рѣшитъ судьбу нашего отечества* » (Жуковский, 5^e édit., Pét. 1849, VIII, 268).

« *Примѣтилъ я давно, что самыхъ важныхъ дѣлъ конецъ часто аки судьбою, или вдохновеніемъ, во всѣхъ умахъ рѣшится вдругъ, прежде нежели тѣ, отъ кого зависить, успѣютъ о томъ придумать* » (Екатерина II, Историческое представленіе изъ жизни Рюрика, acte III, scène 4).

« *Они рѣшаютъ судьбу человѣчества, опредѣляютъ путь* »

1. Ces exemples sont empruntés à Buslajev (Истор. Грамм., 5^e édit., II, 130) et aux études sur la syntaxe de quelques écrivains classiques publiées dans le *Русскій Филологическій Вѣстникъ* (tomes XXX-XL) par M. Istomin.

его » (Карамзинъ, Похвальное слово Екатеринѣ II, édit. Смирдинъ, Pét., 1848, tome I, p. 276).

« Въ послѣдней октавѣ стихотворецъ повторяетъ всѣ подробности, и кончитъ какъ мастеръ » (Батюшковъ, *Œuvres complètes*, Pét., 1850, I, 243).

« М^{me} de Staël сказала справедливо, что въ Террачинѣ кончится Европа » (*Ibid.*, I, 361).

Ces emplois, où apparaît clairement l'opposition connue de l'action-point à l'action-ligne (cf. падѣтъ, падѹтъ, dans la classe I, p. 9 et 10), n'infirmement nullement le caractère perfectif de ces deux verbes. C'est sans doute à des exemples de ce genre que Buslajev fait allusion, lorsqu'il affirme que, jusqu'à aujourd'hui, кѡнчится est souvent employé au sens de о-кѡнчивается (Истор. Грамм., 5^e édit., II, 130). Cette expression de la fin momentanée d'une action apparaît bien dans la phrase suivante, empruntée à Ostrovskij (Гроза, acte I, scène 7) : « Точно, бывало, я въ рай войду, и не вижу никого, и время не помню, и не слышу, когда служба кончится ». О-кѡнчивается, qui signifie l'achèvement prolongé d'une action, ne peut ici, d'aucune manière, être substitué à кѡнчится.

Remarquons cependant qu'il est possible que кѡнчитъ ne soit entré que secondairement dans la catégorie des perfectifs : l'histoire de l'aspect de ce verbe serait malheureusement difficile à faire, car il n'apparaît qu'assez tard dans la langue littéraire¹, à côté de кончатъ, qui est attesté dès l'époque la plus ancienne. Le vieux slave ne connaît que *konīcati*, qui est, à peu près certainement, perfectif, et a pour imperfectif *konīcavati* (cf. Meillet, *Op. cit.*, p. 20, et Boehme, *Op. cit.*, p. 35).

L'impersonnel хвѡтитъ « il suffira, il suffit » est senti comme un présent imperfectif. Tel est exactement le cas de бѹдетъ « assez ! », devenu un véritable adverbe, de неймѣтся « rien n'y fait », de у-спѣѹ « j'arriverai à temps, j'ai le temps ». Dans tous ces verbes la notion de futur est plus ou moins effacée : il y a eu transition insensible de la valeur de futur à celle de présent (cf. p. 10-11 et p. 34). Nous pouvons noter que de même, en tchèque, les présents-futurs *ujde* « cela ira, cela peut aller »,

1. Remarquons, sans prétendre tirer aucune conclusion, que кѡнчитъ ne figure pas dans les Матеріалы de Sreznevskij.

zdá se « il semble » sont couramment employés à la place des imperfectifs *uchází, zdává se*.

Les quatre verbes *женить, казнить, крестить, родить* participent réellement des deux aspects. Ils sont imperfectifs en tant qu'exprimant une action susceptible d'être conçue comme ayant une certaine durée et pouvant être représentée concrètement (mariage, supplice, baptême, accouchement); ils sont par contre perfectifs en tant qu'indiquant, d'une manière purement abstraite, le résultat de l'accomplissement d'un acte (se marier, exécuter, baptiser, accoucher). Ainsi « *когда ты будешь жениться, не забудь пригласить меня* » est une phrase concrète qui tend à évoquer chez l'auditeur une série d'images se rapportant aux cérémonies du mariage : « n'oublie pas de m'inviter à la noce ». Le dicton connu « *женится, — перемѣнится* » nous fournit au contraire le type d'une phrase abstraite, vidée de toute image, et suggérant seulement des réflexions sur l'acte accompli : « après le mariage, — tout changera ».

La même opposition de notion concrète (aspect imperfectif) et de notion abstraite (aspect perfectif) se retrouve dans les exemples suivants : « *Когда будутъ его казнить, будетъ на площади много народу* » et « *Завтра его казнятъ* », — « *Отецъ Іоаннъ будетъ крестить у меня ребенка* » et « *Священникъ на той недѣлѣ крестить у сосѣда* », — « *Когда жена будетъ родить, я позову къ себѣ доктора* » et « *Она родить черезъ мѣсяцъ* ».

Ранить est souvent joint à ces quatre verbes, mais à tort, car, bien qu'employé parfois en valeur de présent (à défaut de dérivé itératif), il est plutôt un verbe d'unité d'action : *раню* est en effet dépourvu de futur périphrastique (**буду ранить*).

VERBES ATHÉMATIQUES

Des quatre verbes athématiques que possède le russe, есмь, ѣмъ, дамъ, вѣсть (dans Богъ вѣсть, ou dans la forme adverbiale вѣдѣ), un seul est perfectif : дамъ, дать. L'infinitif дать et les formes du singulier du présent дамъ, дашь, дастъ reproduisent la racine indo-européenne *dō-, qu'on retrouve, avec la valeur perfective, dans l'aoriste grec ἔδομεν; mais les formes du pluriel дадѣмъ, дадите, дадутъ (ancien дадѣтъ) représentent un type à redoublement qui correspond au présent grec διδωμι et est par conséquent duratif. Il faut admettre avec M. Meillet (*Op. cit.*, I, 18) que ce sont les formes exemptes de redoublement qui ont déterminé l'aspect de ce verbe.

Le caractère perfectif de дамъ ne comporte, dans l'état actuel de la langue, aucune hésitation. On peut seulement remarquer que дамъ, exprimant, comme tout présent-futur perfectif, l'action-point opposée à l'action-ligne, peut apparaître en dehors de toute localisation stricte dans le temps; ainsi dans une phrase du type « дастъ, даетъ, да не дастъ », c'est-à-dire « il donne tant qu'on veut en paroles, mais en espèces — rien; il promet tout et ne donne rien ». Cette opposition de дамъ et de даю, itératif d'une espèce particulière (cf. plus loin), n'était pas, semble-t-il, aussi nette en vieux russe, où l'on peut trouver des emplois de даютъ en valeur de futur (voir par exemple Шахматовъ, *Изследование о двинскихъ грамотахъ XV в.*, Спб., 1903, I, 132).

Le vieux slave *damī* était apparemment imperfectif au sens de « permettre » (cf. Meillet, *Op. cit.*, I, 80-81). Quant au vieux russe, le passage du *Voyage de l'Igoumène Daniel* (cité par Sreznevskij, *Материалы*, I, 633) « блюдутъ же его вельми, не дадѣтъ

никому же вѣзти въ онъ », passage dans lequel M. Meillet prête à дадять la valeur de présent imperfectif, ne nous semble guère concluant : le russe se soucie peu de l'harmonie formelle des aspects et дадять, perfectif, peut être en corrélation avec б.ю.дуть, imperfectif. Ce sont de pareilles oppositions d'aspects qui justement créent le mouvement et la vie dans un texte russe. Les exemples indiqués par M. Sobolevskij (Лекції по исторіи русскаго языка, 3^e édit., p. 246, дадутъ = даютъ) ne nous paraissent pas, pour la même raison, plus convaincants.

LA COMPOSITION PRÉVERBALE

Deux principes essentiels dominent la théorie de la composition préverbale :

1. *Tout verbe duratif devient perfectif par l'apposition d'un préverbe.*
2. *Tout verbe itératif reste imperfectif malgré l'apposition d'un préverbe.*

C'est en vérifiant successivement la portée de chacun de ces principes que nous pourrons faire le départ, d'une manière aussi précise que possible, entre les deux grandes catégories imperfectives, c'est-à-dire entre les duratifs et les itératifs.

Le nombre des préverbes apposés est en principe indifférent : *пред-по-лагаю*, composé à deux préverbes, est aussi imperfectif et ne l'est pas plus que *по-лагаю*; mais il est important de remarquer que tout composé imperfectif à un préverbe (*пре-вербе* + itératif, type *с-читаю*), dans la mesure où il est senti comme un verbe simple autonome (*читаю*), est sujet à devenir perfectif par l'apposition d'un second préverbe (*вы-читаю*). Les composés perfectifs du type *вы-с-читаю* seront groupés à part et étudiés dans un chapitre spécial.

La qualité du préverbe apposé peut intéresser la sémantique et la syntaxe des aspects, mais non la morphologie, puisque tous les préverbes ont un effet unique : *за-играю* et *вы-играю* sont également perfectifs, quelque profonde différence de sens qu'établissent entre eux *за-* (point de départ) et *вы-* (point d'aboutissement). Il importe seulement de remarquer que le mot *без-* est sans influence sur l'aspect des verbes auxquels il est apposé : ainsi *без-покрою* est aussi imperfectif que *покрою*; c'est que *без-*

n'est pas un préverbe, mais, à proprement parler, un premier terme de composé nominal¹.

1. *Tout verbe duratif devient perfectif par l'apposition d'un préverbe.*

Tous les imperfectifs simples qui ne présentent pas les traits morphologiques propres aux itératifs (traits définis plus loin) deviennent perfectifs par l'apposition d'un préverbe, à quelque classe verbale qu'ils appartiennent :

несу́,	impf.	при-несу́,	pf.
ме́рзну,	»	за-ме́рзну	»
ду́маю,	»	при-ду́маю	»
лю́блю,	»	по-лю́блю	»

Cette règle a pour corollaire immédiat la suivante : tout imperfectif simple qui appartient à un type itératif et, néanmoins, devient perfectif, en tous cas ou dans certains cas, par l'apposition d'un préverbe, doit être considéré comme duratif dans la mesure même où il est perfectible. Ainsi si nous avons :

бро́сáю, itér. :	préverbe + бро́сáю, pf. (quel que soit le préverbe),
быва́ю, itér. :	по-быва́ю, пере-быва́ю, pfs., от-быва́ю, при-быва́ю... etc., impfs.,

nous concluons que бро́сáю a perdu la valeur itérative, tandis que быва́ю ne l'a perdue que partiellement : le premier a pris complètement la valeur de duratif, le second partiellement. Les verbes qui présentent cette particularité seront signalés au cours de l'étude des types itératifs auxquels ils appartiennent.

La rigueur du premier principe ci-dessus énoncé rend seule possible la théorie de la composition préverbale, telle qu'elle sera exposée ici : il importe donc d'indiquer exactement sur quels points elle est trouvée en défaut.

Les exceptions sont peu nombreuses et faciles à définir. Les

1. Les divers types de composés, au point de vue de la sémantique des préverbes, ont été étudiés de la manière la plus détaillée par Nekrasov (О значении форм русского глагола, Спб., 1865, p. 175-247).

quelques duratifs qui restent imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe appartiennent aux classes III et IV, et certains composés seulement d'un même verbe, jamais tous, présentent cette anomalie : c'est qu'à la différence d'aspect qu'on constate entre les composés (perfectifs et imperfectifs) correspond une différence de sens. Les composés perfectifs ont généralement un sens concret et *réel*, tandis que les composés imperfectifs ont une valeur abstraite et *figurée*. Sont imperfectifs :

не-на-вѣдѣть¹, haïr; пред-вѣдѣть, prévoir;
за-вѣсѣть, dépendre (accent remarquable, le simple accentuant le suffixe : вѣсѣть);
вѣ-глядѣть, avoir telle ou telle mine (cf. allemand *aussehen*);
со-держáть, entretenir;
под-лежáть, être soumis à; при-над-лежáть, appartenir;
над-лежáть, convenir;
об-стоять, être dans tel ou tel état; от-стоять, être à telle distance de; пред-стоять, être sur le point d'arriver; со-стоять, consister;

— tous verbes auxquels on peut opposer des composés perfectifs de sens concret et réel comme у-вѣдѣть, по-вѣсѣть, по-глядѣть, с-держáть, по-лежáть, по-стоять. Notons que об-(в)ѣдѣть « offenser », от-стоять « défendre » et со-стоя́ться « avoir lieu », que nous concevons plutôt comme exprimant une notion abstraite, sont perfectifs : c'est qu'il s'agit d'une action unique facile à situer dans le temps et ayant une durée déterminée, au lieu que tous les composés imperfectifs précédents signifient une action de durée indéterminée (пред-вѣдѣть, не-на-вѣдѣть, со-держáть) ou un état prolongé (за-вѣсѣть, вѣ-глядѣть, под-лежáть, при-над-лежáть, над-лежáть, об-стоять, от-стоять, пред-стоять, со-стоять), en un mot expriment une notion verbale qui ne peut être représentée que comme une ligne.

A cette liste de composés imperfectifs, tous appartenant à la

1. Nous considérons ce verbe comme un composé de вѣдѣть et non comme un dénominatif, en nous fondant surtout sur le témoignage très ancien et panslave de la construction de ce verbe avec le génitif (pour le vieux russe, cf. Буслаевъ, Истор. Грамм., 5^e édit., II, 295).

première catégorie de la classe IV (verbes à suffixe -ѣ-, -а-), doivent être ajoutés deux verbes, dont le thème de l'infinitif a varié au cours de l'histoire de la langue : ПО-МНИТЬ (vieux russe ПО-МНѢТИ) et С-МОТРѢТЬ (vieux russe С-МОТРИТИ) : ПО-МНЮ et С-МОТРЮ, aujourd'hui sentis comme des simples, expriment, eux aussi, une action verbale ayant une certaine durée (« j'ai souven-ir de » et « je regarde un certain temps, j'examine »)¹ et, pour cette raison, sont imperfectifs. L'accent sur le préverbe de ПО-МНИТЬ est important, car il permet de distinguer cet imperfectif du composé perfectif ПО-МНІТЬ, ПО-МНІТЬСЯ.

Le présent-futur ИЗ-ВѢЮ est généralement employé en valeur de présent : « Черезъ полгода опять она изволитъ жаловать ю мнѣ » (Тургеневъ, Записки охотника, Ермолай и мельничиха); mais ИЗ-ВѢИТЬ n'a pas de futur périphrastique et ne saurait par suite être considéré comme un imperfectif.

Les composés imperfectifs anomaux de classe III (préverbe + duratif) appartiennent en majorité à la série des verbes à suffixe alternant -у-, -ов-а-. L'opposition de sens (abstrait et concret), créant une opposition d'aspect, apparaît clairement dans ПРЕ-СЛѢДОВАТЬ, impf., « importuner, persécuter », НА-СЛѢДОВАТЬ, impf., « hériter » (cf. le concret ПРО-СЛѢДОВАТЬ, pf.), ПРЕ-ШЕСТВОВАТЬ, impf., « précéder » (cf. en vieux russe les concrets ПРО-ШЕСТВОВАТИ, НА-ШЕСТВОВАТИ, pfs.). Si НА-СЛѢДОВАТИ, « hériter », a normalement en vieux russe valeur de perfectif, valeur attestée dans la langue des bylines :

Ты за это ли претерпѣние

Ты наслѣдуешь себѣ царство небесное...,²

cela tient sans doute à la moindre puissance d'abstraction, à la forme d'imagination plus concrète des Russes du Moyen âge. НА-СЛѢДОВАТЬ est, dans la langue moderne, invariablement imperfectif, le perfectif étant У-НА-СЛѢДОВАТЬ.

Il convient d'autre part de noter que cette catégorie verbale à

¹ Cf. l'exemple de Gogol cité p. 16, note 1.

² Стихъ о бѣ Егоріи Храбрѣмъ, dans la *Chrestomathie historique* de Buslajev 1^{re} édit., Moscou, 1861, p. 1614. Quant à la valeur perfective de наслѣдовати en vieux russe, voyez Sreznevskij, Матеріалы, sous ce mot.

suffixe alternant est essentiellement dénominative, et que certains composés sont traités comme des dénominatifs simples : ainsi sur ЧУВСТВО est formé ЧУВСТВОВАТЬ, et deux des composés de ce dernier, пред-чувствовать et со-чувствовать, sont imperfectifs, parce que пред- et со- ne sont pas fondus avec le verbe, mais gardent une certaine individualité, comme lorsqu'ils apparaissent en valeur de préfixes dans пред-чувствие, со-чувствие. Tel est exactement le cas de со-дѣйствовать, со-ревновать, et aussi d'autres verbes, attestés seulement en composition, dont le caractère dénominatif est plus visible : со-болѣзновать, за-видовать (formé sur un thème вид-а-, cf. видать), раз-глагольствовать, пре-имуществовать, со-отвѣтствовать, со-путьствовать, со-трапезовать.

Trois composés de classe III, à suffixe -ѣ-, sont à citer comme radicalement imperfectifs : l'archaïque до-вѣѣть « suffire », usité dans le style noble (vieux slave *do-vilēti*, impf.), со-жалѣть « regretter » et раз-умѣть « comprendre », ce dernier pouvant être un dénominatif de разумъ. У-спѣю est fréquemment employé en valeur de présent, le sens premier perfectif, « j'arriverai à temps », ayant été remplacé par le sens imperfectif « j'ai le temps » ; mais, dénué de futur périphrastique, il n'est pas plus imperfectif que ne l'est из-волю : M. Meillet signale le même fait en vieux slave (*Op. cit.*, p. 43).

Les composés imperfectifs anomaux à suffixe -а- sont aussi peu nombreux. Ce sont : об-(в)итāju, у-повāju, со-страдаāju. Dans об-(в)итāju le souvenir de la composition préverbale paraît actuellement effacé (cf. au contraire, en vieux russe, обитаеть, pf. = *παροικήσει*, itér. обитовати, Срезневскій, Материалы, II, 511), le rapprochement naturel avec des mots de même racine, comme обитель, ayant pu favoriser et maintenir dans ce verbe une apparence d'unité, grâce à laquelle il a été pris pour un simple autonome (обитāju). У-повāju (vieux slave *pŭvati*) est à rapprocher du verbe tchèque de même racine *doufati*, également imperfectif sans doute en raison de la qualité essentiellement durative de la notion verbale « espérer ». Quant à со-страдаāju, il doit être expliqué de la même manière que les imperfectifs du type со-чувствую, со- ayant ici valeur de préfixe, comme dans le substantif verbal со-страдаііе, et non valeur de préverbe.

2. Tout verbe itératif reste imperfectif malgré l'apposition d'un préverbe.

Si l'on comprend sous le nom d'itératifs tous les verbes qui gardent ou ont gardé autrefois la qualité imperfective malgré l'apposition d'un préverbe, on peut distinguer trois catégories essentielles :

I) *une formation ancienne de classe III à suffixe -à-, -и-, -ба-, dont quelques unités sont devenues des duratifs;*

II) *une formation nouvelle, purement russe, à suffixe -ива-, -ива-, éminemment représentative de la valeur itérative;*

III) *les itératifs anomaux comprenant deux courtes séries, celle du type носіть, type devenu partiellement duratif, et celle du type -имать, -емлю, constituée par quelques duratifs devenus secondairement des itératifs.*

Ces brèves indications laissent entrevoir que le développement de la langue a fait perdre à un certain nombre de verbes la valeur itérative qu'ils avaient primitivement : c'est là le fait capital de l'histoire des aspects du verbe russe.

1) PREMIÈRE FORMATION ITÉRATIVE

Itératifs à suffixe -á-, -í-, -bá-.

Cette première formation itérative est caractérisée :

A) par l'allongement de la voyelle présuffixale en slave commun, quand celle-ci est brève, allongement représenté à l'époque historique (en vieux slave) par les alternances vocaliques :

e/ě o/a ĭ/i ŭ/y

B) par une accentuation suffixale uniforme ;

C) par le suffixe -á-, -í- ou -bá-.

Cette formation ancienne est très riche, mais actuellement improductive. Elle est propre aux types verbaux non productifs, à savoir aux classes I et II, aux verbes primaires de classe III, aux dénominatifs anciens et aux causatifs de classe IV, aux verbes athématiques.

Les itératifs qui lui appartiennent n'apparaissent, en énorme majorité, qu'en composition : le nombre de ceux qui sont employés comme simples est très limité. C'est du moins ce que nous constatons dans la langue littéraire moderne. Il n'en a pas toujours été ainsi : tels simples aujourd'hui inusités, comme *прошати* (cf. *во-прошати*), ou employés seulement au prétérit, et surtout dans des phrases négatives, comme *не пивалъ*, *не ѣдалъ*, sont attestés en vieux russe ou dans les dialectes (cf. Буслаевъ, *Истор. Грамм.*, 5^e édit., II, 127 : *пиваючи, ѣдаючи, прошають*).

Un certain nombre d'unités verbales, devenues totalement ou partiellement des duratifs, témoignent d'une tendance, particulière à cette première formation, à perdre le caractère itératif. Ce fait est, comme nous le démontrerons, en corrélation étroite avec celui que nous venons de signaler, à savoir la tendance à éliminer les simples.

A) *Alternances vocaliques.*

Ces alternances n'ont laissé en russe que des traces isolées : -и- (ancien -ī- allongé, par ex. vx. sl. *bīrati*, r. со-бирáть) et -ы- (ancien -ǫ- allongé, par ex. vx. sl. *rǫvati*, r. об-рывáть). De bonne heure -ѣ- a été confondu avec -е-, -а- inaccentué avec -о- inaccentué (par suite de l'аканіе) : по-гребáть, по-могáть (cf. les formes du vieux slave où l'allongement est bien visible : *po-grěbati*, *po-magati*). L'orthographe avec -е- pour -ѣ- a été généralisée. Quant à l'orthographe avec -о- pour -а- inaccentué, elle n'a pas encore réussi à s'imposer complètement, mais le nombre des unités qui ont été sauvegardées est bien petit : Grot pensait que le mieux serait, dans l'état actuel de la langue, d'uniformiser l'orthographe par l'emploi constant de -о-¹.

Le verbe *пекý*, *печь* a deux formes de dérivés itératifs : (от)-пекáть, forme attendue, et (от)-рицáть, forme ancienne, qui paraît remonter au slave commun, et qui s'est maintenue en russe grâce au slave d'église. (От)-рицáть a été formé non sur le présent, mais sur un thème **rik-*, que nous trouvons dans la forme d'impératif vieux slave *rici* : -и- représente donc *i* allongé. Quant au traitement de la gutturale en -ц-, il s'explique par l'influence du -и- précédent (cf. plus loin p. 44).

Dans deux verbes, dont la racine contient une ancienne diphtongue, *ползать* en face de *ползті*, *ворочать* en face de *воротіть*, il n'y a pas d'allongement visible par changement du timbre de la voyelle : le -о- radical est intonné rude et pour cette raison accentué (serbe *púžem*, de *púžati*, et *púžim* ; *vráčam*, de *vráčati*, et *vrāčim*). Au contraire *клáнять* (de *клоніть*) et *плáвать* (de **плову*, vieux slave *plovq*) présentent l'alternance connue *o/a*. Ces quatre verbes, comme nous verrons plus loin (cf. p. 39 sqq.), doivent à l'accent de leur syllabe radicale d'avoir perdu la valeur itérative.

1. Cf. Гротъ, *Филологическія Разысканія*, Спб. 1899, II, 174. On écrit toujours avec -а- : *полагáть*, *касáться*, *макáть*, — généralement avec -о-, mais aussi avec -а- : *поклоня́ться*, *загора́ть*, *возгора́ться*, *поглоща́ть*. Grot conseille l'orthographe par -о- pour ces derniers verbes et ne maintient -а- que pour les trois verbes précités.

Les alternances vocaliques, dans la mesure où elles ont laissé des traces en russe, c'est-à-dire dans le cas de -и- et de -ы- représentant -ĩ- et -ỹ- allongés, sont un des indices les plus essentiels de la valeur itérative. Il suffit qu'elles fassent défaut pour qu'un verbe, possédant les deux autres indices du caractère itératif (accentuation suffixale et suffixe -а-, -я- ou -ва-), soit susceptible d'être employé comme simple et d'acquérir par là une certaine autonomie, qui l'isole du primitif et tend à lui donner la valeur d'un duratif: ainsi бодать est employé comme simple, « корова бодаетъ », et devient perfectif par l'apposition d'un préverbe: « корова васъ забодаетъ ». Les alternances vocaliques paraissent, dans l'état actuel de la langue, préserver les itératifs d'être employés comme simples et, de cette manière, assurer la conservation de leur qualité d'itératifs.

Deux dérivés seulement restent en dehors de cette constatation: бирать (cf. *Dictionnaire de l'Académie* en cours de publication depuis 1891, exemples de Puškin et de Gončarov) et читать. Ces deux verbes ont eu un sort très différent. Бирать n'a pas perdu le caractère itératif, parce qu'il est, somme toute, peu employé comme simple, et surtout parce qu'il n'a remplacé en aucune manière le primitif брать. Читать, au contraire, a remplacé le simple inusité четь au sens de « lire », et, par suite de la disparition partielle de celui-ci, a partiellement perdu la valeur itérative: читаю, duratif, прочитаю, perfectif. Mais, les formes du primitif четь ayant été conservées en composition, on a les doublets прочтý et прочитаю, de sens rigoureusement identique. Dès que le sens de « lire » n'apparaît pas, -читать reprend son rôle normal d'itératif: с-читаю, impf., со-чтý, pf.; пред-по-читаю, impf., пред-по-чтý, pf.

On peut ajouter à ces deux itératifs de verbes de classe I le dérivé лобызать, du verbe de classe III лобзать, qui donne lieu à des formations perfectives: об-лобызая et за-лобызая, pfs. Le même fait se constate en vieux slave (cf. Meillet, *Op. cit.*, p. 19). Citons enfin блистать, qui est devenu tout-à-fait duratif, le lien de dérivation qui l'unit à блес(т)нýть (vieux slave *blisnati*) étant entièrement effacé.

Le cas de читать est très intéressant, parce qu'il fait bien voir à quelles variations est soumise l'expression morphologique de l'aspect suivant les différenciations de sens et suivant

les formes verbales coexistantes. Les autres langues slaves présentent un certain nombre de faits analogues : le polonais a remplacé *czyść*, complètement disparu, par *czytać* (*prze-czytam*, pf.), mais le tchèque a encore *čísti*, *čtu*; le serbe, qui a perdu les simples *věsti*, *něsti*, *spāti* (ce dernier usité seulement dans les chansons), les remplace normalement par *vòditi*, *nòsiti*, *spāvati*, et emploie *lěi*, à défaut de *hòditi*, en fonction d'indéterminé.

B) *Accent suffixal.*

Les itératifs de la première formation portent l'accent sur le suffixe (ОБ-РЫВ-А-ТЬ), tandis que les itératifs de la seconde formation portent l'accent sur la syllabe présuffixale (С-БРАС-ЫВА-ТЬ). Ces deux types d'accentuation forment entre les deux types d'itératifs un contraste d'une rigueur absolue. Il n'y a point, dans l'état actuel de la langue, d'itératif *réel* de la première formation, c'est-à-dire ayant gardé la valeur itérative, qui ne soit accentué sur le suffixe.

Le -a- primitivement inaccentué et intonné rude du suffixe a, suivant la loi connue de M. de Saussure¹, attiré l'accent de la syllabe présuffixale, lorsque celle-ci avait l'intonation douce. Les itératifs qui ne présentent pas ce déplacement de l'accent avaient la syllabe présuffixale intonnée rude, soit que ce caractère rude de leur intonation appartint déjà au primitif (russe пáдaть, serbe *pásti*, *pádnēm* et *pádati*, ou russe мѣрjать, serbe *mjéríti*), soit qu'au contraire il les distinguât du primitif (russe кúшaть, serbe *kúšati*, *kúšām*, de *kúsiti*, *kúsīm*, ou encore russe клáнjать, serbe *klānjati*, *klānjām*, de *klōniti se*, *klōnīm se*). Dans les deux cas le résultat a été le même en russe : tous ces dérivés d'origine itérative, à suffixe inaccentué, sont devenus des duratifs, employés comme simples et donnant lieu à des formations perfectives.

Les faits, très clairs au point de vue étymologique, apparais-

1. M. de Saussure a posé la loi pour le lituanien (I. F., vol. VI, *Anzeiger*, p. 157); M. Meillet en a démontré l'application au slave (M. S. L., XI, 345-351, et, pour les verbes, *Études*, p. 47 et suiv.).

sont comme un peu complexes en russe moderne. Ils peuvent être classés comme il suit :

a) Quelques dérivés sont restés intimement liés, en fonction d'indéterminés, aux primitifs imperfectifs : бѣгѹ/бѣгаю, плывѹ/плаваю, ползѹ/ползаю. L'ancien itératif лѣзѣть, devenu, comme nous verrons plus loin, entièrement duratif, forme couple avec le dérivé sans doute récent et d'origine populaire лѣзѣть (*Dictionnaire de l'Académie* de 1847). Tous ces indéterminés deviennent perfectifs par l'apposition d'un préverbe, par exemple : с-бѣгаю, по-плаваю, по-ползаю, про-лѣзаю (*Acad.* 1847), pfs. On peut ajouter прядѹ/прядаю, mais ce dernier est à peu près inusité.

b) Nous constatons le même lien de sens étroit entre les primitifs perfectifs et les dérivés dans les trois couples падѹ/падаю, двину/двѣгаю, ткну/тѣкаю. Les composés sont perfectifs, par exemple : « всѣ перепáдають », по-двѣгаю, у-тѣкаю, pfs.

c) Quelques dérivés se sont entièrement confondus avec les primitifs : tel est le cas de мѹчаю et de мѹчу, le premier étant sans doute ancien dans la langue populaire, mais n'ayant pris place dans la langue littéraire que depuis peu. Il est possible que des puristes distinguent ces deux verbes par des nuances d'emploi, mais il est certain que le comte L. N. Tolstoj par exemple, parmi les écrivains contemporains, les identifie tout-à-fait l'un à l'autre. Nous remarquons la même confusion entre мѣрю et мѣряю, ce dernier tendant à supplanter le premier. Les composés sont perfectifs, par exemple : по-мѹчаю, перемѣряю, pfs.

d) Il y a eu par contre séparation de certains dérivés d'avec leurs primitifs par *spécialisation de sens*, si bien que le lien étymologique originel échappe à la conscience du plus grand nombre des sujets parlants. Клáняться a été restreint au sens de « saluer » et isolé ainsi de клонѣть, qui a le sens plus général de « pencher » (от-клáняюсь, рас-клáняюсь, pfs.). Ворóчатъ (по-ворóчаю, pf.) n'a plus qu'un lointain rapport avec воротѣть, le premier signifiant « retourner un objet », le second « faire revenir, renvoyer » (cf. воз-вратѣть et вернѹть), et ayant pour imperfectif courant воз-вращáю. Кѹшатъ a survécu au simple кусѣть (vieux russe кусѣти : *gustare, tentare*) comme synonyme noble de ѣсть, avec le sens exclusif de « manger » (sens

qu'on retrouve dans les composés *вѣ-кушаю*, *от-кушаю*, *по-кушаю*, *с-кушаю*, pfs.), tandis que *-кусить* est susceptible d'une plus grande variété de significations (*у-кусить* « mordre », *за-кусить* « manger quelques bouchées », *ис-кусить* « tenter »). Le simple *вѣшать* a seul, dans la langue littéraire, le sens de « suspendre », *вѣсить* est réduit à celui de « peser »; les composés de *вѣшать* se rattachent uniquement à la notion de « suspendre » (*об-вѣшаю* « je suspendrai autour »), mais ceux de *вѣсить* se rattachent également à la notion de « peser » (*с-вѣшу* « je pèserai ») et à celle de « suspendre » (*по-вѣшу* « je pendrai ») : cette différenciation, qui paraît être ancienne, a moins de rigueur dans la langue populaire, où *вѣшать* est usité souvent au sens de « peser »¹. *Мѣкать*, itératif de *мкнуть*, a été assez isolé de celui-ci pour prendre une conjugaison primaire (*мѣчу* à côté de *мѣкаю*) et donner naissance à un verbe d'unité d'action de formation secondaire *мѣкнуть*. L'idée la plus générale exprimée par *мѣкать* est celle de « pousser », idée qu'on retrouve dans *мѣкать ленъ* ou *пеньку* « pousser le lin ou le chanvre dans le séran (*мѣкалка*) pour diviser la filasse », *мѣкать горе* « pousser, traîner avec soi la misère », *мѣкаться по свѣту* « se trainer, errer par le monde »; les composés qui se rapportent à ces divers emplois sont perfectifs, par exemple : *от-мѣкаю*, pf., « горя не размѣкаешь » pf., « умѣкали бурку крутыя горки » pf. Le simple *рѣшать* employé dans la langue populaire, ainsi dans l'expression *рѣшать хлѣбъ*, a donné lieu, parallèlement au primitif *рѣшить*, à des formations perfectives : *до-рѣшаю*, *от-рѣшаю* (populaires).

e) Un dérivé reste *isolé* par suite de la disparition du primitif : *вѣдаю* (survivance du primitif dans « Богъ вѣсть »). Ainsi *вѣ-вѣдаю*, *до-вѣдаюсь*, *за-вѣдаю*, *из-вѣдаю*, *от-вѣдаю*., etc., sont perfectifs.

Les doublets perfectifs du type *по-двѣну*, *по-двѣгаю* seront étudiés plus loin.

Cette élimination préliminaire d'anciens itératifs de la caté-

1. Срезневскій (Матеріалы, au mot *вѣшати*) prête à *вѣшати* le sens de « *librere* », qu'il ne peut illustrer d'aucun exemple, et celui de « *pendere* », qui paraît normal en vieux russe. Le premier *Dictionnaire de l'Académie* (Saint-Petersbourg, 1789-1794) est très formel sur ce point et donne à *вѣшать* uniquement le sens de « suspendre » (tome I, p. 1055).

gorie des itératifs réels fait ressortir l'importance de l'accent suffixal comme indice d'itératif. Cette importance a été plus considérable encore autrefois avant le développement des formations nouvelles en -ИВА-, -ИВА- : un verbe de classe III comme *пѣзати* n'avait d'autre itératif que *-пѣзати*, itératif qui n'est distingué du primitif, au thème de l'infinitif, que par l'accent. Le nouveau type itératif s'est d'ailleurs seulement superposé à l'ancien, sans prendre complètement sa place : *с-пѣзати* a survécu à côté de *с-пѣзываю* (voir plus loin). On trouvera dans *L'Accentuation du verbe russe* de M. Paul Boyer (mémoire paru dans le *Centenaire de l'École des Langues orientales*, Paris, 1895, p. 453 et suiv.) la liste des principaux verbes formant leur itératif par le glissement de l'accent sur le suffixe.

La plupart des déverbatifs à accent présuffixal, ci-dessus énumérés, reprennent de même leur ancien caractère itératif en laissant glisser l'accent sur le suffixe : *при-ползати*, *по-падаю*, *при-бѣгаю*, *по-двигаю*, *за-тыкаю*, *при-мѣряю*, *за-мыкаю*, *на-рушаю*, *ис-кушаю* (*-кушати* ne reprend sa valeur itérative qu'au sens figuré; au sens propre *-кусити* a pour imperfectif *-кѣсывать*, par exemple : *за-кусити/за-кѣсывать*). *мѣчати*, véritable doublet de *мѣчить*, ne donne lieu à aucune formation imperfective : ainsi *по-мѣчаю* est perfectif. Il en est de même de tous les verbes qu'une spécialisation de sens a entièrement séparés de leurs primitifs : *-кланяться*, *-вѣшать*, *-кѣшати* (au sens propre de « manger »), *-ворочати* sont toujours perfectifs.

Quant à *плавати*, il est resté intimement lié par le sens à *плыти* : employé comme simple, il sert d'indéterminé à ce dernier, mais en composition il prend toujours valeur de perfectif (ex. : *по-плаваю*, pf.). C'est l'itératif, de formation russe, *-плавати* qui sert d'imperfectif à *-плыти* (*плавати* ne peut correspondre qu'à une forme **плову*, cf. vieux slave *plova*).

C) Suffixe -ѣ-, -ѣ-, -ѣ-.

L'élément fondamental du suffixe itératif est la voyelle -а-.

Cet élément se trouve à l'état pur dans les itératifs de verbes à racine consonantique des classes I, II et III :

по-жрѹ/по-жир-а-ю
 по-двѣ(г)ну/по-двиг-а-ю
 с-рѣжу/с-рѣз-а-ю.

Dans les itératifs de verbes de classe IV, l'élément -а- s'associe étroitement à l'élément -и- du thème des primitifs, et, la sonante prenant, devant la voyelle -а-, valeur de consonne, on a -ја-, c'est-à-dire en russe -я-, suffixe donnant lieu à tous les phénomènes que comporte la présence de *j* :

1° chuintisation des dentales, soit en traitement russe :

за-рядѣть/за-ряжѣть	за-разѣть/за-ражѣть
за-мѣтитѣ/за-мѣчѣть	вос-кресѣть/вос-крешѣть
из-вѣститѣ/из-вѣщѣть	раз-мыслѣть/раз-мышлѣть

soit en traitement vieux slave (жд, щ pour *zd, st*) :

о-свободѣть/о-свободжѣть по-сѣтитѣ/по-сѣщѣть

2° développement de -л- après labiales :

в-любѣть/в-люблѣть	протѣвѣть/со-протѣвѣть
при-цѣпѣть/при-цѣплѣть	по-трафѣть/по-трафлѣть
в-разумѣть/в-разумлѣть	

Le même élément -а- apparaît avec -в- préfixé, par conséquent sous la forme -вѣ-, dans les itératifs de verbes à racine vocalique et de quelques verbes de classe III à suffixe -ѣ- :

на-дѣ-ну/на-дѣ-вѣ-ю
 по-сѣ-ю/по-сѣ-вѣ-ю
 под-раз-ум-ѣ-ю/под-раз-ум-ѣ-вѣ-ю

Tels sont les principes de la répartition des diverses formes du suffixe itératif : ils sont assez généralement vérifiés pour constituer un système logiquement ordonné, dont nous venons d'indiquer les grandes lignes; mais la valeur n'en est pas absolue. L'étude successive de chacune des trois formes du suffixe nous fera connaître quel est au juste le degré d'extension de ces principes.

a) Suffixe -á- pur.

Ce suffixe ne s'accompagne jamais des altérations imputables au suffixe -я- ($j + a$), propre aux itératifs des verbes de classe IV. Les phénomènes de palatalisation, qu'on constate parfois devant lui, s'expliquent par le caractère mou de la syllabe présuffixale : ainsi dans о-сязать (cf. при-сязать), со-с-тязаться (cf. с-тягивать), бряцать (cf. брякнуть), со-зерцать (cf. зёркало), вос-клицать (cf. вос-кликнуть), мерцать (cf. мёркнуть), отрицать, по-рицать (cf. от-рекý), le traitement de -r- en -з- et de -к- en -ц- (palatalisation de la seconde période) est dû aux voyelles molles -я-, -и- ou -е- (représentant un ancien *i*), qui précèdent immédiatement la consonne gutturale¹. Il n'est pas certain que о-сязáю, aujourd'hui nettement imperfectif, ait eu originellement le caractère itératif : le vieux russe о-сязати, avec conjugaison primaire о-сязу, était perfectif (voyez Sreznevskij, Матеріалы, sous ce mot). Le même doute s'impose à l'égard de -тязать, muni en vieux russe de son itératif propre -тязовати : le composé ис-тязáю, qui a gardé jusqu'à maintenant la valeur de futur, certainement ancienne, à côté de sa valeur nouvelle de présent (cf. *Dictionnaire de l'Académie* de 1847 et les explications données par Dahl, 3^e édit., II, p. 151), nous fournit un témoignage précieux, dont со-с-тязáюсь, uniquement imperfectif, n'affaiblit pas la valeur. Бряцать et мерцать, dont l'accent, contredisant celui des primitifs брякнуть et мёркнуть, dénonce le caractère originellement itératif, deviennent, en tout état de cause, perfectifs par l'apposition d'un préverbe : по-бряцать, pf. (= по-брякать), за-мерцать, до-мерцать, про-мерцать, pfs. Ces deux derniers verbes doivent sans doute à leurs emplois comme simples d'avoir perdu la valeur itérative. Dans о-слушáться, la chuintante provient du primitif слýшать, représentant un ancien *sluxěti > slušěti², comme вѣнчáть représente un ancien *věnĭčěti.

1. Cf. l'article de M. Sobolevskij dans le Русскій Филологическій Вѣстникъ, 1889, tome XXII, p. 28-33.

2. Nous préférons cette hypothèse à celle de Miklosich, qui voit dans slušati l'itératif ancien de slyšati (*Etymologisches Wörterbuch*, p. 309). M. Boehme (*Op. cit.*, p. 19) et M. Vondrák (*Vergleichende slavische Grammatik*, Göttingen, 1906, I, p. 96) s'en tiennent à l'opinion de Miklosich,

Le suffixe -á- pur est propre à la plupart des itératifs correspondants aux verbes de classe I, de classe II, et aux athématiques à racine consonantique :

по-трясті́/по-тряса́тъ
по-жра́тъ/по-жира́тъ
у-вя́(д)нутъ/у-вяда́тъ
за-ѣ́сть/за-ѣда́тъ

Doivent être mis à part, dans la classe I, les quelques verbes du type нести́, qui ont un itératif anomal du type носи́тъ, et quatre verbes du type класть, qui ont un itératif de la seconde formation en -ыва- (cf. plus loin). Les verbes d'unité d'action secondaires, comme махну́тъ d'après маха́тъ, utilisent comme imperfectif l'itératif en -ыва- du verbe de classe III sur lequel ils ont été formés : -ма́хивать.

Le suffixe -á- pur apparaît en outre dans les itératifs de quelques verbes primaires, à racine consonantique, et de quelques dénominatifs anciens de classe III :

со-зда́тъ/со-зида́тъ
пере-кли́каться/пере-кликáться.

Il est enfin propre aux itératifs d'un petit nombre de verbes de la classe IV, à suffixe -ѣ- :

воз-горѣ́тъ/воз-гора́тъ
пре-зрѣ́тъ/пре-зира́тъ
за-кипѣ́тъ/за-кипа́тъ
(vieux russe) по-мнѣ́ти/по-мина́тъ.

Ces derniers itératifs, à suffixe -á- pur, de verbes des classes III et IV, en nombre d'ailleurs très restreint, n'apparaissent qu'en composition et sont tous demeurés pleinement itératifs.

Les itératifs des verbes de classe I ont, en général, très rigoureusement conservé leur caractère itératif. Le nombre de ceux d'entre eux qui sont usités comme simples dans la langue littéraire moderne est très limité : чита́тъ, бода́тъ, бира́тъ, жива́тъ, пека́тъ, ѣзжа́тъ. Чита́тъ a, comme nous l'avons vu, remplacé честь au sens de « lire » et est perfectif dans les

composés où se retrouve ce même sens : прочитáю, pf. (cf. plus haut, p. 38). Бодáть s'est de même à peu près complètement substitué à бостí et, pour cette raison, se comporte en composition comme un duratif : « корова за-бодáетъ, избодáетъ, на-бодáется..., etc. », pfs. Quant aux quatre derniers verbes cités ci-dessus, ils restent toujours imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe, n'étant, comme simples, usités qu'au prétérit et avec une nuance archaïque et populaire : « какъ живали въ старину », « я никогда даже не ѣзжалъ ».

En ce qui concerne les verbes d'unité d'action de classe II formant couple avec des verbes de classe III, il importe, pour déterminer le caractère duratif ou itératif de ceux-ci, de distinguer les formes en -ну- secondaires d'avec les primaires. Les verbes d'unité d'action secondaires ont été formés sur des duratifs de classe III : ainsi тяnúть, трóнуть, махnúть, хлебnúть, d'après тягáть, трóгать, махáть, хлебáть..., etc. Les verbes d'unité d'action primaires ont leurs itératifs nettement caractérisés : à от-вѣргнуть, г(б)нуть, двí(г)нуть, дрóгнуть, косnúться, у-лыбnúться, мкнуть, рыгну́ть, до-стíгнуть, при-сягну́ть, ткну́ть correspondent от-вергáть, -гибáть, -двигáть, -дрогáть, касáться, у-лыбáться, -мыкáть, рыгáть, до-стигáть, при-сягáть, -тыкáть, qui toujours restent imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe. Cette appellation de primaires n'a d'ailleurs de valeur que par rapport aux formes de classe III qui apparaissent à côté de ces verbes : ainsi от-вѣргнуть, до-стíгнуть sont évidemment secondaires par rapport aux anciens verbes de classe I qu'ils représentent (от-вѣречи, до-стичь).

Au reste la situation respective des verbes de classe II et III se laisse facilement déterminer. Seul, кидáть, en face de кíнуть, est difficile à définir : tous les composés de -кидáю, de sens concret « jeter », sont perfectifs (за-, вы-, по-, etc., par exemple : « мы покидаемъ весь грузъ въ рѣку »), à l'exclusion du composé по-кидáю, de sens figuré « je quitte, j'abandonne », lequel est imperfectif. La comparaison avec le serbe *kidati* « déchirer », *kinuti se* « s'en aller rapidement, détalier », indique un glissement d'accent sur le suffixe, témoignant que ce verbe a pris en russe à un moment donné la valeur itérative (*кíдатель > кидáть). Il faudrait donc admettre qu'il a pos-

térieurement perdu le caractère itératif par suite de ses emplois comme simple : l'imperfectif по-кидаю, d'emploi savant, soustrait aux influences populaires, apparaîtrait alors comme un vestige du caractère itératif ancien de кидáю. Remarquons cependant que deux des itératifs cités ci-dessus sont employés comme simples et ont pleinement conservé leur valeur itérative : касáтся (при-касáюсь impf.) et рыгáть, dont le caractère itératif est prouvé par l'accent du verbe serbe correspondant *rigati* et par les composés imperfectifs из-рыгáю, от-рыгáю.

Les deux itératifs de verbes athématiques à racine consonantique вѣдáть et ѣдáть, de вѣдѣти et ѣсть, ont eu un sort différent. Le premier s'est, comme nous l'avons vu, substitué au primitif, disparu du russe moderne (cf. p. 41), et n'est pas susceptible de redevenir itératif par glissement de l'accent sur le suffixe. Le second, qui n'est usité comme simple qu'au prétérit, et surtout dans des phrases négatives (не ѣдáль), n'a donné lieu à aucune formation perfective.

Le suffixe -á- pur empiète sur le domaine du suffixe -я- (-ja-), dans quelques itératifs de verbes de classe IV, à thème de l'infinitif en -и- (sur l'origine du fait, cf. Meillet, *Op. cit.*, p. 51). Les itératifs suivants ne laissent aucun doute à cet égard :

купíть/по-купáть
по-ложíть/по-лагáть
вы-лунíть/вы-лунáть
пустíть/пускáть
вы-рубíть/вы-рубáть
ступíть/ступáть

On pourrait, si l'on s'en tenait aux apparences, ajouter à cette liste le couple о-шибíться/о-шибáться, mais on sait que le primitif a appartenu originellement à la classe I (prétérit о-шиб-ся). Le couple пустíть/пускáть étonne à première vue : il faut admettre que пускáть a été extrait de пуц- (forme du présent-futur пуцý et de l'itératif populaire пуцáть), suivant l'alternance phonétique ск/щ. Пускáю et ступáю, seuls itératifs de la série ci-dessus employés comme simples, en face des perfectifs пущý et ступáю, ont rigoureusement gardé la valeur itérative.

A côté de ces itératifs *réels*, il existe une série d'itératifs *apparents*, formant des couples, au moins étymologiquement, avec des verbes de classe IV. Tous sont employés comme simples et se comportent en composition comme des duratifs. Ils peuvent être classés comme il suit :

бро́сить, pf.	бросáть, impf.
ско́чить —	скака́ть —
хвaтíть —	хвaтáть —
кaтíть, impf.	кaтáть —
(-)ку́сать —	куса́ть —
ло́мить —	лома́ть —
мoчíть —	мака́ть —
та́щить —	таска́ть —

Un seul verbe à suffixe -ѣ-, de classe IV, est à citer en regard d'un itératif apparent de cette série :

вѣ́дѣть, impf.	вѣда́ть, impf.
----------------	----------------

Quant à блиста́ть, itératif de блес(т)ну́ть, il ne forme pas couple avec блестя́ть : le premier signifie « briller par intervalles, momentanément », le second « briller d'un éclat continu, permanent », comme il ressort bien du vers de Puškin :

Во тѣмѣ твои глаза блистають предо мною

(*Œuvres complètes*, édit. Морозовъ, tome I, p. 296), vers auquel on peut opposer le dicton connu : « Не все золото, что блестя́ть ».

Свистáть, en face de свистѣ́ть, paraît plutôt être un dénominatif indépendant qu'un dérivé de ce dernier : ces deux verbes sont dans l'état actuel de la langue rigoureusement synonymes. Стýкать, пíскать sont dénoncés par leur accent comme des dénominatifs et pour cette raison ne doivent pas être rapprochés de сту́чать, пи́щать.

Quant à la série бросáть à côté de la série бро́сить, si l'on met à part la question d'origine, le rôle de ces pseudo-itératifs est très clair. Les simples бросáть, кaтáть, лома́ть, таска́ть, хвaтáть, вѣда́ть, sont en fonction d'*indéterminés* en face des verbes correspondants de classe IV : ils servent, comme le type

носіть (cf. p. 6), à exprimer une notion complexe. Тащійть peut se représenter concrètement par une ligne droite, таскать par des lignes tirées dans des directions différentes. « Онъ ломается » signifiera : « il force son talent, il pose » (notion générale, indéterminée). « Мы съ нимъ видаемся » signifiera : « nous nous voyons » (énonciation très indéterminée).

Ont été séparés du primitif par une *spécialisation de sens* : кусать « mordre », скакать « galoper », макать « plonger dans un liquide » (мочить signifie « humecter par aspersion ») et partiellement кататься, au sens de « se promener en voiture » ou « aller en bateau ». Скакать a de bonne heure pris une conjugaison primaire (скачѹ, скачешь), signe morphologique de sa valeur de duratif.

Toutes les unités de la série бросать deviennent perfectives par l'apposition d'un préverbe : ainsi на-бросаю, от-хватаю, у-катаю, от-кусаю, с-ломаю, по-макаю, на-таскаю, по-скачѹ sont perfectifs. Lorsqu'il n'y a pas eu séparation des dérivés d'avec les primitifs par spécialisation de sens, on a des doublets perfectifs des types вѣ-бросить/вѣ-бросать et у-видѣть/у-видать (cf. conclusion). La fonction itérative est généralement remplie par les formations nouvelles en 'ыва-, qui se sont développées sur les pseudo-itératifs à suffixe -а- de la classe III : ainsi скакать, devenu duratif et indépendant de скочить, prête à ce dernier, en composition, son itératif -скакивать (voyez plus loin suffixe 'ыва- pour 'ива-).

Entre les itératifs réels, du type по-лагать, et les itératifs apparents, qui sont des duratifs, du type бросать, le verbe летать, en face de летѣть, occupe une place à part, parce qu'il n'appartient franchement ni à l'une ni à l'autre catégorie. Il a valeur d'imperfectif dans « Ласточки прилетаютъ, отлетаютъ », — valeur de perfectif dans « Я излетаю весь городъ » ou « Пчела облетаетъ всѣ цвѣты » ou « Сколько ласточекъ налетаетъ съ наступленіемъ весны ! » Ce verbe est intéressant, parce qu'il représente un état transitoire : il est à mi-chemin entre la masse itérative, à laquelle il appartient par droit d'étymologie, et la masse durative, vers laquelle il est entraîné par la tendance générale de la langue à former des perfectifs sur tous les verbes employés comme simples et à attribuer aux

formations nouvelles en -ИВА-, -ИВА- une sorte de monopole de la valeur itérative.

Deux couples enfin méritent une attention spéciale :

ДЫШАТЬ/ДЫХАТЬ (itér.),
СЛЫШАТЬ/СЛЫХАТЬ (dur.).

ДЫХАТЬ est sans doute originellement un itératif (*dûxnatî*, *duxatî*) ayant à date très ancienne pris une conjugaison primaire (type vieux slave *na-ričq*, type russe скачѹ : le présent дышѹ, дышешь, aujourd'hui inusité, est employé par Puškin¹) et partiellement perdu sa valeur itérative (*Zograph. Luc*, VI, 25, *viždychaete*, perfectif). M. Sobolevskij (Лекции, 3^e édit., p. 244) l'identifie avec raison avec le verbe de classe IV дышѣть : ДЫХАТЬ est un verbe à deux conjugaisons, comme бѣгѹ, бѣжишь et хочешь, хотимъ, — la première, дышѹ, дышешь, ancienne, — la seconde, дышѹ, дышишь², ultérieure, mais attestée dès le XIII^e siècle. Ce verbe a donc été dédoublé : sur le thème du présent дышѹ, дышешь, forme disparue, a été formé дышѹ, дышишь avec l'infinitif дышѣть, verbe nouveau qui a pris place à côté de дыхѣть conjugué secondairement : -дыхаю, -дыхаешь. L'expression morphologique de l'aspect a subi le contre-coup de ce dédoublement : дышѹ, дышѣть est duratif (за-дышѹ, pf.), tandis que -дыхаю, дыхѣть est resté l'itératif normal deдохнѹть (отдохнѹ, pf. /отдыхаю, impf.; вздохнѹ, pf. /вздыхаю, impf.). Quant au simple дыхѣть, il n'est usité qu'à l'infinitif et au prétérit.

СЛЫХАТЬ est un verbe formé secondairement, pour faire pendant à слышать, sur le modèle du couple дышѣть/дыхѣть. СЛЫХАТЬ n'a pas de thème du présent : employé comme simple, il joue le rôle d'indéterminé « я слыхѣлъ » (j'ai entendu dire); en composition, il devient perfectif par l'apposition d'un préverbe, par exemple « я у-слыхѣлъ », doublet perfectif de « я у-слышалъ » (voir plus loin). Le couple слышѣть/слыхѣть provient donc, comme le précédent, d'un dédoublement, mais d'un dédoublement seulement partiel et qui n'a pas eu de répercussion sur l'expression morphologique de l'aspect.

1. *Œuvres complètes*, édit. Морозовъ, I, 324 « дышетъ ».

2. L'accentuation дышишь est la seule attestée pourrument; toutefois Grot cite un дышиѣтъ dans Deržavin (Филолог. Разысканія, Спб., 1899, II, 716).

b) Suffixe -й- (-á- après chuintante).

Ce suffixe vaut $j + a$, car il renferme le -и- du thème des verbes de classe IV, lequel devant l'élément suffixal vocalique -á- prend naturellement valeur de consonne. Après labiale le j apparaît sous la forme l' (serbe $љ$) et l'on a exactement $l' + a$, inexactement transcrit en orthographe russe $л + я$: явѣться/явѣться (cf. orthographe phonétique du serbe $јавѣти се$). Après chuintante le j n'a pas d'existence individuelle, car il a été absorbé par la consonne radicale qu'il a palatalisée, et on a *chuintante* + a ; ainsi dans за-мѣтитъ/за-мѣчатъ (voir p. 43 l'indication des traitements phonétiques russe et vieux slave).

Le suffixe -й-, (-á-) est exclusivement propre aux verbes de classe IV. Cependant il n'a pas réussi, comme nous avons vu, à envahir tout le domaine de la classe IV. Un nombre assez respectable d'itératifs à suffixe -á- pur a résisté à l'intrusion de -и- du thème des primitifs (cf. la série по-купать et la série бросать). D'autres verbes trahissent par des composés de formations différentes une hésitation entre les suffixes -á- pur et -й- (-á-). Tel est le cas de :

вѣдѣть	вѣдѣть	об-(в)ижѣть
ломѣть	ломѣть	с-ломѣть (populaire).

Les anciens itératifs du type носѣть n'ont pas en général donné lieu à des formations itératives anciennes (-й-, -á- après chuintante) : seuls ѣздитъ, водѣть et гонѣть présentent ces formations, à savoir -ѣзжѣть, про-вожѣть et гонѣть. Le simple ѣзжѣть, faisant fonction d'itératif auprès du verbe de classe I ѣду, ѣхать, n'a développé, comme nous l'avons vu (p. 45, 46), aucun composé perfectif. Quant à гонѣть il a normalement en composition la valeur imperfective, en face de -гонѣю, toujours perfectif (attesté en vieux russe, le thème de l'infinitif, гонити, est actuellement inusité), par exemple : до-гонѣю, impf. /до-гонѣю, pf. Cependant deux composés au moins, sans doute refaits sur le simple autonome гонѣть, lequel est d'emploi courant, sont susceptibles de prendre la valeur perfective, comme il ressort des exemples donnés par

Dahl (Толковый словарь живого великорусского языка, 3^e édit., tomes I, p. 1117, et II, p. 394) : « ямщикъ... уже догонялъ свой срокъ », « я его погонялъ порядкомъ » (= пожурилъ), et « погонялся я вчера за зайцами вволю ». On a donc, à côté des formes anciennes figées до-гоняю, погоняю, impfs., des formes nouvelles d'aspect contraire : догоняю, по-гоняю, pfs. Il n'y a pas lieu d'ajouter à ces formations itératives, dérivées elles-mêmes d'anciens itératifs, et qui demeurent isolées, le verbe d'emploi populaire лázать, ce verbe paraissant être plutôt un doublet de лázить qu'un dérivé de formation itérative (про-лáзаю, pf. : cf. p. 40).

Tous les verbes présentant le suffixe -я́- (-á-), malgré le rapport certain de dérivation dénoncé par le *j*, n'ont pas, dans l'état actuel de la langue, la valeur itérative. La plupart de ceux qui sont employés comme simples tendent à devenir, sinon totalement, du moins partiellement, duratifs.

Ont *complètement* perdu la valeur itérative : валя́ть, проща́ться, роня́ть, сажáть, стрѣля́ть. Ainsi les composés вы-валяю, рас-проща́юсь, на-роня́ю, пере-сажáю, раз-стрѣля́ю sont perfectifs. Remarquons que сажáть est continuellement confondu avec садíть au sens de « planter », et, comme simple, tend de plus en plus à se substituer à ce dernier. Le doublet à traitement vieux slave -саждáть n'apparaît qu'en composition et est rigoureusement itératif : -саждáть sert d'imperfectif à -садíть dans les composés de sens abstrait, de couleur savante, comme par exemple о-садíть, pf./о-саждáть, impf. « assiéger » ; c'est -сáживать qui est adapté aux composés de sens concret, comme вы-садить, pf./вы-сáживать, impf., « transplanter ». Les simples роня́ть et стрѣля́ть ont survécu à ронить et стрѣлить, usités seulement en composition : у-роню́, вы-стрѣлю́, pfs.

A côté de ces verbes, qui sont restés étroitement unis aux primitifs par le sens, on en peut citer d'autres qui ont été plus ou moins profondément séparés des primitifs : гнуша́ться, employé au figuré, « mépriser », tandis que гнуси́ть a strictement gardé son sens originel « parler du nez » ; мѣша́ть, qui a singulièrement élargi la notion du primitif мѣси́ть « pétrir » ; тачáть, qui a au contraire resserré et particularisé le sens de точи́ть « faire toute sorte de travail avec un tour »,

et est devenu un verbe technique « piquer » (en allemand : *steppen*). Le cas de différenciation sémantique le plus curieux est celui de блудить et de блуждать, parce que les composés ont une valeur exactement opposée à celle des simples. Le primitif блудить a une signification plutôt abstraite et morale « forniquer, s'égarer dans les voies d'erreur » ; le dérivé блуждать a un sens concret « perdre sa route, se tromper de chemin ». Mais inversement, en composition, -блудить signifie « perdre sa route, se tromper de chemin », et -блуждать « s'égarer dans les voies du péché ou de l'erreur », de telle sorte qu'on a les couples блужу, impf. /за-блуждаюсь ou про-блуждаю, pfs., et блуждаю, impf. /за-блужусь, pf., couples dans lesquels les spécialisations de sens des composés contredisent celles des simples. Cette différenciation est très tranchée dans l'usage littéraire courant, mais elle est sans doute conventionnelle et n'a pas un caractère absolu, comme on peut s'en convaincre en s'en rapportant aux articles блудить et блуждать du *Dictionnaire de l'Académie* en cours de publication.

Les trois verbes ровнять, равнять, равнить, doivent être considérés comme indépendants. Les deux premiers tendent, à vrai dire, à être confondus par suite de l'акание : mais ils sont sans doute d'origine différente, l'un devant être rapporté à ровный, l'autre à равный¹ : le premier est de sens concret « ровнять дорогу », le second de sens figuré « гдѣ тебѣ съ нимъ равняться? », distinction sémantique qui se retrouve dans les composés, par exemple по-ровняю, pf., при-равняюсь, pf. Quant à равнить, peu usité comme simple (« что не равно, того и не равни! ») et n'apparaissant guère en composition que dans le mot savant с-равнить « comparer »², nous inclinons à penser qu'il est de formation secondaire et relativement récente³. У-ровню, pf., à côté de у-ровняю, pf., a été certainement refait après coup sur уровень.

1. Dahl (Толковый словарь живого великорусского языка, 3^e édit., tome III, p. 1461 et 1692) distingue nettement ces deux verbes.

2. Dahl (*Ibid.*, tome IV, p. 3) indique également le composé при-равнить.

3. С-равнить a pour imperfectif с-равнивать, itératif de la seconde formation, lequel a été définitivement substitué à l'ancien imperfectif с-равнять, encore usité à la fin du XVIII^e siècle (cf. glose du premier *Dictionnaire de l'Académie*, Saint-Petersbourg, 1789-1794, tome V, p. 19 : « Сравнить : примѣняя, сличая,

D'autres dérivés n'ont que *partiellement* perdu la valeur itérative. Tel est le cas de мѣнять. Le caractère imperfectif est comme figé dans les composés anciens : в-мѣняю, за-мѣняю, из-мѣняю, от-мѣняю, пере-мѣняю, при-мѣняю, impfs.; les composés plus récents, formés sur le simple мѣнять, sont perfectifs : вы-мѣняю, на-мѣняю, об-мѣняю, под-мѣняю, про-мѣняю, раз-мѣняю, с-мѣняю, pfs. (ce dernier concurremment à с-мѣню). Рожать, itératif de forme russe de родить, est normalement imperfectif en composition : вы-рожа́ться, за-рожа́ться, impfs.; mais за-рожа́ю est perfectif « она долго была бездѣтна, а какъ зарожала, такъ все пошли двойни » (exemple emprunté à Dahl au mot зародить). Quant à l'itératif à traitement vieux slave ражда́ть, il n'a donné lieu à aucune formation perfective.

Il y a eu différenciation de sens et disparition partielle du caractère itératif dans чужда́ться « éviter, fuir », кривля́ться « faire des grimaces », слоня́ться « errer en désœuvré », lesquels, sous la forme réfléchie et avec la signification indiquée ci-dessus, ont pris une certaine autonomie et sont devenus perfectifs par l'apposition d'un préverbe : за-чужда́юсь, по-кривля́юсь, по-слоня́юсь, pfs., composés qu'on peut opposer à от-чужда́ю, с-кривля́ю, за-слоня́ю, impfs.

Remarquons enfin que le simple ца́пляться, usité seulement sous la forme réfléchie, a un composé perfectif на-ца́пляться, qui signifie « s'accrocher en grande quantité » (glose des dictionnaires russes : ца́пляться во множествѣ) : « опусти хвостъ въ пролубъ — рыба сама на хвостъ наца́пляется » (Афанасьевъ, Народныя русскія сказки, 3^e édit., Moscou 1897, I, 1). Il importe de ne pas confondre ce perfectif, isolé et protégé par son sens spécial, avec на-ца́пляться, imperfectif de на-ца́пнѣться.

Le nombre des itératifs à suffixe -я́- (-а́-) employés comme simples, et ayant pleinement gardé leur valeur itérative, est très restreint. Nous ne pouvons citer, du point de vue de la langue moderne où nous nous tenons étroitement, que вра-

сношу одну вещь съ другою, для узнанія между ими сходства или разности; въ семь и въ послѣдующихъ знаменованіяхъ прошедшее имѣеть : сравни́ть; будущее : сравню́. Ce -равни́ть, dérivé itératif, ne doit pas, à ce qu'il semble, être confondu avec равни́ть, dénomiatif indépendant.

щаться, ручаться, плѣнѣть, лишѣть, рѣшѣть, явѣть. Il est essentiel de remarquer que les primitifs de ces quatre derniers dérivés sont perfectifs : плѣнѣть, лишѣть, рѣшѣть, явѣть, pfs. Nous avons de même noté plus haut (p. 47) que пускѣть et ступѣть, itératifs réels, apparaissaient en face des perfectifs пустѣть et ступѣть. On peut conclure de là que l'opposition *perfectif/imperfectif*, qui existait entre les simples, avait une telle force, qu'elle devait nécessairement être reproduite par les composés; on comprend bien, au contraire, que les unités de couples comme ломѣть/ломѣть, exprimant seulement des nuances du même aspect et ne s'opposant point l'une à l'autre, soient susceptibles d'avoir un sort égal, c'est-à-dire de devenir perfectives toutes les deux par l'apposition d'un préverbe. Il convient aussi d'ajouter que les six verbes simples énumérés ci-dessus doivent sans doute à la notion abstraite (sauf вра- щаться) et étroite qu'ils expriment de n'avoir pas développé de composés nouveaux perfectifs.

c) *Suffixe -вѣ-*.

Le suffixe -вѣ- apparaît après racine ou thème vocaliques pour éviter l'hiatus. M. Sommer a démontré que -в- était sorti de *u* radical en contact avec l'élément suffixal vocalique -a- : de **bū-ti*, **mū-ti* on a eu **būu-a-ti*, **mūu-a-ti* (cf. part. -*būvenū*, -*mūvenū*) et, avec allongement, *byvati*, -*myvati*. Ce type de suffixation, propre aux verbes à *u* radical, s'est généralisé grâce surtout au verbe d'emploi si courant бѣвѣть (I. F., XI, p. 202-204). Il a été réparti en russe comme il suit :

α) Un grand nombre de verbes à racine vocalique ont des itératifs à suffixe -вѣ-, les autres ne présentant que des itératifs de formation récente en -ива- (от-чѣяться/от-чѣиваться) ou étant complètement dénués d'itératifs (блѣять). Quelques-uns cumulent les formes anciennes et les formes nouvelles (раз-сѣять/раз-сѣвѣть et раз-сѣиваться). On a par exemple :

бѣть/бѣвѣть
на-лѣть/на-ливѣть
со-грѣть/со-грѣвѣть

на-дѣть/на-дѣвать
о-сѣять/о-сѣвать

Trois verbes à -а- radical doivent être mis à part, car leurs itératifs n'ont le suffixe -вѣ- qu'au thème de l'infinitif, le thème du présent étant rattaché à la catégorie des itératifs anomaux du type -ѣмлю, имѣть :

при-знать/при-знавать (présent -знаю, -знаёшь)
за-стать/за-ставать (présent -стаю, -стаёшь)
дать/давать (présent даю, даёшь)

Seul, -знавать a certainement appartenu de tout temps au type itératif à suffixe -вѣ- (vieux russe -знаваю, -знавати) : -ставаю, ставати, forme ordinaire du vieux russe, paraît secondaire, si l'on rapproche le vieux slave *stajā, stajati*; et давать est à coup sûr récent (vieux russe даю, даяти). C'est donc -знавать qui a servi de point de contact analogique et prêté aux itératifs anomaux -стаю, даю le thème de l'infinitif à suffixe -вѣ- (-ставать, давать), tandis que даю, resté inaltéré au cours de l'histoire de la langue, a fourni et imposé le thème du présent à conjugaison primaire (даю, -стаю, -знаю). Notons que l'étymologie populaire a créé en face de со-здѣть « édifier », qu'elle a interprété со-з-дать, un itératif со-з-давать, qui s'est substitué, au moins dans la langue parlée, à со-зидѣть, d'emploi plutôt livresque.

Le suffixe -вѣ- a été étendu à un autre itératif du type anomal, à savoir à дѣяти, itératif ancien de дѣну, дѣть (ainsi vieux russe о-дѣяти), de sorte que l'on a aujourd'hui о-дѣвѣть, на-дѣвѣть, пере-дѣвѣть, etc. Le composé на-дѣяться, verbe d'emploi littéraire et de couleur savante, a seul survécu, au sens de « se reposer sur, espérer », tandis que le nouvel imperfectif на-дѣвѣть a pris place à côté de lui avec le sens concret de « mettre sur, revêtir ».

Le vieux slave avait un type particulier d'itératifs formés sur les verbes à *i* radical : le *i* radical se brisait naturellement en *ij* devant la voyelle *a* du suffixe, exactement comme en slave commun *u* en *yu* : l'itératif de *vŭx-liti* est, au moins dans les textes les plus anciens, *vŭx-lijati*, de très bonne heure remplacé par

*vŭz-livati*¹. Le russe n'a gardé qu'une trace de ce type itératif vieux slave dans le mot savant в-лія́ть, itératif isolé à date ancienne du primitif в-лить : ce verbe, d'emploi uniquement abstrait et figuré, « influencer », est devenu un duratif indépendant влія́ю, lequel devient perfectif par l'apposition d'un préverbe (по-влія́ю, pf.).

Remarquons enfin que le doublet itératif в-дыма́ть, à côté de в-дыва́ть, imperfectif de в-дуть, doit être rapporté à la forme de présent vieux slave *dŭmъ*.

β) Ceux des dénominatifs en -ѣ- de classe III qui donnent lieu à des formations itératives ajoutent le suffixe -ва- à l'élément -ѣ- :

за-болѣ́ть/за-болѣ́вать
о-владѣ́ть/о-владѣ́вать
в-печа́тлѣть/в-печа́тлѣвать
под-разумѣ́ть/под-разумѣ́вать

D'autre part, le procédé vieux slave du développement du suffixe -ва- après le suffixe -а- des dénominatifs de classe III (type *konŭcati/konŭcavati*) a laissé des traces en vieux russe : кончавати, со-четавати, за-вѣщавати..., etc. Ces slavonismes (славянщина) ayant disparu du russe du xix^e siècle, les primitifs sont restés sans itératifs. Sur конча́ть a été fait secondairement ко́нчить, d'où le couple ко́нчу/ко́нчаю, dont le premier élément est perfectif (cf. classe IV, p. 23 sqq.) et le second duratif (par exemple : с-ко́нчаюсь, pf.). Со-чета́ю est isolé et, tout perfectif qu'il est, s'emploie aussi bien en valeur de présent qu'en valeur de futur : mais il n'est pas susceptible du futur périphrastique ; quant à l'itératif со-четава́ю, il n'est usité que dans la langue ecclésiastique. Вѣща́ю, вѣща́ть, originellement dénominatif de вѣсть (vieux slave *-věstati*, dénominatif de *věsti*), a plus profondément subi le contre-coup de la disparition des anciens itératifs en -ва- : за-вѣща́ю et со-вѣща́юсь, primitivement perfectifs, ont nécessairement été employés en valeur de présents du jour où за-вѣщаваю, со-вѣщаваю ont cessé d'être usités, et, de plus, confondus

1. Cf. Meillet, *Op. cit.*, p. 53, 54.

avec les composés de -вѣщѣть (comme из-вѣщѣю, impf.), itératif de -вѣстѣть, ils ont complètement pris la valeur imperfective (futur périphrastique : бѹду завѣщѣть, бѹдемъ совѣщѣться). Si у-вѣщѣю, archaïsme dont on peut trouver des exemples dans le style noble, a conservé le caractère perfectif, cela tient à ce que l'itératif у-вѣщавати est encore vivant sous la forme modernisée у-вѣщевѣть. Le caractère imperfectif de об-(в)ѣщѣю, commun à la forme vieux slave *ob-(v)ěstaję*, montre au reste combien est ancienne la tendance à confondre вѣщѣю, dénominatif, et -вѣщѣю, déverbatif, itératif de -вѣстѣть. Quant à от-вѣчѣю, forme russe du verbe vieux slave *ot-věstaję*, pf. /*ot-věstavaję*, impf., sa valeur imperfective a dû surtout être déterminée par l'apparition du perfectif от-вѣтитѣ, de création artificielle et secondaire : от-вѣчу, pf. /от-вѣчѣю, impf.

γ) Le suffixe -вѣ- apparaît aussi ajouté au thème de l'infinitif -ѣ- de quelques verbes de classe IV :

по-велѣть/по-велѣвѣть
 обо-зрѣть/обо-зрѣвѣть
 у-со-мнѣтся/со-мнѣвѣться
 пре-терпѣть/пре-терпѣвѣть

Le modèle de ces formations itératives a été évidemment fourni par les dénominatifs de classe III à suffixe -ѣ- (за-болѣть, pf./за-болѣвѣть, impf). Aussi bien, deux des verbes cités présentent-ils d'autres composés itératifs plus anciens : ainsi по-мнѣть a, à côté de со-мнѣвѣться (vieux russe мнѣти), по-минѣть, et зрѣть a в-зирѣть, пре-зирѣть, над-зирѣть, под-зирѣть, про-зирѣть, qu'on peut opposer à обо-зрѣвѣть, подо-зрѣвѣть, при-зрѣвѣть (superposé à при-зирѣть).

Les itératifs à suffixe -вѣ- ont en général très rigoureusement conservé la valeur itérative, parce qu'ils n'apparaissent pour la plupart qu'en composition. Le nombre de ceux qui sont employés comme simples à tous les temps est très limité : бывѣть, дѣвѣть, давѣть. Ces trois verbes sont demeurés imperfectifs dans tous les composés anciens, ainsi dans при-бывѣю, на-дѣвѣю, за-даю; mais ils présentent un petit nombre de composés perfectifs, formés à une époque sans doute

récente sur les simples бываю, дѣваю, даю devenus autonomes. Ces derniers sont : по-бываю, toujours employé sans complément déterminatif de temps (« я побываю въ Москвѣ », je passerai quelques temps à Moscou), пере-бываю (« вездѣ перебываю и въ Лондонѣ и въ Парижѣ »), по-дѣваюсь (« куда подѣвались мои книги? »), на-даю (« надаютъ обѣщаній, да и не исполнять »).

L'itératif-знавать, employé comme simple seulement au prétérit (« я его знавалъ еще въ Москвѣ »), n'a donné lieu à aucune formation perfective. Il en est de même des prétérits бивалъ, пивалъ, пѣвалъ et de l'impersonnel не ставало (« il ne suffisait pas, il n'a pas suffi »).

II) SECONDE FORMATION ITÉRATIVE

Itératifs à suffixe -ыва-, -ива-.

L'origine du suffixe -ыва-, -ива est la même que celle du suffixe -ва- : ce n'est pas seulement le -в-, naturellement issu de *û* primitif, mais c'est aussi le -ы-, représentant *û*, qui est devenu élément de suffixe. En un mot c'est tout le groupe -ыва-, des itératifs tels que быва́ть, -мыва́ть, -ныва́ть, -крыва́ть... etc. qui a été adopté comme suffixe, быва́ть ayant été, suivant toute vraisemblance, le verbe-type, le principal agent d'extension¹.

Une répartition phonétique s'est opérée suivant que ce suffixe était adapté : 1^o aux racines consonantiques dures des verbes de classe III ; 2^o aux racines vocaliques ou consonantiques molles des verbes de classe III et au thème du présent en -и- des verbes de classe IV.

Dans le premier cas, le suffixe est soudé directement à la racine et garde la forme dure -ыва-, écrite -ива- après gutturale ou chuintante (après г, к, х et ж, ш, ч, щ) :

дѹм-а-ть/при-дѹм-ыва-ть
мах-а́-ть/за-ма́х-ива-ть
кач-а́-ть/рас-ка́ч-ива-ть

Dans le second cas, le suffixe se trouve en contact avec *j* et prend la forme molle -ива-, qui vaut *j* + ива et comporte les modifications phonétiques indiquées plus haut (cf. p. 43).

Le suffixe -я- des verbes à racine vocalique de classe III contient en effet un *j*, développé naturellement entre les

1. Cf. l'article de M. Sommer dans *I. F.*, XI, 204. Potebnja faisait dériver le suffixe -ыва-, -ива- du suffixe -ова-, -ева-, supposant ce suffixe -ыва-, -ива- apparu tout d'abord au thème de l'infinitif, puis étendu par la suite au thème du présent : cf. serbe *potpisivati*, *potpisujēm* et polonais *podpisywać podpisyje* (Къ исторіи звуковъ русскаго языка, I, 224-225, Воронежъ, 1876). Cette explication a pour le moins le tort de ne rendre aucun compte du système d'accentuation.

voyelles radicale et suffixale pour éviter le hiatus (*voyelle radicale* + *j* + *suffixe -а-*) :

ка́-я-ть-ся/рас-ка́-ива-ть-ся

Les très rares verbes à racine consonantique de classe III munis du suffixe -я- (seulement quelques exemples à racine liquide) ont de toute évidence un élément radical mou, lequel entraîne la forme molle du suffixe : 'ива-. Ainsi

гул' гул-я́-ть/про-гу́л-ива-ть
швыр' швыр-я́-ть/по-швы́р-ива-ть

Quant au -и- du thème des verbes de classe IV, il se transforme naturellement en *j* devant la voyelle initiale du suffixe; mais il importe de remarquer que c'est du thème du présent que dépendent les formations itératives en 'ива- des verbes de classe IV. Seul, en effet, le thème du présent fournit aux deux catégories de la classe IV, qui diffèrent par le thème de l'infinitif, le modèle d'alternance thématique dont le mécanisme explique les formations itératives :

<i>thème -и + consonne</i>		<i>thème -j + voyelle</i>
носи́-ть	но́си-шь	*нос <i>j</i> -у > ношú
		*нос <i>j</i> -ива- > из-на́ш-ива-ть
стро́и-ть	стро́и-шь	*стро <i>j</i> -у > стрóю
		*стро <i>j</i> -ива- > у-стра́-ива-ть
сидѣ́-ть	сидѣ́-шь	*сид <i>j</i> -у > сижú
		*сид <i>j</i> -ива- > сѣж-ива-ть
лежа́-ть	лежѣ́-шь	*лег <i>j</i> -у > лежú
		*лег <i>j</i> -ива- > от-лѣж-ива-ть
бой́-ть-ся	боѣ́-шь-ся	*бо <i>j</i> -у-сь > бою́сь
		*бо <i>j</i> -ива- > по-ба́-ива-ть-ся

La seconde formation itérative a les caractères suivants :

a) Elle a une *accentuation présuffixale absolument uniforme*, qui assourdit et efface, pour ainsi dire, la prononciation du suffixe,

alors qu'au contraire dans les itératifs de la première formation l'effort de la voix porte sur le suffixe.

Ce type d'accentuation s'explique par le fait que le -ы- d'itératifs comme бывáть, -мывáть, -крывáть avait l'intonation douce, ainsi qu'en témoigne la comparaison avec les formes serbes *bivām, ù-mivām, krivām* (voyez Meillet, *Op. cit.*, p. 47) : il s'ensuit que la loi de M. de Saussure n'avait pas lieu de s'appliquer, le -ы- intonné doux du suffixe 'ыва- n'attirant pas l'accent, et le -а- de быв-á-ть n'étant accentué, comme on sait, que secondairement.

Cet accent présuffixal suffit à lui seul à différencier profondément les itératifs en 'ыва-, 'ива- des itératifs en -á-, -я-, -вá- :

ПОД-метáть (de ПОД-местí)	ПОД-мѣтывáть (de ПОД-метáть)
с-рѣзáть	с-рѣзывать
О-становлѣ́ть	О-станáвливать.

Il tend de plus, en sa qualité de vigoureux accent d'intensité, à renforcer (подъёмъ) la voyelle accentuée : -é- devient -ě- (jo), -ó- devient -á-.

Le renforcement -é/ě- est conditionné à la fois par l'accent et par la dureté de la syllabe suivante. Là où le suffixe apparaît sous sa forme dure 'ыва-, le renforcement se constate régulièrement : рас-чесáть/рас-чѣсывать, за-стегáть/за-стѣгивать... etc. Là où le suffixe est mou, en 'ива-, la voyelle présuffixale -é- n'est pas modifiée : вы-тѣрпíвать, по-грѣмíвать, по-звѣнíвать... etc. Mais 'ива-, valant phonétiquement 'ыва- après chuintante radicale dure (ж, ш), peut, même dans des itératifs de verbes de classe IV, donner lieu au renforcement -é/ě-, de sorte qu'on a, par exemple, от-лежáть/от-лѣживать, en face de за-держáть/за-дѣрживать : c'est que les composés itératifs de лежáть (-лѣживать) ont été sans doute plus soumis à l'influence populaire, qui tend à généraliser la coloration de -é- en -ě-, que ceux de держáть (-дѣрживать).

Le renforcement -ó/á- ne dépend en principe que de l'accent. Aussi se constate-t-il normalement aussi bien devant 'ива- que devant 'ыва- : вы-копáть/вы-капывать, у-стрóить/у-стра́ивать, из-носíть/из-на́шивать, у-молчáть/у-мáлчивать... etc.

Certains verbes hésitent sous l'influence évidente des primitifs ou d'autres mots de la même racine qui portent un accent radical : о-добрить/о-добривать et о-добривать (cf. добрый), за-работать/за-рабатывать et за-работывать (cf. работа)... etc. Le -о- est souvent maintenu dans у-с-покоить/у-с-покоивать (cf. покой), о-заботить/о-забочивать (cf. забота), у-словиться/у-словливаться (cf. условие), за-трогать/за-трогивать (cf. тронуть); mais la langue actuelle tend de plus en plus à généraliser les formes avec -а-.

Les itératifs des verbes à suffixe alternant -у-, -ов-а- sont absolument rebelles au renforcement -о-/а-, soit qu'il s'agisse de primaires comme кую, ковать ou сую, совать, soit qu'il s'agisse de dénominatifs comme образую, образовать ou рису, рисовать. On a donc : о-ковывать, вы-совывать, образовывать, раз-рисовывать.

b) La seconde formation itérative est caractérisée par le suffixe -ыва-, -ива- adapté respectivement au thème des primitifs de classe III et de classe IV.

Cette formule a une valeur générale, qui n'est point diminuée par le très petit nombre des faits qui lui échappent.

Quatre verbes seulement de la classe I, кладу, краду, волоку, сосу ont développé des itératifs du type nouveau : об-кладывать¹, об-кράдывать, об-(в)олакивать, присасывать.

Quant à la classe II, il convient de remarquer que об-манывать, dont le caractère de dérivé de об-мануть est manifestement établi par la forme dure du suffixe, est sans doute apparu sous l'influence de -манивать, itératif de манить : об-маню, employé dans les dialectes du nord pour об-ману (Dahl, Толковый словарь живого великорусского языка, 3^e édit., II, p. 1537), a sans doute prêté simultanément à ce dernier son type itératif et son accentuation mobile (об-ману, об-манешь, cf. маню, манишь)². Le monstre о-кұнывать, о-кұнываются,

1. La locution не покладая рукъ « sans se croiser les bras », c'est-à-dire « en travaillant continuellement », témoigne de l'existence d'un ancien itératif -кладыть.

2. La grammaire de Ludolf nous fournit un témoignage curieux de l'emploi de об-манить, au sens de « tromper » ; dans la langue du xvi^e siècle : « Sic dico

figurant en face de о-кунѹть, о-кунѹться dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1847 et illustré par Dahl d'un exemple (*Ibid.*, 3^e édit., II, p. 1732), peut être considéré comme inexistant dans la langue littéraire moderne, l'imperfectif ordinaire, quoique peu usité, de о-кунѹть étant о-кунáть. L'itératif по-крѣкивать, en face duquel on ne peut citer aucune forme de classe III connue, a peut-être été formé d'après le verbe de classe II крѣкнѹть : il apparaîtrait en ce cas comme une forme tout-à-fait exceptionnelle et isolée, qui n'a été le prototype d'aucune série de dérivés nouveaux. Enfin, si un assez grand nombre de verbes d'unité d'action paraissent avoir des correspondants imperfectifs en -ѹва-, c'est que les primitifs en ont toujours été des verbes de classe III, dont ces mêmes verbes d'unité d'action ne sont que des dérivés. Ainsi тягáть, трóгáть, махáть, хлебáть, кидáть... etc., duratifs, ont donné naissance aux formes itératives за-тягивáть, за-трóгивáть, за-махивáть, по-хлебывáть, с-кидывáть, qui servent d'imperfectifs aux perfectifs de création secondaire за-тянѹть, за-трóнѹть, махнѹть, хлебнѹть, с-кѣнѹть. Même l'itératif вз-дрáгивáть en face du perfectif вз-дрóгнѹть, paraît bien avoir été formé sur l'itératif -дрóгáть (cf. p. 46).

La répartition phonétique des formes du suffixe, répartition dont le mécanisme a été indiqué ci-dessus, s'opère entre les classes III et IV avec une régularité absolue.

Si des itératifs en -ѹва- apparaissent en face de verbes de la classe IV, c'est que les intermédiaires ont été des verbes de la classe III, à racine consonantique dure :

брóсить	бросáть	раз-брасывáть
вѣдѣть	видáть	вѣдывáть
про-глóтѣть	глóтáть	про-глáтьывáть
за-кусѣть	кусáть	за-кѹсывáть
ломѣть	ломáть	с-ламывáть
свистѣть	свистáть	по-свѣстывáть
скочѣть	скакáть	при-скакивать

на силу найдешъ человѣка которой не обманываетъ, *vix reperis hominem qui non fallit. Sed si loquar de certo actu, tunc dico ты обманилъ меня, tu me fefellisti* » (*Grammatica rossica, Oxonii, 1696, cap. De Verbo*, p. 26-40). Au reste манути, à côté de манѣть, est certainement ancien, et nous n'en voulons pour preuve que le substantif verbal мановѣнѣе.

тащѣть	таскѣть	по-тѣскивать
хватѣть	хватѣть	за-хвѣтывать

Quelquefois deux itératifs ont été formés, l'un sur le verbe de classe III, l'autre sur le verbe de classe IV. On a ainsi les couples :

на-макѣть/на-макивать	рас-катѣть/рас-кѣтывать
на-мочѣть/на-мѣчивать	рас-катѣть/рас-кѣчивать

En dépit de la disparité originelle de sens, les deux séries parallèles de composés imperfectifs ainsi obtenues (-макивать, -мѣчивать et -кѣтывать, -кѣчивать) ne présentent pas de différenciation profonde et tendent à être confondues. (Voyez par exemple Gogol', *Œuvres complètes*, 10^e édit. Tixonravov, tome I, p. 224 « подкѣтывала » et, en variante, au commentaire numéro 2 afférent à cette page, « подкѣчивала »).

Pour trois verbes, l'intermédiaire de classe III, qui a déterminé la suffixation dure en -ѣва-, n'est attesté que dialectalement :

глядѣть	глядѣть (Dahl)	о-глядѣвать
вертѣть	вертѣть (Dahl)	на-вѣртывать
скрипѣть	скрипать ¹	по-скрипывать

Quant aux itératifs по-пѣскивать, по-хрѣпывать, по-стѣкивать, по-трѣскивать, ils ne doivent pas, du moins étymologiquement, être rapportés aux verbes de classe IV пищѣть, храпѣть, стучѣть, трещѣть, mais aux dénominatifs пѣскать, хрѣпать (sibérien), стѣкать, трѣскаться.

En ce qui concerne la forme molle du suffixe, -ѣва-, nous devons remarquer qu'elle apparaît indûment dans quelques formes correspondant à des verbes de classe III à racine labiale. A côté des formes régulières

трепѣть	рас-трѣпывать
капѣть	по-капывать

1. Дополненіе къ Опыту областного словаря, Спб., 1858.

on a les formes anormales évidemment refaites sur le présent :

треплю	рас-трéпливать
каплю	вы-капливать

D'autre part, le thème de l'infinitif en -ѣ-ть des dénominatifs de classes III (type жал-ѣ-ю, жал-ѣ-ешь), sans doute influencé par le thème des verbes de classe IV (type сид-ѣ-ть), a déterminé la formation des couples :

раз-говѣться/раз-гáвливаться
вы-здорóвѣть/вы-здорáвливать

et la confusion est d'ailleurs d'autant moins surprenante qu'il coexiste parallèlement, mais avec des sens différents, quelques formes dénominatives des classes III et IV. On peut s'en rendre compte en comparant здоровѣю et l'impersonnel здорóвится, болѣю et l'impersonnel болѣть (« зубъ побаливаетъ »), ou encore хорошѣю et le couple о-хорошѣть/о-хорáшивать.

Il convient ici d'ajouter quelques mots sur l'emploi vieux slave du suffixe alternant -у-, -ов-а- en tant que suffixe itératif : ce procédé n'a laissé que peu de vestiges en russe moderne.

Les composés imperfectifs по-виновáться, об-(в)иновáться (dans la locution не обинѣясь), предзнаменовáть sont isolés par suite de la disparition des primitifs attestés en vieux russe, по-винуть и знаменати. Quant à l'ancien itératif знаменовáть, il est employé comme simple, et о-знаменовáть, autrefois imperfectif de о-знаменати, interprété par l'étymologie populaire о + *duratif* знаменовáть, est devenu perfectif : о-знаменѣю, pf. /о-знаменóвываю, impf. L'archaïque со-образовáть, imperfectif de со-образѣть, a également survécu dans des emplois spéciaux (par ex. сообразовать занятія, дѣла) à côté de со-ображáть.

Les itératifs de вѣдать hésitent entre le type archaïque à suffixe alternant (ис-по-вѣдую, про-по-вѣдую) et le type russe nouveau (ис-по-вѣдываю, про-по-вѣдываю).

Enfin les formes en -ыва- ne se sont que partiellement imposées pour ис-пытываю (vieux russe ис-пытую) et об-(в)языываю (vieux russe об-(в)языую) : les participes présents испытýющий,

ИСПЫТЫЕМЫЙ et le présent réfléchi об-(в)язýюсь, au sens de « je m'engage », sont jusqu'à ce jour d'emploi courant.

On peut donc conclure, eu égard au nombre infime d'archaïsmes signalés ci-dessus, que le russe a totalement éliminé le suffixe alternant -y-, -ов-а- en tant qu'indice de la valeur itérative. Cela ressort bien de l'examen des couples из-слѣдую, pf. /из-слѣдываю, impf., об-на́родую, pf. /об-на́родываю, impf., couples dans lesquels les formes itératives écourtées n'ont pu se substituer aux formes régulières из-слѣдовываю, об-на́родываю, que parce que le suffixe *itératif* -ыва- s'oppose assez fortement au suffixe *dénominal* -у-, -ов-а-. Notons toutefois qu'au moins dans la langue parlée из-слѣдую est également usité en valeur de présent imperfectif, au lieu et place de из-слѣдываю.

En revanche, le type d'alternance -ю-/ева-, qu'on trouve dans во-ю-ю/воева́ть, a donné lieu à quelques formations itératives, d'ailleurs tout-à-fait anormales : sur un présent de classe IV comme намѣрюсь (usité seulement en composition : воз-намѣрюсь, pf.) a été formé un infinitif à suffixe -ева-, намѣревáться, d'où est sorti un présent намѣревáюсь, essentiellement imperfectif, avec conservation de la forme -ева- du suffixe. On a de cette manière :

на-дмлю́	на-дмевáть	на-дмевáю
ото-мщý	ото-мщевáть	ото-мщевáю
воз-намѣрюсь	намѣревáться	намѣревáюсь

On peut ajouter à ces verbes l'imperfectif isolé о-бурева́ть, dénué de forme correspondante de classe IV (*о-бурить), et aussi, en face des perfectifs рас-тлѣть et за-тмѣть, les imperfectifs рас-тлѣва́ть et за-тмѣва́ть, dont l'orthographe traditionnelle avec -ѣ- a sans doute été déterminée par les mots de même racine comme тлѣть, затмѣ́ние. Citons enfin, à côté de у-сѡвѣститъ, pf., l'imperfectif у-сѡвѣщевáть (attesté par Dahl au mot совѣсть), à peu près éliminé d'ailleurs par у-сѡвѣщивáть.

Si l'on fait abstraction des quelques anomalies que nous venons d'indiquer en dernier lieu, on voit que les formations itératives en -ыва-, -ива-, constituent un ensemble morphologique parfaitement un et régulier : elles ont singulièrement enrichi le système verbal russe, puisque, bien que restreintes

en principe aux classes III et IV, elles se sont trouvées indirectement amenées à jouer un rôle auprès de verbes de classe II, auxquelles elles sont étymologiquement étrangères (couples du type за-трону, pf. /за-трóгиваю, impf.). Au point de vue de l'aspect, nous devons considérer ce nouveau groupe itératif comme une sorte de bloc compact, sur lequel la valeur perfective n'a eu aucune prise : c'est donc lui qui doit nous permettre de donner la définition *sémantique* de la notion itérative, puisqu'il n'a pas originellement d'autre fin que d'exprimer cette notion.

L'apposition d'un préverbe à un itératif en -ыва-, -ива-, sert uniquement à fournir un imperfectif, de sens variable, à un perfectif donné. Aussi les composés imperfectifs en -ыва-, -ива-, expriment-ils aussi bien une action unique, si brève qu'elle puisse être, envisagée au cours de son accomplissement, qu'une action répétée : я останáвливаюсь, forme imperfective de я останавлиóсь, peut également signifier, suivant le contexte, « je m'arrête maintenant » ou « je m'arrête plusieurs fois ». Et c'est pourquoi nous devons écarter de notre définition les composés, lesquels ne renferment pas de notion *sémantique* qui leur soit propre.

Les itératifs simples sont par contre d'autant plus caractéristiques qu'aucun d'eux n'apparaît comme isolé en face d'un perfectif simple : c'est qu'ils n'ont donc pas à remplir la fonction d'imperfectifs, mais à traduire une nuance particulière de l'aspect imperfectif. Les formes en -ыва-, -ива- usitées, en dehors de la composition préverbale, à peu près exclusivement à l'infinitif et au prétérit, correspondent à des imperfectifs des classes III et IV : on a par exemple бѣгивать, чítывать, говáривать, сiживать, imperfectifs itératifs, à côté de бѣгать, читáть (au sens de « lire »), говорiть, сидѣть, imperfectifs duratifs. Il s'agit donc, en somme, de préciser la valeur spéciale des itératifs simples du type бѣгивать. C'est à quoi serviront les exemples suivants :

Старушка ей : « А вотъ каминъ ;
« Здѣсь баринъ сиживалъ одинъ,
« Здѣсь съ нимъ обѣдывалъ зимою
« Покойный Ленскій, нашъ сосѣдъ. »

(Пушкинъ, Евгенийъ Онѣгинъ, chap. VII, strophes 17 et 18)

« La vieille lui dit : — Et puis, voici la cheminée ; c'est ici que notre maître aimait à rester seul assis, ici qu'il dînait l'hiver, avec notre voisin défunt, Lenskij. »

« Ну, видывалъ ли ты, я на тебя пошлюся,

« Чтобъ этому была причастна я грѣху? »

(Крыловъ, Лисица и сурокъ)

« Voyons, as-tu jamais vu — je m'en rapporte à toi — que ce soit là un de mes péchés mignons? »

«... какъ говаривалъ одинъ мой знакомый »

(Тургеневъ, Записки охотника, Гамлетъ Щигровскаго уѣзда)

« ... comme avait l'habitude de dire un de mes amis. »

« Давно ли, думалъ онъ, этотъ самый Батрищевъ кучивалъ съ нами! »

(Толстой, Севастополь въ августѣ 1855 года, XIV)

« Y a-t-il si longtemps, pensait-il, que ce même Batrišcev faisait la fête avec nous ! »

« И Наташа тѣмъ быстрымъ бѣгомъ, которымъ она бѣгивала въ горѣлки, побѣжала... »

(Толстой, Война и миръ, tome III, 3^e partie, chap. XVI)

« Et Nataša s'élança du pas de course rapide qu'elle prenait au jeu de barres... »

« Онъ читывалъ у императрицы » (Толстой, *Ibid.*, tome IV, 1^{re} partie, chap. I).

« Il faisait la lecture chez l'impératrice »

Le sens commun à tous ces exemples est celui d'avoir l'habitude de faire telle ou telle action. Sans doute cette notion d'habitude comprend-elle celle de répétition de l'action, mais elle la domine certainement, en ce sens que tous les actes constituant cette

habitude apparaissent comme une masse, comme une somme. Cela ressort également bien de l'opposition que fait Miklosic (*Vergleichende Syntax der slavischen Sprachen*, p. 278) entre я говорю (« *ich sprach öfters* ») et я говаривалъ (« *ich pflegte zu sagen* »). L'expression de la pensée par le moyen d'itératifs simples, de type бѣгивать, apparaît comme vague, tant au point de vue de la localisation dans le passé que de la fréquence de l'action : aussi ne suggère-t-elle point surtout l'idée de réitération, mais celle de durée indéfinie. Nous concluons de là que les itératifs signifient essentiellement une manière d'être ou d'agir prolongée, dont le terme ne peut être fixé : leur caractère imperfectible découle de cette impossibilité de concevoir l'action verbale dans son entier. Les duratifs, par contre, exprimant aussi, en tant que simples, une action qui se développe, sont aptes à poser, par l'addition d'un préverbe, un point d'aboutissement final à l'action verbale, aptes par conséquent à la représenter complète et une : ceux des duratifs qui ne deviennent pas, en tout état de cause, perfectifs en composition (par exemple лежать, висѣть, etc., cf. p. 32, sqq.) doivent être rapprochés des itératifs.

Le russe ne s'est donc pas encore créé un type verbal de sens purement fréquentatif, résultat que le tchèque a atteint, dans une assez faible mesure à vrai dire, par la superposition des suffixes itératifs dans des formes familières comme бѣгивати (cf. Jungmann, *Slovník česko-německý*, tome I, p. 213).

III) ITÉRATIFS ANOMALX

Types носить *et* -имать.a) *Type* носить.

Les verbes de ce type participent à la fois de la valeur itérative et de la valeur durative.

Normalement ils jouent en composition le rôle d'imperfectifs : про-ведý, pf./про-вожý, impf., при-везý, pf./при-вожý, impf., при-несý, pf./при-ношý, impf., у-йдý, pf./у-хожý, impf.

Quatre verbes seulement font exception à cette règle : ѣздить, лázить, гоню (le thème de l'infinitif гонити est inusité en russe moderne) et бродить. Ёздить et лázить doivent à l'intonation rude de leur longue d'avoir conservé l'accent radical, alors que tous les autres verbes de la série sont accentués sur la syllabe finale au thème de l'infinitif, à la 1^{re} personne du présent et à l'impératif : on peut supposer que cette particularité les a isolés de bonne heure, de sorte qu'ils ont perdu plus rapidement et plus complètement la valeur itérative, dont l'accent sur la finale était sans doute un indice important. Le fait est que deux itératifs du type normal I ont été formés : ѣзжáть (formé par l'intermédiaire de ѣздить) et лáзáть, lesquels remplissent seuls la fonction d'imperfectifs en face de ѣхáть et de лáзть dans des couples comme вы-ѣду, pf./вы-ѣжáю, impf.; вы-лáзу, pf./вы-лáзáю, impf. Les composés de ѣздить et лázить sont perfectifs : съ-ѣзжу, с-лáжу, pfs.; les formes imperfectives вы-лáзить, под-лáзить, при-лáзить, données par le *Dictionnaire de l'Académie* de 1847, sont des archaïsmes qui ont survécu dans la langue populaire, mais sont complètement étrangers à la langue littéraire. Quant à гоню (vieux russe гонити), il doit à la combinaison avec гнать (vieux russe жену) d'être traité comme un duratif : ayant remplacé ce dernier au thème du pré-

sent, il en a pris le caractère perfectible, exactement comme читать a cessé d'être itératif dans la mesure où il a supplanté честь. Гоню a son itératif propre гонять : про-гоню, pf. /про-гоняю, impf. Enfin бродить, tendant de plus en plus à être substitué à брести, se trouve dans une situation analogue à celle de гоню : aussi devient-il toujours perfectif par l'apposition d'un préverbe et est-il muni d'une forme itérative correspondante -бродивать.

Il existe cependant à côté des composés imperfectifs du type про-вожy, lesquels se rapportent à l'état le plus ancien de la langue, une série de composés perfectifs de formation relativement récente. Ce fait est en corrélation étroite avec les emplois, en fonction d'indéterminés, de verbes comme носить dans les cas où il s'agit d'une action verbale qui ne comporte pas de limites précises : носить платье (cf. Introduction, p. 6 et 7). En d'autres termes, le type носить est susceptible de devenir perfectif par l'apposition d'un préverbe dans la mesure où il est autonome et indépendant du type нести. Le cas de їздить et de лазить, perfectibles en tout état de cause, montre bien que ces deux verbes ont cessé d'être sentis comme formant paire avec їхать et лѣзть. La même séparation se constate, par différenciation de sens, pour toutes les unités de la série носить. Il est remarquable que ces nouveaux composés perfectifs ont généralement un sens réel et concret, et que la plupart de ceux qui sont formés sur des simples neutres sont de signification active. Ainsi on a :

бродить (neutre) « aller de ci de là, errer », на-бродить, по-бродить, pfs. (neutres) : « Пойду я, милая дѣвушка, по купечеству поброжу » (Островскій, Гроза, acte II, scène 1); въ-бродить, про-бродить, pfs. (actifs) : « я въброжу всѣ мѣста въ городѣ »;

водить « conduire un certain temps, remuer », водиться « fréquenter », про-водить, pf., au sens d'« accompagner », по-водить, pf., au sens de « remuer un peu », par exemple dans la phrase suivante : « ... Иногда только забѣжить бывало одинъ, другой тараканъ, поводитъ усами и тотчасъ назадъ грѣться » (Герценъ, Былое и Думы, 2^e partie, chap. XI, Londres, 1861, p. 259), mais по-водить, avec la signification générale de « remuer », est imperfectif (« кролики

поводятъ усами »); въ-водить, pf. : « я въводилъ его по всему дому »; по-водиться, pf. : « съ кѣмъ повожусь, у того займусь »;

возить « *charrier* », возиться « *s'agiter, être affairé, se donner du mal* », на-возить, pf. : « мужъ возомъ не навозить, что жена горшкомъ наносить »; въ-возить, pf. : « скоро ли у васъ вывозится мусоръ? »; по-возиться, pf. : « повожился я съ этимъ дѣломъ »;

лззть « *grimper et descendre de l'endroit où on a grimpé* » (neutre), вз-лззть, с-лззть, pfs (neutres), « *aller, avec notion de montée et descente* »; въ-лззть, из-лззть, об-лззть, pfs (actifs) : « онъ облазилъ всѣ деревья »;

носить « *porter un certain temps* », до-носить, из-носить, об-носить, pfs, en parlant des vêtements « *user* »; въ-носить, pf. (par exemple ловчую птицу, « *dresser un oiseau de proie* », ou въ утробѣ, « *porter jusqu'au terme* »); на-носить, pf., « *apporter en grande quantité* »; пере-носить, pf. : « съ перевозкою ломки много, а лучше всѣ вещи переносишь »; по-носить, pf., « *porter un peu, un certain temps* »;

ходить « *marcher* » (neutre), за-ходить, pf., « *commencer à marcher* » (neutre); по-ходить, pf., « *marcher un peu* » (neutre); с-ходить, pf., « *aller, avec notion d'aller et retour* » (neutre); въ-ходить, pf., « *obtenir à force d'aller, de marcher* » (actif), dans « какъ бы онъ ни ходилъ по канцеляріямъ, онъ ничего не выходитъ »; ис-ходить, pf., « *parcourir à pied* » (actif); об-ходить, pf., « *faire le tour en marchant* » (actif); от-ходить, pf., « *achever une marche prescrite* » (actif), par exemple « *une garde* » dans : « я свою очередь отходилъ »; пере-ходить, pf., « *parcourir d'un bout à l'autre* » (actif); рас-ходить, pf., « *élargir en marchant* », ainsi « *расходить сапоги* »; у-ходить, pf., « *tuer de lassitude, mettre à bout de force* » (actif), dans : « горе горькое уходило парня », et aussi у-ходиться, pf. : « Вотъ у тебя сердце-то и не уходилось еще — И никогда не уходится » (Островскій, Гроза, acte II, scène 2);

ѣздить « *aller (non à pied)* » (neutre), съ-ѣздить, pf., « *aller, avec notion d'aller et retour* » (neutre); въ-ѣздить, pf., « *dresser un cheval* » (actif); до-ѣздить, pf. : « ямщикъ доѣздилъ срокъ свой » (actif); изъ-ѣздить, pf. : « изъѣздить всю губернію » (actif); за-ѣздить, pf., « *éreinter un cheval* » (actif); объ-

ѣздить, pf., « faire le tour d'un endroit autrement qu'à pied » (actif), ainsi : « онъ объѣздитъ всю Европу »..., etc., etc.¹

Tous ces perfectifs forment paire, dans la mesure où ils sont munis d'imperfectifs, avec des formes en -ива- : из-ношѹ, pf. /из-нашиваю, impf.; об-хожѹ, pf. /об-хаживаю, impf..., etc. Seul, le perfectif про-вожѹ « j'accompagnerai » a un imperfectif à suffixe -а-, valant -я-, de la première catégorie itérative : про-вожѹю. Quant à ѣздить, dont le dérivé -ѣзжѹть sert ordinairement d'imperfectif à -ѣхѹть, il hésite, suivant les composés, entre les deux types d'itératifs : on a par exemple об-ѣзжу, pf. /об-ѣзжѹю, impf., mais за-ѣзжу, pf. /за-ѣзживаю, impf.

b) Type -имѹть, -ѣмлю.

Quelques verbes, bien que ne présentant pas les caractères propres aux itératifs, jouent le rôle d'itératifs en face de verbes de même racine d'aspect perfectif. Ces itératifs, qu'on peut appeler extraordinaires, n'ont sans doute été primitivement que des duratifs servant, en tant que simples, d'imperfectifs aux perfectifs simples de même racine, даю par exemple, impf., complétant naturellement дамъ, pf.; mais plus tard la force de l'opposition *perfectif/imperfectif* leur a prêté la valeur itérative, de telle sorte que, même en composition, -даю a rempli la fonction d'imperfectif auprès de -дамъ. Ces itératifs anomaux sont si bien entrés dans la catégorie des itératifs que tous ont subi des altérations, plus ou moins profondes, dues à l'influence analogique des types itératifs réguliers.

Le plus vivant et, somme toute, le moins altéré de ces verbes est -ѣмлю, -имѹть, normalement imperfectif en composition : вн-ѣмлю « j'écoute ». Il sert d'itératif au simple иму, usité en vieux russe et d'aspect sans doute perfectif (cf. classe I, p. 11), lequel prend dans les composés la forme -имѹ après consonne (сн-имѹ), -ѣмѹ dans воз-ѣмѹ et вон-ѣмѹ, et -ѣмѹ après voyelle

1. Nous n'avons énuméré ci-dessus que les plus usités de ces composés perfectifs, en n'indiquant pour chacun d'eux que le sens le plus courant, afin de ne pas nous égarer dans l'infinité des détails lexicologiques. La plupart des exemples donnés sans références ont été empruntés au dictionnaire de Dahl.

(по-ймѣ). Le présent -ѣмлю en face de l'infinitif -имѣть, représentant un ancien *jimati*, offre la même alternance vocalique que *berq* en face de *birati*. Ce verbe est d'ailleurs si complètement devenu itératif que la conjugaison secondaire -имѣю a à peu près éliminé la conjugaison primaire -ѣмлю. Quant au composé perfectif по-имѣю « je prendrai », formé à une époque où l'extension de -н- analogique dit « de Baudoin de Courtenay »¹ était terminée (cf. au contraire по-н-имѣю « je comprends »), il restaure, pour ainsi dire, la valeur durative ancienne de имѣть : имѣть est encore vivant au sens de « prendre » dans les dialectes de Pskov, de Perm, d'Olonec, de Vjatka et en sibérien (Буслаевъ, Историческая грамматика, 5^e édit., II, 128), et c'est sans doute sur cet имѣть, autonome, qu'a été formé le perfectif по-имѣю, auquel le verbe de classe IV ловлю, ловить sert communément d'imperfectif. M. Jagić incline toutefois à considérer le vieux russe поимати (apparu de bonne heure à côté de пояти) comme un verbe fait après coup sur la forme secondaire d'aoriste поима et redevable à cette dernière de son caractère perfectif (Критическія замѣтки по исторіи русскаго языка, Спб., 1889, pp. 134 et 135).

Даю, даяти, sert d'itératif à дамъ, дать : при-дамъ, pf. /при-даю, impf. Le thème de l'infinitif a été ramené au type знавѣть, à suffixe -вѣ-, et давѣть a été substitué à даяти. Le thème du présent a par contre imposé sa conjugaison primaire aux itératifs normaux -знавѣть et -ставѣть (-знаю, -знаёшь et -стаю, -стаёшь), ce dernier ayant pu du reste être originellement un itératif anomal (vieux slave -*staja*, -*stajati*, cf. p. 56).

L'itératif anomal дѣю, дѣяти, en face du perfectif дѣну, дѣтъ, a été supplanté par le type régulier à suffixe -вѣ-, дѣвѣю, дѣвѣтъ, ne laissant dans la langue littéraire moderne qu'un vestige, l'imperfectif на-дѣюсь, на-дѣяться « je me repose sur, j'espère ».

Employés comme simples, les deux verbes давѣть et дѣвѣтъ ont partiellement perdu la valeur itérative (cf. plus haut, p. 59 : на-даю, по-дѣвѣюсь, pfs).

1. Voir l'article mémorable intitulé : О такъ называемой « эвфонической вставкѣ » согласнаго -н- въ словянскихъ языкахъ, dans les Филологическія Записки (Воронежъ, 1877).

Remarquons enfin que *dvidzati* appartenait en vieux slave à catégorie des itératifs anomaux, mais que le russe двѣгать, au formes de présent двѣжy et двѣгаю, est essentiellement du ratif, la forme itérative étant -двѣгáть, -двѣгáю. Quant à рѣю рѣять, lequel a rempli autrefois la fonction d'imperfectif auprès de рѣну(сь), рѣнутъ(ся), pf., il n'y a pas à en tenir compte du point de vue de la langue moderne, puisque tous les composé du type от-рѣяти, impf., en face de от-ринутъ, pf., ont disparu de l'usage littéraire.

IV) COMPOSÉS A DEUX PRÉVERBES

Le nombre des préverbes apposés n'a pas, en principe, d'influence sur l'aspect des verbes composés : пред-по-лагаю, при-по-минаю demeurent aussi imperfectifs que по-лагаю, по-минаю, et по-за-бúду n'est pas plus perfectif que за-бúду.

Cependant quelques verbes ont perdu, pour la conscience des sujets parlants, leur caractère de composés, et dès lors, la présence de deux éléments distincts, préverbe et racine, n'étant plus sensible, ils sont traités comme des *verbes simples*.

Si le pseudo-verbe simple est perfectif, l'apposition d'un second préverbe ne modifie ni ne renforce son aspect ; elle satisfait seulement la tendance de la langue à employer plutôt un perfectif composé qu'un perfectif simple : по-забúду est donc à забúду (за + бúду) ce que по-кóнчу, déjà signalé (cf. p. 24), est à кóнчу.

Si par contre le pseudo-verbe simple est imperfectif, il devient perfectif par l'apposition d'un second préverbe.

Tel est d'abord le cas des imperfectifs isolés вліяю (в + ліяю), об'єщаю (об + в'єщаю), над'єюсь (на + д'єюсь), пóтчую (по + чтивати)¹, en face desquels ont été formés les perfectifs по-вліяю, по-об'єщаю, воз-над'єюсь et по-над'єюсь, по-пóтчую. Quant à обладаю, ancien itératif d'un verbe de classe I владу (об + владаю), il présente, à côté du composé imperfectif пре-обладаю, remontant à une époque où le caractère itératif de обладаю n'était pas encore effacé, un composé perfectif, de formation sans nul doute postérieure, воз-обладаю.

Ce développement de nouveaux perfectifs sur des dérivés itératifs composés est, en somme, en corrélation étroite avec le fait que nous avons constaté plus haut, à savoir que tout dérivé itératif employé comme simple prend une certaine autonomie et tend à donner lieu à des formations perfectives. C'est parce

1. Cf. Соболевский, Лекции, 3^e édit., p. 82.

que ces pseudo-simples apparaissent comme des unités étymologiques distinctes, unités se suffisant à elles-mêmes, qu'ils sont traités en composition comme des duratifs, bien qu'ils soient itératifs de leur nature.

D'autre part, il arrive assez fréquemment qu'un imperfectif soit distrait d'un couple, dont il est partie intégrante, pour servir à la création d'une série nouvelle de perfectifs à deux préverbes. Ainsi считать « je compte » (с + читать) est isolé du couple сочтѣть, pf. /считáю, impf., et donne naissance aux composés за-считáюсь, из-считáю, на-считáю, об-считáю, пере-считáю; по-считáю, про-считáю, раз-считáю, у-считáю, pfs, de sorte que, pour le sens de « compter » comme pour celui de « lire », le dérivé читать se substitue partiellement au primitif чѣсть (по-считáю « je compterai », по-читáю « je lirai »). On a de même : встрѣчу, pf. /встрѣчáю, impf. (вс + [і] рѣчáю) et по-встрѣчáю, pf.; соберѣу, pf. /собира́ю et собира́ю, impfs (с + бира́ю) et на-сбира́ю, по-сбира́ю, pfs. Enfin сдáю et стира́ю (с + даю, с + тира́ю), au sens de « je distribue les cartes » pour le premier, et de « je lave du linge, je lessive » pour le second, sont devenus des verbes indépendants, ayant leurs perfectifs propres : на-сдáю, pf., et вѣ-стира́ю, на-стира́ю, от-стира́ю, по-стира́ю, перестира́ю, при-стира́ю, pfs.

Quelques verbes ne présentent qu'un seul composé perfectif de cette nature, et ce sont toujours, en pareil cas, les préverbes за- et по- qui sont apposés : за- a le sens *incitatif* « commencer à faire quelque chose », et по- a une valeur *atténuative* qui est bien rendue en français par « un peu, un certain temps ». Nous avons, par exemple : за-вздыхáю, за-улыбáюсь, за-разсуждáю, за-сбира́юсь (au sens de « je commencerai à faire mes préparatifs »), за-снаряжáюсь, pfs¹; — по-отдалáю, по-отнимáю, по-снимáю, по-разрозня́ю, по-сжимáю, по-убира́ю, pfs.

Le nombre des composés de ce genre préfixés de по- peut être considéré comme illimité, car, ainsi que le remarque M. Boyer (*Manuel de langue russe*, p. 20, note 3), il n'est quasiment pas de verbe russe, perfectif ou imperfectif, qui, dans le parler fami-

1. Le Dictionnaire de l'Académie de 1891 donne également une forme : за-собира́юсь, pf.

lier, ne puisse s'adjoindre *по-* en valeur atténuative. Il arrive fréquemment d'entendre, dans la langue parlée, des formes comme *по-надаю*, perfectif atténuatif formé sur le perfectif *на-даю*, ou *по-занимаюсь*, perfectif atténuatif de l'imperfectif *за-нимаюсь*. La langue, évidemment, n'opère plus, dans ce dernier cas, sur de pseudo-verbes simples : elle crée une catégorie nouvelle de perfectifs, lesquels possèdent la qualité essentielle des imperfectifs, à savoir la puissance de représenter l'action verbale dans sa complexité et sa multiplicité. « *Все уже походились* » ou « *все уже поприходили* » sont des phrases de sens logiquement perfectif, puisqu'elles comportent l'achèvement de l'action verbale, mais de représentation imperfective, car elles suggèrent une idée de succession et de durée : « tous sont arrivés peu à peu, les uns après les autres ».

La langue des bylines nous offre un développement de pareilles formations perfectives sur des itératifs en *-ыва-*, *-ива-*. Le Dictionnaire de l'Académie en cours de publication indique par exemple : *за-поглядываю*, *за-погуркиваю*, *за-потряхиваю*, *за-похаживаю*, *за-посвистываю*, pfs, etc. On trouve aussi quelques formes semblables dans la *Syntaxe* de M. Ovsjanko-Kulikovskij (*Синтаксисъ*, pp. 146 et 148). Mais ce développement n'a eu, jusqu'à aujourd'hui, aucune prise sur la langue littéraire, de telle sorte que, de notre point de vue, les formations itératives en *-ыва-*, *-ива-* peuvent être considérées comme éminemment imperfectives¹.

La création de nouveaux perfectifs par l'apposition d'un second préverbe n'est pas un fait particulier au russe. Le type russe *на-сбирáю*, pf., se retrouve en tchèque, *na-sbírám*, pf. (*na* + *s-bírám*), et en polonais, *na-zbieram*, pf. (*na* + *z-bieram*). Les perfectifs tchèques *do-snídám*, *po-snídám* sont évidemment dûs à l'unité qu'établit dans *snídati* (*sn* + *ídati*) le substantif verbal *snídání*.

1. On peut cependant concevoir sans peine l'extension à la langue littéraire elle-même du type perfectif ci-dessus indiqué. C'est ainsi que nous avons pu entendre un Russe instruit improviser, sur l'imperfectif isolé *у-хаживать*, deux composés perfectifs tout-à-fait conformes au génie de la langue : « *онъ за нею поухаживаетъ, да и броситъ* » (futur); « *онъ все свои деньги скоро проухаживаетъ* » (futur).

CONCLUSION

Le suffixe -ѣва-, -ива- est le signe certain de la valeur itérative : il indique toujours le caractère rigoureusement *imperfectible* d'un verbe.

Toutes les formations itératives antérieures (types à suffixe -а-, -я-, -ва- et types anomaux носѣть et -имѣть) ont perdu des unités au profit de la catégorie des duratifs.

Cette usure de la valeur itérative a été invariablement déterminée par l'emploi de ces verbes comme *simples*. Les verbes simples étant en énorme majorité des duratifs, qui ne deviennent perfectifs que par l'apposition d'un préverbe, le très petit groupe des itératifs anciens employés comme simples a de bonne heure été noyé dans la masse des duratifs et s'est comporté de même : la confusion était d'autant plus facile que la suffixation itérative -а-, -я- est commune à un grand nombre de verbes primaires et de dénominatifs (cf. жрать, хромѣть, терѣть, etc.), et que le type itératif anomal носѣть ne comprend que quelques unités isolées au milieu d'un grand nombre de causatifs et de dénominatifs (cf. точѣть, мѣслить, etc.).

Le cas des ex-itératifs à accent radical est caractéristique : les simples du type падѣть, бѣгать sont duratifs, les composés du type -падѣть, -бѣгать sont itératifs.

La même opposition de verbes employés au simple et de composés se retrouve et dans les itératifs à accentuation suffixale normale et dans les itératifs anomaux. Tantôt la valeur itérative s'efface complètement : tel est le cas de la série бросѣть, скакѣть, etc. (cf. p. 48 sqq.) et de la courte série валѣть, прощѣться, etc. (cf. p. 52 sqq.). Tantôt la valeur itérative demeure, pour ainsi dire, figée dans les composés les plus anciens,

tandis que sur les simples se développent des formations perfectives nouvelles de sens plus ou moins spécialisé : ainsi *считаю*, *impf.*, « je compte », mais *про-читаю*, *pf.*, « je lirai », formé sur le simple *читаю* « je lis » (cf. *летать*, *dur.*, et *-летать*, *itér.*, *мѣнять*, *dur.*, et *-мѣнять*, *itér.*, *кривляться*, *dur.*, et *-кривлять*, *itér.*, etc.); de même *приношу*, *impf.*, « j'apporte », mais *из-ношу*, *pf.*, « j'userai », formé sur l'indéterminé *ношу* au sens de « je porte un vêtement, une chaussure ».

Il n'est pas un seul verbe de formation itérative, ayant perdu le caractère itératif, qui ne soit employé comme simple.

Cependant un petit nombre d'itératifs, usités comme simples, ont résisté à la tendance générale qu'ont les simples à créer des perfectifs, et, même en composition préverbale, sont restés rigoureusement itératifs : on ne peut donc formuler de règle absolue, mais seulement constater une *tendance* certaine.

Si d'autre part les formations nouvelles en *-ыва-*, *-ива-*, dans la mesure où elles apparaissent en dehors de la composition préverbale, ne sont pas sujettes à devenir perfectives, cela tient à ce que le suffixe *-ыва-*, *-ива-* est assez caractéristique pour empêcher toute confusion avec les verbes primaires et les dénommatifs.

La création d'un nouveau type itératif répondait à un besoin qui se constate parallèlement dans le développement historique de toutes les langues slaves : il fallait renforcer l'opposition *perfectif/imperfectif* en prêtant à l'un des deux aspects un moyen d'expression tout-à-fait distinct. L'apparition d'un nouveau type itératif imposait une différenciation d'avec l'ancien : cette différenciation s'est produite au profit de l'aspect perfectif, puisqu'une partie des anciens itératifs est devenue durative, c'est-à-dire perfectible, tandis que le plus grand nombre d'entre eux gardait intacte la valeur itérative, et cela malgré la concurrence fréquente des nouvelles formations. Les nouveaux perfectifs du type *по-двигаю* et les nouveaux imperfectifs du type *при-готовляю* ont donc pris place à côté des types anciens *по-двину* et *при-готовляю* : il en est résulté, dans les cas où il n'y a eu ni disjonction de sens profonde, ni élimination d'une des deux formes par l'autre, de véritables *doublets*, doublets *perfectifs* d'une part, doublets *imperfectifs* d'autre part.

Des verbes très proches étymologiquement, mais sémantiquement isolés, comme *об-но́сить*, imperfectif de *об-не́сти* « porter autour », et *об-на́шивать*, imperfectif de *об-но́сить* « user », ne rentrent pas dans notre définition : nous restreignons l'appellation de doublets aux verbes présentant, outre le lien étymologique, un *lien de sens* étroit.

a) *Doublets perfectifs.*

Les doublets perfectifs sont d'origines différentes :

- α) des perfectifs formés sur des verbes de classe III ou IV, comme *дёргать*, *глядёть*, apparaissent en face de perfectifs formés sur des verbes d'unité d'action de création secondaire, comme *дёрнуть*, *глянуть* : *вы-дергать* et *вы-дернуть*, *о-глядёться* et *о-глянуть* ;

β) des perfectifs formés sur des primitifs du type *падý*, *двину*, *валюсь*, apparaissent en face de perfectifs formés sur d'anciens itératifs, actuellement indéterminés, du type *падаю*, *двигаю*, *валяюсь* : *по-падý* et *по-падаю*, *по-двину* et *по-двигаю*, *вы-валюсь* et *вы-валяюсь*.

Ces doublets, différents d'origine, s'opposent semblablement les uns aux autres : ils reflètent également deux manières de concevoir l'action perfective. Ainsi *о-гляну́сь* « je tournerai la tête pour regarder derrière moi » (geste unique) et *по-двину́* « je pousserai d'un geste » expriment l'action verbale comme parfaitement *une*, tandis que *о-гляжу́сь* « je regarderai autour de moi de tous les côtés », *по-двигаю́* « je pousserai en m'y prenant à plusieurs fois » (en plusieurs gestes, dans des directions différentes) comportent une représentation *complexe* de la même action verbale. Les nouveaux perfectifs du type *по-двигаю́* sont généralement appelés *perfectifs-itératifs*, parce qu'ils sont formés sur d'anciens itératifs (c'est le terme qu'emploie Miklosich dans sa *Syntaxe*) : nous préférons leur donner la dénomination de *perfectifs-indéterminés*, dénomination dont les deux éléments s'accordent mieux ensemble, et qui se justifie par le caractère d'indéterminés qu'ont actuellement les anciens itératifs.

L'indétermination, ou plus exactement l'absence de limites étroites et précises de l'action verbale, est en effet l'élément

commun qui apparaît, plus ou moins sensiblement, dans tous ces perfectifs : elle permet de concilier avec la conception perfective les notions de durée et de multiplicité, d'où il suit que les *perfectifs-indéterminés* expriment une action achevée qui dure un temps indéfini et peut être décomposée en un nombre indéfini d'actions successives. Le grammairien russe Pavskij les appelait très heureusement *разнообразные*, c'est-à-dire « de contenu multiple », par opposition aux perfectifs ordinaires *однообразные*, « de contenu un »¹.

Les nuances sémantiques qui différencient ces deux types de perfectifs apparaissent bien dans les cas où le *même préverbe* est apposé à chacun d'eux. Les exemples suivants permettront d'en juger :

« Сбѣгу внизъ » (acte simple : « je descendrai en courant »);

« Сбѣгаю въ лавочку » (action complexe : « j'irai et je reviendrai, je ferai une course »);

« Не выбрасывай этого. — Я уже выбросилъ » (action unique);

« Не выбрасывай всего безъ разбору. — Да я уже выбросилъ » (action multiple);

« Мужикъ изломилъ косу о камень » (d'un seul mouvement);

« Я весь изломанъ » (résultat complexe : « je suis brisé de fatigue »);

« Мячъ налету перехватили » (d'un geste unique et rapide);

« Повадится коршунъ, всѣхъ утятъ перехватаетъ » (somme d'actes successifs);

« Я выстрѣлю » (acte unique : « je tirerai un coup de fusil »);

« Я выстрѣлялъ всѣ свои заряды » (aboutissement d'une série d'actes : « j'ai brûlé toutes mes cartouches »);

« Онъ вывалился изъ саней, и весь вывалился въ снѣгу » (mouvement un et rapide, puis mouvement complexe et prolongé : « il est tombé du traîneau et a roulé de tout son long dans la neige »).

1. Филологическія наблюденія протоіерея Г. Павскаго надъ составомъ русскаго языка, Спб., 1841-42, Третье разсужденіе о глаголѣ, р. 91. C'est à Vostokov que paraît être due la glose ordinaire des dictionnaires russes въ нѣсколько пріёмовъ « en plusieurs fois », par opposition à въ одинъ пріёмъ « en une seule fois » (Русская грамматика, Спб., 1831, р. 201).

Lorsque les deux types perfectifs apparaissent isolément dans des *composés différents* d'un même verbe, on peut constater que les préverbes apposés au type indéterminé comportent une notion de multiplicité ou de succession : ainsi *раз-стрѣлѣть* « fusiller », proprement « percer de balles en plusieurs endroits », *пере-стрѣлѣть* « tuer successivement », *на-стрѣлѣть* « tuer en grande quantité », *об-стрѣлѣть* « faire feu autour, bombarder », etc. (**раз-стрѣлѣть*, **пере-стрѣлѣть*, **на-стрѣлѣть*, **об-стрѣлѣть* sont inexistants).

De même, les composés perfectifs formés sur les itératifs anomaux de la série *носѣть* sont très caractéristiques à cet égard : ils ne forment pas généralement de doublets sémantiques avec les perfectifs du type *при-несѣть*, même quand ceux-ci sont munis des mêmes préverbes ; c'est que, si les préverbes apposés sont les mêmes, la *valeur* en est *différente*. Ainsi *на-несѣу* (par exemple *ударѣу*), « je porterai à quelqu'un un coup », ne peut être considéré comme un doublet de *на-ношѣу*, « j'apporterai en grande quantité », parce que *на-* a dans chacun de ces composés un sens particulier : il indique une direction précise dans *на-несѣу*, tandis qu'il renferme, dans *на-ношѣу*, une notion de multiplicité. Pareille disparité de sens se retrouve dans *об-несѣу* « je porterai autour » et *об-ношѣу* « j'userai », *по-несѣу* « je porterai » (*по-* en fonction de préverbe vide) et *по-ношѣу* « je porterai un peu » etc. (voir p. 72 sqq. la liste des principaux composés perfectifs de cette série).

On peut conclure de tout ce qui précède que la catégorie nouvelle des *perfectifs-indéterminés* est une catégorie mixte, participant des qualités de l'imperfectif et du perfectif, capable de représenter l'action verbale comme complexe et toutefois une ; ces verbes doivent donc, dans une certaine mesure, être rapprochés des composés perfectifs à deux préverbes, de sens atténuatif, comme *по-занимáюсь* (cf. pp. 78, 79).

Quelques doublets perfectifs échappent cependant à toute différenciation sémantique profonde. C'est ainsi que *про-чѣу* et *про-читáю* doivent être considérés comme rigoureusement identiques, ce dont il n'y a pas lieu, au reste, de s'étonner, puisque *читáю* s'est entièrement substitué au simple *чѣу*, au sens de « je lis », et a, par là même, pris la valeur d'un duratif ordinaire, non d'un indéterminé. De même les prétérits *у-слýшалъ*,

у-слыхáлъ, et у-видѣлъ, у-видáлъ s'équivalent dans nombre d'exemples : toutefois у-слы́шалъ et у-видѣлъ, exprimant la sensation même, auditive ou visuelle, ont un caractère concret et précis qu'on ne trouve pas à у-слыхáлъ ni à у-видáлъ, lesquels, dégageant plutôt le résultat de la sensation, sont abstraits et vides d'image nette (cf. слыхáть, p. 50, et видáть, pp. 48, 49).

Рас-простѣться et рас-прощáться sont généralement distingués par une nuance de sens peut-être artificielle : « мы съ Вами завтра распрощаемся » signifiera « demain nous prendrons congé pour un temps l'un de l'autre, nous nous dirons au revoir », tandis que « мы съ Вами завтра распростимся » signifiera « demain nous nous quitterons pour toujours, nous nous dirons adieu ».

Enfin les doublets вскричáть et вскри́кнуть (doublets du type оглядѣ́ться, оглянúться) tendent à être confondus (voyez *Dictionnaire de l'Académie* de 1891, I, p. 559) : le premier signifie « crier des mots, une phrase », le second « pousser un cri inarticulé ». Вскричáть est d'un emploi très fréquent chez Dostoevskij.

b) Doublets imperfectifs.

La seconde formation itérative en -ыва-, -ива- s'est substituée, sans former de doublets, aux formations antérieures dans les cas où ces dernières avaient perdu la valeur itérative. Les itératifs *apparents* comme бросáть, ломáть et les *ex-itératifs* comme взы́мать, сажáть, lesquels deviennent toujours perfectifs par l'apposition d'un préverbe, ont été remplacés par les nouvelles formations itératives, par exemple : с-брасывáть, с-ла́мывать, с-зы́мывать, за-са́живать.

Lorsqu'il y a eu seulement perte partielle de la valeur itérative, les formes en -ыва-, -ива- ne se sont développées que dans la mesure où les anciens itératifs sont devenus perfectifs : ainsi из-на́шивать, за-чítыва́ть, об-лётыва́ть, вы-мѣ́нивать n'ont d'existence qu'en raison du caractère perfectif de из-носíть, за-читáть, об-летáть, вы-мѣ́нять.

Les composés à deux préverbes présentent aussi, dans la mesure où ils sont perfectifs, la substitution du type itératif

nouveau au type ancien : раз-с-читáю (раз + pseudo-simple считáю), pf. /раз-с-чítываю, impf.; от-с-тирáю (от + pseudo-simple стирáю), pf. /от-с-тíрываю, impf.

Dans les cas où les anciens itératifs ont gardé leur valeur itérative, les formes nouvelles en -ыва-, -ива- se sont très inégalement développées dans la langue littéraire; mais elles ont pris une extension si considérable dans la langue populaire et, en particulier, dans les bylines, qu'il est impossible d'affirmer *a priori* leur inexistence dans tel ou tel cas¹. Les dictionnaires russes (*Dictionnaire de l'Académie* de 1847, et surtout *Dictionnaire de Dahl* et *Dictionnaire de l'Académie* en cours de publication) contiennent une infinité de formes qui, si l'on s'en tient à la langue littéraire moderne, ont une existence plus *théorique* que réelle, ainsi : вы-пáдывать, вы-пáсывать, вы-трáсывать, под-пáлызывать, etc., formes rares à côté des formes courantes вы-падáть, вы-пасáть, вы-трясáть, под-ползáть. Aussi ne prétendons-nous point fixer d'une manière très précise dans quelles conditions se produisent les doublets imperfectifs : la question d'emploi, si délicate, et qui se pose toujours, n'admet dans la plupart des cas qu'une solution relative et temporaire.

Il importe avant tout de remarquer que les doublets imperfectifs sont particuliers aux verbes des classes III et IV, puisque, comme nous l'avons vu, les verbes des classes I et II n'ont pas d'itératifs en -ыва-, -ива- normalement usités : ainsi вы-падáть, вы-пасáть, вы-трясáть, под-ползáть (itératifs de verbes de classe I), при-гибáть, вы-двигáть, при-мыкáть (itératifs de verbes d'unité d'action de classe II), за-мерзáть, у-вядáть, о-стывáть (itératifs d'inchoatifs de classe II), n'ont pas de doublets d'emploi courant.

Dans la classe III, la superposition des formes en -ыва- aux formes en -á- peut être considérée comme un fait rare. Nous ne pouvons citer que -рѣзываю et -клíкиваю, lesquels se sont greffés sur -рѣзáю et -клíкáю (itératifs du primaire рѣжу, рѣзать et du dénominatif клíчу, клíкать), mais ne se sont en aucune manière substitués à ces derniers; on a donc : с-рѣжу, pf. /с-рѣзáю ou с-рѣзываю, impfs; пере-клíчутся, pf. /пере-

1. Voir les formes données par M. Ovsjaniko-Kulikovskij (*Синтаксисъ*, p. 143-150).

ликаются ou пере-кликиваются, impfs. Le réfléchi раз-биваться, qui signifie « être distrait » a pris place à côté de раз-сѣваться, plus ordinairement employé au sens concret : « être semé de côté et d'autre, se disperser ».

Quant aux pseudo-primaires, anciens itératifs de verbes de classe II, comme двѣгать, тѣкать, ils n'ont pas donné lieu à des formations itératives en -ѣва- : по-двѣгаю, pf. /по-двѣгаю, impf. ; за-тѣкаю, pf. /за-тѣкаю, impf. (le type по-двѣгивать, attesté dans la langue populaire, est inusité dans la langue littéraire).

Par contre les verbes de la classe IV se sont, en majorité, prêtés aux deux types de formations itératives, mais cependant les doublets d'usage courant sont peu nombreux.

Tantôt en effet les nouveaux itératifs en -ѣва- ont pris la place des itératifs anciens en -ѣ- (-ѣ-) : ainsi в-сучивать, вы-ращивать, вы-мудривать, за-глаживать, о-станавливаться, у-лавливать ont éliminé в-сучать, вы-ращать, вы-мудрять, за-глаждать, о-становляться, у-ловлять, formes figurant généralement dans les dictionnaires, mais disparues de la langue vivante et n'ayant laissé de traces que dans des composés d'emploi savant, comme воз-становлять, по-становлять, ou dans des locutions propres au style noble, comme у-ловлять сердца.

Tantôt, d'autre part, les itératifs en -ѣва- apparaissent dans des composés relativement récents, tandis que les formes en -ѣ- (-ѣ-) sont figées dans les composés anciens ; on a, par exemple, avec des préverbes différents, не до-любивать, под-люблять, с-прашивать, про-тапливать, à côté de в-любляться, во-прошать, за-топять.

Enfin un assez grand nombre de verbes, n'ayant développé de composés itératifs qu'à une époque tardive, n'ont d'autres formes itératives que les nouvelles formes en -ѣва- : о-сматривать, вы-вѣривать, вы-мѣнивать, вы-сѣживать, за-плѣчивать... etc.

Les seuls doublets que nous puissions citer comme fréquemment employés sont : вы-лѣплять, вы-лѣпливать, — вы-лущать, вы-лущивать, — вы-мѣрять, вы-мѣривать, — при-готовлять, при-готавливать. Encore convient-il de remarquer que вы-лѣпливать tend à se substituer à вы-лѣплять,

tandis qu'au contraire **при-готовля́ть** demeure, jusqu'à présent, plus usité que **при-готавли́вать**. Quant à **раз-говя́яться** et **раз-гавли́ваться**, seul, le premier de ces deux verbes est d'un usage courant en russe littéraire.

Ces doublets imperfectifs diffèrent des doublets perfectifs en ce qu'ils sont de sens rigoureusement identique. Les deux types itératifs ne présentent donc aucune différenciation sémantique et ne donnent lieu à aucune subdivision imperfective analogue à celle que nous avons constatée dans la catégorie des perfectifs. On pouvait attendre que les formes nouvelles en **-ива-** servissent à l'expression de l'aspect *fréquentatif* : cela n'a pas eu lieu. L'unité sémantique des verbes imperfectifs est restée intacte.

INDEX

- абонироваться, 20.
абордировать, 20.
адресовать, 20.
акклиматизировать, 20.
акклиматизовать, 20.
акцептовать, 20.
ампутировать, 20.
анализировать, 20.
анатомировать, 20.
ангажировать, 20.
англизировать, 20.
анфилировать, 20.
апробовать, 20.
аранжировать, 20.
арестовать, 21.
артикулировать, 20.
ассигновать, 20.
ассимилировать, 20.
атаковать, 20.
аттестовать, 20.
бездѣйствовать, 19.
безпокоить, 30.
бирать, 38, 45.
благодарить, 24.
благодарствовать, 24.
благословить, 24.
благословлять, 24.
блеснуть, 38, 48.
блестѣть, 48.
блеять, 55.
блистать, 38, 48.
блудить, 53.
блуждать, 53.
бодать, 38, 45, 46.
боднуть, 16.
братъ, 12, 38.
бродить, 71, 72.
бросать, 31, 48, 49, 51, 64, 80.
бросить, 22, 23, 48, 64.
брякнуть, 44.
бряцать, 44.
бѹдетъ, 11, 26.
бѹдучи, 11.
бѹдущій, 10.
бываѣть, 31, 55, 59, 60.
быть, 10, 12.
бѣгать, 40, 68, 80.
— бѣгати, 42, 80.
бѣгивать, 68, 69, 70.
бѣжать, 40, 50.
валить, 82.
валять, 52, 80, 82, 85.
велѣть, 3, 22, 23.
вернуть, 40.
вертать, 65.
— вѣртывать, 65.

- вертѣть, 22, 65.
 вёршить, 23.
 вздохнѹть, 50.
 вздра́гивать, 64.
 вздро́гнуть, 14, 64.
 вздува́ть, 57.
 взду́ть, 57.
 вздыма́ть, 57.
 вздыха́ть, 50.
 взима́ть, 12.
 взира́ть, 58.
 взла́зить, 73.
 взя́ть, 12, 74.
 вида́ть, 34, 48, 49, 51, 85.
 ви́дывать, 64, 69.
 ви́дѣть, 5, 48, 51, 64, 85.
 визи́ровать, 20.
 впе́сть, 32, 70.
 влі́ять, 57, 77.
 влю́бляться, 87.
 вмѣ́нять, 54.
 внимáть, 74.
 внять, 74.
 води́ть, 7, 51, 72.
 возвра́тить, 40.
 возвра́щать, 40.
 возгора́ться, 37, 45.
 вози́ть, 73.
 возна́дѣяться, 77.
 возна́мѣряться, 67.
 возо́блада́ть, 77.
 возо́становля́ть, 87.
 вопро́шать, 87.
 воро́тить, 23, 37, 40.
 воро́чать, 37, 40.
 восклѣ́щать, 44.
 враща́ться, 54, 55.
 вскри́кнуть, 85.
 вскри́чать, 85.
 встрѣ́тить, 24, 78.
 встрѣ́чать, 5, 78.
 вступи́ть, 24.
 всуча́ть, 87.
 всу́чивать, 87.
 вы́бродить, 72.
 вы́бросать, 49, 83.
 вы́бросить, 83.
 вы́вaelиться, 82, 83.
 вы́валять, 52, 82, 83.
 выва́ривать, 87.
 вы́водить, 73.
 вы́возить, 73.
 вы́вѣдать, 41.
 вы́глядѣть, 32.
 вы́дергать, 82.
 вы́дернуть, 82.
 выка́пливать, 66.
 выка́пывать, 65.
 вы́кушать, 41.
 выла́зить, 71.
 выла́зить, 73.
 вы́лупа́ть, 47.
 вы́луща́ть, 87.
 вы́лу́щивать, 87.
 вы́тѣпливать, 87.
 вы́тѣпля́ть, 87.
 выма́нивать, 87.
 вы́молвить, 25.
 выму́дривать, 87.
 выму́дрять, 87.
 вымѣ́нивать, 85.
 вымѣ́нять, 54, 85.
 вымѣ́ривать, 87.
 вымѣ́рять, 87.
 выно́сить, 73.
 вы́нуть, 16.
 выпа́дать, 86.
 выпа́дывать, 86.

- сать, 86.
 сывать, 86.
 щать, 87.
 щивать, 87.
 жаться, 54.
 бживать, 87.
 прать, 78.
 рблнить, 52, 83.
 рблнять, 83.
 птать, 30.
 рпливать, 62.
 ясать, 86.
 ясывать, 86.
 дить, 73.
 дить, 73.
 жать, 71.
 ть, 41, 47.
 ять, 44.
 ть, 41.
 ь, 28, 41.
 естить, 58.
 ать, 41, 42.
 ять, 57.
 щать, 58.
 бать, 46.
 ять, 63.
 бть, 16, 63, 82.
 ть, 16, 82.
 ь, 71, 72.
 ь, 13, 46.
 аться, 52.
 пвать, 68, 69, 70.
 ять, 5, 70.
 п. гоню, 51, 71, 72.
 ь, 51, 72.
 ь, 28, 36, 58, 59, 74, 73.
 ять, 19, 20, 21.
 ь, 21, 28, 29, 56, 74, 73.
 ь, 56, 73.
 двйгать, 18, 40, 46, 76, 87.
 — двига́ть, 42, 46, 87.
 — двйгивать, 87.
 двйнуть, 5, 13, 22, 40.
 декретировать, 20.
 демонтировать, 20.
 детонировать, 20.
 децентрализировать, 20.
 децентрализовать, 20.
 дешифровать, 20.
 довлѣть, 34.
 довѣдаться, 41.
 догонять, 51, 52.
 долюблывать, 87.
 домерцать, 44.
 доносить, 73.
 дорушать, 41.
 достигать, 46.
 дохнуть, 50.
 доѣздить, 73.
 — дрога́ть, 46, 64.
 дрогнуть, 14, 46.
 дунуть, 17.
 дуть, 17.
 дыхать, 50, 85.
 дышать, 50, 85.
 дѣвать, 56, 58, 59, 75.
 дѣть, 17, 56, 73.
 дѣяти, 56, 73.
 есмь, 10, 28.
 — емлю, 33, 74, 73.
 жалѣть, 18.
 женить, 27.
 живать, 43, 46.
 заадресовать, 20.
 заарестовать, 21.
 заблудиться, 53.
 заблуждаться, 53.
 забодать, 38, 46.

забыть, 77.
 завздохать, 78.
 зави́довать, 34.
 зави́сѣть, 32.
 завообража́ть, 78.
 завѣ́дать, 41.
 завѣщавати, 57.
 завѣща́ть, 57, 58.
 заглажда́ть, 87.
 загла́живать, 87.
 загора́ть, 37.
 загребу́щий, 10.
 задава́ть, 58.
 заде́рживать, 62.
 заклю́чить, 24.
 заку́сывать, 42, 64.
 залюбы́зять, 38.
 замерца́ть, 44.
 замыка́ть, 42.
 замѣ́нять, 54.
 заночева́ть, 20.
 запла́чивать, 87.
 запну́ть, 16.
 запогля́дывать, 79.
 запогу́ркивать, 79.
 запотря́хивать, 79.
 запоха́живать, 79.
 запосви́стывать, 79.
 зараба́тывать, 63.
 зарабо́тывать, 63.
 заразе́ждать, 78.
 зарожа́ть, 54.
 зарожа́ться, 54.
 заса́живать, 85.
 засби́раться, 78.
 замона́ть, 54.
 заснаряжа́ться, 78.
 застава́ть, 56.
 засчита́ться, 78.

затми́ть, 67.
 затмѣ́вать, 67.
 зато́плять, 87.
 затро́гивать, 63, 64.
 заты́кать, 87.
 затыка́ть, 42, 87.
 заулыба́ться, 78.
 заходи́ть, 73.
 захотѣ́ть, 3.
 зачитáть, 85.
 зачитыва́ть, 85.
 зачужда́ться, 54.
 заѣ́здить, 74.
 заѣ́зживать, 74.
 — зира́ть, 58.
 знава́ть, 56, 59.
 знаменовáть, 66.
 — зрѣ́вать, 58.
 зрѣ́ть, 58.
 пдті, 12.
 пзбодáть, 46.
 пзбѣ́гнуть, 16.
 пзвó.лнть, 33, 34.
 пзвѣ́дать, 41.
 пзвѣща́ть, 43, 58.
 пзла́знить, 73.
 пзлетáть, 49.
 пзлюма́ть, 83.
 пзлюмíть, 83.
 пзмѣ́нять, 54.
 пзна́шивать, 61, 62, 74, 85.
 пзно́сить, 62, 73, 81, 85.
 пзрыга́ть, 47.
 пзслѣ́довать, 67.
 пзслѣ́довать, 67.
 пзсчита́ть, 78.
 пзѣ́здить, 73.
 — пма́ть, 35, 56, 74, 75, 80.
 пму, 11, 12, 74.

ай. 11.
 ь. 11.
 ать. 42.
 вѣдовать. 66.
 вѣдывать. 66.
 тѹмый. 67.
 тѹющий. 66.
 лывать. 66.
 зать. 44.
 дить. 73.
 ить. 27.
 гь. 63. 66.
 пливать. 66.
 пывать. 63.
 гься. 3. 37. 46. 47.
 гь. 48. 49.
 гь. 48.
 тывать. 63.
 чивать. 63.
 гь. 46. 47.
 гь. 46. 47.
 нать. 43.
 лть. 43.
 яться. 37. 39. 40. 42.
 гь. 12. 43. 63.
 ить. 17.
 ить. 37. 40.
 онять. 37.
 уть. 17.
 уть. 16.
 гь. 16.
 гь. 63.
 ать. 26. 37.
 ить. 23. 24. 25. 26. 37.
 сться. 46.
 гь. 63.
 ить. 27.
 ивять. 34. 81.
 яться. 34. 81.

крйкнуть. 64.
 — крывать. 60. 62.
 купить. 3. 22. 23. 24. 25. 47.
 кусать. 48. 49. 64.
 — кусить. 40. 41. 42. 48.
 — кұсывать. 42. 64.
 кұшать. 39. 40. 41.
 — кушать. 42.
 лазать. 40. 52.
 лазить. 40. 52. 71. 72. 73.
 — ламывать. 64. 83.
 лежать. 10. 22. 61. 62.
 — лёживать. 62.
 — лёживать. 62.
 летать. 6. 7. 49. 81.
 — летать. 49. 81.
 летѣть. 6. 49.
 — лётывать. 83.
 лечь. 10. 12.
 лишать. 33.
 лишить. 23. 33.
 лобзать. 18. 38.
 лобызать. 38.
 ложиться. 10.
 ломать. 48. 49. 51. 33. 64. 83.
 ломить. 48. 51. 33. 64. 83.
 — лупать. 47.
 — лѣзать. 71. 72.
 лѣзть. 71. 72.
 макать. 37. 48. 49.
 — макивать. 63.
 — манивать. 63.
 маниить. 63.
 — маниывать. 63.
 махать. 16. 43. 46. 49. 64.
 — махивать. 43. 60. 64.
 махнѹть. 16. 43. 46.
 — мачивать. 63.
 мерцать. 44.

миновать, 17, 21.

минуток, 17, 21.

минуть, 46.

молвить, 23, 25.

молить, 48, 49.

мочь, 3, 4.

мучать, 40, 42.

мучить, 40, 42.

мчать, 22.

мыкать, 41.

- мыкать, 42, 46.

мыслить, 23, 80.

мыслить, 24.

мыслить, 24, 54, 81.

мыслить, 40.

мыслить, 39, 40.

мыслить, 42.

мыслить, 52.

мыслить, 52.

мыслить, 52.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

мыслить, 72.

нагонять, 52.

нарушать, 42.

набирать, 78, 79.

надавать, 78.

наследовать, 33.

наспирать, 78.

настрелять, 84.

насчитать, 78.

натаскать, 49.

нашествовати, 33.

нацѣпляться, 54.

нацѣпляться, 54.

неймётся, 11, 26.

нензвѣдѣть, 32.

нести, 6, 7, 45, 72.

нести, 6, 7, 23, 35, 45, 49.

71, 72, 73, 80, 81.

нечевать, 19, 20, 21.

обвѣщать, 41.

обидѣть, 32.

обидѣть, 31.

обидѣть, 66.

обидѣть, 34.

обидѣть, 63.

обидѣть, 63.

обидѣть, 77.

обидѣть, 73.

обидѣть, 49, 80.

обидѣть, 80.

обидѣть, 80.

обидѣть, 81.

обидѣть, 83.

обидѣть, 84.

обидѣть, 19, 67.

обидѣть, 19, 67.

обидѣть, 82.

обидѣть, 84.

обидѣть, 71, 82, 84.

обидѣть, 80.

- живать, 63.
 вать, 19.
 вывать, 19.
 ить, 32.
 влять, 84.
 гать, 78.
 зать, 67.
 ивать, 74.
 ить, 73, 74.
 дить, 73, 74.
 жать, 74.
 ить, 58, 77.
 вать, 65.
 бться, 82.
 уться, 82.
 ивать, 63.
 ивать, 63.
 ить, 63.
 ть, 56.
 ить, 24.
 чивать, 63.
 еновать, 66.
 еновывать, 66.
 иваться, 26.
 вать, 63.
 ить, 64.
 ить, 64.
 вать, 63, 64.
 адить, 24.
 , 56.
 ть, 56.
 ться, 44.
 живаться, 68, 87.
 вляться, 87.
 , 44.
 в, 31.
 в, 41.
 в, 58.
 в, 58.
 отдохнуть, 50.
 отдыхать, 50.
 откланяться, 40.
 откусать, 49.
 откушать, 41.
 отлечь, 62.
 отлечивать, 62.
 отлетать, 49.
 отмѣнять, 54.
 отмыкать, 41.
 отомстить, 67.
 отомщевать, 67.
 отрекать, 37.
 отрицать, 37, 44.
 отрушать, 41.
 отрѣзать, 76.
 отринуть, 76.
 отрыгать, 47.
 отстирать, 78, 86.
 отстирывать, 86.
 отстоять, 32.
 отсутствовать, 19.
 отхватать, 49.
 отходить, 73.
 отчуждать, 54.
 ошибаться, 47.
 ошибиться, 24, 47.
 падать, 39, 40, 80, 82.
 — падать, 42, 80.
 пасть, 9, 12, 22, 26, 40, 82.
 пекать, 45.
 перебивать, 31, 59.
 передѣвать, 56.
 перекликаться, 45.
 перекликаться, 45, 86.
 перекликиваться, 87.
 перемѣнять, 54.
 перемѣять, 40.
 переносить, 73.

- переночевать, 20.
 перепадать, 40.
 пересажать, 52.
 перестирать, 78.
 перестрѣлять, 84.
 пересчитать, 78.
 перехватать, 83.
 перехватить, 83.
 переходить, 73.
 пивать, 36, 39.
 піскать, 48, 63.
 — піскивать, 63.
 пищать, 48, 63.
 плавать, 37, 40, 42.
 плсвать, 17.
 — плывать, 42.
 плыть, 40, 42.
 плѣнить, 23, 33.
 плѣнять, 33.
 плюнуть, 17.
 побродить, 72.
 побряцать, 44.
 побывать, 31, 39.
 побѣдить, 24.
 повелѣвать, 23.
 повелѣть, 22.
 повинноваться, 17, 66.
 повинутися, 66.
 повисѣть, 32.
 повліять, 37, 77.
 поводить, 72.
 повозиться, 73.
 поворочать, 40.
 повстрѣчать, 78.
 поглядѣть, 32.
 погонять, 32.
 погрѣмливать, 62.
 подвѣгать, 40, 41, 81, 82, 87.
 подвигать, 42, 81, 82, 87.
 подвѣгивать, 87.
 подвѣнуть, 41, 81, 82.
 подзирать, 58.
 подкатывать, 63.
 подкачивать, 63.
 подлазить, 71.
 подлежать, 32.
 подметать, 62.
 подмѣтывать, 62.
 подмѣнять, 34.
 подозревать, 38.
 подпалзывать, 86.
 подползать, 86.
 подѣваться, 39.
 позабыть, 77.
 позаниматься, 79.
 позвѣнивать, 62.
 поймать, 73.
 покапывать, 63.
 покидать, 46, 47.
 поклоняться, 37.
 покѣнчить, 24, 77.
 покривляться, 34.
 покрѣпчивать, 64.
 покупать, 47, 51.
 покуривать, 41.
 полагать, 30, 37, 47, 49, 77.
 лежать, 32.
 ползать, 37, 40.
 — ползать, 42.
 положить, 12, 47.
 получить, 24.
 помакать, 49.
 поминать, 43, 58, 77.
 помнить, 33, 43, 58.
 помнѣть, 33.
 помучать, 40, 42.
 помянуть, 16.
 понадавать, 79.

- выпаса́ть, 86.
 выпаса́ывать, 86.
 выра́щать, 87.
 выра́щивать, 87.
 вырожа́ться, 54.
 выслѣжива́ть, 87.
 вѣсти́рать, 78.
 вѣстрѣ́лить, 52, 83.
 вѣстрѣ́лять, 83.
 вѣсчита́ть, 30.
 выте́рпливать, 62.
 вытряса́ть, 86.
 вытря́сывать, 86.
 вы́ходить, 73.
 вы́ѣздить, 73.
 вы́ѣзжа́ть, 71.
 вѣ́дать, 41, 47.
 вѣнча́ть, 44.
 вѣ́сить, 41.
 вѣ́сть, 28, 41.
 — вѣ́стить, 58.
 вѣ́шать, 41, 42.
 вѣ́щать, 57.
 — вѣ́щать, 58.
 — гибба́ть, 46.
 гляда́ть, 65.
 гляде́ть, 16, 65, 82.
 глѣ́нуть, 16, 82.
 гна́ть, 71, 72.
 гну́ть, 15, 46.
 гнуша́ться, 52.
 говари́вать, 68, 69, 70.
 говори́ть, 5, 70.
 гонити, гоню́, 51, 71, 72.
 гоня́ть, 51, 72.
 дава́ть, 28, 56, 58, 59, 74, 75.
 дарова́ть, 19, 20, 21.
 да́ть, 3, 21, 28, 29, 56, 74, 75.
 да́ти, 56, 75.
 двѣ́гать, 18, 40, 46, 76, 87.
 — двига́ть, 42, 46, 87.
 — двѣ́гивать, 87.
 двѣ́нуть, 5, 13, 22, 40.
 декрети́ровать, 20.
 демонти́ровать, 20.
 детони́ровать, 20.
 децентрализи́ровать, 20.
 децентрализова́ть, 20.
 дешифри́ровать, 20.
 довла́ть, 34.
 доведе́ться, 41.
 догоня́ть, 51, 52.
 долюбли́вать, 87.
 домерца́ть, 44.
 доно́сить, 73.
 дору́шать, 41.
 достига́ть, 46.
 дохну́ть, 50.
 доѣ́здить, 73.
 — дрога́ть, 46, 64.
 дро́гнуть, 14, 46.
 ду́нуть, 17.
 ду́ть, 17.
 дыха́ть, 50, 85.
 дыша́ть, 50, 85.
 дѣ́вать, 56, 58, 59, 75.
 дѣ́ть, 17, 56, 75.
 дѣ́яти, 56, 75.
 есмь, 10, 28.
 — е́млю, 35, 74, 75.
 жалѣ́ть, 18.
 жени́ть, 27.
 жива́ть, 45, 46.
 заадресова́ть, 20.
 заарестова́ть, 21.
 заблуди́ться, 53.
 заблужда́ться, 53.
 забода́ть, 38, 46.

- забѣть, 77.
 завздохать, 78.
 зави́довать, 34.
 зави́сѣть, 32.
 завообража́ть, 78.
 завѣ́дать, 41.
 завѣ́щавати, 57.
 завѣ́щать, 57, 58.
 заглажда́ть, 87.
 загла́живать, 87.
 загора́ть, 37.
 загребу́щий, 10.
 задава́ть, 58.
 заде́рживать, 62.
 заклю́чить, 24.
 заку́сывать, 42, 64.
 залобыза́ть, 38.
 замерца́ть, 44.
 замыка́ть, 42.
 замѣ́нять, 54.
 заночева́ть, 20.
 запла́чивать, 87.
 запну́ть, 16.
 запогла́дывать, 79.
 запогу́рживать, 79.
 запотря́хивать, 79.
 запоха́живать, 79.
 запосви́стывать, 79.
 зараба́тывать, 63.
 зарабо́тывать, 63.
 зара́зсужда́ть, 78.
 зарожа́ть, 54.
 зарожа́ться, 54.
 заса́живать, 85.
 засбира́ться, 78.
 заслони́ть, 54.
 засна́ряжа́ться, 78.
 застава́ть, 56.
 засчита́ться, 78.
 затми́ть, 67.
 затмѣ́вать, 67.
 зато́плять, 87.
 затро́гивать, 63, 64.
 заты́кать, 87.
 затыка́ть, 42, 87.
 заулыба́ться, 78.
 заходи́ть, 73.
 захотѣ́ть, 3.
 зачита́ть, 85.
 зачитыва́ть, 85.
 зачужда́ться, 54.
 заѣ́здить, 74.
 заѣ́зживать, 74.
 — зира́ть, 58.
 знава́ть, 56, 59.
 знаменова́ть, 66.
 — зрѣ́вать, 58.
 зрѣ́ть, 58.
 и́дти, 12.
 избодáть, 46.
 избѣ́гнуть, 16.
 изво́лить, 33, 34.
 извѣ́дать, 41.
 извѣ́щать, 43, 58.
 изла́зить, 73.
 излета́ть, 49.
 излома́ть, 83.
 изломі́ть, 83.
 измѣ́нять, 54.
 изна́шивать, 61, 62, 74, 85.
 изна́сывать, 62, 73, 81, 85.
 изрыга́ть, 47.
 изслѣ́довать, 67.
 изслѣ́дывать, 67.
 изсчита́ть, 78.
 изъѣ́здить, 73.
 — има́ть, 35, 56, 74, 75, 80.
 иму, 11, 12, 74.

бѣть, 15, 16.
 бнугъ, 15, 16.
 мѣть, 49.
 мнѣить, 54.
 мнѣить, 51.
 мнѣиться, 54.
 мнѣять, 44.
 мѣхъ, 50, 85.
 мѣшать, 5, 50, 85.
 отрѣтъ, 33.
 очь, 4.
 ѣнѣть, 34.
 ѣнѣть, 54.
 болѣзновать, 34.
 вѣтъ, 17, 63.
 вѣщавати, 57.
 вѣщаться, 58.
 держѣть, 32.
 вѣствовати, 34.
 калѣть, 34.
 вѣдѣть, 45, 56.
 вѣдавать, 56.
 вѣрнѣть, 44.
 вѣдѣть, 45, 56.
 мнѣваться, 58.
 отвѣтствовать, 34.
 вѣтствовать, 34.
 ревновѣть, 34.
 вѣтъ, 63.
 вѣтъ, 32.
 вѣтъ, 32.
 вѣтъ, 34.
 вѣтъ, 44.
 вѣтъ, 34.
 вѣтъ, 57.
 вѣтъ, 57.
 вѣтъ, 34.
 вѣтъ, 87.
 вѣтъ, 53, 54.

вѣтъ, 86.
 вѣтъ, 42, 86.
 вѣтъ, 42, 86.
 — ставѣть, 17, 56, 59, 75.
 становѣться, 17.
 вѣтъ, 17.
 вѣтъ, 78, 86.
 — вѣтъ, 52.
 вѣтъ, 52, 84.
 вѣтъ, 48, 65.
 — вѣтъ, 65.
 вѣтъ, 47, 55.
 вѣтъ, 23, 24, 47, 55.
 вѣтъ, 48, 65.
 вѣтъ, 14.
 вѣтъ, 25.
 вѣтъ, 17.
 вѣтъ, 19.
 вѣтъ, 73.
 вѣтъ, 30, 38, 78, 81.
 вѣтъ, 71, 73.
 вѣтъ, 5, 10, 12.
 вѣтъ, 48, 49, 65.
 вѣтъ, 52, 53.
 вѣтъ, 48, 49, 65.
 телеграфировати, 21.
 вѣтъ, 40, 46.
 вѣтъ, 23, 52, 80.
 вѣтъ, 17.
 вѣтъ, 65, 66.
 — вѣтъ, 66.
 — вѣтъ, 65.
 вѣтъ, 65.
 вѣтъ, 65.
 вѣтъ, 46, 64.
 — вѣтъ, 63.
 вѣтъ, 46, 64.
 вѣтъ, 40, 87.
 — вѣтъ, 42, 46.

- миновать, 17, 21.
 мину́ть, 17, 21.
 мкнуть, 46.
 мо́лвить, 23, 25.
 мочи́ть, 48, 49.
 мочь, 3, 4.
 му́чать, 40, 42.
 му́чить, 40, 42.
 мчать, 22.
 мы́кать, 41.
 — мыка́ть, 42, 46.
 мы́слить, 23, 80.
 — мѣ́нить, 24.
 мѣ́нять, 24, 54, 81.
 мѣ́рить, 40.
 мѣ́рять, 39, 40.
 — мѣ́рять, 42.
 мѣ́сить, 52.
 мѣ́шать, 52.
 набодáться, 46.
 наброди́ть, 72.
 набросáть, 49.
 навози́ть, 73.
 надава́ть, 59, 75.
 надзира́ть, 58.
 надлежа́ть, 32.
 надмевáть, 67.
 надми́ть, 67.
 надѣ́вать, 56, 58.
 надѣ́яться, 56, 75, 77.
 налетáть, 49.
 намака́ть, 65.
 нама́кивать, 65.
 нама́чивать, 65.
 намочи́ть, 65.
 намѣ́нять, 54.
 намѣ́ревáться, 67.
 нанести, 84.
 наноси́ть, 73, 84.
 нароня́ть, 52.
 наруша́ть, 42.
 насбира́ть, 78, 79.
 насдава́ть, 78.
 насле́довать, 33.
 настира́ть, 78.
 настрѣ́лять, 84.
 насчита́ть, 78.
 натаска́ть, 49.
 нашествовати, 33.
 нацѣ́питься, 54.
 нацѣ́пляться, 54.
 неймётся, 11, 26.
 ненави́дѣть, 32.
 нести́, 6, 7, 45, 72.
 носи́ть, 6, 7, 23, 35, 45, 49, 71, 72, 73, 80, 81.
 ночевáть, 19, 20, 21.
 обвѣ́шать, 41.
 обидѣ́ть, 32.
 обижа́ть, 51.
 обинова́ться, 66.
 обита́ть, 34.
 обкла́дывать, 63.
 обкра́дывать, 63.
 облада́ть, 77.
 обла́зить, 73.
 облетáть, 49, 85.
 облётывать, 85.
 облобыза́ть, 38.
 обману́ть, 63.
 обмáнывать, 63.
 обмѣ́нять, 54.
 обнаро́довать, 19, 67.
 обнаро́дывать, 19, 67.
 обна́шивать, 82.
 обнести́, 82, 84.
 обно́сить, 73, 82, 84.
 обозрѣ́вать, 58.

ADDENDA ET ERRATA

- P. 4, ligne 3, ajouter : L'impersonnel *réfléchi* *хочетел* est toutefois muni d'un futur périphrastique *будеть хотѣться*, lequel sert à l'expression d'un désir réitéré.
- P. 17, dernière ligne du second paragraphe, lire : l'itératif *ставати* n'est employé comme simple qu'au prétérit, sous la forme impersonnelle et avec le sens de « il suffisait ». Cf. Гончаровъ, Обыкновенная история, 1^{re} partie, ch. III : « Юношескихъ его силъ ставало на все ».
- P. 17, note, lire *Gogol*.
- P. 23, ligne 6 du bas, corriger ainsi : *Рышиться* est à retrancher de la liste des perfectifs simples de classe IV où, induit en erreur par Miklosich (*Syntax*, p. 298), nous l'avons fait figurer à tort. Ce verbe est, à vrai dire, aussi bien employé en valeur de futur qu'en valeur de présent : « Эти порядки скоро рушатся » (futur). — « Домъ рушится » (présent) ; mais il a, d'autre part, un futur périphrastique, lequel doit nous le faire considérer comme imperfectif : « Когда здание будетъ рушиться, они разбегутся ». Cependant nous inclinons à considérer *рышиться* comme un ancien perfectif, ayant partiellement perdu son aspect originel. Cf. vx. sl. *rusiti*, pf., pol. *ruszyć*, pf., mais tch. et dialectes sl. du sud *rusiti*, impfs. avec, au reste, un témoignage de l'aspect perfectif, signalé par M. Jagić (*Beitrag zur sl. Synt.*, p. 76), en vieux serbe.
- P. 33, ajouter à la fin du premier paragraphe : Il convient encore de citer *смыслить*, considéré, par suite d'une fausse étymologie, comme un dérivé de *смысль* et fréquemment usité comme imperfectif : « Кивая головою, будто смыслишь ». Dahl (*Dictionnaire*, 3^e éd., IV, p. 305) sépare nettement les emplois perfectifs des emplois imperfectifs et, en fin de compte, dédouble le verbe en *смыслить*, perfectif de *смысливать*, et *смыслить*, imperfectif, dénomiatif de *смысль*. Il y a là d'ailleurs un malentendu ancien déjà noté par M. Jagić en vieux slave (*Beitrag zur sl. Synt.*, p. 78).
- P. 33, ajouter au second paragraphe l'exemple suivant, dans lequel apparaît très nettement la valeur de présent : « Я самъ сначала думать, что починають, да глазки-то, у нихъ открыты : на потолокъ изводить сморъхты » (Гончаровъ, Обыкновенная история, 2^e partie, ch. IV).
- P. 38, ligne 5 du bas, lire *блеск(и)нуть*.
- P. 47, ligne 7, lire *насаются*.

переночевать, 20.
 перепадать, 40.
 пересажать, 52.
 перестирать, 78.
 перестрѣить, 84.
 пересчитать, 78.
 перехватать, 83.
 перехватить, 83.
 переходить, 73.
 пивать, 36, 59.
 піскать, 48, 65.
 — піскивать, 65.
 пицать, 48, 65.
 плавать, 37, 40, 42.
 плевать, 17.
 — плывать, 42.
 плыть, 40, 42.
 плаѣнить, 23, 55.
 плаѣнять, 55.
 плаюнуть, 17.
 побродить, 72.
 побряцать, 44.
 побывать, 31, 59.
 побѣдить, 24.
 повелѣвать, 23.
 повелѣть, 22.
 повиноваться, 17, 66.
 повинутися, 66.
 повисѣть, 32.
 повліять, 57, 77.
 поводить, 72.
 повозиться, 73.
 поворочать, 40.
 повстрѣчать, 78.
 поглядѣть, 32.
 погонять, 52.
 погрѣмливать, 62.
 подвѣгать, 40, 41, 81, 82, 87.
 подвигать, 42, 81, 82, 87.

подвѣгивать, 87.
 подвѣнуть, 41, 81, 82.
 подзирать, 58.
 подкатывать, 65.
 подкачивать, 65.
 подлазнить, 71.
 подлежать, 32.
 подметать, 62.
 подмѣтывать, 62.
 подмѣнять, 54.
 подозревать, 58.
 подпалзывать, 86.
 подползать, 86.
 подѣваться, 59.
 позабыть, 77.
 позаниматься, 79.
 позвѣнивать, 62.
 поймать, 75.
 покапывать, 65.
 покидать, 46, 47.
 поклониться, 37.
 покѣнчить, 24, 77.
 покривляться, 54.
 покрѣпывать, 64.
 покупать, 47, 51.
 покуривать, 41.
 полагать, 30, 37, 47, 49, 77.
 лежать, 32.
 ползать, 37, 40.
 — ползать, 42.
 положить, 12, 47.
 получить, 24.
 помакать, 49.
 поминать, 45, 58, 77.
 помнить, 33, 45, 58.
 помнѣть, 33.
 помучать, 40, 42.
 помянуть, 16.
 понадавать, 79.

TABLE ANALYTIQUE

Accent. — Accent suffixal de la première formation itérative, 39-42. — Accent présuffixal de la seconde formation itérative et phénomènes phonétiques auxquels il donne lieu, 61-63. — Accent remarquable de quelques verbes composés, 32, 33.

Alternances vocaliques — Leur rôle dans la première formation itérative, 37-39.

Aspect. — Criterium morphologique de l'aspect, 2-5. — Obscurité de la notion d'aspect au prétérit, 5. — Catégories de l'aspect, 5-7. — Dualité d'aspect, 14, 19-21, 22, 23, 27. — Variations d'aspect de certains verbes au cours de l'histoire de la langue, 21, 22, 24, 25, 33, 34, 44, 57, 58.

Composés. — Aspect des verbes composés, 29-79. — Monopolisation de la valeur perfective par les verbes composés, 13, 14, 23, 24, 77.

Déterminés. — Définition, 6, 7. — Indications relatives aux déterminés, 48, 49, 72.

Duratifs. — Définition morphologique : perfectibles, 5, 6. — Duratifs demeurant imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe, 31-34. — Duratifs devenus des itératifs anomaux, 74 et suiv.

Étymologie populaire et aspect, 19, 24. — Pseudo-simples, 30, 77-79.

Futur périphrastique. — Criterium morphologique de l'aspect, 2-4. — Indications diverses, 12, 19, 20, 21, 23, 27, 33, 34, 58.

Imperfectibles. — Cf. *Itératifs*.

Imperfectifs. — Catégories imperfectives, 5-7. — Doublets imperfectifs, 65, 81, 85-88.

Indéterminés — Définition, 6, 7. — Indications diverses, 48, 49, 72.

Itératifs. — Définition morphologique : imperfectibles, 5, 6. — Définition sémantique, 5, 6, 68-70. — Première formation itérative à suffixe -а-, -а-, -аа-, 36-59. — Seconde formation itérative à suffixe -ааа-, -аааа-, 60-70. — Types itératifs anomaux -ноуааа- et -нмааа-, 71-76. — Itératifs usités comme simples et ayant perdu, totalement ou partiellement, leur valeur itérative primitive, 31, 36, 38, 39-42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52-55, 58, 59, 71-74, 75, 76, 77-79. — Itératifs usités comme simples à tous les temps et ayant pleinement conservé leur valeur itérative, 47, 54, 55. — Itératifs usités comme simples au prétérit, 46, 50, 59, 68-70.

Perfectibles. — Cf. *Duratifs*.

провока́тъ, 51, 74.
 прогла́ивать, 64.
 прогони́тъ, 72.
 прогу́ливать, 61.
 прозира́тъ, 58.
 прокла́зъ, 40, 52.
 промерца́тъ, 44.
 промѣни́тъ, 54.
 проповѣ́довать, 66.
 проповѣ́дывать, 66.
 просѣ́довать, 33.
 простѣ́тъ, 23.
 просчита́тъ, 78.
 протѣ́пливать, 87.
 протелеграфиро́вать, 21.
 проче́сть, 38, 84.
 прочита́тъ, 38, 46, 84.
 — прона́тъ, 36.
 проше́ствовать, 33.
 проща́ться, 52, 85.
 пуска́тъ, 47, 55.
 пусти́тъ, 23, 47, 55.
 при́дъ, 40.
 равни́тъ, 53.
 равни́тъ, 53, 54.
 раскла́тъ, 54.
 разбра́сывать, 64.
 разгва́ливать, 66, 88.
 разглагольствова́тъ, 34.
 разгово́и́тъ, 88.
 разми́кать, 41.
 разми́ни́тъ, 54.
 разстре́и́тъ, 52, 84.
 расчита́тъ, 78, 86.
 расчитыва́тъ, 86.
 расце́вѣтъ, 55, 87.
 расце́ива́тъ, 55, 87.
 — мѣтъ, 34.
 — гь, 27

раската́тъ, 65.
 раската́тъ, 65.
 раскла́ниа́тъ, 40.
 распро́сти́тъ, 85.
 распро́ца́тъ, 52, 85.
 речъ, 11, 12.
 риско́у́тъ, 17.
 риско́ва́тъ, 17.
 ровни́тъ, 53.
 роди́тъ, 27, 54.
 рожа́тъ, 54.
 рони́тъ, 52.
 руча́тъ, 55.
 ру́шатъ, 41.
 — руша́тъ, 42.
 ру́шнѣтъ, 41.
 ру́шнѣтъ, 23 et *errata*, 1.
 рыга́тъ, 46, 47.
 рыгну́тъ, 46, 47.
 рѣза́тъ, 42.
 — рѣза́тъ, 42, 86.
 — рѣзы́вать, 42, 86.
 рѣшѣ́тъ, 55.
 рѣшѣ́тъ, 23, 25, 26, 55.
 рыхли́тъ, 17.
 сади́тъ, 52.
 сади́тъ, 10.
 сажѣ́тъ, 52.
 — сажѣ́тъ, 52.
 — са́живать, 52.
 сѣ́бгъ, 40, 83.
 свѣста́тъ, 48.
 свѣ́снѣтъ, 41.
 сдержа́тъ, 32.
 снѣ́тъ, 10, 22.
 ска́ка́тъ, 18, 48, 49, 64.
 — ска́кивать, 49, 54.
 ско́ни́тъ, 23, 24, 48, 49.
 ску́нѣтъ, 41.

слабѣть, 15, 16.
 слабнуть, 15, 16.
 сломать, 49.
 скривить, 34.
 сломить, 31.
 слоняться, 54.
 слѹшать, 44.
 слыхать, 50, 85.
 слышать, 5, 50, 85.
 смотрѣть, 33.
 смочь, 4.
 смѣнить, 54.
 смѣнить, 54.
 соболѣзновать, 34.
 совать, 17, 63.
 совѣщавати, 57.
 совѣщаться, 58.
 содержать, 32.
 содѣйствовать, 34.
 сожалѣть, 34.
 создать, 45, 56.
 создавать, 56.
 созерцать, 44.
 создавать, 45, 56.
 сомнѣваться, 58.
 соответствовать, 34.
 соупотствовать, 34.
 соревновать, 34.
 сосать, 63.
 состоять, 32.
 состояться, 32.
 страдать, 34.
 состязаться, 44.
 сотрапѣзовать, 34.
 сочетавати, 57.
 сочетать, 57.
 сочувствовать, 34.
 спрашивать, 87.
 сравнить, 53, 54.

срѣзать, 86.
 срѣзать, 42, 86.
 срѣзывать, 42, 86.
 — ставать, 17, 56, 59, 75.
 становиться, 17.
 стать, 17.
 стирать, 78, 86.
 — стрѣлить, 52.
 стрѣлять, 52, 84.
 стѹкать, 48, 65.
 — стѹкивать, 65.
 стунать, 47, 55.
 стунить, 23, 24, 47, 55.
 стучать, 48, 65.
 стѹнуть, 44.
 судить, 25.
 сѹнуть, 17.
 существовать, 19.
 сходить, 73.
 считать, 30, 38, 78, 81.
 събзидить, 71, 73.
 сѣсть, 5, 10, 12.
 таскать, 48, 49, 65.
 тачать, 52, 53.
 тащить, 48, 49, 65.
 телеграфировать, 21.
 ткнуть, 40, 46.
 точить, 23, 52, 80.
 трѣхнуть, 17.
 тренать, 65, 66.
 — тренивать, 66.
 — трѣнывать, 65.
 трѣсаться, 65.
 трещать, 65.
 трогать, 46, 64.
 — трогивать, 63.
 тронуть, 46, 64.
 тыкать, 40, 87.
 — тыкать, 42, 46.

- тягáть, 46, 64.
 — тягивать, 64.
 — тязáть, 44.
 — тязовати, 44.
 тянúть, 15, 46.
 увидáть, 49, 85.
 увíдѣть, 32, 49, 85.
 увѣщавати, 58.
 увѣщáть, 58.
 увѣщевáть, 58.
 укатáть, 49.
 укуси́ть, 41.
 ула́вливать, 87.
 уловля́ть, 87.
 улыба́ться, 46.
 улыбнúться, 46.
 уми́кать, 41.
 унаслѣ́довать, 33.
 упова́ть, 34.
 уровни́ть, 53.
 уровня́ть, 53.
 уронíть, 52.
 услыха́ть, 50, 85.
 услы́нать, 50, 85.
 усóвѣстити, 67.
 усóвѣщевать, 67.
 усóвѣщивать, 67.
 усомни́ться, 58.
 успока́ивать, 63.
 успоко́ивать, 63.
 уснѣ́ть, 26, 34.
 усчитáть, 78.
 уты́кать, 40.
 уходи́ть, 73.
 уходи́ться, 73.
 хватáть, 48, 65.
 хватíть, 23, 26, 48, 65.
 — хва́тывать, 65.
 хлебáть, 46, 64.
 хлебнúть, 46.
 хлы́нуть, 17.
 ходíть, 5, 73.
 хотѣ́ть, 3, 4, 23.
 хра́пать, 65.
 храпѣ́ть, 65.
 цѣпля́ться, 54.
 честь, 38, 45.
 чита́ть, 38, 45, 68, 78, 81.
 чи́тывать, 68, 69.
 чужда́ться, 54.
 шевелíть, 46.
 шевельнúть, 46.
 ѣда́ть, 36, 47.
 ѣздить, 51, 71, 72, 73, 74.
 ѣзжа́ть, 45, 51, 74.
 — ѣзживать, 74.
 ѣсть, 28, 40.
 ѣхать, 12, 51.
 явíть, 23, 51, 55.
 явля́ть, 51, 55.
 — ять, 11, 12, 74.

ADDENDA ET ERRATA

- P. 4, ligne 3, ajouter : L'impersonnel réfléchi *хочетси* est toutefois muni d'un futur périphrastique *будеть хотѣться*, lequel sert à l'expression d'un désir réitéré.
- P. 17, dernière ligne du second paragraphe, lire : l'itératif *ставать* n'est employé comme simple qu'au prétérit, sous la forme impersonnelle et avec le sens de « il suffisait ». Cf. Гончаровъ, Обыкновенная исторія, 1^{re} partie, ch. III : « Юношескихъ его силъ ставало на все ».
- P. 17, note, lire *Gogol'*.
- P. 23, ligne 6 du bas, corriger ainsi : Рѣшиться est à retrancher de la liste des perfectifs simples de classe IV où, induit en erreur par Miklosich (*Syntax*, p. 298), nous l'avons fait figurer à tort. Ce verbe est, à vrai dire, aussi bien employé en valeur de futur qu'en valeur de présent : « Эти порядки скоро рушатся » (futur). — « Домъ рушится » (présent) ; mais il a, d'autre part, un futur périphrastique, lequel doit nous le faire considérer comme imperfectif : « Когда здание будетъ рушиться, они разбѣгутся ». Cependant nous inclinons à considérer рѣшиться comme un ancien perfectif, ayant partiellement perdu son aspect originel. Cf. vx. sl. *rusiti*, pf., pol. *ruszyć*, pf., mais tch. et dialectes sl. du sud *rusiti*, impf., avec, au reste, un témoignage de l'aspect perfectif, signalé par M. Jagić (*Beitrag zur sl. Synt.*, p. 76), en vieux serbe.
- P. 33, ajouter à la fin du premier paragraphe : Il convient encore de citer *с-мыслить*, considéré, par suite d'une fausse étymologie, comme un dérivé de *смысль* et fréquemment usité comme imperfectif : « Книвай головою, будто смыслиши ». Dahl (*Dictionnaire*, 3^e éd., IV, p. 305) sépare nettement les emplois perfectifs des emplois imperfectifs et, en fin de compte, dédouble le verbe en *с-мыслить*, perfectif de *с-мыслии*, et *смыслить*, imperfectif, dénomiatif de *смысль*. Il y a là d'ailleurs un malentendu ancien déjà noté par M. Jagić en vieux slave (*Beitrag zur sl. Synt.*, p. 78).
- P. 33, ajouter au second paragraphe l'exemple suivant, dans lequel apparaît très nettement la valeur de présent : « Я самъ сначала думалъ, что почивають, да глазки-то, у нихъ открыты : на потолокъ изволить смотрѣть » (Гончаровъ, Обыкновенная исторія, 2^e partie, ch. IV).
- P. 38, ligne 5 du bas, lire *блес(т)нута*.
- P. 47, ligne 7, lire *касаться*.

- P. 48, 3^e paragraphe, lire блес(и)нуть.
- P. 53, note 2, lire : Dahl : *Ibid.*, 2^e édit., etc.).
- P. 54, ligne 12, ajouter : De même на-рождáть est perfectif dans : « Жила была коза, сдѣлала себѣ въ лѣсу избушку и нарождала дѣтокъ » (*Contes d'Ifanasjev*, 3^e éd., I, p. 37).
- P. 62, intercaler entre le 2^e et le 3^e paragraphe : On comprend donc que, dans ces conditions, l'accent devait rester sur la racine (дѣлать, дѣлывать; et cela même dans le cas où le primitif n'accentuait pas cette dernière (сидѣти, сидѣу, сидѣивать). La plupart des itératifs de la seconde formation ayant été créés directement sur un élément radical monosyllabique, un type d'accentuation présuffixale uniforme s'est constitué : 'ыва-, 'ива-; et ce type a été étendu aux itératifs à base dissyllabique, comprenant *racine* + *élément suffixal*, comme (о)-станáвивать, de (о)-становить, et comme (оѣ)-рисóвывать, de (оѣ)-рисовáть (catégorie des verbes à suffixe alternant -y/-ов а-). Toutefois, parmi les itératifs à base dissyllabique, (от)-кúпоривать, de (от)-кúпорить, (рас. куп- + élément op-), a maintenu l'accent radical; quant à y-сó-вѣщивать, de y-сó-вѣстить, il paraît être récent par rapport à y-сó-вѣщевать (Dahl indique également l'accentuation analogique y-сó-вѣщивать).
- P. 67, ligne 7, ajouter : пере-лístýю, pf. (à côté de пере-лístáю, pf.) /пере-лístываю, impf.
- P. 68, ligne 5 du 3^e paragraphe, lire 'ыва-.
- P. 76, ligne 5, lire : рѣять, lequel a rempli autrefois la fonction d'*itératif* auprès de рýнутья.
- P. 78, ligne 5, lire : il arrive assez fréquemment qu'un imperfectif *composé*, etc.
- P. 79, dernière ligne du 2^e paragraphe, lire : éminemment *imperfectibles*.
- P. 80, ligne 1, lire 'ива-.

NOTA. — Les caractères munis de signes diacritiques (elzévir italique) ont été obligeamment mis à la disposition de Monsieur CHAMPREDON, éditeur, par la Maison PROGAT, de Mâcon.

TABLE ANALYTIQUE

- Accent.** — Accent suffixal de la première formation itérative, 39-42. — Accent présuffixal de la seconde formation itérative et phénomènes phonétiques auxquels il donne lieu, 61-63. — Accent remarquable de quelques verbes composés, 32, 33.
- Alternances vocaliques** — Leur rôle dans la première formation itérative, 37-39.
- Aspect.** — Criterium morphologique de l'aspect, 2-5. — Obscurité de la notion d'aspect au prétérit, 5. — Catégories de l'aspect, 5-7. — Dualité d'aspect, 14, 19-21, 22, 23, 27. — Variations d'aspect de certains verbes au cours de l'histoire de la langue, 21, 22, 24, 25, 33, 34, 44, 57, 58.
- Composés.** — Aspect des verbes composés, 29-79. — Monopolisation de la valeur perfective par les verbes composés, 13, 14, 23, 24, 77.
- Déterminés.** — Définition, 6, 7. — Indications relatives aux déterminés, 48, 49, 72.
- Duratifs.** — Définition morphologique : perfectibles, 5, 6. — Duratifs demeurant imperfectifs malgré l'apposition d'un préverbe, 31-34. — Duratifs devenus des itératifs anomaux, 74 et suiv.
- Étymologie populaire et aspect,** 19, 24. — Pseudo-simples, 30, 77-79.
- Futur périphrastique.** — Criterium morphologique de l'aspect, 2-4. — Indications diverses, 12, 19, 20, 21, 23, 27, 33, 34, 58.
- Imperfectibles.** — Cf. *Itératifs*.
- Imperfectifs.** — Catégories imperfectives, 5-7. — Doublets imperfectifs, 65, 81, 85-88.
- Indéterminés** — Définition, 6, 7. — Indications diverses, 48, 49, 72.
- Itératifs.** — Définition morphologique : imperfectibles, 5, 6. — Définition sémantique, 5, 6, 68-70. — Première formation itérative à suffixe -а-, -и-, -и́-, 36-59. — Seconde formation itérative à suffixe -и́ма-, -и́ма-, 60-70. — Types itératifs anomaux *ночи́ть* et *и́мать*, 71-76. — Itératifs usités comme simples et ayant perdu, totalement ou partiellement, leur valeur itérative primitive, 31, 36, 38, 39-42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52-55, 58, 59, 71-74, 75, 76, 77-79. — Itératifs usités comme simples à tous les temps et ayant pleinement conservé leur valeur itérative, 47, 54, 55. — Itératifs usités comme simples au prétérit, 46, 50, 59, 68-70.
- Perfectibles.** — Cf. *Duratifs*.

- Perfectifs.** — Perfectifs simples (10-29) et composés (29-79). — Doublets perfectifs et perfectifs indéterminés, 82-85. — Perfectifs isolés, 17.
- Présent.** — Présent imperfectif employé en fonction de futur, 12, 19, 20.
- Présent-futur.** — Présent futur et futur périphrastique, 2, 4. — Présent-futur employé en fonction de présent, 9, 10, 25, 26, 28, 33, 34, 57.
- Préverbes.** — Rôle des préverbes, règles générales et exceptions, 30-35. — Nombre des préverbes apposés; composés à deux préverbes, 30, 31, 77-79. — Sens des préverbes, 30, 31, 79, 84.
- Sens.** — Détermination de l'aspect par le sens intime que la conscience du sujet prête au verbe, 13, 15, 22, 23, 24, 25, 26, 27. — Différenciations et spécialisations de sens, 38, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 72-74. — Sens abstrait et sens concret, 27, 32-34.
- Simplex.** — Aspect des verbes simples, 10-29. — Monopolisation de la valeur perfective par les composés aux dépens des simples, 13, 14, 23, 24, 77. — Usure de la valeur itérative de certains verbes provenant de leur emploi comme simples, 36, 38, 80, 81 (Voir, pour les indications de détail vérifiant ce principe, l'article *Itératifs*).
- Suffixe.** — Suffixe des verbes de classe II, 13-17. — Suffixes itératifs -a- pur (44-50), -и- (51-55), -ва- (55-59) de la première formation. — Suffixes itératifs -ива- et -ива- de la seconde formation (60-70). — Suffixe -ова- en tant que suffixe itératif, 17, 21, 66, 67. — Suffixe -ева- maintenu au thème du présent, 67.

PRISCILLIEN

ET LE

PRISCILLIANISME

Perfectifs. — Perfectifs simples (10-29) et composés (29-79). — Doublets perfectifs et perfectifs indéterminés, 82-85. — Perfectifs isolés, 17.

Présent. — Présent imperfectif employé en fonction de futur, 12, 19, 20.

Présent-futur. — Présent futur et futur périphrastique, 2, 4. — Présent-futur employé en fonction de présent, 9, 10, 25, 26, 28, 33, 34, 57.

Préverbes. — Rôle des préverbes, règles générales et exceptions, 30-35. — Nombre des préverbes apposés ; composés à deux préverbes, 30, 31, 77-79. — Sens des préverbes, 30, 31, 79, 84.

Sens. — Détermination de l'aspect par le sens intime que la conscience du sujet prête au verbe, 13, 15, 22, 23, 24, 25, 26, 27. — Différenciations et spécialisations de sens, 38, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 72-74. — Sens abstrait et sens concret, 27, 32-34.

Simplex. — Aspect des verbes simples, 10-29. — Monopolisation de la valeur perfective par les composés aux dépens des simples, 13, 14, 23, 24, 77. — Usure de la valeur itérative de certains verbes provenant de leur emploi comme simples, 36, 38, 80, 81 (Voir, pour les indications de détail vérifiant ce principe, l'article *Itératifs*).

Suffixe. — Suffixe des verbes de classe II, 13-17. — Suffixes itératifs -a- par (44-50), -ji- (51-55), -ba- (55-59) de la première formation. — Suffixes itératifs 'hba- et 'hba- de la seconde formation (60-70). — Suffixe -oba- en tant que suffixe itératif, 17, 21, 66, 67. — Suffixe -eba- maintenu au thème du présent, 67.

PRISCILLIEN

ET LE

PRISCILLIANISME

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

CENT SOIXANTE-NEUVIÈME FASCICULE

PRISCILLIEN ET LE PRISCILLIANISME

PAR

E. - CH. BABUT

PROFESSEUR-ADJOINT A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

1909

Tous droits réservés

K

1

BIBLIOTHÈQUE
" DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

CENT SOIXANTE-NEUVIÈME FASCICULE

PRISCILLIEN ET LE PRISCILLIANISME

PAR

E. - CH. BABUT

PROFESSEUR-ADJOINT A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

1909

Tous droits réservés

K

A MON CHER MAÎTRE

M. GABRIEL MONOD

Sur l'avis de M. G. MONOD, directeur des Conférences d'histoire, et de MM. Ferdinand LOT et Paul LEJAY, élève diplômé, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. BABUT le titre d'Élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.

Paris, le 28 juin 1908.

Le Directeur de la Conférence,
Signé : G. MONOD.

Les Commissaires responsables,
Signé : Ferdinand LOT,
Paul LEJAY.

Le Président de la Section,
Signé : G. MONOD.



PRÉFACE

La découverte des onze Traités de Priscillien a posé un assez grand nombre de problèmes. Je n'ai voulu résoudre ici que les principaux. Des recherches sur le texte latin de la Bible dont usait Priscillien n'auraient été dans ce travail qu'un à-côté. Il m'aurait sans doute été très précieux de déterminer plus complètement les influences théologiques que Priscillien a subies; est-il vrai, en particulier, qu'il ait lu Origène ou doive quelque chose à la tradition origéniste? Mais pour mener à bien cette enquête, il eût fallu être familier avec toute l'ancienne littérature chrétienne, et disposer d'une bibliothèque mieux fournie.

Peut-être, aurais-je pu apporter quelques compléments à ce livre en cherchant à suivre dans la littérature du V^e siècle l'action de Priscillien et de son groupe religieux. La prédication des « hommes du Christ » a provoqué pendant vingt-cinq ans, dans une partie de l'Espagne et en Aquitaine, de grands enthousiasmes. Elle a déterminé beaucoup de personnes, dans la société noble et lettrée de ces régions, à donner leur fortune et à quitter toutes leurs habitudes de vie pour s'adonner à la sainteté, au piétisme, à la méditation des énigmes bibliques. Ce mouvement religieux, dont la vigueur apparaît bien, malgré l'infirmité du langage et de la pensée, dans les écrits de Priscillien, n'a pas été enrayé par les supplices de

Trèves ; faut-il croire que le concile de Tolède de 400 et la police ecclésiastique d'Honorius aient réussi à l'arrêter court ? Ne s'est-il aucunement continué dans l'Église catholique du V^e siècle, et Priscillien n'a-t-il plus pour lecteurs et pour disciples que des isolés comme Bacharius et comme l'auteur anonyme des Prologues des quatre évangiles ? Il vaudra mieux n'aborder cette question qu'après que les sentences de Trèves et de Tolède auront été définitivement révisées. C'est pourquoi j'ai voulu seulement, dans ce livre, donner un résumé exact de la doctrine de Priscillien, et dégager de ses écrits et des sources contemporaines tout ce que l'on peut savoir de sa vie.

Montpellier, 28 mars 1909.

INTRODUCTION

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE PRISCILLIEN

I. Le premier dossier : textes contemporains (380-392). — II. Le second dossier. La tradition hérésiologique. Documents à retenir. — III. La source commune d'Itace et de Jérôme : l'*Apologie* d'Itace d'Ossonoba. — IV. Les sources de l'*Apologie* d'Itace, le *Contra hæreses* d'Irénée.

Il suffit de lire avec quelque attention les textes qui nous renseignent sur Priscillien et son groupe religieux, pour reconnaître que ces documents se rangent d'eux-mêmes en deux classes.

La première classe est composée des documents contemporains de Priscillien (mort à Trèves en 385), ou qui ne lui sont postérieurs que de très peu d'années. Ils s'échelonnent entre 380 et 392. Dans l'ensemble de ces documents, Priscillien n'apparaît point comme l'inventeur ou l'adepte d'une théologie hétérodoxe, mais comme le prédicateur d'une réforme ascétique.

Les textes les plus anciens de la deuxième catégorie n'ont été écrits que douze ou quinze ans après la mort de Priscillien, vers l'an 400, et les derniers en date qu'il soit nécessaire d'y admettre sont des environs de 440¹. On voit par ces seules dates que la deuxième série de textes ne peut nous offrir, pour l'étude des origines de la secte, que des informations de deuxième ou troisième main. Ces documents sont d'accord pour nous représenter Priscillien

1. A part la Notice, bien postérieure, d'Isidore de Séville ; mais cette Notice est le résumé d'un livre écrit en 389.

comme un docteur anticatholique, comme un adversaire redoutable de la foi.

Il y a donc deux dossiers de Priscillien, l'un primitif, l'autre secondaire. Il faut faire connaître les pièces qui les composent; il faut aussi essayer d'apprécier la valeur des témoignages qu'elles apportent. On peut penser dès maintenant que ce travail, relativement facile pour les pièces du premier dossier, demandera pour les pièces du second d'assez longues recherches.

I

Les documents de notre première catégorie sont peu nombreux, et il ne sera pas long de les énumérer. Ce sont les suivants:

1. *Les écrits subsistants de Priscillien.*

L'un des ouvrages de Priscillien, les *Canons tirés des épîtres de l'Apôtre Paul*¹, fut, dans l'édition qu'en donna au v^e siècle « l'évêque Pérégrinus² », assez répandu pendant

1. Texte dans le Priscillien de Schepss, p. 109-147.

2. Ce nom de Pérégrinus pourrait être un pseudonyme. S. Berger (*Histoire de la Vulgate*, p. 27-28), reprenant une idée de Schepss, identifierait volontiers l'éditeur des *Canons*, qui fut aussi celui d'un texte espagnol de la Bible, avec Bachiarius, moine espagnol du v^e siècle dont il nous reste un *De Fide* et un *De reparatione lapsi* (Migne, XX, 1015-1062). Bachiarius aimait à se dire un « peregrinus ». Il connaît et imite les écrits de Priscillien, et fut même suspect de ce chef. Or le Pérégrinus des *Canons* n'exprime à l'égard de Priscillien qu'une désapprobation modérée, et il a trouvé dans un ouvrage du docteur que toute l'Eglise de son temps abhorrait « quantité de choses fort utiles ». Enfin on ne connaît point d'évêque espagnol des v^e-vi^e siècles du nom de *Peregrinus*. Tels sont les indices favorables à l'hypothèse. Ils sont peu consistants, et il y a des indices contraires: 1^o Tous les mss. de Schepss, sauf MII où manquent l'*Incipit* et le nom de Pérégrinus, donnent *Peregrini episcopi*; on ne trouve nulle part *Peregrini* sans *episcopi*. Ainsi Pérégrinus a dû prendre, dans le titre de sa publication, le titre d'évêque. Or il n'a guère pu signer d'un nom d'évêque imaginaire; en Espagne, les clercs contemporains n'auraient pas été trompés par un tel pseudonyme. — 2^o Le moine Bachiarius était franchement priscillieniste (voir son *De Fide*, Migne, XX, 1019, et en particulier §§ 1, 2, 6). Inquieté comme tel, il n'a pas voulu, dans sa justification (*De Fide*), renier Priscil-

moyen âge, particulièrement en Espagne, où les étaient souvent copiés dans les manuscrits de la Bible, les épîtres ¹. Ce petit livre n'est qu'un résumé de la de saint Paul, en 90 sentences généralement ées au texte même des épîtres, et dont chacune est des références aux épîtres. Comme nous ne possédons ons que dans l'édition de Pérégrinus, et que Pérégrinus avertit qu'il en a retouché les passages suspects doxie ², il n'en faudra faire usage qu'avec réserve. Il devra guère retenir que les sentences qui comparativement avec des passages d'autres écrits de en, ou encore celles où apparaîtront des sentiments réoccupations un peu insolites dans le monde catho- temps.

heureuse découverte, faite par G. Schepss à Würtz- n 1885, nous a mis en possession de onze autres es de Priscillien : un mémoire apologétique adressé oupe d'évêques (*Tractatus I*), une autre Apologie au pape Damase (*Tr. II*), un écrit (privé de son ale) sur *Les Apocryphes et la Foi chrétienne* (*De de apocryphis, Tr. III*), sept homélies ou frag- homélies (*Tr. IV-X*), enfin une *Bénédiction sur les* qui est une prière baptismale (*Tr. XI*).

était assurément la première chose qu'on lui demandât. Aurait-il Priscillien, p. 109, 6 et 9) que Priscillien avait écrit *pravo sensu, sensum suum male* ? — 3^e Bachiarus a écrit très tôt dans le v^e siècle (à la fin du iv^e ?). Il n'y a dans le *De Fide* d'allusion ni à Nestorius re. Le pape auquel le livre fut adressé est très probablement Inno- s'est appliqué à la cure théologique des priscillianistes. Péré- mble postérieur ; il a vécu en un temps où les travaux bibliques de sinon même sa Bible, étaient déjà répandus en Espagne, puisqu'il dresser l'erreur qui attribuait les *Canons* à Jérôme (Priscillien, p. — Enfin nous ignorons le nom de centaines d'évêques espagnols e siècles, et Pérégrinus peut avoir vécu plus tard encore. Au total, savons rien de lui.

urger, *ibid.*, p. 13, 16, 20, 27, 160, 181.

vertissement de Pérégrinus, p. 109 : « Et quia erant ibi plurima necessaria, correctis his quæ pravo sensu posita fuerant alia... »

Le manuscrit de Würtzbourg ne porte aucun nom d'auteur. L'attribution des onze Traités à Priscillien n'en est pas moins certaine ; Schepss a pu l'établir par des arguments qui ne laissent subsister aucun doute. J'ai cherché à assigner une date approximative à ces divers opuscules ¹. Il m'a semblé que l'on devait reconnaître dans le premier Traité la profession de foi (rédigée par Priscillien lui-même qu'un groupe de laïcs de Mérida, excommuniés par leur évêque Hydace à la suite du concile de Saragosse, adressèrent aux trois évêques Priscillien, Instance et Salvien ; ce livre aura donc été composé vers la fin de l'année 380. Le mémoire à Damase, écrit par Priscillien pendant son séjour à Rome, doit être de fin 381 ou plutôt du commencement de 382. Le livre sur *Les Apocryphes et la Foi* m'a paru postérieur au retour de Rome ; il appartiendra donc à la période 382-384. Les sept homélies et la *Bénédiction sur les fidèles* Tr. IV-XI, suivant toute vraisemblance, sont à rapporter à la même période, comme aussi les *Canons de l'Apôtre Paul*.

Les onze Traités sont de beaucoup notre document le plus sûr et le plus riche tant sur l'histoire de Priscillien que sur sa doctrine. Le manuscrit de Würtzbourg nous a livré une partie des sermons de l'hérétique tels qu'ils sont sortis de ses mains, une partie de ses discours religieux tels qu'il les a prononcés. Or, il n'y a, dans les onze Traités pas plus que dans les canons, d'affirmations contraires au dogme catholique. Si l'on a pu en découvrir, on n'y est parvenu qu'en faisant des interprétations arbitraires du texte ². Priscillien n'a donc pas des doctrines hérétiques qui lui sont étrangères ; il n'a que son attachement à la foi catholique qui le met en opposition avec Symmacus. Il ne se sépare de l'en-

¹ Voir la table des matières et la fin de l'ouvrage.

² Voir la table des matières et la fin de l'ouvrage.

seignement de l'Église, au moins d'une manière consciente et avouée, que par l'usage qu'il fait des apocryphes et par sa doctrine de l'inspiration ; mais cette hérésie particulière n'apporte à la tradition accusatrice qu'une confirmation partielle et insuffisante. Bien plus, la hardiesse avec laquelle Priscillien proclame son hérésie spéciale fournit une raison très forte de le croire sincère quand par ailleurs il se déclare catholique. Ce qui achève de donner crédit à ses professions de foi, c'est qu'il paraît fort peu enclin à spéculer sur les questions dogmatiques. On cherche dans ses écrits, sur la foi de tous les anciens auteurs ecclésiastiques, sinon un système de théologie ou de métaphysique, sinon de thèses personnelles sur la nature des choses, de l'homme ou de Dieu, au moins une curiosité particulière de ce genre de problèmes : on n'y trouve que le souci de la pratique chrétienne, qu'une exhortation perpétuelle à l'oubli du monde et à la vie en Dieu.

2. *Les Actes du concile de Saragosse du 4 octobre 380*¹.

Nous avons les Actes d'un concile de Saragosse, auxquels souscrivirent, avec huit autres évêques, Phœbadius d'Agen², Delfinus de Bordeaux, Symposius d'Astorga et Hydace de Mérida. Ce concile est sans aucun doute le concile de Saragosse dont parle Sulpice Sévère, qui y mentionne la présence d'évêques aquitains³, et celui dont parle Priscillien, qui nomme, comme y ayant pris part, Sympo-

1. Mansi, t. III, p. 633. Bruns, pars II, p. 13. Cf. Hefélé, t. II, 2^e éd., p. 126. Maassen, p. 216. La date de 380 nous est fournie par les manuscrits : *IV nonas octobris era CCCCXVIII*. On sait que l'ère espagnole part du 1^{er} janvier de l'an 38 avant Jésus-Christ.

2. Sous la forme altérée *Fitadius*, Fitadius et Delphinus signèrent les premiers, évidemment en qualité d'hôtes étrangers.

3. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 1 : « *Cui tum etiam Aquitani episcopi interfuerunt* ». Sulpice ajoute : *Verum hæretici committere se iudicio non ausi* ; c'est qu'Hygin, Salvien et Instance n'assistèrent pas au concile ; leurs noms ne figurent pas parmi les suscriptions de notre concile.

sus et Hydace¹. La date de 380 que portent les *Actes* convient exactement aux données fournies sur le concile par Sulpice et par Priscillien².

Les canons de Saragosse ne portent condamnation contre aucune personne et contre aucun groupe. On y voit prohibés certains usages peu conformes à la discipline commune, qui caractérisent un christianisme de conventicules et une tendance au rigorisme; mais le concile de 380 ne crut devoir censurer, chez les ascètes dont elle réprouva les excès de zèle, aucune thèse doctrinale.

3. Filastre, évêque de Brescia, composant vers 383 son *Livre des diverses hérésies*³, y décrit (§ LXXXIV) une secte de formation évidemment récente, répandue dans « les Gaules, l'Espagne et l'Aquitaine », qui n'a pas encore de nom et qu'il propose d'appeler secte des *Abstinentes*. Les *Abstinentes*, dit Filastre, cherchaient à persuader les époux de renoncer au mariage, et se vouaient à l'abstinence dans les aliments. Leur hérésie semblait procéder à la fois du manichéisme et du gnosticisme⁴.

Le seul rapprochement de l'hérésie anonyme hispano-gauloise avec le manichéisme et le gnosticisme nous inviterait à y reconnaître ce qu'on devait appeler un peu

1. Prisc., p. 33, 20; p. 40, 10. Je n'insiste pas sur l'identification du concile des *Actes*, du concile de Sulpice et du concile de Priscillien; aucun doute n'est possible sur ce point. A comparer seulement le texte de Sulpice et le texte des *Actes*, on avait à la rigueur le droit d'hésiter. Mais depuis que l'on possède le *Liber ad Damasum*, la nécessité est absolue de reconnaître dans le concile de Priscillien celui de Sulpice, et dans le concile des *Actes* celui de Priscillien.

2. Voir l'Appendice III.

3. Filastrius, *Diversarum haereseon liber*, éd. Marx, voir p. 45. Le chap. LXXXIV porte aussi (dans la seconde partie du livre, qui traite des hérésies postérieures à Jésus-Christ) le n° LVI. Sur la date du livre de Filastre, voir l'éd. de Marx, p. XIII.

4. Alii sunt in Gallis et Hispanis et Aquitania veluti Abstinentes, qui et Gnosticorum et Manichaeorum particulam perniciosissimam æque secuntur, eandemque non dubitant prædicare, separantes persuasionibus conjugia hominum, et escarum abstinentiam promittentes.

plus tard le priscillianisme. Mais cette identification est confirmée par Augustin, qui en écrivant son *De Hæresibus*, où il a fait souvent usage du livre de Filastre, a incorporé dans sa notice sur le priscillianisme la notice de Filastre sur les *Abstinentes* ¹.

Le témoignage de l'évêque de Brescia tire son prix de ce qu'il fut rédigé dans la première période de la querelle qui nous occupe, et par un personnage qui n'avait pas eu à y prendre lui-même parti. Il nous fait connaître ce que l'on pouvait savoir et penser des priscillianistes, dans la province milanaise, avant que le nom de Priscillien fût devenu célèbre. Tout ce que Filastre sait avec certitude des Abstinentes, c'est qu'ils sont ennemis du mariage, et se refusent le libre usage des aliments naturels. Ainsi c'est seulement en morale qu'il affirme que les priscillianistes se rencontrent avec les gnostiques et les manichéens. Quant à la thèse dogmatique dont il veut faire le fondement de leur ascétisme, il n'est pas assuré qu'ils la formulent explicitement ². Mais il estime que les pratiques constatées chez eux supposent des doctrines gnostiques ou manichéennes.

Nos trois plus anciens documents, écrits de Priscillien, canons de Saragosse et notice de Filastre, ne se répètent point ; mais ils s'accordent d'une manière plus instructive. Les écrits de Priscillien nous ont comme fait entrer dans un milieu piétiste, et nous ont fait connaître les préoccupations morales et religieuses d'un groupe qui se distinguait surtout par un haut degré d'exaltation ; nous y avons vu

1. S. Augustin, *Liber de Hæresibus*, § LXX (Migne, XLII, 44).

2. Dans la première phrase, citée ci-dessus, de la notice, *eademque dubitant prædicare* se rapporte aux abstinences. Voir surtout la dernière phrase : « Hoc autem ideo faciunt, ut escas paulatim spernentes dicant non esse bonas, et ita non a deo hominibus escæ causa fuisse concessa, sed a diabolo factas ut adsérant ; ita sentiunt inque hoc jam creaturam a deo creatam, sed a diabolo eam factam ut prædicent enituntur ; que hoc mendacio multorum animas captivarunt. »

apparaître aussi (Traités I et II) les imputations d'hésitations diverses (gnosticisme et manichéisme entre autres) qu'avaient suscitées les austérités des confrères et les allures un peu mystérieuses. Les canons de Saragose nous font voir ce même groupe jugé du dehors par les évêques espagnols : les évêques s'efforcent d'être impartiaux ; ils refusent d'accueillir des accusations d'hérésie trinitaire qu'ils jugent passionnées et mal établies, mais aperçoivent un péril pour l'unité religieuse dans les manifestations extra-disciplinaires d'une piété trop personnelle qui tendrait facilement à se désintéresser de l'institution ecclésiastique. Enfin la notice de Filastre est l'expression du sentiment d'extrême défiance que les adversaires piétistes avaient répandu dans les provinces étrangères à l'égard de la secte naissante.

4. Au cours de l'année 385², tandis qu'un certain nombre d'évêques espagnols et gaulois étaient réunis à Trèves, l'on jugeait les priscillianistes, Ambroise de Milan se rendant dans cette ville, comme ambassadeur de Valentinien II. Il y a dans la relation officielle de son ambassade³, et dans une autre de ses lettres⁴, quelques traits à recueillir sur

1. En tant qu'ils concernent le priscillianisme. Il semble en effet probable, comme on le verra plus loin, que le groupe dont Priscillien fait partie n'y est pas visé exclusivement.

2. Sur la date de la deuxième ambassade d'Ambroise, voir l'Appendice.

3. S. Ambroise, *Ep.* XXIV. Migne, XVI, 1035. Cf. § 12, col. 1039 : *... ut cum videret me abstinere ab episcopis qui communicabant et qui aliquos, devios licet a fide, ad necem petebant, commotus eis in me sine mora regredi. Ego vero libenter, etsi me plerique insidias eorum non crederent, ingressus sum iter, hoc solo dolore percitus, Hyginum episcopum senem in exilium duci comperi, cui nihil jam extremus superesset spiritus. Cum de eo convenirem comites ejus, ne veste, sine plumario, paterentur extrudi senem, extrusus ipse sum.*

4. *Ep.* XXVI, col. 1042, § 3 (deuxième lettre adressée à un magistrat sur la légitimité de l'exercice du *jus gladii*) : *Sed vehementior facta [quaestio], posteaquam episcopi reos criminum gravissimorum in publicis judiciis accusare, alii et urgere usque ad gladium supremamque mortem alii accusationes hujusmodi et cruentos sacerdotum triumphos perciperunt. Quid enim aliud isti dicunt, quam dicebant Judaei, reos*

procès de Trèves et sur le milieu où l'affaire se jugea. Ambroise refusa de communier avec les évêques qui implorèrent de leur empereur la mise à mort de Priscillien et de ses amis, encore qu'à son avis ceux-ci se fussent écartés de la foi (*devios licet a fide*).

5. Nous avons une lettre de l'empereur gaulois Maxime, adressée au pape Sirice, et qui accompagnait l'envoi d'un procès-verbal d'aveux faits par les priscillianistes¹. Les aveux, certainement extorqués, portaient sur des faits infamants, dont l'empereur eût rougi de parler.

6. En 389², le rhéteur gaulois Latinus Pacatus Drepanius prononça au sénat romain, en séance impériale, un panégyrique de Théodose. Ce discours nous a été conservé³. On était au lendemain de la victoire de Théodose sur Maxime; l'invective contre le tyran abattu devait s'unir, dans le panégyrique, à l'éloge du prince légitime qui l'avait renversé. Or entre les crimes imputés à l'usurpateur, celui que Pacatus juge le plus exécrationnel, et qu'il mentionne le dernier comme ayant mis le comble aux for-

minum legibus esse publicis puniendos, et ideo accusari eos etiam a sacerdotibus in publicis judiciis oportuisse, quos asserunt secundum leges oportuisse puniri?

1. Migne, XIII, 591; C. S. E. L., xxxv A, 90. Voir § IV : Ceterum quid adhuc proxime proditum sit Manichæos sceleris admittere, non argumentis, neque suspicionibus dubiis vel incertis, sed ipsorum confessione inter judicia prolatis, malo quod ex gestis ipsis tua sanctitas, quam ex nostro ore cognoscat; quia hujusmodi non modo factu turpia, verum etiam fœda dictu, proloqui sine rubore non possumus.

La lettre de Maxime est probablement de 385 (pas antérieure au printemps; la lettre ne peut être la première que Sirice, élu dans la seconde quinzaine de décembre 384, reçoive de Maxime, puisqu'elle ne contient pas de félicitations). Elle pourrait être postérieure à la mort de Priscillien (quid *adhuc* proxime) et se rapporter à des procès intentés, en 385 ou 386, à des personnes de son groupe. Mais les nouveaux aveux en question peuvent aussi avoir été faits pendant la deuxième ou la troisième phase du procès criminel de Priscillien et de ses co-accusés.

2. Rauschen, p. 299.

3. Bachrens, *Panegyrici latini*, n° XII, p. 217. — Migne, XIII, 477. Voir aux §§ XXVIII et XXIX.

faits de Maxime, est la mise à mort des priscillianistes. On avait, dit-il, versé le sang innocent ; Priscillien et ses amis, sous la main du bourreau, avaient rendu à la Divinité de nobles âmes. On s'était abaissé jusqu'à envoyer au supplice des femmes ; on avait traîné à la mort la veuve d'un poète fameux (Euchrotia, veuve du rhéteur Delphidius) ; et c'était « le zèle trop ardent d'Euchrotia pour la religion, c'était le culte trop zélé qu'elle offrait à la Divinité », qui avait provoqué contre elle la fureur des évêques.

Le rhéteur Pacatus, qui était païen et dont les jugements en matière théologique n'ont évidemment aucune valeur, avait des attaches avec le monde des professeurs aquitains, où Priscillien avait eu des partisans. Cet ami d'Ausone¹ a pu connaître Delphidius et Euchrotia ; peut-être se serait-il prononcé, lui personnellement, en faveur de la secte opprimée, par amitié pour une ou deux des victimes d'Itace. Mais on doit faire attention que le panégyrique fut récité devant le très chrétien empereur Théodose, en séance solennelle du Sénat romain, et que le païen Pacatus n'était pas libre de trancher à sa guise, en pareille occasion, des questions de foi chrétienne. Le discours avait-il été soumis au souverain, suivant la règle en usage dans les états modernes, et faut-il croire que l'orateur a exprimé, sur le procès des priscillianistes, l'opinion de Théodose lui-même ? Il est certain seulement que Pacatus n'aurait pu déclarer les suppliciés de Trèves innocents, s'il n'avait eu l'assurance que l'empereur ne souscrivait pas à la sentence, et que non content même de désapprouver, comme saint Ambroise, la nature des peines édictées, il mettait au moins en question la culpabilité des condamnés. La preuve que le panégyrique de Pacatus n'a pas déplu, c'est qu'il

1. Ausone lui a dédié ses poèmes 20, 23 et 27.

fut, aussitôt après l'avoir prononcé, nommé proconsul d'Afrique¹.

7. Notre septième document se trouve dans les œuvres de saint Jérôme. Il se compose de trois courtes notices de son *Catalogue des écrivains chrétiens* (écrit en 392), les notices de Priscillien et de ses deux amis Latronien et Tibérien².

CXXI. « Priscillien, évêque d'Avila, que la faction d'Hydace et d'Itace fit envoyer au supplice à Trèves par le tyran Maxime, a écrit de nombreux petits livres, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à moi. Il y a, aujourd'hui encore, des personnes qui l'accusent d'avoir professé une hérésie gnostique, celle de Basilide et de Marcus, dont parle Irénée. D'autres soutiennent qu'il n'a jamais admis les doctrines qu'on lui impute. »

Aujourd'hui encore (*usque hodie*) : ces mots impliquent que Jérôme en 392, s'il affecte de ne pas se prononcer entre les partisans et les adversaires de Priscillien, ne demeure pourtant pas indifférent dans le débat. La thèse accusatrice lui paraît destinée à tomber, et c'est donc qu'il

1. Rauschen, p. 299. Pacatus fut proconsul d'Afrique en 389-390.

2. Hieronymi, *Liber de viris illustribus*, §§ CXXI, CXXII, CXXIII. Migne, XXIII, 71. Ed. C. Richardson, p. 53.

§ CXXI : Priscillianus, Abilæ episcopus, qui factione Hydacii et Ithacii Treveris a Maximo tyranno cæsus est, edidit multa opuscula, de quibus ad nos aliqua pervenerunt. Hic usque hodie a nonnullis gnosticæ, id est Basilidis vel Marci, de quibus Irenæus scripsit, hæreseos accusatur, defendentibus aliis, non ita eum sensisse, ut arguitur.

§ CXXII : Latronianus, provincia Hispaniæ, vir valde eruditus et in metrico opere veteribus comparandus, cæsus est et ipse Treveris cum Prisciliano, Felicissimo, Juliano et Euchrotia, isdem factionis auctoribus. Exstant ejus ingenii opera diversis metris edita.

CXXIII : Tiberianus, Bæticus, scripsit pro suspicione qua eum Prisciliano accusabatur hæreseos *Apologeticum* tumentis compositoque sermone; sed post suorum cædem, tædio victus exsilii, mutavit propositum, et juxta Sanctam Scripturam « canis reversus ad vomitum suum », filiam, devotam Christo virginem, matrimonio copulavit. — Le *De viris illustribus* est daté par saint Jérôme lui-même, dans son introduction, de la XIV^e année le Théodose (392).

la juge mal fondée. Mais voyons la troisième des notices.

« Tibérien, de la province de Bétique, a écrit, pour se défendre des soupçons d'hérésie qu'on avait élevés contre lui en même temps que contre Priscillien, une *Apologie* dont le style a de l'enflure et de la recherche. Mais après le supplice de ses amis, l'ennui de l'exil l'accabla. Il renonça à ses vœux et (l'Écriture ne dit-elle pas : *le chien retourne à son vomissement* ?) il maria sa fille, qui avait consacré au Christ sa virginité. »

La pensée de Jérôme est ici à peine voilée : la voie de renoncement où Tibérien s'était engagé, où sa fille l'avait suivi, c'est par une faiblesse coupable qu'il s'en est écarté lui-même et qu'il en a détourné sa fille. Jérôme a beau surveiller sa plume, et se garder d'approuver explicitement ce que des conciles ont condamné. Lui qui a passé, comme Priscillien, et probablement avec plus de raison¹, pour un ennemi du mariage, qui dans l'apparence d'une retraite volontaire a connu comme Tibérien l'ennui de l'exil, le *propositum* des Priscillianistes lui paraît louable, et il est visible que sa sympathie est avec eux. Les trois mots *tædio victus exiliū*, qui sont ici appliqués à Tibérien, Jérôme les a employés ailleurs, à propos du pape Libère dont ils expliquent la chute²; ainsi le cas de Tibérien lui paraissait offrir de l'analogie avec le cas de Libère, qui avait souscrit à la formule « arienne ». Il est remarquable encore qu'il appelle le supplice de Priscillien non pas *supplicium*, mais *cædes*, c'est-à-dire : meurtre.

1. On ne trouverait pas, dans Priscillien, un mot aussi compromettant que celui que Jérôme écrivit en 392 (*Adv. Jovin.*, I, 4, 26 parlant de saint Pierre) : *Sordes nuptiarum abluere cruore martyrii* (Migne, XXIII, 247), ou encore (même livre, I, 4) : *Si bonum est mulierem non tangere, malum est ergo tangere*.

2. Jérôme, *Chron.*, Ol. CCLXXXIII (Schœne, *Eusebii Chronicor. libri II*, t. II, p. 194) : *quoad Liberius tædio victus exiliū et in heretica pravitate subscribens...*

Jérôme devait en savoir plus long qu'il ne dit sur le compte des priscillianistes. Si, comme je le crois, le voyage de Priscillien, Salvien et Instance à Rome doit être placé au commencement de 382, Jérôme, qui arriva lui-même à Rome en 382¹, ne les a probablement pas rencontrés ; mais au moins, lorsqu'il arriva, le séjour des trois évêques espagnols était-il encore récent. Il vécut jusqu'à la fin de 384 dans l'entourage du pape Damase, dans un monde de clercs et de saintes personnes où l'on ne pouvait ignorer tout à fait la suite de cette querelle espagnole. Déjà enfin il était ce qu'il est toujours demeuré, un publiciste religieux curieux de tout connaître dans les choses ecclésiastiques de son temps. Mais quand les informations orales lui auraient manqué, il a lu plusieurs écrits de Priscillien, il n'y a pas trouvé d'hérésie gnostique, et c'est sur cette lecture qu'il l'a jugé sans défaveur.

Il faut se souvenir aussi que Jérôme, à Bethléem et en 392, se savait suspect aux anti-rigoristes, alors très puissants à Rome, et que sur le chapitre délicat des condamnations de Trèves il était tenu à beaucoup de réserve. Pendant les années qui avaient suivi son retour de « Babylone », il s'était tenu coi dans sa lointaine Bethléem, s'adonnant uniquement à la philologie sacrée². En 392, comme il le constate lui-même, il rompait à peine ce long silence. Il ne pouvait à ce moment, sans une imprudence

1. Rauschen, *Jahrbücher*, p. 134. Grützmacher, *Hieronymus*, t. I, p. 51.

2. Voir la liste chronologique de ses œuvres, de 379 à 395, dans Rauschen, p. 580-581. Pour les *Lettres*, destinées à la publicité, et les plus répandues de ses publications, Rauschen n'en cite qu'une écrite entre 385 et 393, la XLVI^e : c'est une lettre de Paula et Eustochium à Marcella. En fait d'ouvrages, il ne publia rien en 385 et 386 ; en 387 et 388, seulement quelques commentaires de livres canoniques ; en 389 et peut-être en 390, quelques travaux de philologie hébraïque ou des fascicules de sa Bible la traduction du *De Spiritu sancto* de Didyme est placée entre 389 et 391. Ce n'est qu'en 391 que recommence vraiment son activité d'auteur, avec les *Vies* de Malchus et d'Hilarion. L'année suivante parurent les *Adversus Jovinianum* et le *De Viris illustribus*.

qui n'était pas de son caractère, prendre parti d'une manière ouverte pour les « manichéens » d'Espagne. Et il suffit qu'il laisse voir, dans son Catalogue, qu'il penchait à les absoudre, pour qu'on reconnaisse qu'il leur était décidément favorable.

8. Sur le rhéteur aquitain Delphidius, qui a été regardé comme le fondateur de la secte priscillianiste, quelques indications utiles sont fournies par deux pièces de vers d'Ausone ¹, écrites peu après 385, et consacrées à la mémoire de Delphidius et de son père Patéra ².

II

Des historiens récents de Priscillien ont cru pouvoir n'admettre comme source d'informations sur sa doctrine (pour son histoire, en effet, on ne peut se dispenser de recourir à Sulpice Sévère), que les textes ou groupes de textes que l'on vient d'énumérer. M. Paret a défini le carac-

1. Ausone, *Professores*, IV-V (éd. Schenkl, 5-6). La pièce V finit par les vers : « Minus malorum munere expertus Dei, | Medio quod aëvo raptus es, — Errore quod non deviantis, filiae, | Pœnaque læsus conjugis » (Procula et Euchrotia). Ainsi Ausone croit à l'erreur de Procula (et d'Euchrotia). Le recueil des *Professores* n'offre d'allusion à aucun événement postérieur à la mort de Priscillien ; d'autre part (Schenkl, p. vii, n. 5) il est par la date proche des *Parentalia* (383-84) ; il sera à peu près de 385-87. Si Ausone paraît approuver la condamnation d'Euchrotia, c'est sans doute qu'il écrivait avant la chute de Maxime (388), et le retour d'opinion qui s'ensuivit.

2. Deux documents pourraient encore être classés dans ce premier dossier :

9° Le texte d'Augustin, *De nat. boni*, XLVII (Migne, XLII, 570 ; C. S. E. L., xxv, 887), sur les honteux aveux faits en Gaule par certains manichéens qui ne peuvent être que les priscillianistes. Écrit après l'an 400, ce texte rapporte des propos tenus à Rome en 387-388, par un *quidam vir catholicus*. Voir ci-après, Chap. v.

10° La lettre CCXXXVII^e d'Augustin, *ad Ceretium*, qui contient les extraits d'un commentaire priscillianiste sur l'*Hymne de Jésus-Christ des Actes apocryphes de l'Apôtre Jean*. Ce commentaire pourrait en effet être l'œuvre de Priscillien lui-même. Voir au Chap. III et à l'App. II.

lère du mouvement de « réforme » religieuse (au sens du xvi^e siècle) dont Priscillien fut, suivant lui, l'apôtre, d'après les seules données qui lui étaient offertes par les onze Traités et par les canons de Saragosse. Ce que M. Lavertujon appelle « le dossier de Priscillien ¹ », est simplement notre premier dossier.

Il est sûr que nos huit documents contemporains sont les seuls qui nous donnent, sur le priscillianisme original, des informations directes, sûres et concordantes. Mais notre premier dossier présente une évidente lacune : il ne nous fait connaître que d'une manière insuffisante l'accusation d'hérésie à laquelle Priscillien a succombé. La thèse d'Hydace et d'Itace n'apparaît, dans les deux *Apologies* (*Tract.* I et II) de Priscillien, que par une sorte de reflet ; et l'empereur de Trèves, les évêques de Milan et de Bressa, le prêtre de Rome et de Bethléem n'ont recueilli pour nous qu'un écho éloigné des clameurs d'hérésie dont retentirent l'Espagne et la Gaule. Si nous en étions réduits à nos huit documents, la condamnation de Priscillien ne paraîtrait pas seulement injustifiée, elle serait inexplicable.

Force nous est donc de recourir aux documents accusateurs qui ont été conservés, et dont la série ne commence qu'aux environs de l'an 400.

Mais ici se présentent de graves difficultés. En effet, les auteurs catholiques du v^e siècle ne traitent point du priscillianisme primitif, mais du priscillianisme de leur temps, et il n'est pas sûr que la petite secte opiniâtre qui

1. Du moins les pièces 1 à 7 de ce dossier. Voir au t. II de A. Lavertujon, *Salpice Sévère*, dans les *Petits essais, Notes et Notules*, le très intéressant mémoire intitulé : *Le dossier de Priscillien*. On peut reprocher à M. Lavertujon comme à M. Paret d'avoir abusé de ce fait accidentel qu'entre les pièces du procès, seules ou presque seules (Filastre ; Concile de Saragosse) les pièces à décharge ont subsisté. L'essentiel du dossier d'accusation contemporain nous fait défaut. Après tout, Priscillien a été condamné ; c'est un fait dont il y avait à tenir compte.

était issue du groupe religieux de Priscillien s'en soit tenue strictement, pendant tout le v^e et le vi^e siècle, à son enseignement dogmatique. Vivant isolée de l'Église, une théologie indépendante a pu s'y développer, et peut-être des particularités peu sensibles, par lesquelles l'auteur des onze Traités tendait à l'hétérodoxie, s'y sont-elles beaucoup accusées ¹.

D'autre part, le témoignage des catholiques du v^e siècle sur la doctrine des priscillianistes de leur temps est suspect de prévention. Depuis le moment où Priscillien fut condamné à Trèves, et surtout après que le concile de Tolède de 400 eut contraint le groupe d'évêques qui étaient restés fidèles à son souvenir de le désavouer, il passa aux yeux de tout le monde catholique pour un hérétique de l'espèce la plus dangereuse; ce fut dès lors pour les théologiens orthodoxes un devoir pieux, en même temps qu'une tâche facile, de charger sa mémoire d'erreurs et de superstitions. La controverse anti-priscillianiste offrit à divers docteurs espagnols, désireux de mettre à profit leur érudition ou d'exercer leur subtilité, une matière de choix. Des recherches récentes ont jeté quelque lumière, une lumière encore

1. Cette hypothèse est admise par M. von Schubert (Moeller-von Schubert, t. I, p. 542), qui sur l'hérésie de Priscillien lui-même hésitait à se prononcer. « Il n'est pas douteux, écrit-il, qu'au temps de Léon le Grand un dualisme gnostique, des spéculations astrologiques, une christologie docétique, une théorie panthéistique de l'âme, des principes encratites en morale, ne fissent partie intégrante de la doctrine priscillianiste. » C'est beaucoup. Même hypothèse dans l'*Espagne chrétienne* de Dom Leclercq, p. 456. M. von Schubert et Dom Leclercq auraient pu alléguer un mot de la lettre de Turibius (§2; Migne, LIV, 693): « cum alii veteri errori blasphemiarum suarum augmenta contulerint. » Mais Turibius lui-même ne fait guère ici qu'une hypothèse. Il est plus vraisemblable que la secte s'en tint comme son chef (l'article des apocryphes et de l'inspiration mis à part) à la doctrine de l'Église. Il n'y a aucune trace d'hérésie, sauf l'usage des apocryphes, dans les écrits de Bacharius, le seul auteur certainement priscillianiste du v^e siècle. On verra aussi un peu plus loin que les anti-priscillianistes se plaignent souvent de la perfidie des membres de la secte, qui professaient, disent-ils, un attachement mensonger au Symbole, et n'avaient jamais leurs erreurs.

trouble, sur ce genre d'écrits ¹. En fait de compositions du ^v^e siècle dont les auteurs aient connu ou pu connaître des priscillianistes en Espagne (il n'y avait plus guère de priscillianistes qu'en Espagne), nous connaissons le *Commonitoire* d'Orose ², le *Libellus* et le *Commonitoire* de l'évêque Turibius d'Astorga ³, le *Symbole avec Anathématismes* de l'évêque Pastor de Palencia ⁴; peut-être y faut-il ajouter

1. Dom G. Morin, *Pastor et Syagrius, deux écrivains perdus du V^e siècle*, dans la *Revue bénédictine*, 1893, p. 385 et suiv. — Künstle, *Eine Bibliothek der Symbole*, etc. (1900). — *Antipriscilliana* (1905). Ces deux derniers livres ne doivent être consultés qu'avec précaution. L'auteur voit des *Antipriscilliana* dans plusieurs textes qui n'ont rien à voir avec Priscillien.

2. Priscillien, éd. Schepss, p. 151 et suiv.

3. Écrits perdus, mais dont le contenu est conservé dans la lettre XV de Léon le Grand, *ad Turibium* (Migne, LIV, 677), datée de 447. Léon y déclare (cap. xvi), qu'il suit pas à pas le texte du *libellus*. M. Künstle, *Antiprisc.*, p. 117 et suiv., essaie de prouver que la lettre de Léon est une crypte. Son argument le plus grave (p. 123) est que la lettre contient le terme théologique espagnol : *Spiritus, qui de utroque processit*. Mais M. K. convient lui-même que l'idée du *de utroque* (c'est-à-dire du *filiouque*) est ailleurs clairement exprimée par Léon : en admettant que le terme est exclusivement espagnol, Léon aura pu le prendre dans Turibius. Quant à la déclaration de Léon sur l'utilité des constitutions des princes contre les hérétiques, dont le libéralisme de M. K. s'afflige, elle répond exactement à la politique de Léon, qui a sollicité et obtenu des rigueurs contre les manichéens. Enfin la lettre, attestée vers 468 par Hydace le Chroniqueur ad a. 447), et insérée vers 500 dans la collection Quesnel, la collection de Freising et la collection du Vatican, peu après dans la collection de Chieti (Maassen, p. 260), ne peut pas avoir été fabriquée après 563, comme le voudrait M. K., à l'aide des *Chapitres de Braga*. Ce sont évidemment les Chapitres qui ont été établis sur la lettre de Léon, ou peut-être je le croirais d'après la comparaison du chap. II de Braga et du chap. II de Léon sur le *Libellus* de Turibius qui avait servi de modèle à Léon. En somme : 1^o la lettre de Léon est indubitablement authentique ; 2^o les données de la lettre de Léon doivent être prises dans l'ensemble comme fournies par Turibius.

4. Les *Regulæ fidei contra omnes hæreses, et maxime contra Priscillianos* dans, III, 1002, figurent en deux collections canoniques (Maassen, p. 217 à la suite des Actes de Tolède 400; n'appartenant évidemment pas à ce concile, on les a attribuées à un supposé concile de Tolède de 447 (Maassen, *ibid.* ; Hefelé, II, 2^e éd., p. 306) qui, bien que Léon en ait demandé la réunion dans sa lettre à Turibius, n'a peut-être pas eu lieu (voir Künstle, *Antiprisc.*, p. 33, d'après Dom G. Morin). La pièce, qui n'a rien de conciliaire, a été identifiée par Dom Morin (art. ci-dessus cité) avec l'écrit de Pastor de Palencia désigné par Gennadius, c. LXXVI. C'est un point à tenir pour acquis (De même Künstle, *Bibliothek*, p. 32 et *Antiprisc.*, p. 40, le texte p. 43).

SUMM. — Priscillien.

divers opuscules, conservés sous des noms d'emprunt, que Gennadius attribuait à un certain Syagrius ¹. La matière de ces anciens factums espagnols se retrouve dans les articles *Priscillianistes* des deux grands Recueils d'hérésies du v^e siècle, celui d'Augustin et celui de l'anonyme *Prædestinatus* ²; dans une lettre du pape Léon le Grand : plus tard dans les *Capitula* dressés par le concile de Braga de 563 ³.

Or l'on constate, en lisant ces textes, que si tous les catholiques, depuis le concile de Tolède de 400 jusqu'au concile de Braga de 563, ont été d'accord pour condamner les priscillianistes, ils ne l'ont pas été pour moti-

1. Autre identification de Dom Morin, même article, entre Gennadius c. LXV et les *Regule definitionum prolata a sancto Hieronymo presbytero*, éditées depuis par Künstle, *Antiprisc.*, p. 142-159. Si l'on donne raison à Dom Morin sur ce premier point avec Künstle, *Bibliothek*, p. 19 et p. 72 et suiv., cf. *Antiprisc.*, p. 127 : l'identité est au moins probable, on le suivra aussi dans la conséquence qu'il en tire : ayant trouvé dans un manuscrit de Reims n° 295 sept traités de controverse sur le Symbole, transcrits après les *Regule* susdites, Dom Morin y a reconnu les sept autres livres que Gennadius LXV a lus *sub hujus Syagrii nomine*, mais hésitait à attribuer à Syagrius. Ce sont : 1^o *Exhortatio S. Ambrosii ad neophytos de Symbolo* Caspari, *Ungeprüfte ... Quellen*, p. 132; *Alte und neue Quellen*, p. 187; 2^o Ps. Augustin, Sermon 232 Migne, XXXIX, 2175; 3^o La pièce Migne, XVII, 559, qui a passé sous divers noms; 4^o à 7^o, Ps. Aug., Sermons 236 à 239 Migne, XXXIX, 2181. Künstle *Bibliothek*, p. 63 a signalé dans ces sept pièces, et dans les *Regule* des allusions à diverses hérésies attribuées aux priscillianistes. Mais il serait prudent de ne compter comme écrits antipriscillianistes que ceux où Priscilien est condamné nommément, ce qu'on ne voit nulle part dans tous ces écrits attribués à Syagrius. Un auteur qui condamne la série des erreurs imputées au priscillianisme sans nommer Priscilien, peut toujours être un priscillianiste qui se défend; tel est certainement le cas de Bachianus, sur lequel M. Künstle s'est trompé un peu lourdement. *Antiprisc.*, p. 163 et suiv. Un auteur qui ne condamne qu'une ou deux des multiples erreurs imputées à Priscilien, par exemple le sabellianisme, peut n'avoir pas du tout pensé à lui.

Il est douteux qu'il faille avec M. Künstle *Bibliothek*, p. 100, *Antiprisc.*, p. 181, classer dans la littérature antipriscillianiste les six premiers des *Sept Livres De Trinitate* attribués faussement à Vigile de Thapsus Migne, LXII, 247; j'excepte un mot sur les lectures d'apocryphes, à la fin du livre VI, et aussi les poèmes théologiques de Prudence *Antiprisc.*, p. 170.

2. Augustin, *Lib. de Hæres.*, LXX, Migne, XLII, 14. *Prædestinatus*, I, LXX, Migne, LIII, 612.

3. Ruus, t. II, p. 30.

ver la condamnation, et qu'ils ont eu sur la nature de l'hérésie priscillianiste des opinions très diverses. Itace assumait, vers 389, que le fond de la doctrine, encore qu'il s'y mêlât des parties de manichéisme et de diverses autres erreurs, avait été tiré de la gnose de Basilide et de Marcus. C'était là, dix ans plus tard, l'opinion de Jérôme, qui prêtait beaucoup d'importance, dans les théories cosmologiques de Priscillien, aux éons gnostiques Armagil, Barbelon, Abraxas, etc., auxquels il joignait les « démons » manichéens Thesaurus, Saclas et Nebroël ; il ne nota que plus tard des affinités avec Pélagé ¹. L'idée de cette combinaison est entièrement abandonnée par Orose. Priscillien n'est pour lui qu'un manichéen qui conserve l'Ancien Testament, qui s'adonne avec plus d'ardeur qu'un autre à l'astrologie et aux arts magiques, et qui participe par surcroît à l'erreur de Sabellius : « le Christ à lui seul est pour lui Père, Fils et Saint-Esprit. » Dans le résumé qu'il donne de l'hérésie priscillianiste ², il ne parle pas de gnose et ne nomme aucun gnostique.

Augustin, auquel le *Commonitoire* d'Orose était adressé, et après lui le *Prædestinatus*, se rapproche de la conception primitive : dans l'ensemble, gnostico-manichéisme, n'excluant pas de menus emprunts à quantité d'autres hérésies, dont celle de Sabellius. Un point très important était, suivant lui, que les priscillianistes, à l'exemple des manichéens, faisaient de l'âme humaine une parcelle de la substance divine ³.

1. Voir ci-après les textes de Jérôme, et le résumé de l'*Apologie* d'Itace, par Isidore.

2. *Commonitoire*, reproduit par Schepss, p. 151 de l'édition de Priscillien. Sur le contenu de cette pièce, voir l'Appendice IV, *L'Orthodoxie de priscillien*.

3. *Contra Mendacium*, V, 8-9 Migne, XL, 523 ; C. S. E. L., t. XLI, 179 : Priscillianista dicit, quod anima sit pars dei et ejusdem ejus est naturæ atque substantiæ.

L'exposé copieux des erreurs priscillianistes que rédigea vers 445 l'évêque d'Astorga Turibius, et que Léon le Grand fit sien, relève au contraire presque uniquement de la tradition inaugurée pour nous par Orose. Seul un détail de pratique, le jeûne observé le dimanche et le jour de Noël, lui paraissait justifier l'imputation de gnosticisme; et encore pensait-il ici à l'influence de Cerdon et de Marcion et non plus de Basilide et de Marcus ¹. Tout le fond de la doctrine était, à l'en croire, grossièrement manichéen ². Mais il accordait plus d'importance qu'Orose à l'erreur antitrinitaire de Priscilien : de la dernière place qu'elle occupait chez Orose dans l'énumération des erreurs de la secte, l'accusation de patripassianisme sabellien a passé chez Turibius à la première ³. En passant, Turibius ou du moins Léon qui s'inspire de lui notait un trait d'analogie avec l'arianisme ⁴, des souvenirs de Paul de Samosate et de Photin ⁵.

1. Voir ci-dessus, p. 17, n. 3. Léon I^{er} Ep. XV, cap. iv Migne, LIV, 682 : Sequentes dogmata Cerdonis atque Marcionis, et cognatis suis Manichaeis per omnia consonantes.

2. *Ibid.*, cap. v substance divine de l'âme ; vi le diable est un principe mauvais, ne du chaos et des ténèbres ; vii conjugalem copulam detestantur ; viii corps humain, œuvre du diable ; ix filios promissionis ex spiritu sancto conceptos ; x les âmes humaines sont des esprits célestes déchus, et pour leur peine, exiles dans des corps ; xi fatalité astrologique ; xii sub aliis potestatibus partes animae, sub aliis corpora naturam describunt ; xiii spéculations obscures, tirées de la *Memoria Apostolorum*, sur les douze fils de Jacob, qui sont douze puissances dont chacune préside à une partie des Ecritures canoniques, puissances capables de renouer l'épée à la substance divine dont elle est émanée ; sur x, xi, xii, xiii, rapprocher du texte de Léon le Commentaire d'Orose ; xiv encore très confus : diabolus nec le corps, œuvre d'un demiurge mauvais, soumis au pouvoir des esprits malfais et des astres.

3. *Ibid.*, cap. i : Primo atque capitulo demonstratur quam impie sentiant de Trinitate divini, qui et Patris et Filii et Spiritus sancti unam atque eandem substantiam esse personarum.

4. *Ibid.*, cap. ii : Secundo capitulo ostenditur ineptum vanumque commentum de processione virtutum ex Deo, quas habere volunt et omnes essentia sui in se processerit. In quo Arianorum quoque sententia continetur.

5. *Ibid.*, cap. iii : Tertio atque ultimo sermone designat, quod iidem impia

La description en seize articles que Turibius avait donnée du système priscillianiste, consacrée par la lettre du pape Léon, jouit de beaucoup d'autorité. Le concile de Braga de 563, tenu à une époque où la secte se mourait et n'était plus représentée que par quelques ignorants dans le nord-ouest de la Gallécie ¹, ne fit guère, dans ses dix-sept articles antipriscillianistes, que résumer les articles de Turibius-Léon ².

Pourtant vers 460, au lendemain de la controverse monophysite, Pastor de Palencia jugea utile de compléter le signalement donné par Turibius ; il augmenta encore l'importance de l'élément sabellien dans le système priscillianiste ³ ; il rappela un chef d'accusation auquel le concile de Tolède avait attribué une grosse importance, et qui tenait à l'épithète d'*Innascibilis* que Priscillien avait appliquée au Dieu-fils ⁴. Surtout, Pastor ajouta plusieurs indications nouvelles : les priscillianistes suivaient, dans la cérémonie du baptême, des usages contraires à la pratique romaine ⁵ ; ils enseignaient (avec Apollinaire) que le Fils de Dieu avait pris de l'humanité la chair seule, sans l'âme ⁶ ; avec quelque autre docteur (Origène ? Arius ?), que la divinité du Christ

asserant, ideo unigenitum dici Filium Dei, quia solus natus sit ex virgine. Quod utique non auderent dicere, nisi Pauli Samosatani et Photini virus hausissent...

1. *Concilium Bracaraense* I, procès-verbal initial (Bruus, II, 30) : Ignaris hominibus... qui in ipsa extremitate mundi et in ultimis hujus provincie regionibus constituti...

2. Même concile, *Proposita contra Priscillianam hæresim capitula*. Les dix-sept articles de Braga ne correspondent pas exactement aux dix-sept articles de Léon.

3. *Libellus in modum symboli* (Küstle, *Antiprisc*, p. 44, Anathèmes II, III, IV.

4. *Ibid.*, Anath. VI, VII.

5. Anath. XIX : Ut aliud in salutare baptismi contra sedem sancti Petri faciat.

6. Anath. V : « Si quis dixerit vel crediderit carnem tantum sine anima a filio dei fuisse susceptam, Anathema sit. » Il semble bien y avoir là une définition inexacte de l'hérésie d'Apollinaire.

était sujette à changements (*convertibilis et passibilis*¹) : avec Eutychès, que le Christ, Dieu incarné, n'avait eu qu'une seule nature².

Ainsi l'on a imputé aux priscillianistes une multiplicité d'erreurs extraordinaire. Déjà Augustin voyait avec effroi dans leur doctrine on ne sait quel pandémonium, quel mélange horrible et confus de toutes les aberrations théologiques³. Les priscillianistes, si l'on en croyait leurs adversaires, auraient cultivé les principales hérésies connues. « Que l'on repasse avec soin, écrit le pape Léon, la série complète des hérésies qui ont apparu avant l'époque de Priscillien ; on n'y trouvera presque aucune erreur dont l'impie n'ait subi la contagion⁴. » Le pape devrait même ajouter que Priscillien a participé d'avance à des erreurs qui n'ont été inventées qu'après lui, puisque Jérôme fait de lui un pélagien, et l'évêque de Palencia un monophysite.

On s'étonne aussi que certaines des erreurs qui sont cumulativement attribuées aux priscillianistes aient paru conciliables entre elles. Comment Priscillien pouvait-il d'une part simplifier trop son Dieu, identifier avec Sabellius les personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nier la Trinité, et d'autre part faire son Dieu trop multiple, « introduire, en

1. Anath. VIII : Si quis dixerit vel crediderit deitatem Christi convertibilem fuisse aut passibilem, A. S.

2. Anath. XIV : Si quis dixerit vel crediderit deitatis et carnis unam in Christo esse naturam, A. S.

3. *De Hæresibus*. LXX (les priscillianistes sont surtout gnostiques et manichéens), « quamquam et ex aliis hæresibus in eos sordes, tamquam in sentinam quamdam horribili confusione confluerint ».

4. Ep. XV, prologue (Migne, LIV, 679) : Nihil est enim sordius in quorumcumque sensibus impiorum, quod in hoc dogma non conflueret : quoniam de omni terrenarum opinionum luto multiplicem sibi faculentiam miscuerunt : ut soli totum biberent quicquid alii ex parte gustassent. Denique si universæ hæreses quæ ante Priscilliani tempus exortæ sunt diligentius retractentur, nullus pene invenietur error de quo non traxerit impietas istæ contagium.

dehors de la Sainte Trinité, on ne sait quels noms de divinités, et dire comme les gnostiques qu'il y a dans la divinité une Triade de Triades ¹ » ? Des théologiens, comme M. Künstle, qui admet en bloc comme fondées toutes les imputations qu'il trouve dans les textes contre Priscillien, trouveront sans doute un biais pour concilier rationnellement les deux thèses. Mais la simple logique et les faits attestés nous affirment qu'elles n'ont pu être posées par un même docteur, et qu'elles procèdent de deux tendances d'esprit inverses.

Ces théologiens espagnols ont voulu trop bien faire. Ils ont trop chargé le compte des priscillianistes. Il est peu vraisemblable qu'une secte du christianisme latin ait accepté et conservé pendant plus de deux siècles un système de doctrines dont toutes les thèses étaient opposées à la foi de l'Église, et qui participait à la fois à toutes les grandes hérésies du christianisme hellénique. Il est incroyable que le clergé de Gallécie presque au complet, dix évêques et quantité de prêtres, soient restés pendant quinze ans (385-400), attachés à ce système, et l'aient tenu pour catholique ². Il est encore moins concevable qu'une secte dont

1. Concile de Braga de 563, *Proposita Capitula*, cap. 1 : Si quis patrem et filium et spiritum sanctum... unam tantum ac solitariam dicit esse personam... Cap. 11 : Si quis extra sanctam trinitatem alia nescio quæ divinitatis nomina introducit, dicens quod in ipsa divinitate sit trinitas trinitatis (lecture de Mansi, Bruns et Künstle, *Antiprisc.*, p. 36 ; cod. Aug. *quod ipsa divinitate sit trinitatis*). Ce second Chapitre de Braga est un résumé inexact du chap. 11 de la lettre XV de Léon le Grand. Léon parlait seulement de *processiones quarundam virtutum ex Deo*. Bien que la contradiction soit ici moins patente, cette doctrine des émanations est l'antipode théologique du patripassianisme que Léon impute à Priscillien.

2. Sur le priscillianisme en Gallécie, voir ci-après, chap. v. — Sentence définitive du concile de Tolède de 400 Mansi, III, 1006 : « Herenas clericos suos sequi maluerat, qui sponte, nec interrogati, Priscillianum catholicum, sanctumque martyrem clamassent ; atque ipse usque ad finem catholicum hunc esse dixisset... Hunc cum his omnibus, tam suis clericis, quam diversis episcopis, hoc est Donato Acurio Emilio... » — Il n'y a aucun doute, l'après l'ensemble de la pièce, que ceux des évêques galléciens qui désavouèrent Priscillien au concile, ne l'eussent jusqu'alors tenu pour catholique.

l'enseignement était une gnose subtile et complexe, ait été populaire ; or c'est un fait que le priscillianisme a tiré sa force de l'ardent attachement des petites gens de la Gallécie¹, ce qui revient à dire qu'il a eu surtout une clientèle d'illettrés. Le priscillianisme a été pour les théologiens espagnols une sorte de monstre légendaire, dont le type traditionnel, qui devait être l'assemblage de toutes les difformités, se modifiait peu à peu dans les descriptions successives des conteurs, et tantôt perdait, on ne sait par quel accident, quelque'un de ses membres étranges, tantôt s'ornait d'un nouveau trait horrible ou repoussant.

Au surplus, nos hérésiologues ont pris soin de nous prévenir eux-mêmes, et à plusieurs reprises, que leurs informations n'étaient pas de toute sûreté.

Ils s'indignent de la profonde dissimulation des membres de la secte. Bien que leur doctrine, on le savait, on n'en doutait aucunement, fût toute faite d'hérésies, les priscillianistes affectaient de ne rien croire que l'Église n'admit, et professaient un grand attachement au Symbole ; on n'avait jamais vu d'hérétiques aussi menteurs. Cette accusation complémentaire de duplicité, qui se retrouve dans les principaux écrits antipriscillianistes² et qui avait été

1. Sentence définitive de Tolède :... extortum sibi de multitudine plebis... ; habentes hanc fiduciam, quod cum illis propemodum totius Gallæciæ sentiret plebium multitudo. — Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 5 : multos nobilium pluresque populares... — Léon I^{er} (en 445) : Quæ vero illic aut quanta pars plebium a contagione hujus pestis aliena est... — Concile de Braga de 563 : ignaris hominibus..., qui in ipsa extremitate mundi et in ultimis hujus provinciæ regionibus constituti aut exiguum aut pæne nullam rectæ eruditionis notitiam contigerunt.

2. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 46 : Superstitio exitiabilis, arcanis occultata secretis.

S. Augustin, Ep. CCXXXVII, ad Ceretium, § 3 :... Possunt enim aliqui hæretici reperiri fortasse immundiores, sed nullus istis fallacia comparatur... Cf. tout son traité *Contra mendacium*, Migne, XL, 517-548 ; C.S.E.L., t. XLI, 469. — Ep. Turibii asturicensis, cap. iv (Migne, LIV, 694) : Si catholicorum aliquis paulo constantius, destructionis causa, assertioni resistat, continuo inficias eunt, et perfidiam perfidia occultant. — Leo M.,

déjà mise en avant par Itace¹, signifie simplement que l'on ne pouvait surprendre chez les priscillianistes l'énonciation, parlée ou écrite, des erreurs qui leur étaient attribuées, et que rien de ce qui nous a été rapporté sur leur compte par leurs adversaires n'était puisé aux sources directes.

Si l'on étudiait ici la doctrine des priscillianistes des v^e et vi^e siècles, les données de la tradition hérésiologique devraient peut-être, et moyennant une prudence extrême, être prises en considération. Mais c'est le priscillianisme originel que nous voulons connaître, et dans toute l'accusation postérieure à Priscillien, c'est l'accusation itacienne primitive que nous cherchons à retrouver. Nous ne devons retenir, de tous les documents du v^e siècle sur l'hérésie priscillianiste, que ceux qui procèdent directement des documents accusateurs rédigés soit au temps de Priscillien, soit du moins par quelqu'un de ses contemporains. Possédant, par le *Liber Apologeticus* de Priscillien et par Filastre, des indications précises sur l'accusation itacienne primitive, nous n'admettrons comme source d'information que les textes qui paraîtront s'y rattacher immédiatement.

Notre second dossier se trouvera de la sorte réduit à un fort petit nombre de pièces.

1. Textes de Jérôme.

Les trois textes importants de Jérôme qu'il faut classer

Ep. XVI, cap. xv (Migne, LIV, 689) : *Sub velamine nominis christiani... dum se nostros mentiuntur.*

Pour Syagrius ou le pseudo-Syagrius, car Gennadius doutait que les sept petits livres qu'on donnait comme de lui, et que D. G. Morin a cru reconnaître, fussent son œuvre, v. Ps.-Augustin, *Sermo* 236 (Migne, XXXIX, 2181) : *Sceleratæ autem hæresis perfidiam tegunt.* Cf. l'exhortation du pseudo-Ambroise sur le symbole, ap. Caspari, *Ungedruckte... Quellen*, p. 132, et *Alle und neue Quellen*, p. 188. — Künstle p. 63, 65 tire un argument plausible de l'accusation de duplicité pour identifier en divers écrits des sectes non expressément désignées avec la secte priscillianiste.

1. Priscillien, *Lib. Apolog.*, p. 4, 3 : *Licet in oculis vestris sit omne quod vivimus, et constituti in fidei luce nulla tenebræ conversationis secreta sectemur...*

ici sont : sa lettre LXXV^e, écrite après 398 ; un fragment de son commentaire sur Ésaïe, écrit en 408-410 ; sa lettre CXXXIII^e, qui est de 415¹. Quelques fragments de moindre

1. Voici, dans l'ordre chronologique, les divers textes à retenir :

1^o *Prologus in Genesim* (Migne, XXVIII, 147 ; cf. *Adv. Rufinum*, II, 25). Quod (la provenance de certaines citations bibliques du Nouv. Test. multi ignorantes apocryphorum deliramenta sectantur, et iberas nemi libris authenticis præferunt (écrit vers 398 ; Grützmacher, p. 75).

2^o Ep. LXXV, § 3 (Migne, XXII, 687-88) : Et quia hærescos sem fecimus mentionem, qua Lucinius noster dignæ eloquentiæ tuba prædica potest ? qui spurcissima per Hispanias Basilidis hæresi sæviens, et inst pestis et morbi totas intra Pyrenæum et Oceanum vastante provincia fidei Ecclesiæ tenuit puritatem, nequaquam suscipiens Armagil Barbel Abraxas Balsamum et ridiculum Leusiboram, cæteraque magis porten quam nomina, quæ ad imperitorum et muliercularum animos concitand quasi de Hebraicis fontibus hauriunt, barbaro simplices quosque terreni sono : ut quod non intelligunt, plus mirentur. Refert Irenæus, vir apostol corum temporum, et Papiæ, auditoris evangelistæ Joannis, discipulu episcopusque ecclesiæ lugdunensis, quod Marcus quidam de Basilid gnostici stirpe descendens, primum ad Gallias venerit et eas partes, p quas Rhodanus et Garumna fluunt, sua doctrina maculaverit, maximeq nobiles feminas, quædam in occulto mysteria repromittens, hoc erro seduxerit, magicis artibus et secreta corporum voluptate amorem sui cont lians ; inde Pyrenæum transiens Hispanias occupavit, et hoc studiû habu rit, ut divitum domos et in ipsis feminas maxime appeteret, quæ ducunt variis desideriis, « semper discentes et numquam ad scientiam veritat pervenientes ». Hoc ille scripsit ante annos circiter trecentos. Et scrip in his libris, quos adversus omnes hæreses doctissimo et eloquentissim sermone composuit. — La date assignée par Vallarsi à la lettre LXXV est 399. M. Grützmacher (*Hieronymus*, t. I, p. 81) dit seulement (et av raison) : après 398.

3^o *In Amos*, lib. I, cap. III, 9-10 (Migne, XXV, 1018) : ... et Iberæ inept in Balsamo Barbeloque mirantur (a. 406 ; cf. Grützmacher, p. 74).

4^o *Contra Vigilantium*, § 6 (Migne, XXIII, 345) : Nisi forte Balsam mihi et Barbelum et Thesaurum Manichæi et ridiculum nomen Leusibo proferas, et quia ad radices Pyrenæi habitas vicinusque es Iberiæ, Basilidis antiquissimi hæretici et imperitiæ scientiæ portenta prosequeris, proponis quod totius orbis auctoritate damnatur (406 ; Grützmacher, p. 7).

5^o Ep. CXX, 10 (Migne, XXII, 998) : Ne juxta discipulos eorum qui s nomine Christiano introducunt dogma gentilium dicamus animas lapsas cælo esse, et pro diversitate meritorum in his vel in illis corporibus per antiquorum luere peccatorum. Multoque melius est simpliciter imperitiâ confiteri, et inter cætera quæ nescimus etiam hujus loci obscuritatem regere, quam, dum volumus Dei probare justitiâ, Basilidis et Manich hæresim defendere, et Iberas nœnias Egyptiaque portenta sectari (ap 406).

La destinataire de cette lettre, Hédibia, était une dame gauloise qui descendait du rhéteur Delphidius (§ 4 : Majores tui Patera atque Delphidius : elle était donc apparentée à l'une des victimes de Trèves, Euchrot

étendue sont en outre à relever dans les livres et les lettres qu'il composa pendant la même période de sa vie.

Aucun auteur n'a parlé plus sévèrement de Priscillien, « condamné par la terre entière », que ce même Jérôme, que l'on a vu, peu d'années après son départ de Rome, faire l'aveu

Pour elle comme pour Algasia de Cahors (Ep. CXXI), la question de priscillianisme se pose.

^{6*} *In Isaiam prophetam*, xvii, 64 (Migne, XXIV, 622) : Unde apocryphorum deliramenta conticeant, quæ ex occasione hujus testimonii ingeritur ecclesis Christi... Et per hanc occasionem multaque hujuscemodi, Hispaniarum et maxime Lusitanie deceptæ sunt mulierculæ, oneratæ peccatis, quæ ducuntur variis desideriis « semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes », ut Basilidis Balsami atque Thesauri, Barbelonæ quoque et Leusiboræ ac reliquorum nominum portenta susciperent. De quibus diligentissime vir apostolicus scribit Irenæus, episcopus Lugdunensis et martyr, multarum origines explicans hæreseon, et maxime gnosticorum, qui per Marcum Ægyptium Galliarum primum circa Rhodanum, deinde Hispaniarum nobiles feminas deceperunt, miscentes fabulis voluptatem, et imperitiæ suæ nomen scientiæ vindicantes. — Le commentaire sur Esaie est de 408-410. Grützmacher, p. 72 et 101.

^{7*} Ep. CXXVI, 1... (Migne, XXII, 1083) : An a propria Dei substantia [anima procedat], ut stoici, Manichæus, et Hispana Priscilliani hæresis suspicantur (410-412. Grützmacher, p. 92).

^{8*} Ep. CXXXIII, § 3 (Migne, XXII, 1150 ; après une phrase sur les parfaits manichéens) : Priscillianus in Hispania pars Manichæi, de turpitudine cuius te (i. e. Pelagium) discipuli diligunt plurimum, verbum perfectionis et scientiæ sibi temere vindicantes, soli cum solis clauduntur mulierculis, et illud eis inter coitum amplexusque decantant :

Tunc pater omnipotens fecundis imbris æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.

Qui quidem partem habent gnosticæ hæreseos, de Basilidis impietate venientem. Unde et vos asseritis eos, qui absque legis scientia sunt, peccare vitare non posse. Quid loquor de Priscilliano, qui et sæculi gladio, et totius orbis auctoritate damnatus est? — § 4, col. 1153 (que les principaux hérésiarques eurent une femme pour associée)... in Hispania Agape Elpidium, mulier virum, cæcum cæca, duxit in foveam, successorem qui Priscillianum habuit Zoroastris magi studiosissimum et ex mago episcopum, cui juncta Galla non gente sed nomine, germanamque (= germanam quæ? germanum [= Pélage] quæ?) huc illucque currentem alterius et vicinæ hæreseos reliquit hæredem. — Date : 415 (Grützmacher, p. 94).

^{9*} *Dialogi contra Pelagianos*, prolog., § 1 (Migne, XXIII, 495) : Ut præteream Manichæum, Priscillianum, Evagrium Iberatam, Jovinianum, et totius pene Syriæ hæreticos... (les Euchites), quorum omnium ista sententia est, posse ad perfectionem et non dicam ad similitudinem, sed æqualitatem Dei humanam virtutem et scientiam pervenire. — Date : 415 (Grützmacher, p. 94).

d'une secrète sympathie pour les victimes d'Itace. Ce revirement demanderait à être expliqué.

Jérôme a-t-il, dans son exil de Palestine, entre 392-398, recueilli sur le priscillianisme des informations qui lui auraient manqué jusqu'alors ? Peut-être. Il recevait, dans sa retraite, des visiteurs venus de toutes les provinces. Quelque pèlerin espagnol a pu l'entretenir de l'hérésie qui affligeait son pays. Pourtant on verra plus loin que tout ce qu'il sait de fâcheux sur l'enseignement de Priscillien provient de l'*Apologie* d'Itace : or il la connaissait dès 392.

Il serait plus juste de remarquer que, dans l'intervalle qui sépare ses insinuations favorables et ses déclarations hostiles, les événements avaient mal tourné pour les priscillianistes. Vers 390-392, ils paraissent en grand progrès, et l'on pouvait croire que l'Eglise entière finirait par reconnaître leur orthodoxie et par accepter leurs martyrs. Six ou huit ans plus tard, la ruine du parti était imminente¹. Jérôme a suivi les fluctuations du jugement public.

Au reste, il n'était plus, en 400, le même homme qu'en 392. Il avait retabli sa situation ecclésiastique compromise et le suspect de naguère devenait un défenseur de l'orthodoxie, une autorité catholique. Reconcilié avec ses adversaires influents, s'il avait encore des détracteurs, c'était dans le cercle étroit et fermé de ses anciens amis. Mais n'était point parvenu à se réhabiliter si pleinement, sa sacrifice beaucoup de son indépendance relative de pensée et de caractère. En même temps qu'il rendait Origène, qui avait jusqu'alors tenu, cultivé, traduit et imité, il avait dû renoncer, en exagérant, en dénaturant et en moralisant.

¹ Voir, en ce sens, l'ouvrage de M. de Sauter, *Die priscillianische Irrlehre und ihre Vertreter*, Leipzig, 1892, p. 101-102. Cf. S. Lancelotti, dans l'*Ateneo*, 1904, p. 116-117.

² Sur l'orthodoxie de Priscillien, voir p. 101.

³ L'orthodoxie de Priscillien est la seule qui soit développée, que du moins M. de Sauter ne conteste pas, dans l'*Apologie* d'Itace, p. 101-102.

toutes les thèses aventurées qu'il tenait de son maître. Le vulgarisateur d'Origène, lors de son brusque passage à l'antiorigénisme (394), avait fait, à mots couverts, une amende honorable générale, et il s'était voué dès lors aux opinions de tout repos et aux sympathies permises. Les doutes qu'il avait eus naguère sur la justice d'une condamnation rendue par un grand synode n'étaient plus conciliables avec l'attitude qu'il avait prise dans les controverses théologiques, avec l'autorité qu'il avait su acquérir dans le monde religieux de son temps.

Il y avait d'ailleurs entre Origène et Priscillien, si dissemblables par l'immense inégalité de portée de leur esprit, ceci de commun que l'un représentait véritablement, et l'autre passait pour représenter, l'ascétisme intransigeant et la condamnation du mariage. Mais Jérôme a été frappé, dans ses travaux de philologie sacrée, par une rencontre précise entre les deux hérétiques. L'un et l'autre tiraient argument, pour justifier l'estime qu'ils accordaient aux apocryphes, de citations bibliques qu'ils relevaient dans

livre de M. Turmel *Saint Jérôme*, Paris, 1906, combien a été général le changement qu'ont subi les opinions de Jérôme par suite de son passage à l'antiorigénisme. Pour les variations de Jérôme, avant et après 394, en exégèse, voir les citations de M. Turmel, p. 96 et suiv. : en dogmatique, p. 184-187 et 263 Satan pardonné, hiérarchie des anges : p. 189 et 195 origine de l'âme : p. 261 résurrection des corps. — En morale, le changement d'attitude est bien moins marqué. Cependant on ne trouverait chez Jérôme, après 394, rien qui ressemble à ses déclarations antérieures sur le mariage et l'amour. Dès 394, en traduisant un pamphlet d'Epiphane de Chypre Jérôme, Ep. LI, 4 : Migne, XXII, 521, il a pris à son compte, contre la morale d'Origène la sienne propre naguère l'argument : *Ubi est illa benedictio ad Adam et ad semen ejus, et ad Noë et ad filios ejus : Crescite et multiplicamini et replete terram ? Jam non erit benedictio, sed maledictio*. Il avait jadis réfuté cet argument dans son livre contre Helvidius c. 20, Migne, XXIII, 203. Voir aussi sa lettre XCVI, c. 18 Migne, XXII, 787, autre traduction, celle-ci d'un écrit de Théophile d'Alexandrie, et la lettre CXXXIII, 3 Migne, XXII, 1151, où il condamne comme origénistes une série d'anciens Pères du désert. Ses anciens adversaires de Rome, en le voyant répandre ces diatribes contre la morale d'Origène, eurent bien qu'il faisait pénitence de la lettre à Eustochium et des livres contre Jovinien.

les livres du Nouveau Testament, et qu'ils ne trouvaient pas à identifier dans l'Ancien ¹. Ils pensaient établir par là que le Canon lui-même supposait et autorisait les livres extra-canoniques. Deux fois, rencontrant dans Origène cet argument des citations canoniques, Jérôme en prend occasion pour dénoncer l'hérésie priscillianiste ². Ainsi son zèle antiorigéniste a pu contribuer directement à le rendre sévère pour Priscillien.

Ce qui est surtout manifeste, c'est que ses recherches de critique biblique, qui le portèrent à regretter l'insertion dans la Bible des livres deutérocanoniques, sont pour quelque chose dans son aversion contre les Espagnols ignares qui défendaient de grossiers apocryphes. Cinq des neuf textes que j'ai cités ³ signalent le goût absurde des priscillianistes pour cette « niaise » littérature.

2. Textes de Sulpice Sévère. Sulpice Sévère nous donne, à la fin de la *Chronique* ⁴, le seul récit complet que nous possédions des événements de la querelle du Priscillianisme ; le récit fourni par Priscillien lui-même, dans son *Liber ad Damasum*, s'arrête en effet au moment où lui-même et ses co-accusés arrivèrent à Rome. Le texte de la *Chronique* est une de nos sources principales d'infor-

1. Pour Origène, textes réunis par Zahn, *Gesch. des neut. Kanons*, I, p. 428, n. 4 : *Comm. in Matth.*, lib. X, 48 : 28 ; 46 ; 117 (Éd. Delarue, t. III, p. 465 ; 848 ; 864 ; 916). — Quant à Priscillien, cet argument fait le fond de tout son livre *De fide et apocryphis*.

2. Textes cités ci-dessus, *Præfatio in genesim* et *In Esaiam*. Dans le second de ces deux cas, le texte de saint Paul mentionné, I Cor., II, 9, n'est pas relevé par Priscillien, mais il l'est par Origène, *In Matth.*, x, 117. Dans le premier cas, Jérôme désigne cinq textes invoqués par les hérétiques ; le premier, Matth., II, 15, est cité par Priscillien (p. 48, 6) et non (à notre connaissance) par Origène ; le cinquième (I Cor., II, 9) est cité par Origène, *In Matth.*, x, 117 et ne l'est pas par Priscillien. Les trois autres (Matth., II, 23 ; Jean, XIX, 37 ; Jean, VII, 38) ne sont pas cités par Priscillien ; ils l'étaient sans doute par Origène dans des commentaires perdus.

3. Textes ci-dessus, nos 1, 3, 4, 5, 6.

4. Chron. II, 46-51.

mation, non sur la doctrine de Priscillien, dont Sulpice ne dit presque rien, mais sur son histoire. Notons que Sulpice a composé sa *Chronique* en 400-403, c'est-à-dire après la condamnation définitive de Priscillien, qui fut prononcée par le Concile de Tolède de 400 ¹. — Sulpice revient, dans son second *Dialogue* (404), sur les débats de Trèves de 385-386 ².

Les textes de Jérôme et de Sulpice sont, comme on va le voir, les seuls documents dont on puisse affirmer qu'ils proviennent directement d'un écrit d'Itace. L'important de notre second dossier est là. Cependant nous aurons encore à tirer parti de quelques autres textes :

3. Une brève notice d'Isidore de Séville, qui vivait au début du vi^e siècle, sur l'*Apologie* ³ d'Itace, évêque d'Os-sonoba.

4. Les Actes du Concile de Tolède de 400 ⁴, qui mit fin au schisme des évêques priscillianistes galléciens. Ces Actes nous renseignent surtout sur l'histoire de la secte pendant les quinze années qui suivirent la mort de son chef ; mais on y trouve aussi des indications précieuses sur ce que pensaient de la doctrine de Priscillien des amis et des adversaires dont beaucoup l'avaient connu ⁵.

5. Aux Actes du concile de Tolède se rattache la lettre

1. Le terme final choisi est l'année du consulat de Stilicon, qui est pour nous l'an 400 (voir II, 9, 7 et II, 27, 5). Ce devait être la dernière année révolue au moment où l'auteur se mit à l'ouvrage. L'ouvrage, d'autre part, était achevé vers le moment où Sulpice reçut la lettre XXXI de Paulin de Nole Bernays, *Gesammelte Abhandlungen*, t. II, p. 85), laquelle est de 402 cf. *Annales du Midi*, t. XX, 1908, p. 25).

2. *Dial.*, III, 11 à 13 (404). Il y a encore une allusion au procès de Trèves dans la *Vita Martini* (397), c. 20, 1-2. Mais ces deux textes ne touchent guère qu'au rôle de saint Martin dans l'événement ; c'est une question obscure que je n'aborderai pas.

3. Isidorus Hispalensis, *De viris illustribus*, Migne, LXXXIII, 1092 (cité plus loin).

4. Mansi, t. III, p. 997 et suiv.

5. Mansi, t. III, col. 1005.

Sæpe me du pape Innocent I^{er} ¹, écrite peu d'années après le concile aux évêques qui y avaient pris part. Nous n'avons à y recourir que pour l'histoire du priscillianisme entre 385 et 400.

6, 7, 8. Sur la question des apocryphes de Priscillien qui fera l'objet d'une étude particulière, il faudra chercher des informations dans la lettre *Consulenti tibi* d'Innocent I^{er} ², dans la lettre CCXXXVII^e de saint Augustin (426-428?), enfin dans la lettre de Turibius, évêque, ou plutôt futur évêque d'Astorga, insérée par les Ballerini dans la correspondance de Léon le Grand ³.

1. Migne, XX, 485 et suiv.

2. Migne, XX, 495 et suiv. Écrite en 405.

3. Migne, XXXIII, 1034. Sur la date vraisemblable, voir à l'Appendice II. Ce qui nous autorise à admettre comme source ce document, c'est qu'il contient l'analyse d'un livre (perdu) de la secte, où l'on retrouve très exactement la doctrine de Priscillien sur l'usage des apocryphes.

4. Migne, LIV, 677 et suiv. Ce texte est déclaré apocryphe, comme la lettre XV de Léon le Grand à Turibius, par M. Künstle, *Antiprisc.*, p. 121. Il se réfère à l'avis (dubitatif) de Baluze, cité par Cacciari, Migne, LV, 1034. Mais l'unique motif des doutes de Baluze est qu'il ignorait l'origine manuscrite de la pièce. Or la pièce figure dans l'*Hispana* du *Codex Æmilianensis* (Maassen, p. 434, 668 n° 6, 709), ms. du x^e s., et elle y est associée à un ensemble de pièces authentiques relatives au priscillianisme, les interrogatoires de Symposius et consorts et la sentence définitive de Tolède (400), ensemble conservé aussi dans cet unique ms. En fait d'indice interne suspect, Künstle n'indique rien, et je n'aperçois rien. Bien au contraire : la lettre de Turibius est un document unique en son genre ; l'auteur ne répète, à l'encontre des priscillianistes, aucune des imputations traditionnelles d'hérésie ; il s'en tient à la question de leurs apocryphes, sur laquelle il paraît avoir pris des informations sérieuses. L'authenticité est certaine. Quant à la date de la pièce, comme Turibius se dit récemment rentré en Espagne après de longues années d'absence, il doit écrire plusieurs années avant que Léon le loue (447, Ep. XV) de son zèle à combattre l'hérésie. Bien plus, pas un mot de la lettre ne fait supposer que l'auteur soit évêque. Ainsi la lettre pourrait être antérieure à 440. — On objectera qu'un document aussi tardif (il n'est guère antérieur à 430) ne peut pas être une source d'information sur le priscillianisme primitif. Sans doute ; je ne tirerai de Turibius rien de certain sur les apocryphes de Priscillien. Mais il y a des chances pour que les apocryphes utilisés par les disciples l'aient été déjà par le maître.

III

admis tout à l'heure que, voulant connaître ce qu'on pensait de Priscillien dans le parti d'Hydace et d'Itace, ait consulté, à l'exclusion des autres textes accusés du ^v^e siècle comme le *Commonitoire* d'Orose, divers écrits de Jérôme postérieurs à 398, et les dernières pages de la *Chronique* de Sulpice. Il faut donner les raisons de ce choix, et prouver que ces textes procèdent directement de l'accusation itacienne primitive.

Comparons entre eux nos textes de Jérôme et de Sulpice. Nous rencontrons, de part et d'autre, des assertions identiques : Priscillien est un gnostique. La gnose particulière dont il s'est fait l'adepte est celle de l'Égyptien Marc. Jérôme dit en outre que le Marcus en question est celui dont parle Irénée, et qu'après avoir infecté la région du Rhône ¹, il passa aux bords de la Garonne, et de là en

Jérôme, *Ep.*, LXXV, 3 (cf. texte 6, p. 27) : *Refert Irenæus... quod Marcus de Basilidis gnostici stirpe descendens, primum ad Gallias venerit, partes, per quas Rhodanus a Garumna fluunt, sua doctrina maculavit inde Pyrenæum transiens, etc.* Or Irénée (I, XIII, § 7, *Patr. gr.*, t. VII, dit seulement : *Talia autem dicentes et operantes, et in iis quoque locis secundum nos regiones Rhodanenses multas seduxerunt mulieres.* Il ne parle pas d'un voyage de Marcus en Aquitaine d'Espagne, mais dans la région même du Rhône il ne dit pas que Marcus soit venu en personne. On voit par là à l'évidence que l'affirmation que Marcus maître de Priscillien est le Marcus d'Irénée ne vient pas de Jérôme, qui n'eût point cité aussi faussement son texte, et que même Jérôme n'a pas vérifié la citation.

La histoire du voyage de Marcus a eu un sort remarquable : 1° Irénée ne parvient pas à la doctrine de Marcus dans les *regiones Rhodanenses*. 2° Près Itace, attesté par Jérôme, Marcus vient en personne sur les bords du Rhône et de la Garonne ; de là il passe en Espagne (ceci pour prouver l'origine de la gnose hispano-aquitaine de Priscillien). 3° Sulpice ne trouve le texte dans Itace ; mais comme il a un système sur le priscillianisme, dont il tient à faire une erreur purement espagnole, il retranche de la mention d'Itace la mention du Rhône et de la Garonne, et écrit : *primum intra Hispanias Marcus intulit* (*Chron.* II, 46, 2).

Irénée ne dit pas que Marcus fût Égyptien ni de Memphis ; c'est Itace qui pour donner à son récit plus de précision, aura inventé le trait :

1. *Idem*. — Priscillien.

Espagne.) — Ce furent Elpidius et Agapé qui communiquèrent à Priscillien le germe de perfidie qu'ils avaient eux-mêmes reçu de Marcus. Coupable d'enseigner une doctrine contraire à la foi, Priscillien aggrava sa faute en s'adonnant aux pratiques de la magie. Il se croyait d'ailleurs fort savant, et tirait vanité de sa prétendue science. La contagion de son erreur s'étendait surtout aux femmes, comme on pouvait l'attendre du naturel féminin, toujours curieux et mobile. Enfin les membres de la secte se livraient entre eux à d'affreuses débauches¹.

Il y a donc tout un ensemble d'assertions précises qui sont communes à nos deux auteurs. Or la Chronique de Sulpice n'est pas la source des fragments de Jérôme, car Jérôme connaît la tradition relative à Marcus en 392 (Ep. LXXV), et même dès 392 (*De Vir. Ill.*, cxxi), alors que la Chronique n'a pas été publiée avant 403. En outre plusieurs traits se rencontrent chez lui qui manquent dans le récit correspondant de Sulpice : il sait que la gnose de Marcus remonte à Basilide², que le Marcus en question est celui dont Irénée a parlé, qu'une compagne d'erreur de Priscillien s'est appelée Galla ; il cite les noms de toute une série d'êtres mystérieux auxquels Priscillien a fait une place dans son système : Armagil, Barbélon, Abraxas, Balsamus, Leusibora, Thésaurus.

On ne peut croire d'autre part que Sulpice ait tiré les

Memphi ortus (Sulpice, Isidore de Séville). On savait, d'une manière générale, que la gnose s'était développée à Alexandrie ; un disciple de Valentin devait être supposé égyptien.

1. Sur ce dernier point, Sulpice a coupé les développements de l'écrit qui a servi de source commune (Jérôme, texte 8 ; cf. texte 6, *miscens fabulis voluptatem*) ; il a seulement rapporté le bruit de la séduction de Procula par Priscillien (*Chron.* II, 48, 3).

2. Textes 2, 4, 5, 6. et *De vir. ill.* CXXI. Cela est d'ailleurs faux, car d'après le 1^{er} livre d'Irénée, le système de Marcus se rattache à la gnose de Valentin. Nous voyons déjà que toute cette tradition remonte à un personnage qui a lu Irénée un peu rapidement, outre qu'il a arrangé sans grand scrupule (v. ci-dessus, p. 33, n. 1) les données qu'il en tirait.

données qu'il possède sur Priscillien, des fragments de Jérôme. Ce n'est en effet qu'en 415 (Ep. CXXXIII) que Jérôme cite, comme intermédiaires entre Marcus et Priscillien, Agapé et Elpidius. De plus, Sulpice précise plusieurs des indications fournies par Jérôme : Marcus est un Égyptien *de Memphis*, Elpidius est un rhéteur ; et l'on trouve dans la Chronique un historique des faits de la querelle, tandis que Jérôme ne s'est intéressé qu'à la doctrine des gnostiques et ne nous apprend presque rien sur leur histoire.

Nous sommes donc conduits à cette conclusion certaine que les fragments de Jérôme et le récit de Sulpice remontent à une source écrite commune. On ne pourrait se refuser à l'admettre que si l'on supposait que tous les traits communs aux deux auteurs étaient conformes à la vérité, et en particulier si l'on tenait pour authentique la filiation doctrinale Marcus, — Agapé et Elpidius, — Priscillien. Or il est impossible que des personnes que Marcus, vers 170, aurait instruites de sa doctrine (en Espagne où il n'a jamais paru, non plus du reste qu'en Gaule) aient formé un élève deux cents ans plus tard. Elpidius, le mari d'Euchrotia (son nom véritable était Delphidius) ¹, était à peu près un contemporain de Priscillien ; en supposant qu'Agapé fût plus âgée que lui d'une génération, c'est par un anachronisme d'environ un siècle et demi que l'on a pu, par ces deux seuls personnages, relier Priscillien à Marcus ². On s'étonne

1. Voir ci-après, p. 49 n. 6.

2. C'est pourquoi l'on a supposé qu'il y avait eu deux Marcus, le gnostique du second siècle dont parle Irénée, et le maître de Priscillien qui avait dû vivre dans la première moitié du iv^e siècle. L'identification de ces deux personnages distincts serait imputable à Jérôme. Deux gnostiques Marcus, venus tous deux « sur les bords du Rhône », la chose serait assez surprenante ; mais Jérôme affirme que le maître de Priscillien est le Marcus d'Irénée, et l'on verra, par les rapprochements de textes qui vont être faits, que c'est assurément du livre d'Irénée qu'ont été tirés plusieurs éléments de la supposée doctrine de Marcus-Elpidius-Priscil-

dénonçait l'hérétique pour ses doctrines pernicieuses, pour ses maléfices, pour les honteux débordements auxquels se livraient ceux de la secte. Il assurait enfin que le maître de Priscillien avait été le magicien Marcus de Memphis, lui-même disciple de Manès.

Cette *Apologie* a dû être composée par Itace au moment où il fut mis en accusation, avec Hydace, pour avoir réclamé et obtenu de l'empereur Maxime la mise à mort de Priscillien. Prosper d'Aquitaine, dans sa *Chronique*, place le fait en 389 ; il dut se produire en effet peu après la chute de Maxime, qui survint en 388.

On a reconnu dans le résumé qu'Isidore a laissé de l'écrit d'Itace, à part la mention d'Agapé et d'Elpidius qu'il a omise, tous les traits communs à Jérôme et à Sulpice. Il est vrai que ni Jérôme ni Sulpice n'ont relevé cette indication d'Itace que Marcus était le disciple de Manès. Mais Jérôme aura sans doute été choqué de l'anachronisme énorme qui faisait de Marcus, contemporain d'Irénée et de Marc-Aurèle, un sectateur de Manès, qui vivait vers le milieu du III^e siècle¹. Il aura, sur ce point, corrigé les données d'Itace. Il admet en effet (lettre CXXXIII) que Priscillien fut le disciple, d'une part de Marcus, d'autre part de Manès, et non de Manès par Marcus. Quant à Sulpice, il est remarquable que ni dans sa *Chronique*, ni dans ses *Dialogues*, il

lores exstiterant, Ecclesie communione privatus, exsilio condemnatur. ibique die ultimo fungitur, Theodosio majore et Valentiniano regnantibus.

Sur le nom d'*Ursacius* substitué à *Hydatius*, cf. Prosper, *Chron.*, ad a. 389 Mommsen, *Chronica minora*, t. I, p. 462 : *Itacius et Ursacius episcopi ob necem Priscilliani, cujus accusatores fuerant, ecclesie communione privantur*. Isidore a pu corriger à tort *Hydatius* en *Ursacius* d'après le texte de Prosper, et Prosper lui-même confondre, dans ses souvenirs du livre II de la *Chronique* de Sulpice, l'*Hydatius* de la querelle du priscillianisme avec l'*Ursacius* de la querelle arienne.

1. A moins que la correction n'ait été faite par l'auteur Lucinius ? ?) Il a pu servir d'intermédiaire entre Itacius et Jérôme ; à moins encore il n'y ait quelque inexactitude dans le résumé qu'Isidore nous fournit de l'écrit d'Itacius.

ne veut savoir qu'on ait parlé, à propos de Priscillien, d'hérésie manichéenne ; lorsqu'il caractérise l'esprit et la doctrine de la secte, il omet de dire qu'on avait fait aux sectaires un reproche de pratiquer des abstinences excessives et d'être les ennemis du mariage ; si bien que l'on est fort surpris de lire un peu plus loin que la sainteté et les jeûns rigoureux étaient, pour Itace, des indices suffisants de complicité avec Priscillien ¹. De plus, il est certain qu'il a évité avec intention d'écrire les mots de Manès et de manichéisme. Quand il mentionne le rescrit de Gratien « contre les faux-évêques et les manichéens », il l'appelle rescrit contre « tous les hérétiques ² ». Reproduisant ailleurs presque textuellement un mot de Jérôme ³, il y remplace le mot de *manichæus* par celui d'*hæreticus*. On voit immédiatement pourquoi Sulpice a passé sous silence l'important grief de l'accusation itacienne qui portait sur le rigorisme des priscillianistes : c'est qu'on incriminait pareillement le rigorisme des martinien. Si, de même, il a évité d'appliquer aux priscillianistes l'épithète de manichéens, c'est sans doute que Martin et ses disciples en Gaule, comme Jérôme en Italie, étaient eux aussi taxés de manichéisme.

Peut-être ne tiendra-t-on pas pour suffisamment établi que l'*Apologie* d'Itace ait servi de source à Sulpice et à Jérôme. De nouvelles constatations lèveront sur ce point toute incertitude.

Jérôme mentionne, dans deux de nos fragments, comme

1. *Chron.* II, 50, 3 : Hic (Ithacius) stultitiæ eo usque processerat ut omnes etiam sanctos viros, quibus aut studium inerat lectionis aut propositum erat certare jejuniis, tamquam Priscilliani socios in crimen arceseret.

2. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 6 ; cf. Priscillien, p. 40, 29.

3. *Dial.* III, 11, 5 : Etenim tum solis oculis judicabatur ut quis pallore potius aut veste quam fide hæreticus æstimaretur. Cf. Hieron. *Ep.* XXII) *ad Eustochium*, c. 13 (Migne, XXII, 402) : et quam viderint pallentem atque tristem, Manichæam vocant. — La lettre *ad Eustochium* était bien connue de Sulpice, qui la cite au premier dialogue, cap. 9, 2.

rentrant dans le système dogmatique de Priscillien, les êtres surnaturels Armagil, Barbélon, Abraxas, Balsamus, Thésaurus, Leusibora. C'est assurément d'Itace qu'il tient son information. Répondant, en effet, dans le premier Traité (380) à un mémoire accusateur du même Itace ¹, Priscillien eut à défendre ses amis de vénérer les démons ou les divinités inférieures Saclas, Nébroël, Samaël, Belzébuth, Nasbodée, Bélias ², Armaziel, Mariame, Joël, Balsamus, Barbilon ³. Ainsi nous avons la preuve que l'Armagil, le Barbélon et le Balsamus de Jérôme appartiennent à l'accusation itacienne ; nul doute que, Itace ayant dans son Apologie allongé la série des éons priscillianistes qu'il avait nommés dans son premier mémoire, Abraxas, Thésaurus, Leusibora ne soient sortis aussi de l'Apologie. Ce qui atteste, ausurplus, que l'écrit itacien auquel Jérôme a emprunté ses connaissances sur la doctrine priscillianiste est bien l'*Apologie*, et non un factum composé par Itacius du vivant de Priscillien, c'est que cet écrit faisait de Priscillien l'arrière-disciple de Marcus, par Elpidius et par Agapé ; on verra plus loin que cette Agapé est fort probablement un personnage imaginaire. Il paraît difficile qu'Itace ait lancé, avant la mort de Priscillien et de ses amis influents, la fable grossière de cette filiation.

Il y a de même, dans le récit de Sulpice, beaucoup de traits dont on peut affirmer la provenance itacienne. Priscillien déclare avec insistance, dans son mémoire au pape Damase, que le concile de Saragosse de 380 n'avait condamné nommément aucune personne de son groupe ⁴ ; mais il ajoute que

1. Priscillien, Tr. I, p. 23, 22 : Inter quæ tamén novum dictum... in aures nostras legens Itacius induxit...

2. Priscillien, Tr. I, p. 17, 29.

3. Tr. I, p. 29, 14.

4. Priscillien, p. 35, 15 :... Nemo illic nostrum inter illa repræhensus... 40, 7 : Nullum autem in Casaraugustana synodo fuisse damnatum.

l'évêque Hydace, rentré après le concile dans sa ville de Mérida, avait annoncé faussement qu'il y avait des condamnations prononcées¹. Il n'y a aucun doute que cette affirmation d'Hydace ne fût en effet mensongère : car Damase, qui avait à propos du concile communiqué avec les évêques espagnols², avait certainement reçu copie des Actes du concile, et l'on ne peut supposer que Priscillien ait prétendu le tromper sur la teneur des décisions qu'on y avait prises. Au reste, le texte des huit canons de Saragosse subsiste : et si nous voyons que le concile jugea répréhensibles certaines pratiques de son propre groupe priscillianiste, nous n'y trouvons aucune condamnation personnelle³. — Or l'assertion fautive

P. 42, 49 : *Si nemo nostrum reus factus, nemo auditus, nemo in depositis*.

4. Priscillien ne dit pas expressément qu'Hydace ait fait ce faux rapport au pape, mais il le fait clairement entendre, si l'on rapproche les textes, p. 39, 48 et p. 49, 7. Priscillien mentionne d'abord qu'Hydace a écrit au pape de Saragosse, qu'il a obtenu la même sentence de condamnation que les autres évêques : « *De Saragossana synodo Hydaceus et alii episcopi scripsit, et ait : Nos et alii, quoniam nostris rebus damnati sumus, in ista sententia non sumus, quoniam priscilliani non interfuerunt*. » Si l'on remarque que le pape qui se présente comme le correspondant des priscillianistes, Priscillien, ne nomme aucun des évêques qui ont signé le Symposiaca, qu'il ne peut donc pas être le correspondant de Symposius, qui répondit au pape, on comprend que Priscillien suppose qu'Hydace a écrit au pape, en montrant qu'il n'est pas priscillien, *priscilliani non interfuerunt*, et qu'il a obtenu la même sentence de condamnation que les autres évêques : « *De Saragossana synodo Hydaceus et alii episcopi scripsit, et ait : Nos et alii, quoniam nostris rebus damnati sumus, in ista sententia non sumus, quoniam priscilliani non interfuerunt* ». Les évêques priscillianistes ont donc pu, sans aucun besoin, prétendre qu'ils n'ont pas été condamnés.

5. Ibid., p. 49, 12-13.

6. A. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

7. Ibid., p. 49, 12-13. A. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

8. Ibid., p. 49, 12-13. A. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

9. Ibid., p. 49, 12-13. A. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

10. Ibid., p. 49, 12-13. A. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

ace se retrouve dans le texte de la Chronique ¹ : « Les hérétiques, rapporte Sulpice, n'osèrent point s'en remettre au jugement du synode. On les jugea cependant, par défaut, et l'on condamna les évêques Instance et Salvien, les laïques Priscillien et Elpidius. La sentence porta en outre que tout ecclésiastique ² qui admettrait dans sa communion les personnages condamnés, tomberait sous le coup de la même sentence. Enfin on donna mission à l'évêque Itace d'Ossonoba de porter le décret synodal à la connaissance de toute l'Église... »

Autre confirmation : nous voyons Sulpice, au milieu de

naire, c'est-à-dire qu'elles ne furent pas insérées dans les Actes du Synode. Itace prétendait avoir été personnellement chargé de les notifier aux églises. Il n'y a d'ailleurs aucun exemple qu'un synode ait fait publier ses décisions par un seul de ses membres.

³ Si l'on admet qu'il y eut à Saragosse des condamnations nominales, il faut déclarer faux tout ce que le *Liber ad Damasum* (p. 40) raconte de l'intervention de Priscillien, Instance et Salvien dans les affaires de Mérida, sur le conseil de Symposius et d'Hygin. Comment les trois excommuniés se seraient-ils interposés en pacificateurs entre Hydace et ses clercs révoltés ?

⁴ Les mesures prises par le gouvernement de Gratien en faveur des priscillianistes et contre Hydace et Itace, en 382 et 383, sont rigoureusement inconciliables avec l'hypothèse des condamnations personnelles.

⁵ Entre tous les Canons de Saragosse, s'il y en avait un qui dût être conservé, c'était le Canon supposé qui portait condamnation contre les hérétiques. Impossible de supposer que des catholiques des v^e-vi^e siècles aient copié tous les Canons, sauf celui-là.

⁶ M. Cirot tire argument d'un mot des Actes du concile de Tolède de 400 : post Cæsaraugustanum concilium, in quo sententia in certos quosque lata fuerat... Mansi, t. III, p. 1005. Mais le concile de Saragosse cité ici, n'est certainement pas celui de 380 ; c'est un second concile, tenu vers 395 (Voir *Revue historique*, t. LXXXVIII, p. 75, n. 3, et Duchesne, *Hist. Anc.*, t. II, p. 542, n. 2). Il faut observer d'ailleurs que l'erreur de M. Cirot ne lui appartient pas en propre. La confusion entre les deux conciles de Saragosse a été faite par tous les historiens du priscillianisme : Tillemont, *Annales*, t. VIII, p. 500 ; Lübker, *De hæresi*, etc., p. 61 ; Gams, *Kirchengesch. Spaniens*, t. II, 1, p. 370 ; Paret, *Priscillian*, p. 255 ; Hilgenfeld, *Zeitschrift für vris. Theol.*, 1892, p. 28, etc.

M. Puech trouve que « Priscillien passe bien rapidement dans le *Liber ad Damasum* sur le concile de Saragosse ». — Il y revient, en neuf pages, six fois p. 35, 45 ; p. 39, 18 ; p. 40, 7 ; p. 42, 11 ; p. 42, 20 ; p. 43, 11.

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 1-3.

2. Aditum etiam, ut si qui damnatos in communionem recepisset...

son récit, nous rendre compte des sentiments et des réflexions d'Itace. Au moment où le proconsul d'Espagne Volventius se retourna contre les persécuteurs : « Itace, dit Sulpice, se trouva, non à bout de courage, mais à bout de moyens ¹. » Et plus loin : « Itace, bien que dans une position critique, prit le parti d'attendre (à Trèves) l'arrivée du nouvel empereur ; il se dit qu'il ferait mieux, jusque là, de ne plus tenter aucune démarche ². » Encore un sentiment qui est bien d'Itace : on s'étonne de voir Sulpice, qui lui-même déplore les poursuites sanglantes de Trèves et en général l'intervention de Maxime dans la querelle, annoncer, dans son récit, la révolution militaire qui porta Maxime au pouvoir, avec une sorte de soupir de soulagement : « *Jam tum rumor incesserat clemens*... — Déjà, par bonheur, le bruit se répandait... ³ » Ce n'est point Sulpice, c'est Itace qui salue ainsi rétrospectivement l'arrivée libératrice du nouvel empereur.

Depuis le moment où Itace, poursuivi par le proconsul Volventius, s'enfuit en Gaule, Sulpice ne sait plus rien de ce qui s'est passé en Espagne : il sait en revanche fort bien tout ce que fit Itace, comment il gagna à sa cause le préfet des Gaules Grégorius, comment il sut se dérober par ruse (*callide* : ce mot doit résumer une anecdote) aux agents envoyés par le maître des offices pour le ramener en Espagne ; comment la protection de l'évêque de Trèves Britannius lui servit à échapper aux poursuites ; si bien que, faute d'autre source que la *Chronique*, pendant environ

1. *Chron.* II, 49, 1 : Verum Ithacio ad resistendum non animus, sed facultas defuit.

2. *Chron.* II, 49, 5 : Ita tum Ithacius statuit, licet rebus dubiis, novi imperatoris adventum expectare : interim sibi nihil agitandum.

3. *Chron.* II, 49, 5 (Itacius étant à Trèves) : *Jam tum rumor incesserat clemens, Maximum intra Britannias sumpsisse imperium ac brevi in Gallias erupturum*. — L'alliance de mots *rumor clemens* a été empruntée par Sulpice à son cher Salluste (*Jug.*, 22) ; mais le sentiment qu'elle exprime provient bien de l'*Apologie* d'Itace.

deux années (382-384), qui furent pour la secte espagnole une période de grande activité et de progrès rapides, l'histoire du priscillianisme se réduit pour nous à l'histoire d'Itace réfugié en Gaule¹.

Plusieurs détails encore se ressentent de leur provenance : l'auteur responsable des premières poursuites contre les gnostiques est Hygin de Cordoue², celui-là même qui plus tard, à Trèves, se fit exiler pour leur cause ; le voyage des priscillianistes d'Espagne à Rome, à travers la Gaule méridionale et l'Italie, est marqué par d'affreux scandales : grosse des œuvres de Priscillien, la jeune Procula se fait avorter en prenant des simples³ ; les hérétiques n'obtiennent la protection de l'autorité impériale qu'en gagnant à prix d'or les consciences : ils ont corrompu le maître des offices Macédonius, corrompu le proconsul d'Espagne Volventius, corrompu un peu plus tard d'autres personnages de la cour⁴ (tandis qu'Hydace et Itace n'achetèrent ni les ministres de Gratien après le concile de Saragosse, ni le préfet des Gaules Grégorius, ni les ministres de Maxime) ; ce ne sont point les persécuteurs qui, du concile de Bordeaux, portent la cause de Priscillien au tribunal de Maxime, c'est Priscillien qui récuse les juges d'église et fait appel au prince ; enfin dans le procès capital de Trèves, Itace se désiste de l'accusation, — en sorte, concluait évidemment l'*Apologie*, qu'il était de tous points injuste de le rendre responsable des sentences.

Ainsi l'*Apologie* d'Itace se retrouve presque à chaque

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 49, 1-8,

2. *Chron.* II, 46, 8 ; II, 47, 3.

3. *Chron.* II, 48, 3.

4. *Chron.* II, 48, 5 ; II, 49, 1 ; II, 49, 3. — M. Dierich (*Die Quellen zur Geschichte Priscillian's*, p. 24-25) a bien aperçu, sinon démontré, la dépendance du récit de Sulpice à l'égard de ce qu'il appelle la tradition hydacenne. Il a bien vu aussi, p. 28 et suiv., que Priscillien et ses amis s'étaient pu être nommément condamnés au concile de Saragosse de 380.

ligne du récit de la Chronique ; il paraît certain que Sulpice n'a pas utilisé d'autre source écrite. Il n'a ajouté aux données de l'*Apologie* que des appréciations personnelles sur les personnages de la querelle ou sur leurs actes¹, et la mention de quelques faits qu'il a, suivant toute apparence, connus par la tradition orale : les séjours que Priscillien fit, sur son trajet d'Avila à Rome, à Eauze, et près de Bordeaux dans le domaine d'Euchrotia ; l'intervention de Martin de Tours aux débats de Trèves ; le nouveau développement que la secte prit, en Espagne, après la mort de son chef².

Les remarques qui précèdent ne permettent pas de douter que Sulpice n'ait eu sous les yeux, en écrivant les derniers chapitres de sa Chronique, l'*Apologie* d'Itace elle-même, et non l'ouvrage d'un tiers qui lui en aurait transmis le contenu. Pour Jérôme, il est moins évident que l'*Apologie* lui ait servi de source directe³. Mais pourquoi supposer un intermédiaire dont le nom n'aurait pas laissé de trace ?

Il y a d'ailleurs, dans la brochure de M. Dierich, beaucoup d'erreurs de détail. — Cf. Duchesne, *Hist. Anc.*, t. II, p. 535 : « C'est là sans doute dans l'*Apologie* d'Itace que Sulpice aura pris ce qu'il rapporte de Marc de Memphis comme maître de Priscillien. »

1. *Chron.*, II, c. 46, 4; c. 46, 9; c. 47, 5; c. 49, 9; c. 50, 1-3; c. 50, 7; c. 51, 1; c. 51, 5, 6.

2. *Chron.*, II, c. 48, 1-2; c. 50, 4-6; c. 51, 7-8. Il faut ajouter la mention de l'abdication d'Hylace et de la déposition d'Itace, si l'*Apologie* fut écrite par Itace avant sa condamnation.

3. On se demande, à lire la lettre LXXV, si l'Espagnol Lucinius n'aurait pas servi d'intermédiaire entre Itace et Jérôme. La lettre est adressée à Théodora, la veuve de Lucinius; Lucinius et Théodora étaient un couple de continents. Le § 3 de la lettre commence ainsi : *Et quia hæresis semel fueris monitum, qua Lucinius noster dignæ eloquentiæ tuba prædicatus est, quæ, expressa per Hispanias Basilidis hæresi æriente, in oceanum per Hispanias inter Pyrenæum et Oceanum castante provinciâ, hinc gl'iosè impet' paratatem, nequaquam suscipiens Armañil, etc.* Les mots *Armañil*, *Armañil*, *Armañil* pourraient se rapporter à un personnage de l'Espagne, peut-être par Lucinius. Le *qua tuba... prædicari* nous rappelle, en effet, le rôle de Lucinius, si le mot de Lucinius ne se bornait pas à l'Espagne. Mais il est probable que toute la tirade

IV

Il faut pousser plus avant notre enquête. Nous savons que le récit de Sulpice et les fragments de Jérôme ont eu pour source l'*Apologie* d'Itace. Quelles furent les sources de cette *Apologie*? D'une manière un peu plus générale (nous ne sommes pas sûrs en effet qu'on trouvât reproduits dans l'*Apologie*, écrite en 389, tous les griefs articulés par Itace contre Priscillien dans son mémoire accusateur de 380), quelles furent les sources de l'accusation itacienne?

Une indication d'Itace lui-même, qui nous a été conservée par Jérôme, va nous être précieuse. Itace ne se cachait point d'avoir tiré certaines de ses informations sur les origines du priscillianisme, du *Contra Haereses* d'Irénée. Voici le texte de Jérôme¹ :

« Irénée, évêque de l'église de Lyon, homme des temps apostoliques, disciple de Papias² qui lui-même avait été l'auditeur de Jean l'évangéliste, rapporte qu'un certain Marcus, dont la doctrine procédait du gnostique Basilide, vint en Gaule, où il infecta de son hérésie les régions où coulent le Rhône et la Garonne; il séduisait surtout des femmes de la noblesse, en promettant de leur révéler en lieu clos certains mystères, et s'en faisait aimer par des pra-

¹ Jérôme contre Priscillien est destinée à prévenir le soupçon de priscillianisme que pourrait susciter la qualité de *continents* des époux espagnols Lucinius et Théodora. Lucinius n'est cité nulle part comme écrivain. Nous aussi que dès 392, Jérôme connaît le contenu de l'*Apologie* (388-89).
² *Ep.* LXXV, § 3. Texte cité ci-dessus, p. 26. Cf. le texte *In Is. proph.*, II, 64, et déjà *De vir. ill.*, cxxi.

³ Il y a ici une erreur. Le maître par lequel Irénée se rattachait à l'enseignement oral de saint Jean, était, non Papias d'Hierapolis (Phrygie), mais Polycarpe d'Ephèse (voir Eusèbe, *Hist. eccles.*, V, xx, § 5). Jérôme sait fort bien qu'Irénée était l'élève de Polycarpe (voir son *De vir. astr.*, cap. xxxv, éd. Cushing Richardson, p. 25); l'erreur est sans doute le fait d'Itace (comme aussi l'altération du texte d'Irénée que l'on va reprendre).

tiques de magie et par des plaisirs secrets. Il passa ensuite les Pyrénées, et s'établit en Espagne ; il s'y appliqua à gagner à lui les familles riches, et dans ces familles les femmes de préférence... Voilà ce qu'Irénée écrivait il y a environ trois cents ans¹, dans sa *Réfutation de toutes les hérésies*, composée avec beaucoup de savoir et d'éloquence.

Ce texte se réfère au chapitre xiii^e du premier livre d'Irénée, et particulièrement au commencement et à la fin de ce chapitre² :

§ 1. — Un certain Marcus, passé maître dans les impostures de la magie, est parvenu à séduire beaucoup d'hommes, et nombre de femmes ; il fait accroire aux gens qu'il possède une science supérieure, une haute perfection, des pouvoirs surnaturels... — 3. Il est empressé surtout auprès des femmes, et particulièrement des femmes riches et nobles, et qui se parent de pourpre... — 6. Ses disciples, exercés aux mêmes pratiques, et qui s'intitulent *parfaits*, consistent à séduire et à corrompre quantité de femmes (*mulierculas*)... — 7. Par ces discours et ces pratiques, ils sont, jusque dans nos régions, sur les bords du Rhône, à séduire beaucoup de femmes... »

¹ On peut supposer qu'Irénée et Jérôme ont écrit : CC et non CCC, car ce livre eut son troisième livre sous le pontificat d'Eleuthère, c'est-à-dire avant 189. Le premier livre, qui nous intéresse ici, est sensiblement antérieur, l'ouvrage n'ayant dû avoir primitivement que deux livres.

² Irénée, *Contre les Hérésies*, I, xiii. *Patrol. gr.*, t. VII, col. 577 et suiv.) *Atque vero quidam Marcus est autem illi nomen, magicæ imposturæ peritissimus, per quem et vixit multos, et non paucas feminas seducens, et eas convertit, velut ad scientissimum et perfectissimum et virtutem omnium ab invicem illis et ab inenarrabilibus locis habentem, fecit.*

Et maxime vero circa mulieres vacat, et hoc circa eas quæ sunt honestæ, et in purpurâ, et in assensu... Et discipuli autem ejus quidam in universa, in scilicet, seducunt mulierculas multas corruerunt, perfectiores enim, seducunt eas... Et tota autem dicentes et operantes, et in nos quoque, qui sunt secundum nos regiones Rhodanenses, multas inducunt mulieres.

Le latin de Irénée est en fait le grec, et c'est le chap. xiii du premier livre, nous pourrions le dire, qui est la page sans doute plus probable qu'il y ait eu un troisième livre, car la phrase latine que nous en possédons est une traduction de la phrase grecque de M. Møller-von Schubert, t. I, p. 208.

On voit tout de suite le parti singulier qu'Itace a tiré de ces dernières lignes d'Irénée, et notamment du mot : « régions du Rhône ¹ ». Il admit, sur ce mot, que Marcus était venu en personne sur les bords du Rhône. Il supposa en outre que Marcus avait poursuivi son prétendu voyage des bords du Rhône aux bords de la Garonne, et de là en Espagne.

Mais on a déjà fait sans doute une autre remarque ; c'est que la secte priscillianiste, telle qu'Itace l'a représentée, ressemble fort à la secte marcosienne d'Irénée, et lui doit à coup sûr plusieurs traits ². Priscillien, comme Marcus,

1. Le texte grec dit : Rhodanusie (καὶ ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς κλίμασι τῆς Ῥοδανίας, *Patrol. grecque*, t. VII, col. 592).

2. Irénée, I, xiii.

§ 1 : *Magicae imposturae peritissimus... velut ad scientissimum et perfectissimum...*

§ 3 : *Maxime enim circa mulieres vacat, et hoc circa eas quae sunt honestae, et ditissimae, et circumpurpuratae, quas saepe abducere tentans, dicit blandiens eis... Cf. § 6, § 7.*

Sulpice Sévère, *Chron.* II, 46. (Je mets entre crochets les traits du portrait de Priscillien qui paraissent ajoutés par Sulpice.)

[Familia nobilis... parcissimus] sed idem vanissimus et plus justo inflator profanarum rerum scientia : quin et magicas artes ab adolescentia eum exercuisse creditum est. Is ubi doctrinam exitiabilem agressus est, multos nobilium [pluresque populares] auctoritate persuadendi et arte blandiendi allicuit in societatem ; ad hoc mulieres novarum rerum cupidae, fluxa fide et ad omnia curioso ingenio (II, Tim. III, 6), catervatim ad eum confluebant.

§ 6 : *Et discipuli autem ejus quidam circumobversati in iisdem, seducendo mulierculas* (II, Tim. III, 6) *multas corruerunt, perfectos semetipsos vocantes...*

§ 3 : *Dicit blandiens eis : ... « Adapta te ut sponsa sustinens sponsum suum, ...Constitue in thalamo tuo semen luminis ...Ecce gratia descendit in te, aperi os tuum et propheta... » Illa autem seducta ...concalefaciens animam ...remunerare eum gestit secundum cor-*

Jérôme, *Ep.* CXXXIII, 3 : *Priscillianus in Hispania pars Manichaei, de turpitudine ejus te discipuli diligunt plurimum, verbum perfectionis et scientiae sibi temere vindicantes, soli cum solis clauduntur mulierculis* (cf. *Ep.* LXXV, 3, *muliercularum*) *et illud eis inter coitum amplexusque decantant : Tunc pater omnipotens fecundis*

[imbribus aether
Conjugis in gremium laetae descendit
[et omnes

est vain de sa prétendue science ; c'est un magicien consommé ; sa propagande et celle de ses disciples, qui s'intitulent *parfaits*, s'exerce surtout sur les femmes, de préférence sur les dames de la noblesse ; dans les conventicules où les priscillianistes, hommes et femmes, se réunissent à porte fermée, on passe de l'exaltation mystique à l'égarement sensuel et à l'orgie : enfin l'on y récite, en se livrant à des embrassements criminels, des formules liturgiques étranges et blasphématoires.

Itace a donc fait à peu près de Priscillien un nouveau Marcus, et des priscillianistes, de nouveaux Marcosiens. Ce qu'il sait des pratiques de la secte, il le tient en partie du *Contra haereses*. Mais voici un emploi moins excusable encore du texte d'Irénée. C'est du premier livre du *Contra haereses* que proviennent plusieurs de ces êtres surnaturels qui nous sont donnés comme des éléments du système de Priscillien¹ : Abraxas, qui dans le système de Basilide est le suprême archon céleste, le prince des 365 cieux² ; Barbélon et Armagil, Armaziel ou Armoge, deux

poris copulationem, et secundum omnia uniri ei cupit, ut cum eo descendat in unum.

Magnus alit, magno commixtus [corpore foetus.

Cf. Sulp., *Chron.* II, 48, 3 : de qua (Procula) fuit in sermone hominum Priscilliani stupro gravidam partum sibi graminibus abegisse.

1. Priscillien, p. 29, 14 : neque Armaziel neque Mariame neque loel neque Balsamus neque Barbilon deus est...

P. 17, 29 : Anathema sit qui Saclam Nebroel Samael Belzebuth Nasbrodeum Beliam omnesque tales, quia daemones sunt... venerantur.

P. 19, 3 : Saclam daemonem.

P. 21, 6 : Saclam et Nebroël.

Jérôme, *Ep.* LXXV, 3 : Armagil Barbelon Abraxas Balsamum et ridiculum Leusiboram.

In Is. proph., xvii, 64 : Ut Basilidis Balsami atque Thesauri, Barbelonis quoque et Leusiboræ ac reliquorum nominum portenta susciperent.

Contra Vigil., § 6 : Nisi forte Balsamum mihi et Barbelum et Thesaurum Manichæi et ridiculum nomen Leusiboræ proferas...

2. *Contra Hæreses*, I, xxiv, § 7. *Patrol. gr.*, t. VII, col. 680 : Esse autem principem illorum (i. e. cælorum CCCLXV) Abraxas, etc.

sons de la secte des Barbéloniens ¹; Samaël ², qui est un des noms du Serpent ou de l'esprit du mal dans la secte des Ophites ³. Il y a pris encore ce dieu masculo-féminin auquel, dans son écrit accusateur de 380, il accusa la secte de rendre un culte ⁴: *Masculo-femina* ou *Arrheno-The-lus* était d'après Irénée une épithète de Bythos, l'éon de l'abîme ou du néant, dans le système de certains Basilidiens ⁵.

Itace a peut-être fait à Irénée un emprunt plus surprenant encore. On a vu qu'il citait, comme ayant transmis à Priscillien la tradition de la gnose basilidienne, le rhéteur Elpidius, et une dame noble nommée Agapé ⁶. Le personnage qu'Itace appelait Elpidius était un poète et un orateur célèbre, qui enseignait la rhétorique, aux environs de 370-

1. *Contra Hæreses*, I, xxix, § 1, col. 691 : Quidam enim eorum Æonem quemdam numquam senescentem in virginali spiritu subjiciunt, quem Barbelon nominant.

§ 3, col. 692 : Et Charin quidem magno et primo luminario adjunctam; hunc autem esse Sotera volunt, et vocant eum Harmogen. (Cf. § 3, *Harmoge*, et les notes 76 et 79 : Alii codd. *Harmoze*, *Armoge*.)

2. *Ibid.*, I, xxx, 9 (Ophites) : Et projectibilem serpentem duo habere nomina, Michael et Samael, dicunt.

3. *Balsamus* (Priscillien, p. 29. 14 : cf. Jérôme, ci-dessus, textes 2. 3, 4, 6, est le seul des éons priscillianistes dont l'origine soit tout à fait obscure. Vallarsi ad Hieron., *Ep.* LXXV, Migne, XXII. 687) y voit le nom phénicien du soleil, *Beelsamen* (forme donnée par Sanchoniaton, cité par Eusèbe, *Præpar. Evang.*, I, 7) ou *Baalsamen* (Augustin, *Locution*, lib., VII, 1) ou *Balsamen* (Plaute, *Pœnulus*, v. 1027, act. V, scène 11). — Hilgenfeld (*Ztschr. f. wiss. Theol.*, 1892, p. 91, note), d'après Gams, *K. G. Spaniens*, I, 2, p. 463, suppose que le nom de Balsamus se rapportait au *chrisma*, à l'onction baptismale (?). Schepss ne suggère aucune explication.

4. Priscillien, *Tr.* I (réponse à un mémoire d'Itace), p. 28, 15 : Illis enim, sicut ab infelicibus dicitur, masculofemina putetur deus...

5. *Contra Hæreses*, I, II, § 4 (col. 458) et XI, § 5 (col. 570).

6. Sulpice, *Chron.* II, 46, 2 : hujus (Marci) auditores fuere Agape quædam, non ignobilis mulier, et rhetor Helpidius. Ab his Priscillianus est institutus... Cf. Jérôme, texte 8, § 4. L'identité d'Elpidius et de Delphidius est certaine : à vrai dire, Prosper (*ad ann.* 385), Ausone (*Profess.*, V, vers 17-38; et Pacatus (*Paneg. Theod.*, xxix) nous apprennent seulement que le priscillianiste Euchrotia était la femme de Delphidius; comme Sulpice ne dit pas que son Elpidius fût le mari d'Euchrotia, on pourrait supposer qu'il y a eu dans la secte un rhéteur Elpidius, et la femme du rhéteur

375, à l'Auditoire de Bordeaux ¹. Mais son nom véritable était *Delphidius*, que l'on s'étonne de voir changé en *Elpidius*. Serait-ce Itace qui, soit par erreur, soit intentionnellement, aurait modifié ce nom ? Je ne le crois pas. Il est remarquable que Jérôme donne au même personnage le nom de *Delphidius*, quand il veut parler du littérateur, et le nom d'*Elpidius*, quand il veut parler du théologien ; pourtant il savait fort bien que *Delphidius* et *Elpidius* ne faisaient qu'un ². D'autre part, Itace ne pouvait ni se méprendre, ni donner le change sur le nom d'un homme qui avait « illustré la Gaule entière par ses œuvres en prose et en vers » ³. Il reste à penser que *Delphidius* avait lui-même changé son nom ; et on voit bien à quel sentiment il aura obéi. La famille d'Attius Tiro *Delphidius* prétendait avoir pour ancêtres des druides du pays de Bayeux, et l'on s'y transmettait de père en fils une dévotion particulière à Apollon-Bélen. Plusieurs de ces Attii (peut-être tous ceux de l'époque) durent leur *cognomen* à ce culte familial : le nom de *Patéra*, que portait et qu'illustra le père de *Delphidius*, désignait pour les initiés les prêtres de ce culte ; le père et le frère de *Patéra* tiraient leur nom de *Phébus* ; celui de *Delphidius* était dérivé du nom du sanctuaire apollinien de Delphes ⁴. *Delphidius*, devenu chrétien, n'aura plus voulu porter le nom qui rappelait l'erreur et l'orgueil des siens ; il l'aura un peu modifié par la suppression de deux lettres, et y aura ainsi substitué au sou-

Delphidius. Ce qui prouve que les deux rhéteurs ne font qu'un, c'est le texte Jérôme, Ep. CXX, *ad Hedibiam, Præf.* (Migne, XXII, 982) : *Majores tui Patera atque Delphidius... Licet concedens eis eloquentiæ magnitudinem et doctrinam sæcularium litterarum, merito subtraham scientiam Legis Dei...* — Il y a là une allusion aux prétentions exégétiques de *Delphidius*, et à ses erreurs.

1. Je reviendrai sur l'histoire de *Delphidius* au Chap. n.

2. Jérôme, Ep. LXXV, (ci-dessus, p. 27, texte 8) et Ep. CXX.

3. Jérôme, Ep. CXX, Préface.

4. Ausone, *Profess.*, IV (*Patéra*).

venir du Delphien le patronage d'Elpis, l'Espérance chrétienne ¹.

Telle est l'origine probable du nom d'Elpidius. Mais où l'ace a-t-il pris Agapé? C'était, disait-il, une dame noble; on s'étonne de voir une matrone s'appeler ainsi d'un prénom grec ². Le nom d'une dame gauloise ou espagnole devrait être la forme féminine d'un nom romain. Comment ne pas s'étonner aussi de voir unie, dans le couple Agapé-Elpidius, la Charité à l'Espérance? Il y a ici un souvenir, direct ou indirect, du morceau célèbre de l'apôtre Paul sur les trois vertus chrétiennes, Foi, Espérance et Charité, — Pistis, Elpis et Agapé ³. Une façon de sauver la réalité du personnage d'Agapé serait de l'identifier à la femme de Delphidius, Euchrotia, et de supposer qu'Euchrotia prit un nom de religion analogue à celui de son mari. Le mot de Jérôme : *Agape Elpidium, mulier virum, cæ-*

1. Elpidius ou Helpidius) était d'ailleurs un nom assez répandu. Il y a eu un Helpidius correspondant de Symmaque (livre V, Ep. 78-98), proconsul d'Afrique en 402, un autre nommé en 400 (Ep. V, 74); cf. éd. Seck, p. clx. Un Helpidius était préfet du prétoire d'Orient en 359-361 (Borghesi, X, p. 219). On pourrait songer à identifier Delphidius avec l'Helpidius qui fut *comes rerum privatarum* sous Julien (*Ibid.*, p. 221; d'après Philostorge, *Hist. Eccles.*, VII, 10; Migne gr., LXV, 547; c'était un chrétien renégat et un païen zélé). Ausone dit en effet que Delphidius eut une fonction palatine sous un tyran (*Profess.*, V, 23-24). Mais il résulte du même texte que Delphidius n'occupa que des postes médiocres; né au plus tôt vers 330 et encore avocat en 357, il aurait fait au contraire une très rapide carrière s'il avait été *com. rer. priv.* avant 363. D'ailleurs, l'Helpidius de Philostorge était né chrétien, et il finit misérablement, à la différence de Delphidius. L'identification serait donc entièrement fautive, et il n'y a pas de raison de supposer que Delphidius avant sa conversion ait été appelé Helpidius.

2. Cependant, il y eut au IV^e siècle, dans la noblesse romaine, une mode des prénoms grecs. On connaît *Melanius*; l'*Eustochium* de Jérôme, fille de Iosotius et de Paula; *Demetrias* (Jérôme, Ep. CXXX). Peut-être était-ce une mode dévote. En tout cas, elle ne paraît pas s'être répandue en province. En Gaule et en Espagne, je ne connais que des noms romains : *Euchrotia*, *Procula*, *Urbica*, — *Hedibia*, *Algasia*, *Ageruchia*, *Lucilla*, *Galla* (Jérôme), *Bassula* (Sulpice), *Therasia*, *Amanda* (Paulin de Nole), etc.

3. I Cor., XIII, 13. C'est pourquoi il faut adopter la forme *Elpidius*, donnée par Jérôme, et non la forme *Helpidius* que porte le manuscrit de la *Chronique* de Sulpice.

cum caeca, duxit in foveam ¹, pourrait être interprété en ce sens. Mais Sulpice ne s'est pas douté de cette identité de la vague *Agape quaedam* ² qu'il cite au début de son récit, et de la réelle Euchrotia dont il parle plus loin : il faut donc qu'Itace, dont il avait le livre sous les yeux, n'ait pas dit qu'Agapé fût la femme d'Elpidius ; au reste, Agapé devait appartenir, dans sa pensée, à la génération antérieure à Delphidius, puisqu'elle avait servi d'intermédiaire entre Marcus et lui. L'*Agape quaedam* semble bien n'avoir été dans le récit d'Itace qu'une utilité, un personnage imaginé pour combler l'intervalle énorme qui séparait les gnostiques anciens des gnostiques modernes.

En parcourant le *Contra haereses* d'Irénée, Itace lut la phrase suivante, relative à la génération des éons dans la gnose de Basilide (on se rappelle qu'il faisait de Priscillien un Basilidien) : *De Anthrope autem et Ecclesia, similiter Aeonis existentibus, emissum esse Paracletum et Pistin, Patricon et Elpida, Metricon et Agapen, Aeon et Synesin*, etc. ³. On est dès maintenant en droit de lui attribuer de fortes bévues, en même temps qu'une large dose de mauvaise foi. Il a pu être frappé de la rencontre du nom de cet éon Elpida et du nom d'Elpidius, le père de la gnose nouvelle (*patricon et Elpida*), et supposer une Agapé (*metricon et Agapen*) qui en aurait été la mère.

Quoi qu'il en soit de ce point, la méthode de travail d'Itace nous est connue. Il feuilleta l'ouvrage d'Irénée, y recueillit çà et là un trait, un détail, un nom propre d'aspect inquiétant, et il donna ces bribes incohérentes, empruntées aux notices de diverses sectes gnostiques, pour autant de pièces du système de Priscillien.

1. Ep. CXXXIII, 4. On attendrait, dans l'hypothèse en question, *uxor virum*.

2. *Chron.* II, 46, 2. Le *quædam* montre que Sulpice ne connaît d'Agapé que son nom.

3. Livre II, xiv, col. 756. Cf. livre I, 1, § 2, col. 450.

pendant toutes les données itaciennes sur la gnose priscillianiste ne sont pas sorties du livre d'Irénée. Saclas, Nébroël, Thésaurus, Joël, Mariame, Bélial, Belzébuth, Nasbodée. Leusibora, qu'Itace rangeait avec Armagil, Barbé-Abraham, Abraxas, Samaël et le dieu masculo-féminin parmi les démons des Priscillianistes, ne figurent pas dans le *Contra Iulianum*. Mais on peut sans crainte raisonner ici par analogie. L'inquisiteur faussaire, sans changer de méthode, a changé de livre, et aura fait d'un autre ouvrage hérétique, ou peut-être d'écrits hérétiques, le même usage du livre d'Irénée. Les noms de ses prétendus éons priscillianistes servent ici encore d'indices. Laissons de côté Belzébuth, Bélial, Nasbodée ou Asmodée, qui sont des noms bibliques ¹, et Leusibora, qui provient d'une faute de l'ancienne traduction latine du livre de Job ². Les noms des quatre « éons » ou démons ont pu être relevés par ailleurs dans des écrits de la secte. — *Mariame* est d'origine phénicienne ³. Quant à Saclas et Nébroël, dont Itace appariait les deux noms, ils forment un couple manichéen connu : Saclas, la mythologie manichéenne, le premier homme et la première femme naissent de Saclas, prince de la fornication, et Nébroël, personnification féminine de la matière ⁴. —

Belzébuth, Matth., x, 25 et xii, 24; Luc, xi, 15, 18, 19. — Bélial, Luc, vi, 15 (cité par Priscillien, p. 8, 20 et 98, 23). — Asmodée, Luc, xiii, 8.

Priscillien cite (*Tract.* I, p. 11, 18; cf. la note de Schepss) le texte *xxxix, 1* : *Tu capies Leosiboram* (Sept. : *θηρεύσεις δὲ λέουσι βοράν*), en prenant Leusibora pour un nom de démon.

Mariamne ou *Mariamme*, sœur de l'apôtre Philippe, joue un rôle fabuleux dans les *Acta Philippi* (gnostiques). Voir Lipsius, *Apokr. Apostelgesch.*, t. III, p. 6-7, etc. La même personne sans doute reparaît dans l'Égypte. *Philosoph.*, V, 7 et X, 9; les gnostiques naasséniens vénèrent *Mariam* ou *Mariame*, à qui Jacques, frère du Seigneur, a communiqué la parole (cité par Hilgenfeld, *Ketzergesch. des Urchristentums*, p. 252). Irénée, *C. Cels.* V, 62. L'insertion de *Mariame* dans la liste des éons priscillianistes paraît se rapporter aux lectures qu'ils faisaient d'Actes des Apôtres.

Sur ce couple, voir Fr. Cumont, *Notes de mythologie manichéenne*, dans *l'Hist. et de Litt. relig.*, 1907, p. 147. Saclas est un nom emprunté

accusations, et que l'on fit des Priscillianistes des gnostico-manichéens. Itace est parti de cette idée ; et pour connaître et exposer en détail la doctrine que les hérétiques tenaient secrète, il a demandé à Irénée des informations sur les gnoses, à des auteurs inconnus des informations sur le manichéisme. Il peut ainsi y avoir eu, à l'origine de son étrange système d'accusation, plus de prévention et de crédulité que de mauvaise foi. Pourtant, donner un assemblage arbitraire de données gnostiques et manichéennes pour l'essentiel de la nouvelle hérésie, était une fraude grossière. Il mérita mieux encore le nom d'imposteur lorsque, lisant dans Irénée que les disciples du gnostique Marcus avaient paru sur les bords du Rhône, il affirma que Marcus y était venu en personne, avait poursuivi son voyage jusqu'à la Garonne et de là en Espagne ; lorsqu'enfin il nomma l'intermédiaire qui avait transmis à Elpidius la gnose de Marcus.

La conclusion qui ressort de l'examen qui vient d'être faite de notre deuxième dossier, est qu'il ne faut chercher aucune information authentique sur la doctrine de Priscillien dans les textes de source itacienne. Quant aux données que l'on recueille dans ces textes, et principalement dans la Chronique de Sulpice, sur les faits de la querelle, elles nous viennent d'un contemporain qui a eu une grande part à tous les débats, qui n'écrivait guère plus de quatre ans après la mort de Priscillien, et qui, destinant son histoire à des témoins des événements, n'a pu altérer gravement les faits de la cause déjà publics. Pourtant le récit d'Itace-Sulpice est tendancieux, et ne devra être utilisé qu'avec défiance.

Si nous n'avons rien trouvé de Priscillien et de son ensei-

1. L'idée des éons priscillianistes (les priscillianistes étant des *Continents*) soit sortie de cette page. Ce qui parle contre cette hypothèse, est qu'Itace faisait descendre la gnose nouvelle, non de Saturnin et de Marcion, mais de Basilide et de Marcus.

gnement dans les textes qui procèdent de l'*Apologie* nous y avons, en revanche, trouvé Itace lui-même. Un important est acquis : les rigoristes espagnols que ne connaissent les onze Traités furent victimes de haines et perfides ; l'accusation qui les perdit n'était qu'un thème de supercherie sorti d'un cerveau bizarre. On entrepris ici qu'une étude sur les sources de l'histoire Priscillianisme : cette histoire elle-même se trouve maintenant, à moitié établie.

CHAPITRE PREMIER

LES SAINTS D'OCCIDENT ET LEURS ENNEMIS

I. Les petites églises. — II. La doctrine ascétique. — III. La réaction anti-ascétique. — IV. L'accusation de manichéisme.

I

L'Église catholique, à la fin du IV^e siècle, était une grande institution d'État qui embrassait toute l'étendue du territoire romain. Le gouvernement impérial avait doté les évêchés ; il avait exempté le clergé d'une grande partie des charges fiscales ; il avait fait de chaque évêque un juge au civil pour le territoire de sa cité, et, en Occident, soustrait les évêques à la juridiction de ses tribunaux ; il avait interdit les sacrifices aux dieux et fermé les temples païens des villes, et les sanctuaires ruraux du paganisme allaient être bientôt, pour autant qu'on pouvait les détruire, universellement détruits. L'État persécutait les hérétiques et les manichéens ; dans l'Église catholique elle-même, il était intervenu en plusieurs occasions pour maintenir l'unité de foi et prévenir les schismes. La politique impériale depuis le règne de Constantin, sauf la courte interruption du règne de Julien le philosophe, tendait évidemment à donner à l'Église catholique le monopole de la religion. L'Église, dans la pensée des souverains, devait avoir autant de fidèles que l'Empereur possédait de sujets. Bientôt chacun allait appartenir à l'Église par un évêché, comme il appartenait à l'Empire par une cité. Les empereurs, en effet, croyaient la prospérité de l'État bien mieux assurée par la protection céleste que par la sagesse humaine et par les mesures d'administration. Leur politique reposait en grande partie sur la foi à la Providence. La véritable habileté leur paraissait être de plaire à Dieu, et ils ne pensaient pas pouvoir mieux y parvenir qu'en procurant la victoire complète de la vraie foi et du vrai culte, et en soumettant au Christ tous ses ennemis.

Le grand dessein de l'unification religieuse de l'Empire, encore, vers 380, réalisé qu'en partie. En Espagne et en si la population urbaine était probablement en majorité catholique, la masse des *paysans* restaient des *païens*. D'autre l'Église officielle ne comprenait pas encore tous les chrétiens. Les sectes hérétiques, qui dans les pays d'Occident n'avaient jamais gagné grand monde, avaient été supprimées par des mesures de police; mais le gouvernement épargnait encore les *églises* libérales orthodoxes¹. Un siècle et demi après le schisme Novatien, qui s'était produit en 251, quand après la persécution de Decius les autorités de l'Église avaient admis à pénitence et à la réconciliation tous les faillis de la persécution, il y avait encore en Italie, en Gaule et en Espagne une *église novatienne*. Cette petite église pensait être la vraie continuation de la chrétienté primitive; au moins avait-elle quelque chose d'archaïque. Elle ne voulait pas qu'on lui donnât le nom de novatienne, et rejetait aussi le nom de catholique, bien que par son enseignement et son culte elle ne différât en rien du catholicisme; elle n'acceptait d'autre titre que celui d'*église chrétienne*. On appelait quelquefois les fidèles de la secte *novatienne* ou les *Cathares*. C'est que les novatienens considéraient l'Église comme une réunion d'élus, de personnes entièrement consacrées à Dieu, parmi lesquels le pécheur n'avait point place. Quand un de leurs frères avait commis une faute grave, il était exclu à titre définitif de la communauté des saints².

Une secte analogue d'origine plus récente, celle des lucifériens, avait eu en Espagne beaucoup de partisans. Le schisme des lucifériens datait de la réconciliation qui avait suivi la persécution arienne de l'empereur Constance (361). L'évêque de Cagliari Lucifer, confesseur exalté qui avait assidûment cherché le martyre, jugea indigne de l'Église qu'elle gardât son souvenir, sans même un semblant de pénitence, les nombreux évêques qui, intimidés par les menaces du pouvoir

¹ En 485-483, le préfet de la Ville, Bassus, déclara au pape Damase qu'il avait des mesures de police contre l'évêque luciférien de Rome, mais qu'il ne frappait que les hérétiques proprement dits (Faustin et Michel, *op. cit.*, t. I, p. 23; Migne, XIII, 99). Les novatienens ne furent jamais que quelques débris d'Honorius (Cod. Theod. XVI, v, 52; cf. Socrate, VI, 17; Sozomène, de Noces, c. 24; VIII. — Zacchaei, *Consultationes* II, 10; Migne, XX, 1153-1162). Cf. Hornsack, art. *Novatian* dans l'Encyclopédie théologique.

corrompus par ses largesses, avaient renié le Christ des apôtres, des prophètes, de Moïse et d'Abraham, et souscrit à la perfidie d'Acus¹. Comme Novatien au milieu du III^e siècle, comme les donatistes après la grande persécution de Dioclétien, mais avec bien plus de raison, puisqu'ici les faillis n'avaient pas eu l'excuse des tourments corporels et du péril de mort, il avait refusé d'admettre que l'on pût, sitôt la paix obtenue, oublier les défections qui s'étaient produites pendant la lutte, et réintégrer les transfuges dans leurs grades et leurs dignités. Il s'était séparé de l'Église, déshonorée par la largeur de son pardon. Ses adhérents avaient formé de petites églises, pauvres et toujours menacées, mais fières d'être de vraies communautés de fideles. La piété était vive dans ces groupes étroits; on y était dur à soi-même jusqu'à l'ascétisme; les miracles n'y étaient pas rares; on s'y entretenait dans la préoccupation et l'espérance des derniers temps². La secte était représentée dans les deux provinces espagnoles d'où le Priscillianisme est sorti, la Bétique et la Lusitanie, particulièrement à Mérida, et à Cordoue, où elle avait été inquiétée par l'évêque Hygin³.

Les catholiques assimilaient volontiers les novatiens aux montanistes⁴, et le même rapprochement eût été aussi justifié pour les lucifériens. Il est vrai que les deux sectes ne procédaient du montanisme par aucune filiation de personne à personne. Mais les schismes rigoristes successifs qui suivirent les crises de persécution perpétuaient bien le vieil esprit montaniste, avec sa tendance opiniâtre à recommencer les temps apostoliques et à reprendre les choses à l'évangile, avec son goût invincible pour les petites églises de saints.

L'influence de ces petites églises a pu contribuer à répandre dans l'église catholique d'Espagne ce goût des conventicules

1. Une idée théologique à laquelle Lucifer tient beaucoup, c'est que la foi de Nicée est celle des apôtres, des prophètes et des patriarches. *Pro Athanasio*, I, Migne, XIII, 876 : « Sic Dei Filium confitetur Athanasius, ut confessus est Job. Qui Job unde de filiis Abraham, nisi crediderit quomodo ait credens et Abraham? » — Même livre, 879-880. 882. Livre II, col. 885, 91, 893-94, etc. — *De non parcendo*, Migne, XIII, 938, 939, etc.

2. Ceci d'après le *Libellus Precum* des prêtres lucifériens de Rome; *Austin* et *Marcellin*, écrit vers 384. (Migne, XIII, 83 et suiv.; C. S. E. L., XXXV, 1 ed, Guenther, Ep. II.)

3. *Libellus Precum*, §§ IX à XI, § XX.

4. *Pacien*, Ep. I, §§ 1, 2, 3 (Migne, XIII, 1033-1034).

els est confié le mystère divin, et qui offrent le sacrifice réel, ont le devoir de se tenir à cet égard dans un état parfait de pureté ¹. L'état de mariage, s'il n'est pas proprement tel, a quelque chose de honteux ; toléré en raison de l'infirmité humaine, il s'accorde mal pourtant avec la profession de foi, et ne permet pas de prétendre à la sainteté. La foi ni les sacrements ne suffisent à relever entièrement les époux de la déchéance où les a mis et les maintient leur seule qualité d'époux. Ce sont dans l'Eglise que des fidèles du troisième ordre : avant eux viennent ceux qui, après avoir passé par la vie conjugale, ont fait profession d'y renoncer ; et les premiers de tous en mérite sont ceux qui n'ont pas voulu que leur corps fût touché par l'impureté ². La distinction de ces trois ordres

VIII, 15 (Migne, XXII, 506, écrit en 392-393) : *Scio Romæ hanc esse consuetudinem, ut fideles semper corpus Christi accipiant... Sed... qui die post coitum communicant, et, juxta Persium, noctem flumine lavant, quare ad martyres ire non audent ? quare non ingrediuntur ecclesiam.* — On voit que Jérôme n'a donné ce précepte particulier, au moins par écrit, qu'après son départ de Rome. Quant au scrupule qui empêchait les Romains d'entrer dans les églises et les sanctuaires des *martyres die post coitum*, et dont Jérôme tire ici argument, il procède d'une vieille prohibition païenne. Voir Tibulle, II, 1, 11 : *Vos quoque procul jubeo, discedat ab aris. | Cui tulit hesternæ gaudia nocte* — Ovide, *Fast.* II, 329, et IV, 657. — Lampride, *Vita Alex. Severi*, 15 : *scultas esset, id est, si non cum uxore concubisset, matutinis horis in templo suo... rem divinam faciebat.*

Grégoire de Damase, même place : « Numquid immundus ausus erit violenter violare quod sanctorum est ?... et me interrogas si sacerdos dei veri a oblaturis sacrificia purgatus perpetuo debeat esse ? » Et la suite. Les deux textes isolés et surprenants, le Can. XXXIII du concile d'Elvire (529) ; la prohibition qu'aurait prononcée ce concile était totalement inconnue en Espagne un siècle plus tard), et le mot d'Hippolyte que le pape Gélase aurait autorisé les clercs à se marier (*Philos.*, IX, 12), c'est dans la lettre de Damase qu'apparaît pour la première fois la loi de la continence.

Grégoire de Nazianze, *De officiis*, I, 50 (Migne, XVI, 97).

Grégoire de Nazianze, *De virginibus* (377), I, VI, 24 (Migne, XVI, 196) : *Illa non si nubat ; hæc si non nubat, æterna est. Ibi remedium infirmitatis, ista castitatis. Illa non reprehenditur, ista laudatur.* Cf. *De viduis* 1,69 (Migne, XVI, 255). — *De virginitate* (plus réservé, écrit en 378 sur des protestations), § 33 (ibid., col. 274) : *Bona igitur vincula nuptiarum, sed tamen vincula.* — Ep. XLII, § 3 (Synode de Milan de 392 au pape Gélase après la condamnation de Jovinien qui enhardit les partisans de l'ascétisme) : *humanæ fragilitatis remedium.* — *Exhort.* 13, VI, 36 (Migne, XVI, 346) : *Licet bona conjugia, tamen habent remedium, ut se ipsi conjuges erubescant.*

Grégoire de Nazianze, *Adr. Helvidium*, 21 (Migne, XXIII, 204) : *Non negamus viduas, non maritatas, sanctas mulieres inveniri ; sed quæ uxores esse desic-*

de chrétiens est symbolisée par le mot de la parabole du semeur : « un grain en rapporte cent, un autre soixante, un autre trente », par où le Christ a signifié clairement l'ordre des vierges, l'ordre des continents et des veuves, l'ordre des gens mariés¹. Ainsi le degré de chasteté marque la mesure d'excellence. La chasteté n'est pas seulement la vertu chrétienne entre toutes, elle est l'essentiel de la pratique chrétienne².

riat, quæ in ipsa necessitate conjugii virginum imitentur castitatem. — Il est moins prudent en 392, dans son livre *Adv. Jovinianum* : I, 7 (Migne, XXIII, 218) : Si bonum est mulierem non tangere, malum est ergo tangere : nihil enim bono contrarium, nisi malum. Si autem malum est, et ignoscitur, ideo conceditur, ne quid deterius fiat. — § 9, sur le *Melius est nubere quam uri* : Velut si diceret : melius est unum oculum habere, quam nullum ; melius est uno inniti pede, et alteram partem corporis baculo sustentare, quam fractis cruribus repere. — § 12 : Si bonum est homini sic esse, malum est ergo homini sic non esse. — § 26 (col. 247), saint Jean n'a pas eu, comme saint Pierre, à : « sordes nuptiarum abluere cruore martyrii ». — § 37 (col. 264) : aliud est indulgentiam infirmitati tribuere, etc. — Cf. saint Martin, d'après Sulpice Sévère, *Dial.* II, 10, 4-6 : Hæc a sapientibus tenenda distinctio est, ut conjugium pertineat ad veniam, virginitas spectet ad gloriam...

1. Cette interprétation allégorique du texte Marc, iv, 8 et Matth., xiii, 8, avait déjà cours en 377, car Ambroise, *De Virginibus*, I, x, 60 (col. 205) la rappelle d'un seul mot : « provectæ ad... centenarium fructum » (cf. Luc, viii, 8). Cf. sur ces trois ordres, sans la citation : *De Viduis*, 1, *De virginitate*, VI, 34, et Ep. XLII, 2 : « diversorum gradus abrogare meritorum ». — Jérôme, Ep. XXII, 13 et 19 (écrite en 384 ; Migne, XXII, 403 et 406) : interprétation du *centenarius* et du *sexagenarius fructus*. — *Adv. Jovin.*, I, 3 (Migne, XXIII, 213) ; I, 40 ; II, 19 ; II, 35 ; Ep. XLVIII, 2 (Migne, XXII, 495), interprétation complète, donnée en 392. Il semble qu'avant de bénéficier du scandale provoqué par Jovinien et de sa condamnation, les partisans de l'ascétisme aient hésité à développer l'allégorie par écrit. Cette distinction de trois *gradus* ou *ordines* avait de l'importance dans la doctrine ascétique ; Jovinien la combattit (Jérôme, *Adv. Jovin.*, II, 19). — L'interprétation a un précédent dans Cyprien, *De habitu virginum*, 21 : « primus cum centeno martyrum fructus est, secundus sexagenarius vester est » (i. e. virginum) et un peu plus haut : « per hunc viæ limitem martyres pergunt, eunt virgines, justi quique gradiuntur. » Cf. Ep. 76, 6 ; Ep. 77, 2. Mais Cyprien est loin d'avilir le mariage comme Ambroise et Jérôme. — On pourrait aussi rapprocher de ces textes du iv^e siècle celui de Novatien, *De bono pudicitie* (t. III de Cyprien, éd. von Hartel ; sur l'attribution, Harnack, *Gesch. der altchr. Litt.*, II, 2, p. 400), § 4 : « Sed enim pudicitia locum primum in virginibus tenet, secundum in continentibus, tertium in matrimoniis. » Mais Novatien ajoute : « Verum in omnibus gloriosa est cum gradibus suis. » — Augustin un peu plus tard (*De sancta virginitate*, a. 401., cap. XLV ; Migne, XL, 423), écartera, avec quelques hésitations, l'interprétation ascétique des trois nombres de la parabole. Preuve de plus que l'interprétation paraissait choquante.

2. Ambroise, *De Virginibus*, VIII, § 10 (Migne, XVI, 191) : « Virginitas, quæ principalis est virtus. » Il s'étend longuement sur l'idée que la virginité est

Les délices qu'ont éprouvées jadis les fidèles des jeunes églises à se savoir, au milieu du monde asservi aux démons, les élus et les aimés de Dieu, les saints, le sel de la terre, c'est-à-dire, dans leur humilité apparente, les personnes réellement importantes aux yeux du Maître, elles sont réservées désormais à ceux qui sont comme sortis de la société des pécheurs pour accomplir intégralement la volonté du Christ et mener la vie parfaite. Ceux-là forment l'élite du monde. Ils ont seuls la certitude de la gloire future, et sont assurés d'une place privilégiée au séjour céleste ¹. Dès le temps présent, ils s'entretiennent avec Dieu, ils ont part à une vie supérieure. Ils sont les justes, les concitoyens des saints, ils sont semblables aux apôtres et aux martyrs, semblables aux anges ².

une vertu spécifiquement chrétienne. (Cf. Optat, III, 3 : Pudicitia et virginitas, quæ in barbaris gentibus non sunt, aut si essent, tuta esse non possent). — Idée analogue dans Jérôme, *Adv. Helvidium*, 20 : à l'apparition du christianisme a été levée la loi du *Crescite et multiplicamini*.

1. Ambroise, *De Virginibus*, VIII, 52 (Migne, XVI, 203) : Nam de resurrectione quid dicam, cujus præmia jam tenetis, etc. — *De Virginitate*, II, 16-18 (Ibid., 211.). — Jérôme, Ep. XXII, 41 (Migne, XXII, 425) : Et nemo poterit dicere canticum illud, nisi numerus definitus. « Hi sunt qui cum mulieribus se non coinquinaverunt ; virgines enim permanserunt » (Apoc., xiv, 4). Surtout *Adv. Jovin.*, I, 40 (Migne, XXIII, 269). — Déjà vers 375, Ep. 14, 10-11 (Migne, XXII, 425) : Delicatus es, frater, si et hic vis gaudere cum seculo, et postea regnare cum Christo.

2. Ambroise, *De Virginibus*, I, 11 (Migne, XVI, 191) : Postremo non est meum illud, quoniam quæ non nubent neque nubentur erunt sicut angeli in celo. Nemo enim miretur si angelis comparantur. — L'expression : « vie angélique » pour : vie monastique, était courante en pays grec (Gieseler, *Kirchengeschichte*, I, 2, p. 238, n. 22). — *De Virginibus*, I, 52 (col. 203) Castitas enim angelos facit. Qui eam servavit, angelus est : qui perdidit, diabolus... De hoc mundo estis, et non estis in hoc mundo. — *De Virginitate*, 87 (col. 288). Ergo et vos, sanctæ virgines, et quicumque justi estis et immaculatam animæ geritis castitatem, cives sanctorum estis et domestici Dei... versantes inter angelos..., cf. 55-56.

Jérôme, après avoir annoncé au début de son *De Virginitate* (Ep. XXII ; il fait allusion à Ambroise, qu'il n'aime pas) § 2 (Migne, XXII, 395) : « nulla erit rhetorici pompa sermonis, quæ te inter angelos statuât », — dit pourtant au § 19 : « Tua regio paradisi est », et au § 20 appelle la virginité : « Angelorum vitam ».

La comparaison des ascètes avec les anges est sortie d'une interprétation de Luc, xx, 36, qui se trouve déjà dans Cyprien, *De habitu virginum*, 22 : « Quod futuri sumus, jam vos esse cœpistis... Cum castæ perseveratis et virgines, angelis Dei estis æquales. »

Sur l'assimilation aux martyrs : Ambroise, *De virginibus*, I, 10 (Migne, XVI, 191) : non enim ideo laudabilis virginitas, quia et in martyribus repe-

Telle est la doctrine qu'enseignaient l'évêque Ambroise et le prêtre Jérôme, au temps du pape Damase. Au reste, s'ils sont pour nous, à cette époque, les deux grands représentants latins de la doctrine ascétique, Ambroise et Jérôme ne furent pas les premiers à la prêcher en Occident. Quand ils commencèrent à écrire, la nouvelle sainteté avait déjà des adeptes en Italie, et il faut bien qu'elle ait eu aussi ses obscurs apôtres. Ambroise, dans ses trois livres sur *les Vierges* (377), ses livres sur *les Veuves* (377) et sur *la Virginité* (378), plus tard dans ses *Devoirs de la Vierge* (391-392) et son *Exhortation à la Virginité* (393); Jérôme, dans sa *Perpétuelle virginité de Marie* (384) et son *Livre à Eustochium sur la Virginité* (384), en attendant ses deux livres *Contre Jovinien* (392), n'ont été que les interprètes circonspects des convictions où s'entretenaient autour d'eux les personnes, déjà nombreuses, pour qui la grande affaire de la vie était de vaincre la chair, la gloire la plus haute d'en avoir triomphé¹.

La morale ascétique avait évidemment son application pour toutes les personnes qui ne se contentaient pas d'un mérite médiocre et d'une situation inférieure dans la hiérarchie spirituelle. On s'étonne, en lisant Ambroise et Jérôme, de voir que leurs exhortations à la sainteté s'adressent presque uniquement aux vierges et aux veuves. Ils ne se lassent pas de prôner la gloire et les privilèges des vierges, et de convier les jeunes Italiennes à contracter avec le Christ ce mariage spirituel dont le Cantique des Cantiques n'était, suivant eux, que l'épithalame prophétique².

ritur, sed quia ipsa martyres faciat. — Jérôme, Ep. XXII, 38 (Migne, XII, 422) : Grandis labor, sed grande præmium, esse quod martyres, esse quod apostoli, esse quod Christus est.

L'analogie entre la place que s'attribuent les ascètes dans la société chrétienne et celle des chrétiens de jadis dans le monde pieux est bien marquée par le nom de *sancti* qu'ils se donnaient. Ambroise (*De Virginitate*, XX, 429) applique le mot évangélique : *piscator hominum* à la prédication de la virginité. Jérôme, Ep. LIV, 5 : « ubicumque viderint christianum », pour *monachum*. Le temps est déjà proche où *conversio* signifiera : entrée au monastère.

1. Pour les dates, v. les précieux *Jahrbücher* de Rauschen, p. 378 et suiv. — Le *De Perp. Virg. B. Mariæ* est le *Liber adv. Helvidium*. — Le *Liber ad Eustochium de virginitate servanda* (cf. *De Vir. Ill.*, cxxxv) est pour nous la lettre XXII.

2. Les très nombreux traités du temps sur la virginité, en grec et en latin, sont pleins de citations du Cantique, interprété à la manière d'Or-

Mais ils n'engagent jamais, ou presque jamais, les hommes non mariés à se faire moines, les époux à se déclarer *continentes* ¹.

C'est qu'aux environs de 380 et en pays latin, les autorités de l'Eglise n'ont encore reconnu et l'opinion n'a à peu près admis qu'un genre de professions religieuses, celles des vierges. Le

gène. Sur ce point, Harnack, *Dogmengeschichte*, II, p. 11. En pays latin comme en Orient, et en morale comme en théologie, Origène est sans cesse exploité.

1. Exception unique pour Jérôme, pendant son séjour à Rome : la lettre *De cereo paschali* (Migne, XXX, 182), qui se donne comme écrite dans l'année qui suivit la mort de Gratiën, — si cette lettre est de Jérôme, comme le croit Dom Germain Morin (*Revue Bénédictine*, VIII, 1891, p. 20, article dont je dois à l'auteur l'obligeant envoi, et IX, 1892, p. 392, article que je n'ai pas vu) et comme je le pense, malgré Mgr Duchesne (*Lib. Pont.*, II, 564) et malgré Grützmacher (*Hieronymus*, I, p. 12-13). Comme pastiche, tout ce morceau (bien entendu, j'en détache la page d'histoire naturelle qui y a été cousue) serait une merveille, non seulement par la verve et la vigueur hiéronymiennes, mais par la fine intuition des périls et des appréhensions où Jérôme vivait à Rome. Est-ce un faussaire qui a écrit : § 3 « Ut enim cetera prætermittam, quæ nos ab austeriore vita retrahunt, illud inferam, ad ejus comparationem etiam quæ dissimulaverim, intelliges... Quod si vilibus abstinueris carnibus, et non crebro balnea frequentaveris, tunc fere per omnes columnas Manichæi tibi nomen ascribetur,... statimque aiunt : hi sunt qui creatorem mundi contemnunt : in usus nostros facta sunt omnia... Aut vitiis, aut anathemati colla submittes : id est, aut sectaberis quæ sunt adversa continentiae, aut, si facere nolueris, ipse damnaberis ? » — Alors, ce faussaire a relevé les demi-aveux que Jérôme fait, en des endroits très divers, de ses embarras et de ses craintes, et il en a conclu que dans une lettre évidemment privée comme celle-ci, adressée à un ami de toute sûreté (cf. Ep. CIII et CXI), Jérôme avait pu faire des confidences plus complètes sur les dispositions hostiles du milieu ecclésiastique romain. — Il est bien plus probable que les éditeurs n'ont pas pu admettre que saint Jérôme, le cardinal saint Jérôme de tant de tableaux d'églises, eût, à Rome, été à ce point suspect d'hérésie. Je ne puis croire à un pareil faux avant la Renaissance. Toutefois, faute de connaître l'état de la tradition manuscrite, je m'abstiens de tirer argument de ce texte généralement récusé ; il faut attendre le Jérôme du *Corpus* de Vienne. — Il y a ici, c. 2, une exhortation au monachisme, adressée à un jeune homme.

Chez Ambroise, quelques allusions au mérite des moines et des continents. *De Virginitate*, 87 (déjà cité) : sanctæ virgines, et quicumque justis estis... — *De Institutione virginis*, 16 : bona virginitas, quæ sexum utrumque non solum absolvit a crimine, verum etiam provocavit ad gratiam. — Ep. LXXII, 16-17 : integritas virorum, virginitas puellarum, abstinencia viduarum, continentia conjugum (lettre non datée).

On pourrait alléguer qu'il y avait plus de vierges que de moines (Jérôme, Ep. XXII, 21 : ideoque et ditius virginitatis donum fluxit in feminas, quia crepit a femina). — Mais Ambroise n'obtenait aucun effet, à Milan même, par ses sermons sur la virginité (*De Virginibus*, X, 57 : eadem quotidie cantito, et proficio nihil), et il ne se décourageait pas.

monachisme féminin s'est établi assez facilement, grâce à des précédents anciens. Vers l'an 200 déjà, il y avait dans les églises des jeunes filles dont on savait qu'elles s'étaient vouées à Dieu. Leur vœu, sans doute, était chose purement privée ; il n'était confirmé par aucune cérémonie liturgique ; il n'était pas tenu pour irrévocable, et celles qui l'avaient formé, si elles changeaient d'intention, demeuraient en droit de se marier ; mais les vœux n'étaient pas rares, et quand ils étaient connus, ils procuraient aux « vierges sacrées » une considération particulière ¹. Le premier effet du progrès de la morale ascétique fut de modifier le caractère de ce très ancien usage. Les professions de jeunes filles furent consacrées par la cérémonie de la prise de voile, qui n'est autre chose qu'un mariage symbolique avec l'époux céleste, le voile étant alors l'insigne de la femme mariée ; elles devinrent par là-même irrévocables. A Rome, la prise de voile était pratiquée au temps du pape Libère, qui mourut en 366, et il fut admis dès la même époque que le mariage avec le Christ ne comportait pas de divorce ² ; au temps du pape Damase, la légitimité des vœux perpétuels, sanctionnés par des peines canoniques graves, n'était pas contestée. Pour que la vierge devint tout à fait une religieuse, il fallait encore qu'elle adoptât un régime de retraite, de privations et de prières, enfin qu'elle se pliât à la vie de communauté. Les efforts de Jérôme et de ses nobles amies Marcella et Paula tendirent à presser ces dernières transformations de l'ordre des vierges. Il prescrivait aux vierges professes les vêtements sombres et sans parure, le jeûne, les multiples exercices de piété ; et les dames pieuses qu'il dirigeait entretenaient dans leurs maisons de petits couvents de femmes, recrutés surtout dans leur personnel d'esclaves et d'affranchies ³.

1. Ce sont les conclusions de l'excellente dissertation de M. Hugo Koch, *Virgines sacræ (Texte und Unters., N. F., XXXI, 2, 1906)*. Elles ne sont pas sérieusement contestables ; les travaux plus anciens comme celui de Wilpert, *Die altchristlichen Jungfrauen*, dans la *Ztschr. f. kath. Theol.*, t. XIII, Innsbruck 1889, ne valent que comme collection de textes.

2. Discours de Libère pour la prise de voile de Marcelline, sœur d'Ambroise, dans le *De Virginibus*, III, c. I, III (Migne, XVI, 219). C'est sans raison que Rauschen, p. 564, place cette cérémonie vers 353. — Damase, Décrétale *ad Gallos*, § 3. Damase ne dit pas que le mariage de la *virgo* restait nul, mais qu'il doit être puni par une très longue pénitence. — Pénitence aussi pour la vierge qui, sans avoir encore reçu le voile, *proposuerat sic manere*, et qui se marie.

3. Grützmacher, *Hieronymus*, t. I, p. 225-227, 260 etc.

A Milan, Ambroise s'efforça, dès les débuts de son épiscopat, de faire accepter la règle de la perpétuité des vœux ¹, et il protégea un ou deux monastères de femmes, où des jeunes filles venaient de loin mener la vie religieuse ². En Gaule, vers le même temps, il y avait des évêques disposés à interdire le mariage des vierges qui avaient pris le voile ³.

III

La transformation de l'ordre des vierges, qu'accompagnait un accroissement rapide du nombre des professes ⁴, ne s'accomplit nulle part sans protestations. On le voit bien pour Milan, où pourtant la sainteté féminine était prêchée par l'évêque, et pour Rome ; ici, les prescriptions rigoristes que Jérôme entendait imposer aux vierges faisaient scandale, et soulevaient une opposition véhémement non seulement dans le monde de la noblesse, où le directeur de Marcella et de Paula était souvent traité de séducteur et de charlatan, mais dans le clergé, qui détestait chez les vierges les excès de sainteté ⁵.

1. *De virginitate* (378), III, 41 (Migne, XVI, 268) : *Etiam nos vocamur in culpam. Quam ? Quia nuptias prohibuimus illicitas ?* cf. 12, 24, 25, 26 : *Initiatas, inquis, sacris mysteriis, et consecratas integritati puellas nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas !* (On voit que la règle était mal observée). Cf. 27, 28.

2. *De Virginitas*, I, 57 : « *De Placentino sacrandæ virgines veniunt, de Bononiensi veniunt, de Mauritania veniunt, ut hic velentur...* » § 60 : il y avait à Milan vingt vierges Bolonaises dans un *sacrarium virginitatis*.

3. Décrétale de Damase *ad Gallos*, 3, 4. Pour qu'on eût interrogé le pape sur les *virgines velatæ* qui s'étaient mariées, il fallait qu'il y eût des évêques partisans de la sévérité, et d'autres de l'indulgence.

4. *De Virginitate*, III, 25 : *Virginitatem, inquit, doces, et persuades plurimis.*

5. Jérôme, Ep. XXIV, 5 (Migne, XXII, 428). L'éloge de la vierge ascète Asella finit : « *Viduae eam imitentur et virgines, maritæ colant, noxiæ timeant, suspiciant sacerdotes.* » — Ep. XXII, 43. — Ep. XXVII, 2 : *Unum miser locutus, quod virgines sæpius deberent cum mulieribus esse, quam cum masculis, totius oculos urbis offendi, cunctorum digitis notor.* — Ep. XXXVIII, 3 : *At scandalizat quempiam vestis fuscior ?* — Ep. XLV, 4 : *Lacerant homines christiani) sanctum propositum, et remedium pœnæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus.* — Ep. LIV (écrite en 394, mais pleine d'amers souvenirs romains) § 2 : *Consurgent procures adversus epistolam meam ; turba patritia detonabit, me magum, me seductorem clamitans, in terras ultimas deportandum.* Cf. 3 et 5. — *In Eph.*, V, 18 (Migne, XXVI, 528). *In Gal.*, V, 19-21 (*ibid.*, 417). — Pour la Gaule, Sulpice Sévère, *Dial.* II, 42, 9.

Pourtant, les préventions du public et des prêtres contre le monachisme féminin n'étaient pas si générales que Jérôme n'osât pas célébrer la gloire des vierges ascètes. Par contre, il n'a pas osé prêcher la sainteté aux jeunes hommes et aux gens mariés¹, et n'a donné ses louanges ou ses encouragements ni aux moines, ni aux continents, bien qu'il y eût à Rome de nombreux saints de ces deux catégories². Il avait naguère été moine dans le désert de Chalcis, il avait adressé aux jeunes hommes un ardent appel à la sainteté monastique, la *Lettre à Héliodore* : « Je t'invite, hâte-toi, oublie tes affections anciennes. Si ton père se couche en travers de la porte, sors quand même de la maison, l'œil sec, en marchant sur son corps, et vole vers l'étendard de la Croix³. » Quand il se fut établi à Rome, il cessa de se dire moine, il trouva mauvais qu'on lui donnât l'appellation méprisante de *monachus*⁴. Bien plus, il cédait si bien, sur ce point, à l'opinion régnante, qu'il eut la faiblesse, lui Jérôme, de se joindre aux détracteurs des moines pour railler leur pallium noir, leurs

1. *Adv. Helvidium*, 21 (Migne, XXIII, 203) : Ego certe, ut aliis personis intermissis ad virginem veniam...

2. Les deux catégories ne sont pas toujours faciles à distinguer, car le mot de *continentes* désigne tantôt tous les ascètes hommes (Tertullien, *De præscr.*, 40 ; Cyprien ; *Cod. Theod.*, XVI, n. 20, a. 370 ; Vincent, *Common.*, I, 24 ; Possidius, *Vita Aug.*, XXVIII, 30, etc.), tantôt les époux qui ont fait vœu d'abstinence (Rufin, *Apol.*, II, 43, Migne, XXI, col. 619 ; Jérôme, *Ep.* XLVIII, 2, etc.) Je prends le mot dans le second sens. Depuis 390 environ jusqu'à Salvien, on rencontre de ces continents partout ; on en connaît nombre de couples par Jérôme et Paulin de Nole. Ils se sont multipliés dès le milieu du iv^e siècle (*De singularitate clericorum*, 31, dans Cyprien, éd. Hartel, t. III, p. 207). Pour les moines proprement dits, à l'égyptienne, l'ascète égyptien Sérapion, en séjour à Rome vers 350, en découvre un seul (*Hist. Lausique*, XXXVII, éd. Butler, p. 113 et suiv.).

Quant à l'époque du séjour de Jérôme à Rome (382-384), Rufin (*Apol.*, II, 43 ; Migne, XXI, 619) entend que parmi les moines vitupérés par Jérôme dans son *Ep.* XXII, il y avait des continents (ceux-ci vivaient souvent séparés de leurs femmes, texte cité ci-dessus du Pseudo-Cyprien) : « sed ne monachis quidem ac virginibus ipsis quas laudaverat vel continentibus pepercit, atque omnem christianorum ordinem et gradum libellis fœdis infamavit. » — Augustin, *De urbis excid.*, 2 (Migne, XL, 718) : Non erant Romæ quinquaginta justi ? in tanto numero fidelium, tanto numero sanctimonialium, continentium, tanto numero servorum et ancillarum Dei... (servi Dei = moines).

3. *Ep.* XIV, 2 (a. 374-379).

4. *Ep.* XXXVIII, 5 (a. 384) : Nos quia serica veste non utimur, monachi judicamur ; quia ebrui non sumus, nec cachinno ora dissolvimus, continentes vocamur et tristes. — Jérôme ne renie pas son passé de moine, il le rappelle au contraire (*Ep.* XXII, 5) mais il n'accepte aucune solidarité avec les moines romains.

ongs cheveux, leur barbe de bouc et leurs pieds nus, et pour dénoncer leur hypocrisie et leur avarice ¹.

Le grand évêque Ambroise fonda sous les murs de sa ville un monastère d'hommes ²; si cet ami des moines, qui dans ses prônes ne cessait d'exhorter les vierges, s'abstint toujours de parler des moines dans sa chaire, on n'en peut imaginer qu'une raison : quelle que fût l'autorité de son siège et de sa personne, il a craint de donner scandale en bravant l'aversion de ses fidèles pour les vœux masculins, et en conviant les chrétiens comme les chrétiennes aux gloires de la sainteté.

A Rome, quand apparaissait dans la rue la robe sombre d'un moine, les passants murmuraient les mots de *grec* et d'*imposteur* ³. Aux funérailles de la jeune veuve Blésilla, fille de Paula,

1. Ep. XXII, 28 (Migne, XXII, 413) : *feminei... crines, hircorum barba, nigrum pallium, et nudi in patientia frigoris pedes. Hæc argumenta sunt diaboli.* — 34 : *Tertium genus est, quod Remoboth dicunt, deterrimum atque neglectum, et quod in provincia nostra aut solum, aut primum est... Quidquid vendiderint, majoris est pretii. Inter hos sæpe sunt jurgia... Apud hos affectata sunt omnia : laxæ manicæ, calligæ follicantes, vestis crassior, crebra suspiria ; visitatio virginum, detractio clericorum ; et si quando dies festus venerit, saturantur ad vomitum.* — 36 : *De avaritia exserens, ad monachos veneram.* — En fait d'autres textes de Jérôme à Rome sur les moines, je connais Ep. XVII, 2 ; — *Adr. Helvidium*, 21, *peu* peu bienveillants. Enfin, Ep. XXXIX, 7 (Jérôme est sur le point de quitter Rome : *hanc in mea mente defixam legent virgines, viduæ, monachi, sacerdotes.*

Du texte ci-dessus sur les *Remoboth* (384), il faut rapprocher Augustin, *de morib. eccl. cath.*, I, 70 (écrit en 388) : « *Romæ etiam plura cognovi diversoria sanctorum*), in quibus singuli gravitate atque prudentia et divina scientia præpollentes cæteris secum habitantibus præsumunt, christiana caritate, sanctitate ac libertate viventibus : ne ipsi quidem cuiquam onerosi sunt, sed Orientis more et Pauli auctoritate manibus suis se transigunt. » Jeûnes extrêmes. — Il est possible qu'Augustin pense au pamphlet célèbre de Jérôme, car il loue les moines romains sur les points mêmes où Jérôme les a blâmés : jeûnes rigoureux, travail manuel, liberté chrétienne dans la discipline. En tout cas, le *aut solum aut primum* de Jérôme ne permet pas de douter qu'il s'agisse des mêmes personnes.

2. Augustin, *De morib.*, I, 70 et *Conf.* VIII, c. 8 : *Et erat monasterium lediolani plenum bonis fratribus, extra urbis mœnia, sub Ambrosio nutrire, et non noveramus.* — Ceci en 386. Augustin est depuis près de deux ans à Milan : il a souvent entendu prêcher l'évêque, lui a plusieurs fois rendu visite ; il voit souvent le prêtre Simplicien ; et il n'a rien su du monastère. Ambroise ne faisait guère de bruit de sa création. Il n'en parle nulle part.

3. Jérôme, Ep. XXXVIII, 5 : *Si tunica non canduerit, statim illud evio : Impostor et Græcus est.* — Ep. LIV, 3 : *Ubi cumque viderint christianum, statim illud de trivio, ὁ γραικός, ὁ ἑπαιτέτης.*

qui était morte à vingt ans et qu'on croyait tuée par le jeûne, on parlait dans la foule de jeter les moines à l'eau ¹. Mais c'est dans le clergé de la ville que les moines étaient le moins aimés. Pour beaucoup d'ecclésiastiques, le nom de *moine* ou de *continent* était une injure. Il en était ainsi en particulier pour le prêtre Sirice, qui fut élu pape en décembre 384 ². Tant qu'avait vécu son protecteur Damase, Jérôme avait pu se maintenir à Rome contre ses ennemis du clergé, et les défier par ses libelles. Mais le pape Sirice et ses prêtres ne pouvaient tolérer sa présence ; il fallut que l'ancien moine s'exilât en Palestine, et pendant plusieurs années se privât d'écrire et se fit oublier. Longtemps l'église de Rome, l'ennemie de la sainteté, fut pour lui « Babylone » ³, et le clergé romain, un « Sénat de Phariséens ». « Fou que j'étais, écrit-il quatre ans après son départ, j'ai voulu chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ⁴ ! »

L'hostilité des prêtres romains de ce temps à l'égard des moines et des continents a trouvé son expression dans les textes où on s'attendrait le moins à la rencontrer, dans des prières publiques qui ont été plus tard insérées dans le *Sacramentaire* dit *Léonien* ⁵. «... Dieu tout puissant, ton église est aujourd'hui mêlée de

1. Ep. XXXIX, 5 : Hoc inter se populus mussitabat : Nonne illud est quod sæpius dicebamus ?.. Quousque genus detestabile monachorum non urbe pellitur ? non lapidibus obruitur ? non præcipitatur in fluctus ?

2. Ep. XLV, 5 : Junguntur nostri ordinis (les prêtres)... — 6 : Licet sacerdos despiciat atque Levites. — Pour Sirice, voir son Ep. VI (Migne, XIII, 1164) § 4 : « ut transeuntes, sive simulent, sive sint monachi, quod se appellant, quorum nec vitam possumus scire nec baptismum... » — Ep. I, 7 (col. 1137) : « Præterea monachorum quosdam atque monacharum, abjecto proposito sanctitatis, etc... Has ergo impudicas detestabilesque personas... quatenus retrusæ in suis ergastulis » (leurs cellules) etc. Au § 17, il conseille d'agréer aux ordres les moines, ceux du moins qui sont gens recommandables.

3. Ep. XLV(a. 385) § 6 : Cum in Babylone versarer. — *Præf. ad librum Didymi de Spiritu sancto*, Migne, XXIII, 401, (a. 389-391). Cf. Ep. XLVI (lettre de Paula et Eustochium, ses compagnes de voyage), § 11.

4. *Præf. ad libr. Didymi* : pharisæorum... senatus. — Ep. CXXVII, 1 (Migne, XXII, 1092) pharisæorum... schola. — Ep. XLV, 6 : Stultus ego qui volebam cantare canticum Domini in terra aliena. (Le Nabuchodonosor de ce texte paraît bien être Sirice.)

5. Textes signalés par Mgr Duchesne, *Origines du Culte*, 2^e éd., p. 133-137 (3^e éd., p. 142 ; cf. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 359). « Le sens donné au mot *confessor* et surtout la mention d'un public païen encore nombreux nous reportent au déclin du iv^e siècle... Il est sûr que de tels propos liturgiques n'ont pu être tenus que dans des assemblées

confesseurs vrais et de faux confesseurs ¹... — O Seigneur, le bienheureux Paul nous dit... qu'il est impossible que les actions coupables restent ignorées même dans la vie présente... Comment espèrent-ils n'être pas dévoilés, ceux qui séduisent par leurs douces paroles les cœurs incertains, et, suivant le mot évangélique, cherchent le Seigneur au lit... Peu leur sert de parcourir sans cesse les volumes sacrés ²... — Seigneur, enseigne-nous à distinguer de tes vrais fidèles les faux frères, selon que tu as dit par la voix de ton fils unique : « Vous les connaîtrez à leur fruit »... Parmi les faux frères, il y a ces ouvriers de fraude qui viennent espionner l'Église, laquelle jouit de la sainte liberté en Christ, pour la réduire avec eux dans une servitude honteuse ; il y a ces hommes qui pénètrent dans les maisons, captent l'esprit de pauvres femmes chargées de péché, dévorent le bien des veuves et même des femmes mariées. Ils ne cherchent même pas à avoir les dehors de l'honnêteté... ; ni lavés, ni nettoyés,... traînant leur saleté dans les maisons et par les rues, ils ne sont pas tant chargés d'ossements de morts, qu'ils ne sont eux-mêmes des cadavres. Comme tout ce que l'on voit d'eux est sombre, et qu'ils sont noircis par le mauvais renom et l'opprobre, on peut tenir pour certain qu'ils font en secret des choses que l'on rou-

restreintes, dans de petits conciliabules privés, où l'officiant, profitant de la liberté dont jouissait encore, en ces matières, l'improvisation individuelle, pouvait donner carrière à ses rancunes. » Je ne vois pas bien ce que pouvaient être ces conciliabules. Toutes les prières du recueil, « collection privée » peut-être, se donnent comme prières liturgiques, récitées ou à réciter à la messe. En tout cas, il n'y a qu'un pape qui ait pu tolérer ces invectives, c'est Sirice. La réhabilitation des moines, à Rome, a commencé au temps du même pape, par la profession de Pammachius, la première profession monastique d'un noble, en 395 ; elle s'acheva peu après lui. Jérôme écrit en 412 à une religieuse de Rome : « ... monachorum innumera multitudo ; ut pro frequentia servientium Deo, quod prius ignominiae fuerat, esset postea gloria » (Ep. CXXVII, 8).

1. Avril, XX (Migne, LV, 28) : Cujus Ecclesia sic veris confessoribus falsisque permixta nunc agitur (Sur : *confessor* = *continens*, Duchesne, *Orig. du Culte* p. 405, n. 1, et p. 406, n. 2). — Cf. Juillet, XVIII, 1 et II, III, V, col. 63 et 64.

2. (Juil.) XVIII, III, col. 65... Quemadmodum se celare confidunt, qui, sicut scriptum est, per dulces sermones suos seducentes corda fallacia (Rom., XVI, 18), et sicut Evangelium ait (jeu de mots sur Matth., VI, 6, priez in cubiculo) Christum in cubile requirentes, palam manifesteque declarant quid et dictis exequantur et factis. Nec eos fulcit aut munit quia, ut se valere contendunt, volumina divina percurrunt, etc.; cf. V., col. 66 ; VIII, col. 68 ; XVIII, col. 73.

Avrai dire, cette hostilité mutuelle ne pouvait manquer de se produire. Les clercs pensaient être élevés au-dessus du commun et rapprochés de Dieu par l'ordination, les moines par la pratique de la sainteté. Chacune de ces deux aristocraties, l'une sacramentelle, l'autre purement morale, était portée à ne reconnaître d'autre genre d'excellence que la sienne. Leur rivalité devait se maintenir jusqu'au moment où l'autorité ecclésiastique reconnut le mérite de toutes les professions religieuses, et assigna aux continents et aux moines comme aux veuves et aux vierges leur place auprès du clergé dans l'enceinte d'honneur des églises ¹. Mais cette conciliation de l'ancien clergé institué et du nouveau clergé volontaire ne devait guère se produire avant le commencement du v^e siècle.

Il faut nous représenter toutes les églises latines, aux environs de l'an 380, comme troublées par la prédication de l'ascétisme, et divisées entre les adversaires et les défenseurs des professions d'hommes. Quand Jérôme écrit, en 387, que dans la plupart des villes, dès qu'un laïc s'attachait au bien, il était chassé de l'église par l'évêque et les prêtres, il faut entendre que beaucoup d'évêques et de prêtres voulaient éliminer les moines et les continents ². Le cas de l'église de Verceil, où les partisans et les adversaires des moines ne pouvaient, vers 393, se mettre d'accord pour le choix d'un évêque ³, a dû se produire plusieurs fois. On peut affirmer qu'en Gaule, la réaction anti-ascétique n'a pas eu moins de force qu'en Italie ⁴. Les évêques et prêtres ita-

multa scelera faciunt (dit l'empereur). Tunc Timasius magister equitum *et peditum cœpit adversum monachos esse vehementior...* » — Au total, question douteuse. — Je ne cite pas ici les vers connus de Rutilius Namatianus, qui est païen.

1. Pour Salvien, vers 430 (*Ad Eccles.*, II, iv 14), les catégories de *sancti* sont : les veuves ; les vierges ; ceux qui pratiquent le *conjugium sine opere conjugali* ; les moines, les clercs. Très ancienne formule liturgique romaine citée par Duchesne, *Orig. du Culte*, 2^e éd., p. 406, n° 2 : « *oremus et pro omnibus episcopis, presbyteris... ostiariis, confessoribus, virginibus, viduis, et pro omni populo Dei.* »

2. *Ad Titum*, I, 8 : Vere nunc est cernere in plerisque urbibus... episcopos sive presbyteros, si laicos viderint hospitales, amatores bonorum, de ecclesia expellere, quasi non liceat facere quod episcopus non faciat ; et tales esse laicos damnatio sacerdotum sit. — Le contexte montre qu'il s'agit bien des ascètes.

3. Ambroise, Ep. LXIII, tout entière.

4. Je laisse ici de côté toute l'histoire de saint Martin, donnée parfois comme exemple de la vivacité de cette querelle (Hauck, *Kirchengesch. Deutschlands*,

liens, après tout, étaient eux-mêmes des continents ou des moines¹ ; l'interdiction de se marier ou de persister dans la vie conjugale leur ayant été imposée par le pape Damase aux environs de 370, ils pouvaient défendre leur prestige contre les ascètes. Mais dans les provinces de Gaule et d'Espagne, les prêtres vivaient encore en état de mariage² ; la doctrine ascétique les rejetait parmi ces chrétiens du troisième ordre, qui, dans l'échelle des valeurs morales, au lieu de la note 100 ou de la note 60, ne méritaient que la note 30. L'apparition dans leurs églises des premiers religieux devait mettre les clergés provinciaux dans la nécessité, s'ils ne voulaient se voir supplantés par ces nouveaux venus dans la considération des fidèles, de suivre enfin l'exemple et les pressants avis de Rome, et de se soumettre à la loi de la continence³. Sous les manteaux sombres des moines et des continents, ils voyaient venir à eux les troubles de conscience et les souffrances domestiques, le choix forcé entre le discrédit et le renoncement à la vie familiale, un avenir de suspicion,

t. I, 2^e éd., p. 53 et suiv.). Le cas est à étudier séparément. Le discrédit des moines n'avait pas pris fin quand écrivait l'auteur des *Consultations de Zachée* (III, 3 ; Migne, XX, 1151) : « Quænam igitur monachorum congregatio vel secta sit, vel quam ob causam etiam nostrorum odiis digni habeantur, expromere... » — Salvien y fait encore allusion (*De Gab. Dei*, VIII, c. 3-4, §§ 15-25), mais ne paraît viser, comme ennemis des *saints*, que des laïques. Il s'étend surtout sur les vexations subies par les moines en Afrique.

4. Jérôme le leur dit, Ep. LIV, 5 (a. 395). Quasi et ipsi aliud sint, quam monachi !

2. Pour la Gaule, aucune allusion à loi dans les Actes du concile de Nîmes de 396 (Héfély, t. II², p. 61) ; la lettre d'Innocent I^{er} à Exupérius (Ep. VI, en 404-405) atteste que les instructions de Damase et Sirice aux Gaulois étaient mal observées ; il y a vers 405 des évêques Gaulois qui « nisi prægnantes uxores viderint clericorum, ... sacramenta non tribuant ». (Jérôme, *Contra Vigilantium*, 2, Migne, XXIII, 344.) Si l'on s'élevait ouvertement contre la loi, c'est que les conciles, au moins en Aquitaine, ne l'avaient pas adoptée. — Mais le concile de Turin de 417, can. VIII, suppose l'*interdictum* en vigueur en Gaule depuis un certain temps. — En Espagne, l'*interdictum* a été édicté avant 400 (Concile de Tolède de 400, can. 1 : *ante interdictum, quod per Lusitanos episcopos constitutum est*), mais probablement peu avant. Il était très loin d'être accepté et pratiqué en 385 (Sirice, Ep. I, à Himérius de Tarragone, § 8 ; Migne, XIII, 1138).

3. Damase, *Décrétale aux Gaulois*, 5 : Quo enim pudore viduæ aut virginis natus est episcopus vel presbyter integritatem vel continentiam prædicare... — Sirice, Ep. V, 3 : Si ergo laicis abstinencia imperatur, ... quante magis sacerdos, etc. — Ambroise, Ep. LXIII, § 64 : Debet præponderare vita sacerdotis, sicut præponderat gratia, etc. — Là est la raison et la cause.

d'espionnage, d'incessantes querelles. On comprend qu'ils aient haï ces prétendus *saints*, et qu'ils n'aient voulu voir en eux que des hypocrites, ou même des hérétiques.

IV

Une partie du public s'en tenait, à l'égard des moines, à une aversion instinctive ; leur costume, leurs prétentions, leur nom même étaient des nouveautés importées des pays grecs, c'était assez pour qu'on les méprisât ¹. Mais des clercs raisonnèrent leur hostilité ; en diverses villes des pays latins et peut-être partout, ils opposèrent aux moines et aux continents une accusation plus sérieuse : ils les dénoncèrent comme hérétiques, et principalement comme hérétiques manichéens ². Le principe admis que la génération, qui est la grande loi

1. Textes de Jérôme cités : *Impostor et Græcus est.* — Rutilius, *De reditu suo*, I, 44 : *Ipsi se monachos Graio cognomine dicunt.* — Concile de Nîmes de 396 (Héfélié, II, 2^e éd., p. 61) : *multi, de ultimis partibus Orientis venientes.*

2. L'accusation de manichéisme ne se rencontre explicitement dans nos textes, à l'adresse des ascètes réputés orthodoxes, qu'à partir de 384 ; on l'opposa à Jérôme quand il eut publié, cette année-là, son livre sur la Virginité (Ep. XXII) ; elle fut longuement développée par Jovinien dans ses divers écrits, entre 389 et 391 (Haller, *Jovinianus*, p. 118 et suiv.). On pourrait croire que cette accusation, celle même à laquelle Priscillien a succombé, a d'abord été produite en Espagne et pour le combattre, et qu'elle passa de là en Italie, où les adversaires des moines auraient essayé d'une arme qui avait fait ses preuves contre Priscillien. — Mais dès 377 et 378, Ambroise a à se défendre du soupçon de condamner le mariage (*De Virginitate*, I, 24 (Migne, XVI, 195) : « Non ego quidem dissuadeo matrimonium. — 31 : Dicet aliquis : Ergo dissuades nuptias ? Ego vero suadeo, et eos damno qui dissuadere consuerunt ». (Ce mot ne peut désigner que les manichéens.) — *De Viduis*, 81 : non ergo copula nuptialis quasi culpa vitanda, etc. — *De Virginitate*, 31 : quis enim tam aversus a vero, qui nuptias damnet ? — 34 : nemo... qui integritatem sequitur, condemnet conjugium. Namque hujus sententiae adversarios interpretes (enkratites, gnostiques, manichéens) damnavit jamdudum Ecclesia, eos scilicet qui audeant solvere copulam conjugalem » etc. — Or ce reproche équivaut à une accusation de verser dans le manichéisme. Jérôme le dira (*Adv. Jovinian.*, I, 3) : « Neque vero nos, Marcionis et Manichæi dogma sectantes, nuptiis detrahimus. » — Dès avant 380, c'était donc chose courante que les moines fussent traités de manichéens. Au reste l'accusation viendra aux priscillianistes de divers côtés, les uns disant : Manichéens (Filastre, LXI, 5) ; les autres, Gnostico-Manichéens (Itace, Filastre LXXXIV).

imposée par la nature à tous les êtres animés, implique un péché ou du moins une déchéance, pouvait-on se soustraire à cette conséquence, que le mal est inhérent à la création et à la nature physique, et qu'ainsi le monde matériel, étant mauvais par essence, ne peut être l'œuvre du seul Dieu bon ? Pouvait-on croire que le Dieu de l'Ancien Testament, qui avait posé la loi perfide : *Croissez et multipliez*¹, et l'avait inscrite à la première page des Écritures juives, fût le Dieu de la religion pure, le Dieu de Jésus-Christ qui ordonnait de renoncer à la chair² ? Or ces doctrines qui paraissaient impliquées dans la grande thèse morale des défenseurs de l'ascétisme, — en métaphysique le dualisme, qui oppose le principe de l'Esprit ou du Bien au principe de la Matière ou du Mal ; en théologie le rejet de l'Ancien Testament et la distinction du Jéhovah créateur et du Dieu suprême, — elles avaient été acceptées par la plupart des anciens gnostiques, et elles formaient le fond de l'enseignement des manichéens, qui malgré les édits impériaux tenaient encore leurs conventicules en diverses villes d'Occident³. Les manichéens aussi classaient les gens d'après leur degré de chasteté, et rejetaient les gens mariés dans une classe inférieure. On signalait entre eux et les ascètes chrétiens des analogies secondaires, la rigueur des jeûnes et l'interdiction des aliments réputés riches comme le vin et la viande⁴.

1. Genèse, I, 28. Texte très souvent invoqué par les adversaires de l'ascétisme : Filastre, *Hær.* CXX ; Jérôme, *Adv. Helvidium*, 20 ; Ep. XXII, 19 ; *Adv. Jovinian.*, I, 3.

2. C'est un point sur lequel ont porté les soupçons des adversaires de Jérôme : *Adv. Helvidium* (écrit en 384), 20 : « Obsecro lecturos ne me putent nuptiis detraxisse in virginum laude, et aliquam fecisse distantiam inter sanctos veteris Testamenti et novi. » Le texte du pseudo-concile de Carthage de 398, Can. I, dit : « Quærendum etiam ab eo, si novi et veteris testamenti... unum eundemque credat auctorem... si nuptias non improbet, si secunda matrimonia non damnet, si carnum perceptionem non culpât... » (Bruns, I, 141 ; texte du v^e-vi^e siècle, probablement gaulois).

3. Harnack, *Dogmengesch.* I, 2^e éd., Appendice : *Der Manichæismus*. — Kessler, article *Manichæismus* dans Herzog-Hauck, *Realencyklopædie*.

4. Jérôme, Ep. XXII, 13 : Et quam viderint pallentem atque tristem. Manichæam vocant ; et consequenter : tali enim proposito jejunium hæresis est. — Ep. LXXI, 6 : nec tamen manichææ hæreseos accusandi sunt (apostoli) etc. — *In Ephes.*, V, 18 (Migne, XXVI, 528) : Quod si quidam intelligerent, numquam me temeritatis et hæreseos arguissent, quod in virginitate servanda dixerim vinum adolescentulis declinandum. — *In Galat.* V, 19-24, (Ibid., 447) : Et licet me quidam in eo libro, quem de servanda virginitate scripsi, reprehendendum putent, quod dixerim adolescentulas ita vinum

lais la marque de leur commune hérésie était le mépris ou la condamnation du mariage ¹.

Condamner le mariage, ce qui voulait dire donner la main aux manichéens, voilà le reproche auquel les apologistes de la virginité se sentent exposés sans cesse, et qu'ils ont le constant souci de prévenir. Au milieu de leurs diatribes contre le mariage, Ambroise et Jérôme se précautionnent par un *Bona conjugia*, par une protestation de respect pour les unions sanctionnées par l'Église. Sur ce sujet dangereux, ils pèsent leurs mots et tempèrent leur pensée. Ils appellent le mariage un moindre bien, pour ne pas dire un moindre mal, et leurs termes les plus osés ne sont certainement que l'expression atténuée du mépris et du dégoût avec lequel les *saints* italiens, autour d'eux, parlaient du mariage. En morale, ces catholiques pouvaient s'entendre avec les manichéens, et les ennemis de l'ascétisme qui les enveloppaient dans une réprobation commune pouvaient ne pas être d'une complète mauvaise foi.

Dans un cas particulier, cette accusation de manichéisme, qui

dēbere fugere ut venenum : non me sententiā penitebit. — Dans sa lettre **XXII**, Jérôme interdit aux vierges le vin, non la viande (par prudence). Mais il accepte pour les ascètes (*Adr. Jovin.*, I, 18) le reproche que leur fait Jovinien de n'en pas user. — Ep. XLV, 5 : Ego faba ventrem impleo. Cf. Ep. XLIII, 3. Il est certainement végétarien.

1. Textes cités ci-dessus (p. 75, n. 2), d'Ambroise et Jérôme. — *Adr. Helvidium*, 19 : nec hoc ideo dicimus quod nuptias condemnemus. — Filastre, *Hær.*, CXX : Sunt quidam hæretici, qui cum audiunt beatum David dixisse in quinquagesimo psalmo quod : *In iniquitate conceptus sum, et in peccato peperit me mater mea*, æstimant ita dixisse prophetam quod *jus nuptiarum legitimum iniquitatem esse dixerit atque peccatum*. (Cette interprétation, d'origine gnostique, est dans Ambroise, ci-dessus, p. 60, n. 2 : il est possible d'après les dates que l'évêque de Brescia, écrivant en 383-384, l'ait tirée de son métropolitain l'évêque de Milan, qui a composé son *De Penitentia* entre 380 et 390). — Jovinien, dans *Adr. Jovin.*, I, 5 : Ex quo manifestum est vos manichæorum dogma sectari, prohibentium nubere et vesci cibis, quod Deus creavit ad utendum. — *Adr. Jovin.*, I, 40 : Nunc autem cum hæreticorum sit damnare conjugia, et Dei spernere conditionem... — Toute la lettre XLVIII, écrite en 392, n'est qu'une réponse aux nouvelles accusations de manichéisme qu'avaient provoquées les *Libri II contra Jovinianum*. Voir Ep. XLVIII, 3 : Eos (maritos) possum Manichæi errore damnare ?... 8 : Si manichæorum sequamur errorem... Au § 14, Jérôme soutient avec raison qu'il n'a rien dit de plus fort contre le mariage que saint Ambroise. — C'est certainement comme ennemis du mariage que les moines sont souvent déclarés hérétiques dans les diatribes du Sacramentaire éonien : XVIII, 8 (Migne, LV, 68) : eorum qui a veritate sunt devii. — XVII, 20 : De his sunt reprobi contra fidem...

CHAPITRE II

LES ORIGINES DU PRISCILLIANISME.

Les Abstinents d'Espagne et d'Aquitaine. — II. La Confrérie de Lusitanie et de Bétique. Delphidius. — III. Le point d'origine de la Confrérie. — IV. La préparation au sacerdoce. — V. Les premières querelles et le concile de Saragosse d'octobre 380.

I

Vers le temps de Julien Auguste, on vit en Gaule les premiers saints à la mode égyptienne; c'étaient tantôt des ermites, tantôt des religieux itinérants¹. La contagion de l'ascétisme, qu'ils apportaient avec eux, atteignit bientôt l'Espagne.

Dans le midi de la Gaule, qui formait le diocèse des Cinq-Provinces, et en Espagne, les professions religieuses, entre 370 et 380, se multiplièrent assez rapidement pour que le changement des mœurs chrétiennes fût très sensible et parût alarmant².

1. C'est à ce moment (360-363) que Sulpice Sévère fait venir de la côte ligur à Poitiers saint Martin, le premier moine latin connu. Saint Martin choisit un ermitage (*monasterium*) près de Poitiers, et un frère vient y vivre avec lui (*Vita s. Martini*, c. 7). Pour avoir été élu évêque de Tours, il faut que l'ermite de Poitiers se soit beaucoup déplacé. Tout le début de la *Vita Martini*, jusqu'à l'élection, est d'une information suspecte, et les données chronologiques que Sulpice fournit sur son héros sont incohérentes. Pourtant il paraît certain que Martin était évêque de Tours en 372, au plus tard, et qu'antérieurement, il fut moine en Gaule pendant plusieurs années.

2. Tout ce § I repose sur deux probabilités : 1° Les *Abstinentes* de Filastre, *l. lxxiv* (notice écrite en 383), répandus « en Gaule, en Espagne et en Aquitaine *sic* », c'est-à-dire jusque dans la Gaule du Nord, comprennent des priscillianistes, mais ne sont pas tous priscillianistes; l'accusation de gnostico-manichéisme, lancée d'abord contre le groupe Delphidius-Priscillien etc., est étendue par Filastre ou ses informateurs à tous les ascètes hispano-gaulois. En effet, les *Abstinentes* dont il parle ne se distinguent que par des jeûnes sévères, par le renoncement au mariage, par leur zèle à protéger leurs principes; or il n'est pas douteux qu'en 383 il y eût en Espagne, surtout en Gaule, d'autres ascètes prêcheurs d'ascétisme que les priscillianistes. Ce premier point est à peine contestable. — 2° Les pratiques ascétiques et piétistes qui furent prosrites au concile hispano-aquitain de Saragosse ne sont pas toutes spécifiquement priscillianistes. Parmi les usages

Des hommes non mariés faisaient ouvertement profession de persister dans le célibat, et prenaient le nom nouveau de moines. Au nombre de ces moines étaient des clercs, qui avaient quitté leur office pour s'adonner tout entiers à des pratiques de dévotion personnelle¹. Des jeunes filles en plus grand nombre que par le passé réclamaient le voile des vierges². Des époux se vouaient à la vie fraternelle, et rendaient publique leur profession de continents. Ces religieux des diverses catégories mettaient leur zèle à propager la haine de la chair et la pratique des jeûnes sévères³; comme leurs frères d'Italie, ils croyaient être l'élite de l'Église et les seuls observateurs accomplis de la loi divine⁴.

Le clergé de plusieurs diocèses témoignait à ces ascètes de la méfiance. Comme évêques et prêtres vivaient généralement dans l'état de mariage, la seule profession des moines et des conti-

censurés par le concile, voici ceux que l'on trouve attestés par ailleurs chez les priscillianistes : a) Institution de *Docteurs* (Can. VII) : voir Priscilien, Can. XXXIX. — b) Eucharistie non consommée sur place (Can. III) : voir Concile de Tolède de 400, Can. XIII-XIV. — c) Jeûne du dimanche (Can. II) : voir Léon I^{er}, Ep. XV, cap. iv. D'autre part, le groupe auquel appartenait Priscilien, bien qu'ayant pour objet de former des prêtres et des évêques, a bien pu et dû déterminer des vocations de vierges (Can. VIII) : voir les cas de Procula et de la fille de Tibérien, mais : a) Il n'est nulle part reproché aux priscillianistes, qui ont pourtant tenu des assemblées privées, et parfois *per mulierum domos* (Sentence de Tolède) d'avoir autorisé les femmes à y prendre la parole (Can. I). — b) Il n'est pas question, dans les autres documents antipriscillianistes, des retraites prolongées pendant le Carême et l'Avent, interdites par les canons II et IV. — c) Il serait peu conforme aux tendances actives et prédicantes des priscillianistes d'avoir conseillé à des clercs de désertier leurs postes pour se faire moines (Can. VI). Au total, il me paraît probable que les canons de Saragosse visent d'une façon générale les manifestations dangereuses de l'ascétisme ; on a pensé aux priscillianistes, on a parlé d'eux, sans doute d'eux surtout ; mais on ne les a pas visés exclusivement. Le groupement priscillianiste n'aura pas été, dans l'Espagne du temps, un cas unique et sans analogue ; il y aura eu par ailleurs des ascètes, et ceux-ci auront été portés, par suite de l'hostilité du clergé et parce qu'ils jugeaient sévèrement le clergé, à se former en petites chapelles piétistes.

1. Conc. de Saragosse, can. VI : Si quis de clericis propter luxum vanitatemque presumptam de officio suo sponte discesserit, ac se velut observantioris legis in monacho videtur esse quam clericum.... (texte altéré, mais intelligible).

2. Can. VIII : Non velandas esse virgines quæ se deo voverint, nisi quadraginta annorum probata ætate, quam sacerdos comprobaverit.

3. Filastre (LXXIV) insiste sur le fait que les Abstinents font de la propagande : « .. eademque non dubitant predicare, separantes persuasionibus conjugia hominum, et escarum abstinentiam promittentes... »

4. Concile de Saragosse, Can. VI (cité ci-dessus).

ents était comme un reproche à leur adresse, et supposait à leur égard un certain mépris. Les gens simples ne pouvaient manquer de témoigner à d'aussi saintes personnes un genre de respect qu'ils refusaient aux vertus moins rares de leurs chefs religieux ¹. Il s'établissait comme un clergé volontaire et sans institution, qui menaçait de supplanter le clergé canonique dans la considération des fidèles. Le clergé et les ascètes, en certaines cités, en vinrent à un état d'hostilité ouverte, et il y eut des ascètes excommuniés ².

Il arriva ici et là, en Espagne et en Aquitaine, que les ascètes, malvus ou même rejetés par l'autorité ecclésiastique, formèrent entre eux, en dehors de l'Église, des groupements qui parurent suspects. On considéra que dans l'ensemble, ils formaient une secte, et qu'une hérésie nouvelle apparaissait, celle des *Abstinentes*. Le parti adverse traitait volontiers ces contempteurs de la création et du mariage de manichéens ³.

Les groupes abstinents avaient adopté, sans doute avec de grandes diversités de ville à ville et de personne à personne, tout un ensemble de pratiques rigoristes. Ils s'efforçaient d'exécuter leur chair en réduisant leur nourriture au minimum ⁴. Il en avait qui, aux jours de jeûne communs, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, ajoutaient le dimanche ⁵. Au temps

1. Le respect superstitieux qu'inspiraient les ascètes est attesté par toute l'histoire de saint Martin, et par les nombreuses élections de moines à l'épiscopat. — Pour Priscillien, v. Sulpice, *Chron.* II, 51, 7-8 : « qui eum prius ut sanctum honoraverunt, postea ut martyrem colere cœperunt. » — Célestin I^{er}, Ep. *aperemus* (Migne, L. 429 ; écrite en 428), § 2 (il est question des moines) : *audes ergo fidelium mentes ad talia non debemus inducere. Docendi enim sunt potius quam ludendi. Nec imponendum eorum est oculis, etc....*

2. Conc. de Saragosse, Can. V : *Ut hi qui per disciplinam aut sententiam piscopi ab ecclesia fuerint separati, ab aliis episcopis non sint recipiendi* (sous les autres canons concernent les ascètes).

3. Rapprocher l'art. LXXXIV (LVI) de Filastre, sur les *Abstinentes* de Gaule, d'Espagne et d'Aquitaine, apparentés aux manichéens et aux gnostiques, avec l'art. LXI (XXXIII) sur les manichéens, *qui et in Hispania et quinque provinciis latere dicuntur, multosque hac cottidie fallacia captivare*. Filastre a recueilli dans le premier de ces deux textes une forme spéciale de l'accusation, produite d'abord contre les priscillianistes au sens propre, et l'a étendue à tous les Abstinentes ; dans le second cas, l'accusation est plus populaire et plus générale.

4. Filastre, LXXXIV : *escarum abstinentiam promittentes*.

5. Concile de Saragosse, Can. II : « Ne quis jejUNET die dominica causa temporis aut persuasionis aut superstitionis. » On retrouve le jeûne dominical.

BABIT. — Priscillien.

du carême, les abstinences dont les évêques donnaient l'exemple et l'exemple leur paraissant trop faciles, les religieux étaient volontiers des retraites; les uns s'enfermaient dans un appartement; d'autres gagnaient quelque solitude reculée, quelque lieu perdu dans la montagne; d'autres encore se réunissaient sur un domaine appartenant à l'un des leurs, et s'y cloîtraient ensemble pour quelques semaines. Certains se préparaient à la suite des grandes fêtes de l'année par les mêmes austérités qu'à l'occasion de Pâques; ils célébraient avant l'Épiphanie, qui était encore Noël espagnole et gauloise, un demi-carême, et se faisaient un nouveau, pendant trois semaines, des reclus, des anachorètes, des cénobites¹.

Le clergé voyait avec peine une partie des laïcs s'isoler au temps des grandes solennités religieuses, de la commu-

nical dans la secte ascétique des Eustathiens; v. le synode de Gangra en Paphlagonie, tenu vers 340 (Møller-von Schubert, t. I, p. 569), Can. (Bruns, I, 109); cf. Can. apost. LXV; Constit. apost. V, 20. Jeûner le dimanche devenait fort naturel dès qu'on considérait le jeûne, non plus comme un léger sacrifice fait à Dieu (ou encore comme un auxiliaire de la continence), c'est la conception de Jérôme, Ep. XXII, 8-12), mais comme un moyen de se rapprocher de Dieu. Des gnostiques avaient jeûné le dimanche (Thomæ, éd. Bonnet, p. 22; Tertullien, *De Corona*, 3 et 23, etc. Les chrétiens faisaient de même: Ambroise, Ep. XXIII, 11; Migne, 1029. — Augustin, Ep. XXXVI, §§ 27 et 29; Migne, XXXIII, 148. Augustin assure ici que les priscillianistes, pour justifier le jeûne le dimanche, invoquaient le texte *Act. Ap.* 20. 7, relatif au jeûne du dimanche. Quant aux jours de jeûne observés chaque semaine par les catholiques, Augustin nous dit au même texte qu'à Rome, on jeûnait le samedi, le dimanche, le mercredi et le vendredi, et le fait est attesté par ailleurs (cf. Augustin, Ep. XXV, 7; Migne, XX, 555). Pour l'Espagne et la Gaule, les contemporains manquent. Mais comme le jeûne du samedi nous est attesté par Augustin comme spécifiquement romain, il est très probable que les Gaulois et les Espagnols (malgré le texte du Concile d'Elvire, Can. XX, qui jeûnaient, suivant l'usage antique (Zöckler, *Askese*, p. 152-154), que le samedi et le vendredi.

1. Conc. de Saragosse, Can. II: «... et quadragesimarum diebus abstinere non desint nec habitent latibula cubiculorum ac montium qui suspicionibus perseverant, sed exemplum et præceptum custodiant... » Can. IV: Viginti et uno die quo a (?) xvi. Kal. Jan. usque in diem Epiphaniæ qui est viii Idus Januariæ, continuis diebus nulli liceat de ecclesiis exire, nec latere in domibus, nec secedere in villam, nec montes petere nudis pedibus incedere, sed concurrere ad ecclesiam... » Ces deux prescriptions visent-elles les priscillianistes? Ce qui le ferait croire, c'est que les canons II et IV se trouvent insérée la condamnation des personnes

ecclésiastique. Il trouvait plus intolérable encore que des religieux tinssent sans son aveu et hors de sa surveillance des conventicules privés. Les religieux, en effet, les hommes et les femmes tantôt réunis, tantôt séparés, s'assemblaient entre eux pour lire et expliquer les livres saints¹, et sans doute pour se livrer en commun à la prière. Ces petites assemblées étaient bien faites pour confirmer les soupçons d'hérésie qu'avaient fait naître les austérités des religieux.

II

Un seul des groupes abstinents hispano-aquitains a laissé sa trace dans nos textes : c'est celui auquel appartenait, en 380, le laïque espagnol Priscillien. Il n'y a pas de raison de croire que Priscillien en fût alors le chef².

L'église, acceptant l'eucharistie et ne la consomment pas sur place; pratique imputée par ailleurs aux priscillianistes. C'est un indice insuffisant.

Je ne reviendrai pas sur ce trait de l'eucharistie non consommée (cf. Conc. de Tolède de 400, can. XIV. Concile d'Antioche, can. II). L'usage attesté n'aurait pour nous d'intérêt que s'il était expliqué. Les personnes en cause emportaient-elles l'eucharistie à domicile, pour s'en faire un talisman (Ambroise, *De obitu Satyri*, c. 13; Augustin, *Op. imperf. contra Julianum*, III, 162, etc.) ? ou encore pour communier chez elles, suivant la coutume romaine (Jérôme, *Ep.* XLVIII, 13; *Ep.* LXXI, 6; *Contra Jovin.*, I, 20) ? Gardent-elles l'eucharistie pour la consommer dans des conventicules privés ? S'agirait-il de cette abstention totale des sacrements que l'église grecque a tolérée chez les ermites, et a même considérée comme un mérite exceptionnel (Harnack, *Das Mönchtum*, p. 32; cet usage existait dès alors dans certaines sectes ascétiques d'Orient, v. *Cod. Theod.*, XVI, v, 9 loi de 382) ? Je croirais bien plutôt que le cas visé est analogue à celui des eustathiens, ascètes orthodoxes qui à plusieurs égards rappellent les priscillianistes, et qui refusaient de participer à la communion des prêtres mariés (Conc. de Gangres, Can. IV). C'est peut-être parce qu'ils jugeaient certains prêtres ou évêques indignes que les priscillianistes refusaient de communier avec eux (Priscillien, Can. XLII; Can. L : quia vitandi sunt, qui... suo potius ventri deserviunt. Can. LI : quia... participes peccantium sint hi qui peccantibus quoquo modo consentiunt). On verra les priscillianistes de Mérida se séparer avec éclat de leur évêque jugé indigne. Mais cette dernière explication ne s'impose pas.

1. Concile de Saragosse, Can. I : Ut mulieres omnes ecclesie catholicæ et fideles a virorum alienorum lectione et cœtibus separentur, vel ad ipsas legentes aliæ studio vel docendi vel discendi conveniant, quoniam hoc apostolus jubet.

2. Priscillien, *Tract.* II, p. 35, 3 : alii nostrum jam in ecclesiis electi Deo, alii vita elaborantes ut eligeremur. Ceci se rapporte à l'époque qui précède

défaire de leurs biens pour les répandre en aumônes ¹, et à vivre, désormais, dans la « bienheureuse pauvreté volontaire ² ».

Les religieux qui avaient pris ces résolutions communes, et qui avaient cessé d'être des hommes du siècle pour se faire les « hommes du Christ », formaient une association étroitement unie. Ils s'appelaient entre eux frères. Ils s'assemblaient en conventicules fermés, pour se livrer à l'étude des livres saints ³. Ceux de Mérida, dont il semble que fût Priscillien, ayant vécu plusieurs années dans une étroite union de cœur et d'esprit, avaient le sentiment de n'être ensemble qu'un seul corps ⁴. Quand on les accusa, en raison du caractère un peu mystérieux de leurs réunions, de cultiver des dogmes secrets, ils se défendirent d'être hérétiques, mais se proclamèrent hautement solidaires. Ils

1. Priscillien, *Tr.* I, p. 4, 8 : *Quamvis enim gloriari in his quæ fuimus non oporteat, tamen non ita obscuro editi ad sæculum loco aut insipientes orati sumus, ut fides Christi et eruditio credendi mortem potius nobis oluerit adferre quam salutem. Ad hæc enim, ut ipsi novisis, peractis omnibus humanæ vitæ experimentis et malorum nostrorum conversationibus repudiatis tamquam in portum securæ quietis intravimus.*

P. 5, 1 : *Ut intrantes lavacrum, ... inanem sæculi gloriam respuentes ipsi vitam nostram sicut dedimus dederemus.*

Tr. II a. 381 ou 382, p. 34, 19 : *Nam cum ante complures annos vivi nostri regeneratione reparati et sordentes sæcularium actuum tenebras respuentes totos nos dedissemus deo, legentes etc (Luc. xiv, 26 et 33 ; allusion au devoir de la pauvreté). — P. 36, 1 et p. 17, 5 à 16 (allusion au jeune homme riche de l'Évangile, Matth., xix, 16-30 et synoptiques).*

2. Priscillien, Can. XXXVII : *Quia per beatam voluntariam paupertatem si radicem malorum omnium avaritiam respuant, contenti cottidiana habitatione et tegumenti sufficientia per pietatem sibi administrata...*

3. Priscillien, p. 8, 12; 12, 19; 13, 23; 14, 8, etc. Conc. de Saragosse, can. I.

4. P. 35, 17. « Nullum nomini nostro vel proposito vel vitæ crimen obiectum est. » *Nomen* ne désigne ici, je pense, qu'une catégorie de personnes.

Il fallait entendre que les confrères se donnaient un même nom, ce qui tenait soi vraisemblable, on pourrait penser à celui d'*hommes du Christ*, et prennent les accusés de la première Apologie. Priscillien, p. 6, 17 :

dum plura in Christi homines mentiuntur. Cf. p. 15, 25 : « Nobis autem vere Christus est, vita Christus est, fides Christus est. » P. 24, 12 :

Nobis petra Christus, nobis lapis angularis Jesus, hominum homo Christus. P. 39, 13 : « Nobis enim Christus deus... tota fides, tota vita, tota

regeneratio est. » Cf. p. 56, 25 (conclusion du *Tract.* III : « Mihi certe servo

domini consideranti hæc unus hic sensus est quoniam *qui non amat Christum anathema maranata.* » Voir surtout le long passage sur le *nomen Christi*,

p. 25, 24 à p. 30, 10 ; en particulier, p. 28, 1 : « Scribatur in te nomen domini

quod est Jesus », et p. 28, 20 : *cujus cum simus viri*, qui n'est pas une cita-

tion littérale. On peut tenir pour certain que les confrères aimaient à s'appeler

les « hommes du Christ ».

présentèrent leur défense en commun, dans plusieurs n collectifs, et notamment dans la *Professio de foi* ou que nous avons conservée et qui est notre seul docu la confrérie: on voit dans ce petit livre que les frères étaient assurés d'avoir tous la même foi, le même ensembl religieuses, et les mêmes vues systématiques sur le théologique très discuté de la valeur des apocryphes ¹.

Bien plus, d'une ville à l'autre, les groupes de religie genre se tenaient en correspondance fréquente, si bien constituaient à vrai dire qu'une association unique entre diverses villes. Les frères de Mérida, dans leur se réclament d'une Apologie composée par les religiet autre cité, qui pourrait être Cordoue. « Nous n'avons ils, nous et nos frères Tibérien, Asarivus et autres, qu'u qu'une façon de penser ². » Les adversaires de la confr tendaient que les religieux des diverses villes étaient r une sorte de conjuration ³.

La confrérie avait déjà des adhérents dans une grand des diocèses d'Espagne ⁴. Elle avait au moins des parl quelques villes d'Aquitaine, comme Eauze et Bordeaux.

Il y avait dans la confrérie un homme illustre, et les des confrères le désignaient comme le chef de la secte le fondateur de la nouvelle hérésie ⁵. C'était Attius Tiro

1. Priscillien, p. 30, 41: Et hæc est omnium nostrum una sent

2. Texte ci-dessus, p. 84, n. 1 fin.

3. Sulpice, *Chron.* II, 46, 7: Inter quos Instantius et Salvian hæc non solum consensione, sed sub quadam etiam conjuratio

4. *Ibid.* II, 46: Jamque perfidia istius tabes pleraque Hispani rat. — Si l'on se rappelle que Sulpice a sur le priscillianisme un s qu'il cherche à en faire un mouvement purement espagnol, il pa probable que le récit original d'Itace portait mention, à la place d dante, d'affiliés gaulois. Itace en 385 réclama des poursuites contr plices gaulois de Priscillien (*Chron.* II, 50, 3-4). Comment en tout cas après 385, n'aurait-il pas dit que la secte avait une bra loise?

5. Il est probable que Delphidius et Euchrotia n'habitaient deaux. Mais on verra qu'il y avait à Bordeaux, en 385, au moins u liniste, Urbica, et que Latronien était peut-être aquitain. Po Sulpice prétend II, 48, 2) que Priscillien y fit des disciples quand la ville pour se rendre à Rome, en 381; il est plus probable arrêta, comme à Bordeaux, parce qu'il y avait des partisans.

6. Sulpice, *Chron.* II, 46, 2. Jérôme, *Ep.* CXXXIII, 4; *Ep.* CXI per, *Chron.*, ad a. 385.

dius. Fils du grand rhéteur Attius Patera, qui avait enseigné avec éclat à Bordeaux et à Rome, il s'était fait de bonne heure une réputation de poète, puis d'avocat¹. Il plaidait, n'ayant guère passé trente ans, de grands procès politiques au temps de Julien César². Il désira les honneurs publics, se fit donner une charge de cour, et passa par plusieurs dignités qui parurent peu dignes de ses talents³. Mais sa carrière fut bientôt interrompue par une disgrâce. Une accusation dont on ne sait rien, sinon qu'elle était grave et fit du bruit, lui fut intentée, et il ne fut épargné que sur les supplications de Patera⁴. Le fonctionnaire déçu revint aux lettres, et obtint une chaire de rhétorique à l'Auditoire de Bordeaux. C'est alors qu'il atteignit la grande notoriété

1. Ausone, *Professores*, IV-V (éd. Schenkl, 5-6), poèmes consacrés à Patéra et à Delphidius. Poème V, 5 : « Tu pœne ab ipsis orsus incunabilis, | Dei poeta nobilis », etc.

2. Ammien Marcellin, XVIII, 1 : en 357, Delphidius, *orator acerrimus*, attaque devant Julien César, au nom de la Narbonnaise, un gouverneur de la province sorti de charge. Cf. *Profess.*, V, 13-18 : « Celebrata varie ejus eloquentia, | Domi forisque claruit... » Delphidius plaida devant les gouverneurs de provinces et devant le préfet du prétoire. Vers 19-22 : « Felix quietis si maneres litteris, | Opus Camenarum colens, | Nec odia magnis concitata litibus. | Armaret ultor impetus. »

Delphidius est mort entre 380 (Sulpice, *Chron.* II, 47, 2 et 385 (Ausone, *Profess.*, V, 37-38, sans doute même en 380-381, puisque sa femme et sa fille accompagnèrent sans lui Priscillien à Rome. Or il est mort *medio ævo* (*Profess.*, V, 36), c'est-à-dire (Ausone en juge en vieillard) vers 50 ans plutôt que quarante, comme le voudrait Tillemont, *Hist.*, V, 475). Il est donc né vers 330.

3. *Profess.*, V, 23-30 : « Nec inquieto temporis tyrannici, | Palatio te adtolle- res. | Dum spem remotam semper arcessis tibi, | Fastidiosus obvia. | Tuumque mavis esse quam fati bonum, | Desiderasti plurima, | Vagus per omnes digni- tatem formulas, | Meritusque plura quam gerens. » Le vers 27 semble con- tenir déjà une allusion à la conversion de Delphidius ; c'est sans doute d'après cette conversion même qu'Ausone fait de Delphidius un inconstant et un inquiet. Il est difficile d'identifier le tyran qui donna à Delphidius sa première charge. Tillemont (*Hist. des Emp.*, IV, p. 475) pense à Procope (sept. 365-mai 366) ; mais, outre qu'il est surprenant que Delphidius soit allé chercher fortune à Constantinople dans cette aventure locale, Pro- cope a régné trop peu de temps pour qu'un officier pût passer, sous son règne, par tant de dignités. Ausone doit avoir voulu désigner le règne de Julien. Cf. Sulpice, *Vita Martini* 4, 4 (Julianus) tyrannus

4. *Profess.*, V, 31 : « Unde insecuto criminum motu gravi, | Donatus ærumnis patris. » Ausone fait bien entendre que ces poursuites s'expliquent par les inimitiés que Delphidius s'était attirées étant avocat (vers 21-22). Si l'affaire en question n'avait eu beaucoup de notoriété, Ausone n'en dirait rien dans ce poème nécrologique.

littéraire¹. On le donnait, en éloquence, pour un maître à la manière large, véhémence et spontanée; il passait surtout pour un grand poète². Jeune encore, ayant réparé par le succès de ses discours et de ses poèmes les accidents de sa carrière, destiné sans doute à grandir en célébrité, riche, aimé de ses amis pour son humeur aimable et gaie³, Delphidius, qui était une des illustrations de la Gaule, passait pour un beau génie et un heureux homme. Mais il délaissa bientôt sa chaire⁴; il renonça à la poésie et à l'éloquence, et ce descendant d'une famille druidique, où les pères transmettaient aux fils le culte d'Apollon-Bélen, se jeta dans la sainteté chrétienne. Parmi les lettrés aquitains, on expliqua cette désertion par le caractère inquiet et changeant de Delphidius : on l'avait toujours connu, disait Ausone, comme une âme en peine, déçu par le succès même, et tourmenté sans cesse de désirs nouveaux.

Tout ce que l'on sait de Delphidius après sa conversion, c'est qu'il alla vivre en Espagne ou du moins y séjourna souvent⁵, et que sa femme Euchrotia et sa fille Procula avaient comme lui

1. Jérôme, Ep. CXXX, 1 : « Alter (Delphidius) me jam adolescentulo (c'est-à-dire vers 370-373; cf. Grützmacher, *Hieronymus*, t. I, p. 48) omnes Gallias prosa versuque suo illustravit ingenio. » Le même Jérôme commet une grosse erreur dans sa *Chronique* (Olymp. 283) en plaçant avant 335 l'enseignement de Delphidius : « Alcimus et Delphidius rhetores in Aquitania florentissimi docent. »

2. Sidoine Apollinaire, Ep. V, 10 : Tua vero tam clara, tam spectabilis dictio est, ut illi divisio Palaemonis gravitas Gallionis, abundantia Delphidii Agræcii disciplina, etc. — Ammien : orator acerrimus. — Ausone, *Profess.*, V, 1 : facunde, docte, lingua et ingenio celer. — Pacatus, *Paneg. Theod.* 29 (Migne, XIII, 504) : clari vatis matrona (Euchrotia, femme de Delphidius).

3. A Bordeaux, un rhéteur, fils d'un rhéteur célèbre, était riche. Euchrotia, femme de Delphidius, avait un domaine près de Bordeaux (Sulpice, *Chron.* II, 48, 2). Pacatus dit bien que les condamnés de 385 étaient riches (*Paneg. Theod.* 29). — Ausone, *Profess.*, V, 2 : Joci amæne, Delphidi.

4. Ausone, *Profess.*, V, 33 : « Mox inde rhetor, nec docendi pertinax. Curam sefellisti patrum. » M. Jullian, *Ausone et Bordeaux*, p. 93, traduit ce dernier vers : « Tu trompas l'attente des familles ». Au v. 33, il traduit : « peu assidu aux devoirs de l'enseignement ». Il faut entendre plutôt que Delphidius cessa de bonne heure d'enseigner. Après sa conversion, il méprisa les lettres et le savoir profane comme Priscillien (p. 14, 8 : cum adhuc in conversatione mundialis stultitiæ delectaremur, sapientia seculari licet adhuc inutiles nobis...).

5. Jérôme, Ep. CXXXIII, 4 : « In Hispania Agape Elpidium... » Il faut bien qu'Elpidius fût connu en Espagne et même y résidât pour qu'en 388 Hydace et Itace aient rapporté (faussement) qu'il avait été condamné à Saragosse.

abandonné les honneurs du monde pour ne plus aimer que la loi du Christ¹. Il est probable, comme on l'a vu, qu'en changeant de vie et d'âme il avait aussi changé de nom, et ne voulait plus être appelé Delphidius, l'homme du dieu Delphien, mais Elpidius, l'homme de l'espérance.

Delphidius fut-il vraiment le maître de Priscillien et le fondateur de la secte priscillianiste, entendons, de la ligue de continents et de moines que nous a fait connaître l'Apologie méridane ? Il y avait dans la confrérie plusieurs lettrés : Priscillien lui-même ; Tibérien, dont saint Jérôme jugeait le style emphatique, mais fort étudié ; le poète Latronien, dont les œuvres passaient pour dignes des anciens². Avaient-ils été à Bordeaux les élèves du rhéteur poète, et serait-ce des entretiens du maître et des étudiants que sortit l'union des « hommes du Christ » ? On ne peut que poser la question. La seule chose certaine est que Delphidius mit au service de l'œuvre commune sa grande éloquence et son prestige d'auteur célèbre. Quand il n'aurait été parmi ses confrères qu'un disciple, sa notoriété aurait fait croire qu'il était leur maître et leur chef. Comme l'illustre poète Delphidius, le religieux, peut-être le théologien Elpidius ne nous a laissé qu'un nom.

III

Une autre question se rattache à celle du rôle mystérieux de Delphidius : cette association que nos textes ne nous font connaître, en 380, qu'à Mérida et en Bétique, où avait-elle son centre, ou si l'on veut, ses principaux foyers ? Peut-être au nord de l'Espagne, dans la région qui confine à l'Aquitaine, d'où venait Delphidius³ et où la cause avait des adhérents, et à la

1. Sur Euchrotia et Procula, Sulpice, *Chron.* II, 48, 2-4 ; II, 51, 3. Sulpice ne dit pas qu'elles fussent la femme et la fille du *rhetor* Elpidius. Mais Prosper appelle Euchrotia *Delphidii rhetoris uxor*. Cf. Pacatus, *Paneg. Theod.*, 29 : « clari vatis matrona... Exprobrabatur mulieri viduae nimia religio, et diligentius culta divinitas. » — Ausone, *Profess.*, V, 37, 38 : « Errore quod non deviantis filiae, [Prænaque læsus conjugis. »

2. Jérôme, *De Vir. ill.*, CXXII, CXXIII. — Bernays, *Ueber die Chronik*, p. 31, n. 9, conjecture qu'Urbica, la priscillianiste qui fut lapidée à Bordeaux en 385 Prosper, *ad annum*¹ appartenait à la famille d'Urbicus, grammairien-poète de l'Université de Bordeaux (Ausone, *Profess.* XXI).

3. Peut-être Latronien était-il aquitain, bien que Jérôme *De Vir. ill.*, CXXII le dise espagnol.

Gallécie, où clergé et peuple, vers 395, étaient unanimement priscillianistes¹. Un fait, cité par Sulpice Sévère, nous permet de faire remonter un peu plus haut la prédominance du parti dans la Gallécie. Après le supplice de Priscillien et de six de ses amis, — fort probablement trois ou quatre ans après, au lendemain de la chute de Maxime², — « les corps des suppliciés furent rapportés en Espagne ; on afflua autour de leurs restes ; on leur fit de grandes funérailles ». Le texte ne désigne pas la cité ni la région où ces grandes funérailles eurent lieu. Mais Sulpice dit à la ligne précédente, et en associant évidemment les deux faits, que Priscillien fut vénéré comme un martyr ; or le culte du martyr Priscillien était célébré, entre 390 et 400, dans toute la Gallécie, et l'on ne voit trace de ce culte dans aucune autre partie de l'Espagne. La province où les reliques des condamnés de Trèves furent reçues avec tant d'honneur ne peut être que la Gallécie. Ainsi, en 388, le parti avait là sa forteresse. Il devient probable que dès le temps de la vie de Priscillien, la Gallécie était en grande partie gagnée à la cause qu'il représenta. Le métropolitain de la province, Symposius d'Astorga, était son ami, et le soutint, en 380, dans ses démêlés avec l'évêque de Mérida³.

Toutes nos informations sur le priscillianisme primitif nous viennent de Priscillien, qui avant d'être évêque d'Avila semble avoir habité Mérida, et qui dans ses deux Apologies n'a eu à défendre que les membres lusitaniens de la confrérie, et d'Itace évêque en Lusitanie et probablement à Ossonoba, à l'extrême sud de la province. Les incidents de la querelle qu'ils nous font connaître se sont produits surtout dans le midi de l'Espagne, et l'on n'y voit engagés, sauf Delphidius dont la résidence est inconnue, que des confrères de Lusitanie ou de Bétique. Si nous avions un historique des événements composé, par exemple, à Astorga, il n'est pas sûr que les premiers rôles y fussent attribués aux mêmes personnages. Nous ne savons si Priscillien, Instance et Salvien y apparaîtraient comme les chefs du parti, ou simplement peut-être, comme les trois évêques que le parti avait pu faire élire en Lusitanie.

1. V. ci-après, Chap. v. C'est en 395 ou 396 que reprit l'agitation anti-priscillianiste, pendant laquelle Symposius et ses tenants furent soutenus, disent-ils, par toute la population de la province.

2. En 388. Il me semble impossible de supposer que les funérailles en Espagne aient eu lieu avant ce moment. V. Sulpice, *Chron.* II, 51, 8.

3. Priscillien, p. 40.

Il est sans doute possible que le priscillianisme ait été prêché d'abord à Mérida ou à Cordoue, qu'il n'ait eu que peu de succès dans son pays d'origine, et que plus tard, déjà dénoncée comme hérétique, la secte méridionale se soit répandue en Gallécie, y ait conquis le corps épiscopal tout entier, et s'y soit établie si fortement qu'il fallut deux siècles de persécution pour l'anéantir. Mais il se pourrait aussi que, dans l'ensemble, la prédication « priscillianiste » eût suivi une route inverse. Le parti de la sainteté se serait organisé et aurait eu ses premiers succès dans le nord de l'Espagne ¹; c'est en Gallécie qu'il aurait trouvé le milieu le plus favorable. Il se serait bientôt propagé dans le midi de la Lusitanie et jusqu'en Bétique; et les frères qui avaient essayé de l'implanter dans cette région y auraient été dénoncés comme les fondateurs d'une nouvelle hérésie. Il est frappant de voir que lorsque Priscillien fut en danger à Avila, les évêques Instance et Salvien, qui appartenaient à la confrérie, le firent élire évêque dans l'extrême nord de la Lusitanie, à Avila. Et puisque ces deux évêques, qui étaient fort probablement lusitaniens, pouvaient ainsi se faire écouter du peuple et du clergé d'Avila, on croirait facilement qu'ils avaient leurs évêchés dans le nord de la vaste province ².

Il faut s'en tenir aux faits attestés, et de telles hypothèses ne servent qu'à mieux faire apparaître l'ignorance où nous sommes des origines premières du priscillianisme, qu'on l'envisage comme une doctrine ou comme une association. En 380, le parti est inquiet à Cordoue et à Mérida; il n'a pour lui dans les églises de la région qu'une minorité. Dix ans plus tard, on le retrouve très fort en Gallécie, y tenant tous les évêchés ou sur le point de les occuper. Entre ces deux groupes, la question d'antériorité est insoluble. Nous ne pouvons savoir si notre groupe de Mérida formait la tête, ou seulement un membre un peu disjoint, de ce qu'Itace appelait la « conjuration ».

1. S'il était vrai, comme on l'admet généralement (cela m'a paru improbable) que le concile hispano-aquitain de Saragosse ne se fût réuni que pour statuer sur le priscillianisme, on devrait décidément renoncer à faire du priscillianisme une secte méridionale.

2. Itace assurait (Sulpice, *Chron.* II, 46, 7), contre la vérité (Priscillien, p. 35, 3), qu'Instance et Salvien étaient déjà évêques lorsqu'ils adhérèrent à la conjuration. Cette erreur montre qu'il était mal informé des origines de la secte; elle peut aussi provenir du parti pris de faire de Priscillien l'initiateur du mouvement.

IV

La confrérie n'avait pas seulement pour objet, par les renoncements, l'étude et la méditation, d'acheminer quelques hommes isolés vers la vie parfaite : elle ne les formait à la sainteté que pour les préparer au gouvernement des âmes, pour les rendre dignes d'être élus à la prêtrise et à l'épiscopat¹. Avant 380, deux membres de la confrérie, Salvien et Instance, avaient été élus évêques. D'autres confrères, dans le diocèse de Mérida et ailleurs, gouvernaient des paroisses comme prêtres². En Gaule et plus encore en Espagne, l'élection populaire, faite sans doute en forme d'acclamation, décidait souvent non seulement du choix des évêques, mais du choix des prêtres. Le succès des candidatures priscillianistes prouve que les confrères, en plusieurs villes, avaient gagné la confiance et l'affection du peuple. Ce furent des mouvements populaires qui portèrent en Espagne ces « hommes du Christ » à la tête des églises, comme en Gaule saint Martin à l'évêché de Tours³.

1. Priscillien, p. 17, 19 : nos... tendimus ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi Eph. 4, 12. — P. 35, 3 : alii nostrum jam in ecclesiis electi deo, alii vita elaborantes et eligeremur... P. 40, 23 : nec hoc tacentes, quod multi ex his post professionem ad sacerdotium peterentur. — Ces deux derniers textes offrent une difficulté. *Ecclesiæ* et *sacerdotium* doivent-ils y être traduits par *évêchés* et *épiscopat* Hilgenfeld, p. 25, et Bierich, p. 12, n. 17 ? Je crois avec Looft, *Theolog. Literaturzeitung*, t. XX, p. 14 qu'il s'agit à la fois d'évêchés et de paroisses, d'épiscopat et de prêtrise. Il est à peine possible qu'il y eût en Espagne au même moment plus de trois ou quatre évêchés vacants ; admettons que pour deux ou trois ? on réclamât de ces religieux de Mérida qui sont ici en question : on ne justifiera pas le *multi ex his*. — D'autre part à la lettre de Priscillien que résume le *nec hoc tacentes*, Symposius répondit p. 40, 26 : *Sicut dedicationem sacerdotis in sacerdote, sic electionem consistere petitionis in plebe*. Les *sacerdotes* qui sont consacrés par un seul *sacerdos* sont les prêtres, qui sont consacrés par un seul évêque. Au reste, le sens de la réponse de Symposius est que la situation est pour le moment jusqu'au prochain concile sans issue, les *ecclesiæ* réclamant comme *sacerdotes* des confrères qu'Hydace refusait d'ordonner. S'il se fût agi d'évêques, on aurait ordonné les évêques malgré lui, comme on fit à Avila pour Priscillien. Sur le sens d'*ecclesiæ*, cf. Conc. de Tolède, *Sententia definitiva* Mansi, III, 1007 : « fratri autem nostro Ortygio ecclesiam, de quibus pulsus fuerat, pronuntiamus esse reddendas. »

2. Priscillien, p. 35, 3 ci-dessus ; cf. p. 39, 24 : Hydace de retour de Saragosse est l'objet d'une accusation de la part d'un prêtre du diocèse.

3. *Ibid.*, p. 40, 23-24 ci-dessus. — Sentence définitive de Tolède : *propemodum totius Gallæciæ plebium multitudo*. — Sulpice Sévère,

Faire du monachisme l'école du sacerdoce, personne en Occident¹ ne paraît avoir eu cette idée avant nos religieux espagnols. Le sentiment se répandait alors, et le siège romain s'efforçait de le faire prévaloir, que les clercs qui approchaient de l'autel et dispensaient les sacrements devaient se préserver de toute impureté charnelle. Or évêques, prêtres ou diacres étaient alors mal préparés par leur vie antérieure à subir une règle qui supposait, à défaut d'une vocation particulière, au moins une éducation appropriée. Les priscillianistes pensèrent que les hommes les plus aptes à remplir les charges de la haute cléricature seraient ceux qui en auraient pendant un temps pratiqué les devoirs dans la vie religieuse volontaire.

Les gens sévères du temps trouvaient que, dans les provinces d'Occident, on choisissait mal les évêques². Beaucoup sortaient de l'armée ou de l'administration ; il arrivait souvent qu'on passât directement d'un siège de magistrat à une chaire d'évêque³. L'épiscopat, aussi bien, devenait une sorte de magistrature. Depuis que Constantin avait fait des évêques les juges civils de leurs diocésains, une de leurs occupations les plus absorbantes était de connaître des procès⁴ ; on comprend

Chron. II, 46, 5 : pluresque populares. — *Vita Martini*, 9 : incredibilis multitudo... a populo... clamor populi tollitur.

1. On ne pourrait penser qu'à saint Martin de Tours. Évêque, au plus tôt, en 370, il fonde après quelques années Marmoutier (*Vita Martini*, 10, 3) : *pluresque ex eis (monachis) postea episcopos vidimus*. Il n'est pas probable que le séminaire de saint Martin ait produit des évêques ou des desservants (13, 9) avant l'organisation de la confrérie, laquelle est antérieure à 375.

2. Pour l'Espagne, Sirice, Ep. I, § 12 (Migne, XIII, 1144, écrite en 385), Innocent, Ep. III, § 7 (Migne, XX, 490, écrite vers 403). Pour la Gaule, Sirice, Ep. VI, § 3.

3. Jérôme, Ep. LXIX, § 9 (Migne, XXII, 664) : « Ignorat momentaneus sacerdos humilitatem et mansuetudinem rusticorum, ignorat blanditias christianas; nescit se ipsum contemnere; de dignitate transfertur ad dignitatem...; de cathedra quodammodo ducitur ad cathedram, de superbia ad superbiam. » Cf. Damase, Lettre *ad Gallos* § 13; Sirice, Ep. VI, 3. On a plusieurs exemples de ces transferts.

4. *Novell. Sirmond.*, I, de 331 (Haenel, *Leg. Nov.*, p. 445); cf. Löning I, 293. — Augustin, *De Opere monachorum*, 37 (Migne, XL, 576) : quantum attinet ad meum commodum, multo mallem per singulos dies certis horis, quantum in bene moderatis monasteriis constitutum est, aliquid manibus operari, et cæteras horas habere ad legendum et operandum, aut aliquid de divinis litteris agendum liberas, quam tumultuosissimas perplexitates causarum alienarum pati de negotiis sæcularibus vel judicando dirimendis, vel interveniendo præcidendis.

que les cités voulussent avoir comme évêques des hommes versés dans le droit, et qu'elles les aient souvent choisis parmi les fonctionnaires. La plus haute charge de l'Église avait ainsi perdu quelque chose de son caractère religieux. Pourvus par les libéralités publiques et privées de gros revenus, les évêques, et même de simples prêtres, tenaient volontiers un grand état de maison ; quelques-uns paraissaient vivre d'une manière toute séculière, et ne rechercher que l'argent¹. Le besoin d'une réforme du haut clergé était alors vivement ressenti par beaucoup de gens. L'originalité des priscillianistes est d'avoir tenté les premiers d'opérer cette réforme par le moyen de l'institution monastique.

Le monachisme en Orient n'était qu'une école de sainteté individuelle, le refuge de certaines personnes lassées du monde, ou désireuses de se soustraire pour leur compte à toutes les imperfections qu'entraîne la vie sociale. Le type du couvent grec d'hommes, même dans les villes, a toujours été le désert². L'institution passa en Italie sans changer d'abord de nature ; les moines et les continents n'y prétendaient à rien d'autre qu'à être saints personnellement³, et à bénéficier de la prédilection divine. Il en fut autrement en Gaule et en Espagne. Ici, l'on songea tout de suite à donner à la sainteté un emploi actif, et la vie monastique, pendant au moins un demi-siècle, fut considérée surtout, par beaucoup de gens, comme la meilleure préparation au sacerdoce. Le monastère de Marmoutier, fondé par saint Martin qui était lui-même un ancien moine, fournit des clercs au diocèse de Tours, des évêques à plusieurs églises de la région⁴. Le pape Sirice à

1. Jérôme, Ep. XXII, 28 ; XXVII, 2 ; XL, 2 ; LII, 5-6, etc. (Migne, XXII, 414, 432, 474, 531). — Faustin et Marcellin, *Libellus precum*, 6, 13, 24 (Migne, XIII, 87, 92, 106). — Ammien, XXVII, 14 (il s'agit de l'évêque de Rome). — Sulpice Sévère, *Dial.* I, 24 ; I, 26, 3 ; *Vita Martini*, 20, 7 ; *Chron.* I, 23 ; II, 17, 5, etc.

2. Harnack, *Das Mönchtum* etc., p. 27-33. Sur le caractère actif du monachisme latin, p. 35-60.

3. Voir la lettre du pape Zosime citée ci-dessous. L'usage de promouvoir les moines au sacerdoce est, suivant lui, étranger à l'Italie.

4. Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 13, 9 : Nam ubi fana distruxerat, statim ibi aut ecclesias aut monasteria construebat. — *Dial.* III, 10, 1 : Cato diaconus (un ancien moine sans doute) ad quem monasterii administratio pertinebat. — *Dial.* III, 13, 4 (Brictio presbyter) se asserens sanctiorem, quip quia primis annis in monasterio inter sacras ecclesie disciplinas crevisset. — *Vita Martini*, 10, 3 (ci-dessus p. 93, n. 1).

me époque déplorait l'usage qui s'était établi dans certaines régions gauloises de préférer pour les charges de diacre, de lecteur ou même d'évêque, les moines aux clercs de carrière¹. Le monastère de Prémillac, fondé en 400 par Sulpice Sévère, on y avait de jeunes garçons que leurs parents destinaient au sacerdoce². Le jeune moine gaulois Rusticus, correspondant de Jérôme, s'opposait, à l'âge venu, d'entrer dans le clergé actif³. Il y avait dès le début du V^e siècle un usage établi, en Espagne et surtout en Gaule, défendu par un parti ecclésiastique, et que les laïques, auxquels les clercs de carrière évincés apportaient

Sirice, Ep. VI (écrite à des Gaulois, car Sirice, rappelant la décrétale adressée *ad Gallos*, dit à ses correspondants : « *ante vestram sinceritatem modi litteræ cucurrerunt* » ; cf. Babut, *La plus ancienne décrétale*, t. I, § 4 (Migne, XIII, 1165) : « *Quantum illicitum sit illud, æstimari non potest, ut transeuntes (sive simulent, sive sint monachi, quod se appellant), nec vitam possumus scire nec baptismum, quorum fidem incognoscimus nec probatam,...* statim aut diaconos facere, aut presbyteros creare festinent, aut, quod est gravius, episcopos constituere non formidant. Inde in superbiam exaltantur, inde insuper ad perfidiam cito corripuntur... allusion au priscillianisme, semble-t-il) ; quia fidem veram in ecclesiis toto orbe peregrini discere non asseruntur. » Sirice cependant n'admet pas l'admission des moines dans le clergé. Ep. I, § 13 (Migne, XIII, 1144) : « *Monachos quoque, quos tamen morum gravitas et vitæ ac institutio sancta commendat (le moine est donc un peu suspect), eorum officiis aggregari et optamus et volumus ; ita ut qui intra tricenis ætatis annum sunt, in minoribus per gradus singulos, crescente aetate, promoveantur ordinibus : et sic ad diaconatus vel presbyterii dignitatem, maturæ ætatis consecratione, perveniant.* » Mais en se reportant à la même lettre, on voit que d'après Sirice le moine, lecteur ou exorciste à 30 ans, n'aurait pu devenir diacre qu'à 37 ans. Les années passées à l'état de moine ne comptent pas pour les promotions. Le moine est dans les mêmes conditions que le laïque. Ainsi, ici même, Sirice établit le principe des séminaires monastiques.

Paulin de Nole, poème XXIV, à Cythérius, v. 715-766 : « Et qui in manu tua manumque est traditus, | spemque ob regnum dei... | Bonus mentis vir gubernator suæ, | et ecclesiæ navem reget. » Paulin ajoute, pour justifier cette éducation au séminaire : « Nam quomodo ille præsidebit tuis, | præses qui nescit sibi ? » Tout le passage a son intérêt, comme on le voit par la légende de l'usage gaulois combattu par les papes.

Jérôme, Ep. CXXV (écrite en 406-415) § 17 : « Ita ergo age et vive in monasterio, ut clericus esse merearis, ... ut ad altare Christi quasi de thalamo virgo nascas... Cum ad perfectam ætatem veneris, ... et te vel populus, vel pontificatus in clericum elegerit... » On voit que Rusticus espère devenir un clerc majeur. Jérôme lui-même préférerait le moine qui n'était que cela ; ce qu'il dit ici doit être inspiré par la lettre de Rusticus à laquelle il répond.

leurs doléances, persistaient en vain à censurer¹. Le système des séminaires monastiques avait pour lui une grande partie de l'opinion ; pendant une vingtaine d'années (426-445), il fut appliqué d'une manière large et suivie dans la Gaule du Sud-Est et parut en voie d'y transformer les mœurs du clergé. Ce fut le temps où les deux premiers abbés de Lérins, Honorat et Hilaire, devenus l'un après l'autre évêques d'Arles, firent de leur monastère une pépinière d'évêques pour la vaste province arlésienne et pour beaucoup d'églises du dehors². Ainsi l'exemple donné par les « hommes du Christ » devait être largement suivi ; la réforme du haut clergé par le monachisme que poursuivait l'école de Lérins procède en quelque mesure de leur action³.

Les membres de la confrérie qui étaient entrés dans les ordres demeuraient attachés à leurs confrères⁴. Ceux qui étaient évêques, en particulier, usaient de leur influence pour porter d'autres hommes du Christ à l'épiscopat⁵, et sans doute leur donnaient place dans leur propre clergé. Un parti uni, étendu et déjà fort, s'était ainsi constitué.

1. Zosime, Ep. IX, à Hesychius de Salone, § 1 (Migne, XX, 670) : « Significas nonnullos ex monachorum populari cœtu, quorum solitudo quavis frequentia major est, sed et laicos ad sacerdotium festinare. Hoc autem specialiter sub predecessore nostris et nuper a nobis interdictum constat, litteris ad Gallias Hispaniasque transmissis, in quibus regionibus familiaris est ista præsumptio, quamvis nec Africa super hac admonitione nostra habeatur aliena... » Célestin, ep. *Cuperemus*, écrite en 428 à la Viennoise et la Narbonnaise (Migne, L, 429 et suiv.) § 2 : « episcopi qui in Ecclesia non creverunt, sed alio venientes e ritu, secum hæc in ecclesiam, quæ in alia conversatione habuerant, intulerunt ; amicti pallio et lumbos præcincti... » etc.

2. Babut, *Concile de Turin*, p. 141 et 149.

3. Dans quelle mesure, nous n'en savons rien. On a vu pourtant que Sirice suspecte la foi des moines candidats au sacerdoce. D'autre part dans la Gaule du Sud-Est, le parti favorable à l'ordination des moines comprend les antiféliciens, qui devaient, au moins au début, avoir des sympathies priscillianistes ; et d'autre part Proculus de Marseille, chef de ce parti, fit évêque un personnage que le pape avait reconnu priscillianiste (ibid., p. 43-45).

4. On verra comment les trois évêques Salvien, Instance et Priscillien intervinrent à Mérida en faveur des confrères excommuniés. Priscillien, p. 35, 2 ; Sulpice, *Chron.* II, 46, 7.

5. Les évêques du parti qui ont ordonné Priscillien à Avila avaient contribué à le faire élire : Sulpice, *Chron.* II, 47, 4.

V

Des évêques s'effrayèrent de voir ainsi se constituer comme une église dans l'Église. Ils n'avaient pas seulement, à l'égard des confrères, l'aversion qui était naturelle à des prélats de vertu moyenne et de zèle tempéré, menacés dans leur autorité morale par des laïques exaltés qui accaparaient la vénération populaire par les dehors d'une vie sainte. Des groupes d'hommes instruits, qui tenaient des conventicules privés, qui consacraient beaucoup de temps à méditer sur les obscurités de la Bible, pouvaient facilement être suspects de professer en secret des doctrines perverses. Quiconque avait lu les auteurs ecclésiastiques savait que le mépris de la chair était souvent le signe par où se manifestaient les pires erreurs théologiques. Il était avéré qu'une extrême sévérité morale et l'affectation de la sainteté avaient servi de manteau à des hérétiques exécrés pour dissimuler, avec leurs dogmes blasphématoires, leurs débordements immondes.

L'évêque de Cordoue Hygin aperçut le premier le péril qui menaçait l'Église et la foi¹. C'était un défenseur zélé de l'unité catholique, qui avait fait ses preuves en malmenant les lucifériens de son diocèse². Le gouverneur de la province tardant à intervenir contre ces pauvres gens, il avait amenté la canaille, et l'on avait vu des portes d'églises forcées, le mobilier sacré mis en pièces, des bedeaux assommés; un décurion membre de la secte avait été mis en prison. Hygin fit sur le compte des confrères une enquête, qui tourna contre eux et qui lui prouva que les suspects avaient des complices à Mérida. Il excommunia les confrères cordouans, et dénonça la nouvelle secte à son collègue Hydace,

1. Sulpice, *Chron.* II, 46, 8: « ..quoad Hyginus, episcopus Cordubensis, ex vicino agens, comperta ad Ydadium Emeritæ sacerdotem referret. » — II, 47, 3: « ... maxime Hyginum commonefaceret (je reviendrai sur ce mot) qui, cum primus omnium insectari palam hæreticos cœpisset, postea turpiter depravatus in communionem eos recepisset. » — C'est peut-être à l'occasion de ces poursuites de Cordoue, comme je l'ai indiqué, que Tibérien de Bétique, Asarivus et autres publièrent un mémoire justificatif (Priscillien, p. 3, 9; Jérôme, *De vir. ill.*, CXXIII).

2. Faustin et Marcellin, *Libellus precum*, XX (Migne, XIII, 97). Le *Libellus* ne dit pas que lesdits lucifériens fussent des Cordouans; il nomme un évêque Luciosus comme ayant opéré avec Hygin.

Banet. — Priscillien.

évêque de Mérida et métropolitain de la Lusitanie ¹. Alors seulement, quand il eut donné le branle aux poursuites, des scrupules lui vinrent, et bientôt il reconnut que ses soupçons étaient mal fondés. Il reçut les excommuniés à sa communion, et bientôt devint un des amis et des protecteurs de la confrérie.

Mais l'évêque de Mérida, qui, sur l'avis reçu de Cordoue, s'était mis à instrumenter contre les nouveaux hérétiques, resta, après le revirement d'Hygin, leur adversaire résolu. Il était animé contre eux par son suffragant Itace, évêque de la cité d'Ossonoba ², qui est aujourd'hui Faro en Algarve; l'ardeur qu'Itace apporta dans la querelle fait penser qu'il avait à combattre des membres de la confrérie dans son diocèse même. Les confrères de Mérida publièrent plusieurs professions de foi d'orthodoxes sans parvenir à convaincre leur évêque ³. Il y eut entre Hydace et Hygin des démêlés assez vifs. L'agitation se poursuivit quelque temps ⁴. Les confrères, en certains diocèses, étaient exclus de la communion ⁵.

Des évêques jugèrent nécessaires de tenir un concile pour statuer en commun sur la confrérie de Bétique et de Lusitanie, et en général pour lever les causes de trouble et de schisme que créait, dans l'Espagne entière et dans la Gaule méridionale, la présence des groupes d'Abstinentes ⁶. Le concile se réunit à Sara-

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 46, 8; II, 47, 3.

2. C'est par conjecture que l'on a fait d'Itace un évêque d'Ossonoba. Le manuscrit unique de la Chronique de Sulpice porte (II, 47, 3): *Itacio Ossebensi episcopo*. La correction *Ossonobensi*, qui remonte à Sigonius, éditeur du xvi^e siècle, me paraît être la seule plausible. (Elle est rejetée par Benjamins, t. II, p. 92, note 11, et avec lui par Rauschen, p. 73.)

3. Priscillien, t. I, p. 3, 7. *Quamvis frequentibus libellis locuti fidei nostram hereticorum omnium dogmata damnaverimus...* (écrit en 380.)

4. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 1: *Igitur post multa inter eos non digna memoratu certamina.*

5. Priscillien, t. II, p. 39, 18: « A Caesaraugustana synodo Hydatius rediit, nihil contra nos referens, quippe quos et ipse in ecclesiis nostris secum etiam communicantes demiserat ». Ceci paraît bien signifier qu'avant son départ pour Saragosse, Hydace avait, pendant un temps au moins, rompu la communion avec Salvien et Instance. D'autre part, Hydace et Itace reprochèrent à Hygin d'avoir, avant le concile, reçu les hérétiques dans sa communion (Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 3). C'est donc qu'eux-mêmes à ce moment jugeaient préférable de ne pas communiquer avec eux.

6. En Gaule, il y avait plusieurs années que des réformateurs rigoureux indiscrets, en voulant exclure des ordres tous les clercs qui avaient contracté dans leur vie passée quelque condition d'inaptitude, avaient soulevé de graves dissensions. Voir le concile de Valence de 374, *Introd.* et (Bruns, partie II, p. 111).

osse, vers le 1^{er} octobre 380¹. Hydace, Itace, Symposius d'Asorga et sept autres évêques y siégèrent avec deux évêques aquitains, Phoebadius d'Agen et Delfinus de Bordeaux².

Bien que le concile ne se fût point assemblé pour juger des personnes, mais seulement pour corriger des abus, Hydace et Itace proposèrent à l'assemblée de mettre en état d'accusation les chefs des religieux, les évêques Instance et Salvien, les laïques Priscillien et Delphidius, et de prononcer contre eux la peine de l'excommunication³. Hydace dénonçait les sectaires abstinentes pour leurs pratiques contraires à la discipline, pour les lectures qu'ils faisaient d'apocryphes suspects⁴; il ne put manquer de communiquer au synode l'ensemble des raisons qu'il croyait avoir d'incriminer leur doctrine.

Ces rigueurs précipitées ne parurent point s'imposer. On fit valoir, pour la défense des religieux, une lettre du pape Damase qui prescrivait de ne rien statuer contre des absents, et sans avoir invité les prévenus à se défendre⁵. On se borna à interdire, sous

1. Mansi, III, p. 623, Bruns, partie II, p. 13. La date du 4 octobre pourrait être celle de la séance terminale, où les *Sententiæ* arrêtées dans les délibérations furent lues solennellement. (V. texte de Loaisa, cité par Mansi, reproduit par Hilgenfeld, *Zeitschrift* etc., 1892, p. 29.)

2. L'évêque Lucius auquel appartient la présidence pourrait bien être le métropolitain de la province, l'évêque de Tarragone. — Auxentius ou Argentius est peut-être (Gams, *K. G. Spaniens*, t. II, partie I, p. 369) Audentius de Tolède. — On peut se demander si les douze évêques dont les manuscrits nous ont conservé la liste étaient seuls présents au concile. Ce qui est sûr, c'est que le concile fit l'effet d'une assemblée fort solennelle. Priscillien l'appelle : *conventus episcopalis* (p. 35, 15), ce qui paraît signifier : concile interprovincial. Cf. Leo M., Ep. X, cap. VII (Migne, LIV, 634) : *ne ultra Hilarius audeat conventus indicere synodales*.

3. Je ne puis croire qu'Hydace et Itace aient pu, après le concile, déclarer que ces quatre personnages avaient été excommuniés (Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 47, 2; v. plus loin) s'ils ne les avaient, au concile, nommément désignés aux rigueurs des évêques. D'autre part, Priscillien écrit à Damase, p. 35, 16 : (au concile de Saragosse) « *nemo e nostris reus factus tenetur, nemo accusatus, nemo convictus, nemo damnatus est...* » — *Reus factus tenetur* suppose qu'il y eut bien des accusations individuelles formulées, mais que le concile refusa de les accueillir.

4. Priscillien, p. 42, 10 : *Hydatius in concilio caesaraugustano sic ait : damnanda damnentur, superflua non legantur*. — 35, 20 : *Datum nescio quod ab Hydatio ibi commonitorium est, quod velut agendæ vitæ poneret disciplinam*.

5. Priscillien, p. 35, 21 : « *Nemo illic nostrum inter ista reprehensus, tua potissimum epistula contra improbos prævalente, in qua juxta evangelica jussa præcepéras, ne quid in absentes et inauditos decerneretur*. » Von Schubert

peine d'anathème. les usages singuliers qu'avaient adoptés les divers groupes d'abstinents : l'institution de *docteurs* chargés d'interpréter les livres saints, la participation des femmes aux séances de lecture des hommes, et même les réunions du même genre entre femmes : le jeûne du dimanche, les retraites au temps du Carême et de l'Avent, la feinte communion. Tout clerc désertant sa charge pour se faire moine devait être excommunié, et n'obtenir sa réconciliation qu'après une pénitence prolongée¹. Les vocations religieuses de jeunes filles, aussi, se multipliaient à l'excès : le concile prescrivit que les vierges qui s'étaient vouées à Dieu ne recevraient le voile qu'à l'âge, dûment constaté, de quarante ans². Enfin, par une mesure qui nous montre que l'église d'Espagne était déjà partagée en deux camps, l'anathème fut prononcé contre tout évêque qui, à l'avenir, admettrait à sa communion les excommuniés d'un autre diocèse.

Hydace avait invité le concile à interdire la lecture des livres apocryphes³. L'interdiction n'aurait eu de sens et de portée que

Moeller-Von Schubert, t. I^{er}, p. 537 ; de même Turmel, *Papauté*, I, p. 338. Il mal entendu ce texte : il parle d'une lettre de Damase « *contra improbos* ». Il faut de toute évidence construire *contra improbos prævalente*, et ce texte confirme ce que j'ai dit un peu plus haut, que quelques-uns de ceux que Priscillien appelle les *improbi* avaient demandé des condamnations nominales. Dierich *Die Quellen*, etc., p. 9, n. 7 construit comme je l'indique ; mais il parle ailleurs p. 10, n. 12 de la lettre de Damase *contra improbos*.

Il est impossible de savoir si la lettre en question avait été écrite par Damase au concile de Saragosse et à l'occasion de la querelle, ou si c'était une décrétale antérieure, réglant la procédure des jugements conciliaires. La seconde hypothèse est plus vraisemblable, car si le concile avait eu à l'avance le dessein de procéder contre les confrères, il était facile de les citer.

1. Textes des canons VII, I, II, III, IV, VI, cités plus haut.

2. Can. VIII. — Le concile, dont la décision serait fort surprenante si elle n'eût été rendue en un moment de réaction anti-ascétique, ne voulut pas reculer les professions jusqu'à un âge aussi avancé, mais ne les rendit irrévocables qu'à ce moment. On consacrait alors des vierges, en Italie, au sortir de l'enfance. Eustochium, Démétrias, reçurent le voile à treize ou quatorze ans ; Irène, sœur de Damase, à vingt ans ; Asella, à dix ans. Wilpert, *Die altchristlichen Jungfrauen*, p. 319. Ambroise écrivait en 378 *De Virginitate*, VII, 39 ; Migne, XVI, 276) : « *Adiunt etiam plerique maturioris ætatis virgines esse velandas...* » 41, *Nolite ergo a Christo arcere infantes...* Nolite adolescentulas arcere. » — Une position moyenne est celle du concile d'Afrique de 397 (Carthag. III, can. IV ; Bruns, I, 123), qui n'autorisa la consécration des vierges qu'à 25 ans.

3. Priscillien, p. 42, 10 : De quibus et ipse Hydatius, qui se minus purgans infamari per hæc mavult quos metuit audiri, in concilio cæsaraugustano sic ait : « *damnanda damnentur, superflua non legantur.* »

si le concile avait pris soin de définir le mot d'*apocryphes*, c'est-à-dire de rédiger une liste des livres canoniques. Une aussi grave décision ne pouvait être prise sans quelque péril. L'accord n'était pas entièrement établi entre les églises, non pas même entre les églises latines, sur la composition des deux recueils de l'ancien et du Nouveau Testament¹. Pour le Nouveau Testament en particulier, qui était surtout en cause, on pouvait se demander si l'épître aux Hébreux, que les Occidentaux avaient longtemps rejetée et discutaient encore, devaient y être admise au nombre des épîtres de Paul². Quelques-uns devaient savoir que la canonicité de l'Apocalypse était contestée par beaucoup de théologiens de l'Orient³. On pouvait se souvenir que parmi les Latins mêmes, certaines personnes, naguère encore, prétendaient exclure du recueil consacré plusieurs des petites épîtres catholiques⁴. Le concile ne s'aventura pas à trancher des questions si considérables. Il redouta peut-être d'isoler les diocèses espagnols, par une décision particulière, de l'usage commun des églises occiden-

1. Augustin, *De doctrina christiana* (a. 396) II, VIII (Migne, XXXIV, 40).

— L'accord était cependant près de se conclure. On admet d'ordinaire que le canon occidental du Nouveau Testament fut fixé sous sa forme définitive par le décret d'un concile romain des dernières années du pape Damase, probablement de 382 (Zahn, *Geschichte des neutest. Canons*, t. II, partie 2, p. 259 et suiv.). Je doute fort de l'origine damasienne de ce décret (voir à l'Appendice II). Mais on peut admettre quand même les conclusions générales données à l'avance par M. Zahn du troisième volume de son *Histoire du canon du Nouveau Testament* (le tome II n'est qu'une collection de documents), dans l'article *Kanon des Neuen Testaments* de la *Real-Encyclopädie* de Herzog-Hauck. Voir, pour l'Occident, cet article, § 10. « L'histoire du canon du Nouveau Testament dans ses lignes principales (wesentlich) se clôt à la fin du IV^e siècle, un siècle avant de se clore en Orient. » A partir de 390 environ, toutes les listes occidentales du Nouveau Testament (Conciles africains, s. Augustin, Rufin, Innocent I^{er}) coïncident pour le fond.

2. Article de Zahn cité ci-dessus. Les premiers Occidentaux qui la reconnaissent comme canonique sont Hilaire de Poitiers, Lucifer de Cagliari, l'Ambrosiaster. Sur les difficultés que l'on fit à la recevoir, v. Filastre, *Hæres.* LXXXIX (ou LXI). — Saint Jérôme, *De vir. ill.*, 3 ; Ep. 53, 8 ; Ep. 129, 4 : « si eam Latinorum consuetudo non recipit inter scripturas canonicas... » (écrit en 413-415.)

3. Filastre, *Hæres.* LX (ou XXXII) ; Jérôme, Ep. 129, 4 ; Sulpice Chron. II, 31, 1 : librum sacræ Apocalypsis, qui quidem a plerisque aut stulte aut impie non recipitur.

4. Zahn, Article cité, § 10, et *Geschichte*, II, p. 145 et 154 (Canon africain de 359 ou Canon Mommsenianus).

tales. Toujours est-il que la condamnation des apocryphes ne fut pas prononcée ¹.

Toutes les décisions du concile de Saragosse sont empreintes d'un esprit de modération et de paix. Le concile, tout en déclarant que les alarmes d'Hydace et d'Itace étaient justifiées, se refusait à proscrire soit les Abstinents en général, soit les confrères de Lusitanie et de Bétique en particulier. Il espérait, par un ensemble de mesures qui donnaient satisfaction aux uns sans être inacceptables pour les autres, enrayer la division naissante et prévenir le schisme ².

Ces intentions conciliatrices ne devaient pas être suivies d'effet. Au lendemain du concile, les membres de la confrérie firent une démarche où leurs adversaires durent voir une sorte de provocation. L'évêché d'Avila, en Lusitanie, étant devenu vacant, ils parvinrent à y faire élire Priscillien, l'un des deux laïques dont Hydace venait de réclamer la condamnation ³. Instance et Salvien l'ordonnèrent évêque ⁴.

1. Il est possible (non pas probable à mon sens) que le concile ait décidé de consulter le pape Damase sur la question du Canon et des apocryphes. Voir sur ce point l'Appendice II.

2. Priscillien, p. 40, 3 (Lettre d'Hygin et de Symposius, écrite après le concile où ils ont siégé) « provideri oportere, qualiter ecclesiarum pax composita duraret ».

3. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 4. — Il paraît certain qu'Avila (placée en Carthaginoise par Dübner, *Corp. inscr. lat.*, t. II, p. 413) était bien en Lusitanie. Voir la liste des évêchés espagnols publiée par Mommsen, *Chronica minora*, t. I, p. 573. (Le ms. est du XII^e siècle, mais la liste est de l'époque wisigothique.) On a vu au reste qu'Itace représentait le priscillianisme comme étant surtout une secte lusitanienne.

4. Aucun texte ne dit que l'ordination de Priscillien ait été considérée comme vicieuse dans la forme. Il est vrai que le métropolitain de la province (Hydace lui-même) n'avait point pris part à l'ordination. Mais en dépit du sixième canon de Nicée (Bruns, I, p. 15) on ne regardait pas, en Espagne, la participation du métropolitain comme indispensable à la validité de l'ordination. En principe aussi (Conc. d'Arles de 314, canon XX, Bruns, partie II, p. 109 ; Concile de Nicée, canon IV), il eût fallu au moins trois évêques ordonnateurs. Peut-être un troisième évêque assista-t-il Instance et Salvien. Mais je ne crois pas qu'en Espagne on regardât comme nulle une ordination faite par deux évêques, ni même par un seul. (Innocent I, Ep. III, cap. II, § 5 ; Migne, XX, 489 : ordinations faites par Rufin et par Minicius, chacun d'eux agissant, semble-t-il, isolément. Ni l'un ni l'autre n'était métropolitain. Le pape ne déclare nullement que ces ordinations soient sans effet). Itace affirmait bien, dans son *Apologie* (et pour sa défense), que Priscillien n'avait jamais été évêque (Sulpice, *Chron.*, II, 47, 7 ; rescrit contre les *pseudoepiscopi*). Mais la nullité de l'ordination tenait

Priscillien, avant d'être élevé à l'épiscopat, devait être déjà un des membres influents de la confrérie dans le midi de l'Espagne. Son rôle, depuis ce moment, ne fit que grandir. Au cours des persécutions que les confrères eurent à subir, ses talents, son énergie, son opiniâtreté à défendre la cause commune, attirèrent sur lui le plus fort des haines de leurs adversaires. Il apparut comme la tête du parti que l'on cherchait à détruire¹. Lorsqu'il fut admis que ce parti ou cette secte avait une doctrine contraire à la foi, il passa pour l'initiateur de la nouvelle hérésie, on reçut bientôt et qui a gardé dans la tradition le nom de priscillianisme². Son autorité grandit aussi parmi les siens, et il devint pour eux un maître et un chef. Ses écrits furent lus avidement; on les considéra après sa mort comme des textes vénérables³.

Ce qu'il y eut d'original dans la théologie de nos Abstinents

et prétendues condamnations de Saragosse; ordonnateurs et ordinand eux-mêmes, selon lui, des excommuniés.

1. Le plus ancien texte où Priscillien soit représenté comme le chef du groupe religieux auquel il appartenait, est de 392 (saint Jérôme, *De vir.*, §§ CXXI à CXXIII); mais cette tradition date certainement au plus tard de 385. Dans la dernière phase du procès, Priscillien fut le seul évêque en cause.

2. On trouve dans les Actes du concile de Tolède de 400 (*Sentence définitive*, Mansi, III, 1006) le mot de *secta Priscilliani*. Pour le nom de *priscillianista*, qui ne se trouve pas dans Sulpice Sévère, il apparaît pour la première fois dans une loi de 407, datée de Rome (*Cod. Theod.*, XVI, v, 1): « Manichæos vel Phrygas vel Priscillianistas ». — Godefroy a conclu à l'association des deux mots *Phrygæ*, qui veut dire Montanistes, et *priscillianista*, que les hérétiques visés par ce texte de loi étaient les *Priscilliani*, disciples de la prophétesse montaniste Priscilla (II^e siècle). Le mot où le mot commence à figurer dans le code (il y devient tout de suite très fréquent: cf. *Cod. Theod.*, même article, lois 43, 48, 58, 65), prouve qu'il désigne bien les priscillianistes, même lorsqu'il a la forme *priscilliani*, au lieu de *Priscillianista*. Ce qui paraît vrai, c'est que les conciles impériaux, qui pour rédiger les lois contre les hérétiques se servaient certainement de répertoires hérésiologiques, auront fait entre les sectes une confusion. Peut-être cette confusion fut-elle pour quelque chose dans la tradition qui fit de Priscillien le chef de la secte.

L'autorité de Priscillien et de ses écrits apparaît bien dans les Actes du concile de Tolède de 400. Il a dû être le chef du parti pendant les derniers temps de sa vie. Déjà en 381 ou 382, au moment du voyage à Rome, c'est lui qui composa le mémoire justificatif commun adressé à l'empereur: ceci suppose au moins qu'il était regardé comme le meilleur écrivain du parti. Mais n'est-ce pas la persécution qui a grandi son rôle? Avait-il une influence sur la confrérie avant 380, étant laïc, plus d'importance que les évêques comme Salvien?

espagnols leur vint-il de Priscillien, ou Priscillien n'a-t-il qu'exprimer, dans ses traités et ses homélies, les idées qui éagitées avant lui dans les conventicules pieux des confrères ? Nos textes ne nous permettent pas d'en décider. Ce qui est certain, c'est que l'école ascétique et studieuse d'où il était sorti retentit en lui ses préoccupations, ses aspirations, sa manière propre de concevoir et de ressentir la religion. L'emploi du mot de *paganisme* implique peut-être une part d'erreur ; mais le caractère du mouvement religieux que l'on désigne ainsi s'est imprimé si profondément qu'il se laisse clairement apercevoir dans les œuvres de Priscillien.

1. Il est certain que toutes les idées chères à Priscillien se trouvent exprimées déjà dans le plus ancien et le moins personnel de ses écrits : l'Apologie (380) des laïques de Mérida (Tract. I). On y trouve à l'endroit (p. 30-31) la conclusion principale du Traité des Apocryphes, que je date de 383 ou 384, et qui est (à part les *Canons*, dont l'intention et la portée sont matière à discussion) son œuvre la plus originale ; ce fragment exprime sur la question le sentiment de toute la confrérie : *Et hanc omnium nostrum una sententia*.

CHAPITRE III

LA DOCTRINE DE PRISCILLIEN

Priscillien n'est pas à proprement parler un théologien. — II. Ascétisme et mysticisme. Le dualisme paulinien. — III. L'« intelligence » et l'exégèse. — IV. Les apocryphes et l'inspiration.

I

Nous ne savons presque rien de la vie de Priscillien avant qu'il devint évêque. Il appartenait à une famille noble, c'est-à-dire de rang sénatorial, et parmi ces princes de la propriété foncière qui formaient le sénat de l'Empire, il passait pour très riche¹. Il était né chrétien². Certains indices font supposer qu'il était Lusitanien, et habitait Mérida³. Il est très probable qu'il étudia à Bordeaux, qui était alors le principal centre scolaire de toute la pré-

1. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 3 : « Familia nobilis, prædives opibus ». — Priscillien p. 4, 8 : « quamvis enim gloriari in his quæ fuimus non oportet, tamen non ita obscuro editi ad sæculum loco aut insipientes (ignorants) vocati sumus » (déclaration des confrères de Mérida, rédigée par Priscillien ; mais dans tout cet écrit il paraît parler aussi bien en son nom qu'au nom des compagnons d'abstinence qu'il vient de quitter).

2. M. Puech, p. 117, dit, sans donner de référence : « Sans doute il est né païen... » Cette assertion doit être fondée sur le texte de Priscillien, p. 14, 5 à 13, qui répond à une accusation de paganisme : « etiamsi tam otiosi ad deum et nulla eruditi per scribaturas fide viveremus, tamen cum adhuc in conversatione mundialis stultitiæ delectaremur, sapientia sæculari licet adhuc inutiles nobis, hæc tamen fidei nostræ adversa cognovimus et deos gentilium depræhredientes risimus stultitias sæculares et infelicitates, quorum tamquam ad ingenii instructionem opera legebamus ». — Le texte signifie bien plutôt que ceux qui parlent ici (les confrères de Mérida) sont nés chrétiens. Ils ont passé de la vie mondaine à la vie religieuse, non du paganisme au christianisme. Ils le disent plus clairement un peu plus loin (p. 17, 19) : « nos eclesia matre editi et sapientia (éducation libérale) obstetricante producti ».

3. Ces indices sont : 1° que Priscillien rédigea lui-même, au lendemain de son ordination, la profession de foi des laïques de Mérida (*Tract.* I ; 2° que l'accusateur des confrères, au concile de Saragosse, fut Hydace Priscillien, p. 35, 19 ; p. 42, 10). Il est probable que, sollicitant des condamnations nominales, il aura voulu voir frapper l'un au moins des confrères de son propre diocèse. Or des quatre personnages qu'il dénonça, elvien, Instance, Delphidius et Priscillien, les deux derniers seuls pouvaient habiter Mérida.

lecture des Gaules, et qu'il y fut l'élève du célèbre rhéteur Delphidius¹. Toujours est-il qu'il fut en relations étroites avec Delphidius et sa famille, et qu'il y avait dans son groupe religieux plusieurs hommes instruits, élèves des rhéteurs, comme Latronien et Tibérien². Lorsqu'il se fit baptiser et se voua à la vie abstinente, il n'avait rempli aucune charge publique³.

Les ennemis de Priscillien ont affecté de louer sa haute culture tant profane que théologique⁴. Mais ils ne le louaient ainsi que pour le rendre suspect, car l'orthodoxie se méfiait déjà du trop grand savoir, et ils ont outré cet éloge malveillant. Les vastes lectures qu'on lui attribuait paraissent s'être réduites à l'Écriture sainte, qu'il étudiait sans cesse, à quelques apocryphes, à deux ou trois traités de Cyprien, enfin aux livres d'Hilaire de Poitiers, qu'il cite presque à chaque page⁵. Il a dû apprendre le grec ; mais à l'époque où nous le connaissons, il l'a oublié, ou du moins ne s'en sert jamais ; il ne lit la Bible qu'en latin⁶, et rien ne permet de croire qu'il ait lu aucun des théologiens de l'église grecque.

Les talents de Priscillien, pour être au-dessus de ses connaissances, n'étaient pas d'un homme supérieur. Il est vrai que deux de ses écrits, le *Traité de la foi et des apocryphes* et les *Canons tirés des épîtres de l'apôtre Paul*, révèlent quelque

1. Textes cités ci-dessus, où les confrères rappellent leurs études séculières (*sapientia*). — Sulpice Sévère, II, 46, 2 : « Agape... et rhetor Helpidius. Ab his Priscillianus est institutus ». — Bernays (p. 89 et suiv.) attache beaucoup d'importance à ces relations de Priscillien avec le monde des rhéteurs aquitains. Il suppose (p. 91, note 9) que l'*Urbica* qui fut lapidée à Bordeaux en 385 comme priscillianiste (v. plus loin) était la fille du rhéteur Urbicus (Ausone, *Professores*, XXI).

2. Saint Jérôme, *De Viris illustribus*, cxxii, cxxiii.

3. Pacatus, *Paneg.*, 28 : quid de his dicimus, qui honorum ac principum nescii, et tantum inter suos clari, nobiles animos sub carnifice fuderunt ?

4. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 3-5 : Multa lectione eruditus... plus justo inflatior profanarum rerum scientia.

5. Schepss cite dans son édition, au bas des pages et à son *Index scriptorum*, quantité de passages d'Hilaire, dont Priscillien s'est certainement souvenu. Des quatorze textes de Cyprien que Schepss (p. 167) rapproche de divers passages de Priscillien, cinq me paraissent avoir été connus et imités de Cyprien. Ce sont les textes 3 et 4, du *Quod idola dii non sint*, et 7, 8, 9 (Cf. Cyprien, I, 332, 18) du *De Mortalitate*. — Les rapprochements de textes de Tertullien (p. 169) ne sont pas probants.

6. Sur la Bible latine de Priscillien, voir Berger, *Histoire de la Vulgate* p. 8 et suiv. Priscillien reproduit dans ses citations les fautes énormes de la traduction qu'il a en mains (p. 11, 18 : *Tu capies Leosiboram*).

chose de ces deux beaux dons naturels dont parle Sulpice ¹, et qu'il a des moments d'éloquence ². On peut dire aussi que sa façon ordinaire de mal écrire est assez d'un orateur. Ses périodes qui pèsent et qui traînent, allégées et enlevées par la parole et par l'action, pouvaient prendre de là vie et de la force. Il est encore à supposer, pour s'expliquer l'impression profonde qu'il fit sur beaucoup de ses contemporains, qu'il eut les qualités extérieures de l'orateur. Si sa voix et son geste firent sentir aux auditeurs ce qu'il y avait en lui de foi et d'enthousiasme, sa prédication dut être émouvante. Mais il faut reconnaître que la lecture de ses écrits est pénible. Sa longue phrase est mêlée de perpétuelles citations, obscurcie par les mots abstraits, encombrée de mots superflus ; il a comme une langue à lui, que l'on n'entend bien qu'après une étude patiente, et qui demeure toujours difficile ³.

La pensée qu'enveloppent ces expressions embarrassées n'est ni variée ni profonde. Dans le petit recueil que forment ses œuvres subsistantes, Priscillien se répète sans cesse. Toutes les déclarations de ses deux Apologies, toutes les exhortations de ses discours religieux, se réduisent à deux ou trois idées simples dont il était comme obsédé. Mais aussi n'a-t-il pas voulu être un théologien ou un penseur. Sa religion est toute de sentiment. Le

1. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 3-5 : Acer, inquis, facundus, multa lecture eruditus, disserendi ac disputandi promptissimus, felix profecto si in pravo studio corripisset optimum ingenium... Auctoritate persuadendi et arte blandiendi...

2. Surtout dans le *De Fide et de Apocryphis*, son chef-d'œuvre et une œuvre très distinguée. Ce petit livre, un des plus attachants de l'époque, fait voir ce que Priscillien eût pu être comme écrivain, si l'exégèse allégorique ne l'avait perdu. Le livre est d'ailleurs clair, et l'on s'y repose des *Modèles*. Peut-être serait-il juste de n'apprécier les talents de Priscillien qu'à partir de la *De Fide* et les *Canons*. Les deux Apologies (*Tract.* I et II) ont été improvisées d'urgence, et devaient être présentées comme des mémoires collectifs. On polit moins une œuvre qu'on ne doit pas signer. Quant aux œuvres oratoires (*Tract.* IV à XI), ont-elles été achevées, et devaient-elles être publiées telles quelles ?

3. L'obscurité de Priscillien (qui n'apparaît que dans la partie exégétique de ses écrits) lui a beaucoup nui auprès des critiques qui n'ont fait de ses écrits qu'une étude rapide, comme M. Loofs, M. Puech, M. Hilgenfeld ; de l'impression que leur a faite cette langue abstruse et insolite, ils ont conclu au gnosticisme, à l'hérésie secrète et cachée. Les critiques qui ont étudié les onze traités à fond, pendant des mois ou des années, comme Weiss, M. Paret et M. Dierich, ont tous reconnu que sous les formes compliquées du langage se cachait, chez Priscillien, une pensée simple et naïve.

christianisme ne lui apparaît pas comme un corps de doctrines, comme un ensemble de solutions données à des problèmes¹, mais comme une foi et comme un mode de vie intérieure. Il n'a que de la défiance pour la spéculation dogmatique, pour la « philosophie² » et la « dialectique³ » des théologiens d'école. Il accepte « en toute vérité et simplicité⁴, » sans nul effort d'ingéniosité pour l'éclaircir, la formule où l'Eglise a défini l'objet de sa croyance, le Symbole apostolique. Il ne croit pas seulement que le Symbole a été légué à l'Eglise par les apôtres, mais que les apôtres l'avaient recueilli de la bouche de Jésus-Christ. Aussi n'admet-il pas que des interprètes s'aventurent à perfectionner cette formule divine⁵. Un chrétien lui paraît bien près de l'hérésie, lorsque le vain souci d'exercer son esprit lui fait oublier un moment le devoir unique de servir Dieu, et qu'au lieu de s'attacher simplement au Symbole, il prétend raisonner sur le Symbole. Pour lui, il ne veut connaître d'autre sagesse que la foi naïve, don de l'Esprit, *spiritalis et innocua fides christiana*⁶.

Rien ne marque mieux la simplicité de sa foi que le nom qu'il donne lui-même à l'objet de sa croyance : *Deus Christus*⁷. Quand il dit encore : l'Esprit, il n'entend pas autre chose que lorsqu'il parle du Dieu Christ⁸. Il a sans doute un grand res-

1. Priscillien, p. 48, 15 ; p. 48, 20. — Canon XXVII, p. 122.

2. P. 16, 5. — Cf. p. 64, 24 ; p. 47, 22.

3. P. 110, 12 : *lubricis dialecticæ syllogismis*. Cf. p. 63, 9.

4. P. 36, 13 et suiv. ; p. 39, 17 : *In hac ergo veritate fidei et in hac simplicitate viventibus nobis...*

5. P. 48, 20 : « *Inde denique heresis, dum singuli quique ingenio suo potius quam deo serviunt, et non sequi symbolum, sed de simbolo disputare disponunt, cum, si fidem nossent, extra symbolum nil tenerent. Symbolum enim signatura rei veræ est, et designare symbolum est disputare de simbolo malle quam credere; symbolum opus domini est... qui apostolis suis symbolum tradens...* » — Cf. Tertullien, *De prescr. hæret.*, 37, 1 : « *Quicumque in ea regula incedimus quam ecclesiæ ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo tradidit* ». — Idée archaïque, antérieure à la légende, qui a prévalu à l'époque même de Priscillien, de la rédaction en commun des douze articles du Symbole par les douze apôtres. Cf. Kattenbusch, *Das Apost. Symbol.* t. II, p. 3-22, et Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Litt.*, t. I, p. 69.

6. P. 110, 15 (Prologue des canons) : *Ille vero vitari debere quæ sunt spiritali et innocuæ fidei christianæ contraria, quippe quæ mundi existens sapientia ab apostolo sit stultitia nuncupata.*

7. Très fréquent. P. 8, 48 ; p. 9, 27 ; p. 16, 11, 20 et 28 ; p. 22, 1 ; p. 23, 16, etc., etc.

8. Sur ce « modalisme spontané » de Priscillien, voir à l'appendice IV

rect pour le dogme trinitaire, et sait, lorsqu'il y prend garde, appliquer des expressions correctes au rapport mutuel des personnes divines. Mais dans la pratique de sa piété, il oublie le plus souvent, comme tous les anciens théologiens du monde latin et comme beaucoup de chrétiens très religieux de tous les temps, de distinguer en trois personnes le dieu de son culte intérieur. Cet homme dont on a fait le type du profond hérésiasque avait, au lieu d'une théologie d'école, une naïve théologie du cœur. Comme il croyait avoir trouvé Dieu plus qu'il ne l'avait appris, il ne connaissait véritablement qu'un Dieu unique, celui qui lui avait parlé.

II

L'ardeur de sa piété, la vivacité spontanée de son amour pour le Dieu Christ, il ne faut pas chercher ailleurs l'inspiration de toute la pensée de Priscillien. Tout ce qu'il y a chez lui d'original, en théologie et en morale, se ramène au mysticisme. Quand il veut résumer d'un mot ce qui est pour lui et pour les siens tout l'important du christianisme, il s'écrie : « Le Dieu Christ est toute notre foi, toute notre vie, tout notre culte. » Et ailleurs : « Pour nous, vivre, c'est Christ, la vie, c'est Christ, la foi, c'est Christ ¹. » Il concevait la vie chrétienne comme un commerce continuuel avec Dieu. Porter Dieu en soi, lui faire de sa personne comme une demeure où il habite, il n'y a pas d'idée ou d'image qui revienne plus souvent chez Priscillien. « Le Dieu Christ déclare que nous sommes son temple; ce temple qu'il s'est fait de nos personnes, il veut l'habiter ² ». — « Le tabernacle, le temple du Dieu Christ qui est en nous, nul ne pourra l'ébranler ³ ». — « Les corps des saints sont les temples de Dieu ou de l'Esprit. » Priscillien ne se lasse pas de répéter, presque dans les

1. P. 39, 13 : Nobis enim Christus deus dei filius passus in carnem, secundum fidem symboli baptizatis et electis ad sacerdotium in nomine patris et filii et spiritus sancti, tota fides, tota vita, tota veneratio est. f. p. 15, 25 : Nobis autem vivere Christus est, vita Christus est, fides Christus est; p. 56, 25 : Mihi autem servo domini consideranti hæc unus sensus est quoniam qui non amat Christum anathema maranata.

2. P. 21, 12.

3. P. 24, 9.

mêmes termes, cette affirmation toujours la même ¹. L'objet de la vie est pour lui de s'unir à Dieu par une relation étroite et personnelle, par une sorte d'entretien perpétuel.

« Si nous reconnaissons que l'homme est comme une demeure où Dieu habite, dit-il dans une homélie, préparons à un tel hôte un logement digne de lui. » Le chrétien, s'il veut jouir de la présence intérieure de Dieu, doit conserver pur de toute souillure mondaine ou charnelle ce temple ou ce tabernacle vivant où l'Esprit viendra résider. Ainsi l'ascétisme, chez Priscillien se lie étroitement au mysticisme. Il faut prendre ici ce mot d'ascétisme dans son acception primitive. Beaucoup de religions orientales du même temps se proposaient comme un but de parvenir aux abstinences extrêmes, et cherchaient à se faire un mérite éminent aux yeux de Dieu de leur martyre volontaire. La vie ascétique n'est pour Priscillien qu'un ensemble d'exercices : elle n'est qu'une préparation à la sainteté, dont il fait la condition nécessaire de l'union avec Dieu. Les observances rigoureuses comme le jeûne, comme la suspension de la vie conjugale, qu'il recommande même aux simples fidèles en temps de carême seraient pour lui sans valeur si elles n'étaient accompagnées d'œuvres de bienfaisance et d'amour, si elles n'avaient pour effet de rendre l'âme meilleure et plus pure, et de la disposer à recevoir en elle-même son Dieu ³. *Castificate animas vestras ad ob-*

1. P. 82, 18 : Si... hominem Christi agnoscamus habitaculum, dignum habitatori domicilium præparemus... quod... et Christi dei templum et testamentum et salvatoris dignum inveniatur habitaculum, dicente Paulus : *Templum dei estis, et deus habitat in vobis*, et alibi : *Scitote quia si quis violaverit templum dei quod estis vos, disperdet illum deus*. Qui intelligentes scimus quoniam templum dei sumus et deus habitat in nobis. — Cf. p. 68, 4 : Et vos tamquam lapides vivi ædificamini in domos spirituales (I. Petr. 2, 5). — P. 80, 8 : Et velut mundantes domum, dignum habitaculum datis dei carnis vestrae habitaculum præparate... Vicinum proximum, id est cohabitantes vobiscum (Deum)... — P. 73, 12 : (natura corporis) oblatum tabernaculum Dei. — P. 76, 3 : Quia divinum habitat in nobis. — P. 90, 12 : ædificantes vos in domum domini. — P. 102, 2 : (Corpus) dignum tabernaculum Dei christi. — P. 102, 10 : absoluta testamenti arca, quod nos sumus. — P. 123, 8 (Can. XXX) : per habitantem in nobis Dei spiritum. — P. 124, 1 (Can. XXXIII) : quia sanctorum corpora dei sive spiritus templa sunt.

2. P. 58, 24 et suiv. Cf. p. 125, Can. XXXIV.

3. P. 58, 26 : *Abstinentes a corporalibus desideris quæ militant adversus vos in membris vestris*, jejunantes deo non in turpibus lucris, neque incerto avaritiæ, aut in rebus et contentionibus jejunetis, quoniam abstinentiam deliciarum et oculationem corporis divinum in his di-

*fiendum fidei*¹ : c'est là le texte favori de Priscillien. Il y trouve indiqués à la fois l'objet et la méthode de la vie chrétienne. L'amour de l'argent, la recherche des plaisirs et du succès, luttent en nous contre nous-mêmes ; l'attrait des choses visibles nous fait négliger les invisibles ; la chair est, par ses désirs, l'ennemie de l'esprit. La loi de la vie chrétienne peut se résumer en deux mots : fuir ce qui est de la chair, rechercher ce qui est de l'esprit².

On ne s'étonnerait pas de voir enseigner une telle morale à un auditoire de religieux : Priscillien la prêchait à tous les fidèles³. Comme il ne concevait, ni que l'on pût se proposer un autre objet que la communion intérieure avec Dieu, ni que l'on pût y parvenir par une autre voie que le renoncement à la chair et au monde, il tendait à faire de la sainteté une obligation universelle. A vrai dire, il s'est aperçu qu'il pouvait être dangereux de convertir l'Eglise entière à un idéal de vie monastique. Il se défend d'imposer des observances régulières aux chrétiens qui n'ont pas fait de profession spéciale, et se borne à leur indiquer sa méthode morale, qui est le renoncement. Il laisse la porte du salut ouverte, ou du moins entr'ouverte, aux personnes qui vivent dans le monde, pourvu qu'elles conservent sans reproche la foi au Symbole⁴. Mais ces fidèles attardés dans le siècle ont par là-même, à son sens, accepté un certain degré d'imperfection, et il ne craint pas de leur déclarer qu'en tant qu'ils sont attachés au monde, c'est-à-dire à leur plaisir, à leur profit ou à leur avancement, ils sont les ennemis de Dieu⁵. Dans la hiérarchie morale qu'il établit, ceux qui ne sont point allés jusqu'au bout

opus querit, tale tamen jejunium non requirit, sed, sicut scriptum est, iustificati corpore et spiritu caritatem in dilectione simplicem ex corde vero et dicite vos in operibus bonis divinis gloriis exhibete, etc. Cf. Canon XXXV, c. 123.

1. I. Petr., 1, 22. Priscillien le cite neuf fois ; v. l'*Index Scriptorum* de cheps.

2. P. 70, 10 ; p. 72, 16 ; p. 87, 4 ; p. 87, 12 ; p. 90, 16 ; p. 94, 14 ; p. 96, 3 ; p. 99, 2 ; p. 122-123, Can. XXVIII et XXIX ; p. 124-125, Can. XXXIII à XXV, etc., etc.

3. V. tout le *Tractatus X, ad populum*.

4. P. 20, 11 ; p. 36, 1 ; p. 57, 16 ; p. 99, 12 ; p. 103, 11 ; p. 90, 15 : In quo in quod angustus sanctorum constituatur ingressus, sed quia *omnis vicitia mundi inimica est dei...* nos intelligamus quod, ubi rerum praesentium voluntas queritur, futurae vitae promissio non habetur.

5. P. 36, 7 : etiamsi adimplendi operis non habeant facultatem. — Cf. 115, Can. VII : quia stultorum atque carnalium vel dubiorum (classe intermédiaire entre les *carnales* et les *sancti*) sit erasse de divinitate sentire.

de l'*opus*, l'œuvre par excellence, qui est celle du renoncement, ne peuvent parvenir à la première place¹. Catéchumènes ou fidèles de pleins droits, ils demeurent inférieurs aux *convertis*², aux *saints*.

Les saints sont morts au siècle et à tout ce qui est du siècle, désir de la chair, désir des yeux, ambitions, intérêts, amour-propre mondain. Ces justes se sont défaits de leurs richesses pour embrasser la « bienheureuse pauvreté volontaire³ ». Véritablement affranchis des liens de la chair, ayant comme ravivé le souffle divin qui est en eux, devenus « participants de la nature divine⁴ », ils ne vivent désormais que de la vie de l'esprit, ils sont devenus des « spirituels ». Homme spirituel, puissances spirituelles, dons spirituels, intelligence spirituelle⁵ : le mot désignait, pour Pris-

1. P. 36, 1 : *Nec prohibere si quis contemptis parentibus liberis facultatibus dignitate et adhuc et anima sua deum malluerit amare quam saeculum, nec spem veniæ tollere his qui, si ea quæ prima sunt non quæunt, vel in mediis tertiisque consistunt, quoniam multis mansionibus apud Deum patrem positis, si fides symboli incorrupta teneatur, teneri debere propositam nobis a Christo spem, etiamsi adimplendi operis non habeant facultatem*, etc. (Texte discuté à l'App. IV).

2. *Conversi ad fidem*, p. 93, 13 ; p. 94, 25 ; p. 100, 11 ; *Mens ad deum conversa*, p. 97, 6. Il est manifeste dans trois de ces textes (p. 93, p. 94, p. 97) que pour Priscillien le *converti* est l'homme qui a renoncé au monde, et jouit, par suite de sa consécration à Dieu, de l'intelligence spirituelle.

3. Can. XXXIII, p. 124 : (Quia sancti)... ab omni opere carnis et a susurratione et vaniloquio ceterisque peccatis abstinere se debeant et ut virgines juxta apostoli consilium sic permaneant. — Can. XXXIV : Quia sancti carnem suam cum vitiis et concupiscentiis crucifigant, gloriantes in cruce Christi, per quem mundo ejusque operibus mortui sunt. — Can. XXXVII : Quia per beatam paupertatem voluntariam justis radicem malorum omnium respuant, contenti cottidiana exhibitione et tegumento sufficientia per pietatem sibi met ministrata.

4. P. 70, 9 : (Scribura) triforini intellectus opera divisa aut mundi in nobis opus destruens terrenæ carnis in concupiscentiis castigat habitaculum, dicente propheta : *castitas custodiet et justificabit cor*, aut divinum animæ genus repetens ea quæ in nobis dierum mensuum temporum voluntatum et idolicis terrenæ nativitatibus vitiis districta videntur informat, dicente apostolo : *si spiritu vivimus, spiritu ambulemus*, aut certe deum, in homine cottidianum sui testem, passum pro nobis et nostri judicem monstrat, ut, quia nos *divinæ consortes* esse voluit *naturæ* (II, Petr. I, 4), etc.

5. P. 18, 21 (Citations de I. Cor. II, 14-15 et de Rom. VIII, 5-6), P. 120, Can. XXI : Quia spiritus dei omnia scrutetur et noverit etiam alta dei, quæ spiritales tantummodo intellegant et loquantur, omnia judicantes, ipsi a nemine judicantur occursuri Christo. — P. 128, Can. XLIV : Quia... dona spiritalia distributa sint sanctis... Cf. Can. XXXVIII ; Can. IX. — P. 67, 11 : per intellectum spiritalium virtutum in opus lectæ lectionis intrantes..., etc., etc.

cillien, l'état religieux supérieur, seul digne objet des aspirations du croyant. Nous savons par une lettre de saint Augustin qu'à une époque un peu plus récente, on appelait quelquefois les priscillianistes les *Spirituales* ¹. Les religieux dont Priscillien fut le compagnon ne s'étaient peut-être pas arrogé un titre aussi relevé; du moins auraient-ils voulu s'en rendre dignes. L'appellation d'*Abstinentes*, que nous avons trouvée dans Filastre, ne les caractérise que par le dehors; il pouvait y avoir, au reste, parmi ceux auxquels on l'appliquait, des simples rigoristes, étrangers aux théories mystiques de Priscillien. Si l'on voulait donner aux « priscillianistes » un nom qui répondit au fond de leurs conceptions religieuses, il faudrait les appeler les *Spirituels*. *

On ne pouvait reprocher à la morale de Priscillien d'être nouvelle ou insuffisamment autorisée; il l'a, en effet, tirée de son cher saint Paul, le docteur par excellence du mysticisme ascétique; et les termes mêmes de ses exhortations ou de ses préceptes sont le plus souvent empruntés aux écrits de son apôtre. Pourtant, sa doctrine du renoncement et de la vie spirituelle prend quelquefois, dans l'expression, quelque chose d'inquiétant. Préoccupé uniquement du combat qui se livre dans l'homme entre les deux côtés de sa nature, il oppose sans cesse, avec une grande variété de termes bibliques, non seulement l'homme charnel à l'homme spirituel, l'homme naturel à l'homme nouveau, les choses terrestres aux choses célestes, le monde visible au monde invisible, la synagogue de Satan à l'Église de Dieu, mais encore la chair à l'esprit, le limon inerte au souffle divin, la mort à la vie, les ténèbres à la lumière. L'antithèse morale qui se retrouve à chaque page de ses écrits se formule ainsi, parfois, en termes ambigus, et paraît presque se confondre avec l'antinomie métaphysique entre deux substances éternelles. Il côtoie de près la doctrine manichéenne de l'opposition essentielle entre le principe de l'Esprit et du Bien, et le principe de la Matière et du Mal. Ce qu'il y a de mauvais dans l'homme lui paraît étranger à la nature de l'âme, et inhérent à la matière terrestre dont son corps a été pétri ². Il parle ailleurs de l'élément

1. Ep. CCXXXVII, 9 : Respondeant, si possunt, *egregii spirituales*.

2. P. 13, 9 : Non est vobis conluctatio contra carnem et sanguinem, sed contra principes et potestates mundi hujus, rectores harum tenebrarum, adversus spirituales nequitias in cælestibus (*Eph.*, VI, 12, cité encore p. 96),

BABUT. — Priscillien.

divin de la nature humaine, appesanti par l'enveloppe terrestre dont il se trouve prisonnier ¹. Quelques expressions métaphoriques de ce genre, prises isolément, ont fait croire à des contemporains malveillants qu'il y avait une cosmologie priscillianiste, étroitement apparentée au manichéisme; et des critiques récents, prévenus par toute la tradition hérésiologique, ont repris cette thèse ancienne. Ce ne sont pas seulement les anathèmes que Priscilien formule contre Manès et ses sectateurs qui rendent inacceptable une telle interprétation de sa doctrine ²; ce sont les textes des homélies où il s'est exprimé, soit sur la création, soit sur l'origine du mal, en catholique irréprochable ³; c'est plus encore peut-être son tour d'esprit, et l'orientation de toute sa pensée. Aucune curiosité ne le porte vers les problèmes de métaphysique; il n'est préoccupé que de la pratique chrétienne. Il est, si l'on veut, dualiste, mais il faut reconnaître que son dualisme est uniquement une doctrine morale ⁴. En ce sens, on peut dire que saint Paul aussi fut dualiste, et que même certains

9 et 23). — P. 59, 24 : ...omnipotens deus pudorem humani exordii non recusans, dum multimoda veritatis in se sustinens argumenta humanæ nativitatibus vitia castigat, conceptione partu vagitibus cunis omnes naturæ nostræ contumelias transcurrerit, ... in patibulum gloriosæ crucis maledicta terrenæ nativitatibus addigens... — P. 65, 26 : (ut) mundi opus et terrenæ materiæ naturam castificata caro vinceret. — P. 87, 1 (*Eph.*, v, 8) : eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in domino; ut filii lucis ambulate. — P. 98, 22 (*II. Cor.* vi, 14-15) : Nulla societas luci cum tenebris, Christo et Belie est. — *Can.* VI, p. 115 : Quia peccata vel dæmones (ces deux derniers mots seraient d'après M. Paret, p. 11, une adjonction de Pérégrinus) tenebræ sive opera tenebrarum ab apostolo nuncupentur. Cf. p. 70, 14, terrenæ nativitatibus vitia..., etc.

1. P. 73, 3 : Natura corporis... etsi dei manu facta est, quia terrenæ nativitatibus limi adprehensione germana est et diebus et temporibus annis mensibus omnibusque quæ sub sole sunt vitiorum divisa naturis, *divinum genus* (*Act.* xvii, 28) hominum musculis terrenæ habitationis hebetavit..., etc. Voir à l'appendice IV, d'autres textes analogues cités et discutés.

2. P. 22, 13; p. 39, 8.

3. P. 73, 3 (ci-dessus) : etsi dei manufacta est. — P. 77, 19; p. 104, 21. Sur l'origine du mal, p. 88, 5 : hoc in tertio odium fili in patrem (la révolte d'Absalon) docet, a nobis nasci quæ nos persequantur ostendens. Cf. p. 88, 21.

4. Sabatier, *L'Apôtre Paul*, 2^e éd., p. 268 : « La pensée de Paul arrive ainsi à statuer dans la nature humaine un dualisme radical entre la chair et l'esprit; mais ce n'est plus le dualisme métaphysique que M. Holsten y veut voir. Bien qu'il dépasse les limites de la sphère morale, le dualisme qu'établit l'apôtre reste toujours essentiellement éthique... »

mots de ses épîtres prêteraient bien plus au soupçon qu'aucune des déclarations que Priscillien a faites de son propre chef¹. Au reste, l'antithèse de la chair et de l'esprit, du monde et de Dieu, n'est chez Priscillien comme chez son maître saint Paul que la traduction en idée abstraite de sa principale expérience. Tous deux sont des convertis; une révolution intérieure a changé d'un coup le cours de leur vie et de leur pensée. Saint Paul avait passé en un moment du judaïsme à l'évangile, et fut par la suite préoccupé sans cesse de l'opposition de la loi et de la grâce, des choses anciennes et des choses nouvelles. De même, ayant abandonné fortune, plaisirs, considération, tout son présent et tout son avenir, pour se jeter dans la sainteté, la pensée de Priscillien fut dominée désormais par ce grand changement. La dualité qui était dans sa vie, il en fit la grande loi de l'existence humaine, le fond de la religion, et comme on va voir la clef de tous les mystères de l'Écriture. D'un côté le monde, de l'autre Dieu, il ne put plus sortir de cette antithèse; et il ne put prêcher que la conversion ascétique, le renoncement à la chair et la vie spirituelle.

III

Parvenu à l'état spirituel, le converti jouit désormais de « dons » ou de privilèges spéciaux qui l'élèvent comme au-dessus de la condition humaine. L'Esprit, ou le Christ Dieu qu'il porte en lui-même, étend infiniment ses facultés propres, et lui communique sur les choses saintes des lumières surnaturelles. Si Priscillien, ici, était allé jusqu'au bout des conséquences de son principe, il aurait déclaré que l'homme spirituel pouvait se fier uniquement, pour pénétrer la volonté divine, à son guide intérieur.

1. Outre les textes de saint Paul cités ci-dessus, voir *Rom.*, vii, 14-25. Ce qui peut alarmer le plus l'orthodoxie dans les œuvres de Priscillien, à savoir l'idée que le mal est inhérent à la chair et à la matière, et étranger à l'âme elle-même, se trouve clairement exprimée dans ce fragment de l'épître. — Sabatier, *L'Apôtre Paul*, 3^e éd., p. 53. « Saisie par la grâce de Dieu, sa conscience est brusquement et violemment emportée d'un extrême à l'autre extrême opposé. Son passage à l'Évangile a donc été, avant tout, la négation de son passé. Voilà pourquoi sa pensée et sa vie se sont développées tout entières dans cette lutte entre le judaïsme et le christianisme, les vieilles choses et les choses nouvelles. Les deux termes de ce dualisme sont restés les deux pôles entre lesquels se meut toute sa théologie. »

Toute autre source de connaissance, et particulièrement la révélation écrite, moins explicite et moins clairement intelligible, devenait, semble-t-il, inutile. Il a tout au contraire attaché autant de prix qu'aucun autre docteur chrétien à la révélation biblique. Lui-même, depuis qu'il eut prononcé ses vœux, a sûrement passé une part notable de son temps à lire et à relire les livres saints¹; il les possède à fond, et la façon dont il les cite prouve qu'il en a la mémoire comme bourrée. Et il fait de l'étude et de la méditation de la parole divine un des devoirs principaux de la vie religieuse². C'est qu'entre les dons spirituels, celui qu'il paraît avoir prisé le plus haut, et s'être cru plus spécialement départi, est le don d'interprétation, ou, comme il dit, « d'intelligence³ ». Entendre la Bible, en effet, n'était pas pour lui une chose aisée, et qui fût à la portée d'une intelligence commune ou charnelle. Le Nouveau Testament pouvait, sans doute, être lu et compris par tous les chrétiens; mais il n'en était pas de même de l'Ancien, dont Priscillien aimait à redire, d'après le pseudo-Pierre : « Tout texte de l'Écriture a besoin d'être interprété⁴ ». C'est qu'en effet tout dans l'Ancien Testament n'était

1. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 3-4 : « Multa lectione eruditus... Vigilare multum... » Voir l'*Index scriptorum* de Schepss (incomplet, nombre de citations lui étant restées inaperçues). Il suffit au reste d'ouvrir Priscillien, à n'importe quelle page (sauf les premières du *Liber ad Damasum*), pour voir qu'il cite sans cesse, et que l'extrême diversité d'origine des citations, dans une même page, ne peut s'expliquer que par l'afflux des souvenirs.

2. Il cite quatre fois Jean, v, 39 : *Scrutate scripturas* (voir à l'Index). — P. 87, 10 : *Hinc nobis nocte ac die in dominica lege meditatio, hinc in eam, quantum meriti est, curiosæ mentis intentio...* — Can. XXXIX, p. 126 : *Quia opus doctoris lectio sit atque evangelii prædicatio, in quibus nocte ac die operabatur apostolus.*

3. Sur l'intelligence spirituelle, et l'inaptitude de l'esprit naturel ou charnel à entendre l'Écriture, voir p. 8, 4 et suiv.; p. 9, 15 et 25; p. 18, 21 : « animalis, inquit [apostolus], homo non percipit ea quæ sunt spiritus dei »; p. 19, 22; p. 28, 24 : « Illis ergo confusio sit omne quod legerint, nobis eruditio intelligere quæ sunt spiritus vimque viventis scire verbi. Opus non erratico et carnis (= carnali) sensu confusibilibus carnalium luxuriarum typis divini sermonis æstimare naturam ». — P. 67, 11 : *per intellectum si iritalium virtutum in opus lectæ lectionis intrantes.* — P. 97, 5 : *In quo tamen sermone psalmi ultra naturalis intelligentiæ sensum mens ad deum conversa provehitur, et unicuique intelligenti se incorruptæ beatitudinis per hæc campus aperitur.* — Cf. Can. IV, p. 114 et Can. XXI, p. 120, etc.

4. II. Petr., I, 20, cité trois fois : « omnis scriptura interpretatione indiget ».

que figure du Nouveau, tout y révélait le christianisme ¹. Et comme le christianisme se réduisait au précepte de fuir le monde pour s'attacher à Dieu ou à Jésus, il fallait qu'à chaque ligne du texte biblique fût inscrite cette leçon « unique » : hais le monde et n'aime que le Dieu-Christ. Il est vrai que certaines parties de la Bible paraissent, au jugement d'un esprit vulgaire ou superficiel, de simples récits historiques, indifférents au progrès spirituel du chrétien. Mais l'homme qui possède « l'intelligence » ne saurait s'y méprendre. C'est par égard pour la grossièreté de notre entendement que Dieu a cru pouvoir, dans ces textes, nous parler par figures ou similitudes, et envelopper des vérités (ou mieux la vérité unique) de l'ordre invisible sous des récits de l'ordre terrestre ou charnel. Tous les chapitres de l'histoire biblique, vies des patriarches, succession chronologique des princes, événements militaires, comme aussi les prescriptions rituelles de la loi mosaïque qui nous paraissent le plus étrangères à nos besoins, tout cela n'est que figure et que type, et il n'y faut chercher que cette prophétie *unique* et cette révélation toujours la même : « qu'autant on est l'ami du siècle, autant on est l'ennemi du Christ ². »

Avec une foi naïve dans son guide spirituel ³, Priscillien se jeta tout entier dans ce jeu savant et déraisonnable de l'exégèse allégorique, dont aucun chrétien instruit ne savait alors se

1. Can. LXVIII, p. 138 : Quia quæ in veteri testamento vel facta vel scripta sint, in nostri figuram contigerint... — P. 86, 12 : Omnia enim *in figura gesta* apostolus adseverat et *nostri typum* anteacta monstrare, ut opus laboris per scientiam legis inluminet quod ignorantia tenebris ante velabat. — P. 62, 8 ; p. 69, 11 à p. 70, 7 ; p. 72, 6 ; p. 86, 12, etc.

2. P. 92, 4 (*Profetia* ou la révélation ancienne) non memoriam mortalium temporum, quæ conhiventia humano sensui fortuitis semper motibus in aliquid existunt, tamquam ad doctrinam publicæ opinionis eloquitur, sed referens gesta regnorum, dum alter alium ut vincat impugnat, hoc quod unicum in nobis profetici operis munus est docet, post evasionem eorum quæ sunt in mundo, in cupiditate perditæ vitæ, inter tot bella vitiorum, conscientiam ab omni culpa liberam conservare... — 94, 13 : UNICUM hoc profeticis vocibus adpræhenderet, quod quidquid amicum sæculo est Christo invenitur inimicum. — P. 97, 26. — P. 57, 13 : UNICUM divinæ sententiæ modum profeticis vocibus adpræhendens (cf. même page, ligne 7). — P. 69, 6 à p. 71, 12 (loi mosaïque).

3. P. 9, 25 : Nos autem scientes quia *lex spiritalis est et omnis profetia interpretatione indiget*, habentes Christum Deum in sensu demonstratorem, per quem si aliter sentiremus et hæc nobis revelabantur, (= revelarentur)...

défendre. Il dépensa honnêtement un grand labeur ¹ pour acquérir ce qu'il appelait l'« érudition » ou l'« intelligence » de la parole divine, et démêler dans chaque fragment du texte sacré le sens « unique » qu'il savait d'avance y être contenu. Quand il lisait, par exemple, que David avait vaincu *les deux Syries*, il expliquait qu'ayant surmonté les deux principes de péché que nous portons en nous-mêmes, et dont l'un tient à notre corps et l'autre à notre âme, David s'était voué à la vie en Christ ². Dans l'histoire de la grossesse de Rébecca, qui sentait ses deux fils jumeaux s'entre-pousser dans son ventre, il voyait représenté le combat qui se livre en nous entre Dieu et le monde, et concluait pour ses auditeurs au devoir de se détacher du monde pour suivre le Christ ³. Pour tous les récits de batailles ou les morceaux belliqueux, la même interprétation s'imposait ⁴. Les passages où apparaissent des bêtes, particulièrement des bêtes fabuleuses, figuraient évidemment l'hydre des tentations séculières ⁵. Voici encore un surprenant exemple de ses découvertes d'exégète. Ayant à interpréter le psaume 1^{er}, il admire d'abord que ce psaume ne soit point, comme beaucoup d'autres, pourvu d'un titre. Comme il sait que rien n'est fortuit ou indifférent dans la parole prophétique, l'absence même du titre lui paraît être une *disposition* intentionnelle de Dieu. A cette place vide est sûrement inscrite une grande leçon, qu'il faut savoir lire. « C'est par nécessité que ce psaume, parce qu'il est le *premier* de tous et forme le commencement du livre, ne porte point de *titre* en suscription. Car l'homme qui a reconnu ce qui est la *première* chose... voit levé le *titre* de possession que le péché avait mis sur lui. » Or cette première chose qui s'impose au fidèle est le devoir de dépouiller l'ambition, la concupiscence et l'avarice, pour faire de sa personne l'habitable du Christ ⁶. Tels étaient

1. P. 87, 40 (cité plus haut), 77, 1 et 100, 10 : *arduum divinæ intelligentiæ iter* (expression d'Hilaire de Poitiers, *De trin.*, 1, 20). — 86, 14, *opus laboris*.

2. P. 93, 12 et suiv.

3. P. 98, 2 et suiv.

4. P. 92, 7 et suiv.

5. P. 12, 9 et suiv.

6. P. 82, 9 et suiv. — Voir encore au traité V, p. 67, 20 ; pour allégoriser sur le récit de la création, Priscillien joue sur le mot *firmamentum*. Le second jour (création du firmament) devient le second stade du progrès spirituel, où le chrétien *omnium mandatorum Dei discit firmamentum*.

es dessous de la révélation, les secrets ou les profondeurs de Dieu ¹, qu'il était réservé au spirituel de découvrir.

Il semble qu'une telle méthode d'exégèse ne compromettait rien, puisqu'elle n'aboutissait jamais qu'à une conclusion morale connue d'avance. Dans l'application pourtant, elle se montra dangereuse. Les allégoristes du temps se bornent à chercher dans l'Ancien Testament quelque figure, soit d'un événement, soit d'un personnage, soit d'un précepte du Nouveau. Priscillien complique les difficultés du tour de force, il renchérit sur les exigences de la règle du jeu, en statuant que l'on doit retrouver partout, dans les saints livres juifs, une exhortation à l'ascétisme. De là vient que ses interprétations allégoriques, si elles ne sont pas plus arbitraires ou moins sensées que celles de Jérôme, de Paulin de Nole ou même de saint Augustin ², car il n'y a pas de degrés dans le vide, paraissent pourtant plus contournées et plus bizarres. Le propre de son exégèse, et l'exégèse occupe la moitié de ses écrits, est d'être, par l'imprévu des rapprochements, difficile à entendre. Comme à l'étrangeté de la pensée s'ajoute, chez lui, l'embarras ou la redondance de l'expression ³, et qu'il

1. P. 87, 14 : *præceptorum cælestium secreta cognoscere*. — P. 120, Cas. XXI : *quia spiritus dei omnia scrutetur et noverit etiam alta dei, quæ spiritalis tantummodo intellegant...*

2. Avec Priscillien, Paulin de Nole est le théologien du temps chez qui j'ai trouvé le plus étonnant abus de l'allégorie. Voir, par exemple, le développement de la lettre XXIII, §§ 10 à 27, sur les cheveux dans la Bible, et en particulier l'histoire de Samson ; et dans le poème XXVII, v. 250 à 266, l'exégèse du texte *Genèse*, xxx, 37. — Pour saint Jérôme, par exemple, *Adv. Jovin.* I, 16 (Migne, XXIII, 235), 47, 49, etc. C'est surtout dans sa période origéniste, avant 394, qu'il cultive l'allégorie ; mais ses interprétations sont d'ordinaire empruntées à Origène ou à son école. — Saint Augustin allégorise abondamment ; les livres XII-XIII des *Confessions* sont consacrés surtout à l'exégèse typologique du récit de la Création ; dans l'*Enarratio in Psalmos*, VI, 1-2 (Migne, XXXVI, 90) ; cité par Margival, *Rev. d'hist. et de litt. relig.* I, 20), la harpe octacorde du Psalmiste est donnée comme le type du Jugement dernier : car le huitième jour, représenté par la huitième corde, clôt la semaine de siècles que figure le reste de l'instrument. Mais saint Augustin ne s'intéresse pas uniquement au sens typique, et n'allégorise pas partout. Il a donné sa règle sur ce point (*De doctrina christiana*, III, 14 (Migne, XXXIV, 171) : « *Quidquid in sermone divino neque ad morum honestatem neque ad fidei veritatem referri potest, guratum esse cognoscas.* »

3. Voir, par exemple, le début du Tract. X (p. 92) : *Profetici historia sermonis divinis imbuta verbis et pronuntiantis tituli velut propositi thestis gesta disponens, non memoriam mortalium temporum quæ conhi-*

ne sait pas finir ses phrases, on comprend que son grand travail exégétique paraisse souvent, à la première lecture de ses homélies, aboutir au galimatias ¹. Une de ses fautes fut d'avoir écrit des pages entières qui, pour beaucoup de lecteurs, ne voulaient rien dire. Il faut une étude patiente pour démêler le fil de cette pensée laborieuse, obscure, et après tout puérile : il ne pouvait attendre autant de bonne volonté de ses adversaires ecclésiastiques. On peut être assuré que plusieurs ne le comprirent pas : c'est un peu pour cela sans doute qu'ils lui supposèrent ou ne sait quelle profondeur inconnue, et qu'ils l'appelèrent *gnostique*.

Priscillien n'a aucunement mérité le nom de *gnostique*. Il s'en est toujours tenu, sur la nature de Dieu, de l'homme et du monde, à l'enseignement commun de l'Église. Il n'a pas songé à superposer à la doctrine catholique une doctrine secrète, réservée à un petit nombre d'élus. Mais les malveillants pouvaient s'y méprendre. Il est bien vrai qu'il attribuait à certaines personnes, parvenues par l'ascétisme à l'état de sainteté, un degré supérieur, sinon de connaissance, au moins d'intelligence religieuse. Les *saints*, qu'il mettait à part du commun des fidèles et qu'il croyait seuls aptes à découvrir le sens caché des écritures, rappelaient par le dehors les spirituels de toutes les sectes *gnostiques*, initiés aux mystères de la connaissance du surnaturel ².

IV

Nous touchons ici à ce que l'on pourrait appeler, sans trop d'injustice, la véritable hérésie de Priscillien. *Acer, inquires* : ces

ventia humano sensui fortuitibus semper motibus in aliquid existunt, tamquam ad doctrinam publicæ opinionis, eloquuntur...

1. P. 72, 20 à 74, 8 ; p. 82, 9 et suiv. ; p. 78, 3 et suiv. ; p. 100, 5 et suiv., etc. Il y a un fragment où il semble à peine possible de suivre dans le détail la pensée de Priscillien : c'est le morceau sur les deux Pâques, celle de l'Ancien Testament et celle du Nouveau, *Pascha Domini* et *Pascha nostrum* (p. 72, 20 à p. 74, 8 ; voir App. IV). Il ne suffirait pas, pour éclaircir ce texte, de supposer des fautes de transcription. La pensée semble insuffisamment élaborée, et l'on se demande si la rédaction de cette homélie sur la Pâque a été achevée. Les homélies en général ont-elles été publiées par Priscillien lui-même, ou par des amis d'après des brouillons laissés par l'auteur ? C'est une question que l'on se pose souvent, et je ne vois guère le moyen d'y répondre.

2. L'analogie avait certainement été aperçue par Itace. Nous savons qu'on assimilait les saints de Priscillien avec les parfaits manichéens. Voir

deux mots que Sulpice lui applique lui conviennent parfaitement. Sa curiosité d'exégète était active, inquiète. Il reprochait volontiers à ses adversaires d'avoir une religion paresseuse et trop tranquille ¹. Pour lui, il lui fallait tout connaître, sonder toutes les écritures, pénétrer tout ce que la révélation pouvait avoir de secret et de difficile. N'était-ce pas, aussi bien, un devoir du croyant, de ne négliger aucun des textes qui prophétisaient Dieu ²? — C'est pourquoi les livres canoniques ne contentaient point son besoin de lire et d'expliquer. Il lui fallait étendre ses efforts à certains écrits que toutes les autorités ecclésiastiques du temps s'accordaient à considérer comme apocryphes.

L'expression de *livre apocryphe* ne comportait pour Priscillien aucune nuance de blâme, et on peut supposer qu'il l'entendait dans l'acception étymologique de *livre caché* ³. A cela près, les mots de *Canon* et d'*Apocryphe* ont pour lui le sens précis que nous leur donnons. Il approuve, avec tout catholique, que l'on ait mis une certaine collection d'écrits à part de tous les autres, comme inspirés d'une manière directe, et, pour ainsi dire, dictés par l'esprit saint, comme essentiellement supérieurs aux œuvres humaines. Il accepte la tradition théologique qui prête une signification mystique au nombre des livres canoniques ⁴. Il paraît certain que sur la composition du Canon des écritures,

Jérôme, Ep. CXXXIII 3 : « Priscillianus in Hispania pars Manichæi, ...verbum perfectionis et scientiæ sibi temere vindicantes, etc. ». Nul doute qu'on n'ait aussi voulu les confondre avec les spirituels gnostiques.

1. Priscillien, p. 51, 8 : Hinc una ex parte indocta urget insania, furor exigit imperitus, nihil dicens aliud nisi : sint catholica necne quæ dicis = libri quos dicis? damna quæ ego nescio, damna quod ego non lego, damna quod studio pigrescentis otii non requiro. — Cf. 53, 5.

2. P. 53, 1 : Magis ob hoc rei sumus, quod omnia quæ de deo sunt profecta non legimus. — P. 53, 18 : necessario proponens nobis /sermo divinus/ legendi sollicitudinem...

3. Il accepte le terme d'*apocryphes* : p. 23, 11 : omnes hæreses, quas sibi homines mente corrupti et naufragi a fide vel ex canonicis scripturis vel ex apocryphis fabricarunt supra ea quæ scripta sunt... V. aussi le titre de son troisième traité. *Liber de fide et de apocryphis*, qui n'est qu'une apologie des *apocrypha*.

4. P. 55, 12 : In quo et apostolus Petrus (*lege* : Paulus) sciens conscientiam consistentem? in libris canonicis numeri rationem et relaxans legendi quæ de Christo scripta sunt libertatem, cum ad Colossenses epistolamaret, dixit : cum lecta fuerit apud vos epistula hæc, facite, ut et in Laodi-

il était d'accord avec les catholiques espagnols de son temps; on ne trouve dans ses écrits aucune trace de dissentiments avec ses adversaires sur la canonicité de tel ou tel livre, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament. Il est aussi très probable que la Bible catholique de l'Espagne d'alors comprenait tous les livres, et seulement les livres ¹, qui devaient former la Bible catholique

censium ecclesie legatur, et eam quæ Laodicensium est vos legatis. — Ce texte prouve que Priscillien admettait une *numeri ratio* pour le Nouveau comme pour l'Ancien Testament.

Les spéculations sur le nombre des livres de l'Ancien Testament (Zahn, *Geschichte*, t. II, part. I, p. 318-343), remontaient à une très ancienne tradition rabbinique (attestée par Josèphe, *ibid.*, p. 324); elles avaient cours dans l'Eglise au moins depuis le second siècle (Mélito, *ibid.*, p. 326). On comptait dans la Bible juive tantôt 22 livres, nombre correspondant aux 22 lettres de l'alphabet hébreux, tantôt 24, nombre que les chrétiens rapportaient aux 24 vieillards de l'Apocalypse (iv, 10). Mais on ne se livra qu'assez tard, dans l'Eglise, à des supputations analogues sur le nombre des livres du Nouveau Testament (*ibid.*, p. 340). Le seul exemple que l'on en puisse citer avant Priscillien est dans le *Canon Mommisenianus*, catalogue composé en Afrique au iv^e siècle, peut-être en 359, à coup sûr entre 359 et 390 (*ibid.*, p. 456). Il y est dit expressément (*ibid.*, p. 144; cf. Preuschen, *Analecta*, p. 139) que le total des livres de l'Ancien Testament est de 24, conformément au texte de l'Apocalypse. Pour le Nouveau Testament, aucune remarque n'est faite sur le nombre des livres qui le composent; mais le nombre de livres figurant sur la liste se trouve en fait être égal à 24 (par l'exclusion de l'épître aux Hébreux et de l'épître de Jude). Il semble évident que cette rencontre a été voulue. — Le système de supputation admis par Priscillien était tout différent; il était fondé sur les généalogies de Jésus-Christ (Matth. i, et Luc iii) ou sur l'une de ces généalogies. Voir p. 53, 7: *non dicam hii quos in dispositione generationis suæ in evangelio posuit, et divinæ naturæ fidem et numerum canonis præstaturos*. Il devait donc s'arranger pour retrouver dans le Canon soit 42 livres (Matthieu) soit 75 ou 76 (Luc). J'ajoute que ce système ne devait pas être de son invention, et même était sans doute traditionnel en Espagne, puisqu'il le résume par une allusion de trois mots. C'est une raison de plus de croire que son Canon était identique à celui de ses adversaires.

1. Voir à l'*Index scriptorum* de Schepss, la liste des livres canoniques cités par Priscillien. Il y a plusieurs livres de l'Ancien Testament qu'il ne cite jamais: I Paralip. (mais voir p. 50, 42), Esther, Judith, les Macchabées, le Cantique (si cher aux auteurs ascétiques du temps), Abdias, Jonas, Nahum, Aggée, Zacharie; mais ses œuvres, les *Canons* mis à part, ne remplissent qu'une centaine de pages, et il n'est pas douteux qu'il regardât tous ces livres comme canoniques. Priscillien cite tous les livres du Nouveau Testament, sauf l'épître « *tertia Johannis* » qui n'a qu'une page. Mais les épîtres II et III de Jean avaient toujours été regardées comme solidaires, et Priscillien, admettant la seconde, devait certainement admettre la troisième.

D'autre part, Priscillien, qui dans nos onze traités n'a certainement

définitive, et dont la liste allait être dressée par deux conciles africains de la fin du siècle, par saint Augustin, un peu plus tard par le pape Innocent ¹.

Le Canon, comme le Symbole, était pour Priscillien au-dessus de toute discussion. Mais il n'accordait pas que la révélation se fût restreinte aux livres canoniques. Il croyait trouver un supplément de « prophétie » dans certains écrits apocryphes dont l'Eglise désapprouvait la lecture, et qui furent pros crits, au cours de ses démêlés avec le parti d'Hydace, par une haute autorité ecclésiastique, probablement par un concile espagnol ².

Priscillien ne nous a dit nulle part quels étaient ses apocryphes, et on ne les trouve désignés, dans ses écrits subsistants, par aucune citation ou allusion. Mais on a par ailleurs un ensemble de raisons très fortes de croire que c'étaient des *Actes* apocryphes des apôtres. On peut tenir pour certain qu'il lisait les *Acta Johannis* et les *Acta Thomæ*; il pouvait encore faire usage de certaines compositions similaires, Actes d'André, Actes de

voulu citer que le Canon à l'exclusion de la *scriptura* non-canonique, ne cite aucun livre sacré qui ne soit dans les listes du Canon contemporaines et orthodoxes. Les citations de l'épître de Barnabas et de l'épître aux Laodicéens que Schepss a cru reconnaître portent sur des passages où ces deux épîtres elles-mêmes reproduisent des textes canoniques. Pour le récit que Priscillien (p. 52, 13-24) emprunte au IV^e Esdras, l'emprunt ne suppose nullement qu'il considérât ce livre comme canonique : lui-même nous dit du IV^e Esdras (p. 52, 17) : *etsi in canone non ponitur...* Au reste ce livre était toléré par ses adversaires (Priscillien, p. 52, 25), et depuis longtemps en usage chez les catholiques ; cf. Tertullien, *De præscr.* III, 7 ; Ambroise, *Ep.* XXXIV, 2 (Migne, XVI, 1074) ; *De Bono mortis*, 45-47 (Migne, XIV, 560) ; Jérôme, *Ep.* LXV, 4 (Migne, XXII, 625), etc. ; le livre ne sera pros crit que plus tard (par Jérôme, *Contra Vigil.*, 6 ; Migne, XXIII, 344, et à raison même de l'usage qu'en ont fait les priscillianistes). — Il cite le livre de Baruch, qui ne figure pas dans les listes du Canon de saint Augustin, des conciles africains, etc., mais il en fait, comme tous ses contemporains (Augustin, *De Civ. Dei*, XVIII, 33 ; Jérôme, *Præf. in Jeremiam*) une partie intégrante de Jérémie (pp. 5, 18 et 67, 3). Au reste, on verra à l'Appendice II qu'entre Priscillien et ses adversaires, les contestations ne portaient que sur l'usage de certains livres d'origine chrétienne. — Reste la citation p. 82, 13 : *quis enim vocat per se vocitum?* que Schepss n'a pas trouvé à identifier. Le plus probable est que ce texte appartient à un livre canonique ; la Bible latine de Priscillien était semée de graves erreurs de traduction.

1. V. ces textes dans Zahn, *Geschichte*, t. II, part. I, p. 246, 253, 244. Je ne mentionne pas le Canon damasien de 382, dont l'authenticité est très contestable. Voir sur ce point à l'Appendice II.

2. Voir à l'Appendice II.

Pierre, Actes de Matthieu, Actes de Jacques le Mineur, Actes de Philippe ¹.

Au sujet de ces apocryphes, Priscillien et ses adversaires étaient d'accord sur deux points : en premier lieu, c'étaient des livres dangereux ; on y trouvait quantité de passages contraires à la foi, et ils étaient fort appréciés en certains milieux hérétiques. En second lieu, ces parties condamnables n'appartenaient point au texte primitif des livres en cause. Irréprochables à l'origine, et dignes alors de tout respect, ils étaient tombés aux mains de faussaires qui y avaient inséré, en des interpolations abondantes, l'affirmation de leurs croyances perverses. Cette théorie de la double rédaction des *Actes* apocryphes était alors admise généralement par les catholiques latins ².

Ici commençait, entre Priscillien et la majorité des évêques, la divergence des vues. Les évêques, n'espérant pas que le départ pût être fait d'une manière certaine entre les parties authentiques et saines et les additions coupables des faussaires, rejetaient en bloc les livres viciés. Priscillien ne doutait pas que l'homme parvenu à l'état de sainteté ne sût, aux clartés que jetait en lui la flamme de l'esprit, discerner sûrement la pure prophétie primitive des interpolations hérétiques. Il eût été sans doute imprudent de laisser ces livres aux mains des simples fidèles, engagés encore dans le siècle et réduits à l'intelligence naturelle. Mais le saint, comme il ne pouvait se méprendre dans l'interprétation des livres canoniques, n'était pas exposé à confondre, dans les apocryphes, la zizanie avec le bon grain. Le privilège de sa clairvoyance surhumaine lui imposait le devoir d'examiner la collection suspecte livre par livre, et dans chaque livre morceau par morceau ; car toute prophétie devait être recueillie, et nulle autorité ecclésiastique ne pou-

1. Les textes qui visent les priscillianistes ne mentionnent pas d'autre titre d'Actes. Il serait vain de vouloir identifier exactement tous les livres désignés. — Voir à l'Appendice II.

2. Voir au même Appendice. La théorie n'avait point été admise par Eusèbe, critique relativement avisé, qui rejetait en bloc toute cette littérature, comme entièrement forgée par les hérétiques (*Hist. Eccles.*, III, 25, 4 et 5). Il nous informe en outre que ce genre d'écrits, bien que discuté, était très répandu dans l'Eglise ; en sorte qu'il n'y a aucune raison de supposer que Priscillien les eût connus par l'intermédiaire d'une secte hérétique.

vait prétendre imposer silence à des voix qui venaient de Dieu ¹.

Le lecteur des apocryphes en devait comparer chaque passage aux textes canoniques, qu'il était supposé connaître à fond, et à la formule du Symbole. « Quand un texte [étranger au canon], déclare Priscillien ², nous rapporte certaines paroles comme d'un prophète, d'un apôtre, d'un ange ou de tout autre personne, nous nous demandons : ces paroles prophétisent-elles ou prêchent-elles le Dieu Christ ? est-ce que, comme Moïse, comme les prophètes, comme les évangiles, elles condamnent les vices du siècle et nous portent vers Dieu ? sont-elles d'accord, enfin, avec la foi catholique ? S'il en est ainsi, nous l'adoptons. Et si nous y trouvons, chose exécration, la négation du Dieu Jésus ; si ces paroles contredisent Moïse, les évangiles et les prophètes, si nous y voyons enseignées des doctrines perverses ou sacrilèges, alors, quelque saint nom qu'en prenne l'auteur, ce n'est plus pour nous un prophète, un apôtre, un ange, c'est un anathème et un apostat. Il est écrit : Nul n'a l'esprit saint s'il dit à Jésus : Anathème, et nul ne dit à Jésus : Seigneur, s'il n'a l'esprit saint ³. »

Fidèle à la méthode ainsi définie, Priscillien, en lisant les livres extra-canoniques, procédait, sous les directions de l'Esprit, à une comparaison perpétuelle entre ces textes et les textes du canon. Il y cherchait avant tout l'expression de cette maxime, où nous savons qu'il réduisait tout le christianisme : fuir le monde et la chair et vivre dans la société de Dieu. Or cette prophétie unique et suffisante se trouvait souvent énoncée dans les Actes apocryphes des apôtres, et rien n'était mieux fait pour contenter

1. P. 46. 20 : Quod si de minimis dicitur (Marc ix, 41), volo scire, quid de his qui ad fidem primi sunt pronuntiat. In quibus tamen omnibus libris non est metus, si qua ab infelicibus hereticis sunt inserta, delere, et [quæ] prophetis vel evangelis non inveniuntur consentire, respuere. Nec enim illi ipsi deo sancti mendacium in veris et sacrilega amplectuntur vel detestabilia pro sanctis, meliusque est *zizania de frugibus tollere* quam spem boni fructus propter zizania perdidisse, quod propterea cum suis inter sancta *zabulus inseruit*, ut, nisi sub cauto messore, cum zizaniis frux periret et bona faceret occidere cum pessimis, una sententia adstringens eum qui pessima cum bonis jungit quam qui bona cum malis perdit. — Cf. p. 42, 8 ; p. 54, 22 ; p. 56, 7.

2. Il parle ici au nom des confrères de Mérida. Voir Priscillien, p. 30, 44 et suiv. Cf. *Tract.* II, p. 41, 21 et suiv.

3. I. Cor. 12, 13.

le catholique Priscillien que ces compositions sorties de milieux gnostiques ou encratites. Il est vrai qu'il y rencontrait çà et là des indices non point très fréquents, ni très manifestes d'hétérodoxie, et notamment des formules docétiques ; mais il retranchait du texte, comme interpolés, les passages condamnables. On peut douter, d'autre part, qu'il ait beaucoup goûté l'élément romanesque et fabuleux des Actes apocryphes, où le merveilleux est semé avec une lourde profusion : rien, dans ses œuvres, ne révèle qu'il ait été curieux de thaumaturgie. Mais il était facile de négliger les récits d'aventures étranges ou de miracles forcés, pour s'attacher surtout aux discours. Il trouvait, ici, des exhortations fréquentes à la continence, au jeûne, à la pauvreté volontaire, au mépris du siècle, à la vie spirituelle ; il reconnaissait ce dualisme moral qui était le fond de sa conception de la vie humaine¹.

Au fond, le goût de Priscillien pour les Actes apocryphes s'explique simplement par ce fait que les catholiques, dans l'ascétisme extrême et impérieux, dans la conviction que le véritable disciple du Christ est l'ascète, ont été devancés de beaucoup par les sectes hérétiques. Au second et au troisième siècle, c'est dans ces petites églises que nous enveloppons dans la vague désignation de gnostiques, que l'on faisait de la virginité, ou de la continence hors le mariage, un devoir, des jeûnes sévères et en particulier de l'abstinence du vin et de la viande, une loi, de la pauvreté et du mépris du monde une condition nécessaire de la perfection chrétienne. La tentation d'utiliser les romans apostoliques que ces sectes dispersées au premier moment leguées à l'Eglise était d'autant plus forte que le monde de la sainteté y tenait beaucoup plus de place que l'herésie doctrinale ; on pouvait sans peine les arranger de façon à en faire un docétique. Pour un catholique des premiers de l'ère apostolique, ce n'était que le latin, qui n'avait pas connaissance de ces livres comme la *Vie de saint Antoine*, la

¹ Sur ces questions, consulter la bonne littérature, docétisme, mépris du monde, ascétisme, etc. H. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, t. I, p. 170. Les mêmes questions se posent en particulier dans les Actes apocryphes de saint Paul, voir Lipsius, p. M. Bonnet, *Épiscopat*, 1898, p. 105. Cf. aussi Apocryphes, *Symposium indicis Apocryphi*, t. I, p. 105. Sur les questions de la virginité, voir Lipsius, même ouvrage, t. I, p. 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

littérature ascétique n'offrait rien qui valût ces livres gnostiques.

Nous avons conservé, par des citations très nombreuses contenues dans une lettre de saint Augustin ¹, un exemple de la façon dont les priscillianistes traitaient le texte des Actes apocryphes. L'un d'entre eux isola des *Acta Johannis* un hymne que l'auteur de cet apocryphe prétendait tenir de saint Jean, qui l'avait ouï réciter par Jésus-Christ. Cet *Hymne de Jésus-Christ* fit l'objet d'une publication spéciale, où il était entouré d'un commentaire explicatif; l'ensemble pouvait passer pour une sorte d'hymne. Le commentateur n'avait rien aperçu de la signification véritable de l'hymne, composé pour des initiés de la gnose, et qui rappelait sans cesse, par des allusions et des sous-entendus, la théorie des éons gnostiques. Il en avait donné une interprétation toute catholique, s'efforçant de ramener le sens de chaque vers au sens d'un texte du Canon. Il n'avait pas manqué d'y trouver exprimée la doctrine de l'union mystique avec Dieu : « Le Christ habite par la foi dans vos cœurs. » — « Vous êtes le temple de Dieu et l'esprit de Dieu habite en vous ². » L'auteur

1. Saint Augustin, Ep. CCXXXVII, ad Ceretium; Migne, XXXIII, 1034. Jérôme, bien informé, ne regardait pas les livres apocryphes qui circulaient parmi les priscillianistes comme dangereux, mais simplement comme inutiles et nuis. Dans la série des textes cités ci-dessus (p. 26, n. 1) il les appelle : (texte 1) « apocryphorum deliramenta... Iberas nœnias »; — (3) « Iberæ ineptiæ »; — (5) « Iberas nœnias »; — (6) « apocryphorum deliramenta ». — Quant à Augustin, après avoir lu l'arrangement priscillianiste de l'*Hymne de Jésus-Christ*, il a entrevu la vérité, à savoir que l'exégèse priscillianiste des apocryphes était inepte, mais inoffensive. (Ep. CCXXXVII, 3) : « Quæcumque contra eos sunt, in suæ perversitatis sensus aliquando callida et astuta, aliquando ridicula et hebeti expositione pervertunt. Non saltem ita ut ea ipsa, quæ exponunt ab suæ sectæ hominibus alienis, vera esse credant; alioquin aut catholici essent, aut non multum a veritate alieni, qui et in ipsis scripturis apocryphis sensus catholicos invenirent... » Mais il aime mieux croire que l'orthodoxie de ces commentaires était affectée, les priscillianistes étant des maîtres en fourberie. — Sur la signification primitive de l'*Hymne*, v. Lipsius, t. I, p. 528-532.

2. Eph. III, 17. — I. Cor. III, 16. Voir Augustin, Ep. CCXXXVII, § 8. La faiblesse du système de Priscillien, qui ne cherchait dans les apocryphes que des équivalents des textes du canon, est évidente. Si l'on ne devait accepter la prophétie apocryphe que pour autant qu'elle répétait la prophétie canonique, à quoi servait de la retenir ? C'est là ce qu'avait vu fort justement Hydace, qui déclara au concile de Saragosse (Priscillien, p. 42, 12) : *damnanda damnantur, superflua non legantur*; phrase qui en suppose avant elle une autre, telle que : *aut damnanda, aut superflua*. — L'objection, qui est sans réplique, ne porte pas seulement contre la méthode que

du petit livre dont parle saint Augustin était-il Priscillien lui-même ? Il serait à coup sûr très conforme à ses déclarations de supposer qu'il composa des travaux de ce genre. Éditer à part, avec un commentaire perpétuel, des morceaux authentiques des *Actes* interpolés, c'était mettre à la portée du public pieux les parties profitables des livres suspects, sans l'exposer au poison des parties coupables.

Les textes apocryphes qu'il a reconnus conformes à la doctrine catholique et au canon, et qu'il tient pour prophétiques, ne sont pas pour Priscillien de simples œuvres humaines ; respectueux d'un principe admis par toute l'Église, il ne les égale pas aux livres des deux Testaments. Sans les classer dans le Canon, il les classe dans la *Scribtura*, ensemble idéal de toute la révélation écrite. On voit que la *Scribtura* comprend pour lui deux recueils, et comme deux degrés : les livres canoniques forment un « premier choix » (*dilibratio*) de textes ; la « masse » est constituée par les livres inspirés non canoniques, tant modernes qu'anciens ¹. Une telle distinction ne répond à vrai dire qu'imparfaitement au principe de la théologie de Priscillien, et particulièrement à l'idée qu'il se fait de l'inspiration divine et des privilèges du *spirituel*. Mais on aurait tort d'y voir un simple expédient imaginé pour les besoins de sa défense. Il y avait en lui un mystique et un catholique ; il chercha sincèrement un compromis entre les libres tendances de sa religion personnelle et les exigences de l'orthodoxie.

Le Canon était un recueil fermé, et qui ne devait plus se rouvrir. La *Scribtura* restait ouverte. Si Priscillien protesta, dans son livre sur *Les apocryphes et la foi chrétienne*, contre la sentence ecclésiastique qui avait interdit la lecture de toute prophétie extra-canonique, ce ne fut pas seulement au nom de ce discernement surnaturel, sorte de révélation indirecte, qui permettait à l'homme spirituel de distinguer, dans des écrits déjà existants, les

Priscillien appliquait aux apocryphes ; elle fait voir la vanité de son engagemement du Canon, qui tendait à retrouver dans chaque passage de l'Écriture un précepte connu d'avance et toujours le même.

1. Priscillien, p. 48, 17 : « *Scribtura dei res solida, res vera nec ab homine electa, sed homini de deo tradita, cujus si dilibratio sancta est, et massa sancta est* (Rom. II, 16). » Cf. 42, 8 : « *si scribaturas de deo (de la part de Dieu) loquentes secundum se hæretici falsaverunt.* » Toute l'argumentation du Traité III suppose une distinction nettement établie entre le Canon et les *Scribturae* non canoniques.

roles qui venaient de Dieu. Le Dieu qui résidait dans le cœur de l'homme religieux parlait encore à ses élus ¹, et l'ère de la prophétie « n'était pas close. L'Église restreignait la révélation à une époque lointaine, seul espace lumineux dans la succession obscure des siècles ; Priscillien pensait que la « prophétie » n'avait pas cessé et ne cesserait point d'inonder de ses clartés toujours renouvelées la suite entière des temps. La prophétie s'est continuée, depuis l'origine du monde, de patriarche en patriarche, de prophète en prophète, de Jésus aux premiers apôtres, de ceux-ci à leurs disciples et aux disciples de leurs disciples ; de même elle se poursuit encore dans les saints, dans les hommes qui se sont faits « les temples de l'esprit de Dieu » ². N'est-il pas écrit, en effet : « Je répandrai de mon esprit sur toute chair ; leurs fils et leurs filles prophétiseront ; leurs jeunes gens verront des visions et leurs vieillards songeront des songes ; oui, sur mes serviteurs et sur mes servantes, je répandrai de mon esprit... » ³ — « Forts de cette parole, écrivait Priscillien, nous ne désespérons pas de parler en son nom, car il n'a fermé la bouche à personne, il n'a point retiré son esprit, il n'a point assigné de terme à la prophétie ; et il a donné licence à tous ceux qui croiraient en lui de parler de sa part librement... L'apôtre n'excluait personne du droit de parler au nom de Dieu, lui qui écrivait aux membres de ses églises : vous pouvez tous prophétiser ⁴. »

1. P. 32. 2 : *prædestinans a principio sæculi in profetia (profetiam ?) electos suos*. Cf. Can. XXIV, p. 121.

2. L'objet principal du Traité III est de montrer qu'il y a eu dans l'histoire juive beaucoup de prophètes dont l'Ancien Testament n'a pas conservé les écrits, une infinité de prophètes : Enoc (p. 44), Noé, Abraham, Isaac, Jacob (p. 45-46), Abel (p. 47), divers inconnus suppliciés (p. 47), Nathan, Achias, Laedas, Zeu, Sameas, Edom (p. 50), etc. Conclusion, p. 53, 2 : *Quis enim non delectetur Christum ante sæcula non a paucis, sed ab omnibus profetatum?* Cf. p. 55, 2 : *ab omnibus profetatus est Christus, ab Adam Sed Noe Abraham Isaac Jacob et a ceteris qui ab initio sæculi profetaverunt*. Pour la transmission (charismatique, non sacramentelle) de l'Esprit dans l'Église chrétienne, voir les Can. LXXII à LXXVIII (ce dernier canon a pu être corrigé par Pérégrinus, et devait se relier plus étroitement aux précédents). Pour le lien que Priscillien établit entre la prophétie ancienne et la prophétie moderne, voir p. 32, 14 : *In quo*, etc.

3. Priscillien, p. 32, 6 (Joël, II, 28-29 ; cf. Act. II, 17-18.).

4. P. 32, 14 : « *In quo et nos non desperamus loqui de eo, quia nullius prohibens aut intercipiens spiritum certo profetiæ fine conclusit, sed ut* BARCT. — Priscillien. 9

il trouvait exprimée l'idée que Dieu se fait, de l'âme du croyant, une demeure ou un temple. Ses adversaires, qui établissaient entre les livres des deux Testaments et tout autre livre une différence de nature (il accordait une différence de degré), et qui tenaient tout écrit non canonique pour une œuvre humaine, témoignaient par là d'un certain mépris pour les révélations présentes de Dieu ; ils avouaient un grave déchet des dons spirituels. Priscillien leur opposait les préceptes de l'apôtre : « N'éteignez point l'esprit, ne méprisez pas les prophéties ¹... Vous pouvez tous prophétiser. »

Les évêques qui connurent les déclarations finales de la première Apologie furent assurément scandalisés. Sans doute le *potestas singuli quique profetare* était dans une épître canonique, dont l'autorité ne pouvait être discutée, et tous les adversaires de Priscillien avaient lu ce mot, soit dans le privé, soit à la messe. Mais l'idée ne leur venait pas de se l'appliquer à eux-mêmes, et ils n'avaient jamais songé à prophétiser. Déjà prêtres ou fidèles ne lisaient plus les premiers livres chrétiens qu'avec la vague conscience du recul historique des auteurs et des destinataires ; déjà les écrits du Nouveau Testament, déclamés ou psalmodiés dans les églises avec solennité, apparaissaient comme des textes sacrés et hiératiques, et on les entendait d'autant moins qu'on les vénérât davantage. Le sens naturel des mots et des phrases que l'on croyait tenir de Jésus-Christ ou des apôtres ne frappait plus les intelligences. Priscillien lisait les évangiles et les épîtres comme s'ils eussent été écrits la veille ; il entendait les paroles de saint Paul comme si elles lui eussent été personnellement adressées. Il se rapportait à lui-même toutes les prescriptions de ces vieux textes, y compris le *Vade et vende omnia* ², mais il s'en appropriait aussi toutes les promesses, y compris la promesse des dons spirituels. C'est pourquoi l'ensemble de ses idées religieuses est plutôt d'un chrétien du premier siècle de l'Eglise que d'un sujet de Théodose. Il croyait prochaine la fin du monde présent ³, il s'attendait à la

1. Tr. III, p. 54, 28 : Spiritus (*sic*) nolite extinguere, profetias nolite repudiare (1. Thess. v, 19-20) ; p. 33, 2.

2. Marc, x, 21 (cf. Matth. xix, 21 et Luc, xviii, 22) ; cité par allusion par Priscillien, p. 17, 6-8.

3. P. 35-6 : seu novissimi temporis potestate orientur contentiones. — an. LXXXVII : Quia ante judicii diem veniet filius peccati qui intelligitur

toute chose voir régner dans leurs églises la ferveur des premiers temps, la sainteté de vie, la commune pauvreté, l'esprit d'humilité et de paix, la charité vraiment fraternelle¹. Le complément du *Traité des apocryphes et de la foi*, ce sont les *Canons tirés des épîtres de l'apôtre Paul*. En quatre-vingt-dix sentences, qui sont d'ordinaire empruntées mot pour mot aux épîtres, Priscillien y a résumé et mis en ordre tout l'enseignement de saint Paul; montrant ainsi que les leçons de l'Apôtre suffisaient à tout, et qu'on pouvait lui demander un code complet de doctrine, de morale et de discipline².

La conservation de plusieurs textes de l'époque apostolique a toujours été un danger pour les divers genres d'orthodoxie. Ce sont des documents trop fidèles, trop authentiques. Il était inévitable que des hommes à l'esprit simple les lussent, à diverses époques, sans tenir compte de la différence des temps, et, séduits par l'image qu'ils donnent de l'Eglise primitive, prétendissent, comme les apôtres et leurs disciples, « user du monde

ecclesie catholice et fideles a virorum alienorum lectione et cœtibus separantur, vel ad ipsas legentes alia studio vel docendi vel discendi conveniant... — Priscillien, Can. XXXIX, ci-dessus. — Can. XL : Quia psalmis, hymnis et canticis spiritalibus atque orationibus insisti debeat, tam pro invicem quam pro regibus atque omnibus hominibus (*Pro invicem* paraît signifier que les membres de l'assemblée peuvent librement prier à haute voix). — LXIII : Quia cervices suas quidam pro apostolo supposuerint, quibus gratias agit non solum ipse, sed et universæ ecclesiæ, quas etiam in domibus propriis susceperunt.

1. Priscillien, Can. XLIII : Quia scientia ac fide et sanctitatis odore erant pleni tam apostolus quam illi quibus gratias referebat... Cf. LVIII, LIX, LX : Quia gratias agat apostolus his qui ad elemosynam prompti sunt, alios ad hoc opus exhortans. — LXI, LXII. — XXXVII : Quia per beatam voluntariam paupertatem justi radicem malorum omnium avaritiam respuant, contenti cottidiana exhibitione et tegumenti sufficientia per pietatem sibimet administrata. — XLVII, XLIX : Quia omne bonum eligendum sit et cunctis virtutibus fraterna caritas præferenda, redimendum tempus, paxque et humilitas a Christianis sectanda. — LI : Quia gravius delinquant qui alios judicant ipsi deteriora facientes...

2. D'une façon générale, les canons I-XXXII forment un code de doctrine, les canons XXXIII à LXIII un code de discipline et de morale. Il est sûr que Priscillien n'a pas résumé saint Paul par curiosité, mais a voulu donner aux chrétiens, d'après l'Apôtre, un corps de doctrine et de préceptes de vie. Qu'il ait, dans cette œuvre, visé un but pratique, c'est ce qu'attestent bien deux ou trois rencontres précises entre les préceptes qu'il y donne et les usages signalés par ailleurs chez les priscillianistes. Mais on ne peut affirmer que, dans le détail, il ait prétendu réaliser tous les usages des églises pauliniennes. Je reviendrai sur ce point.

comme n'en usant pas », s'interdire la jouissance des biens terrestres, vivre, en attendant le retour du Seigneur, dans un commerce personnel avec l'Esprit, recevoir des révélations et faire des prophéties. Il tombe du Nouveau Testament comme une semence perpétuelle de cette hérésie qui, la première fois qu'elle apparut, s'appela le montanisme. Priscillien a eu part à cette erreur régressive, ou, comme on a dit encore, *apostolique*¹. Sans doute, il ne doit rien aux montanistes, et il n'est même pas probable qu'il ait lu Tertullien². Mais si l'on voulait chercher des précédents au mouvement religieux qui porte son nom, c'est au montanisme qu'il faudrait songer. À part la reconnaissance des dons prophétiques de Montan, l'interdiction des seconds mariages et certaines formes extrêmes de l'exaltation religieuse comme les ravissements et la glossolalie, on retrouve, en nos spirituels, le même fond d'idées et de sentiments que chez ces autres spirituels, plus anciens de deux siècles, les adeptes de la « nouvelle prophétie ». La ferveur piétiste, la préoccupation des derniers temps, la haine de la chair et du monde, la recherche exclusive de la vie sainte et spirituelle, l'ambition de réformer l'Église par l'ascétisme, l'esprit néo-apostolique, la croyance à la continuité de la révélation, autant de traits que les priscillianistes sembleraient avoir hérités du montanisme. C'est qu'ils avaient comme les montanistes tout appris du Nouveau Testament, et particulièrement de l'apôtre Paul.

Le simple rapprochement des dates ne permet pas de douter que la même semence de sainteté monastique qui, en Italie, donna naissance à la doctrine morale d'Ambroise et de Jérôme, n'ait fait lever aussi, en Gaule et en Espagne, toute la

1. On donnait le nom d'*Apostoliques*, au temps même de Priscillien, aux membres d'une secte de Phrygie, de Cilicie et de Pamphylie ; on les appelait aussi *Apotactites* (Epiphane, *Hær.*, XLI^e ou LXI^e, *Patr. gr.* XLI, 1039). Vivant dans le célibat, les abstinences, la pauvreté volontaire, usant des *Actes d'André et de Thomas*, ils présentent de curieuses analogies avec les priscillianistes, auxquels le nom d'*Apostoliques* eût aussi fort bien convenu.

2. On n'a signalé et je n'ai pu découvrir dans les onze traités aucun souvenir précis de Tertullien. Le mode d'argumentation du *Liber de Fide et de Apocryphis* fait bien songer à la manière de Tertullien ; mais cette analogie est trop vague et trop lointaine pour rien prouver. — Il est sûr que Priscillien tenait les montanistes ou cataphryges (p. 23, 15) pour des hérétiques.

poussée d'ascétisme que signale en 380 le concile de Saragosse, et dont le priscillianisme était déjà la plus forte tige. Mais chez les ascètes priscillianistes, la semence étrangère donna, par une sorte de variation brusque, un fruit nouveau. Priscillien est d'accord avec Ambroise et Jérôme pour penser qu'il n'y a de christianisme complet que dans l'ascétisme. Mais il ne réduit pas l'ascétisme à la continence ; il ne parle pas du mariage avec sévérité (en cela, il a moins prêté que Jérôme à l'accusation de manichéisme qui leur fut opposée à tous deux) ; il ne fait pas de la continence le *summum bonum*, et ne classe pas les chrétiens sur la pratique de cette vertu négative. Il prêche une conversion ascétique totale, dont la pauvreté volontaire, le jeûne, le détachement de tout intérêt mondain, ne sont pas des éléments moins importants que le célibat. Et cette conversion s'achève, suivant lui, par l'initiation à une vie supérieure, par la communication directe avec le Dieu-Christ, par la possession des dons spirituels. — Les différences vont plus loin encore. La sainteté priscillienne était active. Priscillien et ses amis avaient quitté le monde pour se préparer à l'office pastoral ; dès avant leur entrée dans le clergé, les religieux de son groupe commentaient l'Écriture et exhortaient leurs frères en de petites assemblées. Par ce genre de cultes privés, par ces évangélistes volontaires et par l'extraordinaire succès de leur prédication, l'histoire du priscillianisme, si nous la connaissons de plus près, nous paraîtrait offrir des analogies avec ce qu'on appelle, dans les pays modernes de langue anglaise, un *réveil*. Le rigorisme négatif n'avait que peu de prises sur les foules. Le piétisme actif et enthousiaste des ascètes priscillianistes gagna une partie de la noblesse espagnole, tout le clergé et jusqu'aux campagnes d'une province entière.

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE PROSCRIPTION DES PRISCILLIANISTES

I. Les incidents de Mérida et l'Apologie méridane. — II. Le rescrit contre les Manichéens et les faux évêques ; Priscillien se rend à Milan et à Rome ; le *Liber ad Damasum*. — III. Le triomphe de Priscillien ; le *Traité de la foi et des apocryphes* et les *Canons de l'apôtre Paul*.

I

Aucune cité n'était mieux faite qu'Avila pour entendre la prédication de Priscillien ¹. Bâtie entre ciel et terre, sur la plus haute terrasse de la vieille Castille, dans un désert de pierres brûlant ou glacé, Avila était comme vouée à l'ascétisme et au mysticisme ; elle devait donner à l'Espagne catholique Jean d'Avila et sainte Thérèse. Priscillien prêcha à l'église avilane entière l'autèrè morale qu'il avait enseignée naguère à des conventicules de religieux. Il exhorta tout un peuple à détester le monde, à renoncer aux œuvres du siècle, à vivre dans la conversation céleste ².

Les décisions du concile de Saragosse étaient, à tout prendre, plutôt favorables aux religieux. Priscillien, en prenant possession de son siège, espérait sans doute être désormais à l'abri des dénonciations d'hérésie et pouvoir se consacrer tout entier à ses fonctions d'évêque. On croyait la paix faite ³. Mais de nouveaux incidents éclatèrent à Mérida, et rallumèrent la querelle. Les

1. Sur les sentiments de la population d'Avila envers Priscillien, nous ne savons que peu de chose. Lui-même écrivit un peu plus tard (avec l'assistance et Salvien) au pape Damase (p. 44, 7) : « ecclesias nostras commendavimus Deo, quarum communicatorias ad te epistulas detulimus totius cleri et plebis subscriptione transmissas ». Cf. 42, 47 : « Si ecclesiarum nostrarum testimonia pacificis epistulis scripta non desunt ».

2. Cf. Tract. X *Ad populum*, II, p. 92, 9. — 99, 2 : « ...ut, quamvis diversarum mansiones sint apud deum nostrum omnesque vellent salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire, vestrum tamen nemo ignoret quod inter duo regna, inter *synagogam satanæ* et *ecclesiam mandatorum dei*, id est sæculi opera et dei verba, conversatio vite nostræ est, et hoc quod dei est nostrum dicitur, illud vero quod sæculi est, quia contrarium deo, ideo et a nobis invenitur alienum, et illud renuntiamus, hoc credimus. (Et la suite.) — Voir encore Tr. IX, p. 90, 15.

3. P. 40, 3 : pax composita.

confrères de la cité, comprenant une partie du clergé méridan, s'étaient informés des délibérations de Saragosse. Ils surent que l'évêque Hydace y avait poursuivi la condamnation de leurs chefs. Ainsi, leur église avait à sa tête un ennemi obstiné de la sainteté et du christianisme véritable. Dans le feu de leur indignation, ils entreprirent de délivrer le troupeau d'un tel pasteur. Comme Hydace arrivait de Saragosse, un acte de dénonciation, rédigé contre lui par l'un de ses prêtres, fut répandu dans la cité et le diocèse. Le pièce était certainement adressée aux évêques comprovinciaux, qui seuls avaient qualité pour connaître de la plainte ¹. Peu de jours plus tard, on mit en circulation dans les diocèses d'Instance, de Salvien et de Priscillien un petit écrit où les accusations qu'avait lancées le prêtre de Mérida étaient reprises et grossies ².

Hydace répondit avec hauteur à ces attaques. Il n'avait point, dans les derniers temps, témoigné à la confrérie d'hostilité ouverte; à la veille de son départ pour Saragosse, il avait communiqué avec Instance et Salvien. Il affecta maintenant de considérer tous les confrères comme des hérétiques reconnus. Il rapporta faussement que le concile de Saragosse avait prononcé

1. Priscillien, p. 39, 23 : *reversus a synodo et in media ecclesia sedens reus a presbytero suo actis ecclesiasticis petitur*. — Schepss cite en note une conjecture de M. Loofs : *presbyterio* pour *presbytero*, qui est à rejeter. *Presbytero* est répété deux lignes au-dessous; et il est peu vraisemblable qu'Hydace ait eu contre lui l'ensemble ou la majorité de son corps presbytéral. D'autre part, il n'était nullement nécessaire, pour qu'une plainte contre un évêque fût recevable auprès du synode provincial, qu'elle eût l'approbation du *presbyterium* du diocèse; un clerc ou même un fidèle avait qualité pour porter plainte contre son évêque. C'est ainsi que Lazare, plus tard évêque d'Aix, accusa l'évêque de Tours, Bricius, devant plusieurs conciles. Cf. Lœning, t. 1, p. 389 et suiv.

L'expression : *in media ecclesia sedens*, qui fait image, signifie-t-elle qu'il y eut en pleine église, tandis qu'Hydace était assis sur son trône épiscopal, une scène scandaleuse, où le prêtre dénonciateur aurait donné lecture de sa plainte devant les fidèles (Paret, p. 241)? J'en doute. *Actis ecclesiasticis petitur* semble désigner une simple plainte écrite.

Toute dénonciation contre un simple évêque devait être adressée au métropolitain. Quand l'évêque mis en cause était lui-même le métropolitain, la plainte ne pouvait être adressée qu'à l'ensemble, ou à quelques-uns des évêques de la province. Le *hinc nos conventi* de la p. 40, 1 signifie : « Nous donc, touchés comme évêques de Lusitanie par cette plainte... »

2. Priscillien, p. 39, 25 : *Datur etiam post dies parcos in ecclesiis nostris quibusdam libellus et deteriora quam prius a presbytero objecta fuerant imponentur*.

la condamnation expresse de leurs chefs, Instance, Salvien, Delphidius, Priscillien ¹. Il est vrai que les actes officiels du concile ne portaient aucune mention de ces sentences; mais Itace d'Ossonoba affirmait que l'assemblée lui avait donné commission pour les notifier aux églises, et pour infliger un avertissement officiel à Hygin de Cordoue, qui s'était récemment constitué le défenseur des abstinents ².

Ces faux rapports d'Hydace et d'Itace sur le concile sont un problème. Ils ont été produits quelques semaines après le concile, dont les décisions avaient cependant été rendues publiques³; bien plus, les deux évêques ne se bornèrent pas à répandre privément leurs dires: on va voir qu'ils les portèrent devant le gouvernement de Gratien, et se prévalurent des prétendues sentences pour réclamer des mesures impériales de rigueur: ceci revient à dire qu'ils présentèrent aux ministres un texte écrit des condamnations. Huit ou neuf ans plus tard, alors que la vérité était connue de tout le monde, Itace affirmait toujours que le concile de Saragosse avait excommunié Salvien, Instance, Priscillien et Delphidius ⁴. Il est difficile de supposer ici un simple mensonge ou un simple faux, et Priscillien pourrait bien se tromper quand il affirme au pape Damase que les adversaires de la confrérie n'avaient « rien rapporté » de Saragosse. Itace et Hydace, au concile, avaient été mis en minorité: il est possible ⁵ que la minorité se soit réunie séparément pour prononcer les sentences nominales que le concile entier avait refusé

1. Priscillien, p. 39, 18 et p. 40, 7. — Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 47, 2.

2. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 47, 3: *Atque id Ithacio Sossubensi (sic) episcopo negotium datum, ut decretum episcoporum in omnium notitiam deferret, et maxime Hyginum [extra] communionem faceret, qui, cum prius omnium insectari palam hæreticos cepisset, postea turpiter depravatus in communionem eos recepisset.* Tel est le texte conjectural emprunté par Halm à l'édition princeps de Flaccius Illyricus (1556). Mais la conjecture est doublement maladroite: *extra communionem facere* est barbare; de plus, Sulpice vient de nous dire quels furent, suivant la tradition qu'il recueille, les quatre personnages excommuniés à Saragosse, et Hygin n'en est pas. L'unique manuscrit porte: *...deferret, maxime yginum communionem faceret.* Je lis: *commonefaceret*; l'abréviation *comonefaceret* d'un copiste aura été développée à tort par un autre copiste en *communionem faceret*.

3. Priscillien, p. 40, 7 (réponse de Symposius): « nullum autem in Caesaraugustana synodo fuisse damnatum. »

4. *Apologie d'Itace*, écrite vers 389, d'où procède le texte de Sulpice. *Chron.* II, 47, 3.

5. Hypothèse de Dom Leclercq, *L'Espagne chrétienne*, p. 174.

de rendre. Il n'y avait ni loi d'État ni loi d'Église qui fixât un nombre minimum d'évêques nécessaire pour constituer un synode. Si cinq des douze évêques présents à Saragosse ¹ voulurent condamner et condamnèrent à eux cinq, ils purent se croire le droit de s'intituler synode de Saragosse, et se convaincre que leurs sentences étaient canoniques ².

Défié par les confrères de son diocèse, Hydace les excommunia. Mais ceux qu'il avait frappés prétendaient s'être séparés de lui de leur plein gré, et déclaraient qu'ils ne rentreraient point dans la communion de leur évêque, tant qu'il ne se serait pas justifié des imputations qui pesaient sur lui ³.

Nos textes ne nous font pas connaître la nature des griefs qu'on avait invoqués contre Hydace. Il est probable que l'on mit en cause ses mœurs privées. En Gaule, à l'époque qui suivit, le parti rigoriste que l'on soupçonnait de se rattacher au priscillianisme dénonça plusieurs évêques pour avoir manqué à la continence. Rémigius à Aix, Triférius dans une cité inconnue de la Narbonnaise seconde, Bricius à Tours, probablement Amandus à Bordeaux, eurent ainsi dans les exaltés de leurs villes des censeurs soupçonneux, empressés à déférer aux synodes leurs écarts de conduite réels ou supposés. Les clercs et

1. Douze au moins qui figurent dans les actes conservés; peut-être plus de cinq et plus de douze.

2. Cependant, s'il y eut ainsi un concile sécessionnaire, il fut tenu secrètement (Priscillien l'ignore), ne publia pas de lettre synodale, et remit le soin de notifier les sentences à Itace personnellement.

3. Priscillien, p. 39, 27 : *Segregant se de clericis ipsius plurimi, profitentes non nisi purgato sacerdote se communicaturos*. Il y a une contradiction entre ce texte et la phrase qui suit, p. 40, 4 : *quantum ad laicos pertineret* (cf. p. 40, 9 : *accipientes professionem laicorum*). On voit d'une part (p. 39, 27) des clercs sécessionnaires, dont il n'est plus question ensuite, d'autre part (p. 40, 4) des laïcs supposés connus, dont il n'a encore été rien dit. Le texte p. 39, 27 est, ou altéré, ou du moins incomplet. Il faut y lire, soit : *de laicis ipsius plurimi*, soit par exemple : *de clericis ipsius nonnulli, de laicis plurimi*. Comme les clercs ne paraissent pas dans la suite du récit, je préfère la première des deux conjectures.

Ceci dit, on voit clairement que les personnages qui, au dire de Priscillien, s'étaient séparés volontairement d'Hydace, avaient été excommuniés par lui comme hérétiques; p. 40, 4 : *quantum ad laicos pertineret, si illis suspectus Hydatus esset, sufficeret apud nos sola de catholica professione testatio*.

Reste un point à établir : que ces laïques excommuniés sont des confrères. Je le conclus des déclarations qu'ils firent un peu plus tard dans leur profession de foi : Priscillien, *Tract.* 1, p. 4, 2 à p. 5, 5.

posius¹ répondit que les laïques de Mérida excommuniés comme hérétiques n'avaient, pour le moment autre chose à faire que de rédiger, et de remettre aux évêques leurs amis, une profession de foi catholique. Leur cas serait ensuite réglé, sur cette pièce, par sentence synodale. Il y aurait lieu, en effet, pour la paix des églises, de réunir un nouveau concile². Au surplus, il n'était pas vrai que le concile de Saragosse eût prononcé aucune condamnation personnelle³.

Quand ils eurent reçu la lettre de Symposius, Priscillien et ses deux amis tinrent conseil : devaient-ils exposer l'affaire, immé-

1. P. 40, 10 : « qui hæc scribebat Symposius. » La lettre résumée par Priscillien paraît (cela n'est pas sûr) n'avoir été écrite que par Symposius.

2. P. 40, 4 : *Rescriptum est, ut verbis ipsis loquamur : quantum ad laicos pertineret, si illis suspectus Hydatius esset, sufficeret apud nos sola de catholica professione testatio ; de reliquo dandum pro ecclesiarum pace concilium.* — Je ne puis admettre ici l'interprétation de Paret, p. 242 : « les laïques qui tenaient Hydatius pour suspect, devaient se tenir pour satisfaits si Priscillien et ses deux collègues leur certifiaient l'orthodoxie d'Hydatius. » On voit en effet un peu plus loin (p. 40, 19) que ce sont bien les laïcs excommuniés qui ont à faire une *professio* ; l'évêque et les laïcs s'accusant mutuellement, il est clair que l'on doit d'abord examiner la plainte de l'évêque contre les laïcs. Symposius, d'après le résumé que Priscillien donne de sa lettre, ne prend pas en considération la plainte des laïcs : il ne veut voir en eux que des fidèles excommuniés par leur évêque et qui font appel au concile. J'ajoute que la faculté de faire appel au concile était pour tout excommunié un droit strict. Voir, pour le principe, Concile de Nicée, canon V (Bruns, partie I, p. 15), et pour deux cas où il fut fait usage de ce droit, Concile de Turin, canons IV et V (Bruns, partie II, p. 115) etc., etc.

La *professio fidei* ne devait être remise par les laïcs excommuniés à l'instance, Salvien et Priscillien, que pour être portée par eux au futur concile. Il va de soi que le concile de Saragosse, canon V, venait de rappeler ce principe, qu'ils ne devaient point s'en autoriser pour recevoir les excommuniés dans leur propre communion. C'est bien là ce que marquent les derniers mots du *Tract.* I de Priscillien, que j'ai identifié avec la *Professio fidei* des confrères de Mérida (Priscillien, p. 33, 10).

M. Hilgenfeld (p. 35, note 1) entend le texte : *si illis suspectus*, etc. : si les laïcs tiennent Hydatius pour suspect (on devra donner suite à leur plainte, à condition qu'eux-mêmes soient, d'après leur *professio*, reconnus orthodoxes. C'est encore l'interprétation de M. Dierich (p. 12, note 16). Ils ont oublié, comme M. Paret, que *suspectus* peut avoir un sens actif. Voir les exemples cités par Forcellini — De Vit ; voir aussi le *Dictionnaire* de Benoist-Gozler, qui renvoie (sans référence précise) à la *S. S. vetus* ou ancienne Bible latine. Ce sens du mot me paraît ici être imposé par le contexte. J'entends donc : « si Hydatius les soupçonne d'hérésie. »

3. Priscillien, p. 40, 7. Ce concile, on le voit, aurait dû examiner l'appel, et peut-être ensuite la plainte, des excommuniés de Mérida.

diatement, aux évêques de la région, et provoquer la réunion d'un concile ? Il leur parut possible d'éviter l'éclat d'un jugement synodal, et de mettre fin à la querelle méridane par la conciliation. Ils prirent le parti de se rendre ensemble à Mérida. Hydace, pensaient-ils, ne manquerait pas d'être sensible à cette marque de déférence, et la paix pouvait sortir du simple entretien qu'ils auraient avec lui ¹.

En arrivant à Mérida, ils se rendirent à l'église cathédrale ; leur entrée dans l'église, qui se trouva pleine de monde, provoqua une scène d'agitation et de désordre. Ils se dirigèrent vers la porte de la salle du *presbyterium*. Mais la porte ne s'ouvrit point. Des partisans d'Hydace accoururent pour les écarter ; les trois évêques furent repoussés avec rudesse, et dans la bagarre reçurent des coups ².

L'imprudence de leur démarche apparut ainsi en un moment. Il suffisait qu'Hydace ne l'eût pas accueillie pour que l'on dût y voir une sorte de bravade ou d'intrusion, peut-être une tentative criminelle : venus à trois, on pouvait leur prêter le dessein de provoquer un mouvement populaire contre Hydace, d'ordonner évêque à sa place un homme de leur parti.

Avant de se retirer, ils eurent un entretien avec les confrères

1. P. 40, 10 : « Capimus inter ista consilium, ut euntes ad Hemeretensium civitatem praesentes ipsi videremus Hydatium, pacis potius deo teste quam contentionis auctores. Si enim injuria et non obsequium fuit consolare potius praesentem tamquam fratrem velle quam velut reum evocare, rei sumus. » — On a mis en doute la sincérité de ces déclarations patristiques rétrospectives de Priscillien (Loofs, *Theol. Litt. Zeit.*, 1890, art. cité). Mais si ses intentions n'étaient pas conciliatrices, je ne puis imaginer ce que Priscillien allait faire à Mérida. Si l'affaire devait rester litigieuse et aboutir à un concile, les trois évêques mettaient, par une démarche hostile, toutes les apparences contre eux. J'ajoute que Priscillien (outre qu'il n'était pas homme à prononcer légèrement le *deus teste* cité ci-dessus) ne cherche dans toute la querelle que la conciliation. La profession des laïcs de Mérida ne dit rien des griefs personnels que l'on avait contre Hydace. *Le Liber ad Damasum* est plein de paroles de paix : P. 34, 8 : *licet semper patientiae partes secuti sumus fueritque in studio sustinere potius aliquum quam movere...* — P. 35, 7 : *nos caritatem Christi dei optantes et pacem...* — P. 43, 6 : *quoniam illum (Hydatium) de nobis nullus accusat ; nam ei peccatum in nos facile ignoscimus.* — Cf. p. 112, 8 : *nulli existens inimicus.*

2. Priscillien, p. 40, 15 : *...rei sumus. Sin vero venientes et ingredientes in ecclesiam turbis et populis concitatis non solum in presbyterium non admissi, sed etiam adflicti verberibus sumus, putamus caedentem potius injuriam fecisse, non caesos.*

de la cité. Ceux-ci leur remirent une profession de foi, destinée à être produite au prochain concile ¹.

La profession de foi des confrères de Mérida nous a été conservée; c'est le premier des onze traités (*Liber-apologeticus*) que Schepss a découverts à Würzburg en 1885. Or il est certain que les onze traités ont un seul et même auteur, et que cet auteur est Priscillien. Ainsi Priscillien avait lui-même composé la profession de foi qu'il se fit remettre par ses confrères méridans. Il semble bien qu'il y eut à ce moment quelque duplicité dans sa conduite. Mais il faut faire attention que l'*Apologie* méridane ne lui était adressée, à lui-même et à ses amis Instance et Salvien, que pour la forme; c'est à l'épiscopat espagnol tout entier que le petit livre était véritablement destiné. Au reste, chacun savait en Espagne les liens qui unissaient les trois évêques à leurs amis de Mérida. Ayant les mêmes adversaires, étant dénoncés pour les mêmes motifs, selon que le prochain concile déclarerait les uns innocents ou coupables, les autres devaient passer aussi ou pour absous, ou pour condamnés.

La *Profession de foi* ou *Apologie* des Méridans ne contenait aucune allusion à leurs griefs contre Hydace. Les excommuniés ne cherchaient pour l'heure qu'à prouver leur orthodoxie et à se faire absoudre par le concile. Après avoir protesté de leur attachement au Symbole de l'Église ², ils répondaient, point par point, à un mémoire accusateur qui venait d'être publié contre eux, et dont l'auteur était Itace d'Ossonoba ³.

Le mémoire d'Itace, tel que nous pouvons le reconstituer d'après la réponse des confrères, était une pièce singulière, un amas surprenant d'inventions calomnieuses. Persuadés que les Abstinents, dans leurs conciliabules secrets, enseignaient des

1. P. 40, 49 : nos tamen quibus cordi pax erat, accipientes professionem sacrorum, quam reprobare, quia esset catholica, non poteramus, scripsimus militantes etiam gesta rerum et fidem professionum. Cf. p. 40, 6, cité ci-dessus.

2. P. 5, 14 à p. 6, 9.

3. P. 6, 14 : veniam petimus si aut adserentes fidem nostram aut dissentientes ea, quæ ad depravandas mentes infidelium error insinuat, latius eloquemur. Illorum enim culpa est qui, dum plura in Christi homines mentuntur, prolixius nos respuere ea, quæ sibi met ipsis obiciunt, fecerunt.

P. 23, 22 : Inter quæ tamen novum dictum et non dicam factum, sed relatione dampnabile nec ullo ante hoc heretico auctore prolatum sacrilegii nefas in aures nostras legens Itacius induxit...

qu'Itace avait été induit en suspicion par quelque morceau exégétique d'un membre de la confrérie sur les animaux réels ou fantastiques dont il est parlé dans les prophètes et l'Apocalypse. Mais le fond de son réquisitoire avait été tiré, comme on l'a vu, d'ouvrages anciens sur les erreurs des gnostiques et des manichéens, et particulièrement du livre d'Irénée, la *Réfutation de toutes les hérésies* ¹.

A tous les griefs supposés qu'Itace avait accumulés contre les religieux, et que leur multiplicité même suffisait à ruiner, s'ajoutait une accusation bien fondée. On savait que, en outre des livres canoniques, ils admettaient, au nombre des écritures inspirées de Dieu, des livres apocryphes suspects. Itace citait, comme exemple des écrits pseudo-canoniques qu'ils aimaient à lire, un cinquième évangile ².

Au nom des confrères de Mérida, Priscillien opposait dans l'Apologie une série de dénégations véhémentes à la série des imputations d'Itace. Il prononçait l'anathème sur tous les hérétiques dont on voulait que ses amis fussent les complices, et réfutait leurs erreurs par de multiples citations bibliques. La confusion grossière d'Itace, qui avait cru relever, dans les spéculations de l'un des siens (de lui-même peut-être) sur les bêtes diverses de l'Écriture, des indices de superstitions zoomorphiques, lui fut une occasion de triompher longuement ³. Il opposait d'un ton superbe à la lourdeur d'esprit de son adversaire, qui ne pouvait ouvrir l'Écriture sans commettre quelque méprise, l'érudition et l'intelligence des saints, guidés par l'Esprit dans l'interprétation des figures et des paraboles ⁴. Certes, les méchants poursuivaient de leurs calomnies les hommes de Dieu, auraient

1. Ci-dessus, p. 45 et suiv.

2. P. 30, 11 à p. 33, 6. Il paraît d'abord invraisemblable qu'Itace ait accumulé tant d'accusations, et si incohérentes. Pourtant, on doit le croire de la phrase de début de la réponse, p. 6, 15: « Si... distruentes ea, et ad depravandas mentes infidelium error insinuat, latius eloquemur. Cum enim culpa est, qui, dum plura in Christi homines mentiuntur, melius nos respicere ea, quæ sibi met ipsis obiciunt, fecerunt. »

3. P. 7, 26 à p. 14, 4; cf. p. 15, 1, p. 26, 11. Ce point devait avoir pour ce à ce moment une haute importance. J'hésite à établir un rapport entre cette accusation et l'affirmation d'Orose, que les priscillianistes avaient correspondre les signes du zodiaque aux membres du corps humain: *arietem in capite, taurum in cervice*, etc. (*Commonitoire*, 2. Priscillien, p. 154).

4. P. 8, 12; p. 24, 6; p. 28, 24, etc.

LABET. — Priscillien.

à répondre un jour d'un tel crime. « Songe donc enfin à te convertir, malheureux fauteur de schisme, s'écriait Priscillien; tremble devant le nom du Seigneur, que redoutent même les bêtes des bois et des champs; car il est écrit : *il faut qu'il y ait des scandales, mais malheur à ceux qui les auront provoqués; plutôt au Ciel que tu fusses ou brûlant ou froid; mais parce que tu es tiède, le Seigneur te vomira de sa bouche.* Et comme il est encore écrit, *veille à ton salut et fais pénitence...* »¹

Restait la question des apocryphes, que Priscillien avait réservée pour la fin de l'Apologie. Sur un point particulier, il déclarait que l'on s'était trompé. Ses amis ne connaissaient que quatre évangiles, et ce nombre de quatre leur paraissait avoir une valeur symbolique; car il fallait que la vérité chrétienne, jaillissant d'une source à la fois une et triple, se fût déversée dans un quadruple bassin². Mais il reconnaissait que les confrères avaient coutume de lire certains apocryphes, que d'ailleurs il ne nommait point. Il exposa la méthode qu'ils avaient adoptée pour l'usage des écritures non canoniques, et affirma hautement leur foi en la perpétuité de la prophétie³.

Persuadés que, sur cet ensemble de déclarations, l'innocence des excommuniés de Mérida ne pourrait manquer d'être reconnue par le corps épiscopal, Priscillien et ses deux confrères, rentrés chez eux, ne s'occupèrent plus que de préparer la réunion du nouveau concile. Ils envoyèrent à « presque tous les évêques » — entendons : les évêques d'Espagne — une relation des outrages qu'avait subis en leur personne la dignité sacerdotale. Ils y joignirent la profession de foi de leurs amis, en avertissant leurs correspondants que beaucoup de ces religieux, bien que condamnés par Hydace, étaient réclamés comme prêtres par des paroisses de la cité. L'opinion qui prévalut dans les réponses qui leur furent faites, fut qu'il y avait lieu de tenir concile⁴.

1. P. 27, 26 (Matth. xviii, 7; Apoc. iii, 15-16; Apoc. iii, 19, 18). — Cf. p. 10, 24: Quod legens impurus scismaticorum sensus advertat et, si converti potest et potest non perire, non pereat.

2. P. 31, 28: « nos autem venerabilis ecclesie dei per symbolum corpus ingressi, indissolubilem fidem uno fonte tripertito rigatam in quattuor evangeliorum dispositione cognovimus » (1 + 3 = 4). Ce passage (dont Paré, p. 221, ne semble pas avoir vu le sens) nous offre un nouvel exemple des spéculations exégétiques de Priscillien.

3. P. 30, 40 à p. 33, 6.

4. P. 40, 19: « Nos tamen quibus cordi pax erat, accipientes professionem

II

L'occasion était donc offerte à Hydace et Itace de faire, devant une réunion d'évêques, la preuve des accusations dont ils avaient chargé les confrères. Ils ne se soucièrent pas de la saisir, et, pour perdre leurs adversaires, recoururent à l'autorité impériale. Dans une requête adressée à l'empereur Gratien, Hydace fit à sa manière l'exposé de la situation ecclésiastique de l'Espagne. Il assura que les églises étaient troublées par des factions de manichéens. Certains personnages de la secte (il ne les nommait point), étant parvenus à se faire nommer évêques, la soutenaient de leur autorité usurpée. Récemment condamnés par un concile, ils persistaient à s'intituler évêques et à se maintenir dans leurs villes. Hydace suppliait l'empereur d'éloigner par un décret d'exil les faux évêques et leurs complices des villes qu'ils avaient perverties ¹.

laicorum, quam reprobare, quia esset catholica, non poteramus, ad omnes prope coepiscopos nostros, quid sacerdotalis reverentia passa fuisset scripsimus, mittentes etiam gesta rerum (procès-verbal des incidents de Mérida ?) et fidem professionum, nec hoc tacentes, quod multi ex his post professionem ad sacerdotium peterentur. Rescribitur ad nos dandum super ista concilium ; erodendum habitae professioni, et sicut dedicationem sacerdotis in sacerdote, sic electionem consistere petitionis [in] plebe. »

Je n'ai pas traduit, dans le récit ci-dessus, la fin de la phrase. Je l'interprète comme il suit : « ...qu'il faudrait, sur l'orthodoxie des accusés, s'en remettre à leur déclaration ; que si l'évêque de Mérida avait seul qualité pour ordonner les prêtres de sa cité, on devait respecter pourtant le droit qu'avaient les paroisses de choisir leur chef. »

1. P. 39, 27 : Hinc ille plus quam oportebat timens concinnat preces falso et rei gestae fabulam texens dissimulatis nominibus nostris rescribitur contra pseudoepiscopos et Manichæos petit et necessario impetrat, quia nemo non, qui pseudoepiscopos et Manichæos audiret, odisset. — Sulpice Sévère, II, 47, 5-7 : Tum vero Ydacijs atque Ithacijs acius instare, arbitantes posse inter initia malum comprimi : sed parum sanis consiliis seculares iudices adeunt, ut eorum decretis atque executionibus hæretici urbibus pellerentur. Igitur post multa et fœda certamina Ydacio supplicante elicitur a Gratiano tum imperatore rescriptum, quo universi hæretici recedere non ecclesijs tantum aut urbibus, sed extra omnes terras propelli jubebantur. Quo comperto Gnostici diffusi rebus suis, non ausi iudicio certare ; sponte cessere, qui episcopi videbantur (traduction du mot *pseudoepiscopi*) ; ceteros metus dispersit.

Il me paraît certain qu'Hydace, dans sa supplique à Gratien, affirma qu'il y avait eu à Saragosse des condamnations nominales, comme

nés aux gens d'Église, comme l'*Apologie* d'Itace. En s'adressant à l'empereur Gratien et à ses ministres, ils avaient cru devoir simplifier les choses. Ils firent de même quelques années plus tard, lorsqu'ils recoururent à Maxime, et lui dénoncèrent Priscillien et ses amis comme de simples manichéens¹.

Soutenu par son collègue Itace, l'évêque de Mérida poussa activement son intrigue. Il sollicita, obtint peut-être une intervention d'Ambroise de Milan², le prélat qui avait à la cour le plus de crédit. Depuis que l'Empire avait des souverains chrétiens il n'y avait pas eu de prince plus religieux et plus dévoué à l'Église que le jeune Gratien. Adeptes convaincus de la foi de Nicée, il regardait comme de son devoir de la défendre contre toutes les doctrines hétérodoxes. Ses ministres se laissèrent persuader qu'il y avait eu à Saragosse des évêques condamnés comme hérétiques. Un rescrit ordonna que les manichéens et les pseudo-évêques, c'est-à-dire les évêques déposés par sentence synodale, seraient, par les soins des officiers impériaux, relégués à cent milles des cités où ils jetaient le trouble³. La haute direction des poursuites était confiée au métropolitain de

1. Lettre de Maxime au pape Sirice, § IV (Migne, XIII, 392) : *Cæterum quid adhuc proxime proditum sit Manichæos sceleris admittere...*

2. Priscillien, p. 41, 2.

3. Bien que Sulpice dise d'un terme général, qui doit remplacer un mot précis d'Itace : *Extra omnes terras propelli videbantur* (Richter, p. 523, entend que les priscillianistes furent chassés de l'Empire), Godefroy a conjecturé que le rescrit obtenu par Hydace était la loi de Gratien mentionnée dans l'édit d'Honorius *Cod. Theod.*, XVI, II, 35, de l'an 400 : *Quicumque residentibus sacerdotibus fuerit episcopali loco detrusus et nomine, nihilquid vel contra custodiam [ecclesiam?] vel contra quietem publicam valeri fuerit deprehensus, rursusque sacerdotium petere, a quo videtur expellus, procul ab ea urbe quam infecit secundum legem Divæ memoriæ Gratiani centum milibus vitam agat.*

L'identification proposée (admise par Bernays, p. 93, note 12) est rejetée par Bade (*Damasus*, p. 30, note 3), qui remarque que la *lex Gratiani* en question peut être la constitution *Ordinariorum sententiæ*, dirigée contre des *perturbatores ecclesiarum* (Migne, XIII, 583 et suiv.; C.S.E.L. XXXV, I, p. 54; voir §§ 3 et 6, col. 586). — Quoi qu'il en soit, ni la législation existante (même décret, paragr. 6 : *ita tamen ut quicumque dejecti sunt, ab ejus tantum urbis finibus segregentur in quibus fuerint sacerdotes*), ni les termes que Priscillien (p. 41, 4 à 13) applique aux poursuites dirigées par Hydace contre les Abstinents après la publication du rescrit, ne permettraient de penser à un exil hors des frontières de l'Empire, ni même à une relégation dans les îles.

M. Paret (p. 259) sur le mot : *relato sibi rescripto* de Priscillien (p. 41,

la Lusitanie. Investi d'une commission impériale extraordinaire pour la défense de la foi et le maintien de la paix ecclésiastique ¹, Hydace devait désigner au vicaire d'Espagne et aux gouverneurs des provinces ² les manichéens et les pseudo-évêques qu'il avait dénoncés au prince. Le rescrit ne prévoyait de recours, pour les personnes désignées, devant aucune juridiction, soit d'Église,

3). pense que le rescrit était adressé à Hydace. C'est possible. Voir les rescrits *Cod. Theod.*, XVI, II, 20, adressé au pape Damase, et XVI, II, 23, adressé à quatre évêques.

4. Sur cette commission extraordinaire, tout ce que nous savons nous est fourni par Priscillien, p. 41, 3 : *et cum relato sibi rescribo sub specie sectæ quam nemo nostrum non damnat in omnes rueret Christianos, hereticum etiam Hyginum nobiscum vocans, sicut epistula ipsius missæ ad ecclesias prolocuntur, agens scilicet ne iudices haberet, si omnes diversis obtreccionibus infamasset, ecclesias nostras commendavimus deo, ...et ad te qui potuimus venientes, volumus [Loofs noluimus, à tort] quidem absentes supplicare, ut si haberet quod Hydatius obiceret sacerdotum audientiam postulantes, nec refugientes tamen iudicium publicum, si ipse malluisset. — Et plus loin, p. 43, 1 : Omnes enim petimus, ne cui injuriam fecerimus, ut concilio constituto et Hydatio evocato, quos reos factos inpræsentes legerint nunc audiant. Inauditos [j'adopte la lecture de Paret, p. 248, note. Le ms. porte : non audiant in auditos tamen...] tamen nemo condemnet, ita ut omnia Hydatius quæ epistulis missis intulit probet, et solam probandæ accusationis necessitatem habeat ; ...tantum ut probata fide et vita nostra scribo quod contra Manichæos datum est, dato testimonio sacerdotum qui interfuerint concilio, repugnemus. Il résulte de cette requête de Priscillien qu'Hydace, en vertu du rescrit, était en mesure de mettre en action la force publique contre ses adversaires sans qu'il y eût ni jugement conciliaire (Gratien croyait les évêques manichéens déjà déposés par sentence du concile de Saragosse), ni *iudicium publicum*. Les pouvoirs conférés à Hydace durent être analogues aux pouvoirs qui, au dire des prêtres Faustin et Marcellin (*Libellus precum*, IX-X, Migne, XIII, 89 ; C.S.E.L., XXXV, 1 p. 45), furent remis par l'empereur Constance à Hosius de Cordoue, métropolitain de la Bétique : *et regreditur in Hispanias maiore cum auctoritate, habens regis terribilem jussionem, ut si quis eidem episcopus jam facto prævaricatori minime communicaret, in exilium mitteretur*. Hosius a seul la *cognitio* des causes des schismatiques ; le vicaire Clémentinus, sur ses décisions, doit procéder à l'*executio*. Il est vrai (Gams, t. II, 1, p. 279) que le récit n'est peut-être pas véridique : mais si l'on rejette les affirmations de Faustin et Marcellin, qui écrivent en 384 (Goyau, *Chronologie*, p. 581 ; la date approximative de 383-384 est certaine), on devra admettre qu'ils se sont représenté le rôle anciennement joué par Hosius de Cordoue, d'après le rôle tout récent d'Hydace de Mérida.*

2. La commission d'Hydace s'étendait-elle à plusieurs provinces, ou seulement à la Lusitanie ? Le mot : *hereticum etiam Hyginum nobiscum vocans* me fait pencher pour la première hypothèse : Cordoue était en Bétique. — Notons que ce mot de la circulaire d'Hydace correspond exactement au dire de Sulpice, emprunté à Itace (*Chron.* II, 47, 3) : *maxime Hyginum commonefaceret*. Hygin n'est pas cité devant Hydace, mais il est censuré.

soit d'État. Les décisions de l'évêque de Mérida devaient être mises immédiatement à exécution par les fonctionnaires civils.

Dès qu'il fut en possession du rescrit, Hydace adressa aux évêques d'Espagne une circulaire où il leur communiquait l'acte impérial, et citait nommément les pseudo-évêques visés, à savoir Instance, Salvien et Priscillien, à comparaître devant lui. Quant à l'évêque de Cordoue Hygin, s'il n'était point mandé avec ses trois amis, la circulaire dénonçait ses complaisances à l'égard des manichéens, et laissait même entendre qu'il avait eu part à leurs erreurs.

Les groupes de confrères n'avaient qu'à se dissoudre, ce qu'ils firent aussitôt ¹. Mais leurs chefs résolurent de s'adresser à leur tour à l'Empereur, dont la bonne foi avait été surprise. Ceux des confrères qui étaient évêques n'étaient, aux termes de la loi impériale, justiciables que des conciles ²; Gratien n'avait pu déroger volontairement au principe de l'indépendance de la justice spirituelle, principe que son père Valentinien avait proclamé, qu'il avait lui-même reconnu naguère avec solennité, et sur lequel devait reposer désormais toute la politique religieuse des empereurs d'Occident. On pouvait compter que l'Empereur, éclairé sur les véritables décisions du concile de Saragosse, révoquerait le rescrit. Au surplus, comme les privilèges de l'Eglise étaient gravement intéressés dans l'affaire, les évêques de Gaule et d'Italie ne devaient-ils point appuyer à la cour les démarches des victimes d'Hydace ?

Instance, Salvien et Priscillien voulurent se rendre en personne à la Cour. Ils se munirent de lettres communicatoires de leurs églises; clergé et fidèles, tout le monde, dans les trois diocèses, voulut signer les lettres ³. Puis ils se mirent en route. Entrés en

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 7 : « quo comperto gnostici diffusi rebus suis, non ausi iudicio certare. Sponte cessere qui episcopi videbantur. Ceteros metus dispersit. » — Il y a ici deux assertions tendancieuses, de source itacienne : 1° les hérétiques n'osent affronter le jugement. (Le seul *iudicium* que le rescrit pût permettre était un débat extraordinaire devant Hydace.) — 2° Hydace n'eut à se servir du rescrit contre aucun membre de la secte.

2. J'entends justiciables en premier lieu. Après sa déposition par un concile, et tous les recours ecclésiastiques épuisés, un évêque redevenait justiciable des tribunaux séculiers. Voir ci-dessus, p. 147, n. 1, et notamment le texte de Faustin et Marcellin.

3. Priscillien, p. 44, 7.

Gaule, ils firent un détour sur Éauze, où ils avaient des amis¹; ils se rendirent ensuite à Bordeaux, et y séjournèrent quelque peu, dans une villa suburbaine que possédait Euchrotia², la femme du rhéteur Delphidius. L'évêque de Bordeaux, Delphinus, jouissait dans l'Eglise d'une grande considération. On fit une démarche pour l'intéresser à la cause des proscrits espagnols; mais on n'obtint rien de lui³.

Les trois évêques prirent la route de l'Italie. Euchrotia et sa fille Procula, espérant sans doute pouvoir leur gagner des amis par les relations qu'elles avaient à la cour⁴, s'étaient décidées à les accompagner. D'autres amis encore, espagnols et aquitains, faisaient route avec eux; quelques-uns avaient emmené leurs femmes. Tous ensemble, formant un cortège assez nombreux, arrivèrent en Ligurie. On était sans doute aux derniers mois de l'année 381, au plus tard au commencement de 382⁵. L'empereur Gratien était dans l'Italie du Nord, dont il faisait alors son séjour ordinaire⁶.

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 1: Ac tum Instantius, Salvianus et Priscillianus Romam profecti, ut apud Damasum, Urbis ea tempestate episcopum, objecta perirent. Sed iter eis praeter interiorem Aquitaniam fuit, dum tum ab imperitis magnifice suscepti sparsere perfidiae semina, maxime Elisanum plecerunt, sive tum bonam et religioni studentem, pravis praeceptis melius pervertentes. — Ces assertions de Sulpice se rattachent à son système, qui se fit faire du prosélytisme une secte toute espagnole, l'apôtre, le missionnaire et par conséquent errant, déborda sur quelques points de l'Armorique. Mais il se laissa et ses deux confrères, qui avaient laissé leurs maisons en proie à d'implacables rancunes, faire la propagande. J'ajoute que Sulpice se trompe en affirmant que le but du voyage des trois évêques était de se rendre à Rome.

2. Elle est citée par Sulpice Sévère II, 48, 1: à Bordeaux, et elle accompagna l'évêque Delphinus à son départ, semble-t-il, avec son mari, Delphidius, qui était rhéteur.

3. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 2-3: A Basilidiano per Delphinum repulsi, maxime quia Delphinus erat christianus romanus, infecere nonnullos suis praeceptis, et in Elisanum ingressi, qui sine publico comitatu, sed in villa suburbana, quae fuit, in qua praeerat Euchrotia ac filia Procula, quae erat Christiana, sed nonnullum Priscillianum stupro graviter amantem, quod erat in villa suburbana.

4. Les évêques, qui se rendaient à Rome, sous Gratien, plusieurs fois, les évêques de Bordeaux, Ausone, consul en 379 après avoir été préfet du prétoire, et ses collègues, les évêques Hesperius, préfet du prétoire en 377-378, et Ausone, évêque de la Ville en 380-381.

5. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 1: Les résidences connues de Gratien sont à Rome, à Milan, à Bresse, en Italie tout l'hiver de 380-381; il

Quand ils eurent rejoint la cour, les trois évêques remirent au questeur un placet à l'adresse de Gratien. Le questeur leur donna de bonnes paroles, trouva la requête justifiée. On attendait une réponse favorable; il n'en vint aucune¹.

Entre temps, on avait pressenti l'évêque de Milan, Ambroise; un mot de lui pouvait décider du succès. Mais il était resté sous l'impression du rapport que lui avait fait Hydace. Toujours surchargé de travaux et de soins, il ne put faire une étude personnelle de cette affaire espagnole, et ne la connut de longtemps que par des ouï-dire².

En attendant la réponse de l'empereur à la supplique, Priscillien et ses compagnons se décidèrent à recourir au pape, comme aussi bien ils en avaient probablement l'intention dès leur départ d'Espagne, et partirent pour Rome. Le pape Damase ne jouissait pas, dans l'Eglise, de l'autorité personnelle incontestée d'Ambroise. Il lui manquait d'être un homme de paix. Vivement combattu, lors de son élection, par les partisans de son compétiteur Ursin, il avait réprimé avec dureté leurs tentatives de coups de force. Mais il n'était pas parvenu à réduire ses ennemis au silence. Ayant triomphé, deux ou trois ans plus tôt, dans les poursuites que lui avait intentées l'ursinien Isaac³, il se trou-

était en fin mars 381 à Milan, le 24 avril à Aquilée, le 14 octobre à Trèves, le 26 décembre à Aquilée. Il est en Italie pendant toute l'année 382, sauf une apparition en Mésie en juillet. C'est probablement à Milan, où ils durent, à l'aller, faire une démarche auprès d'Ambroise (Priscillien, p. 41, 2 : *viro etiam spectabili fratri tuo Ambrosio tota mentitur*), que les trois évêques remirent une supplique au questeur (p. 41, 15).

1. Priscillien, p. 41, 14 : *Sed studio factum fuerit an malo voto, deus judicabit, ut quæstor, cum justas præces diceret, respondere tardaret.*

2. Priscillien, p. 41, 2 : *Viro etiam spectabili fratri tuo Ambrosio episcopo tota mentitur.* Ainsi Priscillien sait, au moment de son séjour à Rome, qu'Ambroise est mal disposé à son égard; c'est sans doute que la démarche qu'il fit auprès de lui se place, non après son voyage à Rome, comme le veut Sulpice (*Chron.* II, 48, 4), mais avant. — Les sentiments d'Ambroise à l'égard des priscillianistes, pendant son voyage à Trèves en 384-385, sont un mélange de compassion et d'une réprobation un peu hésitante (*licet de rebus a fide*). Plus tard, son intervention auprès des évêques espagnols en faveur de Symposius fit voir qu'il ne tenait plus les priscillianistes pour de véritables hérétiques.

3. Lettre du Concile romain de 378 (Migne, XIII, 575; C.S.E.L. XXXV, 1, p. 50). M. Wittig a sans doute raison de voir dans le morceau qui figure en tête du *Libellus precum*, et en est nettement distinct, la plainte du juif converti Isaac (*Papst Damasus*, I, Rome, 1903, p. 63 et suiv. La pièce dans C.S.E.L.

vait encore en 381, vers le moment où Priscillien arriva à Rome, sous le coup d'une instruction ouverte contre lui par le préfet de la Ville¹. Mais l'évêque de Rome était le premier évêque du monde chrétien². Deux récents décrets impériaux lui avaient conféré un droit de haute juridiction sur tout l'épiscopat d'Occident. Si les évêques espagnols eussent été véritablement condamnés à Saragosse et avaient fait appel à la sentence du prince romain, le pape Damase n'aurait pu se refuser, soit à instruire à nouveau leur procès, soit à leur désigner dans l'épiscopat de nouveaux juges. Frappés par un décret de l'autorité séculière sans avoir été déposés en concile, ils avaient dans l'évêque de Rome un protecteur désigné. Au surplus, Damase était gagné à la cause de l'ascétisme. Contre le sentiment de la majorité de son clergé, il soutenait, à Rome, le parti des rigoristes exaltés, ceux qu'on appelait, là comme en Espagne, les « manichéens ». Il allait accueillir, puis protéger contre l'hostilité du monde clérical, le moine et prêtre Jérôme, cet autre zélateur de l'ascétisme, qui fut l'objet des mêmes accusations que Priscillien et faillit être classé comme lui parmi les ennemis de la foi.

Arrivés à Rome, les évêques espagnols firent tenir à Damase un mémoire composé pour leur défense, le *Liber ad Damasum* du recueil de Würtzbourg. C'était, en quelques pages, une déclaration sur le mode de vie religieuse qu'avaient adoptée les confrères et sur le contenu de leur prédication morale, une profession de foi catholique, simple paraphrase du Symbole, un récit succinct des

XXXV, 4, n° 4). Mais la prétendue correction qu'il apporte à la chronologie de Damase, en plaçant le procès intenté par Isaac en 372 (même ouvrage, p. 24), ne me paraît pas soutenable.

1. Rade, *Damasus*, p. 10 et suiv. (366-368); p. 32 et suiv. — Concile d'Aquilée, Lettre à Gratien, § 6 (Migne, XVI, 946).

2. Priscillien, *Liber ad Damasum*, p. 31, 40 : *apud te, qui senior omnium nostrum es...* P. 42, 24 : *quia omnibus senior et primus es*. — On peut rapprocher de ces déclarations le mot ironique des prêtres Faustin et Marcellin (*Libellus precum*, XXII, Migne, XIII, 98) : *infestante Damaso, egregio archiepiscopo*, « Damase, ce fameux évêque en chef ».

Le *senior* de Priscillien signifie : aîné. Priscillien exprime ici une idée ancienne et même archaïque, celle du *primatus* ou du droit d'aînesse de l'évêque de Rome, d'après Cyprien ; Cyprien, *De bona patientia*, 19 : « Esau ... *primatus suos per impatientiam lentis amisit* » (cf. Ep. LXXIII, 25). Rapprocher de ce texte les trois textes sur le *primatus* romain : Ep. LXVIII, 8 ; Ep. LXXI, 3 ; *De Unit.* IV (la variante *fameuse*). — Les deux adjectifs *senior* et *primus* équivalent exactement au substantif *primatus*.

faits de la querelle pendant la dernière année, enfin un exposé de principes sur la question du Canon et des apocryphes. Dans la partie narrative du mémoire, Priscillien s'attachait surtout à combattre la thèse mensongère d'Hydace sur les décisions de Saragosse ; le fond du débat était là. Il affirme à cinq reprises, en invoquant d'abord le témoignage de Symposius, puis celui de tous les évêques qui avaient pris part au concile, que le concile n'avait condamné ni eux ni personne ¹. « Nous faisons appel, concluait-il, à votre sagesse vénérable. S'il est vrai que la foi que nous confessons est celle dont les apôtres vous ont remis le dépôt, et qu'elle a son fondement en Dieu ; que les lettres de paix que nous ont remises nos églises rendent témoignage à notre caractère ; que sur la question des apocryphes nous ne pouvons ni ne devons penser autrement que nous n'avons dit ; s'il est vrai que nul d'entre nous n'a été mis en accusation, ni interrogé, ni déposé en concile ; que nul d'entre nous, même étant laïque, n'a été convaincu d'hérésie et condamné ²,... nous vous supplions, vous qui êtes le premier des évêques et notre aîné à tous, de nous entendre et de nous juger. Citez devant vous Hydace et, s'il croit sincèrement pouvoir prouver ses accusations, qu'il ne perde point, pour son excès de zèle pieux, la couronne impérissable du sacerdoce ³. Ou si, dans votre mansuétude, il ne vous convient pas de faire encourir à personne l'opprobre où il nous a jetés, nous vous supplions d'écrire à vos frères les évêques d'Espagne. Ordonnez, nous vous le demandons tous, et ce n'est faire injure à personne (?) ⁴, qu'un concile se réunisse, qu'Hydace y soit convoqué, et que les évêques qui nous ont vus chargés, dans sa lettre, d'accusations auxquelles nous ne pouvions répondre, aient maintenant à nous entendre ⁵. Qu'on ne nous condamne point sans nous entendre. Qu'Hydace ait à faire la preuve de toutes les accusations que contient sa lettre. Qu'il ait seulement à faire cette preuve : il n'a pas à craindre d'être incriminé lui-même ; nul de nous ne l'accuse.

1. P. 35, 15, 39, 18 ; p. 40, 7 ; p. 42, 20 ; p. 43, 10.

2. P. 42, 20 : *Objecti criminis probatione damnatus est.*

3. P. 42-25 : *Coronam æterni sacerdotii non omittat, si zelum domini usque ad finem fuerit prosecutus* (Es. ix, 7).

4. P. 42, 1 : *Omnes enim petimus, ne cui injuriam fecerimus...*

5. P. 43, 41. (Texte de M. Paret, p. 238, note) : *quos reos factos inpræ-sentes legerint nunc audiant. Inauditos tamen...*

Le mal qu'on nous a fait, nous l'oublierons volontiers si l'on nous reconnaît innocents ¹, car nous savons, et vous-même nous avez appris, quels sont à cet égard les devoirs d'un évêque. La seule chose qui nous tienne à cœur, c'est qu'on mette à l'examen notre foi et notre vie, c'est qu'on nous donne le moyen d'opposer au rescrit contre le manichéisme ² le témoignage des évêques qui ont pris part au concile, c'est qu'en prétendant châtier des coupables on ne nous fasse pas voir, vous étant pontife, ce spectacle dont vous connaissez l'horreur : des églises privées de leurs évêques catholiques ³, ou des évêques de leurs églises ⁴. »

Le pape Damase se laissa-t-il émouvoir par cette requête ? Itace assura, dans son *Apologie*, qu'il n'avait pas daigné recevoir les hérétiques ⁵. Il est sûr que, sollicité, soit d'évoquer lui-même l'affaire à son concile, soit d'ordonner qu'elle fût jugée à nouveau par un concile espagnol, (le décret de Gratien sur les appels en cour de Rome lui laissait le choix entre ces deux procédures ⁶), il ne fit ni l'un ni l'autre. Les déclarations des p^{ro}clai- gnants sur les apocryphes ont pu lui déplaire. L'affaire, au reste, n'était pas tout ecclésiastique. Les évêques espagnols étaient sous le coup d'un décret de l'Empereur, et non d'une condamnation synodale. Le fait même que la sentence qui les frappait n'était pas canonique put fournir à Damase, gagné à l'avance par l'évêque de Mérida, une raison plausible de ne point interve-

1. P. 43, 8 : *Si probamur*.

2. P. 43, 10 : *Scribto quod contra manichæos datum est... repugnans*. Cet écrit est probablement le rescrit, et non plus la lettre d'Hydace. L^e sens voudrait : *rescripto, quod contra pseudoepiscopos et manichæos*.

3. Par l'exil des *pseudoepiscopi*.

4. Par l'exil des « *manichæi* », c'est-à-dire des religieux. — Allusion à la persécution arienne.

5. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 4 : *...Damaso se purgare cupientes, in conspectum quidem ejus admissi sunt*.

6. Le décret *Ordinariorum sententiæ*, § 6 (Migne, XIII, 586) ordonne d'une part, en réglant le mode de jugement en première instance métropolitains : *vel si ipse metropolitanus est, Romam necessario, vel eos quos Romanus episcopus iudices dederit, sine dilatione contendat* ; d'autre part, en instituant la juridiction d'appel de l'évêque de Rome les simples évêques condamnés : *Quod si vel metropolitani episcopi cujuscumque sacerdotis iniquitas est suspecta aut gratia : ad Romanum episcopum vel ad concilium quindecim episcoporum liceat provocare*. Il est soi très probable (et la requête de Priscillien vient le confirmer) que dans le second cas comme dans le premier, le pape, au lieu de retenir l'affaire à son concile, pouvait en remettre la connaissance à un concile provincial.

nir dans l'affaire ¹. A la cour, son crédit était douteux, et il n'est pas sûr qu'il n'eût pas à ce moment à y solliciter pour lui-même ².

III

Les démarches faites auprès d'Ambroise et de Damase n'avaient, pour Priscillien et ses amis, qu'une importance subsidiaire. Le rescrit impérial ne pouvait être abrogé que par l'Empereur. Il leur fallait retourner à la cour, revoir les ministres, insister pour qu'on pressât l'examen de leur requête. Priscillien et Instance décidèrent de quitter Rome. Pendant le séjour qu'ils y avaient fait, et qui ne peut avoir été très long, ils avaient vu mourir leur confrère Salvien ³.

Il suffisait que les ministres de Gratien voulussent entendre Instance et Priscillien, et s'enquérir des véritables décisions de Saragosse, pour que le rescrit dût être retiré. On eut, à la cour, l'assurance que les adversaires d'Hydace n'étaient point de faux évêques, et n'avaient pas été déclarés manichéens par sentence synodale. Un nouveau décret, rendu sur la proposition du maître des offices Macédonius, abrogea le rescrit. Instance et Priscillien s'en retournèrent en Espagne, où ils reprirent possession de leurs sièges sans rencontrer aucune opposition, et les religieux exilés rentrèrent en paix dans leurs cités ⁴.

1. L'assertion d'Itace, que Damase ne voulut pas recevoir Priscillien, est en elle-même un peu suspecte. On a vu aussi que Jérôme, qui fut en 382-384 un ami du pape Damase, était, en 392, plutôt favorable à Priscillien. Comme il ne l'a pas connu lui-même, et ne s'est guère enquis personnellement de sa doctrine, le sentiment qu'il exprime dans le *De viris illustribus* doit être celui qui régnait dans le milieu romain où il a vécu. Mais une intervention favorable du pape aurait eu, sur les événements, des effets qu'Itace n'eût pu passer sous silence.

2. Texte cité du concile d'Aquilée, oct. 381 : « populo Romano, qui post relationem præfecti Urbis pendet incertus (sur le sort de son évêque). » Migne, XVI, 946.

3. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 6.

4. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 48, 4-6 : *Regressi Mediolanum æque adversantem sibi Ambrosium reppererunt. Tunc vertere consilia, ut, quia duobus episcopis, quorum ea tempestate summa auctoritas erat, non illuserant, largiendo et ambiendo ab imperatore cupita extorquerent. Ita corrupto Macédonio, tum magistro officiorum, rescriptum eliciunt, quo calcatis quæ prius*

La fuite d'Itace est pour nous un événement bien regrettable. Des deux récits que nous possédons de la querelle, l'un, le *Mémoire à Damase* de Priscillien, s'arrête à l'arrivée de Priscillien à Rome ; l'autre, la *Chronique* de Sulpice, dont toutes les données proviennent de l'*Apologie* d'Itace, perd pour un temps, au moment où nous sommes arrivés, le principal de son intérêt. Itace, en effet, contait dans le détail les péripéties de sa vie de agitif ; il ne disait rien des événements qui s'étaient passés en Espagne pendant son absence, et Sulpice eut le tort de ne point compléter ici par une autre source d'informations à l'insuffisance de l'*Apologie*. Il y a ainsi un vide dans notre tradition narrative sur le priscillianisme.

Or l'intervalle d'environ deux ans qui sépara le retour de Priscillien à Avila (382 ?) du synode de Bordeaux (384) où commença pour lui la crise finale, paraît avoir été pour lui-même et pour ses confrères une période de grande activité et de progrès rapides. C'est alors, en particulier, que le piétisme ascétique et spirituel dont il était un apôtre aura achevé de gagner les diocèses de Gallécie ¹.

À part les deux premiers Traités, tout ce qui nous reste des écrits de Priscillien paraît appartenir à cette époque : les sept homélies exégétiques et la prière baptismale (Traités IV à XI), les *Canons des épîtres de l'apôtre Paul* ², enfin le *Traité de la foi et des apocryphes*.

Sur les circonstances où fut composé ce dernier ouvrage, le

imiter le jugement synodal, et que si le vicaire d'Espagne et le maître des offices envoyèrent des officiaux l'arrêter, c'est pour le faire comparaître devant un concile. (Décret *Ordinariorum sententiæ* de Gratien, a. 379, § 11, C.S.E.L. XXXV, 1, p. 57 : *Volumus ut... qui evocatus ad sacerdotale iudicium contumaciam non itisset, aut ab illustribus viris præfectis prætorio Gallicæ etque Italici, sive a proconsulibus vel vicariis, auctoritate adhibita, ad episcopale iudicium remittatur.*)

Le récit d'Itace-Sulpice ne nous parle que des poursuites exercées contre lui. Il paraît difficile qu'Hydace n'ait pas été poursuivi avec lui. Peut-être pourtant Itace avait-il accompagné à la cour l'évêque de Mérida ; peut-être avait-il eu la part principale dans les démarches qui aboutirent à l'obtention du rescrit.

1. On a vu (p. 90) qu'en 388 ou du moins en 395, la Gallécie (Galice, Asturias, partie du Léon, Nord du Portugal) était toute priscillianiste, et que le peuple gallécien avait vénéré Priscillien, de son vivant, comme un saint.

2. Voir à l'appendice I, *Les écrits de Priscillien*.

texte de Priscillien ne nous offre que des indices vagues. Une autorité ecclésiastique qu'il ne désigne point, mais qui paraît avoir été collective, désireuse de rétablir la paix dans l'église d'Espagne, avait, en manière de « consultation » ou de « conseil », engagé les Espagnols à s'abstenir absolument de la lecture des apocryphes. Il y a là un incident important de la querelle, dont nous ne savons presque rien. L'hypothèse qui paraît la plus probable est celle d'un concile espagnol, tenu en 382-384, où l'on aurait statué sur cette question du Canon et des apocryphes qui, à Saragosse, avait été réservée. Mais il se pourrait encore que la « consultation » eût été une simple déclaration collective de plusieurs évêques, et il n'est même pas sûr que l'église d'Espagne ne l'ait pas reçue de Rome ou de quelque autre autorité extérieure ¹.

Le *Traité de la foi et des apocryphes* est la protestation de Priscillien contre la proscription de ses chers livres. A la décision des « hommes du siècle » qui prétendaient confiner la révélation dans l'étroit recueil des deux Testaments, il opposait la parole divine, et invoquait, pour la défense de la *Scribura* non canonique, une « nuée de témoignages » ² bibliques. Il y eut, dit-il, au temps de l'ancienne alliance, infiniment plus de prophètes que l'Ancien Testament ne contient d'auteurs prophétiques. L'apôtre Jude et saint Paul ont cité le prophète Hénoc ; le saint Tobie a nommé parmi les prophètes Noë, Abraham, Isaac, Jacob ; l'évangéliste Luc connaît un prophète Abel et un certain prophète Zacharie, tué entre l'autel et le temple ; Ezéchiel cite un prophète Gog ; on trouve dans les *Paralipomènes* les noms des prophètes Nathan, Achias le Sélonite, Lédam, Zeu fils d'Ananius, Saméas, Edom, le roi Manassé : autant de prophètes authentiques dont les écrits manquent à la Bible ³. De même, sous la nouvelle alliance, saint Paul n'a-t-il pas prescrit aux Corinthiens de lire son épître à l'église de Laodicée ⁴ ? Ainsi le Canon lui-même atteste que l'inspiration divine le déborde de toute part ; l'écriture canonique consacre l'écriture non canonique, et quiconque accepte l'une

1. Voir à l'Appendice II, Le *Liber De Fide*, etc.

2. P. 49, 18, *testimoniorum nube*.

3. P. 44 à 51.

4. P. 55, 12.

comme autorité souveraine s'interdit de rejeter l'autre. — « A l'entrée du Seigneur dans Jérusalem, un pharisien, voyant la foule entière se joindre aux disciples pour crier : « Hosanna, hosanna dans les cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », demanda que l'on fit taire ceux qui osaient proclamer ainsi la gloire du Dieu vivant. Quel que soit celui qui me donne tort, je sais, moi, qu'il sera traité comme ce pharisien ¹. » Refuserons-nous d'entendre les prophéties divines que nous apportent les saints ? fermerons-nous la bouche, au gré de notre volonté propre, à ceux qui ont prophétisé Dieu ? L'apôtre nous dit : *N'éteignez point l'esprit, ne méprisez point les prophéties...* »

La hardiesse de Priscillien ne faisait que croître. Déjà, dans l'*Apologie*, on l'avait vu prendre vis-à-vis d'Hydace et d'Itace un ton de supériorité transcendante. Ayant affaire, ici, à une haute autorité ecclésiastique, il ne se crut point tenu à lui témoigner plus de respect. Il n'était pas loin de prendre une attitude de révolté. Il déclarait qu'il aimait mieux être condamné avec les apôtres et les prophètes, que se soumettre aux « hommes du siècle », c'est-à-dire à l'Eglise de son temps ². Ses adversaires étaient pour lui des téméraires, des ennemis de la foi, des menteurs, des ignorants, des paresseux, des fous ³. Pour ses apocryphes, sauf à les expurger des interpolations coupables, il les conservait. Il lui suffisait que Dieu les lui permît. L'opposition du mysticisme individuel et de l'institution ecclésiastique ne pouvait se manifester plus nettement. Priscillien n'avait qu'un seul maître, l'Esprit dont il s'était fait le temple, le Dieu-Christ de sa révélation inté-

1. P. 34, 5 : *Et ideo, qui libet ille sit qui hæc neget, ego certe scio quod ejus pharisæi recipiet mercedem qui adveniente domino, cum OMNIS TURBA cum apostolis juncta clamaret : OSANNA, OSANNA IN CÆLIS, BENEDICTUS QUI VENIT IN NOMINE DOMINI, CORRIPI OPORTERE EOS DIXIT, qui tam indubitanter glorias præsentis dei non tacebant... quomodo nos divinas sanctorum respuimus profetationes, et, dum obœdimus voluntatibus nostris, his qui deum profetaverint invidemus, relinquentes apostolica præcepta dicentia : SPIRITUS NOLITE EXTINGUERE, PROFETIAS NOLITE REPUDIARE?*

2. P. 45, 15 ; p. 46, 8 ; p. 51, 16.

3. P. 45, 10 : *qualiter consultatio potius quam tumultus, consilium quam temeritas, fides quam perfidia dicitur ?* — P. 49, 18 : *ut infidele mendacium TESTIMONIORUM NUBE vincamus.* — P. 51, 8 : *Hinc una ex parte indocta urget insania, furor exigit imperitus nihil dicens aliud nisi : sint catholica necne quæ dicis ? damna quæ ego nescio, damna quod ego non lego, damna quod studio pigriscentis otii non requiro.*

BADUT. — Priscillien.

rieure. Si l'autorité catholique se montrait l'ennemie de l'Esprit, entre les prescriptions humaines et les inspirations divines, son choix d'avance était fait. Sans doute, il n'avait pas encore accepté l'idée d'une rupture avec l'Église; mais la voie où il s'était engagé conduisait au schisme. Ceux qui chercheront à justifier Hydace et Itace n'ont qu'à lire le *Traité de la foi et des apocryphes*. En faisant périr Priscillien, les deux évêques persécuteurs, s'ils ne sauvèrent pas la foi catholique qu'il ne menaçait point, sauvèrent peut-être l'église d'Espagne d'un schisme étendu.

Comparés au *Traité des apocryphes*, les *Canons de l'apôtre Paul* pouvaient paraître un ouvrage anodin. C'était un livre d'un genre nouveau, un manuel de théologie paulinienne, offrant à la fois un abrégé de l'enseignement de l'Apôtre, et un guide commode, à l'usage des chrétiens studieux, pour la lecture méthodique et le maniement quotidien des épîtres. Avec les Bibles latines du temps, qui ne présentaient rien d'analogue à notre division en chapitres et en versets, retrouver une citation de l'Écriture était toujours long; on ne pouvait guère renvoyer un lecteur au texte, l'inviter aux vérifications et aux recherches personnelles. Avant tout autre Occidental connu de nous, Priscillien sentit le besoin d'établir dans les livres saints ce sectionnement qui permet seul la référence, et qui devait paraître plus tard indispensable. Il divisa donc le texte des quatorze épîtres¹ en courtes sections (elles comprenaient en moyenne trois ou quatre des futurs versets) qui lui paraissaient offrir un sens complet et qu'il appela *testimonia* ou déclarations, et il donna à ces sections des numéros. Il classa ensuite ses *déclarations* en groupes de textes parallèles et constitua ainsi quatre-vingt-dix groupes, entre lesquels était répartie la totalité des *déclarations* de l'apôtre². Pre-

1. Il comprenait en effet l'Épître aux Hébreux parmi les épîtres de saint Paul, p. 43, 3 : « ...quem Paulus in epistula ad Hebræos facta. » P. 111, 2 : « XIV epistulas beatissimi Pauli. » L'attribution à saint Paul, et même la canonicité de l'épître étaient, comme on a vu, contestées chez les Latins. Mais on aurait tort de croire que Priscillien ait innové sur ce point; il n'y a pas trace d'un désaccord entre lui et ses adversaires sur la composition du Canon; son Canon doit être celui de l'Église catholique espagnole de son temps. — Je discuterai ailleurs l'hypothèse de Schepss (Édition de Priscillien, p. xli), d'après laquelle Priscillien aurait écrit, à la p. 111, 2 : « XV epistolas, et fornai dans les *Canons* des références à l'épître *Laodicænos*.

2. Priscillien a bien voulu faire figurer dans ses références tous

enfin chaque groupe séparément, il formula en une sentence sur deux ou trois lignes, dont les mots mêmes étaient empruntés à Paul, la substance de tous les textes parallèles du groupe. Un des quatre-vingt-dix *Canons* se composa d'une sentence et d'une série de références chiffrées aux épîtres, le nombre des références variant de deux ou trois à quarante et au delà ¹. L'utilité qu'offraient, pour l'étude de saint Paul, la série des *Canons* et l'édition sectionnée des Épîtres qui en était le complément inséparable, a été reconnue même par les adversaires de Priscillien. Malgré l'odieux qui s'attachait à son nom, son ouvrage, expurgé par le mystérieux Pérégrinus, a été assez connu, pendant huit ou dix siècles, en Espagne et en France ². On ne voyait guère, dans les *Canons*, qu'une table analogue à une *Concordance* des écrits de l'Apôtre. Le livre ne réalisait ainsi que la moindre partie de sa destination primitive. Priscillien avait moins songé à produire un instrument d'étude d'une œuvre théologique et même un écrit de controverse, qu'à l'utilité durable qu'à l'efficacité immédiate de son petit ouvrage. Il nous apprend dans sa préface qu'il a voulu déjouer les attaques des « hérétiques » ³, confondre l'impudence de certains

Testimonia, sauf les passages purement personnels d'où l'on ne pouvait tirer aucune affirmation générale. Des 125 *Testimonia* de l'épître aux Romains, 4 seulement sont omis : 69, 83 et 120 sans doute volontairement (60 (= VIII, 18) soit par oubli de l'auteur, soit par une erreur dans la transmission des références, ou encore de la numérotation des *Testimonia*). De même dans *I. Thessal.* le *Testim. I* (= I, 1-2) est seul omis. Le *Testimonium* n'est omis dans *Eph.*, *Col.*, *Tit.*, *Philem.*, *Hebr.*, etc. Priscillien ne s'interdit d'ailleurs pas de citer un même *Testimonium* plusieurs fois ; ainsi *Eph.* 2 revient sept fois, *Hebr.* 18 quatorze fois.

Tout ceci d'après la *Prefatio* et l'ouvrage lui-même. Pour éviter les confusions entre les numéros des *Canons* et les numéros des *Testimonia* auxquels il renvoyait, Priscillien avait numéroté les *Canons* à l'encre rouge (voir p. 111, 11) ; cette disposition se trouve conservée dans tous les mss. de Schepss (p. 112, note).

La préface de Schepss, p. xxx à xxxviii. Il a connu l'existence de plusieurs mss., copiés du ix^e au xv^e siècle.

Prologue, p. 110 : « Postulaveras enim, ut contra hæreticorum versus illaciam firmissimum aliquod propugnaculum in divinis scripturis indagare reperirem, ... per quod velocius eorum prosterneretur potentia, qui objecta sibi verissima testimonia in suum pravissimum sensum ea interpretari nituntur aut certe negent hæc esse scripta... »
 « Hæc enim me elaborasse volo intellegas, quo fideliter continentur scripturarum palam facerem, nulli existens inimicus, et ut errantium

contradicteurs qui, lorsqu'on leur opposait les paroles de l'Apôtre, en cherchaient des interprétations détournées ou même en niaient l'authenticité, et fournir à ses amis un répertoire d'arguments scripturaires invincibles. On a supposé sans vraisemblance que les *hérétiques* visés étaient des ennemis reconnus de la foi catholique, par exemple des manichéens¹. Rien n'indique que Priscillien ait eu à réfuter de tels adversaires, et l'on sait bien, par contre, qu'il a toujours eu à combattre le parti d'Hydace. C'est bien plutôt dans l'Église catholique qu'il faut chercher les *hérétiques* en question. Dès 380, dans l'*Apologie* méridane, Priscillien appelait Itace « malheureux schismatique ». Il n'est pas très surprenant que deux ou trois ans plus tard, il ait taxé d'hérésie ceux qui l'avaient un moment proscrit comme manichéen et faux évêque. Et n'étaient-ils point hérétiques, à son sens, les obstinés qui, refusant de se rendre à l'évidence des textes, voulaient faire du pur christianisme une hérésie ? C'est ce genre d'adversaires qu'il a entrepris de réduire. Il a voulu leur prouver, en leur mettant comme de force les textes sous les yeux, en accumulant sous une même thèse trente ou quarante *testimonia*, que toute la théologie, toute la morale, toutes les pratiques de piété que l'on incriminait chez les confrères, étaient exactement conformes aux enseignements explicites et répétés de l'Apôtre.

Ces *Canons*, dont l'interprétation littérale est presque toujours facile, sont pourtant l'œuvre la plus énigmatique de Priscillien. Il y a recueilli avec soin toutes les prescriptions que renferment les épîtres de saint Paul (ou attribuées à saint Paul), non seulement sur la vie morale des églises, mais sur le culte, sur l'administration des sacrements, sur l'organisation des communautés. On y trouve, par exemple, des sentences telles que celles-ci :

XXXIX. « Que l'office du docteur est la lecture et la prédication de l'évangile, auxquelles l'apôtre s'adonnait de jour et de nuit. »

XLVIII. « Qu'entre les ordres de l'Église, Dieu a élu en pre-

velocius, sicut postulasti, corrigerentur mentes. » Le *nulli existens inimicus* nous confirme que les contradicteurs que Priscillien combat sont ses ennemis.

1. C'est l'hypothèse, déjà citée, de M. Paret, qui l'a développée dans son chapitre sur *La polémique antimanichéenne des Canons*.

ier lieu des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des *magistri*. »

LXXII. « Que le même apôtre déclare que c'est de Dieu qu'il a reçu la grâce de l'apostolat, et que Christ vit et agit en lui ; que l'esprit de Dieu dirige ceux qui sont fils de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. »

LXXIV. « Qu'il n'a été inférieur aux autres apôtres ni dans la prédication, ni par les miracles ; je suis, dit-il, inhabile en paroles, non pas en connaissance. »

LXXVI. « Qu'il a tenu Timothée pour son collègue, Epaphrodité pour son co-apôtre et compagnon de lutte, et eut d'autres personnes pour auxiliaires et ministres. »

LXXVIII. « Qu'il avait été envoyé par Christ plutôt pour prêcher que pour baptiser. Que dans le baptême nous sommes ensevelis avec Christ, afin que dès lors, devenus enfants de Dieu, nous marchions en nouveauté de vie, en héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ ¹. »

Personne ne supposera qu'en rédigeant ces *Canons* sur les ordres sacrés, sur l'apostolat, sur le baptême, Priscillien n'ait obéi qu'à un souci d'exactitude objective, ou au désir d'être complet dans son analyse du contenu des Épîtres. Le besoin de persuader et d'agir se ressent dans toute son œuvre, et dans les *Canons* mêmes s'est clairement marqué à diverses places ². L'image qu'il a tracée des églises primitives, en quelques traits sommaires empruntés à saint Paul, ne peut avoir été dans sa pensée qu'un modèle ou un idéal. Ici comme ailleurs, il a visé un effet pratique ; et dans une certaine mesure, il a voulu ou

1. Ce Canon est à rapprocher du fait que les priscillianistes avaient fait sur vœu au moment de leur baptême (Priscillien, p. 5, 1 et p. 34, 19). Priscillien paraît vouloir dire ici : 1° que le baptême ne doit pas être progé ; 2° qu'après le baptême on doit mener la vie du converti, c'est-à-dire la vie ascétique. Ainsi les saints seraient les seuls fidèles de pleins droits, auraient seuls part aux sacrements (cf. Can. XLII, sur l'Eucharistie, apparaît aussi la préoccupation d'écarter les indignes). Je ne vois pas autre interprétation qui relie entre elles les deux parties du Canon LXXVIII. Mais nous ignorons si Priscillien, évêque, a poursuivi l'application d'un principe si peu catholique.

2. Can. XXXIII : ...debeant, ...debeant, ...permaneat. — XLV : omnisque erus. — XLVI. — LII : vel fuerint vel futuri sint. — LXII (le souci de l'application est ici très net). — LXIII (allusion à des services rendus à la cause par certaines personnes).

souhaité que les *Canons* (le nom même de *Canons* qu'il leur a donné est significatif) fussent des règles d'action comme des règles de croyance. Le difficile, ou mieux l'impossible, est d'évaluer cette mesure. Si les *Canons* avaient été pour lui une législation au sens rigoureux du mot, il faudrait voir en lui un réformateur radical : il aurait songé à reconnaître non seulement des *docteurs* ou *magistri* (ce qui nous est attesté), mais des prophètes¹ et des apôtres ; il aurait même estimé que la conversion, c'est-à-dire la profession religieuse, devait être la condition du baptême. Mais rien n'oblige à interpréter ainsi son livre. Autant est manifeste chez lui la tendance à poursuivre la restauration de la sainte vie primitive de l'Eglise, autant il serait arbitraire d'affirmer qu'il soit allé jusqu'à l'extrême de cette tendance. Lui-même, au reste, n'a peut-être pas su clairement jusqu'à quel point de conformité il entendait conseiller le retour aux origines. Le temps seul pouvait préciser son programme de réforme, et le temps lui manqua.

Il reste que les *Canons de l'apôtre Paul*, bien que l'orthodoxie catholique les ait exceptés de la condamnation générale qu'elle a portée contre les œuvres de Priscillien, sont pourtant, même dans l'édition expurgée qui nous est seule parvenue, son œuvre la plus inquiétante. Sans doute, on n'y prend point sur le fait un hétérodoxe ou un révolté, puisque Priscillien n'y fait que citer l'Apôtre, et n'y exprime jamais un sentiment personnel. Mais il paraît bien marquer avec intention les différences qui séparent le catholicisme de son temps du christianisme de l'Apôtre. Désapprouver tant de choses dans la vie de l'Eglise présente et insinuer la nécessité de tant de changements à la fois, c'était s'écarter de beaucoup, sinon de la formule de foi, au moins de la commune façon de penser des catholiques. Depuis le temps

1. Des prophètes, cela n'a rien que de vraisemblable, et s'accorderait très bien avec sa doctrine de la révélation toujours ouverte (voir chap. III, § 4). Quant aux apôtres, s'il ne songe pas à en restaurer l'institution, pourquoi insiste-t-il (*Canons* LXXIII à LXXV) sur le fait que saint Paul, institué apôtre par une grâce directe de Dieu (LXXII), est pleinement l'égal des Douze ? Saint Paul n'était plus attaqué par personne et n'avait pas besoin d'être défendu ; l'intention des trois *Canons* pourrait bien être de prouver qu'un apôtre d'institution charismatique peut être vraiment l'égal des apôtres primitifs, comme aussi le Canon LXXXVI paraît suggérer qu'il y a eu plus de douze et plus de treize apôtres.

au concile de Saragosse et de l'Apologie méridane, il est bien probable que la haine de ses adversaires et les épreuves qu'il avait traversées avaient achevé de faire de lui un homme d'opposition et un novateur.

Ainsi les *Canons de l'apôtre Paul* et le *Traité de la foi et des apocryphes* éclairent de quelques lueurs la période de la vie ecclésiastique de Priscillien que nos documents narratifs ont laissée dans l'ombre. L'audace de ses déclarations suppose que la situation de son parti paraissait offrir de la sécurité, qu'il était plein de confiance dans l'avenir. Le concile avait absous les confrères, le gouvernement les soutenait, leur adversaire Itace était en fuite, leur influence s'étendait. Le triomphe de la réforme ascétique et spirituelle pouvait leur paraître assuré.

CHAPITRE V

LA FIN DE PRISCILLIEN

- I. L'empereur Maxime. Les procès de Bordeaux (384) et de Trèves (385).
— II. Le Compromis de Tolède (400).

I

L'évêque d'Ossonoba, en quittant l'Espagne, s'était réfugié à Trèves. Bien accueilli par l'évêque de la ville, Brittonius ou Britto¹, il avait en outre trouvé crédit auprès du préfet des Gaules Grégorius. Par bonheur, peu de temps après sa fuite, Gratien décréta qu'au lieu d'un proconsul relevant immédiatement de l'empereur, les provinces espagnoles auraient pour administrateur en chef un vicaire, subordonné au préfet des Gaules². Grégorius était donc en droit d'intervenir dans l'affaire, persuadé que les véritables fauteurs des troubles ecclésiastiques d'Espagne étaient les adversaires d'Itace, il ouvrit une procédure contre les principaux confrères, et envoya l'ordre de les arrêter³. Il adressa en outre à l'empereur, pour déjouer à l'avance les intrigues des coupables, un rapport conforme aux alléga-

1. Sulpice Sévère (*Chron.*, II, 49, 4) l'appelle *Britannius*. C'est certainement le Britto, évêque de Trèves en 382, de Théodoret V, 9; sans doute aussi le Britto du concile de Valence de 374 (Bruns, partie II, p. 111). Ayant assisté au concile de Rome de 382, il pouvait en avoir rapporté une impression défavorable à Priscillien.

2. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 49, 3 : *nam jam proconsulem habere desierant*. Le texte de la Chronique est seul à nous faire connaître, sous le Bas-Empire, un proconsul d'Espagne. Ce proconsulat ne doit avoir duré que fort peu de temps. L'Espagne, depuis Dioclétien, était administrée par un vicaire (Marquardt, *L'Administration romaine*, t. II, p. 79) qui résidait à Séville (Ausone, *Urb. nob.*, xi).

3. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 49, 2 : « ibi Gregorium præfectum adiit, qui compertis quæ gesta erant, rapi ad se turbarum auctores jubet ac de omnibus ad imperatorem refert, ut hæreticis viam ambiendi præcluderet. » — S les personnages que le préfet donna l'ordre d'arrêter et de dépêcher à Trèves étaient des évêques, c'est qu'Itace avait persuadé Grégorius que ces évêques avaient été condamnés canoniquement.

ons d'Itace. Mais le maître des offices, Macédonius, était tout acquis à Priscillien. L'empereur, sur son intervention, ordonna au préfet d'interrompre les poursuites qu'il avait commencées, et d'en envoyer le dossier au vicaire d'Espagne¹. Résolu à ne point laisser échapper Itace, le maître des offices envoya à Trèves, pour se saisir de lui et le ramener en Espagne, des agents de son propre service. Mais Itace sut se dérober à leurs recherches ; et après qu'il se fut caché quelque temps, l'évêque Britto obtint qu'on le laissât en paix dans son exil².

Cependant aux premiers mois de l'année 383, une nouvelle grave était parvenue à la préfecture des Gaules : le commandant des troupes romaines de l'île de Bretagne, Magnus Clemens Maximus, avait été proclamé Auguste par ses soldats³ ; déjà il préparait ses forces pour passer en Gaule. Bientôt on apprenait que l'usurpateur avait débarqué. Avant que Gratien fût arrivé d'Italie pour arrêter sa marche, les troupes cantonnées dans les provinces gauloises du nord, mécontentes d'un souverain qu'elles ne voyaient plus et ne tenaient pas pour un soldat, s'étaient prononcées pour Maxime. Au cours de l'été, Gratien, qui avait pu réunir une armée, vint enfin camper près de Paris en face des légions de Bretagne ; mais après quelques jours d'observations et de manœuvres, il se voyait trahi par tout son monde, et devait, avec une faible escorte, reprendre en hâte la route de l'Italie. Rejoint comme il sortait de Lyon par le commandant de la cavalerie ennemie, il fut pris et peu après assassiné (25 août 383)⁴. Maxime fut maître de toute la préfecture des Gaules, qui comprenait avec les provinces gauloises l'Espagne et la Bretagne ; bientôt les deux empereurs Théodose et Valentinien II le reconnurent comme prince co-régent.

Itace, qui n'avait plus rien à espérer du gouvernement de Gratien, songea à tirer parti de cette révolution. Lorsque Maxime eut fait son entrée à Trèves, sa capitale, il lui fit tenir une supplique

1. Ce vicaire n'est pas nommé par Sulpice, mais il nous est connu par une loi du 27 mai 383 (*Cod. Theod.*, IX, 1, 14 ; date rétablie par Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. V, p. 722, note 22 sur Gratien : VI Kal. Jun. au lieu de VI Kal. Jan.) ; cf. Rauschen p. 151. Il s'appelait Marinianus.

2. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 49, 3.

3. Suivant Holder-Egger, *Neues Archiv*, I, 347, Maxime aurait été proclamé en fin 382. Cf. Rauschen, p. 142, note 8.

4. Rauschen, p. 482, *Excurs VII*, sur la mort de Gratien.

où il l'adjurait d'arracher l'église d'Espagne aux manichéens qui y faisaient la loi¹.

Dans la querelle ecclésiastique qui avait éclaté quatre ou cinq ans auparavant au fond de l'Espagne, et, n'ayant cessé de s'étendre, intéressait à présent l'Aquitaine et les provinces gallicanes, le haut clergé de Gaule prenait décidément parti pour Itace². Un grand nombre d'évêques, résolument opposés à la réforme ascétique, avaient, comme Britto de Trèves qui était alors le premier personnage de l'église gauloise, accueilli volontiers les rapports de l'évêque d'Ossonoba sur les blasphèmes secrets des abstinents de sa province, sur leurs turpitudes cachées. Mécontents de l'attitude qu'avait prise dans l'affaire le gouvernement de Gratien, le nouvel empereur pouvait, en proscrivant la secte manichéenne, s'assurer en eux une clientèle dévouée. En Bretagne déjà, lorsqu'il s'était décidé à se faire proclamer, Maxime avait songé à se concilier l'influence de l'épiscopat, et avant de prendre la pourpre s'était fait donner le baptême³.

Il se peut que Maxime fût un dévôt sincère. A coup sûr il vit qu'en le sollicitant de délivrer l'église d'Espagne d'une redoutable hérésie, Itace lui offrait l'occasion d'acquérir d'un seul coup le prestige et l'autorité morale que le succès de son entreprise ne suffisait pas à lui procurer. Se poser aux yeux du monde en défenseur de la foi, c'était pour lui se rendre plus semblable à Théodose, dont il se disait le parent, et dont il prétendait que sa rébellion avait eu l'aveu⁴; c'était peut-être se faire recon-

1. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 49, 6 : *Igitur ubi Maximus oppidum Treverorum victor ingressus est, ingerit preces plenas in Priscillianum ac socios ejus invidiæ atque criminum.*

2. Ceci me paraît prouvé par le fait même que l'on eût soin de réunir le concile qui devait juger Priscillien, en Gaule et non en Espagne (v. plus loin). Au surplus, pendant le procès de Trèves, Priscillien n'eut parmi les évêques de Gaule que très peu de défenseurs.

3. Ep. Maximi ad Siricium, § I (Migne, XIII, 591; C.S.E.L. XXXV, 1, 90) : ... *qui videlicet et ad imperium ab ipso statim salutari fonte consecraverim.* Cette précaution que prit Maxime fournit un argument assez fort pour rejeter la tradition, créée par lui-même un peu plus tard (*Vita Martini*, 20, 3; Orose, VII, 34) d'après laquelle il n'aurait pris la pourpre que contraint et forcé par ses soldats (Tillemont, *Hist.*, t. V, p. 176; Rauschen, p. 143, note 2). La lettre à Sirice, qui est de 385, fait plutôt croire que Maxime à ce moment se regardait comme l'auteur responsable de la révolution qui l'avait élevé au pouvoir (... *et cui in omnibus semper conatibus atque successibus Deus fautor affuerit*).

4. Pacatus, *Paneg. Theod.*, § XXIV; Migne, XIII, 499.

maître comme le successeur de Constantin. Il n'était encore pour ses sujets qu'un usurpateur, ou, comme on disait alors, un « tyran ». Il espéra, par des rigueurs contre les manichéens, faire oublier que sa campagne heureuse, commencée par un parjure, avait fini par un assassinat, et donner à son pouvoir une légitimité sainte, la consécration de la religion. Il lui plut de représenter qu'il avait trouvé l'Église en péril, à la veille de succomber sous les assauts des perfides, et que lui seul avait sauvé l'unité catholique. Il devait en venir, un peu plus tard, à dire et répéter que la mission de réprimer l'hérésie lui avait été confiée par un décret de la Providence ; c'était Dieu qui l'avait appelé quand il commandait les légions de Bretagne ; c'était Dieu qui l'avait conduit à la victoire sur Gratien ; il n'avait été que l'instrument docile de la volonté céleste ¹.

Au surplus, avant de songer à sa gloire, Maxime avait à pourvoir à des nécessités pressantes. Il devait à ses soldats de grandes largesses ; et comme Théodose menaçait alors de l'attaquer, la nécessité s'imposait à lui de réunir de nouvelles forces. Sur toute chose, il lui fallait de l'argent. Or les manichéens d'Espagne étaient riches. L'opération judiciaire que réclamait Itace promettait au trésor impérial des confiscations fructueuses ².

1. Ep. Maximi ad Siricium § 1: *...cui in omnibus semper conatibus atque successibus Deus fautor affuerit, cujusque hodie, et, ut spero, perpetuo protector et custos esse dignetur, pater karissime.* — § 3. *Ceterum id nobis animi et voluntatis esse profigemur, ut fides catholica, procul omni dissensione submissa, concordantibus universis sacerdotibus et unanimiter Deo servientibus, illius et inviolabilis perseveret. Nam noster adventus ita inquinata aliqua et sceleratorum labe polluta deprehendit et repperit, ut nisi nostra provisio atque medicina, quæ ex Dei summi timore veniebat, his opem celeriter attuleret, ingens profecto divulsio atque perditio fuisset exorta, ut vix sananda potius vitia concrevisset.* — V. aussi la lettre de Maxime à Valentinien (Migne, *ibid.* ; C.S.E.L. XXXV, 1, 88). — Cf. Vita Martini, 20, 3: *Cum Maximus se non sponte sumpsisse imperium adfirmaret, sed impositam sibi a militibus divino nutu regni necessitatem armis defendisse, et non alienam ab eo Dei voluntatem videri, penes quem tam incredibilis victoria fuisset.* — Rufin dit très bien, à propos de l'intervention de Maxime auprès de Valentinien II, en faveur des orthodoxes d'Italie molestés : « Maximus, qui se exuere tyranni infamia et legitimum principem gestiret ostendere... » (*Hist. Eccles.*, II, 16 ; Migne, XXI, 524). Je remarque à ce propos que le silence de Rufin sur la querelle priscillianiste étonne. Pas une allusion. Est-ce pour ne pas se prononcer ?

2. Pacatus, § XXIX (Migne, XIII, 504). — Sulpice, *Dial.* III, 11, 11. On objectera que les accusés s'étaient fait pauvres. Mais à supposer

Maxime résolut d'entreprendre contre l'hérésie des poursuites solennelles. Mais dès l'abord, une difficulté se présenta. Le nouveau gouvernement entendait respecter les privilèges judiciaires que Valentinien I^{er} et son fils Gratien avaient assurés aux évêques¹. Les deux chefs des manichéens, Instance et Priscilien, étaient évêques; depuis la précédente dénonciation d'Hydace, chacun savait qu'ils exerçaient le sacerdoce conformément aux canons et que le concile de Saragosse ne les avait pas condamnés². Un évêque ne pouvait être traduit devant aucune juridiction laïque sans avoir été, par sentence synodale, déposé de l'épiscopat. De plus, le synode devant lequel la loi voulait qu'il comparût était celui de sa province³. A vrai dire, il n'est pas certain que l'usage des synodes provinciaux existât alors en Espagne⁴. Mais il était de tradition qu'un évêque fût jugé par les évêques de la région où il avait son siège⁵. Ainsi Instance

que leur intention fût d'aliéner effectivement la propriété de tous leurs biens (ce que nous ignorons), la dispersion d'une immense fortune foncière était une opération de longue durée. Paulin de Nole s'est converti et voué à la pauvreté vers 390; en 402 il est encore riche.

1. Ceci apparut par le fait même que l'on réunit le concile de Bordeaux. Cf. Maxime, *Ep. ad Siricium*, § 2. Dans le cas du prêtre Agricius, que Sirice lui avait désigné comme ordonné indûment, Maxime ne voulut point prononcer lui-même, et réunit un concile pour connaître de l'affaire.

2. La réunion seule du concile de Bordeaux atteste que Maxime, tout en prenant parti pour Hydace et Itace, reconnut la fausseté de leurs allégations de 380 sur les décisions de Saragosse.

3. Gratien, Rescrit *Ordinarius*, § 6 (C.S.E.L. XXXV, 1, p. 58): «... autsi in longinquiribus partibus (hors de la province de Rome) alicujus ferocitas talis emerit, omnis ejus causae dictio ad metropolitae in eadem provincia episcopi deducatur examen.» — *Cod Theod.* XVI, 11, 23 (Trèves, 376): Qui mos est causarum civilium, idem in ecclesiasticis negotiis obtinendi sunt; ut si qua sunt ex quibusdam dissensionibus levibusque delictis ad religionis observantiam pertinentia, locis suis et a suae dioeceseos synodis audiantur...

4. On ne connaît aucun synode provincial espagnol avant le synode lusitanien réuni après 380 et avant l'année 400, qui pose la règle de la continence des clercs majeurs (Conc. Tolet. I, a. 400, Can. I; Bruns, partie I, p. 203: « ante interdictum, quod per Lusitanos episcopos constitutum est. ») — Mais l'organisation provinciale paraît exister déjà en 380. Priscilien (p. 40, 1) s'est adressé alors, pour combattre Hydace de Mérida, à Symposius d'Astorga. Mérida et Astorga, sont des métropoles. Le pape Sirice, en 385, considère Himérius de Tarragone comme un métropolitain effectif (Sirice, Ep. I, 20; Migne, XIII, 1146).

5. L'usage n'est bien établi que pour l'Afrique: Conc. Carthag. I (348), Can. XI-XII (Bruns I, 115). — Carthag. II (390), Can. X (*ibid.*, 117). —

Priscillien devaient être cités, sinon devant le synode hispanique, au moins devant un concile espagnol. Il était donc à craindre qu'une réunion d'évêques ne refusât de les condamner. Le concile de Saragosse, trois ans plus tôt, les avait absous et il n'était pas douteux qu'ils n'eussent, depuis ce moment, gagné en Espagne beaucoup d'appuis nouveaux.

Comme on ne voulait pas s'exposer à un développement imprévu, après des hésitations à la part de ceux qui devaient les textes de loi et les traditions, il fut décidé que l'affaire serait jugée en Gaule. En 384, une lettre impériale ordonna au préfet des Gaules et au vicaire d'Espagne d'apprendre des Priscillien, Instance et plusieurs de leurs amis espagnols et gallois. Les prisonniers furent conduits à Bordeaux où le concile devait être convoqué¹.

Carthag. III, 397. Can. VII *ibid.*, 121. — Dege. *Oppositiones*, 10, 212. Ep. LIX, 14; il ne s'agit que de *heretici*, mais le concile de Carthage ne parle pour les évêques : « cum statum et alia iudicia de his et aliis et pariter ac iustum ut unusquisque causa sua agatur in synodo sua, non in aliena sum. » — Pour la Gaule et l'Espagne, on ne pas de se laisser aller à réserver les causes d'évêques aux évêques de la région et des provinces sont rares. C'est Hosius de Cordoue qui est chargé de juger les hérétiques lucifériens Faustin et Marcellin. L'année suivante, c'est l'Hydace voulut faire condamner Instance et ses amis, évêques de Mérida qui reçut en 381 une commission impériale pour juger les *pseudo-episcopi*. Un peu plus tard, ce sont les évêques de Saragosse (387) et de Tolède (400) qui jugeront les *galeotes*, mais dans ces deux cas, il ne s'agit d'être, vers 389, condamnés par le concile espagnol. — La date de l'usage général est fourni par la décision du concile de Bordeaux (400) qui finit Bonoso atque ejus accusatores quibus in concilio de Carth. Ep. IX, 1; Migne, XIII, 1176.

1. Je ne puis interpréter autrement ce fait, dans la mesure où il est connu, que le concile de Bordeaux, Priscillien avait pour lui, et que, par conséquent, l'épiscopat de Gallécie; un des principaux évêques de Bordeaux, Hydace, plusieurs des neuf évêques espagnols autres que Priscillien, qui étaient siégés à Saragosse. Il n'est pas sûr que la majorité des évêques espagnols lui fût hostile; car c'est dans cette province que l'on a le plus de raisons pour même ainsi qu'Instance et naguère Priscillien, car c'est là que l'on a le plus de raisons, à exiger des clercs majeurs la condamnation. Au reste, Priscillien n'avait pas été obligé de se réfugier en Gaule, si la majorité de ses évêques espagnols l'eût soutenu; et le concile qui a été convoqué à Bordeaux ne s'est réuni qu'en 384, et probablement il s'est réuni, car le procès de Trèves eut lieu au plus tôt dans le courant de 384.

2. Maxime, vainqueur de Gratien en août 386, fut le vainqueur de l'affaire avant la fin de l'été de la même année. — Le concile de Bordeaux ne se réunit qu'en 384, et probablement il s'est réuni, car le procès de Trèves eut lieu au plus tôt dans le courant de 384.

3. Sulpice Sévère. *Chron.*, II, 40, 7-9. — Concile de Bordeaux, 400.

Les débats qui s'ouvrirent à ce moment sont peut-être pour nous ce qu'il y a de plus obscur dans toute l'histoire de Priscillien. Sulpice rapporte, d'après l'*Apologie* d'Itace, qu'Instance fut invité le premier à se justifier ; et que, n'étant point parvenu à convaincre ses juges de son innocence, il fut déposé de l'épiscopat. Quant à Priscillien, il aurait décliné la juridiction épiscopale, et déclaré qu'il en appelait au prince. Les évêques s'étaient-ils prononcés sur son cas ? Sulpice ne le croyait pas, puisqu'il ajoute : « Les nôtres (c'est-à-dire les évêques catholiques), eurent la faiblesse de transmettre son appel, au lieu de passer outre et de rendre leur jugement, ou bien, si le prévenu les récusait comme partiaux, de déférer la cause à d'autres juges ecclésiastiques. »

Ces quelques lignes, qui forment ici notre unique document, sont par malheur fort suspectes. Itace, quand il composa son *Apologie* (389), avait à se justifier de s'être fait l'accusateur d'un évêque devant un tribunal séculier ; on hésite à le croire sur parole, quand il affirme que Priscillien avait récusé la juridiction synodale et lui-même porté sa cause au forum de l'empereur. Nous savons que Priscillien, lorsqu'Hydace eut invoqué pour le perdre un décret de l'empereur Gratien, fit tout pour obtenir qu'on le jugeât en concile ; récemment encore, il avait écrit dans ses Canons : « Les membres de l'Église ne doivent point recourir pour leur défense aux tribunaux publics, mais seulement aux tribunaux d'Église ¹. » Au reste, il ne pouvait ignorer les dispositions hostiles de Maxime envers lui-même et ses amis.

dati ad præfectum Galliarum atque ad vicarium Hispaniarum litteris, omnes omnino, quos labe illa involverat, deduci ad synodum Burdegalensem jubet; ita deducti Instantius et Priscillianus : quorum Instantius prior jussus causam dicere, postquam se parum expurgabat, indignus esse episcopatu pronuntiatus est. Priscillianus vero, ne ab episcopis audiretur, ad principem provocavit, permissumque id nostrorum inconstantia, qui aut sententiam vel in refragantem ferre debuerant, aut, si ipsi suspecti habebantur, aliis episcopis audientiam reservare, non causam imperatori de tam manifestis criminibus permittere. » — Sur la composition de l'assemblée, nous ne savons rien. Hydace le chroniqueur (ad a. 385, Mommsen, *Chron. min.*, t. II, p. 15) semble croire que saint Martin y siégea ; mais il est visible qu'il tire toutes ses informations sur le priscillianisme de la *Chronique* ; il n'a fait, sur ce point, que mal entendre le texte de Sulpice.

1. Can. XLVI, p. 429.

Il doit y avoir cependant une part de vérité dans le récit d'Itace, composé peu d'années après l'événement et qui devait être lu par plusieurs des membres du concile. Peut-être Priscillien, persuadé que ses juges étaient résolus d'avance à le condamner, déclara-t-il qu'il ne leur répondrait point ; peut-être prononça-t-il qu'il faisait recours au prince pour obtenir que Maxime le traduisit devant un concile espagnol, ou devant tout autre concile non prévenu. On peut accepter comme un fait qu'il ne fut pas condamné, l'appel qu'il interjeta ayant, quant à lui personnellement, suspendu le procès.

Il est certain du moins qu'à Bordeaux Hydace et Itace eurent gain de cause, et parvinrent à faire reconnaître que leurs adversaires étaient hérétiques, et hérétiques manichéens¹. Dans le fond, le procès d'hérésie était jugé. Restait à éclaircir un autre ordre de griefs qui relevaient des tribunaux séculiers : Hydace et Itace, en effet, ne s'étaient pas bornés à dénoncer les religieux comme manichéens ; ils les accusaient encore d'attentats graves aux mœurs et de maléfices². Priscillien et ses coaccusés furent transférés de Bordeaux à Trèves, pour répondre de ces deux crimes de droit commun devant le préfet du prétoire³. Leurs ennemis les plus ardents, Hydace, Itace, les deux évêques de

1. Maxime, *Ep. ad Siricium*, § 4. — *Chroniqueur gaulois de 452*, ad a. 384 (Mommson, *Chron. min.*, t. 1, p. 646) : *Apud Treveros Manichæi deprehensi summo Maximi studio exterminati*.

2. Déjà dans son mémoire accusateur de 380, Itace avait accusé Priscillien de magie (Priscillien, p. 23, 22), mais non d'actes immoraux (p. 35, 17). La nature des différents griefs invoqués par Hydace et Itace a été mise en lumière par Bernays, t. II, p. 97 et suiv. Isidore, résumant Itace, dit que Priscillien fut condamné pour (1°) *detestanda dogmata* et (2°) *libidinum probra et* (3°) *maleficiorum artes* (Isidori *De viris illustr.*, 2). Ces deux derniers chefs d'accusation, qui étaient *causa publica* (la *causa fidei* avait été préalablement vidée) se retrouvent dans le texte de Sulpice (*Chron.*, II, 50, 8) : *Is Priscillianum gemino judicio auditum convictumque maleficii nec diffidentem obscenis se studuisse doctrinis, nocturnos etiam turpium fœminarum egisse conventus, nudumque orare solitum, nocentem pronuntiavit*.

3. Est-ce en raison du rang de certains des accusés que la cause fut portée d'emblée au tribunal du préfet ? Priscillien était sans nul doute de naissance clarissime (Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 46, 3 : *familia nobilis*), et comme tel soustrait aux tribunaux provinciaux. Mais un décret de 376 (*Cod. Theod.*, IX, 1, 13 ; cf. Mommsen, *Strafrecht*, p. 287) ordonnait qu'en cas de poursuites criminelles contre des personnes de rang sénatorial, les gouverneurs de provinces auraient, sinon à condamner, du moins à procéder à l'instruction.

Le préfet aura été saisi simplement parce que les accusés étaient, les

siège inconnu Magnus et Rufus¹, se rendirent aussitôt auprès de l'empereur. La cour de Maxime fut pleine d'évêques, empressés auprès du maître, recevant de lui de grands témoignages d'amitié, cherchant à tirer parti de sa confiance pour consommer la perte de leurs adversaires religieux².

On peut se demander si, à Trèves, on ne commença point par tenir un nouveau concile pour juger Priscillien. Il était encore évêque, et l'on s'étonne que Maxime l'ait traduit devant le préfet sans l'avoir, au préalable, fait déposer en bonne forme³. Le défenseur de l'Église, le prince qui attachait un si grand prix aux hommages des évêques, a-t-il enfreint le privilège judiciaire que Gratien et son père avaient accordé à l'épiscopat ? Aura-t-il voulu oublier que la « personne sacerdotale » était « soustraite aux tribunaux publics »⁴ ? Mais Sulpice Sévère a complètement ignoré⁵ que Priscillien eût été, à Trèves, condamné en synode par ses pairs. Ainsi son informateur Itace ne le disait point, bien qu'il eût intérêt à mentionner que cette formalité judiciaire avait été remplie. Il faut constater le fait sans prétendre l'expliquer : on n'observa point les formes légales qu'avait instituées le régime renversé⁶. Priscillien porta sa dignité d'évêque jusque dans les dernières comparutions, il la porta même sur l'échafaud.

uns gaulois, les autres espagnols, ou plutôt que leurs crimes avaient été commis en diverses provinces d'Espagne et de Gaule. Lui seul avait juridiction dans toutes ces provinces.

1. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 50, 7. Rufus est peut-être un évêque de Metz. Voir la *Liste épiscopale* de Metz, *Mon. Germ. SS.*, t. XIII, p. 305.

2. *Vita Martini*, 20, 1 : *Cum ad imperatorem Maximum... plures ex diversis orbis partibus episcopi convenissent, et fœda circa principem omnium adulatio notaretur, seque degeneri inconstantia regis clientelæ sacerdotalis dignitas subdidisset...* — Pacatus, § XXIX (Migne, XIII, 504) : *hominibus antistites, revera autem satellites... Hos ille Phalaris in amicis habebat. Alii in oculis ejus atque etiam in osculis erant.*

3. Sulpice (*Chron.*, II, 50, 5) fait dire à saint Martin : *satis superque sufficere ut episcopali sententia hæretici judicati ecclesiis pellerentur.* Mais saint Martin donne un conseil (ou plutôt Sulpice exprime un regret), il ne constate pas un fait.

4. Ambroise, *Ep.* XXI, 5 : « *Judiciis publicis sacerdotale caput lex vestra summovit.* » — Cf. même lettre, § 2.

5. *Chron.*, II, 49, 9 : *debuerant... aliis episcopis audientiam reservare, non causam imperatori... permittere.*

6. L'explication pourrait être que, si la législation de Gratien avait été maintenue et reconnue applicable, on aurait dû laisser à Priscillien condamné la faculté de faire appel au pape. Or Rome faisait partie des états de Valentinien II, qui était pour Maxime un ennemi. Mais il est possible

Une autre question se posa avant l'ouverture des débats criminels. Les principaux coupables étaient connus ; mais on ignorait le nombre de leurs complices, l'étendue de l'association sacrilège qu'ils avaient formée et dirigée. Fallait-il rechercher et poursuivre tous les affiliés de la secte, tous les fauteurs des mauvaises doctrines ? Ou bien restreindre l'accusation aux coupables les plus notoires ? Itace, fort en faveur, réclamait un grand coup de filet ; moines, religieuses, continents, tout ce qui sentait le manichéisme était complice des manichéens que l'on tenait, et méritait les mêmes rigueurs. La fausse sainteté avait envahi la Gaule ; en Gaule aussi, Maxime devait défendre l'Eglise. Parmi les manichéens gaulois à poursuivre, il nomma l'évêque de Tours, saint Martin ¹.

aussi que les ministres de Maxime, et même les évêques ses conseillers, aient mal compris la législation de Valentinien et de Gratien, et n'aient pu concevoir qu'il y eût des sujets de l'Empire, non justiciables de l'empereur.

1. Sulpice parle à deux reprises des débats qui eurent lieu à la cour de Maxime sur l'extension des poursuites : 1^o *Chron.*, II, 50, 3-4 : « Illic (Itacius) stultitia eo usque processerat, ut omnes etiam sanctos viros, quibus aut studium inerat lectionis aut propositum erat certare jejuniis, tamquam Priscilliani socios aut discipulos in crimen arcesseret. Ausus est etiam miser ea tempestate Martino episcopo, viro plane apostolis conferendo, palam objectare hæresis infamiam ». — 2^o *Dial.* III, 41, 4 : « Et jam pridie imperator ex eorum sententia decreverat tribunos summa potestate armatos ad Hispanias mittere, qui hæreticos inquirerent, deprehensis vitam et bona adimerent. Nec dubium erat quin sanctorum etiam magnam turbam tempestas ista depopulatura esset, parvo discrimine inter hominum genera : etenim tum solis oculis judicabatur, ut quis pallore potius aut veste quam fide hæreticus æstimaretur. — 12, 2 : Nec multum aberat quin cogeretur imperator Martinum cum hæreticorum sorte miscere. — 12, 4 : Mox percussores his, pro quibus Martinus rogaverat, diriguntur. — 13, 1 : Modo uti et tribuni jam ad excidium ecclesiarum ad Hispanias missi retraherentur. »

Dans la *Chronique*, c'est avant le procès qu'Itace réclame l'extension des poursuites ; il est presque impossible que la question n'ait pas été discutée à ce moment. Dans les *Dialogues*, c'est après ; or, le fait qu'il y eut plusieurs fournées d'accusés prouve en effet que la question continua d'être agitée. Ce même fait prouve aussi que Maxime, s'il résista aux exigences d'Itace, voulut cependant lui donner une certaine satisfaction.

Les *Dialogues* disent deux fois que le projet de poursuites étendues ne visait que l'Espagne. Mais d'une part, on sait que Sulpice s'est appliqué systématiquement à faire du priscillianisme une hérésie purement espagnole. Et d'autre part, pour que saint Martin ait été dénoncé comme complice, il faut bien qu'Itace affirmât que la secte avait des ramifications en Gaule. Ceci nous serait d'ailleurs prouvé par un examen plus attentif de toutes les données fournies par Sulpice.

Le gouvernement de Maxime hésita longtemps sur l'extension à donner aux poursuites. Un moment au moins (probablement après l'exécution de Priscillien), l'influence d'Itace parut l'emporter. Saint Martin fut en grand péril ; les saints de l'empire de Maxime se crurent à la veille d'une persécution générale. Mais les conseils de modération prévalurent. Au début, si comme il est probable le nombre des accusés fut égal à celui des condamnés, il se réduisit à six personnes : avec Priscillien et Instance, on ne mit sur la sellette que la veuve de Delphidius, le poète Latronien, et deux clercs nommés Arménius et Félicissimus, recrues récentes de la secte.

Le procès de mœurs et de maléfices s'ouvrit devant le préfet du prétoire Évodius, dans la forme accusatoire. Itace s'était porté partie accusatrice¹.

Il n'y a point de crime que les empereurs chrétiens du iv^e siècle aient plus fort détesté que le maléfice, et qu'ils aient poursuivi avec une rigueur plus atroce. La loi le punissait de mort², et l'on avait, de ce chef, supplicié beaucoup de gens sous les derniers règnes ; au temps de Valentinien I^{er}, la fréquence des procès de magie avait fait régner dans le Sénat, parmi les hauts fonctionnaires, parmi les officiers supérieurs de l'armée, une sorte de terreur³. Dans la crainte que les coupables d'un rang élevé pussent échapper au châtimement, grâce au privilège dont jouissaient les personnes sénatoriales d'être exemptes de la torture, il avait été décidé que l'exemption serait levée pour ce genre d'accusations⁴. Ainsi Priscillien, qui était personnage

1. Sulpice, *Chron.*, II, 51, 1-2. Il ressort avec évidence de ce texte que bien que Sulpice emploie deux fois le mot de *cognitio* (II, 50, 6, *dilatatio cognitio est* ; II, 51, 1, *subtrahit se cognitioni*), la procédure employée fut la procédure ordinaire ou accusatoire, et non l'extraordinaire ou *cognitio*. Il semble qu'Itace ne fut pas l'unique accusateur (textes cités de Pacatus, § XXIX, et d'Ambroise, Ep. XXVI). Les autres accusateurs auront été de simples *subscriptores* (Mommson, *Strafrecht*, p. 373). Sur le désistement de l'accusateur (qui avait à obtenir l'autorisation du tribunal) et la faculté laissée à tout citoyen de reprendre l'accusation à sa place, cf. Mommson, *Strafrecht*, p. 452-454. — Ambroise, Ep. XXVI, 3 (cité ci-après) : *episcopi reos... in publicis judiciis accusare*. — Le mot impropre de *cognitio* pour *accusatio* devait se trouver déjà dans le livre d'Itace, qui l'aura employé pour donner le change sur son rôle dans l'affaire.

2. Mommson, *Strafrecht*, p. 643.

3. Ammien Marcellin, XXIX, 1-2. Cf. Bernays, p. 103 et suiv.

4. Loi de 358, rendue sous Constance, *Cod. Theod.*, IX, 46, 6 ; *Cod. Just.*, IX, 18, 7. Cf. Mommson, *Strafrecht*, p. 406.

clarissime, fut mis à la question comme ses coaccusés; on le questionna tant sur le crime de mœurs présumé que sur l'accusation de maléfices ¹.

On obtint des aveux complets. Priscillien se reconnut coupable de maléfices. Sur l'autre chef d'accusation, il avoua s'être adonné à des doctrines contraires à l'honnêteté; il avoua des concubules tenus nuitamment avec des femmes perdues, et l'habitude de prier tout nu. Dans tous les pays latins, les catholiques se redirent à l'oreille les confessions honteuses des manichéens jugés à Trèves ².

Les faits de la cause étaient établis. Mais Evodius, qui passait pour un magistrat consciencieux, ne se tint pas pour suffisam-

1. Il me semble certain que dès le procès devant le préfet, on recourut à la torture. A dire vrai, le tableau que fait Pacatus (§ XXIX) des tortures auxquelles les accusés furent soumis se rapporte aux *judicia capitalia*, au procès jugé par Maxime (cf. *Ep. Maximi ad Siricium*, § IV). Mais les aveux de Priscillien ont évidemment été extorqués. Au reste, Sulpice nous le dit implicitement (*Chron.*, II, 50, 6-7 : [Martinus] *mox discessurus... a Maximo elicuit sponsonem, nihil cruentum in reos constituendum. Sed postea imperator per Magnum et Rufum depravatus... et a mitioribus consiliis deflexus causam præfecto Evodio permisit, piro acri et severo.*

2. Sur les aveux de Priscillien, Sulpice, *Chron.*, II, 50, 8 : *Is Priscillianum gemino judicio auditum, convictumque maleficii, nec dissitentem obscenis se studuisse doctrinis, nocturnos etiam turpium seminarum egisse conventus, nudumque orare solitum, nocentem pronuntiavit.* — La syntaxe de la phrase fait voir que *obsceus doctrinis* se rapporte au second chef d'accusation; le sens est : doctrines obscènes (cf. s. Augustin, ci-dessous). — *Nudum orare solitum* a paru bizarre et puéril (ainsi Dom Leclercq, *Espagne chrét.*, p. 183). Le mot ne se comprend que rattaché à celui qui précède, *nocturnos seminarum conventus*, et rapproché des récits d'Itace (Jérôme, *Ep.* CXXXIII, 3) sur les conventicules des priscillianistes, où la prière se terminait *inter coitum amplexusque*. — La lettre de Maxime à Sirice (C.S.E.L. XXV, 1, p. 91) peut se rapporter soit au procès de Priscillien, Urbica, etc., soit à un procès subséquent. — C'est à des aveux de priscillianistes que se rapporte le texte d'Augustin sur les turpitudes rituelles des manichéens, *De natura boni*, XLVII (C.S.E.L. XXV, 887) : *Hoc se facere quidam confessi esse in publico judicio perhibentur, non tantum in Paphlagonia, sed etiam in Gallia, sicut a quodam Romæ christiano catholico audivi.* Ceci est écrit après 400; mais le dernier séjour d'Augustin à Rome (le premier après sa conversion) eut lieu en 387-388 (Rauschen, p. 275 et 294); en 384, il ne passa à Rome que peu de temps et n'y fréquenta pas le monde chrétien. Le *hoc facere* du texte se rapporte à la phrase : « sed inde etiam solvant et purgent partem Dei (= animam), unde per concubitus potest, si feminæ utero concepta fuerit, colligari » (c'est-à-dire : semen turpiter ejeciant). Tout ce morceau de saint Augustin donnerait une idée approchée des « doctrines obscènes », empruntées à la polémique anti-manichéenne courante, que Priscillien sur le chevalet reconnut pour ses doctrines.

ment informé. Peut-être avait-il des révocations d'aveux. Il voulut, comme on disait, reprendre à nouveau le jugement. Les débats recommencèrent, interrogatoires, témoignages, question¹. Alors Evodius rendit sa sentence, et prononça que les accusés étaient coupables. Mais comme les crimes en cause comportaient la peine capitale, et que l'un au moins des accusés avait rang de clarissime, le préfet ne pouvait prononcer de condamnations sans avoir consulté le prince. Il fit porter le dossier de l'affaire au palais, et renvoya les coupables en prison pour y attendre la décision de l'empereur².

Les religieux étaient dès alors assurés de subir une peine sévère. Au cas d'une réponse favorable de Maxime, on les eût exilés sans doute, on eût assurément confisqué leurs biens. Hydace, Itace et d'autres évêques avec eux, craignant sans doute que si on laissait la vie à leurs adversaires, un nouveau retour de la fortune ne leur rendît la victoire, intervinrent à nouveau auprès de l'empereur, et lui représentèrent qu'un certain nombre de condamnations capitales était nécessaire.

Comme on en était là, aux premiers mois de 385³, Ambroise de Milan arriva à Trèves, où Valentinien II l'envoyait en ambassade. Il venait, pour la seconde fois, offrir la paix à Maxime, et lui réclamer le corps de Gratien. Pendant son court séjour dans la ville, il sut qu'Hygin de Cordoue était frappé d'exil pour avoir pris la défense des religieux, et, vieux et mourant, brutalement chargé

1. Le *gemino judicio auditum* de Sulpice (*Chron.*, II, 50, 8) signifie qu'il y eut *geminatio* ou *instauratio* de la procédure (Mommsen, *Strafrecht*, p. 422-425). — *V. Mart.*, 20, 4 : *vir quo nihil umquam justius fuit*.

2. Mommsen, *Strafrecht*, p. 285. Le texte de la Chronique nous fait bien voir le fonctionnement de la *relatio ad principem*. — *Chron.*, p. 50, *nocentem pronuntiavit redegitque in custodiam, donec ad principem referret. Gesta ad principem delata, censuitque imperator, Priscillianum sociosque ejus capite damnari oportere*. — 51, 1 : *Ceterum Ithacius videns, quam invidiosum sibi apud episcopos foret, si accusator etiam postremis rerum capitalium judiciis adstisset — etenim iterari judicium necesse erat — subtrahit se cognitioni*. C'est parce que le prince consulté juge qu'il y a lieu à sentences capitales, et autorise le préfet à les prononcer, que la procédure doit être recommencée (dans l'espèce, une troisième fois). La procédure précédente ne pouvait, par elle-même, aboutir qu'à une peine inférieure à la mort ; si on ne l'eût pas recommencée sur l'ordre de l'empereur, les accusés eussent été simplement confisqués, et sans doute exilés. C'est pourquoi Pacatus (§ XXIX) dit : *Calumniabantur in sanguinem, et vitam premebant reorum jam pauperum*.

3. Voir à l'Appendice III.

en poste par des officiers impériaux. Ambroise admettait que les accusés s'étaient écartés de la foi ; pourtant il s'indigna de voir des évêques implorer du prince des sentences de mort, et se refusa à entrer avec eux en communion. Cet incident fit rompre les pourparlers commencés. Maxime, irrité de l'offense faite à ses amis, signifia à l'ambassadeur de Valentinien d'avoir à quitter Trèves sans retard ¹.

Après le départ d'Hygin, il n'y eut plus qu'un évêque, nommé Théognitus, pour parler en faveur des accusés ². L'insistance des Itaciens l'emporta. L'empereur, dans sa réponse au préfet, l'autorisa à prononcer des condamnations à mort ³.

L'affaire devenant, par cette décision, une cause capitale, la loi voulait que le préfet recommençât à nouveau tout le procès. Itace voulut éviter l'odieux d'avoir figuré comme accusateur dans le procès capital qui allait s'ouvrir. Maxime l'autorisa à se désister de la poursuite, et fit reprendre l'accusation par un avocat du fisc ⁴.

Le préfet condamna cinq des accusés à avoir la tête tranchée :

1. Saint Ambroise, *Ep.*, XXIV, § 12 (Migne, XVI, 1039. *Postea cum videret me abstinere ab episcopis qui communicabant ei, vel qui aliquos, devios licet a fide, ad necem petebant; commotus eis jussit me sine mora regredi. Ego vero libenter, etsi me plerique insidias evasurum non crederent, ingressus sum iter, hoc solo dolore percitus, quod Hyginum episcopum senem in exilium duci comperi, cui nihil jam nisi extremus prepresset spiritus. Cum de eo convenirem comites ejus, ne sine veste, sine plumario, paterentur extrudi senem, extrusus ipse sum.*

Ep. XXVI, 3 (col. 1042) : *Sed vehementior facta est [scil. quæstio, utrum judici christiano jure gladii uti liceat], posteaquam episcopi reos criminum gravissimorum in publicis judiciis accusare, alii et urgere usque ad gladium supremamque mortem, alii accusationes hujusmodi et cruentos sacerdotum triumphos probare cœperunt.* — Les deux lettres sont de l'année 385.

2. Sulpice Sévère, *Dial.* III, 12.

3. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 50, 8 (v. ci-dessus). Malgré le *damnari portare*, le seul fait qu'on recommença le procès prouve évidemment que l'empereur ne donna pas l'ordre exprès de condamner à mort.

4. *Chron.*, II, 51, 2 : *Ac tum per Maximum accusator apponitur Patricius vidam, fisci patronus. Ita eo insistente...* Bernays fait sur ce texte t. II, p. 107, note 28 deux remarques : l'une est que *apponere accusatorem*quivaut à *subornare* ou *subdere accusatorem*, et que la nuance péjorative de cette expression est accentuée par le *per Maximum* au lieu de *Maximo* ; et par le *Patricius quidam* ; l'autre est que l'avocat du fisc, en sa qualité générale, ne jouait le rôle d'un procureur impérial que dans les procès intentés par le fisc. Patricius se chargea ici de l'accusation non en tant qu'avocat du fisc, mais comme simple particulier.

ce furent Priscillien, le poète Latronien, Euchrotia ¹, veuve de Delphidius, et les deux clercs Félicissimus et Arménius. Ce sont les premiers hérétiques que l'Église ait fait livrer au bourreau. Instance ne fut condamné qu'à la déportation dans une île; on l'envoya à l'île Scilly ².

Ces premières sentences rendues, quelques nouveaux accusés furent mis en jugement, quelques condamnations prononcées : la peine de mort contre Asarivus et le diacre Aurélius, la confiscation et la déportation à l'île Scilly contre Tibérien ³. Asarivus et Tibérien, qui sont nommés dans l'*Apologie* méridane, étaient d'anciens confrères, peut-être des Cordouans. Trois accusés de petite naissance, Tertullus, Potamius et Jean, ayant fait avant la question tous les aveux et toutes les dénonciations, furent simplement exilés à temps en Gaule.

Les procès de Trèves avaient suscité en diverses églises beaucoup de haine contre les religieux. A Bordeaux, les partisans de

1. Pacatus, § XXIX, nous dit qu'elle fut traînée au supplice le croc au cou (*ut unco ad pœnam clari vatis matrona raperetur*). On usa sans doute du croc pour conduire au supplice tous les condamnés; l'*uncus* était un accessoire obligé de toutes les exécutions (cf. Forcellini De Vit, s. v. *Uncus*).

2. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 51, 2-3 : *Ita eo insistente Priscillianus capitis damnatus est, unaque cum eo Felicissimus et ARMENIUS, qui nuper a catholicis, cum essent clerici, Priscillianum secuti desciverant. Latronianus quoque et Euchrotia gladio perempti*, etc. — Cf. saint Jérôme, *De Vir. Int.*, CXXII : *Latronianus... cæsus est et ipse Treveris cum Priscilliano, Felicissimo, JULIANO, Euchrotia, ejusdem factionis auctoribus*. On voit que l'un des condamnés est appelé par Sulpice Arménius, par Jérôme Julianus. Prosper d'Aquitaine, *ad a.* 385 (Prosperi Tironis, *Epitoma Chronicon* ad a. 385, Mommsen, *Chron. min.*, t. I, p. 462) : *Priscillianus... ab Eueodio præfecto prætorio Maximi gladio addictus est cum Euchrotia Delfidi rhetoris conjuge et Latroniano aliisque erroris consortibus. Burdigala etc.* (ci-dessous). Ce texte fait penser que Latronien, bien qu'appelé par Jérôme *natione Hispanus*, était peut-être aquitain. La notice de Prosper, qui part du synode de Bordeaux pour aboutir au meurtre d'Urbica, paraît n'avoir retenu que les traits de l'affaire qui intéressent Bordeaux; avec Priscillien, il ne nomme parmi les victimes qu'Euchrotia (de Bordeaux), Latronien, et Urbica (de Bordeaux).

3. *Chron.*, II, 51, 4 : *Itum deinde in reliquos sequentibus judiciis, damnatique Asarivus et Aurelius gladio, Tiberianus adeptis bonis in Syllanacim insulam datus*. Cf. Priscillien, p. 3, 9. Saint Jérôme nous apprend que Tibérien qui était d'une cité de Bétique, excédé par l'ennui de l'exil, renonça à son *propositum*, et maria sa fille, qui avait comme lui fait un vœu de vie religieuse (*De Vir. Int.*, cxxiii). Le mariage de la fille était donc un signe de retour à l'orthodoxie.

Priscillien et d'Euchrotia furent fort maltraités. Une priscillianiste nommée Urbica fut assommée à coups de pierre ¹.

II

Ainsi se termina la vie de Priscillien et de ses principaux confrères. Ce n'est qu'après de longues vicissitudes qu'on était parvenu à les convaincre d'hérésie. Quand nous ne posséderions pas d'écrits théologiques de Priscillien, et ne pourrions savoir par lui-même que sa doctrine n'était ni d'un manichéen, ni d'un gnostique, les seuls événements de la querelle nous feraient penser que son hérésie n'était pas manifeste. Les accusateurs étaient ardents et obstinés, mais l'accusation n'était pas claire. L'évêque qui avait le premier dénoncé les confrères, Hygin de Cordoue, les ayant connus de plus près, s'était laissé gagner à leur cause, et se fit enfin exiler comme leur complice ou leur défenseur. Un concile avait refusé de les condamner. Bientôt un grand nombre d'évêques espagnols s'étaient trouvés leur être favorables. Le très chrétien empereur Gratien s'était laissé arracher un décret proscrivant la secte : un peu plus tard, sur de nouvelles informations, il avait abrogé le décret. Le parti d'Hydace et d'Itace n'avait dû sa victoire qu'à la révolte de Maxime et à la défaite de Gratien. Encore avait-il cru bien faire, pour obtenir une condamnation, de porter sa cause devant un concile non espagnol.

Après que le bourreau eut exécuté les sentences de Maxime, un trouble subsista dans les consciences : n'avait-on pas mis à mort des innocents ? Ce qui avait provoqué contre les condamnés les haines si furieuses, n'était-ce pas qu'ils avaient été trop religieux, qu'ils avaient trop aimé Dieu ² ? Une réaction se produisit en faveur des morts et des exilés. On discuta avec passion, dans toute l'église latine, sur le rôle qu'Hydace et Itace avaient joué dans toute l'affaire ³. Maxime fit prononcer par un

¹. Prosper d'Aquitaine, *Burdigalæ quædam Priscilliani discipula nomine Urbica ob impietatis pertinaciam per seditionem vulgi lapidibus extincta*.

². Pacatus, *Paneg.* XXIX (Migne, XIII, 504) : *Nimia religio, et diligentius culta divinitas.*

³. Ambr., *Ep.* XXVI, 3 (Migne, XVI, 1042) : *sed vehementior facta est aestio* etc. (v. ci-dessus).

concile que leur conduite n'avait rien de blâmable, les défendit contre les attaques, les garda à sa cour ¹. Mais dès alors l'opinion catholique se prononçait contre eux. Une fraction de l'épiscopat de Gaule déclara rompre la communion, non seulement avec les deux chefs de la persécution, mais avec le nouvel évêque de Trèves Félix, qu'ils venaient, après la mort de Britto, d'ordonner de leurs mains sanglantes ².

A la chute de Maxime, qui survint en 388, l'indignation générale, longtemps contenue, éclata. Un concile (sans doute un concile espagnol) se réunit, pour juger le persécuteur Itace. Il eut beau dire qu'il n'avait point agi seul, qu'il avait été le mandataire des évêques; on l'excommunia. Pour Hydace, se sentant perdu, il avait prévenu le jugement en se démettant de l'épiscopat. Tous deux furent frappés par Théodose d'un ordre d'exil ³.

Le châtimement des accusateurs fut regardé comme une sorte de réhabilitation des victimes. Théodose laissa affirmer devant lui, dans un discours prononcé au sénat romain, en séance solennelle, l'innocence de Priscillien, d'Euchrotia, de leurs compagnons de supplice ⁴. En 392 encore, le prudent Jérôme osait faire entendre que pour lui, il ne les condamnait point; et l'accusation, qui n'avait pas encore entièrement désarmé, lui paraissait

1. Sulpice Sévère, *Dial.* III, 2, 2.

2. Sulpice Sévère, *Dial.* III, 42, 3; cf. Concile de Turin, Can VI (Bruns, pars II, p. 115).

3. Prosperi Tironis *Epitoma Chronicon*, ad a. 389 (Mommsen, *Chronica minora*, t. I. p. 462) : « Itacius et Ursacius episcopi ob necem Priscilliani, cujus accusatores exstiterant, ecclesiae communione privantur ». Mais Sulpice, *Chron.*, II, 51, 5 : « Quod initio jure judiciorum et egregio publico defensum, postea Ithacius jurgiis sollicitatus, ad extremum convictus, in eos retorquebat, quorum id mandato et consiliis effecerat; solus tamen omnium episcopatu detrusus. Nam Ydacius, licet minus nocens, sponte se episcopatu abdicaverat. » — Isidore, *De Vir.* III., XV (Migne, LXXXIII, 1092) : « Itacius cum Ursacio... ecclesiae communione privatus, exsilio condemnatur, ibique die ultimo fungitur, Theodosio majore et Valentiniano regnantibus » (avant 392). Cette sentence d'exil peut n'être qu'une conséquence de la loi de Gratien, mentionnée dans la loi *Cod. Theod.*, XVI, II, 35, qui reléguait les évêques déposés au delà du centième mille des cités où ils avaient siégé.

4. Pacatus, *Paneg.*, XXVIII-XXIX : Quid de his dicimus, qui honorum ac principum nescii, et tantum inter suos clari, nobiles animas sub carnifice fuderunt? De virorum mortibus loquor, cum descensum recorder ad sanguinem foeminarum, et in sexum cui bella parcent non parce saevitum. Sed nimirum graves suberant invidiosaeque causae, ut unco ad poenam clari

devoir céder, un jour prochain, devant le nombre croissant des défenseurs ¹.

En Espagne, cependant, l'émotion produite par les événements de Trèves avait favorisé les progrès nouveaux du priscillianisme. Tout ce qui caractérisait la secte, l'esprit d'abstinence et de piétisme, le goût des conventicules et des lectures en commun de l'Écriture et des apocryphes, se propageait rapidement. Les corps des suppliciés avaient été rapportés de Trèves; on leur avait fait des funérailles solennelles; leurs tombeaux devenaient un lieu de grande dévotion. On avait, de leur vivant, honoré Priscillien ² et ses confrères comme des saints; on les vénéra désormais comme des martyrs ³. L'épiscopat de Gallécie presque au complet, au moins dix évêques, inscrivirent les noms des nouveaux martyrs au sacramentaire de leurs églises, lurent leurs noms à la messe ⁴. Quant au peuple

valis matrona raperetur? Objiciebatur enim, atque etiam exprobrabatur mulieri viduæ nimia religio et diligentius culta divinitas... Avaro divitum bona; cruento innocentium poena; impio religionis injuria.

J'ai remarqué plus haut que les déclarations de Pacatus engagent Théodosius lui-même, qu'il les ait ou non connues d'avance. Il est au reste tout naturel, le gouvernement de Gratien ayant pris parti pour Priscillien contre Itace, qu'après la chute de Maxime la monarchie légitime restaurée se soit prononcée dans le même sens.

1. Jérôme, *De Vir. Ill.*, cxxi (Cushing Richardson, p. 53; Migne, XXIII, 711) : *Hic usque hodie a nonnullis gnosticæ, id est Basilidis et Marci, de quibus Irenæus scripsit, hæreseos accusatur, defedentibus aliis, non ita eum sensisse, ut arguitur.*

2. Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 51, 7-8 : *Ceterum Priscillianiano occiso, non solum non repressa est hæresis, quæ illo auctore proruperat, sed confirmata latius propagata est. Namque sectatores ejus, qui eum prius ut sanctum honoraverant, postea ut martyrem colere ceperunt. Peremptorum corpora ad Hispanias relata, magnisque obsequiis celebrata eorum funera : quin et jurare per Priscillianum summa religio putabatur.*

3. Texte cité à la note précédente. Cf. la *Diffinitiva sententia* de Tolède (400) ap. Mansi, t. III, col. 1006 : (respondit Symphosius) *se a recitatione eorum, quæ [= quos] dicebant martyres, recessisse. ...Herenas clericos suos sequi maluerat, qui sponte, nec interrogati, Priscillianum catholicum, sanctumque martyrem clamassent; atque ipse usque ad finem catholicum hunc esse dirisset (leg. dixit) persecutionem ab episcopis passum. — Augustin : Contra mendacium, 9 : priscillianistarum falsa martyria.*

4. On verra plus loin les noms des dix évêques priscillianistes qui furent jugés à Tolède en 400. Gams lui-même a été surpris de ce fait : « C'est, dit-il, un fait sans aucun précédent dans l'histoire de l'Église, que l'épiscopat d'une province ecclésiastique entière ait adhéré à la plus impure et la plus exécration de toutes les hérésies » (*K. G. Spaniens*, t. I, part. II, p. 384).

de la province, il était pour ainsi dire tout entier priscillianiste¹.

Un nouveau revirement se produisit dans l'opinion ecclésiastique, à un moment que l'on ne peut déterminer avec certitude, probablement à la mort de Théodose².

L'église d'Espagne était divisée en deux camps. Les évêques galiciens avaient contre eux la majorité de l'épiscopat, et notamment les évêques méridionaux. C'est surtout, en effet, dans les provinces de Bétique et de Carthaginoise que l'on restait résolument itacien³. Les deux partis se disputaient les sièges d'évêques. Deux évêques anti-priscillianistes, Rufinus et Minicius, sortirent plusieurs fois de leur province, qui paraît avoir été la Carthaginoise, pour aller faire des ordinations dans les provinces voisines, et y établir dans les églises vacantes des hommes de leur parti⁴. Il arrivait aussi que le clergé et le peuple de certaines paroisses favorables à Priscillien, ayant un évêque du parti adverse, rompaient avec lui, et prétendaient se rattacher à un évêque voisin⁵. Hydace, profitant du retour de l'opinion, tenta de se faire rendre son évêché de Mérida ; mais il ne put y parvenir⁶.

Les évêques itaciens tentèrent, vers 395 ou 396, un coup de force contre leurs adversaires. Ils décidèrent de se réunir en concile

1. Mansi, t. III, col. 1006 : *habentes hanc fiduciam, quod cum illis prope-modum totius Gallæciæ sentiret plebium multitudo*.

2. On sait seulement que Théodose en 392 était favorable aux priscillianistes (discours de Pacatus), et que le second concile de Saragosse est antérieur à la mort d'Ambroise (397).

3. Innocent I^{er}, Ep. III, cap. 1, § 2 (Migne, XX, 486), écrite en 402. « ... Quod Bætici vel Carthaginienses episcopi propter Galliciorum communionem a pace omnium discederunt... »

4. *Ibid.*, II-V, col. 489. Innocent ne nous dit pas que ces deux évêques fussent anti-priscillianistes ; mais il suffit, pour que cela apparaisse avec certitude, de remarquer qu'ils avaient été dénoncés au pape par l'évêque Hilarius, lequel était allé se plaindre à Rome des Itaciens intransigeants. Minicius était allé faire une ordination à Gerunda (Gerona) en Tarraconaise. C'est sans doute que les évêques de Tarraconaise étaient, dans la querelle, hésitants ou partagés. Il en devait être de même des évêques de Lusitanie ; on ne peut s'expliquer autrement l'indulgence des jugements de Tolède (voir plus loin).

5. Voir à la fin de la sentence de Tolède : *Fratri autem nostro Orlygno ecclesias, de quibus pulsus fuerat, pronunciamus esse reddendas*. (Mansi, t. III, col. 1007.)

6. Sulpice, *Chron.* II, 51, 6 : *nisi postea amissum locum repetere temptasset*.

à Saragosse, pour juger les galléciens. Ils étaient surtout impatients de frapper l'évêque d'Astorga Symposius, ancien ami de Priscillien. C'était Symposius qui, en sa qualité de métropolitain de la Gallécie, assurait à son parti la possession des évêchés de la province. Il était de plus le père du prêtre Dictinius, le principal théologien de la secte. A part les livres de Priscillien, il n'y avait pas, dans ces milieux curieux du lecture, d'ouvrages de piété plus goûtés que ceux de Dictinius¹.

La majorité des évêques d'Espagne, bien qu'elle eût déposé Ilace, suivit les Itaciens. Plusieurs furent déterminés par un motif qu'ils nous ont clairement indiqué. Trop d'hommes d'Eglise avaient eu part aux condamnations de Bordeaux et de Trèves, pour qu'on laissât s'achever² dans l'opinion publique la réhabilitation spontanée des condamnés. Un trop nombreux tribunal d'évêques avait reconnu en eux des ennemis de la foi, et les avait abandonnés aux magistrats et aux bourreaux du prince d'alors. Les reconnaître innocents, c'était avouer que l'épiscopat de Gaule et d'Espagne avait été composé principalement de juges iniques et de meurtriers. Condamné, il fallait que Priscillien fût coupable³.

Symposius s'était rendu au concile de Saragosse, mais après la session du premier jour, il renonça à se défendre devant des juges trop prévenus, et refusa désormais de comparaître. Le concile, en son absence, le déclara excommunié³, et condamna avec lui d'autres évêques de sa province⁴.

Les Galléciens firent appel de cette sentence à l'évêque de Milan et à l'évêque de Rome. Symposius et quelques-uns de ses suffragants prirent la route que Priscillien avait suivie en

¹ Leo M., Ep. XV, cap. xvi. Migne, LIV, 688.

² Sentence définitive de Tolède : atque ipse (Herenas) usque ad finem catholicum hunc esse dixisset, persecutionem ab episcopis passum. Quo cito omnes sanctos, jam plurimos quiescentes, aliquos in hac luce durantes, in judicio deduxerit in reatum.

³ Sentence de Tolède de 400. (Mansi, t. III, col. 1005 : *Post Cæsaraugustanum concilium, in quo sententia in certos quosque dicta fuerat, sola una die præsente Symphosio, qui postmodum declinando sententiam eans audire contempserat...*

Hérénas sans doute était des *certos quosque* mentionnés dans le texte ci-dessus. La sentence de Tolède porte immédiatement après l'arrestation qui le concerne : *Vegetinum in quem nulla specialiter dicta fuerat sententia...*

des circonstances semblables, et avec le même dessein¹. Ambroise les reçut favorablement; il consentit à faire une démarche pour obtenir le retrait des sentences, et mettre fin au schisme espagnol par la conciliation. Mais il imposa en retour aux Galléciens cette condition, qu'ils rayeraient de leur livres liturgiques les noms des condamnés de Trèves². Sachant aussi que la secte désirait vivement l'élévation de Dictinius à l'épiscopat, Ambroise ordonna « pour le bien de la paix », qu'il demeurerait simple prêtre. Ces conditions, que Symposius et ses suffragants s'engagèrent à observer, étaient fort douces, et l'on peut être assuré que si Ambroise eût tenu les priscillianistes pour gravement hérétiques, il n'eût pas conseillé aux catholiques espagnols de les admettre, avec leur rang d'évêques et de prêtres, dans la communion de l'Eglise. Le concile de Nicée avait posé la règle que la seule secte dont l'Eglise pourrait recevoir les clercs à réconciliation en leur conservant leurs ordres de cléricature, était celle des novatiens³. Mais tout le monde savait que le Credo des novatiens ne différait en rien de celui de l'Eglise, et qu'ils n'étaient à la vérité que des schismatiques. Pareille indulgence ne se fût pas justifiée à l'égard d'hérétiques véritables.

Ambroise écrivit aux évêques espagnols pour les exhorter, si les priscillianistes tenaient les engagements qu'il leur avait fait prendre, et se reconnaissaient coupables de manquements à la discipline, à les recevoir dans la paix de l'Eglise⁴. Le pape

1. Sentence de Tolède, Mansi, t. III, col. 1006 : *Et audissemus, cur non implessent conditiones, quas sibi ipsi, sancto Ambrosio præsente et audiente, posuissent...*

2. *...posuissent, patuit respondisse Symposium se a recitatione eorum quæ (leg. quos) dicebant martyres, recessisse, ac dehinc deceptum tentumque (leg. tentatumque) per plurimos, secus aliqua gessisse.*

3. Concile de Nicée, can. VIII (Bruns, pars I, p. 16). On devait leur imposer à nouveau les mains. La règle fut rappelée en 414 par Innocent I^{er}, qui spécifia qu'on ne pouvait faire bénéficier d'autres sectes de la même faveur. (Ep. XVII, cap. v, § 10. Migne, XX, 532.)

4. C'est pourquoi l'intervention d'Ambroise doit nous faire admettre que depuis l'an 385, où il déclarait les priscillianistes *devios a fide*, il en était venu à les juger plus favorablement. Peut-être devait-il ses nouvelles informations à la visite qu'il avait reçue, en 390, de quelques évêques gaulois qui avaient recouru à lui, sans doute des anti-féliciens (Ep. LI, 6. Migne, XVI, 1161) *propter adventum gallorum episcoporum synodus convenerat* (sur la date, Rauschen, p. 329). Cf. Concile de Turin, can. VI (réconciliation des anti-féliciens) : *juxta literas venerabilis memorie Ambrosii episcopi.*

Sirice jugea également que les sentences de Saragosse ne devaient pas être maintenues, et donna aux évêques espagnols les mêmes avis ¹. Mais les Espagnols de la majorité, considérant la cause des évêques priscillianistes comme entendue, ne cédèrent pas à ces conseils pacifiques. Le schisme se maintint encore trois ou quatre ans ².

La Gallécie resta fidèle à ses évêques excommuniés; elle eut, de 396 à 400 environ, une église séparée, dont Symposius était le chef. Ayant, après le second concile de Saragosse, à ordonner de nouveaux évêques, il les choisit parmi les priscillianistes ³. La volonté populaire l'obligea à donner l'institution épiscopale, malgré la décision d'Ambroise, à son fils Dictinius ⁴. Ardemment attachée au souvenir des martyrs de la cause, l'église d'Astorga ne prenait point son parti de ne plus entendre invoquer leur nom dans la liturgie de la messe. Symposius céda encore sur ce point aux instances du peuple, et de nouveau, en dépit de sa promesse, il « récita » les martyrs de Trèves ⁵.

Les avertissements répétés de Rome et de Milan fléchirent enfin l'épiscopat espagnol. L'empereur de son côté intervint pour garantir aux évêques de la majorité, s'ils reprenaient le procès des schismatiques, l'exécution des sentences de déposi-

1. Sentence de Tolède (Mansi, t. III, col. 1005) : *litteris tamen sanctæ memoriæ Ambrosii, quas post illud concilium ad nos miserat, ut si condem-
nassent quæ perperam egissent, et implessent conditiones, quas præscriptas litteræ continebant, reverterentur ad pacem (adde quæ sanctæ memoriæ Siricii papa suasisset)...*

2. La lettre de saint Ambroise au concile, à supposer qu'elle eût été écrite dans les derniers temps de sa vie, serait du commencement de 397. (Il mourut le 4 avril 397.) Toute la sentence de Tolède suppose qu'un délai assez long s'est écoulé depuis le concile de Saragosse et la réception des lettres d'Ambroise et de Sirice.

3. Sentence de Tolède (Mansi, III, 1006) : *Item Isonius nuper baptizatum Symphosio et episcopum factum... Vegetinus vero olim aucte Cæsaraugustanum concilium episcopus factus, similiter libros Priscilliani cum auctore damnaverat*. Ce dernier *olim* (il s'oppose au *nuper* qui précède, et prend un sens comparatif; plus anciennement) peut donner à penser que le second concile de Saragosse se tint plus tôt que je ne l'ai supposé.

4. Sentence de Tolède (Mansi, III, 1006) : *Ceterum extortum sibi de multitudine plebis probaret Symphosius, ut ordinaret Dictinium episcopum*.

5. Même texte, phrase citée plus haut : *patuit respondisse*, etc. Il me paraît certain, par ce texte, qu'il s'agissait d'une insertion, non dans la liturgie d'une messe spéciale, anniversaire par exemple, mais dans le corps même de la messe ordinaire. Symposius put se croire dégagé de ses promesses par l'échec de la tentative d'apaisement.

tion qu'ils pourraient avoir à prononcer¹. Les évêques consentirent, non sans regret, à tenir un nouveau concile, et à refaire le procès des condamnés de Saragosse. La ville choisie pour le concile fut Tolède². Dix-neuf évêques, parmi lesquels ne figuraient point les Itaciens intransigeants comme Minicius, Rufinus et Jean, se réunirent pour y siéger³. La présidence de l'assemblée appartient à Patruinus, évêque de Mérida et métropolitain de Lusitanie. Les Galléciens excommuniés, sur lesquels on allait avoir à prononcer une sentence définitive, étaient, à supposer que leurs noms nous soient tous connus, au nombre de dix; ils n'étaient assurément pas plus de douze⁴.

Chacun des accusés fut à son tour interrogé, et invité à prononcer l'anathème contre Priscillien et sa doctrine. Quatre évêques, Hérénas, Donatus, Acurius et Emilius, refusèrent de condamner leur maître. Hérénas affirma jusqu'au bout que Pri-

1. *Cod. Théod.*, XVI, II, 35. Cette constitution, datée de Ravenne, 43 fév. 400, rappelle qu'aux termes d'une loi de Gratien, tout évêque destitué par jugement conciliaire, s'il trouble l'église qu'il a antérieurement gouvernée, devra être relégué à 100 milles de sa cité. Je ne crois pas qu'elle puisse être rapportée à d'autres circonstances que le schisme espagnol.

2. Le concile avait été une première fois convoqué et les Galléciens cités à Tolède; mais cette première réunion n'aboutit pas; c'étaient, nous dit la sentence de Tolède, les Galléciens qui avaient décliné l'invitation. (Mansi, III, 1005-1006) : *etsi prius indictum in Toletana urbe concilium declinarant*. Sans doute on leur donna en 400 des garanties qu'on leur avait précédemment refusées.

3. Voir le texte des canons que le concile publia après la réconciliation; la liste des évêques présents est suivie de la mention : « isti sunt, qui et in aliis gestis adversus Priscilliani sectatores et hæreses, quam adstruxerat libellarem direxere sententiam. » (Bruns, pars I, p. 203.)

Le Patruinus qui signa le premier et présida l'assemblée était, non évêque de Tolède comme le veut Héfélé (t. II, p. 78), mais évêque de Mérida, et métropolitain de Lusitanie (Innocent, Ep. III, 5-8, Migne, XX, 491). On peut penser que Patruinus, élu évêque de Mérida au moment de l'abdication d'Hydace, ne devait pas être un Itacien intransigeant.

4. Il y avait parmi les évêques siégeant au concile deux galléciens : Exopérantius et (fort probablement) Ortygius. M. Mommsen a publié (*Chron. min.*, I, 573; après M. Delisle, *Notices et Extraits*, t. XXXII, partie I, p. 74, 1886) une liste des évêchés galléciens antérieure à la division de la Gallécie en deux provinces (Astorga et Lugo); cette liste doit être du V^e ou du VI^e siècle. On y compte 14 évêchés galléciens. Ainsi les *reliqui qui... duraverant* (Mansi, III, 1006) vaguement mentionnés par le concile ne pouvaient comprendre plus de deux évêques en outre des dix dont nous avons les noms.

cillien était toujours demeuré dans la foi, et que les évêques l'avaient persécuté sans raison ¹.

Les six autres évêques mis en cause, Symposius d'Astorga, Dictinius, Paternus de Bracara, Isonius, Végétinus, Antérius, et avec eux un certain nombre de prêtres, consentirent à désavouer Priscillien.

La plupart des procès-verbaux d'interrogatoire ont disparu; mais nous avons conservé l'interrogatoire de Symposius, qui était de beaucoup le plus important de la série. Symposius était en effet le chef de tout le groupe des accusés; il avait personnellement connu Priscillien; de plus ses suffragants Dictinius, Isonius et Antérius s'associèrent purement et simplement à ses déclarations, et répétèrent les termes de sa formule de désaveu ².

Un théologien de la majorité, le prêtre Donatus ³, avait rédigé un exposé, que nous n'avons pas, du système priscillianiste. On avait donné lecture de cette pièce aux accusés.

Symposius, interrogé à son tour, dit: « On vient de nous lire un parchemin ⁴, tiré je ne sais d'où, où le Fils est appelé *innascibilis*. Je condamne, avec l'auteur qui l'a exposée, la doctrine qui distingue deux principes des choses, et qui déclare le fils *innascibilis*. »

1. Sentence de Tolède (Mansi, III, 1006): *Herenas clericos suos sequi matuerat, qui sponte, nec interrogati, Priscillianum catholicum, sanctumque martyrem clamassent; atque ipse usque ad finem catholicum hunc esse dixisset* (leg. *dixit* ou *dixerat*), *persecutionem ab episcopis passum. Quo dicto omnes sanctos, jam plurimos quiescentes, aliquos in hac luce durantes, suo iudicio deduxerit in reatum. Hunc cum his omnibus, tam suis clericis, quam diversis episcopis, hoc est Donato, Acurio, Emilio...*

2. Mansi, III, 1005: Dictinius episcopus dixit: *Sequor sententiam domini mei et patris mei, et genitoris et doctoris mei, Symphosii. Quæcumque locutus est, loquor.*

III, 1006: Item Isonius... *hoc se tenere, quod in præsentî concilio Symphosius professus est, respondit.*

III, 1007 (dispositif de la sentence): *Symphosius autem... Quod observandum etiam Dictinio et Anterio esse decrevimus.*

III, 1005: Comasius presbyter dixit: *Non timeo frequenter dicere, quod semel dixissem, ut gaudeam (?). Sequor auctoritatem episcopi mei Symphosii; sequor sententiam senis. Sentio quod dixi: si jubetis, ex chartula relegam. Omnes id sequentur, qui voluerint vestro hære consortio.*

3. Mansi, III, 1005.

4. Mansi, III, 1004: « Symphosius episcopus dixit: *Juxta id quod paulo ante lectum est in membrana nescio qua, in qua dicebatur filius innascibilis, hanc ego doctrinam, quæ aut duo principia dicit, aut filium innasci-*

La réponse ne satisfit point les juges. L'accusé ne condamna pas expressément Priscillien, et il paraissait presque, par un détour de langage, condamner le prêtre Donatus. Symposius reprit sa phrase :

« Je condamne, avec son auteur, la doctrine dont on vient nous lire l'exposé. »

On insista encore. Il fallait condamner Priscillien nommément. Une discussion, dont notre extrait du procès-verbal dit rien, eut lieu ici entre l'accusé et ses juges. Symposius voulut point reconnaître que la doctrine qui « distinguait les principes des choses » fût celle de son ancien ami. On affirma, on le persuada presque, que Priscillien avait appelé son Fils *innascibilis*. Cela était vrai.

« Passez-moi votre feuille, dit-il. Je vais me servir de cette formule même de condamnation. »

Et, prenant la feuille, il déclara : « Je condamne tous les livres hérétiques. Je condamne en particulier la doctrine de Priscillien, en tant que, selon l'allégation contenue dans le procès-verbal qui vient de nous être lu, il a, dans un de ses livres, appelé son Fils *innascibilis*. Je condamne cette doctrine avec son auteur. »

Le concile se contenta de ce minimum de désaveu. Les évêques et ceux qui déclarèrent y souscrire furent maintenus dans le sacerdoce ou dans le clergé. Il est vrai qu'ils ne furent pas immédiatement réconciliés avec l'Église, comme Végétinus, qui avait prononcé une formule de condamnation plus satisfaisante :

bilem, cum ipso auctore damno, qui scripsit. — Item dixit : Ego sententiam recitavi, damno cum auctore. — Item dixit : Date mihi chartam in qua scriptum est : Ego damno cum auctore. Et cum accepisset chartulam, de scripto recitavit : Omnes libros hæreticos, et maxime Priscilliani doctrinam, juxta hanc hodie lectum est, ubi innascibilem filium scripsisse dicitur, cum ipso auctore damno. » — Je ne suis point d'accord avec Mgr Duchesne, *Hist. de l'Égl.*, t. II, p. 548, n. 2 : « Symposius, au même concile, répudia la doctrine des deux principes et celle du *Filius innascibilis*, mais avoua qu'il était réconcilié avec la secte. »

1. Sentence définitive, Mansi, III, 1006 : « Vegetinus vero olim », etc. (cité). Et plus loin : « Vegetinum autem, in quem nulla specialiter dictum erat ante sententiam (c'était peut-être le seul évêque gallécien qui, ayant paru à Saragosse, n'y eût pas été condamné), data professione, quando accepit, statuimus communioni nostræ esse reddendum. »

Paternus de Bracara avait, lui aussi, condamné Priscillien sans réserve. Mansi, III, 1006 : « In hanc vocem confessionis primus erupit, et secessit Priscillianus se scisse, sed factum episcopum (depuis Saragosse où il

s'en remettaient aux évêques de Rome et de Milan du réintégrer dans la communion catholique, quand il leur paraîtrait bon, Symposius, Dictinius, Isonius, Antérius et les évêques ou clercs qui avaient adhéré à la profession de foi d'Astorga¹. Mais on savait que les évêques de Rome et de Milan, qui avaient été les promoteurs du concile et travaillé depuis nombre d'années à rétablir en Espagne l'unité ecclésiastique, ne tarderaient pas à admettre dans la paix de l'église les coupables dont on leur avait remis le sort. Pour Hérédonus, Acurius et Emilius, le concile prononça qu'ils fussent déposés de l'épiscopat, et les clercs qui les avaient suivis du clergé².

La querelle du priscillianisme fut close en Espagne pas ce jour-là, qu'on pourrait appeler le compromis de Tolède. Il y eut, en effet, qu'un certain nombre d'évêques de Bétique et de Carthagoine s'indignèrent de la bénignité des sentences, et après l'avis de Vénérius de Milan et Innocent de Rome eurent prononcé la séparation définitive des Symposiens, déclarèrent se séparer de l'église qui avait reçu dans sa communion des hérétiques de ce genre³; en sorte que le schisme, réparé d'un côté, se rouvrit de l'autre. Mais le pape Innocent tenait durement les nouvellistes à l'écart; soutenu sans doute par Vénérius, il refusa aux évêques espagnols, si les sécessionnaires de Bétique et de Carthagoine ne s'amendaient point, à les priver de leurs

condamnés liberatum se ab ea lectione librorum sancti Ambrosii
sunt. » Il ne fut pas immédiatement réconcilié, mais obtint de pou-
voir communier avec Végétinus : « Sane Vegetinum cum Paterno solum
comunicare decrevimus. »

si, III, 1005, 1006 : « ...recepturi etiam (Paternum) in nostram
communione, cum sedes apostolica rescripserit. Reliqui, qui ex pro-
Gallæciæ ad concilium convenerant (non convenerant?) et in
sua semper communione duraverant, accepta forma a concilio
rescripserint, etiam ipsi in cœlestis pacis contemplatione consis-
sentes pari exemplo quid papa qui nunc est, quid sanctus
et Mediolanensis episcopus reliquique ecclesiarum rescribant
essent. » De même pour Symposius (inde expectabit communionem,
sed spes futuræ pacis acceperat), pour Dictinius et Antérius.
quant à la réponse du pape ou de Simplicius, ces évêques ne devront
pas d'ordination, pas plus de prêtre ou de diacre que d'évêque.

si, III, 1006.

cent, Ep. III, §§ 1 à 6. (Migne, XX, 486-490.) Lettre non datée, qui
est de 402-406.

— Priscillien.

sièges ¹. On a toute raison de croire que l'unité ecclésiastique de l'Espagne ne tarda point à se rétablir.

Nos documents sur le compromis de 400 sont pour nous bien instructifs. On voit que l'accusation, à la suite de controverses qui nous échappent, avait, avant même l'ouverture du concile, abandonné presque toutes ses positions anciennes. On ne demanda même pas aux Galléciens de condamner Priscillien comme adonné à la magie ². On ne parla plus des débauches sacrilèges de la secte. Restait, dans le *factum* de Donatus (qu'il eût ou non donné à Priscillien le nom de manichéen), l'imputation de manichéisme, ou du moins de dualisme : mais on dut, au cours des débats, renoncer à prouver à Symposius et à ses amis que Priscillien eût « distingué deux principes des choses ». Une seule charge résistait à la discussion, et il fallut estimer suffisant que les Galléciens condamnassent l'hérétique sur un seul point : il avait appelé le Fils *innascibilis*. C'était reconnaître d'une manière implicite que les autres chefs d'accusation étaient mal fondés, et particulièrement que Priscillien n'avait pas enseigné qu'il y eût « deux principes des choses ».

On retrouve, dans un des traités subsistants de Priscillien, l'épithète incriminée par le prêtre Donatus ; et peut-être est-ce dans notre passage même que Donatus l'avait relevée : « étant Verbe, il se fait chair ; étant invisible, il se fait voir ; étant *innascibilis*, il naît ; étant incompréhensible, il se laisse concevoir ³. »

Le mot *Innascibilis*, dans les traductions latines d'écrits théologiques grecs, était souvent employé pour traduire le mot grec ἀγέννητος, qui signifie *inengendré* ⁴. Or l'épithète d'*inengendré* n'était applicable qu'au Dieu Père. C'est pourquoi Hilaire de Poitiers avait écrit : « Il est très impie d'appeler le Fils *innasci-*

1. Innocent, Ep. III, § 6, col. 490.

2. Cependant ce grief fut rappelé dans la sentence (Mansi, III, 1006) « reperimus (Symposium) nullis libris apocryphis, aut novis scientiis quas Priscillianus composuerat, involutum. »

3. Priscillien, Tract, VI, p. 74, 12 : In salutem nostram verbum caro factus, dum invisibilis cernitur, innascibilis nascitur, incomprehensibilis adinetur...

4. Sur tout ceci, voir à l'Appendice IV, § 2.

bilis. » Mais il n'y avait pas, entre le mot grec et le mot latin, d'équivalence véritable ; et le mot *innascibilis*, à vrai dire, n'était répréhensible que pour autant qu'il traduisait un mot grec qu'il traduisait très mal. En lui-même, et pensé en latin, le mot ne veut pas dire *inengendré*, et contient, non l'idée de génération, mais l'idée de naissance¹ ; il signifie seulement que l'existence du Dieu-Fils n'a pas eu de commencement. Il n'y a pas de raison de croire que Priscillien, qui n'avait aucune connaissance de la théologie grecque, eût traduit mentalement le mot en grec, et lui eût donné la signification empruntée qui l'avait fait proscrire par Hilaire.

Si le prêtre Donatus en vint, pour motiver rétrospectivement les sentences d'exil, de confiscation et de mort prononcées quinze ans plus tôt à Trèves, à relever une incorrection de langage aussi vénielle, si les membres du concile furent enfin réduits à justifier le renouvellement de la condamnation par cet unique ou ce principal grief, c'est que les accusateurs, malgré d'attentives recherches, n'avaient découvert dans les écrits de Priscillien aucun indice sérieux d'erreur doctrinale. Le concile antipriscillianiste de Tolède nous fournit ainsi un dernier argument pour prouver la vanité des charges accumulées contre Priscillien. En se déclarant satisfait par la formule de désaveu que Symposius avait prononcée, le concile parut donner raison à l'opiniâtre Hérénas, qui avait affirmé jusqu'au bout que Priscillien était catholique.

Des évêques et des clercs galléciens cités à Tolède, les uns avaient abandonné la cause du priscillianisme, les autres devaient quitter leurs sièges ou leurs fonctions ecclésiastiques. Priscillien désormais n'avait plus de défenseurs avoués dans le clergé de l'église impériale. Il est vrai que beaucoup de gens, dans le nord-est de l'Espagne, et plusieurs même des clercs que l'on avait contraints de condamner sa mémoire, s'obstinèrent, à leurs risques et périls, à lire ses livres et à vénérer en lui un grand

1. *Innascibilis* traduisait *ἀγέννητος*, mot qui a été confondu très fréquemment avec *ἀγέννητος*. C'est une circonstance accidentelle, la confusion courante entre les deux quasi-homonymes grecs, qui a rendu le mot latin coupable.

docteur et un saint martyr¹. Mais la secte, qui ne put s'organiser en église séparée, ne subsista qu'à l'état de parti secret et persécuté. Le pape Innocent pouvait écrire que la doctrine détestable de Priscillien avait été condamnée « avec l'assentiment de toute l'Église », et saint Jérôme que l'hérésiarque, « frappé par le bras séculier, avait été reconnu coupable par la terre entière »².

1. Nos textes ne dénoncent pas l'existence d'une église priscillianiste, et ils interdisent même d'y croire. La police impériale ne toléra pas l'organisation de communautés schismatiques, et les priscillianistes restèrent dans l'église catholique. Augustin, *Contra mendacium*, 9 (C. S. E. L., t. XII, p. 484) : « propterea mentiuntur, ut eos nostros esse credamus. Anathematizant Priscillianum et ad nostrum arbitrium detestantur; ...exsecrantur priscillianistarum falsa martyria; catholicos episcopos, a quibus illa hæresis nudata, oppugnata, prostrata est, magnis efferunt laudibus... ne priscillianistæ inveniantur... — 11 Sed occultos lupos, inquit, indutos pellibus ovium et dominicum gregem latenter graviterque vastantes aliter invenire non possumus... Unde tot tantique manifestati atque damnati, et ceteri innumerabiles partim correcti, partim velut correcti et ecclesia miserante coacti sunt ? » Etc. Ces derniers mots doivent désigner des clercs ; peut-être même Augustin pense-t-il aux douteuses conversions obtenues à Tolède. — Lettre de Turibius, § 2 Migne, LIV, 693 : « ...præ uniuscuiusque studio et voluntate prava dogmata velut quibusdam hydrinis caputibus pullulare cognoscimus... et impiissime, quod est cunctis deterius, ad unum autem versis fidei sensibus convenitur.

2. Innocent, Ep. III, § 2 : Priscilliani detestabilis secta omnium merito detestanda et detestata. — Jérôme, Ep. CXXXIII, § 3 : et sæculi gladio, et cunctis christi fidelibus damnata.

APPENDICES

APPENDICE I

LES ÉCRITS DE PRISCILLIEN

(APOLOGIE, HOMÉLIES, CANONS)

Je crois pouvoir me dispenser de revenir, à propos des onze Traités découverts à Würzburg par M. Schepss, sur certaines questions préliminaires qui ont été parfaitement élucidées. Que ces petits ouvrages ont un seul et même auteur, et que cet auteur est Priscillien, les deux points me paraissent avoir été mis hors de discussion¹.

La question d'attribution résolue, reste la question de chronologie. Si l'on cherche à dégager de ces textes tout ce qu'ils peuvent nous apprendre sur l'histoire de leur auteur, on a d'abord à résoudre une série de petits problèmes qui portent, pour chacun des Traités, sur l'époque et les circonstances où il fut composé.

Quatre des onze Traités portent en eux-mêmes leur date : j'entends qu'ils se placent d'eux-mêmes dans l'une des quatre périodes entre lesquelles se divise pour nous la vie de Priscillien : avant le concile de Saragosse (380); entre le concile de Saragosse et le voyage à Rome (381 ou 382); entre le retour de Rome et la persécution ordonnée par Maxime (384); enfin du départ pour Bordeaux (384) à la fin du procès de Trèves (385). Le *Liber ad Damasum* (Tr. II), en effet, fut écrit pendant le voyage, soit à Rome même, soit au moment d'y parvenir². Les Traités IX et X, un fragment d'homélie et une homé-

1. M. Emil Michael (*Abhandlungen der Zeitschrift für katholische Theologie*, 1892, p. 692-706) a élevé des doutes peu sérieux sur l'hypothèse de l'attribution à Priscillien des onze Traités. M. Sittl (*Bursian-Von Muller's Jahresbericht*, tomes 59, p. 44 et 68, p. 267, 1890 et 1892) n'a contesté que l'attribution du troisième Traité (*Liber de fide et de apocryphis*). M. Schepss a opposé à ces deux contradicteurs une démonstration définitive *Pro Priscilliano*, dans les *Wiener Studien*, 1893, p. 128-147; à laquelle je me réfère purement et simplement.

2. Voir p. 41, 15-17. Les voyageurs ont déjà remis un placet au questeur, et attendu en vain sa réponse. Le livre a été écrit, au plus tôt, au

lie adressés *ad populum*, et le Traité XI (*Benedictio super fideles*) qui est une prière baptismale¹, sont évidemment postérieurs à l'élection de Priscillien à l'épiscopat, laquelle eut lieu immédiatement après le synode de Saragosse. Comme il s'écoula peu de temps entre l'élection et le départ pour Rome, que ce temps fut en partie occupé par des déplacements occasionnés par les incidents de Mérida, et que Priscillien, pendant cette courte période, n'a pu prêcher dans son église que rarement, ces trois Traités sont probablement postérieurs au retour de Rome.

Je réserve pour une étude séparée le troisième Traité (*Liber de fide et de apocryphis*), qui réclame d'assez longues recherches, et me propose ici de déterminer l'époque et les circonstances où furent composés le premier Traité (*Liber apologeticus*), les cinq premières homélies (Traités IV à VIII) et les *Canons* tirés des épîtres de l'apôtre Paul.

I

Le *Liber apologeticus*.

A) Le *Liber apologeticus* a été écrit au nom de plusieurs personnes. L'auteur y dit très souvent *nos*, jamais *ego*². Il dit une fois explicitement : « *Et hæc est omnium nostrum una sententia* » (p. 30, 11).

B) Les accusés qui présentèrent leur défense d'un commun accord dans le *Liber Apologeticus* n'étaient pas évêques, et ne comprenaient aucun évêque. Ils appellent quatre fois les évêques auxquels ils s'adressent : *beatissimi sacerdotes*³, et jamais *coepiscopi* ou *consacerdotes nostri*, comme disent les auteurs du mémoire au pape Damase (Traité II)⁴. Ils prennent à leur égard une attitude d'infériorité, et leur disent, au moment d'exposer leurs croyances : ce serait à nous de

moment de quitter la résidence impériale (Milan sans doute) pour se rendre à Rome.

1. M. Hilgenfeld, p. 53, note, cite en effet utilement, à propos de ce Traité, le canon 77 du concile d'Elvire (Bruns, pars II, p. 12) : « *Si quis diaconus regens plebem sine episcopo vel presbytero aliquos baptizaverit, episcopus eos per benedictionem perficere debebit* ». Cette *beneficio* était évidemment donnée par l'évêque à chaque baptême (Duchesne, *Origines du culte chrétien*, pp. 314-315). Le Tract. XI, commentaire développé du Symbole, est parfaitement adapté à la cérémonie baptismale.

2. Dans le Traité III, au contraire, Priscillien, qui ne parle qu'en son propre nom, dit *ego* beaucoup plus souvent que *nos*. (P. 46, 21 ; 47, 26 ; 50, 8 ; 51, 16 ; 53, 2 ; 53, 6 ; 53, 20 ; 54, 5 ; 55, 1 ; 56, 6 ; 56, 25.)

3. P. 3, 4 ; p. 12, 20 ; p. 14, 5 ; p. 33, 7.

4. P. 40, 8 ; p. 40, 21.

prendre de vous des leçons¹. Il est même à peine douteux qu'ils ne soient laïcs : en effet, ils parlent en les appelant « leurs frères » de deux laïcs, Tibérien et Asarivus², et ils déclarent adhérer à la profession de foi qu'ont précédemment faite lesdits Tibérien et Asarivus, avec d'autres personnes qu'ils ne nomment point : il conviendrait mal à des clercs de se réclamer d'une profession de foi de laïcs. Autre indice encore : tandis que les auteurs du *Liber ad Damasum* protestent de leur fidélité au Symbole de leur baptême et de leur ordination³, nos accusés invoquent seulement le Symbole de leur baptême⁴.

C) L'Apologie est adressée à un groupe d'évêques⁵. Ces évêques forment-ils un synode constitué ? Il y a lieu tout au moins d'en douter, car ils n'ont pas à juger eux-mêmes les accusés ; c'est par le témoignage qu'ils doivent rendre aux accusés qu'ils écarteront de ceux-ci une accusation malveillante ; c'est par le rapport qu'ils feront, sur le compte des accusés, à leurs frères dans l'épiscopat, qu'ils guériront le mal causé par les calomnieurs. Les accusés ne demandent pas aux évêques auxquels ils s'adressent un verdict d'absolution, mais seulement un témoignage et un rapport favorables. C'est là ce que nous apprennent les derniers mots de l'Apologie (p. 33, 7) : *Et ideo, beatissimi sacerdotes, si satisfactum, damnatis heresibus et dogmatibus et fidei expedita abseratione, et deo putatis et vobis, dantes testimonium*⁶ *veritati invidia nos malivolæ obtreccionis*

1. P. 6, 10 : « Et quia vultis nos ire per singula ut quod credimus eloquimur, licet nostrum sit studere de vobis. » Il est extraordinaire que M. Paret (p. 225), prenant cette déclaration comme ironique, y ait vu la preuve, unique et suffisante, que Priscillien était déjà évêque quand il écrivit l'Apologie.

2. P. 3, 7 : *Quamvis frequentibus libellis locuti fidem nostram hereticorum omnia doemata damnaverimus et libello fratrum nostrorum Tiberiani, Asarbi et ceterorum, cum quibus nobis una fides et unus est sensus...*

3. Sulpice Sévère (*Chron.* II, 31), dans l'énumération qu'il nous donne des personnes qui furent condamnées à Trèves, nous indique que plusieurs étaient clercs. Il faut entendre que les autres étaient laïcs. On lit en particulier : « damnatique Asarivus et Aurelius diaconus gladio, Tiberianus deemptis bonis in Sylinancim insulam datus. » Pour Tibérien, il est également cité par saint Jérôme (*De Vir. Ill.*, cxxiii, texte cité p. 11, n. 2), sans aucun titre ecclésiastique. Or on voit qu'il est nommé le premier dans la phrase de Priscillien.

4. P. 39, 14 : *secundum fidem symboli baptizatis et electis ad sacerdotium in nomine patris, etc.*

5. P. 31, 28 : *Nos autem venerabilis ecclesiæ dei corpus per symbolum ingressi...*

6. Voir ci-dessus, p. 200, n. 3.

7. « Donc, béatissimes évêques, si vous estimez qu'en condamnant les hérésies et les faux dogmes, en exposant et en barricadant notre foi, nous ayons donné satisfaction à Dieu et à vous, rendez témoignage etc. »

évêques, ces frères dans l'épiscopat auxquels le groupe d'évêques doit faire un rapport. Après avoir dit : « Vous connaissez, par vos yeux, toute notre vie... », ils ajoutent : « Cependant nous ne refusons point, pour rassurer aussi ceux qui nous ignorent,... de confesser de notre bouche la foi qui est dans nos cœurs ¹. »

F) Enfin nous savons que le personnage, ou l'un des personnages, qui avaient dressé contre les accusés la série d'imputations à laquelle ils répondent dans l'Apologie, était Itace, l'évêque d'Ossonoba ².

M. Paret, se rendant compte que l'Apologie n'avait pas été adressée à un concile et était sortie de circonstances toutes spéciales, a fait ici une hypothèse compliquée ³. Le décret impérial *contra Manichæos et pseudoepiscopos*, rendu après le Synode de Saragosse et les troubles de Mérida, était adressé à Hydace et lui donnait commission pour rechercher les coupables. Hydace à son tour aurait désigné parmi ses collègues des commissaires instructeurs, devant lesquels Priscillien et plusieurs de ses confrères auraient comparu ; l'Apologie aurait été prononcée devant ce tribunal d'enquête. — Il n'y a point d'exemple, dans les jugements ecclésiastiques du temps, d'une pareille procédure. De plus Priscillien, à l'époque où fut rendu le décret *contra Manichæos et pseudoepiscopos*, était évêque, et ni lui ni Instance et Salvien n'eussent à ce moment parlé comme des laïcs ; ajoutons que s'ils avaient été menacés par un

1. P. 4, 5 (suite du texte p. 4, 2, cité p. 202, n. 2) : ...sectemur, non abnuimus tamen, ut etiam ignorantibus nos satisfaceret, ne quis in nos male credens alteris (= alterius) inveniabili errore peccaret, non recusantes quin « ostenderemus ore quod credebamus in corde ».

2. P. 23, 22 : *Inter quæ* (qui fait voir que les accusations précédemment réfutées provenaient aussi d'Itace) tamen novum dictum et non dicam factum, sed et relatione damnabile nec ullo ante hoc heretico auctore prolatum sacrilegii nefas in aures nostras legens Itacius induxit... — Cf. p. 6, 17 : Illorum enim culpa est, qui, dum plura in Christi homines mentiuntur, prolixius nos respuere ea, quæ sibi met ipsis obiciunt, fecerunt.

M. Dierich (*Die Quellen*, p. 38) remarque après Paret (*Priscillian*, p. 196, 227) que les accusations auxquelles Priscillien répond ici sont plus graves et plus diverses que celles auxquelles répond le Tract. II, *Liber ad Damasum*. Donc le Tr. I serait postérieur au Tr. II. La conclusion ne s'impose pas. Dans le Tr. I, Priscillien répond à un factum d'Itace (lequel factum ne peut être l'Apologie d'Itace, comme le voudrait M. Dierich, puisque l'Apologie a certainement été écrite après la chute de Maxime, vers 389) ; dans le Tr. II, il répond aux accusations qu'Hydace a portées devant le pape. Nous n'avons qu'à admettre qu'Itace était plus violent qu'Hydace, dont il fut l'instigateur, ou bien qu'Hydace a jugé imprudent ou inopportun de prendre à son compte la totalité des accusations itaciennes. Sulpice nous dit (*Chron.* II, 51, 5-6) : Ydacijs, licet minus nocens. Cf. *Chron.* II, 50, 2-4. Au reste l'accusation est allée en se précisant ; en 385, on ne parlait plus que de manichéisme.

3. Paret, *Priscillian*, p. 259-260.

décret contre les manichéens et les faux évêques, ils se seraient défendus d'être de faux évêques, ce que ne font point les accusés de l'Apologie, et dans leur abjuration des hérésies auraient mis une insistance particulière (qu'on ne trouve point dans l'Apologie¹) à se défendre d'être manichéens². D'autre part encore, un événement aussi notable que la réunion de la commission imaginée par M. Paret ne pourrait avoir été omis dans le récit que Priscillien fait au pape Damase des événements de la querelle depuis le synode de Saragosse jusqu'à son arrivée à Rome, non plus que dans l'historique d'Itace-Sulpice; à vrai dire même, cet historique exclut formellement la comparution supposée³. Enfin il serait inexplicable que la supposée commission d'enquête eût été formée uniquement d'évêques favorables aux accusés.

L'hypothèse de M. Paret est donc à écarter. M. Hilgenfeld regarde comme « manifeste⁴ » que l'Apologie a été adressée au synode de Saragosse. Reportons-nous au récit que fait Priscillien dans le *Liber ad Damasum* : *Denique in conventu episcopali qui Caesaraugusta fuit, nemo e nostris reus factus tenetur, nemo accusatus, nemo convictus, nemo damnatus est, nullum nomini nostro vel vitæ crimen obiectum est, nemo ut evocaretur non dicam necessitatem sed nec sollicitudinem habuit*⁵. Ces mots n'excluent pas absolument, sans doute, l'hypothèse d'une justification écrite adressée au concile, mais ils la rendent improbable. D'autre part, on a vu que les dernières lignes de l'Apologie, et surtout les expressions : *dantes testimonium, referentes ad fratres vestros*, nous interdisent de croire que le groupe d'évêques auxquels l'Apologie est adressée fût un concile; l'affaire d'un concile eût été de juger, et non de rendre un témoignage ou de faire un rapport. Enfin s'il y eut, à Saragosse, des personnes dénoncées nominativement par Hydace et Itace⁶, ce furent certainement les personnes qu'ils prétendirent ensuite y avoir été condamnées, à savoir les deux

1. Cf. *Lib. Apol.*, p. 22, 43 à p. 23, 4.

2. M. Paret suppose, il est vrai, qu'Hydace avait tenu le rescrit secret. Mais il est très clair que sa commission extraordinaire n'eût pu citer des évêques qu'en vertu de ce rescrit et en le produisant.

3. P. 39, 47 à p. 41, 24. — Sulpice assure, d'après Itace, que sitôt le rescrit connu, les faux évêques s'évanouirent : (*Chron.* II, 47, 7) *non auxi judicio certare, sponte cessere, qui episcopi videbantur*.

4. Hilgenfeld, art. cité, p. 76-77.

5. Priscillien, p. 35, 45.

6. Ce que le texte de Priscillien n'interdit nullement de croire. Le *nemo reus factus*, le *nemo accusatus*, signifie que personne ne fut mis en accusation par le concile, et non que personne ne fut dénoncé par l'un des membres du concile.

Puisque les évêques à qui le *Liber Apologeticus* est adressé ne forment

évêques Instance et Salvien, et les laïcs Priscillien et Delphidius ¹. Or nous savons qu'aucun évêque ne figurait parmi les accusés qui se justifiaient dans l'Apologie.

Le récit de Priscillien à Damase va nous fournir une autre hypothèse, la seule, je crois, qui puisse répondre à toutes les particularités que nous avons relevées dans l'Apologie.

Lorsqu'à la suite du Synode de Saragosse un schisme se fut produit dans l'église de Mérida, Priscillien, Instance et Salvien se rendirent dans la ville pour ménager, entre l'évêque Hydace et le parti de laïcs qui avait déclaré se séparer de lui, une conciliation amiable. Hydace refusa de recevoir les trois évêques, et ils furent, en pleine église cathédrale, malmenés par ses partisans. *Nos tamen*, continue Priscillien, *quibus cordi pax erat, accipientes professionem laicorum, quam reprobare, quia esset catholica, non poteramus, ad omnes prope coepiscopos nostros, quid sacerdotalis reverentia passa fuisset, scripsimus, mittentes etiam gesta rerum et fidem professionum, nec hoc tacentes, quod multi ex his post professionem ad sacerdotium peterentur. Rescribitur ad nos dandum super ista concilium; credendum habitæ professioni, et sicut dedicationem sacerdotis in sacerdote, sic electionem consistere petitionis in plebe* ².

On voit quelle est la mission dont se chargèrent les trois évêques : faire tenir à leurs collègues espagnols la profession de foi des laïcs sécessionnaires (et sans nul doute excommuniés ³) de Mérida, afin qu'un prochain concile pût reconnaître la pureté de leur doctrine, les rendit à la communion de l'Eglise et leur permit l'accès au sacerdoce.

La profession de foi des laïcs de Mérida ne serait-elle pas notre Apologie, qui n'est, elle aussi, qu'une profession de foi de laïcs ⁴ ?

pas un synode de juges, mais un groupe d'amis, on doit rejeter l'hypothèse de M. Dierich (*Die Quellen*, p. 40) d'après laquelle le *Liber* était destiné au synode de Bordeaux de 384.

1. Sulpice Sévère, *Chron.* II, 47, 1-2.

2. Priscillien, p. 40, 19 à 27.

3. Ils déclaraient (Priscillien, p. 39, 27, avec la correction *laicis* pour *clericis* que j'ai proposée p. 139, n. 3) s'être eux-mêmes séparés de leur évêque. Il est clair que leur évêque de son côté les tenait pour hérétiques (p. 40, 5: *si illis suspectus Hydatus esset*) et les avait excommuniés. Il n'y aurait pas eu lieu, sans cela, de leur demander leur *professio*.

4. De laïcs, on l'a vu. Profession de foi, l'Apologie elle-même nous déclare qu'elle n'est pas autre chose : cf. p. 3, 12: *...Tamen etiam nunc, quia id vultis, sicut scriptum est « parati semper ad confessionem omniposcenti nos rationem de fide et spe quæ est in nobis », lacere noluimus quod jubetis.* — P. 14, 13 (c'est le terme même du *Liber ad Damasum*, p. 40, 22, *fidem professionum*): *si etiam in his professionis nostræ fides quaeritur...* — P. 33, 8: *fidei expedita abseratione...*

Priscillien désignait le mémoire justificatif que lui remirent les Méridiens par les mots *fides professionum*; les accusés de l'Apologie déclarent donner, dans l'Apologie, leur *professionis fides* collective. La profession des laïcs de Mérida fut, comme l'Apologie, adressée à un groupe d'évêques (Priscillien, Instance et Salvien), qui ne formaient pas un concile, et justement pour être annexée au rapport (lequel eût dû être appelé *testimonium* ou *relatio*) que ces trois évêques devaient faire aux autres évêques d'Espagne. Priscillien, Instance et Salvien connaissaient bien les laïcs de Mérida, ils n'avaient eux-mêmes aucun doute sur leur orthodoxie, et leur demandaient de leur certifier ce qu'ils tenaient déjà pour assuré (*quia vultis etiam nos vobis probare quod nostis*). Remarquons en outre que l'identification proposée nous permet de mieux comprendre une des phrases relevées tout à l'heure: *ad hæc enim, ut ipsi novistis, peractis omnibus humanæ vitæ experimentis tamquam in portum securæ quietis intravimus* (p. 4, 11). — *Ut ipsi novistis*, « comme vous le savez vous-mêmes », doit signifier ici, si l'on accepte l'identification, que Priscillien, Instance et Salvien ont fait, eux aussi, les mêmes expériences séculières que les laïcs de Mérida, et trouvé, eux aussi, le même refuge dans la vie religieuse. Enfin il est certain que Priscillien, qui dit seulement à Damase que les laïcs de Mérida lui ont remis leur profession, a dû la leur demander, puisqu'avant de partir pour Mérida il avait reçu de Symposius et d'Hygin le conseil de se faire remettre cette profession ¹.

Ainsi cette situation respective si particulière des plaideurs de l'Apologie et des évêques auxquels ils s'adressent, nous n'avons pas à la reconstituer par hypothèse comme M. Paret; l'histoire de la querelle nous la fournit toute réalisée.

J'ajoute que l'expression de *schismatiques* (*scismatici* ² et *scismaticus* ³) plusieurs fois appliquée dans l'Apologie aux adversaires des

1. P. 40, 4: Rescriptum est, ut verbis ipsis loquamur: quantum ad laicos pertineret, si illis suspectus Hydatius esset (c'est-à-dire: si Hydace les soupçonnait) sufficeret apud nos sola de catholica professione testatio.

2. P. 10, 24: Quod legens impurus scismaticorum sensus advertat, et, si converti potest et potest non perire, non pereat... — P. 26, 2: Si enim scismaticis non facimus scandalum...

3. P. 27, 26: Convertere itaque aliquando, infelix scismatice, convertere et nomen domini, quod omnis etiam ferarum et bestiarum natura timuit, expavesce, quia scriptum est: « Oportet quidem scandala esse, sed vix illi per quem facta fuerint (Matth., xviii, 7); utinam enim aut callidus esses aut frigidus, sed quoniam tepidus es, evomeris ab ore domini (Apoc. iii, 15-16) ». ...Si quis autem aliter sentit, « portabit iudicium, quicumque ille (Gal., v, 10) ». — Le *utinam enim*, et tout ce qui suit, me paraît exprimer très bien les sentiments que devaient éprouver les confrères à l'égard d'Hydace.

cusés et particulièrement à leur adversaire principal, convient parfaitement à ce que nous savons de l'état de l'église de Mérida. Il y avait schisme, en effet, et les laïcs excommuniés devaient lire que ce schisme était l'œuvre de leurs adversaires, et principalement de leur évêque.

Il n'est pas surprenant que les laïcs de Mérida aient eu pour accusateur, comme nous l'avons vu des plaideurs de l'Apologie, l'évêque d'Ossonoba Itace. C'était assurément leur évêque, Hydace, qui avait dû les déclarer hérétiques; mais les motifs de cette sentence pouvaient se trouver exposés dans une diatribe de l'évêque d'Ossonoba. Nous savons d'une part qu'à partir du concile de Saragosse Hydace et Itace menèrent de concert la campagne contre les confrères, et d'autre part nous devons penser que l'inventeur de tout le système d'accusation fut Itace, qui lui donna plus tard sa forme achevée dans le livre où ont puisé Jérôme et Sulpice.

On objectera à l'identification proposée que le *Livre apologétique* est certainement, comme M. Schepss l'a prouvé des onze *Traité*s, l'œuvre de Priscillien. Or Priscillien, après son élection à l'épiscopat, n'était point de ces laïcs de Mérida qui firent une *professio*, et c'est même à lui, en même temps qu'à Instance et à Salvien, que cette *professio* fut adressée. Mais il n'y a aucune difficulté réelle à croire qu'il en ait été tout ensemble le destinataire nominal et l'auteur. Sa cause se confondait, aux yeux de toute l'église d'Espagne, avec celle des laïcs de Mérida, et l'apologie de ces laïcs était aussi son apologie. Étant sans doute, de tous les confrères, le plus savant en théologie et le plus habile à la discussion, il est fort naturel qu'il se soit chargé lui-même de défendre la confrérie, devant tout le corps épiscopal, contre des accusations publiques et qui dépassaient de beaucoup le petit groupe schismatique de Mérida.

Autre objection. Priscillien parle dans son *Liber ad Damasum* de la profession de foi des Méridans comme de l'ouvrage d'un autre. Il en dit (p. 40, 19) : *Nos tamen... accipientes professionem laicorum, quam reprobare, quia esset catholica, non poteramus...* — Il y a simplement dans ce mot du Mémoire à Damase, si l'hypothèse est vraie, quelque mauvaise foi; Priscillien n'avoue pas qu'il avait rédigé lui-même la *fides professionum* qu'il se fit remettre par ses amis de Mérida, et il donne même le change sur ce point. L'objection ne porterait que si l'on était assuré de la véracité absolue de Priscillien. Et encore faudrait-il remarquer que le *Nos tamen* est dit, en même temps que par lui, par Instance et Salvien, qui n'étaient pas les auteurs de la *fides professionum* ¹.

1. On pourrait au reste supposer qu'il se borna à refondre une *professio*.

Il est presque incroyable qu'il se soit présenté, dans la vie de Priscillien, une seconde occasion à laquelle aient pu s'adapter exactement les particularités relevées dans le petit livre. J'ai admis, dans le corps de ce travail, que la *fides professionis* collective qui nous est parvenue sous le titre de *Liber apologeticus* était la *fides professionum*, destinée à être soumise aux évêques d'Espagne, des laïcs priscillianistes de Mérida. J'ai été amené par suite à lui assigner une date très voisine du concile de Saragosse. Il aura été composé à la fin de l'année 380, au plus tard aux premiers mois de 381.

Autre conséquence de cette identification : le système d'Itace sur la doctrine de Priscillien, dont on trouve des traces certaines dans notre *Liber apologeticus*, aura été construit dès le lendemain du concile de Saragosse, si ce n'est même avant ce concile.

Dernière remarque : nous ne savons en quelle ville Priscillien a vécu avant son élection à l'évêché d'Avila. Comme, aussitôt après son élection, il court prendre la défense des confrères de Mérida, qu'il est assez sûr d'eux pour écrire leur *Apologie*, il est vraisemblable qu'il avait jusqu'alors résidé à Mérida, métropole de la province à laquelle il appartenait comme évêque. C'est à lui, plutôt qu'à Instance et Salvien qui étaient déjà évêques depuis assez longtemps (Sulpice, *Chron.*, II, 46, 7), que s'adresse le mot des laïcs de Mérida (p. 4, 3) : *licet in oculis vestris sit omne quod vivimus*.

II

Les homélies IV-VIII.

Les Traités IX et X portent, dans le manuscrit de Würtzbourg, le titre : *Ad populum (I et II)*, et le Traité XI : *Benedictio super fideles*. Ces trois morceaux, les derniers du recueil, nous sont donc donnés par l'inconnu qui a constitué notre recueil comme destinés à l'auditoire d'un culte public, sans doute à l'église d'Avila. Les titres des Traités IV à VIII, par contre, ne se rapportent point à l'auditoire en vue duquel ils furent composés, mais aux fragments de l'Écriture qui en ont fourni le texte : *Tractatus paschæ* — *Tractatus genesis* — *Tractatus exodi* — *Tractatus primi psalmi* — *Tractatus psalmi tertii*. L'opposition de ces deux séries de titres a paru, non sans vraisemblance, créer une présomption pour que les cinq homélies IV à VIII aient été prononcées, non devant la communauté entière d'une église, mais dans un

remise par les laïcs, ou au contraire que les laïcs remirent la main à un projet de *professio* qu'il leur aurait proposé, etc.

les ces conventicules que nous fait connaître le concile de Saragosse. On voit que si cette hypothèse était reconnue fondée, on devrait admettre comme très probable que les homélies IV à VIII sont antérieures à l'élection de Priscillien à l'épiscopat.

M. Hilgenfeld (p. 53) pense en effet que ces homélies ont été composées par Priscillien, investi de l'archaïque fonction de *doctor*¹, pour un cercle restreint de confrères. Les textes qu'il allègue sont les suivants :

a) Priscillien, Tr. V, p. 58, 6 : *Quia in hoc positi sumus, ut sensus vestros... in noxam lucem religiosa docendi exhortatione laxemus.*

Un évêque peut fort bien dire à son auditoire qu'il l'exhorte et l'enseigne, et qu'il a pour office de l'enseigner. Rien ici n'implique que l'orateur soit un *doctor*.

b) Textes attestant que les homélies ont été précédées d'une *lectio* : On sait par le premier canon de Saragosse que les priscillianistes faisaient dans leurs conventicules des lectures de la Bible (p. 65, 2 *sensum lectæ lectionis* ; p. 67, 12 : *lectæ lectionis*, etc.).

Ces allusions à la *lectio* ne prouvent rien. Au iv^e siècle comme aujourd'hui, évêques et prêtres prêchaient toujours après une lecture de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Au commencement de la plupart des sermons de saint Augustin, on trouvera la mention qu'une *lectio* vient d'être faite.

c) Priscillien, dans les homélies IV à VIII, s'adresse à ses auditeurs de la manière la plus cordiale. Il les appelle (Tr. IV, p. 58, 5) *dilectissimi in deo* ; (Tr. IV, p. 58, 24) *dilectissimi* ; (Tr. IV, p. 64, 4 et Tr. VII, p. 85, 3) *dilectissimi fratres* ; (Tr. V, p. 67, 8) *dilectissimi mihi* ; Tr. VIII, p. 88, 5) *charissimi*. Or on ne retrouve point ces termes d'affection dans les Traités IX à XI, destinés au public. — Il n'y a pas à s'étonner que Priscillien ne s'adresse pas à ses auditeurs dans le Traité XI qui est une prière, et qu'il ne les appelle ni *charissimi* ni *dilectissimi* dans le IX^e, qui est un fragment d'une page. Reste le Traité X. Mais il fallait remarquer que le Traité VI ne contient pas plus que le X^e d'épithètes affectueuses : l'absence de ces épithètes peut être, dans l'un et dans l'autre, toute fortuite. On trouverait facilement chez des prédicateurs de l'époque des sermons entiers où les termes tels que *fratres*, *charissimi*, etc., n'apparaissent pas par exemple le sermon VII^e de saint Augustin). Par contre les termes de ce genre sont très fréquents dans des sermons d'évêques, composés pour le grand public (*charissimi*, Augustin, *Sermo LXXVIII*, 1,

1. Conc. Caesaraug., can. VII : *Ne quis sibi nomen doctoris imponat, et per has personas quibus concessum est, secundum id quod scriptum est.*

LABUT. — Priscillien.

Traité IX et X, il y aurait une manière fort simple de l'expliquer. Tandis que dans les cinq premières homélies les premières lignes de l'exorde contiennent une claire indication du fragment de l'Écriture qui vient de fournir la *lectio*, il faut aller assez avant dans le Traité X (voir p. 95, 11, quatrième page du Traité) pour y découvrir que le texte de l'homélie est le psaume LX. On peut supposer que le Traité IX, dont nous ne possédons qu'une page qui paraît avoir été la dernière, présentait au début la même particularité. L'éditeur de Priscillien (si l'explication que je propose est acceptée, on devra admettre que Priscillien n'a pas publié lui-même ses homélies ; ce qu'elles ont d'inachevé dans la forme le donne d'ailleurs à penser) a pu, quand le texte du discours lui apparaissait avec évidence, leur donner un titre tiré de ce texte même (*Tractatus Paschæ*, *Tractatus Genesis*, etc.), et intituler d'une manière vague les discours dont il ne reconnaissait pas le texte : *Tractatus ad populum*.

Il paraît, pour conclure, impossible de découvrir entre les Traités IV à VIII d'une part, et les Traités IX à XI de l'autre, de différences appréciables dans les formes oratoires, non plus que dans le choix des textes commentés ou dans la méthode d'interprétation ; aucun indice ne semble permettre d'attribuer ces deux groupes d'homélies à deux genres d'auditoires différents. Il nous serait sans doute précieux de savoir que le manuscrit de Würzburg nous eût conservé quelque monument des origines mêmes du priscillianisme, quelque allocution prononcée dans ces conventicules où les premiers confrères, que l'on n'avait point encore dénoncés comme manichéens et gnostiques, s'assemblaient pour la lecture et la prière. Mais il est très improbable qu'aucun des onze Traités soit antérieur à l'élévation de Priscillien au siège d'Avila.

On songera à tirer argument, pour établir que tous les *Tractatus* ont été prononcés par Priscillien déjà évêque, du nom même de *tractatus* qui leur est donné par le manuscrit. Le mot de *tractatus*, quand il était appliqué à une homélie orale (et non pas à un traité écrit), avait quelquefois la valeur d'un terme technique qui désignait le sermon de l'évêque, précédé et suivi d'une *salutatio populi in nomine Dei*. Ceci est expressément indiqué par Optat (*De schism. Donat.*, VII, 6 ; Migne XI, 1094) : *Et locutum eum (Macarium) esse aliquid in populo constat, sed insinuandæ alicujus rei causa, non tamen tractandi, quod est episcoporum* (et la suite). Mais cet emploi des mots

1. J'ai trouvé ce texte dans Monceaux, *Afrique chrétienne*, t. III, p. 367.

M. Monceaux en tire argument pour établir que Zénon de Vérone était évêque.

tractatus et *tractare* paraît spécial à l'Afrique ¹. Des sermons du prêtre Jérôme portent le titre de *Tractatus sive Homiliae in psalmos* ²; lui-même les appelle *tractatus*, et cite des *Tractatus* de plusieurs personnages tels que Rhodon et Piérius, qui n'ont jamais été évêques ³.

III

Les Canons de l'apôtre Paul.

On croit reconnaître, dans les *Canons tirés des épîtres de l'apôtre Paul*, des allusions à des persécutions déjà subies, à des périls encore menaçants : « Les membres de l'Eglise (*ecclesiastici*), dit le Canon XLVI, ne doivent point, pour leur défense, recourir aux tribunaux publics, mais seulement aux tribunaux d'église ⁴ » : l'auteur songe peut-être ici aux adversaires qui, déboutés par le concile de Saragosse, avaient recouru à l'autorité publique. Les déclarations des Canons LXXXI, LXXXV, LXXXIX ⁵, sont d'un homme qui croit avoir déjà « souffert pour le Christ ». Dans le Canon LXXXIX surtout, on perçoit bien un accent personnel, marqué par le *qui nunc eos tribulant*, où *nunc* est ajouté au texte de l'Épître (II Thess., 1, 6). — Le Canon LXIII semble l'expression discrète de la gratitude de Priscillien envers les per-

1. Il est très net dans Cyprien, Ep. LVIII, 4; Ep. LXXVII, 1; *De opera et eleemosynis*, 12; cf. *Vita Cypriani*, 18.

2. Éditées par Dom G. Morin, *Anecdota Maredsolana*, vol. III, n, 1897. — *Tractatum in Psalmos series altera*, vol. III, m, 1898.

3. V. Lejay, *L'héritage de Grégoire d'Elvire*, Rev. Bénédictine, oct. 1908, p. 3 du tirage à part. — « Le mot convient surtout à ces expositions familières de l'Écriture, à demi improvisées, où le prédicateur suit le fil du texte sans prétendre à l'éloquence ni à la profondeur. »

4. Can. XLVI p. 129 : *Quia ecclesiastici non debeant ob suam defensionem publica adire judicia sed tantum ecclesiastica, nihilque inique judicare ac duorum vel trium testimonio rem probare, quia sancti mundum et angelos judicabunt.*

5. Can. LXXXI, p. 143 : *Quia christiani in passionibus gaudere debent, scientes donum dei esse quod credunt : nam pro Christo pati aeterna merces erit.* — LXXXV : *Quia judicium dei erit justo judice Christo, ubi recipiet unusquisque secundum opera sua, conscientia rationem etiam de cogitatione reddente, omniumque criminum rei dei judicantis experientur examen.* — LXXXIX : *Quia praesens mundi hujus felicitas non solum ut heretis sed ut nociva et maligna spernenda est et quia sapientia ejus stultitia sit, in quibus et nos aliquando conversati, inquit, sumus ; novissimam vero destruendam mortem, cum justi de eis qui nunc eos tribulant vindictam domino fuerint consecuti.* Cf. Paret, p. 64, n. 1 : « Eine Martyriumsnung ist über die letzte Canones ausgebreitet. »

sonnes telles qu'Euchrotia, qui ont volontairement partagé ses tribulations et ses périls ¹.

Dans plusieurs des premiers Canons (III, V, VI, VIII ²) se marque l'intention de contredire les erreurs du manichéisme. C'est sans doute que Priscillien a voulu se défendre lui-même du soupçon de manichéisme, et marquer nettement que son austère prédication morale, malgré certaines apparences exploitées habilement par ses adversaires, ne reposait point sur une cosmologie dualiste.

Mais les indices tirés du texte des Canons sont malgré tout incertains. Même dans les dernières sentences, où l'expression des sentiments d'un persécuté paraît s'ajouter si distinctement au résumé des *testimonia*, on pourrait à la rigueur ne voir qu'une analyse impersonnelle. Si nous observions encore que les Canons sont l'œuvre la plus audacieuse de Priscillien, et marquent chez lui un progrès dans la singularité, cette remarque générale prêterait à la même objection : l'auteur des Canons a-t-il été autre chose qu'un simple interprète, a-t-il voulu faire des quatre-vingt-dix thèses un code et un programme ?

A peine le prologue du livre offre-t-il quelques indices complémentaires. Priscillien se dit *multis occupatus necessitatibus* : il eût pu le dire étant laïque. — Il parle, à l'inconnu auquel est adressé le Prologue, en homme qui a l'habitude d'être consulté et écouté ; son autorité est sûre d'elle-même : mais si Priscillien, avant d'être évêque, fut un chef de groupe, il a pu prendre dès alors un pareil ton. — Il est plus instructif de constater que l'auteur du Prologue a des ennemis, puisqu'il a soin de dire qu'il ne veut de mal à personne (*nulli existens inimicus*) ; ainsi la querelle a commencé, et l'on est, au plus tôt, aux abords de 380. On est aussi frappé de constater que Priscillien appelle ses adversaires *errantes* et *hæretici* : comme ces adversaires ne peuvent être que les Itaciens, la scission entre son parti et le parti adverse s'est donc aggravée depuis l'Apologie méridane, et même depuis le *Liber ad Damasum*. Enfin il y a eu, entre lui et ses adversaires, une controverse sur les épîtres de Paul (p. 111, 1 : *ipsas scripturas in medio positas*). Or il n'y a pas trace de cette discussion spéciale dans l'Apologie et le *Liber ad Damasum*.

1. Can. LXIII : Quia cervices suas quidam pro apostolo supposuerint, quibus gratias agit non solum ipse sed et universæ ecclesiæ, quas etiam in domibus propriis susceperunt.

2. M. Paret (p. 8-72) a essayé de démontrer que l'objet constant et presque unique des canons était de réfuter les thèses du manichéisme. Beaucoup de ses interprétations sont évidemment forcées. Il faut voir simplement dans les canons un résumé systématique de la doctrine de saint Paul, le maître préféré de Priscillien.

Ainsi tous les indices chronologiques relevés soit dans les Cai soit dans le Prologue, concordent à reporter la composition du en 382-384. Mais chacun de ces indices est insuffisant. La approximative de 382-384 ne peut être donnée que comme prob

APPENDICE II

LE LIBER DE FIDE ET DE APOCYPHIS (TR. III) ET LES APOCYPHES DE PRISCILLIEN

I

La condamnation des apocryphes.

Le *Liber de fide et de apocryphis* est une protestation contre un jugement déjà rendu, qui interdisait aux fidèles la lecture des apocryphes ¹. Les allusions à cette sentence abondent dans tout l'écrit : p. 46, 7 : *alteris prophetis ad occasionem justæ damnationis ascribitur*. — 46, 8 : *damnari cum prophetis malumus*. — 47, 13 : *Si enim... plus legisse peccare est...* — 47, 19 : *Si quis ille est inter hujusmodi qui ista damnaverint*. — 49, 20 : *in eo quo reprehendimur*. — 50, 2 : *Si extra canonem tota damnanda sunt... vel damnatorum testimonium recipitur*. — Cf. 51, 8 ; 52, 25 ; 54, 25 ; 55, 18 ; 56, 3 ; 56, 19, etc. Du commencement à la fin du livre, le ton est celui d'une protestation. Priscillien y parle comme un homme à qui l'on impose une règle qui révolte sa conscience : p. 47, 26 : *Non possum autem dicere quod loqui cogor...* — 49, 29 : *Non enim possumus dicere deum non dixisse quod eum dixisse apostolus dixit...* — 49, 8 : *Hinc una ex parte indocta urget insania...; hinc ex parte altera divinum urget eloquium*. — Tous ces passages, et d'autres encore, ne laissent aucun doute qu'il n'y ait eu, sur la question des apocryphes, une sentence prononcée. Priscillien ne demande pas qu'on autorise les livres extra-canoniques : il ne se défend pas davantage lui-même d'en faire un usage coupable : il s'indigne qu'on les ait interdits ².

Sur l'origine de cette sentence, et sur les intentions qui l'avaient dictée, notre texte nous fournit quelques indices. La décision se donnait comme rendue dans un esprit de conciliation *constituendæ*

1. Ce point a été bien vu par M. Paret (p. 170) et contesté à tort par M. Hilgenfeld p. 68.

2. Cette condamnation, portée du vivant de Priscillien, peut être celle à laquelle fait allusion la *Sentence définitive* de Tolède, en 400 : *Ne quis... collectiones faciat per mulierum domos, et apocrypha quæ damnata sunt legant* (Mansi, III, col. 1007).

pacis gratia), et on l'avait appelée *consultatio*, et encore *consilium*¹. Mais Priscillien ne se fiait pas aux déclarations pacifiques de ses adversaires : les auteurs de la condamnation avaient cherché, suivant lui, à satisfaire des rancunes, à tirer vengeance de lui et des siens (p. 45, 41 : *dum in ultionem simultatum sententia tenditur*) ; le désir de nuire leur tenait plus à cœur que la foi (p. 53, 3 : *his qui calumnias potius quam fidem diligunt*). Nos textes narratifs sur l'histoire de Priscillien ne font pas mention de cette sentence. En quelle période de sa vie faut-il la placer ?

II

*La condamnation des apocryphes est postérieure
au Liber ad Damasum.*

Pourquoi ni Priscillien, ni Itace (au moins dans le résumé que Sulpice donne de son livre), ne citent-ils cette condamnation, qui pourtant a eu de l'importance dans la querelle ? Le fait serait tout expliqué, si la condamnation avait été prononcée après le voyage de Priscillien en Italie, après la fuite d'Itace en Gaule : Priscillien n'en aurait pu parler dans son *Liber ad Damasum*, écrit à Rome ; Itace n'en aurait dû rien dire dans son *Apologie*, où il n'avait pas à parler des événements survenus pendant son absence.

Priscillien, au moment où il compose le *Liber ad Damasum*, a-t-il connaissance de la condamnation ? Il y écrit, sur la question des apocryphes :

Nam si et de scribtoribus quibusdam, quas Hydatius de armario suo proferens in calumniosas fabulas misit, queritur de nobis sententia, id nobis cordi est et semper fuit, ut omnia in scribtoribus sub cujuslibet apostoli profetæ episcopi auctoritate prolatis, quæ Christum deum dei filium profetant aut prædicant, et consentiunt canonis evangelii vel profetis, non posse damnari ; quæ autem contra canonem et contra fidem catholicam sentiunt vel loquuntur, cum omnibus doctoribus discipulisque damnanda, quia scriptum est... (I. Joh., iv, 2, 3 ; I. Cor., xii, 3). Nec enim nos damnari debemus qui catholici sumus, si scribtoras de deo

1. P. 45, 10 : *Qualiter consultatio potius quam tumultus, consilium quam temeritas, fides quam perfidia dicitur, ubi, dum in ultionem simultatum sententia tenditur, prædicens deum propheta damnatur ?... Aut quæ constituendæ pacis est gratia...* etc. M. Paret (p. 170) a fait ici une singulière méprise. *Tumultus* signifie évidemment : bouleversement des idées ou des croyances. Paret, qui croit à une décision conciliaire, traduit et commente : « Es war tumultuarisch hergegangen ; die Versammlung hatte sich von einer Minorität überrumpeln lassen. »

loquentes secundum se haeretici falsaverunt : de quibus et ipse Hydatius, qui se minus purgans infamari per hæc mavult quos metuit audiri, in concilio Caesaraugustano sic ait : « damnanda damnentur, superflua non legantur. » In quo corona tua perspicit moris illius esse, si quorum una sententia est fides dicatur esse diversa... Si de scripturis aliud nec sentire possumus nec debemus¹...

Hydace a donc posé, à Saragosse, la question des apocryphes. Il a sollicité la condamnation de « certaines écritures ». Mais il ne l'a pas obtenue. En effet, les canons subsistants du concile ne portent pas trace de cette condamnation. On a supposé que ces canons étaient incomplets sur ce point². Mais comment Priscillien, qui sait le pape en rapports avec ses adversaires et s'attend à être questionné par lui sur la question de ses écritures, aurait-il passé sous silence cette décision ? Si le concile avait condamné les apocryphes, ce n'est pas sur les déclarations d'Hydace ou sur ses *calumniosæ fabulæ* que Priscillien devrait s'expliquer, mais sur la sentence synodale. Le *nec possumus nec debemus*, écrit au lendemain d'une sentence canonique contraire, pour ne pas être une déclaration de révolte, voudrait au moins être commenté. Quelles qu'aient été les raisons pour lesquelles le concile aura réservé la question soulevée par Hydace (manque d'informations sur certains livres, importance majeure d'un débat qui suppose une décision sur la composition du Canon, etc.), il semble clair qu'au moment où Priscillien adressa son mémoire au pape Damase, la question restait ouverte³.

Les apocryphes auront donc été condamnés dans la période de la vie publique de Priscillien que nous connaissons le moins, en 382-384. D'autres indices concordent avec cette conclusion. Les ennemis de Priscillien n'ont plus seulement, comme en 380, des inimitiés à satisfaire (p. 33, 14 : *inimicitias persequuntur*) ; ils ont une vengeance à prendre (p. 45, 12 : *in ultionem simultatum*) : c'est qu'il est leur vainqueur, depuis qu'il a obtenu l'abrogation du rescrit contre les nicéens, depuis qu'Itace a dû prendre la fuite.

Il ne paraît pas douteux qu'il ne soit évêque⁴. Il est de plus un

1. P. 41, 21. Le même couple de citations se retrouve, avec quelques différences de texte, dans les trois déclarations sur les apocryphes (p. 30, 20 ; p. 42, 4 ; p. 51, 27).

2. Puech, *Journal des savants*, 1891, p. 245, n. 1.

3. Telle apparaît aussi la situation dans le *Tract.* I, écrit aussi après le concile (p. 30, 11 à p. 33, 6). Les laïcs de Mérida ignorent que la question des apocryphes ait été jugée par l'autorité ecclésiastique.

4. Il paraît impossible qu'un laïc, qui prétendait être catholique, ait parlé sur un pareil ton à des évêques (car la condamnation, si elle n'a été prononcée par le pape, ce que je ne crois pas, l'a été par des évêques).

personnage important, qui parle en son propre nom et se met en avant comme chef d'un parti¹ ; il a publié des écrits théologiques².

Dans tout l'écrit règne un ton de confiance imperturbable ; Priscilien brave ses adversaires ; il croit évidemment n'avoir rien à craindre. Aucune allusion n'est faite à la possibilité d'une sentence qui le viserait personnellement. Sa situation ecclésiastique en 382-384 expliquerait très bien un tel état d'esprit ; jusqu'à son retour d'Italie, au contraire, il a toujours été menacé.

Enfin l'argumentation est autrement riche dans le III^e Traité que dans les deux fragments de l'Apologie et du *Liber ad Damasum* qui ont trait à la question des apocryphes. Il est vrai que, le III^e Traité étant consacré tout entier à cette question, l'auteur a pu y développer ses raisons avec plus d'ampleur. Mais si l'argument des citations canoniques de la *Scribtura* non canonique, qui fait tout le fond du III^e Traité, eût été déjà à sa disposition quand il écrivit les deux autres livres, on s'étonne qu'il ne l'ait même pas indiqué.

Ainsi il ne paraît possible de voir dans la condamnation des apocryphes ni un incident des querelles locales qui précéderent le concile de Saragosse³, ni une décision de ce concile. Tout indique qu'il faut la placer en 382-384, dans cette période de la vie de Priscilien qui paraît avoir été la plus active, et où il put exercer l'influence la plus étendue.

III

Qui avait condamné les apocryphes ?

Par quelle autorité avait été prononcée la condamnation des apocryphes ? On est amené naturellement à supposer que la question de la *Scribtura* a été discutée et tranchée, en 382-384, par un synode espagnol.

Plusieurs mots du *Liber de fide et de apocryphis* semblent en

Voir surtout p. 43, 40-23 ; p. 46-9 : cum his qui incauta præsument ; p. 47, 20 : os suum claudat ; p. 51, 8 : indocta urget insania, furor exigit imperitus... — Il y a un mot qui fait croire que l'auteur a charge d'âmes : p. 56, 6 : in quo illud tamen non recuso nec respuo, inperitis hæc non committenda auribus (cf. 46, 22).

1. P. 53, 1 : libet me unum clamare pro totis... P. 56, 25 : mihi cetero servo domini...

2. P. 49, 20 : ut, si probabiles in eo in quo reprehendimur invenimus recte etiam de reliquis disputasse videamur.

3. Sulpice, *Chron.* II, 47, 1 : post multa inter eos nec digna memoranda certamina.

effet signifier que la condamnation avait été prononcée par une pluralité de personnes, — évidemment d'évêques :

P. 45, 13 : Aut numquid de trivialibus rebus agimus aut tali et tesserae inter manus nostras sunt, aut scæne ludibria tractamus, ut, dum *homines hujus sæculi* sequimur, apostolorum dicta damnemus ? Aut quæ constituendæ pacis est gratia, *hominibus* quæ voluerint credere et dicta apostolica non tenere ?

P. 46, 8 : Inter quæ agnoscant singuli quique, si damnari cum prophetis dei malumus, quam *cum his qui incauta præsumunt* ea quæ sunt religiosa damnemus.

P. 47, 18 : Fortasse enim aliquis exsiliat et dicat Esaiam fuisse dissectum : si quis ille est *inter hujusmodi qui ista damnaverint*, os suum claudat, aut certe historiam factæ rei proferens picturis se dicat credere vel poetis, quoniam jam facilius admittunt quod filosoforum studia mentiuntur¹.

P. 55, 18 : Aut numquid damnabilis *apud vos* apostolus fuit, qui epistulam quæ in canone non erat discipulos suos legere permisit, aut *robis* major cura pro Christo est, sicque voluntates vestras agitis, ut injustum iudicium etiam in ea quæ ante vos sunt decreta tendatis ?

Ainsi Priscillien s'adresse à une collectivité de personnes ; il les désigne comme les auteurs de l'injuste jugement rendu contre les apocryphes. L'interprétation la plus naturelle des textes cités ci-dessus est d'admettre qu'il a ici pour adversaires un groupe d'évêques, et même d'évêques espagnols, puisqu'il les suppose présents, et imagine entre eux et lui (p. 55, 18) une discussion orale.

Deux fois seulement Priscillien paraît prendre à partie une personne :

P. 45, 22 : Convertat itaque sese quilibet qui hujusmodi est²... — P. 54, 5 : **E**t ideo, quilibet ille sit qui hæc neget³....

Mais dans les deux cas, le contexte fait voir que l'auteur se donne un contradicteur supposé, auquel il fait dire ce qu'il regarde comme une énormité théologique. Ce n'est pas, ici, à la partie adverse tout entière qu'il a affaire.

On pourrait tirer argument, contre l'hypothèse d'une condamnation synodale, du fait que la proscription des apocryphes se donnait comme un *consilium* et une *consultatio*. Les conciles ne donnaient guère, sur les questions qui leur étaient soumises, des consultations ou des conseils ; ils les tranchaient bien plutôt par des décisions formelles.

1. Couper la phrase ici. *Certe ut... requiratur* forme une phrase indépendante.

2. Précédé de : *Sed fortassis aliquis... dicat* etc.

3. Précédé de : *Quis enim non delectetur... ? Aut quis... putet* etc.

A vrai dire, on ne trouverait dans les conciles du temps aucun exemple d'expressions atténuées de ce genre. Mais personne ne jugera, je pense, qu'un concile n'ait pas pu les insérer dans sa lettre synodale ¹.

IV

Hypothèse improbable d'une consultation romaine (Décret gélasien).

Il y a cependant une autre hypothèse qui se présente assez naturellement ; bien qu'elle ne l'ayant vue exposée nulle part, et que les indications du *Liber de Fide* me paraissent lui être, en somme, défavorables, il peut être utile de la signaler.

Les mots de *consilium* et de *consultatio* seraient certainement mieux à leur place dans une décrétale du pape Damase que dans une pièce conciliaire. Si le pape avait été prié par un groupe d'évêques espagnols de se prononcer sur la question du Canon et des apocryphes, il n'aurait pas manqué de dire, dans sa réponse, qu'il parlait *constituendæ pacis gratia*, et de présenter sa décision comme un conseil ².

D'autre part, on a vu que la question des apocryphes fut soulevée au concile de Saragosse, et n'y fut pas résolue. On conjecturerait facilement que le concile, n'osant trancher une question qui supposait la fixation d'une liste du Canon, consulta le pape Damase tant sur la composition du Canon que sur la *Scribatura* contestée. Priscillien, au moment de son séjour à Rome, s'attendait à être interrogé par Damase sur ses apocryphes ³. Ainsi il savait ou du moins croyait le pape informé de la discussion qui avait eu lieu au concile sur ce point.

Il nous est justement parvenu sous le nom de Damase une liste du Canon qui se donne comme accompagnée d'une liste d'apocryphes, et des érudits ont attribué aux deux documents ⁴ la date de 382, qui con-

1. Supposons qu'on ait affaire à un concile régional et peu nombreux : sachant que leur décision blessera plusieurs évêques, comment les membres de ce concile auraient-ils employé uniquement les formules tranchantes qui étaient d'usage ?

2. Voir la décrétale du pape Damase *ad Gallos episcopos* (Migne, XIII. 4164). Toutes les décisions du pape sont présentées sous la forme de conseils ou d'exhortations.

3. P. 41, 21 (cité plus haut, p. 216).

4. J'entends à la liste du Canon telle que nous la possédons, et à la liste des apocryphes telle qu'elle exista primitivement, car sous sa forme actuelle, il serait absurde de l'attribuer à Damase.

viendrait parfaitement à l'hypothèse que j'expose. Si vraiment le pape Damase, vers 382, a arrêté une liste du Canon et une liste d'apocryphes, il faudra tenir pour probable que les deux pièces ont été rédigées sur une consultation venue d'Espagne, et que la condamnation attaquée par Priscillien dans son *Liber de fide* était la décision damasienne.

La liste du Canon dite damasienne fait partie de la pièce composite connue sous le nom de *Décret gélasien*. Il faut nous arrêter un moment à examiner cette pièce.

Le Décret comprend six parties ¹. Je vais les énumérer en en citant les *Incipit* et les *Explicit*, de manière à donner une idée de l'ensemble du Décret sous sa forme la plus étendue qui est la seule complète.

I

Incipit concilium urbis Romae sub Damaso papa de explanatione fidei. Dictum est : prius agendum est de Spiritu septiformi... (ici la formule Migne, XIII, 373, formule liturgique et non dogmatique; l'invocation du *Spiritus septiformis* faisait partie dès le iv^e siècle du rituel de la confirmation. Voir Sirice, Ep. I, 2; Migne, XIII, 1133. Cf. Duchesne, *Orig. du culte*, p. 303. — Suit une formule sur les noms bibliques du Christ, *Multiformis autem...* [Migne, XIII, 373], qui répond encore moins que le morceau précédent au titre *De explanatione fidei*)... *de meo accipiet et annuntiabit vobis.*

II

Item dictum est : nunc vero de scripturis divinis agendum est, quid universalis catholica recipiat ecclesia, vel quid vitari debeat. Incipit ordo veteris testamenti... (voir ces listes dans Thiel, *Epist.*, p. 931; Preuschen, *Analecta*, p. 931, etc.; sur le texte, qui n'est pas établi, il y a de précieuses indications dans Zahn, *Gesch.*, t. II, 4, p. 261, n. 2)... *Judae zelotis; epistola I. Explicit canon novi testamenti.*

1. Thiel, *Epist. rom. pontif.*, p. 54, et Zahn (*Gesch. des neut. Kanons*, t. II, 4, p. 259, comptent cinq parties, dont la cinquième comprend nos parties v-vi, toujours réunies dans les mss. Il y a avantage à les séparer, car leur objet est distinct, et la partie vi pourrait contenir des parties anciennes, annoncées par l'*Incipit* du chap. II.

Il n'existe à ma connaissance aucune édition du Décret complet. Baronius donne à l'année 369 le chap. I, à l'année 382 les chap. II-III, à l'année 496 les chap. IV-VI. — Mansi, après Labbe, t. III, p. 462, chap. I; t. III, p. 640, chap. III; t. VIII, p. 646, chap. II à VI. — Credner, *Zur Gesch. des Kanons*, Halle, 1847, p. 150, les chap. II à VI. — Thiel, *Epist. rom. pontif.*, p. 454, chap. III à VI comme de Gélase, et p. 931, chap. II à VI comme d'Hormisdas. — M. Preuschen (*Analecta*, Freiburg i-Br., 1893, p. 147) intitule *Das Dekret des Gelasius* l'ensemble des chap. II-VI, certainement à tort, car la forme gélasienne ancienne commence au chap. III, *Post propheticas...* — En découplant ainsi le Décret, les éditeurs, après les rédacteurs de collec-

III

Post propheticas et evangelicas atque apostolicas scripturas, quibus ecclesia catholica per gratiam Dei fundata est, etiam illud intimandum putavimus... (Déclaration sur les trois sièges apostoliques, Rome, Alexandrie, Antioche; cf. Jaffé-W., *ibid.*, et Thiel, p. 454 et 932.) ...*gentis exortum est.*

IV

Et quamvis aliud fundamentum nullus possit ponere præter id, quod positum est, qui est Christus Jesus, tamen ad ædificationem sancta id est Romana ecclesia post illas veteris vel novi Testamenti quas regulariter suscipimus etiam has suscipi non prohibet scripturas, id est : ...(Liste des trois conciles œcuméniques de Nicée, Ephèse, Chalcédoine ; pour les chap. iv-vi, texte de Thiel, p. 456 et 933, cf. Jaffé-W., n° 700 et 862.) ...*complicibus damnata sunt.*

V

Item opuscula beati Cypriani... (Liste d'opuscula recepta.) ...Cætera, quæ ab hæreticis sive schismaticis conscripta vel prædicata sunt, nullatenus recipit catholica et apostolica Romana ecclesia. E quibus pauca, quæ ad memoriam venerunt et a catholicis vitanda sunt, credidimus esse subdenda.

VI

Ariminensem synodum... (Suit un index des livres apocryphes défendus, et d'autres livres défendus, appelés aussi *apocrypha*.)*cum suis auctoribus auctorumque sequacibus sub anathematis vinculo in æternum confitemur esse damnata. Explicit explanatio fidei catholicæ* ¹.

On voit par cette suite de phrases d'encadrement que le *Décret* en six chapitres n'est pas un simple agrégat de pièces, et qu'il présente, en dépit d'anachronismes énormes, une certaine unité extrinsèque.

tions canoniques, ont fait perdre de vue l'unité et la liaison de l'ensemble (on verra que très peu de mss. donnent l'ensemble *in extenso*). Ils ont ainsi retardé la solution du problème des origines de l'étrange pièce. Les critiques n'ont étudié que des parties séparées; ainsi M. Zahn le chap. ii, M. Friedrich les chap. iii-vi. C'est pour rendre apparente la liaison des chapitres que je donne ici la série des *Incipit* et des *Explicit*.

Je prends le chap. i dans l'édition de Labbe-Mansi, reproduite dans Migne, XIII, 373; les chap. ii à vi dans Thiel, *Ep. rom. pontif.*, sauf les corrections importantes que Zahn, *Gesch. des neut. Kan.*, II, 1, p. 259, n. 2 et p. 261, n. 2, apporte d'après les mss. à la liste du Canon.

1. Cet *Explicit* se trouve dans le ms. de Freising, ou *Monacensis* 6243 (cf. Maassen, p. 476; peut-être aussi Maassen, p. 632) dans le ms. de Diessen, ou *Monacensis* 5508.

Les chapitres I et II sont étroitement liés par le *Dictum est*,... *Item dictum est*; la phrase initiale du chapitre II annonce (*quid vitari debeat*) le chapitre VI. Chacun des quatre chapitres III, IV, V et VI se suppose précédé du chapitre qui vient avant lui dans la série. Le *Décret* sous cette forme est sans doute un monstre, mais sous cette forme seulement il a une tête et une queue, et ses membres sont articulés ¹.

Il serait long, et il n'est pas possible ici ², d'entreprendre une étude générale de la tradition manuscrite du *Décret*. Les premiers éléments de cette étude ont été réunis par Thiel ³, et des compléments à ses indications ont été fournis par Maassen ⁴ et par M. Zahn ⁵. On voit immédiatement, par la Table que Thiel a dressée, que si quatre mss. (moins du dixième des mss. connus de lui) donnent le décret complet en ses six chapitres, et les attribuent tous six à Damase, d'autres contiennent, avec attribution damasienne, les parties I, II, III seulement, un autre la partie I seulement; un autre, toujours avec attribution damasienne, les parties II à VI, un autre III à VI.

D'autres mss donnent seulement les parties II à VI, et les attribuent à Gélase (492-496); d'autres (très nombreux) III à VI, attribuées à Gélase.

Enfin les mss. de l'Hispana, à l'exception des mss. gaulois, donnent les parties II à VI, et les attribuent à Hormisdas (514-523).

Je me bornerai à indiquer les conclusions qui m'ont paru ressortir, d'une part d'un examen (très incomplet) de la tradition manuscrite; d'autre part de l'étude du *Décret* lui-même; d'autre part encore des témoignages positifs et négatifs sur l'histoire du *Décret* qui ont été réunis par M. J. Friedrich ⁶.

¹ La plus ancienne des formes subsistantes du *Décret* est la forme

1. Les mss. qui donnent le *Décret* sous cette forme damasienne en six chapitres (la forme que je crois la plus ancienne) sont: 1°. F¹ de Thiel = Paris, 3837, s. IX in., Maassen, p. 527. — 2°. F^a = Monac. 5508 (Ms. de Diessen), s. IX, Maassen, p. 624. — 3°. F^m = Monac. 6243 (Ms. de Freising), s. IX, Maassen, p. 476. — 4°. Y^c = Casanatensis D. IV, 23, s. XI.

2. Beaucoup d'éléments de cette étude, et notamment des collations des très nombreux mss. des diverses formes du *Décret*, me manquent.

3. *Epist. rom. pontif.*, p. 53-58; voir surtout le précieux tableau des p. 54-55 (avec les *Errata*, p. 1017).

4. *Gesch. der Quellen*, p. 239, 283, 295.

5. *Gesch. des neut. Kan.*, t. II, 1, p. 259, n. 2.

6. J. Friedrich. *Über die Unächtheit der Decretale de recipiendis et non recipiendis libris des P. Gelasius I.* Sitzungsber. der k. b. Akad. der Wiss. zu München, Phil-Hist. Kl., 1888, t. I, p. 54-86. Conclusion (p. 83): *Privatarbeit*, composée à l'occasion de la controverse des occidentaux et des moines scythes au sujet de Fauste de Riez, vers 535(?). Les parties faibles de

damasienne en six chapitres, qui seule constitue un tout. Les divers autres types que présentent les mss. sont manifestement des tronçons¹; or la seule pièce complète dont on voit ces tronçons faire partie est le Décret en six chapitres, lequel ne porte nulle part d'autre nom de pape que le nom de Damase. Les étiquettes gélasienne et hormisdienne que portent en beaucoup de mss. les chapitres III à VI et II à VI sont sorties de conjectures de collecteurs, choqués par les anachronismes du Décret damasien en six chapitres. Toutefois il faut convenir que, sur ce point, la certitude ne pourrait résulter que d'une table généalogique complète des mss.

2^o Le Décret dans son ensemble est une composition privée. Ceci apparaît : a) par la façon dont il nous est parvenu. Aucune collection canonique avant 650 environ (*Hispana*) ne l'a contenu; il a circulé longtemps isolément; dans les mss. de collections canoniques, il ne figure jamais que hors série, comme un appendice aux collections. — b) Par le fait, établi par M. Friedrich, qu'aucun auteur ecclésiastique ne connaît le Décret avant Isidore de Séville; aucun pape, et notamment pas Hormisdas², avant le IX^e siècle. — c) Par les anachronismes grossiers de la forme damasienne en six chapitres (Damase, en 366-384, condamnant divers auteurs et théologiens du V^e siècle, dont Acacius, schismatique en 484), s'il est bien vrai que toutes les autres formes procèdent de celle-là par simple démembrement. — d) Par les contradictions et les absurdités que contient le Décret dans ses chapitres V-VI : Eusèbe et saint Cyprien sont d'abord autorisés, puis interdits. L'anathème est jeté à tort et à travers; en sont frappés Lactance, Arnobe, Sulpice Sévère, Commodien, Cassien, Proba (!) : qu'un pape du V^e ou du VI^e siècle ait pu placer aussi légèrement tant de défunts estimés *sub anathematis vinculo in æternum*, aucun texte authentique ne permet de le croire. Un pape n'eût pas déclaré qu'il souscrivait en bloc, les yeux fermés, à toutes les censures prononcées par le prêtre

la dissertation, à mon sens, sont la conjecture (p. 83-86) sur la date et l'occasion de la composition, et la discussion (p. 58-63) sur le chap. III du Décret (Déclaration sur les trois sièges apostoliques), que Friedrich juge certainement postérieur au V^e siècle.

1. Ainsi la forme hormisdienne (chap. II-VI, *Hispana*) commence *ex abrupto* : *Incipit ordo vet. test.* La forme gélasienne la plus répandue commence : *Post propheticas et evangelicas scripturas...*

2. Friedrich, p. 75-76, examen de la lettre 124 de Hormisdas, § 4 (Thiel, p. 929). C'est une des parties les plus concluantes de sa démonstration. — Friedrich aurait pu remarquer encore qu'au temps de Charlemaigne, si les théologiens francs (*Libri Carolini*, II, 13 et IV, 10) rejetaient les *Actus Silvestri* et la Correspondance de Jésus avec Abgar, que les Romains (avec concile de 787) tenaient pour authentiques, c'est qu'ils connaissaient le Décret (chap. III à VI avec attribution gélasienne), que Rome ignorait.

saint Jérôme ¹. Il n'est jamais sorti de l'évêché romain une pièce aussi manifestement bâclée.

Seule conclusion certaine : ni Gélase, ni Hormisdas, n'ont pu mettre la main au prétendu *Décret gélasien*. Aucun pape autre que Damase ne peut avoir eu part à la composition de l'énigmatique ouvrage qui à l'origine, si les apparences ne m'ont pas trompé, lui a été attribué tout entier ².

3° J'entre ici dans l'hypothèse. Le Décret dans son ensemble pourrait être un ouvrage théologique inachevé sur les sources de l'autorité, ou sur les garanties de la foi. L'auteur, très romain de sentiments, énumère les garants de la foi dans un ordre d'autorité décroissante : 1° Les écritures canoniques (chap. II) ; 2° les trois sièges apostoliques (chap. III) ; 4° les conciles œcuméniques (chap. IV) ; 5° les Pères (chap. V). En appendice à la liste des ouvrages des Pères, il donne (chap. VI) une liste d'ouvrages à rejeter. En tête de ces cinq parties, il voulait mettre un morceau sur le Saint-Esprit (*prius dicendum est de spiritu sancto*), sans doute pour exposer que les autorités énumérées par la suite étaient toutes des organes du Saint-Esprit.

L'auteur aurait laissé son œuvre à l'état de schéma. Divers indices font voir que le Décret est resté inachevé : les contradictions signalées

1. Chap. V, Thiel, p. 460 : *illa sentimus, quæ prædictum beatum Hieronymum sentire cognoscimus ; et non solum de Rufino, sed etiam de universis, quos vir sæpius memoratus zelo Dei et fidei religione reprehendit.*

2. Je ne crois pas que le rédacteur de l'ensemble ait voulu faire passer son œuvre comme une pièce damasienne, ni comme une décrétale ; l'attribution du Décret à Damase doit être le fait d'un copiste, ou plutôt de l'éditeur d'un ouvrage laissé par l'auteur à l'état d'ébauche. En effet : 1° l'auteur est trop instruit pour avoir commis les anachronismes du Décret damasien en six chapitres ; il peut à peine ignorer que Léon I^{er}, qu'il nomme au début du chap. V, est postérieur à Damase. — 2° Ce qui prouve qu'il n'y a pas *faux*, c'est que pas un mot des chap. IV-VI n'indique que l'auteur se donne comme un pape. Les formules du chap. V sont bien plutôt d'un homme étranger à Rome, mais qui y a séjourné, qui est au courant des usages romains et a qualité pour les décrire. Voir Thiel, p. 458 : *Item decretales epistolas, quas beatissimi papæ diversis temporibus ab urbe Roma... dederunt. — Item gesta sanctorum martyrum... singulari cautela in sancta Romana ecclesia non leguntur, quia... minus apta, quam rei ordo fuerit, esse putantur... Nos tamen cum prædicta ecclesia et omnes martyres et eorum gloriosos agones... veneramur. — Item actus beati Silvestri apostolicæ sedis præsulis... a multis... in urbe Romana catholicis legi cognovimus, et pro antiquo usu multæ hoc imitantur ecclesiæ, etc.* Toujours *Romana urbs* ou *sedes apostolicæ*, jamais *hæc urbs*, *hæc sedes* ; toujours *papa*, jamais *decessor noster*. Mais le trait le plus frappant est au début du chap. IV (Thiel, p. 456) : *ad ædificationem sancta id est (?) Romana ecclesia post illas veteris vel novi testamenti, quas regulariter suscipimus, etiam has suscipi non prohibet scripturas...* Ici l'auteur, qui parle de lui-même à la première personne (*suscipimus*), se distingue nettement de l'Église romaine.

BABUT. — Priscillien.

plus haut; le caractère sommaire d'au moins un article de l'Index : *Opuscula Posthumiani et Galli*, au lieu de : *Sulpicii Severi libri duo, qui inscribuntur Posthumianus et Gallus*; l'insertion au milieu de la liste des *Apocrypha* et avec l'épithète d'*apocrypha* d'une série d'ouvrages modernes, qui auraient dû être classés à part, et, s'ils pouvaient paraître dangereux, n'avaient aucun droit au nom d'*apocryphes* ¹.

Ce n'est pas l'auteur lui-même, mais l'éditeur de l'ouvrage ébauché qui, trompé par quelque apparence, aurait inscrit en tête des six chapitres le nom de Damase ²; il aurait suppléé, à l'absence du chapitre initial projeté *de spiritu sancto* par l'insertion du morceau *De spiritu septiformi*, qui n'est nullement en rapport avec le sens général de l'ouvrage.

Mais l'auteur, quelle qu'ait été l'intention de son travail, n'aurait-il pas incorporé dans son œuvre, ou dans son projet, des pièces de provenance romaine authentique? Le chapitre II en particulier (Liste du Canon) n'aurait-il pas été tiré d'une décrétale de Damase ou d'un concile damasien ³? La Liste du Canon, que les mss. attribuent à Damase, présente des traits d'archaïsme, et « ne trahit aucune influence de la

1. Thiel, p. 466-468, depuis *Liber Physiologus* jusqu'au centon de Proba.

2. Nom que pouvait porter la liste du Canon préparée par l'auteur (?) ou bien la Déclaration sur les trois sièges de Rome, Alexandrie et Antioche.

3. Il y a quasi-unanimité des critiques pour attribuer la liste du Canon (chap. II) à Damase. Credner (*Zur Gesch. des Kanons*, Halle, 1847, p. 153 n.) dit que l'attribution à Damase des chapitres I à III, à Gélase des chapitres IV à VI, était accordée par : François Chifflet, Baluze, Pearson (*Vindiciæ Ignatianæ*, ap. Cotelier, *Patr. Apost.*, éd. Le Clerc, II, 2, p. 292), Fabricius (*Cod. Apocr. Nov. Test.*), les Ballerini, Arévalo (éditeur de Sédulius, Rome, 1794, p. 407). Parmi les modernes qui attribuent à Damase le chap. II, je citerai : Thiel, *De decretali Gelasii papæ de recipiendis et non recipiendis libris*, Brunsbergæ 1866, résumé dans Hefélé, *Conciliengesch.* t. II, 2^e éd., p. 618-623; Thiel, *Epist. rom. pontif.*, p. 53-58; Hilgenfeld, *Einleitung in das neue Test.*, Leipzig, 1875, p. 134; Maassen, *Gesch. der Quellen*, p. 239; Friedrich, *Zur ältest. Gesch. des Primats*, Bonn, 1879, p. 182; Langen, *Gesch. der röm. Kirche*, I, p. 568-572; Rade, *Damasus*, p. 145; Zahn, *Gesch. des neut. Kanons*, t. II, 1, p. 259; Jaffé-Wattenbach, *Regesta pont. rom.*, n° 251; Jülicher, *Einleitung in das neue Test.*, Tübingue, 1906, p. 494, etc. Je ne connais que Credner qui ne voie dans le Décret rien d'authentique, pas même le Canon (*Zur Gesch. des Kan.*, p. 289).

Au contraire, il y a désaccord sur le chap. III (les trois primaties), L'attribuent à Damase, outre les anciens auteurs cités ci-dessus, Coustant, ap. Thiel, *Ep. rom.*, p. LIII; Mansi, t. III, p. 640, d'après Labbe; Thiel, *De Decretali*, 1866, et d'après lui Hefélé, II, 618-623; Maassen, p. 239 et p. 283. — L'attribuent à un successeur de Damase, ou du moins le rapportent à une époque ultérieure : Thiel, *Ep. rom. pont.*, 1868, p. 53-58 et p. 454; Langen, I, 572, n.; Rade, p. 146; Friedrich, *Über die Unächtheit*, 1888, p. 56.

traduction de l'Ancien Testament et de la révision du Nouveau Testament par Jérôme ¹ ». Elle paraît convenir très bien à l'époque de Damase. D'autre part, la même liste offre des indices d'influence orientale, et l'on sait qu'au Concile romain de 382 siégèrent Paulin d'Antioche et Epiphane de Chypre, qui avaient amené d'Orient à Rome le prêtre Jérôme. C'est par ce concile romain de 382 que les collections de conciles et beaucoup de savants modernes veulent que la liste damasienne ait été dressée ².

Or la liste est annoncée, au chapitre II du Décret, par la phrase : *quid universalis catholica recipiat ecclesia, quid vitari debeat*. On en a conclu que la liste damasienne du Canon avait été, dès l'origine, accompagnée d'une liste d'*apocrypha*. Cette seconde liste se retrouverait, surchargée de beaucoup d'additions plus récentes, dans l'Index d'apocryphes et d'ouvrages hérétiques qui forme le chapitre VI du Décret ³.

1. Zahn, *Gesch. des neut. Kanons*, II, 1, p. 262. Je ne fais ici que le résumer. Toutefois il manque à son commentaire la base solide d'une édition critique dudit Canon damasien. Le texte en est très incertain. D'après les indications de M. Zahn sur les leçons des mss. (p. 261, n. 2), on se demande si l'Apocalypse, qui manquerait dans le ms. de Diessen et se trouverait dans d'autres à des places variables, figurait dans le texte primitif.

2. Cette date de 382 a paru indiquée par le chap. III du Décret, lequel a paru être une réponse au fameux canon du Concile de Constantinople de 381 (Can. III) qui institua la primatie de la Nouvelle Rome. Que dès le lendemain du Concile de 381 on ait formulé, à Rome, le grand principe qu'il n'y a de sièges primatiaux que ceux qui ont hérité de la primauté de Pierre, à savoir Rome, Alexandrie, Antioche, et que les Conciles n'ont pas qualité pour créer des primaties, — principe que les papes ne se laisseront pas d'opposer aux prétentions byzantines jusqu'à la veille du schisme de 1054, — c'est une hypothèse très séduisante. On croirait volontiers que Rome trouva d'emblée cette habile réponse au concile de Constantinople, et cette justification dogmatique de son alliance, contre la puissance ecclésiastique nouvelle, avec les deux vieilles puissances d'Alexandrie et d'Antioche. Friedrich objecte (*Über die Unächtheit*, p. 56) que jusqu'à la fin du VI^e siècle les papes ont invoqué des textes conciliaires pour fonder en droit leur autorité primatiale : ils les ont invoqués bien plus tard encore, et cela ne prouve rien. Les conciles étaient compétents quand ils décrétaient en faveur de Rome, comme celui de Nicée, incompetents quand ils décrétaient pour Constantinople, comme celui de 381. Je ne vois rien qui interdise d'attribuer à Damase la Déclaration sur les trois sièges, et cette Déclaration paraîtrait mieux à sa date en 382 qu'à aucun autre moment. Pourtant on ne peut la dater du temps de Damase que par hypothèse ; l'attestation unique du Décret est trop suspecte.

3. Hypothèse développée par Zahn, *Gesch.*, II, 1, p. 263. Elle est acceptée par M. Ladeuze, qui écrit (*Apocryphes évangéliques coptes*, in *Rev. d'Hist. ecclés.* de Louvain, 1906, p. 246) : « L'Évangile de saint Barthélémy dont parlent saint Jérôme, Damase (Décret de Gélase) »... etc. Il y a donc pour lui dans le chap. VI du Décret un fonds damasien authentique.

Si ces deux conclusions étaient acquises, si le pape Damase avait sûrement établi, après 381, une liste du Canon et une liste d'apocryphes, on pourrait à peine refuser d'admettre que Priscillien, dans le *Liber de Fide*, proteste contre la décision romaine.

Mais il est douteux, et il me paraît même improbable, que le pape Damase, ou qu'un concile romain tenu de son temps, ait dressé, avec ou sans une liste annexe des apocryphes, la liste des livres du Canon. La prétendue liste damasienne n'est citée par aucun auteur contemporain, par aucun auteur du ^v^e siècle. On en admet l'existence *uniquement* sur la foi du Décret, document des environs de l'an 500, et document fort suspect, car on y voit attribuées à Damase des déclarations qui lui sont postérieures d'un siècle.

Une liste des livres canoniques officiellement arrêtée par un concile romain eût paru un document important, et l'on aurait dû s'y rapporter quelquefois, dans les discussions de l'époque suivante sur la composition des deux Testaments ¹. Que ni le concile de Bône de 393 ², ni Rufin vers l'an 400 ³, en dressant leurs Tables du Canon des écritures, ne se soient souvenus et n'aient fait mention de la liste damasienne, on l'admettra sans doute; on n'a même pas le droit de s'étonner que le pape Innocent en 405, envoyant à Exsupérius de Toulouse la liste des livres canoniques ⁴, ait négligé de rappeler que son prédécesseur Damase avait publié en concile romain un document analogue. Mais il y a un homme qui ne pouvait passer sous silence la liste damasienne : c'est Jérôme, qui avait été le protégé et à l'occasion le secrétaire du pape Damase, qui avait entrepris sur son

1. Je ne dis rien du Canon de Filastre (*Haeres.* LXXXVIII), dont le livre a été achevé en 383-384. On pourrait croire que la liste de Filastre a été arrêtée avant qu'il connût la liste damasienne. De même pour ses chapitres XL et LXXXIX, sur la canonicité de l'Apocalypse et de l'épître aux Hébreux.

2. Le document synodal original est perdu; la liste arrêtée ne subsiste que dans deux petites collections canoniques de l'église d'Afrique, le *Brevis statutorum Hipponensium*, C. xxxvi (Bruns, I, 438) et le prétendu *Concilium Carthaginiense* III, daté de 397, Can. XLVII. Mais saint Augustin écrit dans sa lettre LXIV, *ad Quintianum*, § 3, de l'an 401 : *Miror..., tu non memineris in concilio institutum, quæ sint scripturæ canonicæ quæ in populo Dei legi debeant*. Si la liste conservée n'appartient pas au Concile de Bône de 393, elle vient donc d'un concile africain antérieur à 401. (J. Zahn, *Gesch.*, II, 1, p. 246.)

3. Dans son *Expositio in Symbolum*. Voir l'édition du Canon de Rufin, d'après les éditions de Baluze (1726) et de Vallarsi (1745), donnée par Zahn, *Gesch.*, II, 1, p. 241.

4. Migne, XX, 501. Cf. Zahn, p. 244. On comprendrait que les auteurs de ces trois listes eussent évité de citer Damase, en raison des corrections qu'ils apportaient au Canon damasien.

ordre, à Rome, les travaux de philologie sacrée auxquels il consacra plus de vingt ans, et qui a eu très souvent à discuter la question du Canon. Personne ne supposera qu'il ait ignoré la liste damasienne arrêtée soit au lendemain, soit à la veille de son arrivée à Rome; si cette liste avait existé, il aurait dû en faire le point de départ de ses travaux bibliques. Plus tard, il aurait eu tantôt à l'invoquer à l'appui de ses jugements sur la canonicité de tel ou tel livre contesté, tantôt à s'excuser de s'écarter des décisions du pape, car ses ennemis n'auraient pas manqué de les lui opposer. Or il ne mentionne jamais ce document de tant de poids. Ayant eu trente occasions de citer la liste damasienne, il a laissé passer les trente occasions¹.

Je ne citerai ici que quelques textes où la prétérition du Canon damasien paraîtrait particulièrement surprenante :

1^o Préface à la révision des livres de Salomon sur le texte des Septante (écrite vers 390; Migne, XXIX, 403).

Porro in eo libro, qui a plerisque *Sapientia Salomonis* inscribitur, et in Ecclesiastico, quem esse Jesu filii Sirach nullus ignorat, calamo temperavi... tantummodo canonicas scripturas vobis emendare desiderans, et studium meum certis magis quam dubiis commendare².

2^o Préface aux livres des *Rois* (« Prologue casqué », écrit avant 392; Migne, XXVIII, 555; Jérôme y donne sa liste du Canon de l'Ancien Testament, sans les deutérocanoniques admis par « Damase »; il ajoute) :

Hic prologus scripturarum, quasi galeatum principium, omnibus libris quos de hebræo vertimus in latinum convenire potest : ut scire valeamus quidquid extra hos est, inter ἀπόκρυφα esse ponendum. Igitur Sapientia, quæ vulgo Salomonis inscribitur, et Jesu filii Sirach liber, et Judith, et Tobias, et Pastor³, non sunt in canone. Macchabæorum primum librum hebraicum repperi; secundus græcus est...

3^o Préface à la traduction de *Judith*, adressée aux deux dames romaines Paula et Eustochium (date ? — Migne, XXIX, 37).

1. Je laisse de côté les textes du *De viris illustribus* (chap. I, II, IV, V, VI, VII, IX, X, XVIII, LIX) qui viendraient ici en question. On sait que ce livre (écrit en 392) n'est pour toute la partie antérieure à Eusèbe qu'une compilation de l'*Histoire ecclésiastique* (Grützmacher, *Hieronymus*, t. II, p. 128). — On trouve réunis dans le *Saint Jérôme* de M. Turmel, p. 128-139, les principaux passages où Jérôme traite de la composition du Canon.

2. Les deux livres sont cités dans le « Canon damasien » (textes différents dans Thiel, p. 931 et Preuschen, p. 148).

3. Notons que le *Pasteur* figure comme *apocryphe* dans la partie initiale de l'Index du Décret, partie qu'il faudrait, dans l'hypothèse Zahn-Ladeuze, attribuer à Damase.

Apud Hebræos liber Judith inter apocrypha legitur : ejus auctoritas ad roboranda illa quæ in contentionem veniunt, minus idonea judicatur : chaldaeo tamen sermone conscriptus, inter historias computatur. Sed quia hunc librum synodus Nicæna in numero sanctarum scripturarum legitur computasse, acquievi postulationi vestræ, immo exactioni ¹.

4° Préface du livre de *Tobie*, adressée aux évêques Chromatius et Héliodore (date ? — Migne, XXIX, 23).

Mirari non desino exactionis vestræ instantiam : exigitis enim ut librum chaldaeo sermone conscriptum ad latinum stylum traham, librum utique Tobie, quem Hebræi de catalogo divinarum scripturarum secantes, his, quæ apocrypha memorant, manciparunt. Feci satis desiderio vestro, non tamen meo studio. Arguunt enim nos Hebræorum studia, et impotant nobis contra suum canonem latinis auribus ista transferre. Sed melius esse judicans pharisæorum displicere auribus et episcoporum jussionibus deservire, institi ut potui ².

5° Préface à la traduction sur l'hébreu des livres de Salomon (Migne, XXVIII, 1242; écrit en 398).

Fertur et παρανετικός Jesu filii Sirach liber, et alius ψευδεπίγραφος qui *Sapientia Salomonis* inscribitur... Sicut ergo Judith et Tobi et Machabæorum libros legit quidem Ecclesia, sed inter canonicas scripturas non recipit ³...

6° Ep. CXXIX, 4 (Écrite en 413-415; Migne, XXII, 1103).

Illud nostris dicendum est, hanc epistolam quæ inscribitur *Ad Hebræos*, non solum ab ecclesiis Orientis, sed ab omnibus retro ecclesiasticis græci sermonis scriptoribus quasi Pauli apostoli suscipi, licet plerique eam vel Barnabæ vel Clementis arbitrentur; et nihil interesse cujus sit, cum ecclesiastici viri sit, et quotidie ecclesiarum lectione celebretur. Quod si cum Latinorum consuetudo non recipit inter canonicas scripturas, nec græcorum quidem ecclesiæ Apocalypsin Joannis eadem libertate suscipiunt; et tamen nos utramque suscipimus, nequaquam hujus temporis consuetudinem, sed veterum scriptorum auctoritatem sequentes ⁴...

1. Au lieu de citer l'hypothétique Canon de Nicée, comment ne dit-il pas qu'il cède à l'autorité du Canon damasien ?

2. Pourquoi ne pas dire ici encore qu'il se conforme à la décision de Damase ? Ces deux dernières déclarations, qui sont des concessions faites par Jérôme à l'opinion favorable aux livres deutérocanoniques, sont pour nous plus significatifs que les deux premiers, que celui qui va suivre, et qu'un texte comme la Préface au livre d'Esdras (Migne, XXVIII, 1403), où il rejette les mêmes livres.

3. Tous livres qui figurent au « Canon damasien ».

4. Cf. *In Isaiam*, III, viii (Migne, XXIV, 421, écrit avant 398) : licet eam (= Epistolam ad Hebræos) latina consuetudo inter canonicas scripturas non recipiat... — *In Tit.*, I, 5 et I, 10. — Ep. LIII, 8. — On n'a signalé aucuns ins. du Décret, ou du chap. II du Décret qui ne donne : *Epistola Pauli apostoli numero XIV.*

Ces citations suffisent à faire voir que si Jérôme ne s'est pas refusé de parti pris à tenir compte de la décision du prétendu concile damasien, il n'a pas connu cette décision. Il est vrai que les attestations négatives de cette sorte n'établissent pas de certitude. Mais la conclusion la plus naturelle des déclarations de Jérôme est bien qu'il n'y a pas eu au temps de Damase, ou du moins dans les dernières années de son pontificat (382-384), de concile romain qui ait dressé une liste du Canon, ou une liste d'apocryphes.

L'authenticité du concile damasien étant de doctrine courante, il y avait lieu d'examiner l'hypothèse où Priscillien aurait visé, dans son *Liber de Fide*, les décisions de ce concile ¹. L'hypothèse tombe si l'attribution à Damase du Canon dit damasien et d'une liste annexe d'apocryphes est fausse, et elle a du moins très peu de chances d'être vraie. Il reste à admettre que pendant la période obscure (382-384) où Priscillien exerça, dans une paix relative, sa charge d'évêque, un synode espagnol dont nos documents ne font pas mention interdit la lecture des apocryphes.

V

Quels étaient les apocryphes de Priscillien ?

On trouve dans les œuvres subsistantes de Priscillien trois apologies des apocryphes (*Liber apologeticus*, p. 30, 11 à p. 31, 24; *Liber ad Damasum*, p. 41, 21 à p. 42, 19; *Liber de fide et de apocryphis* tout entier), ou plutôt de certains apocryphes : lui-même, en effet, nous apprend que la *scriptura* extra-canonique dont il aimait à faire usage ne se composait que de peu de livres, et qu'il ignorait (à tort peut-être, dit-il) la plus grande partie des apocryphes ². Mais il n'a

1. A la rigueur, les indications que donne Priscillien sur ses adversaires du moment seraient conciliables avec l'hypothèse d'une sentence romaine. Il est vrai qu'il s'adresse à une pluralité de personnes, qui semblent être à sa portée : mais on pourrait supposer qu'un concile espagnol fit siennes les décisions du pape ou d'un concile romain. D'autre part, je n'ai pu découvrir dans le *Liber de Fide* aucune allusion à Rome. La citation, à la p. 49, 24 du mot de l'Histoire de Susanne : *quoniam exiet iniquitas de Babylone, ex presbyteris qui videbantur regere plebem*, fait partie intégrante de l'argumentation ; amenée comme elle l'est par le contexte, on ne peut guère y voir une allusion à Rome. Il est vrai aussi que le texte scripturaire qui achève l'argumentation (p. 55, 12) est annoncé par : *In quo et apostolus Petrus... dixit...* Mais le mot cité est de saint Paul, et *Petrus* n'est qu'une faute de copie, ou un lapsus de l'auteur (lapsus analogue, p. 46, 15, *Jacob* pour *Moses*) pour *Paulus*.

2. Tract. III, p. 52, 25 : *Qualiter, rogo, pauca ex his legentes culpabiles*

nommé nulle part les « quelques livres » en question. Quels étaient ces livres ?

Priscillien nous fournit sur la question quelques informations utiles :

1° Les livres en cause étaient des livres dangereux, qu'il ne fallait pas laisser entre toutes les mains. Dignes de tout respect sous leur forme originelle, des hérétiques s'en étaient par malheur emparés, et les avaient abondamment interpolés ; désormais, l'homme spirituel était seul en état d'y discerner sûrement le bon grain de la zizanie, la pure prophétie primitive des interpolations coupables¹. Au reste, Priscillien reconnaissait que, de son temps encore, les mêmes livres étaient lus par des sectes hérétiques². Il spécifie que ses apocryphes étaient empreints de docétisme, mais n'y signale aucune autre hérésie³.

2° Les livres en question étaient des apocryphes du Nouveau Testament. En effet, le critérium que Priscillien avait adopté pour régler son choix entre les diverses parties de ces livres, était le suivant :

Et haec est omnium nostrum una sententia, ut, siue profetae seu apostoli seu angeli quid dictum a quoquam nomine proferatur, si Christum deum profetat aut praedicat et secundum Moysen et profetas et evangelia mundiali vitia condemnans deum loquitur, si catholicae fidei consentit, amplectimur ; si autem, quod nefas est, Jesum deum negat et dissentiens Moysi evangelia vel profetis infelicitum, quod non licet, dogmatum sacrilegia persuadit, neque profeta neque apostolus neque angelus, etiamsi sibi nomen praeferat sanctum, sed tamquam anathema a nobis habetur et refuga, sicut scriptum est : « quia nemo in spiritu sancto dicit anathema Jesu et nemo nisi < in > spiritu sancto loquitur dominum Jesum » ; sicut et Johannes ait : « omnis spiritus qui confitetur Christum Jesum in carnem venisse, de deo est et omnis spiritus qui solvit Jesum, de deo non est et hic est antechristus », sicut et ipse alibi : « qui non confitentur Christum Jesum in carne venisse, hi sunt seductores et antechristi. »⁴

Il est facile de voir que la deuxième partie de cette règle (si autem etc.) n'a de sens que si elle était faite pour être appliquée à des livres

sumus, cum magis ob hoc rei sumus, quod omnia quae de deo sunt profetae non legimus ? — Au moment où ceci est écrit (383-384) les *pauci* his semblent connus des adversaires de Priscillien. Il n'en était pas même quand il écrivait (380) le *Liber Apologeticus*, et (381-82) le *Liber Damasus*, où l'identité des livres est laissée dans le vague. P. 30, 12 : *profetae seu apostoli seu angeli quid dictum a quoquam nomine proferatur*. Et peu après Priscillien rejette le cinquième évangile dont avaient pris ses ennemis mal informés. De même au Tract. II, p. 41, 24 : *omnia in scriptis sub cujuslibet apostoli profetae episcopi prolatis...*

1. Priscillien, p. 42, 8 ; 46, 22 ; 51, 22 ; 56, 7. — Cf. p. 30, 16.

2. P. 56, 19.

3. Tract. II, p. 31, 1 à 6 (déclaration sur les apocryphes). — Tract. p. 21, 21 à 22, 12.

4. P. 30, 12. Citations de : I. Cor., XII, 3 ; I. Joan., IV, 2-3 ; II. Joan.,

chrétiens. Un livre juif pouvait « prophétiser Jésus-Christ » ; mais des livres qui niaient le dieu Jésus et l'incarnation devaient parler de Jésus-Christ explicitement.

Autre texte à examiner ici : *In quo illud tamen non recuso nec repuo, imperitis haec non committenda auribus, ne quia ab haereticis pleraque falsata sunt, dum preatitulato nomine prophetarum in verbis sanctorum divinum opus quaerunt, haereticae falsitatis inruant foream, dum apostolici sermonis non ad plenum retinent disciplinam...* »¹ — *Preatitulato nomine prophetarum* fera d'abord croire que les livres se donnaient comme écrits par des prophètes bibliques. Mais dans la langue de Priscillien, tout imprégnée de saint Paul², les mots de *propheta*, *prophetia*, *prophetare*, se disent de tous les inspirés anciens, modernes ou contemporains³. Et puisque les livres en question ne conservaient la doctrine des apôtres qu'altérée ou mutilée, on peut être assuré que c'étaient des apocryphes chrétiens.

3^e Priscillien nous dit formellement (p. 31, 21) que dans sa *scrib-lura* ne figurait aucun évangile non-canonique.

4^e Il écrit (p. 44, 12) : *Juda apostolus... ille didymus domini... ille qui... divinae crucis laudes... tetigit...* Or l'identification de l'apôtre Jude avec l'apôtre Thomas Didyme et l'interprétation du nom de Didyme par *didymus domini* sont des particularités d'un livre apocryphe, les *Actes de Thomas*. Ainsi ce mot du *Tract. III* atteste que Priscillien faisait usage des *Actes de Thomas*⁴.

Ce sont là les seules données que fournisse, sur le problème que nous nous sommes posé, le texte de Priscillien. On voit bien encore, en effet, dans le *Liber de fide*, qu'il connaissait l'Apocalypse d'Esdras ou IV^e livre d'Esdras⁵, et qu'il ne désapprouvait pas qu'on lût l'épître-

1. P. 56, 6. Le sujet grammatical sous-entendu de *retinent* est probablement celui de *inruant*, à savoir les personnes *imperitis auribus*. Mais la pensée est exactement la même que si ce sujet était *haec* ou *libri illi*.

2. I. Cor. xii, 28 — Eph. iv, 41, etc.

3. Priscillien, p. 32, 15 : *Quia nullius prohibens aut intercipiens spiritum certo profetiae fine conclusit.* — P. 33, 1 : *Et apostolus : « potestis inquit, singuli quique profetare »...* sed et alibi : *« Spiritus profetarum prophetis subjecti sunt », ut qui Deo Christo crederet profetandi de deo desperationem... non haberet.* — De même, dans le texte 41, 24 : *« Ut omnia in scripturis sub cujuslibet apostoli, prophetae, episcopi auctoritate prolatis »* etc., *prophetae* ne veut certainement pas dire : prophète juif. Il y a ici un souvenir d'un passage de saint Paul, I Cor., xii, 28 : *« primum apostolos, secundum prophetas, tertium doctores »*. — Peut-être Priscillien a-t-il intentionnellement remplacé *doctor* par *episcopus*, le mot de *doctor* ayant été rendu suspect par le VII^e Canon de Saragosse.

4. Je dois cette remarque à M. C. H. Turner, *Adversaria patristica*, dans le *Journal of theol. studies*, juil. 1906, p. 605. — Voir *Acta Thomae*, éd. Max Bonnet, Leipzig, 1883, §§ 1, 31, 38.

5. P. 52, 16. Cf. Paret, p. 194, et ci-dessus, p. 122, n. 4.

pseudo-paulinienne aux Laodicéens. Mais ses adversaires passaient condamnation sur le Pseudo-Esdras, qui loin d'être proscrit, était alors souvent lu et cité par les docteurs latins¹; quant à l'épître aux Laodicéens², c'est une petite composition parfaitement inoffensive, puisqu'elle est faite de passages authentiques de saint Paul cousus bout à bout, et qui n'est citée ici que pour les besoins de l'argumentation. Ce n'est sur aucun de ces deux écrits que portait véritablement la discussion. Il faut chercher ailleurs les apocryphes mis en cause, tout pleins (*pleraque*) d'interpolations hérétiques.

Sur le point particulier que nous examinons, la tradition postérieure peut mériter crédit. Du vivant de Priscillien, une sentence ecclésiastique a prohibé les livres extra-canoniques dont il faisait usage; avant l'an 400, les apocryphes priscillianistes ont été condamnés nommément³. On n'a pas dû oublier tout de suite cette énumération, et la trace de cette décision contemporaine peut se retrouver dans des textes postérieurs.

1. Ci-dessus, p. 122, n. 1.

2. P. 35, 12. Texte de l'épître dans Zahn, t. II, pars 2, p. 584. C'est évidemment par une confusion que Filastre (cap. LXXXIX, p. 49 de l'éd. Marx) dénonce dans cette épître des interpolations suspectes. La confusion remonte au reste au Canon de Muratori (lignes 63-65, Zahn, II, n, p. 8). M. Zahn démontre (p. 582) que l'épître *ad Laodicenses* qu'ont connue l'auteur du Canon de Muratori et Filastre est celle que nous possédons. — Du même texte de Priscillien (p. 35, 12), M. Zahn (p. 569) a conclu que l'épître *ad Laod.* figurait parmi les apocryphes de Priscillien, et M. Paret (p. 194) que Priscillien ne la connaissait pas. Le texte ne prouve rien, dans un sens ni dans l'autre. Schepss se demande (p. xli de son édition) si Priscillien n'a pas traité l'épître *ad Laod.* comme une épître canonique, et si, dans les *Canons*, il ne donnait pas de références à cette épître; Pérégrinus, à la p. 111, l. 2 et 13, aurait corrigé XV en XIV. Cette hypothèse lui a été suggérée par le fait que, dans six de ses huit manuscrits de la Bible contenant les *Canons*, il a trouvé l'épître apocryphe. Elle a paru plausible à M. Zahn, *Gesch.*, II, 2, p. 570. — Mais l'unique indice de Schepss ne prouve rien, car : 1° l'ordre des épîtres de Paul, dans les six mss. en question (Priscillien, p. xli), n'est pas l'ordre de Priscillien, attesté par les *Canons* : Rom., I et II Cor., Gal., Eph., Phil., I et II Thess., Col., I et II Tim., Tit., Philem., Hebr. Donc le recueil des épîtres, tel que le donnent les six mss., n'est pas le recueil de Priscillien. 2° M. Robert Michel a bien voulu vérifier pour moi que dans le *Cod. Vatican.* 8424, d'où Schepss a tiré la numérotation des *sectiones priscillianæ* (Priscillien, p. xxxi), le sectionnement et les numéros manquent à l'épître *ad Laod.* Donc le texte de l'épître, tel que le donnent les mss., n'était pas destiné, comme le texte des quatorze épîtres canoniques, à être adjoint aux *Canons*. J'ajoute que, les *Canons* étant sortis d'une controverse avec les catholiques sur les lettres de s. Paul, et destinées à convaincre l'adversaire (v. *Prologue*), on ne pouvait y employer un apocryphe. L'épître *ad Laod.* ne faisait pas partie (p. 111, 1) des *scripturas in medio positas*.

3. Conc. de Tolède de 400, Mansi, III, 1007 : *apocrypha quæ damnata sunt*.

Le premier en date de ces textes est la lettre *Consulenti tibi* du pape Innocent I^{er}, écrite en 405 ¹. Adressant à l'évêque de Toulouse Exsupérius, qui lui en avait fait la demande, une liste du canon des deux Testaments, Innocent joignit à cette liste l'avertissement que voici : *Caetera autem, quae vel sub nomine Matthiae sive Jacobi Minoris vel sub nomine Petri et Joannis, quae a quodam Leucio scripta sunt*, [vel sub nomine Andreae, quae a Nexocharide et Leonida philosophis] ², *vel sub nomine Thomae, et si qua sunt alia, non solum repudianda, verum etiam noveris esse damnanda*. — Cette liste de livres, où la série des noms d'apôtres et le nom de Leucius désignent clairement des actes apocryphes des apôtres, vise à coup sûr les priscillianistes. Ainsi Exsupérius avait consulté le pape sur les apocryphes qui se lisaient dans la région aquitaine, pays de priscillianisme ; ces apocryphes n'étaient, à sa connaissance, que des *Actes*. Par contre, on ne peut dire ni si la liste ci-dessus a été dressée à Rome ou si elle provient de Toulouse ; ni si l'auteur de la liste, à supposer que ce fût Exsupérius, n'y a mis que les *Actes* qu'il savait aux mains des priscillianistes. Il peut, sachant que les priscillianistes lisaient des *Actes*, avoir énuméré tous les *Actes* de lui connus (*et si qua sunt alia*). Retenons seulement que, de l'avis d'Exsupérius, les apocryphes priscillianistes étaient des *Actes* et seulement des *Actes*.

Second texte, la lettre CCXXXVII de s. Augustin, adressée à un évêque nommé Cérétius ³. Si ce Cérétius était, comme on l'a supposé, Cérétius de Grenoble, la lettre, qui n'offre par ailleurs aucun indice chronologique, devrait être datée des années 428-430 ⁴. Mais l'identification est douteuse.

1. Migne, XX, 502. — Cf. Zahn, *Gesch.*, II, 1, p. 244.

2. Mots qui ne figurent que dans la collection de Denys, et ont passé de là dans l'*Hispana* (Zahn). Les anciennes collections gauloises du vi^e s. (Maassen, p. 244) ne les ont pas ; mais Denys a pu les tirer de l'exemplaire des archives romaines. — Preuschen (dans Harnack, *Altchr. Litt.*, I, 1, p. 120, après Fabricius) veut que les deux noms de « philosophes » soient des corruptions de *Charinus* et de *Leucius* (le *Leucius Charinus* de Photius, dédoublé).

3. Migne, XXXIII, 1034.

4. Identification admise par Künstle, *Antiprise.*, p. 162. Elle a ceci pour elle, outre la rareté du nom, que le Cérétius d'Augustin devait vivre en dehors de la zone priscillianiste, puisqu'il n'a pu s'enquérir sur place de l'origine de ses deux livres. Cérétius de Grenoble a souscrit aux deux synodes d'Orange 441 et Vaison 442 (Duchesne, *Fastes*, I, 347-348). D'après son rang d'ancienneté sur les deux listes de signatures, ce n'était pas alors un vieil évêque. Théodore de Fréjus, qui à Vaison signa le 17^e tandis que Cérétius signait le 14^e, était évêque depuis 433 (*Fastes*, I, 276). D'autre part, avant Cérétius figurent des suffragants d'Arles qui doivent être des créatures d'Honorat (426) ou d'Hilaire (428), et non de Patrocle : notam-

Augustin avait été consulté par Cérétius sur deux petits livres suspects. Un certain Argirius ¹, de qui Cérétius les tenait, jugeait les livres orthodoxes, mais Cérétius les croyait d'origine priscillianiste. Augustin, ayant égaré l'un des deux livres, ne parle dans sa réponse que du second, qui était le commentaire d'un *Hymne de Jésus-Christ*. Il reconnut l'Hymne comme tiré d'un apocryphe, et affirma que l'opuscule sortait bien du milieu priscillianiste.

Il avait raison sur le premier point, l'Hymne se retrouve dans les *Actes apocryphes de saint Jean* ²; raison aussi sur le second : le commentaire en question était bien une production de la secte.

Une hypothèse à écarter est celle d'une falsification analogue à la fausse lettre citée par Orose, et exécutée par un catholique en vue de nuire aux priscillianistes : la secte n'était ni nommée ni désignée, et le commentaire ne contenait aucune proposition hérétique.

Par contre, le commentaire de l'Hymne était, d'après l'analyse et les citations d'Augustin, exactement conforme à l'idée que Priscillien se faisait des apocryphes, et à la méthode qu'il a préconisée pour en faire usage. On se souvient qu'il y voyait des monuments véritables de l'âge apostolique, malheureusement altérés par des ennemis de la foi; c'était, pensait-il, l'affaire du chrétien spirituel, éclairé par la lumière d'en haut, d'y faire le départ entre les parties authentiques et les additions des faussaires ³. Or c'est par un choix de ce genre que le commentateur de l'Hymne en avait isolé le texte de l'ensemble des *Acta Joannis*. — Si Priscillien se croyait fondé à faire usage des apocryphes, c'est que les deux Testaments lui semblaient réclamer des compléments. L'objet de tout son *Liber de fide et de apocryphis* est de prouver que le Canon suppose et garantit la *Scriptura* non canonique. L'auteur du Commentaire s'était de même autorisé du mot de l'évangile de Matthieu (xxvi, 30) : *hymno dicto ascendit in montem*, pour affirmer l'authenticité de son hymne ⁴. — L'usage des apocryphes, au jugement

ment l'ami d'Hilaire, Nectaire d'Avignon (Vaison, n° 12). On voit qu'Augustin, mort en 430, ne pourrait avoir écrit à Cérétius, évêque de Grenoble, que tout à la fin de sa vie. On ne connaît pas d'autre évêque du nom de Cérétius.

1. C'est par un simple lapsus que M. Künstle (*Antiprisc.*, p. 162) fait d'Argirius l'auteur des deux livres.

2. *Acta Joannis*, § 95. *Acta apost. apocr.*, edd. Lipsius et Bonnet, t. II, p. 197.

3. Textes cités ci-dessus, p. 125, n. 1.

4. Ep. ad Ceretium; § 4 : Habes verba eorum in illo codice sic posita : « Hymnus Domini, quem dixit secrete sanctis Apostolis suis, quia scriptum est : *Hymno dicto, ascendit in montem*; et qui in canone non est positus, propter eos qui secundum se sentiunt, et non secundum spiritum et veritatem Dei, eo quod scriptum est : *Sacramentum regis bonum est abscondere, opera autem Dei revelare honorificum est* (Tob., xii, 7) ».

de Priscillien, était légitime en tant qu'ils étaient, par leur doctrine, exactement conformes au Canon : or le commentateur de l'Hymne avait pris soin de ramener le sens de chaque vers, presque de chaque mot de son texte, à un texte canonique ¹. Tout son effort tendait à démontrer que l'Hymne ne contenait rien qui ne fût dit par ailleurs dans les Écritures. — Plus précisément encore, ce que l'auteur du Commentaire cherchait à découvrir dans chaque phrase de l'Hymne, c'était une exhortation à se libérer du monde et à ne vivre qu'en Dieu ². Or tout le christianisme se réduisait, pour Priscillien, à ce double précepte ³, et il fallait qu'il le trouvât formulé dans un fragment de livre apocryphe, pour qu'il admit ce fragment dans sa *Scribtura* ⁴. — Enfin parmi les citations de la Bible que fait le commentateur se retrouvent plusieurs des passages qui étaient familiers à Priscillien ⁵. Deux textes pauliniens (le commentateur a une prédilection pour saint Paul) y expriment l'idée chère entre toutes à Priscillien, et qui fait le fond de toute sa théologie : *Habitare Christum per fidem in cordibus vestris... Vos estis templum Dei et Spiritus Dei habitat in vobis* ⁶.

Je conclus de ces divers rapprochements que si le commentaire sur l'Hymne de Jésus-Christ n'avait pas été composé par Priscillien lui-même, c'était l'œuvre de quelque membre de son groupe religieux, resté exactement fidèle à sa pensée.

Troisième texte : la lettre de Turibius aux évêques Idacius et Cépônus ⁷, lettre non datée qui peut être des environs de 440 (?). Turibius écrit en plein pays de priscillianisme, en un temps où l'hérésie, à la faveur des désordres que les invasions ont apportés dans l'église d'Espagne, jouit de la tolérance, parle haut et fait des conquêtes ⁸.

1. Ep. ad Ceretium, § 8.

2. Ep. ad Ceretium, § 5, § 8.

3. Ci-dessus, p. 117.

4. Priscillien, p. 30, 13 : (si) secundum Moysen et prophetas et evangelia mundialia vitia condemnans deum loquitur, amplectimur.

5. Tit. III, 5. — I Thess. V, 19 — I Cor. III, 16. — Eph. III, 17 (Priscillien, p. 21, 13). Voir, dans le *Priscillien* de Schepss, l'*Index Scriptorum*, qui renvoie aux passages des onze Traités où les textes se trouvent cités.

6. Ci-dessus, p. 109.

7. Migne, LIV, 693-695. Sur l'authenticité de cette lettre, ci-dessus, p. 32, n. 4. J'ai remarqué qu'elle paraissait antérieure à l'élévation de l'auteur à l'évêché d'Astorga. Turibius était évêque d'Astorga en 447.

8. On pourrait faire une réserve sur la valeur de ses indications. Lui-même nous apprend (§ 2) qu'il y avait alors, dans la région, des priscillianistes purs, des priscillianistes mitigés, des priscillianistes pervertis encore par un surcroît d'erreurs. Tout ce monde adorait aux mêmes autels que les catholiques. A-t-on la certitude qu'il n'ait tiré ses informations que des priscillianistes purs ?

Quant à lui, il n'est pas animé (alors du moins) à l'égard des priscillianistes, de préventions extrêmes. Il ne les appelle pas gnostiques, il les distingue des manichéens, il ne dit rien de leurs débauches rituelles. Sur les livres de la secte, qui sont l'objet principal de la lettre, il a fait une enquête, et s'est procuré quelques volumes de leurs apocryphes. Il en parle comme il suit :

(iv) Aliqua autem ex his, quae in istorum doctrina sunt, in illis quos legere potui apocryphis codicibus non tenentur. Quare unde prolata sint nescio, nisi forte ubi scriptum est per cavillationes illas, per quas loqui sanctos apostolos mentiuntur, aliquid interius indicatur, quod disputandum sit potius quam legendum ; aut forsitan sint libri alii qui occultius secretiusque servantur, solis, ut ipsi aiunt, perfectis patentes. — (v) Illud autem specialiter in illis *Actibus* qui S. Thomae dicuntur prae caeteris notandum atque execrandum est, quod dicit eum non baptizare per aquam, sicut habet dominica praedicatio, sed per oleum solum : quod quidem isti nostri non recipiunt, sed manichaei sequuntur ; quae haeresis, quae eisdem libris utitur et eadem dogmata et his deteriora sectatur, ita execrabilis universis per omnes terras ad primam professionis suae confessionem, nec discussa damnetur oportet ; per cujus auctores vel per maximum principemque Manem ac discipulos ejus libros omnes apocryphos vel compositos vel infectos esse manifestum est, specialiter autem *Actus* illos qui vocantur s. Andreae, vel illos qui appellantur s. Joannis, quos sacrilego Leucius ore conscripsit ; vel illos qui dicuntur s. Thomae, et his similia : ex quibus manichaei et priscillianistae, vel quaecumque illis est secta germana, omnem haeresim suam confirmare nituntur ; et maxime ex blasphemissimo illo libro, qui vocatur *Memoria Apostolorum* ¹..., qui totam destruit legem veteris Testamenti... praeter reliquas ejusdem libri blasphemias, quas referre peritaesum est.

Ce témoignage de Turibius n'est pas net. Il ne dit pas : les priscillianistes lisent tel et tel livre contenant telle et telle erreur. Il dit en substance : 1° Toutes les erreurs des priscillianistes n'apparaissent pas dans ceux de leurs livres que j'ai lus. 2° Cependant j'ai trouvé un usage hérétique dans l'*Actus Thomae*, le baptême d'huile, mais c'est un usage manichéen, non priscillianiste. 3° Ce sont Manès et les siens qui ont composé ou falsifié les *Actus* d'André, de Jean, de Thomas. 4° Sur ces trois *Actus* se fondent manichéens, priscillianistes et consorts ; ils se fondent surtout sur la *Memoria apostolorum*.

A suivre la pensée de Turibius, il est clair que les apocryphes priscillianistes qu'il a examinés l'ont déçu : il n'y a pas trouvé ce qu'il cherchait, de bonnes hérésies bien patentes ; la seule erreur qu'il y ait relevée, dans l'*Actus Thomae*, est une erreur spéciale aux manichéens. *Unde prolata sint nescio*, ajoute-t-il : je ne sais d'où les priscillianistes tirent leurs erreurs.

1. Cf. Orose, *Commonit.*, 2 (Priscillien, p. 154) : et hoc ipsum confirmans ex libro quodam qui vocatur *Memoria Apostolorum*.

Ici, la déposition de Turibius dévie. Il ne parle plus des priscillianistes seuls, mais des manichéens et des priscillianistes. Et quand il cite, avec l'*Actus Thomae*, les *Actus* d'André et de Jean, on se demande si ces deux derniers livres figuraient bien dans sa collection priscillianiste, ou si, persuadé, comme il le dit, que manichéens et priscillianistes avaient les mêmes livres, il n'a pas conclu, pour l'emploi des deux livres, des manichéens aux priscillianistes.

On se le demande surtout pour la *Memoria* (citée à part et en dernier lieu), et cela pour deux raisons : 1° les termes par lesquels il introduit la *Memoria* sont empruntés à Orose, et font croire qu'il ne la sait en honneur chez les priscillianistes que par Orose. — 2° La *Memoria* était un livre ouvertement hérétique, où s'étaient les mythes cosmologiques du manichéisme ¹. Comment s'expliquer, si un tel livre avait fait partie de la collection priscillianiste de Turibius, la déception que la collection lui donna, et le *unde prolata sint nescio* ? Comment ne relevait-il, dans les livres de sa collection, qu'une erreur d'importance secondaire, qu'il avouait être étrangère au priscillianisme ? Comment dit-il que l'hérésie, dans les livres priscillianistes, n'était que sous-entendue ?

Il semble en somme que pour se dédommager de la déconvenue que lui avaient procurée les apocryphes priscillianistes, *iberae naeniae*, écrits anodins et puérils comme le commentaire de l'Hymne, il se soit rabattu sur la *Memoria*, qu'Orose lui affirmait être un apocryphe priscillianiste. Le texte de Turibius ne fournit qu'une assertion formelle, c'est que les priscillianistes de son temps lisaient les *Actes de Thomas*. On a déjà vu que Priscillien en faisait certainement usage.

Quatrième texte, un mot de la lettre du pape Léon à Turibius (447) ² :

Apocryphae autem scripturae, quae sub nominibus apostolorum multarum habent seminarium falsitatum, non solum interdicendae, sed etiam poenitus inferendae sunt atque ignibus concremandae. Quamvis enim sint in illis quaedam quae videantur speciem habere pietatis, numquam tamen vacua sunt venenis, et per fabularum illecebras hoc latenter operantur, ut mirabilium narratione seductos laqueis cujuscumque erroris involvant.

Les écrits désignés, qui portent les noms des apôtres, qui sont pleins de fables et de récits de miracles, ne peuvent être encore que des *Actes* apocryphes ³.

1. Elle n'est citée que par Orose et par Turibius. V. Lipsius, *Apostelgesch.*, t. I, p. 74, n. 1, cf. ci-dessus, p. 280.

2. Ep. XV, 15; Migne, LIV, 688.

3. Un cinquième texte, qui peut se rapporter aux apocryphes priscillianistes, est le chapitre LXXXVIII de Filastre. Il s'agit des lecteurs d'apo-

Ainsi les quatre textes examinés ci-dessus s'accordent à indiquer que les apocryphes de Priscillien étaient des Actes apocryphes des apôtres. Cette solution du problème répond bien aux conditions imposées par les déclarations de Priscillien : les *Actes* sont des apocryphes du Nouveau Testament. Ils étaient considérés, au temps de Priscillien, comme des Actes authentiques interpolés par des hérétiques (Filastre, S. Augustin, plus tard Turibius ¹) ; il est probable même qu'alors, lorsqu'un homme versé dans la littérature ecclésiastique entendait parler d'apocryphes interpolés par des hérétiques, il pensait aux Actes apocryphes ². Enfin l'hérésie propre aux *Actes*, la seule que l'on trouve formulée sans déguisement dans plusieurs de ces livres, est le docétisme ³.

Mais il faut renoncer à dresser la liste des Actes apocryphes qui figuraient dans la *Scribura* de Priscillien. Il n'y a d'attestation recevable que pour les *Acta Thomae* et les *Acta Joannis*.

cryptes, e quibus sunt maxime manichaei, gnostici, nicolaitae, valentiniani et alii quam plurimi. Les livres nommés ensuite comme aux mains des manichéens, sont les *Actes* d'André, de Jean, de Pierre, de Paul. On se souvient qu'au ch. LXXXIV Filastre parle des *Abstinentes* de Gaule, d'Espagne et d'Aquitaine, qui et gnosticorum et manichaeorum particulam perniciosissimam aequae sequuntur, et parle au chap. LXI des manichéens qui se cachent dans l'Espagne et les Sept-provinces. Ici, en l'absence de toute indication géographique analogue, il est très douteux que Filastre pense aux priscillianistes. — Un sixième texte est le « Décret Gélasien ». En tête de la liste des apocryphes y figurent (Thiel, *Epist. rom. pontif.*, p. 462 et 936), un *Itinerarium Petri*, les *Actes* d'André, de Thomas, de Pierre, de Philippe. Mais le rédacteur vise-t-il les priscillianistes ?

1. Augustin, *Contra Adimantum* (écrit en 393-396), XVII, 2 (Migne, XLII, 158) : Ipsi autem (Manichaei) legunt scripturas apocryphas, quas etiam incorruptissimas esse dicunt, ubi scriptum est apostolum Thomam, etc. — *De sermone Domini in monte* (écrit en 393-396), I, 20, 65 (Migne, XXXIV, 1263) : Cui scripturas (Actibus Thomae) licet nobis non credere, non est enim in catholico canone. Illi tamen (Marcionitae) eam legunt et tamquam incorruptissimam verissimamque honorant (Textes cités par Lipsius, t. I, p. 17, n. 1). — Filastre, chap. LXXXVIII : multa addiderunt et tulerunt quae voluerunt haeretici. — Turibius, lettre citée ci-dessus, c. VI : ... ita disputationes assertionesque illas sensuum malignorum ab haereticis constat esse insertas.

2. Filastre parle d'interpolations hérétiques à propos de l'épître aux Laodicéens (ch. LXXXIX : et quia addiderunt in ea quaedam non bene sentientes) ; c'est une erreur de fait qui lui appartient, la fausse lettre ne contenant que des bribes de lettres authentiques.

3. Lipsius (t. I, p. 321, 321, t. II, p. 264) ne relève des traces de docétisme que dans les *Acta Johannis*, les *Acta Thomae*, et les *Actus Petri cum Simone vercellenses* (cf. Bardenhewer, *Gesch. der altkirchl. Litt.*, I, 415 et 417).

APPENDICE III

CHRONOLOGIE

I

L'année de la mort de Priscillien.

Nos textes ne nous fournissent que deux dates de la vie de Priscillien : celle des supplices de Trèves (date approximative) et celle du Concile de Saragosse, année et jour.

Sulpice, dans sa *Chronique*, mentionne en dernier lieu la condamnation de Priscillien et consorts à Trèves, suivie d'une deuxième série de condamnations (*Chron.*, II, 51, 5); puis il ajoute : *At inter nostros perpetuum discordiarum bellum exarserat, quod jam per quindecim annos foedis dissensionibus agitatam nullo modo sopiri poterat* (II, 51, 8). Or le point terminal de la chronologie du livre est l'année du consulat de Stilicon, c'est-à-dire l'an 400, et à ce qu'il semble le 1^{er} janvier 400 (II, 9, 7 : *Omne enim tempus in Stiliconem consulem direxi*; II, 9, 25 : *usque in Stiliconem consulem*). D'autre part le point de départ des quinze ans de querelles que compte Sulpice doit être le fait de la condamnation de Priscillien. Le calcul des quinze ans (année initiale comprise) donne comme résultat soit l'an 385, soit 386, si Sulpice a fait entrer dans son compte l'an 400.

Prosper d'Aquitaine, écrivant en 433, place en effet la mort de Priscillien *Arcadio et Bautone coss.*, c'est-à-dire en 385¹. Mais comme la notice en question dépend de Sulpice, cette date consulaire a pu être obtenue par le calcul fait ci-dessus : il vaut mieux n'en pas faire état.

La mention de l'annaliste gaulois de 452 à l'année 384 : « *Apud Treveros Manichæi deprehensi summo Maximi studio exterminati*² » est indépendante de Sulpice : mais elle se rapporte en général aux

1. *Chronique*, ad a. 385, Mommsen, *Chronica Minora*, t. I, p. 462.

2. Mommsen, *Chronica Minora*, t. I, p. 646. L'annaliste compte les années par règnes, et toutes du 1^{er} janvier au 31 décembre. Après les six ans de Gratien, dont le dernier est 383, commencent les onze ans de Théodose ; la mention ci-dessus est à l'an I de Théodose.

rigueurs ordonnées contre les priscillianistes, et non au fait précis de la condamnation.

Lors de sa seconde ambassade à Trèves, laquelle avait pour objet comme la première de réclamer à Maxime le corps de Gratien (mort le 25 août 383¹), Ambroise (Ep. XXIV, 12) se tint à l'écart des Itaciens, *qui aliquot, devios licet a fide, ad necem petebant*. A quel moment eut lieu cette ambassade ? A Pâques 385², la rupture se déclara entre Ambroise et la régente arienne de Milan, Justine. A ce moment, Ambroise n'avait accompli qu'une mission à Trèves (Ep. XX, 23, *legatio mea*), celle de l'hiver 383-384³. Le récit d'Ambroise nous fournit ainsi un *terminus a quo* certain : le procès capital de Priscillien devant Evodius (la troisième procédure de Trèves) ne commença pas avant le printemps de 385. — Quant au *terminus ante quem*, la seule certitude que semble d'abord donner la relation d'Ambroise (Ep. XXIV) est que sa seconde ambassade est antérieure (Ep. XXIV, 13) à toute déclaration d'hostilités de Maxime à Valentinien II ; or Maxime envahit l'Italie à l'automne de 387⁴. Mais on peut préciser cette indication. Il y a eu entre les gouvernements de Valentinien II et de Maxime un

1. *A. d. VIII Kal. Sept.*, dans les annales Ravennates (*Barbarus Scaligeri et Fasti Vindob. priores*, ap. Mommsen, *Chron. Min.*, t. I, p. 297) et dans Marcellin (*ibid.*, t. II, p. 61). La correction de Tillemont (*Hist.*, V, 724) : *VIII Kal. Aug.*, est à rejeter (v. Rauschen, *Jahrbücher*, p. 484).

2. Tillemont, *Mém.*, X, 174 et 744. Le jour seul est discuté (10 ou 11 avril ; cf. Rauschen, p. 488). Quant à l'année 385, voir la confirmation du raisonnement de Tillemont, fondé sur la chronologie d'Augustin, par Rauschen (p. 490), qui se fonde avec raison sur la loi *Cod. Theod.*, XVI, 1, 4.

3. Époque certaine ; le premier voyage a eu lieu en hiver (Ep. XXIV, 7) et tandis que le gouvernement de Valentinien II était encore dans le désarroi qui suivit la mort de Gratien (Ep. XXIV, 3 ; cf. 6-7). Notons d'ailleurs qu'entre les deux voyages se placent une série assez longue d'événements : Maxime a appelé les Juthunges en Rhétie (province de Valentinien), et engagé les Huns et Alains à son service. Bauto, ministre de Valentinien, a débauché les Huns et Alains à prix d'or, et les a employés justement en Rhétie contre les Juthunges (Ep. XXIV, 8) ; il a de la sorte conjuré l'invasion de l'Italie en 384, et s'est donné le temps de refaire les forces de Valentinien (Ep. XXIV, 3). Ainsi, indépendamment du texte Ep. XX, 23, on serait assuré que la seconde ambassade n'est pas antérieure à la fin de 384. — Rauschen la place dans l'hiver 384-385, certainement à tort (p. 487) ; Justine, après Pâques 385, n'aurait pu, pense-t-il, employer Ambroise comme ambassadeur. Mais il y a justement dans la relation de la seconde ambassade une claire allusion à la défiance du gouvernement de Milan envers son ambassadeur, avant même la seconde mission (Ep. XXIV, 1).

4. Rauschen, p. 268. Voir à la p. 487, n. 1, les dates proposées pour la seconde ambassade. Il y a une contradiction évidente à placer, comme plusieurs érudits, la mort de Priscillien en 385, le second voyage d'Ambroise en 386 ou 387.

moment d'accord formel, sinon sincère : ce fut, à la fin de l'année 385, le moment où Evodius, préfet du prétoire de Maxime, fut reconnu comme consul ordinaire à Milan et à Constantinople ¹. Cet accord (*foedus*) est certainement postérieur à l'entretien qu'Ambroise eut avec Maxime lors de sa seconde ambassade, et dont il a laissé le compte rendu (Ep. XXIV). On voit, dans cette relation de la seconde ambassade, l'empereur de Trèves et l'ambassadeur de Milan repasser les événements qui se sont succédé depuis 383 : ils ne parlent que des mesures de Bauto, ministre de Valentinien, qui a su retenir Maxime en Gaule en débauchant ses alliés les Huns et les Alains, et dans le temps gagné restaurer les forces de Valentinien. Ils ne font aucune allusion à une paix déjà conclue. Bien plus, Ambroise n'était venu à Trèves, comme il le dit au début de l'entretien, que pour demander et offrir la paix ². On voit encore dans la relation d'Ambroise que son ambassade n'a échoué que parce qu'il a personnellement froissé Maxime ; l'ambassadeur a reçu un congé brusque ³, mais on a, de Trèves, repris avec empressement la négociation par une autre voie ⁴. Ainsi la seconde ambassade d'Ambroise me paraît ne pouvoir être placée qu'en 385, après Pâques et avant l'hiver ⁵, qui amena la conclusion du *foedus*. Le procès capital de Priscillien eut bien lieu en cette même année 385 ⁶.

1. Le nom d'Evodius figure, avec le nom d'Honorius, dans la date consulaire des lois : *Cod. Theod.*, IX, 34, 9 (19 janvier 386) ; XVI, 1, 2, cf. XVI, 4, 4 (23 janvier) ; XVI, 12, 1 (30 janvier). Nul doute qu'en décembre 385 au plus tard n'eût été conclu le *foedus* dont parle le chroniqueur de 452 (ad a. 384 et 387 ; Mommsen, *Chron. Min.*, p. 646 et 648).

2. Ep. XXIV, 3 (Migne, XVI, 1036) : « quia, inquam, tunc ut inferiori pacem petebam, nunc ut aequali. » Une condition de cette paix devait être la remise du corps de Gratien : Ep. XXIV, 10 : « Habeat Valentinianus imperator vel fratris exuvias pacis tuae obsides ». — Nos textes ne nous disent rien du transport du corps de Gratien à Milan, où il eut sa sépulture définitive (*De obitu Valentiniani*, 79 ; Migne, XVI, 1382) ; la remise du corps dut avoir lieu au moment du *foedus*, c'est-à-dire à la fin de 385.

3. Ep. XXIV, 12. Parce qu'il a refusé de communier avec les évêques de Maxime, et a pris vis-à-vis de l'empereur lui-même une attitude peu diplomatique (Ep. XXIV, 2, 3, 10).

4. Dernier mot de la lettre, qui atteste bien qu'Ambroise n'a subi qu'un échec personnel : *Et esto tutior adversus hominem pacis involucro bellum tegentem*. — La maladresse de l'évêque ambassadeur a achevé de le brouiller avec la cour.

5. A la fin de l'année, la paix est conclue. D'autre part au texte Ep. XXIV, 12 : *ne sine veste, sine plumario paterentur extrudi senem*, Ambroise eût ajouté *hieme* si l'on eût été en hiver.

6. Rauschen, p. 244, n. 4, tire, en outre, argument des deux textes de Sulpice, *Vita Martini*, 20 et *Dial.*, III, 13, 6, qui se rapportent suivant lui au même voyage à Trèves, et en conclut que, sous le consulat d'Evodius, la

Il n'y a d'ailleurs, *a priori*, aucune raison de penser que le compte des *ères* n'ait commencé qu'au *v^e* siècle. Car ce compte procède du calcul astronomique des cycles de 84 ans, lequel servait à fixer la date de Pâques ¹. Or le cycle pascal de 84 ans a été en usage dans l'Église depuis le *iii^e* siècle ².

Il me paraît certain que l'ère religieuse était usitée en Espagne en l'an 400, sinon dans la vie courante, au moins dans les actes ecclésiastiques. La mention de l'ère figure deux fois dans les pièces originales du concile de Tolède de cette année, que nous avons conservées le *Coder Aemilianensis* de l'Hispana. L'interrogatoire de Dictinius (pièce n° 2) commence :

.Era qua supra, sub diem III. Id. Sept....

Or l'incipit de la pièce n° 1 est donnée par le ms. sous la forme : *Incipiunt exemplaria professionum in concilio Toletano contra sectam Priscilliani aera CCCXXXVIII. — Post habitum jam consilium Kal. Sept.. III Non. Sept., post diversas cognitiones tunc habitas, sub die VIII. Id. Sept....*

Il me semble nécessaire, les trois dates de jour ici fournies voulant être appuyées d'une date d'année, d'admettre que l'intitulé original s'arrête à *Priscilliani*, et d'écrire la première ligne de la pièce elle-même :

.Era CCCXXXVIII, post habitum etc. ³

1. Heller me paraît avoir démontré que l'année 38 av. J.-C., point de départ du compte chrétien des *ères*, a été choisie comme marquant le commencement du cycle de 84 ans où avait eu lieu l'Incarnation. Mommsen, *l.c.* p. 278, dit que la thèse a pour elle « alle Wahrscheinlichkeit ». C'est un peu peu dire. cf. Krusch, *Der 84 jähr. Ostercyclus*, p. 143, confirmation de la thèse. — Ce que Heller n'a pas prouvé, c'est que le calcul astronomique des cycles de 84 ans fût originairement chrétien. Il rejette bien vite la tradition recueillie par saint Jérôme, d'après laquelle le *cursus lunae* fut découvert avant J.-C.

2. Br. Krusch, *Der 84 jähr. Ostercyclus*, p. 4. Mommsen *Chronica Minora*, t. II, p. 6^o pense comme Heller que « l'ère déduite de l'an 38 av. J.-C. n'a guère été usitée avant le milieu du *v^e* siècle ».

3. Notons que l'ère est donnée ici exactement : le I^{er} Concile de Tolède eut bien de l'an 400; les indications fournies sur les papes et les évêques de l'an permettent de le dater sûrement de cette année. — Heller suppose p. 15 : il se trompe sur la signification d'une note de Mansi que cette note de l'ère a été ajoutée au protocole de Tolède après coup, à l'époque wisigothique. C'est qu'il croit, ignorant (p. 17) les inscriptions qui mentionnent l'ère consulaire et dont la première est du second siècle, que le mot même d'*Èra* était inconnu en 400.

Le collecteur de l'*Hispana*, quand il traduit en ère la date consulaire d'un acte (Valence I, Riez 439, Orange 441 etc.), transcrit pourtant la date consulaire originale. Ainsi aurait fait sans doute le rédacteur de l'*Aemilianensis*. Aurait-il changé, au début de la pièce 3, une mention telle que : *Item curs.* en : *.Era qua supra?*

à rejeter : les événements, démarches et voyages qui doivent trouver leur place entre le concile et le printemps de 383 seraient beaucoup trop resserrés (querelle méridane, avec allées et venues entre Cordoue, Avila, Astorga, Mérida; recours d'Hydace à l'Empereur et octroi du rescrit; voyage de Priscillien en Italie, démarches à Milan, Rome et Milan; voyage de retour de Priscillien; poursuites du préconsul Volventius contre Itace; fuite d'Itace à Trèves; mesures du préfet des Gaules contre les priscillianistes; nouvelles démarches des priscillianistes à Milan; envoi d'agents du maître des offices à Trèves; fuite d'Itace; Itace respire quelque temps, grâce à Britonius. — Quant à l'année 379, elle convient mal pour une autre raison : d'après le *Liber ad Damasum*, Priscillien se rendit en Italie peu de temps (guère plus d'un an, me paraît-il) après le concile de Saragosse; et l'on sait que le succès de ses instances à la cour fut dû au maître des offices Macédonius (Sulpicé, *Chron.*, II, 48, 5). Ledit Macédonius qui était encore maître des offices en 382 (*ibid.*, II, 49, 3) ¹, ne le devint qu'après le 18 mars 381, date où l'on voit qu'il était comte des largesses (*Cod. Theod.*, XI, 30, 39). Les événements sont, cette fois, trop espacés. On peut difficilement croire qu'il se soit écoulé plus de dix-huit mois (4 oct. 379-18 mars 381) entre le Concile et l'abrogation du rescrit *contra manichæos*.

Ce sont là sans doute des calculs par à peu près, qui ne valent pas une vérification exacte. Pourtant on n'encourt, en conservant la date traditionnelle du 4 octobre 380 pour le concile de Saragosse, que des chances d'erreur très faibles.

NOTE ADDITIONNELLE SUR L'ÈRA. — Ce n'est qu'après l'envoi du présent travail à l'impression que j'ai pu consulter l'*Inscriptionum Hispaniæ christianarum Supplementum* de Hübner (Berlin, 1900). Or ce volume contient deux inscriptions de Mérida (n° 331 et 534, p. xv), datées l'une de l'Èra *CCCCXVIII* (an 381), l'autre de *CCCCXXVI* (an 388). M. Hübner, qui n'a pas vu les originaux et n'a pu faire vérifier d'une manière certaine la lecture des deux textes, a quelques doutes sur les deux chiffres; mais ses doutes tiennent seulement à ce que des chiffres d'ère aussi bas lui paraissent par trop insolites.

Le même Supplément nous fait connaître, en négligeant trois Èra *D* (il y en avait déjà une), où le chiffre a pu être mutilé, six inscrip-

1. Ceci pour répondre à l'hypothèse de Mansi (t. III, p. 637), d'après laquelle Macédonius aurait dû être *magister officiorum* avant d'être *comes sacrarum largitionum*; mais la supériorité de rang du *comes* sur le *magister* est une hypothèse sans fondement. Seeck (*Symmachi op.*, p. clxxii) considère comme certain que Macédonius fut *com. s. l.* d'abord, *mag. off.* ensuite.

tions nouvelles datées par l'ère des années 465-500. Par contre, la lecture de l'inscription n° 147, mentionnée ci-dessus, est corrigée (p. 68 en *Æra TIII* ; la lecture nouvelle rejetterait l'inscription à l'ère 1000, soit en 965.

Au total, on a des années 465-500 14 inscriptions datées par l'ère : aucune des années 400-465 ; une de 381 et une de 388.

En supposant que celles-ci aient été correctement lues, la série des mentions épigraphiques de l'*Æra* présenterait une interruption entre les années 388 et 465.

Or la même interruption se constate, si les remarques présentées ci-dessus sur les pièces synodales de Saragosse et de Tolède sont fondées, dans l'attestation manuscrite de l'*Æra*. On en trouve la mention en 380 et en 400, puis, sans exemple intermédiaire, vers 460 dans la *Chronique* d'Idace. Il y a là une corrélation frappante. La tradition de l'emploi de l'*Æra* a pu être inaugurée vers la fin du iv^e siècle, interrompue au temps de l'invasion vandale, reprise dans la seconde moitié du v^e siècle. Mais elle a pu aussi se maintenir ; on n'a, des années 400-460, aucun document chrétien provenant d'Espagne qui soit muni de sa date.

En somme, par les données que fournit le Supplément de Hübner, il devient extrêmement probable que l'ère dite wisigothique a été connue de l'Espagne romaine, et que les actes du concile de Saragosse de 380 ont eu l'Incipit : *IV. Non. Oct., Æra CCCCXVIII, Casar-augusta in secretario.*

III

La date du voyage de Priscillien en Italie.

Entre ces deux termes acquis : concile de Saragosse en octobre 380, condamnation de Trèves en 385, il faudrait pouvoir situer les faits connus de la querelle, et particulièrement le voyage de Priscillien à Milan et à Rome. Ici, on est réduit à peu près aux deux récits de Priscillien et de Sulpice, qui n'offrent aucune date précise. Les secours extérieurs manquent : le rescrit de Gratien *Contra manichæos et pseudoepiscopos* n'est pas aux Codes. Impossible de suivre la carrière des fonctionnaires qui eurent part aux événements : on ne sait rien de Volventius, proconsul d'Espagne, ni du remplacement, à Séville, du proconsul par un vicaire (*Chron.*, II, 49, 1-3) ¹ ; rien de Grégorius,

1. Bauschen, p. 426. Le proconsulat de Volventius est à placer en 381-382, plutôt que 382-383.

préfet des Gaules, sinon qu'il doit être identique au Proculus Grégorius qui fut préfet de l'Annone en 377, questeur du Sacré Palais en 378-379¹ : rien d'utile sur Macédonius, sinon qu'il devint maître des offices après le 18 mars 381². Il reste, pour dater le voyage de Priscillien à Rome, à espacer d'après les vraisemblances les événements des années 380-383.

Entre le voyage à Rome et le printemps de 383 s'intercale une longue série d'incidents (Sulpice, *Chron.*, II, 48 et 49) : les priscillianistes retournent à la cour, y obtiennent gain de cause et rentrent en Espagne ; Volventius, proconsul d'Espagne, ouvre des poursuites contre Itace ; Itace s'enfuit en Gaule ; le préfet des Gaules envoie de Trèves en Espagne, c'est-à-dire à Séville, l'ordre d'arrêter les priscillianistes, et rédige sur l'affaire un rapport qu'il expédie à Milan ; les priscillianistes parent au coup en recourant de nouveau au maître des offices, à Milan ; Macédonius, par décision impériale, fait retirer au préfet des Gaules la connaissance de l'affaire, et ordonne audit préfet de renvoyer le dossier des priscillianistes à Séville, où le proconsul, entre temps, a été remplacé par un vicaire ; il envoie (en même temps, semble-t-il) des agents de son service de Milan à Trèves pour arrêter Itace ; Itace se dérobe à leurs recherches, et par la suite (*postea*) passe un certain temps en sécurité, grâce à la protection de l'évêque de Trèves Britto ; alors seulement on se trouve au printemps de 383 ou à la fin de l'hiver, car on sait que Maxime a pris la pourpre en Bretagne et l'on s'attend à le voir débarquer en Gaule³. Il est impossible que ces allées et venues entre Séville, Milan et Trèves, ces délibérations et enquêtes de fonctionnaires, ces intrigues de bureaux et de cour, n'aient pas pris plus d'une année⁴. Priscillien a

1. Rauschen, p. 28. — Cf. dans Borghesi, *Œuvres*, t. X, p. 704. Pourquoi Itace, frappé par Milan, recourt-il à Trèves où gouverne Grégoire ? Peut-être Grégoire, avant d'être préfet des Gaules, avait-il pris parti pour lui comme titulaire d'une charge de cour, par exemple de la maîtrise des offices.

2. Ci-dessus, p. 247.

3. La seule date connue avec précision est celle de la mort de Gratien à Lyon, le 25 août 383 (Rauschen, p. 142 et 482). Il était encore à Vérone les 16 et 17 juin (*Cod. Theod.*, I, in, 1 et XII, 1, 401) ; mais le mouvement de ses troupes de l'Italie vers Paris, où elles se trouvaient en juillet-août, avait dû commencer, et les préparatifs de la campagne ont sûrement pris au moins quelques semaines. Maxime aussi n'a pu s'embarquer pour la Gaule au lendemain du jour où il fut proclamé. Il faut admettre qu'il a pris la pourpre, sinon en fin 382 comme le veut Holder-Egger (*Neues Archiv*, I, 347), au moins au commencement de l'année 383.

4. Je n'ose essayer de supputer la durée minima de tous ces trajets de poste ; les données que je possède sur la durée des voyages au iv^e siècle

dû quitter Rome pour retourner à Milan avant la fin de 381, au plus tard (terme extrême) tout au début de 382.

Passons au récit de Priscillien, écrit pendant son séjour à Rome (p. 39-41). Hydace, après le concile de Saragosse, tenu le 4 octobre 380, rentre à Mérida : on est en octobre ou au début de novembre. Presque aussitôt il se voit dénoncé par un de ses prêtres¹ ; « peu de jours » après paraît, en diverses paroisses du diocèse, un libelle dirigé contre l'évêque ; et une partie du clergé se sépare de lui : le mois de novembre est à peine expiré. Les adversaires d'Hydace portent plainte contre lui à Avila et dans les églises de Salvien et d'Instance ; Priscillien et ses deux amis, après s'être concertés, ne tardent à se rendre à Mérida que le temps d'échanger une lettre avec Symposius d'Astorga : leur voyage à Mérida peut avoir eu lieu en fin décembre. De retour à Avila, Priscillien adresse une circulaire aux évêques d'Espagne, reçoit des réponses dont le sens est connu à Mérida : il doit s'être écoulé un ou deux mois, et l'on peut être en février-mars 381. Alors seulement Hydace adresse à Milan sa supplique (portée par Itace peut-être²). Pour que les ministres aient ignoré la teneur des véritables décisions de Saragosse, il faut que le rescrit *Contra Manichaeos* ait été rendu sans enquête ; mais le double voyage de Mérida à Milan et de Milan à Mérida³ a pris des mois, et quand Priscillien est parti pour Bordeaux et Milan, l'été de 381 devait être déjà avancé⁴. Sans vouloir accorder trop de prix à des évaluations aussi grossières, il semble que le présent calcul rejoigne à peu près le calcul établi tout à l'heure, et que Priscillien ait dû se trouver à Rome, au plus tôt, vers la fin de

sont insuffisantes. Quand il s'agit de courriers d'État, on ne pourrait prendre comme base de calcul un texte tel que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, rédigé à l'usage de particuliers peu pressés (moins de 70 kil. par jour). Il y a une indication, pour les voyages privés rapides, dans Paulin de Nole, Ep. I, 11 (Eluso-Barcelone, 7 jours). Un courrier extrarapide, analogue aux courriers d'État, allait de Turin à Rome en 6 ou 7 jours, peut être 8 (Babut, *Concile de Turin*, p. 104, 108). Itace voyagea sans doute plus de deux mois pour se rendre d'Ossonoba à Trèves ; le courrier de Grégorius, à faire le trajet Trèves-Séville, a-t-il mis moins de six semaines ?

1. P. 39, 23 : reversus e synhodo et in media ecclesia sedens reus, etc.

2. C'est surtout à Itace que s'en prendra le maître des offices, quand il saura qu'il a été trompé.

3. La voie de mer, pour une partie du trajet, eût beaucoup abrégé le voyage. Voir les chiffres donnés par Sulpice, *Dial.* I, chap. 1 et III : quatre jours de mer de Narbonne à un port d'Afrique, trente jours d'Alexandrie à Marseille (ce sont des *minima*). C'est pourquoi je renonce ici aux évaluations.

4. J'ai noté plus haut (p. 152, n. 1) que l'arrêt prolongé à Éauze, mentionné par Sulpice, n'est pas vraisemblable.

381, c'est-à-dire au moment où il nous semblait avoir pu s'y trouver, au plus tard. Le séjour à Rome est à placer aux deux derniers mois de 381, ou tout au début de 382.

On songera à une objection. Aux premiers jours de septembre 381, le concile d'Aquilée écrit à Gratien, Valentinien et Théodose ¹ : *Equidem per occidentales partes duobus in augulis tantum, hoc est in latere Daciæ Ripensis atque Mæsiæ fidei obstrepi videbatur... Per omnes autem tractus atque regiones et vicorum claustra usque ad Oceanum manet una et intemerata fidelium communio*. Notre chronologie peut sembler incompatible avec l'assertion du concile. D'après ce qui précède, il y avait alors un schisme en Espagne, entre Hydace et Itace d'une part, les trois évêques priscillianistes de l'autre. Je réponds : 1° que le concile d'Aquilée a pu entendre seulement que la controverse arienne était close, dans tout l'Occident, sauf la Mésie et la Dacie *Ripensis*. L'arianisme est seul en question dans la lettre. — 2° Sans doute, Ambroise avait été mis au courant par Hydace de l'invasion des trois évêchés espagnols par des manichéens (Priscillien, p. 41, 2). Mais on croyait les trois pseudo-évêques condamnés par le concile de Saragosse, et le rescrit de Gratien mis à exécution. D'après notre chronologie, le rescrit a été rendu au commencement de l'été ou à la fin du printemps de l'année 381, et les trois priscillianistes n'ont pu arriver à Milan que plusieurs semaines après le concile du 3 septembre 381. Si l'on a pensé à la querelle lusitanienne, on a dû croire rétablie, dans la province, l'*una et intemerata fidelium communio*.

IV

Époque de la naissance de Priscillien.

On n'a aucune indication précise sur l'époque de la naissance de Priscillien. On peut dire seulement qu'il mourut jeune, car il fut, au moment de son voyage en Italie (381-82), accusé d'avoir séduit la jeune Procula, fille de Delphidius (Sulpice, *Chron.*, II, 48, 3 : Itace le représentait comme un grand corrupteur de matrones Jérôme, textes 6 et 8, ci-dessus, p. 27). Il faut encore relever le fait que Priscillien passa pour le disciple de Delphidius, qui était né vers 330 (ci-dessus, p. 87, n. 2) : il devait bien y avoir entre eux une différence d'âge l'une dizaine d'années ou davantage. Priscillien aurait eu ainsi, en

1. Migne, XVI, 948 (dans les lettres d'Ambroise, Ep. XII, 3. Le même concile (Migne, XVI, 916) date son procès-verbal : *Syagrio et Eucherio VV. C. coss. III. Non. Sept., Aquileiac.*

380, trente-cinq ou quarante ans, et serait né vers 340-345. Cela est conciliable avec le fait qu'il s'était converti *complures annos* avant 380, ayant fait antérieurement toutes les expériences que comporte la vie humaine ¹. Sa conversion aurait eu lieu entre 370 et 375, alors qu'il avait de vingt-cinq à trente-cinq ans. Toutes ces approximations pourraient, il est vrai, être un peu élargies.

1. Priscillien, *Tract.* I, p. 4, 12 et *Tract.* II, p. 34, 19. A vrai dire, le *peractis omnibus humanae vitae experimentis* est mis par Priscillien dans la déclaration des frères de Mérida. Mais quand même il n'aurait pas été méridan, il semble clair qu'il parle aussi pour lui-même.

APPENDICE IV

L'ORTHODOXIE DE PRISCILLIEN

I

Le gnostico-manichéisme de Priscillien. — L'origine divine des âmes.

La plus probante apologie de la doctrine de Priscillien est dans l'étude des origines de la tradition qui l'accuse, et dans l'examen des faits de sa vie. Les plus anciens témoignages qui le représentent comme l'auteur d'un système de doctrine hétérodoxe procèdent d'un mémoire mensonger de l'évêque Itace, et les théologiens qui plus tard enrichirent ou renouvelèrent l'accusation, comme Orose, devaient au moins à Itace la certitude du fait que Priscillien était hérétique. D'autre part, toute l'histoire des procès de Priscillien atteste la peine infinie que l'on eut à faire accepter par l'église d'Espagne la légende de ses erreurs. En étudiant la doctrine de Priscillien, j'ai cru pouvoir négliger purement et simplement tout le dossier d'origine itacienne, et ne chercher d'informations sur ce qu'il avait pensé et enseigné que dans ses propres écrits.

Mais dans ces écrits mêmes, quelques critiques, et notamment M. Loofs, M. Hilgenfeld et M. Künstle¹, ont cru trouver des indices manifestes de cette hérésie gnostique dont les contemporains n'étaient pas parvenus à convaincre Priscillien, et que, même après sa mort, ses ennemis ne pouvaient trouver sérieusement attestée dans ses ouvrages. Ces accusateurs modernes de Priscillien ont-ils bien compris sa pensée ? Je vais examiner un à un les textes dont ils ont tiré argument.

1. Loofs, *Theologische Literaturzeitung*, 1890, n° 41. — Hilgenfeld, *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1892, p. 1 et suiv. — Künstle, *Antipriscillianiana* (1905), p. 49 et suiv. M. Hilgenfeld a repris et complété les arguments de M. Loofs ; comme le dit M. Künstle (p. 7), c'est Hilgenfeld qu'il faut réfuter. L'exposé des hérésies de Priscillien que donne M. Schanz, *Gesch. der röm. Litteratur*, t. IV, fasc. 1, Munich, 1904, p. 345, est tout entier tiré des deux articles de MM. Loofs et Hilgenfeld.

Je n'ai pas connu le livre d'Ernst Edling, *Priscillianus och den äldre Priscillianismen*. I Akademisk Abhandling. Upsala, 1902, cité par Künstle, *ibid.*, p. 14. D'après le résumé qu'en donne M. Künstle, le travail n'aurait que peu d'originalité.

L'auteur des traités IV à VIII, dit M. Hilgenfeld (p. 55), se propose d'initier ses auditeurs à une gnose supérieure. Il les engage en effet à *per intellectum spiritualium virtutum in opus lectæ lectionis intrare* (p. 67, 12). Il leur dit (p. 70, 1) : *Necessarium est nobis propter vos humilitatem sermonis nostri in ea quæ inenarrabilia videntur extendere*. Il les engage à suivre l'*arduum intellegentiæ iter* (p. 77, 1 ; l'expression est d'Hilaire de Poitiers), à acquérir la *scientia legis* (p. 86, 14). Ils ont à *argutiam cordis in agnitionem veritatis intendere, præceptorum cælestium secreta cognoscere* (p. 87, 12). N'est-ce point, conclut M. Hilgenfeld, que Priscillien prétendait donner à ses auditeurs la clef d'une doctrine occulte et réservée ?

Tous ces textes ne prouvent cependant qu'une chose : c'est que pour Priscillien, chaque phrase et chaque mot de l'Écriture avait un sens caché et difficile ; c'est qu'il a donné sans réserve, et plus qu'aucun de ses contemporains, dans cette manie allégorisante qui est commune à tous les écrivains religieux de son époque. Même dans les parties purement historiques des livres saints, il lui faut trouver partout l'expression de la vérité chrétienne, c'est-à-dire une exhortation à se détacher du monde et à s'attacher au Christ¹. Il n'y a pas à s'étonner qu'un tel parti pris lui rendit l'étude du texte sacré laborieuse. Pour voir ce qu'il entend par « la voie ardue de l'interprétation », par le « sens secret des préceptes divins », que l'on examine certains spécimens de son exégèse morale (par exemple, p. 78, 3 et suiv. ; p. 82, 9 et suiv. ; p. 87, 15 et suiv.). Tant d'absurde subtilité suppose en effet un grand labeur, et c'est bien un sens secret qu'elle parvient à découvrir dans l'Écriture. Priscillien peut paraître suspect quand il parle de sa méthode. Il ne l'est jamais quand il l'applique.

M. Hilgenfeld poursuit (même article, p. 55), et cite ce passage du traité de la Genèse (Tract. V), p. 67, 18 : *Qui enim hæc in operibus agit Christi, primum in agnitionem sui diem complens, secundo in gradu² positus recte omnium mandatorum discit firmamentum, et illud quod in se fuerit sterile verbo domini fecundatum pluvia divine prædicationis excepta in omnem gratiam catholicæ professionis erudit, sicque « arans in spe fidei suæ fructus colligens », in gloriam perfectæ septimanæ et opus crescens, reformans in se ecclesiam domini per fidem Christi, sicut scriptum est : « Sapientia ædificavit sibi domum et fundavit illam columnis septem » ; in quam domum « et vos tamquam lapides vivi ædificamini in domos spiritales, offerentes hostias immaculatas acceptabiles deo », tamquam « renati non ex semine corruptibili sed incorruptibili, verbo dei vivi, et permanen-*

1. Voir ci-dessus, p. 417.

2. C'est M. Hilgenfeld qui souligne.

tes in æternum, ut facti sabbatum domini et ab omnibus mundi actibus feriat nihil debeatis sæculo, sed requiescat in Christo.

« Ainsi, explique M. Hilgenfeld, dans la voie du salut qui commence avec la connaissance de soi-même, la confession catholique n'apparaît que comme le second degré ; au-dessus, comme au troisième et dernier degré, c'est à la perfection qu'il faut s'efforcer de parvenir. Les parfaits sont donc des *pneumatiques*, qui sont placés au-dessus des *psychiques*, ou catholiques ordinaires. Il n'y a pas à s'étonner que les priscillianistes, dès que leur confrérie fut connue, aient été appelés *gnostiques*. »

M. Hilgenfeld me paraît avoir entendu d'une manière inexacte le texte du traité de la Genèse qu'il a mis en cause. D'abord, le mot *perfectus* s'y applique à *septimana*, et non à la personne du fidèle. *Perfecta septimana* veut dire : la fin de la semaine, et au sens figuré : le terme du progrès spirituel. Le fidèle est engagé à s'approcher de ce terme (*creescens*). Il n'y a point ici de parfaits.

Mais c'est surtout le *secundo in gradu* que M. Hilgenfeld a mal interprété. Priscillien allégorise ici sur le récit de la Création. Il a d'abord tenté d'établir un parallélisme exact entre l'œuvre divine de chacun des sept jours et les progrès successifs du chrétien dans la vie intérieure. A l'œuvre du premier jour, commencement des choses et apparition de la lumière, il a trouvé tant bien que mal un correspondant dans l'*agnitio sui*. Pour le second jour, où Dieu créa le firmament, il a joué sur le mot *firmamentum*, et exposé qu'au second degré de ses progrès (*secundo in gradu positus*) l'homme reçoit le *firmamentum* ou la confirmation des préceptes divins. Ici, Priscillien eût bien voulu continuer son allégorie, et définir encore cinq degrés dans l'éducation de soi-même, qui répondissent à l'œuvre des cinq jours restants (*columnis septem*). L'interprétation était facile pour le septième jour, qui est le jour où le Seigneur se reposa ; elle était fournie naturellement par l'expression : *requiescere in Christo*, par le mot : *facti sabbatum Domini* (cf. Hebr. iv, 10-11). Mais pour les troisième, quatrième, cinquième et sixième jours, Priscillien n'a pas trouvé, et il a laissé dans son homélie une lacune, passant tout de suite du deuxième au septième jour. Pourtant on reconnaît dans la phrase intermédiaire : *ut... colligens* l'ébauche avortée de l'exégèse morale de l'œuvre du troisième jour. Le troisième jour, d'après la Genèse, est en effet celui où le sec (*sterile*) fut séparé d'avec l'amas des eaux (*pluvia*), celui où Dieu dit : « Que la terre pousse son germe (*verbo Domini fecundatum*), de l'herbe portant sa semence et des arbres fruitiers portant leurs fruits (*fidei suæ fructus colligens*). » Ainsi ce

n'est pas trois degrés, mais sept, que Priscillien, fidèle à sa méthode allégorique, a essayé ici de distinguer dans la vie chrétienne. Et la *catholica professio* n'est pas rattachée au deuxième degré, mais simplement mentionnée dans un troisième degré mal défini. Au surplus, on aurait tort de croire que ces distinctions offrissent à Priscillien un intérêt permanent. Il est visible qu'il les a imaginées ici par occasion, au petit bonheur de son exégèse et sur de simples rapprochements de mots. Le fragment entier, comme toutes les parties très faibles des écrits de Priscillien, est à mettre au compte de sa manie allégorisante.

Il n'y a pas un mot dans les onze Traités, non plus que dans les Canons, qui dénonce chez Priscillien l'idée d'une gnose, dépassant la doctrine catholique. Il croyait sans doute à un progrès dans la vie chrétienne, et distinguait dans l'Église des ordres de croyants; mais la distinction s'établissait pour lui sur le degré d'excellence de la pratique morale, et non sur les degrés de la connaissance théologique. C'est ainsi qu'il dit, en une phrase empruntée à Hilaire de Poitiers (p. 91, 5 et suiv.) : *ut, dum per eleemosynas et bonam vitam tendendi ad dominum iter facimus, tamquam substratis paulatim gradibus ad ea quæ sunt summa veniamus*¹. Il dit ailleurs (p. 36, 1) : *nec tamen prohibere si quis contemptis parentibus liberis facultatibus dignitate et adhuc et anima sua, deum malluerit amare quam sæculum; nec spem veniæ tollere his qui, si ea quæ prima sunt non quæunt, vel in mediis tertiisque consistunt; quoniam « multis mansionibus apud patrem deum positus », si fides symboli incorrupta teneatur, teneri debere propositam nobis in Christo spem, etiamsi « adimplendi operis non habeant facultatem », etc.*

Les trois catégories de personnes ici mentionnées (ce ne sont pas les trois classes d'Ambroise et Jérôme, dont la première est celle des vierges, car *consistunt* indique que la première classe est ouverte à tout le monde, et il y a *contemptis liberis*) s'identifient facilement : 1^o Nul doute sur la première; elle est formée des *saints* ou des *convertis*, qui ont quitté le siècle pour Dieu. 2^o et 3^o Les membres de la deuxième et de la troisième catégories, qui n'ont pas fait de profession religieuse mais gardent la foi au Symbole, sont évidemment la masse des chrétiens. Or la discipline du temps distingue parmi les chrétiens les fidèles proprement dits, qui sont baptisés et communient, et les catéchumènes, qui n'ont aucune part aux sacrements, et, à la messe, se retirent (avec les pénitents) avant l'Offrande². Les mots *in mediis*

1. Cité par Hilgenfeld (p. 56, note 1), qui omet de dire que la phrase est tirée d'Hilaire de Poitiers. Le ms. donne : *tamquam subtractis*.

2. Aux environs de 430, Salvien mentionne expressément les trois classes. *De Gub. Dei*, V, x, §§ 54-55 : *religiosi, sæculares, pœnitentes* (les catéchu-

tiisque de notre texte ne peuvent désigner que les fidèles et les téchumènes¹.

M. Hilgenfeld accepte tout entière comme fondée la tradition hérésiologique relative à Priscillien. Aussi le regarde-t-il, non seulement comme un gnostique, mais en même temps comme un manichéen (voir cf. p. 65 ; p. 85). Il est vrai que Priscillien fait profession d'abhorrer Manès et ses sectateurs (p. 22, 13 ; p. 39, 8), comme aussi les principaux hérésiarques du gnosticisme ; mais ce sont là, suivant M. Hilgenfeld, des protestations obligées que l'on ne peut croire sincères, les onze Traités portant des traces manifestes de croyances manichéennes.

Examinons les textes principaux² dont M. Hilgenfeld a tiré argument.

Priscillien, p. 65, I (*Tractatus Genesis* ; voir Hilgenfeld, p. 57) : *Animadvertentes enim sensum lectæ lectionis dicentis* : « *in principio fecit deus cælum et terram* » (Gen. 1, 1), *scitote omnia deum fecisse quæ facta sunt et compactis inter se ælementis solidatam cæli*

mènes adultes doivent déjà se faire rares. On ne trouve citées que les deux premières dans les *Zachæi Consultationes*, III, 3 (Migne, XX, 1151 : *qui prima habent* : clercs et religieux) ; *qui secunda habent* (gens du siècle mariés) ; de même dans Vincent, *Commonitorium*, I, 24 (Migne, L, 670) : *Omnes omnium ætatum fideles*, — *omnes sancti omnes casti, continentes, virgines, omnes clerici, levitæ*. — Cf. Salvien, *Ad Ecclesiam*, II, iv, 14, énumération des diverses catégories de *sancti* : veuves, vierges professes, continents, moines, clercs. A cette date, chacune des trois classes de Priscillien a sa place assignée dans l'Église. — Ces distinctions se retrouvent sous une forme un peu différente, dans des pièces liturgiques romaines où sont énumérés : le clergé, des évêques aux *ostiarii*, les confesseurs, vierges et moines — tout le peuple de Dieu (Duchesne, *Orig. du culte*, p. 406, n. 2).

1. M. Hilgenfeld p. 56, n. 1) rapproche de cette distinction de l'Église trois ordres, la division que Priscillien établit dans la personne humaine entre le corps, l'âme et l'esprit (p. 70, 19 ; p. 76, 4-5 ; p. 78, 12) et suppose que pour Priscillien, comme pour les montanistes et les gnostiques, les âmes se divisaient en *carneales*, *animales* et *spirituales*. Il ne rappelle pas que cette division tripartite de l'être humain, acceptée de toute antiquité, a été adoptée par saint Paul lui-même, I Thess., v, 23. Schepss a bien fait, aux trois passages ci-dessus, de renvoyer à ce texte paucien. Dans la phrase de Priscillien, p. 76, 4-5, l'allusion à I Thess., v, 23 est évidente ; elle permet de corriger *inpassibile servari*, qui n'a point de sens, en *irreprehensibile servari*. La restitution s'imposerait, si l'on ne avait supposé que la faute *inpassibile* se trouvait déjà dans la Bible de Priscillien.

Non pas tous les textes. Je laisse de côté le texte de Priscillien p. 63, suiv. Hilgenfeld, p. 46-47), l'argument que M. Hilgenfeld en tire étant manifestement sans valeur.

NOT. — Priscillien.

extendisse naturam, sicque, usu æris ventorum potestatibus dato quadripartita temporum vice, anni cursus et stellarum constitutas dispositiones.

Ainsi, commente M. Hilgenfeld, Dieu est le créateur non « du monde entier », comme Paret prétend traduire (p. 76), mais de ce qui a été créé; c'est lui qui « par la combinaison d'éléments (non point créés, mais) préexistants, a fait l'étendue du firmament, et a livré les airs aux puissances des vents. Dieu n'a point tiré le monde du néant; il a apporté la lumière, l'ordre et la vie dans l'obscurité d'un chaos antérieur ».

Il est certain que le *cuncta quæ facta sunt* paraît d'abord donner raison à M. Hilgenfeld. On attendrait : *cuncta quæ sunt*. — Toutefois ces quatre mots ne sont pas explicites. Il eût mieux valu, pour les bien comprendre, les rapprocher du contexte : Priscillien combat à ce moment ¹ le système (celui même des manichéens) qui fait d'un demiurge mauvais le créateur du monde matériel et en particulier du corps humain : préoccupé uniquement de cette hérésie, et voulant insister sur l'idée que la création tout entière est l'œuvre de Dieu, on comprendrait fort bien qu'il eût dit : « Dieu a créé tout ce qui a été créé », sans pour cela tomber dans l'hérésie du chaos primitif sans commencement, et sans prendre garde qu'il paraissait y tomber. Mais ce *cuncta quæ facta sunt*, qui convenait parfaitement à son intention du moment, Priscillien l'a tiré des premières lignes de sa traduction de l'évangile de Jean (Joh. 1, 3), et on le retrouve tel quel, également emprunté à cet évangile, dans le Commonitoire d'Orose, composé justement en vue de dénoncer le prétendu manichéisme de Priscillien ².

Le reste de la phrase, depuis *compactis*, signifie : Dieu « en assemblant les éléments le mot désigne en particulier les astres », a constitué solidement et étendu la voûte du ciel; ainsi, ayant livré l'air aux puissances des vents selon les quatre saisons, il a fixé le cours de

1. Depuis la p. 63, 12 : *videlicet, dum omne quod peccant non sibi sed militie diaboli volunt imputare vel sæculi... nihil in his quæ apparent deum fecisse confituntur, et corporalibus concupiscentiis delectantes facturam corporis sui assignantes diabolo, etc.* En outre de cette hérésie de la double création, Priscillien en définit à cette place p. 63, 9 une seconde, celle qui affirme l'éternité passée et future du monde comme monde, et non comme matière morte. Il ne mentionne pas l'hypothèse du chaos existant antérieurement à la Création.

2. Orose, *Commonitorium*, 23, C. S. E. L., XVIII, p. 155 dans la seconde édition, p. 174 de l'original : *Dicimus enim de trinitate doctrinam nostram esse, quæ facta essent a deo facta esse, et omnia bona valde*

l'année et combiné les constellations ». L'idée est toujours la même : Dieu a tout créé ; le cours des saisons, l'année astrale, la figure du ciel sont son ouvrage (cf. Gen. 1, 14). Un seul mot étonne, le *ventorum potestatibus*, étranger à la Genèse où il n'est pas question de vents. Schepss a omis de noter que Priscillien se souvient ici du texte *Sap. Salom.* vii, 17-21, texte qu'il a cité ailleurs (p. 10, 9), et auquel il a emprunté les mots *anni cursus et stellarum dispositiones*. De là viennent les puissances des vents, sauf que le texte de la Sapience portait *vim ventorum*, et non *potestates ventorum*. Pourquoi le pluriel *potestatibus* ? Je ne sais ; peut-être a-t-il été amené par la pluralité des saisons. Mais il serait arbitraire de conclure de ce pluriel que Priscillien concevait les puissances des vents comme des êtres métaphysiques.

P. 65, 7 (Hilgenfeld, p. 58) : *Cum enim verbum divinæ majestatis apparuit dicens : « Fiat lux » (Gen. 1, 3), universa quæ erant intenebrata patuerunt, et nocte vespers ab splendore lucis divisa, singulis quibusque rebus in locum dispositi ordinis segregatis, terra solidata est, ut alterutro elementorum (le soleil et la lune) ministerio præcurrente partita temporum vice usum dispositi operis spiritu vitæ animata proferret. Non quod terra vel cælum, aut datis (?? — auctatis Hilg.) ex cognatis ælementis terrigenis principatibus, spiritus propriæ potestatis aliquid acceperit¹, sed ut rerum materia præparata sermo divinus facturæ opus intrans sapientium præceptorum instituta compleret, tenens forum sæculi in habitaculum hominum constitutum.*

Jusqu'à *proferret*, rien de suspect. Le *Tractatus* suit pas à pas le premier chapitre de la Genèse. Si le *Fiat lux* (Gen. 1, 3) fait régner l'ordre dans le chaos, c'est que la terre « informe et vide » (Gen. 1, 2), vient d'être créée. Les mots *rerum materia præparata* viennent le rappeler, et vont tout droit contre l'interprétation que l'on prétendait donner tout à l'heure du *cuncta quæ facta sunt*.

Depuis *Non quod*, on pourrait traduire : « Non point que la terre ou le ciel aient reçu un esprit [*aliquid spiritus*] qui leur fût propre et que des puissances terrigènes soient nées des éléments apparentés [à elles, c'est-à-dire des éléments respectifs] ; la matière une fois créée,

1. Il est à peine croyable que M. Hilgenfeld puisse conclure de ce membre de phrase négatif : *non quod... acceperit*, que Priscillien reconnaît l'existence de ces *terrigeni principatus*. P. 58 : « Prisc. erkennt aber eigene, aus den verwandten Elementen entstandene erdgeborene Mächte an. » Il fallait citer ici la phrase du même discours p. 63, 25 : *alii Solem et Lunam, luminaria ad ministerium hominum constituta, aestimantes deos, principatibus mundi ælementorum tribuunt potestatem...*

ce fut le Verbe divin [qui], entrant dans la Création pour la mettre en mouvement, je pense], accomplit les dispositions de la sagesse divine, et tint l'aire du monde prête à servir d'habitat à l'homme. » — La phrase n'est pas claire: un minimum de correction y est indispensable. Bien qu'ayant, en traduisant, adopté la conjecture *auctatis* de M. Hilgenfeld, il me semble qu'on amenderait un peu mieux le texte en lisant: *aut datis, aut cognatis*... Une chose du moins me paraît évidente, c'est que Priscillien combat ici la doctrine, admise alors par tous les païens lettrés, de la divinité ou de la personnalité des éléments. « Tous les écrivains [des iv^e-v^e siècles] sont d'accord.... pour reconnaître que les païens adorent les *elementa*. Par là on n'entendait pas seulement les quatre substances simples dont l'opposition ou le mélange produisent tous les phénomènes du monde sensible, mais aussi les astres et en général les principes de tous les corps célestes ou terrestres »¹. Priscillien écarte l'idée que les révolutions des éléments sont dues à des *potestates* spéciales; il affirme que le Verbe divin a seul animé la création.

Ailleurs, il appelle Dieu: *creator omnium* (p. 77, 19). Il s'exprime dans le même sens d'une manière plus explicite encore: (p. 104, 21), dans la *Benedictio super fideles*: *jussio tua in* [je lis: *tu jussione apparabilium facta natura est, ut ex nihilo opus proferens primum incomposita et intenebrata parerent* ²], *pateret* etc. Ce texte ne permet pas de croire à l'hérésie cosmogonique de Priscillien, comme on l'a dit; mais toutefois qu'avec M. Hilgenfeld (p. 58, n. 1) on ne pense qu'il a emprunté ici à l'Eglise les expressions dont elle se sert pour la formulation de sa doctrine. Mais il est d'une mauvaise méthode de s'en tenir uniquement aux expressions ambiguës, en négligeant les textes nets et explicites.

Un autre texte cité par Hilgenfeld, p. 63 où doit apparaître l'hérésie cosmogonique de Priscillien, est le suivant: p. 77, 12: ... *ipse deus bonum et malum in utero utati perfecti hominis locum uterum virginitatis cum se creavit* etc.

M. Hilgenfeld traduit: « De et lui-même est entré dans la création de ce qui est bon et mauvais, en die Schoepfung des von Natur guten; et il conclut de la phrase ainsi entendue que la « nature bonne par essence » a comme antithèse nécessaire une nature mauvaise par essence. — En ce monde reconnaît que *facturam*, étant mis, comme *locum*, en apposition à *uterum*, signifie ici non pas: création.

¹ E. F. Schlegel, *Les religions orientales dans l'Empire romain*, p. 248; cf. p. 249 et les notes correspondantes.

² M. Hilgenfeld (p. 49) traduit sur ce texte un autre contresens que M. Hilgenfeld lui-même a corrigé: « Gott selber, als die Natur alles Guten... » *Natura est omnia ab illa*.

mais : objet créé (sens du mot qui est assez fréquent). Cet objet créé est « de la nature des choses bonnes ». Il faut traduire simplement : « Dieu est entré dans la matrice d'une vierge, cet objet, entre les objets créés, naturellement pur ¹... »

Entre les textes suspects signalés par M. Hilgenfeld et M. Künstle, il y a du moins une phrase où l'on croit prendre Priscillien sur le fait de spéculations étranges, qui font penser au Commonitoire d'Orose :

(Tr. VI, p. 73, 3) *Natura corporis, quae per apostolum figura mundi* (I. Cor. vii, 31) *et vetus homo* (Col. iii, 9) *dicitur, etsi dei manu facta est, tamen quia terrenae nativitati limi adprehensione germana est et diebus et temporibus anni et mensibus* (cod. *annis mensibus*, mais cf. 72, 23), *omnibusque quae sub sole sunt vitiorum divisa naturis*, *divinum genus* (Act. xvii, 28) *hominum muscipulis terrenae habitationis hebetavit*²...

Ces expressions obscures sentent la pire hérésie. Que signifie cette parenté de la nature humaine avec la terre dont elle est issue, la correspondance établie ici (après *mensibus*, le sens voudrait un mot tel que *obligata*) entre la nature corporelle et les périodes de l'année, enfin cette division que les vices créent dans la nature humaine ?

1. M. Hilgenfeld cite encore, p. 59-61, p. 65, p. 67, plusieurs textes de Priscillien, où il croit voir se révéler ses tendances manichéennes :

P. 65, 18 suiv. et en part. 65, 25 : *in quo corpore constitutis nobis et divinorum mandatorum jussa sectantibus, mundi opus et terrenae materiae naturam castificata caro vinceret*. De même, p. 73, 29 et autres textes où se répète l'antithèse entre la chair et l'esprit. Ces divers passages ont été cités plus haut, quand j'ai parlé du dualisme moral que Priscillien a puisé dans les épîtres de saint Paul, et qui n'implique nullement le dualisme métaphysique (Ci-dessus, p. 110-111.)

M. Lezius (Herzog-Hauck, *Real-Encykl.*, t. XVI, p. 59) cite encore comme indice de gnosticisme le mot *rota geniturae* (Priscillien, p. 26, 21) ; ce mot vient de l'Ep. Jac., iii, 6 (τὸν τροχὸν τῆς γενέσεως). Il est vrai que Priscillien donne au mot un sens astrologique ; mais il dit : « distruens *rotam geniturae* reparatione baptismatis diem nostrae nativitatis evicit. » Ce texte nous apprend non pas que Priscillien s'intéressait à l'astrologie (au contraire), mais qu'il ne la tenait pas pour absolument vaine. Il semble dire que le baptême, en tant que nouvelle naissance, dégage l'homme des influences astrologiques auxquelles le soumettait sa naissance charnelle. Cette idée a été exprimée par le gnostique valentinien Théodote (Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 612, n. 2) ; l'idée, toute voisine, que la fatalité astrologique (en général) a pris fin avec le christianisme a été longtemps banale (*ibid.*, textes d'Ignace, Tertullien, Chrysostome). L'idée de Priscillien est-elle celle de Théodote, ou celle de Tertullien ? Cela n'est pas clair ; mais ni l'une ni l'autre n'est proprement gnostique.

2. Hilgenfeld, p. 60. Cf. p. 78, 3 : *adlendi autem lunaris ideo cursus jubetur, non ut in eo observatio religionis sit, sed, quia in ea quae videntur omnis homo vincitur et germana aelementis caro diebus et temporibus obligata rectores orbis terrarum deos aestimat, etc.*

Si pourtant on examine et qu'on déchiffre le contexte (p. 72, 20 à p. 74, 2), la pensée de Priscillien apparaîtra fort anodine. L'idée générale de ce morceau est qu'il y a deux Pâques, celle de l'Ancien et celle du Nouveau Testament, *pascha dei* et *pascha nostrum*. Le *pascha dei* est l'homme, qui doit immoler sa chair à Dieu ; le *pascha nostrum* est le Christ ; au fond, les deux Pâques se confondent, car en nous faisant *pascha dei* nous obtenons que le Christ devienne *pascha nostrum*. Tout ce développement sert à interpréter les prescriptions de l'Exode (xii, 1-11) sur l'agneau pascal. Or Priscillien a été fort embarrassé par les prescriptions relatives à la date de la Pâque et au choix de l'agneau. Quel rapport découvrir entre ces règles rituelles, et l'immolation de soi-même qui doit y être figurée ? La phrase suspecte nous donne la solution de ce problème d'exégèse : l'Exode spécifie la saison, le mois et le jour, parce que l'homme charnel, né de la terre, est subordonné comme les éléments aux conditions de saison, de mois et de jour ; l'Exode dit *agnus perfectus masculus immaculatus* parce que la chair des hommes est « marquée de taches de vices » (*vitiorum diversa naturis* [maculis?]). Mais en s'immolant à Dieu, la chair s'affranchit des jours, des saisons et des mois comme de toute chose terrestre ; et elle devient semblable à un agneau immaculé. — Ainsi la relation que Priscillien établit entre le corps humain et le cours des saisons n'est pas sortie de spéculations métaphysiques. Il n'y a là qu'un expédient occasionnel et maladroît de son exégèse, laquelle demeure toujours morale et ne tend qu'à l'application. Mais on pourrait s'y tromper ; il n'y a qu'à développer quelque peu la phrase pour y lire que les membres du corps humain correspondent aux signes du zodiaque¹, pour y retrouver le priscillianisme astrologique d'Orose et de s. Augustin.

Saint Jérôme assure que Priscillien cultivait de préférence, entre les erreurs des manichéens, leur doctrine de l'origine des âmes humaines ; il faisait de l'âme humaine une parcelle ou une émanation de la substance de Dieu².

Cette accusation précise a tout au moins quelque fondement. Priscillien aime à dire que l'âme humaine est chose divine :

P. 70, 17 : quia nos *divinae consortes* esse voluit *naturae* (II. Petr. i, 4).

P. 73, 7 : *divinum genus* (Act. xvii, 28) *hominum*.

P. 93, 16 : ubi se [homo conversus ad fidem Christi] *divinum genus* (*ibid.*) viderit...

P. 98, 16 : qui se *divinum genus* (*ibid.*) crederet...

1. Orose, *Commonitoire*, § 2 (Schepss, pp. 153-154). Notons que le *Tract.* VI a dû être connu et examiné de près par les adversaires de Priscillien. C'est là (p. 74, 13) qu'on trouve le mot *Innascibilis*.

2. Ci-dessus, p. 27, texte 7 ; cf. texte 5.

P. 93, 2: *...disruptis saeculi vinculis* (Ps. II, 3) totum se divinae unde perfectus est naturae et (*cod. e*) deo Christo... reddat...

P. 78, 25: *revertentibus nobis ad genus nostrum...*

P. 79, 4: *dum homo deo redditur...* Christus in homine et homo invenitur in Christo, et adimpleatur quod scriptum est: *qui sanctificat et qui sanctificatur omnis ex uno* (Hebr. II, 14).

On voit que Jérôme n'a pas tort de faire dire à Priscillien que : *a propria substantia Dei anima procedit*. Mais par les deux mots *substantia* et *propria*, comme aussi par l'assimilation de la doctrine de Priscillien avec celle des stoïciens et des manichéens, il prête à sa pensée une précision et un tour métaphysique qu'elle n'a pas dans les Traités. Priscillien n'a pas examiné en philosophe ou en dogmaticien le problème de l'origine de l'âme. Si l'on étudie le contexte des passages que je viens de citer, on verra que les déclarations de Priscillien ont une portée morale et mystique bien plutôt que métaphysique. Il affirme que l'homme qui se donne à Dieu revient à sa véritable nature, viciée jusque là par le siècle et le péché ; qu'à vrai dire se donner à Dieu, c'est se rendre à Dieu. Dans le dernier texte que j'ai cité, on voit qu'il conçoit l'union primitive de l'âme avec Dieu comme toute pareille à l'union avec le Dieu-Christ que le chrétien peut et doit poursuivre dans la vie présente. Au fond, sa doctrine de l'origine de l'âme revient à peu près à affirmer fortement que l'union avec Dieu est pour l'homme l'état normal et l'accomplissement de sa destinée. Cette doctrine est d'ailleurs mal définie et n'a rien de systématique. Priscillien aime à dire, d'après un discours de s. Paul dans les *Actes*, que l'homme est *genus divinum* ; mais il dit aussi volontiers que l'homme est « l'image et la ressemblance de Dieu » (p. 7, 3 ; 18, 19 ; 65, 23 ; 66, 1 ; 83, 20). Il dit que l'homme procède de la nature divine, mais il dit aussi (p. 83, 19) : *estote tales, quales vos pater deus fecit, estote tales, quales vos manus patris instituit, quoniam imago et similitudo dei, quod estis vos, etc.*

Les expressions que j'ai relevées auraient paru incorrectes à des théologiens du *v^e* siècle ; vers 380, elles n'auraient probablement pas choqué un lecteur non prévenu. La question de l'origine de l'âme humaine fut soulevée, pour la première fois, par la controverse origéniste ¹. Au temps de Priscillien, loin que l'orthodoxie fût fixée sur ce point, les solutions principales du problème n'avaient pas même été proposées.

1. Turmel, *Théologie positive*, t. I, p. 78.

II

Innascibilis.

Les adversaires de Priscillien réunis en 400 au synode de Tolède, après une longue discussion sur sa doctrine, renoncèrent à prouver qu'il eût distingué « deux principes des choses », c'est-à-dire qu'il eût été manichéen et gnostique. Mais ils obligèrent Symposius d'Astorga et plusieurs autres défenseurs de l'hérétique à le reconnaître coupable sur un point : il avait appelé le fils *innascibilis*. Cette accusation se retrouve dans les formules d'anathème VI et VII de Pastor de Palencia ¹.

Innascibilis était une traduction couramment donnée du mot grec ἀγέννητος. Dans le texte latin d'Irénée, II, 34, 2 où le mot est appliqué aux âmes humaines, l'original grec perdu devait porter ἀγέννητος ². Nous avons en grec (Athanase, *De synodis*, 27 ; *Patrol. gr.*, XXVI, 736) et en latin (Hilaire, *De synodis*, 38 ; Migne, X, 510) le texte des vingt-six formules d'anathème arrêtées par le concile de Sirmium de 351. Le texte grec contient cinq fois ἀγέννητος (formules IV, XV, XVI, XX, XXVI), le texte latin, les cinq fois *innascibilis* (formules IV, XIV, XV, XIX, XXVI). De même, quand Hilaire nous dit qu'au concile oriental de Sardique (343), dont nous n'avons les décisions dogmatiques qu'en latin et par lui (*ibid.*, c. 34, cf. 37 ; col. 507), on proscrivit la formule *innascibilem filium*, nous sommes assurés que l'original grec de la sentence portait le mot ἀγέννητος ³.

Ἀγέννητος signifiait proprement « inengendré ». C'est en ce sens qu'Hilaire de Poitiers prend le mot dans les divers textes où il en condamne l'application au Dieu-Fils ; ce sont les textes : *Tract. in Ps.* CXXXIV, 8 Migne, IX, 757 ; *De Trinitate*, IX, 53, 54, 57 et XII, 55 Migne, X, 324 et 469 ; enfin *De Synodis*, 34-37 et 59-60 Migne, X, 507 et 521, où Hilaire cite et approuve les décisions dogmatiques de Sardique

1. Sur le Synode de Tolède en 400, v. ci-dessus, p. 191 — Sur le *Libellus* de Pastor, v. ci-dessus, p. 17 : VI. Si quis dixerit vel crediderit Christum innascibilem esse. — VII. Si quis dixerit vel crediderit Christi deitatem innascibilem esse.

2. Cependant au texte d'Irénée, I, 24, 2, dont l'original grec est dans Hippolyte (*Philosoph.*, VII, 28), l'ancien traducteur a traduit ἀγέννητος par ἀγεννητός.

3. Tout peu après, en 344, les Orientaux à Antioche condamnèrent le mot ἀγέννητος dans l'Épître *makrostichos* ; ils visaient Photin ; voir Athanase, *De Synodis*, 26, v. Migne, *Patr. Gr.*, XXVI, 728. Sur la date, Duchesne, *Des origines de l'Église*, t. II, p. 230.

(344) et de Sirmium (351). Il y a, explique-t-il dans ce dernier texte, un *Deus innascibilis* et un *Deus unigenitus* ; les deux épithètes sont nécessaires pour marquer la distinction entre l'un et l'autre. Appeler l'*Unigenitus* : *innascibilis*, c'est effacer la distinction et tomber dans l'hérésie, avec Photin que visaient les formules de Sirmium : *Filium innascibilem confiteri impiissimum est* (*De Synodis*, 60).

Il est très probable qu'au concile de Tolède de 400, quelqu'un s'était souvenu opportunément de ce passage d'Hilaire. Au moins s'y est-on reporté plus tard ; car Turibius faisait de Priscillien un photinien (Léon I^{er}, Ep. XV, 3), et Pastor de Palencia empruntait aux décisions de Sirmium, citées par Hilaire, une de ses prétendues formules priscillianistes ¹.

L'équivalence du mot latin *innascibilis* et du mot grec ἀγέννητος n'est pourtant qu'approximative. Étymologiquement, *innascibilis* ² ne contient pas l'idée de génération. Un théologien de formation purement latine, comme Priscillien, pouvait n'attacher au mot d'autre sens que la négation de la *naissance* du Christ, c'est-à-dire du commencement temporel de son existence, et non la négation de sa filiation par rapport à Dieu. M. Künstle admet comme certain qu'*innascibilis* avait pour Priscillien le sens strict de *inengendré*. Et il ajoute (*Antiprisc.*, p. 139) : « Les priscillianistes avaient une formule courte et populaire (*sic*) : *Filius innascibilis est*. » Il le prouve par les déclarations de Symposius au concile de Tolède de 400. Ces déclarations prouvent le contraire. Quand on lut la pièce (*membrana nescio qua*, l'appelle-t-il,) où il était affirmé que Priscillien avait employé le mot *innascibilis*, Symposius crut à une supercherie, et on eut de la peine à le convaincre du fait. Il en faut conclure en premier lieu que le mot n'était pas fréquent dans Priscillien, dont Symposius connaissait bien les livres ; la pièce, au reste, ne disait pas qu'on y eût trouvé le mot plusieurs fois, ni même deux fois ; et en second lieu que ce chef d'accusation n'était pas encore entré dans la controverse entre les Gallécien^s et les anti-priscillianistes, car en ce cas Symposius aurait vérifié d'avance la citation alléguée.

En effet, s'il avait cherché le mot incriminé dans les écrits de Priscillien, il l'aurait trouvé, au sermon sur l'*Exode* que nous possédons

1. Pastor, *Libellus*, VIII : Si quis dixerit vel crediderit deitatem Christi convertibilem fuisse aut passibilem, anathema sit. Cf. Hilaire, *De Synodis*, 48, Anathème XII de Sirmium : Si quis... deitatem ejus corruptionem vel passibilitatem aut demutationem vel deminutionem vel interfectionem sustinuisse dicat, a. s.

2. *Innascibilis* eût traduit bien plus justement ἀγέννητος. Or ἀγέννητος est orthodoxe. Ainsi *innascibilis* est hérétique en tant qu'il traduit un mot grec hérétique qu'il traduit très inexactement.

brist les deux concepts contradictoires de *Fils*, et d'*inengendré* au sens absolu du mot ? Le plus probable est qu'il faut interpréter le mot l'après le texte p. 71, 21 : *Christus... sine principio, sine fine*, et qu'*innascibilis* signifiait pour lui que l'existence du Christ n'avait pas eu de commencement dans le temps.

III

Les Témoins célestes. — Le Sabellianisme de Priscillien.

Il est sûr que le concile de Tolède, en retenant contre Priscillien le mot *innascibilis*, l'accusa d'attribuer au Fils une qualification qui ne convenait qu'au Père, et d'avoir négligé une distinction nécessaire entre les deux premières personnes de la Trinité. Désormais la confusion des personnes divines, l'erreur antitrinitaire de Sabellius, fait partie du signalement traditionnel de l'hérésie priscillianiste. Ce chef d'accusation ne manquera dans aucun des documents antipriscillianistes du *v^e* siècle, et les théologiens lui accorderont, comme on l'a vu, de plus en plus d'importance.

En outre du fragment ci-dessus les adversaires modernes de Priscillien ont cité plusieurs fragments de ses écrits comme attestant le bien fondé de l'imputation.

J'en écarterai un, le *Comma johanneum* ou *verset des trois Témoins célestes*. C'est dans un livre de Priscillien que se rencontre pour la première fois une citation *incontestable* de cette interpolation célèbre, et spéciale à certains manuscrits latins, de l'épître *prima Iohannis* (v. 8-7) : *Tria sunt quae testimonium dicunt in terra, aqua, caro et sanguis, et haec tria in unum sunt. Et tria sunt quae testimonium dicunt in coelo, pater, verbum et spiritus, et haec tria unum sunt in Christo Jesu*¹.

M. Künstle est persuadé, bien qu'aucun texte ne le dise, que l'interpolation est due à Priscillien lui-même² ; et il estime qu'elle a eu pour objet d'affirmer l'unité absolue de la divinité sans distinction de personnes. Il est surprenant que parmi les théologiens qui scrutèrent les œuvres de Priscillien avec le désir de le prendre en faute, aucun ait su reconnaître qu'il avait falsifié un livre canonique. Et peut-on proposer que Priscillien, ayant interpolé l'Écriture, ait eu l'imprudence de citer l'interpolation dans son apologie ? Dans cet écrit

¹ C'est l'ordre de Priscillien, p. 6, 5, et de plusieurs anciens mss. L'ordre des deux versets est renversé dans la Vulgate.

² *Das Comma joanneum*, p. 48 et suiv. Cf. *Antiprisc.*, p. 64.

destiné à des juges défiants, a-t-il pu annoncer par les mots : *sicut Johannes ait* deux lignes de sa façon ? Ce sont là deux difficultés graves, et il y en a d'autres. Les très anciens manuscrits espagnols de la Bible qui ont été signalés jusqu'à présent contiennent tous le verset des Témoins célestes ¹ ; d'après les divers témoignages réunis par M. Künstle, on peut être certain que vers 800 au plus tard, il était universellement accepté en Espagne ². Il y a bien lieu de s'étonner que l'interpolation de Priscillien se soit imposée ainsi à tous les théologiens catholiques de son pays. On nous explique, il est vrai, qu'elle a été vulgarisée par le priscillianiste Pérégrinus ³, qui en effet paraît bien avoir copié des bibles complètes. Mais la Bible hérétique de Pérégrinus a-t-elle pu supplanter si complètement la Bible orthodoxe espagnole, que de celle-ci il ne soit resté aucun témoin ? — Bien plus, M. Künstle nous cite trois anciennes professions de foi espagnoles, qu'il donne comme antipriscillianistes et qui pour lui sont du ^v^e siècle ⁴. Toutes trois contiennent la mention des Témoins célestes : le même verset suspect se rencontre à quatre reprises dans le *De Trinitate* (livres I-VII) du Pseudo-Vigile de Thapsus ⁵, qui nous est donné comme un ouvrage espagnol du ^{iv}^e-^v^e siècle (ceci est probable) où le priscillianisme serait visé ; le verset se rencontre encore dans la *Speculum* du Pseudo-Augustin ⁶, très probablement antipriscillianiste et du ^v^e siècle. Il fau-

1. Künstle, *Das Comma*, p. 31 et suiv. — P. 33 et suiv., toutes les bibles gallicanes qui ont subi l'influence de Bible espagnole contiennent aussi le *Comma*.

2. Voir surtout p. 23, le *Comma* dans Isidore de Séville, et dans la lettre d'Éthérius et Béatus à Elipandus.

3. *Das Comma*, p. 51. Sur l'identification de ce Pérégrinus avec Bachiarus, v. ci-dessus, p. 2, n. 2.

4. *Ibid.*, p. 24-27.

5. *Ibid.*, p. 15. Cf. *Antiprisc.*, p. 184-187. Les quatre citations (les livres VIII-XII sont hors de cause) se trouvent dans la réimpression de Chifflet par Migne (LXII), aux textes : I, col. 243 ; I, 246 ; V, 274 ; VII, 283 (la seconde et la troisième manquent aux anciennes éditions). — Ce qui fait croire à l'origine espagnole du livre, c'est, outre le *Comma*, l'apostrophe à Hosius (col. 244) ; quant à l'époque, l'auteur ignore les controverses entre dyophysites et monophysites, et il est surtout préoccupé de combattre l'arianisme. Ce pourrait être un contemporain de Priscillien : la condamnation des lecteurs d'apocryphes, à la fin du livre VI, a l'air d'un post-scriptum (si ce n'est pas une interpolation). Je ne sais si l'on a relevé une rencontre curieuse de cet anonyme avec Priscillien, dans l'interprétation du texte Matth. xxviii, 19 : voir col. 238 D et Priscillien, p. 37, 22. — Donc G. Morin avait proposé d'attribuer les livres I-VII, qui seuls forment un tout, à Grégoire de Grenade ; il a retiré son hypothèse (Schanz, *Gesch. der röm. Lit.*, t. III, 2^e éd., Munich, 1905, p. 425), et l'ouvrage reste un bien sans maître.

6. *Ibid.*, p. 17.

dra donc que l'innovation de Priscillien ait été acceptée d'emblée par tous ses ennemis, et répandue par eux. Il serait beaucoup plus naturel de croire ce que nous dit Priscillien, que les Témoins célestes figuraient dans sa Bible.

Au reste, le texte de Cyprien, *De Unitate*, 6 : *Et iterum de Patre et Filio et Spiritu sancto scriptum est : ET TRES UNUM SUNT*, si l'on doit y voir, non pas une citation du verset interpolé, mais une interprétation allégorique du verset authentique des Témoins terrestres (ainsi l'entendait au vi^e siècle Facundus d'Hermiane, sa Bible à lui ne contenant pas le *Comma*; mais Facundus a pu se tromper)¹, nous montre au moins l'interpolation en voie de s'accomplir. L'équivalence allégorique au texte I Johan. v, 7 : Eau, Chair, Sang = Père, Verbe, Esprit, était déjà si couramment admise, qu'elle pouvait être indiquée par allusion; elle était connue généralement : elle figurait sans doute dès lors au moins dans la marge de certaines bibles africaines, et la glose marginale aura passé dans le texte par accident. M. Künstle croit avoir prouvé que le fait se produisit en Espagne (il a établi du moins que les bibles gallicanes l'ont empruntée aux bibles espagnoles²) : même en lui accordant ce point, il n'y aurait aucune raison de supposer que le fait ne se soit produit qu'à la fin du iv^e siècle. Et quand Priscillien introduit la citation des Témoins célestes par *Johannes ait*, il n'y a nullement lieu de douter que les Témoins célestes n'aient été insérés avant lui dans le texte espagnol de l'épître³.

1. *Pro defensione trium Capitul.*, I, 3 (Migne, LXVII, 536; cité par Künstle, *Das Comma*, p. 7) : Quod tamen Joannis apostoli testimonium h. Cyprianus... de patre et filio et spiritu sancto dictum intelligit. — Les trois textes de saint Augustin cités par Künstle, *ibid.*, p. 7-8 (*Contra Maximin.* II, 22; *Tractat. in Joan. evang.*, XXXVI, 10; *De Civ. Dei*, V, 11) montrent que d'une part il ne tient pas le *Comma* pour proprement canonique, que d'autre part il le suppose connu. L'hypothèse de la glose marginale expliquerait très bien l'emploi ambigu qu'il fait du texte.

2. *Das Comma*, p. 33 et suiv. Démonstration empruntée presque tout entière à S. Berger, *Histoire de la Vulgate*. — Un texte au moins parle en faveur de l'origine africaine. C'est la *Fides* adressée par les évêques africains au roi Hunéric en 484 (Migne, LVIII, 227, dans Victor de Vite), qui contient le *Comma* (Künstle, *ibid.*, p. 19). M. Künstle (*Antiprisc.*, p. 106) veut que cette *Fides* africaine ait emprunté ses éléments à des pièces espagnoles du même genre. C'est une hypothèse inutile, puisque fort peu après ce temps l'Africain Fulgentius lisait indubitablement le *Comma* dans sa Bible (*Das Comma*, p. 21-22); et c'est bien d'Afrique plutôt que d'Espagne que Cassiodore l'aura reçu (p. 23). — Ce qui semble prouvé, c'est seulement que les Espagnols ont été les premiers à accepter le *Comma* universellement.

3. Si l'hypothèse de M. Künstle, si peu indiquée par les textes, a reçu bon accueil, c'est qu'on a trouvé piquant d'opposer le nom de Priscillien, auteur supposé de l'interpolation, à la décision de l'Index romain (13 janv. 1897) qui déclarait l'interpolation authentique.

J'écarterai aussi, par la même raison de vraisemblance, une autre attestation fournie par M. Künstle (*Antipriscillianiana*, p. 21) de l'hérésie antitrinitaire de Priscillien. On trouve dans le *Liber ad Damasum* une citation intégrale du Symbole, qui contient plusieurs singularités : *credentes unum deum patrem omnipotentem... et unum dominum iesum Christum... natum ex Maria virgine ex spiritu sancto... passum sub Pontio Pilato, crucifixum... sepultum, tertia die resurrexisse... ascendisse in caelos, sedere ad dexteram dei patris omnipotentis... inde venturum et iudicaturum de vivis et mortuis... credentes in sanctam ecclesiam, sanctum spiritum, baptismum salutare... credentes remissionem peccatorum... credentes in resurrectionem carnis*. Priscillien, suivant M. Künstle, aurait omis exprès d'appeler Jésus-Christ *filius* et *deus* (mais on trouve *filius* quelques lignes plus bas, et *Christus deus* à chaque page) ; il aurait renversé l'ordre des deux mentions *sanctum spiritum* et *ecclesiam* pour insinuer que l'Esprit n'était pas une personne divine, et peut être pour faire d'*Ecclesia* un éon gnostique. — Pourtant la citation du Symbole commence par ces mots : *Fidem vero sicut accepimus, ita et tenemus et tradimus, credentes...* En admettant que Priscillien n'ait pas été sincère en affirmant son respect religieux du Symbole, remis par Jésus-Christ aux apôtres, et qu'il ait pris sur lui de le remanier à son gré, a-t-il eu la folie, pour prouver au pape Damase son orthodoxie, de se référer à une formule du Symbole modifiée par lui-même ? Le Symbole qu'il cite est certainement celui même que récitaient les catéchumènes dans l'église espagnole (Mérída ?) où il avait été baptisé.

Venons aux déclarations authentiques de Priscillien ; elles suffisent à prouver qu'il n'est pas trinitaire à la façon des orthodoxes gréco-latins de la fin du IV^e siècle ¹.

Non seulement Priscillien fait un constant usage du composé *Christus deus*, mais il emploie presque indifféremment les deux mots *Christus* et *deus*. Il dit par exemple (Tract. VI, p. 71, 21) : *Christus autem origo omnium totus in sese, nec quod est aliunde praesumens, sine principio, sine fine ; quem si per universa consideres, unum invenies in totis, et facilius de eo sermo deficiet quam natura*, etc. Il écrit plus loin : (p. 74, 9) : *Denique deus noster adsumens carnem formam in se dei et hominis id est divinae animae et terrenae carnis adsignans*. — Tr. VII, p. 82, 17 : *Si Christum omnium scimus esse principium et hominem Christi agnoscamus esse habitaculum*, etc. — Voici enfin le passage qui offre le plus de prise à l'accusation : Tr. VI (p. 75,

1. Les textes suivants sont cités par M. Hilgenfeld, p. 62.

2)¹ : *Sic se pro hominibus patientem intellegi deum voluit in carne, ut si sensus quaeratur in nobis, unus est; si sermo, unus est Christus; si opus, unus Jesus; si natura quaeritur, filius est; si principium quaeritur, pater dicitur; si creatura, sapientia est; si ministerium, angelus; si potestas, homo; si dignatio, filius hominis; si quod factum est per illum, vita est; si quod extra illum, nihil; sic universa disponens, ut, cum unus esset in totis, unum in se volens hominem, aliud genus perfecti operis scrutator ejus habere non posset, nisi ut unum eum deum crederet, quem omnipotentem in se, quod est et quod dicitur, inveniret.*

C'est ainsi, conclut M. Hilgenfeld, que Priscillien confondait la personne du Père et du Fils, et, « tandis qu'Apollinaire troublait l'Orient en enseignant (?) que Dieu était né et qu'il était mort, ébranlait l'Occident par une doctrine toute semblable ² ».

M. Künstle (*Antipriscillianiana*, p. 22) cite encore (Tr. X, p. 93, 13) : *Et ideo qui conversus ad fidem Christi prima, media, postrema, omnia quae per dominum facta et quae post sunt futura, cognoverit, (necessario temporaria de perpetuis, falsa de veris et segregans caduca de certis, ubi se divinum genus viderit), unum et indifferentem sibi deum retinens, in ea quae neque in exordio neque fini obnoxiantur* ³...

1. La phrase, si le texte n'en paraissait altéré dans le début, serait un exemple excellent de ce qu'il y a le plus souvent, chez Priscillien, de lâche dans la syntaxe et d'inachevé dans l'élaboration de la pensée.

2. Hilgenfeld, p. 63. Approuvé par M. Künstle, *Antiprisc.*, p. 23.

3. Texte cité à tort. M. K. interprète : « Soll man doch unum et indifferentem sibi deum festhalten. » Ce qu'il y a de plus clair dans ce texte obscur, c'est que Priscillien y considère l'ensemble de l'histoire d'après la Bible : les origines (création), les temps intermédiaires, la fin du monde. Dans tout ce développement, le converti, — qui seul est capable d'intelligence, — trouvera Dieu toujours identique à lui-même. *Indifferentem sibi* n'implique pas comparaison et identification des personnes divines entre elles, mais du Dieu de la Genèse, du Dieu de l'histoire juive et évangélique, du Dieu de l'Apocalypse. Une première difficulté du passage tient au membre de phrase que j'ai mis entre parenthèses, et qui en effet forme parenthèse. Dans ce membre de phrase lui-même, *ubi se divinum genus* (Act. xvii, 28) *viderit* est clair, et signifie : « du moment qu'il est revenu à sa nature divine » (expression attribuée à saint Paul), c'est-à-dire à l'état spirituel, et qu'il a donc l'intelligence de la révélation (cf. p. 98, 16.). Dès lors le reste de la parenthèse s'éclaire : « sachant nécessairement distinguer le passager de l'éternel, le vrai du faux, le douteux du certain, du moment... » (*necessario* se relie étroitement à *ubi*). Deuxième difficulté, le membre de phrase : *in ea... obnoxiantur*. Ici, le texte est évidemment altéré; le minimum de correction, la suppression de *in*, donnerait un sens grossièrement hérétique (y a-t-il des choses ou des êtres, sauf Dieu, qui ne soient sujets ni à commencer ni à finir?), contredit dans la phrase même par *per dominum facta*, et sans lien avec l'ensemble

Tr. XI, p. 103, 15 : « *Tu enim es deus, qui cum in omnibus originibus virtutum intra extraque et supereminens et internus et circumfusus et infusus in omnia unus deus crederis, invisibilis in patre, visibilis in filio, et unitus in opus duorum sanctus spiritus inveneris.* »

Tr. II, p. 39, 13 : *Nobis enim Christus deus, dei filius, passus in carnem* (leg. *carne*), *secundum fidem symboli baptizatis et electis ad sacerdotium in nomine patris et filii et spiritus sancti, tota fides, tota vita, tota veneratio est.*

Tr. II, p. 37, 20 : *Baptizantes, sicut scriptum est, in nomine patris et filii et spiritus sancti; non dicit autem : « in nominibus » tamquam in multis, sed : « in uno », quia unus deus trina potestate venerabilis¹ omnia et in omnibus Christus est* (Col. III, 11).

de la phrase. S'il fallait conjecturer, je lirais : *in eo quod neque exordium neque finis obnoxiantur*. La faute *in ea* aurait entraîné les corrections maladroites *quæ et obnoxiantur*.

1. Ce texte est à opposer à l'hypothèse de M. Künstle, qui attribue à Priscillien la courte « *Fides s. Ambrosii* » incorporée à la collection Quesnel (Migne, LVI, 582), et qui a été publiée par Hahn (*Bibliothek*, p. 278), Caspari (*Kirchenhistor. Anecd.*, p. 308), Künstle (*Antiprisc.*, p. 59). Voici cette prétendue *Fides Priscilliani* :

« Nos patrem et filium et spiritum sanctum unum deum confitemur, ita ut in trinitate perfecta et plenitudo divinitatis sit et unitas potestatis. Nam tres deos dicit, qui unitatem separat trinitatis. Pater Deus, filius deus et spiritus sanctus deus. *Hæc unum sunt in Christo Jesu* (I. Johan, v, 7). Tres itaque formæ, sed una potestas. Ergo diversitas plures facit, unitas vero potestatis excludit numeri quantitatem, quia unitas numerus non est. Sic itaque *unus deus, una fides, unum baptisma* (Eph. IV, 5). Si quis verò hanc fidem non habet, catholicus dici non potest. Qui catholicam non tenet fidem, alienus est, profanus est, adversus veritatem rebellis est. »

Cette formule, de tendance modaliste, contient une citation du *Comma* et une de Eph., IV, 5, que Priscillien cite deux fois. D'autre part, elle est suivie, dans un ms., de la mention : *ad Damasum Papam* (le même ms. intitule la formule *Fides Ambrosii*). Enfin les sentences finales *Si quis etc.* ont des analogues dans des *Fides* espagnoles. M. Künstle tient l'adresse *ad Damasum* pour originale (elle a bien pu être suggérée par la fausse attribution à Ambroise) et conclut (p. 61) que la pièce est de Priscillien (qui a été en relations avec Damase) ou de quelqu'un des siens, mais plutôt de lui-même. La faiblesse de cette hypothèse est évidente : entre cette pièce et les *Traité*s, il n'y a aucune analogie de style ; les expressions caractéristiques de la *Fides* : *una potestas, tres formæ*, sont, l'une contraire, l'autre étrangère à l'usage de Priscillien, qui dit *trina potestas*. — Quand Priscillien a adressé sa profession (*Tract.* II) à Damase, il a répété le Symbole ; il s'interdisait même de formuler sa foi autrement que dans le Symbole, de *designare symbolum*. Enfin la mention *ad Damasum* n'a pas plus de chances d'être véridique que l'attribution à Ambroise.

Avec cette hypothèse de la *Fides Priscilliani*, M. Künstle combine

L'ensemble de ces textes est probant. Il est faux sans doute de dire, comme M. Künstle (*Das Comma*, p. 14-15), que Priscillien nie la distinction des personnes divines, mais il est vrai qu'il les distingue mal et qu'il tend, en plusieurs textes, à les fondre en une seule. On a raison de parler de *panchristisme* (*Das Comma*; p. 15, *Antipriscilliana*, p. 21) ¹. Priscillien ne maintient pas, entre l'idée de l'unité et celle de la trinité divine, l'équilibre verbal où se fixa au temps de Théodose, après bien des oscillations, le dogme de l'Église gréco-latine. Chez lui, l'équilibre tend toujours à se rompre au profit de l'unité. De toutes les erreurs qui lui ont été attribuées, il y en a une qu'il a du moins été près de professer, c'est le sabellianisme.

Pourtant, il faut faire ici plusieurs remarques :

1° On peut opposer à ces expressions sabelliennes d'autres déclarations, où la distinction du Père et du Fils est marquée très nettement. Il dit dans sa Bénédiction aux fidèles (p. 103, 3) *sancte pater, omnipotens deus, qui.... ecclesiae tabernaculum formans,.... Christo in te auctore docuisti, ut in te uno et invisibilitatis plenitudo, quod pater filio, et visibilitas agnoscentiae, quod filius patri in operatione sancti spiritus deberet* ², *ageretur, sic in te omni definitae rei terminum et infinitorum receptaculum ponens, ut ex te uno venientibus nobis unum profectum et revertentibus ad te unum adiutum in ortu* (ms. *ortum*) *fili in te orientis aperires, et quamvis ex diversis vocationum viis in tabernaculum tuum tenderent, omnes tamen uno ingressu ad te Christi operantis intrarent, ut, cui se ille*

deux autres hypothèses : 1° la formule appelée *Fides Damasi*, *Fides Hieronymi* (Burn, *Introduction to the Creeds*, p. 245 ; *Antiprisc.*, p. 47) est de Damase ou approuvée par lui (p. 54), bien qu'ayant un caractère espagnol (*filioque*, sous la forme *et filio*). 2° La *Fides Priscilliani* (41 lignes) est un remaniement hérétique de la *Fides Damasi* (37 lignes). Conclusion (plutôt suggérée que formulée, p. 61) : Damase aurait dressé et communiqué à Priscillien un *Credo* correct ; Priscillien le lui aurait renvoyé après l'avoir modifié en un sens sabellien. Tout cela n'est que fantaisie.

La prétendue *Fides Priscilliani* (elle ne figure dans les mss. que sous des noms respectés), pourrait bien être antérieure à Damase. Il faudrait y voir la formule d'une théologie occidentale archaïque ; il est sûr que la tendance au modalisme y est encore plus accusée que chez Priscillien.

1. C'est à tort que Dom Chapman (*Early history*, p. 243, cite, comme exemple de panchristisme, le texte p. 79, 4 : *innumerabilis Christi natura* ; le mot est expliqué par ce qui suit : *Christus in homine et homo inveniatur in Christo*. Il n'y a là qu'un mot de mystique. Le Christ est innombrable parce qu'il siège dans le cœur de tout vrai chrétien.

2. Il faut sans doute entendre comme s'il y avait *præstaret*. Priscillien aura voulu d'abord tourner sa phrase autrement, et aura oublié de corriger *deberet* en *præstaret*. — Le mot *agnoscentia* ne figure qu'ici où il ne donne aucun sens ; de *in te uno* à *ageretur*, le texte est à amender ou à écarter.

clausisset, accessum ad te, quia patrem fili in filio et filium patre in patre ignoraverat, non haberet.

Autres déclarations correctes. P. 6, 20 : *...cum scriptum sit dicent Petro : « tu es Christus, filius dei vivi »* (Matth. xvi, 16 et alibi : *« qui habet filium habet vitam, qui non habet filium non habet vitam »* (I Joan. iv, 12),... *« tu es Christus filius dei »* (Matth. viii, 29). — P. 16, 28 : *nescientes verum patrem et Christum deum dei filium...* — P. 22, 1 : *qui negat Christum Jesum deum dei filium...* — P. 49, 2 : *Symbolum opus domini est in nomine patris et filii et spiritus sancti, fides unius dei, ex quo Christus deus dei filius salvator...* etc.

La foi découle, pour Priscillien, d'une source unique et triple : (p. 31, 29) *indissolubilem fidem uno fonte tripertito rigatam* (cf. 5, 10 : *tripertito ecclesiae fonte*).

Il dit (p. 101, 22) : *opus dei salvantis in Christo*. Il cite volontiers les mots de saint Paul : I. Cor. viii, 6 : *Unus deus pater, ex quo omnia et nos in ipso, et unus dominus Jesus Christus, per quem omnia et nos per ipsum* (cité trois fois : p. 7, 5 ; p. 36, 15 ; Can. XXV). — Philipp. ii, 11 : *omnis lingua confiteatur quoniam dominus Jesus in gloriam dei patris* (p. 54, 3 ; p. 66, 24). — I Cor. iii, 22 : *vos autem Christi, Christus autem dei* (p. 58, 5 ; p. 93, 9). — Rom. viii, 17 : *fili dei et coheredes Christi* (p. 85, 4 ; cf. Can. LXXII et LXXVIII).

D'autre part, Priscillien condamne, et à trois reprises, les patristiens : p. 6, 19 ; p. 23, 12 ; enfin p. 38, 18 : *quis patripassianos hereticos ferat, dicente scriptura : « qui credit in filio habet vitam, qui non credit in filio non habet vitam » ?* Joan. iii, 36 ; cf. I Joan. v, 12¹.

2^o La doctrine de Priscillien sur le rapport du Fils au Père est donc indécise. Elle n'est pas systématique. C'est que Priscillien n'a jamais appliqué sa réflexion à un tel objet. Il estime que toute spéculation sur le dogme, lequel est contenu tout entier dans le Symbole, est non seulement vaine, mais coupable². « L'hérésie n'a qu'une cause : c'est que des individus aiment mieux exercer leur esprit que servir Dieu ; c'est qu'au lieu de croire au Symbole, ils raisonnent sur le Symbole, alors que s'ils savaient ce qu'est la foi, ils ne voudraient rien connaître en dehors du Symbole. Le Symbole est la marque de la vérité : vouloir préciser (designare) le Symbole, c'est raisonner sur le Symbole au lieu d'y croire. Le Symbole est l'œuvre du Seigneur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; c'est l'expression de la foi au Dieu unique, de qui

1. Je ne cite pas la condamnation de Photin (p. 38, 13), car Priscillien se méprend totalement sur sa doctrine, et fait de lui un quasi-arien. Il ne connaît donc pas le *De Synodis* d'Hilaire et la condamnation qui s'y trouve du mot *innascibilis*.

2. Tr. III, p. 48, 20.

rocède le Christ, Dieu, Fils de Dieu et Sauveur, qui est né, qui a souffert dans la chair et qui est ressuscité par amour pour l'homme. C'est lui qui en remettant le Symbole à ses apôtres [...] » Le livre où Priscillien réprouve ainsi toute spéculation dogmatique est ce *Traité des apocryphes* où il ne ménage rien ni personne, et se met en révolte contre l'Église de son temps. Il dit ailleurs (p. 36, 6) : « chacun peut espérer le salut s'il garde intacte la foi au Symbole ». Pour affirmer son orthodoxie, il dit au pape Damase : « Telle nous avons reçu la foi, telle nous la gardons et l'enseignons... » Et il récite le Symbole de son église, puis il ajoute : « Fidèles à ce Symbole, nous condamnons d'une bouche catholique toutes les hérésies, doctrines, théories et systèmes contradictoires qu'a enfantés la pensée des hommes, ou plutôt leur goût pour la dispute. » Nulle part, dans les onze *Traités*, on ne voit Priscillien spéculer sur les dogmes, ou prendre aux problèmes dogmatiques un intérêt de curiosité. Il ignore les termes techniques de la christologie de son temps : il emploie une fois *substantia* p. 5, 8 : *diridunt unitam in dei virtute substantiam*), jamais *usia, essentia, persona, coequalis, coeternus*. Il n'est préoccupé que de la conversion ascétique, c'est-à-dire de la sainteté et de la communion intérieure avec Dieu. Si l'on veut qu'il ait eu consciemment des vues particulières sur la Trinité, au moins devra-t-on avouer qu'on n'aperçoit rien des déductions qui l'y auraient conduit.

3° Les deux remarques précédentes reviennent à dire que Priscillien n'a pu être sabellien que sans le vouloir et sans le savoir. L'habitude de confondre les personnes divines s'étale dans ses deux apologies aussi naïvement que dans ses discours à son église. Sur la relation du Père au Fils, il a certainement cru être orthodoxe, c'est-à-dire professer la doctrine de l'Église de son temps.

4° Ses adversaires, qui ont mis beaucoup de zèle à le prendre en faute, ont-ils, de son vivant, été choqués par ses déclarations sur ce point ? Abjurant, dans sa première Apologie, les multiples erreurs dogmatiques qu'Itace avait attribuées à ses amis, il commence par Carter l'imputation de patripassianisme² ; mais il ne s'y arrête pas longtemps (15 lignes sur 17 pages) que l'on doive croire qu'Itace y ait attaché beaucoup d'importance. Dans le *Liber ad Damasum*, il défend d'abord de verser dans la doctrine d'Arius qui est l'extrême opposé du sabellianisme, puis condamne en six lignes les hérétiques

1. Cf. p. 23, 19 II, Cor. III, 5, p. 48, 15 *nec de sophisticis questio est*, p. 110, 12 *lubricis dialecticæ syllogismis*.

2. P. 6, 19. Ce rang peut être fortuit. P. 23, 13, dans une récapitulation de toutes les erreurs abjurées, l'hérésie patripassienne vient la cinquième sur huit hérésies.

patripassiens. Les ennemis de Priscillien n'avaient donc, jusqu'alors, mentionné l'accusation de sabellianisme qu'en passant, et entre beaucoup d'erreurs. Dans l'exposé mûri que l'*Apologie* d'Itace donna plus tard (389) des erreurs de Priscillien, l'accusation de sabellianisme ne dut point trouver place ou n'avait que peu d'importance, car Jérôme ignore que Priscillien ait confondu les personnes divines. Chose remarquable, même le synode de Tolède de 400, qui justifia rétrospectivement par le mot *Innascibilis*, proscrit par Hilaire, la condamnation de Priscillien, ne paraît pas avoir vu clairement la portée de cette proscription ; et pas un mot, dans sa *sentence définitive*, n'indique que l'emploi de l'adjectif *Innascibilis* impliquât l'erreur de Sabellius ou de Photin. Les expressions modalistes ou patripassiennes qui choquent si vivement M. Hilgenfeld ou M. Künstle n'ont pas paru très scandaleuses aux inquisiteurs de l'an 400. Plus tard, au contraire, mesure que l'on avance dans le *v^e* siècle et que les théologiens espagnols perfectionnent leurs connaissances, on voit que le sabellianisme de Priscillien leur apparaît plus manifeste et plus impardonnable. On est amené ainsi à se poser une question : ce modalisme qui s'ignore, et qui consiste non pas à nier la distinction des personnes, mais à l'oublier souvent et à insister avec préférence sur l'unité de Dieu, ne serait-il pas conforme aux habitudes religieuses qui régnaient alors dans l'église catholique d'Espagne ?

Les points de comparaison sont rares ¹. Nous ne connaissons aucun théologien espagnol antérieur à Priscillien ; en fait de contemporains, on n'aurait pu citer, naguère encore, que Pacien de Barcelone, qui ne fait, dans ses écrits subsistants, qu'argumenter contre les novatians, et chez qui on ne trouve aucune déclaration sur la Trinité ². On a décidément, depuis peu, retrouvé ou reconnu les écrits d'un autre compatriote et contemporain de Priscillien, Grégoire d'Eliberris ou de Grenade ³ ; mais ce Grégoire est un docteur instruit et exercé, qui

1. L'hypothèse de Künstle, qui fait du juif converti romain Isaac, auteur d'une *Fides*, un Espagnol (*Antiprisc.*, p. 100), repose uniquement sur le fait qu'il fut exilé par Gratien en Espagne. Ursin, exilé à Cologne, était donc Gaulois ? Je ne parle pas du pape Lamase, clerc romain de carrière, et dont l'origine espagnole n'est pas attestée avant le *vi^e* siècle.

2. Encore y a-t-il des cas où Pacien paraît écrire indifféremment *Christus* ou *Deus* : Ep. III, 26 (Migne, XIII, 1080) : Et unde pro peccatoribus passum putas Deum, nisi quod perdere noluit quidquid ipse formavit ? — 27 : Non tam parum sanguine suo redemit Deus, nec tam pauper est Christus. — *Sermo de Baptismo*, IV (Migne, XIII, 1094). Et illud homini proprium quod per spiritum suum dedit Christus, id est vita perpetua.

3. Je ne connais Grégoire de Grenade que par les articles de Dom Morin et de M. Lejay intitulés tous deux : *L'héritage de Grégoire d'Elvire* (*Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1900, p. 443, et *Revue bénédictine*, oct. 1908).

a pris part, du côté nicéen, à la querelle arienne, et a fait son profit de cette controverse œcuménique ; il représente aussi peu la moyenne de l'orthodoxie espagnole qu'Hilaire de Poitiers la tradition purement gauloise ¹. Un meilleur type des habitudes de langage dogmatique des Espagnols du temps serait le poète Prudence, encore qu'il ait écrit un peu après Priscillien. Or Prudence, si l'on serrait de près certaines de ses expressions, devrait être tenu lui aussi pour modaliste. Il dit souvent *Deus Christus* ; pour lui, « le seul Dieu est le Dieu-Christ ; » le Dieu-Christ est le Créateur ; le Dieu-Christ est la Providence ². Un indice encore que le modalisme de Priscillien était courant en Espagne, c'est qu'avant lui le *Comma Joanneum* avait été

ce dernier par le tirage à part. Le second de ces articles clôt la controverse que le premier a ouverte. Sur la théologie de Grégoire, très correctement nicéenne, voir le paragraphe VII de l'article de M. Lejay. Il est remarquable que Grégoire, comme Priscillien, quand il parle de la nature humaine du Christ, ne mentionne que la chair. Ceux qui veulent que Priscillien ait été apollinarien (Hilgenfeld, Künstle, Dom Chapman), ont à faire la même remarque à propos de Grégoire. La portée de cette constatation d'apollinarisme me paraît à peu près nulle, et je ne la relève que dans cette note. Ni Priscillien, ni Grégoire, ne se sont posé de question au sujet de la compréhension de la nature humaine du Christ. Le problème n'a été posé que par Apollinaire. — M. Lejay (p. 9) cite parmi les auteurs exploités par Grégoire : Novatien, Minucius Félix, Tertullien, Hilaire, Lucifer, enfin, on ignore à travers quelles adaptations latines, Origène et Hippolyte ; il est bien plus savant que Priscillien. Autre remarque instructive, p. 4 : « Ce goût pour les subtilités exégétiques et les livres les moins simples de la Bible [Cantique, Apocalypse] se retrouve en d'autres pays, mais peut caractériser la patrie de Priscillien. »

1. Il est au moins probable que l'auteur inconnu du *De Trinitate* (I-VII ; Migne, t. LXII) attribué à Vigile de Thapsus était un Espagnol de la fin du IV^e siècle ou des premières années du V^e (ci-dessus, p. 268, n. 5). Or ce Pseudo-Vigile, qui a pourtant des connaissances théologiques bien plus étendues que Priscillien, a par système, et en se croyant orthodoxe, une christologie voisine de la christologie instinctive de Priscillien. Il répète à satiété que les personnes de la Trinité ne sont distinctes que par les *nomina personarum*. Lib. I, col. 245 B. — 247 D : Vides quia in deitate et in substantia plenitudinis per omnia unum sunt, et in nominibus personarum tres sunt ? — 246 B : Utique sine dubio in Trinitate divinitatis per omnia unum sunt, et in nominibus personarum tres sunt. — Lib. VI, 277 B ; 278 A. — 278 D : maledictus qui secundum singulas personas tria nomina tantum distincta Patris et Filii et Sancti Spiritus non confitetur. — 282 D. — Lib. VII, 284 CD, etc., etc.

2. Prudence, *Contra Symmachum*, II, 711 : deus unus Christus utrique. — *Hamartig.*, 338 : Christus cum conderet orbem. — 931 : O dee cunctiparens, animae pater, o dee Christe, | ejus ab ore deus subsistit spiritus unus, | te moderante regor, te vitam principe duco. — *Contra Symmachum*, I, 287 : Felices si cuncta Deo sua prospera Christo, | principe disposita scissent. Etc.

inséré dans la Bible espagnole, et sous la forme : *Tria sunt quae testimonium dicunt in coelo, pater, verbum et spiritus, et haec tria unum sunt in Christo Jesu.*

Le respect religieux du Symbole, et d'autre part l'inexactitude (au point de vue nicéen ou néo-nicéen) des formules courantes appliquées au rapport du Père et du Fils et la tendance à les confondre en une même personne divine, sont des traits communs à la plupart des écrivains latins du III^e et du IV^e siècle, ceux au moins qui sont de formation purement latine. Arnobe, Lactance, Commodien, catholiques zélés, versèrent ainsi sans le savoir dans le modalisme sabellien¹.

Ce modalisme archaïque, fait de simplicité, n'est qu'un indice d'ignorance en théologie ; le langage de la piété devait s'en dégager quand la longue querelle de l'arianisme eut forcé les chrétiens occidentaux à mieux apprendre leur religion et à préciser leur dogmatique. Mais les anciennes habitudes d'esprit et de langage résistèrent plus longtemps dans les provinces éloignées où l'influence de la théologie grecque ne pouvait se faire sentir qu'en dernier lieu. Priscillien qui était un Espagnol du Midi, très mal informé des récentes controverses christologiques, apparaît comme un représentant attardé de ce modalisme populaire des Occidentaux.

Il représente pourtant un degré extrême de cette théologie archaïque. C'est peut-être qu'autour de lui l'horreur de l'arianisme se traduisait chez les théologiens espagnols par le besoin d'affirmer très fortement l'identité essentielle du Dieu Fils et du Dieu Père ; de là viendrait l'abus qu'il fait de l'expression (eu elle-même correcte) : *Christus Deus*. C'est surtout que la religion de Priscillien est faite de mysticisme, c'est-à-dire du sentiment d'une communication personnelle et directe avec Dieu. Il ne connaissait véritablement, par l'expérience bien plus que par la théologie, que le Dieu qui habitait en lui. Il était presque indifférent à sa piété de donner à son hôte intérieur le nom de Dieu Père, de Christ ou d'Esprit. C'est pourquoi une pente inaperçue, lorsqu'il ne s'applique pas à faire la police de sa pensée ou de son langage et à n'employer que les expressions consacrées par l'Église, le porte naturellement au modalisme.

Quand on s'explique ainsi les expressions modalistes de Priscillien (dans la mesure où elles ont pu dépasser le quasi-modalisme de l'Église espagnole de son temps), non par des démarches dialectiques, mais par son instinct religieux et par sa prière, on les met facilement en harmonie avec l'ensemble de sa pensée, et en particulier avec ses déclarations orthodoxes sur la Trinité. En faisant au contraire de sa théologie modaliste une doctrine rationnelle, c'est-à-dire une hérésie,

1. Harnack, *Dogmengesch.*, 1, 3^e éd., p. 714 et suiv.

aboutit tout de suite à l'impossible, et il faut renoncer à le comprendre tout entier : on essaie d'entrer dans l'enclos de sa pensée, on y trouve un clos où pousse une broussaille pauvre, mais spontanée et vivace, comme en un bois de son pays, non par une porte, mais par une brèche. Si l'on veut qu'il ait contredit avec intention le dogme trinitaire ou qu'il en ait cherché des interprétations détournées, il faudra revenir à l'hypothèse ancienne, acceptée par saint Augustin, de la duplicité de l'hérétique ; et comment expliquer alors son mépris pour la spéculation dogmatique, son adhésion simple et entière au Symbole, sa préoccupation exclusive de la pratique chrétienne et de la conversion ? Il faudra, pour faire de lui un dogmaticien d'école, ne voir dans la quasi-totalité de ses écrits que des déclarations affectées et des précautions de prudence, et à vrai dire n'en retenir comme sincères que quelques fragments épars. Et encore aura-t-on peine à comprendre que sur la question du Canon et de l'inspiration il ait renoncé à sa circonspection habituelle, et proclamé haut son hérésie. Il demeurera surtout inexplicable que le fourbe ait joué si parfaitement la simplicité, l'enthousiasme et la hardiesse, que sa personnalité d'emprunt paraisse, comme elle paraît, cohérente, vivante et parlante.

IV

Le fragment de lettre cité par Orose.

A part l'indistinction des personnes divines et la question des apocryphes, il est impossible de trouver, dans les onze Traités ou dans les Canons, rien qui justifie ce que nous a rapporté, sur sa doctrine, la tradition hérésiologique ¹. Mais on connaissait, avant la découverte de M. Schepss, un fragment qui se donne comme son œuvre, et où l'on

1. C'est là, au reste, le jugement sur Priscillien qui tend à prévaloir depuis la publication de ses œuvres par Schepss, qui fut le premier partisan (un peu hésitant, il est vrai) de la quasi-orthodoxie de l'hérétique. Dès le lendemain de cette publication, il était expressément formulé par plusieurs critiques, comme M. Massebieau (*Annales de Bibliographie théologique*, 1889, p. 1) et M. Haupt (*Correspondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, 1889, n° 4, p. 96 à 103). Le livre de M. Paret (1891), qui avait cru pouvoir négliger entièrement toute la tradition accusatrice, irrédoublablement et ne changea que peu de chose à l'opinion régnante ; mais la petite thèse de M. Dierich (1897), qui commença à faire la lumière sur la question des sources de Sulpice Sévère, a influé d'une manière notable sur l'opinion des théologiens. C'est ainsi que, la première édition de l'excellent *Lehrbuch der Kirchengeschichte* de Moeller (tome I, 1889, p. 461), reproduisant la thèse de l'hérésie gnostico-manichéenne de Priscillien, la seconde

trouve les indices manifestes d'une cosmologie gravement hétérodoxe. Orose, à qui nous devons ce morceau, le donne comme tiré d'une lettre de l'hérétique. J'en cite ici le texte, précédé de l'introduction dont il ne peut être séparé (*Commonitorium*, § 2; C. S. E. L., XVIII, p. 153) :

« Priscillianus primum in eo Manichæis miserior, quod ex veteri quoque testamento haeresim confirmavit, docens animam quæ a deo nata sit de quodam promptuario procedere, profiteri ante deum se pugnaturam et instrui ad orationem angelorum ; dehinc descendente per quosdam circulos a principatibus malignis capi et secundum voluntatem victoris principis in corpora diversa contrudi eisque adscribi chirographum. Unde et mathesim praevalere firmabat, adserens quia hoc chirographum solverit Christus et adfixerit cruci per passionem suam, sicut ipse Priscillianus in quadam epistula sua dicit :

Haec prima sapientia est in animarum typis divinarum virtutum intellegere naturas et corporis dispositionem, in qua obligatum caelum videtur et terra omnesque principatus saeculi videntur adstricti; sanctorum vero dispositiones superare. Nam primum circulum et militandarum in carne animarum divinum chirographum, angelorum et dei et omnium animarum consensibus fabricatum patriarchae tenent; qui contra formalis militiae opus possident, et reliqua ».

La cosmologie résumée (tant bien que mal) dans tout le factum d'Orose, dont je n'ai cité qu'une partie, est franchement manichéenne. On y retrouve des éléments caractéristiques du système manichéen : les âmes humaines sont d'origine divine ; les anges et les puissances divines s'en disputent la possession ; les âmes prisonnières des puissances mauvaises sont reléguées par le prince des Ténèbres dans des corps, et soumises à la fatalité astrologique. On y a reconnu encore le mythe de la *séduction des Archontes*, que le manichéisme a emprunté, avec bien d'autres éléments, aux antiques traditions babyloniennes¹. Ainsi le priscillianisme décrit par Orose n'a dans le fond rien de commun avec la doctrine de Priscillien, telle que ses livres originaux l'attestent ; c'est un authentique manichéisme².

édition (Moeller-von Schubert, t. I, 1902, voir p. 336) l'a laissée tomber, et ne donne plus qu'un exposé de sa doctrine morale. En France, M. Lavertujon (*Chronique de Sulpice Sévère*, t. II, 1889 ; voir surtout l'essai intitulé : *Le Dossier de Priscillien*) était arrivé à peu près aux mêmes conclusions que M. Paret, sans avoir lu son livre. — Duchesne, *Hist. Anc. de l'Église*, t. II, p. 346 : « Sans doute, aucune thèse hérétique n'était soutenue dans les écrits de Priscillien qui nous sont parvenus... »

1. Fr. Cumont, *Notes de mythologie manichéenne*, dans la *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1907, p. 135, n. 2.

2. Saint Augustin, bon connaisseur en la matière, ne s'y est pas trompé. Dans sa réponse au *Commonitoire* d'Orose, il dit au début (Migne, XLII,

au temps où Orose écrivait, vingt ou trente ans après le jugement de Trèves, tous les catholiques d'Espagne tenaient pour certain que Priscillien avait professé en secret l'hérésie de Manichée. La doctrine qu'il avait eu soin de ne pas formuler ou de dissimuler parfaitement dans ses livres, on pouvait donc la retrouver dans les livres manichéens. C'est ainsi qu'Orose a procédé. Au reste, il nous donne le titre du livre inconnu par ailleurs d'où proviennent ses informations : c'était une *Memoria Apostolorum*¹. Comme il était avéré que Priscillien avait lu de faux Actes des Apôtres, ce livre à la fois manichéen et pseudo-apostolique avait dû nécessairement lui servir. Il était doublement indiqué d'y chercher ses croyances.

Le personnage qui avait ainsi commis une sorte de falsification, en attribuant à Priscillien une doctrine qu'il prenait ailleurs que dans ses écrits, compléta son travail par un faux, le fragment de lettre inséré dans le *Commonitoire*. Le sujet du fragment est un trait de la cosmologie manichéenne : la descente des âmes, émanées de Dieu, à travers les *quidam circuli* où les puissances mauvaises les guettent pour les envoyer dans la chair : c'est assez pour que l'on puisse affirmer que Priscillien n'en est pas l'auteur. Personne, après avoir lu Priscillien, ne pourra contester qu'il fut ardemment chrétien, qu'il s'est nourri des écritures canoniques et qu'il en a tiré toutes ses croyances. La moins douteuse conséquence de la découverte de Schepss, c'est que le fragment doit être tenu pour un faux².

Indépendamment de la doctrine qui y est exposée, le fragment est suspect à plusieurs titres :

1° Il nous est donné comme tiré d'une lettre, et d'une *quaedam epistula*, sans nom de destinataire. Si l'on produisit de faux écrits de Priscillien³, on ne put prétendre qu'ils fussent extraits des *multa*

⁶⁶⁹. *Ad Orosium contra Priscillianistas et Origenistas*, I : Nam in quibusdam opusculis nostris, quæ vel legisti, vel legere poteris, multa dicta sunt, quæ valeant adversus hæresim priscillianistarum, quamvis non mihi eos proposuerim refellendos... Quod est enim adversus manichæos multis a me locis de anima disputatum... simul quoque Priscilliani dogma subvertit.

1. § 2, p. 154 : ...Et hoc ipsum confirmans ex libro quodam qui inscribitur : *Memoria apostolorum*.

2. M. Hilgenfeld ne paraît pas en faire état, puisque pour lui Priscillien est que « pratiquement manichéen » ? (Article cité, p. 65 et p. 85). Au contraire, M. Künstle tient le fragment pour une « citation littéraire », et le déclare « assurément gnostique ». *Antiprisc.*, p. 18. De même M. Lezius erzog-Hauck, *Real-Encykl.*, XVI, p. 63 estime le fragment « unverkennbar echt ».

3. Symposius semble en avoir eu le soupçon. Il dit au concile de Tolède 400, après avoir entendu lire une pièce où des expressions de Priscillien sont citées : « *Iuxta id quod lectum est in membrana nescio quæ...* » (Ibid., III, 1005).

opuscula qu'il avait publiés, ni des papiers inédits qui étaient restés dans les mains de ses amis. Le mieux était de prétendre qu'on avait recueilli de lui des lettres. Ce texte d'Orose est d'ailleurs le seul où soient mentionnés des écrits théologiques de Priscillien en forme de lettres.

2^o Il est impossible de découvrir dans le fragment un sens suivi. Quel que soit le texte dont on l'a tiré, on ne l'en a pas tiré tout d'une pièce. Il faudrait y distinguer quatre tronçons : *Haec... adstricti*. — *Sanctorum... superare*. — *Nam... tenent*. — *Qui... possident* (cette dernière phrase n'a d'ailleurs aucun sens).

3^o Si l'on ne retrouve point, dans le fragment, la longue phrase encombrée d'incidentes de Priscillien, on y reconnaît plusieurs mots de son vocabulaire ¹. *Sapientia*, *typus*, *intellegere*, *dispositio*, *obligatus*, *principatus*, *adstrictus*, *militia*, *opus*, autant de mots qui lui sont familiers, et qui donnent à la langue des Traités sa marque ; on s'étonne même de voir accumulés en si peu de lignes tant de ces mots caractéristiques. Mais deux des mots en question sont employés ici dans une acception où Priscillien ne les prend jamais, et forment ainsi un véritable contresens. *Sapientia* désigne, dans tous les Traités, la science profane ou la fausse science ², par opposition à la véritable science ou à la connaissance religieuse, qui est constituée, pour Priscillien, par l'*eruditio* et l'*intelligentia*. *Dispositio*, de même, a chez Priscillien un sens précis toujours le même : c'est une combinaison d'objets, de faits ou de mots, où se révèle une intention de Dieu ³. Le *corporis dispositio* du fragment est de sa langue ; le *sanctorum dispositiones* ne

1. La remarque a été faite par Schepss, *Pro Priscilliano*, p. 137. Le copieux *Index verborum et locutionum* que contient son édition rend faciles les constatations que je fais ici.

2. P. 14, 9 : *tamen cum adhuc in conversatione mundialis stultitia delectaremur, sapientia saeculari licet adhuc inutiles nobis...* — P. 17, 20 : *Nos ecclesia matre editi et sapientia (études profanes) obstetricante producti...* — P. 18, 3 : *quos omnes... contempta demoniacae sapientiae adseveratione damnamus*. — P. 54, 23 : *Sicque sacrilegium ab his studium dicitur, imperitia sapientia (science des choses humaines) nuncupatur*. — P. 78, 10 : *sapientiae saecularis institutione rejecta*. — Un emploi un peu différent, mais analogue, est celui du texte p. 75, 6 : *Si creatura (quæritur), sapientia est*. Ici la *sapientia* est la sagesse de Dieu, en tant qu'appliquée au monde de la création.

3. P. 3, 4 : *securum catholicæ dispositionis iter...* — P. 31, 31 : *fidem uno fonte tripertito rigatam in quatuor evangeliorum dispositione*. — 34, 17 : *fidem veri, multiplici quidem dispositione sublimem, sed unica unius Dei potestate venerabilem...* — 51, 18 : *si [quæro] quod ecclesiasticæ dispositionis...* — 55, 7 : *hii quos in dispositione generationis suæ in evangelio deus posuit...* — 62, 17 : *(Moyses) in opus evangelicæ dispositionis electus...* — 63, 22 : *divinae dispositionis sollicitudine*. — 65, 6 : *stellarum*

peut pas en être. Je ne puis croire que Priscillien ait écrit : *Hæc prima sapientia est...* et *sanctorum dispositiones* ¹.

4. Puisque l'on possédait, dans le fragment de lettre, la preuve que Priscillien avait professé une cosmologie ouvertement hérétique, comment n'a-t-on point présenté à Symposius, au concile de Tolède de 400, cet aveu écrit d'erreurs si monstrueuses, et comment l'accusation a-t-elle laissé tomber ce crime pour ne retenir qu'un délit ou une contravention, le *filii innascibilis* ?

Vingt-cinq ans plus tard encore, bien après la publication du *Com-munatoire* d'Orose, il y avait en Espagne des catholiques si désireux de surprendre enfin l'insaisissable secret des priscillianistes, qu'ils songeaient à se faire affilier à la secte au prix d'une profession mensongère ². Quel besoin auraient-ils eu de recourir à un tel artifice, s'ils avaient pu, en produisant la lettre de Priscillien, couper court aux faux-fuyants et aux protestations d'orthodoxie des priscillianistes ? Le concile de 400 a pu ignorer la lettre de Priscillien, mais les anti-priscillianistes de 425 la connaissaient nécessairement : ils avaient donc renoncé à en défendre l'authenticité.

V

Y eut-il un priscillianisme ésotérique ? — La Lettre de Dictinius.

Il reste que nous n'avons pas tout Priscillien. M. Puech ³ estime qu'il est impossible de se prononcer sur sa doctrine d'après ce qui subsiste de ses œuvres. « Sans doute, dit-il ⁴, nous n'avons pas trouvé explicitement [ni implicitement] dans les traités de l'hérésarque espagnol les thèses dogmatiques que lui attribuent ses adversaires... Nous ne l'avons pas pris, pour ainsi dire, en flagrant délit : mais... l'homme qui se réservait si énergiquement le droit de commenter à sa guise l'Écriture, et parlait volontiers sur le ton d'un prophète inspiré, l'homme qui ne se contentait pas du Canon

constitutæ dispositiones. — 76, 16 : divinorum operum simplicem dispositionem. — 97, 26 : scripturarum dispositio. — 100, 9 : dispositione prophetici sermonis. — 105, 5 : tamen dispositionibus rerum...

1. Il est très possible qu'Orose, ou son informateur, ait eu sous les yeux le texte authentique de Priscillien, p. 16, 13-26, où il n'aura pas reconnu que la phrase sur le *chirographum* était une citation de saint Paul, Col. ii, 13-15.

2. Voir ci-après, p. 287.

3. *Journal des Savants*, 1891, p. 122-123.

4. *Ibid.*, p. 121. Cette partie de l'article de M. Puech a si fort contenté Dom Leclercq, qu'il a cru l'avoir écrite, et l'a insérée dans son *Esprit chrétien* (Paris, 1906), p. 165-168.

universellement reçu, mais réclamait le droit d'y joindre de nombreux apocryphes, ne peut s'en être tenu exclusivement au dogme catholique tel qu'il était généralement compris de son temps. Il faut donc qu'il ait eu, quels qu'aient été exactement les détails de son système, une doctrine ésotérique... Ses traités, ses apologues nous donnent l'idée d'un esprit très rusé, très retors... Dans tout ce qu'a écrit Priscillien se trahit l'esprit du sectaire. »

Il est difficile de croire que M. Puech ait jugé Priscillien uniquement d'après ses écrits, et qu'avant d'entreprendre l'étude de ce document principal que lui livrait la découverte de M. Schepss, il se soit entièrement dégagé de l'impression que lui avaient laissée les documents secondaires où s'est conservée la tradition hérésiologique. S'il a pensé qu'il *fallait* que Priscillien eût une doctrine ésotérique, c'est qu'il n'a pas oublié les prétendues erreurs gnostico-manichéennes que lui ont imputées, après Itace, tant d'anciens docteurs de l'Église et tant d'historiens modernes. S'il le tient pour très rusé et très retors, c'est que s'étant attendu sans cesse, en lisant les Traités, à y trouver la tradition hérésiologique confirmée, il a vu son attente à chaque moment trompée, et s'est émerveillé qu'un hérétique sût parler si bien en orthodoxe. Aussi pourrait-il peut-être suffire, pour que l'hypothèse d'un priscillianisme ésotérique dût être écartée, de rappeler que le système d'accusations sur lequel elle est fondée est entièrement mensonger.

On peut montrer par quelques faits que toutes les probabilités sont pour que l'hypothèse soit fautive. Saint Jérôme, avant de composer son *De viris illustribus*, avait pris connaissance d'un certain nombre d'opuscules de Priscillien ; il n'y avait point trouvé trace des hérésies gnostiques et manichéennes qui lui étaient imputées, puisqu'il ne croyait pas que l'imputation se justifiait ¹. Et lorsque plus tard il se joignit aux accusateurs de l'hérétique, il ne lui opposa rien qui fût tiré de ses écrits, mais se borna à répéter quelques-unes des allégations d'Itace ².

La doctrine de Priscillien ne paraît pas avoir été jamais soumise, dans l'antiquité, à un examen plus sérieux qu'au synode de Tolède de 400. On a vu que seul le chef d'accusation relatif à l'emploi du mot *innascibilis* résista à la discussion. Si les ouvrages de Priscillien que ses adversaires avaient pu connaître eussent contenu de graves erreurs, peut-on croire qu'on eût dispensé Symposius de les reconnaître et de les désavouer, et qu'on eût attaché autant de prix à une simple incorrection ? Il faut, de nécessité, qu'il n'y ait rien eu dans ces livres de plus hétérodoxe que dans nos onze Traités.

1. Jérôme, *De Vir. Ill.*, § CXXI (ci-dessus, p. 11, n. 2).

2. Voir ci-dessus, p. 26, n. 1, et p. 33.

u surplus, le contraste entre la réputation qui fut faite à Priscille par ses ennemis et ce qui apparaît de sa personne véritable dans les livres, avait déjà frappé beaucoup de gens, au temps même où ses écrits existaient au complet. Pendant sa vie déjà, et peu après le martyre de Saragosse, Itace et Hydace prétendaient que la nouvelle secte avait des mystères, et qu'il ne fallait point la juger sur ce qu'on pouvait voir au grand jour ¹. A l'époque qui suivit, la tradition ancienne demeurant maîtresse de l'opinion, il devint nécessaire de opposer que les erreurs de Priscillien, qui ne se laissaient apercevoir dans aucune de ses publications, se transmettaient dans la secte soit de la bouche à l'oreille, soit par des opuscules secrets. C'était là l'opinion de saint Augustin ². « Ne vous liez point, recommandait-il, à ce qu'ils manifestent de leurs croyances aux personnes étrangères à leur secte : on pourrait, à ce compte, les prendre, ou peu s'en faut, pour des catholiques. Le catholicisme qu'ils avouent ne leur sert que de couverture : leur doctrine véritable ne se formule qu'à portes fermées. On trouverait peut-être des hérétiques plus immondes, on n'en trouverait pas de plus dissimulés. » On raconte même (*perhibetur*), ajoute saint Augustin, qui prétend tenir le fait d'anciens membres de la secte, qu'ils astreignent tous leurs adeptes au secret par des conjurations ; et il était en état de citer la formule par laquelle on exigeait des nouveaux initiés le serment du silence :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

On se rappelle l'enquête qui fut menée vers 440 par Turibius sur le priscillianisme et particulièrement sur les livres de la secte. Il se procura notamment des livres priscillianistes d'un genre spécial, dont nous ne possédons plus aucun spécimen ³ : des apocryphes ou extraits d'apocryphes, probablement accompagnés de commentaires. Cet homme prévenu, mais sincère, sut convenir qu'il n'avait pas su y reconnaître « toutes » les hérésies qu'il savait professées par les pris-

1. Priscillien, p. 4, 2 : « Etenim confessione repetita licet in oculis vestris sit omne quod vivimus et constituti in fidei luce nulla « tenebrosa conversationis » secreta sectemur... » C'est le soupçon auquel Priscillien répond ici, habilement exploité par ses ennemis, qui devait provoquer sa perte.

2. Augustin, Ep. CCXXXVII, § 3. Saint Augustin avoue dans cette lettre que ce que l'on rapporte des théories gnostiques des priscillianistes n'est qu'hypothèse. Voir § 9 : *Unde non immerito creduntur istis expositionibus non aperire velle quod legunt, sed operire quod sentiunt*. Voir son *Contra mendacium*, dont il sera question un peu plus loin. Cf. la lettre de Turibius, c. IV (Migne, L.IV, 694 : *Continuo infitias eunt, et perfidiam perfidia occultant*).

3. Sinon, comme on l'a indiqué ailleurs, par les citations d'un de ces livres que nous donne saint Augustin, dans la même lettre CCXXXVII.

cillianistes. Il fallait, dit-il, ou que les mots, dans les livres qu'il avait lus, offrissent un sens caché que le simple lecteur n'apercevait point, ou qu'il existât d'autres livres « occultes et secrets » et réservés aux seuls parfaits de la secte ¹. A bien entendre les choses, ces accusations réitérées de duplicité, ce soupçon, où les antipriscillianistes étaient toujours ramenés, d'une doctrine ésotérique dont personne n'aurait jamais pu surprendre l'expression écrite, équivalent de leur part à l'aveu du malfondé de leurs accusations. Ils conviennent expressément qu'ils ne savent rien du « véritable » priscillianisme, ni par les livres de Priscillien lui-même, ni par les livres de ses disciples, et qu'ils ne parlent de la secte que d'après les écrits de ses adversaires, ou même sur de simples ou-dit.

Il est vrai qu'on se prévaut ici d'un texte. Plusieurs érudits affirment que l'un des docteurs les plus écoutés de la secte priscillianiste, Dictinius d'Astorga, avait implicitement reconnu, dans un écrit intitulé la *Libra*, l'existence d'un secret de la secte ². Cette allégation souvent répétée mérite examen.

Tout ce que nous savons de la *Libra* provient d'un livre de saint Augustin, *Ad Consentium contra mendacium* ³. Un Espagnol nommé Consentius avait adressé à saint Augustin, en 419, de volumineux écrits antipriscillianistes de sa façon (*Contra mendacium*, §§ 1, 11 et 25). Une partie de ces écrits — sinon même le tout — était consacrée à dénoncer les erreurs contenues dans la *Libra* (mêmes §§; cf. 41). Consentius en avait appris long, d'un moine nommé Fronto, sur les choses

1. Ep. Turibii, cap. iv. Migne, LIV, 694 : Aliqua autem ex his quæ in istorum doctrina sunt, in illis quos legere potui apocryphis codicibus non tenentur. Quare unde prolata sint nescio, nisi forte ubi scriptum est per cavillationes illas, per quas loqui sanctos apostolos mentiuntur, aliquid interius indicatur, quod disputandum magis sit quam legendum, aut forsitan sint libri alii qui occultius secretiusque serventur, solis, ut ipsi aunt, perfectis patentibus.

2. Éditeurs mauristes de saint Augustin, dans Migne, XL, 517. — Fr. Lezius, *Real-Encycl.* de Herzog-Hauck, t. XVI, p. 59 : « Die Thatsache, dass der Priscillianist Dictinius... in seiner *Libra* den Priscillianisten das moralische Recht der Nothlüge zuerkannte... » — Duchesne, *Hist. anc. de l'Égl.*, t. II, p. 517 : « Les Priscillianistes admettaient que l'on mentit pour dissimuler la doctrine du parti. Dictinius, avant sa conversion, avait composé un traité intitulé « La Livre », où s'étalait la théorie du mensonge utile. On n'est si précautionneux que quand on a quelque chose à cacher. » Je n'ai malheureusement pas connu l'étude de M. Lezius : *Die Libra des Dictinius*, publiée dans les *Theologische Abhandlungen Alex. von Ottingen gewidmet*, Munich, 1888.

3. C.S.E.L., t. XL, p. 413.

qui se faisaient chez les priscillianistes §§ 11 et 1 : mais il était mal informé de la doctrine occulte du parti, et il lui paraissait indiqué

§§ 1, 3 fin et 11 de recourir, pour pénétrer un secret si bien défendu, à une fraude pieuse : un catholique, par une fausse profession, se fût fait agréer à la secte, et eût ensuite tout révélé aux persécuteurs

§§ 9 et 11, quelques mots intéressants sur les persécutions. Ce qui rendait légitime l'usage du mensonge pour dévoiler l'hérésie priscillianiste, c'est que les docteurs priscillianistes eux-mêmes enseignaient à leurs adhérents que, trop pressés de questions par les catholiques, ils pouvaient et même devaient mentir pour dérouter l'adversaire et pour garder leur secret. Consentius montrait, en effet, que Dictinius, dans sa *Libra* §§ 2, 41., avec un grand appareil d'exemples bibliques, avait fait l'apologie du mensonge.

Saint Augustin désapprouva l'idée de l'Espagnol, et il consacra tout un traité, le *Contra mendacium*, à combattre la théorie du mensonge utile telle que l'avait exposée Dictinius, et à réfuter §§ 25 à 41 les arguments bibliques de l'hérétique.

Ici se pose une question. Saint Augustin a-t-il eu, en écrivant, la *Libra* sous les yeux, ou en parle-t-il seulement d'après la réfutation de Consentius ? Le *Contra mendacium* ne permet malheureusement pas d'y répondre. Les textes : § 5 *Dictinii librum, cujus nomen est LIBRA, eo quod pertractatis duodecim quaestionibus velut uncis explicatur...* — *LIBRAM qua horrendae blasphemiae continentur...* — 29 *copiosissimos se esse existimant in hac disputatione, qua opinantur esse mentiendum, cum de veteribus prophetis libris... multa sibi videntur invenire ac proferre mendacia.* — 30 *Cur autem isti imitandam sibi Thamar existimant mentientem...* — 35 *Nimis longum est omnia pertractare, quae in illa LIBRA Dictinii sunt posita velut imitanda exempla mentiendi.* — 41 *caput illud, quo dogmatizant occultandae religionis causa esse mentiendum*, ces textes ne sont pas décisifs dans le sens de l'affirmation : Consentius avait pu, dans son analyse, citer tous les cas de mensonges bibliques qu'avait relevés Dictinius, et indiquer que l'apologie du mensonge occupait l'un des chapitres de la *Libra*. Par contre, on pourrait bien relever le fait qu'Augustin — qui, dans ses écrits de controverse anti-donatiste, anti-manichéenne, anti-priscillianiste Ep. CCXXXVII, multiplie les citations littérales de l'adversaire, — fait dans le *Contra mendacium* une seule citation de Dictinius, et spécifie qu'il la fait d'après Consentius : § 28 *Hinc est etiam illud, quod commemorasti eos dicere « dominum Jesum postquam resurrexit, ambulasse in itinere cum duobus discipulis Luc. xxiv, 15, et propinquantibus eis castello quo ibant, illum longius se ire finxisse »* ; mais cette remarque ne prouve pas qu'il n'ait pas lu ou relu, avant d'écrire, l'original de la *Libra*.

Si Augustin n'a parlé de la *Libra* que d'après Consentius, ce qu'il dit des intentions de l'auteur ne mérite aucune créance. Plaçons-nous dans l'autre hypothèse, et admettons que la *Libra* est une table où il compose le *Contra mendacium*.

Dictinius engageait-il ses lecteurs à mentir pour cacher les croyances secrètes? Augustin le dit en propres termes, au texte dessus du § 41. Il dit en outre (§§ 30 et 35) que Dictinius citait des exemples de mensonge à suivre, et les cas de mensonges ou prêtres ou mensonges bibliques qu'il examine dans toute la seconde partie de son livre figuraient certainement dans la *Libra*. Pourtant, si l'hérétique eût énoncé clairement une pareille thèse, immorale en elle-même et de plus contenant l'aveu que les soi-disant orthodoxes avaient quelque chose à cacher, il est extraordinaire qu'Augustin ne l'ait pas pris pour le fait, et n'ait pas cité la phrase qui condamnait si évidemment l'homme et le parti.

Il est certain, en effet, que Dictinius ne faisait pas ouvertement l'apologie du mensonge. Augustin écrit au début de son traité : *Priscillianistarum est enim, sicut ipse monstrasti, ista sententia, comprobandae adhibent testimonia de scripturis, exhortantes ad mentiendum tamquam exemplis patriarcharum, prophetarum, apostolorum, angelorum, non dubitantes addere etiam ipsum dominum Christum..... Ipsi enim soli vel certe maxime ipsi reperiuntur ad occultandam suam quam putant veritatem dogmatizare mendacium*.

Le mot grave est ici le *sicut ipse monstrasti*¹. Pour dégager la pensée de Dictinius telle qu'Augustin la résume par les mots *dogmatizare mendacium*, il fallait le commentaire de Consentius. Dictinius avait donné, sans doute, le précepte de mentir, mais il ne l'avait pas donné explicitement, car Consentius avait dû montrer qu'il l'avait donné. Que Dictinius ait « reconnu, dans sa *Libra*, la légitimité du mensonge en cas de nécessité », ce n'est pas un « fait », comme le veut M. Lézot, c'est une interprétation.

C'est, en outre, l'interprétation d'un ennemi. Et l'on a des raisons particulières de mettre en doute la bonne foi de ce commentateur : Consentius lui-même était au moins porté à conseiller le mensonge à bon fin, ce qui ne prouve pas qu'il fût scrupuleux ; et comme il donnait ce conseil, il avait intérêt à justifier le mensonge de l'attaque par le men-

1. Autre mot équivalent au § 25 : *priscillianistarum aperuisti latebras* (cf. 1 : *de latebris suis eruendos*. — 12 : *eorum latibula penetramus*). Il ne faut pas entendre que Consentius a pénétré les secrets priscillianistes, puisqu'il avouait les ignorer encore, mais qu'il a dénoncé les mensonges des sectaires et prouvé l'existence de leur secret.

songe de la défense. Quant à saint Augustin, autre ennemi des priscillianistes, il a accepté volontiers, et sans que rien indique qu'il l'eût contrôlée de près, l'interprétation que Consentius avait donnée de la pensée de Dictinius.

Le seul fait certain, c'est qu'un chapitre de la *Libra* traitait avec un grand nombre d'exemples du mensonge, ou du mensonge apparent, dans la Bible. Dans ce que Dictinius y disait du mensonge, Consentius et saint Augustin ont nécessairement négligé tout ce qui était conforme à la saine morale, ou plutôt ils l'ont considéré comme insincère, et y ont vu une preuve nouvelle de l'astuce des hérétiques. Ils ont, par contre, retenu et exploité tout ce qui pouvait, en quelque manière, paraître scabreux. Comme ils étaient persuadés avant d'ouvrir la *Libra* que l'hérétique n'avait pu qu'enseigner l'erreur et conseiller le mal, il serait merveilleux qu'ils n'eussent dénaturé sa pensée qu'à moitié. Il n'est pas critique d'admettre que Dictinius avait dit ce qu'ils lui ont fait dire¹.

Dictinius avouait-il l'existence d'un secret priscillianiste ? Après avoir lu les interrogatoires à la sentence définitive de Tolède, on pourrait presque affirmer le contraire ; comme son père Symposius, il ne condamna Priscillien que sur l'article du *filius innascibilis*, et ne s'accusa lui-même que d'avoir enseigné : *unum dei et hominis esse naturam* ; il ne parla d'aucun secret. Il vaut mieux demander à Dictinius lui-même qu'à ses ennemis ce qu'il pensait de la doctrine de la secte.

Au total, beaucoup de gens ont cherché, mais personne n'a découvert et lu (sauf Orose, qui a utilisé un faux) l'exposé écrit de la pré-

1. Une raison encore de ne pas croire que Dictinius ait conseillé le mensonge aux sectaires persécutés, c'est qu'il n'a pas connu la persécution, ni même les graves vexations individuelles. Jusqu'au moment où il a désavoué Priscillien (400), la secte était maîtresse de la Gallécie, et n'y avait pas à se cacher. — On pourra supposer, sans doute, que sa conversion ne fut pas définitive ; la *Libra* serait l'œuvre de Dictinius relaps. Justement, Augustin met en doute la sincérité de certaines conversions de priscillianistes (§ 11 : *partim correcti, partim velut correcti et ecclesia miserante conlecti*. Peut-être pense-t-il au concile de Tolède, et trouve-t-il qu'on y a été un peu indulgent). — Par malheur, il y a un seul évêque priscillianiste dont on nous affirme qu'il s'amenda véritablement, et cet évêque est Dictinius (Léon le Grand, Ep. XV, 16 ; Migne, LIV, 688 : *illud probant, quod errans docuit, non quod correctus elegit*).

Ce texte du pape Léon nous fournit encore un argument. Si la *Libra* était hérétique, elle était antérieure à l'an 400. Mais comment alors se fait-il que, parlant des publications de Dictinius, la sentence de Tolède dise (Mansi, III, 1006) : *Dictinium epistolis aliquantis pene lapsum* ? Les évêques de l'an 400 n'ont pas aperçu, dans la *Libra*, les énormités qu'y découvrit plus tard Consentius.

BADOT. — Priscillien.

tendue doctrine ésotérique de Priscillien. Recourra-t-on à l'hypothèse d'un priscillianisme ésotérique purement oral? Il serait bien étonnant, si Priscillien a cru posséder des vérités importantes sur des problèmes théologiques ou métaphysiques (en supposant, ce qui est contraire à ses affirmations répétées et à toute l'orientation de sa pensée, qu'il ait eu la curiosité de ces problèmes), qu'il ne les eût écrites nulle part. Il est sûr que les évêques priscillianistes de Gallécie qui comparurent au synode de Tolède de 400 ignoraient cette doctrine secrète. L'évêque Hérénas et son clergé, les évêques Donatus, Acurius et Emilius, affirmèrent jusqu'au bout que Priscillien était resté catholique ¹. Telle avait été certainement, jusqu'au concile, la conviction de Symposius, de Dictinius et des autres évêques qui abandonnèrent avec lui à ce moment la cause de Priscillien : c'est en effet sur leurs rapports qu'Ambroise et le pape Sirice conseillèrent aux évêques espagnols de traiter leurs collègues priscillianistes en simples schismatiques, et de les admettre comme évêques dans leur communion ².

L'hypothèse d'un priscillianisme ésotérique n'a été avancée, à diverses époques, que pour concilier avec le système des accusations itaciennes le fait de la quasi-correction doctrinale des écrits de Priscillien. Aussi tombe-t-elle d'elle-même en même temps que le système s'écroule.

1. Mansi, III, 1006, sentence définitive de Tolède.

2. Moyennant les deux conditions posées par Ambroise : Dictinius ne sera pas élevé à l'épiscopat ; le nom de Priscillien sera rayé des Sacramentaires. Ambroise n'avait pas exigé de rétractations doctrinales (ci-dessus, p. 188).

APPENDICE V

NOTE SUR LE CONCILE DE TOLÈDE (400)

Les pièces relatives au règlement du schisme gallécien prononcé par le concile de Tolède de 400 nous ont été conservées par un seul manuscrit, le *Codex Æmilianensis* (San Millan) de l'*Hispana* (Maassen, *Gesch. der Quellen*, p. 217 et p. 709). Ces pièces sont au nombre de trois, précédées d'un préambule (Mansi, III, 1004 et suiv.) :

1^o et 2^o. *Exemplaria professionum*, série (incomplète) des professions d'abjuration faites par certains des accusés. La première pièce, inc. *Dictinius episcopus dixit*, expl. *et ego damno*, contient des professions de l'évêque Dictinius, de l'évêque Symposius, du prêtre Comasius. La seconde (col. 1005), inc. *Æra qua supra*, expl. *auctore condemno*, une nouvelle profession de Comasius, une nouvelle profession de Dictinius.

3^o (col. 1005). *Exemplar diffinitivæ sententiæ* : sentence du concile, précédée d'un exposé des motifs.

Que représente cet ensemble ? Peut-être le procès-verbal de la séance de clôture du concile, séance où, avant de prononcer les sentences (pièce 3), on aurait donné lecture des déclarations des accusés recueillies dans les sessions antérieures (pièces 1 et 2, peut-être aussi des pièces perdues).

Le concile ne siégeait pas tous les jours ; il y avait entre les jours de sessions publiques des intervalles, probablement remplis par des délibérations secrètes, comme il est arrivé dans tous les conciles modernes. Il y aurait eu trois sessions publiques : le 1^{er} septembre, le 3 septembre, le 6 septembre. Le procès-verbal auquel appartiennent nos trois pièces serait celui de la session du 6. C'est ce qu'indiquerait le préambule général :

Æra CCCCXXXVIII ¹, post habitum jam concilium Kalend. Septembr. <et> tertio Nonas Septembris, post diversas cognitiones tunc habitas ; sub die octavo Iduum Septembrium ;

Excerptae sunt de plenariis gestis professiones domini Symposii et domini

1. Voir ci-dessus, p. 245.

Dictinii [sanctae memoriae] episcoporum et domini [sanctae memoriae] Comasii [tunc] presbyteri, quas inter reliquos habuerunt in concilio Tolentino, de damnatione Priscilliani vel sectae ejus, in hunc modum: Post aliquanta et inter aliquanta eodum tempore acta, « *Dictinius episcopus dixit* » etc.

J'ai mis dans le texte en italique ce qui me paraissait appartenir au procès-verbal d'une session antérieure, cité dans la session du 6. J'ai mis entre crochets carrés les mots du manuscrit qui sont manifestement étrangers au procès-verbal du concile, et où il ne faut voir que l'addition d'un copiste, entre crochets aigus un mot ajouté par moi au texte du manuscrit.

Ce qui me fait croire que le préambule ci-dessus est celui de la dernière session du concile, c'est d'une part le rappel des sessions précédentes, d'autre part le mot : *de plenariis gestis*, qui pourrait sans doute avoir été employé au cours des délibérations, mais conviendrait mieux à la session finale. Dans cette interprétation, le *Die qua supra* qui se lit en tête de la pièce 3 rappellerait la date du 6 septembre donnée au début de l'ensemble ; il serait là pour marquer que l'on cesse de lire des pièces antérieures et qu'on revient à la session du 6.

Mais cette interprétation de l'ensemble ne s'impose pas. Elle est à coup sûr exclue par l'Incipit de la pièce 2 : *Era qua supra, sub diem tertium Iduum Septembrium* (11 sept.). Si cette date du 11 septembre est authentique, nous ne savons rien d'assuré des sessions du 1^{er} et du 3 septembre ; le préambule cité ci-dessus ne s'applique qu'à la pièce 1, et l'on s'est borné le 6 à relire les courtes professions de la pièce 1 ; rien ne s'est passé à notre connaissance entre le 6 et le 11 ; le *die qua supra* de la pièce 3 rappelle soit le 11 sept., soit une date postérieure indiquée dans une pièce perdue ; enfin il n'y a aucun lien entre nos trois pièces, sinon qu'elles appartiennent au même concile. Elles ont été extraites par un particulier des procès-verbaux du concile. Tout cela est admissible, et je ne donne mon interprétation que comme une hypothèse. Elle a l'avantage de faire des trois pièces un corps, auquel s'applique très bien le préambule général ; mais elle exige qu'on substitue, au début de la pièce 2, *Nonas à Iduum*. Un copiste, ne comprenant pas la liaison des pièces, et croyant la seconde postérieure au début de la première, aurait fait maladroitement du *III Nonas* un *III Iduum*.

Ainsi la première série de professions (pièce 1) appartiendrait à la session du 1^{er} septembre, la deuxième série (pièce 2) à la session du 3 (les deux sessions du 1^{er} et du 3 étant mentionnées dans le préambule général) ; l'une et l'autre auraient été relues dans la session du 6, immédiatement avant le prononcé de la sentence, et publiées con-

jointement avec la sentence. Il était d'autant plus indiqué d'annexer à la sentence les professions de Symposius, de Dictinius et de Comasius, que la sentence n'était à leur égard que provisoire, et leur sort remis à la décision des évêques de Rome et de Milan. Quant aux accusés jugés définitivement, c'est-à-dire d'une part Hérénas, Donatus, Acurius et Émilius, d'autre part Végétinus et Paternus¹, on aurait jugé inutile de reproduire *in extenso* leurs déclarations, qui sont résumées dans la sentence définitive.

L'hypothèse que je propose ne touche d'ailleurs ni au sens des déclarations faites par les accusés, ni à la portée du jugement final.

La date d'année est certaine. La donnée du manuscrit : *Æra CCCCXXXVIII* (l'an 400), est confirmée par d'autres indications contenues dans le corps du texte : on croit savoir (col. 1006) que l'évêque de Milan est Simplicien, ordonné en 397, mort en 400, fêté les 15-16 août (Tillemont, *Mém.*, X, 397) ; il est très naturel qu'aux premiers jours de septembre la nouvelle de sa mort n'eût pas encore atteint les évêques d'Espagne. On sait aussi que le pape Sirice est mort (*sanctae memoriae Siricius*, col. 1005) ; or Sirice est mort le 26 novembre 399 (voir Duchesne, *Liber pontificalis*, p. ccli). Ce qui est surprenant, c'est qu'on paraît ignorer le nom du pape régnant (col. 1006 : *quid papa qui nunc est* et plus loin : *per papam vel per sanctum Simplicianum*). Anastase a été élu (Duchesne, *ibid.*) le 27 novembre 399, et la nouvelle de son élection a dû parvenir en Espagne en même temps que celle de la mort de Sirice. Anastase a-t-il eu une grave maladie en 400, et les membres du concile ont-ils pu croire qu'il était mort ? Quoi qu'il en soit, les indications relatives à Sirice et à Simplicien confirment parfaitement la date de 400.

1. Sur Paternus, voir ci-dessus, p. 192, n. 1. Il n'est, à vrai dire, qu'aux trois quarts réconcilié.

APPENDICE VI

LES PROLOGUES PRISCILLIANISTES DES QUATRE ÉVANGILES

Dans un livre que j'ai connu alors que l'impression du présent travail était déjà avancée, *Notes on the early history of the Vulgate gospels* (Oxford, 1908) ¹, Dom John Chapman, O. S. B., essaie d'établir que les célèbres Prologues des quatre évangiles, qui ont figuré pendant tout le moyen âge dans la grande majorité des bibles latines, sont l'œuvre de Priscillien. Si cette attribution était vraie, Priscillien aurait été un homme fort différent du personnage que m'a paru être l'auteur des onze *Traités* et des *Canons de l'apôtre Paul*. Aussi est-il nécessaire de la discuter ici, aussi complètement que peut le permettre un délai restreint.

L'argumentation de Dom Chapman, en ce qu'elle a de concluant, ne peut pas être résumée, car elle consiste en citations littérales de Pris-

1. Voir au chap. XII, p. 217. Le chapitre avait déjà paru en 1907 dans la *Revue bénédictine*, t. XXIII, fasc. III, p. 335.

Sur le nombre très considérable des mss. de la Bible qui contiennent les Prologues, voir S. Berger, *Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate* (Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscr. et B.-L., 1^{re} série, t. XI, 2^e partie, p. 1-78), p. 8 et p. 53 et suiv. Quant à l'origine des Prologues, on trouve partout reproduites (Harnack, *Altchr. Litt.*, t. II, 2, p. 204; Bardenhewer *Altkirchl. Litt.*, II, p. 557, etc.) les conclusions du travail de M. P. Corssen, *Monarchianische Prologe zu den vier Evangelien* (Texte und Unters., XV, 1, Leipzig, 1895) qui les croit composés à Rome dans le premier tiers du III^e siècle. Dom Chapman (p. 238, n. 2) écrit de M. Corssen: « his main theses exhibit a lack of common sense and of the critical faculty which is simply phenomenal. » L'erreur de M. Corssen, qui a antidaté les Prologues de deux siècles, et le succès de son hypothèse, ne sont pas des phénomènes si surprenants. A part Priscillien auquel personne n'avait pensé, et qui d'ailleurs n'était connu que depuis peu, les Prologues ne ressemblent à rien. Il fallait s'en remettre, pour les dater, à de lointaines vraisemblances qui se sont trouvées trompeuses. Ce qui pourtant aurait dû montrer à M. Corssen qu'il s'était complètement fourvoyé, ce sont les tableaux qu'il a dressés lui-même (p. 78-82) des textes patristiques qui reproduisent les données des Prologues. Aucun de ces textes n'est antérieur à Jérôme.

cillien mises en regard de fragments des Prologues, et qui ne valent que par leur multiplicité. Dom Chapman établit, entre la langue des Prologues et celle des onze Traités, quantité de rapprochements de détail, qui portent tant sur la syntaxe que sur le vocabulaire. Tout le monde reconnaîtra que ces preuves externes sont très fortes. En revanche, la concordance qu'il prétend constater entre les formules théologiques des Prologues et les déclarations dogmatiques de Priscillien est illusoire. Il a manqué à Dom Chapman de faire une étude personnelle des Traités, qu'il connaît surtout par les interprétations de M. Künstle.

L'auteur anonyme des Prologues ne parle pas exactement la langue de Priscillien (je reviendrai sur ce point) et il ne la parle pas toujours : si les rencontres d'expression signalées par Dom Chapman sont très frappantes dans les Prologues I et IV (Matthieu et Marc), elles sont rares dans le Prologue II (Jean), et presque insignifiantes dans le Prologue de Luc. Mais les Prologues I et IV suffisent à fixer, au moins approximativement, l'attribution des quatre opuscules, dont la communauté d'origine est d'ailleurs certaine¹. Devant les constatations faites, l'hypothèse admise jusqu'à présent, d'après laquelle les Prologues auraient été composés à Rome vers le temps du pape Zéphyrin ou du moins dans le premier tiers du III^e siècle, doit nécessairement être abandonnée. Ou les Prologues sont de Priscillien, ou ils sont d'un priscillianiste qui s'est approprié, volontairement ou non, un grand nombre des particularités d'expression de son maître, et même a poussé l'imitation jusqu'à une sorte de pastiche. Cette seconde hypothèse n'a pas été examinée par Dom Chapman, qui estime que les Prologues et les Traités, tant les deux séries de pièces lui paraissent semblables, appartiennent nécessairement à la même période de la vie d'un même auteur. Elle méritait pourtant d'être prise en considération ; Priscillien a été pour nombre de personnes, persécutées en raison du culte qu'elles lui rendaient, le docteur par excellence : il est très concevable qu'un disciple lui ait emprunté des membres de phrases, et ait imité ses habitudes de style et ses singularités d'expression. Bien plus, j'espère trouver que la seconde hypothèse est la seule admissible.

I

La doctrine et les préoccupations de l'auteur des Prologues sont en grande partie étrangères à Priscillien. Pour avoir écrit les Prologues, faudrait que Priscillien eût eu deux personnalités différentes, dont

1. Corssen, ouvrage cité, p. 22,

l'une, toujours dissimulée dans les Traités, n'apparaîtrait que dans les Prologues.

a) La christologie des Prologues est intentionnellement modaliste ou sabellienne. A vrai dire, la fusion de deux personnes divines n'y est pas plus manifeste que dans une ou deux déclarations de Priscillien, prises isolément. On ne peut guère distinguer moins les deux personnes divines que ne fait l'auteur du Traité III, dans la phrase : (p. 49, 4) *Christus deus dei filius... apostolis suis symbolum tradens, quod fuit et futurum erat in se et in symbolo suo monstrans, nomen patris filium itemque fili patrem, ne binionitarum error valeret, edocuit*, phrase où Priscillien semble effacer jusqu'à cette distinction nominale que réservait son contemporain le Pseudo-Vigile¹. Mais Priscillien, bien que l'idée de l'unité de Dieu l'emportât, dans sa théologie, sur l'idée de la distinction des personnes, a soin pourtant de marquer, et à plusieurs reprises, la distinction des personnes. Par rapport au poids des affirmations unitaires, le contrepoids des expressions trinitaires est léger; mais le contrepoids existe. Il n'y a pas de contrepoids dans les Prologues. — D'autre part, au lieu que Priscillien, exclusivement préoccupé de la conversion ascétique et cherchant toujours dans les Écritures l'antithèse morale de Dieu et du monde, n'est sabellien qu'en passant et par mégarde, l'auteur anonyme des Prologues fait de la christologie *ex professo*, il fait même surtout de la christologie, et cherche avant tout dans les évangiles la justification de son sabellianisme.

b) Priscillien n'a jamais peur de dire ce qu'il pense. Même quand ses convictions doivent scandaliser, il les crie tout haut. A propos de la question des apocryphes, c'est-à-dire sur la question où il a manifestement le plus de peine à se justifier, il déclare dans l'Apologie méridane : (p. 30, 11) *Et haec est omnium nostrum una sententia...* — (p. 32, 14) *et nos non desperamus loqui de eo...*; dans le Mémoire à Damase : (p. 42, 18) *de scribendis aliud nec sentire possumus, nec debemus*; enfin dans le Livre de la foi et des apocryphes : (p. 54, 29) *et ideo, quia « ubi libertas, ibi Christus », libet me unum clamare pro totis, « quia et ego spiritum domini habeo » etc.*². L'Anonyme a complètement oublié le *ubi libertas, ibi Christus*. Il est circonspect et timoré. A la fin des Arguments de Matthieu et de Jean, il déclare laisser au lecteur le soin d'achever sa pensée; et il dit à la fin de l'Argument de Luc : *vitamus publicam curiositatem, ne non tam demons-*

1. Cf. ci-dessus, p. 277, n. 1.

2. Cf. p. 4, 13 : « parati semper ad confessionem », non recusantes quin « ostenderemus ore quod credebamus in corde ». — 97, 9 : libera salvati in Christo hominis voce...

trare deum videremur quam fastidientibus prodidisse. L'excessive obscurité de son langage doit être voulue, et voulue par prudence.

On objectera que Priscillien à un moment de sa vie, par exemple à la veille de son arrestation, peut avoir craint, comme l'Anonyme, de donner prise à ses ennemis en exprimant trop librement sa pensée. Mais comment les convictions qu'il n'ose formuler ouvertement portent-elles sur la relation du Fils au Père, alors que ses ennemis ne l'incriminaient pas sérieusement sur ce point¹ ?

c) L'Anonyme attache un grand prix à la virginité. Jean est pour lui l'apôtre *qui virgo electus est a deo, quem de nuptiis volentem nubere vocavit deus*. La double preuve de la virginité de Jean, c'est que « Dieu » le préfère aux autres apôtres, et qu'au moment de mourir il lui confie sa mère, *ut virginem virgo servaret*. Le premier miracle de l'évangile de Jean, celui des noces de Cana, signifie *quod ubi dominus invitatur, deficere nuptiarum vinum debeat*. C'est *per virginem* que devait être attestée dans l'Apocalypse l'éternité future du Christ. Enfin l'évangile de Jean, bien qu'étant le plus récent des quatre évangiles, est placé le second dans l'ordre du Canon² ; c'est à sa virginité encore que Jean doit ce rang de faveur. — De même Luc est qualifié de *serviens deo sine crimine, nam neque uxorem habens neque filios*. — Or cette préoccupation de l'intégrité corporelle n'apparaît nulle part chez Priscillien³. Il préconise sans doute la continence, mais sans dire que celui qui l'a toujours gardée bénéficie par ce fait d'aucun privilège, sans élever la vierge au-dessus de la veuve ; et il a toujours soin d'ajouter que la continence n'est qu'un des éléments de la conversion, et doit être accompagnée d'une entière purification du cœur et d'un changement complet de la volonté (voir p. 58, 24 ; 72, 16 ; 73, 13 ; 76, 4 ; 82, 19 ; 95, 22 ; 96, 21, etc.). Il dit et il redit, avec une insistance qui marque l'intention de prévenir toute méprise et de combattre l'opinion inverse (qui est celle de l'Anonyme), que la continence n'a pas de valeur par elle-même. La conception matérialiste de la sainteté que l'on trouve dans les Prologues (on la trouve aussi chez Ambroise et Jérôme) n'est pas seulement étrangère, elle est contraire à la pensée de Priscillien.

d) L'auteur des Prologues s'intéresse à la personne et à l'histoire des auteurs sacrés, aux circonstances de temps et de lieu où ils compo-

1. Le seul texte où l'on voie Priscillien accusé de son vivant d'hérésie bellienne est dans l'*Apologie* méridane, p. 6, 19 à p. 7, 7.

2. *In dispositione canonis ordinati*. Je reviendrai plus loin sur cette expression.

3. Je ne compte pas le texte p. 101, 8, sur Dina, fille de Jacob, qui *gloriam virginitalis amisit*, car le texte de la Genèse (c. xxxiv) dit plusieurs fois que Dina, avec sa virginité, perdit son honneur.

sèrent leurs livres, à leurs intentions individuelles. Il estime que, dans une certaine mesure, le livre s'explique par l'écrivain, car il observe que l'évangéliste Marc, qui avait exercé un sacerdoce en Israël¹, s'est souvenu dans son évangile de sa naissance lévitique. De même la virginité de l'apôtre Jean se manifeste dès la première page de son livre (*manifestans... quod erat ipse, ... ostendens quod erat ipse*). — Priscillien n'a pas ce genre de curiosité, et il est très probable qu'il l'eût jugé frivole. Pour lui, l'Écriture n'est que *scribura dei, divinum eloquium*. Il pense que Dieu y est tout et que l'homme n'y est rien, et il y cherche toujours Dieu et jamais l'homme². Exemples :

P. 12, 3 : et tunc dominus... parabolam dicti per se sermonis tribuit (Job, xl, 3).

P. 32, 5 : per quos profetans se dominus adventus sui iter praestitit...

P. 44, 20 : an, qui profetasset de deo Judas apostolus (*de* = de la part de).

P. 48, 17 : scribura dei res solida, res vera nec ab homine electa, sed homini de deo tradita.

P. 50, 10 : qui sit tamen ille propheta, per quem hoc deus locutus sit...

P. 66, 4 : denique ipse deus noster per omnem scribura in se cuncta disponens...

P. 72, 4 : quia [deus] unus dicti (= testamenti) auctor utriusque est.

P. 72, 15 : sicut haec duo testamenta deus unus est...

P. 80, 25 : licet aperte scribura dei loquantur...

P. 87, 18 : quæ spiritus dei dictavit exposita... etc.

Priscillien ne dirait pas qu'un évangéliste a écrit *sancto instigante spiritu* (Argum. Lucae) ; il affirme que l'Esprit de Dieu a dicté à tous les prophètes ce qu'ils ont écrit.

e) Au sentiment de Priscillien, l'intérêt des généalogies de Jésus-Christ données par les évangiles de Matthieu et de Luc est double. D'une part, les ancêtres de Jésus-Christ sont des prophètes qui ont su d'avance et proclamé que Jésus-Christ naîtrait dans la chair ; c'est ainsi, par leur témoignage direct³, qu'ils ont « attesté la nature divine du Seigneur ». D'autre part, les généalogies (ou du moins l'une d'entre elles ; le texte reste inexpliqué) par le nombre des ancêtres du Christ,

1. Loisy, *Évangiles synoptiques*, t. 1, p. 52 : « Marc devient lévite parce qu'il était cousin de Barnabé, lequel, d'après les Actes, appartenait à la race de Lévi. »

2. La curiosité historique de l'auteur des *Traité*s est nulle. Pas une allusion à la chronologie des évangiles, ni des lettres de saint Paul, ni des autres livres canoniques ; presque aucune à la vie des auteurs sacrés (p. 44, 42, Judas-Thomas).

3. Témoignage implicite, je pense, et que Priscillien dégageait par l'allégorie dans l'histoire d'Abraham, Isaac, Booz, etc.

prophétisent le nombre, voulu par Dieu, des livres du Canon ¹. — Très différente est, dans les Prologues I et III, la signification de généalogies: elles doivent fournir la preuve (preuve subtile, que Dom Chapman a dégagée à force d'ingéniosité) que le Père est Fils comme le Fils est Père; l'Anonyme ne dit pas qu'elles soient en rapport avec la composition du Canon.

f) Se peut-il que Priscillien ait écrit un opuscule d'exégèse où l'on ne retrouve pas l'idée qui était pour lui le sommaire du christianisme, le sens unique de toute l'Écriture ²: il faut haïr le siècle et n'aimer que le Dieu-Christ? Or ce précepte moral, qui fait le fond de ses écrits et de sa pensée, on le cherche en vain dans les trois premiers Prologues; il est indiqué que dans l'*Argumentum Marci*, d'une manière incidente et en une ligne; encore le sens de la phrase est-il douteux ³. Priscillien avait-il, des Traités aux Prologues, changé de système d'exégèse et abandonné les préoccupations morales qui avaient jusqu'alors (ce point n'est pas sérieusement contestable) dominé toute sa pensée? D'une façon plus générale, si en lisant les Prologues on reconnaît nombre de mots et de locutions de Priscillien, sa personnalité morale est absente. On n'y retrouve ni son accent, ni sa chaleur, ni sa certitude, ni la simplicité de pensée qui s'allie chez lui à la complication du langage et à l'étrangeté de l'exégèse. Ces arides Prologues ont beaucoup de l'écorce des Traités, rien de la sève.

1. P. 53, 2: ab omnibus adnuntiatus est dominus...; venturum in carne omnis homo scivit, non dicam hii quos in dispositione generationis suæ in evangelio deus posuit, et divinæ naturæ fidem et numerum canonis præstaturus.

P. 32, 2 « ...prædestinans a principio sæculi in profetia electos suos ex quibus Christus secundum carnem, sicut et generatio domini in evangelio per eos disposita et edicta retinetur, per quos profetans se dominus adventus sui iter præstitit... »

2. Ci-dessus, p. 117.

3. «...ut quis hæc legens sciret cui (quid? cur?) initium carnis in domino, et dei advenientis habitaculum caro deberet agnoscere. » Texte inintelligible. Dom Chapman, qui a très bien interprété le jeu de mots qui précède et suit sur *caro*, se trompe ici, je crois, en disant (p. 234): *Caro* seems to mean: « the reader being himself flesh »; but when I remember that we have twice had *verbum caro factus* as an accusative, I cannot but think it wildly possible ...that *caro* is an apposition to *habitaculum*. At any rate *abitaculum* means the Body in which God sojourned... Cf. p. 249, n. 64. —

me semble plus probable que *caro*, qu'on y voie un nominatif ou un accusatif, désigne le corps humain en général. La phrase signifierait que l'incarnation nous apprend que la chair humaine doit être l'habitable de Dieu.

II

Aucune imitation n'est parfaite. Il n'est pas croyable qu'un disciple ait su parler exactement la langue de son maître. S'il est vrai que l'attribution proposée par Dom Chapman doive être rectifiée, il doit y avoir entre les Traités et les Prologues des différences appréciables de vocabulaire et de style.

Dom Chapman a constaté lui-même que les Prologues étaient beaucoup plus obscurs que les Traités. Il a été le premier à en déchiffrer certaines énigmes, comme la phrase de l'*Argumentum Matthaei* sur les généalogies, *ut patris... filii* (Dom Chapman, p. 224). L'interprétation des Traités ne réclame nulle part de tels exercices de subtilité.

Il y a dans les Prologues une proportion trop forte de mots et de locutions étrangers à la langue de Priscillien. Je relève dans l'*Argumentum Lucae*, c'est-à-dire dans un texte qui occuperait à peine une page et demie du Priscillien de Schepss : *confessio* (= martyrium). — *describere* (*descripta evangelia* bis). — *instigare*. — *judaïcus*. — *solicitatio*. — *teneri in* (*ne... in solo legis desiderio tenerentur*). — *excedere ab* (*excederent a veritate*; Priscillien, p. 64, 16 : *constitutum divinae voluntatis excederet*). — *contestificare*. — *potestas*, dans les phrases : *Lucae potestas permissa est.... Lucae potestas data est* (*Potestas* est très fréquent dans les Traités, mais désigne toujours une puissance surnaturelle, et ne s'applique jamais à un homme). — *indispartibilis* (*deus*). — *recalcitrantem* (Priscillien ne fait jamais allusion à la longue obstination de Saul de Tarse). — *curiositas* (sens défavorable; dans Priscillien, p. 87, 11 : *curiosae mentis intentio...*, *curiosus intuenti*, le mot *curiosus* a un sens favorable). — *fastidire*.

Les mots étrangers au vocabulaire des Traités sont, à vrai dire, moins nombreux dans les trois autres *Argumenta*. Toutefois, je remarque dans l'*Argumentum Johannis* : *recessus* (= mors). — *positus* (= depositus). — *extraneus a* (*dolore*). — *alienus a* (*corruptione*). — *extremus*. — *conlocatus* (*sciendi desiderio conlocato*). — *fructus laboris*. — *magisterii doctrina*. Priscillien n'emploie jamais la préposition *prae* (*Arg. Joh. : prae caeteris dilectus*). Il n'emploie jamais la conjonction *posteaquam* (*Arg. Joh. : posteaquam... Apocalypsin scripserat*, ni *postquam*; il substitue à *postquam* un *post* suivi d'un mot abstrait à l'accusatif (p. 40, 24; 44, 13; 45, 7; 52, 15; 61, 8; 92, 9) ¹.

Inversement, on s'étonnerait de ne rencontrer jamais, dans des morceaux d'exégèse de Priscillien, les termes que Priscillien affectionne le

1. A moins qu'il n'emploie *ubi* (63, 23; 73, 24), ou *cum* (p. 146, 18).

plus, et dont il semble qu'il ne pouvait se passer, car ils expriment les idées principales de son système d'exégèse. Ce sont les mots *scriptura*¹ (dans Priscillien, 39 fois), *praecepta* (17 fois), *spiritus* (54 fois)², *spiritalis* (15 fois), *terrenus* (30 fois), *saeculum* (39 fois), *prophetia* (16 fois), *prophetare*³ (27 fois), *erudire* et *eruditio* (4 et 7 fois)⁴. — Comment Priscillien aurait-il pu s'expliquer sur la signification des quatre évangiles sans employer aucun de ces mots ?

III

Tous les érudits qui ont parlé des Prologues sont d'accord pour affirmer que l'auteur ne doit rien à Jérôme. Mais Dom Chapman, qui sur ce point suit l'opinion commune, m'a donné lui-même des doutes par les citations qu'il fait de la Préface aux quatre évangiles (*Plures fuisse*) que Jérôme a mise en tête de son *Commentaire sur saint Matthieu*. Commentaire et Préface sont de l'année 398, ou d'une année très voisine⁵.

Je me borne à rapprocher ici quelques fragments de la Préface et des Prologues. C'est surtout l'*Argumentum Lucae* qui semble attester que l'Anonyme a connu Jérôme.

Jérôme, Préface *Plures fuisse*.

Tertius Lucas medicus natione Syrus Antiochensis, « cujus laus in evangelio » (II Cor., VIII, 10), qui et ipse discipulus apostoli Pauli in Achaïæ Beotiaëque partibus volumen condidit.

Argumentum Lucae.

Lucas, Syrus natione Antiochensis, arte medicus, discipulus apostolorum, postea Paulum secutus usque ad confessionem ejus... (après Matthieu et Marc) in Achaïæ partibus hoc scripsit evangelium.

1. A la fin de l'*Arg. Joh.*, Dom Chapman, fidèle au principe de son édition qui est de préférer les témoins irlandais, lit : *vel scriptorum tempore*, etc. C'est par mégarde qu'à la p. 247 il cite le même passage avec la leçon : *vel scripturarum tempore dispositio*...

2. Sans l'épithète *sanctus*. *Sanctus spiritus* se trouve 2 fois dans l'*Arg. Luc.*, 17 fois dans Priscillien.

3. *Arg. Marci* : in voce prophetica exclamationis. Mais la « prophétie » mentionnée est celle de Jean-Baptiste ; le mot de prophétie n'a pas ici le sens large que lui donne Priscillien.

4. L'Anonyme n'a pris à Priscillien qu'un petit nombre de ces mots qui revenaient sans cesse sous sa plume. Ainsi il emploie *opus* 2, 2, 1 et 4 fois ; *intelligere* 2, 0, 0 et 2 fois ; *dispositio* 2, 2, 1 et 0 fois.

5. Grützmacher, *Hieronymus*, t. I, p. 67. Je prends la Préface dans Preuschen, *Analecta* (Fribourg i. B. — Leipzig, 1893), p. 169, qui reproduit le texte de Wordsworth et White (*Novum Testamentum... latine*, Oxford, 1889 et suiv.).

Source commune, propose Dom Chapman ¹. Mais la source de Jérôme est connue ; ici comme à l'ordinaire en pareil sujet, c'est l'Histoire d'Eusèbe. La phrase qui nous intéresse est la suivante (*Hist. eccl.*, III, iv, 6) :

Λούκᾱς δὲ τὸ μὲν γένος ὢν τῶν ἀπ' Ἀντιοχείας, τὴν ἐπιστήμην δὲ ἰατρικὴν, τὰ πλείστα συγγεγονώς τῷ Παύλῳ, καὶ τοῖς λοιποῖς δὲ οὐ παρέργως τῶν ἀποστόλων ὁμιληκώς, etc. ².

La phrase est donnée par Rufin, dans sa traduction de l'*Histoire ecclésiastique* qui est à peu près de l'an 400, sous la forme :

Ipsē autem Lucas genere quidem Antiochenus, arte medicus, comes vero Pauli et ceterorum apostolorum socius et necessarius fuit.

Eusèbe ne disait pas que Luc eût écrit « dans la région de l'Achaïe et de la Béotie », et aucun auteur ne le dit avant la préface *Plures fuisse* ³. Faut-il croire que Jérôme ait tiré cette indication d'un texte perdu ? Il est inutile de le supposer, car il semble que nous assistions, en lisant la préface *Plures fuisse*, à la genèse de cette tradition. Jérôme cite ici, en l'appliquant à Luc ⁴, le *cujus laus in evangelio* du texte II Cor., viii, 18. Il aura fait sur ce texte une simple conjecture : si saint Paul désigne Luc aux Corinthiens par une périphrase, comme « l'homme qui tire sa louange de l'évangile » [qu'il a écrit], c'est sans doute, aura-t-il pensé, que cet évangile est bien connu

1. P. 273 : The verbal coincidences can hardly be quite accidental. But the two writers are otherwise independent, for they give totally different information on all other points. It is possible that they had a common source for this one sentence, or rather that Priscillian had come across a stray fragment of the source used by Jerome.

2. Il n'est nullement certain que Jérôme, écrivant en hâte sa préface *Plures fuisse*, ait recouru à ce texte, ni même à un texte quelconque. Mais c'est de ce texte qu'il a tiré sa notice sur Luc, dans le *De vir. ill.* (écrit en 392), § VII : « Lucas medicus Antiochensis, ut ejus scripta indicant, græci sermonis non ignarus fuit. Sectator apostoli Pauli, et omnis peregrinationis ejus comes, scripsit evangelium... Aliud quoque edidit volumen egregium, quod titulo Apostolicarum πράξεων prænotatur, ejus historia usque ad biennium Romæ commorantis Pauli pervenit, id est usque ad iv. Neronis annum... Quidam suspicantur, quotiescumque in epistolis suis Paulus scribit *juxta evangelium meum*, de Lucæ significare volumine, et Lucam non ab apostolo Paulo didicisse evangelium, qui cum domino in carne non fuerat, sed a cæteris apostolis... »

3. Une attestation antérieure pourrait assurément avoir échappé aux recherches que j'ai faites ; elle n'aurait pas échappé à Lipsius, *Apokr. Apostelgesch.*, t. II, 2, p. 355 ; cf. 364-367. — De même que la tradition « Achaïe-Béotie » remonte à Jérôme, la tradition qui fait de Luc un Antiochénien n'est pas attestée avant Eusèbe (*ibid.*, p. 355).

4. L'application de cette allusion à Luc se trouve déjà dans Origène, qui la donne comme traditionnelle (*Hom. I. in Lucam* ; éd. Delarue, t. III, p. 933 ; cité par Zahn, *Gesch. des neut. Kan.*, t. I, 1, p. 156, n. 3).

des Corinthiens. Ainsi Luc l'aura composé pendant un séjour fait avec l'apôtre à Corinthe ou dans les environs. De là l'expression *in Achaiae Boetiaeque partibus*, qui désigne bien le double voisinage de Corinthe. Si cette conjecture appartient bien à Jérôme, c'est à lui seul que l'Anonyme a pu emprunter son *in Achaiae partibus*. Il est d'ailleurs facile à comprendre qu'il ait laissé tomber le *Boetiaeque*, car la Bèotie faisait partie de la province d'Achaïe.

En tout cas, si Jérôme doit à quelque autre ce qu'il sait de la région où Luc a écrit, il a, suivant son habitude invariable, tiré l'indication d'un auteur grec. Ainsi la source commune n'expliquerait pas la rencontre verbale *in Achaiae partibus*, non plus que la rencontre *natione Syrus Antiochensis*. Notons qu'*Antiochensis* est une forme rare; on disait bien plus souvent *Antiochenus*¹.

Dom Chapman affirme que l'Anonyme est pourtant indépendant de Jérôme, car il a, « sur tous les autres points, des informations totalement différentes ». Mais pourquoi ne serait-il pas indépendant de Jérôme sur certains points, et dépendant sur d'autres? L'Anonyme — à mon sens, c'est un priscillianiste qui écrit après l'an 400 — en sait beaucoup plus long que Jérôme sur les évangélistes; il corrige et complète les données de la préface *Plures fuisse* à l'aide de textes apocryphes. Ces informations tirées des Apocryphes, qui s'étaient dans le Prologue de Jean, se retrouvent dans le Prologue de Luc: c'est dans des *Acta Pauli* ou une *Passio Pauli* que l'Anonyme a vu que Luc assista (avec Tite) au martyre de Paul (*usque ad confessionem ejus*)², et c'est dans le même livre ou un livre analogue qu'il aura appris que Luc n'eut ni femme ni enfants, et mourut à 74 ou 84 ans en Bithynie. Se jugeant mieux informé que Jérôme, il choisit dans la préface *Plures fuisse* les données qui lui plaisent, et les combine avec les données qu'il tire d'ailleurs. L'objection ne prouve rien.

D'où vient maintenant le *ARTE medicus* du même Prologue de Luc? Il y a là un mot d'Eusèbe que Jérôme avait laissé tomber. L'Anonyme l'a-t-il rétabli par hasard? Il y aurait là une coïncidence bien extraordinaire. Cette exacte traduction d'Eusèbe, il doit la tenir de Rufin, directement ou par intermédiaire. Un autre trait qui lui sera venu d'Eusèbe par la même voie, c'est la double formation de Luc, élève des Douze d'une part, de Paul d'autre part³.

1. Le *Thesaurus linguae latinae* ne cite, en fait d'auteurs chrétiens qui aient employé *Antiochensis*, que Gennadius, *De vir. ill.*, 16.

2. Lipsius, t. II, 1, p. 93. Le texte qui fait assister Luc et Tite au supplice de l'apôtre est le *Martyrium Pauli apostoli a Lino episcopo conscriptum*. L'Anonyme a pu recueillir la même tradition dans une autre rédaction ou un autre extrait des *Acta Pauli*.

3. Il spécifie pourtant (ce que Rufin, cité ci-dessus, ne disait pas) que

A part le Prologue de Luc, il n'y a entre le texte de l'Anonyme et celui de Jérôme que des analogies par elles-mêmes peu probantes. L'Anonyme peut avoir appris dans la préface *Plures fuisse* que les quatre évangiles ont été composés dans l'ordre : Matthieu, Marc, Luc, Jean. Mais il peut aussi avoir recueilli cette tradition banale en un autre endroit, par exemple dans Irénée (III, 1, 1). Quand il dit, dans l'*Argumentum Johannis* : *etsi post omnes evangelium scripsisse dicitur*, rien ne prouve qu'il fasse allusion à la préface *Plures fuisse*. — Deux rencontres seulement feraient croire qu'il a bien cette préface sous les yeux :

Jérôme, Préface *Plures fuisse*.

Primus omnium Mattheus est publicanus cognomento Levi, qui evangelium in Judæa hebreo sermone edidit ob eorum maxime causam, qui in Jesum crediderant ex Judæis.

Ultimus Johannes apostolus et evangelista, quem Jesus amavit plurimum (Joh., xiii, 23), qui super pectus domini recumbens purissima doctrinarum fluentia potavit et qui solus de cruce meruit audire : Ecce mater tua (Joh., xix, 27).

Argumentum Matthæi.

Mattheus ex Judæis, sicut in ordine primus ponitur, ita evangelium in Judæa primus scripsit, cujus vocatio ad Deum ex publicanis actibus fuit !...

Argumentum Johannis.

...cui virginitatis in hoc duplex testimonium in evangelio datur, quod et præ cæteris dilectus a deo dicitur (Joh., xiii, 23), et huic matrem suam iens ad crucem (*sic*) commendavit deus (Joh., xix, 27), ut virginem virgo servaret.

Je conclus de ces divers rapprochements que l'Anonyme a connu la préface *Plures fuisse*, et qu'il dépend en outre probablement de la traduction d'Eusèbe par Rufin. Il a donc écrit après 398, et probablement après 400. L'auteur des Prologues ne peut pas être Priscillien.

Luc fut « disciple des apôtres, et ensuite s'attacha à Paul ». Mais lui-même aura précisé facilement — puisqu'il savait que Luc, étant avec Paul, avait composé son évangile d'après l'enseignement reçu des Douze, — que Luc avait été élève des Douze d'abord, de Paul ensuite. — La double formation de Luc est indiquée par Jérôme, *De vir. ill.*, vii ; on trouve dans le même texte la mention des Actes des Apôtres, qui est dans le Prologue de Luc et n'est pas dans la préface *Plures fuisse* ; mais cette mention allait de soi, et elle figurait dans Rufin. Il n'y a pas de raison suffisante de croire que l'Anonyme ait connu la notice du *De vir. ill.*

1. Dom Chapman s'étonne (p. 272) que l'Anonyme ignore la tradition de *hebreo sermone*, tant de fois reproduite depuis Papias. Rien ne prouve qu'il l'ignore. Lui qui, fort probablement, ne sait que le latin, cette donnée philologique ne l'a pas intéressé. Il a, par contre, retenu le *in Judæa*, qui lui fournit, avec un effet de symétrie, un argument géographique en faveur du vieux classement : Matthieu, Jean, Luc, Marc, qui a ses préférences, quatre évangélistes ayant écrit respectivement en Judée, en Asie, en Achaïe et en Italie.

IV

Les Prologues nous sont parvenus comme des annexes de la Vulgate. De toutes les bibles ou les évangélistes qui contiennent les Prologues, deux seulement sont des exemplaires d'un texte *latina vetus* : et l'on a la preuve que le texte des Prologues que donnent ces deux mss. provient d'un exemplaire de la Vulgate¹. Les autres mss., qui se comptent par centaines², sont tous des mss. de la Vulgate. Cependant tout le monde admet que les Prologues ont été annexés primitivement à une bible ou évangéliste *latina vetus*. Cette hypothèse repose uniquement sur les dernières lignes de l'*Argumentum Johannis* :

Qui etsi post omnes evangelium scripsisse dicitur, tamen dispositione canonis ordinati post Mattheum ponitur; quoniam in domino, quæ novissima sunt, non velut extrema et abjecta numero sed plenitudinis opere perfecta sunt; et hoc virgini debebatur. Quorum tamen vel scriptorum tempore dispositio vel librorum ordinatio ideo per singula a nobis non exponitur, ut, sciendi desiderio conlocato, et quærentibus fructus laboris, et deo magisterii doctrina servetur.

L'Anonyme constate, dans la première de ces deux phrases, que dans le *Canon ordinatus*, l'évangile de Jean vient après celui de Matthieu. On en a conclu que dans le Canon tel qu'il le connaissait, les évangiles étaient rangés dans l'ordre : 1^o Matthieu, 2^o Jean, 3^o Luc, & Marc. Tel est en effet l'ordre des évangiles dans la plupart des bibles latines antérieures à la traduction de Jérôme³.

La conclusion est inexacte ou incomplète. On a négligé ou mal interprété la phrase qui suit, la dernière du Prologue : « Mais sur le classe-

1. Dom Chapman, p. 279. Les deux mss. donnent le Prologue de Jean coupé de la phrase : *Qui etsi... perfecta sunt*, qui va être citée. On y lit : *...afienus. Tamen post omnes evangelium scripsit, et hoc virgini debebatur.* L'auteur de cette suppression a voulu effacer la protestation de l'Anonyme contre le classement des évangiles introduit par la Vulgate (voir ci-après). En outre, le texte biblique de l'un des deux mss. a beaucoup de leçons de la Vulgate, le texte de l'autre est tout à fait composite.

2. S. Berger, *Les Préfaces etc.*, p. 35, en cite 119, et ajoute : « et le plus grand nombre des mss. ».

3. C'est l'ordre de saint Ambroise, de l'auteur du *Speculum pseudo-augustinien*, d'une forte proportion des mss. de bibles latines antéhiéronymiennes; c'est aussi l'ordre de plusieurs mss. grecs et syriaques (voir Zahn, *Gesch. des neut. Kan.*, t. II, 1, p. 370). On ne peut penser à l'ordre : Matth., Jean, Luc, Marc, qui n'est pas attesté en Occident (*ibid.*, p. 369).

BABUT. — Priscillien.

ment des livres, soit dans l'ordre chronologique, soit dans l'ordre du Canon », etc. Pour une fois que l'Anonyme a parlé à peu près clairement, il est singulier qu'on ne l'ait pas compris ¹. Les deux *ve* marquent l'opposition de deux modes de classement, la *scriptorum tempore dispositio* et l'*ordinatio*, mot dont le sens est précisé par le *Canonis ordinati* qui a précédé. Si la phrase prise en elle-même prêtait au doute, il suffirait d'en rapprocher un mot de l'*Ambrosiaster* : *Evangelium ordinatione colligitur magis quem tempore* ². Les deux termes sont les mêmes. D'une part, le classement *tempore* ; d'autre part, le classement de l'*ordinatio*. Il n'y a de douteux ici que la traduction du mot *scriptorum*. J'y vois le génitif pluriel de *scriptor* plutôt que de *scriptum* ; l'opposition *vel... vel* est ainsi plus frappante, et c'est vers la personne des évangélistes qu'est tournée l'attention de l'Anonyme.

Ainsi l'Anonyme sait que deux modes de classement sont en concurrence. Quant à lui, il préfère délibérément le vieux mode de l'*ordinatio*. Mais il éprouve de l'embarras à dire les raisons de sa préférence, et renonce à s'en expliquer tout au long ; que l'on cherche, ce travail aura son prix ; et que l'on réserve le magistère de Dieu (en d'autres termes, que l'on reconnaisse que le classement voulu de Dieu ne doit pas céder au classement établi par les hommes).

Il me semble clair que dans le pays — Espagne ou Gaule du Midi — où écrit l'Anonyme, et au moment où il écrit, le classement « chronologique » (Matth., Marc, Luc, Jean) est déjà répandu. Peut-être même copiait-on déjà les évangiles surtout dans l'ordre chronologique. Il n'est pas sûr que le premier évangélaire où furent insérés les Prologues n'ait pas présenté ce même ordre que l'Anonyme désapprouvait ³.

1. Dom Chapman traduit (p. 229) : But this disposition of writings in time and the order of books, etc. De même M. Corssen (ouvrage cité, p. 17), après avoir dit que l'ordre « historique » fut introduit en Occident par Jérôme, ajoute : Dagegen kennt der Prolog zu Joh keine andere Ordnung als die, in der Joh unmittelbar auf Mt. folgt.

2. *Quaest. II ex Nov. Test.* Cité par Zahn, *Gesch.*, p. 368, n. 3. L'*ordinatio* non chronologique que préconise le Romain *Ambrosiaster* est : Matth., Luc, Marc, Jean. — Il est certain que l'*Ambrosiaster* écrit avant qu'ait paru la traduction de Jérôme (après 374 et avant 382, suivant M. Fr. Cumont, *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, t. VIII, p. 421) On voit que sa phrase ne suppose pas qu'il y ait à Rome, de son temps, deux classements concurrents. Il n'éprouve pas le besoin de défendre l'ancienne *ordinatio*. Il sait seulement qu'il y a des gens (les Grecs) qui préfèrent le classement chronologique.

3. Le texte pourrait très bien s'interpréter comme l'expression d'un regret. Noter le *debeatur*, au lieu de *debetur*.

Or l'ordre réputé historique : Matthieu, Marc, Luc, Jean, est celui de la Vulgate, et c'est Jérôme qui l'a fait passer des bibles grecques dans les bibles latines. Il est possible sans doute que dans certaines bibles latines antérieures à sa traduction, cet ordre eût été suivi, mais il n'avait jamais été usuel¹. Et pour entendre ce que l'Anonyme nous apprend de la concurrence des deux classements, le plus naturel — indépendamment des constatations déjà faites — est de supposer que la traduction de Jérôme avait pénétré dans la région où il écrivait. Nous sommes ramenés ainsi au terme où d'autres voies nous ont déjà conduits : l'auteur des Prologues ne peut pas être Priscillien. Il est vrai que les évangiles de Jérôme ont été publiés en 384, c'est-à-dire avant le procès de Trèves, peut-être même avant le concile de Bordeaux. Mais personne n'ira supposer que la nouvelle traduction ait exercé une influence en Espagne avant la fin de la même année.

V

Nous avons donc un ouvrage priscillianiste du ^v^e siècle, les Prologues des quatre évangiles². On est bien tenté de s'en faire un document sur le priscillianisme du temps, et d'y chercher comment avait tourné le mouvement religieux inauguré par les « hommes du Christ ».

Mais une recherche entreprise en ce sens aurait toute chance d'aboutir à l'erreur. Le « priscillianisme » n'aurait pu conserver une unité doctrinale que si ses adeptes avaient eu leurs assemblées, leur clergé, leurs synodes. Sans organisation distincte, on ne conçoit pas le maintien d'une tradition uniforme d'enseignement. A peine peut-on parler d'un priscillianisme du ^v^e siècle. Il y avait seulement des priscillianistes,

1. Zahn, *ibid.*, p. 367. « Hieronymus nahm mit den eusebianischen Kanones auch die entsprechende Ordnung in seine Recension des lat. NT's auf, und fand damit bald Nachfolge auch bei Solchen, welche übrigens doch noch an irgend einer Recension der alten Uebersetzung festhielten. Es mag auch sein dass diese Ordnung schon vor Hieronymus im Abendland hier und dort Eingang gefunden hätte. » Seul texte allégué sur ce dernier point, le poème *Contra Marcionem*, II, 61, où les évangélistes sont nommés dans l'ordre « chronologique ». — Malheureusement, la date de ce poème n'est pas établie. Tout ce qu'on croit en savoir (Monceaux, *Afrique chrétienne*, t. III, p. 502), c'est qu'il est postérieur au poème de Commodien ; mais l'époque de Commodien est très incertaine (Lejay, *Revue critique*, 1907, II, p. 199).

2. *Terminus post quem*, l'an 400. Le *terminus ante quem* sera, soit l'année 432, où Dom Chapman suppose que l'ouvrage passa, dans les bagages de saint Patrick, de Gaule en Irlande, soit une date très voisine. Après 440 environ, l'isolement de l'église celtique insulaire a commencé.

disséminés dans une zone étendue. La lettre de Turibius nous les montre, vers 440, très nombreux (très mêlés aussi) en Gallécie ; un texte de 417 nous en fait connaître un à Marseille¹ ; tous appartenaient à l'Église catholique². Comme de la Provence à la Gallécie ils s'ignoraient, ou n'avaient pas de relations suivies, ceux d'entre eux qui pensaient devaient penser chacun à sa guise. On ne peut rien conclure des Prologues que sur leur auteur lui-même³.

Il est délibérément modaliste, et il est certain qu'il l'est devenu par l'influence de Priscillien. Comment les écrits du maître, où les préoccupations christologiques ne tenaient à coup sûr qu'une place secondaire, ont-ils formé un disciple qui est avant tout un théologien modaliste ? Il est bien probable que ce sont les controversistes du camp opposé qui ont fait dévier en ce sens, au moins chez quelques priscillianistes, au moins chez un, la doctrine du parti. Peu après le concile de l'an 400, les orthodoxes devaient répéter souvent la constatation presque exacte qu'Orose fait au sujet de Priscillien : *unionem absque ulla existentia aut proprietate adserens... Patrem Filium Spiritum sanctum hunc esse unum Christum docebat*. Ce qui caractérisait le priscillianiste, c'était la vénération de la mémoire de Priscillien, la conviction que le martyr de Trèves n'avait enseigné que la vérité. L'Anonyme se sera laissé convaincre ou se sera convaincu par les textes que son maître avait professé la christologie modaliste. Lui-même aura ainsi été conduit à se faire le défenseur de cette doctrine. C'est pourquoi il aura composé ses Prologues, dont l'objet est de prouver par les évangiles que le Père est Fils et que le Fils est Père.

1. Zosime, Ep. *Cum adversus*, § 3 (Migne, XX, 664) : « Atque utinam in Tuentio pravi tantum mores, non etiam priscilliana superstitio patuisset ! quæ sedis hujus dudum humanitas et misericordia in hoc illi consulere voluit, ut emendatior de cætero permaneret. » Cf. § 4 : « adsidua hujus sedis medicina curatus, ad emendati erroris pervenire non potuit sanitatem. » — Ce Tuentius, qui fut, en 417, créé évêque dans la banlieue de Marseille, a dû écrire, puisque son erreur a été patente.

2. Ci-dessus, p. 196, n. 4.

3. Si l'hypothèse de Dom Chapman, qui fait de Lérins le centre de diffusion des Prologues, était vraie, c'est en Provence qu'il serait indiqué d'en placer aussi le lieu d'origine. Le *Commentaire* de Jérôme sur *Matthieu* et la traduction d'Eusèbe par Rufin ont dû être connus à Lérins plus tôt qu'en Espagne.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 33. n. 1, ligne 3 de la note. *Au lieu de a Garumna lire et Garumna.*

P. 39. l. 17 — Itacius — Itace.

P. 80. n. 1, l. 11 de la note, remarque b). Il y a ici une erreur. Un texte de Bachiarus, *Prof. fd.*, 7 (Migne, XX, 1034), qui m'avait échappé, nous apprend que les priscillianistes aimaient à faire des retraites au temps de l'Avent et du Carême (avant la Pentecôte aussi, semble-t-il) : « Si quando jejunia indicta Ecclesiae, tunc nos cupimus non solum de usu consuetudinarii, verum etiam a conversatione, fabulis, salutationibus quas fabulis interserunt, jejunare. » Ainsi les priscillianistes des environs de l'an 400 cultivent l'usage interdit par les Canons II et IV de Saragosse ; il est bien probable qu'ils tiennent cet usage des priscillianistes primitifs, et non d'un autre groupe d'ascètes.

P. 81. n. 1, l. 4 de la note. *Au lieu de honoraverunt, lire honoraverant.*

P. 87. n. 2, l. 7 de la note. *Au lieu de ultorimpetus, lire ultor impetus.*

P. 91. l. 15, — Avila Mérida.

P. 144. l. 5. Effacer : binionites ; effacer aussi la note 1. La tirade de Priscillien, p. 5, 6 et suiv. contre les binionites ne fait pas partie de la réfutation de l'écrit d'Itace.

P. 184. *Au lieu de :* Le châtimeut des accusateurs fut regardé comme une sorte de réhabilitation des victimes, *lire :* Quant aux condamnés, ils étaient légalement réhabilités. Au lendemain de sa victoire sur Maxime, Théodose avait cassé toutes les sentences rendues par le tyran et par ses juges¹. Les exilés de Trèves étaient rentrés dans

1. L'annulation fut d'abord prescrite par la loi (Cod. Theod., XV, 14, 7 adressée le 10 octobre 388 au préfet d'Italie, puis, quand Théodose eut occupé la Gaule, par la loi (Cod. Theod., XV, 14, 8 datée du 14 janv.

leurs cités ; les biens confisqués avaient dû être restitués ; les morts n'étaient plus, en droit, que les victimes d'une violence inique.

P. 187, l. 13. *Au lieu de s'achever* ¹, *lire s'achever*.

P. 225, l. 13. — Chap. iv... Chap. v, *lire* Chap. iii... Chap. iv.

P. 278, l. 30. *Après* : qui habitait en lui, *ajouter* : Il déclare (p. 75, 11 ; cf. ci-dessus, p. 271) que le seul dieu auquel l'homme doit croire, c'est le Dieu qu'il trouve en son propre cœur, et qu'il y trouve tout-puissant.

P. 289, l. 6, *au lieu de mensonge apparent. lire* : mensonge apparent,

P. 299, l. 2, — de généalogies, *lire* : des généalogies.

389 et adressée au préfet des Gaules : « ...juris quoque dictionem atque sententias, quas promere nequiverunt qui judicum nomen habere non potuerunt, ex omnibus publicorum monumentorum scriniis jubemus auferri, ut abolita auctoritate gestorum, nullus his judicatis conetur inniti, quae et tempore et auctore delentur... » Sont exceptées de cette abrogation générale les conventions privées, donations, mancipations, manumissions.

TABLE ALPHABÉTIQUE

N. B. — Les rubriques des chapitres ne sont pas reproduites dans cet Index.

- | | |
|--|---|
| <p> Abraxas, 48.
 Abstinentes, 79 et suiv.
 <i>Acta Johannis</i>, 127 et suiv.
 Actes apocryphes, 123 et suiv. ;
 231 à 240 ; 303.
 Acurius, évêque, 190 et suiv. ; 293.
 <i>Æra</i>, 244 à 248.
 Agapé, 34 et suiv. ; 51 et suiv.
 Allégorie, 117 et suiv.
 Ambroise (s.), 8 ; 60 et suiv. ; 153 ;
 180 ; 188 ; 242 ; 243.
 Anastase, pape, 293.
 Anterius, évêque, 191.
 Apocryphes, 101.
 Apollinarisme, 276, n. 3.
 <i>Apostoliques</i>, 134.
 Apôtres (priscillianistes), 166.
 Aquilée (Concile d'), 251.
 Argirius, 236.
 Armagil, 48.
 Armenius, 178.
 Asarivus, 182 ; 201.
 Astrologie, 261.
 Augustin (s.), 7 ; 14, n. 2 ; 18 ; 19 ;
 22 ; 24, n. 2 ; 69, n. 1 et 2 ; 119,
 n. 2 ; 127 ; 179, n. 2 ; 235 ; 280,
 n. 2 ; 285 ; 286 et suiv. </p> | <p> Aurelius, 182.
 Ausone, 14, n. 1.
 Avila, 136.

 Bacharius, 2, n. 2 ; 16, n. ; cf. <i>Additions et Corrections</i>.
 Balsamus, 49, n. 3 ; cf. <i>Additions et Corrections</i>.
 Baptême (Idée] priscillianiste du),
 165, n. 1.
 Barbelon, 48.
 Belial, 48 ; 53.
 Belzébuth, 48 ; 53.
 Bernays (Jacob), 89, n. 2 ; 175, n. 2 ;
 181, n. 4.
 Braga (Concile de), 21 ; 23.
 Britto, évêque de Trèves (= Britannius ou Britonnius), 168 et suiv.

 Canon des Écritures, 121, n. 4 ; 220
 et suiv. ; 305 et suiv.
 Célibat ecclésiastique, 61 ; 74 ; 92 et
 suiv.
 Ceretius, 235, n. 4.
 Chapman (Dom John), 294 et suiv.
 Cirot, 40, n. 3.
 Comasius, prêtre, 191, n. 2 ; 291. </p> |
|--|---|

- Consentius, 286 et suiv.
Continentes, 68, n. 2.
 Cordoue, 84 et suiv.
 Corrections au texte de Priscillien,
 137, n. 1; 139, n. 3; 150, n. 1;
 260; 261; 262; 271, n. 3; 273,
 n. 2.
 Correction au texte de Sulpice
 Sévère, 138, n. 2.
 Corssen (P.), 294, n. 1.
 Cumont, 53, n. 4.
 Cyprien (s.), 62, n. 1; 106,
 107.
 Damase (s.), pape, 60 et suiv.; 99,
 n. 5; 153; 156; 220 et suiv.
 Delphidius (voy. Elpidius), 14; 49,
 n. 6; 50; 86 et suiv.
 Delphinus, 152.
 Dictinius, 187 et suiv.; 286 et suiv.;
 291 et suiv.
 Dierich (Dr Joh.), 43, n. 4; 92, n. 1;
 95, n. 5; 141, n. 2; 203, n. 2.
 Donatus, évêque, 190; 293.
 Donatus, prêtre, 191.
 Drepanius, voy. Pacatus.
 Duchesne (Mgr), 70, n. 5; 191, n. 4.
 Elpidius, 34 et suiv.; 49.
 Emilius, évêque, 190; 293.
 Esdras (Pseudo-), 122, n. 1; 234.
 Euchrotia, 49, n. 6.
 Evodius, préfet, 178 et suiv.; 243.
 Felicissimus, 178.
 Félix, évêque de Trèves, 184.
 Filastre, 6; 79, n. 2; 239, n. 3.
 Friedrich (Dr J.), 223 et suiv.
 Gallécie, 91.
 Gratien, 147, n. 1; 148 et suiv.;
 151; 152; 249, n. 3.
 Grégoire, évêque de Grenade (Eli-
 berris), 276.
 Gregorius, préfet, 168; 249.
 Helpidius, v. Elpidius.
 Herenas, évêque, 190; 293.
 Hilaire de Poitiers, 106; 264.
 Hilgenfeld, 92, n. 1; 141, n. 2;
 204; 209; 210, n. 2; 215, n. 1;
 253 et suiv.
 Hommes du Christ, 85.
 Hosius, évêque de Cordoue, 150,
 n. 1.
 Hydace, évêque de Mérida, 40 et
 suiv.; 98.
 Hygin, évêque de Cordoue, 97 et
 suiv.
Innascibilis, 194; 264.
 Innocent I^{er}, pape, 32; 196; 235.
 Irénée, 33, n. 1; 45 et suiv.
 Isidore de Séville, 31; 36, n. 1.
 Isonius, évêque, 191.
 Itace, 36 à 56.
 Jean, clerc priscillianiste, 182.
 Jérôme (s.), 11 et suiv.; 19; 25 et
 suiv.; 33 et suiv.; 60 et suiv.;
 119, n. 2; 196; 228 et suiv.; 301
 et suiv.
 Joël, 48; 54.
 Johannes, évêque, 190.
 Jovinien, 75, n. 1.
 Jullian, 88, n. 4.
 Koch (Dr Hugo), p. 66, n. 1.
 Künstle (Dr K.) 17, n. 1, 3, 4; 18,
 n. 1; 23; 32, n. 4; 40, n. 3; 235,
 n. 4; 236, n. 1; 253 et suiv.; 205;
 267 et suiv.; 270; 271; 272, n. 1;
 281, n. 2.
 Ladeuze, 227, n. 3.
 Laodicéens (Épître aux), 234.
 Latronien, 182, n. 2.
 Lavertujon, 15.
 Leclercq (Dom H.), 16, n.; 138,
 n. 5; 179, n. 2; 283, n. 4.
 Léon I^{er}, pape, 17, n. 3; 20; 21; 22.
 Lezius (Dr Fr.), 261, n. 1; 281, n. 2;
 286, n. 2.
 Loofs (Dr F.), 92, n. 1; 137, n. 1;
 142, n. 1; 253 et suiv.

- Lucifériens, 58.
 Lucinius, 44, n. 3.
 Macedonius, mag. off., 157; 169.
 Manichéens, 75 et suiv.; 280.
 Marcus, 33, n. 1; 34 et suiv.; 35, n. 2; 46 et suiv.
 Mariame, 48; 53.
 Marinianus, vicaire, 169, n. 1.
 Martin (s.), 73, n. 4; 79, n. 1; 81, n. 1; 93, n. 1; 177 et suiv.; 243, n. 6.
 Martyrs priscillianistes, 185.
Masculo-femina, 49.
 Maxime (empereur), 9; 242; 243.
Memoria apostolorum, 239.
 Mérida, 84 et suiv.
 Métropolitains, 172, n. 4.
 Michaël (Em.), 199, n. 1.
 Minicius, évêque, 186, 190.
 Modalisme, 108; 267 et suiv.; 296; 308.
 Moines, 68 et suiv. 75; et suiv.; 94 et suiv.
 Montanisme, 59; 134.
 Morin (Dom Germain), 17, n. 1, 4; 18, n. 1; 65, n. 1.
 Nashodée, 48; 53.
 Nembroël, 48; 53.
 Novatien, 58; 60, n. 1.
 Origène, 29; 30; cf. 117 et suiv. (allégorie); 262 (origine des âmes).
 Origénisme (querelle), 28, n. 3; 263.
 Orose, 17; 280 et suiv.
 Pacatus (Latinus Pacatus Drepanius), 9.
 Paret, 14; 137, n. 1; 141, n. 2; 146, n. 2; 149, n. 3; 201, n. 1; 203; 212, n. 5; 213, n. 2; 215, n. 1; 216, n. 1; 234, n. 2.
 Pastor, évêque de Palencia, 17; 21.
 Paternus, évêque, 191.
 Patruinus, évêque, 191.
 Paulin de Nole, 119, n. 2.
 Pélage, 27, n.
 Peregrinus, 2, n. 2.
 Potamius, 182.
Prædestinatus, 18.
Primalus romain, 154, n. 2.
 Priscillianisme au v^e siècle, 15 et suiv.; 195; 196, n. 1; 235 et suiv.; 285; 286 et suiv.; 307; cf. *Additions et Corrections*.
Priscillianista, 103, n. 2.
 Priscillien avant 380, 83; 105. Ordination, 102.
 Prophètes (priscillianistes), 166.
 Prosper d'Aquitaine, 182, n. 2; 241.
 Prudence, 277.
 Puech, 40, n. 3; 105, n. 2; 283 et suiv.
Remoboth, 69, n. 1.
 Rufin, 171, n. 1.
 Rufinus, évêque, 186; 190.
 Saclas, 48; 53.
 Sacramentaire léonien, 70 et suiv.
 Salvien, 73, n. 1 et 4; 256, n. 2.
 Samaël, 49.
 Saragosse (Concile de), 5; 39 et suiv.; 79 et suiv.; 98 et suiv.; 137 et suiv.
 Saragosse (Second concile de), 172, n. 5; 186.
 Schepss, 3; 199.
 Schubert (von), 16, n.
Scribtura, 115; 128; 298.
 Simplicien, 293.
 Sirice (s.), pape, 70; 95, n. 1; 189; 293.
Spiritualis, 112.
 Sulpice Sévère, 30; 33 et suiv.; 241.
 Syagrius, 25, n.
 Symbole, 108; 266, n. 1; 270; 272, n. 1.
 Symposium, 187 et suiv.; 291 et suiv.
 Thesaurus, 48; 54.
 Tertullus, 182.

- Tolède (Concile de), 31 ; 291 et suiv.
Tractatus, 211.
Turibius (évêque d'Astorga), 16, n. ;
17, n. 3 ; 20 ; 21 ; 32 ; 237.
Turmel, 29, n. ; 99, n. 5.
Turner (C. H.), 233, n. 4.
- Urbica, 89, n. 2 ; 183.
- Valentinien II, 242 ; 243.
Vegetinus, évêque, 191.
- Vierges, 60 et suiv. ; 67.
Vigile de Thapsus (Pseudo-), 268,
n. 5 ; 277, n. 1.
Virginité, 60 et suiv. ; 297.
Volventius, 158.
- Wittig, 153, n. 3.
- Zahn (Dr Th.), 221 et suiv.
-

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	xi
INTRODUCTION. — LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE PRISCILLIEN	1
I. Le premier dossier : textes contemporains (380-392), 2. — II. Le second dossier. La tradition hérésiologique. Documents à retenir, 14. — III. La source commune d'Itace et de Jérôme. L' <i>Apologie</i> d'Itace d'Ossonoba, 33. — IV. Les sources de l' <i>Apologie</i> d'Itace, le <i>Contra hæreses</i> d'Irénée, 45.	
CHAPITRE I. — LES SAINTS D'OCCIDENT ET LEURS ENNEMIS	57
I. Les petites églises, 57. — II. La doctrine ascétique, 60. — III. La réaction anti-ascétique, 67. — IV. L'accusation de manichéisme, 75.	
CHAPITRE II. — LES ORIGINES DU PRISCILLIANISME	79
I. Les Abstinents d'Espagne et d'Aquitaine, 79. — II. La Confrérie de Lusitanie et de Bétique. Delphidius, 83. — III. Le point d'origine de la Confrérie, 89. — IV. La préparation au sacerdoce, 92. — V. Les premières querelles et le concile de Saragosse d'octobre 380, 97.	
CHAPITRE III. — LA DOCTRINE DE PRISCILLIEN	105
I. Priscillien n'est pas à proprement parler un théologien, 105. — II. Ascétisme et mysticisme. Le dualisme paulinien, 109. — III. L'« intelligence » et l'exégèse, 115. — IV. Les apocryphes et l'inspiration, 120.	
CHAPITRE IV. — LA PREMIÈRE PROSCRIPTION DES PRISCILLIANISTES ..	136
I. Les incidents de Mérida et l' <i>Apologie</i> méridane, 136. — II. Le rescrit contre les manichéens et les faux évêques ; Priscillien se	

rend à Milan et à Rome ; le *Liber ad Damasum*, 147. — III. Le triomphe de Priscillien ; le *Traité de la foi et des apocryphes* et les *Canons de l'apôtre Paul*, 157.

CHAPITRE V. — LA FIN DE PRISCILLIEN..... 168

I. L'empereur Maxime. Les procès de Bordeaux (384) et de Trèves (385), 168. — II. Le Compromis de Tolède (400), 183.

APPENDICE I. — LES ÉCRITS DE PRISCILLIEN (Apologies, Homélies, Canons)..... 199

I. Le *Liber apologeticus*, 200. — II. Les Homélies IV-VIII, 208. — III. Les Canons de l'apôtre Paul, 212.

APPENDICE II. — LE *LIBER DE FIDE ET DE APOCRYPHIS* (Tr. III) ET LES APOCRYPHES DE PRISCILLIEN..... 215

I. La condamnation des apocryphes, 215. — II. La condamnation des apocryphes est postérieure au *Liber ad Damasum*, 216. — III. Qui avait condamné les apocryphes ? 218. — IV. Hypothèse improbable d'une consultation romaine (Décret gélasien¹, 220. — V. Quels étaient les apocryphes de Priscillien ? 231.

APPENDICE III. — CHRONOLOGIE..... 241

I. L'année de la mort de Priscillien, 241. — II. L'année du concile de Saragosse, 244. — III. La date du voyage de Priscillien en Italie, 248. — IV. Époque de la naissance de Priscillien, 251.

APPENDICE IV. — L'ORTHODOXIE DE PRISCILLIEN..... 253

I. Le gnostico-manichéisme de Priscillien. L'origine divine des âmes, 253. — II. *Innascibilis*, 264. — III. Les Témoins célestes. — Le Sabellianisme de Priscillien, 267. — IV. Le fragment de lettre cité par Orose, 279. — V. Y eut-il un priscillianisme ésotérique ? La *Libra* de Dictinius, 283.

APPENDICE V. — NOTE SUR LE CONCILE DE TOLÈDE (400)..... 291

APPENDICE VI. — LES PROLOGUES PRISCILLIANISTES DES QUATRE ÉVANGILES..... 294

TABLE ALPHABÉTIQUE..... 309

ADDITIONS ET CORRECTIONS..... 313

**LES
MONUMENTS ROMAINS
D'ORANGE**

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LES
IONUMENTS ROMAINS
D'ORANGE

PAR

LOUIS CHATELAIN

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

—
1908

Tous droits réservés.

Cet ouvrage forme le fascicule 176^e de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

15

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT SOIXANTE-DIXIÈME FASCICULE

LES MONUMENTS ROMAINS D'ORANGE

PAR

LOUIS CHATELAIN



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

1908

Tous droits réservés

K

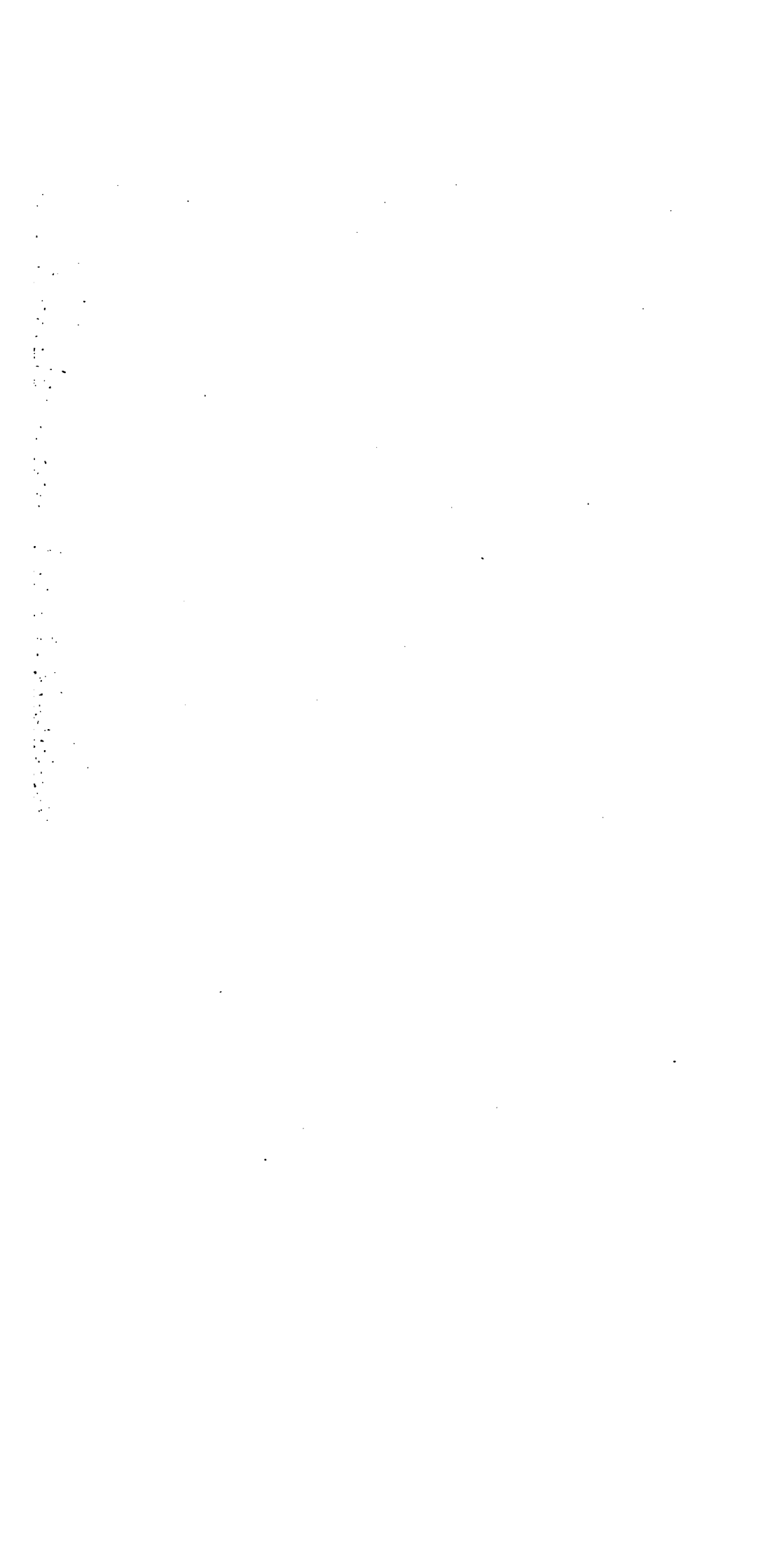
Sur l'avis de M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, directeur des conférences d'épigraphie latine et antiquités romaines, et de MM. B. HAUSSOULLIER et H. THÉDENAT, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Louis CHATELAIN le titre *d'élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études*.

Paris, le 5 avril 1908.

Le directeur de la Conférence,
A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Les commissaires responsables,
B. HAUSSOULLIER, H. THÉDENAT.

Le Président de la Section,
G. MONOD.



AVANT-PROPOS

L'idée première de ce travail m'a été suggérée par mon maître, M. Héron de Villefosse, à ses conférences de l'École pratique des Hautes Études. Je songeais d'abord à réunir tous les documents relatifs aux antiquités romaines trouvées à Orange ; le Comité archéologique me confia, pour cette tâche, une mission en avril-mai 1907 ; puis je fus amené à étudier en détail les monuments mêmes d'Orange.

Ce mémoire, commencé dans le courant de l'année 1906, a été déposé au Conseil de l'École des Hautes Études le 4 janvier 1908. Je n'é mets point la prétention de produire une œuvre complète¹ ; néanmoins les deux épigraphistes éminents que l'École des Hautes Études a chargés d'examiner mon travail ont jugé préférable de le faire imprimer que d'attendre, pour le compléter davantage, la poursuite incertaine de documents qui se dérobent. Je m'estimerai heureux si l'on me révèle, comme omis dans cette étude, des monuments romains trouvés à Orange ou dans les environs immédiats de cette ville. La seule utilité de mon travail sera peut-être d'éveiller l'attention des collectionneurs et des conservateurs, étrangers ou français ; je les remercie d'avance pour les monuments d'Orange qu'ils voudront bien me signaler.

Ce m'est un plaisir d'exprimer ici quelle reconnaissance je garde à tous ceux qui ont favorisé mes recherches : à Orange, M. Ch. Morenas, conducteur des travaux pour les monuments historiques ; M. Ant. Yrondelle, conservateur de la bibliothèque municipale ; M. Patin, M. Fauchier, sans oublier le fontenier chef, M. Berger ; — au Musée Calvet

1. Une autre difficulté de mon sujet consistait à n'admettre que les monuments réellement trouvés à Orange, le renom de cette ville ayant poussé des collectionneurs à leur attribuer bien des trouvailles incertaines ; je me suis efforcé de n'admettre que les témoignages autorisés.

d'Avignon, MM. Digonnet, administrateur ; Joseph Girard, conservateur, et Auguste Binon, gardien ; — à Carpentras, M. Raynolt ; — à Gigondas, Madame veuve E.-V. Raspail ; — à Sommières, MM. Lombard-Dumas ; — à Nîmes, MM. Félix Mazaure, conservateur du musée, et Jeannin, conservateur de la bibliothèque ; — à Montélimar, M. Roger Vallentin du Cheylard ; — à Lyon, MM. Dissard, conservateur au Palais des Arts, et Cantinelli, bibliothécaire de la ville ; — à la Bibliothèque nationale, MM. Babelon, Troubat, Dorez, de Villenoisy.

Au musée de Saint-Germain-en-Laye, M. Salomon Reinach a bien voulu m'autoriser à publier du catalogue manuscrit l'inventaire des objets provenant d'Orange : on verra, pour les monuments figurés, de quel secours me fut cette faveur.

Je dois à l'amabilité de MM. Formigé, architecte des monuments historiques, et Grandjean, inspecteur général des beaux-arts, de pouvoir reproduire la Vénus d'Orange, d'après une photographie de M. Formigé. M. Espérandieu m'a confié un fragment de parcellaire cadastral, et M. Héron de Villefosse une tête inédite de l'Afrique.

J'ai une dette de reconnaissance particulière envers M. Espérandieu. Outre les papiers inédits d'Allmer, il a mis à ma disposition sa riche bibliothèque et m'a communiqué, en avril 1907, les épreuves de son chapitre sur les bas-reliefs d'Orange : enfin il m'a fourni de nombreuses et utiles indications de toute sorte, et ses conseils m'ont été très précieux.

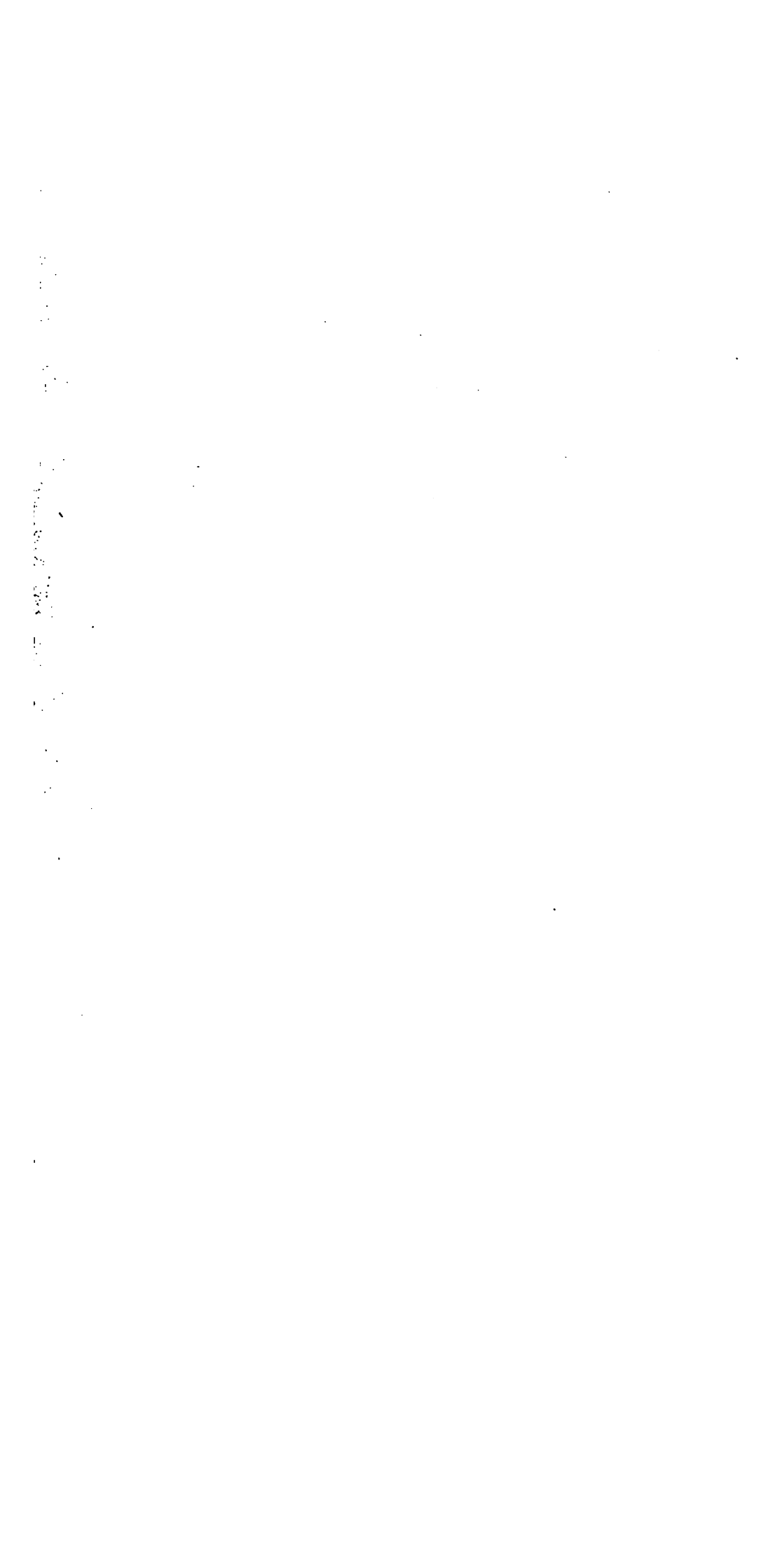
C'est surtout à M. Héron de Villefosse que je suis redevable d'une infinie gratitude. Sa vaste érudition, sa connaissance profonde de toutes les antiquités romaines de la Gaule, sa curiosité toujours en éveil, sont bien connues, mais seuls ses élèves sont à même de dire quel accueil il réserve à leurs études.

LOUIS CHATELAIN.

Orange, 6 novembre 1908.

ANTONIO·HERON·DE·VILLEFOSSE

INSTITVTI·GALLICI·SOCIO
IN·MVSEO·LVPARENSI·CONSERVATORI
IN·SCHOLA·SORBONENSI
ALTIORIBVS·STVDIIS·DEDITA
ARTIS·EPIGRAPHICAE·PROFESSORI
IN·PLVRIMAS·ACADEMIAS·ET
GALLICAS·ET·EXTERAS·COOPTATO
VIRO·SCIENTIA·VETERIS·HISTORIAE
GALLIARVM·PRAESTANTISSIMO
MAGISTRO·INCOMPARABILI
LYDOVICVS·CHATELAIN·DISCIPVLVS
HVNC·LIBRVM·GRATISSIMO·ANIMO
DEDICAVIT



LES
MONUMENTS ROMAINS
D'ORANGE

INTRODUCTION

Au nord d'Avignon, dans la fertile vallée qu'arrose l'Eygues, affluent du Rhône, s'élève la colline Saint-Eutrope, haute de 109 mètres, appelée, non sans emphase, *la Montagne*. Le versant septentrional, un peu aussi le versant oriental, enserrent au sud la cité d'Orange¹ ; au nord la Meyne, limite naturelle, lui impose la forme d'un arc de cercle. Le plan de la ville se ressent encore des bornes étroites où elle s'est développée. Sauf la *rue de la République*, ouverte en 1904, les voies intérieures sont parfois tortueuses et d'une largeur toujours insuffisante² : à les parcourir vers midi en été, plus minuscules et comme étouffées sous les toiles qui les abritent contre l'ardeur du soleil, on a l'impression d'être en quelque ville du sud de

1. Sous-préfecture du département de Vaucluse ; 10.096 habitants. — A 46 mètres au-dessus du niveau de la mer, par 44° 7' 57" de latitude et 2° 28' 15" de longitude ; à 1800 mètres de la rive gauche de l'Eygues, à 5 kilomètres et demi de la rive gauche du Rhône ; à 30-20 kilomètres d'Avignon ; à 713.253 mètres de Paris par la voie ferrée.

2. Comme il sied à une ville où l'on regardait comme dangereux pour les vers à soie et pour le vin des caves, en 1717, le passage d'une diligence, innovation qui avait lieu depuis peu. — Voy. BASTET, *Histoire de la ville et principauté d'Orange*, p. 157.

l'Italie, plutôt que dans l'active petite cité si absorbée par son commerce ¹ qu'elle n'a point encore eu souci de posséder un musée.

Ce n'est pas à ses souvenirs d'illustre Principauté qu'Orange aurait pu emprunter les éléments d'une collection historique ; de son passé d'« ancienne capitale » je n'ai point d'ailleurs à m'occuper². Mais en rassemblant dans ce mémoire tous les monuments romains que j'ai pu étudier ou simplement noter, depuis les plus imposants jusqu'aux moindres fibules ou fragments de poterie, j'ai pensé rendre quelque service à l'archéologie, dussé-je ne fournir à la science que le catalogue exact, sinon complet, d'un musée qui n'existe pas.

L'absence de musée à Orange étonne d'autant plus les visiteurs épris d'antiquités romaines qu'il y a cent ans les amis de l'art antique réclamaient déjà un abri pour les nombreux restes exhumés soit autour du théâtre, soit près du cimetière³ : Millin et Mérimée s'étonnaient que de telles richesses fussent exposées à disparaître, par suite de l'insouciance des uns ou de la malhonnêteté des autres ; Artaud légua à la ville, en 1838, la propriété qu'il possédait à l'est de l'arc de triomphe, mais on prenait ce local pour y transporter le Collège municipal ; aussi, en 1905, M. Héron de Villefosse pouvait-il écrire : « Il est vraiment déplorable qu'une ville aussi célèbre par ses monuments antiques, une ville où les souvenirs de l'antiquité romaine sont aussi importants et reçoivent la visite de tant de touristes, ne possède même pas un petit musée

1. Sur l'industrie restreinte et le commerce prospère de la ville, v. YRONDELLÉ, p. 10, 2^e alinéa.

2. Cf. sur la Principauté, outre les ouvrages de LA PISE et de PAPON, l'excellente *Histoire* de BASTET, déjà citée, et les livres plus récents de MM. A. de PONTBRIANT (*Histoire de la Principauté d'Orange...*, Paris, Picard, 1891, 8^e) et L. ROUSSEL (voy. *Bibliogr.*).

3. C'est près du cimetière qu'ont été exhumées la plupart des poteries de la si riche collection Lombard-Dumas ; c'est auprès du théâtre ou dans son enceinte qu'on a retrouvé presque toutes les inscriptions, fragments de statues, bas-reliefs, etc...

municipal... Tout a disparu ! Et l'étranger qui s'arrête pour admirer le théâtre antique et l'arc de triomphe ne peut pas comprendre comment, à côté de ces deux grands monuments, il ne reste à Orange ni une poterie, ni une mosaïque, ni un bronze, ni aucun de ces petits témoins de la civilisation romaine si abondants dans les autres villes de la vallée du Rhône. Tout a été détruit ou transporté ailleurs...¹ »

A part les monuments d'architecture, quelques inscriptions et bas-reliefs, la plupart des antiquités découvertes à Orange sont conservées au Musée Calvet d'Avignon ; dans la collection Lombard-Dumas, naguère à Sommières, maintenant à Nîmes ; chez M^{me} Raspail, à Gigondas ; chez M. Vallentin du Cheylard, à Montélimar ; chez M. Digonnet, à Avignon ; l'on en retrouve aux musées de Lyon et d'Autun, à la Bibliothèque Nationale, au Musée de Saint-Germain-en-Laye, chez MM. Héron de Villefosse, Thédenat, Espérandieu, etc. Plusieurs de ces objets sont à l'étranger ; les uns font partie de la collection Pierpont-Morgan, aux États-Unis, ou de la collection Warocqué, à Mariémont ; beaucoup ont dû échapper au recensement général que j'ai tenté².

HISTOIRE

Le texte le plus ancien où il soit fait mention d'Orange³ est un texte de l'*Építome* de Tite Live⁴ relatif à la défaite

1. *Revue épigraphique*, juillet 1905 (p. 2 du tirage à part). — Cf. également le *Bull. arch. de 1907*, extrait des procès-verbaux, séance du 11 mars, p. ix-x du tirage à part.

2. J'ai considéré comme *monuments romains d'Orange* tous ceux qui ont été trouvés dans les communes des deux cantons d'Orange : CAMARET, JONQUIÈRES, SÉRIGNAN, TRAVAILLAN, UCHAUX, VIOLÈS, à l'est ; CADEROUSSE, CHATEAUNEUF-CALCENIER ou CHATEAUNEUF-DES PAPES, PIOLENC, à l'ouest.

3. Sur l'étymologie d'Orange et la métathèse qui s'est produite, voy. l'article de SCHULTZ-GORA (*Bibliogr.*), que M. Antoine Thomas a eu l'obligeance de me signaler.

4. Chap. LXVII.

infligée aux Romains par les Cimbres et les Teutons, et 105 avant J.-C. : « *Ab isdem hostibus Cn. Manlius cos et Q. Servilius Caepio pro cos. uicti proelio castris quoque binis exuti sunt, militum milia octoginta occisa, calonum et lixarum XL secundum Arausionem.* »

Dans sa description de la Narbonnaise, Strabon nous donne le nom grec d'Arausio : « Εἰσὶ δὲ ἐν τῷ μεταξὺ πόλει καὶ Ἀυενίων καὶ Ἀραυσίων καὶ Ἀερία, τῷ ὄντι, φησὶν Ἀρτεμίδωρος, Ἀερίξ διὰ τὸ ἐξ ὕψους ἰερωθεῖναι μεγάλου ¹. » Ce passage a souvent été mal interprété ² ; on a dit que, sur le témoignage d'Artemidore, vivant cent ans avant J.-C., Strabon mentionnait l'existence d'Orange : or Strabon n'emprunte à son prédécesseur que l'explication du nom symbolique d'Aëria.

Un autre texte important est celui de Pomponius Mela : je cite à dessein le passage en entier : « *Gallia Lemanno lacu et Cebennicis montibus in duo latera diuisa, atque altero Tuscum pelagus adtingens altero oceanum, hic a Varo illic a Rheno ad Pyrenaeum usque permittitur.* Pars Nostro mari adposita (fuit aliquando Bracata nunc Narbonensis) est magis culta et magis consita ideoque laetior.

Urbium quas habet opulentissimae sunt Vasio Vocontiorum, Vienna Allobrogum, Auennio Cauarum, Arecomitorum Nemausus, Tolosa Tectosagum, Secundanorum Arausio, Sextanorum Arelate, Septimanorum Beterrae ³. »

Et Pline l'Ancien faisant le dénombrement des villes de la Narbonnaise, cite Orange avec Arles et Béziers, colonies situées dans l'intérieur des terres : « *In mediterraneo coloniae : Arelate Sextanorum, Beterrae Septimanorum, Arausio Secundanorum* ⁴. »

Or Tite Live est mort en 17 après J.-C. ⁵, Strabon en 24 ;

1. IV, 1, 11.

2. Notamment par GASPARI, p. 3.

3. *De Chorographia*, II, v, 74-75 (édit. FRICK, Teubner, 1880).

4. *Nat. hist.*, III, v (IV), 36.

5. On est, bien entendu, forcé de s'en remettre à l'auteur incertain (Florus?) de l'*Epitome* de Tite Live, et de poser en principe qu'il n'a fait que résumer le texte sans y rien changer, ce qui ne peut pas s'établir.

Mela écrivait sous le règne de Claude, c'est-à-dire de 41 à 68, et Pline l'Ancien est mort en 79. Ces quatre textes, qui sont tous du 1^{er} siècle de notre ère, sont les plus anciens documents relatifs à Orange, et les deux derniers seuls constatent l'existence de la *deductio* des vétérans de la seconde légion : nous verrons plus loin l'importance de la remarque.

Mais avant de parler de la colonie, il nous faut dire un mot des Cavares et des limites probables de cette nation.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur les limites du territoire des Cavares. Ptolémée ¹ place les Cavares au-dessous de *Segallauni* (capitale Valence) et nous donne leurs latitude et longitude ; Acusion 23° et 44° 15', Avignon 23° et 44°, Orange 24° et 44° 30', Cavaillon 23° et 44°.

... Εἶτα ὑπὸ μὲν τοῦς Σεγαλλανοῦς Καύαροι, ὧν πόλεις
 Ἀκουσίων κολωνία καὶ μὲν δ'
 Ἀουεννίων κολωνία καὶ μὲν
 Ἀραυσίων καὶ μὲν γ'
 Καβελλίων κολωνία καὶ μὲν

Or si l'information de Strabon paraît exacte pour Avignon et Cavaillon, il importe d'éclaircir un point obscur pour les deux autres villes. Comment se fait-il que dans un texte écrit au second siècle de notre ère, *Arausio* ne porte pas la mention de colonie, et quelle est cette colonie d'*Acusio* qui est si rapprochée d'Orange ? Il importe tout d'abord de distinguer *Acusio* de l'*Acunum* des itinéraires ², ainsi que l'a fait Desjardins ³ : *Acunum* semble avoir été situé au sud de Montélimar, peut-être à Aigu, si tant est qu'on puisse accorder confiance aux étymologies du baron de Coston ⁴. Quant à l'emplacement d'*Acusio*, que Desjar-

1. *Claudi Ptolemaei Geographiae libri octo*, éd. WILBERG et GRASHOF, Essen, 1838-1845.

2. *Table de Peutinger*, segm. II, A, 2; *Itin. Hierosolym.*, éd. WESSE-LING, p. 553-554 ; éd. P. GEYER (Vindobonae, 1898), p. 5.

3. *Gaule romaine*, t. II, p. 226 et n. 8, et t. III, p. 426, 44°. — HERZOG, au contraire (*G. Narb.*, p. 143) paraît identifier *Acunum* et *Acusio*.

4. *Étymologie des noms de lieu du départ. de la Drôme*, 1872, p. 74.

dins suppose sur la rive gauche du Rhône, à égale distance d'Avignon et d'Orange, il serait peut-être téméraire de le chercher. Il est possible, en effet, d'attribuer à une erreur de transposition le titre de colonie que Ptolémée décerne à *Acusio*, alors qu'*Acusio* n'aurait été qu'une simple station, et de reporter sur *Arausio* le titre de colonie que nous savons lui appartenir. Mais je préfère l'hypothèse qu'*Acusio* et *Arausio*, chez Ptolémée, ne font qu'un, la confusion entre *Ἀχουσίων* et *Ἀραυσίων* s'expliquant au point de vue paléographique : on trouve en effet *Ἀχουσίων* dans un manuscrit ¹ et dans trois autres ², la même latitude, $\mu\delta\nu'$, autrement dit 44°, est attribuée à *Acusio*. Ainsi comme cités des Cavares mentionnées par Ptolémée, il faudrait citer seulement Avignon, Orange et Cavaillon, toutes trois colonies romaines.

Mais la désignation des Cavares s'applique aussi à plusieurs cités voisines, dont les habitants furent sans doute des clients ³ des Cavares : les *Segallauni* ou *Segouellauni* (Valence), les *Tricastini* (Saint-Paul-Trois-Châteaux), les *Memini* avec *Carpentorate* ; Cavaillon, parfois distingué des Cavares proprement dits, et appelé la capitale des *Cabellici* ; enfin *Aëria*, dont l'emplacement présumé (probablement Lers) a suscité beaucoup d'hypothèses parfois puériles.

On peut fixer comme limites probables des Cavares : à l'ouest, le Rhône jusqu'à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à l'est, les Voconces, Vaison, les Méminiens, Carpentras, Apt, Forcalquier. Mais toutes ces données plus ou moins hypothétiques ne présentent qu'un médiocre intérêt. Tout ce que disent les auteurs grecs ou latins sur l'histoire des Gaulois antérieurement à la conquête romaine mérite peu de crédit, et les hypothèses innombrables auxquelles se sont livrés tant d'amateurs et d'érudits régionaux sont encore plus suspectes.

1. Même édition, p. 446 ; *Ἀχουσίων vulgo*.

2. *Ibid.*, p. 6 L'E. (*Cod. Reg. Coislinianus* Nro. 337, XIV ou XV^e s.,) G, (*Cod. Reg. Nro. 2.623*, XIII^e s.), et *Palatinus* 1.

3. Cf. d'ANVILLE, *Notice de la Gaule*, p. 249.

Il est cependant un événement qui tient fort à cœur aux Orangeois, c'est le passage d'Hannibal. Gasparin lui-même paraît y croire ¹, et récemment son opinion a été soutenue de nouveau ². Hannibal, voulant arriver dans les plaines du Piémont avant l'armée romaine placée à l'embouchure du Rhône, aurait passé le fleuve entre Connaux et Orange, au-dessus de Roquemaure, afin de mettre la Durance entre l'armée romaine et lui. Mais quel texte le dit ? Quelle phrase autorise cette liberté d'interprétation ? On ne peut préciser par une hypothèse le défaut de renseignements d'un auteur ancien qu'en étayant cette hypothèse sur des certitudes, non sur de très douteuses vraisemblances ³.

C'est comme colonie romaine qu'Arausio devint une des plus importantes cités de la Narbonnaise ; de cette province les textes cités plus haut, et notamment celui de Mela, vantent la richesse, la splendeur et l'aspect riant (*laetior*) ; avant d'entrer dans le détail, quelques mots sur la province dont Arausio faisait partie, et sur les événements qui firent de la cité des Cavares une colonie romaine.

Depuis quatre siècles Massalia ⁴ jouissait d'une paix favorable à sa prospérité ; grâce à la ruine de l'Étrurie, de la Grande-Grèce et de Carthage, elle était devenue la plus grande ville commerciale de l'Occident ; aussi était-elle reconnaissante à Rome de l'avoir délivrée de ses ennemis. Mais plusieurs fois déjà les nombreux comptoirs que Massalia possédait sur la côte avaient été attaqués ; il faut dire que les colons empiétaient sans cesse sur le territoire des Ligures et provoquaient ainsi leurs incursions armées. Massalia recourut au Sénat ; l'ambassadeur ayant été maltraité et blessé, une armée fut envoyée contre les Oxybes et les

1. P. 11-12.

2. YRONDELLE, p. 13.

3. Gasparin renvoie (p. 12, n. 2) à un article de JEAN-CLAUDE MARTIN dans les *Mémoires de l'Académie du Gard* pour 1811 [« un mémoire de M. Martin dans ceux de l'Académie du Gard », dit Gasparin].

4. Cf. M. CLERC, *La bataille d'Aix : Préliminaires*, I, L'arrivée des Barbares, p. 40-45.

Décéates, qui dépendirent dès lors de Massalia. De nouveau les légions furent rappelées contre les *Salluvii*¹, en 125; ces derniers furent vaincus d'abord par M. Fulvius Flaccus, l'ami des Gracques, puis par le proconsul C. Sextius Calvinus; Rome s'établit alors entre le Rhône et les Alpes, prenant à la fois le territoire des *Voconces* et des *Ligures*; un *castellum* reçut le nom du proconsul, *Aquae Sextiae*. C'est alors que les Romains appelèrent du nom de « leur Province », *prouincia nostra*, le pays conquis.

Cette conquête inquiéta vivement les peuplades encore indépendantes. Les Cavares, alliés de Massalia, ne purent protester, non plus que les Voconces, déjà soumis, mais les Allobroges, voisins des Cavares, s'unirent aux Arvernes, indignés de voir Teutomalius, roi des Salluvii, dépossédé de son pouvoir; Bituitus, roi des Arvernes, commandait aussi les Allobroges. Le consul Q. Domitius Ahenobarbus, comptant sur la récente alliance de Rome avec les Eduens, réclama Teutomalius aux Allobroges, qui descendirent jusqu'à Ouïndalon² ou Vindalium, au confluent de la Sorgue et du Rhône: là vingt mille d'entre eux furent massacrés par les légions romaines. L'année suivante, le consul Q. Fabius Maximus, ayant franchi l'Isère, se trouva en présence de deux cent mille Gaulois; Bituit, leur chef, se rit du petit nombre de ses ennemis; « il n'y en a pas là, dit-il, pour un repas de mes chiens ». Mais la valeur de ces troupes disciplinées, jointe au désarroi causé par la présence des éléphants romains, assura la défaite des barbares, dont cent vingt mille furent tués, noyés dans le Rhône par la chute des ponts. Peu après, Bituit fut emmené prisonnier à Rome. Le sénat jugea prudent de ne point poursuivre les Arvernes dans leurs montagnes, mais Fabius, qui reçut le surnom d'*Allobrogicus*, réunit à la

1. Les *Salluvii*, peuple ligure de la Narbonnaise, occupaient le territoire compris entre le Rhône, la Durance, les Alpes et le Var; ils englobaient les *Albiocci*, les *Memini*, les *Vulgientes*; villes principales: *Tarasco*, *Glanum*, *Arelate*.

2. STRABON, I. IV, I, 41; aujourd'hui Védène.

Province romaine tout le pays enveloppé par le Rhône, du lac Léman à son embouchure. « Les Allobroges furent durement traités ; les Cavares, au contraire, obtinrent de grands privilèges, et les Voconces le titre de peuple fédéré. En Gaule comme en Italie, Rome partageait inégalement ses faveurs et sa colère, pour qu'une même oppression ne réunît pas les vaincus dans une haine commune¹. » Il importe de noter le succès triomphal d'Ahenobarbus : « cet homme orgueilleux, dit Gasparin, ne se posséda plus, il fit élever sur le champ de bataille deux tours en pierre comme monument de sa victoire... Ce fut peu encore, et quand il retourna à Rome, sa marche à travers la Gaule ne fut qu'un triomphe perpétuel.² » Il traversa la Gaule monté sur un éléphant et suivi de la foule des soldats, comme dans la cérémonie triomphale³. Nous verrons, quand nous traiterons de l'arc de triomphe, l'importance qu'il faut donner à ce succès.

Rappelons, pour finir de résumer l'histoire de la Narbonnaise, qu'en 118 Martius conduisit à Narbonne, ville fondée par les *Atacini*, une colonie importante, et qu'il donna son nom à la ville. En 76, les conquêtes de Pompée reculèrent jusqu'à la Garonne et aux Pyrénées les limites de la Province. Enfin, en 27, quand eut lieu le premier recensement des Trois Gaules, opération faite par Auguste, dans un *conuentus* tenu à Narbonne⁴, la séparation, déjà ancienne, de la Gaule en deux parties distinctes, fut confirmée ; il y eut ainsi la Province, ou Narbonnaise, et la *Gallia noua*, divisée en trois provinces, les *Tres Pro-uinciae*. La Narbonnaise fut province impériale de 27 à 22, puis, de l'an 22 à l'an 11, elle fut attribuée au Sénat ; province sénatoriale prétorienne, elle fut gouvernée jusqu'à Dioclétien, par un proconsul sénatorial à six faisceaux, ancien préteur, nommé pour un an.

1. DUNUY, *Hist. rom.*, t. II, p. 476.

2. P. 16. D'après FLORUS, III, III.

3. *Ibid.* (Gasparin n'indique pas ici de référence).

4. Cf. DION CASSIUS, LII, 22 et LIII, 22, — et TITE LIVE, *Epit.* CXXXIV.

Desjardins¹ remarque avec raison que l'empereur s'était réservé presque toutes les provinces de la frontière, parce qu'elles contenaient des armées, sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Euphrate. « L'intention paraît plus sensible encore, ajoute-t-il, quand on lit dans Strabon et dans Dion Cassius² que l'empereur s'était attribué la Narbonnaise parce que la flotte d'Actium avait été remise d'abord à Fréjus et qu'aussitôt qu'elle fut envoyée à Misène cette province fut rendue au Sénat. »

En 297 la Narbonnaise fut dédoublée. Au iv^e siècle, elle fut divisée en Première Narbonnaise (Narbonne), Seconde Narbonnaise (Aix) et Viennoise (Vienne) : c'est de cette dernière que fit partie Arausio. Enfin, au v^e siècle, on compta deux Viennaises, ayant pour capitales l'une Vienne, l'autre Arles ; c'est dans la première qu'était rangée Arausio.

Nous savons par Suétone³ qu'en 46 avant J.-C. Tibère Claude Néron, père de l'empereur Tibère et questeur de César, conduisit en Gaule « *des colonies, parmi lesquelles Narbonne et Arles* ». C'est sur ce texte qu'on s'est appuyé pour assigner à la même date la fondation de Béziers, de Fréjus et d'Orange, hypothèse soutenue notamment par Herzog, et considérée par beaucoup d'auteurs comme un fait acquis. Il est évidemment rationnel de chercher à compléter la liste des colonies dont Suétone fournit deux noms seulement, mais, pour ce qui est d'Orange, il me paraît peu probable d'admettre pour date certaine de sa *deductio* l'an 46 avant notre ère. Strabon, mort en 24 après J.-C., cite Orange comme chef-lieu des Cavares et non comme colonie romaine ; Mela, qui écrivait sous le règne de Claude, 41-54, est le

1. T. III, p. 152-153.

2. LIII, 42.

3. *Tibère*, ch. iv : « Pater Tiberii, quaestor C. Caesaris, Alexandrino bello classi praepositus, plurimum ad uictoriam contulit. Quare et pontifex in locum P. Scipionis substitutus, et ad *deducendas in Galliam colonias, in quis Narbo et Arelate erant, missus est* ».

premier auteur qui mentionne Orange comme colonie romaine : c'est donc entre 24 et 54 que l'on constate pour la première fois la *deductio* de vétérans de la Seconde Légion ; d'ailleurs rien ne s'oppose à reculer de plusieurs années la première de ces dates, car nous ne savons vers quel moment de sa vie Strabon, qui vécut 90 ans, décrivit la Narbonnaise. A s'en tenir strictement à cet intervalle de trente années, c'est sous Tibère, sous Caligula ou sous Claude qu'aurait eu lieu la *deductio*. Mais en aucun cas, et même en admettant que Strabon ait écrit son tableau de la Narbonnaise tout au début de sa vie, l'on ne peut reculer la date de la *deductio* au delà du long règne d'Auguste : d'autre part le titre de *Colonia Iulia* semble interdire de l'avancer en deçà du règne de cet empereur.

Il est une autre question plus facile à résoudre et non moins importante. D'après une élégante hypothèse suggérée à Herzog par Mommsen ¹, il ne faudrait voir dans l'appellation officielle de la colonie d'Orange qu'un hommage, qu'un souvenir en l'honneur de la Seconde Légion. Si séduisante que soit cette explication, elle me paraît inadmissible. On peut d'abord douter, avec M. Digonnet ² « qu'un honneur si platonique eût beaucoup satisfait les légionnaires romains » ; ils faisaient évidemment plus de cas d'une concession de terre que d'un hommage honorifique. Je sais bien que Mommsen avait devancé l'objection : l'hommage rendu aux légionnaires ne les a en rien privés d'une concession de terres, seulement c'est en Italie, dans leur pays, qu'on leur a donné ces terres.

A cela je répondrai d'abord que l'usage, sinon la règle, voulait que les soldats des cohortes urbaines ou prétoriennes reçussent des lots de terre en Italie, et les soldats des

1. *G. Narb.*, p. 81-82 : « Ceterum omnes illas colonias [i. e. Baeterras, Arausionem, Forum Iulii] Mommsen suspicatur non ex ipsis legionum, quarum nominibus insignes sunt, veteranis compositas esse, sed ea nomina in honorem tantum legionum esse indita, quoniam verisimile sit, veteranos illos in Italia potius quam in Gallia agros accepisse ».

2. *Orange antique*, p. 5, n. 1.

légions, dans les provinces; en outre, y avait-il, comme le suppose Mommsen¹, incompatibilité absolue entre l'ardeur impétueuse que montraient à l'attaque les légionnaires romains et les aptitudes nécessaires à la culture du sol et à la vie civile? en quoi, je me le demande, le tempérament belliqueux des légionnaires les empêchait-il, après de longues années de service, de finir en paisibles colons une vie dont l'incessante fatigue des campagnes avait amoindri la vigueur? d'ailleurs cette remarque serait plus opportune à propos des peuples barbares, comme les Germains, ou les Gaulois d'avant la conquête, qui ignoraient l'agriculture².

La principale raison invoquée par Herzog à l'appui de l'hypothèse en question est la suivante : les Sixième et Dixième Légions, d'où Arles et Narbonne ont tiré leur surnom, *Arelate Sextanorum* et *Narbo Decumanorum*, ont porté la guerre en Espagne juste un an après la *deductio* de colons dans ces deux villes, et comme César a définitivement triomphé de l'Espagne le troisième jour des Ides d'Octobre de la même année, les soldats des Sixième et Dixième Légions n'auraient pu être conduits en Gaule en 46, un an auparavant, pour y former une colonie; si d'autre part elles ont été conduites un an après la guerre d'Espagne, il aurait fallu que Tibère Claude Néron les conduisît après un espace de trois ou quatre mois, ce qu'il n'a pas pu faire.

Pour judicieuse que soit cette remarque, elle ne paraît pas concluante : rien ne permet en effet de supposer

1. *Hist. Galliae Narb.*, p. 82 : « Apparet autem, multo magis interfuisse provinciae colonos de plebe urbana elegi, quam ex veteranis legionum illarum, quae ut « caelo diruendo pares » erant, ita colendae terrae et civilis vitae consuetudini minus aptos se praestabant. »

2. JUSTIN, XLIII, IV : « Ab his igitur [i. e. Graecis] Galli et usum vitae cultioris, deposita et mansuefacta barbaria, et agrorum cultus, et urbes moenibus cingere didicerunt. Tunc et legibus, non armis vivere, tunc et uitem putare, tunc oliuam serere consueverunt : adeoque magnus et hominibus et rebus inpositus est nitor, ut non Graecia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Graeciam translata uideretur. »

qu'une légion ait cessé d'exister par ce fait que plusieurs des soldats qui la composaient ont reçu, à leur congé, un espace de terrain à cultiver, et l'on ne peut nullement admettre que les Sixième et Dixième Légions, que la Seconde, la Septième et la Huitième aient été complètement dissoutes, parce que plusieurs de leurs vétérans auront reçu des concessions de terres les uns à Arles et à Narbonne, les autres à Orange, à Béziers et à Fréjus.

Enfin, si nous savons, par la correspondance de Cicéron¹, que Fréjus fut fondé du vivant de Jules César, nous ne pouvons pas absolument conclure que les colonies d'Orange, de Béziers et de Fréjus aient été créées d'un seul jet, et en même temps qu'Arles et Narbonne.

En tout cas les colons conduits dans ces colonies, qu'ils fussent des vétérans, ou qu'on les ait choisis dans la plèbe urbaine ou dans celle de l'Italie, étaient, ainsi que le pense Herzog² et selon toute vraisemblance, des citoyens romains.

Pour ce qui est d'Orange, nul doute que son merveilleux emplacement, au milieu d'un terrain si fertile, sur le parcours de la plus belle route commerciale de la Gaule, n'ait inspiré aux Romains l'idée d'y établir une colonie : en outre, sa situation près d'une colline facile à fortifier permettait d'en faire un rempart redoutable au cas toujours possible d'une invasion venant des Alpes.



C'est alors que commença pour Orange l'existence de richesse et de prospérité qu'atteste Pomponius Mela³. Les

1. Cf. Deux lettres de Plancus (*ad Fam.*, X, xv, 3 et XVII, 1) : « Cum vero mihi nuntiatum esset L. Antonium praemisum cum equitibus et cohortibus ad Forum Iulii venisse... » — « Antonius Id. Maiis ad Forum Iulii cum primis copiis venit. Ventidius bidui spatio abest ab eo. Lepidos ad Forum Voconii castra habet, qui locus a Foro Iulii quattuor et viginti milia passuum abest... »

2. P. 82 : « Ceterum sive veterani fuerunt, qui deducti sunt, sive e plebe urbana vel Italica, civium Romanorum utique constitutae sunt omnes hae coloniae. »

3. Voy. le texte cité plus haut, p. 4.

Romains qui s'y rendaient pour leurs affaires étaient assurés de trouver dans le pays cavare, annexé volontairement et sans combat, plus de sécurité que dans les pays voisins, conquis récemment et au milieu de nombreuses difficultés. Orange dépassa bientôt, par la renommée de son commerce et le grand nombre des trafiquants de toute sorte, des villes comme Avignon et Cavaillon ; négociants, habitants d'autres colonies, fermiers, agriculteurs, marchands de bestiaux, tous ceux que les affaires attirent dans un centre d'opérations, se rendaient à Orange. Cicéron, dans le *Pro Fonteio*¹, nous donne un précieux témoignage de l'importance des opérations commerciales qui se faisaient en Gaule ; « la Gaule, disait-il, est remplie de citoyens romains ; aucun Gaulois ne fait d'affaires sans eux ; il ne circule pas dans la Gaule une seule pièce d'argent qui ne soit portée sur les livres des citoyens romains ». Il n'est que juste de rappeler que Fontéjus fut préteur de la Province de 77 à 74, longtemps par conséquent avant la *deductio* à Orange, mais ce que Cicéron disait de la Gaule en général peut à plus forte raison s'appliquer à une ville choisie par les Romains comme colonie.

L'épigraphie ne nous a fourni que peu d'indications concernant la vie municipale de cette colonie. Une inscription de Sérignan² nous apprend qu'un duumvir a donné des jeux, mais ne nous dit ni son nom ni la date de ses libéralités ; une autre mentionne que l'édile Licinius Maxumus³ a construit ou réparé de ses deniers un monument public : s'agit-il de travaux faits au théâtre ou de quelque autre édifice, nous l'ignorons ; enfin, le culte de Rome et d'Auguste divinisé avait son flamme à Orange⁴ : ce dernier rensei-

1. *Pro Fonteio*, V, 11 (t, 1) : « Audaciter hoc dico, iudices ; non temere confirmo. Referta Gallia negotiatorum est, plena civium Romanorum. Nemo Gallorum sine ciue Romano quicquam negotii gerit : nummos in Gallia nullus sine civium Romanorum tabulis commouetur. »

2. *Inscr.*, n. 9.

3. *Inscr.*, n. 10.

4. *Inscr.*, n. 9.

gnement précise le rang de la colonie dans ses rapports avec les villes voisines. Hors ces trois textes, dont aucun n'est daté, l'on ne peut que former des hypothèses sur la vie municipale ou religieuse d'Orange à l'époque romaine.

On ne sait pas à quelle tribu appartenait Orange. Plusieurs villes de Narbonnaise étaient inscrites dans la tribu *Voltinia* : Aix, Antibes, Avignon, Apt, Aps, Digne, Cavaillon, Nîmes, Toulouse, Vienne, peut-être Carpentras ; mais rien ne nous dit qu'Orange faisait partie de la même tribu. D'ailleurs, si nous connaissons la tribu de plusieurs villes importantes, comme Fréjus (tribu *Anienis*), Arles (*Teretina*), Béziers (*Pupinia*), Narbonne (*Papiria*), Orange est une des onze cités de la Narbonnaise dont on ignore la tribu : Aoste, Beaucaire, Die, Genève, Grenoble, Luc-en-Diois, Marseille, Orange, Saint-Remy, Vaison et Valence.

TOPOGRAPHIE

Deux inscriptions cadastrales ¹, d'une importance unique dans le domaine de l'épigraphie, n'ont pu fournir, vu leur état fragmentaire, aucun des renseignements que l'on aurait été en droit de leur demander si elles avaient été complètes. Outre les noms des propriétaires, elles nous auraient fourni sur la topographie de *Firmus Iulius Secundanorum Arausio* des données que seule la « bêche fortunée » souhaitée par Mommsen exhumera peut-être un jour, mais dont l'absence actuelle ne peut qu'éveiller nos regrets. Connaître l'emplacement du *kardo maxumus* et du *decumanus maxumus* eût comblé de joie tous les archéologues, et précisé d'une manière indubitable l'endroit où le *forum* rejoignait ces deux voies principales.

On sait seulement, par ces inscriptions, que le mode d'ar-

1. Voy. au chap. intitulé *Inscriptions*, les nos 1-4 et 5.

pentage qui régnait dans la colonie d'Orange était l'arpentage en carrés, ou *centuriatio*. « L'exemple classique de l'arpentage en carrés, dit M. Schulten ¹, est que les terres aliénées à des colons et transmises en pleine propriété, furent divisées de préférence en carrés, dont les côtés avaient la longueur de 2.400 *pedes*, c'est-à-dire 710^m4, — si on compte le pied romain à 0^m296, — ou 708 mètres, en prenant le pied de 0^m295. » L'arpentage employé dans les colonies est en général la *centuriatio*, mais on trouve parfois l'arpentage en *strigae* et en *scamna*, c'est-à-dire en rectangles : si le côté le plus grand allait du Sud au Nord, c'étaient des *strigae* ; s'il s'étendait de l'Est à l'Ouest, c'étaient des *scamna*. En outre, on peut poser en principe que la centuriation était réservée aux terrains non soumis à l'impôt, et la scamnation-strigation à tous les autres terrains. Cette règle n'est pas sans exception ² ; il est seulement vrai de dire que la *centuriatio* domine dans les colonies.

Or il se trouve qu'Orange fait exception. *Arausio* n'a jamais été *colonia iuris Italici* ³, c'est-à-dire colonie exempte d'impôt foncier, et pourtant les fragments des deux inscriptions cadastrales trouvées à Orange attestent dans cette colonie l'emploi de l'arpentage par carrés ou *centuriatio*.

Témoins éloquents de la splendeur et de la richesse d'Orange, d'énormes constructions subsistent encore : un

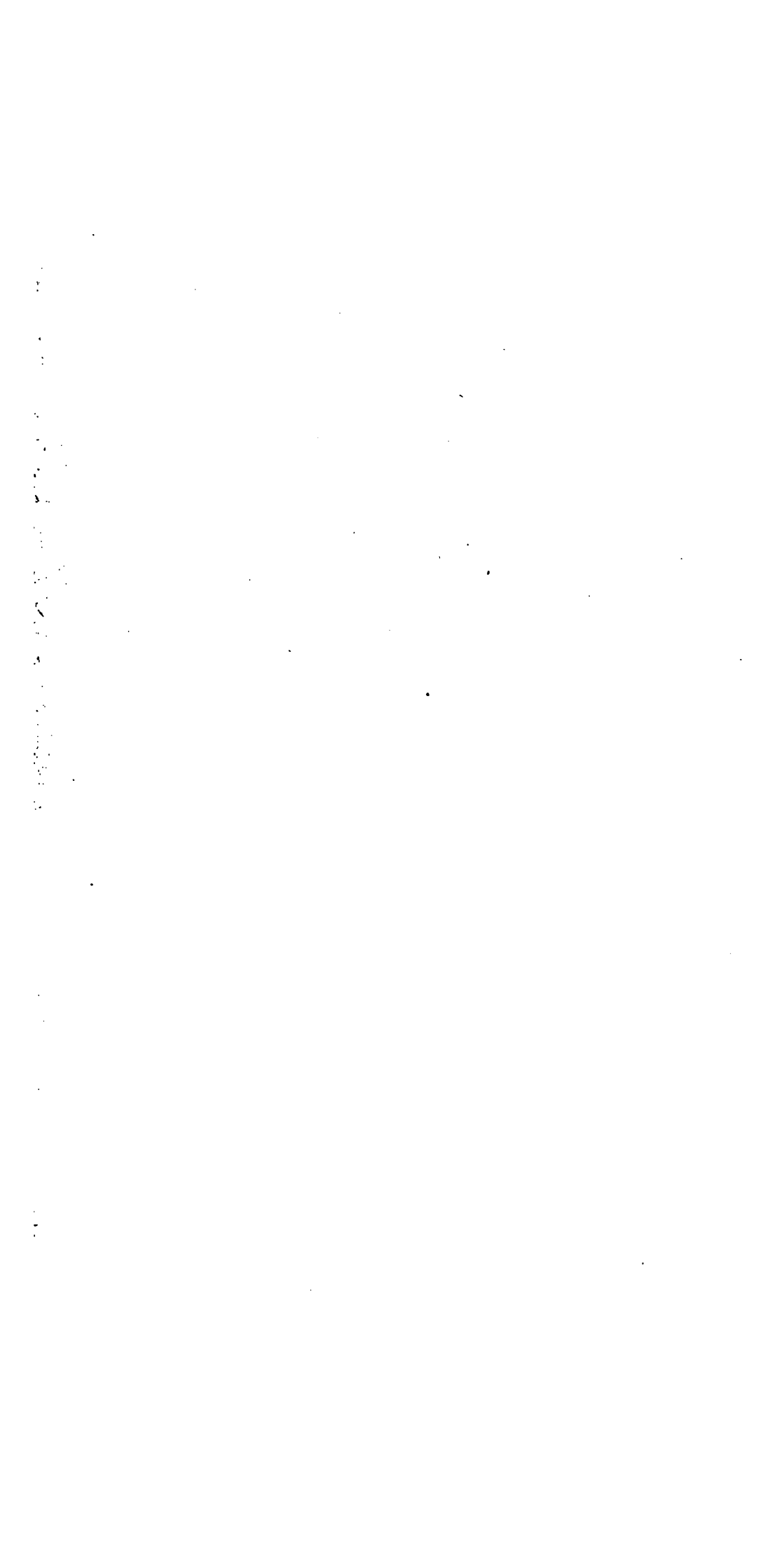
1. Je dois toutes les indications qui suivent à un article très documenté de M. A. SCHULTEN, de Göttingen, sur *L'arpentage romain en Tunisie* (*Bull. arch.*, 1902, p. 129-173). — Cf. LACHMANN, *Schriften der römischen Feldmesser*, 2 v., 1848 et 1852, 8° ; — MOMMSEN, *Zum römischen Bodenrecht* (*Hermes*, XXVII), p. 85 et suiv. ; — J. TOUTAIN, *C.-R. Acad. Inscr.*, 1906, p. 259-260 et 267.

2. « La scamnation était très souvent appliquée soit seule, soit à côté des centurries sur le sol colonial de l'Italie : ...*Alatrium*..., *Bovianum*, *Aufidena*, *Histonium*, *Aequiculi*, *Nursia*. Il y avait arpentage sans centurries dans les colonies suivantes ; *Sutrium*, *Anagnia*, *Ōstia*, *Reate*. » SCHULTEN, p. 132.

3. Cf. Liste des *coloniae iuris Italici* dans MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht*, t. III, p. 807.

arc de triomphe dont trois siècles de dissertations archéologiques n'ont pas élucidé l'énigme ; un théâtre majestueux dont l'imposant mur de scène est le mieux conservé que l'on connaisse ; un cirque si vaste qu'il s'étendait sur toute la longueur de la ville, et dont il reste encore la porte et une arcade.

Nous savons aussi qu'Orange possédait un amphithéâtre, des thermes, plusieurs temples, et les dernières fouilles laissent à supposer qu'on a retrouvé l'emplacement du *forum*.



BIBLIOGRAPHIE

1^{re} PARTIE

Liste générale des noms d'AUTEURS par ordre alphabétique avec
énumération des OUVRAGES IMPRIMÉS.

- ACHARD, *Histoire des hommes illustres de la Provence*, 2 vol. de 639-523 p. (s. l. n. d.) — XVIII^e s.
— *Description de la Provence*, t. I, p. 196.
D'ALLEMAND. Voy. ms. 30.
ALLMER (Auguste), *Bulletin de la Drôme*, 1870, p. 228-229 et 397 ; 1871-72, p. 286-288 et 375-376 ; 1874, p. 350-356.
— *Revue épigraphique du midi de la France*, voy. n^{os} 149, 150, 294, 424, 543, 544, 608, 645, 648, 709, 710, 723, 771, 772, 1101, 1343, 1581, 1641.
— Voy. ms. 9.
ANONYMES. Voy. mss. 12, 14, 16, 25, 37 et 38.
— Voy. BIMARD-LA-BASTIE, CAMBIS-VELLERON, ESCOFFIER, RABAN, DE SAULCY.
— *Annuaire de Vaucluse*, an XII, p. 145 (arc).
— *Antiquités et inscriptions de la ville d'Orange*, Orange, 1818, 8^o, par de Cl..... (cité dans le *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* de Vivien-de-Saint-Martin, Paris, Hachette, fol., t. V, 1890, p. 333).
— *Album du Dauphiné*, IV, 1839, p. 67 et suiv. (arc).
— *Un touriste à Orange, notice sur les monuments anciens et modernes d'Orange* ; Orange, Rousseau frères, s. d. [1870], 12^o, IX, 37 pages, signé J.-L. L. (Théâtre, p. 8-14 ; cirque, p. 11-14 ; arc, p. 14-16 ; monuments perdus, p. 17-18).
— *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique, publié par la Commission instituée au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, Paris, Impr. nat., t. 1^{er}, 1875 ; voy. p. 73.
— *Le théâtre chez les Romains : le théâtre d'Orange* ; Tour , impr. Paul Bousrez [5, rue de Lucé], 1894, in-18^o, 31 pages.

BIBLIOGRAPHIE

1^{re} PARTIE

Liste générale des noms d'AUTEURS par ordre alphabétique avec
énumération des OUVRAGES IMPRIMÉS.

- ACHARD**, *Histoire des hommes illustres de la Provence*, 2 vol. de 639-523 p. (s. l. n. d.) — XVIII^e s.
— *Description de la Provence*, t. I, p. 196.
- D'ALLEMAND**. Voy. ms. 30.
- ALLMER** (Auguste). *Bulletin de la Drôme*, 1870, p. 228-229 et 397 ; 1871-72, p. 286-288 et 375-376 ; 1874, p. 350-356.
— *Revue épigraphique du midi de la France*, voy. n^{os} 149, 150, 291, 424, 543, 544, 608, 645, 648, 709, 710, 723, 771, 772, 1101, 1343, 1581, 1641.
— Voy. ms. 9.
- ANONYMES**. Voy. mss. 12, 14, 16, 25, 37 et 38.
- Voy. **BIMARD-LA-BASTIE**, **CAMBIS-VELLERON**, **ESCOFFIER**, **RABAN**, **DE SAULCY**.
— *Annuaire de Vaucluse*, an XII, p. 145 (arc).
— *Antiquités et inscriptions de la ville d'Orange*, Orange, 1818, 8^o, par de Cl..... (cité dans le *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* de Vivien-de-Saint-Martin, Paris, Hachette, fol. t. V, 1890, p. 333).
— *Album du Dauphiné*, IV, 1839, p. 67 et suiv. (arc).
— *Un touriste à Orange, notice sur les monuments anciens et modernes d'Orange* ; Orange, Rousseau frères, s. d. [1870], 12^o, IX, 37 pages, signé J.-L. L. (Théâtre, p. 8-14 ; cirque, p. 11-14 ; arc, p. 14-16 ; monuments perdus, p. 17-18).
— *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique, publié par la Commission instituée au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, Paris, Impr. nat., t. I^{er}, 1875 ; voy. p. 73.
— *Le théâtre chez les Romains : le théâtre d'Orange* ; Tour , impr. Paul Bousrez [5, rue de Lucé], 1894, in-18^o, 31 pages.

- *THESAURUS LINGUAE LATINAE, editus auctoritate et consilio Academiae quinque Germanicarum Berolinensis Gottingensis Lipsiensis Monacensis Vindobonensis*; Leipzig, Teubner, 4^e, en cours de publication depuis 1900. — Voy. t. II (1900-1906), p. 402 (*Arausio* et 2150 *Boudillus*).
- D'ANVILLE, *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains...* (Suite des *Mém. de l'Acad. Roy. des Inscr. et B.-L.*), Paris, 1760. 4^e, xxiv-754 p. — Voy. p. 87-88.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henri), *Société nationale des antiquaires de France, Centenaire, 1804-1904, recueil de mémoires publiés par les membres de la Société*; Paris, C. Klincksieck [1904], p. 15-16 : AVOTIS. 4^e, xviii-195 p. XXV pl.
- ARTAUD (François), *L'arc d'Orange*, Orange, impr. de Raphel aîné, 1840, 8^e, 64 p., publication posthume faite par J. BASTET.
- *Album d'Orange*, 5 juill. 1837.
- *Histoire abrégée de la peinture en mosaïque, suivie de la description des mosaïques de Lyon et du midi de la France, ainsi que d'un aperçu relatif au déplacement de ces pavés*. Lyon, imprimerie de Gabriel Rossary, 1835, 4^e; — atlas, *ibid.*, fol.
- AUBENAS (J.-A.), *Arcs de triomphe du département de Vaucluse*, dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, t. XV (1840), p. 112-117.
- AUBERT (A.), *Les Vauclusiens. Dictionnaire biographique spécial au département de Vaucluse*. Avignon, 1892, 16^e, vi-264 p.
- AURIS (Aug.), *Mém. de l'Acad. du Gard*, 1878, p. 145.
- *Marques de fabrique du Musée de Nîmes*, 1876; pl. II, n. 18; pl. III, n. 27 et 39; pl. X, n. 124; pl. XIII, n. 153; pl. XXIII, n. 234.
- BABELON ERNEST, *Le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, choix des principaux monuments de l'Antiquité, du Moyen-Age et de la Renaissance*, Paris, A. Lévy; grand in-fol., 2^e série (1888), pl. 39, p. 125-128.
- BABELON ET BLANCHET, *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque nationale, publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, Leroux, 1895, 4^e, xlv-764 p. — Cf. n. 363.
- BARJAVEL C. F. H., *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse, ou recherches pour servir à l'histoire scientifique, littéraire et artistique, ainsi qu'à l'histoire religieuse, civile et militaire des villes et arrondissements d'Avignon, de Carpentras, d'Apt et d'Orange (Bio-bibliographie Vauclusienne)*. Carpentras, 1841, 2 v. 8^e, 2 f.-519 p. et 2 f.-516 p. (passim).

— Voy. *mss. de Carpentras*.

DE BARTHÉLEMY (Anatole), *Gazette archéologique*, 1877, p. 175 ;

— *Revue Celtique*, 1876-78, p. 315.

BASTET J., *Histoire de la ville et de la principauté d'Orange*, 1856, xi-310 p. Voy. p. 186-187, 251-255, 261-289, 303-305.

— *Notice historique et archéologique sur Orange* ; Orange, impr.

Raphel aîné, 1840, 103 p., 12° ; voy. p. 36-37, 51-55, 61-89, 99.

[Reproduite dans l'ouvrage précédent.]

BÉGUILLET, *Description de la France*, t. IV, 1784, p. 188 et suiv.

BÉNÉDICTINS. Voy. MARTÈNE ET DURAND.

BERTRAND (Alex.), *Bull. des Antiq.*, 1880, p. 202-203 (inser. de l'arc.)

BEURLIER abbé, *Bull. des Antiq.*, 1892 ; 13 janvier, p. 64 : frag. de poterie rouge sigillée trouvé en juin 1891, à Orange, derrière le théâtre ; il représente une tauromachie (premier monument relatif aux combats de taureaux qui ait été trouvé en Gaule).

BIMARD LA BASTIE. Voy. ms. 49.

— *Mémoires de Trérourx*, 1730, art. 68, juillet, p. 1214-1236, et 75, août, p. 1372-1396 : deux lettres (8 avril et 20 mai 1729

« à M. de Valbonnays, premier président de la Chambre des Comptes de Dauphiné, où l'on examine une dissertation de Guib sur l'arc de triomphe d'Orange » [non signées].

BINON. Voy. ms. 34 bis.

BLANCHETIÈRE, *Bulletin monumental*, t. 32 (1866), p. 867 : *Lettre à M. de Caumont sur un voyage à Naples et à Gènes* [quelques mots sur l'arc et le théâtre d'Orange].

BONAVENTURE [P. Bonaventure de Sisteron], *Histoire nouvelle de la ville et principauté d'Orange, divisée en dix dissertations historiques, chronologiques et critiques sur leur état ancien et moderne* ; Avignon, 1741, 4°, x-542 p. (et La Haye, même année).

BONDURAND, *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 1897, p. 21-35 (inser.).

BONIFAY. Voy. ms. 35.

BORGHESI. Voy. RENIER.

BOSC ET BONNEMÈRE, *Histoire nationale des Gaulois*, Paris, 1882, 8°, p. 123 (arc).

BOUDIL DE BERRIAC, *Journal des Savants*, série IV, t. 43 (1782), p. 147 (arc).

BOURGES (Gabriel), *Le monument triomphal de Carvaillon*, dans les *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1897, p. 199-223.

DE BREVAL. Voy. DURANT DE BREVAL.

BROSSARD, *Géographie pittoresque et monumentale de la France*, t. V, p. 477 (arc).

BRUN. Voy. ms. 23.

BÜCHELER, Lettre à Seymour de Ricci, dans *Déchelette*, t. II, p. 292, n. 101.

CAGNAT (René), Article *Inscriptiones*, dans le *Dict. des Antiq. de Daremberg et Saglio*, t. III, 1^{re} partie (1899), p. 528-545 : voy. p. 534 et fig. 4.070 (inscr. de l'arc).

CAGNAT ET BESNIER, *L'Année épigraphique*, Paris, Leroux, années 1888 et suiv.

CALAMEL. Voy. ms. 31.

CALVET. Voy. mss. 26, 27 et 39.

CAMBIS-VELLERON. Voy. ms. 20.

— *Mercur de France*, 1730, t. 70, mars, p. 463-471 ; avril, p. 642-650 : *Remarques (et suite des remarques) sur l'arc de triomphe d'Orange*.

CARISTIE. Voy. ms. 32.

— *Notice = Notice sur l'état actuel de l'arc d'Orange et des théâtres antiques d'Orange et d'Arles, sur les découvertes faites dans ces deux derniers édifices, et sur les mesures à prendre et les moyens à employer pour conserver ces précieux restes de constructions romaines* ; signé : Aug. Caristie, nov. 1839, 4^e ; Firmin-Didot, 28 p., 9 pl.

CARISTIE = *Monuments antiques à Orange, arc de triomphe et théâtre, publiés sous les auspices de S. E. M. le Ministre d'État par Auguste Caristie, architecte, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), Inspecteur général, membre du Conseil des bâtiments civils, Vice-président de la Commission des monuments historiques, membre honoraire correspondant de l'Institut royal des architectes britanniques, associé de l'Académie royale de Belgique, etc...* Paris, Firmin-Didot, 1856, t. gr. fol., 89 p., 51 pl., 32 fig. et frontispice.

DE CAUMONT (Arcisse), *Abécédaire, ou rudiment d'archéologie,ère gallo-romaine*, Caen, 1870, 8^o, LV-656 p. Cf. p. 194-195 (arc et 293-295 théâtre).

— *Bulletin monumental*, t. XI, p. 128-129. Rapport verbal fait à la Société française pour la conservation des monuments dans la séance administrative du 7 décembre 1844, sur quelques antiquités du midi de la France (théâtre d'Orange).

Ibid., t. XXVIII, p. 410-422. Note additionnelle sur les ruines de quelques théâtres gallo-romains.

CELLARIUS = *Notitia orbis antiqui, sive geographia plenior, ab ortu rerum publicarum ad Constantinorum tempora orbis terrarum faciem declarans ; Christophorus Cellarius ex vetustis probatisque monumentis collegit, et novis tabulis geographicis, singulari cura*

et studio delineatis, illustravit. Adiectus est index copiosissimus locorum et aliarum rerum geographicarum. Lipsiae, impensis Gleditsch senioris, 1701, xvi-1406 p. — Cf. p. 242.

CHAIX. Voy. ms. 30.

CHALIEU, *Mémoires sur diverses antiquités du département de la Drôme et sur les différens peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains...* etc. Valence, chez Marc Aurel, impr. libr., s. d. [1811], xix-191 p. Voy. p. 16-17, inscription taurob. de Caderousse.

CHANBAUD. Voy. ms. 30.

CHAMBON (Félix), *Notes sur Prosper Mérimée*, Paris, Dorbon aîné, 1903 ; xviii-498 p., 8°. — Cf. p. 52, 65, 126, 132, 171, 223-224, 291.

CHANTRON. Voy. ms. 31.

DE CHARRAL. Voy. ms. 35.

CHARREL, *Bulletin de la Société d'agriculture d'Orange*, 1861, p. 85-90 ; 1885, p. 77 ; 1866, p. 94, 95, 98, 107. — *Bull. de la Drôme*, III, 1868, p. 356.

CHATELAIN (Louis), *Bulletin archéologique*, 1907, 3^e livr., p. 393-401 : *Rapport sur une mission relative à l'étude des antiquités de la ville d'Orange*.

— *La Correspondance historique et archéologique*, janv.-févr. 1908, p. 2-7 : *A propos de l'arc d'Orange* (attribution à Cambis-Velloron de l'article non signé paru dans le *Mercure de France* en 1730, tome 70, p. 463-471 et 642-650).

CHIFFLET, *Geminae matris sacrorum titulus sepulcralis explicatus, uerus exequiarum ritus una detectus, a Ioanne Iacobo Chiffletio, equite, Philippi IV Regis catholici medico a cubiculis. Antwerpiae, ex officina Plantiniana Balthasaris Moreti, 1634 ; 29 p., 4°.*

CLERC (Michel), *La bataille d'Aix*, Paris, Fontemoing, 1906, 8° ; cf. surtout p. 10-15 et 245. — Cf. Compte rendu de M. Jullian, *Journal des Savants*, 1907 (mars), p. 151-156.

COMARMOND, *Description des antiquités et objets d'art du Musée de Lyon*, 2 vol. in-4°, 1855-1857 ; t. I, p. 468, n. 156 ; p. 476, n. 2 ; — t. II, p. 151, n. 33, buste dit de Livie ; p. 421, n. 32.

COSTE. Voy. ms. 40.

DE COSTON, *Étymologie des noms de lieu du département de la Drôme*, Paris, 1872.

— *Bull. de la Drôme*, 1870, p. 397.

COURBAUD (Edm.), *Le bas-relief romain à représentations historiques...*, Paris, Hachette, 1899. — Cf. surtout p. 327-344.

COURTET (Jules), *Revue archéologique*, V, 1, 1848, p. 209-224, *Notice*

- sur les arcs de triomphe de Vaucluse (arc d'Orange, p. 209-220); 1852, p. 332.
- *Dictionnaire géographique, géologique, historique, archéologique et biographique des communes du département de Vaucluse*, Avignon, 1858; — autre éd., Avignon, 1876, 400 p., 8°; cf. p. 119 et 262.
- CREULY, *Revue archéologique*, nouv. série, vol. VII, 1863, I, p. 299-300 (i. du *pagus Minervius*). — Voy. ms. 8.
- CUMONT (Franz), *Collection Raoul Warocqué, antiquités égyptiennes, grecques et romaines*, Mariémont, 4°; [1^{er} vol.], n. 1-100, 59 p., 1903, [2^e vol.] n. 101-240, 83 p., 1904; Henri Lamertin, éditeur, Bruxelles. — Cf. [2^e vol.] p. 77-78, n. 237.
- CURTIS, *Archaeological Institute of America, Supplementary papers of the American School of classical Studies in Rome*; vol. II, by George Henry Allen, Charles Densmore Curtis, James C. Egbert, Albert William van Buren; New-York, Macmillan, 1908, 4°, vi-293 p.. — Cf. surtout, dans l'article de M. Curtis, *Roman monumental arches*, p. 26-83, le n° 17, p. 42-43, consacré à l'arc d'Orange.
- DAUMET. Voy. ms. 6.
- DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, 1904, 2 vol. 4°. Voy. t. I, p. 34, 127, 128, 250, 274, 287, 288, 297, 302, 304; t. II, p. 131, 136, 138, 150, 168, 237, 238, 242, 245, 247, 251-355, 257, 260, 263, 266, 268, 271, 278, 281, 286, 289, 292, 295, 301, 304, 305.
- DELACROIX (Nicolas), *Statistique du département de la Drôme*, 1^{re} éd. 1817; 2^e éd., Valence, 1835, 4°, 696 p.
- DEL MONTE [Müntz], *Musée d'Art*, p. 34.
- DESJARDINS (Ernest). Voy. ms. 35.
- *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*; 3 vol., Paris, Hachette, 1876-1885, gr. 8°. Cf. t. II (1878), p. 226, 312-314; III (1885), p. 78, 83, 180-181, 237, 363, 502, 426; arc, p. 272, n. 4, 272-277, pl. XII et XIII.
- *L'arc d'Orange* (*Bull. de la Société centrale des architectes*, 1883).
- *Bull. des Antiq.*, 1880, p. 202.
- DELOYE (Aug.), *Note explicative sur l'inscription métrique du tombeau de Saint-Eutrope, évêque d'Orange, mort vers la fin du V^e siècle* (*Rev. des Soc. sav.*, 1861, I, p. 700). — *Notice sur les débris du tombeau de Saint-Eutrope, sixième évêque d'Orange* « modèle de dissertation aussi érudite que sensée » (Rapport de Guilhermy). Communication adressée à la section d'archéologie (Cf. *Revue des Soc. sav.*, 1861, II, p. 173).

- Cf. sur la même inscr., *Revue des Soc. sav.*, 1863, I, p. 175-178.
- DIGONNET (Félix), *Le théâtre antique d'Orange, les spectacles à l'époque romaine; les représentations modernes*; Avignon, Séguin, 1897 : 48 p., 4 pl., 8°.
- *Orange antique, découvertes archéologiques* (avec huit planches); Avignon, Seguin, 1904; 24 p., 8° (extr. des *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1904, p. 193-215).
- DULAURE, *Description de la France*, t. I, p. 238 (arc).
- DURANT DE BREVAL J.), *Remarks on several parts of Europe, relating chiefly to the history, antiquities and geography of France...* London, 1726-37, 4 vol. in-fol.
- DU RIVAIL. Voy. ms. 2.
- *Aymari Rivalii Delphinatis, domini Rivalleriae, Blaniaci et loci Dei, christianissimi regis consiliarii et militis, de Allobrogibus libri novem curante Aelfredo de Terrehasse*; Lyon, impr. Perrin, 1844.
- DU SOMMERARD, *Exposition universelle de Vienne en 1873, section française : Les monuments historiques de France à l'exposition universelle de Vienne*, par M. E. du Sommerard, Commissaire général, membre de la Commission des monuments historiques. Paris, imprimerie nationale, 1876, 4°, 433 p., avec carte (par J. Rigaud, 2^e éd., 1875).
- *Rapports présentés au ministre de l'Intérieur, au nom de la Commission des monuments historiques*, par M. Prosper Mérimée, Inspecteur général. Paris, 20 mai 1840, p. 337 (Théâtre d'Orange); Paris, 24 nov. 1842, p. 345-346 (id.).
- *Rapport sur le théâtre antique d'Arles*, par M. Questel, architecte, membre de la Commission (sans date, p. 45-46 (comparaison des théâtres d'Arles et d'Orange, d'après le rapport de Renaux, du 16 oct. 1641).
- ENGELMANN, *Archäologische Zeitung*, 1879, p. 187, n. 3 (mon. fig.).
- ESCOFFIER. Voy. mss. 13, 18 et 19.
- *Description des antiquitez de la ville et cité d'Orange*, par M. C. E., P[rêtre], C[hanoine] en l'église cathédrale. A Orange, par Claude Marchy, imprimeur et libraire; 1700, 8°.
- ESPÉRANDIEU (Émile), *Musée Calvet, inscriptions antiques*. Avignon, Séguin, 1900, 266 p., 8° (extr. des *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1899, p. 79-314).
- *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, 4°, t. I^{er}, 1907, p. 182-211, nos 244-261, 263-269, 272-273.
- *Rerue épigraphique*, direction depuis 1894: voy. ALLMER.
- *C.-R. Acad. Inscr.*, sept. 1904 (inscription cadastrale).

— C. I. L., XIII, III, II, 10,021 (signacula medicorum), cachet d'oculiste trouvé d'Orange (coll. Mowat).

ESTÈVE. Voy. ms. 9.

EXPILLY, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France, contenant les noms, la situation et la description des anciennes provinces romaines de la Gaule Transalpine, avec les métropoles de ces provinces, etc., etc..... A Paris, chez Desaint et Saillant, libraires, rue Saint-Jean-de-Beaurvais, etc., 1763-1770, 6 vol. in-fol. Voy. t. V, 1768, p. 304-311.*

FORMIGÉ. Voy. ms. 36.

DE FORTIA D'URBAN, *Antiquités et monuments de Vaucluse*, Paris, 1808, in-12°; XII et VIII-483 p. (traite surtout du passage d'Hannibal).

— *Art de vérifier les dates*, Paris, 1818-1819, 18 v., t. V, p. 280.

FRARY (A.), *Monumens de sculpture, peinture, architecture, etc., de l'ancien Comtat Venaissin et des villes circonvoisines dessinés sur les lieux et classés suivant les différents styles ou périodes de l'art*, Paris, Carillan-Gœury, quai des Augustins, 41, [1835], 4°, 97 p., 32 pl. Voy. p. 27-31 et pl. II.

FROEHNER (W.), *Les Musées de France*, Paris, 1873, fol., 76 p. et 40 pl. (*passim*).

— *Gazette archéologique*, XIV, 1889-90, p. 54-56 (mon. fig.).

— *Philologus, Supplement Band*, V, p. 25 (mon. fig.).

FROTHINGHAM (A. L. junior), *Revue archéologique*, 1905, t. II, p. 216-230 : *De la véritable signification des monuments romains qu'on appelle « arcs de triomphe »*.

GAIDOZ (Henri), *Revue archéologique*, 1884, II, p. 7-37, et 1885, I, p. 179-203 : Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue [cf. p. 201-202, à propos des casques à rouelle de l'arc d'Orange].

GARRUCCI. Voy. ms. 35.

DE GASPARIN, *Histoire de la ville d'Orange et de ses antiquités, ornée de 6 gravures en taille-douce*, par M. de Gasparin aîné. A Orange, chez Joseph Bouchony, impr.-libr., et chez les marchands de nouveautés, 1815, 12°, XII, 151 pages.

— *Notice des Travaux de l'Académie du Gard*, 1811, p. 161-176 : *Mémoire sur un Cirque découvert à Orange en 1809*. — Voy. VINCENS.

GOLTZIUS, *Huberti Goltzii de re nummaria antiqua opera quae extant universa quinque voluminibus comprehensa,...* ANVERS, 1708, fol., 5 vol., T. I, *Thesaurus rei antiquariae huberrimus* (sic), p. 237.

P. GRAEF, *Triumph-und Ehrenbögen*, Separat-Abdruck aus BAUMEIS-

- TER, *Denkmäler des klassischen Altertums*, p. 1865-1899, pl. LXXX-LXXXV. — München, 1887, Druck v. R. Oldenbourg ; cf. p. 1866, 67, 70, 74, 1884-86 (n° 30), 1895, 97, 99.
- GUIB, *Abrégé de l'histoire ancienne de la ville d'Orange, adressée à M. le M^{re} de*****, par Jean Frédéric Guib, Docteur ès Droits ; 2^e édition, corrigée et augmentée [1^e éd., Avignon, 1723] ; à Orange, chez Fortunat Labaye, imprimeur de Mgr. l'Évêque, de la Ville et de l'Université, 1728, 47 p., 12° (9 oct. 1727).
- *Mémoires de Trévoux*, décembre 1729, art. 112, p. 2142-2162 : *Dissertation dans laquelle on examine qui sont ceux qui ont fait construire l'arc de triomphe que l'on voit à Orange, adressée à M. Thomassin de Mazaugues, Président au Parlement de Provence*, par Jean Frédéric Guib, Docteur ès Droits (août 1729).
- Voy. ms. 10.
- HARDOUIN, *Nummi antiqui populorum et urbium illustrati*, Paris, 1684, 8°. Voy. p. 67 (où il faut lire : Goltzius, p. 237, et non p. 327).
- HENZEN. Voy. ORELLI.
- HERBERT. Voy. MSS. 34, 35 et 45.
- *Annales de la société du Puy*, 1862, p. L-cii, av. pl. (comptes rendus, voy. Renier et Lacroix).
- *Essai de restitution de l'inscription de l'arc*. [Très mauvais].
- HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), *Bull. des Antiq.*, 1891, p. 177-179 (dieu Arausio).
- *Ibid.*, 1905, p. 295-299 (bas-relief).
- *Revue archéologique*, 1888, I, p. 155-159 (AVVOT).
- *Revue épigraphique*, t. V : oct.-déc. 1904, p. 118 (mon. fig.) ; — juil. 1905-juin 1906, p. 168-170 (inscr.).
- *Gazette archéologique*, VI, 1880, p. 181 (mon. fig.).
- HERZOG, *Galliae Narbonensis provinciae Romanae historia, descriptio, institutorum expositio. Scripsit Ernestus Herzog, Tubingensis. Accedit appendix epigraphica*. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1864, 8°, X, 175. — Cf. p. 61, 81, 82, 84, 143-195 (colonie) ; 86-87 (inscriptions).
- HOLDER (Alfred), *Alt-celtischer Sprachsatz*, Leipzig, Teubner, 8° ; t. I (A-H), 1896 : voy. p. 178-179 (Arausio), 317 (avot), 498 (Boudillus), 861 (Catus) ; t. II (I-T), 1904 : voy. p. 430 (Mario) et 1282 (Sacroviros) ; 17° livr. (U.-Vesontio), 1907 : voy. p. 130 (Vaune).
- HÜBNER (Em.), *Annali dell' Istituto di corrispond. archeol.*, 1859, p. 129.

INSCRIPTIONS : CORPVS INSCRIPTIONVM LATINARVM *consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae editum*. Berolini apud Georgium Reimerum, fol. :

— Volumen duodecimum, *inscriptiones Galliae Narbonensis latinae*. edidit Otto HIRSCHFELD, 1888, xxvii-976 p.

— Cap. XXVII. pag. 152-160, n. 1216-1275 ; *viae publicae*, p. 660, n. 5556 ; p. 823-824, n. 5835-5840.

— *Inscriptiones falsae*, cap. XIV, p. 14*-15*, n. 140*-144* ; *instrumentum domesticum*, p. 683-802, *passim*.

ITINERARIUM *Antoni Augusti et Hierosolymitanum*, édit. Parthey et Pinter, Berlin, 1848, 8°, p. 262 (Wesseling, 553).

JACQUEMIN (Louis), *Monographie du Théâtre d'Arles*, t. II (1864), p. 312.

DE JOUFFROY (Achille) et BRETON (Ernest), *État des arts...*, p. 62.

JULLIAN (Camille), *Gallia*, Paris, Hachette, 1892, p. 41.

LA BASTIE, Voy. BIMARD.

DE LABORDE (Alex.), *Les monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts*, Paris, 1816, 2 vol. fol.

LACROIX (André), *Rev. des soc. sav.*, 1866, p. 562 et suiv. (inser. de l'arc).

LAGIER, Voy. ms. 35.

DE LAGOY, *Recherches numismatiques sur l'armement et les instruments de guerre des Gaulois*, Aix, 1849, 8°.

— *Dict. des antiqu.*, t. I, p. 267 et 309 ; t. II, p. 783, 1438 et 1448.

DE LAINCEL (Louis), Voy. ms. 28.

— *Avignon, le Comtat et la Principauté d'Orange, histoire, légendes, archéologie, biographie, excursions, etc.* Nîmes, 1872, gr. in-18°.

LA PISE, Voy. ms. 15.

— *Tableau de l'histoire des Princes et Principauté d'Orange, divisé en quatre parties selon les quatre Races qui y ont régné souverainement depuis l'an 793, commençant à Guillaume au Cornet, premier Prince d'Orange, jusques à Frederich Henry de Nassau à present Regnant. Illustré de ses Genealogies et enrichi de plusieurs belles Antiquités avec leurs Tailles douces, par Joseph de la Pise, Seigneur de Maucoil etc.* A La Haye, de l'imprimerie de Théodore Maire, 1639, avec Privilege de Messieurs les Etats Generaux des Provinces Unies, Pour dix Ans. xvi-915 pages. — Cf. p. 13-15 : « des Antiquités en général » ; p. 15-18 : « du Theatre, ou Cirque appelé Cire » ; p. 19-28 : « de l'Arc Triomphal, ou Tour de l'Arc » (*sic*) ; p. 29-30 : « des Arenes » ; p. 31-33 : « des Aque-ducts » ; p. 34-35 : « des bains antiqs ou Tour Ronde » ; p. 35-38 :

- « du Grand Chemin Romain, qui se voit dans le terroir d'Orange. »
- LAURENT Robert. et DUGAS (Charles), *Revue des études anciennes*, t. IX, 1907, n° 1, janv.-mars, p. 48-68 et pl. II-VI : *Le monument romain de Biot, Alpes-Maritimes* [torques gaulois, enseignes, cuirasses, trompettes de guerre, casques, armes celtiques, comparées notamment avec les armes des bas-reliefs de l'arc, p. 59-61, 63, 64, 67]. — Voy. compte rendu de M. Jullian dans le *Bull. archéol.* de janv. 1907, p. vi.
- DE LAURIÈRE (Jules), *Observations sur les dessins de Giuliano da San Gallo*, dans le t. 45 des *Mém. des Ant.*, 1884, p. 200-207 et pl. VIII arc, 207-209 et pl. IX (théâtre).
- LAVAUDEN (Bruno), *Une visite à Orange, une représentation d'Athalie dans les ruines du théâtre romain* ; Grenoble, Baratier et Dardelet, Grande Rue, 4, 1900, 8°.
- LEBEUF, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXV (1752-1754), p. 149-150 (arc).
- LEBLANC, *Musée de Vienne*, pl. VII, 142, 149 et 152 ; pl. VIII, 141, 146, 165.
- LEBLANT (Ed.) et NICAISE (A.), *Bull. archéol.*, 1896, p. 46.
- LEBLANT, *Gazette archéologique*, t. VI, 1880, p. 81-84 et pl. XII.
- *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Paris, 1856-1866, 2 v. 4°, av. 93 pl. : cf. t. II, n. 503, pl. 67, n. 402-405 et 407.
- LENORMANT (Charles), *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, t. I 1857, p. 232-249 (séance publ. des cinq Acad., 1857, p. 17-34).
- LETBERT, Voy. ms. 46.
- DE L'HOSPITAL, Voy. ms. 37.
- LOMBARD-DUMAS (Armand), *Mémoire sur la céramique dans la vallée du Rhône, d'après les notes et la collection d'Émilien Dumas, de Sommière* ; lu à l'Acad. de Nîmes dans la séance du 28 décembre 1878, Nîmes, impr. Clavel-Ballivet, 1879, 8°, 98 p., 26 pl. hors texte et une dans le texte. — [Index pour Orange : p. 6, 16, 17, 20, 24, 25-51, 57-59, 61-63, 65-67, 70, 72, 75, 78-83, 84, 85, 87, 89, 91]. (*Extrait des Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1878, p. 39-132).
- LONGNON (Auguste), *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, Hachette, 1878, 8°, x-651 p. — Voy. 60-64, 74, 78, 119, 441.
- LOVATELLI (C^o), *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1891, p. 245-251, pl. IX : *di una tabelletta in bronzo con epigrafe sacra al genio di Arausio*.
- MAFFEI (Scipione), *Museum Veronense*, 1749, fol. : p. 419 : 15, 16, 17.
- *Galliae antiquitates quaedam selectae atque in plures epistolas distributae*, Parisiis, sub oliva Caroli Osmont, via San Jacobaea, 1733, cum approbatione et privilegio regis, viii-174, p. 4°.

MAGNY. Voy. ms. 31.

MANDAJORS, *Histoire critique de la Gaule Narbonnoise qui comprenoit la Savoye, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, le Roussillon, le Comté de Foix, avec des dissertations* [seize]. — A Paris, chez Grégoire Dupuis, rue Saint-Jacques, proche la fontaine Saint-Benoît, à la Couronne d'or, 1733. Avec approbation et privilège du roi. xx-574 p. 12°. Voy. p. 96.

MARTÈNE ET DURAND, *Itinéraire de deux religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris, 2 vol. in-4°, 1717 et 1724 (t. I, p. 294).

MARTIN (Jean-Claude), *Antiquités et inscriptions des villes de Die, d'Orange, de Vaison, d'Apt et de Carpentras*; nouv. éd., Orange, 1818, 122 p., 8° (voy. p. 49-57).

DE MAUTOUR, *Mercure de France*, 1728, février, p. 264 (inscr.).

DE MÉJANES. Voy. ms. 11.

MÉNARD (Léon), *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVI, 1753, p. 335-354 : *Mémoire critique sur l'arc de triomphe de la ville d'Orange; assemblée publique d'après Pâques 1753.*

MÉRIMÉE (Prosper), *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, Paris, 1835, 484 p., 8°; cf. p. 165-191.

— Voy. CHAMBON et DU SOMMERARD.

MÉRY (Louis), *Histoire de Provence*, Marseille, impr. Jules Barile et Boulouch, t. I, 1837, xiii-411 p.; voy. p. 136-141.

MILLIN, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, par Aubin-Louis Millin, membre de l'Institut, etc. etc.. Voy. chap. 45, t. II, 1807, p. 130-158.

MOMMSEN (Theodor), *Revue épigraphique*, t. III, p. 142-144 (Lettre à Allmer sur une inscription cadastrale).

MONESTIER. Voy. ms. 35.

DE MONTFAUCON, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, par Dom Bernard de Montfaucon, religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Paris, 16 vol. in-fol., 2^e éd., 1722-1757; t. IV, p. 77 (arc).

MOREAU DE VÉRONE. Voy. CALVET, t. III (mss. 26 et 39).

MOREL (Léon), *La Provence illustrée*, t. I, p. 98 (arc).

— *Réveil du midi* [journal d'Avignon], 3 mars 1882; article reproduit dans la *Revue archéologique* de 1882, p. 311.

— *Revue archéol.* 1882, p. 116-121 (développement de l'article précédent) : *Sur une épée de bronze avec boulerolle.*

DE MORTILLET (Gabriel). Voy. ms. 7.

MOWAT, *Revue épigraphique*, janv. mars 1905, pp. 138-144 (médaillons en terre cuite ornés de sujets avec épigraphes. — Coll. Chau-

martin : 8 médaillons ou fragments découverts à Orange et acquis en 1879 par MM. Rollin et Feuardent).

MÜNTE. Voy. DEL MONTE.

MURATORI. Voy. ms. 48.

OREBLIN, *Schlözers Briefwechsel*, IV, fasc. 19, p. 52.

ORELLI, *Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio*, Turici, 1828, 8°, 2 vol. Voy. nos 2313 et 2332 (t. I), 3186 (t. II). T. III, 1856, par HENZEN ; voy. n° 5231.

PAPON, *Histoire générale de Provence*, par M. Papon, de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Marseille, dédiée aux états de Provence, et imprimée par leur ordre. Paris, Moutard, 1776-1786, 4 vol., 4°. Voir dans le tome 1^{er}, p. 75, pour Orange, et p. 618-626, pour l'arc de cette ville ; p. 637-641, arc de Saint-Rémy ; p. 626, arc de Carpentras ; p. 634-637, arc de Cavaillon.

DE PAZZIS. Voy. SÉGUIN DE PAZZIS.

PEIRESC. Voy. mss. 1 et 33.

PELET (Aug.), *Mém. des Antiq.*, IX, 1832, p. 20-47 : essai sur l'arc d'Orange (inscr., p. 34).

— *Mém. de l'Acad. du Gard*, 1858-59, p. 224.

— *Monuments romains de la France*, p. 23.

— Voy. mss. 35, 42 et 43.

— *Description des monuments grecs et romains exécutés en liège, à l'échelle d'un centimètre par mètre* ; Nîmes, impr. Roger et Laporte, place Saint-Paul, 5, 1876, 8°, ix-389 p. — Cf. p. 262-274, Théâtre d'Orange.

PERROT, *Lettres sur Nîmes*, 8°, t. II, 1840, p. 229-273.

PERROT (Georges), *Journal des Savants*, 1899, p. 531-539, 632-648, 653-671, 747-764, et 1900, p. 26-44 ; étude sur la sculpture romaine, intitulée : *Le bas-relief romain*, etc... Voy. COURBAUD.

PEUTINGER, *Weltkarte des Castorius genannt die Peutinger'sche Tafel*, in den Farben des Originals herausgegeben und eingeleitet von Dr Konrad Miller. Ravensburg, Otto Mayer, 1888, in-4° ; texte in-8°.

PETRE (Roger), *Nîmes, Arles, Orange et Saint-Remy* (Coll. des villes d'art célèbres, Paris, Laurens, 4°), 1903, 152 p., 85 grav. — Voy. p. 133-141.

PIGANIOL DE LA FORCE, *Nouveau voyage de France, avec un itinéraire, et des cartes faites exprès qui marquent exactement les routes qu'il faut suivre pour voyager dans toutes les provinces de ce royaume ; ouvrage également utile aux François et aux Étran-*

gers ; à Paris, chez la Veuve de Florentin Delaulne, 1724, in-12°, 2 vol. (I, p. xx-312 ; II, p. 313-622). — Voy. p. 216-219.

Autre édition (*chez Bailly*), 1780, 2 vol. de xxiv-427 et iv-456 p. — Voy. t. I, p. 308-310 (même texte, pour Orange, que dans l'édition précédente).

PLATTER (Thomas), *Félix et Thomas Platter à Montpellier* (1592-1599) ; publication de la Soc. des Bibliophiles de Montpellier, 1892. PONCHON. Voy. ms. 28.

PONTANUS, *Itinerarium Galliae Narbonensis cum duplici appendice id est universae fere Galliae descriptione philologica ac politica cui accedit glossarium prisco-gallicum seu de lingua Gallorum veteri, dissertatio auctore Iohanne Isacio Pontano*. Lugduni Batavorum ex officina Thomae Basson, impensis Commelinorum 1606, xxvi-354 p., in-16°. — Voy. p. 4-5, 42-51 ; amphithéâtre (= cirque), temple de Diane, arc de triomphe.

QUESTEL. Voy. Du SOMMERARD.

RABAN. Voy. ms. 43.

— *Les antiquités de la ville et cité d'Orange*, chez Ed. Raban, imprimeur et libraire de ladite ville ; à Orange, 1667 [édition que j'ai consultée], 24 p., 12°. — Autres éditions : Orange, 1656, 1674, 1676, 1678, 1681. — Nîmes, 1660 et 1662, petit 8°.

RÉAL (Antony Réal fils), *Le théâtre antique d'Orange et ses représentations modernes* ; 2^e éd., 12°, 1897. — Voy. p. 16-18, théâtre antique.

REINACH (Salomon). Voy. ms. 7.

— *Guide illustré du Musée de Saint-Germain*, p. 60.

— *Revue archéol.*, 1888-89 (les Gaulois dans l'art antique).

— *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, 12°, t. II, 1897, p. 527, n. 4 (bronze, Saint-Germain, *Br. fig.*, 183) ; — t. III, 1904, p. 159, n. 6, à gauche, Apollon, *Brit. Mus.* ; *Bronzes*, pl. 24, 799, et p. 285, n. 8 (pierre ; sphinx).

— *Antiquités nationales, description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye* ; t. II [1894], *bronzes figurés de la Gaule romaine* ; ouvrage accompagné d'une héliogravure et de 600 dessins par J. Devillard et S. Reinach ; Paris, Firmin-Didot, 8° ; p. 18-20, 35, 121 (arc) ; 48, 71, 83, 194, 202, 237 (monuments figurés).

REMER LÉON, *Revue des Sociétés savantes*, 3^e série, 3^e vol., 1864.

I. p. 498-499 (inser. de l'arc par Herbert, c. r. de Chabouillet).

— Dans le tome VI des œuvres de Borghesi (1868), lettre du 13 juin 1825, p. 284, n. 3.

REQUIEN. Voy. ms. 29.

- RÉVOIL (H.), *Conférence sur le théâtre antique d'Orange, faite devant le congrès de la Société française d'archéologie*; Tours, impr. Bousrez, 8° (extr. du *Bull. monum.*, 1883), 23 p. [fait surtout ressortir l'œuvre de Caristie].
- RICHARD. Voy. ms. 35.
- *Guide du voyageur en France...*, 3^e éd., Paris, Audin et Urbain Canel, 1825, 12°, xxiv-499 p. — Voy. p. 347.
- RICHARD ET HOCQUART (E.), *Guide du voyageur dans la France monumentale...*, Paris, L. Maisson. [s. d]; iii-944 p. — Voy. p. 780-783 (arc, notice d'Aug. Pelet), 783-787 (notices, en grande partie extraites de l'ouvrage de Gasparin, sur le théâtre, l'amphithéâtre, l'aqueduc, les murs antiques et la voie romaine).
- ROACH-SMITH, *Collectanea antiqua, etchings and notices of ancient remains, illustrative of the habits, customs and history of past ages*, Londres, 7 vol. 8°, 1848-1880; — cf. vol. VI, 1868, p. 242 et pl. L(arc).
- ROCHETIN (L.), *Étude sur la viabilité romaine dans le département de Vaucluse*; Avignon, 1883, 8°, p. 88 (Extrait du *Bull. hist. arch. et artist. de Vaucluse*, V, 1883).
- ROULAND. Voy. ms. 35.
- ROULEZ (J.), *Gazette archéologique*, III, 1877, p. 66-74 et pl. 12 (Trois médaillons de poteries romaines).
- ROUMANILLE. Voy. ms. 35.
- ROURE. Voy. ms. 35.
- ROUSSEL, *Une ancienne capitale, Orange*, par Ernest Roussel, photographies de H. Morel; avec une préface de M. Maurice Faure; un avant-propos; un aperçu de l'histoire d'Orange par M. Duhamel; un plan. Édité à Paris par Alexandre Gauthierin [131, rue de Vaugirard]; à Orange par la librairie A. Chastel. Gravures exécutées par J. Mauge, à Paris; s. d. [1903]. — Cf. p. 25-26 et grav. p. 23 (arc); p. 26-33 (théâtre); grav. de la p. 37 (restes du cirque).
- RULMAN. Voy. ms. 5 bis.
- SABATIER, *Le Caducée françois...*, etc., Avignon, 1662 (voy. titre complet, ms. 17).
- Voy. mss. 17, 21, 22, 23, 24.
- DE SAULCY, *Revue archéologique*, nouv. série, t. XIV, 1866, II, p. 313-315 (inscr. de l'arc).
- *Bulletin monumental*, t. XXXII, 1866, p. 821-825 (inscr. de l'arc). Lettre à de Caumont.
- *Congrès archéologiques*, t. XXXIII, 1866 (Senlis, Aix, Nice), p. 206 (inscr. de l'arc).
- L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange*.

- *Journal des Savants*, 1880, p. 43-53, 74-83. *Le musée de Saint-Germain, table de l'arc triomphal d'Orange* (inscr., p. 49-50). (Le dernier article traite des chariots de guerre, des têtes coupées, des vêtements et des armes des Gaulois).
- SCHUERMANS (H.), Bruxelles, *Sigles figulins*, 295 p. 8° (Extrait de *Ann. de l'Acad. d'arch.*, t. XXIII), 1867.
- SCHULTEN, *Bulletin archéologique...*, 1903, *L'arpentage romain en Tunisie*, p. 132.
- *Hermes*, t. XLI, 1906, p. 1-44, *Vom antiken Cataster*.
- SCHULTZ- [GORA] (Oscar.), *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1895, p. 425-429 : über den Ortsnamen *Orange*. — Cf. *Compte rendu de G. Paris dans la Romania*, 1895, p. 306.
- SÉGUIER. Voy. ms. 4.
- SÉGUIN DE PAZZIS (Maxime), *Mémoire statistique sur le département de la Vaucluse*; Carpentras, 1808, 4°, 347 p.
- SINCERI (Jodoci), *Itinerarium Galliae, ita accommodatum ut eis ductu mediocri tempore tota Gallia obiri, Anglia et Belgium adire possint: nec his terre ad eadem loca rediri oporteat: notatis cuiuscunque loci, quas vocant: Deliciis cum appendice de Burdigala ac verborum indice*. Genevae, apud Petrum Choüet, 1627 in-12 (xxii)-494 p. — Cf. p. 205-213.
- Autre édition (..... *cum appendice de Burdigala ac [sic] Iconibus Urbium praecipuarum Illustratum*. Amstelodami, apud Jodocum Jansonium, 1649), traduite en français (*Voyage dans la vieille France...*, etc.) par Thalès BERNARD, Lyon, 1859, 12°, 359 p. : voy. p. 235-243.
- SPON (Jacob), *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* (Lyon, 1678, 3 vol. 12°). T. I, p. 9.
- SPRINGER (Antoine), *Handbuch der Kunstgeschichte*, 7^e éd. (par Adolf Michaelis), p. 392.
- SUARÈS. Voy. mss. 5, 47 et 48.
- TOURNAL (P.), *Catalogue du Musée de Narbonne*, 2^e éd., p. 1864.
- TRAVERS. Voy. ms. 35.
- VAGLIERI (D.), *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, 287^e année, sept. 1890, Rome, 4° ; 1^{re} série, classe des sciences morales, historiques et philologiques, vol. VIII, 2^e partie (*Notizie degli Scarti*), p. 286 (inscr. n. 31.801 du C. I. L. VI).
- VAILLANT. Voy. ms. 35.
- VEAUGEON, *Notice abrégée du journal d'un voyage archéologique, fait, en 1820, dans les Alpes de Savoie et dans les départements méridionaux de la France*, dans le t. III des *Mémoires de la Société des antiquaires* (1821), p. 381-382.

VÉRONE. VOY. MOREAU DE VÉRONE.

DE VILLEFOSSE. VOY. HÉRON DE VILLEFOSSE.

VINCENS Alex., *Académie du Gard*, 1810, p. 405 (Cirque).

VITET Louis, *Journal des Savants*, 1859, tirage à part : *Monuments antiques de la ville d'Orange par M. A. Caristie*, 1^{er} article (arc), p. 1-12 : 2^e article (théâtre), p. 12-26.

WESCHER Charles), *Quelques notes sur le théâtre antique d'Orange (Vaucluse)*; extrait du *Cours d'archéologie professé à la Bibliothèque Nationale en 1888-1889*, leçon du 31 mai 1889; Paris, Thorin, 1889, 8°, 15 p. [traite surtout des réparations à effectuer au théâtre en vue des représentations modernes].

WILMANS (Gustavus), *Exempla inscriptionum latinarum in usum praecipue academicum*; Berlin, Weidmann, 1873, 2 vol. in-8°. Voy. nos 123, 637, 2210.

DE WITTE, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, séance du 19 mai 1882 *Résumé Rev. critique*, 1882, I, p. 440.

YRONDELLE (Antoine), *Guide illustré du touriste à Orange*; Carpentras, J. Brun, 64 p., 8°, 1904. — Cf. p. 21-31.

ZEILLER Martin, *Topographia Galliae... De Graefschappen Provence en Venaisse oste Arignon, ende het Vorstendem Orange*, 4 vol. in-fol. Amsterdam, 1660-1663. T. IV, 1663, p. 416-421; grav. p. 416-417 [gravures de la ville et du château; texte en hollandais].

J'ai omis à dessein dans cette Bibliographie, outre les ouvrages consacrés spécialement à l'histoire de la Principauté, les publications relatives aux voyages ou aux représentations modernes données au théâtre antique. J'indiquerai cependant :

BÉTHOUART A.), Beaulieu, Cap Ferrat, Monaco, Eze, Puget-Théniers, Arles, *Orange, séjour d'hiver, excursions, tourisme, alpinisme*; chez l'auteur, 5, rue Chanzy, Chartres; impr. Garnier; 1900, in-18°, 72 p.; — Orange, p. 70-72.

MARIÉTON Paul), *Le théâtre antique d'Orange et ses représentations*; éditions de la *Revue félibréenne*, 9, rue Richempanse, Paris, 1903, 4°, 15 pages.

II^e PARTIE

Liste générale des MANUSCRITS¹ (ou imprimés contenant des notes manuscrites).

PARIS ET ENVIRONS (1-9).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

1. *Lat. 6012*, PEIRESC, fol. 116-133, *L'arc triomphant d'Aurenge*, 116-116', dessins (texte français ou italien).
2. *Lat. 6014*, ms. de l'ouvrage d'Aymard de RIVALS, *De Allobrogibus libri novem* (Lyon, 1844), *liber primus*, fol. 47-51, *Arausia*.
3. *Collection Dupuy, n. 461*, *Inscriptiones antiquae*. Cf. *Antiquités de Provence et de Nîmes*, fol. 112-115, description de l'arc, avec dessins de moulures (inscriptions des boucliers, fol. 113' et 114').
4. *Lat. 16.930*, SÉGUIER, p. 976-977 (arc, inscr. des boucliers).
5. *Lat. 8967*, SUARÈS, p. 637 (i. taurob.) et 629 (inscr. du duumvir).
- 5 bis. *Fr. 8649*, ANNE DE RULMAN, *Antiquités du Languedoc*, récit XX : *De la Principauté d'Orange* (fol. 270 v. à 276).

ARCHIVES DE LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES.

6. DAUMET, Plans du théâtre d'Orange.

MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (SEINE-ET-OISE).

7. *Registre d'entrée, objets provenant d'Orange ou des environs*. MORTILLET (G. de), 1868 : n^{os} 8332-8345, 9050-9077, 9293-9348, 9499-9596.

1. Ministère de l'Instruction publique, *Catalogue des manuscrits des Bibliothèques publiques*. Paris, Plon et Nourrit, 8^e ; Départements : Aix (Albanès), t. XVI (1894) ; — Angers (A. Molinier), t. XXXI (1898) ; — Avignon, t. XXVII-XXIXⁿ (1894, 1895, 1897, 1901) ; supplément (Ul. Robert, 1902) ; — Carpentras (L. Duhamel), t. XXXIV et XXXVIⁿ (1901 et 1902) ; — Grenoble (P. Fournier, E. Maignien, A. Prudhomme), t. VII (1889) ; — Lille (H. Rigaux), t. XXVI (1897) ; — Marseille (Albanès), t. XV (1892) ; — Nîmes (Simon), t. XIII (1904) ; — Vitry-le-François (Hérelle), t. XIII (1891).

REINACH (Salomon), 1889 : n. 31.673-31.714.

1894 : n. 33.262 (inscr. cadastrale).

8. CREULY (Général), *Carnets de voyage* ; cf. carnet 13 (i. du musée Calvet, notes prises du 13 au 23 sept. 1863).

Bibliothèque de M. Espérandieu, à CLAMART (Seine).

9. ALLMER, *notes*, 7 vol. (2 in-fol., 5 in-8°).

— *dessins*, 6 vol. in-fol.

Cf. le volume intitulé *Lettres à Allmer, Vaucluse* (lettres adressées notamment par ESTÈVE, ROCHETIN et Fernand SAUVÉ).

AIX (10-13).

10. N. 735. Recueil de pièces sur la Provence, 5 vol., t. III... « Dissertation sur l'arc-de-triomphe de la ville d'Orange, par Jean-Frédéric GUIR, 1721. »

11. N. 759 : « Rerum antiquarum et nobiliorum Provinciae liber secundus, corrigé par une autre main en primus », in quo de antiquo statu aut republica Massiliensium agitur. » Par le marquis de MÉJANES. XVIII^e siècle.

Le livre IV (p. 241 et suiv.) traite... des Voconces, des Cavares,... d'Orange, etc...

12. N. 782. « Mémoires pour l'histoire de Provence. » Deux volumes. Second vol., p. 525 : « De l'origine et ancienneté de la cité d'Orange, et des princes d'icelle. »

13. N. 931. « Pièces concernant l'histoire de la ville et principauté d'Orange. » XVII^e et XVIII^e siècles.

1^o « Description des antiquitez de la ville et cité d'Orange, par C. ESCOFFIER, 2^e éd. Carpentras, 1702 ». Imprimé. — 26 p.

2^o « Les antiquitez de la ville et cité d'Orange. Reveu et corrige. A. Orange. Edit. RABAN, MDCLXXXI ». Imprimé. — 12 feuillets

ANGERS (14).

14. N. 1279 (Notes, lettres et dessins concernant divers monuments de la France ; n. 66). Théâtre d'Orange, rapport au préfet de Vaucluse du 10 mars 1828.

AVIGNON (15-31).

15. N. 3149, fol. 240 : Papiers de La Pise, historien de la ville d'Orange. « De l'origine et antiquité de la cité d'Orange et des princes d'icelle. » XVII^e siècle.

16. N. 2477, fol. 189. « Sommaire memoire de l'antiquité de la ville d'*Oranges*, et princes d'ycelle. » xvi^e s.
17. N. 1616, fol. 124 v^o. « Le Caducée françois sur la ville d'Avignon, comté Venaissin et principauté d'*Orange*, par M. Esprit SABATIER, du lieu d'Oppède. » Copie du *Caducée françois*, imprimée à Avignon, en 1662 [par George Bramereau]. xviii^e s.
18. N. 1813. « Description des antiquitez de la ville et cité d'*Orange*, par M. C. E., P[rêtre], C[hanoine] en l'église cathédrale. A Orange, par Claude Marchy, imprimeur et libraire... 1700. »
19. N. 1814 : Autre exemplaire du ms. précédent.
20. N. 2000, f. 126 v^o : Jos.-Louis-Dom. DE CAMBIS, m^{is} DE VELLERON : « Remarques sur l'arc de triomphe d'*Orange* et sur d'autres monuments. » xviii^e siècle [Cf. *Mercur de France*, mars-avril 1730].
21. N. 2437, fol. 4 : Id. que n. 17. — Des fiches manuscrites, donnant l'analyse des documents et l'indication des sources, remplacent ceux qui n'ont pu trouver place dans le recueil. xviii^e s.
22. N. 2802, fol. 132 : Id.
23. N. 3188, fol. 13 : Id. Copie de BRUN, médecin d'Avignon, dans son Journal. xviii^e s.
24. N. 2395 (t. XVII), fol. 1. Notice du même ouvrage. xviii^e s.
25. N. 2387, fol. 7 : « Cartes, plans et vues de la ville d'Avignon et de son diocèse, du comté Venaissin et de la principauté d'*Orange*. » xviii^e siècle.
26. N. 2348 OEuvres autographes de CALVET. 6 vol. (2344-2349), fol. 65 : Note sur un bas-relief découvert près d'*Orange* en 1799.
27. N. 1508, p. 59 : Inscriptions antiques copiées par CALVET et provenant... d'*Orange*... et de *Camaret*.
28. N. 1540, page 6[-11] : Analyse du livre de Louis de LAINCEL sur Avignon, le Comtat et la principauté d'*Orange*. Abbé PONCHON. xix^e siècle.
29. N. 3147 : Recueil des notes de M. REQUIEN [Esprit R., admin. du Mus. Calvet] sur l'archéologie, l'histoire et surtout la numismatique d'Avignon, du Comtat, de la principauté d'*Orange*, de la Provence. xix^e siècle.
30. N. 2502 : Statistique monumentale du département de Vaucluse, notes et rapports de V. CHAMBAUD [anc. conserv. du Musée Calvet]. 1872.
 Fol. 17 : « Théâtre d'*Orange* et autres monuments antiques. »
 Fol. 27 : « Notes des dessins de M. CHAIX », d'après les mêmes antiques.
 Fol. 371 : Arcs de triomphe du département.
 Fol. 381 : Monuments de Cavaillon, Avignon et *Orange*.
 Fol. 398 : Théâtre d'*Orange*.

- Fol. 401 : Arc de triomphe d'*Orange*. Notes et croquis de M. D'ALLENAND, architecte. XVIII-XIX^e siècles.
31. N. 3891 : « Journal de la Révolution de 1789 dans le Comtat-Venaissin et en France. Notes recueillies et classées par Henri B'ouvert d'Avignon ». Années 1891 et 1897. » Tome I-V.
T. I, p. 421. « Arc de triomphe d'*Orange* », par MAGNY, d'après CHANSTRON (dessin).
- 31bis. A. BISON — *Inventaire du Musée Calvet*.
B. — *Registres d'entrée du Musée Calvet*, 5 vol. (v. Espérandieu, M. C., p. 250).

CARPENTRAS (32-36).

32. N. 2117 : Recueil de pièces sur « l'arc antique d'*Orange* » et les « théâtres antiques d'*Orange* et d'Arles » par Aug. CARISTIE.
Fol. 1-11 : Rapport au ministre, signé par Caristie, 29 nov. 1838.
Fol. 15-24 : Plans généraux et de détail, avec cotes et vues au lavis d'aquarelle, exécutés par Caristie.
Fol. 25 : Tableau de recettes et dépenses dressé pour le « déblaiement du théâtre antique de la ville d'*Orange* », 1837.
Fol. 27 : « État des maisons à acheter pour l'entier déblaiement du théâtre antique de la ville d'*Orange*. » 1837.
33. N. 1863 : PEIRESC ?.
Fol. 30 : « Remarques des antiquités d'*Orange*. » Notice anonyme, datée de 1634, sur la ville et ses antiquités, depuis son origine jusqu'en 1571.
34. N. 1231 : Mélanges historiques : « L'inscription de l'arc de triomphe d'*Orange* », par M. HERBERT, professeur de rhétorique imprimé sous ce titre, à Paris, en 1862.
35. N. 2114 : Recueil de pièces ayant trait à des études archéologiques sur l'arc de triomphe d'*Orange* et à des artistes vauclusiens pour la plupart.
Fol. 1-40. : Vingt-huit lettres de divers à HERBERT, prof. de rhét. au lycée du Puy, 1861-1864. A signaler celles du chanoine BONIFAY, de CHARRAL, d'ERN. DESJARDINS, du P. GARRUCCI, de LAGIER, MONESTIER, A. PELET, RICHARD, ROUMANILLE, ROURE et TRAVERS : il y est question de l'ouvrage d'Herbert « Inscriptions de l'arc de triomphe d'*Orange* » ; du système d'alphabet basé sur les trous à crampons employés pour fixer les lettres de bronze des monuments antiques ; d'observations critiques et de la discussion de certaines des appréciations d'Herbert. On y trouve deux lettres signées, l'une par le maréchal VAILLANT, l'autre par le ministre ROULAND, le remerciant de l'envoi d'un exemplaire de son ouvrage.

Fol. 41-91 ; Trente-trois lettres d'HERBERT à BARJAVEL, et de ce dernier à Herbert : il est question surtout des travaux d'Herbert sur l'inscription de l'arc d'*Orange*, des colonies romaines ; on y lit l'explication de passages de l'appendice de l'ouvrage d'Herbert, dans lesquels il attaque certaines personnalités sous des pseudonymes. 1861-1865. Cf. Herbert, *Inscription de l'arc de triomphe d'Orange* (1862).

36. N. 2083. : Lettre adressée à Jules Laurens par... C. FORMIGÉ (archéologie et architecture : théâtre d'*Orange*...)

GRENOBLE (37-38).

37. N. 1272 : « Extrait d'un livre écrit de la main de feu M. le chancelier de l'HOSPITAL. » — Cf. *Œuvres de Michel l'Hospital, chancelier de France*. Paris, 1828, in-8°, t. II, p. 265. xvii^e s.

Fol. 36 v^o : « *Orange* ».

38. N. 1133 : « Histoire abrégée des villes d'*Orange*, Nîmes, Noyon, Nanterre, Nantua, Nantes, Nancy. » xvii^e siècle.

MARSEILLE (39-40).

39. N. 1504-1509 : Œuvres de CALVET en 6 vol. (v. mss. d'Avignon).
40. N. 1296 : Monuments de France. Album formé par M. Pascal COSTE, architecte, et contenant ses dessins, plans et vues de monuments. De 1828 à 1876, 11 vol. *Vol. II* : Marseille, Avignon, *Orange*, Lyon, Strasbourg, Reims, Amiens, Beauvais, Rouen, Chartres, Paris. 1837. 116 pièces.

NÎMES (41-43).

41. N. 562 : « Plan géométrique du théâtre antique, bâti par les Romains, de la ville d'*Orange*, et des maisons qui ont été bâties dans son enceinte, dressé par Jérôme CALAMEL, géomètre et officier en retraite, le 4 juin 1821. Signé Calamel. » Donne le nom des propriétaires, au nombre de 113, qui possèdent des maisons dans et contre le théâtre ou le cirque. Au verso, plans de la maison d'Aug. Pelet.
42. N. 504 : Auguste PELET, Études archéologiques, A.-Q.
Q. Correspondance et rapports.
1^{re} 99 lettres adressées à Pelet. N^o 83 : plan au-dessus de l'attique de l'arc de triomphe d'*Orange*.
43. N. 563 : Aug. PELET. Dessin des trous de l'inscription de l'arc d'*Orange*.

ORANGE (44).

44. *Cadastre de la commune d'Orange*, à l'Hôtel de Ville. 2 vol. grand in-fol.

VITRY-LE-FRANÇOIS (45).

45. N. 136. 1^o Papiers de P. HERBERT, professeur au lycée d'Avignon. XIX^e siècle. — 2^o Restitution de l'inscription de l'arc de triomphe d'Orange. Autographie.

LILLE (46).

46. Bibliothèque de la Ville, mss. n^{os} 12-14. LETBERT, abbé de Saint-Ruf, à Avignon : *Flores palmorum*, mss. cités par Lebeuf. — XII^e siècle.

ROME (47-48).

47. *Cod. Vaticanus 9141*, fol. 20. SUARÈS.
48. *Cod. Barberinus*, XXX, 182, f. 31. SUARÈS.

MODÈNE (49).

49. BIMARD LA BASTIE. Copies d'inscriptions envoyées à MURATORI pour la composition de son *Novus thesaurus veterum inscriptionum* (Milan, 1739-1742, 6 vol. in-fol.).
-

CHAPITRE PREMIER

L'ARC

Au nord de la ville, à 365 mètres du pont de la Meyne appelé pont de Langes, sur un terre-plein gazonné qu'entoure la route nationale n° 7, qui va de Paris à Antibes, se dresse l'arc d'Orange, restauré par l'architecte Auguste Caristie. Il y a juste un siècle, quand Caristie, en 1807, vint pour la première fois à Orange, l'arc était « encore encombré, sur une hauteur de 4 ou 5 mètres, par les matériaux et débris provenant de la démolition d'ouvrages de défense établis par Raymond des Baux, dans le XIII^e siècle, à tel point qu'à peine pouvait-on passer sous les petites arcades ¹. »

Cette phrase nous fait comprendre pourquoi ce monument, si endommagé pourtant, a été conservé, en dépit du peu d'intérêt qu'il devait offrir au Moyen-âge et malgré la rareté des carrières de pierre à bâtir dans la région d'Orange². Gasparin, qui est, de tous les historiens d'Orange, le plus sagace et le mieux informé, nous apprend que Raymond des Baux comprit l'arc dans un château fort « en l'entourant de murailles et pratiquant son logement dans l'intérieur même de l'édifice. Ce prince fit gratter les sculptures de l'arc oriental dont il avait fait un salon, et nous n'osons lui reprocher cette perte, puisque nous lui devons la conservation du reste du monument, qui, à la faveur de cette nouvelle destination, a bravé les injures des temps et celles de l'ignorance ³. » La construction médiévale,

1. CARISTIE, *Monuments antiques à Orange*, 1836, p. iv.

2. On sait qu'au XVII^e siècle une illustre famille Florentine, celle des Barberini, se procura des pierres de taille pour son palais en démolissant le Colisée.

3. *Op. cit.*, p. 31.

qu'avec le pathos caractéristique de son époque signalait Gasparin, se retrouve en effet dans les gravures de La Pise, d'une très douteuse exactitude, mais d'une importante valeur documentaire pour l'histoire de l'arc au xvn^e siècle¹.

Ce n'était d'ailleurs qu'une partie des tribulations que devait subir le vénérable monument. Il a longtemps appartenu « à la noble Compagnie de MM. les Arbalétriers de la ville » ; contre une redevance annuelle, ils avaient la jouissance, « par emphytéose perpétuelle », de l'arc et de ses revenus, c'est-à-dire des « quelques parcelles de terrain du pourtour » ; ils étaient chargés des réparations, et surtout « ils y tiraient l'*oiseau*² ». Nous

1. LA PISE, gravures des pages 23, 25, 26, 27 ; la gravure de la page 25 porte la date de 1617.

2. BASTET, p. 268. — Bastet nous avertit (p. 269) qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre les arbalétriers avec les arquebusiers : « Ces deux compagnies, dit-il, s'étaient en quelque sorte partagé les monuments romains encore debout, pour y célébrer leurs jeux : la première, avec l'arbalète, à l'Arc ; l'autre, avec l'arquebuse, au mur du *postcenium* du théâtre, l'oiseau étant perché au haut d'un mât. C'est par erreur que F. Artaud a écrit qu'à l'arbalète avait succédé l'arquebuse, et que le tir de celle-ci avait lieu, comme pour l'autre, à l'arc triomphal ; d'où ses dégradations. »

Le dernier roi fut messire Guillaume Roure, en 1785 (BASTET, p. 235).

La ville engagea en avril 1376, pour remédier à l'insuffisance de la garde bourgeoise, quarante arbalétriers qui ont peut-être, suppose Bastet (p. 233), formé le noyau des compagnies de l'Oiseau.

MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, t. II, p. 138-139, 1807 :

« Au côté oriental [de l'arc], dont la partie supérieure est entièrement restaurée, on lit cette inscription :

DV REGNE
DE M.MVRE,
ROY.
EN
1706.

« Elle rappelle que le corps des arbalétriers d'Orange contribua en 1706 à la réparation de l'arc de triomphe. Le sieur Mure ou de Mure était alors *roi des arbalétriers*. Les comtes de Provence et les dauphins avaient, dès le xiii^e siècle, créé ou permis d'établir, dans toutes les villes de leurs états, un corps de tireurs d'arc (on appelait aussi l'arc *arbalète*) ; ils prétendaient, par ces institutions, former leurs sujets à la guerre et les rendre plus adroits. Les arbalétriers nommaient un roi un des dimanches après Pâques : celui qui, au jour marqué, tuait un oiseau placé à une certaine distance, était déclaré *roi*. Cet oiseau était, ou réellement ou en peinture, un *perroquet*, et plus anciennement une *pie* ; on appelait alors le perroquet *pape gay*, c'est-à-dire *père gai* ou *bavard*. Le roi était comme le colonel de la troupe : il présidait aux exercices ; il menait la compagnie à

savons d'ailleurs qu'en 1722, lors de la restauration de l'arc par la Compagnie, le roi de l'oiseau s'appelait Mure ; une plaque de marbre portant le nom de *M. Mure, roi*, a figuré sur la face occidentale jusqu'en 1828 ¹.

Dès lors on comprend l'origine des nombreuses dégradations dont l'arc a souffert ; la pluie et le vent ne l'auraient jamais, à eux seuls, mis en aussi mauvais état.

Une autre raison qu'il ne faut pas oublier d'incriminer, est la nature des pierres employées. Celles-ci proviennent soit de Sérignan, commune du canton d'Orange, soit de Baume-de-Transit, commune de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), près de Suze-la-Rousse ; ces blocs, dit Artaud dont les moindres détails témoignent d'une très sûre information ², « offrent une infinité de coquillages qui se décomposent à l'humidité ». Artaud mentionne aussi l'emploi de pierres tirées, aux environs immédiats d'Orange, en un endroit appelé Trou-de-Cordan, ainsi qu'à Courthézon ; mais ces dernières « se dénaturent avec le temps et forment un sable chargé de nitre mêlé avec des parties dures, comme on en voit dans le petit pouding ». Enfin, les carrières de Beaumont-d'Orange ont pu également être mises à contribution pour fournir à l'arc des matériaux ; elles étaient exploitées du temps des Romains, et Madame Veuve Raspail,

la procession de la Fête-Dieu, et à celle que l'on faisait la veille de la Saint-Jean pour allumer solennellement un feu de joie ; il jouissait de quelques privilèges sur les entrées des denrées, et de l'exemption de logement des gens de guerre : il avait un habit distingué et galonné, et beaucoup de plumes sur son bonnet ou chapeau. On appelait la marche des arbalétriers la *Bravade*. Le roi de la Bravade, ou des arbalétriers, ne l'était que pour un an. Il existe encore un règlement donné par Charles I^{er} d'Anjou à la compagnie des arbalétriers ou de l'arquebuse d'Aix. Ces compagnies ont subsisté dans quelques villes jusqu'à la Révolution. Celle d'Aix ne se montrait plus, dans les derniers temps, que la veille de la Saint-Jean ; on appelait son chef le *roi de la Saint-Jean ou de la Bravade*. Jusque dans le xvi^e siècle, cette compagnie était armée d'arcs et de piques ; par la suite elle se servit de mousquets. Dans toute la journée de la veille de la Saint-Jean, 23 juin, elle parcourait les rues d'Aix, et le jour elle accompagnait le Parlement à la marche qui avait lieu pour aller allumer solennellement un feu de joie à la place des Prêcheurs devant le palais, et un autre devant l'église Saint-Jean. Elle tirait, ce jour-là, plusieurs milliers de coups de fusil. La Bravade, ou la compagnie des arquebusiers, autrement dite des arbalétriers, avait subsisté à Orange plus longtemps qu'ailleurs. »

1. ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, p. 189, n. 1.

2. ARTAUD, *Arc d'Orange*, p. 28.

qui possède des carrières à Beaumont, y a découvert récemment plusieurs monuments romains importants ¹.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les différentes pierres employées à la construction de l'arc ont un aspect crayeux, presque spongieux ; elles ont l'air de s'effriter assez facilement ; on peut, par endroits, y pratiquer des entailles : des enfants du pays et des touristes peu scrupuleux s'amusez parfois à tracer des simulacres d'inscriptions ou de dessins.

Enfin le mistral sur la face septentrionale, et surtout l'influence saline du midi et l'ardeur du soleil sur la face méridionale, ont achevé d'endommager sérieusement les sculptures.

C'est en 1721 qu'eut lieu la première restauration. Le prince Louis-François de Conti, trente-cinquième prince et dernier souverain de la Principauté, fit mettre à bas la tour de Raymond des Baux et une partie du massif qui entourait l'arc ². En 1722 la Compagnie des Arbalétriers consolida la face occidentale et quelques parties adjacentes des façades du nord et du midi. D'autres réparations furent faites en 1780 : pour consolider l'édifice, on rétablit, sur la face méridionale, la colonne qui est à gauche de la grande arcade.

Mais c'est seulement en 1811 que l'arc fut dégagé. Le sous-préfet de cette époque, le baron de Stassart ³, par l'intérêt qu'il prit aux antiquités et par le zèle avec lequel il les protégea, contribua beaucoup à préparer la restauration qui devait illustrer Auguste Caristie. Lors du redressement de la route de Paris à Antibes, la base de l'arc fut entièrement déblayée par suite des travaux effectués entre la sortie de la ville et le pont de l'Eygues ⁴ ; sur la proposition de P.-J.-M. Caristie ⁵, Ingénieur des Ponts et Chaussées, frère de l'architecte, la route, au lieu

1. Ils ont été étudiés par M. Espérandieu.

2. CARISTIE, p. 5.

3. Goswin, baron de Stassart, né en Belgique vers 1780 ; sous-préfet d'Orange en 1809 et 1810 ; préfet de Vaucluse du 12 février au 13 décembre 1810. — Voir BARJAVEL, t. I, p. 424-425.

4. Cassini écrit *Aigues*, et beaucoup de cartes écrivent *Eigues* ; Caristie et M. Espérandieu, *Aigues* ; la carte de l'État-major, *Aygues*. L'orthographe du pays est *Eygues*. Des nombreux noms anciens de cette rivière il faut retenir l'*Araïs*, dont une étymologie fantaisiste, assez répandue, a voulu faire dériver *Arausio*.

5. Voy. CARISTIE, pl. III, II, b et c.

de passer à l'ouest de l'arc, fut divisée en deux embranchements circulaires, et l'arc fut placé au milieu d'un rond-point de 57 mètres¹.

Il faut rattacher à cette époque la description que Gasparin nous a laissée de l'arc² : « Vu de face, l'arc de triomphe se présente comme un édifice carré, percé de trois arcades, les deux latérales plus petites, et soutenu par quatre colonnes corinthiennes cannelées. Au-dessus de la corniche qui surmonte l'attique... règne un nouveau stylobate, égal en hauteur à peu près au quart de la hauteur totale du monument. C'est sur ce stylobate que sont gravées les grandes batailles et plusieurs autres attributs. » Gasparin éprouvait d'ailleurs, à mon sens, une impression très juste au point de vue artistique lorsqu'il ajoutait : « Cette conception produit deux effets différents... : elle relève admirablement tout l'édifice et lui donne une forme élégante que n'ont pas ordinairement les arcs de triomphe, mais elle en écrase les portes. »

C'est ici qu'on doit rapporter un fait qui, peu important tout d'abord, a donné naissance, dans la suite, à de nombreuses discussions, ou plutôt les a renouvelées et leur a imprimé une vigueur nouvelle : lors du déblaiement de l'arc, un artiste qui prenait des croquis pour l'ouvrage de Gasparin trouva, au bas de la façade septentrionale, « une L capitale en bronze³ ». Nous reparlerons, à la fin du chapitre⁴, de cet incident fécond.

Mais des réparations plus graves s'imposaient. Le gouvernement résolut alors de faire pour Orange ce qu'il avait fait pour Nîmes. C'est ainsi qu'en 1824 Caristie fut chargé par le Ministère de l'Intérieur « de constater l'état de l'arc de triomphe à Orange, et d'étudier les moyens à employer pour donner aux travaux de consolidation un caractère de solidité en harmonie avec le style du monument⁵. » Le 21 juillet 1825, le ministre approuvait le projet de Caristie, et Prosper Renaux, architecte du département de Vaucluse, en dirigea l'exécution avec beaucoup de conscience et d'habileté.

1. BASTET, p. 270.

2. GASPARIN, p. 31-32.

3. *Ibid.*, p. 40.

4. *Ibid.*, p. 53.

5. CARISTIE, *op. laud.*, p. iv.

Les mesures principales de l'arc sont, d'après Caristie : longueur, 19^m48 sur 8^m50 de profondeur, mesurés sur le nu du stylobate ; hauteur, 18^m80 ; hauteur de la grande arcade, 8^m50 ; ouverture, 5 m. ; hauteur des petites arcades, 6^m38 ; ouverture, 2^m98.

Bastet donne des chiffres pris à peu près vers la même époque par M. Abeillon fils, à l'aide du graphomètre, par une ouverture de 45 degrés ¹ : piédestal, 2^m032 ; astragale des colonnes, 9^m182 ; architrave (sommet), 10^m600 ; corniche de l'attique, 11^m600 ; attique, 14^m450 ; hauteur totale au milieu, 19^m200 ; hauteur totale sur les côtés, 18^m250.

De Caristie jusqu'à nos jours, nulle modification n'a été apportée à l'arc ; d'après Caristie, Artaud et M. Espérandieu d'une part, et mes souvenirs personnels, d'autre part, j'essaierai de donner du monument une description exacte, évitant le moindre commentaire ; puis j'exposerai les hypothèses diverses qui ont tenté d'arracher son secret au monument.

..

Contrairement à l'ordre habituellement suivi, je commencerai par la face méridionale, qui se présente au voyageur venant de la ville ; j'étudierai ensuite la face orientale, puis la face septentrionale, et terminerai par la face occidentale.

L'aspect du monument est un carré ; il est soutenu par quatre colonnes corinthiennes ; les deux du milieu déparent les trois arceaux. Sur la gravure que donne Caristie de la face méridionale avant les travaux de consolidation ², on remarque « des lézardes, des disjonctions et l'ouverture pratiquée pour des constructions adossées à cette élévation, avoir accès dans l'attique, où était une grande salle d'armes, par suite de la suppression des murs de refend. »

» Toutes les corniches qui décoraient cette façade ont été détruites aux trois quarts de leur saillie.

» La colonne à gauche de la grande arcade est une réparation exécutée en 1780, ainsi que les piédroits et l'arc doubleau de la

1. P. 270. — L'ouvrage de Bastet et celui de Caristie portent tous deux la date de 1856, mais la partie archéologique de l'*Histoire d'Orange* avait déjà paru séparément en 1840.

2. Pl. VI, fig. 2.

etite arcade à gauche, partie des piédroits des grande et petite arcades à droite. »

On remarque, suivant Caristie, sur la partie gauche de cette face, des constructions du XVIII^e siècle.

Dans la scène que figure l'attique, je compte¹ vingt-six personnages et dix chevaux. C'est un combat de Gaulois et de Romains. Au costume des cavaliers, on reconnaît des Romains ; ils occupent le second plan ; ils ont un casque, une longue tunique ressemblant à une cotte de maille ; ils se servent d'une épée large et courte et d'un bouclier ; un seul porte sa barbe².

Au premier plan sont les Gaulois ; ils combattent à pied, ils sont nus ou couverts du *sagum* ; quelques-uns ont un casque, celui-ci est surmonté de deux cornes semblables à des cornes de bélier ; la plupart portent la barbe ; on voit pourtant, au milieu, un tout jeune guerrier imberbe ; sa tête renversée laisse pendre une longue chevelure.

Le petit autel placé à gauche de l'attique a été restauré ; il ne comporte aucun bas-relief. Celui de droite représente un buste de femme qui a donné lieu à des interprétations tantôt possibles, tantôt ridicules ; au-dessus et autour de la tête flotte une draperie ; l'avant-bras droit est appuyé horizontalement ; la main gauche soutient le visage.

Entre les deux corniches et en dessous de ce buste, apparaissent, opposés l'un à l'autre, deux avants de galère dont l'un ressemble fort à celui qui précède la Victoire de Samothrace ; une proue, avec un œil à l'avant³ ; deux tridents, celui de droite avec une branche cassée ; entre eux deux un aplustre et une sorte de soc de charrue, qui est comme l'éperon d'un navire de guerre.

A gauche, faisant pendant à ce bas-relief, on aperçoit un bel avant de navire brisé ; au second plan, la proue d'un autre navire venant en sens inverse.

Au-dessus de l'arc oriental, des armes de toute sorte, — des

1. D'après le dessin de CARISTIE, pl. XXI, VI ; il est reproduit dans ESPÉRANDIEU, p. 194.

2. ESPÉRANDIEU, p. 193, 2^e figure.

3. Caristie figure une tête, mais, même de près et avec une bonne jumelle, je n'ai pu distinguer de tête ; il y a seulement un œil. Caristie d'ailleurs, malgré son habileté, ajoute souvent à ce qu'il voit, et c'est le seul reproche qu'on puisse lui adresser.

armes et vêtements ennemis, — se présentent dans les dispositions les plus variées : cinq faisceaux de lances, huit casques, trois draperies(?) ; on voit même deux têtes décapitées, l'une imberbe et chauve, l'autre chevelue et barbue. Mais ce qui fait de ce bas-relief, ainsi que des deux autres de la face Nord, un morceau unique, c'est la présence de sept inscriptions qui ornent six boucliers ; elles sont inscrites dans des cartouches terminés à gauche et à droite par une queue d'aronde, et l'inscription, trois fois sur cinq, est interrompue par une lance, une draperie, ou un espace laissé en blanc.

Pour MA//RIO et AV//OT, il n'y a aucune difficulté de lecture possible, de même pour SACROVIr, bien que l'inscription soit à demi effacée et que les première et dernière lettres se devinent plutôt qu'elles ne se voient ; mais le nom est connu : aucun doute non plus. Les autres inscriptions sont plus incertaines : S/////FE est incomplet sûrement à droite, puisque le cartouche n'est pas fini et semble tourner, peut-être même à gauche ; il serait facile de supposer *fe[cit]* ou *fe[cer(unt)]*, mais si d'autre part, comme l'ont supposé plusieurs savants¹, *auot* est l'équivalent de *fecit*, que penser de cette inscription bilingue ?

Pour *Boudillus*, qui semble une leçon indiscutable, je ferai plusieurs réserves ; ...VD//ILLVS est certain, mais à ne voir que la seconde partie de la lettre qui précède, on dirait tantôt une R, tantôt un A, plutôt qu'un O ; tantôt on croirait lire ...AVD//ILLVS, et tantôt un nom comme BARVD//ILLVS ; le cartouche, terminé à droite en queue d'aronde, est brisé net à gauche et laisse sur le bouclier la place de trois lettres. Mais *Boudillus* est un nom gaulois connu².

Le mot DACVRD... donne lieu aux mêmes incertitudes ; la

1. M. Héron de Villefosse, le premier, a émis cette hypothèse à propos d'une statuette en terre blanche trouvée en 1888 à Caudebec-lez-Elbeuf, et portant l'inscription : *Rextugenos Sullias auot* (cf. *Revue archéologique*, 1888, I, p. 155-159) ; M. d'Arbois de Jubainville a repris la même opinion dans le volume publié à l'occasion du centenaire de la *Société des anti-quaires*, p. 15-16.

2. Voy. HOLDER et THESAURUS (*Bibliogr.*). — Je ne fais ces citations qu'à titre d'indications ; il va sans dire que j'en ai pris connaissance après avoir relevé les inscriptions, et non avant, pour que ma mémoire n'influence pas une lecture incertaine.

queue d'aronde est très visible à gauche, le D nous fournit donc le commencement du mot, mais on devine plutôt qu'on ne voit, à droite, un fragment de lettre qui semble être un O ou un S. Si c'est *Dacurdo*, forme la plus communément adoptée, nous avons un O qui n'est pas fermé à gauche. Si l'on prend cette lettre pour une S, ce qui me paraît plus plausible, il faut admettre, entre cette lettre et le D qui précède, une voyelle I ou V; il y a en effet entre ces deux lettres l'espace d'une lettre étroite, et l'on voit une ligne qui peut passer à volonté pour un I légèrement incliné de droite à gauche, ou pour un V très étroit dont seul le jambage de droite apparaît; la leçon *Dacurdis* étant impossible, *Dacurdus* semble très probable: j'ajouterai en faveur de cette dernière leçon que dans ...VDILLVS on ne voit du dernier V que le jambage de droite. La question d'éclairage est d'une importance considérable pour obtenir une lecture exacte de ces inscriptions à demi effacées.

Enfin, à droite de ...VDILLVS, un bouclier détruit porte deux lettres d'une inscription, probablement AV; le V est assez visible mais de l'A on ne voit que le jambage de gauche sans trace de haste transversale.

Le côté Sud-Est, qui fait face au Collège de la ville, est la partie la mieux conservée, nous avons vu pour quelles raisons: c'est aussi la moins restaurée. L'attique supérieur n'a pas été remanié, et, pour le reste, Caristie s'est borné à substituer des assises en pierre de taille à la partie en maçonnerie à l'angle droit du deuxième attique.

A droite et à gauche du fronton, les tympans sont ornés de figures non de sirènes, mais de tritons¹; celui du fronton, « dans un renforcement semi-circulaire encadré d'une archivolt dont le plafond est orné d'étoiles », présente une tête entourée de rayons, figurant évidemment le Soleil: d'où l'on suppose que la femme figurée de l'autre côté pourrait bien être la Lune. Des cornes d'abondance sont aux angles du fronton, celle de gauche est la mieux conservée; sur la frise, qui représente des scènes de combat, on voit encore onze personnages.

Enfin, entre les quatre colonnes, se dressent trois trophées, composés d'armures et d'enseignes; au bas de chacun sont atta-

1. ARTAUD, p. 34.

chés deux prisonniers ; leur état de conservation et la hauteur moyenne où ils sont placés permettent de les étudier à loisir et de détailler les traits de la physionomie des personnages.

Chaque groupe semble représenter un homme et une femme (du moins aux deux trophées de gauche et du milieu), les mains derrière le dos liées à un tronc d'arbre, auquel, suivant Caristie, sont suspendus une cuirasse et un casque : l'état des bas-reliefs ne m'a pas permis de reconnaître ce dernier détail.

Chaque trophée comprend une cuirasse et un casque, deux boucliers, des trompes, des faisceaux de lances ; celui de droite et celui de gauche ont en outre chacun une enseigne figurée par un sanglier porté au sommet d'une lance, et celui du milieu, un *uexillum*, étendard flottant dont l'image est très importante.



La façade septentrionale, chef-d'œuvre de restauration, est celle qui a donné lieu au plus grand nombre de gravures, de descriptions et de commentaires. Malgré les ravages causés par le mistral, elle est moins dégradée que la façade méridionale et présente, sous un meilleur aspect, les mêmes dispositions en colonnes, bas-reliefs, corniches, attique, etc..

Avant sa consolidation, on y rencontrait « des disjonctions, des lézardes à droite et à gauche de la grande arcade, au-dessus des petites arcades et dans les parties supérieures du monument ; » cet état résultait du poids de la tour dont il avait été surchargé. La construction, puis la démolition du massif en maçonnerie qui enveloppait l'arc, et dont un reste se voyait près de l'imposte, à gauche de la grande arcade, avaient causé de graves mutilations au-dessus de la naissance des arceaux. Sur le tympan du fronton, et à droite et à gauche, sur les parties du premier attique, sur les tympans de la grande arcade, se voient encore des trous ; nous dirons plus loin l'importance qu'on leur a attribuée dans la fixation hypothétique de l'âge du monument.

Vingt-six personnages et douze chevaux sont représentés sur l'attique en forme de stylobate ; l'exécution et le dessin de cette

sculpture passent généralement pour inférieurs ¹ à ceux de la face méridionale.

La disposition est la même que pour la bataille de la face méridionale, les Gaulois au premier plan, les Romains au second ; il semble qu'il y ait des cavaliers de deux partis, et les Romains ont plus de boucliers que sur l'autre façade. Les armes et les vêtements sont les mêmes ; Pelet remarque avec justesse « une sorte d'arme ressemblant à une équerre de maçon dont un côté serait plus long que l'autre ». Il n'apparaît plus rien sur le retour occidental, mais on aperçoit encore, sur le retour opposé, les restes d'un cavalier ; son cheval foule aux pieds un ennemi. L'on ne peut que vanter l'heureuse composition et le mouvement des personnages du combat.

Le bas-relief à gauche de la bataille représente les instruments de sacrifice, l'aspergile, le *praefericulum*, la patère, le *simpulum* et le *lituus* ; il offre l'aspect d'une évidente restauration qui paraît fantaisiste ; mais Caristie le fait figurer sur une gravure de la face Nord avant sa restauration ².

Sous les deux épaules sont figurés des attributs de marine : on distingue notamment, à gauche, deux avants de navires, deux proues, trois aplustres, deux ancres, un trident, des rames, un éperon, un *uxillum* et, à droite, un mât avec des cordages, deux ancres, une proue, un trident, un éperon.

Le trophée qui surmonte le petit arc de gauche présente treize boucliers : trois d'entre eux ont les inscriptions ...OSRE, SA//VS, BE//VE ; la dernière est certaine, les deux autres sont très embarrassantes. Devant ...OSRE, qui est en excellents caractères, on voit le jambage de droite d'un V /, plutôt qu'un C. lettre supposée par plusieurs auteurs, notamment par les rédacteurs du *Corpus* latin. Quant à l'autre inscription, elle a d'abord contre elle d'avoir été lue *Catulus*, surnom de Q. Lutatius, et d'avoir servi d'appui à l'hypothèse Ahenobarbus ; les lettres certaines de ce cartouche sont A, V et S ; devant l'A on reconnaît le haut d'un C (S), ou peut-être d'une F, mais entre le V et l'S, outre les deux traits verticaux qui séparent l'inscription, l'on distingue très bien une lettre semblable soit à un T

1. PELET, *France monumentale*, p. 782 ; ARTAUD, p. 15.

2. Pl. V, fig. II.

dont la barre n'existerait qu'un peu à droite et nullement à gauche, soit plutôt à un D ou une L ; de l'autre côté, avant le V, on remarque, m'a-t-il semblé, les deux extrémités d'un C, peut-être d'un G ; ce serait donc, en s'en tenant au C, non pas *Caius*, leçon déjà proposée, mais *Cadcus*, *Catcus* ou *Calcus*, noms qui ne ressemblent à rien ; au reste, on n'est nullement sûr que ces inscriptions nous sont parvenues telles qu'elles ont été gravées ; les ouvriers employés aux diverses restaurations ont très bien pu, en débayant et en nettoyant, laisser quelques traits que nous prenons pour des fragments de lettres : il se pourrait très bien qu'il y ait simplement *Caius*, et que l'A soit suivi d'un I, non d'un T. Mais, dans le doute, la leçon *Catus* a l'avantage de nous donner un nom gaulois que nous connaissons ¹.

On trouve encore sur ce trophée des *carnyces*, des sangliers, des faisceaux de lances, des draperies et des braies ; on compte six têtes coupées, auxquelles on peut comparer celles qui figurent sur un bas-relief de Saint-Bertrand de Comminges ² ; elles sont chauves ou semblent scalpées ; on distingue six casques, et trois d'entre eux portent très distinctement la rouelle, devenue, selon M. Gaidoz, un objet d'ornement ³.

Le trophée qui surmonte le petit arc de droite contient dix boucliers, des draperies, trois sangliers, des têtes coupées, des casques et des faisceaux de lances ; ces diverses images sont plus effacées que du côté gauche. Les inscriptions sont *Boduacus et uauue* ⁴ ; pour la première, le *b* affecte la forme d'un *d* et le *d* ressemble à un second *o* ; pour la seconde, très mutilée, la dernière lettre seule est bien nette, on voit comme un C avant, la barre de l'A et le jambage du milieu de l'N n'apparaissent pas ; mais ces deux lectures, presque uniformément adoptées, semblent les seules acceptables. On remarque au milieu de ce trophée, juste au-dessus de l'arceau, une sorte de tour crénelée ou la colonnade d'un temple ; cette figure n'a pas été expliquée.

Ce côté, quoique plus effacé, est d'une composition plus simple ; de plus, les dessins des boucliers ne ressemblent pas à ceux de l'autre trophée ; là, comme en plusieurs autres endroits, on est amené à reconnaître une main différente.

1. HOLDER, I, col. 861.

2. Cf. ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, t. II, n. 869.

3. *Revue archéologique*, loc. laud.

4. HOLDER, 17^e livr., col. 130.

L'élévation occidentale est la moins importante; presque entièrement refaite¹, elle présente, à gauche et entre deux colonnes, un trophée semblable à ceux de la face orientale et dominant un groupe de captifs. Au milieu se trouve une porte qui donne accès aux trois chambres de l'arc, et une inscription vante en un latin très moderne la libéralité du département de Vaucluse².

Les deux corniches sont aussi endommagées sur la face nord que sur la face méridionale. L'architrave de la face nord est complètement lisse et ne présente pas le moindre trou; celle de la face opposée, en très mauvais état, en offre un grand nombre. En divers endroits, et notamment au-dessus et au-dessous du fronton, de chaque côté, mais surtout à la face méridionale, on remarque de gros trous; on en voit également au-dessus du grand arc, au nord et au sud: ce sont très probablement les empreintes des crampons qui soutenaient des appliques de marbre ou de bronze.

..

Il était réservé à un monument aussi important, unique en Gaule, et l'un des plus curieux qu'ait à étudier l'archéologie romaine, de susciter les hypothèses les plus variées et les plus contradictoires. Après trois siècles de discussions, l'on en est encore réduit à se demander quelle opinion est rigoureusement certaine, et le plus sage parti que puisse adopter une critique avisée n'est point d'émettre à tout prix de nouvelles hypothèses, mais de rechercher les plus rationnelles et les mieux fondées.

Marius, Domitius Ahenobarbus, César, Auguste, Tibère, Hadrien, Marc Aurèle et Septime Sévère ont eu chacun les honneurs de l'arc, et les auteurs des diverses hypothèses qui le leur

1. Au début des travaux exécutés par Caristie, l'épaisseur de ce mur était plus que de 0^m 38.

2.

MVNIFICENTIA
COM·O·PROV
VALCLVSIANAE
SVBSIDIIS
REST
MDC CCXXVIII

attribuent ont fait appel à toutes les ressources de leur intelligence ou de leur fantaisie ; les uns ont soutenu leur opinion en s'appuyant sur des résultats précis, les autres avec un jugement sain mais sans fournir de preuves, d'autres enfin avec une naïveté ridicule qu'excuse à peine l'époque à laquelle ils écrivaient.

L'hypothèse d'après laquelle l'arc aurait été élevé en l'honneur de Marius, est la plus facile à réfuter. Elle ne laisse pas d'être la plus tenace¹ ; elle subsiste, malgré les dénégations des Orangeois² ; aujourd'hui encore la carte d'État-major elle-même³, les innombrables cartes postales illustrées, désignent le monument sous le nom d'*arc de Marius*. La survivance d'une tradition complètement discréditée, je ne dis point auprès des savants et des archéologues, mais auprès même des amateurs quelque peu lettrés, est chose que chacun peut constater. Je m'en suis rendu compte naguère, en avril 1907, dans une conversation avec un habitant de la campagne d'Orange, qui n'était pas un homme instruit : son témoignage importait d'autant plus pour la tradition. Cette survivance se constate sur un document publié et imprimé récemment : à la mairie d'Orange, au premier étage, on peut voir, sur un mur du vestibule, une carte agronomique publiée par la *Société d'agriculture de Vaucluse*⁴, avec le concours du Ministère de l'agriculture, du Conseil général et des Communes, dressée en juin 1902 : l'arc y est désigné sous le nom fatal d'« arc de Marius ».

L'opinion dont Thomas Platter⁵, Joseph de La Pise⁶, le Père

1. Du SOMMERARD, p. 389 : « Arc antique, dit de *Marius* » (1876) ; — DEZOBRY, *Rome au siècle d'Auguste*, t. IV, p. 286 (1847) ; — etc.

2. « Or donc toute l'histoire du Grand Marius et de sa Pythonisse Marthe est tellement tombée en discrédit chez les Orangeois qu'ils ne disent plus l'Arc de Marius, mais seulement l'Arc de Triomphe. » ARTAUD, *L'arc d'Orange*, p. 39 (publication posthume par J. Bastet en 1840).

3. Feuille 210, Orange S.-E. — Type 1889, révisée en 1891.

4. Par MM. Torcapel, géologue, ingénieur en retraite, et Zacharewicz, professeur départemental d'agriculture. — Échelle de 1 à 20.000.

Nul doute que cette carte ne soit dressée avec le plus grand soin et ne rende de précieux services à l'agriculture ; je signale simplement le fait parce qu'il indique d'une façon typique la survivance d'une tradition erronée.

5. *Félix et Thomas Platter à Montpellier* (1592-1599) ; publication de la *Société des bibliophiles de Montpellier*, 1892.

6. LA PISE, p. 22 (et corr., p. 914) : « On a fait eriger en mémoire de ce

Bonaventure¹, Escoffier² et Anne de Rulman³ ont été les acharnés partisans, profitait de trois circonstances : le mot MARIO que porte un des cartouches de la façade méridionale, la figure de cette femme accoudée que nous avons signalée, au petit autel de droite de la même façade, et l'emplacement du monument, élevé dans la province où le général romain avait été victorieux.

Ce dernier argument serait encore le moins mauvais des trois, car nous savons que les Romains élevaient parfois des monuments loin du théâtre de leurs triomphes, mais dans une province de civilisation aussi avancée que la Narbonnaise, comment admettre que pour une bataille gagnée à Aix, en 102 avant J.-C., sur les Teutons (je ne parle même pas de la victoire remportée à Verceil, en 101, sur les Cimbres), on ait élevé un monument à Orange, distante d'Aix de 97 kilomètres⁴ ?

Quant à Marthe de la Pythonisse, prophétesse syrienne qui assurait le succès à Marius en se mettant le doigt à l'oreille, c'est un exemple pittoresque de l'ampleur d'interprétation du bon La Pise, qui cite un texte de Plutarque et le complète à sa fantaisie. Ce bas-relief a d'ailleurs donné lieu aux interprétations

triomphe, un triomphe plus durable, qui après avoir combattu tant d'années triomphe aujourd'hui de plus de dix-sept siècles.

« C'est ce grand Arc Triomphal, duquel il faut parler que le peuple Romain fit édifier à l'honneur de ces deux grands Capitaines et Consuls Romains, Cajus Marius, et Catulus Luctatius; pour la représentation de ces deux mémorables victoires, en deux sanglantes batailles, sur trois grandes et puissantes armées, des Ambrons, des Theutons, et des Cimbres. »

1. BONAVENTURE, p. 141.

2. ESCOFFIER, *l. cit.*

3. RULMAN, Bibliothèque nationale, fonds français, n° 8649, fol. 275-276.

4. Tout ce que La Pise dit est inexact, même quand il veut devenir précis et fixer une date; il assigne pour date de la bataille d'Aix l'an 112 avant notre ère, dix ans trop tôt. « C'estoit l'advertissement [de choisir près d'Aix son champ de bataille] qu'il [Marius] avoit receu d'une femme Siriene nommée Marthe Pithonesse, laquelle il croyait avoir l'esprit de prophetie, quoy que veritablement elle fut une sorciere, qui luy avoit predit par Oracle des faux Dieux, que le lieu et le temps estoient propres pour obtenir la victoire. Ceste Marthe avoit esté envoyée à Marius par sa femme, pour luy predire le succès des batailles. Il la faisoit conduire quant et soy dans une litiere; avec grand honneur et reverence, et se conduisoit en ses sacrifices, selon qu'elle luy prescrivoit; la ou elle mesme se treuvoir somptueusement parée d'une robe de pourpre, fermée avec des boucles; et durant le sacrifice, elle tenoit en sa main une lance envelopée de banderoles, de festons, et de chapeaux de fleurs. » LA PISE, p. 20.

les plus diverses, et chaque auteur qui veut fixer l'âge du monument prend cette femme à témoin de son assertion : nous la verrons tour à tour représenter Vénus, Marseille et la Gaule éplorée.

Il faut avouer, de prime abord, que le mot MARIO peut paraître troublant : mais quand on voit ce nom figurer parmi des noms gaulois, au nominatif, on se demande ce que viendrait faire ce nom au datif ; il est hors de doute qu'il s'agit d'un nominatif *Mario* (génitif *Marionis*), et que ce mot désigne un Gaulois comme *Boduacus* et *Dacurdus*. Au reste, comment concevoir, si ce monument avait été élevé en l'honneur de Marius, que le nom de ce général romain aurait été mêlé à d'autres noms, quand bien même il se fût agi de noms romains ? Quelle distinction particulière y aurait-il pour Marius ? Je sais bien que La Pise prenait l'inscription CA...VS, sur un bouclier de la face Nord, pour le nom de Lutatius Catulus, mais quand bien même on lirait *Catulus*, ce qui n'est pas, en quoi cette lecture prouverait-elle que l'arc a été érigé en l'honneur de Marius et de Catulus, d'autant que La Pise veut que l'arc ait été élevé pour Marius seul ? Les autres noms, d'une part, et la place de médiocre importance qu'occupent *Mario* et *Catus*, d'autre part, n'ont absolument rien qui puisse faire admettre même un instant la puérile hypothèse toujours en vigueur dans la région.

Je ne fais guère plus de cas de l'hypothèse qui attribue les honneurs de l'arc de triomphe à Q. Domitius Ahenobarbus. Elle est aussi très populaire, à ce point qu'un érudit de la valeur d'Artaud¹, partisan d'une autre hypothèse, croyait encore que la *uia Domitia* passait par Orange. Elle est également très ancienne. Il y a trois cents ans, un savant hollandais, Jean-Isaac Pontanus², refusait d'admettre la thèse de Marius, parce que Marius n'avait pas vaincu les Gaulois, et posait le premier la thèse de Domitius Ahenobarbus et de Fabius Maximus, victorieux des Arvernes et des Allobroges commandés par Bituitus : il voulait même qu'on lût dans Tite-Live *Boduacus*, nom qui figure sur l'arc d'Orange, et voyait ce chef représenté sur la face septentrionale.

1. *Op. cit.*, p. 32. — J. BASTET, *Hist. d'Orange* (1856), p. 261.

2. Dans son *Itinerarium Galliae Narbonensis*, publié à Leyde en 1606, in-12°, p. 5 et 45.

Pontanus a été suivi par de nombreux auteurs et commentateurs : Jacques Gronove ¹, Vadius ², Mandajors ³, Spon ⁴, Guib ⁵, et, malgré la réfutation de ces derniers par La Bastie ⁶, Gasparin lui-même ⁷. Ce dernier nous apprend qu'un M. de Lapaille de Sérignan présenta au comte de Provence, lors de son voyage dans le Midi, un mémoire défendant la thèse de Domitius, et, continuant son information précieuse, A. de Gasparin nous apprend que Fortia d'Urban, le premier, imagina, pour élucider le système, de lier l'origine de l'arc d'Orange à celle des arcs de Carpentras et de Cavaillon.

La guerre des Gaules, dit Gasparin, ayant été entreprise par les Romains pour délivrer Marseille de ses ennemis, comme nous l'avons vu dans l'*Introduction*, la bataille de *Vindalium*, grâce au commandement de Domitius, eut le résultat désiré ; « on reconnaîtra », poursuit-il, « que Domitius, selon Suétone, fier de la défaite de ses ennemis, triompha dans les Gaules ; que la route la plus directe pour retourner à Rome, après avoir poursuivi les Gaulois, était par Orange, Carpentras et Cavaillon ; que dans chacune de ces villes on trouve un arc de triomphe de la même époque, qui ne peut être qu'un témoignage de la gratitude du peuple Grec de Marseille, alors très versé dans les arts. »

La comparaison des trois arcs d'Orange, de Carpentras et de Cavaillon est certes pleine d'à propos, et l'idée de Fortia d'Urban est des plus judicieuses : Caristie, en effet, devait noter plus tard les rapports communs à ces trois édifices, et leur assigner la même époque n'est nullement formuler une hypothèse invraisemblable, mais il faut convenir que tous les arcs ne sont pas des arcs de triomphe : celui de Cavaillon ⁸ était une porte de

1. Dans son édition de Pomponius Mela, publiée à Leyde en 1685.

2. *Ibid.* [Cités tous deux par MÉNARD, *loc. cit.*, p. 343].

3. *Histoire critique de la Gaule Narbonnoise*, p. 96.

4. *Voyage d'Italie, de Dalmatie, etc.*, t. I, p. 9.

5. *Journal de Trévoux*, décembre 1729, p. 2143, et tirage à part. (Voy. Bibliographie.)

6. *Ibid.*, juillet 1730, p. 1214.

7. *Op. cit.*, p. 45-60. — C'est à tort que Millin prête à Bonaventure l'opinion favorable à Domitius (III, p. 141, n° 2). *Peiresc* est cité par Gasparin, p. 45, et Artaud, p. 35, mais ni l'un ni l'autre ne donnent de référence.

8. C'est aussi l'avis d'Artaud, qui cite également l'arc de Saint-Chamas.

ville, et celui de Saint-Remy ¹ n'est peut-être pas un monument triomphal.

En outre les arcs de triomphe proprement dits, généralement consacrés à un empereur, comme Titus, Trajan, Septime-Sévère ou Constantin, n'étaient pas élevés, ou n'étaient pas achevés, du vivant de ces personnages : à supposer que Domitius ait eu les honneurs du triomphe, les éphémères trophées dressés pour la circonstance n'ont rien de commun avec l'arc d'Orange. « Il est très probable, continue Gasparin, que Domitius Ahenobarbus n'ayant pas obtenu le triomphe à Rome, parce que sa victoire n'avait pas terminé la guerre, et cet honneur ayant été décerné à Fabius Maximus qui l'année suivante avait exterminé ses ennemis, le fier Domitius voulut se faire rendre dans les Gaules les honneurs que sa patrie lui refusait ; que ce fut là la vraie raison de ce triomphe dont parle Suétone, où ce Proconsul, dit-il, parcourut la Province Romaine suivi de ses soldats, comme dans la pompe triomphale, et monté sur un éléphant. » Cette probabilité n'est pas admissible ; on sait qu'il ne pouvait y avoir ni triomphe ni arc de triomphe, sans décret du sénat romain. Domitius eut, près de Védène, les honneurs d'un trophée dressé pour la circonstance avec les dépouilles ennemies ; encore était-ce là, comme le remarque Florus ², une nouveauté, les Romains n'ayant jamais insulté, prétend-il, les peuples qu'ils venaient de soumettre, et nous savons que Pompée fut blâmé d'avoir érigé pour lui un trophée en Espagne. Que Domitius ait traversé la Gaule en triomphateur, c'est chose possible, mais qu'il ait passé par Orange, rien ne l'assure : à mon avis, l'importance donnée à l'hypothèse de Domitius vient de ce que plusieurs ont voulu qu'Orange fût située sur la *via Domitia* ³, et, s'appuyant sur cette supposition inadmissible, ils ont conclu que Domitius avait passé par Orange en triomphateur : de là ils ont prétendu que l'arc d'Orange avait été élevé en l'honneur de Domitius.

1. C'est notamment l'opinion de M. Héron de Villefosse (témoignage oral).

2. III, II, 6 : « Utriusque victoriae quod quantumque gaudium fuerit, uel hinc existimari potest, quod et Domitius Ahenobarbus, et Fabius Maximus, ipsis quibus dimicauerant in locis, saxea erexere turres, et desuper exornata armis hostilibus tropaea fixere, cum his mos inusitatus fuerit nostris. Nunquam enim populus Romanus hostibus domitis uictoriam suam exprobavit. »

3. Avant Artaud (déjà cité), GASPARIN, p. 50.

Ajoutons, avant de passer à l'examen d'une autre hypothèse, que Gasparin n'est point embarrassé du nom de Marius qu'il croit figurer sur le monument : Marius, pense-t-il, devait être tribun des soldats dans l'armée de Domitius; c'est pour cette raison, conclut-il, que le nom de Marius ne figure que sur un bouclier; il aurait été placé sur une des faces principales du monument, si Marius avait été commandant en chef. L'explication ne laisse pas d'être ingénieuse, mais Gasparin, d'ordinaire plus circospect, ne cherche pas à s'expliquer les autres noms figurant sur des boucliers à côté du prétendu nom de Marius.

Le même auteur explique les attributs maritimes qui figurent sur l'arc par la part que prit Marseille au triomphe : il est certain, et Strabon nous l'apprend¹, que la ville de Marseille possédait plusieurs de ces objets, dépouilles provenant de combats livrés sur mer, mais de là à conclure dans le sens de Gasparin il y a loin.

Quant aux éléphants qu'on pourrait s'étonner de ne pas voir figurer sur les bas-reliefs, Gasparin trouve dans leur absence un témoignage de l'amour-propre des Romains, qui auraient craint de « diminuer leur gloire, en avouant à la postérité la coopération de cet animal informe. » Cette raison enfantine ne mérite pas qu'on la réfute : aussi bien l'amour-propre des Romains eût-il pu s'offenser de la figuration des chevaux de leurs cavaliers, bien qu'ils ne fussent pas « des animaux informes ».

Il nous reste à discuter un dernier argument : l'aigle ne fait partie d'aucun des bas-reliefs de l'arc. Or, conclut Gasparin, la victoire de Domitius précède l'époque où l'aigle fut introduite par Marius comme unique enseigne des légions, et l'on se rend compte qu'il y a là une objection importante à tous les systèmes postérieurs à Marius. Évidemment cette remarque mérite de retenir l'attention, mais il faudrait, pour lui reconnaître toute la valeur que lui prête Gasparin, être sûr que l'aigle n'a jamais été figurée : or, avec toutes les lacunes de l'arc, peut-on affirmer que l'aigle ne décorait pas le monument et que notamment une applique en bronze n'aurait pas été fixée par des crampons ? Artaud, qui a fait de l'arc une étude tout à fait minutieuse et

1. Livre IV, ch. 1, § : « Ἀνάκειται δ' ἐν πόλει συγγὰ τῶν ἀκροθινίων, ἃ ἔλαβον τῶν πολεμικῶν ἀπὸ τοῦ ἀφισπητοῦντος τῆς θαλάττης ἀδίκως. »

possédait une initiation archéologique supérieure à la bonne volonté de Gasparin et à son érudition d'amateur, pensait reconnaître la place de l'aigle sur la porte principale, dans le milieu du fronton, avec les ailes aux angles latéraux et la tête au milieu. Sans aller jusqu'à l'affirmation, toujours dangereuse et rarement certaine, et tout en se défiant comme il convient de ces prétendues restitutions, on ne peut guère poser en principe que l'aigle ne figurait pas sur un bas-relief de l'arc : il résulte de cette observation que l'argument le plus fort de Gasparin perd beaucoup de son importance¹.

Je n'ai insisté sur les divers arguments en faveur de la précédente hypothèse que parce qu'elle avait été soutenue par le plus grand nombre des auteurs : mais cette hypothèse, moins absurde que celle de Marius, est loin, en définitive, d'être satisfaisante².

Autant les partisans de la thèse d'Ahenobarbus étaient nombreux, autant ceux qui ont accordé à César les honneurs de l'arc sont restreints. Je parle des auteurs, car cette thèse, étant la plus ancienne, a pu réunir des adeptes dont les témoignages ne nous sont point parvenus. Dans un commentaire manuscrit des psaumes, intitulé *Fleur des psaumes*, et composé par Letbert ou Lietberf, abbé de Saint-Ruf à Avignon, qui vivait au XI^e siècle, on constate l'existence et la diffusion de l'opinion attribuant l'érection de l'arc en l'honneur de Jules César après sa victoire sur Marseille en 704³. Lebeuf, à qui nous devons la citation,

1. Un des arguments que de Witte a fait valoir (v. plus loin) est la présence du *carnyx* sur une monnaie de la gens Domitia, et, comme l'observe Desjardins (t. III, p. 274, n. 4, de la p. 272), « si l'on a trouvé le *carnyx* sur le denier de la famille Domitia, cela ne prouve nullement qu'il s'agisse de Vindalium et de Betultus sur l'arc d'Orange. »

2. DE WITTE dans un mémoire sur la *Conquête de la Gaule méridionale par les Romains* (Ac. Inscr., 19 mai 1882), admet la construction de l'arc en l'honneur de Domitius et de Fabius, après les événements glorieux de l'an 121, mais l'arc aurait été consacré une seconde fois, en 21, sous Tibère. La double consécration est une hypothèse fort judicieuse et nous aurons l'occasion d'y revenir, mais la thèse favorable à Ahenobarbus n'est point acceptable ; on s'étonne que de Witte ait pu l'adopter.

3. A l'occasion du titre du psaume XV, l'abbé commence ainsi la paraphrase : « Antiquitus solebat fieri quod quando aliquis de hoste suo triumphum habebat, faciebat sibi arcum construi in quo scribebatur illa victoria Unde Arausiae in arcu triumphali Massiliense bellum sculptum habetur ob signum victoriae Caesaris. »

Cité par LEBEUF, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. 25, 1753, p. 149-150, *Sur l'arc d'Orange*.

n'est point partisan de la thèse, mais il est curieux, si peu de cas fasse-t-on de celle-ci, de constater qu'elle est la plus ancienne et qu'on la mentionnait comme un point établi.

Sept cents ans après Letbert, un membre de l'Académie des inscriptions, Léon Ménard, lisait, à une séance publique, en 1753, un mémoire substantiel et plein de vues originales¹ ; l'article de Lebeuf, paru la même année, dans le tome précédent des *Mémoires de l'Académie*, a-t-il été le prétexte de la dissertation de Ménard ? il semble qu'il y ait plutôt coïncidence qu'enchaînement, car le mémoire de Ménard témoigne que son auteur devait étudier la question depuis longtemps : le seul point qu'il soit piquant de noter, c'est que personne, jusqu'à 1753, n'a repris la thèse consignée dans le commentaire des psaumes de l'abbé de Saint-Ruf.

Il y a plusieurs graves inexactitudes à relever dans la dissertation de Ménard : c'est ainsi qu'on s'étonne d'y trouver, comme interprétation des inscriptions gravées sur les boucliers, les leçons *Catulus, sacro, a uoto* ; il admet, sans autre attestation que celle du Père de La Pise, victime peut-être d'une suggestion, l'inscription *Teutobachus* ; il prend pour des noms de soldats romains des noms qui ne peuvent être que des noms gaulois (noms de soldats ou noms d'artistes, nous le verrons plus loin).

En dépit de ces réserves, le mémoire de Ménard est, parmi les nombreuses dissertations auxquelles l'arc d'Orange a donné naissance, l'une des plus nourries comme documentation et des plus sensées comme raisonnement ; à ces qualités se joint en outre une réelle originalité pour rajeunir une thèse oubliée depuis longtemps et réunir en sa faveur le plus grand nombre possible d'arguments. Il serait téméraire d'affirmer que l'opinion de Ménard est la vraie, elle est même fort peu probable : on ne peut nier qu'il l'a défendue adroitement.

Il voit dans le bas-relief pris par La Pise pour l'image d'une prophétesse, le buste de Vénus ; on aura voulu, dit Ménard, par cette figure symbolique, marquer l'origine de César, et beaucoup de médailles de César portent l'image de Vénus. Il n'y a là rien d'impossible.

1. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. 26, p. 335-354, *Mémoire critique sur l'arc et le triomphe de la ville d'Orange*.

Le *lituus*, ou bâton augural, est le symbole de la dignité d'augure dont César était revêtu : toutefois, peut-on objecter à Ménard, cette remarque peut s'appliquer à tous les empereurs romains aussi bien qu'à César, et nous verrons les partisans d'Auguste user du même argument.

Les combats et les attributs maritimes représentent les succès remportés par César sur mer et sur terre, dans les Gaules, en Égypte, au Pont-Euxin et en Afrique.

La conquête de la Gaule serait particulièrement évoquée, et Suétone¹ rapporte que de tous les triomphes de César celui de Gaule fut le plus éclatant. — Le défaut de cette argumentation est de montrer la vraisemblance des explications plutôt que leur vérité.

Une autre remarque du même commentateur est que les arts, extrêmement perfectionnés sous Auguste, n'avaient point ce caractère achevé sous César, et que « la grande perfection ne se trouve point, après tout, sur l'arc d'Orange, quelque somptueux qu'il soit ». C'est là une observation très plausible, et sur laquelle nous aurons à revenir². Mais voici l'argument le plus curieux à considérer de tous ceux que fournit Ménard :

« On n'a point mis d'inscription sur ce monument, et c'est ici une nouvelle conjecture qui peut le faire rapporter à César. » Il y a dans cette phrase le germe de considérations nombreuses et extrêmement importantes, et, avant d'avoir à revenir sur la question de l'inscription de l'arc, nous ne pouvons refuser de savoir gré à Ménard d'en avoir parlé le premier³. « Nous savons par l'histoire, dit-il, qu'en ces temps orageux d'une république toujours agitée et toujours jalouse de sa liberté, on ne souffrait rien de ce qui pouvait lui porter la plus légère atteinte ; et qu'on ne songeait qu'à écarter tout ce qui aurait donné trop de force au crédit et à la supériorité d'un citoyen. On ne permettait donc pas de placer, sur les monuments publics, des inscriptions qui auraient trop servi à exalter celui qui en était l'auteur ou à qui elles se rapportaient. »

En dépit de plusieurs observations justes, Ménard ne semble pas avoir gagné beaucoup de partisans à sa thèse. Gasparin, qui con-

1. *Vie de César*, chap. 37 : « *primum et excellentissimum triumphum egit Gallicum* » (citation de Ménard).

2. V. p. 32-35.

3. V. p. 54.

naissait le mémoire de l'abbé Lebeuf, ne mentionne pas celui de Ménard, mais il y fait certainement allusion. « D'autres ont voulu, dit-il, que ce monument [l'arc] ait été érigé en mémoire des victoires de César contre les Gaulois. » Mais il se contente d'énoncer l'opinion sans la discuter : le fait est qu'il s'agit bien d'un combat entre les Gaulois et les Romains, mais tant qu'on n'aboutira à rien de précis il n'est pas nécessaire d'en parler.

Les instruments de marine, poursuit Gasparin, n'ont rien de contradictoire avec la thèse favorable à César, puisque plusieurs médailles de César portent au revers des proues de vaisseau. Quant à la question de l'aigle, nous avons vu qu'il était très licite de supposer des appliques en bronze figurant l'aigle romaine.

Enfin la thèse de Ménard a contre elle d'être presque paradoxale : surtout l'on ne comprend pas pourquoi César aurait choisi Orange plutôt que telle autre ville de Narbonnaise. Le malheur est que pour le principal titre de cette thèse, son ancienneté, nous ne puissions dire si l'auteur des *Fleurs des pseumes* relatait une opinion fondée ou une simple tradition suspecte.

Le marquis de Cambis-Velleron ¹, ainsi que je crois l'avoir démontré ², est le premier commentateur qui ait émis l'hypothèse d'Auguste ; peu après, Bimard La Bastie ³ reprit la même idée, mais Artaud ⁴, archéologue mort à Orange, ancien conservateur du Musée de Lyon, a été le plus enthousiaste partisan de cette opinion ; il a passé les dernières années de sa vie à examiner l'arc qu'il voyait de sa propriété ⁵, loin de faire, dit-il

1. *Mercur de France*, 1730 [voy. *Bibliographie*].

2. *La Correspondance historique et archéologique*, 1908, janvier-février, p. 2-7.

3. *Mémoires de Trévoux*, 1730, art. 68 et 75.

4. *L'Arc d'Orange*, 1840.

5. Cette propriété avait été léguée à la municipalité pour en faire un musée : c'est maintenant le Collège de la ville.

« ...Les circonstances ayant procuré à un archéologue vaclusien une demeure agréable sur la voie Domitia [Artaud confond] à côté de l'Arc, il était tout naturel qu'il cherchât à l'expliquer tant bien que mal, afin d'éviter le blâme qu'il aurait encouru s'il ne s'en fût pas occupé. D'autre part, il était d'autant plus à même de l'étudier avec soin et aux différentes heures du jour, que de sa maison de campagne il n'a que la grande route à traverser pour le contempler à son aise ; ainsi, il peut dire avec Racine :

..... Chaque jour je le vois,

Et crois toujours le voir pour la première fois,

et cela, souvent sans se déplacer, puisque de son jardin, de sa chambre,

en pensant à Millin, comme « ces savants toujours pressés, qui parcourent les provinces pour visiter les monuments anciens qu'ils décrivent et jugent en dernier ressort, en courant la poste. » L'opuscule publié par J. Bastet ¹, à la mort d'Artaud, témoigne d'une très minutieuse observation et d'une information très exacte.

Il convient de rappeler qu'entre La Bastie et Artaud un autre savant, Papon ², a émis l'hypothèse que l'arc était du temps d'Auguste, mais en l'honneur de toutes les victoires des Romains dans les Gaules : nous reverrons plus loin ³ l'originale valeur de cette hypothèse.

Artaud adopte les deux opinions. Papon a compris, dit-il, en homme de goût, « que l'excellent style d'architecture qu'offre ce monument ne pouvait se rapporter à l'époque de la république, ni à celle de la décadence des arts, mais bien au temps des premiers empereurs ». Il fait toutefois une réserve sur l'époque de la construction de l'arc, « élevé pour Auguste et pour toutes les victoires des Romains dans les Gaules », quelque temps après la mort d'Auguste.

Tout d'abord il faut savoir gré à Artaud de la grande latitude qu'il laisse à son évaluation de l'âge de l'arc, et surtout du caractère complexe, synthétique, qu'il reconnaît à ce monument : il est vrai qu'il ne faisait en cela que répéter Millin.

Ses arguments, par suite d'un défaut de composition, ne se présentent pas en masse et sont entrecoupés de digressions : il est difficile d'ailleurs de les grouper : Artaud donne surtout des explications, plutôt que des preuves.

Son meilleur argument, le plus rationnel et le moins discuté, est que l'arc n'a pu être construit qu'après la soumission complète des Gaules : c'est une opinion différente de celle de J. Bastet, qui l'a même portée à l'époque d'Auguste l'ère-

« du moment où les Gaulois, par la brièveté du gouvernement de César, n'ont pas laissé assez de temps pour construire

¹ *Revue archéologique*, t. 1, p. 101. — ² *Revue archéologique*, t. 1, p. 101. — ³ *Revue archéologique*, t. 1, p. 101. — ⁴ *Revue archéologique*, t. 1, p. 101.

⁵ *Revue archéologique*, t. 1, p. 101. — ⁶ *Revue archéologique*, t. 1, p. 101.

l'arc, et surtout la colonie était de fondation trop récente, si toutefois elle était fondée ; mais alors on est tenté de préférer l'opinion de Papon à celle d'Artaud, et de dire que c'est sous Auguste, et non pour Auguste, que l'arc a été construit ; ce qui permettrait d'adopter, en la modifiant, la thèse de Ménard et de voir dans l'arc d'Orange un monument élevé en l'honneur de César, conquérant de la Gaule. Nous reparlerons de la question à la conclusion du présent chapitre.

Artaud voit également dans la profusion des marbres qu'il a trouvés à Orange, et qu'il suppose provenir de l'arc, — fragments divers « de serpentín, de porphyre, de marbre africain, de marbre blanc grec, de jaunes et de rouges antiques, de cipolin et de brèche violette », — des témoins de l'époque d'Auguste. Que l'arc ait eu des revêtements de marbre, la supposition n'est point absurde, mais qui dit que les marbres divers trouvés à Orange provenaient de l'arc ? qu'il y en eût quelques-uns, peut-être, mais n'est-ce pas surtout au théâtre, si luxueusement orné, semble-t-il, et au cirque, d'une si gigantesque étendue, ou à d'autres monuments, qu'il faut attribuer l'emplacement de ces marbres ? D'ailleurs, n'exagérons rien ; si les bas-reliefs de l'arc étaient en marbre, Artaud aurait manifestement raison, mais ils sont en pierre, et même pour le cirque et le théâtre il ne faut pas non plus faire aux marbres une part unique : témoins les frises de centaures.

Il est divers arguments ou diverses réflexions d'Artaud que nous aurons à examiner plus loin, mais il regarde comme particulièrement favorables à sa thèse le *lituus* avec tous les attributs d'augure, et le portrait d'Apollon au bas-relief oriental. Nul doute que les attributs d'augure ne conviennent à merveille à Auguste, mais nous avons vu dans la dissertation de Ménard, et Artaud y consent, qu'on pourrait également les rapporter à César ; il n'y a donc rien de concluant dans cet argument. Le suivant est de beaucoup meilleur. A Papon qui s'étonnait de ne point trouver le nom d'Auguste ou « quelque trait caractéristique qui le désignât d'une manière particulière », Artaud répond qu'Auguste « ne peut mieux être désigné que par l'image du dieu des arts », que pour lui « c'est la clef de l'énigme, c'est l'inscription emblématique qui nous instruit aussi clairement que si nous lisions... DIVO AVGVSTO DIVI FILIO ».

Nous savons en effet, et nous accordons volontiers à Artaud, qu'Auguste se crut redevable à ce dieu de la victoire d'Actium, qu'il créa en son honneur les jeux de la victoire d'Actium et les jeux Pythiens, *Actia et Pythia* ; que plusieurs médailles d'Auguste présentent au revers la légende *Apollini Augusto*. Mais Artaud, sans quitter en rien le domaine de la vraisemblance, dépasse les limites de la certitude quand il veut voir absolument, dans la représentation d'Apollon, l'image d'Auguste. L'allusion est possible, mais elle ne laisse pas d'être incertaine.

En dépit de son acharnement à vouloir prouver, l'opuscule d'Artaud demeure l'un des plus remarquables qui aient été écrits sur l'arc d'Orange, moins par l'interprétation parfois excessive des détails que par leur observation minutieuse et exacte.

*
**

Toutes ces diverses hypothèses étaient fondées sur la signification des personnages, des trophées, des boucliers et de leurs inscriptions lues ou imaginées ; c'étaient des hypothèses d'archéologues. Il me reste à examiner les hypothèses qui ont eu pour point de départ l'examen des détails d'architecture ; leurs auteurs sont des architectes, comme Caristie et Frary, ou des historiens et des critiques d'art, comme Maffei, Courtet, Mérimée et Vitet.

En 1835, Frary, architecte érudit, reconnaissait le premier que l'arc, malgré son bel aspect, présentait certains signes de décadence. « Après avoir admiré, disait-il, la composition riche et élégante de cet arc, la beauté idéale des bas-reliefs supérieurs, les proportions de son entablement et de ses arcades, on y reconnaît des signes de dégénération de l'art, par la superfluité de quelques ornements et celle des frontons ; cette dégénération est surtout sensible dans la sculpture des bas-reliefs et autres détails inférieurs ; en effet, les colicoles (*sic*) et les tailloirs exigus des chapiteaux ressemblent peu aux beaux exemples antiques, et ont au contraire de l'affinité avec les chapiteaux extérieurs de la métropole d'Avignon, œuvre du Bas-Empire. Ces considérations et l'analyse de quelques autres parties d'architecture et de scul-

pture autorisent à conclure que cet édifice appartient à la décadence de l'art, ainsi que les arcs de Carpentras et de Cavaillon, bien qu'il soit d'un style plus correct ¹. »

Mérimée se montrait encore plus sévère ; il en louait sans doute les sculptures : « Les trophées maritimes..., convenait-il, sont un chef-d'œuvre de composition. Les éperons de navire, les mâts, les antennes, les cordages sont entassés avec une apparence de désordre, mais, en réalité, de manière à produire l'effet le plus pittoresque ². »

Seulement il ajoutait : « La grande analogie de style entre les divers arcs de triomphe de la Provence, Orange, Saint-Remy, Carpentras, rend très probable l'hypothèse qui en place l'érection à la même époque et pour la même cause, les victoires de Marc Aurèle en Germanie. La profusion d'ornemens, la forme des armes, le caractère incorrect et prétentieux de ces monumens, conviennent bien à l'architecture du II^e siècle ³. »

Dans une étude parue en 1848 ⁴, un archéologue de Provence, Jules Courtet, après avoir rappelé l'opinion de Maffei ⁵ en faveur d'Hadrien et celle de Mérimée en faveur de Marc-Aurèle, penchait, lui aussi, pour ce dernier empereur. Il observait que, dans l'arc d'Orange, « tout porte le cachet du II^e siècle, la superfluité des ornemens, leur caractère prétentieux, la dégénération des profils et la préoccupation de l'ensemble plutôt que des proportions exactes des parties. » Il proposait d'autres exemples, comme « les colonnes cannelées qui ne furent introduites dans les Gaules, d'après Vitruve, que du temps de Néron, les caulicoles et les balloirs qui s'éloignent du profil et de l'épaisseur antique, les placages en marbre ; enfin la hauteur des colonnes et de l'entablement qui n'est pas tout à fait celle exigée par les conventions architectoniques. »

Il motivait ainsi sa préférence pour Marc Aurèle sur « l'enthousiasme qu'il excita dans tout l'empire, la paix profonde dont vit [sous son règne] cette partie de la Narbonnaise » et le style d'architecture propre à son époque : c'est donc, pour Courtet, de 170 à 180 que fut élevé l'arc d'Orange.

1. *Monuments du Comtat Venaissin*, p. 30.

2. *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, p. 171.

3. *Ibid.*, note 1.

4. *Revue archéologique*, 1848, p. 217-220.

5. MAFFEI, *Galliae antiquitates*, ne fait que donner son avis en passant.

Vitet, appréciant l'ouvrage de Caristie, reprenait l'hypothèse de ce dernier et la précisait en assignant comme date de la construction de l'arc l'époque comprise entre Trajan et Antonin, c'est-à-dire de 98 à 161.

Déjà Pelet ¹ s'était déclaré pour les premiers successeurs d'Hadrien, et croyait l'arc élevé en l'honneur de Septime Sévère, après la bataille de Lyon et la mort d'Albin; il fixait même le mois: c'était, selon lui, en mars 197. Par divers détails, et notamment par la présence de selles ² au lieu de couvertures sur le dos des chevaux, il diminuait l'ancienneté du monument.

Il serait injuste assurément de méconnaître l'importance de ces observations, comme l'ont fait depuis beaucoup d'archéologues³, croyant la question simple et facile à résoudre; au contraire, les considérations relatives au style de l'arc, loin d'être d'une valeur médiocre, le compliquent singulièrement. Mais il faut précisément chercher si, dans l'examen des détails de l'architecture, on ne trouve que des arguments favorables à l'ancienneté relative au monument. Or Courtet et Caristie ont tous deux signalé, comme s'opposant à leur thèse personnelle, l'engagement des colonnes, indice d'une excellente observation des règles de l'art. Les colonnes de l'arc d'Orange, remarquait Caristie, sont engagées d'un peu moins de la moitié de leur diamètre; il en est de même dans les arcs à une seule ouverture, comme ceux d'Auguste à Rimini et à Suse, celui de Titus à Rome, ceux de Trajan à Ancône et à Bénévent; par contre, les colonnes des arcs de Septime Sévère et de Constantin, isolées, témoignent d'un âge postérieur.

..

De 1837 à 1880, l'étude de l'arc d'Orange a fourni deux résultats d'une importance capitale: l'assignation, par Charles Lenor-

1. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. III, p. 101, etc.

2. Les deux chevaux portent point cette couverture flottante qu'on leur voit en bas-relief au sépulchre des premiers empereurs, ainsi qu'on le voit sur les selles de la colonne Trajane; ils ont une selle, ce qui prouve que l'arc d'Orange est d'époque postérieure, car jusqu'à près de l'an 300, on ne se servait pas sur les monuments du temps de Théodose d'autre selle que celle des premiers siècles. » *Ibid.*, p. 35-36.

nant, de l'époque de Tibère, et la restitution, par Alexandre Bertrand, de l'inscription supposée.

De toutes les opinions émisees au sujet de l'arc, celle de Lenormant est la plus généralement adoptée ; elle peut même passer, dans une certaine mesure, pour la démonstration d'une réalité : beaucoup d'archéologues et historiens de l'art la considèrent comme un fait acquis¹, bien qu'elle donne lieu à plus d'une sérieuse objection.

Le grand point que Lenormant² a mis en lumière est le caractère franchement gaulois des armes figurées sur les bas-reliefs. A vrai dire, cette intéressante remarque existait déjà dans les *Recherches numismatiques sur l'armement et les instruments de guerre des Gaulois*³, ouvrage d'un amateur assez bien informé, le marquis de Lagoy. « Ce mémoire, court, mais solide et rempli d'observations importantes, fournit la preuve que les armes figurées dans les bas-reliefs de l'arc d'Orange sont gauloises, et que, par conséquent, le peuple dont la défaite a donné lieu à l'établissement de cet arc appartenait à la Gaule⁴. »

Lenormant appuie principalement sa comparaison sur des deniers d'argent, au nom de Jules César, où des vaincus et des armes composant des trophées « ressemblent, d'une manière saisissante, aux vaincus et aux armes sculptés sur l'arc d'Orange. » Le plus caractéristique des instruments gaulois est la trompette longue (*carnyx* ou *carnos*) représentée trente fois sur l'arc.

Un autre rapprochement, que Lenormant emprunte à un mémoire de La Saussaye, vient d'une opinion relative au sanglier gaulois, douze fois représenté sur les bas-reliefs de l'arc ; « le véritable symbole de la nation gauloise était, non le coq⁵, mais le sanglier. »

En outre, le même archéologue observe que les Gaulois, au

1. Cf. CIL., XII, 1230, et CAGNAT, CURTIS, PEYRE, etc.

2. *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, t. I, 1857, p. 232-249 (séance publique des cinq Académies, 17 août 1857).

3. Aix, 1849, 8°.

4. LENORMANT, p. 234.

5. A vrai dire, le coq n'a jamais été le symbole des Gaulois ; il ne figure que par exception au revers de quelques médailles. La phrase un peu ambiguë de Lenormant semble donner au coq une importance qu'il n'a pas eue. Cf. TH. DUCROCQ, *Le coq prétendu gaulois*, 2° éd. Paris, Fontenoy, 1908, 12°.

dire de Diodore de Sicile, attachaient des cornes à leurs casques. « Des casques pointus, garnis de cornes, se voient à trois reprises sur les bas-reliefs de l'arc d'Orange. » Il insiste sur les grandes dimensions des boucliers gaulois ; on y voyait, au dire de Diodore, des figures d'animaux en relief. « M. de Lagoy, poursuit Lenormant, a signalé sur les trophées de Jules César, et l'on retrouve à l'arc d'Orange de grands boucliers hexagones, carrés par les extrémités et formant sur les côtés un angle très ouvert. Ces boucliers sont décorés d'objets de diverse nature, enroulements, annelets, colliers, patères, fleurs radiées, fleurs de lis, etc., qu'on retrouve communément, comme symboles accessoires, sur les monnaies gauloises... »

» Les armes offensives des Gaulois étaient, outre l'épée (*σπίδη*) : 1° les piques, qui s'appelaient *gessa* dans le nord de la Gaule, et *lanceae* dans l'Aquitaine et dans l'Espagne ; 2° des javelots nommés *materes*. Le *gessum* [ou mieux le *gaesum*] s'est conservé dans notre langue, pendant tout le moyen âge, sous le nom de *gisaye*, *gisarme* ou *guisarme* (*gise-arme*), et jusqu'à la fin du xv^e siècle on s'est servi du mot de *matras* pour désigner le trait d'une arbalète. L'arc d'Orange nous montre des lances à fer barbelé où nous reconnaissons les *gessa*, et des paquets de javelots qui ne peuvent être que des *materes* ou *matras*. »

Enfin, sans oublier que les *braies* (*braccae*) et les *sagons* (*saga*) étaient communs aux Gaulois et aux Germains, Lenormant rappelle qu'ils figurent aussi sur l'arc d'Orange. Il fait à ce propos la remarque suivante : « ... Les braies des Germains sont toujours larges, presque flottantes, et semblent composées d'étoffes épaisses, tandis que celles des chefs gaulois sont si minces et tellement collantes qu'il faut souvent beaucoup d'attention pour les distinguer sur le nu qu'elles dissimulent à peine. » Cette observation est des plus justes, et la découverte récente du Gaulois d'Alise¹ lui donne une force nouvelle.

Les remarques de Lenormant sont donc acceptables dans leur ensemble, et rapportent sur l'armement gaulois des renseignements qu'il m'a paru opportun de reproduire presque en entier.

1. ESPÉRANDIEU, *Les fouilles d'Alésia de 1906*. Semur-en-Auxois, V. Bordot, 1907, 8°.

Cherchant ensuite à quelle époque l'on peut fixer l'érection de l'arc, Lenormant croit qu'il faut admettre une date antérieure au règne de Claude. Faisant allusion aux célèbres tables de bronze trouvées à Lyon, il voit, dans l'attribution du droit de cité romaine à la *Gallia comata* et dans le privilège de fournir des sénateurs à la métropole, un témoignage probant et très favorable à sa thèse. « Le prince qui appelait ainsi les Gaulois du centre et du nord à se fondre dans l'unité romaine, s'attachait en même temps à extirper les derniers restes du druidisme. On peut affirmer qu'un monument tout couvert des souvenirs de la Gaule indépendante est antérieur au règne de Claude ¹. »

Le raisonnement est juste, mais peut-on dire de l'arc d'Orange qu'il est « tout couvert des souvenirs de la Gaule indépendante » ? ou plutôt, dans ces scènes de combat où les Gaulois sont toujours des vaincus, malgré leur courage, et les Romains toujours des vainqueurs, peut-on voir autre chose que des représentations glorieuses pour les Romains établis à Orange, colons et citoyens, mais peu flatteuses pour les Gaulois vaincus et soumis à Rome ? Lenormant place ainsi la construction de l'arc entre la fondation de la colonie, par César, selon lui, et l'avènement de Claude au pouvoir ; il ne voit alors, dans cet intervalle de quatre-vingt-dix ans, que deux événements auxquels on puisse rattacher l'arc, ou les victoires de César, ou la répression de la révolte des Gaules sous Tibère.

Contre la première hypothèse, si séduisante à première vue ², il oppose que, sur les trente noms environ des adversaires de César, noms connus par les *Commentaires*, dix au moins sont inscrits sur les monnaies, ce qui n'est le cas d'aucun des huit noms gravés sur les boucliers de l'arc. Il faut convenir que l'argument est d'une réelle importance et qu'il mérite qu'on le prenne en considération. La seule objection qu'on pourrait lui adresser, puisqu'aussi bien je dois chercher à trouver le point faible des raisonnements même les mieux fondés, ce serait que les noms des boucliers représenteraient des noms de Gaulois connus seulement dans la région, de Cavares dont les colons

1. *Op. cit.*, p. 237.

2. Lenormant ne semble pas connaître le mémoire de Ménard, ni savoir ancienneté de la thèse qu'il présente.

romains auraient eu à briser la résistance, et leurs noms, exposés ainsi aux yeux des Gaulois survivant dans la colonie, auraient invité ceux-ci à se prêter de bonne grâce à la conquête romaine.

« Après ces diverses exclusions, conclut Lenormant, il ne reste plus qu'une seule guerre dont l'arc d'Orange puisse offrir le monument, c'est celle que les Gaulois des bords de la Saône, de la Loire et de la Moselle soutinrent, l'an 21 de l'ère moderne, contre les généraux de Tibère. » Il analyse alors tous les motifs qui permirent à cette insurrection de se développer et d'arriver à inquiéter la sécurité romaine. Le paragraphe est important à citer :

« A cette époque la Gaule du centre et du nord n'avait pas encore perdu son organisation nationale ; elle était toujours la Gaule chevelue. Les Romains la tenaient principalement par des gouverneurs... L'obligation imposée aux différentes cités d'envoyer tous les ans des députés à l'autel de Rome et d'Auguste, situé vers le confluent du Rhône et de la Saône, ne constituait qu'une dépendance imparfaite. De vieux compagnons de Vercingétorix pouvaient exister encore ; on comptait au moins parmi les vivants un assez grand nombre d'hommes qui, dans leur enfance, avaient vu la grande armée gauloise. Les usages, les vêtements, les armes n'avaient point disparu ; et quand s'offrit encore une fois l'occasion de secouer le joug des Romains, on dut s'attacher à rappeler aux yeux de tous les souvenirs d'une lutte glorieuse. »

Les chefs de la révolte étaient le Trévire Julius Florus et l'Éduen Julius Sacrovir : or nous savons qu'un des boucliers de la façade méridionale porte le mot SACROVIR. Séguier, au XVIII^e siècle, l'avait relevé, et Caristie également, mais Lenormant est le premier qui ait reconnu dans le nom de Sacrovir celui d'un personnage historique et qui, par là, ait déterminé l'objet du monument. « Bien qu'il semble singulier, dit-il, qu'on n'ait jusqu'ici tiré aucun parti de ce témoignage, il est selon moi décisif, et l'on peut à présent poser comme un fait avéré que l'arc d'Orange fut élevé en mémoire de la défaite de Julius Florus et de Julius Sacrovir. »

Voilà donc enfin, après tant de tâtonnements stériles et de vaines hypothèses, un résultat. Nous verrons plus loin si, à

notre avis, l'événement mis en lumière par Lenormant fut, comme l'affirme cet archéologue, la cause unique de l'érection de l'arc d'Orange; il importe de signaler ici l'extrême importance de son intelligente induction et de lui en attribuer tout l'honneur.

Tacite est le seul historien qui ait parlé de la révolte de Sacrovir¹ : « Cette même année [en 21 apr. J.-C.] les cités gauloises, fatiguées de l'énormité des dettes, essayèrent une rébellion, dont les plus ardents promoteurs furent, parmi les Trévires, Julius Florus, chez les Éduens, Julius Sacrovir, tous deux d'une naissance distinguée, et issus d'aïeux à qui leurs belles actions avaient valu le droit de cité romaine, alors que, moins prodigué, il était encore le prix de la vertu. » Tandis que Florus soulèverait la Belgique, Sacrovir prendrait le commandement des cités les plus voisines de la sienne. Florus, trahi par l'un des siens, se tua. Sacrovir s'empara d'Augustodunum et opposa quarante mille Gaulois, dont huit mille armés comme les légionnaires romains, à l'armée de Silius. Le bruit courut que les soixante-quatre cités de la Gaule étaient en pleine révolte, que leur exemple entraînait celles de la Germanie et de l'Espagne; l'inquiétude fut grande à Rome. Mais Silius eut vite raison des Gaulois et Sacrovir se tua comme Florus.

Lenormant a très bien montré qu'il s'agissait d'armes gauloises sur les bas-reliefs, mais il me paraît avoir démesurément étendu les conséquences de sa découverte. Jusqu'à quel point soutenir, par exemple, que « les têtes barbares de l'arc d'Orange appartiennent à l'armée belge de Julius Florus, et les têtes imberbes aux Celtes commandés par Sacrovir » ? Il a fait des remarques très intéressantes et présenté des aperçus nouveaux, mais pourquoi voir, dans les deux combats que figure l'attique sur les faces principales, les deux batailles des Ardennes et des environs d'Autun où furent anéanties les armées de Florus et de Sacro-

1. *Annales*, 3, 40 et 44; 4, 18 et 19; 3, 46; *Histoires*, 4, 57 (j'ai reproduit ci-dessus la traduction de J.-L. Burnouf) :

« Eodem anno Galliarum ciuitates ob magnitudinem aeris alieni rebellionem coeplare, cuius exstimulator acerrimus inter Treueros Iulius Florus, apud Aeduos Iulius Sacrouir; nobilitas ambobus et maiorum bona facta, eoque Romana ciuitas olim data, cum id rarum nec nisi uirtuti premium esset. » *Ann.*, 3, 40.

vir ? En outre, s'il s'agit vraiment de Florus et de Sacrovir, pourquoi ne lit-on que le nom de ce dernier ? Ici Lenormant a prévu l'objection. Ou bien, dit-il, le nom de Florus figurait, comme celui de Sacrovir, sur la face méridionale, mais au-dessus du petit arc de gauche, dans un bas-relief aujourd'hui disparu, ou bien le nom romanisé de Florus aura été gravé sous sa vraie forme gauloise LOSRE, mentionnée sur un bouclier de la face septentrionale. Assurément la première supposition est aussi acceptable qu'elle est adroite, et je ne la repousse pas formellement, mais elle se fonde sur le possible, non sur le réel. La seconde ne mérite pas qu'on s'y arrête : d'abord la lecture est COSRE, ensuite pourquoi aurait-on rendu à Florus un nom gaulois que sa famille, qui jouissait du droit de cité, ne portait plus depuis longtemps ?

La seule chose qu'on puisse admettre serait, si l'on accepte de tous points l'originale hypothèse de Lenormant, que les boucliers nous apprennent les noms de chefs gaulois inconnus : ..VDILLVS, DACVRDO et les autres seraient des lieutenants de Sacrovir dont Tacite n'aurait point parlé.

Mais j'arrive à l'objection qui me paraît la plus forte contre l'hypothèse de Lenormant. Comment admettre que le souvenir d'une sédition dirigée à Autun soit représenté à Orange ? Qu'en des endroits plus rapprochés d'Autun les Romains aient évoqué le souvenir de leur victoire, nous n'en savons rien, il serait stérile et vain de supposer, mais la supposition ne serait pas complètement absurde. Que d'autre part cette sédition se soit propagée dans des proportions gigantesques et qu'elle ait groupé autour d'elle plusieurs cités, nous le savons expressément¹. Alors pourquoi un monument élevé à Orange ne figurerait-il pas plutôt la révolte des Cavares, si l'on veut que les Cavares aient répondu à l'appel de Sacrovir ? Je veux bien que l'arc soit un récit, partiel tout au moins, de la grande sédition dont l'Éduen Sacrovir fut l'instigateur, mais il est beaucoup plus rationnel d'y chercher les éléments propres à Orange dans cette révolte générale, la contribution particulière fournie par cette cité des Cavares dans le grand mouvement collectif inspiré par l'Éduen Sacrovir. Qui nous assure que le mot Sacrovir du trophée désigne

1. TACITE, *Annales*, 3, 41 et 44.

le chef Éduen plutôt qu'un chef d'une cité des Cavares ? ou encore, comme le suggère M. Espérandieu ¹ dans une originale hypothèse, un sculpteur, un ouvrier ? Ou, si ce mot désigne bien le chef Éduen, il faut accorder autant d'importance aux autres noms, qu'ils s'appliquent soit à des compagnons du chef Éduen, connus par cette seule mention, soit à des chefs originaires d'Orange ou des cités voisines, ce qui serait évidemment plus logique.

Dans son mémoire qui a éclairé la question d'un jour tout nouveau, Lenormant avait dit quelques mots des prétendues origines hellénistiques de l'arc d'Orange : sans entrer dans le détail, il importe de résumer les hypothèses qu'ont émises des historiens de l'art ; nous aurons ainsi examiné les trois différents groupes d'opinions relatives à l'arc.

De Witte ² avait estimé que l'arc était l'œuvre d'artistes marseillais, et il n'en avait fourni aucune preuve. Plus récemment, M. Courbaud ³ a tiré un heureux parti des fouilles allemandes entreprises, depuis 1876, sur l'Acropole de Pergame. La Gigantomachie du grand autel et les bas-reliefs du temple d'Athéna Polias lui semblent avoir directement inspiré les architectes et sculpteurs à qui nous devons l'arc d'Orange. La thèse, fort ingénieuse, est brillamment défendue. Mais, s'il y a des ressemblances frappantes entre les bas-reliefs du temple de Pergame et ceux de l'arc d'Orange, peut-on vraiment conclure qu'il y a eu inspiration directe et copie évidente ? Des deux côtés il est question de victoires sur des Gaulois, des deux côtés sont figurées des armes gauloises, mais la conclusion s'impose-t-elle vraiment, et n'y a-t-il pas là coïncidence plutôt qu'imitation ?

Autrefois ⁴ partisan de l'hypothèse qu'a reprise et développée M. Courbaud, M. Salomon Reinach ⁵ voit un rapport étroit — « par le style, par la précision des détails archéologiques, par l'absence de toute mythologie » — entre l'arc et les bas-reliefs de la

1. *Bas-reliefs*, t. I, p. 191.

2. *Revue archéologique*, 1887, II, p. 129.

3. *Le bas-relief romain à représentations historiques*, 1899 ; cf. p. 330-344.

4. *Les Gaulois dans l'art antique* (voy. *Bibliographie*).

5. *Bronzes figurés*, p. 19-20.

colonne Trajane, qu'il croit gréco-égyptiens. Pour l'arc d'Orange, « c'est par une conjecture tout-à-fait gratuite qu'on en cherche le modèle au delà des monts où la plupart des monuments du même genre ont été construits à une date postérieure. L'attribution aux Romains des portes triomphales ornées de bas-reliefs ne soutient pas plus la critique que les autres inventions qu'on leur a prêtées dans le domaine de l'art. Ici encore, bien que les preuves positives fassent défaut, on ne tardera pas à reconnaître la priorité des artistes alexandrins. » M. Reinach prend à témoin cette sorte de sillon tracé autour des personnages, pour donner à la sculpture plus de perspective ; le procédé, dit-il, se retrouve sur quelques monuments de Narbonne [et de Béziers ¹], mais ne se retrouve à Rome qu'une seule fois, « dans les figures en haut-relief des Provinces vaincues qui proviennent de la basilique de Neptune ². » Or il y a, dans l'ancien bas-relief égyptien, quelque chose d'analogue ³ : il est donc possible, conclut M. Reinach, qu'il y ait là « une tradition plutôt égyptienne qu'hellénique ».

Il serait absurde assurément de vouloir faire une part trop belle au génie romain, et j'aurais mauvaise grâce, dans l'intérêt mesquin d'un thèse personnelle, à contester la présence d'un art étranger, mais que cette origine soit hellénistique ou pergaménienne, retire-t-elle vraiment à l'arc d'Orange tout caractère romain ? que les Romains aient été en toutes choses des imitateurs, il serait banal de le répéter, superflu de le démontrer ; mais que la moindre de leurs imitations n'ait point un caractère personnel, approprié à leurs besoins et à leur manière de voir, c'est un point qui n'est pas contestable. Les sculpteurs de l'arc d'Orange ont pu être les élèves soit d'artistes alexandrins, comme le veut M. Reinach, soit d'artistes de Pergame, comme le prétend M. Courbaud : ils étaient quand même, par le fond de leur inspiration, sinon par leurs procédés techniques, des artistes

1. Voy. ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, t. I, n. 536, 537, 540.

2. HÜBNER, *Jahrbuch des Instituts*, 1888, p. 41 (cité par M. Reinach).

COURTET (*Rev. Arch.*, 1848, I, p. 224) avait également remarqué ce sillon, à propos de l'arc de Carpentras, qui pour lui serait du temps de Septime Sévère ; il ajoutait : « Ce procédé seul accuserait la décadence ; on le remarque déjà sur l'arc d'Orange. »

3. PERROT et CHUPIEZ, *Histoire de l'art*, t. I (1882), p. 734 ; MASPÉRO, *Archéologie égyptienne* (1887), p. 192.

romains. Le seul point essentiel à noter est que ces artistes n'étaient sûrement point des Gaulois de la Celtique, mais des Romains de la Narbonnaise. D'ailleurs, et ce n'est là qu'une impression personnelle, les Romains ne se seraient pas adressés à des Gaulois pour sculpter un monument qui rappelait une conquête glorieuse pour les Romains, humiliante pour les Gaulois ; en outre, il est inutile d'insister sur la gaucherie, la raideur, l'absence de vie des œuvres où l'élément gaulois est laissé à lui seul, l'arc de Suse le montre assez. On est donc en droit de dire que l'arc d'Orange, malgré l'évidente éducation étrangère de ses sculpteurs, — probablement alexandrins, — est bien un monument romain.



J'ai parlé à diverses reprises des trous que l'on remarque sur les façades du nord et du sud. Même en tenant compte plus qu'on ne l'a fait de ceux qui proviennent des dégradations, l'on est amené à conclure qu'ils révèlent généralement l'empreinte de crampons en fer. Le musée Calvet¹ possède deux de ces crampons ; longs de 0^m33, trouvés en 1828, ils ont été donnés au musée par l'architecte Prosper Renaux en 1849 ; de semblables crampons maintenaient des appliques de marbre ou de bronze, plutôt de marbre, et l'on a tenté d'imaginer par des conjectures les objets représentés ; Artaud notamment croit à la présence de l'aigle romaine, supposition acceptable, non prouvée. Mais ce qui a donné tant d'importance à ces trous, c'est l'hypothèse, vieille à peine d'un demi-siècle, d'une inscription sur l'architrave de la face nord : remarquons incidemment qu'on pourrait tout aussi bien supposer la présence d'une inscription sur l'architrave de la face opposée², quoiqu'elle présente moins de trous.

Il est hors de doute que, primitivement, l'arc n'était point destiné à recevoir une inscription : il suffit de regarder le monument pour s'en rendre compte. D'autre part, l'addition postérieure d'une inscription n'a rien qui doive surprendre, non plus que la

1. BINON, p. 371, n. 495-496.

2. YBONDELLE, p. 29.

modification d'une inscription, comme à Vienne, au Temple d'Auguste et de Livie.

Faut-il vraiment admettre la présence d'une inscription ? Le défaut d'inscription surprendrait assurément ; la plupart, pour ne pas dire la totalité, des arcs de nous connus possèdent une inscription¹ dédicatoire ou commémorative.

J'observe seulement que l'examen attentif et fréquemment répété à des heures et sous des éclairages différents, des trous figurant sur les deux architraves, ne m'a en rien amené à retrouver les mots qui semblent aujourd'hui admis. En outre, les trous sont répartis au hasard, sans la moindre régularité ; s'il y a vraiment eu des lettres, elles devaient adhérer à la pierre d'une façon très capricieuse ; en regardant avec soin l'empreinte dessinée par Caristie², si l'on reporte par imagination les différents textes proposés, on est conduit à reconnaître que les crampons n'étaient pas symétriques et n'étaient pas les mêmes pour deux mêmes lettres : d'où l'extrême difficulté de ce déchiffrement et la stérilité des nombreuses tentatives. Malgré la légitime réputation de Saulcy et de Bertrand, on pourrait voir, dans les diverses restitutions proposées, moins un résultat d'une observation exacte qu'une suggestion exercée par des trous de la pierre sur l'esprit d'épigraphistes trop pressés. En exposant les diverses lectures proposées, je signalerai la plus acceptable.

La présence possible d'une inscription préoccupait tellement peu les archéologues, que Léon Ménard, lorsqu'il reprit l'hypothèse, dès longtemps traditionnelle, d'un arc élevé à César, crut ajouter en sa faveur un argument nouveau, que l'arc ne portait aucune inscription. Nous avons vu que cette observation, si elle n'est pas manifestement confirmée par la réalité, n'est pas non plus démentie par elle.

Gasparin³, une fois de plus, nous a livré un renseignement d'une extrême importance. « Sur cette face, dit-il de la face nord, la frise, au lieu de gladiateurs, est couverte de trous propres à

1. C'est du moins une opinion admise : car les arcs de Saint-Remy, de Cavaillon, de Carpentras et de Besançon, renommés, comme celui d'Orange, pour la richesse et la qualité de leurs sculptures, ne contiennent aucune trace d'inscription.

2. Pl. XXIII, v et vi.

3. P. 40.

fixer les crampons d'une inscription en bronze. Nous ne pouvons douter de ce fait, puisque lors du déblaiement de l'arc de triomphe¹, M. Barreilles, auteur de quelques dessins qui accompagnent cet ouvrage, trouva une L capitale en bronze² au pied de cette face. » Il ajoute d'ailleurs : « Je ne sais si les règles du déchiffrement de ces sortes d'inscriptions sont assez fixes pour qu'on puisse s'en promettre quelque succès. »

Qu'avait-on découvert ? une lettre ? on ne sait ; qu'est devenu le caractère en bronze ? on ne sait. Quelle était sa grandeur ? était-ce vraiment une L ? avait-elle une barre à chaque extrémité ? n'était-ce pas simplement un crampon formant un angle et pris pour une L ? on ne sait. Il est évidemment possible qu'une lettre ait été conservée soit dans le sol, soit dans les matériaux surajoutés, mais il y a de quoi surprendre, ou que d'autres n'aient pas été conservées, ou qu'une seule ait pu l'être en dépit des assauts de toute époque et de toute nature qu'a subis le monument.

Quoi qu'il en soit, il est un fait qu'on ne peut révoquer en doute ; Bertrand est le premier qui l'ait remarqué : « La frise sur laquelle l'inscription était fixée est traversée d'un listel, formé d'une série d'oves, témoignant que l'architecte qui a construit le monument ne destinait pas cette frise à porter l'inscription. L'auteur de l'inscription portée postérieurement n'a tenu aucun compte du listel³. » Il est donc certain que l'inscription, si elle a existé, a été surajoutée, ce qui ne veut pas dire, comme le propose de Witte fort ingénieusement, qu'il y ait eu 142 ans d'intervalle : nous n'en savons rien, et de Witte ne proposait un si long intervalle qu'en croyant, contrairement à toute possibilité, l'arc érigé en 121 avant J.-C. Le fait n'est pas d'ailleurs sans exemple : à Saint-Remy également l'inscription dépassait la moulure.

Gasparin, qui possédait, en 1861, un bon fac-similé des trous⁴, avait cru lire sur l'architrave de la face Nord *Augusto... filio* ;

1. Vraisemblablement (puisque Gasparin ne précise pas) en 1821.

2. Les fouilles d'Alesia nous ont livré deux lettres de bronze isolées ; elles sont dorées et proviennent manifestement d'une inscription monumentale. Voir ESPÉRANDIEU, *Rapport des fouilles de 1906*, p. 137.

3. P. 202.

4. Cf. LACROIX, *Revue des sociétés savantes*, 1864, p. 563.

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange*.

Artaud¹, mentionnant cette interprétation, pense qu'entre ces deux mots on aurait pu trouver *diui*.

Caristie, sans prendre parti, estime qu'il devait y avoir une inscription. Quant à Herbert, sa restitution est fantaisiste et dépourvue de sens critique². Dans son mémoire qui fit époque, Charles Lenormant ne désespérait pas de retrouver les mots énigmatiques, mais on s'étonne de la singulière lecture qu'il a proposée³.

La lecture fournie par de Saulcy⁴ était de beaucoup préférable :

1. 1] TI. CAESARI· DIVI· AVGVSTI· FIL· DIVI· IVLI· NEP·
COS· IIII· IMP· VIII· TR· POT· XXIII·

1. 2] PONT· MAX.

Comme l'a remarqué M. Otto Hirschfeld⁵, la disposition des trous et les règles de l'épigraphie ne permettaient pas de l'adopter : Tibère n'y porte pas le nom de César, ce qui ne peut pas être, malgré l'exemple, cité par de Saulcy, de monnaies portant

1. ARTAUD, p. 34. — M. YRONDELLE reproduit l'inscription rétablie, selon lui, par Artaud vers 1840 ; elle ne fait pas partie de la dissertation d'Artaud sur l'arc d'Orange, elle est de plus d'une chimérique fantaisie ; Artaud est mort en 1838 ; je cite donc la version d'après le guide de M. Yronnelle.

IMP·CAIO·I·CAE
AVGVSTO·DIVI·I·FIL·TRP·XI·AEGYPT·COMAT·TRIBVT·
COH·XXXIII·VOLVN·COLONIA·ARAVS·I·SECVNDAN·HVNC·ARC·DED·PVBLICE·
GERMANIA·VICTA·

2. *Annales de la Société du Puy*, p. L-cii. — Herbert a pourtant trouvé le mot AVGVST ; il a lu également C·I·S·*colonia Iulia Secundanorum* ; enfin, de l'avis de Saulcy, la copie des trous prise par Herbert est parfois moins exacte, parfois aussi meilleure que celle de Caristie (*Journal des Savants*, 1880, p. 50).

3. *Acad. Inscr.*, 1837, p. 248 : « Dans ma conviction, l'inscription en lettres de bronze attachée sur l'architrave de l'arc d'Orange, et qui en a disparu, renfermait les noms et titres de Tibère, avec la mention de la défaite des Gaulois. Si je voulais retrouver les lettres tombées au moyen des trous qui en constatent l'existence, je n'aurais pas de peine à restituer les mots qui devaient commencer l'inscription : IMPERATOR CAESAR TIBERIVS. » D'abord il n'y aurait pas eu le mot *Tiberius* en toutes lettres, mais l'abréviation TI. On aurait mis : TI·CAESAR·AVG. Le mot *Imperator* lui-même aurait été de trop ; cf. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 3^e éd., p. 179, n. 2.

4. *Voy. Bibliographie*.

5. *C. I. L.*, XII, 4230.

l'inscription de *Ti.Caesar* ; enfin, chose contraire à l'usage, la mention du grand pontificat est reléguée à la fin.

Pour ceux qui aiment les solutions nettes et devinent plutôt qu'ils ne lisent, la version est lumineuse ; elle indique comme date l'an 21 de notre ère, date possible ; mais c'est moins une lecture fidèle qu'une très intelligente hypothèse.

Quelques années plus tard, à l'occasion de la visite du musée de Saint-Germain par le Congrès des architectes, Alexandre Bertrand¹ justifiait, tout en la restreignant, la lecture indiquée par de Sauley :

AVGVSTI·F·DIVI·IVLI·NEPOTI·AVGVST

C'est l'inscription qu'on peut lire, dans la salle B du Musée des antiquités nationales, dite salle de l'arc d'Orange² ; elle est ainsi figurée :

AVGVSTI·F·DIVI·|VL|·NEI·OI·I·AVGVSTIO

Cette lecture a été adoptée par les éditeurs du *Corpus* latin³ ; M. Schöne l'a intégralement acceptée ; M. Hirschfeld a affirmé la présence certaine (« *certo adesse notavi* ») des mots :

AVGVSTI·F·DIVI·/·I—NEP

Pelet, d'après un calque pris par l'architecte Renaux⁴, avait tenté une restitution plus complète :

1^{re} ligne :

AVGVSTI·F·DIVI·IVLI·NEPOTI·

AVGVSTO·PONTIFICI·MAXI·

1. *Bull. Ant.*, 1880, p. 202-203.

2. *Manuscrit de Nîmes*, n° 563. — Cf. PELET, *Mém. des Antiq.*, 1832, p. 34 : « Nous avons mis à contribution la complaisance de l'architecte de M. Renaux [Renaux, pour prendre sur un canevas le calque des trous de cette partie de l'architrave... » — Le ms. n'est pas signé de Pelet ; je le donne comme tel d'après le catalogue.

3. Les moulages de l'arc ont été faits en 1868-1869 (mission Abel Maitre).

4. T. XII, n. 1230.

2^e ligne :

POTESTATE·XXVI·IMP·VIII·COS
 III·DDCCN·ARCVM·TRIVM·
 RESTITVERE

Enfin, M. Bondurand, archiviste du Gard ¹, a tenté de compléter l'inscription. Son texte a le mérite de la hardiesse, il suffit de le citer pour s'en rendre compte :

1^{re} ligne : [TI·CAESARI·DIVI·AVGVSTI·F·DIVI·IVLI·NEPO-
 TI·AVGVSTO] PONTIFICI·MAXIMO·TRIBVNICA

2^e ligne : POTESTATE·XXVI·IMP·VIII·COS·III·DDCCN·
 ARCVM·TRIVM·RESTITVERE

Il se peut très bien, comme le dit M. Bondurand, que sur deux milliaires de Tibère conservés au musée de Nîmes, le grand pontificat vienne en première ligne et la puissance tribunitice en seconde ligne ; j'admets en outre que la 26^e puissance tribunitice convienne mieux que la 22^e, autrement dit, « il n'était pas possible qu'un monument aussi magnifique fût dédié l'année même de la défaite de Sacrovir... ² » ; enfin, la judicieuse hypothèse d'une restauration de l'arc par des décurions n'a certes rien d'in vraisemblable. Mais toutes les réserves que j'ai faites plus haut relativement à l'incohérente disposition des trous des crampons, subsistent avec autant de force contre la restitution proposée ; enfin, la seule abréviation DDCCN pour *decuriones nostri* retirera bien des adeptes à la lecture de M. Bondurand, lecture défendue d'ailleurs par une ingénieuse argumentation.

Mon opinion est que toutes ces tentatives de restitution d'une inscription qu'on ne lira jamais, et qui n'a peut-être point existé, pèchent par la base. Du jour où Lenormant a fait obser-

1. *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1897, p. 21-35.

2. P. 29.

ver l'importance qu'il fallait, selon lui, attacher au nom de SACROVIR, les archéologues et les épigraphistes ont cru, comme Lenormant, qu'il s'agissait indubitablement de l'Éduen Julius Sacrovir, alors que ce nom peut désigner tout aussi bien, comme je le penserais volontiers, un chef Cavare, ou, comme le propose M. Espérandieu, un sculpteur. On était persuadé qu'il s'agissait d'un guerrier révolté contre Tibère : on a vu sur l'arc une dédicace à Tibère ; on a même lu la date de la consécration !

..

Le décevant examen de tant d'hypothèses ne nous empêchera pas de proposer la nôtre. Les auteurs qui ont écrit sur l'arc d'Orange croyaient tous [éclaircir le mystère : nous ne nous flattons pas d'une telle confiance. Il est toutefois une idée neuve qu'il me paraît opportun d'exposer. Je la trouve exprimée dans une étude récente et fort originale, publiée par un archéologue américain, M. A.-L. Frothingham junior¹.

Bien que M. Frothingham ne parle d'Orange qu'incidemment, la signification qu'il prête aux arcs en général convient à merveille à l'arc d'Orange : l'arc est une construction élevée par la cité en l'honneur de sa fondation. « Aussitôt qu'une colonie

1. *Revue archéologique*, 1905, t. II, p. 216-230 : *De la véritable signification des monuments romains qu'on appelle « arcs de triomphe »*. Examinant les 125 monuments environ dont il reste au moins des fragments, sur les 500 qu'il suppose avoir été élevés, M. Frothingham serait porté à faire « de l'arc commémoratif d'une ville romaine un monument civique local, et non un monument impérial proprement dit, élevé à la gloire d'un empereur ».

Non qu'il nie que plusieurs arcs soient vraiment des « arcs de triomphe », tels que ceux de Titus, de Constantin et de Septime Sévère à Rome, mais il cite avec beaucoup d'à propos trois inscriptions relevées sur des arcs d'Afrique [voy. CURTIS, p. 32], dans des pays à peine connus, où l'idée d'un triomphe ne pouvait pas s'établir : à Vaga, à Uzappa, à Gillum ; l'une est ainsi conçue : « *Colonia deducta arcum fecit* » ; l'autre : « *Genio civitatis Uzappae* » ; la dernière mentionne les *insignia coloniae*, les *ornamenta libertatis*, les *vetera civitatis insignia*, emblèmes de la ville figurés sur l'arc. L'explication traditionnelle de l'arc de triomphe ayant pour origine la construction hâtive d'un arc fait de poutres, de branchages et de trophées pris à l'ennemi, n'a rien d'acceptable ; elle n'explique pas la raison d'être de la plupart des arcs provinciaux.

romaine se fondait, on procédait à l'érection d'un arc qui proclamait le nom, la qualité et l'époque de la fondation de la nouvelle ville. » Parfois un intervalle de plusieurs années, surtout dans les villes importantes, séparait les deux faits ¹ : à Orange, il est certainement vraisemblable que la construction de l'arc fut de plusieurs années postérieure à la fondation de la colonie, et de plus, il est hors de doute que l'inscription, si vraiment il y en avait une, fut ajoutée beaucoup plus tard : sous Tibère ? c'est possible, mais peu importe.

Il y a surtout, dans la dissertation de M. Frothingham, une remarque capitale : l'arc de triomphe est construit sur le *forum*, l'arc communal (ce qui est la désignation propre de l'arc d'Orange) s'élève sur la grande route ² : cet emplacement le fait souvent confondre avec une porte de ville. L'arc communal était en dehors de la ville, généralement sur la ligne du *pomoerium* ³.

On voit combien cette hypothèse est heureuse et comme il est facile de l'appliquer à l'arc d'Orange : mais il convient de ne pas l'admettre en bloc et de faire certaines réserves. Le caractère spécial des bas-reliefs, les deux scènes de combat figurées sur les attiques, les trophées, les armes offensives et défensives, les attributs de marine, les noms gaulois, tout semble bien indiquer qu'il s'agit du souvenir d'une victoire remportée par les Romains sur les indigènes. Seulement ces scènes guerrières ne sont qu'un prétexte, qu'un ornement de l'arc : ce dernier est bien un monument commémoratif de la fondation de la colonie, mais, pour l'orner de sculptures, on a choisi, soit en même temps, soit plusieurs années après, le thème si opportun de la suprématie romaine sur l'élément gaulois. De telle sorte, la récente insurrection de Sacrovir et de Florus était un sujet tout indiqué.

1. C'est ainsi qu'à Timgad l'arc de Trajan, le plus beau de l'Afrique, daterait du temps d'Antonin, mais célébrerait la fondation de la ville, presque un demi-siècle plus tôt, sous Trajan.

2. Le même auteur cite comme exemple la ville d'Aoste, *Augusta Praetoria*, fondée par Auguste en 25 av. J.-C. : la grande route passait sous l'arc, au dehors de la ville, et l'on pénétrait dans la ville proprement dite par la *porta decumana*.

3. Ligne sacrée que traçait le prêtre avec la charrue lors de la fondation d'une ville. — Il semble bien qu'à Orange, contrairement à l'assertion fournie par M. Frothingham comme une règle générale, la ligne des remparts et la ligne du *pomoerium* se confondent.

Au reste, rien ne permet de supposer que la répression des troubles, dont Sacrovir fut l'instigateur, soit le seul thème sculpté sur l'arc. Papon, le premier, a compris que l'arc, élevé selon lui sous Auguste, consacrait le souvenir des victoires des Romains dans la Gaule. La même opinion a été adoptée par Millin, sans que celui-ci se prononce entre l'époque d'Auguste et celle d'Hadrien. Gasparin a jugé trop commode cette hypothèse dont il n'a pas vu toute la portée : il serait certes puéril de chercher dans les bas-reliefs la représentation de tous les faits d'armes qui ont établi les Romains en maîtres dans la Gaule ou dans la Narbonnaise ; il serait absurde d'y trouver une allusion à Marius ou même à Domitius, mais, ce qu'il faut retenir de cette hypothèse générale, ce qui me paraît hors de doute, c'est que l'arc d'Orange n'est point un monument officiel, construit par décret du sénat, en l'honneur d'un empereur et surtout de Tibère : ce dernier, lors du soulèvement opéré par Sacrovir, avait affecté l'attitude de l'indifférence comme s'il se fût agi d'une ou deux cités en révolte ; en outre, quelle idée singulière l'aurait décidé à jouir du triomphe à Orange, plutôt qu'à Vienne ou à Lyon ?

A mon avis, l'arc d'Orange est un monument élevé par la colonie romaine quelque temps après sa *deductio*, monument sur lequel des sculpteurs ont rappelé différents événements susceptibles de faire accepter aux Cavares l'annexion récente. Ici s'arrête la certitude. Comme la révolte des Trévires et des Éduens avait frappé les esprits, il se peut fort bien qu'on l'y ait représentée, mais là, comme pour l'inscription et l'élévation de l'arc en l'honneur de Tibère, nous retombons dans le domaine de l'hypothèse. Quant aux attributs maritimes représentés sur le monument, il ne suffirait peut-être pas de rappeler qu'ils constituaient un motif d'ornementation très fréquent : ils rappelaient sans doute les victoires navales de César dont le souvenir était encore vivant. Cette interprétation justifierait l'opinion traditionnelle, abandonnée par La Pise et reprise par Ménard.

C'est ainsi que je m'expliquerais sur l'arc d'Orange, si j'étais pressé de fournir la synthèse des théories auxquelles il a donné lieu, et si, après avoir examiné celles-ci dans le détail, je voulais en dégager la conclusion la plus vraisemblable.

CHAPITRE II

LE THÉÂTRE

Au sud et un peu à l'est de l'arc d'Orange, à une distance d'environ 800 à 850 mètres, se dresse, dominant une grande place que la rue Caristie relie à la place de la République, l'imposant mur de scène du théâtre antique, visible à plusieurs kilomètres dans la campagne. C'est là qu'est l'entrée de l'édifice.

Pénétrons dans l'enceinte. L'œil est d'abord attiré par les gradins qui s'échelonnent sur le versant septentrional de la colline de Saint-Eutrope ; en se retournant et en faisant face à la scène on a sur la gauche les ruines du cirque ; à droite et à gauche s'élèvent deux ailes qui relient le mur aux gradins et devaient renfermer des loges pour les acteurs ¹. Mais avant d'examiner en détail cette immense construction qu'est le théâtre d'Orange, il importe de rappeler les vicissitudes par où il a passé.

Quand La Pise écrivit son ouvrage, qui parut en 1639, la colline portait un vaste château fort bâti par les seigneurs de la Principauté : bien que nous n'en ayons aucune preuve, il est permis de supposer que la forteresse fut en grande partie élevée avec des matériaux du théâtre. Cet édifice avait subi de nombreuses dégradations lors des attaques des Barbares ², au déclin de la civilisation romaine. Orange, s'il faut en croire la tradition populaire, aurait été détruite et rebâtie sept fois, et de nombreux incendies contribuèrent à ces ravages : le mur de scène porte encore l'empreinte du feu. Il est donc rationnel d'admettre qu'il

1. Celle de droite contient, enfouis les uns sur les autres, divers fragments d'inscriptions et de monuments figurés : voir les deux chapitres suivants intitulés.

2. Orange fut prise au v^e siècle, par les Visigoths, les Bourguignons et les Francs.

une époque où l'on se souciait moins de conserver un monument précieux que d'en élever un autre pour y défendre sa vie, les matériaux déjà ébranlés du théâtre ont servi à la construction d'un château fort : nous savons d'ailleurs qu'un grand nombre de fortifications, notamment celles de Narbonne, de Périgueux, de Poitiers, de Saintes et de Sens, ont été élevées avec des matériaux romains.

Ceux du cirque auront partagé le même sort ; mais il ne faudrait pas non plus prétendre que le théâtre et le cirque étaient à cette époque en bon état de conservation ; il est probable au contraire qu'ils furent détruits en partie dès les premières invasions, vers le ^v^e ou ^{vi}^e siècle, et quand La Pise parle « *du Théâtre ou Cirque appelé Cire* » ¹, on peut poser en principe que, bien antérieurement au premier historien d'Orange, ces deux monuments étaient dans un état de dégradation tel qu'on les confondait l'un l'autre.

Louis XIV fit démolir le château des Princes d'Orange en 1673, sous la principauté de la maison de Nassau, et depuis, l'emplacement du théâtre servit de prison.

Au commencement du ^{xix}^e siècle, on remarquait encore, suivant Gasparin, une guérite établie au sommet de l'élévation principale, et, sur l'une des croisées de la partie habitée, les armes des princes d'Orange ². Sur la scène et sur l'emplacement des gradins, une cinquantaine de masures se pressaient les unes contre les autres ; deux rues et deux impasses y donnaient accès ³.

1. P. 15.

2. CARISTIE, p. 40, n. 3. — La page de GASPARIN (p. 76) vaut la peine d'être citée, malgré son allure déclamatoire : « Quelle subversion ! quel spectacle hideux ! eh quoi, cette enceinte où ont retenti les beaux vers de Sophocle, est pleine aujourd'hui de misérables chaumières ! Amis des arts, laissez un libre cours à votre indignation, mais n'oubliez pas que ces maisons de l'indigence ont sauvé ces débris précieux de leur destruction totale, et tandis que trop souvent le Vandalisme ne voyait dans les plus superbes monumens que des amas de matériaux, ici la pauvreté trouva des asyles tout construits. Que dis-je, la pauvreté, ne vois-je pas au milieu de cette enceinte une cour décorée de restes de mâchicoulis ; et sur les fenêtres de cette maison, triste rebut de la dernière misère, ne vois-je pas briller les armes de nos princes. Eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'habiter cette enceinte, et divers étages de réduits dans les parties plus élevées de la muraille nous apprennent que jadis ils y cherchaient un abri contre les partis et les surprises. »

3. DIGONNET, *Le Théâtre antique d'Orange*, p. 20.

Dans un rapport daté du 21 juillet 1825, Caristie signalait l'importance du théâtre d'Orange, demandait des travaux de consolidation et réclamait l'enlèvement des masures. Dès 1825, le gouvernement accorda des fonds, et tous les ans des travaux furent exécutés par l'architecte départemental P. Renaux. Dans un autre rapport, daté du 29 novembre 1838, Caristie rendait compte au ministre de l'Intérieur des découvertes faites dans le théâtre et mentionnait l'emploi des fonds pour l'exploration et la consolidation des théâtres d'Orange et d'Arles.

Il faisait connaître « la disposition et l'étendue de la scène, du *proscenium* et de l'orchestre, la position du mur séparant l'orchestre du *proscenium*, lequel détermine la largeur de ce *proscenium*, ainsi que la position du contre-mur intérieur, donnant la largeur de l'espace vide entre ces murs pour y loger le rideau pendant la représentation. »

Un des croquis indiquait les travaux de déblaiement à faire et donnait l'emplacement des habitations élevées sur le *proscenium*; un autre représentait l'état actuel du mur de la scène après la démolition des maisons et l'enlèvement des terres amoncelées.

C'est en 1835 qu'eut lieu ce déblaiement. Quelques lignes de Caristie montreront combien cette opération fut laborieuse et combien elle s'imposait : « Non seulement tout l'intérieur de l'édifice était couvert de maisons, mais des constructions avaient été adossées extérieurement aux parties latérales, où des mutilations et l'envahissement s'étaient étendus jusque dans les dépendances du *postscenium*, et des maisons couvraient la surface des grandes salles placées à ses extrémités; partout les occupants avaient sapé les murs pour agrandir les localités qu'ils avaient usurpées. »

« Dans de certains endroits, les murs avaient été percés de part en part; dans d'autres, leur épaisseur avait été diminuée des deux tiers ¹. »

1. *Monuments antiques à Orange*, p. 41-42. — Et MÉRIMÉE: « Le bas des murs a été entamé en plusieurs endroits par des artisans qui logeaient dans ces ruines. L'un y pratiquait une porte, l'autre une armoire; celui-là, pour agrandir sa chambre, diminuait des deux tiers l'épaisseur d'une muraille. C'est miracle que tout ne soit pas tombé sur ces misérables. On voit dans quelques endroits des masses énormes suspendues, pour ainsi dire, sur une base minée des deux côtés » (*Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, p. 168).

Comme le remarque Caristie, « il est vraiment prodigieux que les parties basses de l'édifice aient résisté à de pareilles mutilations, et qu'il ne se soit pas écroulé sur les malheureux auteurs de ces destructions ».

C'est alors qu'à la requête des autorités locales le gouvernement alloua les sommes nécessaires à l'achat et à la démolition des habitations parasites. Dès 1836 on acquit à l'amiable plusieurs maisons, mais les exigences de certains propriétaires entravèrent le déblaiement. Il fallut alors obtenir de l'autorité législative l'assimilation du théâtre à un « bâtiment d'utilité publique¹ » et les travaux, exécutés d'abord sous la direction de P. Renaux, furent continués sous la direction de Constant Dufeu.

Parmi les documents qui nous donnent de précieux renseignements sur la restauration du théâtre d'Orange, il faut citer les rapports de Mérimée. Comme inspecteur général des monuments historiques, Mérimée a rendu de grands services à l'archéologie. On a voulu longtemps² ne voir en lui qu'un amateur ; le merveilleux artiste qu'il fut en littérature a fait tort à ses qualités d'archéologue : non qu'il ait de l'antiquité une connaissance profonde, mais son jugement est celui d'un homme de goût.

Mérimée s'est plusieurs fois occupé des antiquités d'Orange. Dans un rapport du 20 mai 1840 il se plaignait à juste titre « du système des réparations lentes et partielles » aux théâtres d'Arles et d'Orange ; il réclamait les sommes nécessaires au

1. CARISTIE, p. 42, n. 2, rapporte une consultation de Dupin aîné qu'il me paraît à propos de reproduire. Ce magistrat émit l'opinion « qu'il y a plus de raison d'exproprier des usurpateurs, pour dégager ce qu'ils ont souillé, que d'exproprier un propriétaire sans reproche pour élever à neuf un monument sur son sol ;

« que si l'on ne consultait même que le droit rigoureux, ceux qui se sont ainsi logés dans les monuments, comme les rats et les oiseaux de proie, n'ont pu acquérir aucun droit par prescription :

• 1^o parce que ces monuments étaient évidemment du domaine public, qui autrefois était imprescriptible ;

• 2^o parce que, si une possession a jamais été de *mauvaise foi*, c'est celle qui s'établit dans l'intérieur d'un cirque ou sur le *proscenium* d'un théâtre quand des ruines gigantesques sont là pour réclamer sans cesse en faveur de leur origine et de leur destination : *titulus perpetuo clamat*. »

2. Le 28 avril 1907, le *Journal des Débats* a organisé une cérémonie en l'honneur de Mérimée ; M. Héron de Villefosse, qui représentait l'Institut, a rendu hommage à la valeur de Mérimée considéré comme archéologue (cf. *Prosper Mérimée, l'homme, l'écrivain, l'artiste*, 1907, p. 159 sq.).

déblaiement du sol antique et à l'achat des terrains ou constructions qui gênaient ce travail ; d'une part, observait-il, les sommes dépensées jusqu'alors auraient suffi si elles avaient été versées en une fois et bien employées ; en outre, la lenteur des travaux éveillait la cupidité des propriétaires.

Un crédit de 300.000 francs, réclamé pour l'achèvement des réparations des deux édifices, ne fut pas accordé. Mais les seules ressources du fonds général des monuments historiques promettaient, en 1840, l'achat des salles du *postscenium*, pour mettre fin aux dégradations commises par les propriétaires actuels ; on fermerait également l'enceinte et on la ferait surveiller.

De son côté l'exécuteur des travaux, Prosper Renaux, architecte départemental, adressait un rapport à la Commission des monuments historiques, le 16 octobre 1841. Comparant tout d'abord le théâtre d'Orange au théâtre d'Arles, il observe que le théâtre d'Orange, construit avec des pierres extrêmement grossières, n'a tenté la cupidité de personne et a été mieux respecté ; l'observation est très juste pour le mur de scène, mais un grand nombre des pierres des autres parties du théâtre ont dû servir au château médiéval. « On s'est borné, poursuit Renaux ¹, à incendier les charpentes et les vastes toitures de la scène, et à détruire les riches revêtements de marbre et de porphyre qui décoraient les murs à l'intérieur ; une seule colonne en marbre blanc a échappé au ravage ; elle est encore en place au premier étage ; elle est d'ordre corinthien ; d'autres colonnes de divers marbres ou de granit oriental se sont trouvées brisées et renversées dans les ruines ; on en reconnaît quatre ayant, comme celles du théâtre d'Arles, 0^m80 de diamètre inférieur. »

Les dimensions ² indiquées dans ce rapport sont les suivantes :

1. A vrai dire, j'extrait ces renseignements du rapport de Questel sur le théâtre d'Arles : il cite Renaux, mais l'absence de guillemets ne permet pas de savoir si tout le passage relatif à Orange est de Renaux, ou de Renaux et de Questel. (Du Sommerard, p. 45, reproduit le passage en question.)

2. Voici les dimensions précises que donnent du théâtre divers auteurs (j'ai converti en mètres les dimensions calculées en pieds, à raison de 0 m. 324 le pied de roi). *Largeur de la façade* : DE CAUMONT, 97 m. 200 ; GASPARIUS, 102 m. 63 ; PERROT, 102 m. 384 ; PELET, 103 m. ; CARISTIE, 103 m. 150. — *Hauteur de la façade* : PERROT, 34 m. 668 ; GASPARIUS, 34 m. 83 ; DE CAUMONT, 34 m. 992 ; CARISTIE, 36 m. 821 ; PELET, 37 m. — *Profondeur du théâtre* : CARISTIE, 77 m. 60. — *Diamètre de l'hémicycle de l'orchestre* (*id.*) : 29 m. 90. — *Longueur (alias largeur) du proscenium* : CARISTIE, 61 m. 20 ; DIGONNET,

longueur de la façade, 103^m63 ; largeur de la porte principale, 3^m20 ; ensemble des avant-corps qui accompagnent la porte, 12 m. ; largeur entre les deux tours creuses pour l'acoustique, 22 m. ; diamètre de l'*orchestra*, 30 m. [Caristie, 29^m90], largeur du *podium*, c'est-à-dire du couloir aménagé au pourtour de l'*orchestra* et séparé de ce dernier « par un accoudoir en pierre », 1^m70.

Le même rapport signale enfin cinq montées d'escalier de 1^m04 de largeur, se dirigeant vers l'hémicycle et conduisant aux gradins ; ces derniers sont disposés sur cinq layons, comme au théâtre d'Arles. Entre les deux portiques d'entrée, en avant de l'*orchestra*, on mesure 47^m40 de largeur.

Les découvertes successives¹ ont permis de retrouver « la disposition et l'étendue du *proscenium*, la partie basse du mur de scène, la position du mur séparant l'orchestre du *proscenium*, lequel détermine sa largeur, et la position du contre-mur intérieur ». On a déblayé et consolidé le *postscenium* et ses dépendances, ainsi que les grandes salles où se réunissaient chœurs et acteurs, où se réfugiait aussi la foule en cas de mauvais temps. Puis on a mis à découvert l'hémicycle de l'orchestre, d'un diamètre de 29^m90, les cinq premiers gradins, les escaliers qui les divisaient en quatre *cunei*, la première précinction, ou palier qui divisait les gradins, une portion du mur (*praecinctio*, διὰζωμα) circulaire qui séparait la première et la deuxième précinction, « parties de voûtes des couloirs qui donnaient accès aux vomitoires, lorsque le rocher avait permis de les établir, et les entrées de ces couloirs ou corridors avec l'indication de voûtes rampantes. »

On connaît de la sorte la largeur du *proscenium*, 13^m20, dont on savait déjà la longueur, 61^m20 ; cette largeur est calculée « à partir du mur de scène, près de la porte royale, jusqu'au nu extérieur du mur du *pulpitum* » ; c'est-à-dire du plancher du *proscenium* ; on apprend que le sol du *proscenium* est de 1^m785 en

62 m. 37 ; BOYER DE SAINTE-SUZANNE, 66 m. — Largeur (alias profondeur du *proscenium* : BOYER DE SAINTE-SUZANNE, DIGONNET (en moyenne), 12 m. ; CARISTIE, 13 m. 20.

Le sol du *proscenium* est à 1 m. 785 en contre-haut du sol de l'orchestre, sol dont la partie est encore en place ; l'espace compris entre le *pulpitum* et le contre-mur est de 0 m. 60 (d'après CARISTIE, p. 39-40).

1. CARISTIE, p. 43-44.

contre-haut du sol de l'orchestre, dont on possède encore en place une partie du dallage, et que l'espace compris entre le *pulpitum* et le contre-mur est de 0^m60.

Les pierres, dites de grand appareil, avec lesquelles le monument a été construit, proviennent surtout des carrières du Cros-de-Cordan, situé au sud de la colline Saint-Eutrope. La longueur des assises est de 1^m50 à 2 mètres ; leur hauteur, de 0^m60 à 0^m65. C'est une pierre à gros grains, moins régulière que celle de l'arc, mais aux tons plus chauds ; Mérimée a remarqué avec raison que les monuments de la contrée étaient construits avec des pierres d'une teinte particulièrement belle : cette observation s'applique en général aux monuments d'Orange, mais surtout au théâtre.

Pour les deux rangs de corbeaux qui recevaient les mâts des *uela*, ainsi que pour le bandeau-gouttière établi entre ces deux rangs, on a fait choix de la pierre plus dure des carrières de Beaume-de-Transit. Les mêmes carrières ont également fourni les matériaux des gradins.

On a employé des moellons de petit appareil pour les murs de refend, ainsi que pour les voûtes en maçonnerie de blocage¹.

Il importe de signaler l'exactitude minutieuse de la restauration du monument ; pour celui-ci comme pour l'arc, Caristie n'a employé que les pierres dont les carrières, encore exploitées, avaient été mises à contribution par les Romains.

Telles furent les réparations exécutées sur les plans de Caristie. Elles permettent d'apprécier le talent dont a fait preuve cet architecte, sa vaste érudition archéologique, son respect de l'œuvre originale, et la longue ténacité avec laquelle, sans se laisser rebuter, il a surmonté des difficultés sans nombre. Si estimable à tous égards que soit sa restauration de l'arc, on peut à bon droit penser que sa restauration du théâtre est pour lui un titre de gloire encore plus durable.

A ces réparations essentielles, des subventions de l'État ont permis d'ajouter la reconstruction des gradins et des murs latéraux. M. Daumet a dirigé ces travaux ; M. Formigé lui a succédé.

Tous les archéologues ou voyageurs qui décrivent ou men-

1. Toutes ces indications sont empruntées à CARISTIE, p. 44.

tionnent le théâtre romain d'Orange sont unanimes à vanter la sévère et majestueuse beauté de sa façade. Longue de plus de cent mètres ¹, ayant presque deux fois la hauteur de l'arc ², elle frappe l'esprit en même temps par sa grandeur et sa simplicité ³.

La partie inférieure de la façade est ornée d'un ordre dorique; elle présente dix-neuf arcades par où l'on accédait aux dépendances du *postscenium*; trois d'entre elles correspondaient aux trois portes du *proscenium*; plusieurs abritaient peut-être des marchands.

Au-dessus de ces arcades, sur l'appareil régulier, figure un deuxième ordre d'arcades.

La partie supérieure retient deux rangs de quarante-deux corbeaux ⁴, grosses consoles percées d'un trou à la première rangée, pleines à la seconde, et destinées à maintenir les mâts qui tendaient les *vela*. Entre ces deux rangs de corbeaux, un bandeau arrondi favorisait l'écoulement des eaux du toit établi sur le *proscenium* ⁵.

Il est hors de doute qu'un portique, destiné à mettre les spectateurs à l'abri en cas d'orage, coupait la façade du théâtre à dix mètres environ du sol. On distingue aisément la trace du toit et les amorces du portique. Gasparin, le premier, a signalé l'existence de ce portique ⁶: « il était, dit-il, soutenu latéralement à chaque bout par une muraille en retour dont on voit les premières pierres au côté oriental de la façade, et qui existe en entier au côté occidental. »

1. Exactement 103 m. 150.

2. Hauteur de la muraille : 36 m. 821 ; hauteur de l'arc : 18 m. 80.

3. Bastet a bien rendu cette impression : « Rien n'est imposant, dit-il, comme cette masse qui s'élève là-haut sans paraître lourde, qui commande l'attention, sans jamais la fatiguer. L'âme se plaît dans cette contemplation, comme si elle était éveillée par quelque grande scène de la nature, et l'artiste qui en a tracé le plan a si bien pressenti l'effet qu'il devait produire, qu'il a dédaigné le travail du ciseau, que l'on n'eût pas même remarqué, tant l'attention est absorbée par le reste de l'édifice. Le grand mérite de cette œuvre... git dans sa simplicité, et celui qui l'a conçue nous semble moins un artiste de goût qu'un grand poète » (p. 276).

4. On en compte encore 40 sur la première rangée et 40 sur la seconde, tous entiers; on remarque en outre les traces de deux corbeaux sur la première rangée, deux sur la seconde; 37 seulement se correspondent, dont les 19 premiers en partant de la gauche.

5. CARISTE, p. 40.

6. GASPARIN, p. 689.

Quant à savoir si cette seconde façade était supportée par des colonnes, comme le prétend Gasparin, ou si elle se terminait par un mur, comme l'indique Caristie¹, il serait oiseux de le chercher ; il est seulement plus vraisemblable d'admettre une construction analogue à celle que proposait Caristie.

Nous verrons ailleurs ce qu'il faut penser du *forum* faisant suite au théâtre. Gasparin² assure, d'après Strabon³, que le théâtre de Nyse « avait deux faces, dont l'une servait de jeux et l'autre était un *forum* et un lieu d'assemblée pour le sénat » ; il en était de même, dit-il, au théâtre d'Arles. L'essentiel est ici de rappeler, ainsi que l'a fait Pelet⁴, la prescription de Vitruve⁵, disant qu'il doit toujours y avoir, derrière la scène, un portique couvert. Celui du théâtre d'Orange mesurait 8^m50 de largeur.

L'appréciation de Mérimée est fréquemment citée : « On a cherché pour l'élévation principale l'effet imposant des masses, et non la délicatesse et l'exactitude des détails. *La grandeur n'exige pas d'ornements* ». » La phrase contient un éloge et paraît aussi cacher un reproche. A ce propos Caristie observe, d'après le caractère des quelques détails conservés de la décoration intérieure, « qu'on aurait pu donner plus de délicatesse à ceux de la façade principale », mais de la sorte, ajoute-t-il, « on n'aurait pas imprimé à cette élévation le caractère de grandeur et de fermeté qu'elle présente. »

Autant la façade du théâtre est simple et nue, autant l'intérieur présentait de souplesse et de variété dans les détails ; les formes plus délicates de l'ordre corinthien, l'abondance des colonnes, la richesse des ciselures, la profusion des marbres éclatants ont prêté à l'édifice un caractère somptueux. Il serait imprudent, pour ne point dire téméraire, de croire à l'exactitude

1. CARISTIE, pl. XLIX, III.

2. P. 68.

3. XIV, 1, 43 : « Τοῦ δὲ θεάτρου δύο ἄκραι, ὧν τῇ μὲν ὑπὸκειται τὸ γυμνάσιον τῶν νέων, τῇ δ' ἄγροα καὶ τὸ γερωνικόν. »

4. *Ibid.*, p. 265.

5. V, ix, éd. Rose, Teubner, 1899.

6. CARISTIE, p. 40 ; DIGONNET, *Théâtre*, p. 21. Le texte véritable de Mérimée (*ouvrage cité*, p. 166) est le suivant : « La décoration de la façade est fort simple : la grandeur n'exige pas d'ornemens. »

la restauration si brillamment imaginée par Caristie ¹, mais faut bien convenir que son dessin colorié parle aux yeux et ressuscite, mieux que la description la plus vivante et la plus complète, l'intérieur si riche et si luxueux du théâtre. Les nombreux débris de marbres qui gisent près de la scène ou sur les côtés de l'édifice sont les témoins du caractère somptueux de l'ornementation. C'est surtout pendant le règne d'Auguste que le marbre commença de jouer un rôle important dans les constructions ²; les échantillons retrouvés à Orange proviennent de marbres et de granits d'Afrique, probablement de Numidie, peut-être aussi d'autres endroits renommés pour l'abondance et la bonne qualité de leurs carrières, comme l'île de Mélos ou l'Eubée ³; on trouve également le cipolin, le jaune antique, le serpentinite ⁴, et Caristie a prétendu qu'un masque scénique provenait de Saint-Béat ⁵, ce qui paraît douteux, les Romains important leurs marbres d'ordinaire. Enfin la mosaïque, dont l'usage, si ancien ⁶, laisse encore plusieurs traces à Orange ⁷, devait prêter à la muraille le concours de ses cubes aux couleurs chatoyantes.

Le luxe qui ornait l'intérieur du théâtre, mais surtout le *proscenium*, appelle une observation capitale. Certes il serait hors de propos de m'étendre ici sur la question, si intéressante encore qu'incertaine, des décors dans les théâtres antiques : il importe pourtant de signaler brièvement la différence essentielle qui existe sur ce point entre les théâtres modernes et les théâtres antiques. Chez nous les murs de scène servent toujours d'appui à des toiles et à des châssis, qui permettent de varier le décor à l'infini; chez les anciens, la décoration n'était point simulée, mais réelle; colonnes ou statues, marbres ou bronzes, les décors immobiles qui séparaient *proscenium* et *postscenium* étaient les mêmes pour la tragédie ou la comédie. La seule indication changeante était fournie par les *trigona* ⁸ placés derrière chacune des

1. Pl. XLIV.

2. SUÉTONE, *Vie d'Aug.*, 28 : « Marmoream se relinquere (Urbem), iam latericiam accepisset », fait dire Suétone à Auguste, en parlant de Rome. — Cf. COURBAUD, p. 50.

3. Cf. COURBAUD, p. 50.

4. BASTET, p. 278, n. 1.

5. Pl. XXX et p. 45.

6. PLINIE, XXXVI, 64.

7. Voir le chapitre intitulé *Mosaïques*, n. 1-4.

8. Cf. VITRUVIUS, V, VI.

trois portes du *proscenium* ; c'étaient des coulisses à trois faces tournant sur des pivots et recouvertes de peintures. Dès lors on comprend l'importance de la décoration et le luxe qu'elle comportait ¹.

Ce qui fait la valeur, unique en Europe ², du théâtre d'Orange, ce qui lui attribue un rôle prépondérant dans l'histoire des monuments antiques, c'est qu'il a conservé intacte la partie d'ordinaire la plus endommagée, la *scena* et ses dépendances, autrement dit le *proscenium* et le *postscenium*.

Le *proscenium* correspond à cette partie du théâtre que nous appelons la scène ; il comprend la plate-forme où évoluaient les acteurs, et le mur de scène, fond permanent de la *scena* ; cette plate-forme n'a guère plus d'espace que n'en a chez nous la scène lorsque le rideau est baissé ; le mur de scène est percé des trois portes classiques, la porte royale, *ualuae regiae*, et les portes latérales, *ualuae hospitales* ³ ; le *proscenium* est borné en avant par l'*orchestra*, espace plat et découvert, réservé aux personnages de marque et aux sénateurs, et s'arrêtant au premier gradin. La partie du *proscenium* la plus voisine de l'*orchestra*, celle où les acteurs se tenaient de préférence, est le *pulpitum* (λειτουργον) ; au bord, dans une rainure, se descendait l'*aulaeum* ou rideau, que l'on remontait à la fin de la représentation, contrairement à notre usage.

Entre le mur de scène et le mur extérieur est situé le *postscenium*, analogue à cette partie que nous appelons les coulisses ; il comprend les emplacements qui étaient réservés aux acteurs et les escaliers qui conduisaient aux trois étages de cette partie du théâtre.

1. Une autre différence intéresse, non plus l'archéologie, mais l'histoire générale du théâtre. Dans les théâtres modernes la mise en scène est toujours calculée dans le sens de la profondeur ; c'est de face qu'il faut regarder pour voir les différents groupes qui s'échelonnent ; la scène est toujours plus profonde que large. Chez les anciens le contraire se produisait : aussi leur scène, c'est-à-dire leur *proscenium*, était plus large que profonde ; la perspective n'était pas possible. Nous voyons les personnages en ronde bosse : eux les voyaient en bas-relief (cf. VITR., p. 20).

2. Le théâtre d'Aspende, en Asie Mineure, est le seul qui soit à parer avec celui d'Orange pour son excellente conservation.

3. VITRUE, V, VI.

Ce n'est qu'aux théâtres de Pompéi et de Taormina qu'on eut rencontré, mais en moins bon état, un *proscenium* avec des restes de toiture. L'excellente conservation de la *scena* du théâtre d'Orange a fait dire à Vitet¹ : « On peut visiter l'Italie, la Sicile, l'Asie Mineure, tout l'ancien monde grec et romain ; interroger les ruines des cinquante ou soixante théâtres dont nous parlent les voyageurs, on n'en trouvera pas un qui soit tout à la fois aussi imposant d'aspect et aussi utile à consulter que le théâtre d'Orange. » Et il fournit la raison de son enthousiasme² : la scène, qui était souvent construite en bois, ou dont les remaniements ébranlaient la solidité, se trouve, au théâtre d'Orange, conservée dans toute sa hauteur. Alors que d'ordinaire les restes des théâtres antiques présentent surtout des gradins, à Orange, si les gradins ne sont, ou plutôt n'étaient qu'un amas de ruines », la scène, vestige unique, s'impose à notre admiration.

Le *proscenium* était recouvert d'un toit ; c'est une particularité jusque-là sans exemple³ ; Caristie semble pourtant l'avoir établie, on ne peut faire autrement que d'adopter son avis.

Selon lui, la façade extérieure dont nous venons de parler n'avait pas, à l'origine, la hauteur que nous lui connaissons ; les assises supérieures et la dernière corniche ont été ajoutées après coup ; il assigne comme prétexte à cette surélévation le

1. Article cité, p. 12-13.

2. Vitet dit encore ailleurs (*Gazette des Beaux-arts*, 1^{er} oct. 1861, p. 337) : « Quoique romain et même provincial, ce monument est d'une conservation si prodigieuse, il a des dimensions si colossales, que les savants étrangers pourront bien nous l'envier, mais non lui refuser d'être le type le plus rare, le plus précieux, le plus complet que puisse, en aucun pays, consulter l'archéologue ou l'architecte joyeux d'étudier à fond la scène antique. »

3. Vitruve ne parle pas de couverture à demeure sur les toits des théâtres ; nul texte n'en fait mention. L'étude comparée des monuments peut non plus être d'aucun secours dans la question : les seuls théâtres qui aient conservé leur *proscenium*, comme ceux de Pompéi, d'Herculanum, d'Aerzani, de Taormina, n'ont conservé qu'à peine la moitié de la hauteur véritable. Le mur de scène du théâtre d'Orange étant le seul qui soit en entier, il faut s'en remettre à cet exemple unique.

En outre, comme le remarque Vitet, cet exemple peut n'être qu'une exception, ce qui justifierait l'addition tardive du toit ; ou bien le climat de Gaule exigea un abri qui, en Grèce, en Asie ou en Italie, n'aurait été paru nécessaire (pour plus de détails, voy. VITET, article cité, p. 16-17).

moment incertain où l'on substitua, pour protéger les acteurs contre les intempéries, un abri permanent ou *uelarium* mobile; un *uelarium* continua d'ailleurs de protéger les spectateurs; mais, pour construire un toit sur la scène, ou plutôt sur le *proscenium*, il fallut, par certains détails dont on retrouve la trace, modifier cette partie de la construction primitive.

Les parois des murailles latérales semblent bien, en effet, porter la trace d'un toit, de même que la ligne du toit du portique, remarque Vitet, est imprimée sur les pierres de la grande façade. Pour permettre aux spectateurs des derniers gradins de ne rien perdre du spectacle, il fallait que le toit fût élevé à plus de trente mètres au-dessus du sol; d'autre part, ce résultat ne pouvait pas s'obtenir par des colonnes, qui eussent masqué la vue, mais bien par une combinaison nouvelle et appropriée¹.

Au sujet du toit du *proscenium* et des corbeaux, une difficulté grave s'est présentée. Gasparin², le premier, l'a remarquée; Caristie³, par une lumineuse hypothèse, l'a éludée.

La corniche qui se trouve à égale distance des deux rangées de corbeaux, remarquait Gasparin, « déborde tellement hors de la façade, qu'un mât planté dans une des pierres supérieures ne

1. La description de Vitet explique excellemment le détail de cette combinaison :

« Force était donc de fabriquer une charpente d'un genre particulier, sorte de grand levier qui pût tenir le toit pour ainsi dire en suspension. Cette charpente consistait en vingt fermes disposées et inclinées à peu près comme ces grues à large base et à col allongé, avec lesquelles on charge et décharge les navires. Les fermes avaient le pied encastré dans la maçonnerie du grand mur de façade, passaient au-dessus du mur de scène arasé à cet effet selon l'inclinaison que devait avoir le toit, s'appuyaient sur ce mur comme sur un chevalet et se prolongeaient ensuite dans le vide, de manière à couvrir toute la superficie de la scène, jusqu'à l'orchestre. Pour que cette combinaison fût d'une solidité à toute épreuve, il ne suffisait pas qu'on eût composé chaque ferme d'enprmes madriers fortement reliés et assemblés, et que le mur de scène offrît un appui inébranlable, il fallait que ces madriers rencontrassent à leur base dans le mur de façade une invincible résistance; or c'était pour obtenir ce résultat, pour charger le poids des fermes d'un poids supérieur au fardeau qu'elles devaient porter, que le mur de façade, déjà d'une belle hauteur dans l'origine, avait dû être surélevé de plusieurs mètres lors de l'établissement du toit. Grâce à cette surélévation, on peut dire que chaque ferme était comme emboîtée dans une sorte de rocher factice. » Cf. CARISTIE, pl. XLIII, p. 63-65.

2. GASPARIN, p. 70-72. — Cf. aussi MÉRIMÉE, *ouvr. cité*, p. 166.

3. CARISTIE, pl. XLIX, p. 74-77.

pourrait parvenir dans le trou de la pierre correspondante de la rangée inférieure, qu'en traversant cette corniche ». Il observait que, seules, six pierres de chaque côté pouvaient soutenir des mâts, les autres n'étant là, pensait-il, que pour la symétrie : d'où il concluait, d'après l'emplacement probable des mâts, que les gradins seuls étaient couverts par le *velarium*. Caristie a expliqué cette difficulté avec beaucoup de vraisemblance. Lors de la construction du toit et de l'exhaussement du mur, on a retiré la première rangée de corbeaux, qui a fait place au bandeau-gouttière, et cette première rangée aura été élevée à la hauteur qu'elle occupe encore. Mais il est probable que, primitivement, la corniche supérieure était échancrée pour le passage des mâts. Autrement, si l'on admettait le raisonnement de Gasparin, la moitié seule des gradins eût été abritée, « la largeur comprise entre les six mâts, pour un côté, ne permettant pas d'en couvrir une plus grande étendue ».

Quoi qu'il en soit, Caristie lui-même reconnaît qu'il y a un point obscur que n'éclaire pas son explication ; d'ailleurs Pelet¹, qui a fait du théâtre une étude aussi minutieuse qu'exacte, a bien précisé la variété des corbeaux.

En regardant de l'intérieur la gigantesque muraille, on n'a pas de peine à distinguer, sur un grand nombre de pierres, du côté droit, les traces d'un violent incendie ; les pierres sont restées calcinées, mais la toiture s'est effondrée : le feu seul pouvait porter atteinte à cette charpente si ingénieusement construite.

Il semble bien que le mur de scène était décoré de trois rangs de colonnes superposées ; on peut s'en rendre compte par les nombreux fragments qui subsistent, et surtout par les deux colonnes que l'on voit, à gauche, au deuxième étage.

Au-dessus de l'ouverture principale, on remarque une niche

1. PELET, *Monuments de liège*, p. 266 : « Les trois premiers [corbeaux], du côté du levant, et les deux premiers, du côté opposé, ne sont pas percés ; les autres le sont tous, mais d'une manière différente sur chaque rang ; le plus élevé a ses trous cylindriques, tandis que ceux du rang inférieur sont en forme de cône renversé, percé à son extrémité d'une ouverture circulaire de cinq centimètres, afin que les eaux pluviales ne journaient pas dans cette espèce d'entonnoir. »

immense dont il ne paraît pas possible de fixer la raison d'être. Caristie, dans sa reconstitution, y place la statue de Marc Aurèle, avec une inscription inadmissible au point de vue épigraphique : c'est une supposition toute gratuite ; aucun texte ne l'autorise ¹.

Plus haut encore, on aperçoit encore dix-neuf entailles rectangulaires. On y a vu l'emplacement de statues : on voulait qu'il y eût jusqu'à trois cents statues, il fallait bien leur trouver des places. Il serait paradoxal de nier leur existence au théâtre, et les fouilles pratiquées à diverses époques ont mis à découvert des fragments de statues, mais en nombre très restreint : pour ce qui est de ces entailles, ce sont les empreintes des fermes, et la ligne qui relie leurs sommets marque l'endroit où le toit fixe de la scène adhérait à la muraille.



Dans l'état actuel du théâtre, on voit vingt-quatre rangs de gradins établis par les successeurs de Caristie, MM. Daumet et Formigé, grâce aux subventions annuelles de l'État ².

Un premier *maenianum* ³, c'est-à-dire une série de gradins s'élevant les uns au-dessus des autres en cercles concentriques, en comprend vingt-et-un. Il part de l'*orchestra* et s'arrête à la première *praecinctio* : on appelle ainsi le large couloir qui fait le tour du théâtre proprement dit ; c'est par la *praecinctio* qu'on accède aux gradins. La *praecinctio* est terminée en arrière par un

1. Cette supposition n'est d'ailleurs pas ridicule, et je sais qu'au théâtre d'Arles il y avait une statue colossale de l'empereur Auguste ; on en possède les débris.

2. « Rien dans les amorces antiques ne s'opposait au rétablissement... de la séparation qui se voit aux théâtres non restaurés d'Arles, de Timgad, de Pompéi, etc. On a au contraire superposé sans discontinuité seize nouveaux gradins sur ceux qui existaient déjà, ce qui produit un entassement énorme de 20 gradins sans compter le marchepied initial. Cette volée vertigineuse est d'une disproportion choquante avec les autres étages. » DIGONNET, *Orange antique*, p. 2, n. 2.

3. Le mot *maenianum* veut dire balcon, et, dans son sens primitif de construction faisant saillie au-dessus de la rue et s'appuyant sur des colonnes, il répondrait quelque peu au balcon de nos théâtres ; le sens du mot, qui s'applique aux séries de gradins dans les théâtres antiques, est au contraire tout différent du premier.

grand mur, le *balteus* ; ce mur contient huit portes ou *uomitoria*. Le spectateur montait l'escalier intérieur, longeait un couloir également intérieur, et, par un des *uomitoria*, se trouvait sur la *praecinctio* : là, au moyen des trois *scalae* qui divisent le premier *maenianum* en quatre *cunei*, il gagnait la place marquée sur son billet ou *tessera* ; s'il arrivait en retard et ne pouvait s'asseoir, c'était un *excuneatus*.

Le second *maenianum*, où l'on accédait par un escalier et un couloir différents, ne pouvait pas communiquer avec le premier, la hauteur du *balteus* étant d'environ deux mètres. Ce *maenianum* comprend trois rangs de gradins que divisent sept *scalae*. Le *balteus* qui le sépare du troisième *maenianum* présente également huit *uomitoria*.

Le nombre des gradins et leur division variait suivant la grandeur du théâtre et le nombre des spectateurs ; le Colisée, par exemple, possédait trois *maeniana* et un portique couvert, au sommet de l'enceinte, destiné aux femmes ; le grand théâtre de Pompéi n'avait que deux *maeniana*, d'inégale importance, comme les deux actuels *maeniana* du théâtre d'Orange. Le nombre exact des gradins de ce théâtre ne nous est connu en rien ; on peut, à titre d'indication plausible, mais purement hypothétique, se reporter au plan imaginé de tous points par Caristie. Cinq rangs de gradins seuls avaient été mis à découvert : Caristie, dans sa reconstitution de l'intérieur du théâtre¹, indique sept (?) gradins dans la seconde *praecinctio* ; une troisième en aurait contenu deux (?) ; enfin un portique, réservé aux femmes, selon l'usage, aurait fait le tour du théâtre : peut-être le grand mur dont on voit une certaine partie, tout en haut des gradins, terminait-il le théâtre, comme il peut aussi bien avoir été construit au moyen âge, avec des matériaux romains.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur le théâtre d'Orange se plaisent à vanter le nombre des spectateurs : je crois qu'on l'a beaucoup exagéré. On y a compté jusqu'à 42.000 spectateurs, chiffre évidemment excessif : le Colisée, le plus grand des amphithéâtres, en contenait 80.000, et le théâtre d'Orange aurait renfermé plus de la moitié de ce nombre. En évaluant les places comme l'a fait Caristie, c'est-à-dire en comptant seulement les

1. Cf. surtout pl. L.

personnes assises sur les gradins, en accordant à chacune 0^m 50 en supposant libres les escaliers et les paliers, on arrive, pour les divers théâtres, à des chiffres beaucoup plus rationnels. Même si l'on admet, contrairement à la vraisemblance, qu'il y ait eu des spectateurs debout sur les *praecinctions*, on est loin du nombre prêté aux divers théâtres.

Ainsi le théâtre d'Orange n'aurait contenu que 7.300 personnes ; celui de Marcellus, à Rome, non 30.000, mais 14.600 ; celui d'Herculanum, 2.400 au lieu de 10.000 ; ceux d'Aezani, 9.500 ; de Pompéi (grand théâtre), 4.200 ; de Sagonte, 4.400 ; de Taormina, 7.500 ; d'Aspende, 7.200.

Il n'est donc que logique de restreindre, comme l'a fait Caristie¹, le prétendu nombre des spectateurs de ces divers édifices ; en outre, ces chiffres restreints par Caristie semblent encore, de son aveu, être exagérés.

Dès lors il ne faut prêter aucune attention aux admiratives exclamations des bons archéologues soucieux de voir dans la cité romaine d'Orange une population de 40.000 habitants. Que les dimensions de la ville romaine aient été plus vastes que celles de la ville moderne, il serait puéril de le contester : les quelques fragments du mur d'enceinte aident à rétablir un tracé d'environ « une heure et demie de chemin² » ; mais, tout en supposant que divers spectateurs aient pu appartenir à des cités voisines, tout en admettant le rôle prépondérant qu'ait pu jouer Arausio dans cette partie de la Narbonnaise, il était opportun de fixer le nombre *maximum* des spectateurs.

*
* *

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer l'époque où semble avoir été construit le théâtre d'Orange. Caristie croyait ce monument du second siècle, plus particulièrement du règne des Antonins, et l'estimait antérieur à l'arc. Toutefois nous avons vu, au chapitre précédent, combien il s'était trompé en attribuant comme date de la construction de l'arc la fin du second siècle. Je serais assez porté à penser que les deux

1. P. 85.

2. LA PISE, p. 6.

monuments datent de la même époque, c'est-à-dire du premier siècle, et qu'ils ont été construits peu après la fondation de la colonie.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le théâtre d'Orange est de la bonne époque de l'art. Il paraît avoir été exécuté sans interruption (sauf pour la toiture, ajoutée plus tard), avec des matériaux qui n'avaient point, comme au théâtre d'Arles, servi pour d'autres monuments. Mais l'appréciation de l'architecture appelle quelques réserves, et Frary ne les a pas ménagées :

« En admirant l'ordonnance du théâtre d'Orange, ses proportions et quelques détails, on ne peut se prescrire comme des modèles les porte-à-faux de la face septentrionale ; cette irrégularité était probablement déguisée par les combles qui abritaient la partie inférieure. La façade offre un exemple de plate-bandes avec crossettes. L'appareil des arcs du deuxième ordre n'est pas composée de voussoirs, les archivoltas sont taillées et ajustées avec les assises. Ce genre d'appareil, ainsi que l'épaisseur des murs, étaient nécessaires dans une construction sans mortier et élevée de plus de cent pieds ¹. » Et Pelet ² dira plus tard, avec une exagération évidente : « Tout, dans le théâtre d'Orange, annonce la décadence de l'art. »

Sans entrer dans le détail de ces appréciations, je me bornerai à résumer les diverses observations de Caristie.

L'orchestre ne présente pas la disposition prescrite par Vitruve : selon lui, dans tout théâtre, grec ou romain, on doit tracer l'orchestre en inscrivant dans une circonférence quatre triangles équilatéraux et symétriques.

Les proportions indiquées pour les ordres qui décoraient la scène sont assez bien observées ; on s'en rend compte par les traces que présentent des trois ordres les murs en aile et le mur de fond ; il faut toutefois observer que le centre de ce dernier n'est décoré que de deux ordres.

Conformément aux prescriptions de Vitruve, les gradins sont tournés vers le nord.

Il faut également rappeler l'analogie caractéristique du théâtre d'Orange et du théâtre d'Herculanum : dans ce dernier, plus

1. P. 38-39.

2. *Monuments de liège*, p. 66.

petit, les salles de réunion des chœurs présentent la même disposition par rapport au *proscenium* et au portique extérieur qui fait le tour de l'hémicycle ; la scène et l'orchestre ont également une ressemblance frappante, et la même niche semi-circulaire se remarque sur le mur de fond.

Quelles que puissent être les réserves de Frary ou de Pelet, le théâtre d'Orange, par la conservation de la scène et de ses dépendances, offre l'unique exemple d'une partie capitale de l'architecture antique. Son étude peut seule éclaircir bien des points obscurs de l'histoire littéraire ou de l'histoire de l'art ; il est en outre, pour les archéologues, avec les théâtres de Pompéi, d'Aspende et de Taormina, une des constructions les plus importantes qu'il soit donné à des modernes d'admirer.

Sans comparer ici le théâtre romain au théâtre grec, sans répéter des généralités cent fois écrites, il importe pourtant d'esquisser en quoi le théâtre d'Orange se rapproche ou s'éloigne de nos connaissances relatives au théâtre grec ou au théâtre romain.

On considère parfois comme une règle pour le théâtre romain d'être construit sur un terrain plat et de ne point s'adosser à une colline. C'est le contraire qui a lieu à Orange ¹. A ce propos je rappelle que certains archéologues ont prêté au théâtre des origines marseillaises sinon grecques directement : nous avons vu que le caractère romain de l'arc était également contesté ; pour le théâtre la question est plus facile à résoudre : sa position sur la colline Saint-Eutrope n'a rien à mon sens qui lui prête un caractère hellénique, et les Romains, avec l'à-propos merveilleux particulier à leur génie, n'avaient pas besoin de l'exemple des Grecs pour employer le terrain le plus convenablement possible ; en outre, l'inscription C. I. S., *colonia Iulia Secundanorum* ², plusieurs fois répétée, maintenant encore lisible, montre bien qu'il s'agit d'un monument romain, construit par des

1. Les gradins, à Orange, ne reposent pas tous sur la colline ; la face orientale du théâtre, du côté de l'église Saint-Florent, est bâtie directement sur le sol à l'aide d'arceaux et de voûtes. Gasparin (p. 73-74) rapproche à ce propos le théâtre d'Orange de celui de Délos, qu'il ne connaissait d'ailleurs que par le *Voyage au Levant* de Tournefort (1717).

2. C. I. L., XII, 4242.

ouvriers romains, ou, plus vraisemblablement, par des légionnaires, pour distraire les habitants d'une colonie romaine.

L'orchestre, réservé aux chœurs chez les Grecs, contenait, chez les Romains, des places réservées aux magistrats : les *duumvirs* et les *édiles* d'Orange, ainsi que les *décursions*, les *sénateurs* et les personnages importants de passage dans la colonie, siégeaient évidemment à l'orchestre ; nul texte ne nous y autorise, mais nous savons que c'était la règle : par contre, tandis que la loi *Roscia* cédait aux chevaliers, en 68 avant J.-C., les quatorze rangées au-dessus de celles du sénat, les chevaliers domiciliés ou de passage à Orange devaient se contenter des trois premiers gradins, ainsi que le mentionne, par deux fois, une inscription très bien conservée¹. Aussi est-il vraisemblable d'admettre que leur nombre était assez restreint à Orange, et Mommsen a pu prétendre, antérieurement à cet exemple, que dans les colonies, les chevaliers romains n'avaient pas de places réservées au spectacle².

L'orchestre étant occupé par des spectateurs, il convenait que la scène, plus profonde, regagnât l'emplacement qu'elle perdait de la sorte ; d'autre part, un plus grand nombre d'acteurs que chez les Grecs figuraient d'ordinaire, et un rideau, inconnu chez les Grecs, pouvait séparer du public les acteurs en se remontant de bas en haut. Pour Orange, il n'apparaît pas que la disposition des diverses parties du théâtre réservées aux acteurs ait échappé à la règle générale, et leurs vastes dimensions devaient convenir excellemment aux exigences d'une représentation savamment exécutée³. Conformément aux proportions romaines, la scène avait environ deux fois le diamètre de l'orchestre.

En outre, le théâtre romain protégeait généralement les spectateurs contre les ardeurs du soleil ou les surprises de la pluie par un grand *velum* qui recouvrait tantôt la scène, tantôt le théâtre entier : or la façade extérieure du théâtre montre les corbeaux où l'on fixait les pieux qui retenaient la tenture. Une fois que le toit fut construit sur la scène, il est permis de penser que les

1. *C. I. L.*, XII, 1241.

2. *Ephem. epigr.*, II, 131.

3. Voy. notamment DIGONNET, *Théâtre antique d'Orange*.

corbeaux, dont Mérimée¹ ne s'expliquait pas la présence, continuèrent à maintenir le *uelarium* qui abritait l'orchestre et les gradins.

Enfin, la construction du portique était encore une des règles, selon Vitruve², du théâtre romain.

Il serait paradoxal de prétendre que l'arc, si vanté des artistes et des archéologues, ne produit nul effet sur les amateurs et sur les profanes ; mais il est certain qu'il faut, pour apprécier une aussi étonnante construction, posséder des connaissances exactes, avoir des notions précises sur la conquête romaine de la Gaule, sur l'art monumental des Romains, en particulier sur l'architecture des arcs de triomphe et des arcs communaux, enfin ne rien ignorer des discussions archéologiques dont cet édifice a été la cause. On voit fréquemment des touristes s'arrêter devant l'arc, en contempler une face, faire le tour du monument, puis continuer leur promenade ou rentrer dans la ville sans paraître avoir ressenti la moindre émotion.

Le théâtre, au contraire, retient l'attention des plus indifférents. Sur le voyageur qui n'a point souci des questions techniques, sur celui même qui ne se représente pas la merveilleuse richesse de l'ornementation ancienne et le concours des ors, des marbres et des mosaïques, l'altière façade exerce pourtant un souverain prestige. Peut-être, en son état de ruine, attire-t-elle avec plus de mystère. L'incomparable grandeur de ce mur que Louis XIV appelait la plus belle muraille de son royaume et le ton chaud de ces pierres d'un rose brun éveillent une impression qui ne s'oublie pas. A contempler ce gigantesque agencement dont aucune pièce n'a bougé, l'on est frappé par la simplicité géométrique des lignes et des superpositions, mais on subit plus encore l'effet de la masse et l'on admire avec stupeur ce vestige éternel de la domination romaine.

1. *Voyage dans le Midi de la France*, p. 166.

2. V. ix (voy. *supra*, p. 96).

CHAPITRE III

LE CIRQUE

L'AMPHITHÉÂTRE, LES THERMES

I

Nous avons vu que La Pise¹ confondait le cirque et le théâtre, dupe en cela de l'appellation populaire *place du cirque*, « *Cierou* », donnée à la place où se trouve le théâtre. Il y avait un cirque à Orange ; nous allons en rechercher les traces sous les constructions de la ville actuelle.

Il importe tout d'abord de distinguer le cirque du théâtre et de l'amphithéâtre. C'étaient les trois sortes d'édifices consacrés aux jeux publics ; il est singulier que, notamment à Orange, on les ait souvent confondus. Le cirque est plus considérable que l'amphithéâtre et le théâtre ; il présente la forme d'un parallélogramme très allongé, arrondi à l'une des extrémités, comme on peut le voir à Orange, et carré à l'autre. Chevaux et chars

1. P. 15-18. A vrai dire il est injuste d'imputer à La Pise, si médiocre que soit son érudition, la confusion du théâtre et du cirque. Il se trompe évidemment quand il prend les deux corps de bâtiment situés à droite et à gauche de la scène pour « les receptacles dans lesquels on enfermoit les bestes sauvages et les hommes qui estoient condamnés aux bestes » ; il a tort également de placer derrière la grande muraille l'espace réservé aux courses, et la *meta* à l'emplacement de l'église des Cordeliers ; nous savons que le cirque, dans sa longueur, était perpendiculaire à celui que suppose La Pise : il signale « une vieille tour au portique de pareille estofe que celle du cirque bâtie à la dorique, qui estoit les *carceres* d'où partoyent les chevaux et les chariots pour entrer en lice ou pour descendre au combat » (p. 18). Il est aisé de reconnaître dans cette tour « de pareille estofe que celle du cirque » la porte même du cirque. L'erreur de La Pise n'est donc qu'une demi-erreur. Il est vrai qu'il se trompe encore en plaçant les *carceres* à l'extrémité opposée.

entraient de ce côté dans le cirque, et tournaient à l'autre côté autour d'une *meta*, ou borne, analogue à celle qui se voit encore à Vienne.

De tous les édifices publics destinés aux jeux, le cirque est celui dont l'architecture semble avoir le moins obéi à des règles fixes¹. Vitruve ne nous fournit aucune indication relative à ce sujet. En outre on s'explique aisément que ne présentant pas une masse comme le théâtre ou même l'amphithéâtre, il soit moins bien conservé, et Gasparin remarque avec raison que l'enceinte du cirque était trop vaste pour servir de retranchement ou de citadelle au moyen âge.

Les cirques romains sont en effet très rares ; on connaît, à Rome, le *Circus Maximus*, le Cirque de Maxence, et le Cirque Flaminien ; en Gaule, on a retrouvé des restes importants, sans parler d'Orange, à Fréjus et à Vienne.

C'est surtout par le *Circus Maximus*, le Cirque de Maxence, un bas-relief de Foligno et une très importante mosaïque trouvée à Lyon que nous pouvons nous faire une idée d'ensemble du cirque.

Le cirque ne comportait pas, comme les autres spectacles, de places séparées pour les hommes et pour les femmes. Les sénateurs, suppose-t-on, devaient avoir des places réservées ; la seule chose certaine est que sous Claude il y eut officiellement pour eux des places séparées ; sous Néron, cette faveur s'étendit aux chevaliers. « Les précinctions qui marquent la séparation des places en trois étages dans le plan du Cirque de Maxence, dans ceux de Boville et d'Orange aussi bien que dans le plan du *Circus Maximus*, paraissent bien correspondre à la division des places entre les ordres privilégiés et le reste des spectateurs qui occupaient, tribu par tribu, les gradins supérieurs². »

Les remises, ou *carceres*, étaient au nombre de douze, six de chaque côté de la porte principale du cirque ; elles étaient flanquées de deux hautes tours crénelées. L'ensemble de cette disposition portait anciennement le nom d'*oppidum*. Les *carceres* étaient fermés par des portes en bronze qui, toutes, s'ouvraient

1. Pour les indications générales relatives au cirque, voy. l'art. *CIRCUS*, de M. J.-L. PASCAL, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio.

2. PASCAL, art. cité.

en même temps, si bien que les chars sortaient ensemble pour s'élancer. — Rien ne nous dit que pour Orange la disposition fût celle-là, je la rappelle à titre d'indication.

Dans la mosaïque de Lyon, la partie de la piste autour de laquelle tournaient les chars est remplie, non par une construction s'élevant au-dessus du sol, mais par deux bassins bordés de murs, appelés *euripi*, et formant de longs rectangles; au milieu se dresse un obélisque et dans chacun d'eux on retrouve les édifices qui portent les œufs et les dauphins vomissant de l'eau. On suppose qu'un grand nombre de cirques eurent la même disposition. Il nous sera utile de nous la rappeler à propos d'Orange.

Avant de décrire les ruines du cirque de cette ville, et d'en rechercher les vestiges, il importe de reconnaître toute la part qui revient à Gasparin dans la découverte de ce monument¹. C'est en 1818 qu'il exposa au public pour la première fois son originale interprétation de ces ruines: son *Histoire d'Orange*, parue en 1815, mentionne « un cirque² qui renferme dans son enceinte la moitié de la ville actuelle, et qui complète ainsi dans Orange la série entière des monuments consacrés aux jeux chez les anciens. » Il n'y a rien d'exagéré dans les dimensions qu'il attribuait à l'édifice, car celui-ci mesure 400 mètres de longueur sur 81 m. 65 de largeur³ et s'étend de la *Place du Cirque* au pont de Langes.

Je ne m'arrêterai pas à la question de savoir si le peuple romain « qui préférerait la vue des luttes, des marches militaires, d'un ours ou d'un habit neuf, au jeu de ses acteurs, avait porté dans ses colonies ses goûts anti-littéraires »; Gasparin proteste: le voisinage de Marseille prouverait selon lui, qu'Arles et Orange n'étaient pas dénués de sens artistique, et qu'ils commencèrent à en manquer sous l'influence des conquérants. Il ne me paraît point nécessaire de prêter aux Romains une telle politique pour

1. Voy. les *Notices des travaux de l'Académie du Gard*, 1810, p. 405, et t. I, p. 164-176. Ce sont les éléments de ce dernier article que Gasparin reproduits dans son livre, p. 86-103.

Op. laud., p. 87.

D'après CARISTIE, pl. LI.

justifier la vaste étendue et le grandiose aspect que devait présenter le cirque d'Orange.

Le même auteur explique d'une façon très judicieuse la disparition presque totale des diverses parties du cirque ; « les cirques¹, dit-il, bien moins forts de masse que les amphithéâtres et les théâtres, ont été plus facilement ruinés ; leur enceinte trop vaste n'a pu servir de retranchement ou de citadelle aux seigneurs ou au peuple du moyen-âge, et n'a pas été conservée pour cette destination : divisée entre un grand nombre de possesseurs, leur étendue a éprouvé tous les ravages que les caprices et la cupidité ont voulu lui faire subir, et c'est dans les ruines qu'il faut chercher les débris du grand cirque d'Orange, comme on trouve à Rome ceux du grand cirque. »

De la place du théâtre on aperçoit, faisant face au portail occidental de l'église Saint-Florent, une arcade perpendiculaire au grand mur oriental du théâtre et, par derrière, une tour carrée : l'arcade est le seul reste du portique élevé devant la façade du théâtre, la tour est une construction du cirque. On ne pouvait entrer dans le cirque sans passer sous le portique du théâtre.

Pour examiner les restes du cirque il faut maintenant pénétrer dans l'intérieur du théâtre, puis se porter à gauche de l'aile occidentale. Ces restes sont au nombre de trois : la tour, la portion semi-circulaire et le mur qui, joint ces deux parties.

La portion semi-circulaire a pour hauteur et mesure 12 m. 615 dans son diamètre intérieur, est vraisemblablement un *macellum* ou *macellum* qui se trouve le plus dans les cirques, généralement sous le portique qui servait à accéder aux gradins.

La tour est carrée, ses faces orientale et occidentale, de 12 m. 615 de hauteur, et de 12 m. 615 de largeur. A cet égard il est intéressant de remarquer que la grande arcade de l'arcade du théâtre, qui est la plus grande, elle ne manque pas de hauteur, car elle est établie sur les gradins sur lesquels elle est établie ne s'élève pas à une hauteur de 12 m. 615.

La tour est carrée, ses faces orientale et occidentale, de 12 m. 615 de hauteur, et de 12 m. 615 de largeur. A cet égard il est intéressant de remarquer que la grande arcade de l'arcade du théâtre, qui est la plus grande, elle ne manque pas de hauteur, car elle est établie sur les gradins sur lesquels elle est établie ne s'élève pas à une hauteur de 12 m. 615.

pu qu'il appartenait au théâtre et l'on ne s'expliquait pas sa destination.

Un intervalle de quinze mètres sépare les deux édifices ; il constituait un couloir qui pénétrait dans le portique élevé devant la façade du théâtre.

La portion semi-circulaire creusée dans le flanc de la montagne se compose d'un mur de petit appareil, mesurant 22 mètres de hauteur. On saisit très bien la courbe que faisaient les chars en tournant et l'on voit encore une partie des dalles qui formaient le sol de la piste.

Mais de tous les restes du cirque, celui qui devait le plus dérouter l'interprétation était le grand mur que l'on voit de la rue de Pontillac. Il est situé dans la cour de l'École maternelle ¹. Construit en pierre de taille et en moellons de petit appareil, il mesure seize mètres de hauteur et cent de longueur. La partie qu'on en peut voir encore se compose de quatre arceaux surmontés d'une corniche. L'arceau le plus rapproché de l'extrémité sud du cirque est à jour, il passe au-dessus de la rue de Pontillac. Les trois autres arceaux sont murés. Trois contreforts séparent entre eux les arceaux.

C'est le mur occidental extérieur. La Pise le prenait pour un aqueduc ² ; son erreur a longtemps été partagée ; mais l'architecte Labbadie, qui dessinait les monuments d'Orange en 1806 et 1807, fut surpris de ne voir d'ordre d'architecture que d'un côté ; il en conclut que ce pan de mur ne pouvait vraisemblablement être attribué à un aqueduc, lequel eût, des deux côtés, présenté le même aspect. L'étude du mur qui continue le *macellum* permit à Gasparin de voir dans le prétendu aqueduc suspecté par Labbadie la muraille extérieure du cirque ; profitant aussi des vestiges, réels ou supposés, qu'on retrouva sous terre, il put ainsi, le premier, restituer le plan présumé du cirque d'Orange.

C'est ici que commencent les difficultés. Si les parties du cirque encore apparentes ne laissent aucun doute sur leur véritable destination, il en est autrement des constructions souter-

1. La cour de l'ancien collège.

2. P. 31-33, *Des Aque-ducts*.

raines. Gasparin a énuméré les divers points de la ville moderne où le cirque ancien pouvait être situé; Caristie a repris ses hypothèses. Mais il y a près de cent ans que Gasparin a publié son ouvrage, et le plan de Caristie date de plus d'un demi-siècle.

J'ai pu retrouver quelques substructions et les indiquerai sous toute réserve. Quant aux divers fragments que signale Gasparin, il serait téméraire de les attribuer tous au cirque. Cet auteur mentionne deux arceaux « chez MM. Vaillan et Patin, place aux Herbes »; M. Patin, petit-fils du propriétaire nommé par Gasparin, a fait dresser dans son jardin l'un des arceaux. Celui-ci produit un agréable effet au milieu de la verdure, mais n'a de romain qu'une rangée d'oves; tout le reste indique plutôt une œuvre de la Renaissance. Gasparin cite également la rue de Langes, maintenant rue Victor-Hugo: il est bien difficile d'y reconnaître les substructions du cirque. Un jeune artiste, nommé Barreilles¹, avait dessiné toutes les constructions souterraines semblant provenir du cirque: il est mort avant d'achever sa tâche et l'on n'a pas retrouvé ses esquisses.

Outre l'impossibilité où l'on est maintenant de savoir quels sont les emplacements signalés par Gasparin, on ne peut nullement affirmer que la rue Victor-Hugo est parallèle au mur du cirque: j'accorderais plutôt confiance à la tradition locale que voici. Le chef des fonteniers, qui connaît le mieux l'état souterrain de la ville, m'a signalé, rue Notre-Dame, aux nos 12 et 21², deux maisons susceptibles de renfermer dans leurs caves des fragments de constructions romaines; celle du numéro 12 contiendrait un mur et un chapiteau³; un souterrain reliait autrefois, disait-on, les deux immeubles; de part et d'autre l'on m'a assuré qu'on ne pouvait plus rien remarquer, mais je tiens quand même à fixer une tradition plausible qui peut-être sera disparue dans quelques années.

Face au pont de Langes, à la maison qui fait le coin entre la rue Victor-Hugo et la route nationale⁴, le souvenir des subs-

1. Voy. le chap. intitulé *l'Arc*, p. 55.

2. Au n° 12, M. Guibert, Magasin du Progrès (maintenant place de l'Hôtel-de-Ville); au 21, M. Sinard, éditeur de musique.

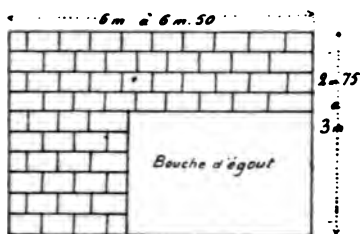
3. Cf. CARISTIE, pl. I, D (a): « Parties des murs du cirque. Au point (a) se trouve une colonne de 0 m. 25 de diamètre engagée au quart. »

4. Chez M. J. Bauza, marchand d'oranges et produits du Midi. — C'est

tructions romaines est encore vivant ; toutefois je n'ai rien pu reconnaître ; on m'a conduit dans une écurie qui est une ancienne église, et rien dans les fondations ne permet de reconnaître les traces d'un mur romain.

S'il est possible, comme je le crois, de se faire une idée de l'emplacement du cirque, c'est donc moins en constatant les vestiges non encore disparus, seule preuve pourtant certaine, qu'en faisant appel aux rares traditions locales. Il faut ajouter que ces traditions sont souvent fausses, ou, ce qui est pire, à moitié justes, et quand les habitants connaissent votre désir de voir des monuments romains, ils vous montrent d'ordinaire des ruines médiévales.

Les seuls restes de constructions vraiment romaines que j'aie trouvés en interrogeant des habitants d'Orange sont un petit



euripe et un fragment de mur assez important, situés dans les caves de la Sous-Préfecture ¹. Le mur, de grand appareil, est long de six mètres et haut de trois, mais une bouche d'égout en a fait disparaître presque la moitié.

Dans une cave voisine, un mur romain d'environ deux mètres carrés est baigné par un euripe dans lequel descend un escalier de quelques marches ; la largeur de l'euripe est de 0 m. 50 ; sa longueur de 1 m. 10.

L'emplacement E du plan de Caristie, p. 79 : « un reste de construction antique se remarque au point E, sur le plan général ; près la rivière (Meyne). » Toutefois Caristie n'indique cet emplacement qu'avec réserve ; il n'affirme pas, et paraît au contraire douter, que le cirque se soit étendu jusqu'au pont de Langes. C'est pourtant la dimension normale.

1. C'est à M. Yrondelle que je dois ce précieux renseignement. — L'Hôtel de la sous-préfecture est situé 8, rue de la Sous-Préfecture. Je tiens à remercier M. Audry, sous-préfet d'Orange, de l'amabilité avec laquelle il a favorisé mes recherches dans les caves de son hôtel.

Il me paraît naturel d'admettre que ces deux portions de mur bordaient le cirque du côté oriental, en face l'arceau de la rue de Pontillac, mais beaucoup plus bas. Quant à l'euripe, on ne peut assurément pas le prendre pour une partie de la pièce d'eau qui, d'ordinaire, divisait la piste du cirque ; mais il semble bien être une dépendance de cet édifice.

Telles sont les identifications que j'ai pu faire en recherchant les emplacements signalés par Caristie ; on est loin de compte avec les restes mentionnés soit par Gasparin, soit par Caristie ; mais il ne paraît malheureusement pas possible, vu l'état actuel de la ville, d'en retrouver davantage ¹.

Il serait aventureux d'essayer, avec le peu qui reste du *maenianum*, une supputation du nombre des gradins et du nombre des spectateurs. Gasparin ² supposait cinq rangs de gradins et 16.090 personnes ; Caristie supposait treize rangs de gradins et 20.000 personnes. En tout cas nous pouvons penser que le cirque d'Orange devait, plus encore que le théâtre, attirer en foule les indigènes des pays voisins ; il y avait un théâtre dans toute cité qui se respectait : le cirque ne se rencontrait que dans certaines villes particulièrement florissantes.

1. CARISTIE, p. 78 : « Les restes au-dessous du sol actuel [1856] se retrouvent, sur le côté droit [occidental], au tiers environ de la longueur du cirque ; ils consistent seulement en un mur de refend entre les deux murs de la galerie et une portion du mur intérieur de cette galerie. Mais les traces en sont plus nombreuses sur le côté gauche [= oriental] ; là on retrouve partie des murs extérieur et intérieur... »

2. GASPARIN, p. 102-103 : « Il paraît par ce qu'il nous reste de notre cirque, qu'il n'avait que deux rangs de portiques [= *maeniana*], l'un au-dessus de l'autre. Ces portiques avaient environ 4 m. 86 (15 pieds) de largeur ; or, un gradin occupait 80 cent. (2 pieds 1/2) de largeur, en les supposant de même proportion qu'aux théâtres et aux amphithéâtres ; la largeur du portique fournissait donc la place de six rangs de gradins. Il faut en supposer un de libre pour fournir à la circulation ; ainsi les spectateurs étaient tout au plus sur cinq rangs.

« Les deux portiques occupés par les spectateurs au cirque d'Orange peuvent s'estimer à un développement de 1544 mètres ; chaque rang de gradins contenait donc 3.218 personnes, et les cinq rangs 16.090 personnes à 48 centimètres par personne. »

CARISTIE, p. 79 : « Le développement moyen de chacun des gradins étant de 780 mètres, et leur nombre de 13, le cirque, en admettant que chaque personne occupât un espace de 0 m. 50, pouvait en contenir environ 20.000. »

Sur la route de Caderousse, à droite, un peu avant d'arriver à l'usine dite *La mosaïque*, dans la propriété de M. Ripert, s'élevait un amphithéâtre. C'est le nom qui convient à cette construction disparue, et non celui d'« arènes » qui désigne proprement la piste recouverte de sable. La Pise, si utile malgré son absence de critique, est le seul auteur qui ait aperçu les derniers restes de l'amphithéâtre ; il l'appelle les *arènes*¹, pour employer une forme en usage de son temps : « Le défaut des sièges en dedans luy a donné le nom particulier d'*Arenes*, ou bien là on ainsi appelé pour le distinguer de notre grand et magnifique Cirque [théâtre]. »

Nous voyons par ce passage qu'il ne s'agissait point d'une vaste construction comme le cirque et le théâtre, mais d'un monument où les spectateurs restaient debout ; d'ailleurs rien ne nous prouve qu'il s'y donnât des jeux publics. C'était peut-être l'endroit où s'exerçaient les gladiateurs et les jeunes gens de naissance libre. Dans un édifice de dimensions aussi réduites, surtout comparé aux autres monuments, des représentations ne sont guère admissibles.

Je cite en entier la description de La Pise, vu son importance unique : « Je les ay veües autrefois [les Arenes] ayans leurs murailles presque tout autour, de la hauteur de plus de douze pieds en aucuns endroits, en d'autres moins, avec les formes ou naissances des portes au nombre de vingt quatre. Elles ont esté depuis peu abatues et quasi razées à fleur de terre. Les fon-

1. LA PISE, p. 30 : « Ces Arenes sont assizes, hors les muraille de la vielle et nouvelle ville, peu distantes de la vielle, et d'environ quatre cents pas de la nouvelle, du costé du couchant, et de la porte S. Martin. »

Le même auteur dit ailleurs (p. 14-15) : « ...Et quant aux Arenes, les ayant veües autrefois d'environ douze pieds d'hauteur, et ayant fait fouiller dans la terre la naissance des arcs et des portes, elle a donné jugement et cognoissance de la forme qu'elles ont eu anciennement, laquelle j'ay fait rapporter à celle qui est cy dessous représentée. »

CARISTIE, pl. I, *Légende M* : « A 200 mètres du point indiqué par (*), en dirigeant de l'Est à l'Ouest, se trouve le centre d'un Amphithéâtre. Une grille faite en 1823 a mis à découvert une partie du sol de l'Arène ; les sites de cet Amphithéâtre, décrits par J. de Lapise, se voyaient encore y a quelques années. »

dements paroissent tout autour, avec les ouvertures des portes, et la forme de l'ovale relevé en dehors par la terre laquelle vraisemblablement à esté tirée du dedans; pour rendre le lieu plus commode, et mieux exposé à la veüe des spectateurs, qui regardoyent d'en-haut tout autour¹. »

Si la mémoire de La Pise est fidèle, nous avons des murs hauts de quatre mètres (3^m 96) par endroits, et vingt-quatre portes. Toutefois la gravure que donne le vieil historien d'Orange est d'une douteuse exactitude; il mentionne vingt-quatre portes, mais son dessin peut aussi bien en contenir vingt-quatre ou vingt-six.

Gasparin² parle d'« une seule enceinte de forme elliptique... d'environ 50 mètres de diamètre moyen, autant qu'on en peut juger aujourd'hui [1815] par l'examen du terrain. »

On voit que les renseignements relatifs à l'amphithéâtre d'Orange sont en nombre très restreint. Si le cirque est peu connu, l'amphithéâtre est à peine soupçonné. Un vieil habitant, bien informé par sa profession, s'est souvenu, lors de mon séjour, d'avoir vu, vers 1857, quelques restes provenant de l'édifice.

Enfin les matériaux semblent avoir été les mêmes, d'après La Pise³, que ceux du cirque et des remparts.

III

C'est encore au même auteur qu'il faut faire appel pour dire quelques mots des thermes, ou, comme il dit, *Des bains antiqs ou Tour Ronde*⁴. L'emplacement en est certain, et Caristie⁵,

1. P. 30.

2. P. 106.

3. *Ibid.* : « L'estofe du bastiment estoit composée de pierres, et d'un ciment tres dur; ayant en face dedans et dehors des petites pierres grises, taillées en carré d'environ demy pied chacune, de construction pareille à celles des aqueducs, des Bains antiqs, et des vielles murailles de la ville. »

4. La Pise, p. 14. « Les deux autres [il parle des thermes et des arènes] ayant esté de ma memoire ingratement abbatues et desmolies à fleur de terre, par l'avarice de ceux qui ont voulu profiter de la pierre, je les ay fait redresser sur l'aerain conformément à l'idée que ma memoire m'a peu fournir quant aux Bains. »

5. Pl. I, marque H. — Caristie, sans parler des thermes, a mis comme légende : « H, Tours de l'enceinte romaine. Cette tour [que j'identifie avec les thermes de La Pise] a 6 m. 30 de diamètre intérieur. »

avec la minutie dont il a fait preuve à chaque planche de son grand ouvrage, n'a pas manqué de le tracer dans son plan général de la ville. Beaucoup moins certaine est l'affirmation de La Pise relative à la vraie destination du monument, dont il fournit un dessin : « Les [bains] publics, écrit-il, estoient dans ceste grosse Tour ronde icy représentée, à peu près en la forme que chacun la veüe depuis peu d'années, hors des creneaux de la cime ; et en laquelle elle a demeuré, jusques en l'année mil six cents vingt un, qu'on en abatit la plus grande partie, pour prendre la pierre ; et depuis journelement on a continué d'y foviller jusques au fondement, non sans reproche à la memoire de ceux qui l'ont fait, et de ceux qui l'ont souffert. ¹ »

C'est donc en 1621, dix-huit ans avant la publication de son histoire d'Orange, que La Pise a vu des restes de ces prétendus thermes. Il en précise l'emplacement : « Ceste tour estoit posée hors la nouvelle ville du costé du couchant, distant environ deux cents cinquante pas d'icelle, au pied de la montagne du Chasteau, joignant les murailles de la ville ancienne, et ayant à son costé du midy la vielle porte de la ville, dont la voussure faite de grosse pierre a esté abatue, et emportée depuis peu de temps. » Je cite à dessein toute la description de La Pise, étant donné que c'est le seul document que nous possédions, si incertain soit-il. La tour, comme l'appelle cet auteur, « estoit soustenue sur de grands arcs ouverts du septentrion au midy y en ayant deux de chaque costé, bastis de grosse pierre de taille, et plus bas à droite et à gauche, on y voyoit de longues crotes [grottes] voutées de menue pierre avec les lieux ou estoient les Bains. Les vestiges des vieux bastimens qui l'avoisinent paroissans encor en plusieurs endroits, le long de la montagne tirant vers la ville, tesmoignent probablement que par la le grand Aqueduc alloit desgorger une partie de ses eaux dans ces Bains, où y avoit des reservoirs destinés pour les contenir, et au-dessous des canaux sousterrains, pour donner vuidange à celles qui estoient sales et inutiles ² ».

Il serait bien hasardeux de voir des thermes dans la construction que reproduit le dessin de La Pise. Je dois ajouter, à la décharge de l'historien d'Orange, que « la tour » avait servi

1. LA PISE, p. 34.

2. Id., p. 34-35.

d'habitation soit aux premiers princes soit à leurs soldats et que, le 16 juin 1210, par conséquent sous Guillaume IV, « tout ce qui avoit esté basti dessus la nouvelle construction tomba de soy mesme. » Bien que La Pise affirme que le monument resta depuis lors dans le même état ou à peu près, il est fort possible que sa bonne foi, d'ailleurs si crédule et si mal informée, ait été induite en erreur.

Rien ne reste de ces thermes qui n'ont peut-être été tels que dans l'imagination naïve du vieil auteur, mais j'estime que l'on peut tirer parti même de sa méprise. Je ne m'étendrai point sur le nombre des thermes à l'époque romaine, sur leur excellente distribution, leur luxe et leur confort, tant de mots accaparés par les modernes qui les réservent pour eux seuls, et que les anciens connaissaient si bien ; j'émetts seulement l'opinion qu'il y aurait à tenir compte du renseignement fourni par La Pise, parce qu'il paraît être pris à une tradition ; le nom de thermes désignerait au moins un édifice qui fut réel.

Du reste, La Pise nous apprend qu'il y avait encore de son temps, dans divers endroits de la ville et dans certaines caves, « des bains entiers ¹ ». Tout en tenant compte de l'exagération, il est hors de doute qu'une ville comme Orange possédait, outre des thermes publics, autant de thermes privés qu'il y avait de riches et confortables constructions particulières. Il serait surprenant d'en retrouver encore, mais Millin ² nous cite le nom d'un chevalier de Saint-Louis qui possédait dans son domaine des bains antiques ornés de mosaïque ; comme ils attiraient chez lui trop de curieux, importuné, il fit tout détruire.

1. — En divers endroits de la ville, et dans les basses caves se trouvent encore les Bains entiers. Il y en a un derrière la maison de ville dans la maison d'un cordonnier qui a esté ven par l'auteur avec admiration, sa crotte s'entretient avec son puy de marbre de diverses couleurs ajancée à la Mosaïque, et s'entretient sous toutes dissemblables. (p. 35).

2. — *Oranges*, p. 114, 115. Voy. *Mosaïques*, n. 16.

CHAPITRE IV

LES MOSAÏQUES

La mosaïque, d'origine égyptienne et persane ¹, est un assemblage de petits cubes de pierre, généralement de marbre, quelquefois de verre ou d'émail ; ces cubes, diversement colorés, étroitement serrés comme les morceaux d'un jeu de patience, sont fixés dans un ciment ². Ce genre d'ouvrage était infiniment varié, soit par les éléments qu'il groupait, soit par la nature des sujets qu'il représentait.

Les mosaïques ne servaient pas seulement de pavage ; les plus richement ornées décoraient les murailles des habitations somptueuses et des édifices publics.

Le terme de *musium opus*, qui désigne le plus communément la peinture en mosaïque, s'appliqua tout d'abord à la peinture murale en cubes d'émail ; il prit le sens général que nous lui connaissons, à partir de Constantin, lorsque la mosaïque eut à Rome une importance prépondérante.

Parmi les pavements historiés on distingue l'*opus tectile*, l'*opus tessellatum* et le *pauimentum uermiculatum* ³. Le premier, sorte de marqueterie, s'obtenait par la juxtaposition de minces plaques de marbre finement découpées et arrangées.

1. D'un usage très ancien, la mosaïque était en honneur à Rome du temps de Sulla (PLINE, XXXVI, 64: *Lithostrata coeptauere sub Sulla*) ; c'est même, selon Pline, à l'application du carrelage aux parois que l'on doit l'emploi du verre.

2. Un spécialiste en la matière, M. GAUCKLER, a défini la mosaïque « l'art de décorer des surfaces architecturales quelconques au moyen de petits fragments de pierre, de terre cuite ou de verre, de coloration diverse ou uniforme, exactement juxtaposés dans un lit de ciment où ils affleurent tous au même niveau et qui assure la cohésion de l'ensemble. » (*Dict. des antiq.*, art. *MUSIVUM OPUS*).

3. Cf. GAUCKLER, art. *cité*.

L'*opus tessellatum*, ordinairement bichrome, consistait en un pavage de cubes disposés en lignes droites parallèles, dont les tons alternaient. Le *pavimentum uermiculatum*, le plus varié, le plus souple, le plus fertile en combinaisons artistiques, se composait de morceaux de marbre de dimensions très petites, mais multiples de forme et inégaux de surface ; il mettait en œuvre les couleurs les plus diverses et permettait de représenter des dessins très compliqués, scènes de mythologie ou d'histoire, tableaux réels ou de fantaisie.

Des nombreuses mosaïques répandues autrefois à Orange il ne reste aujourd'hui que de rares témoins ; quelques-unes ont été déplacées, comme la mosaïque Sautel ¹ ; beaucoup ont disparu. Ainsi qu'à Lyon, à Vienne, à Autun, à Nîmes, on a retrouvé, à Orange, ville plusieurs fois rebâtie, jusqu'à trois couches de mosaïques superposées ². Mais les auteurs qui disent quelques mots des mosaïques d'Orange, se bornent à citer deux ou trois d'entre elles, et dans toute la ville on m'en a signalé quatre ³.

Il faut dire que, pendant longtemps, on n'a pas attaché d'importance à ces pavages dont l'ancienneté fait le prix. J'aime à croire qu'aujourd'hui le goût du lucre, sinon le respect du passé, inciterait les paysans à conserver les mosaïques s'ils en trouvaient : maintenant que le théâtre romain s'anime tous les ans, on sait que les amateurs de la vie antique peuvent apporter la richesse à une ville moderne. Il n'en était pas de même il y a quelques années : s'il arrivait qu'en creusant un puits on heurtât une mosaïque, on la traversait sans pitié ; on laissait enfouis dans le sol les cubes qu'on n'avait pas détruits ⁴.

Artaud a énuméré les soins délicats nécessaires au transport des mosaïques ⁵. Il y a lieu de regretter que ces conseils n'aient pas été plus répandus ou mieux écoutés : nous aurions ainsi une collection assez importante, au lieu des rares fragments dont j'établis la liste.

1. Voy. les nos 5-10.

2. Même référence.

3. *Bulletin archéologique*, 1907, 3^e livr., p. 397.

4. Cf. BASTET, p. 289.

5. *Mosaïque*, p. 131-132.

Mosaïques du théâtre.

1-2. — Tableaux en mosaïques ornant le mur de scène du théâtre (voir CARISTIE, pl. XXXII, I et L). « Au-dessous de la ligne des niches, on voit sur les faces latérales de la scène deux grands carrés creusés dans le mur et qui portent encore en plusieurs endroits des traces de ciment pareil à celui des mosaïques, ce qui porte à croire que de vastes tableaux à la mosaïque étaient incrustés là dans ce mur. » (GASPARIN, p. 81). — « La première corniche, sur les scènes latérales, sépare deux larges carrés faisant creux dans le mur et renfermant jadis des ornements, peut-être des tableaux en mosaïque. » (BASTET, p. 280).

3-4. — « Sur le fond de la scène et à même hauteur, on voit deux de ces carrés plus petits que ceux des faces latérales. » (GASPARIN, p. 81). — La destination de ces deux carrés me paraît toutefois moins certaine que celle des deux précédents.

Mosaïques de la maison Sautel (Musée Calvet).

5-10. — Six fragments trouvés en 1827. Au musée depuis 1828. Trouvés non loin de la propriété de M. de Gasparin, chez M. Sautel. « Sans offrir des sujets d'histoire, ils présentent des compartimens agréables, des sujets gracieux. » (ARTAUD). On distinguait trois pavements, trois couches de mosaïques superposées, « laissant entre elles peu d'intervalle et chacune ayant, au-dessus, des décombres et des traces d'incendie. » La mosaïque principale, qu'Artaud a vue intacte au moment de sa découverte, était à trois pieds de profondeur. Sautel l'avait offerte au musée Calvet, mais, transportée sans précautions, elle finit par ne plus figurer aucun dessin. Offrant dans le même espace trois compartiments différents, « il semblerait qu'elle était divisée en deux parties égales, par une espèce de corridor dans le milieu. » Artaud la compare à la mosaïque du musée de Nîmes; la bordure, en forme de remparts, qui entoure la mosaïque trouvée à Orange, se retrouve notamment dans une mosaïque de Campo di Monte, ainsi que dans une autre des environs de Marseille.

ARTAUD, *Mosaïque*, p. 112-113 et pl. LIII. — BINON, p. 236, n. 259-260.

5. — Huit compartiments dont les dessins sont tantôt un triangle, tantôt un losange. « Ce pavé, très vaste, était entouré d'un rempart flanqué de tours avec deux portes. »

Long. de chaque carré 0^m61.

6. — Deux autres compartiments. Le plus grand, entrelacé, figurait au milieu du pavé ; l'autre, une rosace, était en-dessous.

Long. du 1^{er} compartiment, 1^m16 ; larg. 0^m83.

Long. du 2^e, 0^m675 ; diam. de la rosace, 0^m50.

7. — Trois autres compartiments, de dessins différents.

Deux de 0^m695, un de 0^m705 de long.

8. — Les deux portes à double entrée du rempart qui bordait la mosaïque.

Long. d'un des compartiments, 1^m26 ; larg. 0^m835.

Long. de l'autre, 0^m96 ; larg. 0^m635.

9. — Tour d'un angle du rempart.

Haut. totale du compartiment, 0^m80 ; larg. 0^m60.

10. — Deux parties dont le dessin ressemble à des écailles.

1^{er} compartiment, 1 m. sur 0^m80.

2^e compartiment, 0^m80 sur 0^m54.

11. — Fragment de la mosaïque qui recouvrait la mosaïque précédente.

« Entre ces deux pavés [5-10 et 11] se trouvait le soubassement décoré de fresques, dont un fragment est au Musée, n. 270 A p. 163 A — Binon. Don Prosper Renaux, 1849.

Larg. 0 — 65.

ARTAUD, p. 112 ; BINON, n. 65. Cf. DE CAUMONT, *Bull. monum.*, t. XXI, p. 452. De Caumont compare à cette mosaïque une mosaïque trouvée à Bernay, près de Saint-Jean-d'Angely, en 1854, le même dessin se rencontre en Bourgogne et dans le sud de la France.

12. — *Mosaïque de Mercure.* — Disparue.

Dans la cave de la maison d'un avocat, Pierre Bouger [Bouyer, Expilly], on voyait « un Mercure d'environ six pieds de haut, avec des ailes au pétase et aux talons, tenant de la main droite un caducée. » (BONAVENTURE, p. 218). — « Dans la cave de la maison du sieur Pierre Bouyer, avocat, étoit un pavé à la mosaïque, où l'on voyoit un mercure d'environ six pieds de hauteur, représenté avec des ailes au chapeau et aux talons, et tenant de la main droite un caducée ou une verge entortillée de deux serpents. Cette pièce étoit d'une grande beauté, mais on l'a défigurée pour bâtir une muraille. » (EXPILLY, t. V, p. 309).

13. — *Mosaïque du chat.* — Chez M. Dupont, menuisier, 7, rue Saint-Florent.

La plus célèbre des mosaïques d'Orange est la mosaïque dite *du chat*, ou du *chat de Barrière*, ainsi nommée du premier propriétaire dont il soit fait mention, Gallien Barrière, au quartier de Villeneuve. Elle a été découverte vers 1675 : Bonaventure est le plus ancien auteur qui l'ait signalée. Elle appartenait en 1807 à un marchand de vins, André Guigon ; en 1815, à Barthélemy Vallier fils. Séjournant à Orange en 1907, je l'ai reconnue dans une mosaïque signalée par M. Yrondelle.

On ne distingue plus que des carrés et des losanges composés de cubes noirs et blancs, et du fameux chat l'on voit juste un bout de la queue ; l'animal est caché par un mur ; Bonaventure assurait déjà qu'en abattant la cave et la muraille qui divise en deux parties la mosaïque, on verrait celle-ci dans son entier : c'est ce que le propriétaire actuel, 166 ans plus tard, m'a répété. Mais Artaud avait pu la dessiner « aux trois quarts », avant que les dégradations commises par des amateurs peu délicats, ne l'aient rendue encore plus méconnaissable. Sur la gravure qu'il en a donnée, on voit très bien un chat qui tient dans sa gueule une souris ; il est tourné de la gauche à la droite de l'image ; il fait le gros dos ; ses pattes de devant retiennent la souris. La mosaïque mesure environ six mètres sur trois. Les carrés ont 0^m 20 ; les losanges sont enclavés dans des rectangles de 0^m 31 de long et de 0^m 16 de large. Ainsi que le remarque Artaud, les rubans, verts et jaunes, qui agrandissent le cadre du tableau, sont « de fort bon goût et très bien ajus-

tés », et les compartiments noirs et blancs du reste de la mosaïque, heureusement disposés, produisent un agréable effet sans nuire au sujet principal.

BONAVENTURE, p. 218 ; — EXPILLY, t. V, p. 309 ; — MILLIN, t. II, p. 153 ; — MARTIN, p. 52-53 ; — GASPARI, p. 122 ; — BASTET, p. 288-289 ; — ARTAUD, p. 90 et pl. XXXVI ; — YRONDELLE, p. 38 ; — L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 397.

14. — *Mosaïque de la maison Bouchet*, 5, rue des Avènes.

Cette mosaïque me paraît être la même que signalait Gasparin « dans une cave du plan Lieutier », chez Étienne Vallier père. L'immeuble appartient maintenant à la municipalité ; il menace ruine : son état ne m'a pas permis d'en ouvrir la porte, et la fenêtre n'offre guère plus de sécurité. Il y a d'ailleurs cent ans que Millin avait donné l'alarme. — Je la décris d'après Artaud et d'après des indications orales.

14 bis. — J'ai de fortes présomptions de croire que la mosaïque mentionnée par Millin « chez une marchande d'huile nommée Vayère, rue des Avènes, n° 31 », ne fait qu'une avec celle-ci : il n'y aurait qu'une confusion de chiffres, ou les numéros auraient été changés ; il se pourrait même que Vayère et Vallier fussent un seul nom, déformé par l'orthographe ou la prononciation.

Artaud a reproduit la mosaïque de la maison Bouchet ; elle se compose de cubes noirs et blancs. Gasparin la jugeait d'un dessin plus élégant que celle *du chat* ; Millin — s'il s'agit bien, comme je le crois, de la même mosaïque — y voyait « des carrés assez élégans » ; Artaud, dont l'opinion est plus sûre en la matière, avouait que le dessin en était simple et commun : « ce sont, disait-il, des carrés oblongs dans le genre des pierres de refend, posés en différens sens », comme on en retrouve sur d'autres mosaïques. « Dans le centre de ce pavé, on remarque un espace plus petit, d'un dessin qui offre des losanges étoilés, et dans le milieu un rond formé avec différens marbres dans le genre vénitien. »

Elle mesure environ, m'a-t-on dit, quatre mètres carrés.

MILLIN, t. II, p. 153 ; — MARTIN, p. 53 ; — GASPARI, p. 122 ; — ARTAUD, p. 90-91 et pl. XXXVIII (dessin de Jacquemain, 1822) ; — YRONDELLE, p. 38 ; — L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 397.

15. — Mosaïque des demoiselles Frégier. — Disparue.

« La dernière [mosaïque], que l'on découvrit en 1810 et que nous pûmes parvenir à sauver, fut trouvée derrière la tour des Demoiselles Frégier... ; elle fut mise en pièces et emportée dans un sac avant qu'on en eût donné avis aux connaisseurs. »

GASPARIN, p. 121.

15 bis. — Un paysan vint un jour annoncer à M. de Stassart qu'il avait trouvé une mosaïque dans son champ ; il la disait fort belle ; il insistait auprès du sous-préfet pour avoir son avis. M. de Stassart se dérangea, fut content de la découverte, promit de la faire enlever. Il avait oublié sa promesse ou tardait à la réaliser, quand il reçut, pêle-mêle dans un sac, tous les cubes de la mosaïque.

Cette mosaïque me paraît être la même que la précédente.

ARTAUD, p. 113.

16. — Mosaïque de Saint-Marcel. Disparue.

Un chevalier de Saint-Louis, appelé M. de Saint-Marcel, possédait, dans sa maison, des thermes¹ ornés d'une mosaïque. Dérangé par les curieux qui voulaient voir ces monuments, il les fit détruire.

MILLIN, t. II, p. 154.

17. — Mosaïque de Gasparin. — Disparue ?

« Il est peu de maisons qui n'aient des portions plus ou moins considérables de ces mosaïques détruites et j'en possède moi-même un échantillon. »

GASPARIN, p. 121.

18. — Mosaïque de l'ancien évêché. Disparue ?

« Dans une semblable destruction, l'évêque d'Orange sauva un fragment qu'il fit incruster devant sa cheminée », dans « l'ancien évêché, où s'assemble maintenant le cercle. »

GASPARIN, page 121 et note de la même page.

19. — Mosaïque de la maison Idal.

Mosaïque en très mauvais état, chez M^{me} veuve Idal,

1. Voy. chap. III, p. 120.

11, rue Saint-Florent. Le dessin n'est pas reconnaissable.
L. CHATELAIN, *Bulletin archéologique*, 1907, p. 397.

20. — *Mosaïque des Dames de France.*

Dans la cave du magasin de nouveautés ayant pour enseigne *Aux Dames de France*, et situé 5, rue de la République, on m'a montré l'emplacement où une mosaïque avait été mise à jour en 1904, non loin de l'endroit où l'on a retrouvé le torse d'une statue de femme ¹. Cette mosaïque a été brisée peu après sa découverte.

Ibid.

21-22. — *Mosaïques de la collection Raspail.*

Deux fragments de mosaïque, sous la vérandah de la maison d'habitation de M^{me} Veuve Eugène Raspail, au Colombier, près de Gigondas.

21. — Fragment placé à droite en entrant.

Larg. 0^m 67 ; haut. 0^m 38.

22. — En face du précédent.

Larg. 0^m 51 ; haut. 0^m 435.

Ibid., p. 398.

1. Voy. *Monuments figurés*, n. 1.



INSCRIPTION CADASTRALE. Fragments B, C, D.
Inscr., n. 2-A.

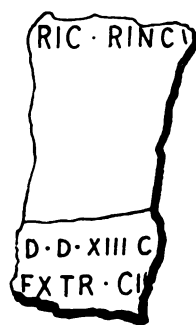
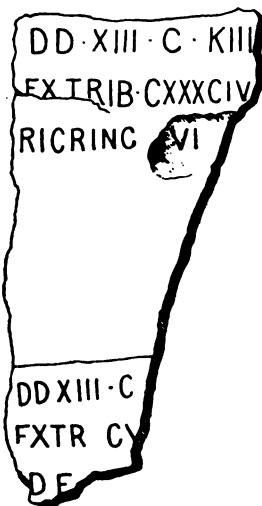
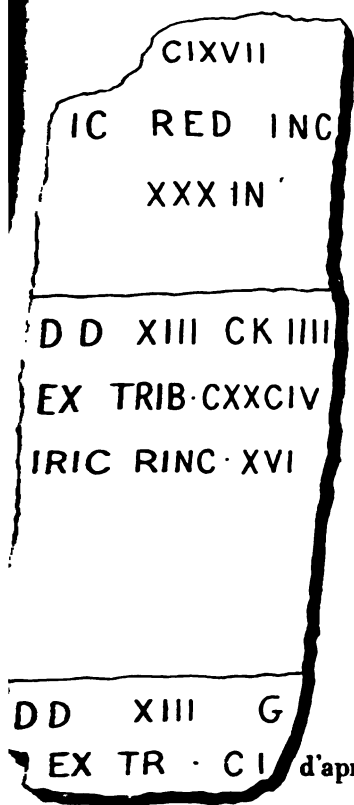
10

CHAPITRE V

INSCRIPTIONS

INSCRIPTIONS CADASTRALES

1-4. — Quatre fragments d'inscription cadastrale, en marbre blanc d'une écriture médiocre, datant probablement du second siècle de notre ère.



d'après de Saulcy.

d'après Herzog.

FRAGMENT A.

d'après le *Corpus*.

Pour les FRAGMENTS B, C, D voir notre planche I.

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange*.

L²

- a* CINVII . . . ICRED·IN·CXXX·IN
b DDNICKHIXTRIB·CXNCIVRIC·R . . IN·C·XVI . .
c DDNHC . . EXTR . CL . . .
d SET . . . /AII . . . L·APPuleiae paulLAE / . . . LA . . II . .
e VARI . . . (S ou C)REL . . . DVCT
f XI . . . V ? . . .
g / IIXVI . . .
h S·D·X·C·K·X·EXTR XII·COL·X·G VIII·COL·VARIVS CALID·XX·A·IIX·XXXVI·N·A·II·XII·APPVLEIA PAVLLA XLII . .
i A·IIX·X . . A·II·XII . . . secVNIV's . . II
k S·D·X·C . . . COL . . .

i A·IIX·XXXI·XVINA·II·XII·VALER SECVNIVS·IV·AII·XII
k S·D·X·C·K·X·COL·COR (?)P (?)

a redactus in colonicum)
b d extra) decumanum xii) c ultra) k ardinem iiii) ex tributario...r(edactus in colonicum)...r edactus in colonicum)...rvi
c d extra) decumanum) xiii, c ultra) k ardinem) ex tributario) ci . . .
d s emia' el . . . L·Appuleia Paul)la . . .
e . . .
f . . .
g . . .
h s inistra) decumanum x, c ultra) k ardinem x, ex tributario) xii . . col . . . ag . . viii col . . Varius Calid(us) xx a(ses
 iir denarii xxi n umerat) a(ses ii. xii Appuleia Paul)la xlii.
i a sses iir xxi. xvi n. a . . . ii xii Valerius Secundus i e a iir xii
k s inistra) decumanum x, c ultra) k ardinem x, col . . .

Le fragment A a été dessiné par Caristie, signalé par Hübner, et Herzog a envoyé à M. Hirschfeld la partie *b* du fragment A ; de Saulcy a adressé à Mommsen les lignes 6 et suivantes de ce fragment. — Disparition signalée en 1887 par le *Corpus*. — Haut. 0^m280 ; larg. 0^m115 (Hübner).

Fragments B et C, achetés chez Charras, ancien portier du théâtre antique, par M. Hirschfeld, qui les a copiés et publiés le premier : M. Hirschfeld les a remis à M. Héron de Villefosse (*Rev. Arch.*, 1893, I, p. 242) pour le musée de Saint-Germain.

Fragment D, ayant appartenu à Estève, qui en a envoyé un moulage au musée de Saint-Germain, puis à Allmer, qui l'avait publiée ; elle appartient maintenant au commandant Espérandieu. La planche que je reproduis figure le moulage des fragments B et C, et l'original du fragment D (Haut. 0^m03 ; larg. 0^m06 ; épaisseur 0^m027) [Voir planche I].

Dimensions du fragment contenant une centurie complète : haut. 0^m14 ; larg. 0^m11.

Fragment A : CARISTIE, pl. XXXIII, n. 4, p. 46 ; — HÜBNER, *Annali dell' Istituto di corrispondenza archeologica*, t. 31, 1859, p. 129-130 ; — *Corpus* 1244, A.

A, *a* : HERZOG, copie adressée à M. Hirschfeld.

A, *b* : DE SAULCY, copie adressée à Mommsen.

Fragments B et C : *Corpus* 1244, B et C.

Fragments D : ESTÈVE, calque d'après lequel Mommsen a étudié l'inscription. — ALLMER, *R. Ép.*, II, p. 196, n. 597 ; — MOMMSEN, Lettre à Allmer, 13 nov. 1891 (*R. Ép.*, III, p. 142-144 et 160). — *Corpus*, p. 824, add. au n. 1244. — S. REINACH, *Cat. ms. du mus. de Saint-Germain*, n. 33.262 (1894).

Les quatre fragments : MAX WEBER, *Die römische Agrargeschichte*, Stuttgart, 1891, t. I, p. 24, 112, 116. — MOMMSEN, *Hermes*, t. 27, 1892, p. 103-108 ; — SCHULTEN, *Bull. arch.*, 1902, p. 132.

Ces quatre fragments se réduisent à deux, les trois derniers s'adaptant les uns aux autres.

L'extrême importance de cette inscription et ses particularités uniques ont appelé et retenu l'attention de Mommsen. Sur un texte aussi impénétrable, on ne peut mieux faire que de reproduire son opinion ¹. « Le monument d'Orange, sur lequel je prends occa-

1. La note de Mommsen, adressée à Allmer, était accompagnée de ces mots : « Je vous ai donné au moins une demi-promesse, et je ne l'ai pas

sion de ramener votre attention, est parfaitement unique dans l'épigraphie ; c'est, comme je l'ai démontré dans la note ajoutée au *Corpus*, XII, 1244, le débris d'une *forma* de cette colonie, semblable à l'exemple allégué par Hyginus (*Grom.*, p. 201, Lachmann), que je copie selon la bonne leçon (altérée dans les éditions):

tis forte centuria D·D·XXXV·V·K·XLVII·L·TERENTIO
L·F·POL·IVG·LXVIS=; C·NVMISIO·C·F·IVG·LXVIS=; A·NVMER
A·F·STEL·IVG·LXVIS=; *eodem exemplo et ceterae sortes.*

» M. Hirschfeld, en publiant en appendice, p. 824, le petit fragment appartenant à M. Estève..... a bien compris qu'il appartenait au monument ; mais M. Weber est allé plus loin et a eu la bonne idée de le joindre aux deux morceaux possédés par M. Hirschfeld, auxquels il se rattache parfaitement. Ainsi, nous avons une *centuria* absolument complète. M. Weber n'a pas bien su tirer partie de cette découverte ; voici cette centurie comme elle se présente maintenant ; la ponctuation est strictement maintenue comme elle se trouve sur la pierre ¹. Observez aussi que la sigle autrefois prise par moi pour celle du denier, en diffère essentiellement ; le trait horizontal ou plutôt oblique ne taille pas dans le chiffre, mais reste en dehors 'X. L. Le texte est parfaitement certain ; la forme des lettres paraît du second siècle.

[Texte ; v. *supra*, p. 130].

...» Le premier groupe est, de toute évidence, comme je l'ai déjà indiqué dans une note, *s(inistra) d(ecimanum)* ² X, *c(itra) k(ardinem)* X, absolument comme le prescrit Hygin.

» Quant au second groupe, j'y ajoute les semblables pris sur quatre autres centuries, mais incomplètes et en partie de leçon incertaine :

oubliée ; mais avant de vous envoyer une esquisse de mes conjectures, j'ai voulu bien étudier le monument. Maintenant, je crois pouvoir vous adresser la petite notice ci-jointe.... Si cette notice peut attirer l'attention sur un monument dont, tout petit qu'il est, l'importance est vraiment de premier ordre, je m'estimerai heureux et je serai le premier à chanter les louanges de la bêche fortunée qui renversera mes conjectures et mettra fin à mes doutes. »

1. Quelques réserves à faire : il n'y a pas de point entre COL et VARIVS ; il y a un point en haut entre X et II à la deuxième ligne, entre XL et II à la septième ligne.

2. On écrit d'ordinaire *decumanus* et *kardo*, ou *decimanus* et *cardo*.

EX TR XII·COL·X G VIII·COL
 COL CO
 . . . CI XVII // IC REDINC XXX IN
 EX TRIB CXX CIVIRIC RINC·XVI
 EX TR CI

» Comme je l'ai indiqué dans ma note, on reconnaît la phrase *ex trib(utario) red(actus) in c(olonicum)*, ce qui paraît se présenter sous des abréviations diverses et juxtaposées : REDINC — RIC — RINC. Mais quant aux chiffres qui s'y rattachent et aux autres sigles, je n'ai pas même une conjecture à présenter. Hygin n'a rien de semblable, à cette place.

» Suivent les noms des trois propriétaires, tout à fait comme les porte Hygin : *Varius Calidus*, *Appuleia Paulla*, *Valerius Secundus*. Seulement, ils sont donnés au nominatif, tandis qu'Hygin emploie le datif, pensant aux attributions de terres aux nouveaux colons. Notre liste, qui nomme une femme et appartient à une époque postérieure, donne sans doute les propriétaires d'alors.

» Après le nom, Hygin place la part qui revient à chacun, c'est-à-dire $66 \frac{2}{3}$ *jugera* pour chacun, ou un tiers de la centurie de 200 *jugera*. Ici nous trouvons, [non] pas la même chose, mais quelque chose de semblable. L'analyse donne les groupes suivants :

<i>Varius Calidus</i>	{	XX	Λ·II·X·X
		XXVI	N·Λ·II·X·II
<i>Appuleia Paulla</i>	{	XLII	Λ·II·X·X
		XXI	
		XVI	N·Λ·II·X·II
<i>Valerius Secundus</i>	{	IV	Λ·II·X·XII

» Pour moi, il est évident que les chiffres plus élevés, placés en tête, correspondent aux LXVI d'Hygin, quoique je ne m'explique ni pourquoi on en attribue plusieurs à deux propriétaires, ni ce que signifie la lettre N deux fois adjointe. Les petits chiffres qui suivent répondent, à ce que je crois, aux fractions de l'auteur gromatique, exprimées ici, non par l'emploi des notes ordinaires, mais par le chiffre des mesures moindres, comme vous savez que sur l'or et l'argent la bonne époque met après le *pondo*

les notes s =, et la décadence le chiffre des *scrupuli*. Mais je n'arrive à saisir ni le système dont on s'est servi, ni les noms des mesures. La grande unité n'a pas de préfixe ; la moyenne paraît commencer par la lettre A ; à la plus petite semble se rattacher l'X qui partout vient après le A.II. Ainsi, comme le *jugerum* se divise en *actus* (ou en *aripennes* pour être plus gaulois) et celui-ci en *decempedae*, on croirait y retrouver ces trois degrés, et ceci paraît être vrai pour les noms ; mais le système suivi ici n'est certainement pas celui du *jugerum*, qui contient 2 *actus*, et l'*actus* 10 *decempedae*. Aussi à la fin il y a un X de trop, parce qu'on ne peut pas joindre l'X final de l'avant-dernière ligne et le II de la dernière.

» Nous sommes donc encore bien loin d'avoir trouvé, non le mot, mais les mots, de l'énigme. Si nous pouvions comparer d'autres centuries, peut-être parviendrions-nous à saisir l'ancien système des mesures gauloises, mais, quant à moi, je désespère d'arriver. Peut-être la bêche réussira-t-elle, où nous autres, malheureusement appelés savants, devons confesser d'avoir échoué. »

Cf. encore, du même auteur, dans la *Revue épigraphique*, III, p. 160 (d'après l'*Hermès*, t. 27, p. 103) :

» Les cinq nombres qui sont en tête [XX, XVI, XLII, XVI, et IV, non compris XXI qu'il faut reporter à la fin de la ligne précédente] ne peuvent être autre chose que les chiffres indiquant les mesures des parcelles possédées et répondant aux *jugera* d'Hygin ; ils donnent en total 98, et l'on ne peut se refuser à y reconnaître, — quoique ainsi doive être admise la faute de gravure de G pour C, — le nombre des unités indiqué par le précédent COL·XGVIII. Puis vient en parallèle avec cela l'autre donnée EX TR XII. Cette centurie paraît donc s'être composée de 12 unités de terrain, peut-être d'abord tributaire, et de 98 unités de terrain colonial. Le total 110 pour le chiffre des unités contenues dans la centurie est surprenant ; cependant, il se peut qu'une certaine partie de la centurie ait été distraite des possessions pour former l'aqueduc ; car c'est avec raison que la double ligne qui traverse obliquement a été combinée par M. Weber avec la portion de mot DVCT à la fin de la centurie qui précédait la nôtre.

» Le groupe A·II·X revient dans cette centurie, indépendamment des autres restes, trois fois ; et s'y ajoutent, chaque fois, le

signe 'X et un chiffre suivant répondant à la moitié de la mesure de la parcelle de possession (X, moitié des XX de la première parcelle de Calidus ; XXI, moitié des XLII de la première parcelle de Paulla : II, moitié des IV de la parcelle de Secundus). Deux fois après ce groupe il y en a un autre analogue N·A II·XII non suivi de chiffres de moitiés de mesures. Que dans ces groupements, II soit à combiner avec l'X qui, chaque fois, vient après, de manière à former IIX, c'est-à-dire 8 (qui serait la moitié des XVI de la seconde parcelle de Calidus et de la seconde parcelle de Paulla), on ne peut l'admettre, tant à cause du point plusieurs fois placé entre II et X, que parce que l'écriture soustractive, généralement rare, ne se rencontre à cette époque et dans ce pays pour ainsi dire pas, et même, à la ligne 3 de l'inscription, se trouve le nombre huit écrit, non pas IIX, mais VIII. — Quant au signe 'X qui précède les trois nombres indicatifs de moitiés de mesures, il diffère essentiellement de la marque du denier, n'étant jamais coupé par la ligne transversale ; ce trait oblique qui s'y voit doit avoir servi seulement à séparer le groupe A IIX de l'X placé avant le nombre de demi-mesure. »

5. — Fragment de marbre, en treize morceaux. Trouvé en avril 1904, rue Vieille-Fusterie ; à l'Hôtel de Ville, dans le cabinet du maire. [Voir notre planche II.]

Larg. max. (à la 8^e ligne), 0^m 513 ; entre les lignes 4 et 5, 0^m 51 ; l. 3, 0^m 46 ; l. 11, 0^m 41 ; l. 1, 0^m 31.

Haut. 0^m 434, prise depuis la barre de droite du 1^{er} V de *Rusticus*, à la 1^{re} ligne, jusqu'au côté droit du 2^e V de *ludum* à la l. 13 ; — 0^m 41 depuis l'N, 2^e lettre de la 1^e ligne, jusqu'à l'E, 2^e lettre de la dernière ligne, — 0^m 387 depuis la cassure entre le P et l'E à la l. 2, 2^e syllabe de *perpet.*, jusqu'à la cassure au-dessous de l'I de *meris* à la l. 13.

Épaisseur du marbre : environ 0^m 024.

Haut. des lettres : 0^m 017.

DIGONNET, *Orange antique*, 1904, p. 17-23, IV, n. 9, extr. des *Mém. de l'Acad. de Vaucl.*, 1904, p. 193-215 ; — ESPÉRANDIEU, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1904, p. 497-502 ; et *R. Ép.*, 1581 ; — HÉRON DE VILLEFOSSE, *Remarques épigraphiques*, dans la *R. Ép.*, juill. 1905 à juin 1906 ; — SCHULTEN, *Hermes*, 1906, p. 1-44.

Meris Prima.

Meris secunda.

[M]anc(-eps) : C. [N a]euius Rusticu[s], in perpet(uum)
eius rei fideiussor : C. Vesidius Quadratus;
ad K(ardinem).

Meris tertia, in fro[n]te p(edes) triginta quatuor semis, } i. e. LXIX semis.
et meris quarta, in front(e) p(edes) triginta quinque, }
in ann(os) sing(ulos), undecim.

Manc(eps) : C. Naeuius Rusticus, in perpet(uum) ;
eius rei fideiussor : C. Vesidius Quadratus;
ad K(ardinem).

Meris quinta, in fronte p(edes) quinquaginta quinque semis, }
et meris sexta, ad ludum uersus } i. e. CXXXIII
p(edes) septuaginta quinque
et au...

Meris septima, etc..

Si l'on convertit en mètres carrés les pieds romains des troisième et quatrième *merides*, on obtient deux surfaces de 10 mq. 1775 et de 10 mq. 3250, ce qui donne une surface de 20 mq. 5025.

Les cinquième et sixième *merides* ont comme surface 16 mq. 3725 et 22 mq. 1250, ce qui fournit un total de 38 mq. 4975.

En additionnant les quatre surfaces, ou 200 pieds, on a un espace de 59 mq.

INSCRIPTIONS D'EMPEREURS

6. — D'après ma copie. — Avignon, musée Calvet.

Autel, « sur une pierre d'un grain très fin, sans ornement », *Calvet*.

Trouvé à Caderouse (Suarès) ; transporté à Orange, chez l'abbé Prévot, vicaire (Bénédictins, Maffei, Breval) ; dans le jardin de Saint-Laurens (Oberlin) ; « contre le puits du S^r Romette ; aujourd'hui au mur d'un salon attenant au jardin de M. de Sausin », (*Calvet*) ; — id., (*Martin*). « Maison de Monsieur Nogent » (*Gasparin*). — Au musée d'Avignon depuis 1851.

Hauteur, 0^m 68 ; largeur, 0^m 40.

NVM ♂ AVG
 MATRI · DEVM
 PRO · SALVT · (IM)P
 M · AVR · COMMO
 5 DI · ANTONINI PI
 FELICIS
 TAVROPOLIVM
 FECERVNT
 SEX · PVBLICIVS
 10 ANVS

SUARÈS, *ms. 9141 du Vatican*, p. 20 (*ms. Barberini*, XXXI, 26), *ms. Paris Lat.* 8967, p. 627 ; — BÉNÉDICTINS, I, 294 ; — BREVAL, II, p. 151 ; — SÉGUIER, *ms.* 13795, fasc. 2 ; — MAFFEI, *Galliae antiquitates*, p. 46 (et MURATORI, 130, 2) ; — OBERLIN, IV, fasc. 19, p. 52 ; — CALVET, III, p. 75 (et non 91, *Corpus*) ; — MILLIN, II, 154 ; — CHALIEU, p. 16 (et CHARREL, *Bull. soc. agr. Orange*, 1866, p. 107) ; *Bull. Drôme*, 1868, p. 356) ; — GASPARIUS, p. 127 ; — MARTIN, p. 55 ; — CARISTIE, frontispice. — HERZOG, n. 407 ; — *Corpus*, 1222 : — ESPÉRANDIEU, *I. de Lecture*, p. 113 ; — BINON, *Cat. ms. du Musée Calvet*, n. 54.

La plupart des prédécesseurs du *Corpus* ont donné de cette inscription un texte fautif ; beaucoup, à la ligne 6, ont lu *taurobolium*. — Le mot *Commodi*, lignes 4 et 5, est martelé. — Voir en note¹ la transcription de Suarès (*ms. de Paris*).

Tauropolium est la seule orthographe autorisée ; voy. *Rev. de Philologie*, 1893, p. 195 : FR. CUMONT, C. rendu des *Inscriptions*

1.

NVMI · AVC
 MATRI · DEVM
 PRO · SALVT · MT
 (ML) · AVR · COMMO
 DI · ANTONI(NI) · PI ·
 FELICIS—
 TAVROPOLIVM—
 FECERVNTc
 SEX · TVBLICIVS.
ANVS
IANA

antiques de Lectoure, par M. ESPÉRANDIEU ; cf. dans cet ouvrage, les inscr. n. 5-12, 14-15, 18-26 : toutes portent *tauropolium*.

Num(ini) Aug(usti), Matri deum, pro salut(e) imp(eratoris) M[arci] Aur(eli) [Commodi] Antonini Pii Felicis, tauropolium fecerunt Sext(us) Publicius [? Seueri]anus [et Seueriana?]

Le taurobole¹, ou sacrifice d'un taureau accompli suivant un rituel spécial, est attesté par de nombreux documents épigraphiques. Sans parler des vingt et une inscriptions tauroboliques trouvées à Lectoure (Gers), en ne rappelant que celles de la Narbonnaise, il faut citer Riez, Orange, Vaison, Narbonne, Die, Valence, Tain. La plus ancienne remonte à l'an 133 ; elle a été trouvée à Naples² et mentionne la Vénus céleste de Carthage.

Mais c'est presque une règle générale que les tauroboles soient offerts en l'honneur de la Mère des dieux, à laquelle parfois on associe Atis, son mari. La plus ancienne inscription taurobolique rappelant un sacrifice offert à la Mère des dieux a été trouvée à Lyon³ ; elle date du 5 des Ides de décembre 892, c'est-à-dire du 9 décembre 160. La plus récente, du temps de Valentinien II, est de 390⁴.

L'importance de l'inscription d'Orange est de nous donner le nom martelé de Commode ; on sait que le nom d'un empereur était martelé par décret du sénat ; c'était le sort généralement réservé à ceux qui n'étaient pas divinisés ; leurs statues étaient brisées ; or Commode, né en 160, devint empereur en 180, et périt en 192 ; c'est donc entre 180 et 192 que ce taurobole fut offert en son honneur, et c'est après sa mort que son nom fut martelé.

Le taurobole était souvent accompagné d'un criobole, mais l'immolation du bélier n'est mentionnée que rarement. Ce sacrifice commença de se répandre sous les Antonins et acquit après le règne de Constantin une vogue considérable. Il était à la fois régénérateur pour celui qui l'offrait et propitiatoire pour celui en

1. Cf. ALLMER ET DISSARD, *Inscriptions antiques du Musée de Lyon*, t. I 1888, n. 5, p. 20-22. — PRUDENCE, *Peristephanon*, X, 1006-1050, et *Contra Symmachum*, I, 395. — *Ephemeris epigraphica*, III, p. 32. — HÉRON DE VILLEFOSSE, *Cours (inédit) de l'École pratique des Hautes Études* (note prises à la conférence du 9 mars 1907).

2. MOMMSEN, *Inscriptiones regni Neapolitani* (1852), 2-602.

3. *C. I. L.*, XIII, 1751.

4. MARQUARDT, *Le Culte chez les Romains*, tr. fr., t. I, p. 108-109.

l'honneur de qui on le célébrait. La Mère des dieux, souvent appelée la Grande Mère, *magna mater*, parfois la Mère des dieux et des hommes, était invoquée en raison de ses multiples personnifications, Rhea, Cybèle, Maia, Tellus, Ops : il est facile de s'expliquer comment son culte, originaire du mont Ida ou du mont Dindymus, en Phrygie, fut si en faveur chez les Romains ; femme de Saturne, mère de Jupiter, de Junon, de Neptune, de Pluton, elle paraissait renfermer dans son culte tous les autres.

Nous avons un précieux témoignage de la faveur dont jouissait encore, au commencement du v^e siècle, le sacrifice appelé taurobole, par un assez long passage de Prudence¹. Revêtu d'une riche robe de soie qu'il rabattait jusqu'à la ceinture, une mitre et une couronne d'or sur la tête, celui qui offrait le taurobole descendait dans une fosse ; on recouvrait la fosse d'un plancher à claire-voie, et l'on amenait au-dessus un taureau noir aux cornes dorées et chargées d'ornements. Le prêtre l'immolait avec un couteau à deux tranchants qu'on ne pouvait retirer qu'après l'avoir fait tourner sur lui-même : la blessure était très large et le sang coulait abondamment.

Cependant, celui qui offrait le sacrifice, renversé en arrière, présentait le visage à la douche de sang, offrait ses oreilles, ses narines, ses lèvres, ouvrait même la bouche et humectait sa langue afin de ne rien perdre de ce sang noir et de se purifier, sinon pour toute sa vie, du moins pour un délai de vingt ans. — Le sacrifice avait lieu la nuit².

L'inscription taurobolique d'Orange ne nous donne pas de détails sur la manière dont Sextus Publicius et son ou ses compagnons offrirent leur sacrifice pour le salut de l'empereur Commode. Par l'inscription de Lyon, déjà citée, nous savons que le taurobole par elle mentionné avait été offert par un simple franchi, sévir augustal et membre de la confrérie des dendrophores³.

1. Déjà le poète s'était plaint (contre Symmaque, I, 395) du peu de succès de ses récriminations contre ces sacrifices : « Incassum arguere iam arica sacra solemus. » — Dans le X^e des *Peristephanon*, il s'agit du martyr Romanus : « C'est mon sang, dit-il, et non du sang de taureau, Eccum, Meo sum, Meus iste sanguis verus est, non bubulus » (vers 1006.)

2. Cf. C. I. L., XIII, 1751 : le sacrifice y est désigné par le mot de *tonyctium*, minuit.

3. Confrérie des dévots de Cybèle ; ils portaient le pin dans leurs processions ; le pin était l'arbre sacré : Atis avait été transformé en pin.

La même inscription nous apprend que le personnage a reçu les *uires* du taureau. C'est un mot dont le sens a donné lieu à beaucoup de discussions. Pour les uns, il s'agit des parties sexuelles de l'animal; si l'on admet cette interprétation, il faut y voir un symbole régénérateur; nous n'avons pas à faire intervenir ici nos répugnances de modernes, et les anciens aimaient à représenter leurs dieux entièrement nus. Pour les autres, les *uires* désignent le bucrane, du moins l'ossature de la tête du taureau avec les cornes ¹. Un des meilleurs arguments ² contre le premier sens prêté au mot *uires* est que Prudence, désireux de jeter la déconsidération sur cet étrange sacrifice, n'aurait pas manqué d'en accentuer la répugnance si la chose avait été vraie. En outre, le personnage a rapporté du Vatican ces *uires*, et l'on objecte ³ que s'il se fût agi des testicules, ils eussent été putréfiés: mais il s'agit d'un Vatican lyonnais, non du Vatican romain ⁴. Quoi qu'il en soit, ce mot désignait évidemment un principe de vie, un symbole de force; peut-être entendait-on à la fois le sang, les testicules et le bucrane, et ne gardait-on que le bucrane ou simplement l'ossature des cornes.

Parmi les nombreuses inscriptions mentionnant le nom de l'empereur Commode, on n'en trouve qu'une seconde en Narbonnaise; c'est un fragment trouvé à Gilly (Savoie) en 1836 et conservé au musée de Grenoble, [*pro salute et incolum*]itate [*et uic*]toria [*imp. caes. m. aur. com*][*modi an*][*ton*]ini aug., etc. ⁵.

Deux autres inscriptions donnent identiquement tous les noms que nous avons ici; l'une, trouvée en Sicile, à Marsala ⁶, les fait précéder d'*Imperator* Caesar, et suivre d'*Augustus*; une

1. COMARMOND, p. 204, cite SAUMAISE: « Taurobolio facto, cornua tauri quo fecerunt consecrabant et dedicabant (sur Lampride, *Etat.* 7). » Mais Saumaise ne fournit pas de raison; peut-on d'ailleurs en fournir une ?

2. Il a été fourni par M. JULIAN, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, p. 35.

3. ALLMER ET DISSARD, *même ouvr.*, p. 24.

4. C'est l'avis de M. Héron de Villefosse. Beaucoup de villes possédaient leur Vatican. Cf. *C. I. L.*, XIII, 7.284, une inscription de Mayence où il est question d'un *montem Vaticanum uetustate conlapsum*.

5. *C. I. L.*, XII, 2343.

6. ORELLI, 3719.

autre, de Lanuvium ¹, contient aussi les titres d'*Imperator* et d'*Augustus*.

On ne connaît jusqu'à présent qu'une seule inscription taurobolique non consacrée à la Mère des dieux ; elle a été trouvée à Pouzzoles (*Puteoli*), en Campanie, elle est publiée au n° 1596 du tome X du *Corpus* et date de l'année 134 de notre ère.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans l'inscription taurobolique d'Orange c'est l'association du *numen* impérial à la Mère des dieux. Le seul exemple, tout récent, qu'on puisse rapprocher de celui-ci, se rencontre sous une inscription taurobolique trouvée à Périgueux, inscription qui paraît dater du milieu du second siècle, et probablement du double règne de Marc Aurèle et de Vêrus ².

7. — D'après Allmer et le *Corpus*.

Fragment d'une table de marbre, bordé, du côté droit, d'une



moulure qui encadrait l'inscription (Allmer) ; [trouvé?] à Orange

1. ORELLI, 884.

2. *Revue épigraphique*, t. V, p. 198 et planche XIV. n° 1674 (inscription extraite des fouilles de Vêrone).

NVMINIB · (AV)G
 SMAGNE (MAT)RI · DEVM
 (AV)G · L · PO(MP)ONSEXT
 POMPO(NI)PATERNI
 5 SAC(ER)DAR(EN)SFILQVR
 PA(TE)RNVS ARANANRO
 POSVIT DEDIC(AV)IT
 ♡ QVE ♡

(Séguier et Muratori). — Était chez Nogent en 1874. — Disparu depuis.

SÉGUIER, *ms.* 13795, fasc. 2, et *Fiches* de MURATORI XVIII, 224 (en 1733); — ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 351-353. — C. 1232.

Haut. et long. 0^m40.

Lectures proposées par

Allmer :

*dis deabusq. pro salute
imp. caes. l. septimii
severi pii pertin. au G
arabici adiabeni PAR
thici maximi pONT
max. trib. poT·VII·CoS
ii. p. p. procos. aed IL·D·D*

(*Dīs Deabusque, pro
salute*) *Imperatoris L.
Septimii Pii Pertinacis
Augusti, Arabici, Adia-
benici, Parthici Maxi-
mi, Pontificis Maximi,
tribunitia potestate VII
consulis iterum, Patris
Patriae, proconsulis,
aediles dono dant.*

M. Hirschfeld :

*imp. caes. m. aurelio
antonino aug. imp. caes
l. septimi seueri
pii pertinacis au G
arabic. adiab. PAR
thici maximi pONT
max. trib. poT·VII·CoS·
ii p. p. procos. FIL.D.D.*

*Imperatori Caesari M. Aure-
lio Antonino Augusto, Impera-
toris Caesaris L. Septimi Seu-
eri Pii Pertinacis Augusti, Arabi-
ci, Parthici Maximi,
Pontificis Maximi, tribunitia
potestate septima, consulis ite-
rum, Patris Patriae, Proconsulis,
filius dono dat.*

Inscription élevée à Septime Sévère, en 199, par son fils Caracalla.

La date de l'inscription ne suscite aucun doute, la septième puissance tribunitienne de Septime Sévère étant l'année 199; nous savons en outre que cet empereur eut les titres de *Pertinax* en 193, de *Pater patriae* en 194, de *Pius*, d'*Arabicus* et d'*Adiabenicus* en 195, de *Parthicus Maximus* en 199, l'année même de l'inscription. Il ne lui restait plus à obtenir que le titre de *Britannicus* en 210, un an avant sa mort.

8. — Borne milliaire, sur la route d'Arles à Lyon par la rive gauche du Rhône. — Disparue.

IMP CAES
FL VAL
CONSTANTINO
PIO NOB
5 CAESARI
DIVI
CONSTANTI
PII AVG
FILIO

A Orange du temps de La Pise ; « sur la base d'un bénitier dans un monastère de religieuses avant que les Huguenots s'en fussent rendus les maîtres » (Martène et Durant) ; maison Nogent (Martin).

VALLADIER, *cod. Vatic.* 8227, fol. 343' ; — LA PISE, p. 6¹ (et d'après lui : BOUCHE, *Chorographie... de la Provence*, t. I, p. 343 ; SUARÈS, *ms. de Paris 8967*, p. 448 ; ESCOFFIER, p. 5 ; GASPARI, p. 130) ; — BÉNÉDICTINS, *Voyage*, t. I, p. 295 (et après eux MURATORI 259, 8, sur une copie envoyée par La Bastie ; Martin, p. 56) ; — HERZOG, n. 408 ; — VALLENTIN, *Alpes Cottienes*, p. 87 ; — ROCHETIN, p. 36 ; — C. 5556.

Texte donné par le *Corpus* d'après Valladier, en corrigeant PRO en PIO à la ligne 4.

FONCTIONS MUNICIPALES, TRAVAUX PUBLICS

9. — D'après ma copie.

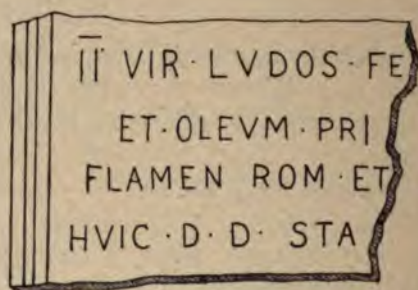
Table de pierre encastrée dans le mur de l'ancienne chapelle de l'ermitage Saint-Marcel, au nord-est de Sérignan, près de la route de Suse-la-Rousse, dans la propriété du marquis de la Gar-

1. « Et Constantin, fils de Constantin le Grand, l'honora de sa demeure brange pour quelque temps à son passage, lors que son Père l'envoya, sur l'administration des Gaules transalpines, y ayant fait une belle et agnifique entrée ; en mémoire de laquelle, les habitans ont conservé sques à ce jourdhuy une honorable relique d'une Colonne, ou sont graces ces mots, *Constantino pio nobili, Caesaris Constantini pii filio.* »

dette. Des moulures qui encadraient l'inscription il ne reste que celles du côté gauche ; la ou les premières lignes et toute la partie droite de l'inscription ont disparu.

Haut. 0^m 32; larg. 0^m 46.

SUARÈS, *ms. de Paris*, Lat. 8967, p. 629 (assez bonne copie, sauf EE au lieu de FE, l. 1) et *ms. de Rome*, cod. Barberinus XXX, 182, f. 31, copie envoyée par della Rocca, archevêque (? praesul, *Corpus*) de Sienne ; — MURATORI, 613, 2 (copie de BIMARD) ; — *Lettres à Allmer*, 2 mars 1882, estampage de ROCHETIN ; — Id., *Bull. de Vaubl.*, IV, 1882 ; — ALLMER, *R. É.* 294 ; — C. 1236.



Allmer : ... qui duumvir ludos fe[cit, ...] et oleum pri[mus dedit] flamen Rom(ae) et [diui Augusti] ; huic d[ecreto] d[ecurionum] sta[tua p[ub]lice p[os]ita e[st]].

M. Hirschfeld : l. 1 : balneum ; — l. 2 : primus in colon[ia] Araus[iensi] ? — l. 3 : et Aug[ust]o fact[um] praebuit ?

10. — D'après ma copie. — Au Pavillon, quartier dit de l'Argentol ou des Crémades, à l'est de la gare d'Orange, encastrée au mur de l'habitation, à hauteur d'homme, chez M. de Montguer, directeur-propriétaire de la Sucrerie.

« Pierre dure des carrières de Vaison, brute au dos ;... dans un tableau d'encadrement qui est en saillie sur le cadre à moulures de 0^m 008. Ce cadre à moulures est à trois corps et a 0^m 067 de longueur. »

Pour graver l'inscription, on a taillé et évidé la pierre de 0^m 003.

Haut. totale 0^m 63 ; larg. 1^m 115 ; épaisseur 0^m 17. Haut. des

lettres : 1^{re} l. 0^m120 ; 2^e 0^m092 ; 3^e 0^m075 (et 0^m090 pour l'I) ; 4^e 0^m065.

T·LICINIVS
MAXVMVS
AEDIL
D·P·S·F·

T. Licinius Maxumus, aedil(is), d(e) p(ecunia) s(ua) f(ecit).

BIMARD, *fiches de Muratori*, XXXI, 231 (d'où MURATORI 714, 6) ; — VÉRONE, *ms. d'Avignon*, Lettres à Calvet, n. 208 (d'où CALVET, t. III, f. 92, n. 131) ; — MILLIN, t. II, p. 157 ; — GASPARI, p. 127 (d'après lui MARTIN, p. 54) ; HERZOG, n. 410 ; — *R. É.* 710 ; — *Lettres à Allmer*, ESTÈVE, 29 avr. 1888 ; — *C.* 1235.

L. 2 : MAXSVMVS Millin et le *Corpus* ; MAXIMVS Muratori.

L. 3 : AEDILIS Millin.

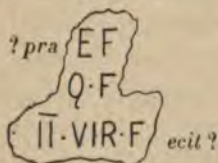
L. 4 : omise par Millin ; P. S., Gasparin et Martin.

Ce monument est connu sous le nom d'*inscription du Pavillon Dumas* ; il a longtemps servi de table dans un bosquet. Calvet pensait que cette pierre était placée au faite d'un édifice public : l'important eût été de savoir s'il s'agissait du théâtre ou du cirque ou de tout autre monument d'architecture. C'est le seul document qui nous fasse connaître l'existence d'un édile à Orange.

Les caractères, peu profondément gravés mais d'une très belle exécution, paraissent remonter au premier siècle de notre ère ou à la première moitié du second siècle. « Les C sont circulaires et tracés au compas ; les N sont carrées ; les M ont des jambages aussi inclinés à angles égaux ; le P a une boucle qui ne se ferme pas ; le T est formé de deux fois un tiers de branche ; les cols de cygne des S sont égaux ; les E et L sont, comme le T, hauts de deux fois et un tiers leurs traverses ; la traverse du milieu égale aux autres ; de même pour l'F. » (Estève).

11. — D'après le *Corpus*. — Disparue ?

BIMARD, *fiches de Muratori*, XXI, 231. — *C.* 1237.



12. — D'après ma copie.

« Stèle plate arrondie au sommet » ; pierre d'une teinte jaunâtre, molle d'aspect ; lettres peu profondément gravées. Trouvée en 1862.

OP PAGI
MINERVI
SP. DIX

CREULY, R. A. 1863, I (nouv. sér., 4^e année, 7^e vol.), p. 299-300; — ALLMER, *Correspondance*, lettre d'Estève, 17 sept. 1887; — *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 353; — C. 1243.

Haut. max. 0^m 86; larg. max. 0^m 85; ép. max. 0^m 15.

Haut. des lettres: 1^{re} ligne 0^m 07; 2^e ligne 0^m 078; 3^e ligne 0^m 075 (q 0^m 065).

Dimensions d'Allmer: haut. 0^m 75; larg. 0^m 45.

Op(us) pagi Minerui[i] p(edes) DCIX, Allmer; plutôt *DCLX* que *DCLXXX*, Hirschfeld.

Le point important n'est pas de savoir que les habitants de ce *pagus* ont pris part à des travaux publics, probablement la réparation d'une voie, plutôt que la construction d'un temple, ou, comme on l'a cru, du théâtre; le renseignement précieux fourni par cette inscription est la distance indiquée entre l'endroit où s'élevait la stèle et l'endroit où commençait le chemin réparé. Or nous savons que le monument a été trouvé « sur les côtes du quartier Boygard, entre les campagnes appelées la Martine et la Royale, à 5 kilomètres de la ville ¹. »

En faisant le calcul par mètres de la distance exprimée ici en pieds romains ², on obtient, pour 609 pieds, 179^m 655; pour 680,

1. CREULY tenait ces indications de Charras.

2. Le pied romain est de 0^m 295 (cf. HÉRON DE VILLEFOSSE, article PES, dans le *Dict. des antiq.*).

179^m 653 ; pour 660, nombre préféré par M. Hirschfeld, 194^m 700 ; enfin, si l'on admettait l'existence du pied gaulois ¹, on aurait, pour 609 pieds, 197^m 316 ; pour 680, 220^m 320 ; pour 660, 213^m 840. L'étude du terrain ne m'a permis aucune identification.

INSCRIPTIONS RELIGIEUSES

13. — D'après Allmer.

Côté gauche d'un petit autel en pierre, avec base et couronnement.

DIS

Trouvé au théâtre, Allmer ; chez Charras, Hirschfeld ; M. Eug. Raspail a pris de l'inscription un fac-similé. — Perdue ?

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 353 ; — *Corpus*, 1216.

« Ce monument est gravé immédiatement au-dessus de la moulure de la base, et un objet des plus singuliers, de la forme d'un éventail à demi déplié, divisé dans sa longueur en quatre parties égales, occupe tout le surplus de l'étendue du dé, dont il touche le sommet, de son angle supérieur, — le bord droit, de son angle, — et le bord gauche, ainsi que la première lettre de l'inscription, de sa pointe. » (Allmer).

Allmer pense avec raison que l'autre côté de l'autel devait offrir la répétition symétrique du même objet ; il devait également y avoir, correspondant au mot *dis*, un second mot qui nous eût appris le nom de ces dieux. Le même auteur a proposé d'imaginer la voile d'une barque et le mot *SERuatoribus* ou un mot équivalent : à ce propos l'on peut rappeler une inscription des environs d'Apt (C. 1074), conservée au Musée Calvet (Cat. Espérandieu, n. 46), [*Ioui Optim(o)*] *M[ar]imo Conseruatori* ; l'épi-

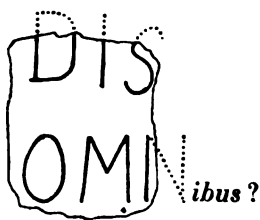
1. 0^m = 324 ; cf. Auzès, *Revue archéologique*, 1870, I, p. 271.

thète de *conseruator* s'applique d'ailleurs à d'autres dieux que Jupiter ¹.

14. — D'après le *Corpus*, 1217.

MURATORI (1733), *ms.* XVIII, 224.

A Orange, *Corpus*. — Perdue ?



M. Hirschfeld a proposé *dis deabusque omnibus*, à tous les dieux et à toutes les déesses (cf. *C.I.L.* XIII, 1745).

15. — D'après ma copie du *ms.* — Disparue ?

Cippe en terre. Il a été trouvé au Lampourdier, endroit situé à 6 kilomètres 500 d'Orange, sur la route de Roquemaure, entre la Meyne et le canal de Pierrelatte. Après avoir appartenu à un M. de Fortia, qui le laissait dans les champs, ce cippe est allé orner la maison de campagne du président de Vérone, ami de Calvet.

IOVI V·S·L·M
T·TITIVS
FELICIO^(sic)

VÉRONE, *ms.* d'Avignon, lettres à Calvet n. 8 et 222 ; — CALVET, t. III, f. 93, n. 133, et t. VI, f. 34, n. 4 ; — *Corpus*, 1218.

Ligne 2 : *Titius*, Vérone, n. 222.

1. Cf. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico*, t. II, p. 607.

Il faut noter la place peu usitée de la formule V·S·L·M, qui d'ordinaire est toujours placée à la fin ; c'est vraisemblablement un signe de décadence, que le nom tout à fait insolite du dédicant accentue davantage.

16. — D'après ma copie. — Musée d'Avignon. Fragment de marbre ; il était dans la maison de Nogent ; donné au musée en 1851.



Corpus, 1219 ; — *Catal. ms. du musée*, 118 F ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, n. 47.

Hauteur, 0^m15 ; largeur, 0^m19 ; épaisseur, 0^m04.

Hauteur des lettres, 0^m06. — Caractères excellents.

[*Œui* [*Optimó*] *M*[*aximo*], Hirschfeld.

Le culte de Jupiter *Optimus Maximus* serait originaire de la Crète ¹, mais il prit bientôt un caractère national ² à Rome et dans les provinces.

17. — D'après ma copie du ms. — Disparue ?

MARTI
D·VINVLEIVS ATTICVS
V · S · L · M ·

« A Orange, sur la montagne contre laquelle cette ville est adossée, cette pierre fut trouvée en 1785 ou 1789, avec un squelette de

1. Cf. L. AMPELIUS, *Liber memorialis*, IX (voy. ESPÉRANDIEU, *M. C.*, p. 61, n^{os} 1 et 2).

2. CICÉRON, *De natura deorum*, II, 25, 64 : « Sed ipse Iuppiter, i. e. iuuans pater, quem conuersis casibus appellamus a iuuando Iouem, a poetis « pater diuumque hominumque » dicitur, a maioribus autem nostris optumus maxumus, et quidem ante optumus, i. e. beneficentissimus, quam maxumus, quia maius est certeque gratius prodesse omnibus quam opes magnas habere. »

taureau dont les os étaient arrêtés avec des fils de fer. » CALVET. Don de Vérone.

VÉRONE, lettres à Calvet, n. 122 ; — CALVET, III, p. 160 (et non 157, *Corpus*).

Ligne 1 : *matri*, Calvet, faute de copie ; *Marti*, correction de M. Hirschfeld.

Calvet voyait là une inscription taurobolique. En tout cas, on immolait des animaux à Mars, et cela dès la plus haute antiquité. Tantôt c'était un bœuf blanc, comme fit Décius, au rapport de Tite Live ¹ ; tantôt, un bélier ² ; parfois un porc, une brebis, un taureau ³ ; souvent, comme ici, un taureau.

18. — D'après Allmer. — Disparu ?

Petit autel avec base et couronnement. Chez M. Nogent, Allmer ; maison de Champié, encastré dans un mur, *Corpus*. Inscription relevée par de Saulcy et M. Hirschfeld.

C A R A N T I
M · V · S · L ·
M ·

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 354 ; — *Corpus*, 1220.

Caranti(i) Mineruae ? u(otum) s(oluerunt) l(ibentes) m(erito).

La première ligne semble fournir le nom d'une famille de dédicants, autrement, comme l'observait Allmer, s'il s'agissait d'un seul personnage, nous aurions ses trois noms.

M. Hirschfeld a proposé, au lieu de Minerve, Mars ou Mercure, *M(arti)* ou *M(ercurio)*. Quelle que soit la leçon adoptée, il convient de remarquer l'inhabituelle disposition de la formule votive.

19. — D'après ma copie.

RI DEV

Fragment trouvé à Orange, près du cirque ; conservé au petit musée du théâtre antique.

1. TITE LIVE, VII, 37 ; — PLIN., XXII, 5, 1.

2. *Acta Arual.* apud HENZEN, p. 144.

3. TITE LIVE, VIII, X, coll. Gell. IV, 6, 2.

C. 1223; — ALLMER, *R. É*, II, p. 260, n. 645; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, I, 256.

Haut. max. 0^m165; larg. 0^m135 et 0^m10; épaisseur 0^m 042; haut. des lettres 0^m02. — Pierre jaune d'une vilaine teinte; dure à graver. Les traits sont uniformes et n'ont ni pleins ni déliés. Je n'ai pas remarqué de point entre les deux mots.

[*Mat*]ri deu[m]

En dessous des lettres, s'allongeant dans le sens de l'inscription, un pied gauche. Allmer a cru voir, d'après les traces de gravure, un autre pied tourné en sens inverse; il a également noté « un petit trou de scellement qui joint le trait de séparation tiré entre l'inscription et les figures gravées »; un ornement de métal aurait été fixé à ce trou.

Ex-voto à la Mère des dieux; il paraît provenir d'un autel. Le culte de la Mère des dieux (Cybèle phrygienne) était très répandu, à l'époque impériale, à partir du II^e siècle; nous avons vu plus haut (*inscr.* n° 6) comment son culte était célébré.

Il faut voir dans le symbole de ce pied, non une allusion aux courses de la déesse, après la mort d'Atys, mais une marque de reconnaissance à la suite d'un voyage à pied heureusement accompli.

20. — D'après ma copie.

SILVANO
A·V·G
PATERNVS
CERTULI
FILIUS
V·S·L·M

Fragment d'autel trouvé à Orange; coll. Nogent, musée Calvet (1851).

C. 1225; — ALLMER, *dessins*, *Vaucl.*, fol. 65; — BIXON, 56; — ESPÉRANDIEU, *Sylloge epigr.*, t. III; — *M. C.*, 85.

Haut. 0^m 52; larg. 0^m 23; ép. 0^m 15; haut. des lettres 0^m 02.

1. HENZEN, *Acta Arual.*, p. 72 et 84.

Pierre commune; caractères mal gravés. Les trois A sont différents (A, A, A); l'V de la ligne 5, et surtout celui de la ligne 4, sont de forme onciale; la ligne 2 contient un point parasite entre l'A et l'V; la formule de la ligne 6 n'est ponctuée qu'à la première lettre. La dernière lettre de la 3^e ligne, la première et dernière lettre de la 6^e ligne, sont à demi effacées. — Le côté gauche de la base de l'autel fait défaut.

Silvano Aug(usto); Paternus, Certali filius, u(otum) s(olui) l(ibens) m(erito).

L'épithète d'Augustus accordée à Silvain nous montre que ce dieu était considéré comme un dieu Lares; tous les dieux Lares dépendaient ainsi du *Genius* de l'empereur; cf. une inscription de Carpentras (C. 1167) à Mars Auguste.

21. — D'après ma copie.

Base de statue, en très mauvais état; calcaire blanc. — Autel théâtre.

Hauteur 0^m 12; largeur 0^m 065; épaisseur 0^m 05. Hauteur des lettres: 0^m 01.

ESPÉRANDIEU, *Revue Épigraphique*, juill.-sept. 1906, n. 1644 et pl. XII.

DEA
T·PETI
SEVIR
I BR·X

Dea. T. Pet[...] I[...], sevir. [L]ibr(arum) X; la lecture de *R. É.*, qui suppose trois noms, est préférable à *Peti(cius?) L. 2*, Exactlyment: T·P T TL.

Cette base supportait la statuette d'une divinité dont le mot *dea* est une appellation bien vague.

M. Espérandieu remarque avec raison que les dix livres romaines (3 kg. 274 ?) indiquent une offrande bien lourde pour une base aussi petite.

L'absence d'indication ne permet pas d'admettre d'une manière absolue qu'il s'agit ici d'un sévir d'Orange.

22. — A Orange, maison Didier, puis collection de Vérone. Maintenant au Musée Calvet (depuis 1858).

M·ARRVNTIO M·L·
 VERECVNDQ· IIIII
 VIR·PVPAE·CILAE·F
 VXORI
 FVLVIAE·PVPAE·F
 SECVNDINAE
 HEREDES·EX TESTAM·

CALVET, III, fol. 158 (VÉRONE, lettres, n. 222) ; — HERZOG, *Gall. Narb.*, n. 411 ; — BINON, 51 ; — C. 1234 ; — ESPÉRANDET, *M. C.*, 33.

M. Arruntio M. l. Verecundo seur(o). Pupae Cilae f(iliae) uxori, Fulviae Pupae f(iliae) Secundinae heredes ex testam(ento).

Le mot *seur* se trouve trois fois sur les inscriptions d'Orange ; outre celle-ci et la précédente, voy. n. 93.

23. — D'après ma copie. — C. 1224.

PROXS

Petit autel en terre, trouvé à Orange. Collection Nogent¹, puis à Gigondas, coll. Raspail. L'inscription, placée en haut de l'autel, est légèrement gravée.

Proxs[umis].

Les déesses Proxsumes étaient des divinités secondaires dont le rôle n'est pas très bien établi ; c'est surtout dans le midi de la France, près des bords du Rhône, qu'on a trouvé des indices de leur culte². D'après M. Florian Vallentin³, « les *Proxumae*

1. FLORIAN VALLENTIN, *Le culte des Matrae dans la cité des Voconces*. Paris, Champion, 1880, 8°, 32 p. ; p. 24, n. 1.

2. Un à Clansayes (Drôme), Saint-Paul-Trois-Châteaux, quatre à Vaison, un à Carpentras, celui-ci à Orange, un à Avignon, Mazan, Lourmarin, Arles, Beaucaire, Baron (Gard) et dix-huit à Nîmes ; cf. ESPÉRANDET, *Sylloge epigr.*, III, n. 484-513.

3. *Le culte des Matrae*, p. 25. — Cf., du même auteur, *Note sur un autel inédit consacré aux Proxumes*. Valence, impr. de Chenevier, 1875, 8°, 9 p.

avaient pour mission de répandre sur la maison toutes les bénédictions et tous les dons de la fortune, de garder et de conserver les biens dont elles étaient les dispensatrices, de veiller à la perpétuité de la famille, de protéger chacun de ses membres, de détourner de lui le malheur et l'adversité. »

Cf. AGRÈS. *Étude épigraphique et métrologique des monuments dédiés aux Proxumae*: voy. *Bull. des Antiq.*, 1872, p. 100-102.

24. — C. 5835. — Collection Vallentin du Cheylard, à Montélimar.

FATVIS SANCTIS

D'après Florian Vallentin, le *Culte des Matrae*, p. 32, add.: « L'identité des *Fatae* avec les *Matrae* est attestée par les monuments figurés. Les bas-reliefs représentent en effet les *Fatae* au nombre de trois, avec le même costume et la même attitude que les *Matrae* bas-relief du Sablet, tantôt avec le fuseau et la quenouille, tantôt avec la patère et la corne d'abondance; la patère et la corne d'abondance leur sont données sur un bas-relief d'Orange, qui porte l'inscription *Fatuis Sanctis*. »

M. Espinandieu a contesté l'identité des Destinées et des Mères. Tandis que les Destinées, qu'il assimile aux Parques, apparaissent comme inexorables, les Mères sont pour lui « par la corne d'abondance qu'elles tiennent à la main, par les fruits, ou même par les enfants qu'elles portent sur leurs genoux, des divinités bienfaisantes et protectrices, conception première des bonnes fées ».

L'inscription précitée de Sablet porte *Fatis*, ainsi qu'une autre, copiée à Nîmes par Séguier: toutes deux sont au musée Calvet.

25. — D'après CALVET, t. III, p. 162, n. 4; — la ligne 5 d'après le Corpus, 1228. « Petit cippe de pierre, entre les mains de M. de Verone qui m'a donné cette copie; trouvé à Orange; il n'est pas plus grand qu'une carte à jouer; recouvert d'un ornement; il est coupé par le milieu; le bas manque. »

1. ESPINANDIEU, *op. cit.*, p. 60.

2. CALVET, *op. cit.*, p. 162.

Suspecté par Calvet (« *an inconcussae fidei ?* »).

LICINIA
TERTIA
PRO
PRIMA
5 ~~TAX~~

26. — Je donne en note ¹ deux inscriptions trouvées à Barry, commune de Bollène, arrondissement d'Orange; je ne m'occupe que du canton d'Orange, mais, comme elles sont rangées, dans le *Corpus*, parmi les inscriptions d'Orange, je les reproduis.

1. Petit autel de marbre, trouvé à Barry en 1850 (Coston); collection Champié (*Corpus*). — Disparu?

a) P·APICIVS
MODESTVS
AERE ~~M~~
4 ~~V~~ltaticio

Coston, *Bulletin de la Drôme*, 1870, p. 397 (d'après la copie d'Allmer); — C. 1227.

AEREN Coston; AERE *Multaticio* Hirschfeld.

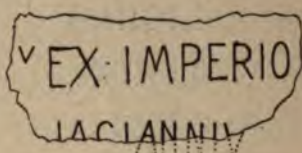
Cf. HÉRON DE VILLEFOSSE, *R. É.*, t. V, p. 170, n. 8, LIERO · D · EX. AERE *multaticio*.

D'après ma copie. Petit autel surmonté d'un fragment de colonne; trouvé à Barry en 1833 (*Corpus*), en 1839 (Espérandieu); « acquis en 1840, par échange, de Robin, curé de Dieulefit. »

NAEVII
VALENTINVS
ET LVCANVS
VϞSϞLϞMϞ

Haut. 0^m 24; larg. 0^m 16; ép. 0^m 10; haut des lettres 0^m 02 (Espérandieu). MARTIN, *ms. de Grenoble*, anc. fonds Gariel; — DELACROIX, p. 581; — *Corpus*, 1229; — RENIER, *Fiches* (Bibl. Mazarine), t. 26, n. 25; — BINON, n. 68; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 92. — FL. VALLENTIN, *Bull. épigr.*, II, p. 228 *Naeuii Valentinus et Lucanus u(otum) s(oluerunt) l(ibentes) m(erito)*.

27. — D'après ma copie. — Cippe de Sérignan ; musée Calvet.



Fragment d'autel trouvé près de l'Eygues « dans un terrain très aqueux, sorte de bassin d'ancienne fontaine, au quartier des Morelles, territoire de *Camaret* » (Deloye). Acquis en 1867, de Ferdinand Deloye, cultivateur à Sérignan. Haut. 0^m19 ; larg. 0^m49 ; épaisseur 0^m15 ; haut. des lettres 0^m07 (ESPÉRANDIEU).

C. 1226 ; — *Registre d'entrée* n° 3 du Musée Calvet, p. 206 ; — ALLMER, dessins, *Vaucl.*, fol. 68 ; — RENIER, *Fiches*, t. 30, n. 5 ; — BINON, 65 ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 95.

Ex imperio [dei cuiusdam],... L. Annii[s]...

La lecture *L. Annii* a été proposée par M. Hirschfeld, mais elle n'explique pas les trois lettres qui précèdent. Le petit v placé devant EX, très légèrement gravé, et reproduit dans le *Corpus*, ne paraît pas être une lettre.

28. — D'après ma copie — Fragment de marbre, chez M^{me} Raspail, à Gigondas.

R DI
NE ID
AIA

C. 1240. — De ces lignes mutilées au commencement et à la fin, M. Hirschfeld tire, avec hésitation : *sace*R D Dei (?) *Arausio*NE ID...

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES. — FRAGMENTS DIVERS.

29. — D'après ma copie.

d { B M
..... COL·IVL·MEM·HERED·EX TESTAMENTO

Fragment de frise en pierre calcaire (Espérandieu), plutôt que base d'un sarcophage (*Corpus*); « inscription sépulcrale... trouvée depuis peu » (de Mautour, en 1728), « dans un pré, du côté de la porte de Saint-Martin » (Bonaventure).

Maison Voulaire, puis jardins de Sausin; ensuite collection Nogent; enfin musée Calvet (1839).

Haut. 0^m49; long. 0^m95; prof. 1^m68; haut. des lettres 0^m07 (Espérandieu) (*Corpus*, long. (= prof.) 1^m93; haut. 0^m42).

DE MAUTOUR, *Mercur de France*, 1728, février, p. 264-265; — BONAVENTURE, p. 95; — SÉGUIER, *ms. de Nîmes*, 13795, fasc. 2; *ms. de Paris*, Lat. 16.930, p. 976; — *Fiches de Muratori*, 18.224; — MAFFEI, p. 56 (et d'après lui MURATORI 1.111,5); PAPON (d'après Muratori), I, 82; — MÉNARD, *Ac. Inscr.* 26, 1764, p. 239; — BOUDIL DE BERRIAC, *Journal des Savants*, 1782, p. 147; — CALVET, III, fol. 100; *ms. d'Avignon* 1508, p. 126; *ms. de Marseille*, III, fol. 115; — MARTIN, p. 56 et 117; — MILLIN, p. 155; — GASPARI, p. 128; — ARTAUD, *Album d'Orange*, 5 juill. 1837; — BARJAVEL, I, p. 102; — HERZOG, p. 415; — *Id.*, *de praet.*, p. 29, n. 2; — C. 1239; — ALLMER, dessins, *Vaucl.*, fol. 82, — BINON, 50; — ESPÉRANDIEU, *Sylloge epigr.*, 1251; — *M. C.* 25.

[*D(iis)*] *m(anibus)*.....*col(oniae) Iul(iae) Mem(inorum)*; *hered(es) ex testamento*.

Excellents caractères, en très bon état de conservation.

Ce monument élevé aux dieux mêmes d'un magistrat de Carpentras est un des monuments épigraphiques les plus commentés. L'inacceptable lecture *militi*, que Gasparin impute à Bonaventure, vient de Mautour, le premier éditeur; ni lui ni aucun des nombreux érudits qui se sont occupés de l'inscription ne l'ont vue dans son intégrité. Il est hors de doute que le [D] correspondant à *M(anibus)* devait se trouver, à gauche, à égale distance de la feuille de lierre que l'M, à droite; la partie perdue devait presque avoir la même longueur que la partie conservée.

Malgré son poids et ses dimensions, il est vraisemblable que cette inscription trouvée à Orange a été déplacée, Orange n'ayant jamais fait partie du Territoire des *Memini*.

30. — D'après Allmer. — Vue à Orange par de Sauley. — Disparue (?).

Grande pierre, inscription en caractères excellents. (ligne 1, 0^m 012 ; ligne 2, 0^m 0215).

a) d M

///ATILI FIRM T///

b) trib. m { ILITVM LEG

///C·F·SECVNDINA

Fragment a, trouvé près Orange, dans un champ ; envoyé Calvet par un M. Correnson, de Roquemaure ; — fragment b vu par Calvet (in *pauimento domus priuatae, Corpus*) ; chez Nogent (Allmer).

CALVET, t. III, fol. 157 ; — ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 353 ; — DE SAULCY, lettre à Mommsen ; — C. 1233.

Fragm. b. LITVM et cet. Calvet et Allmer, ILIT de Saulcy.

31. — D'après ma copie. — Inscription relevée à Sérignan, en avril 1907. Chez M. Émile Daniel, cultivateur ; encastree dans le mur de l'habitation, à l'intérieur de la cour.

d M

... T ERALIAE

[? ces] CONIVS

... // VSCONVGI

incomp ARABIL·F_[scil]

L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 397, n. 3.

Inédite ? : relevée il y a douze ou quinze ans, m'a-t-on dit, par M. Deloye, conservateur du musée Calvet.

Plaque de pierre commune. Caractères médiocres, peu profondément gravés. — Haut. *max.* 0^m58; larg., en haut, 0^m39, en bas 0^m45; *max.* (entre le milieu et le bas de la plaque) 0^m47; épaisseur 0^m10 (?). Haut. de l'M 0^m06; larg. de l'M en haut 0^m045, en bas 0^m06, en bas avec les barres transversales 0^m082; haut. de l'E final de la 2^e ligne 0^m047; de l'O à la 3^e ligne 0^m05; des autres lettres (lignes 3 et 4) 0^m055.

32. — D'après la copie de M. Roure, revue par Allmer. « Cippe avec base et couronnement, incomplet à gauche; découvre il y a une trentaine d'années [= 1853] avec quelques autres débris antiques, à droite de la route de Lyon, à 200 mètres environ au nord de l'arc romain, en creusant les fondations d'un bâtiment rural appartenant aujourd'hui à M. Roure [ancien imprimeur de Vienne], et près duquel il est resté déposé.

d M

[at] TI CA ~~LE~~ ENI

//////////MIA

//~~Vale~~//RIANA

[con]|VG|

[incom]PARAB^IL

[fecit] T

L'inscription était renfermée dans un encadrement de plates-bandes. Un petit médaillon circulaire contenant un buste d'homme en relief se voit au-dessus de la *lysis* au milieu de l'attique qui termine le couronnement. » *R. É.*, 424 (juin-juill. 1883). — *C.* 5839.

D(iis) M(anibus) ... Atti(i)? Ca(l)eni; mia

[? . Vale]riana [con]iugi [incom]parabili [feci]t.

(La ligne 2 d'après M. Roure.)

Les traits du personnage ne permettent pas de le reconnaître.

Bonne gravure. « Le C et l'A, à la 2^e ligne, réduits à leur partie supérieure: la lettre qui manque avant l'E, à la même ligne, probablement une L dont il reste un fragment de la branche horizontale: le B et l'I. l'L et l'I de [*incom*]parabili, à la 6^e, liés en monogrammes. Le point entre d et M, à la 1^{re}, figuré par une feuille cordiforme. »

33. — D'après ma copie. — Musée Calvet.



Stèle découverte à Orange en 1841, « dans la cour d'un boulanger »; achetée la même année à un maçon nommé Bernard.

Haut. 0^m 29; larg. 0^m 34; ép. 0^m 20; haut. des lettres 0^m 065 et 0^m 04. — Espérandieu.

C. 1259; — ALLMER, dessins, *Vaucl.*, fol. 74; — CRELLY, *Carnet* n. 13. Bibl. du musée de Saint-Germain, fol. 18; — BONN 53; ESPÉRANDEU, *M. C.*, 153.

M. Espérandieu a proposé de lire *Maternianus*, *Solidum* ari... et a rapproché *Solidumarus* du nom gaulois connu *Solidum*. — Il faut noter que la formule consacrée est ici écrite en toutes lettres.

34. — D'après ma copie. — Musée Calvet.

Autel avec inscription de mauvaise écriture.

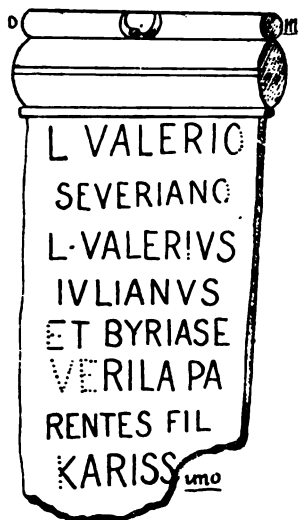
Était à Orange dans la maison Nogent *Corpus*; « cédé au musée, en 1850, avec d'autres objets, par Naudin, avocat dans cette ville. — Espérandieu.

Haut. 0^m 17; larg. 0^m 38; ép. 0^m 21; haut. des lettres 0^m 93.

La base de l'autel fait défaut.

C. 1267; — ALLMER, dessins, *Vaucl.*, fol. 77; — RENIER, *Revue*, t. 30, p. 21; — CRELLY, *Carnet* n. 13, fol. 33; — BONN 58; — ESPÉRANDEU, *M. C.*, 183.

Il convient de remarquer le cas *L. Valerio*, alors que la for-



mule dis manibus, dans la bonne langue, réclame le génitif. Il est vrai que les lettres D. M. sont sur les côtés du monument.

35. — D'après Suarès.

Cippe ou autel trouvé à Camaret.

SCARÈS, *ms. du Vatican* 9141, fol. 3; — C. 1261.

Copie du ms. :

Texte du *Corpus* :

D · M
IVLIO
MINICIO
FIRMO
5 IVLIVS
MINICIVS
VALERIANVS
AVONI
HETISSIMO

D · M·
I. MINICIO
FIRMO
I. MINICIVS
5 VALERIANVS
AVOpI
en T ISSIMO

36. — D'après ma copie.

Cippe trouvé à Orange; — chez Madame Raspail, près du petit jet d'eau qui est devant la vérandah.

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange.*

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1871-1872, p. 286-287
C. 1250.

L AVRELIVS
LVCANVS
T FVFIVS
MODOSTVS
L AVRELIVS
~~V FVS~~

Haut. max. 0 = 56 ; larg., en haut 0 = 265, au milieu (ligne 5) 0 = 27, à la base 0 = 305 ; épaisseur moyenne 0 = 08.

Haut. moyenne des lettres 0 = 030 à 0 = 032 (v de la de ligne 0 = 022).

Dimensions d'Allmer : haut. 0 = 50 ; larg. 0 = 28.

Ligne 6, VERVS Hirschfeld.

37. — D'après la R.É.

D	m
MARI	
OERM	
IANO	
QVIVI	
XXITA	
nNOS	

Partie supérieure d'une stèle en molasse, destinée à rec deux épitaphes ; nous n'avons que la première ; la seconde effacée ou n'a jamais été gravée ; « trouvée en 1888 dans maison en démolition, en face du moulin du Pont de Langes la Meyne. A l'exception du D gravé « sur les antéfixes d' du couronnement », l'inscription, renfermée dans un encadrer n'en occupe que la moitié gauche.

ALLMER, *R.É.*, II, p. 425, n° 771 (d'après ESTÈVE).

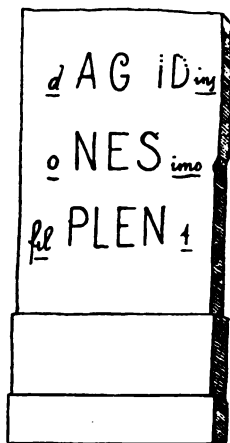
Actuellement au musée de Nîmes (Lettre de M. Félix Mazauric, conservateur ; 8 mai 1907). Haut. 0^m58 ; larg. 0^m42 ; haut. au-dessus de l'inscription 0^m30 ; larg. de la partie encadrée 0^m39, de la partie inscrite 0^m19.

D(is) [m(anibus)]. Mari[n]o ou Mari[an]o [T]ermiano (?) qui uixit a[n]nos....

Lettres de gravure grossière ; la forme circulaire des O est un indice probable d'ancienneté. « Le D de la première ligne réduit à sa panse par suite peut-être de la retaille de la pierre sur le côté gauche, ou, comme le suppose M. Estève, parce que la pierre aurait été gravée sur une pierre juxtaposée à la gauche de celle-ci » ; c'est pour la même raison que l'*m* correspondant au D n'apparaîtrait pas sur l'antéfixe de droite.

La forme *uixit* semble être également archaïque.

38. — D'après un calque d'Estève.



« Fragment présentant l'angle inférieur gauche d'un cippe, avec une partie de sa base ; trouvé dans le mur de clôture du couvent de la Nativité, près de la gare du chemin de fer, du côté de la ville. » Maintenant au musée de Nîmes (M. Mazauric).

ESTÈVE, lettre à Allmer, 29 avril 1888 ; — *R. É.*, n. 723.

Haut. 0^m25 ; haut. sans la base 0^m18 ; larg. 0^m16 ; ép. 0-21. — Même profil sur les quatre faces.

La pierre paraît provenir des carrières de Beaumes; c'est une mollasse dure et blanche. Les lettres sont mal et peu profondément gravées. Entre l'E et l'N un point en bas.

La restitution proposée par Estève est fort incertaine :

Agid[us] O]nes[imo] filio (?) pientissimo : le taurobole mentionné par l'inscription de Die, cité plus loin ¹, fut offert par un *L. Dagid[us] Mari[n]us* : le nom [*D*]agidius, étant déjà connu, est préférable.

39. — D'après la *R. É.* et le *Corpus*.

// N' ///
M·ACVTI
.....

Corpus
// A III //
M·ACVTI ///

Petit fragment de marbre trouvé à Orange « au quartier de la Raisse », lors de la démolition d'un mur de clôture.

ALLMER, *R. É.*, 648; — *C.*, 5838 (fac-similé).

Long. 0^m15.

40. — D'après ma copie.

A(VD)AX
CILONIS

Cippe de mauvaise écriture, trouvé à Orange (Hirschfeld). — Collection Raspail. Trouvé à Barry, Vallentin).

C., 1249. — FLORIAN VALLENTIN, *Bull. épigr.*, III, p. 30.

Arch. Mus. de Paris, t. I, p. 138, 2.

Arch. Mus. de Paris, t. I, p. 138, 2.

41. — D'après ma copie.

ELICI
BASSI
FIL

Cippe incomplet, trouvé à Orange. — Collection Raspail.

C. 1254 ; — FLORIAN VALLENTIN, *ibid.*.

[F]elici [B]assi fil(io). Je préfère *Bassi*, qui est un cognomen fréquent. à *Cassi*, restitué par M. Hirschfeld.

42. — D'après ma copie.

M
PME Ø NES
A Ø NE
TRI

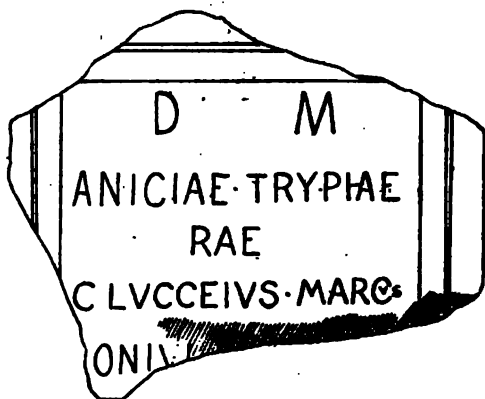
Cippe trouvé à Orange. Collection Raspail. Haut. 0^m 1625 ; largeur *max.* 0^m 165 ; *min.* 0^m 1225 ; épaisseur 0^m 1175 ; hauteur de la première ligne 0^m 018, de la deuxième 0^m 024, de la troisième et de la quatrième 0^m 021.

Corpus 1260. — Très mauvaises lettres.

M. Hirschfeld a proposé [Melp]omenes à la deuxième ligne, [ma]tri à la quatrième. Restitution très incertaine.

43. — D'après ma copie. — Plaque de marbre trouvée à Orange ; elle était chez M. de Sausin du temps de Calvet : « pierres enchâssées, avec plusieurs fragments de sculpture antique, dans la muraille d'une espèce de sellier (*sic*) ou de bûcher, attenant à sa basse-cour à poules, après son jardin »

(ms. 1508); elle a passé ensuite dans la collection Nogent (Millin); est au musée Calvet depuis 1851.



CALVET, t. III, f. 84, n. 80; ms. d'Avignon, 1508, p. 127; — ms. de Marseille, t. III, f. 118'; — C. 1247; — ALLMER, dessins, Vaubl., fol. 69; — RENIER, Fiches, t. 30, fol. 13; — CREULY, Carnet n. 13, fol. 11; — BINON 55; — ESPÉRANDIEU, M. C., 112.

Haut. 0^m 30; larg. 0^m 43; ép. 0^m 135; haut. des lettres 0^m 035 et 0^m 026. Les lettres sont d'une belle gravure. On ne remarque pas de point entre le D et l'M; l'S final de la ligne 4 n'est pas marquée; l'V, dans le C, est au bord du cadre; le C initial, sur la même ligne, est très abîmé, ce qui a fait transcrire à Calvet: ♂ LVCCEIVS.

D(is) M(anibus) Aniciae Tryphaerae; G. Lucceius Marcus coniu[gi incomp(arabili)].

Le nom d'Anicia se trouve deux fois sur une inscription du musée de Meaux¹. Le surnom *Tryphaera* (Τρυφαῖρα, de τρυφή) est assez rare; on rencontre *Tryphera* sur une inscription de Narbonne² relative à une affranchie. Le nom *Lucceius* vient probablement de *Luccius* et de *Lucius*.

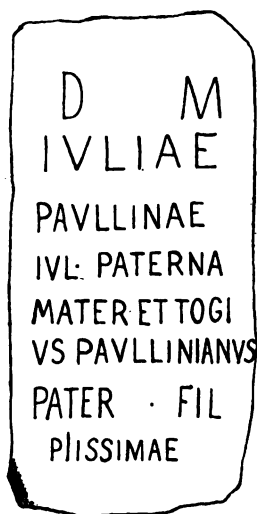
44. — D'après ma copie.

Stèle de marbre trouvée à Orange; chez l'abbé Prévost en 1717 (Bénéd.); collection Nogent (Martin); musée Calvet (1851).

1. R. É., V, p. 26, et C. I. L. VI, n. 11.650.

2. C. I. L. XII, 4.713.

BÉNÉDICTINS, I, 294 (d'où MARTIN, p. 56); — HARDOUIN, *opera selecta*, p. 684; — SÉGUIER, *ms. de Nîmes*, 13.795, fasc. 2; —



MAFFEI, *Mus. Veron.*, p. 449, 15; — C. 1257; — RENIER, *Fiches*, t. 30, fol. 18; — CREULY, *Carnet*, n. 13, fol. 18; BINON, 57; ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 140.

M. Espérandieu rapproche du gentilice *Togius* le nom du chef séquane *Togirix*.

45. — Petit cippe de mauvaise écriture; incomplet par en haut, bordé d'une très large moulure qui encadrerait l'inscription. Chez Nogent, Allmer (1874); maison Champié, Hirschfeld (1887); disparu? (1907).

A.

Allmer :

D · M.
CXSS · MAX ·
LIC · YH — XS
VXOR · PISS

B.

M. Hirschfeld :

D · M ·
CASS · MAX
LIC · Y (HE)AS
VXOR · P(IIS)S (sic)

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 356; dessins, *Vaed.*, p. 72; — *C.* 1252.

Haut. 0^m 40; larg. 0^m 36. L'A est formé comme un X.

d. m. Cass(iae) Max(imae) Lic(inius) Hy[l]as (?) uxor(i) piissimae

Hy[l]as est très douteux. — Heyas¹? la ligature (HE), HE, ne semble pas douteuse; l'Y seul cause la difficulté. — Le second de piiss(imae) est figuré horizontalement; il n'y a donc pas lieu de transcrire pi(i)ss(imae), comme on a fait dans la *Revue épigraphique* et dans le *Corpus*.

46. — D'après Estève.

se X · VAL · V

s ORORI · Optimae

« Fragment incomplet de tous côtés, trouvé en mars 1886 sur la route d'Orange à Roquemaure. » — Au musée de Nîmes (M. Mazauric).

ESTÈVE, *R. É.*, II, p. 211, n. 608; — *C.* 5840. — Haut. 0^m 41; — larg. 0^m 15.

Ligne 2 : SORORI dans le *Corpus*.

Ce fragment a été trouvé au même endroit que les deux inscriptions consacrées à des gladiateurs (voy. infra, nos 52 et 53), « le long d'une voie romaine qui sortait de la ville par le côté du couchant, en suivant le pied du coteau, au port du Rhône. »

47. — D'après Allmer. — Je cite cette inscription parce que le *Corpus* l'admet au chapitre consacré à Orange. Trouvée à Barry; transportée à Orange, chez Nogent (Allmer); incrustée dans un mur de la maison Champié (Hirschfeld). — Disparue ?

Elle est d'ailleurs très incertaine.

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 356; — *C.* 1251.

« Petite stèle en marbre, terminée à sa partie supérieure par une niche cintrée contenant trois bustes de femmes, de haut relief, celui du milieu de face, les deux autres tournés

1. A moins qu'il ne s'agisse d'un A semblable au premier A de la 2^e ligne.

vers lui de profil. Au-dessous, entre deux pilastres, est figuré en en relief un petit autel avec base et corniches saillantes, présentant sur sa face antérieure la seconde ligne de l'inscription : la première, actuellement très fruste, est gravée sur le rebord du cintre. »

Haut. 0^m 42; larg. 0^m 31.

Allmer : *tEREntIA* Π // // // // III // // // // NI // // // // *pROXSVma*
SIBI · IIT · SVIS

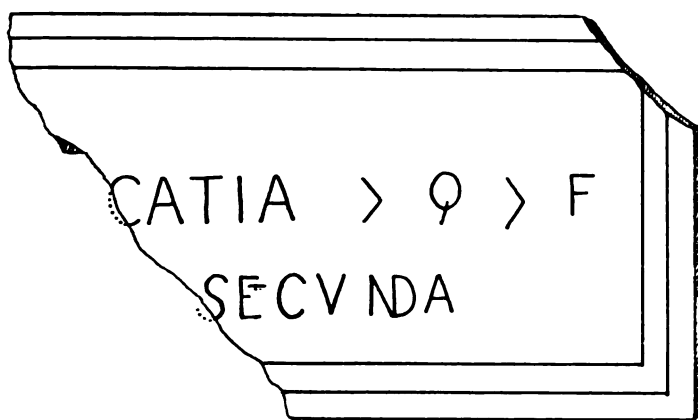
Terentia *filia, Proxsuma, sibi et suis* (Allmer).

Ligne 1, Mommsen : IBIRΛIIA IIIIIAINI/ \OXVMAS

M. Hirschfeld : BIR // \ I \ Π II / m I / \ I / \ OXVMAS : *Beratia*
[pour *Veratia*] [P]rox[s]uma s(orores?) *sibi et suis*.

48. — D'après ma copie.

Dessin d'Allmer [= de Raspail].



Plaque de pierre grossière. — Petit musée du théâtre.

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 355; dessins, *Vaucl.*, f. 69; — C. 1253.

« Épitaphe placée dans un *columbarium*, au-dessus de l'urne qui contenait les cendres de Catia Secunda. »

L'encadrement de moulures signalé par Allmer ne se voit plus

qu'en haut ; au lieu de 0^m53 de largeur, la plaque mesure maintenant 0^m51 et 0^m405, en haut, avec et sans bordure, et 0^m26 en

Ma copie
de l'original.



bas ; la hauteur maxima est toujours de 0^m40 ; l'épaisseur de 0^m095.

1^{re} ligne : haut. du T, 0^m046 ; de l'I, 0^m048 ; du Q, 0^m048 (larg. 0^m049).

2^{re} ligne : haut. de l'E, 0^m043 ; du C, 0^m048.

49. — D'après ma copie. — Au théâtre.

PAVLIA·ILIA
TITI SEXTILI·VI
CONIVX S. BENE
HEIC·QVIESCIT

« Fragment d'une tablette de pierre terminée en fronton à sa partie supérieure et présentant la moitié gauche d'une inscription qu'entourait une moulure. »

Arnaud, *Bull. de la Drôme*, 1871-72, p. 208 : — dessins fol. 73 : — c. 1262.

Haut 0^m39 ; larg. 0^m20.

Pavlia Iulia? Titus Sextili Vitalis? coniux. heic quiescit.

Sans parler des ligatures (AV) et (NE), il faut signaler ici avec les formes *coniuux* et *heic*, d'allure archaïque, le génitif contracté

Sextili, et surtout le prénom *Titi* écrit en toutes lettres, ce qui est contraire aux règles essentielles de l'épigraphie. L'inscription est-elle authentique ?

Le terme *quiescit*, si fréquent dans les inscriptions chrétiennes des v^e et vi^e siècles, se trouve aussi dans une antiquité plus reculée : on le rencontre notamment dans le *Satiricon* de Pétrone ¹. Des formules comme *quieti aeternae, securitati perpetuae, somno aeternali, ossa bene quiescant* ne sont pas inconnues au i^{er} siècle.

50. — Table de marbre trouvée à Camaret, « contre le mur d'une maison » ; acquise par le musée Calvet en 1840. — Très



belle écriture ; l'une des trois ou quatre inscriptions d'Orange qui soient bien gravées.

Haut. 0^m 44 ; larg. 0^m 66 ; ép. 0^m 09. Haut. des lettres 0^m 039 et 0^m 035.

SÉGUIER, *ms.* 13.795, fasc. 2 ; — MAFFEI, *Museum Veronense*, p. 419, 46 ; — ACHARD, *Description de la Provence*, t. I, p. 396 ; — CALVET, *Notes*, p. 174 ; *ms. de Marseille*, t. III, fol. 186 ; *ms. d'Avignon*, t. III, fol. 168 ; — COURTET, *Dictionnaire*, p. 419 ;

1. Chap 71 : « C. Pompeius Trimalchio Maecenatianus hic requiescit. Huic securatus absenti decretus est. Cum posset in omnibus decuriis Romae esse, tamen noluit. Pius, fortis, fidelis, ex paruo creuit, sestertium reliquit trecenties, nec unquam philosophum audiuit. Vale : et tu. »

— C. 1266 ; — ALLMER, dessins, *Vaucluse*, fol. 76 ; — BIXON 60
— ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 174.

Spu. Seuerus sibi et suis uiuos fecit.

51. — Inscription de l'ancienne collection du président de
Vérone, qui en adressa une copie à Calvet.

M · LICINIVS
FESTAE
H · M · HE · n · s

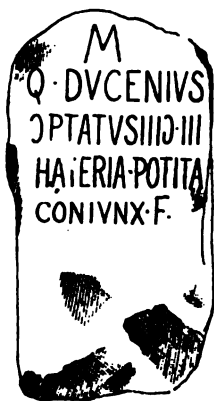
CALVET, ms. III, f. 157'. — C. 1258.

*M. Licinius...Festae.....; h(oc) m(onumentum) he[r(edem)
n(on) s(equitur).*

La formule *h.m.h.n.s.* se rencontre notamment sur plusieurs
inscriptions de Vaison (C. 1430, 1435, 1437, 1447).

Le *nomen* de Licinius se retrouve avec le prénom de Titus
le *cognomen* de Maxumus, sur l'inscription consacrée à un édi-
le de la colonie (*inscr. n. 10*).

52. — D'après ma copie.



Stèle de pierre commune, cintrée au sommet, dépourvue d'or-
nements : trouvée à Orange, en mai 1885, « au bord de la rou-

Roquemaure, le long d'une voie romaine qui sortait de la ville par le côté du couchant et conduisait, en suivant le pied de la colline, au bord du Rhône (Rochetin). » — Au Musée Calvet, achetée en 1885 d'un M. H. de Néry).

ESTÈVE, *Indépendant d'Orange*, nos des 3, 10 et 31 mai 1885 ; — ALLMER, *Correspondance*, lettre de Rochetin, 28 mai 1885 ; *R. É.*, II. p. 116, n. 543 ; — ROCHETIN, *Mém. Acad. Vaucl.*, IV, p. 191 ; — C. 5836 ; — Musée Calvet, *Registre 4*, p. 214 ; — BINON 123 ; — ESPÉRANDIEU, *Sylloge epigr.*, n. 1664 ; *M. C.* 100.

Haut. 0^m90 ; larg. 0^m49 ; ép. 0^m22 ; haut. des lettres, de 0^m05 à 0^m08.

Bonne gravure ; caractères du premier siècle, tendant à la cursive. *M(urmillo). Q. Ducenius Optatus, (pugnarum) trium, c(oronarum) trium ; Hateria Potita, coniunx, f(ecit).*

On sait que le mirmillon combattait avec le rétiaire, qu'il avait un casque orné d'un poisson, *murmillo*, d'où l'origine de son nom, un grand bouclier carré au bras gauche, une manche composée d'anneaux de cuir au bras droit ; sa jambe gauche était protégée par une *ocrea*. De son épée il attaquait le rétiaire et cherchait à éviter son filet. Le rétiaire, vêtu d'une tunique, n'avait pour toute arme qu'un trident, et ne pouvait pas se défendre s'il manquait son coup. Au rétiaire on opposait souvent un *secutor*, combattant armé d'une épée et d'un bouclier, mais n'ayant point le casque du *murmillo*.

Les rétiaires étaient des Thraces, esclaves renommés pour leur haute stature ; les mirmillons étaient, à l'origine, des Gaulois.

Les combats entre rétiaires et mirmillons eurent une grande vogue jusqu'au jour où l'empereur Honorius les abolit, en 403 ¹.

La lecture *(pugnarum) trium, c(oronarum) trium*, proposée par Allmer, semble seule acceptable ; toutefois on pourrait entendre *(palmarum)* ou lieu de *pugnarum*, en s'appuyant sur l'image des palmes reproduites dans une inscription de Vienne ².

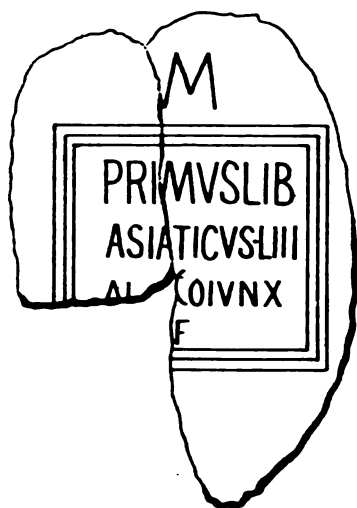
53. — D'après ma copie.

Stèle de pierre commune, cintrée au sommet, dépourvue d'ornements ; découverte à Orange au même endroit « dans un champ

1. LENAÏN DE TILLEMONT, *Histoire des empereurs*, t. V, p. 533.

2. C. 1915.

appartenant au Sieur Lassia » (Estève) et à la même époque que la précédente ; même acquisition. — Musée Calvet.



Haut. 1^m 05 ; larg. 0^m 64 ; ép. 0^m 28 ; haut. du cadre 0^m 27 ; haut. des lettres, de 0^m 05 à 0^m 067.

Même bibliographie que l'inscription précédente, sauf : ESTÈVE. Lettre à Allmer, 26 mai 1885 ; — C. 5837 ; — ESPÉRANDIEU, *Sylloge epigr.*, n. 1663 ; M. C. 101 ; — BÉNON 124.

Ligne 4 : A Allmer, Hirschfeld.

M urmillo . Primus lib eratus . Asiaticus, LIII annos natus : Al ce ? , coiunx, fecit . Espérandieu .

Primus, désignation hiérarchique, ainsi que l'a remarqué Allmer, et *lib eratus*, se justifient par des exemples choisis dans des inscriptions de gladiateurs. On trouve sur une inscription de Rome *doctor et primus*¹, sur une autre *secutor palus primus*² ; une inscription de Brescia³ est ainsi conçue : *d. m. : amici posuerunt theici Voluseno lib. VIII liberato octaua pugna*⁴, d'après l'explication fournie par Mommsen d'une inscription grecque⁵ :

1. WILMANS, 2609.

2. *Ib.*, 2607.

3. C. I. L., V, 4311.

4. C. I. Gr., 2886.

mirmillon Péplos, libéré à sa treizième victoire et à sa douzième couronne ¹. »

La forme *coiunx* paraît moins une forme barbare qu'une erreur du lapidaire.

54. — Fragment d'une table de marbre ; ancienne collection Nogent : disparu ?



Haut. 0^m 22 ; larg. 0^m 30.

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 353. — C.1245.

Cette inscription paraît mentionner des présents faits à un gladiateur.

nat(ione) Arab(icus) T..... [? co]mmisit ex.....

55. — Ma copie. — Au théâtre.



Cippe de pierre trouvé près du théâtre en 1874.

Lettres de 0^m 034 à 0^m 036.

Haut. max. 0^m 17 ; larg. max. 0^m 20 ; épaisseur 0^m 08.

Fuluia..... [? maced]onico..... ao.....

C.1255.

1. *R. É.*, II, p. 117, et *Bull. dell' Inst. archeol. di Roma*, 1879, p. 47.

56. — D'après ma copie. — Fragment de marbre ; au théâtre.
C. 1268, 7.



Haut. max. 0^m21 ; larg. max. 0^m175 ; épais. max. 0^m085.
Haut. des lettres de la deuxième ligne, 0^m03 ; de la troisième, 0^m025.

L. 1 : LI *Corpus* ; l'L seul est visible.

L. 3 : EXΔTEstamento : je n'ai pas noté de feuille d'*hedera*.

57-61. — D'après le *Corpus*. — Disparus ?



57



58



59



60



61

Fragments divers, copiés au théâtre par de Saulcy et envoyés à Mommsen ; disparus. — C. 1268 (1, 3, 4, 5, 8).

62-63. — D'après mes copies.



Petits fragments copiés autrefois par de Saulcy et envoyés à Mommsen, mais encore conservés au théâtre. — C. 1268 (2, 6).

Haut. max. 0^m14; larg. id. 0^m125; épaisseur id. 0^m15. —
Haut. de l'F 0^m031.

N I I V

Haut. max. 0^m15; larg. id. 0^m165; épaisseur id. 0^m085. Larg.
de l'N 0^m033.

Ma[n]liu[s]?

64. — Ma copie. Au théâtre. La première lettre paraît bien
être une R comme la seconde; après l'I de la deuxième ligne le
V ne semble pas douteux. — C. 1268 (9).

R R I
T R I V

a PRIL
TRI Corpus.

PR I I
T R I V Schœne

Haut. max. 0^m133; larg. max. 0^m135; épaisseur 0^m032.

1^{re} ligne: haut. de l'R, 0^m038; de l'I, 0^m041; 2^e ligne: 0^m031.

64 *lis.* — D'après le *Corpus* 1268 (10). Fragment copié en
1879 par Alfred Schoene.

...I...
S
ABS

65. — Ma copie. — Au théâtre.

N S
E V É R Ó
T E M

Haut. max. 0^m14; min. 0^m115; larg. max. 0^m15; épaisseur

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange.*

0^m025. — Haut. de l'N, 0^m042 ; du second E, 0^m032 ; de 0^m017 ; ces deux lettres sont surmontées d'un accent.

C. 1265 (copie de Schœne prise en 1879).

.....[Arausie]ns[is.....S]euero.....[?]tem...

66. — Ma copie. — Au théâtre.



Fragment de marbre ; belle gravure.

Haut. max. 0^m095 ; larg. max. 0^m15 ; épaisseur 0^m04. L du jambage du V, 0^m06.

67. — Ma copie. — Au théâtre.



Fragment de marbre ; bonne gravure, semblable à celle fragment précédent, mais d'un marbre différent.

Un V ou X, dont il reste 0^m077.

Haut. du fragment 0^m18 ; larg. max. 0^m085 ; épaisseur 0^m

68. — D'après Allmer.

.....ONI·F.....

.....AE·P iüssimae

EXtestamento

« Fragment de plaque de marbre sans ornements » ; trouvé à Orange, en 1875, sur le chemin de la gare ; — (chez Cha en 1880) ; — Disparu ?

ALLMER, *R. É.*, 150. — C. 1269, 4.

69. — D'après Allmer.

A · IV....
C R A.....

« Fragment de plaque de marbre bordée d'une moulure qui formait encadrement autour de l'inscription. » — Trouvé à Orange en 1875 sur le chemin de la gare ; était chez Charras en 1880. — Disparu ?

A. *Iu[lius] Cra[tinus]?*

ALLMER, R. É. (avril-juin 1880), n. 149. — C. 1256.

Haut. 0^m40 ; larg. 0^m30.

« Le point A, à la première ligne, exprimé par une feuille cor-diforme. »

70. — Ma copie. — Au théâtre.

Haut. 0^m16 ; larg. max. 0^m112. Le V mesure 0^m077 de haut.

71. — D'après le *Corpus*. — Fragment d'horloge. Au théâtre.

Copie envoyée à Mommsen par de Saulcy. M. Hirschfeld n'a pas retrouvé ce fragment : il se pourrait que l'un ou l'autre des deux qui précèdent, restreint depuis, ait été pris par de Saulcy pour un débris d'horloge.

C. 1246.

72. — Ma copie. — Fragment de marbre, d'une bonne écriture ; collection Raspail.

? colonia { E ARAV } ?
? pal RON

ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1874, p. 351 et *Lettres à Allmer* ; — C. 1238.

Statue élevée à un patron, non de la colonie d'Orange, mais à un anonyme exerçant une fonction à Orange (Allmer, papiers inédits).

73. — D'après le *Corpus*. — Perdue ?

? col · DN · DEC ur ?

A cette lecture du *Corpus* je préférerais [col]on[ia] Dec[uma]nor[um]}.

SÉGUIER (?), fiches de Muratori, XVIII, 224 (en 1733) ; — C. 1270, 1.

Haut. 0^m16 ; larg. max. 0^m112. Le V a 0^m077.

74. — D'après le *Corpus*. — Disparue ?

? bene m ERITAE
PVB

SÉGUIER, *ibid.* ; — C. 1270, 2.

75. — Fragments. — D'après le *Corpus*. — Disparus.

M
VIIRAM
HIPIAM

Maison Nogent. — C. 1269, 4.

Copie adressée à Mommsen par DE SAULCY.

76. — Maison Champié. — C. 1269, 2.

SABE

Copie adressée à Mommsen par DE SAULCY.

Disparus?

77. — Fragment de marbre ; *Au café du Pont* — C. 1269, 3.

ITI FE
VIII IN

Inscription relevée par M. FRÖHNER en 1867.

78. — Fragment de marbre trouvée au théâtre ; transporté en 1849 au musée Calvet. — C. 1269, 5.

IVI
ÓNIV

ESPÉRANDIEU, *M. C.* 440, reconnaît à la première ligne la lettre **M** isolée, ce qui peut faire croire à un fragment d'épithaphe.

79. — A Orange, dans une urne (Séguier). — Disparues.

a RVSO
b SECV(ND)VS RV

SÉGUIER, *ms.* 13.795, fasc. 2 ; — *Fiches de Muratori*, XVIII, 24 (en 1783) ; — CARISTE, p. 45 et pl. XXX : SECV(ND)VS P. (sur une tête) ; — C. 1263. — Voy. plus loin, n. 840-841.

80. — Pierre grossière ; — lettres hautes et d'aspect très ancien.

D'après ma copie du manuscrit.

Disparue.

SAMIH

SOLI

SAMI/ CALVET, ms. III, fol. 118 ; — SOII, MILLIN, p. 156 ; — *Soli[mari?]*. — C. 1264.

INSCRIPTIONS DU THÉÂTRE

81. — A l'extérieur du théâtre, sur l'arcade feinte du milieu.

C · I · S ·

BONAVENTURE, p. 94 ; — SÉGUIN DE PAZZIS, p. 56 ; — GASPARI, p. 85 ; — *Annuaire de Vaucluse*, an XII, p. 143 ; — CARISTIE, p. 48, pl. XXXV et fig. 11 ; — PELET, *Monuments romains*, p. 23 ; — DE SAULCY, *R. A.*, 1866, p. 315 ; — CHARREL p. 94 ; — C. 1242 ; — YRONDELLE, *Op. cit.*, et *cet.*

(*Colonia Iulia Secundanorum*).

Voy. ci-dessus, *Théâtre*, p. 106.

82. — Sur des gradins du premier rang, à droite et à gauche de l'escalier du milieu.

a à droite : EQ G III.

b à gauche : EQ G III.

CARISTIE, p. 51 et pl. XXXVIII, fig. 11 ; — PELET, *Mém. de l'Acad. du Gard*, 1858-59, p. 224 ; — HÜBNER, *loc. cit.* ; — JACQUEMIN, *loc. cit.* ; — HERZOG, n. 409 ; — CHARREL, p. 95, et *cet.* — C. 1241.

Equitum gradus tres ou tertius.

Voy. ci-dessus, *Théâtre*, p. 107.

INSCRIPTIONS DE L'ARC

83. — Inscription présumée de l'architrave.

GASPARIN, p. 40 ; — PELET, *Mémoires des Antiquaires*, 1832, p. 34 ; — CARISTIE, p. 20, pl. XXIII, fig. 6 ; — LENORMANT, *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1857, p. 248 ; — HERBERT, *Annales de la Société du Puy*, p. L-CH (cf. RENIER, *Revue des Sociétés savantes*, 1864, I, p. 498, et Paul LACROIX, *ibid.*, p. 562-565) ; — DE SAULCY, *Revue archéologique*, 1866, II, p. 313 ; — *Bulletin monumental*, 1866, p. 821-825 ; *Congrès archéologique*, 1866, p. 206 ; *Journal des Savants*, 1880, p. 49 ; — BERTRAND (Alexandre), *Bulletin des Antiquaires*, 1880, p. 202 ; — [DE WITTE], *Revue critique*, 1882, II, p. 460 ; — C. 1230 ; — CAGNAT, *art. Inscriptions*, dans le *Dictionnaire des Antiquités* ; — PEYRE, *Nîmes, Arles, Orange*, p. 133-141, etc. — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, n. 260, p. 201-203.

Voy. plus haut, l'Arc, p. 79-84.

84. — Inscriptions des boucliers.

1. VD ILLVS — AVOT
2. //S////FE
3. DACVRD
4. MA RIO
5. SACRO VIR
6. OS·RE
7. °A VS
8. BE VE
9. BOD°ACVS — VA° NE

Mss. de Paris, Coll. Dupuy, n. 461, fol. 113' et 114' ; — PEIRESC, *Lat.* 6012, fol. 116 ; — DE RIVALS, *Lat.* 6014, fol. 48' (p. 90 de l'ouvrage imprimé) ; — PONTANUS, p. 45 ; — LA PISE, p. 26 ; — ESCOFFIER, p. 14 ; — GUIB, *Mémoires de Trévoux*, 1729, p. 2150 ; — BONAVENTURE, p. 173 et suiv. ; — SÉGUIER, ms. de Nîmes 13795, fasc. 2 ; et d'après lui MAFFEI, *Antiquitates Galliae*, p. 158 ; — BÉGUILLET, p. 188 et suiv. ; — MILLIN, p. 135 ; — BÉGUIN DE PAZZIS, p. 58 ; — GASPARIN, p. 35 et 40 ; (cf. MARTIN, p. 50) ; — AUBENAS, *Mémoires des Antiquaires*, 1840, p. 113 et

suiv. ; — PELET, *Mémoires des Antiquaires*, 1832, p. 31 et suiv. ; — COURTET, *Revue archéologique*, 1848, p. 211 ; — LENOIR-MAND, *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1857, p. 239 ; — CARISTIE, p. 12 et suiv., pl. XVI-XVIII ; — CHARREL, *Bulletin de la Société d'agriculture d'Orange*, 1861, p. 85 et 90 et suiv. ; 1866, p. 98 ; — ROACH-SMITH, *Collectanea antiqua*, t. VI, p. 242, pl. L ; — DE SAULCY, *Journal des Savants*, 1888, p. 47-48, et note. — Cf. DURANT DE BREVAL, t. II, p. 145 et 149 ; — *Annuaire de Vaucluse*, an XII, p. 145 ; — *Album du Dauphiné*, 1839, p. 67 et suiv. ; — ARTAUD, *Arc d'Orange*, p. 25 ; — PERROT, *Lettres sur Nîmes*, p. 242 ; — BASTET, *Notice*, p. 63 ; — *Histoire d'Orange*, p. 263 ; — C. 1231 ; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, n. 260, p. 191 et 197-199.

Voy. plus haut, l'Arc, p. 50-54.

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES

85. — Épitaphe de saint Eutrope, trouvée en 1801 sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Eutrope au quartier de la Vignasse, c'est-à-dire sur la partie sud de la colline aujourd'hui



encore appelée colline Saint-Eutrope. La table de marbre qui renferme l'inscription a été recueillie par M. de Champié ; en 1875, les héritiers de M. de Champié en firent don au musée Calvet. Le gardien du musée, M. Aug. Binon, a le premier distingué avec certitude le sujet représenté ; c'est un retour de chasse. « Derrière la tête de Diane diadémée et voilée, qui forme un des

angles du tombeau, deux hommes... portent sur un brancard et dans un filet un sanglier mort, et sont accompagnés d'un chien que l'un d'eux tient en laisse. Devant eux marche le chef de la chasse, à cheval. Il est précédé, sur la partie droite, d'un esclave portant un flambeau, et d'un autre chien tenu en laisse par un autre esclave, qui a lui-même sur ses épaules un second sanglier. Un Apollon radié termine le bas-relief et forme le pendant de la tête de Diane. Derrière chacune de ces têtes, on remarque une sorte d'arbre fourchu et presque sans feuillage [une torche, *Espérandieu*]. Il manque environ la moitié de ce bas-relief; mais comme les extrémités ont été conservées, il est facile de voir qu'il n'y avait pas d'autre sujet qu'une chasse. La partie absente devait présenter seulement quelques chasseurs de plus. » (*Registre*).

Long. 2^m20; larg. 0^m66; ép. 0^m29; haut. des lettres 0^m43.

COURTET, *R. A.*, 1852, I, p. 332-333; *Dictionnaire...*, p. 262, n. 1 (fragm. principal, avec suppléments fournis par Deloye); — LE BLANT, *Inscr. chrét.*, II, p. 236, n. 503 et pl. 67, n. 402-405 et 407 (moins les deux derniers fragments); *Nouv. recueil*, n. 169; — DELOYE, *Rev. des Soc. sav.*, 1863, I, p. 175-177 (cf. 862, I, p. 221-222); — C. 1272; — *Registres d'entrée du Musée Talvet*, n. 5, p. 176; — BINON, 50 o; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 209. BÜCHELER, *Carmina epigr. lat.*, n° 1356.

*Eutropium hic, C(h)r(ist)e, tuum uirtute probatum,
corpore complexum nobilis urna tegit;
qui qua(n)qua(m) crebris ostendet maxim[a si]gnis,
pandire sed tumolo carmine pauca [decet].*
5 *non equidem dubia se[d g]esta insi[gnia dico],
hausit quae popu[li ui]sus e[t alma fides].
cumq(ue) foret sublime d[ecus splendorque parentum],
elegit C(h)r(istu)m quaerere me[n]te pia.
huic uictus tenuis et dur[a cubilia membris]*
10 *et uestis tegimen hisp[ida sola fuit].
ex[templa] mise[r]is grandiscir[e] coepit in aruis
e[sur]ies; mae]stum fletib[us] o[mn]e solum est.
s[ed reficit] populos camp[is inco]gnita [messis].
[nec caruere c]ibo pan[is] e[st] aliis dapib[us].*
15 *[nunc nomen sancti la]te [mea carm]ina pandun[t]*

[qui factis terrae litora m]ulta replet :
 [a puero monstri bacchanti]s inergima pell[ens]
 [multas donauit perpete pace d]omus.
 [sed postquam stupefecit A]rusi[ca praed]ia [signis]
 20 [Iam toto gaudet corde uide]re D(eu)m (?)

Saint Eutrope fut évêque d'Orange de 464 à 475; il était le sixième évêque du diocèse ¹. L'évêque Vêrus, qui lui succéda, écrivit le récit de sa vie ², mais il ne semble pas que l'inscription métrique ait Vêrus pour auteur, ainsi que le pensait Deloye. M. Espérandieu ne la croit pas antérieure au VII^e siècle.

J'ai admis, pour les vers 1-10, la plupart des compléments de MM. Espérandieu et Bücheler. Ce dernier proposait au vers 6 : « *Hausit quae populi census amore data* », au vers 10 : « *Hispida semper erat* », au vers 11 : « *Ex libris sacris graue discire...* »; enfin au vers 17, il gardait *sinergima*, c'est-à-dire *συνεργίμα* qu'il rapprochait de *paraclitus*, mais le reste de la lettre S, placée en l'air, doit être plutôt la fin que le commencement d'un mot; il est plus probable que l'auteur rappelle un des miracles mentionnés dans la Vie de saint Eutrope, et emploie le mot *energima*, avec le second *i* abrégé, à l'exemple de Prudence (*Apoth.*, 400).

Les vers 11-20 ne peuvent naturellement être restitués avec certitude; j'ai tenté des compléments provisoires pour employer les fragments conservés et retrouver la place qu'ils occupaient dans le monument.

86. — Partie antérieure du couvercle d'un sarcophage païen; marbre. — « Sur le poteau du portal de ce temple [fondé par saint Eutrope], devant sa demolition, estoit gravés ces mots *Gaudentius et Palladius fratri innocentissimo fecere.* » (La Pise.) Recueillie par Jean Chièze; transportée ensuite à Camaret; maintenant au musée Calvet (donnée en 1824 par M^{me} Roubaud).

Long. 1^m12; haut 0^m28; épais. 0^m12. Haut. des lettres 0^m025.

L'inscription, encadrée de moulures, est placée à droite du fragment; deux génies la soutiennent. A gauche, deux autres

1. Voy. BASTET, *Hist. des évêques d'Orange*.

2. Publié par VARIN, d'après un ms. de la Bibl. de Chartres, dans le *Bull. Hist. du Comité*, I, 1849, p. 51 à 64.

génies tendent un voile devant lequel on voit le buste d'un homme drapé: ce dernier retient des deux mains, sur son avant-bras gauche, un objet que je n'ai pu définir (ce n'est pas un livre, ainsi que le pensait, sans l'affirmer, M. Hirschfeld).

GAUDENTIVS
ET PALLADI
VS FRATRI
INNOCENTIS
SIMO FECER

LA PISE, p. 5; — SUARÈS, *ms. de Paris n. 8967*, p. 480; — ESCOFFIER, p. 24; — SÉGUIER, *ms. 13795*, fasc. 2; — MAFFEI, *Mus. Veron.*, p. 419, 17; — MILLIN, t. II, p. 156; — GASPARI, p. 129; — MARTIN (d'après le précédent), p. 56; — LE BLANT, *Inscr. chrét.*, t. II, p. 237, n. 504 et pl. 68, n. 414; *Sarcoph. chrét.*, p. 26 et pl. 8; — BASTET, *Essai historique...*, p. 38; — DELOYE, *Revue des soc. sav.*, 1863, p. 178; — C. 1273; — BIXON 2; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 211.

..... *Gaudentius et Palladius fratri innocentissimo fecer(unt).*

Sur le gauche de la table on distingue la trace d'un autre cartouche; celui-ci devait contenir les noms du défunt.

Gaudentius et Palladius n'étaient pas parents de saint Eutrope contrairement à l'opinion exprimée dans le *Bull. hist. du Comité*, I. 1849, p. 63.

Le Blant a, le premier, vu dans cette inscription un monument chrétien. « La forme des lettres, le style de la sculpture et la présence du nom de Gaudentius, particulièrement fréquent chez les fidèles, permettent de supposer à l'épithaphe une origine chrétienne, bien qu'aucun signe ne l'atteste absolument. » (*Inscr. chrét.*, t. II, p. 238.)

87. — Inscription paraissant du iv^e siècle, gravée sur un couvercle de sarcophage; provenance inconnue; coll. Nogent-Saint-Laurent, puis musée Calvet (1851). Le Blant croyait ce monument importé de Rome, vu la rareté, en Gaule, du sujet représenté. Deloye jugeait avec raison cette supposition inutile: les travaux de Rossi et de Le Blant n'avaient pas encore appelé l'at-

tention des savants sur les sarcophages chrétiens, lorsque la collection Nogent était formée; en outre cette collection ne comprenait que des antiquités de provenance locale.

Haut. 0^m29; long. 0^m77; ép. 0^m10; haut. des lettres 0^m025.



LE BLANT, *Gaz. archéol.*, 1880, p. 82-84 et pl. 12; *Sarcophages d'Arles*, introd., p. 36, note 1; *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 27 et pl. VI; *Nouv. recueil*, p. 172; — C. 1271; — J.-B. MICHEL, *Le livre d'or du musée Calvet* (photo-gravure citée par M. Espérandieu); — ESPÉRANDIEU, *Syll. epigr.*, n. 1837; *M. C.*, 204; — BINON 4.

Antodonius, anima dul[cis] in pace, qui ui[uit] ann[os] XLV, m[en]ses VII, d[ies] XVIII.

Je préfère cette lecture, qui est celle de M. Espérandieu, à celle de Le Blant, adoptée par les éditeurs du *Corpus*: *Antodonius*... | *animae* [sic] d[ulci] | in pace qui ui[uit] ann. XLV m[en]ses | VIII d[ies] XVI.

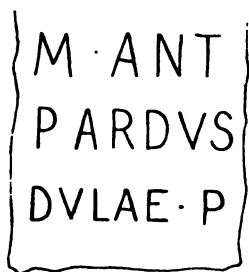
Dans son état primitif, le couvercle du sarcophage devait avoir une longueur double de celle que nous avons. — Plusieurs figures sont trop mutilées pour qu'on puisse en risquer une interprétation. À gauche du cartouche qui renferme l'inscription se remarque un génie ailé, peut-être un ange: il est vraisemblable qu'à droite de l'inscription il y avait également un génie et un bas-relief. Le bas-relief qui nous reste figure « une table en forme de *sigma* autour de laquelle sont couchés des convives; elle est chargée de pains incisés en croix, suivant l'usage

romain. Sur un trépied placé en avant est posé un poisson. » Ainsi que l'observe Le Blant, le poisson et la marque des pains, si fréquents sur les monuments chrétiens, se rencontrent aussi sur des monuments païens ¹. Mais le sens de l'inscription ne laisse aucun doute à cet égard. Le même auteur croit le sujet de ce bas-relief inspiré « par la prière où l'on demande l'admission des morts au banquet céleste ² » ; ce qu'il faut admettre en tout cas, c'est qu'il s'agit bien d'un monument funéraire.

L'expression *anima dulcis* n'est pas non plus d'origine chrétienne ; on la rencontre dans plusieurs inscriptions païennes.

88. — D'après ma copie.

Fragment de marbre trouvé à Orange. Au musée Calvet ; donné en 1838, par un maçon nommé Bernard.



Haut. 0^m21 ; larg. 0^m23 ; épaisseur 0^m05. Haut. des lettres 0^m04.

C. 1248 ; — RENIER, *Fiches*, t. 30, fol. 14 : — CREULY, *Carnet* n. 13, fol. 15 ; — BINON, 118^b ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 188.

M. Ant[onius?] Pardus... [? Par]dulae p(osuit).

Antonius? Cf. *Antodonius*, dans l'inscription précédente.

89. — Fragment d'une tablette de marbre. Au théâtre (à Gigondas, Allmer ; au théâtre, Hirschfeld).

1. LE BLANT, *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. 1 et 2 pour le pain ; — *Description of the collection of ancient marbles in the British Museum*, part. V, pl. IX, fig. 3, festin de l'Amour et de Psyché ; — GARRUCCI, *Vetri ornati di figure in oro*, 2^e éd., p. 53 (pour le poisson). — Cf. aussi DE ROSSI, *De monumentis christianis IX^oYN exhibentibus*, p. 22, 24, 25.

2. Cf. *Sarcoph. d'Arles*, p. xxxvi.

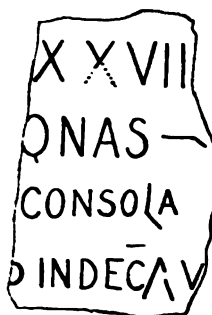
ALLMER, *Bull. de la Drôme*, 1871-72, p. 376 :

.....XXVII
ONAS
CONSOLA
I INDEC·VI

Hirschfeld, *C.* 1274 :



Ma copie :



Mauvaise écriture : gravure superficielle. — Haut. max. 0^m235 ; larg. 0^m19 ; ép. 0^m052.

Haut. des 2 premières lignes 0^m031 ; de la 3^e ligne, 0^m028 ; N. 0^m032 ; long. de la barre après l'S, à la seconde ligne, 0^m043 (0^m028 et 0^m015).

Ligne 4 : A. plutôt une sorte de point, que le jambage d'un V (Hirschfeld). — Mais on remarque également un point après ce petit signe qui pourrait aussi bien être un O ou un dessin de ponctuation.

Allmer, dans une restitution que le *Corpus* n'a pas admise, a lu et complété ainsi cette inscription : [*In hoc tumulo requiescit.....qui vixit annos*] XXVI (?) ; [*obiit....n*]onas [*post*] *consolatium Basilii*] (?) *indictione sexta*. « Basilius Junior a été consul en l'an 544. Aucun particulier n'ayant plus été consul après lui, l'année de son consulat devint le point de départ d'une série de *post-consulats de Basilii*, qui, dans nos pays, a duré près de 90 ans ; puis on s'est mis à dater par les années des rois. »

90. — « Fragment d'une tablette de marbre, contenant la fin des dernières lignes d'une inscription chrétienne. A Gigondas. » (Allmer).

ALLMER, *Bull. de la Drôme* 1871-72, p. 375-376 :

.....
.....
SD VIII
IAS PC
TI CONS
ONEXIII

Hirschfeld, *C.* 1275 :

SD 911
s IAS PC
TI CONS
indicti ONEXIII

Ma copie :

SD 911
IAS PC
TI CONS
NEXII

Haut. 0^m18 (0^m1475 à gauche) ; larg. 0^m13 en haut, 0^m175 en bas ; épaisseur 0^m045. — Haut. des lettres : l. 1 et 2, 0^m03 ; l. 3 et 4, 0^m02.

Gravure médiocre... *qui obiit s[ub] d[ie] octava..... ias p[ost] c[onsulatum]..... ti cons[ulis].*

[indicti]one tertia decima (Allmer).

D'après Allmer, à qui j'emprunte ces renseignements sur cette inscription, ce fragment serait du VI^e siècle de l'ère chrétienne : « A la 1^{re} ligne vient, à la suite des lettres SD, un signe que les caractères d'imprimerie ne reproduisent pas. Ce signe a la forme d'un G dont l'apex, au lieu de se relever, serait tombant et recourbé en arrière ; c'était une note numérale qui valait six, soit qu'elle représentât le *sigma* grec, dont telle était aussi la valeur, soit qu'elle fût un monogramme incliné des chiffres V et I. » Toutefois le mauvais état de l'inscription laisse à peine deviner maintenant, au-dessous de cette lettre qui ressemblerait à une lettre intermédiaire entre l'S et le C, une ligne semblable à notre virgule ; peut-être s'agit-il d'un trait inutile. On voit de même, entre l'A et S, un point parasite, et l'I de ...TI indiqué par Allmer et M. Hirschfeld a une barre aussi allongée que celle du T : on dirait 2 F dont la barre du milieu serait absente.

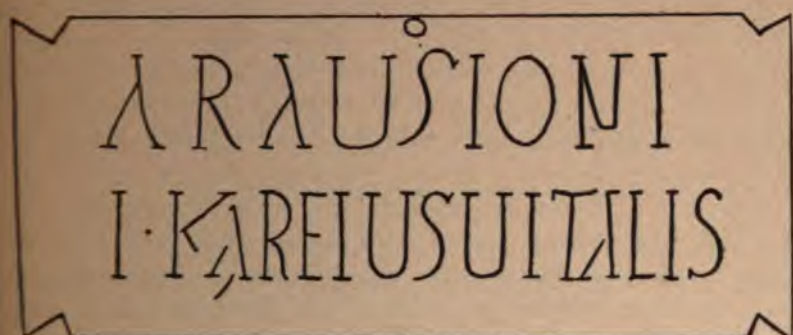
A la 2^e ligne, IAS est la terminaison d'un adjectif se rapportant à *idus*, *nonas* ou *kalendas*, mais sept suppositions se présentent, puisqu'on ne peut exclure de la liste que les mois d'avril, de septembre, d'octobre, de novembre ou de décembre, dont l'adjectif se termine en *es*.

Il est vraisemblable que TI, à la 3^e ligne, est la fin du nom du consul auquel il est fait allusion ; le fait de dater par un post-consulat permet en outre de supposer qu'il s'agit d'un des premiers mois de l'année, à un moment où le nom du consul en exercice n'avait pas encore été promulgué en Narbonnaise.

L'indiction se renouvelait tous les quinze ans, mais, par un abus singulier qui devint la manière habituelle de s'exprimer, on disait première, deuxième, troisième indiction, au lieu de dire première, seconde année de l'indiction. En Gaule, l'année de l'indiction commençait le 24 septembre.

INSCRIPTIONS RELATIVES A ORANGE

91. — Plaque de bronze faisant partie de la collection privée du Commandeur Ch. Louis Visconti ; — vraisemblablement trouvée à Orange.



C^{tesse} LOVATELLI, *Bullettino comunale*, 1891, p. 245-251, pl. IX.
— HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bull. archéol.*, 1891, p. 498-500.

Il importe de signaler l'importance unique de cette inscription ; c'est le premier monument épigraphique auquel on doit de connaître l'existence du dieu Arausio. Elle est à Rome, dans une collection particulière, mais il faut admettre en principe qu'elle a été trouvée évidemment à Orange et déplacée ensuite.

D'après M^{me} Lovatelli, l'inscription serait du second siècle, et probablement du temps de Trajan ou de ses successeurs. C'est ce qu'il est permis d'admettre en examinant la forme des lettres et leur genre de gravure ; la lettre A ne possède point de haste horizontale ; elle présente même, à la seconde ligne, un petit signe ressemblant à une virgule, signe qui se rencontre dans les inscriptions de l'époque impériale comme de l'époque républicaine¹ ; toutefois l'A de la présente inscription est d'une forme

1. M^{me} Lovatelli renvoie à HÜBNER, *Exempla scripturae epigraphicae latinae*, p. LIV : mais parmi les différents A signalés par HÜBNER, on ne rencontre pas les formes de l'inscription du dieu Arausio.

qui semble inconnue : on dirait un *lambda* minuscule plutôt qu'un A. Les U sont d'écriture franchement onciale, bien que sur trois le premier et le second soient mal arrondis ; il faut tenir compte de la dureté de la plaque, à laquelle est encore imputable la forme hexagonale de l'O et la mauvaise exécution de l'N. Les trois S sont mal venus. L'L de *Vitalis* est très facile à distinguer, mais celle du prénom l'est moins ; on la prendrait pour un T, n'était l'insuffisance de la barre supérieure (cf. le T de *Vitalis*). Le K, avec son jambage de droite à demi tracé, est gravé de la même façon que la lettre du prénom.

Le nom de *Kareius* se retrouve sous la forme moins ancienne de *Careius*, dans une inscription funéraire trouvée non loin d'Orange, à Valréas¹ ; ainsi qu'à Saint-Gabriel près d'Arles, à Montmaur près de Die, à Nîmes, à Gailhan.

Nous connaissons déjà, en Narbonnaise, les dieux *Nemausus* et *Vasio*, et la mention nouvelle du dieu *Arausio* est un document de première importance. Elle se rattache étroitement au culte des *numina* et des *genii*. On sait le rôle joué dans la religion romaine par le culte des génies locaux, originaire d'Etrurie. Tout homme avait son génie particulier : pour que l'influence en fût bonne, il ne négligeait rien. Les dieux mêmes avaient leur génie, souvent appelé *numen* ; de là vient la formule : *devotus numini maiestatique*. Les institutions et les objets, nations, peuples, cités, familles, collèges, maisons, théâtres, cirques, greniers, fleuves, montagnes, avaient tous leur génie².

Il est hors de doute d'ailleurs que la plaque de bronze consacrée par L. Karéjus Vitalis était suspendue par une chaîne ; on s'en rend compte par le trou pratiqué au-dessus de l'U et de l'S de la première ligne.

L'antiquité nous a transmis plusieurs lampes votives en bronze ; elles portent toutes, sur une plaque, le nom de la divinité à qui elles ont été offertes ; M. Héron de Villefosse a notamment appelé l'attention sur une lampe consacrée par un C. Julius Validus au Génie de la colonie d'Apt et suspendue au milieu

1. G. 1702 (Valréas est un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orange).

2. « Nullus locus sine genio est. » SERVIVS, *ad Aen.* 5, 85.

d'une chambre, d'un temple ou d'un laraire¹. Rien n'empêche de supposer qu'il en était de même pour l'inscription d'Orange. et d'admettre, avec M^{me} Lovatelli, que L. Karejus Vitalis avait consacré une lampe au dieu Arausio ; selon un usage connu de l'antiquité, elle brûlait devant son autel, et la plaque de bronze de la collection Visconti atteste seule maintenant cette consécration.

M^{me} Lovatelli n'indique pas la provenance de cette inscription, mais, ainsi que l'a supposé M. Héron de Villefosse, il est de toute probabilité qu'elle a été trouvée à Orange.

Il s'agit en effet d'un objet facilement transportable, et l'on connaît bien des exemples de petits monuments égarés de leur lieu d'origine : témoin cette lampe en bronze, précédemment citée, qui, trouvée à Lyon en 1525, était au xvii^e siècle en Italie, dans la collection Francesco Angeloni. D'ailleurs les relations entre le Comtat-Venaisin, région d'Orange, et l'Italie étaient devenues particulièrement fréquentes depuis que les papes habitaient Avignon. Enfin cette inscription et l'ustensile qu'elle accompagnait, probablement une lampe, ou peut-être une figurine en bronze, se trouvaient évidemment placés dans un sanctuaire où l'on invoquait le dieu Arausio : ce culte exclusif étant spécial à Orange, on ne peut pas admettre qu'il ait été célébré ailleurs que dans cette ville, et l'on peut à bon droit considérer comme provenant d'Orange l'inscription de bronze du dieu Arausio.

92. — Fragment d'une base de statue en marbre blanc, deve-

1. *Bull. arch.* 1886, p. 249-250. — Je reproduis la description de la lampe d'Apt, vu son intérêt pour l'inscription du dieu Arausio :

« Lampe à trois becs ornés de mascarons cornus, ciselés avec soin ; son diamètre est de 0^m 19, non compris les becs qui se profilent en saillie. Elle est munie de trois anneaux avec palmettes que supportent trois chaînettes de suspension réunies à leur partie supérieure par un seul anneau. Un élégant cartel en bronze, percé de deux trous, l'un en haut, l'autre en bas, et orné de deux ailerons, est suspendu au milieu des trois chaînettes. » Elle porte les inscriptions suivantes : GENIO COL | G IVL VALID | EX VOTO, et GENIO COL | G IVLIVS VA | LIDVS EX VOTO.

M. Héron de Villefosse rapproche de cette inscription celles des n^{os} 368 et 439 du *CIL.*, VI, et la suivante :

L A R I B V S
S A C R V M
P. F. R O M A N

chapiteau d'ordre corinthien ; trouvé à Rome aux *prati di Castello*, près du Tibre.

.....prouINCIAe.....
 legATO.ACHAIAE.LEG.HISPANIAE.....
 ...GALLIAE.NARBONENSIS.III.A.a.a.f.f.
 seCVNDANĪ·FIRMO·IVLIO
 ARAVSION·

D. VAGLIERI, *Atti dell' Accademia dei Lincei, Notizie degli scavi*, 1890 (sept.), p. 286. — HERON DE VILLEFOSSE, *Bull. des Antiquaires*, 1891 (séance du 3 juin), p. 177-179. — *C.I.L.*, VI, 31.801. — CAGNAT, *R. A.*, 1891, I, p. 274, n. 40.

L. 1. — *prou INCIA* Vaglieri, *prouINCIAe* Villefosse, *prou INCIA Corpus*.

Cette inscription mentionne l'érection d'une statue par les habitants d'Arausio, soit à un ancien fonctionnaire de la province, soit à un patron ou curateur de la cité. Elle nous fournit ici, renseignement d'une haute valeur, le nom des citoyens de la ville, [*Se*]cundani Firmo Iulio Arausion[e], et nous apprend en outre que le mot Arausio était du masculin.

93. — Cippe orné de feuilles ; bonne écriture du second siècle. Trouvé à Nîmes en 1830 ; au musée de cette ville.

PERROT, *Hist. de Nîmes*, 1840, p. 143, n. 51 ; BROMET, *Transactions of the soc. of litt.*, s. II, t. II, 1847, p. 316 ; HENZEN, *Bull. dell' instit. archeol.*, 1848, p. 21, n. 5231 ; MONTFALCON (Spon, *Recherche des antiquités de Lyon*, nouv. éd., 1858, suppl., p. 373) ; — HERZOG, n. 183 ; PELET, *Catalogue du musée de Nîmes*, 6^e éd., 1875, n. 212 ; — HÉRON DE VILLEFOSSE ET THÉDENAT, *Inscript. rom. de Fréjus*, 1885, p. 170, B ; — WILMANS, 2210. — *C.* 3203.

C·AVRÉLIVS
 PARTHENIVS
 ·ÓRNÁMENTIS·DEC
 HONÓRÁTVS·COL·AVG
 5 NEMAVSI·IIII VIR·AVG

COL·COPIA·CLAVD·AVG·LVGVĐ
 ITEM·NÁRBÓNE·MÁRTIO
 ET·FIR·IVL·SECV(ND).ARAVSIÓNE
 ET·FORO·IVLII·PÁCÁTO
 10 VBIQVE·GRÁTVTILIS·HONÓRIBVS

Il faut lire à la huitième ligne, *Fir[mo] Iul[io] Secund[ano]-rum Arausione* ; il est inutile de suppléer *colonia* (cf. l'inscription précédente).

Si le surnom de ce personnage qui fut sévir augustal à Orange est peu connu, son nom est par contre des plus fréquents ; le musée Calvet possède une inscription ¹ élevée par un Aurélius Taurinus à sa femme, une autre du même endroit ² mentionne un Aurélius Valéranus, une autre, un Aurélius Ailarus (= Hilarus) ³.

94. — D'après le *Corpus*.

D· Ϸ M·
 L·CAECILI
 PISONIS
 CIVIS ARAVS·
 5 L·CAECILIVS
 MARIANVS
 ET VALERIVS
 ORPHITVS
 FILII PATRI
 10 PIÍSSIMO
 (ET)VAL·MARITIMA
 CONIVGI
 INCOMPARA(BI)L

Inscription trouvée en 1592 à Sainte-Colombe, près de Vienne

1. Trouvée à Cadognan (Gard), sur la route de Montpellier à Nîmes
 voy. ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 127 ; — *C.* 4087.
2. Trouvée à Vaison ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 19 ; — *C.* 13456.
3. De provenance inconnue ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 246.

en Dauphiné; calcinée; il reste au musée les trois dernières lignes.

Voy. la bibliographie au n° 1912 du *Corpus*.

95. — Je reproduis ici la fameuse inscription du taurobole de Die, trouvée à Die quelques années avant les *Miscellanea* de Spon,

	M · D ·	M · I ·
	SACR · TRIB · TAVR · FECER ·	
	CVM SVIS HOSTIS ET APPARAM ·	
	OMNIB · L · DAGID · MARIVS PON	
5	TIF · PERPET · CIVIT · VALENT ·	
	ET · VERVLLIA · MARTINA · ET	
	VERVLLIA · MARIA · FIL · EORVM	
	PRO · SALVTE · IMP · ET · CAESAR ·	
	PHILIPPORVM · AVGG · ET · OTACI	
10	LIAE · SEVERAE · AVG · MATRIS	
	CAES · ET · CASTROR · PRAEEVN	
	TIBVS · SACERDOTIBVS · IVNI	
	TITO XV · VIR · ARAVSENS · ET	
	CASTRICIO · ZOSIMIONE · CI	
15	VITAT · ALBENS · ET · BLATTIO	
	PATERNO · CIVITATIS · VOC ·	
	ET · FABRICIO · ORFITO · LIBER	
	PATRIS · ET · CETERIS · ADSIS	
	TENTIBVS · SACERDOTIBVS	
20	V · S · L · M · LOCO · VIRES · CON	
	DITAE · DIE · PRID · KAL · OCT ·	
	IMP · PHILIPPO · AVG · ET · TITI	
	ANO COS ·	

parus en 1685. Si importante à d'autres égards, elle n'a ici d'autre opportunité que de mentionner, détail très important, l'existence d'un quindécemvir d'Orange.

D'après le *Corpus*, n. 1567.

Je rappellerai en outre, à propos de la mention V.S.L.M., à la ligne 20, qu'une inscription taurobolique de Tunisie contient

galement cette formule que suspectait M. Hirschfeld (CAGNAT, *Bull. arch.*, 1891, p. 529).

Ligne 4. — *Marinus* ou *Marianus* ? *Marius* semble être une mauvaise copie. — Cf. *inscr.* n. 37.

CONCORDANCE DES INSCRIPTIONS

<i>C.I.L.</i> xii	L. Ch.	<i>C.I.L.</i> xii	L. Ch.	<i>C.I.L.</i> xii	L. Ch.
1216	13	1245	54	1268, 7	56
1217	14	1246	71	» 8	61
1218	15	1247	43	» 9	64
1219	16	1248	88	» 10	64 <i>bis</i>
1220	18	1249	40	1269, 1	75
1221	17	1250	36	» 2	76
1222	6	1251	47	» 3	77
1223	19	1252	45	» 4	68
1224	23	1253	48	» 5	78
1225	20	1254	41	1270	73-74
1226	27	1255	55	1271	87
1227	26	1256	69	1272	85
1228	25	1257	44	1273	86
1229	26	1258	51	1274	89
1230	83	1259	33	1275	90
1231	84	1260	42	1567	95
232	7	1261	35	1912	94
233	30	1262	49	3203	93
234	22	1263	79	5556	8
235	10	1264	80	5835	24
236	9	1265	65	5836	52
237	11	1266	50	5837	53
238	72	1267	34	5838	39
239	29	1268, 1	57	5839	32
240	28	» 2	62	5840	46
241	82	» 3	58		
242	81	» 4	59		
243	12	» 5	60	<i>C.I.L.</i> vi	
244	1-4	» 6	63	31801	92

2020年11月



VÉNUS D'ORANGE (EN MARBRE)

Mon. fig. 1.

Phototypie Berthau

CHAPITRE VI

MONUMENTS FIGURÉS EN MARBRE ET EN PIERRE

I. Marbre.

4. — *La Vénus d'Orange*. — (Voir notre planche III).

Deux fragments d'une statue plus grande que nature, en marbre blanc. Le premier fragment se compose d'une partie de la tête, et du cou ; il a été trouvé en 1904, rue Vieille-Fusterie. Le second fragment comprend le tronc et le haut du bras gauche ; il a été découvert en 1906, à l'endroit où se trouve maintenant la cave du magasin des Dames de France, 5, rue de la République. — Au théâtre antique, dans la salle qui sert de musée.

Haut. totale des deux fragments, 4^m 02 ; haut. de la tête et du cou, 0^m 30 ; tour de taille, 4^m 066 ; de la brisure à hauteur de l'épaule, jusqu'à l'ombilic, 0^m 485.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 15-16 et pl. VIII (pour la tête seulement). — Je dois à M. Formigé une photographie du monument, ainsi que plusieurs remarques importantes.

De la tête il reste un peu du front, la moitié de l'œil droit, l'œil gauche (qui est brisé), la joue gauche ; le nez, cassé à l'extrémité ; la bouche, meurtrie à droite ; le bout du menton, abîmé ; une petite mèche de cheveux ondule devant l'oreille gauche, qui manque.

Le nez est droit et continue la ligne du front, comme dans les statues dites de profil grec. La bouche est légèrement entr'ouverte ; les lèvres ne sont pas tendues et se plissent un peu ; la lèvre supérieure est très fine ; la lèvre inférieure est plus forte. Il se dégage de l'ensemble une impression de sérénité un peu froide.

Deux lignes traversent le cou, d'un aspect un peu trop large ; il mesure comme hauteur 0^m 09 sous le menton et 0^m 13 sous la place de l'oreille gauche.

Le buste ou second fragment a été brisé en quatre morceaux. Il manque toute l'épaule droite et le bras du même côté ; du côté gauche, l'épaule et le haut du bras (0^m 017) sont conservés. Le sein droit est brisé ; l'extrémité du sein gauche a été brisée pendant les fouilles par un coup de pioche. Indépendamment de cet accident, les mutilations qu'a subies la statue semblent à M. Formigé l'œuvre volontaire d'un maillet iconoclaste du iv^e ou du v^e siècle. Ce qui est certain, c'est l'éloignement, peut-être systématique, de la tête et du tronc. Il est possible et il est à souhaiter qu'on découvre un jour les membres, sans doute épars, de la statue, *disiectae membra Veneris*.

La tête est légèrement tournée à droite du buste. D'après la position des seins, l'épaule droite était plus haute que l'épaule gauche. La hanche droite est également plus haute que la hanche gauche ; elle avance un peu en avant.

L'ensemble de la statue fait tout d'abord penser à l'Aphrodite de Mélos (Vénus de Milo) ; c'est un peu la même pose, mais de l'autre côté ; le ventre surtout est parfait. Toutefois, il y a une différence capitale. La Vénus d'Orange n'a rien d'idéaliste ; cette femme de vingt-cinq à trente ans est taillée en athlète ; le développement de la ligne qui relie l'épaule au sein, du côté gauche, et les plis du ventre accusent sa maternité. Le réalisme saisissant de cette statue fait songer à l'admirable Vénus acroupie¹ trouvée près de Vienne, à Sainte-Colombe, et célébrée si heureusement par Mérimée.

Avant la découverte du torse auquel la base du cou se raccorde parfaitement, on avait pensé voir dans le visage de cette statue le portrait de Néron, mais, comme l'observait M. Dignonnet, « la douceur de l'expression, la plénitude et la molle flexion du bas du visage doucement arrondi, la courbure des joues, les cheveux follets des tempes dont il reste l'extrémité d'une boucle près de la pommette gauche et un arrachement en dessous de l'oreille, la gracieuse torsion du cou et ses proportions allongées, tout concourt à donner l'impression bien nette de la beauté fémi-

1. Conservée au musée du Louvre.

nine. » Le cou de la statue, seul point de comparaison possible avec Néron, paraissait tout de suite de dimensions plus restreintes lorsque par la pensée on restaurait la coiffure absente. La mise au jour du torse, un an après la découverte du visage, justifiait d'ailleurs pleinement l'impression de M. Dignonnet.

S'agit-il vraiment d'une représentation de Vénus? Rien, à vrai dire, ne permet de le supposer; je n'ai employé ce nom de *Vénus d'Orange* que pour rappeler le nom sous lequel la statue est maintenant désignée.

Ainsi que M. Formigé me l'a fait observer, cette statue a le dos aplati; d'autre part les niches du théâtre sont peu profondes: il est donc à propos de supposer que cette Vénus faisait partie de l'ornementation du théâtre.

2. — *Fragment de statue drapée.*

Marbre blanc; trouvé en avril 1904, près de la tête de la Vénus d'Orange. — Au théâtre.

Il reste la partie comprise entre la hanche et la cheville; la statue était plus petite que nature; le fragment qui a été retrouvé mesure 0^m48 de hauteur, à gauche; 0^m41, à droite; le tour de la statue est en haut de 1^m03.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 46 et pl. VIII.

Cette statue était assise, la jambe droite croisée devant la jambe gauche. Les plis de la robe, très nombreux à hauteur des hanches, sont disposés avec art et retombent en lignes plus simples jusqu'aux chevilles, où s'arrête le fragment.

M. Dignonnet a rapproché ce monument d'« un tronçon de statue pareillement assise, trouvé dans les ruines du théâtre antique de Dougga (Tunisie)¹, et pareillement privée au même endroit de la partie supérieure qui, dans les deux cas, était peut-être rapportée ».

3. — *Buste dit de Livie.*

Marbre blanc trouvé au théâtre; Artaud l'acheta peu après la découverte et le donna par testament à la ville de Lyon. Patine grisâtre. — Au Palais des Arts, à Lyon. On a cimenté le buste sur un piédestal en marbre blanc.

Haut. du buste, 0^m 24.

1. Cf. CARTON, *Le théâtre romain de Dougga*, pl. VIII.

COMARMOND, *Musée de Lyon*, t. I, p. 151, n. 33, et fig. ; — DIGONNET, *Orange antique*, p. 15-16 ; — L. C., *Bull. archéol.*, 1907, p. 400.

« Le buste en marbre de Livie » (Artaud, *Testament*, cité par Comarmond) ; « il n'existe... aucune ressemblance entre la figure de ce buste et celle de Livie dont nous avons vu plusieurs représentations ; toutefois, c'est bien une tête impériale, puisqu'elle en porte les insignes ; le bandeau royal orne son front, et sa tête est ceinte de la couronne ; les cheveux sont divisés sur les côtés en mèches ondoyantes ; une mèche isolée descend de chaque côté du cou ; ceux du dessus de la tête sont lisses, et les longs cheveux de derrière sont repliés sur eux-mêmes et serrés par un lac ; les oreilles sont percées pour le passage de la parure qui les décorait, le bout de celle du côté droit est brisé au niveau du trou où passait cet ornement. » (Comarmond).

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ce buste de la Vénus d'Orange, comme l'a fait M. Digonnet et comme je l'ai fait moi-même. « La figure, poursuit Comarmond, semble indiquer une femme de vingt-cinq à trente ans ; c'est un ovale allongé dont le haut est d'une coupe grecque ; la bouche est gracieuse ; les traits sont réguliers, mais ils sont froids et manquent de vie » ; l'artiste s'est efforcé de donner à la physionomie « un air digne et grave ». Toutes ces observations conviennent également à la Vénus d'Orange, quoique son visage soit loin de manquer d'expression.

Le buste de Lyon présente une excellente conservation, mais le nez, brisé, a été restauré en cire.

« Le cou présente deux plis malheureux qui ne sont point dans la belle nature, et les muscles ne sont point accusés comme ils doivent l'être, même chez les femmes, où ils sont masqués par le tissu grasseux. » Ici, l'appréciation peut être discutée, mais la comparaison se poursuit encore.

Comarmond pense que ce buste faisait partie d'une statue, « à en juger par la base du cou, en forme de champignon à dôme, qui était reçue dans une cavité du haut du tronc de même forme où elle venait s'adapter. »

4. — Bas-relief d'*Hercule* ; marbre blanc ; trouvé à Orange Chez M. Henry Thédénat (autrefois en la possession de l'abbé Beurlier), à Paris.

Haut 0^m 21 ; larg. 0^m 17 ; épais. 0^m 04.

H. THÉDENAT, *Bulletin critique*, 1907, 174, p. 552 ; — ESPÉRANDIET, *Bas-reliefs*, II, 1697.

Présenté de trois quarts et jusqu'à mi-corps, la tête complètement tournée à droite, le dieu est debout et nu. Il porte une longue barbe frisée ; sur sa chevelure, la dépouille du lion attachée sous le menton. Sur son épaule droite il porte la massue ; sa main gauche tient l'arc ; en bandoulière sur l'épaule droite, et cachée en partie par la dépouille du lion, la courroie d'un carquois. — Ouvrage grec de style archaïsant, d'après M. Espérandieu.

4 bis. — *Statue de Diane* en marbre blanc.

« Le sieur Prévôt avoit le pied d'une statue colossale de marbre blanc, de la déesse Diane... »

EXPILLY, t. V, p. 309.

5. — « Figure de marbre eslevée en bosse beaucoup plus grande que le naturel, qui est autant belle et antieque que j'en ay jamais veu, ayant au costé droict, sur son harnoy, une Forme enlevée avec un autre petit corps, d'un troys pieds de hauteur. » (Flanjol) — Vue à Orange en 1560 ; signalée le 16 février 1560, de Grenoble, au duc de Guise, gouverneur du Dauphiné, par Claude Flanjol, ingénieur militaire. — Disparue.

ROMAN (Joseph), *Bulletin des Antiquaires*, 1877, 14 mars, p. 97-98.

Il s'agit sans doute, suivant M. Roman, d'un buste d'empereur, sur la cuirasse duquel était représentée une Fortune ou plutôt l'empereur lui-même, debout, tenant à la main une petite Victoire.

6. — *Buste de Silène*, en marbre de Paros. Le Silène est représenté dans le délire de l'ivresse ; il est couronné de lierre et revêtu d'une peau d'animal que retient une bandelette nouée sur la poitrine. Bon travail ; haut. 0^m19. — Musée Calvet, sans date. CALVET, t. III, fol. 226, n. 3 ; *Catalogue*, p. 52, n. 13 ; — BINON, 266 B, n. 270.

7. — *Satyre* en marbre blanc, trouvé en 1904, à 2^m 80 de profondeur, lors de la construction de l'École secondaire des filles,

7, rue de la République. — Conservé à l'Hôtel de Ville, dans le cabinet du maire.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 23-24; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 253, 2.

Haut. max. 0^m 306; larg. max. 0^m 342; épaisseur maxima 0^m 067; épaisseur moyenne 0^m 031.

Dessin et modelé très soignés.

Le Satyre est debout et tourné à droite; la tête est effacée; on voit encore une bandelette; le bas-relief, brisé, s'arrête aux genoux. La jambe gauche est droite et tendue; la jambe droite, un peu en arrière, le pied en angle droit avec le pied gauche; les genoux sont écartés de 0^m 04. Les côtes sont en relief, le dos un peu arrondi.

Le geste énergique du bras droit, tendu comme s'il lançait le disque, ferait prendre le personnage pour un Discobole si une petite queue, en saillie derrière le dos, ne montrait qu'il s'agit d'un Satyre.

8. — *Ménade* en marbre, trouvée avec le bas-relief précédent. — Hôtel de Ville, cabinet du maire.

Haut. 0^m 24; larg. max. 0^m 246; larg. au bas du relief, 0^m 234; épaisseur moyenne 0^m 03, 0^m 055 à l'extrémité inférieure. Long. de la tête, 0^m 05; long. du bras gauche (de l'épaule gauche au bas du relief) 0^m 195.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 23-24; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 253, 1.

Comme le Satyre, la Ménade a les jambes brisées à la hauteur des genoux; leurs dimensions, leurs attitudes, le soin avec lequel le dessin et la composition sont traités, plus encore que leur découverte au même endroit, prouvent suffisamment que ces deux bas-reliefs appartenaient à une même frise.

La Ménade présente une meilleure conservation que le Silène.

Debout, tournée à gauche, la tête en arrière, elle est vêtue d'une robe qui s'attache à l'épaule gauche et laisse à découvert les deux bras, l'épaule et le sein droits; une ceinture serre le haut de la taille et disparaît sous la partie droite de la robe. De ses cheveux, réunis en bandeaux ondulés, pend une banderole semblable à celle du Silène. Son bras gauche, brisé en avant du coude, est parallèle au sol; son bras droit est incliné vers le sol. Elle maintient tendue derrière elle une longue écharpe.

La pose est charmante, l'exécution est soignée. « Ce n'est plus, dit M. Dignonnet, la nymphe farouche et contorsionnée des anciens bas-reliefs helléniques. C'est la ménade gracieuse, beaucoup plus décorative que dionysiaque, et employée comme simple motif d'ornementation. Rieuse et folâtre, le corps rejeté en arrière dans la pose classique des bacchantes, elle étale les draperies légères qui voilent à peine ses formes élégantes. »

9. — Fragment de frise; *Ménade* trouvée au théâtre par Caristie; disparue.

CARISTIE, p. 52 et pl. XXXIX, 2, et d'après lui ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 254.

10. — Tête d'homme ou d'empereur, en marbre blanc, trouvée au théâtre; très mutilée; haut. 0^m 20. — Musée Calvet (don Renaux, 1849).

BIXON, p. 217, n. 170.

11. — Jolie tête en marbre blanc figurant un *masque tragique*; coupée par derrière comme un antéfixe. La bouche est ouverte, les yeux sont percés d'un trou profond; les cheveux sont en partie couverts de la sphendone; une guirlande fait le tour de la tête; sur le front, une bandelette se détache de la guirlande et se termine de chaque côté par un fleuron.

Trouvée en 1876, « dans le territoire d'Orange, au quartier de Saint-Clément, près du cimetière ». — Musée Calvet (acquis de M. Morenas en 1877).

BIXON, p. 220 c, n. 182 A.

12. — *Cybèle*. Fragment d'autel en marbre blanc, trouvé aux environs d'Orange. Cybèle, dont la tête est brisée, est représentée de face et assise, un jeune lion sur ses genoux; sa main droite tient une patère; sa main gauche un *tympanum*. — Au Musée Calvet.

Haut. 0^m 21; larg. 0^m 15; épais. 0^m 10.

BIXON, p. 118, n. 108; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 244.

13. — Fragment de tablette, découvert en 1905, aux abords du théâtre. — Conservé au théâtre.

Haut. max. 0^m 15; larg. 0^m 12; épais. 0^m 05.

HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bull. des Antiq.*, 1905, p. 295-299; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 246.

A droite et en bas, la partie droite du fronton d'un temple ou d'un portique, et quatre colonnes. A gauche, et au-dessus du temple, un mur dans lequel une colonne engagée sépare deux arcades. En haut de ce mur, une rosace hexagonale.

La sculpture est plate, d'un relief très sobre; le dessin est d'une exécution soignée. M. Héron de Villefosse a noté l'intérêt tout particulier que présente ce bas-relief au point de vue de l'architecture: « La façade est décorée au-dessus du portique, à la hauteur du premier étage, d'une rangée d'arcades séparées l'une de l'autre par des piliers ioniques. Le portique, placé au-dessous de ces arcades et en saillie, se compose de colonnes supportant un fronton garni d'acrotères à ses extrémités; mais ce portique ne règne pas au-dessous de toute la ligne d'arcades. Dans l'état de mutilation où se trouve le bas-relief, il est d'ailleurs assez difficile de dire avec certitude si le portique dépend ou non de la façade de l'arrière-plan... »

Le mur représenté ici n'est assurément pas la façade du théâtre. « Tandis que... chaque arcade a ses impostes propres, séparées les unes des autres par un grand pilier ionique qui semble soutenir l'architrave, sur la façade du théâtre chaque imposte reçoit le cintre de deux arcades différentes »; en outre, si le portique ici représenté dépendait du théâtre, il borderait la façade dans toute sa largeur, comme nous l'avons vu plus haut¹; enfin nulle trace de rosace n'apparaît sur la façade du théâtre.

La curieuse différence de niveau qu'on remarque, sur ce bas-relief, entre le mur et le fronton, pourrait donner à supposer qu'il s'agit du mur occidental du théâtre, et que le fronton appartenait à un autre monument élevé sur la colline: il n'y a pas de perspective entre le mur et le fronton, qui est en fausse architecture; de plus, on s'expliquerait difficilement l'existence d'un temple perché sur la colline et juxtaposé au théâtre; enfin, si ces deux monuments avaient entre eux la moindre corrélation, la partie supérieure du mur serait horizontale et perpendiculaire aux colonnes du temple.

Puisqu'il semble inadmissible de voir un rapport entre les

1. Chap. intitulé *Théâtre*, p. 93.

deux monuments, la seule explication possible me paraît d'admettre, sur la même pierre, deux dessins d'époque différente : sur le marbre où figurait, peut-être inachevé, le dessin du mur et des arcades, on aura surajouté le fronton et la colonnade, suivant le procédé bien connu en paléographie sous le nom de palimpseste. Cette supposition justifierait l'incohérence qui frappe entre les deux monuments et l'explicable différence de niveau. J'ajouterai que le tracé du fronton et des colonnes est d'un relief plus dur et d'un dessin moins délicat que le mur aux arcades ; les traits y sont plus gros ; l'œil n'y retrouve point cette pureté de lignes qui se remarque sur l'autre monument.

14. — Fragment de tablette, provenant des environs d'Orange ; marbre blanc. Collection de M. Roger Vallentin du Cheylard, à Montélimar. « Serpent radié gardien d'un temple, ou divinité représentée sous la forme d'un serpent. Derrière l'édicule, un laurier. »

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 245.

15. — Fragment de frise, en marbre blanc, trouvé au théâtre. Sous une bordure formée d'oves et paraissant la soutenir comme une cariatide, une femme debout ; la sculpture est brisée au-dessus de la hanche ; de ses mains elle tient un manteau qui lui couvre le côté gauche et laisse à nu le côté droit.

Haut. 0^m34 ; larg. 0^m37 ; épais. 0^m08.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 247.

16. — Fragment de frise, en marbre blanc. — Au théâtre.

Tête de femme, tournée à gauche, presque de profil ; le nez est abîmé, mais les traits sont délicats, la chevelure est ondulée gracieusement. A gauche du visage et à sa hauteur, on voit la trace d'une main qui semble s'appuyer sur une haste.

Haut. 0^m09 ; larg. 0^m13 ; épais. 0^m05.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 248.

16 bis. — Fragment de frise, en marbre blanc, exhumé par Caristie lors de ses fouilles au théâtre ; disparu. Satyre et Ménade enlacés ?

Haut. 0^m16 ; larg. 0^m20.

CARISTIE, p. 52 et pl. XXXIX, 1, et d'après lui ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 249.

17. — Fragment de frise, en marbre blanc, de même provenance que les précédents; disparu. Une Victoire ailée, dont il reste le torse, est représentée de profil, faisant face à gauche.

CARISTIE, p. 52 et pl. XXXIX, 3, et d'après lui ESPÉRANDIEU, 251.

18. — Fragment de frise, découvert et conservé au théâtre en deux morceaux. Dans un rinceau de feuilles d'acanthé, une chouette bat des ailes.

Haut. 0^m 43; larg. 0^m 79; épais. 0^m 07.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 264.

On voit également une chouette qui vole sur un bas-relief de marbre blanc conservé au musée de Vienne. Voy. ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 347.

19. — A côté des divers fragments en beau marbre blanc, on en rencontre d'autres dont la pierre est d'un jaune sali et d'une teinte désagréable; c'est le cas des fragments qui figurent des Centaures; leurs différentes dimensions et leurs poses ne permettent d'ailleurs pas de les rattacher à une même frise. Tous ont été exhumés également au théâtre; ils y sont conservés.

Fragment d'un dessin vigoureux; le *Centaure*, dont il manque le haut du visage, fait face à gauche; il a le torse nu et tient une lyre. Il ne reste qu'une partie du dos du cheval.

Haut. 0^m 35; larg. 0^m 40.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 250, 1.

20. — Fragment en deux morceaux; le *Centaure*, dont la tête est détruite, fait face à droite et se rejette en arrière; sa poitrine est recouverte d'un manteau; du cheval il reste le tronc et le haut des membres.

Haut. 0^m 40; larg. 0^m 38.

CARISTIE, p. 52 et pl. XXXIX; — ESPÉRANDIEU, 250, 2.

21. — Fragment en deux morceaux; au cheval il manque seulement les sabots et l'extrémité de la queue. Le *Centaure* fait

face à droite ; il a le torse nu ; sa main gauche tombe le long de l'épaule du cheval ; sa main droite, au niveau du bas du visage, tient un objet qu'on ne peut définir.

Haut. 0^m 53 ; larg. 0^m 63.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 250, 3.

22. — Fragment ; il reste seulement l'arrière-train du cheval, moins le bas des jambes.

Haut. 0^m 20 ; larg. 0^m 28.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 250, 4.

23. — Bas-relief figurant un masque de lion, la gueule grande ouverte ; à gauche et à droite, des palmettes ; au-dessous, en bordure, un rais de cœur. Travail très soigné. Fouilles de 1904. Au théâtre.

Haut. 0^m 25 ; larg. 0^m 23 ; épais. 0^m 09.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 14 et pl. V ; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 255.

24. — Fragment de frise dont on voit encore la bordure en haut et à gauche ; bucrâne orné de bandelettes ; à gauche du bucrâne, qui est présenté de face, une guirlande de feuilles de chêne ; un autre bucrâne devait soutenir cette guirlande sur le côté droit de la sculpture. — Musée Calvet (1850, ancienne collection Nogent).

Haut. 0^m 26 ; larg. 0^m 30 ; épais. 0^m 11.

BIXON, p. 227, n. 205 ; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 259.

25. — Deux fragments conservés au théâtre, recueillis parmi les ruines :

1^{er} fragment (contenant la tête) : haut. 0^m 15 ; larg. 0^m 17 ;

2^e fragment : haut. 0^m 16 ; larg. 0^m 12.

Épaisseur des deux fragments 0^m 05.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 258 : « De ces deux fragments l'un contient la tête et l'autre une partie du corps d'un serpent, qui paraît se glisser parmi des herbes. Les lignes ondulées ne sont pas des cheveux ; l'hypothèse d'une tête de Méduse est à écarter. »

D'après le fragment suivant, il me semble que cette sculpture représente un lézard plutôt qu'un serpent.

26. — Fragment de frise en marbre blanc. Lézard ? (peau de panthère, Espérandieu). — Au théâtre.

Haut. 0^m 15; larg. 0^m 22; épais. 0^m 07.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 252.

27. — Fragment conservé au théâtre. « Hélix et autre objet peu définissable, peut-être un buccin. »

Haut. 0^m 15; larg. 0^m 21; épais. 0^m 09.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 266.

28. — Fragment. Débris d'un aigle. — Au théâtre.

Haut. 0^m 34; larg. 0^m 25; épais., environ 0^m 07.

CARISTIE, p. 51 et pl. XXXVII, n. 2; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 265.

29. — Tête d'aigle, en marbre, trouvée au théâtre en 1833. — Musée Calvet (1856).

Haut. totale 0^m 12; larg. 0^m 11.

BINON, p. 264, n. 229.

30. — Aigle enserrant un foudre; il reste l'extrémité de l'aile gauche et une partie de la serre du même côté.

Haut. 0^m 34; larg. 0^m 36; épais. 0^m 08.

CARISTIE, p. 51 et pl. XXXVIII, n. 2; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 261.

Travail de basse époque. Caristie a donné une restitution de ce fragment qui semble bien avoir appartenu au même animal que le précédent. D'après cette restitution, deux aigles, présentés de face et tournant la tête l'un vers l'autre, soutenaient de leur bec une large et longue guirlande composée de feuilles de laurier. Plusieurs fragments trouvés à Arles représentent des aigles qui supportent des guirlandes ¹.

31. — Deux griffons se faisant face; devant eux, une draperie nouée. Disparus. — Au théâtre.

1. Voy. ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 160.

Haut. 0^m 34 ; larg. 0^m 37.

CARISTIE, p. 52 et pl. XXXIX, n. 8; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 263.

32. — Fragment de marbre, *palmette* en relief, trouvé au théâtre en 1854.

Haut. 0^m 07.

BIXON, 237 A.

33. — *Fleur*on en marbre, orné de feuilles et de graines, trouvé près du cimetière en 1877. Acquis de M. Stabiet en 1899. — Musée Calvet.

Haut. 0^m 075 ; diam. 0^m 088.

BIXON, p. 266 B, n. 237 A bis.

34. — Fragment de sarcophage; ancienne collection Nogent (trouvé à Orange?). — Musée Calvet (1850).

Haut. 0^m 55 ; larg. 1^m ; épaiss. 0^m 11.

BIXON, p. 224, n. 195; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 267.

Scène de chasse. Je reproduis la description de M. Espérandieu: « A gauche, un sanglier est attaqué à l'épieu par un chasseur qui paraît vêtu d'une peau de bête; devant lui un autre sanglier, harcelé par des chiens, menaçait sans doute un chasseur qu'une cassure de pierre a fait disparaître. A droite, un cavalier au galop; entre les jambes du cheval, un personnage renversé tenant d'une main son arme et cherchant, de l'autre, à se couvrir de son bouclier. Au milieu, entre les deux groupes, un arbre et la tête énorme d'un chien. » Le travail est d'une exécution inférieure (ix^e siècle de notre ère?). Les proportions ne sont pas observées, la composition est trop chargée.

35. — Couvercle de sarcophage, trouvé en 1801 à Orange?, recueilli par de Champié, donné au musée Calvet en 1875, par les héritiers de ce collectionneur.

ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 268. — Voy. *Inscriptions*, n. 85 (tombeau de Saint-Eutrope), et L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 394.

Retour de chasse. D'après M. Espérandieu: « A gauche, derrière la tête de Diane, diadémée et voilée, deux hommes portent

sur un brancard et dans un filet, un sanglier mort ; ils sont accompagnés d'un chien, que l'un d'eux tient en laisse. Devant eux marche un cavalier.

» Après une lacune... est un esclave portant un flambeau, et un chien du même genre que le précédent, tenu en laisse par un second esclave, qui a lui-même sur les épaules, un autre sanglier. Une tête d'Apollon radiée termine le bas-relief et forme le pendant de celle de Diane. Derrière chacune de ces têtes est un ornement, ou peut-être une sorte d'arbre fourchu presque sans feuillage.

» Tous les chasseurs sont vêtus d'une tunique à manches longues, serrée à la taille par une ceinture. Ils sont chaussés et ont les jambes protégées par des guêtres. La chevelure d'Apollon est formée d'épaisses boucles paraissant calamistrées ; ses yeux et ceux de Diane sont maladroitement rendus. »

Travail médiocre et de basse époque (ix^e siècle?).

36. — Fragment de sarcophage « encastré presque sous le toit, dans la façade d'une maison appartenant à M. Estassy, meunier-boulangier, 18, avenue de la Gare, à Orange ».

D'après ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 273 [je n'ai pas vu ce monument].

En très mauvais état. *Scène de combat?* « On y distingue droite, un cavalier ; au centre et à gauche, des hommes et des chevaux renversés. Un casque, qui paraît gaulois, a été représenté sous le poitrail de l'un des chevaux. »

37. — Fragment de frise d'une exécution soignée ; en quatre morceaux. Trouvé lors des fouilles de 1904. — Au théâtre.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 14, pl. III, A.

38. — Autre fragment, d'un travail moins fin ; en deux morceaux. Même provenance. — Au théâtre.

Id., *ibid.*, p. 14, pl. III, B.

39. — Fragment de piédroit en marbre blanc d'un bel échantillon en trois morceaux. Les motifs sont d'une légèreté gracieuse ; l'exécution témoigne d'une remarquable habileté. Même provenance. — Au théâtre.

Id., *ibid.*, p. 14 et pl. IV ; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 2

40. — Fragment de piédroit. — Au musée d'Autun.
D'après ESPÉRANDIEU, *ibid.* : « Le musée d'Autun possède quelques débris provenant d'Orange. Il s'y trouve notamment un pied-droit dont l'un des côtés est décoré d'un rinceau comparable à celui-ci. »
41. — Fragment de frise : tête d'aigle. L'oiseau tenait dans son bec l'extrémité d'une guirlande. — Musée Calvet, 1838.
BIXON, p. 229, n. 244.
42. — Tête de taureau ornée de la bandelette sacrée ; bas-relief en marbre, travail soigné. — Musée Calvet (don Renaux, 1836).
Haut. totale 0^m 229 ; larg. 0^m 29.
BIXON, p. 222, n. 204.
43. — Fragment de bas-relief : un bucrâne ; les cornes sont ornées de bandelettes. — Musée Calvet (1850, ancienne collection Nogent).
Haut. 0^m 26 ; larg. 0^m 30.
BIXON, n. 205.
44. — Fragment de bas-relief : tête de taureau ornée de bandelettes. — *Ibid.*, même provenance.
Haut 0^m 27 ; larg. 0^m 18.
Id., 206.
45. — Fragment de frise, trouvé au théâtre : grandes cannelures et feuilles d'eau. Long. 0^m 40. — Musée Calvet.
BIXON, p. 299, n. 238.
46. — Fragment de cimaise en marbre blanc ; trouvé au théâtre. — Musée Calvet (don Renaux, 1849).
BIXON, n. 251.
- 47-50. — Quatre fragments de marbre, corniches et autres débris ; trouvés au théâtre. — *Ibid.* (même don).
Id., 254.
51. — Restes d'une fontaine, se composant de deux frag-

ments « d'une courbure ovale et de 35 à 40 centimètres carrés sur 3 d'épaisseur ; ils appartenaient à une petite vasque, dont la plus grande largeur ne dépassait guère 1 mètre. Les bords étaient renforcés d'un bourrelet. » Même provenance que les précédents. — Au théâtre.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 14-15.

52. — Fragment d'un caniveau de 22 centimètres carrés, trouvé au même endroit que la fontaine et paraissant avoir servi à l'écoulement de l'eau. « Il en est resté... en terre une plus grande longueur engagée sous le trottoir de la rue. »

Id., *ibid.*, p. 15.

53-54. — Chapiteaux corinthiens trouvés dans les fouilles de 1904. — Au théâtre.

DIGONNET, *Orange antique*, p. 12 et pl. I.

De forme corinthienne classique. « Les feuilles d'acanthé bien nervées, finement découpées et refouillées, dans une frisure élégante, tapissent le vase sans confusion. Le caulicoles décapités de leurs volutes supportaient un tailloir, dont il reste juste assez pour le savoir formé d'un listel semé de petits fleurons et d'une gorge ornée de canaux divergents des deux côtés d'un motif central en saillie qui n'a laissé que son empreinte. »

55. — Chapiteau corinthien de même provenance. — Au théâtre.

Id., p. 12 et pl. II, A.

Composition habile, travail très soigné. Comparé aux deux précédents, ce chapiteau est « d'un dessin plus souple et plus savant, interprétant la forme corinthienne avec une gracieuse liberté. » Les parties saillantes ont disparu ; au bas du couronnement, une rangée de perles ; au-dessus, une ligne d'oves.

56. — Autre chapiteau ayant appartenu au théâtre et provenant d'une découverte antérieure. — Au théâtre.

Id., p. 12 et n. 1.

« De forme encore plus fantaisiste [que le précédent]... des feuilles d'acanthé sortent des griffons affrontés et pris dans des pans de draperies. »

57. — Chapiteau composite provenant des fouilles de 1904.
— Au théâtre.

Id., p. 12, pl. II, B.

Travail de très basse époque, mais non dépourvu d'originalité. M. Digonnet, qui a donné de ce monument barbare et un peu gauche une description si exacte et si fine ¹, a le premier fait observer son importance : isolé parmi tant de compositions où se retrouve la traditionnelle forme corinthienne, ce chapiteau est le témoin de quelque construction à l'époque de la décadence, ou plutôt l'indice d'une restauration apportée au théâtre ou à tel autre monument.

58-60. — Trois fragments de colonne, en marbre jaune; trouvés au théâtre. — Musée Calvet (don Renaux, 1849).

Haut. 0^m32 ; larg. 0^m27.

BIXON, p. 229, n. 222.

61. — Fragment d'une autre colonne, en marbre de même teinte ; même provenance. — *Ibid.* (don Renaux, 1849).

Haut. 0^m27 ; diam. 0^m32.

Id., 223.

62. — Fragment de colonne en marbre blanc, avec cannelures, d'un diamètre de 4 mètres environ ; découvert pendant la construction de l'École secondaire des jeunes filles, 7, rue de la République ; détruit aussitôt mis à jour. (D'après des renseignements oraux recueillis en avril 1907.)

1. « D'un premier rang de feuilles d'acanthé mal dessinées et à peine dégrossies, sort, en imbrication, un second rang d'autres feuilles unies, sans nervures et simplement épanelées. Au centre de chaque face, un troisième rang de feuilles très allongées, très raides et côtelées verticalement de stries parallèles montant jusqu'au tailloir, où elles se recourbent et reçoivent sur leur retroussis d'autres feuilles sortant de dessous le bandeau terminal et posées en inclinaison comme des écailles de toiture. A chaque angle deux palmettes minces et parallèlement accouplées s'enroulent au sommet en volutes terminales, avec une courbure assez prononcée, pour supporter les extrémités angulaires du tailloir. Celui-ci est formé d'une simple gorge plate, ornée au centre d'un fleuron à six pétales ayant de chaque côté un autre fleuron plus petit et à quatre pétales. » *Ouvrage cité*, p. 13.

63-64. — Deux fragments de chapiteau, en marbre rouge, avec des feuilles d'acanthé en relief; trouvés au théâtre. — Musée Calvet (don Reyne, 1844).

Haut. 0^m19 et 0^m21; larg. 0^m13 et 0^m12.

BINON, p. 266 v, n. 238.

65. — Chapiteau corinthien mutilé, en marbre. — *Ibid.* (1854).

Haut. 0^m10; diam. 0^m085.

Id. 238 A.

66. — Poids de marbre en forme de sphère aplatie; haut. 0^m06, diam. 0^m09. — Musée Calvet (1843).

Id. 481 bis.

67. — « Molette pour broyer les couleurs, en marbre blanc, formée d'un bras coudé; la partie portant la main est brisée et manque ». — Musée de Saint-Germain, 9069 (oct. 1868).

Diam. 0^m059 et 0^m061.

68. — Sphère en marbre blanc, aplatie d'un côté et creusée au sommet. — *Ibid.*, 9300.

Diam. 0^m114; haut. 0^m065.

69. — Tombeau cylindrique. — *Ibid.*, 9299.

II. Pierre.

70. — Tête colossale de *Jupiter Ammon* sur un médaillon entouré d'un disque; bas-relief de pierre commune provenant de Caderousse (il était anciennement sur la porte d'une ferme appartenant à des Doctrinaires; ceux-ci le donnèrent à Calvet, leur médecin). Le médaillon repose sur un socle rectangulaire. — Musée Calvet.

CALVET, t. VI, fol. 26 et 26'; *Catalogue*, p. 52, n. 18; — FRARY, p. 25-26 et pl. I⁴; — BINON, p. 215, n. 155; — ESPÉRAN DIEU *Bas-reliefs*, 272.

1. On ne comprend pas comment Frary peut supposer que Oulind soit Caderousse; il est presque certain que Oulindalon est aujourd'hui Védène.

Diam. total 0^m78 ; diam. du médaillon 0^m63 ; épais. 0^m25 ; hauteur du socle 0^m21.

De face, légèrement tourné vers la gauche, le dieu a les cheveux réunis en touffe au milieu du front ; ils sont retenus par une bandelette dont les extrémités passent de chaque côté entre les cornes : la barbe est épaisse et frisée.

Le dessin est très soigné. « La chevelure de cette tête, dit Fray, est belle et conforme à l'idée que Phidias s'était faite, depuis Homère, de l'aspect majestueux de Jupiter, idée qu'il crut réaliser en imitant la crinière du lion. Cet ajustement dans la chevelure, et l'état fruste du monument, seraient des signes d'une haute antiquité ; mais quelques parties médiocres du travail le placent naturellement sous l'empire. » Les réserves de Fray relativement à l'ancienneté du monument ne sont pas un motif suffisant pour attribuer celui-ci à l'âge des Antonins ; la vigueur du dessin, le grand caractère qui se dégage de l'ensemble, l'excellence des détails permettent bien de le faire remonter au I^{er} siècle de notre ère, comme le pense M. Espérandieu ¹.

Le musée Calvet possède un autre buste de Jupiter Ammon, trouvé, au dire de Calvet, entre Bagnols et Le Saint-Esprit, vers 1760, et complètement différent de celui de Caderousse. Le dieu est imberbe ; ses cheveux, ondulés, sont aplatis ; il a des oreilles d'homme entre ses cornes.

71. — Statue de la déesse *Flore* ; disparue.

« On voit dans la maison qui étoit autrefois du sieur Jean Chiesc, une statue d'albâtre de la déesse Flore, qui porte sur sa tête une corbeille de fleurs et de fruits, qu'elle soutient de la main droite. De la gauche, elle tient un panier plein de fleurs et de fruits. On y voit aussi un autel de porphyre, qui peut avoir trois pieds de hauteur et autant en quarré. »

EXPILLY, t. V, p. 308-309.

¹. CALVET, t. III, fol. 187, n. 2 ; t. VI, fol 26 v^o ; *Catalogue*, p. 5, n. 145 ; — ESPÉRANDIEU, *Bas-reliefs*, 525. « Si la provenance qu'indique Calvet était bien exacte, observe M. Espérandieu, ce buste, un des plus curieux que je connaisse, serait une preuve de plus de la diffusion des cultes orientaux dans la vallée du Rhône. Il est toutefois possible qu'il s'agisse d'Alexandre le Grand en Jupiter Ammon. Cette opinion m'est suggérée par M. Salomon Reinach. »

72. — Queue d'aronde en pierre, ayant dû servir à fermer les trous des crampons dans le grand appareil ; long. 0^m11 ; trouvée au théâtre. — Musée Calvet (don Renaux, 1849).

BINON, p. 264, n. 232 B.

73. Plaque quadrangulaire en calcaire blanc à grain fin, ayant servi à broyer les couleurs ou le fard. — Saint-Germain, n. 9301 (acq. en 1868).

74. — Plaque rectangulaire en grès très fin, ayant servi d'aiguiseur. — Ibid. 9302.

Long. 0^m087 ; larg. 0^m055.

75. — Anneau en pierre, trouvé en 1842 ; diam. 0^m033. — Musée Calvet (1844).

BINON, p. 340, n. 335.

CHAPITRE VII

MONUMENTS FIGURÉS ET USTENSILES EN BRONZE

76. — *Mercure.*

Curieux monument de bronze figurant le buste de Mercure et des divinités du Capitole, et soutenant sept clochettes. Ancienne collection Edmond Durand ; maintenant (depuis 1834) au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. (« On croit qu'il provient d'Orange. » Mowat.)

Hauteur avec les clochettes 0^m340 ; largeur prise de derrière les anneaux 0^m12.

Bonne exécution ; excellente conservation ; patine d'un vert brun.

MARION DU MERSAN, *Histoire du Cabinet des médailles antiques et pierres gravées* (Paris, 1838, 8°, iv-192 p.), pp. 24-25 ; — CHABOUILLET, *Catalogue général et raisonné des camées... etc., exposés dans le Cabinet des médailles et antiques*, 1858, p. 502, n. 2991 ; — *L'art pour tous*, dixième année, 1871, n. 265, fig. 2381 ; — MOWAT, *Gazette archéologique*, t. IX, 1884, p. 7-15 et pl. 3 ; — MORILLOT, *Étude sur l'emploi des clochettes chez les anciens et depuis le triomphe du Christianisme*. Dijon, 1888, 8° (extr. du *Bull. d'Hist. et d'Archéol. religieuses du diocèse de Dijon*) ; cf. p. 51-54 et pl. III ; — BABELON, *Le Cabinet des antiques*, p. 125-127 et pl. XXXIX ; — BABELON ET BLANCHET, *Bronzes antiques de la B. N.*, p. 159-161, n. 363, et grav. p. 160.

Cf. l'héliogravure publiée par M. Mowat et M. Babelon, et le dessin en couleur de J.-B. Muret, dans son recueil autographe de *Monuments antiques*, t. IV, p. 38 (B. N.).

Mercure est coiffé du pétase à ailerons, qui, placé un peu en arrière, laisse voir des cheveux courts et bouclés. Le cou, gros

et court, est assez disgracieux, mais les traits du visage sont d'un beau dessin ; les yeux ont la prunelle percée, le front est marqué d'une légère dépression ; la bouche exprime une moue dédaigneuse ; la poitrine, large, ne présente pas de modelé. Ce buste, figure principale du monument, émerge de deux cornes d'abondance¹ qui se croisent en sautoir ; elles sont masquées par deux feuilles d'acanthé jusqu'aux épaules du dieu ; de leur ouverture s'échappent deux grosses grappes de raisin et d'autres fruits difficiles à reconnaître, que soutient par derrière, de chaque côté, une large rose à six pétales. Au-dessus de cet amas de fruits, d'une belle exécution, se dresse de part et d'autre un buste de divinité dont l'extrémité supérieure atteint le même niveau que le sommet des ailerons du pétase. Du côté droit de Mercure, c'est Minerve, le casque sur la tête, l'égide sur la poitrine ; du côté gauche, Junon voilée. Au bas de la poitrine du dieu, à l'endroit où se croisent les deux cornes d'abondance, avance en haut-relief un petit buste, vu de face : c'est Jupiter ; il porte une vaste chevelure ondulée qui masque ses oreilles et se confond avec une barbe plus large que longue ; l'extrémité d'une draperie qui tombe en avant lui couvre l'épaule gauche ; le buste est d'un beau relief. Les trois bustes de Jupiter, Minerve et Junon, ont à peu près comme hauteur le quart de celui de Mercure.

Ce qui achève de donner à ce monument un caractère peu commun, ce sont les clochettes (*tintinnabula*) qui sont suspendues à sa partie inférieure par sept trous pratiqués en cinq endroits différents. Sous l'entrecroisement et un peu en arrière du buste de Jupiter, en bas d'un gros bouton en forme de globe aplati et percé d'un trou à son extrémité inférieure, une chaînette de quinze maillons, la plus longue, porte une clochette à quatre pans, la plus grande ; elle a conservé l'anneau qui retenait le battant. Six autres clochettes, toutes ovoïdes, sont réparties avec symétrie aussi bien en hauteur qu'en largeur. Les deux plus courtes partent de l'extrémité de chaque corne ; celle de droite a sept maillons, celle de gauche en possède neuf ; les quatre autres sont disposées deux par deux entre la plus longue,

1. « La corne d'abondance se trouve assez rarement avec Mercure, elle semble pourtant lui convenir ; tant parce qu'il est le dieu des marchands et du lucre, que parce que son antre, comme il est rapporté dans les vers attribués à Orphée, étoit plein de toute sorte de biens. » (MONFAUCON, t. I, vol. I, p. 130, à propos de la fig. 4 de la pl. LXXIII.)

qui est au milieu, et deux plus courtes, qui sont à chaque extrémité ; elles partent de la tige des feuilles d'acanthé et leurs chaînettes se composent respectivement de trois et de six maillons. Elles contenaient des battants, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les restes encore visibles de l'anneau d'attache. La disposition de ces clochettes est heureuse et excuse la trop grande place qu'elles tiennent dans l'ensemble du monument.

Par derrière, le buste de Mercure est échancré jusqu'aux omoplates ; la tête et le buste sont creux ; les autres parties du monument sont en ronde bosse.

La destination de ce bronze figuré n'est pas absolument certaine ; s'agit-il d'un ex-voto ? s'agit-il d'un poids de balance romaine ¹ ? M. Muret, le dessinateur du Cabinet des médailles, avait remarqué, sur la tête du dieu, entre les deux ailerons, un petit trou ; c'était, selon lui, la trace d'un anneau : dès lors il était tout naturel de voir dans le monument un poids mobile qu'on faisait glisser sur le fléau gradué d'une balance. C'est d'ailleurs l'avis auquel se sont rangés MM. Babelon et Blanchet. Mais, ainsi que l'a observé M. Mowat, le trou signalé par Muret est irrégulièrement placé par rapport aux ailerons, il paraît provenir d'un accident qui aurait seul défoncé le métal. On est donc amené, si ce monument n'était pas suspendu, à supposer qu'il reposait sur une console ou une corniche faisant saillie et laissant libre le jeu des clochettes. Comme, d'autre part, le monument représente Mercure, il est tout à fait rationnel d'admettre qu'il ornait un laraire ou un oratoire domestique (*sacrarium*).

La consécration à Mercure d'un monument trouvé en Gaule et accusant, par sa bonne exécution dépourvue d'originalité, un travail gallo-romain, n'a certes rien qui doive surprendre. On sait le caractère très répandu ² de son culte chez les Gaulois, qui le

1. On sait que la plupart des pesons de balances romaines conservés dans les musées figurent des bustes analogues à celui que nous étudions. Cf., au Cabinet des médailles de la B. N., les bustes-pesons de Cybèle, Jupiter, Minerve, Mercure, Sérapis, Silène. (BABELON, *Cabinet des antiques*, p. 126.)

2. « Deum maxime Mercurium colunt ; huius sunt plurima simulacra ; hunc omnium inuentorem artium ferunt, hunc viarum atque itinerum ducem, hunc ad quaestus pecuniae mercaturasque habere uim maximam arbitrantur. » CÉSAR, *B. g.*, VI, XVII, 1.

regardaient comme l'inventeur des arts et le souverain protecteur des voyageurs et des commerçants.

A Rome, Mercure ne jouissait pas d'un culte répandu ; ses seuls dévôts étaient des petits marchands ; aussi, jusqu'à Marc-Aurèle, ne trouve-t-on pas de monnaies frappées à son image ¹. Le Mercure gaulois se rapprochait davantage de l'Hermès grec, comme lui, inventeur des arts ², 'Οδηγός ; il avait de nombreux surnoms ³.

Jupiter et Minerve ⁴ furent également honorés par les Gaulois ; Jupiter avait, comme chez les Romains, l'empire du ciel, mais, caractéristique du Jupiter gaulois, il était le dieu du soleil ou *dieu à la roue*, et le dieu du tonnerre, armé d'un marteau et surnommé *Taranis* ⁵. Minerve enseignait les éléments des métiers et des arts ; c'était l'Εργάνη des Grecs et, chez les Romains, la protectrice des artisans ; les épithètes de *Sulis* et de *Belisama* accompagnaient le plus souvent le nom de Minerve chez les Gaulois ⁶. Quant à Junon, son culte était ignoré en Gaule ⁷. On est donc amené à voir dans ce groupe de divinités, ainsi que l'a

1. COHEN, *Description des monnaies impériales*, t. III, *Marc-Aurèle*, p. 54, n. 530-537. — Cf. CAPITOLIN, *Marc-Aurèle*, XXIII : « Iusserat enim, ne mercimonia inpedirentur, tardius pantomimos exhiberi uotis diebus. »

2. Cf. l'ode d'HORACE (I, x) : « Mercuri, facunde nepos Atlantis, etc., »

3. *Alaunius*, *Artaius*, *Aruernus*, *Atesmerius* (à Meaux, et *Adsmerius*, à Poitiers), *Canelonensis* (trésor de Bernay), *Cimbrianus* (à Wittenberg), *Cissonius* (Trèves, Metz, Reisabern), *Clararius* (à Marsal), *Dumias* (au Puy-de-Dôme), *Felix*, *Iouantucarus* (environs de Tolet, chez les Trévires), *Magniacus Vellaunus* (en Narbonnaise), *Moccus* (environs de Langres), *Negotiator*, *Propitius*, *Sanctus*, *Vassocales*, *Viator*, *Visutius*.

Le nom de Mercure est parfois associé à celui des déesses *Rosmeria* (Metz, Trèves, Langres, etc.) et *Maia* (Narbonnaise).

4. CÉSAR, *ibid.*, § 2 : « Post hunc [i. e. Mercurium] Apollinem et Martem et Iouem et Mineruam. »

5. Sur le *dieu à la roue* de Landouzy-la-Ville, cf. HÉRON DE VILLEFOSSÉ, *R. A.*, 1881, I, p. 1-3 — Sur *Taranis* (alias *Taranus*, *Taranucus*) cf. LUCAN, *Pharsale*, I, 446, et la note de l'édition Lejay (Paris, Klincksieck, 1884, 8^e). — Jupiter est aussi appelé *Basinas*, *Depulsor* (et *Depulsorius*), *Poeninus* (au Grand Saint-Bernard), *Propitius*, *Sabastius*, *Summus* ; le surnom est généralement précédé d'*O[ptimus]* *M[aximus]*.

6. On lui connaît les surnoms de *Iouis consiliorum particeps*, *Medica Cabardiasensis*, *Memor*, *Sancta*, *Suleuia Idennica* (CIL. XII, 2979), *Victrix*.

Minerve est encore, mais très rarement, surnommée *Pallas*, notamment dans quelques inscriptions métriques ; cf. aussi CIL. XIII, 5746.

7. Aux *Iunones*, esprits gardiens des femmes, analogues aux *Genii* pour les hommes, correspondaient les *Suleuiae* ; une inscription des Ponts de Cé montre bien l'identification : *Suleuis Iunonibus sacrum*.

écrit M. Mowat, une combinaison du culte de Mercure, si cher aux Gaulois, avec le culte officiel des divinités du Capitole ¹, et l'on peut supposer que le dédicant était un personnage considérable qui a tenu à rappeler à la fois son origine gauloise et ses services rendus à Rome : de telle sorte l'on n'a pas à s'étonner de la hiérarchie qui fait de Mercure le dieu principal et réduit les divinités du Capitole au rôle d'encadrement. Nombreux d'ailleurs sont les exemples qui associent les dieux topiques aux divinités de Rome ².

L'importance de ce monument sollicite plusieurs rapprochements. Le recueil autographe de Muret reproduit un bronze du musée de Naples où la triade capitoline est également représentée, avec cette double différence : Junon est à gauche de Jupiter et Minerve à droite, et le groupe n'est pas soutenu par une corne d'abondance, mais par un croissant devant lequel un aigle se dresse et tient un foudre dans ses serres. Beger ³, puis Montfaucon ⁴, ont publié un buste de Mercure en bronze, et encadré de deux cornes d'abondance ; le pétase a la forme d'une carapace de tortue ; entre les deux ailerons apparaît la tête d'un cygne ⁵ ; le monument est au musée de Berlin. Dans un fragment de bronze conservé au musée du Louvre, et figurant deux cornes d'abondance réunies en bas, de Longpérier ⁶ a reconnu le support, aujourd'hui perdu, d'un buste de Mercure.

Griवाद de la Vincelle a publié, comme provenant de Maubeuge, un Mercure en bronze ⁷ ; on peut signaler encore un

1. Toutefois on a retrouvé, à Saint-Remy, une inscription (HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bull. monum.*, 1878, p. 63, et *CIL.* XII, 996), élevée en l'honneur de Jupiter Optimus Maximus, de Junon et de Minerve, ce qui laisserait à supposer que leur triple culte, pour être étranger à la Gaule, a fini par s'y acclimater.

On peut rapprocher également le temple de Jupiter Héliopolitain, à Ba'albek, consacré à trois divinités, Jupiter, Vénus et Mercure (Abbé JALABERT, *C. R. Acad. Inscr.*, 1906, p. 99).

2. Cf. par exemple MOWAT, *art. cité*, p. 10.

3. BEGER, *Thesaurus Brandenburgensis*, t. III, p. 234. — K. FRIEDRICH, *Kleinere Kunst und Industrie*, p. 390, n. 1833.

4. MONTFAUCON, t. I (vol. 1), p. 130, pl. LXXIII, fig. 4.

5. D'une oie, préfère Beger (: mihi anseris uidetur).

6. DE LONGPÉRIER, *Catalogue des bronzes du musée du Louvre*.

7. *Recueil de monuments antiques*, vol. II, p. 116-117, pl. XIII, fig. 8. « Mercure est ici sous la forme de Panthée ; il réunit à ses attributs ordi-

buste de femme¹ tourelée entre deux cornes d'abondance, trouvé près d'Abbeville², un autre provenant de Lyon³, et un miroir étrusque sur lequel est figuré un caducée surmonté d'un pétase, entre deux cornes d'abondance⁴.

Mais le monument qui, sans contredit, offre l'analogie la plus frappante avec le bronze de l'ancienne collection Durand est un buste de Mercure, en bronze également, que, peu de temps après l'article de M. Mowat, a publié M. de Lasteyrie⁵. N'était l'absence de clochettes et des divinités du Capitole, la composition est la même, c'est-à-dire Mercure coiffé du caducée, le buste bordé par une double corne d'abondance que termine une rosace striée, dessinant les mêmes fruits. Les différences en sont peu nombreuses ; le Mercure du musée de Saint-Germain, qui est un peu plus petit que celui de la Bibliothèque nationale, a les cheveux ondulés, au lieu de les avoir frisés ; sa tête est légèrement inclinée vers la gauche et ses yeux, dont la prunelle est aussi percée, donnent à sa physionomie un caractère plus malicieux ; l'autre Mercure présente plus de dignité. Le pétase du Mercure de Saint-Germain a l'aileron droit brisé ; par contre il porte au milieu du sommet un anneau qui laisse à penser qu'il était suspendu : la grande similitude qui unit les deux monuments et leur commune origine⁶ donnent à supposer que, dans le Mercure de la Bibliothèque nationale, le trou signalé par M. Muret et suspecté par M. Mowat devait contenir un anneau de suspension ; l'existence de cet anneau permet d'expliquer

naires ceux de la Fortune et des Dieux, la corne d'abondance et le croissant. Son bras gauche est enveloppé de la chlamyde ; » hauteur, 2 pouces et demi. — Cf. MARTIN, *Religion des Gaulois*, tome I, p. 36, — et ROBERT, *Épigraphie de la Moselle*, p. 81.

1. S. REINACH, *Bronzes figurés...*, p. 84.

2. CAYLUS, *Recueil d'antiquités...*, t. V, pl. 111 ; — BABELON, *Cabinet des antiques*, p. 126.

3. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités*, fig. 1927 (tome I^{er}, 2^e partie).

4. GERHARD, *Etruskische Spiegel*, t. I, pl. LX, 1.

5. *Gazette archéologique*, 1884, p. 80-81 et pl. 11. — Cf. S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 83-84, n. 73 (27.951) ; ancienne collection Feuardent ; maintenant au musée de Saint-Germain. Haut. 0^m 13 ; larg. 0^m 10 ; patine vert clair.

6. Le Mercure de Saint-Germain viendrait, suivant M. Feuardent, de Vienne en Dauphiné ; d'autre part on n'est pas sûr que celui de la Bibliothèque nationale ait été découvert à Orange, mais la communauté d'origine me paraît ne devoir faire aucun doute.

d'autant mieux l'absence de traces d'un support, et le libre jeu des clochettes.

77. — *Mercuré*.

Statuette de bronze figurant Mercure, debout ; il est nu et porte un *sagum* sur les épaules ; sa main droite tient une bourse ; son avant-bras gauche est cassé. — Collection de M. Dignonnet, administrateur du musée Calvet, Avignon.

Haut. 0^m 085.

78. — *Mars*.

Statuette de Mars, nu et casqué ; achetée à Orange ; provient de Grèce ou d'Italie ? — Collection Warocqué, Mariémont. Patine vert foncé ; excellent travail, d'une parfaite expression qui exclut l'hypothèse d'une œuvre gallo-romaine ; détails retouchés au burin.

Haut. 0^m 165.

[CUMONT], *Coll. R. Warocqué*, n. 237 (2 fig.).

Le dieu, debout, s'appuie sur la jambe gauche ; sa jambe droite, qu'il rejette en arrière, est brisée au bas du mollet. Sa tête porte un haut casque à cimier que supporte un sphinx. Le visage est orné de longs cheveux qui forment sept grandes boucles par derrière ; la barbe, en épais collier que divisent cinq séries d'anneaux, ressemble, ainsi que la chevelure, à la barbe et aux cheveux de Jupiter qui orne la statuette de Mercure (n° précédent). Les traits sont réguliers ; la physionomie exprime une grande douceur qui contraste heureusement avec la puissance musculaire du dieu. La main droite, brisée, devait tenir une lance, et la gauche, également absente, paraît, par la position du poignet, s'être posée sur un glaive encore au fourreau.

M. Cumont a signalé l'importance de cette figurine pour l'histoire de l'art. La tête est la réplique d'un original dont le *Mars Ultor* du musée du Capitole, en marbre, est une autre copie. « Des deux côtés c'est la même expression bienveillante dans le visage, les mêmes yeux largement ouverts sous l'arcade sourcilière très saillante, la même bouche minuscule dont les commissures sont cachées sous la moustache retombante, la même barbe frisée, la même chevelure bouclée débordant sur

la visière du casque, dont le cimier est soutenu par les ailes éployées d'un sphinx. »

On sait que certains détails de la statue du Capitole ont été restaurés d'une façon arbitraire ; or Fürtwängler a soutenu¹ « que la tête n'appartenait pas au corps revêtu d'une cuirasse historiée : « il semble, conclut M. Cumont, qu'une figure à laquelle l'artiste a voulu donner une grâce presque féminine, n'a pu être jointe à un torse couvert d'une riche armure », et la statuette de la collection Warocqué justifie la supposition de Fürtwängler. Elle paraît être une réplique fidèle de quelque original célèbre, et la tête du Capitole a en effet été attribuée avec une grande vraisemblance à l'école attique de la fin du IV^e siècle². »

79. — *Apollon* (?)

Provient des environs d'Orange ; acheté en 1868 par le musée de Saint-Germain.

Haut. 0^m11.

S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 48-49, n. 25 (9.010).

Des stries fines indiquent les cheveux divisés en neuf boucles, dont deux retombent sur le devant. Le pied droit est relevé et difforme.

Travail très grossier, qui serait, pour une statuette de Grèce ou d'Italie, un indice de grande ancienneté (VI^e siècle ?) ; mais il semble que la maladresse dans l'exécution témoigne moins d'une époque très reculée que du peu d'habileté d'un ouvrier gaulois³.

80. — *Jupiter*.

Statuette trouvée en 1902 par M. Digonnet dans sa propriété

1. *Collection [Léon] Somzée [Bruzelles]*. Munich, 1897, fol., 43 pl. et vi-78 pp. — P. 63, fig. 2.

2. « Le type d'Arès barbu, entièrement nu, aurait donc été créé par Bryaxis, Léocharès ou l'un de leurs contemporains. Il resta toujours exceptionnel, les Mars barbus sont généralement cuirassés, les Mars imberbes, nus (CUMONT, p. 78). — Le même auteur rapproche de la statue de Mariémont un petit bronze analogue trouvé à Abbeville et conservé au Louvre (S. REINACH, *Répertoire de la statuaire antique*, t. II, p. 48, n° 1), mais d'un travail moins achevé ; le dieu est dans la position inverse.

3. M. S. Reinach rapproche ce bronze de la statue archaïque dite Apollon de Naxos, au musée de Berlin (OVERBECK, *Apollo*, p. 36, fig. 8).



TÊTE DE L'AFRIQUE (EN BRONZE) *Mon. fig. 83*

AVANT ! OUVREZ !

Phototypie Berthaud.

243031

de Pécoulette, près de Jonquières. — Cabinet de M. Digonnet, Avignon.

Le dieu est assis; la main droite sur le genou gauche; le bras gauche, en l'air, tenait le foudre qui est disparu.

Haut. 0^m06.

81. — Dieu Lare, même provenance. — Cabinet de M. Digonnet.

Haut. 0^m065.

82. — Dieu Lare, tenant à la main gauche un rython. — Ancienne collection Nogent-Saint-Laurent, puis collection Millet; appartient maintenant à M. Digonnet.

Haut. 0^m08.

83. — *Tête de l'Afrique*, en bronze; trouvée, dit-on, aux environs d'Orange. — Achetée par M. Héron de Villefosse, en avril 1907, à Delaigue, marchand d'antiquités à Orange. — Travail soigné; patine vert brun pour le visage; vert clair pour la coiffure. — Inédite.

Haut. 0^m06; haut. sans la trompe 0^m043; larg. max. 0^m 035.

La déesse, dont nous n'avons que la figure, en haut-relief, est coiffée des dépouilles de l'éléphant, animal qui symbolise la province d'Afrique: la trompe se dresse au-dessus du front; à droite et à gauche on aperçoit les défenses; les yeux et les oreilles de l'animal sont tracés sur la coiffure de la déesse.

Les traits du visage de l'Afrique sont d'une belle régularité; ils donnent une impression de vigueur et de jeunesse. Les cheveux ondulents et débordent un peu de la coiffure; les yeux sont très grands, les pupilles sont légèrement tracées à la pointe; le nez, dans le prolongement du front, est court et un peu aquilin; la bouche est petite, les lèvres sont closes; vu de profil, le menton, proéminent, atteint la ligne du nez et la dépasse; les joues sont grasses, ainsi que le menton. Les oreilles n'apparaissent pas: elles sont cachées par une guimpe qui continue la dépouille de l'éléphant et marque un double menton.

Le plus curieux monument qui soit à rapprocher de celui-ci est un buste de l'Afrique représenté en haut-relief sur une

phiale d'argent du trésor de Boscoreale ¹. Vu l'étroit rapport des deux monuments, il importe de reproduire la description si exacte et si minutieuse qu'a donnée de celui du musée du Louvre M. Héron de Villefosse : « [L'Afrique] est représentée comme une femme plantureuse, vue à mi-corps ; ses traits, sans être délicats, respirent la jeunesse, la force et la beauté. Le menton est proéminent, les lèvres sont larges et hermétiquement closes ; le nez est légèrement arqué ; les yeux grands et ouverts, au regard ferme, sont ceux d'une femme sûre d'elle-même et aux volontés de laquelle rien ne saurait s'opposer. Le front est à moitié caché par des cheveux abondants et bouclés qui ne tombent pas plus bas que le cou, particularité qui donne l'impression d'une force virile ². »

Sans parler des différences relatives à la composition ³, il n'y a point de ressemblance absolue entre les deux monuments ; la dépouille de l'éléphant est placée plus en arrière sur la tête de Boscoreale que sur celle d'Orange, les oreilles de l'animal sont pendantes, et tombent jusqu'à hauteur des épaules en dégagant le cou de la déesse ; « les oreilles de la femme, en partie cachées sous la chevelure, sont percées de petits trous auxquels étaient suspendues des boucles mobiles, sans doute en or et finement travaillées » ; sur l'autre figure, la guimpe qui maintient la coiffure cache les oreilles de la déesse, et la dépouille de l'éléphant ne descend pas jusqu'à leur hauteur. La figurine de Boscoreale a proportionnellement les yeux plus grands, le regard plus accentué ; ses cheveux tombent sur le front en mèches courtes au lieu de se séparer en boucles ondulées ; enfin elle se présente de trois

1. Au musée du Louvre, antiquités romaines, salle des bronzes.

2. HÉRON DE VILLEFOSSE, *L'argenterie et les bijoux d'or du trésor de Boscoreale*. Paris, Leroux, 1903, 12°, 195 pp. (t. XXVII de la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*), p. 7-8. — Voy. une héliogravure dans le t. V des *Monuments et Mémoires* de la fondation Piot (Leroux, gr. 4°, 1899), pl. I (même description, *ibid.*, p. 39-40).

3. La représentation de l'Afrique achetée à Orange ne reproduit qu'une tête. La phiale de Boscoreale représente le buste et les mains de la province d'Afrique divinisée. « Le cou est large et bien planté sur la poitrine. Un chiton d'étoffe fine et légère, aux plis soyeux, attaché sur le bras par plusieurs boutons, épouse les contours du buste et en fait valoir les formes vigoureuses, en laissant à découvert le cou ainsi que la partie gauche de la poitrine. » La déesse tient, dans sa main droite, le serpent sacré (*uraeus*), et supporte, de sa main gauche, une corne d'abondance remplie de fruits.

quarts, tournée à droite, tandis que celle d'Orange se présente de face.

Mais la physionomie exprimée par les artistes est la même, et l'on remarque, sur la figurine trouvée à Orange, cette mâle assurance, cette énergie sûre d'elle-même, que M. de Villefosse a si bien caractérisée en décrivant le haut-relief de Boscoreale.

La figuration de l'Afrique était d'ordinaire accompagnée, outre la dépouille de l'éléphant comme coiffure, d'un lion et d'une panthère.

84. — Applique, creuse au revers, avec des traces de scellement; elle figure un cavalier romain et sa monture. Découverte à Orange. — Collection de Sauley, puis collection Gréau; au musée de Saint-Germain depuis juin 1885.

FRÖHNER, *Collection Gréau, Bronzes*, n. 1039. — S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 202-203, n. 183 (29. 545).

Haut. 0^m 195; long. 0^m 20. Patine verte. D'un meilleur travail que le bronze précédent.

Le cavalier est assis sur une housse; il lève le bras droit, la main et le sabre ont disparu; son bras gauche porte un bouclier circulaire; il a le corps légèrement penché en avant et de ses talons il lance sa monture. Le cimier du casque est percé.

85. — Cavalier et cheval trouvés sur le territoire de Piolenc; acquis en 1883 d'un cultivateur par le musée Calvet.

BINON, p. 313, n. 160 B.

Le cavalier est jeune, imberbe, entièrement nu; debout près de son cheval, il paraît tenir la bride de la main gauche; la main droite est ramenée vers la poitrine.

Haut. totale du groupe 0^m 085; haut. du socle en bronze 0^m 02; larg. à la base 0^m 05; prof. 0^m 043. Haut. du cavalier 0^m 065; haut. du cheval 0^m 05.

86. — Mascaron figurant une tête de lion entourée d'une forte crinière; trouvé en 1858 par un berger, à Travaillan. — Acquis la même année, par le musée Calvet, de M. Sabatier, commerçant à Mornas. — Travail médiocre. Diam. 0^m 044.

BINON, p. 313, n. 198 B.

87. — Lion accroupi sur ses quatre pattes, dans l'attitude du repos ; trouvé dans le terroir de Sérignan. Acquis par le musée Calvet en 1858, de M. Bachelier, de Sérignan. — Travail assez soigné.

Haut. 0^m033 ; long. totale 0^m05.

Id., p. 312, n. 190 B.

88. — Mascaron figurant une tête d'homme barbu avec deux cornes naissantes sur le front. Provient d'Orange. — Musée Calvet ; acquis en 1867 de M. Brunswick.

Haut. 0^m025.

Id., p. 319, n. 223 B.

89. — Phallus de petite dimension, muni d'une bélière ; patine verte. Trouvé à Piolenc. — Musée Calvet ; don de M. Brunet, peintre, 1873.

Haut. avec la bélière 0^m033 ; larg. 0^m026.

Id., p. 319, n. 239 D.

90. — Groupe de trois phallus ; l'un est terminé par une main fermée. Trouvé à Châteauneuf. — Musée Calvet ; acquis en 1866.

Id., p. 319, n. 239 B.

91. — Grand bronze fondu en partie, « du moins courbé, dans le bûcher ». — Musée de Saint-Germain (n. 9346, automne de 1868).

92. — Bronze moyen, percé d'un trou carré pour la suspension. — Ibid. (n. 9347, id.).

93. — Ornement de fort relief (antéfixe ?), ressemblant à une corne de taureau. Trouvé dans le terroir d'Orange. — Musée Calvet ; acquis en 1869, « de M. Anziano, marchand ».

Long. 0^m05 ; larg. maxima 0^m028.

BINON, p. 366 A, n. 420 F.

94. — Lame d'un couteau de sacrifice recouvert d'une double patine. Trouvée à Jonquières « dans la propriété de M. Vincent

Clair, chiffonnier, au quartier dit Romane, vers 1890, à 1 mètre de profondeur dans la terre. » — Musée Calvet ; acquis de M. Clair en 1895.

Long. 0^m 20 ; diam. 0^m 002.

Id., p. 360A, n. 403A.

95. — « Fourchette [?] très bien conservée. Trouvée sous les remparts d'Orange en 1871. » — Musée Calvet ; acquis la même année, d'un cultivateur. — Authentique ?

Long. 0^m 17.

Id., p. 360A, n. 437A.

96. — Trois fers de flèches, en bronze, trouvés à Orange. « Cinq fers de flèche de bronze, dont quatre sont en forme de langue de serpent. Les trois plus petits ont été trouvés à Orange en 1842. » — Musée Calvet (1842 ?)

Id., p. 324, n. 263.

97. — Épée de bronze avec bouterolle ; trouvée en 1882 « sur la *garigue* d'Orange, dans un *clapier*,... sous un amas de pierres dans des travaux de défrichement » ; « dans un tumulus élevé sur le versant d'un coteau, aux environs de la ville d'Orange ». — Ancienne collection Léon Morel, auj. British Museum.

Long. 0^m 79 ; larg. max. au milieu de la lame, 0^m 035 ; excellente conservation. Bouterolle, 0^m 24 sur 0^m 08.

a. [LÉON MOREL], *Le Réveil du Midi* [journal d'Avignon], 3 mars 1882 (cité dans la *R. A.*, 1882, I, p. 311). — b. Id., *R. A.*, 1882, II, p. 116-121.

D'un bel aspect, l'épée est « droite, à double tranchant, légèrement renflée sur le dos à chaque face ; vers le quart de sa longueur, ses deux tranchants s'infléchissent et s'évasent pour se développer ensuite et prendre leur plus grande largeur à peu près vers le milieu. » On remarque deux crans à la base de la lame. Deux nervures longitudinales bordent cette lame ; elles se rejoignent à la pointe, qui est mousse. On a coulé d'un seul jet la lame et la soie ; trois rivets étaient destinés à fixer la poignée.

Mais le principal intérêt de cette épée réside dans sa bouterolle.

rolle, garniture qui terminait le fourreau, l'empêchant ainsi d'être percé par la pointe : la bouterolle avait le même rôle que le bouton dans le fourreau d'une épée-baïonnette. Les dimensions de celle-ci ne laissent pas d'éveiller des soupçons sur sa véritable destination ¹.

Les bouterolles sont des monuments rares en archéologie. M. Alexandre Bertrand présentait à la Société des Antiquaires, en 1878 ², une bouterolle achetée à Paris, chez Lehmann, et dont les ailettes, au lieu d'être horizontales comme celles d'Orange, étaient relevées. Il faisait à ce propos le dénombrement des bouterolles connues ; sept provenaient de France ; douze, d'Allemagne ; trois, d'Irlande. L'année suivante, M. Flouest ³ signalait deux autres bouterolles trouvées en France. L'une d'entre elles, qui fait partie de la collection Vallentin du Cheylard, à Montélimar, est identique à celle que M. Léon Morel achetait à Orange en 1882 ; elle a d'ailleurs été trouvée, en 1858, à La Laupie, dans le département de la Drôme.

98. — « Petite boucle avec son ardillon, tenue par une lame de bronze repliée. » — Musée de Saint-Germain (n. 9577, sept. 1868).

99. — Deux clous en bronze, avec grosses têtes sphériques pleines. — Ibid. (9579, id.).

100. — Marteau en bronze « à douille terminale, hexagone, deux faces plus larges, ornées de lignes en relief figurant des ogives ». — Musée de Saint-Germain (n. 9553, sept. 1868).

101. — Deux charnières en bronze, avec pivot en fer. — Ibid. (9556, id.).

102. — Armature d'angle d'un coffret en bronze avec un clou également en bronze. — Ibid. (9557, id.).

1. M. Morel s'est demandé si le fourreau terminé par cette bouterolle ne servait pas à divers usages ; « peut-être renfermait-il... une dague, un poignard, des javelots, des flèches ? peut-être aussi était-il destiné... à faire l'office d'une poche propre à contenir des objets divers. » — Quand on a trouvé la bouterolle, elle était en trois morceaux.

2. *Bull. de la Société des Antiquaires*, 6 févr. 1878, p. 56-57.

3. *Ibid.*, 15 janv. 1879, p. 95-99.

103. — « Fragment d'arc de cercle en bronze, orné de deux sillons longitudinaux, avec appendice à l'intérieur pour le tenir. » — Ibid. (9561, id.).

104. — Tube en bronze replié trois fois. — Ibid. (9564, id.).

105. — Miroir de bronze, argenté à l'intérieur et figurant à l'extérieur un buste de femme. Provient des environs d'Orange. — Musée de Saint-Germain (depuis 1868).

Diamètre du miroir 0^m08 ; long. de la figure 0^m029.

S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 236-237, n. 229 bis (9.296).

106. — Miroir avec sa boîte et son anse ; l'anse est détachée ; la charnière manque. « Trouvé sous une souche de bois entre Sérignan et Travaillan, en 1836. » — Musée Calvet ; acquis en 1856 d'Arnaud fils, cultivateur à Sérignan.

Diamètre 0^m10.

BINON, p. 344, n. 363c.

106 bis. — Miroir avec sa boîte (les anses et la charnière manquent) trouvé dans un tombeau avec d'autres objets sur le territoire de Sérignan en 1857. — Musée Calvet ; acquis en 1857 de M. Michel Sisteron.

Id., p. 353, n. 363d.

107. — Miroir avec sa boîte. « L'étamage du miroir est bien conservé, sauf vers le centre où il a subi des frottements. Le miroir et la boîte sont décorés de moulures circulaires. » Trouvé à Piolenc ? — Musée Calvet (acquis de M. Brunet, peintre, en 1885).

Diam. 0^m108 ; diam. de la boîte 0^m112.

Id., p. 346a, n. 359a.

108. — Miroir rond en bronze étamé, formé de deux rondelles dont l'une sert de gaine au miroir, ornées toutes deux de filets formant des cercles concentriques. — Musée de Saint-Germain (n. 8343, avril 1898).

Diam. 0^m102.

109. — Miroir en bronze argenté, à rondelle bombée. — Ibid. (n. 9296, automne de 1868).

Diam. 0^m080.

110-111. — Deux grands anneaux ou bracelets, fil de bronze dont les extrémités se croisent et s'enroulent en spirale l'une sur l'autre (Et seq., ibid. — 9569).

112. — Éperon en bronze auquel il manque la pointe, avec deux boutons pour fixer les courroies d'attache (9570).

113. — Petit bracelet, fil de bronze dont les bouts se croisent et s'enroulent en spirale l'un sur l'autre (9571). Diam. 0^m041.

114. — Bracelet à tige de bronze torse se joignant aux deux bouts (9572).

115-119. — Cinq pendeloques diverses en bronze (9573).

120-121. — Deux dés à coudre en bronze (9574).

122. — Agrafe en bronze, à deux crochets (9575).

123. — Petites pinces à épiler, en bronze (9576). Long. 0^m032.

124. — Agrafe en bronze, allongée, en feuille de saule (9580). Long. 0^m072; larg. 0^m017.

125-126. — Deux petits cônes creux très allongés, en bronze, ornés à l'extérieur de diverses combinaisons de lignes en creux, l'un à base en pas de vis, l'autre en petit crochet (9581).

127. — Grand anneau en bronze. — (n. 9567, sept. 1868). Diam. 0^m07.

128. — Fibule à aiguille cassée (n. 9582, id.).

129. — Fibule à disque orné, avec six proéminences au pourtour (n. 9583, id.).

130. — Pièce de suspension, en bronze, composée d'une coulisse au-dessus de laquelle sont trois anneaux, deux en bas reliés par une tige à celui d'en haut (n. 9584, id.).

131-132. — Deux pièces d'applique en bronze, l'une composée de deux ronds ornés d'une fleur de huit pétales chacun, l'autre en écusson avec deux jours en haut (n. 9285, id.).

133. — Applique discoïde en bronze avec anneau latéral (n. 9586, id.).

134. — Disque en bronze, diam. 0^m043, gravé sur les faces supérieures, avec un rivet au milieu du côté opposé (n. 9587, id.).

135. — Applique qui a été ornée d'émail; long. 0^m057, larg. 0^m021 (n. 9588, id.).

136. — Lame de bronze, gravée en creux et ornée d'émail rouge; long. 0^m085 (n. 9589, id.).

137. — Chainette carrée en bronze, portant à l'extrémité un tout petit anneau, tige de bronze dont les bouts se croisent et s'enroulent en spirale l'un sur l'autre (n. 9593, id.).

138. — Crochet en bronze percé d'un trou au sommet et taillé en pointe triangulaire de l'autre côté (n. 9592, id.).

139-142. — Quatre pièces en bronze d'attributions inconnues (n. 9594, id.).

143-145. — Trois feuilles de bronze d'attributions inconnues (n. 9595, id.).

146-149. — Quatre tiges de bronze diversement ployées; deux présentent des aplatissements (n. 9596, id.).

150. — Fibule en bronze, complète, avec très mince triangle fort allongé; agrafe à jour. — Musée de Saint-Germain (n. 11.651; oct. 1869).

151. — Peson de fuseau en bronze. à jour, perlé. — Ibid. (n. 11.654; id.).

152. — Fibule en bronze, portant l'inscription LM S (Musée de Saint-Germain). C. 5698, 15.

153. — Fibule en bronze trouvée à Orange en 1867 (Collection Lombard-Dumas) portant l'inscription ·EX· (AP) PR· — C. 5698, 16.

154. — Anse de vase? « Petit objet en bronze, qui peut avoir servi d'anse à un vase; » il n'en reste qu'une partie, où l'on remarque un trou destiné à retenir un anneau. Trouvé à Sérignan. — Musée Calvet; acquis en 1857, « de M. Michel Sistéron, de Villeneuve ».

Long. totale 0^m04.

BINON, p. 353, n. 443 B.

155. — Bouclé « d'une forme particulière, avec des ornements striés »; l'ardillon est recourbé sur la boucle. Découverte en 1859, « dans une terre au pied de la montagne de Châteauneuf-du-Pape. » — Musée Calvet; acquis d'un paysan, 1859.

Long. 0^m048; larg. 0^m20.

Id., p. 334, n. 283 G.

156. — Fragment d'agrafe, avec des ornements en émail vert, bleu et rouge. Trouvé à Orange? — Musée Calvet; acquis en 1857 « de M. Sauvet, marchand de curiosités. »

Haut. 0^m02; larg. 0^m035.

Id., p. 330, n. 278 B.

157. — Fibule trouvée à Orange, avec l'inscription : AMON. — Musée de Lyon (Coll. Comarmond).

COMARMOND, t. I, p. 476 (marques de bronze, n. 2); — C. 5698, 19.

158. — Grain de collier, en bronze, ayant la forme d'un cœur et muni d'une bélière. Patine brune; trouvé à Piolenc. — Musée Calvet; don de M. Brunet, peintre. en 1873.

Haut. (avec la bélière) 0^m022 ; diam. 0^m013.

BIXON, p. 346 A, n. 334 D.

159. — Chaîne en bronze composée de huit anneaux formés d'un fil métallique double ; elle se termine par un anneau plus épais portant une bague ; cette bague consiste en un fil métallique dont les deux bouts s'enroulent en spirale. — Musée de Saint-Germain (n. 9294 ; automne de 1868).

160. — Tasse en bronze ; il manque trois morceaux. — Ibid. (n. 9338 ; id.).

Diam. 0^m16.

161. — Petite épingle en bronze ; tête peu développée. — Ibid. (n. 9517 ; févr. 1869).

Long. 0^m073.

162. — Petit fragment de fil de bronze ; une extrémité forme une boucle, et l'autre, aplatie, porte une empreinte gravée ; traces d'inscription ? « aurait servi, dit-on, à marquer la patte des volailles ou d'autres oiseaux » (?) — Musée de Saint-Germain (n. 8344, avril 1868). •

163. — Plaque de bronze avec nœud coulant pour patte d'oiseau. — Ibid. (n. 9591 ; sept. 1868).

164. — Coulant en bronze pour courroie, à trois bosselures. — Ibid. (9590, id.).

Haut. 0^m032.

165. — Bronze romain d'époque chrétienne, trouvé en 1904 près de Sérignan. — Collection de M. Dignonnet.

Haut. 0^m065.

L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 398.

Cette pièce, très rare par elle-même, est la seule de même nature qui ait été trouvée dans le territoire d'Orange. Elle figure un personnage dans l'attitude de la prière, qu'il faut ranger dans la catégorie des orants.

166. — « Dé à coudre trouvé dans des ruines à Châteauneuf-Calcenier en 1852 ; acquis en 1853. » — Musée Calvet.

BINON, p. 339, n. 319 B.

167. — Petite clef trouvée avec l'objet précédent. — Musée Calvet, même acquisition.

Long. totale 0^m 37.

Id., p. 332, n. 301 B.

168. — *Cachet d'oculiste*. Trouvé vers 1845 ; transporté à Vienne ; acheté par Charvet, puis par Sichel. — Collection Mowat, à Paris.

Schiste vert ; long. 0^m 031 ; larg. 0^m 029 ; épais. 0^m 007.

SICHEL, *Nouveau Recueil* ¹, p. 32 (d'après lui GROTEFEND, *Stempel* ², p. 83, n. 60) ; — C. XII, 5691, 7 ; — ESPÉRANDIEU, *Recueil de cachets d'oculistes romains* ³, n. 122 ; — C. XIII, 10.021, 116.

. D'après M. Espérandieu.

- | | | |
|---|---|--|
| a | IVENALIS \ COI
(ornement)
DIALEPIDOS ♂ | <i>Iuernalis col(lyrium) dialepidos.</i> |
| b | IVENALIS A COLCR
(ornement)
OCODES F ADAS (R + D) | <i>Iuernalis coll(yrium) crocodes ad aspritud(ines).</i> |

1. *Nouveau recueil de pierres sigillaires d'oculistes romains pour la plupart inédites, extrait d'une monographie inédite de ces monuments épigraphiques*. Paris, 1868, 8°.

2. *Die Stempel der römischen Augenärzte gesammelt und erklärt*. Hannover, 1867, 8°.

3. Paris, 1895, 8°.

- | | | |
|----------|--|--|
| <i>c</i> | IVENALIS F COΨ
(ornement)
DIAZMYRNES | <i>Iuenalis colly(rium) diazmyr-
nes.</i> |
| <i>d</i> | IVENALIS BIS PVNC
TVM ADEPIFOR | <i>Iuenalis bis punctum ad epifo-
r(as).</i> |
-

CHAPITRE VIII

MONUMENTS ET USTENSILES EN FER¹, PLOMB, ETC. BIJOUX

169-170. — « Deux crampons de fer provenant de l'arc d'Orange; trouvés en 1828 ».—Musée Calvet, don Prosper Renaux, 1849.

Long. 0^m 33.

BIXON, p. 371, n. 493-496. — Cf. ci-dessus.

171. — Deux crampons en fer, avec leur scellement en plomb. — Musée de Saint-Germain (n. 9551, oct. 1868).

172. — Javeline de fer, très oxydée; trouvée à Orange. — Musée Calvet. Don de M. Sevenier, agent-voyer à Orange, 1845.

Long. totale 0^m 21.

BIXON, p. 366, n. 469^b.

173. — Objet inconnu, en fer, très oxydé; « le haut est cintré et percé de deux trous; au bas est une traverse. » Trouvé à Châteauneuf. — Musée Calvet; acquis en 1867 « de M. Anziano, marchand à Avignon ».

1. Parmi les objets en fer on compte quelquefois un fer à cheval trouvé dans le cirque d'Orange (Artaud). — Musée de Lyon (Cabinet Artaud).

COMARMOND, t. II, p. 421, n. 32.

Long. 0^m 153; diam. 0^m 131; poids 435 gr.

Cet objet n'a rien d'antique, et seule sa provenance a pu tromper Artaud. « Il diffère peu de nos fers actuels et n'a point la forme antique; il est percé de huit trous par le passage des clous; le fer n'a pas subi d'altération marquée. » (Comarmond.)

Long. totale 0^m 23 ; larg. 0^m 14.

Ib., p. 366B, n. 470Q.

174. — « Garniture de base latérale et terminale d'un fourreau d'épée en fer. » — Musée de Saint-Germain (n. 9550, sept. 1868).

175. — Hache de fer avec le coin qui devait serrer le manche en bois dans la douille. — Ibid. (n. 9519 ; s. d. : 1868 ou 1869?).

176. — Petit couteau à lame de fer ; manche en os, avec pommeau sculpté en tête de lion. — Ibid. (n. 8342, avril 1868).

177. — Couteau en fer, en forme de lame de ciseaux ; soie ou poignée terminée par un gros bouton. — Ibid. (n. 9554, id.).

178-179. — Deux couteaux en fer avec manche en bois. « L'un, à manche uni, ne se fermait pas ; l'autre, uni à la base de ronds à points médians, est fermé. » — Ibid. (9560, id.).

180-183. — Quatre ciseaux à tranchant plus ou moins large ; deux présentent une tête sur laquelle on martelait ; un autre présente une pointe sur laquelle devait être fixée une tête ; le dernier a une lame plate dans le genre de celle des rabots. — Ibid. (n. 9520, s. d.).

184. — Instrument en fer, tige quadrangulaire terminée au sommet par une pyramide à quatre faces ; base cylindrique servant de poignée. — Ibid. (9555, id.).

185. — « Quinze grands clous en fer à tête pyramidale. » — Ibid. (9562, id.).

186. — « Quatre clous en fer, un peu moins grands, à tête ronde et plate. » — Ibid. (9563, id.).

187. — « Sabot ou base de lampe de fer, pointu, douille quadrangulaire. » — Ibid. (n. 9565, sept. 1868).

188-189. — Deux anses de coffrets, en demi-cercle, tige quadrangulaire s'arrondissant à l'extrémité et se recourbant en dehors sous forme de crochets ; l'une en fer, l'autre en bronze ; un des crochets de cette dernière anse est cassé. — Ibid. (n. 9568, id.).

190. — Anneau et boucle quadrangulaire en fer. — Ibid. (n. 9566, id.).

191. — Petite boîte cylindrique en cuivre argenté. — Ibid. (n. 9293 ; automne de 1868).

Haut. 0^m 45 ; diam. 0^m 031.

192. — Clou en cuivre, avec large cabochon comme tête — Ibid. (n. 9578, id.).

193. — Petit crochet dont la tige se termine par un triangle aplati. — Ibid. (n. 9295, id.).

Long. 0^m 038.

194. — Buste de femme, en métal blanc, antérieurement vert ; il était soudé avec du ciment sur le miroir n° 105 — Ibid. (n. 9297, id.).

Haut. 0^m 028.

195. — Grand cercle en fer ; sur trois points il y a des enroulements d'une lamelle de métal blanc. — Ibid. (n. 9208 ; id.).

196. Urne funéraire en plomb, à bec ovoïde ; la panse offre plusieurs trous. Couvercle en plomb, assez détérioré. — Ibid. (9070 ; oct. 1868).

Haut. de l'urne 0^m 242 ; diam. de l'ouverture 0^m 147 ; diam. du couvercle 0^m 155.

197. — Urne funéraire en plomb, très surbaissée et peu ouverte ; intacte. Couvercle de plomb en mauvais état. — Ibid. (9071 ; oct. 1868).

Haut. 0^m 14 ; diam. de l'ouverture 0^m 12 ; diam. du couvercle 0^m 136.

198. — Clou à grosse tête en plomb. — Ibid. (n. 9552; sept. 1868).

Long. 0^m 099.

199. — Rondelle en plomb avec anneau de suspension quadrilatère. — Ibid. (n. 9588; sept. 1868).

BIJOUX

200. — Bague en or, trouvée dans une sépulture, entre Courthézon et Orange, non loin de la route antique. Provient de la collection Champié. — Cabinet de M. Digonnet, Avignon.

Diam. extérieur 0^m 021; haut. : de 0^m 002 à 0^m 008; elle renferme une cornaline d'un rouge brun haute de 0^m 004 et large de 0^m 005.

L. CHATELAIN, *Bull. archéol.*, 1907, p. 398.

201. — Bague très forte, en argent, sans marque ni ornements. Trouvée dans le terroir de Sérignan. — Musée Calvet; acquis en 1858 de M. Bachelier, de Sérignan.

Diam. 0^m 23; poids 6 gr. 10.

BIXON, p. 321, n. 2540.

202. — Épingle en os avec tête formée d'une boule d'or. — Musée de Saint-Germain (n. 8345; avril 1868).

203. — Pierre ovale préparée pour camée; base et sommet verdâtre coupés par une zone blanche. — Ibid., 9303 (acquis 1869).

Grand diam. 0^m 037; petit diam. 0^m 027.

204. — Boucle d'oreille, perle couleur grenat, ovale allongée; montée avec un fil d'or, suspendue à un crochet en or. — Ibid., 9499 (id.).

205. — Bague en cristal de roche, anneau torse, gros chaton qui portait un buste d'homme dont la figure a été brisée. — Ibid., 9501 (id.).

205 bis. — Gland, à côtes, d'une matière bleuâtre, provenant peut-être d'un collier (Musée Calvet).

BIXON, n. 234A. *Catal.* p. 104, n. 44.

CHAPITRE IX

MONUMENTS FIGURÉS ET USTENSILES EN TERRE CUITE

ABBREVIATIONS SPÉCIALES A CE CHAPITRE

BOHN = *C. I. L.*, t. XIII : *Instrumentum domesticum*, p. 1-773.

C. = *C. I. L.*, t. XII, éd. Hirschfeld : *Instrumentum domesticum*, p. 683-802.

D. = DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, 1904.

Le chiffre qui accompagne D indique le n° de classification adopté par M. Déchelette pour les vases à reliefs d'applique, t. II, p. 245-306.

FR. = FRÖHNER, *Les Musées de France*.

L.-D. = LOMBARD-DUMAS, *Mémoire sur la céramique antique dans la vallée du Rhône*, 1879.

SCH. = SCHUERMANS, *Sigles figulins*, 1867.

Les lettres liées sont entre parenthèses.

a) Vases à reliefs d'applique.

I. EMPEREUR.

206. — *Buste de Géta*. Géta, couronné de laurier, recouvert d'une cuirasse et d'une draperie, est tourné à gauche et « accosté de deux *signa* à six tablettes, exactement semblables à ceux du médaillon d'Antonin, musée de Vienne ». Ainsi que le remarque M. Déchelette, Géta, mort à 23 ans, mais représenté sur les dernières monnaies frappées sous son principat, en 211-212, avec une longue barbe, a l'aspect d'un homme plus âgé.

D'une inscription circulaire il ne reste que la partie gauche
[Imp. P. Septi] MIO GETAE AVGVSTO [feliciter].

FR. p. 66, XXIV, pl. 16, 2. — C. 5687, 20. — D. 93.

II. DIVINITÉS ET PERSONNAGES LÉGENDAIRES.

207. — Jupiter. Fragment de médaillon ayant contenu la tête de Jupiter lauré, avec l'inscription :

[Iouem... pro] PITI [um].

Saint-Germain, 31.708 (acquis en 1888). — D. 3. — Cf. C. 5687, 7.

208. — Mercure. Médaillon offrant un buste de Mercure coiffé du pétase à ailerons, incomplet. Légende [f] ELIX NOBIS.

Saint-Germain, 31.675 (acq. 1889). — D. 44 b. — Cf. D. 44 a, [Merçu] RIVS FELIX N[obis], à Vienne (N[obis], Déchelette, au lieu de N[egotiator], C. 5687, 10).

209. — Minerve au rameau d'olivier.

Saint-Germain, 31.680 (acq. en 1889). — D. 17.

La tête en arrière, la déesse marche vers la droite ; elle porte un casque et une tunique longue ; à sa poitrine pend le *gorgoneion* ; sa main gauche tient une lance et un bouclier¹.

210. — Apollon à l'arc. — Saint-Germain, 31.676 (acq. en 1889). — D. 15.

Du dieu tenant son arme il ne reste que le bras droit, qui est tendu ; une flèche se dresse verticalement devant l'arc ; au-dessous, à terre, une lyre. Couronne de laurier.

211. — Mars. — Saint-Germain, 31.679 (acq. en 1889). — D. 21.

Le dieu est debout, habillé en gladiateur, le torse nu, avec la ceinture, le *subligaculum*, les *ocreae*, à relief et la *manica* ; il

1. « On reconnaît dans cette Minerve, remarque M. Déchelette (t. II, p. 252), l'imitation d'un type d'*Athéna Promachos* emprunté au revers d'un médaillon de Commode (Goussier, 363), type que l'art céramique a maladroitemment dénaturé.

tient en outre, de la main droite, une lance sur laquelle il s'appuie; de l'autre main il tient un bouclier rond orné; à droite, à terre, une cuirasse; au dessus, le nom du dieu. A gauche le nom d'ILIA, qui vraisemblablement était aussi représentée sur le médaillon.

On lit à l'exergue FELICI [*s cera* ?].

M. Déchelette a vu dans cette représentation de Mars les traits d'un gladiateur célèbre portant le nom du dieu, et la cuirasse serait une des récompenses décernées au gladiateur (Cf. D. 103).

212. — *Mars et Ilia*. — Paris, collection Fröhner.

Le dieu est nu, casqué, armé de la lance et d'un bouclier orné de godrons. La Vestale dort sur un rocher, au pied d'un arbre; elle a le torse nu, un *peplum* recouvre ses jambes.

L'arbre symbolise le bois sacré où la rencontre eut lieu. La forme exagérée prêtée au bouclier hémisphérique est l'indice d'une basse époque.

On y lit les noms de MARS et d'ILIA.

FR. p. 57, IV, pl. XV, 3; — D. 20; — C. XII, 5687, 8 a. — Cf. même représentation à Lyon, C. XIII, 10. 013, 6, et à Vienne, C. XII, 5687, 8 b.

213. — *Vénus*. — Collection Fröhner (jadis collection Oppermann).

La déesse, nue, se dresse debout sur un socle; son bras gauche s'appuie sur une colonne torse recouverte d'une draperie, la main du même côté tient le *parazonium*; sa main droite se pose sur une lance. Elle sourit, la tête à gauche, aux armes de Mars: trois Amours disposent en trophée un casque à haut panache, un bouclier ovale, une cuirasse à deux rangs de lambequins.

Une giberne à deux compartiments, suivant M. Fröhner, est suspendue au-dessus du médaillon. A droite de celui-ci, le nom du modelleur, CERA FELICIS.

FR., p. 57, V, pl. XIV, 1; — C. 5687, 18; — D. 24.

214. — Groupe érotique. — Autrefois à Paris, collection Charvet. — FR. p. 67, n. XXVI; — C. 5687, 37; — D. 34.

Homme et femme couchés sur un lit, dans un grand médaillon à vernis rouge. La femme tient un glaive de la main droite. Suivant l'inscription, l'éphèbe s'écrie : VICISTI | DOMI | NA. Un lampadaire se dresse au pied du lit. La signature de l'artiste est mutilée : *Da mer* | CE(R) *dem*, jolie correction de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, *R. É.*, oct-déc. 1904, t. V, p. 118.

215. — Groupe erotique. — Bibliothèque nationale, Cabinet des médailles. — *FR.* p. 67, n. XXV; — *C.* 5687, 38 et *Addit.* p. 861; — *D.* 35.

Même sujet, dans un médaillon verni à la plombagine. Derrière la tête du jeune homme couché on voit les lettres VA. Le reste est brisé, mais les paroles prononcées par la femme sont intactes : VIDES | QVAM BE | NE CHA | LAS.

216. — Groupe erotique. — Jadis à Orange, chez Charras. — HÉRON DE VILLEFOSSE, *Gaz. arch.*, VI, 1880, p. 181; — *C.* 5687, 39; — *D.* 36.

Sujet semblable avec la légende COLVIS | TI ANVM.

217. — Groupe erotique, dans un médaillon (restauré avec du plâtre). — Musée de Saint-Germain, n. 31.674 (acquis en 1889).

Un homme étendu sur un lit joue de la double flûte. Au-dessus, une femme tenant un miroir. Près de la tête de l'homme, après la fracture, un A. Cette lettre est sur le prolongement de l'inscription commençant par IT. On peut supposer une sorte de dialogue entre les personnages : ITA [*ualeam.* — *It*] A DECET ME.

Un exemplaire semblable a été trouvé à Sainte-Colombe, avec la même inscription. — *Voy. ALLMER, Rev. épigr.* I, p. 367; — *C.* 5687, 34; — *D.* 29.

218. — Fragment de scène erotique. — Saint-Germain, n. 31.682 (id.).

On distingue trois jambes, dont l'une s'appuie sur un tabouret, et un lit.

219. Id. — Saint-Germain, n. 31.683 (id.).

On reconnaît une femme nue assise.

220. — Id. — Saint-Germain, n. 31.692 (id.).

On distingue un personnage couché sur un lit et un enfant nu.

221. — Grand fragment de coupe en poterie à vernis brillant. — Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 57, pl. X, 1. — C. 5.686, 39 ; — D., t. I, p. 250, n. 10.

Scènes lubriques en médaillons carrés, séparés chacun par une chimère dans un médaillon formé de guirlandes et de nœuds. Une frise d'oves au-dessus, un rinceau au-dessous. Un cartouche en relief porte l'inscription rétrograde OF[*ficina*] AM(AN)Di.

222. — *Hercule debout* (fragment). — Saint-Germain, 31.690 (acq. en 1889). — D'après D. 55.

L'épaule gauche du héros est recouverte de la peau du lion et soutient sa massue ; derrière lui, l'arbre du Jardin des Hespérides ; entre Hercule et l'arbre, une inscription, dont il ne reste que le mot CERA, donnait le nom du fabricant.

223. — *Hercule et Prométhée*. — Coll. Fröhner. — D'après FR., p. 60, XII, pl. XV, 1 ; — C. 5687, 15 ; — D. 7. —

Nu et barbu, Prométhée est assis ; il a les bras fixés au rocher, dressé sur le genou du Titan, un aigle lui ronge le foie. En face, Hercule, imberbe, tient son arc de la main gauche et se prépare à transpercer l'aigle ; contre la montagne, la massue d'Hercule. Les personnages sont de grande taille. — Le bas-relief a beaucoup souffert d'un grattage qui l'a dépouillé de son vernis et presque entièrement de son inscription. J'adopte la restitution de M. Fröhner :

[*Prometheus in*] CAVCASO [uin]CTVS. VISCERA PA[s]
CEN[s] [aq] VILA.

Le long de la jambe gauche d'Hercule, [*Herc*]VLES.

224. — *La mort d'Hercule*. — Ancienne collection Charras. D'après FR., p. 60-62, XIII, pl. XIV, et D. 60 ; — C. 5687, 14.

Sur le bûcher, que recouvre la peau de lion, est assis Hercule. Un jeune homme, revêtu seulement d'une chlamyde sur les épaules, PHILOCTE[tes], tient, de la main gauche, une torche renversée ; la main droite se tend pour recevoir les armes du

héros, un arc et un bouclier ovale (D., plutôt que l'étui de l'arc, Fr.). « La céramique gallo-romaine, observe M. Déchelette, s'est souvenue du poème d'Hésiode et ce médaillon compte parmi les rares représentations du fils d'Alcmène porteur de cette arme défensive. A gauche, un arbre rappelle que la scène se passe dans les forêts du mont OËta (D.). »

Autour du médaillon s'étendait une guirlande de feuillage. — La tête et le haut du médaillon, vus par M. Fröhner chez Charras, ont disparu.

225. — *Le combat de Mars et d'Hercule*. — Collection Lombard-Dumas, puis collection Léon Morel; aujourd'hui au British Museum.

ROULEZ, *Gazette archéologique*, 1877, p. 67, pl. 12; — ENGELMANN, *Archäologische Zeitung*, 1879, p. 187, n. 3; — FRÖHNER, *Philologus Supplement Band*, V, p. 25; — BAUMEISTER, *Denkmäler...*, III, fig. 1832; — C. 5687, 4; — BÜCHELER¹, *Carm. lat. épigr.* 31; — D. 101; — WALTERS, *History of ancient pottery* (London, 1904), II, p. 531.

Scène de tragédie. Au fond, « sur un haut piédestal quadrangulaire orné de clous à grosse tête hémisphériques, formant bossages » (D.), trois statues assises : au milieu, Jupiter, avec le sceptre; à sa gauche, Minerve armée; à sa droite, la Victoire.

Deux acteurs en scène. Face au public, un guerrier armé d'un casque et d'une cuirasse tient de la main gauche un bouclier, s'appuie de la droite sur une lance; c'est Mars (Roulez). En face de lui, Hercule nu; outre sa massue, il tient une palme de sa main gauche.

Au-dessus des acteurs, un extrait de leur dialogue.

Le combat va s'engager : Mars veut venger Cynus, le fils qu'il eut de Pyrène. Hercule, en gagnant le jardin des Hespérides, avait rencontré Cynus; il s'était pris de querelle avec lui et l'avait tué.

Hercule : [Inuic]T'A·VIRTVS NVSQVA[m] TERRERI·POTEST.

Mars : ADESSE VLTOREM NATI·M[e] CREDAS MEI.

Nom de l'artiste ou du potier : [? Ama]TOR F[ecit].

1. Voir aussi une lettre adressée à S. de Ricci (D., I. c.).

Il est probable, ainsi que l'a observé M. Fröhner, que ces vers iambiques sont empruntés à une tragédie, peut-être au *Cycnus* ¹.

M. Weil (*Rev. de philologie*, 1885, p. 103) avait cherché à employer la syllabe TOR pour compléter l'un des sénaires, en proposant [*mori*]tor. Dans le même ordre d'idées, M. Leo conjecture [*concredi*]tor. M. Bücheler, suggérant en note [*grassa*]tor, donnait dans son édition :

Adesse ultorem nati m[e] credas mei :
Mori]tor. — Virtus nusqua terreri potest.

Mais la place de TOR rend ces hypothèses peu vraisemblables.

Enfin il semble bien que l'aigle symbolise non point un augure, comme le proposait M. Roulez, mais le messager des ordres de Jupiter. « Sa présence, observe M. Déchelette, rendait beaucoup plus saisissante l'intervention du maître de l'Olympe. Mais, par un mécanisme caché, l'oiseau divin, qui se tenait aux pieds de la statue de Jupiter, a pris son vol et est venu s'abattre entre les deux combattants, tandis que la foudre retentit. On comprend dès lors l'utilité du piédestal élevé portant la statue de Jupiter, qui figure à l'arrière de la scène. »

226. — *Bacchus et Ariadne*. — Fr., p. 58, VIII, pl. XVI, 4; — D. 50 a.

Les deux personnages sont représentés de face. Ils tournent la tête et se regardent. Bacchus est nu et couronné de pampres; il s'appuie sur un thyrses à deux rangées de cordes et tient un canthare. Le front revêtu d'une couronne semblable, Ariadne porte un long chiton et un *peplum*; elle tient un thyrses de la main gauche. On aperçoit deux satyres debout derrière les personnages principaux : « le dieu de la vigne et sa compagne, n'étant pas alourdis par l'ivresse, n'ont vraiment que faire ici de ces serviteurs trop zélés. » (D.).

Une syrinx et une touffe de feuillage à l'exergue du médaillon.

227. — *Atalante et Hippomène*. — Ancienne collection Gréau;

1. Cf. NAUCK, *Fragm.*, 28, 583, et MEINKE, III, 248, 435.

maintenant collection Pierpont-Morgan, aux États-Unis; haut. 0^m 215. — FR., *Gaz. archéol.*, 1890, p. 53-58, et *Catalogue de la collection Gréau*, p. 279, n. 135; — D. 80; — BÜCHELER, *Carm. epigr. lat.* 343.

Vase sphérique à trois anses (n^{os} 14 et 16). M. Fröhner a reconstitué ce médaillon en juxtaposant deux exemplaires endommagés.

Atalante et Hippomène sont debout; ils viennent de prendre part à la course où Hippomène a dépassé Atalante. Vêtue d'un court chiton, les cheveux nattés et relevés en anneau sur sa tête, ATALANTE regarde Hippomène; elle « a l'air de lui parler, l'index de la main gauche à la bouche, tandis que sa main droite tient une des pommes d'or qu'elle a recueillies dans l'arène. » Non loin, son père, le roi SCHOENEVS, vêtu de l'*exomis* comme un simple ouvrier, lève un bras et s'entretient avec les jeunes gens. Le gagnant, nu et l'air martial, est couronné du laurier d'or. Il est ici appelé HIPPOMEDON, variante que l'on trouve chez les commentateurs d'Apollonius de Rhodes ¹.

Une table de jeux, au-dessus d'Atalante et d'Hippomène, supporte un vase, la palme remportée par le vainqueur et un sac ouvert. L'inscription suivante remplit la partie supérieure du médaillon :

RESPICIT AD MALVM PERNICIBVS IGNEA PLANTIS QVAE
PRO DOTE PARAT MORTEM QVICVMQVE FVG
ACI VELOX IN CVRSV CESSACET (*sic*) VIRGINE VISA

Ces vers s'appliquent à Atalante; ils supposent, comme l'a noté M. Froehner, l'existence d'une peinture ou d'une statue qui représentait Atalante, seule, regardant la pomme qu'elle tenait. Ils sont d'une lamentable médiocrité, mais il me paraît incertain d'en conclure qu'ils soient, de toute nécessité, antérieurs au III^e siècle. Quelle que soit leur date, ils ont le mérite d'apporter à la tradition un fait nouveau : la jeune fille devrait sa victoire moins à la rapidité de sa course qu'à la séduction exercée par sa beauté.

À gauche d'Hippomène, sur un rocher, la PALAESTRA; elle a le torse nu et les jambes recouvertes d'une draperie; elle

1. Ed. MERKEL et KEIL (Lips. 1834), p. 347, 12.

porte sur la tête une couronne de laurier ; sa main droite tient une palme ; son autre main est posée sur le rocher. (Cf. ROSCHER, *Lexikon*, II, col. 1264 ; cité par FR.).

L'exergue, où se lisait le nom de l'artiste, n'a conservé que le mot CERA, mais un troisième exemplaire du même vase (D. 94) a conservé FELICIS CERA : il est de toute vraisemblance que ce *Felix* était l'auteur des deux premiers exemplaires qui ont permis à M. Fröhner son exacte restitution.

M. Déchelette rapproche de ce médaillon une coupe de verre trouvée à Reims en 1896 (cf. *Catalogue du Musée de Reims*, 1901, p. 72, pl. II) et paraissant remonter à la même époque, probablement au commencement du IV^e siècle. Hippomène, qu'Atalante menaçait de dépasser, vient de jeter les pommes grâce auxquelles il sera vainqueur.

228. — *Le Génie de Lugdunum*. — FR., p. 59, X, pl. XV, 2 ; — C. XIII, p. 252, n. 8 ; — D. 65 a.

Imberbe et nu, de face, la tête à gauche, un Génie ceint d'une couronne murale ornée de tours et de portes, est à droite du médaillon. Il porte une chlamyde sur l'épaule gauche ; sur l'épaule droite, un double baudrier ; à ce dernier un glaive est suspendu. De la main droite il tient un sceptre ; de la main gauche une corne d'abondance. Aux pieds du Génie, sur un petit rocher, un oiseau montre un bec pointu. A gauche du médaillon, un homme présente au Génie une gerbe d'épis dans un vase ; il est imberbe et chauve et porte la toge, des bottines et des braies ; sa main gauche tient un rouleau de parchemin à demi déplié. Deux épis à l'exergue ; en haut, FELICITER.

C'est le Génie de Lugdunum. De ce médaillon, le musée de Lyon (ALLMER ET DISSARD, *Inscriptions du musée de Lyon*, IV, p. 451-452, n^o 500, 12) possède un autre exemplaire, très mutilé, de provenance inconnue. La distance relativement restreinte de Lyon à Orange et la situation d'Orange sur la grande voie de Lyon justifient assez la découverte à Orange d'un médaillon évidemment fabriqué à Lyon.

229. — *Procession du culte d'Isis*. — Ancienne collection Gréau ; collection Pierpont-Morgan.

FR., *Gazette archéologique*, 1890, p. 54, et *Catalogue de la collection Gréau*, p. 279, n. 135 ; — D. 94.

Sur le même vase que les deux médaillons du n° 227. — On voit, debout sur un char à deux roues, le grand-prêtre d'Isis vêtu d'une tunique et d'un manteau qui semble gonflé par le vent. Il est coiffé d'un chapeau pointu à larges bords, devant lequel se dresse l'*urceus* égyptien ; sur sa nuque une houppe se balance. De la main gauche il tient une patère couverte (?). Le char est traîné par deux initiés au visage rasé, vêtus d'une courte tunique ; l'un d'eux, en marchant, se retourne vers le grand-prêtre ; un troisième suit le char et paraît tenir une lance. En avant du groupe, quatre personnages, dont l'un joue du tambourin ; un autre, couvert d'un masque. Au second plan, des insignes montés sur des crosses : un serpent, un épervier, un ibis.

Dans le personnage masqué, à tête de chacal, M. Fröhner a reconnu Anubis ; il a en outre supposé que la fête ici représentée est celle qu'on célébrait en octobre en souvenir de la résurrection d'Osiris. « Prêtres et fidèles parcourent les rues pour chanter le dieu mort ; à leurs plaintes funèbres se mêlent les sons stridents du sistre, l'instrument de deuil, comme l'appelle Lucain, et le cortège est présidé par Anubis, qui sert de limier. »

A l'exergue, le nom du modelleur, qui était vraisemblablement l'auteur des médaillons du n° 227 : FELICIS CERA.

III. NOMS DE PEUPLE.

230-232. — Trois fragments de coupe samienne (fabrique de Banassac) ; collection Lombard-Dumas ; lettres séparées par une flèche et bordées au-dessus par un rang de feuilles :

L.-D., p. 62, pl. IX, 1 et 2 ; X, 3 ; — AUBÈS, *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1878, p. 145 ; — C. 5687, 50 ; — D. 99-01.

[t] REVE | RIS FE | LICI | ter,

Cf. les mentions analogues : *Ceruesar[ūs feliciter]*, *Lingonis elicit[er]*, *Sequanis feliciter*, *Remis feliciter*¹.

A. DE BARTHÉLEMY, *Les cases sigillées et épigraphiques de fabrique romaine*, dans la *Gazette archéologique* d'octobre 1877.

233. — Même collection. — Même bibliogr. (sauf L.-D. pl. XI, 1 et 2 ; — D. 103).

[t]REV [eris felici] TER.

IV. JEUX DU THÉÂTRE ET DU CIRQUE. ANIMAUX.

234. — *L'acteur Parthénopée*. — Collections Lombard-Dumas, Léon Morel à Reims, puis British Museum.

J. ROULEZ, *Gazette archéologique*, 1877, p. 72, pl. 12, 3 ; — C. 5687, 24 ; — D. 99.

D'après M. Déchelette. — Médaillon de grande dimension, entouré d'une guirlande de feuillage.

Du côté droit du médaillon, un acteur vêtu d'une tunique sans manches et d'un *peplum* (rôle féminin ?) ; « l'expression souriante de son visage exprime la joie que lui procure sa victoire. » Il vient de remporter les suffrages du public ; un jeune homme, envoyé par le *curator ludorum*, lui apporte une palme et un parchemin. « Le mouvement de la tête de l'acteur, légèrement inclinée en arrière, indique que ses regards se dirigent vers les gradins du théâtre où les spectateurs ont acclamé leur favori. »

NICA PAR[then]OPAEE

Au premier plan, un orgue hydraulique à sept tuyaux¹.

235. — Même sujet. — Musée de Saint-Germain, n. 31673. [Acq. en 1889]. A gauche, homme debout en toge, tenant un bâton dans la main gauche, une palme dans la main droite. A droite, femme drapée tenant un masque dans la main droite levée et une sorte de thyrses dans la main gauche. Entre les deux figures, un instrument carré surmonté de sept tuyaux d'inégale hauteur. On lit autour l'inscription :

NICA PART[he]NOPAEE.

236. — Médaillon en terre cuite, d'un rouge pâle, en forme de couvercle de vase. « Le côté figuré offre un buste barbu, tourné

1. On voit au Musée de Vienne un fragment d'un médaillon semblable avec le reste de la même légende : [Nica Pa]RTHENOP[ae]. C. 5687, 25 — D. 99 a.

à droite, couronné et vêtu ; derrière lui, on lit APOLAVSTE, et devant lui NICA. » (Binon). Inscription fausse? (Espérandieu).

Trouvé en 1876, à Orange, au quartier de Saint-Clément. — Musée Calvet (acquis de M. Morenas, en 1877). — BINON, 482 A ; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 6* ; — *C.* 5687, 21.

237. — *Le gladiateur Malisius*. — Musée de Saint-Germain, n. 31678 [Acq. en 1889] ; — D. 107.

Fragment ; gladiateur combattant ; à l'exergue, une palme ; autour du médaillon, une couronne de feuillage et le nom MALISIVS.

238. — Autre fragment. — *FR.*, p. 66, XX, pl. XVI, 3 ; — *C.* 5687, 29 ; D. 103.

Derrière la figure du gladiateur combattant se dressent en trophée les armes destinées au vainqueur. Cf., sur une mosaïque de Reims, un trophée composé d'une palme, d'une couronne et d'armes de gladiateurs¹.

FE[*liciter?*]

M[*alisio?*]

239. — Fragment. — Musée de Saint-Germain, n. 31681 (acq. 1889).

On distingue quatre personnages, peut-être des gladiateurs.

240. — Fragment. — Ibid., n. 31689 (id.).

Partie antérieure d'un cheval harnaché. On distingue le bouclier du guerrier qui le monte, ainsi que la légende FELICITER.

241. — Fragment relatif à une scène de *tauromachie*. — BEURLIER, *Bulletin des Antiquaires*, 1892, p. 64.

« Fragment de poterie rouge sigillée trouvé en juin 1891 à Orange... C'est le premier monument relatif aux combats de taureaux qui ait été trouvé en Gaule... »

Exécution très fruste. Le taureau est tourné à gauche, il menace de la tête et sa jambe gauche de devant est repliée. C'est le type classique du taureau cornupète, fréquemment reproduit,

1. G. LAFAYE, *Dictionnaire des Antiquités...*, art. *Gladiator*, fig. 3597.

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange*.

notamment sur des monnaies massaliottes et sur des monnaies d'Auguste.

Il convient de rapprocher de ce monument un autre tesson sigillé publié par Edm. Le Blant et A. Nicaise (*Bulletin archéologique*, 1896, p. 46, trouvé à Reims ; l'animal vient de lancer en l'air un personnage garrotté), et d'un médaillon trouvé à Nouâtre (Indre-et-Loire), publié par M. Déchelette (*op. laud.*, t. II, p. 136, n. 896).

242. — *Bigé*. — Collection Émilien Dumas, puis Léon Morel ; enfin British Museum.

J. ROULEZ, *Gazette archéologique*, 1877, p. 71, pl. 12, 2 ; — C. 5687, 32 ; — D. 128.

Fragment de vase rouge. Deux chevaux attelés de front. Le nom du cocher a disparu ; il ne reste que l'acclamation FELICITER.

243. — Fragment. — Musée de Saint-Germain, n. 31684 (acq. 1889).

On y voit la partie antérieure de quatre chevaux au galop.

244. — Fragment. — Ibid., n. 31694 (id.).

Partie antérieure de quatre chevaux galopant de front.

245-246. — Deux fragments de quadrigé (Ibid., n. 31687 et 31702, id.).

247. — *Scène de chasse*. — Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 58, pl. XII, 2 ; — D., t. I, p. 304, n. 20.

Sur un fragment de coupe en terre rouge, à vernis brillant, cerf bondissant ou tombant à gauche ; au-dessous, un chien (ou une biche) courant à droite ; dans le panneau suivant, un cep de vigne, le tout surmonté d'une frise d'oves. Dans un long cartouche, gravé en creux, marque illisible comprenant environ 8 lettres.

248. — *Chien portant un collier, courant à droite ; sur un fragment de coupe*¹, à vernis brillant. — Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 58, pl. IX, 3 ; — D., II, p. 138, n. 910.

1. « A la suite, et sur un morceau qui s'adapte à celui-ci, un enfant nu, debout, les membres écartés, coiffé de deux oreilles d'âne, entre deux

Sur la race de ce chien, cf. DR. BIRKNER, *Die Hunde der Römer in Deutschland*, dans le *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie*, 1902, p. 156 (cité par D.).

Au-dessus se lit en grosses lettres en relief l'inscription : GERMANI F[abrica]. — C. 5686, 307 a 1.

249. — *Cerf* courant à droite ; dans un médaillon cerné de trois cercles. — L.-D., p. 59, pl. X, 2 et 2 a. Au-dessous, l'inscription rétrograde et renversée, en relief : OF MOM(monis), et sur le fond intérieur le graffite mal venu N...MA.

C. 5686, 600 c ; — D., t. I, p. 288 ; t. II, p. 131, n. 861.

250. — *Dauphin*. Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 58, pl. XI, 3 ; — C. 5686, 598 b ; — D., t. II, p. 150, n. 1049.

Autour du dauphin, un cercle cordé, à l'intérieur duquel un cartouche en relief portant gravés en creux les mots OF MO[mmonis].

251. — *Poule aux trois poussins*. — FR., p. 66, XXIII, pl. XV, 4 ; — C. 5687, 46 ; — D. 137.

La poule tient dans son bec un objet qui ressemble à un épi ; elle porte sur son dos l'un de ses poussins. Au-dessus du médaillon, qu'encadre une couronne de feuillage, une guirlande et l'inscription MIHI ET ME[is] FELICITER.

De cette composition allégorique, M. Déchelette rapproche un moule en terre cuite découvert dans un des cimetières romains de Carthage ; on y voit un coq entouré de trois animaux plus petits, une poule et deux quadrupèdes (cf. P. DELATTRE, *Revue archéologique*, 1898, II, p. 223).

252. — *Fragment*. — Musée de Saint-Germain, n. 31699 (acq. 1889).

On y voit un oiseau.

V. FRAGMENTS DIVERS.

253. — *Vase d'Aco*. — Musée de Saint-Germain, n. 11860 (acq. en 1869). — C. 5686, 6 ; — D., t. I, p. 34.

chiens affrontés courant contre lui à la hauteur de sa tête ; un troisième chien courant à droite, à la hauteur de son genou. » L.-D., p. 58.

Fragment de pourtour d'un vase en terre fine. On y lit en lettres proéminentes ...VS.ACO.

A rapprocher de cinq vases du potier Aco trouvés au mont Beuvray; pâte blanche de Saint-Remy-en-Rollat.

254. — Fragment de vase orné. — Musée de Saint-Germain, n. 11678 (acq. en 1869). — A. de BARTHÉLEMY, *Gazette archéologique*, 1877, p. 175; *Revue celtique*, 1876-78, p. 315; — C. 5687, 42; — D., t. I, p. 127, n. 98.

De l'inscription qu'il portait reste une grande R.

A rapprocher des vases de Banassac, en pâte rouge.

255. — Beau fragment épigraphique. — Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 63, pl. XII, 1; — C. 5687, 51; — D., t. I, p. 128.

Restent les lettres S.D.F. Entre S et D, faisceau de trois feuilles à long pédoncule; un caducée entre D et F.

256. — Fragment d'un petit médaillon. — Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 63, pl. IX, 4.

Reste d'une urne funéraire (?). Au centre une inscription dont il reste, à la fin, les lettres TA. Une couronne circulaire encadrait le tout.

257. — Petit fragment. — Musée de Saint-Germain, n. 31697 (acq. 1889). — D. 141.

On voit une main tenant un vase ovoïde sans anses. Au-dessus, une guirlande. Restes d'une légende ..PRO..

258. — Fragment. — Ibid., n. 31677 (id.).

Un enfant nu courant vers une femme drapée assise. Légende peu distincte : ILIA.

259. — Fragment. — Ibid., n. 31688 (id.).

On distingue une jambe et deux bras. Dans un coin, près d'une des mains, la lettre X.

260. — Fragment. — Ibid., n. 31691 (id.).

On reconnaît une palme et trois jambes avec cnémides.

261. — Fragment. — Ibid., n. 31693 (id.).
On voit un bras et une palme.
262. — Fragment sans couverte. — Ibid., n. 31695 (id.).
Deux hommes debout, nus ; l'un paraît avoir les mains liées derrière le dos.
263. — Fragment. — Ibid., n. 31700 (id.).
Partie supérieure d'un personnage drapé avec *cucullus*,
264. — Fragment de vase. Ibid., n. 31703 (id.).
On distingue une tête barbue.
265. — Fragment. — Ibid., n. 31704 (id.).
Belle couverte rouge. On voit le torse d'un homme nu.
266. — Fragment. — Ibid., n. 31705 (id.).
Torse de personnage drapé.
267. — Fragment. — Ibid., n. 31706 (id.).
Deux personnages drapés, assis, vus de face. D'un beau style.
268. — Fragment. — Ibid., n. 31709 (id.).
On distingue un bras.
269. — Fragment. — Ibid., n. 31713 (id.).
Couverte noire brillante. Enfant (?) nu, endormi ou accroupi.
270. — Fragment. Ibid., n. 31710 (id.).
Ornements floraux.
- 271-275. — Cinq fragments indistincts ou insignifiants. — Ibid., n. 31696, 31698, 31701, 31711, 31712 (id.).
- 275 bis. — Fragment de vase rouge vernissé, sans figure. — Ibid., n. 31707 (id.).
276. — Patère à couverte brillante. Collection Lombard-Dumas. L.-D., pl. VII, 179.

Rosace à dix feuilles, en relief, entourées chacune d'une feuille en creux.

277. — Fragment de coupelle à vernis polychrome. Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 64, pl. XIII, 4. — C. 5686, 840.

En pâte identique à celle des poteries samiennes, recouverte d'un vernis brillant, jaune clair; bariolé de marbrures rouges, nombreuses à l'intérieur du vase, plus rares à l'extérieur et sur le pied. Au fond intérieur de ce fragment, la marque de fabrique signalée dans presque toutes les contrées de l'Europe romaine, SILVANI.

278. — Fragment de coupe en terre rouge, à vernis brillant. Collection Lombard-Dumas. — L.-D., p. 58-59, pl. XII, 4; — C. 5586, 48; — D., t. I, p. 302.

Le pied, mesurant 0^m09 de diamètre, supporte un fond très évasé. Autour du pied, espace lisse de 3 centimètres de largeur dans lequel est placé un sigle très curieux, en lettres cursives, gravées à la pointe sèche sur le moule et formant sur cette coupe une légende rétrograde qu'on lit VI[c]TOR. Au-dessus, un rinceau de feuillage et quelques restes d'ornements.

b) Urnes funéraires.

279. — Grande urne funéraire¹, en terre rouge, ovoïde un peu surbaissé; haut. 0^m238; larg. à l'ouverture 0^m170. Couvercle en terre noire, diam. 0^m173. — (Saint-Germain, n. 9076 (acquis en 1868)).

280. — Urne en terre noire surbaissée, forme élégante, demi-ovale coupé court, large ouverture, haut. 0^m144, diam. de l'ouv. 0^m140; contenant à l'intérieur des ossements brûlés et un lacrimatoire en verre encore empâté dans de la terre qui le fixe à l'urne. — Ibid., n. 9073 (id.).

281. — Urne en terre noire, très ventrue, ovale à sommet

1. Plusieurs des urnes décrites dans les nos 9072 à 9076 contiennent des ossements brûlés.

tronqué ; 0^m181 ; diam. sur 0^m165. Couvercle en terre noire, diam. 0^m175. Il manque un morceau. — Ibid., n. 9074 (id.).

282. Urne en terre noirâtre, ovale tronqué et assez haut ; haut. 0^m175, diam. ouv. 0^m150. Couvercle en terre grisâtre, diam. 0^m160. — Ibid., n. 9075 (id.).

283. — Urne en terre noire, de forme analogue à celle mentionné au n. 9073, haut. 0^m148, diam. ouv. 0^m144. — Ibid., n. 9076 (id.).

284. — Grande urne à deux anses. Haut. 0^m498 ; diam. 0^m132. — Ibid., n. 9321 (id.).

285-287. — Trois petites urnes de médiocre conservation. — Ibid., n. 9323 (id.).

288. — Petite urne noirâtre, contenant deux monnaies de bronze en assez mauvais état, et les os d'un carnassier. — Ibid., n. 9324 (id.).

289-292. — Quatre petites urnes noirâtres, simulacres ou jouets. — Ibid., n. 9325 (id.).

293. — Urne cinéraire en terre, avec son couvercle, encore pleine de terre. — Ibid., n. 9511 (id.).

294. — Urne funéraire en terre rougeâtre, avec un cordon en haut et en bas, recouverte d'un couvercle en terre noirâtre. — Ibid., n. 9521 (id.).

295. — Petite urne funéraire en terre noire ; ossements brûlés à l'intérieur. — Ibid., n. 9533 (id.).

296. — Urne cinéraire très basse, très évasée, à large ouverture, espèce de calotte hémisphérique, en terre légèrement brune. — Ibid., n. 9538 (id.).

297. — Fragment d'une urne en terre, trouvé sur la Montagne

On y voit l'inscription mutilée III... et en seconde ligne : N. FOI·PANSÆ, dont les lettres mesurent 0^m022 de haut.

Musée Calvet (don Charrel, 1861). — BINON, 592c; — C. 5686, 663; — ESPÉRANDIEU, *M. C.* 423.

298. — Lacrimatoire en terre jaune, le goulot peint en rouge, cassé à l'ouverture. — Saint-Germain, n. 9326 (acquis en 1868).

c) Amphores.

1. Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).

299. — C(ALP)(VR)N. Anse d'amphore. — L.-D., p. 78, pl. XVI, 4; — C. 5683, 60.

Calpurnius.

300. — P·CA·PR. Id. — L.-D., p. 81, pl. XIX, 28; — C. 5683, 60.

P. Calpurnius.

301. — C·I·AL·B. Id. — L.-D., p. 78, pl. XVI, 6; — C. 5683, 127.

302. — CIALB· Id. — L.-D., p. 78, pl. XVI, 7; — C. 5683, 127.

Cette marque diffère de la précédente par l'absence de points et la dimension bien plus petite des lettres.

303. — CLA· Fragment de vase en terre rougeâtre, épais de 0^m01. — L.-D., p. 78, pl. XVI, 8; — C. 5683, 156.

304. — CLO ou CLO· Id., en argile jaunâtre; L en forme de T. L.-D., p. 79, pl. XVI, 9; — C. 5683, 158. On lit de même CLO (*di*) renversé sur des lampes de provenances diverses dans BONS, p. 9, n. 95-96 et p. 31, n. 366.

305. — GL PVDE. Anse d'amphore. — L.-D., p. 19, pl. XVI, 10; C. 5683, 67. *Gl...Pude[ns?]*

306. — III EN... Anse d'amphore ; sigle incomplet. — L.-D., p. 79, pl. XVIII, 23. Voy. le suiv.

307. — IENNIORIVLIOR. Id. — L.-D., p. 80, pl. XVII, 16 ; — C. 5683, 89.

Cette empreinte et la précédente sont à rapprocher, comme l'a vu Dressel, des marques trouvées au Monte Testaccio¹, à Rome, portant III ENNIOR IVLIOR. Voy. BOHN, p. 46, n. 200.

308. — EN·LS·L. Id. — L.-D., pl. XVII, 13 ; — C. 5683, 89, 1.

309. — HOSTESIS. Rebord d'un vase en terre d'un rouge briqué. — L.-D., p. 79, pl. XVII, 14 ; — C. 5686, 406.

310. — (HR)Y(TI)I. Anse d'amphore. — L.-D., p. 79 et pl. XVII, 15. Le signe qui suit Y pourrait être un X ou une croix.

311. — ISAE·QVARIS. — Voy. 314.

312. — L·A·L. — Id., pl. XVII, 18 ; — Cf. COMARMOND, n. 683, cité par L.-D. ; — C. 5683, 5.

313. — L·(AT)RVS, ou L·(TA)RVS ? — Id. Le point parasite devant l'R est peut-être un petit V mal venu, ce qui donnerait *L. Taurus*. — Pl. XVII, 19 ; — LEBLANC, *Musée de Vienne*, pl. VII, 146 ; — C. 5683, 35 : L·AT·RVS.

314. — LSAF QARIS. Anse d'amphore. — L.-D., p. 80, pl. XVII, 17 ; — M. Hirschfeld, C. 5683, 268, propose de lire *L. Saf[inius] Quartus*.

315. — L SP · BO. Id. — L.-D., pl. XVIII, 21 ; — Cf. C. 5683, 261, où se trouve un exemplaire, de Vienne, plus complet : L SP BOEQ.

1. *Annali dell' Istit. di corr. arch.*, 1878, p. 138.

317. — MIM. Id. — L.-D., p. 81, pl. XVIII, 24 ; — SCH. 353 —
— AURÈS, p. 22, pl. VI, 64 ; — LEBLANC, pl. VII, 149 et 15 —
— C. 5683, 136.

318. — M.IDI. ? Sigle mal venu. — Pl. XVIII, 25.

319. — MMRCI. Anse d'amphore. — Pl. XVIII, 26 ;
LEBLANC, pl. IV, 75 ; — C. 5683, 180.

320. — S.M. Id. — Pl. XVIII, 27 ; — C. 5683, 255.
CIRCI

321. — PMHPOR. Anse d'amphore. — Pl. XIX, 30 ;
SCH. 4386, P · M · H · POR ; — C. 5683, 170. On rapproche ~~une~~
marque de Vienne : PM · HER · PO.

322. — PQΞ. Id. — L.-D., p. 82, pl. XIX, 33 ; — C. 56 —
233 : P. Q.

323. — P · V · F. Id. — Pl. XX, 36. — Cf. BOHN, p. 56.

324. — QI(AL). Id. — Pl. XX, 39.

325. — Q · M · R. Id. « Sur la montagne qui domine la vill —
— Pl. XX, 40 ; — C. 5683, 173.

326. — ROMNI. Id. — Pl. XX, 41 ; — C. 5683, 248.
BOHN, p. 57. *Romani*.

327. — S.R.SEN. Id. — Pl. XX, 43 ; — C. 5683, 246.

328. — SE(VE)R. SECF « Circulaire, autour d'une rosette
sept feuilles, sur une anse de vase, en terre jaune tendre.
Pl. XX, 44 ; — C. 5683, 279.
Seuer[us] Sec[undus] f[ecit].

329. — SAXOFERRE. — Pl. XXI, 46. Anse d'amphore. Très mauvaise écriture, mais lecture facilitée par la fig. 45 de la même planche ; — C. 5683, 272.

Saxoferreo semble indiquer la ville d'Espagne où l'amphore a été fabriquée. Cf. BOHN, p. 38, n. 46.

330. — SCOROBRES. Id. Le premier O est orné d'un apex comme un Q. — Pl. XXI, 47 ; — SCH. 4991 ; — C. 5683, 273. Voy. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Rev. Arch.*, 1876, I, p. 44.

331. — SI(SE)N. Id. ; cf. autre exemplaire provenant d'Arles. — Pl. XXI, 48 ; — AURÈS, p. 10, pl. III, 27 ; — C. 5683, 284. *Sisen[nius]*.

332. — S.N.A. — S ? A ou R ? Id. — Pl. XXI, 49 ; — C. 5683, 193.

333. — [V]IRGIN. Id. — Pl. XXI, 51 ; — SCH. 5780, VIRG ; C. 5603, 313. Cf. BOHN, p. 38, n. 56.

Virgin[ensia].

2. Musée de Saint-Germain.

334. — L·AE·P· Anse d'amphore (n. 11653. Acquis. du 19 oct. 1869). — C. 5683, 18.

La dernière lettre ressemble à I^r.

335. — M· R· I· Id. (n. 11676. Acq. sept. 1869). — C. 5683, 242.

336. — SFATA... Id. (n. 11675. Id.). — C. 5683, 105.

S. Fata[lis].

337. — SIS... Id. (n. 11674. Id.).

Peut-être *Sis[ennius]*, comme ci-dessus n° 331.

338-340. — Trois amphores simulacres en terre jaunâtre, goulot élargi d'une manière disproportionnée, striées en spirale à la partie supérieure.

Haut. 0^m148, 0^m166, 0^m132 ; diam. ouv. 0^m050, 0^m051, 0^m049 (n. 9038 ; acquis. 1868).

3. Musée d'Avignon.

341. — Amphore à grosse panse et à col rétréci, avec deux anses arrondies et le bas terminé en pointe ; trouvée en 1853.

Musée Calvet (1854). BINON, 491 A.

342. — Amphore en terre grisâtre, trouvée en 1853.

Hauteur 0^m60 ; diam. 0^m41. Ibid. (1884). BINON, 491 A.

d) Lampes.

1. Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).

343. — ATIMET. Terre rougeâtre ; inscription en relief (voie romaine). — L.-D., p. 87, pl. XXIII, 1 ; — SCH. 581 ; — C. 5682, 9. *Atimeti*, nom du potier *Atimetus*. Cf. BONN, p. 5, n. 53.

344. — CASSI. Argile rouge ; lettres d'un beau relief (remparts romains). — Cf. la même marque, surmontée d'un X, « sur une lampe vue chez un marchand d'Avignon et recueillie à Arles. » — L.-D., pl. XXIII, 2 ; — SCH. 1125 ; — C. 5682, 20. — Cf. BONN, p. 9, n. 85.

345. — COMVNIS. Terre jaune ; en relief, sans ornements (voie romaine). — L.-D., p. 88, pl. XXIII, 6 ; — SCH. 1561. — Cf. BONN, p. 10, n. 100.

346. — DIOCI. Fragment d'argile rouge ; en relief. — DIOGENES? L.-D., p. 88, pl. XXIII, 7 ; — DIOGEN SCH. 1918 ; cf. DIOGENES-F id. 1919 ; — C. 5682, 36.

Diogenis. Cf. BONN, p. 12, n. 116.

347. — FAOR. Fragment de terre rouge dure, en relief. —

Pl. XXIV, 8. — SCH. 2164 ; cf. id. 1007 FIG FAOR || IAN-CALVENTIA MAXIMA (cité par L.-D.) ; — C. 5682, 43.

Cf. BOHN, p. 13, n. 129.

348. — FESTI. Fragment de terre rouge dure ; belles lettres à relief vigoureux. — L.-D., p. 89, pl. XXIV, 9. — SCH. 2220. — LEBLANC, *Musée de Vienne*, pl. VII, 141 ; — C. 5682, 44. — Cf. BOHN, p. 14, n. 133.

349. — FORTIS. « Lampe en terre rose avec engobe rouge. Sur l'écusson, deux têtes en relief » ; fort relief (voie romaine). — L.-D., pl. XXIV, 10 ; — SCH. 2275 ; — AURÈS, p. 69, pl. XVI, 187 ; — LEBLANC, pl. VII, 142 ; — C. 5682, 50. — Cf. BOHN, p. 15, n. 136.

— Même inscription en lettres plus petites. « Lampe en terre jaune tendre, avec engobe rouge. » Relief vigoureux (ibid.) ; sans ornements. — L.-D., pl. XXIV, 11.

350. — LITOG(NE). Fragment d'argile dure ; fort relief. — L.-D., p. 91, pl. XXIV, 14 ; — SCH. 2293 ; — C. 5682, 67. — Cf. BOHN, p. 19, n. 181.

Litogenes.

351. — MA... Fragment de terre rouge ; commencement d'une inscription en relief. — L.-D., pl. XXV, 15 ; — C. 5682, 72. Peut-être *Ma[rcelli]*. Cf. C. 5682, 75 et BOHN, p. 20, n. 201.

352. — QVINTI. En relief, terre rouge tendre ; au-dessous et à gauche de l'inscription une feuille de lierre. — L.-D., p. 93, pl. XXVI, 22 ; — SCH. 4569 ; — C. 5682, 101.

353. — STROBILI. Fragment de terre rouge, « avec deux oreillons percés » ; lettres d'un beau relief. — L.-D., p. 92, pl. XXV, 20 ; — SCH. 5304 ; — LEBLANC, pl. VIII, 165 ; — C. 5682, 110. — Cf. BOHN, p. 27, n. 307.

354. — Même estampille, mais provenant d'un moule différent « terre rouge, vif lustré, sans ornements. Environs d'Orange. » — L.-D., pl. XXV, 21.

355. — VIBIANI. En relief ; argile rougeâtre. Sig venu ; le B, cassé, a l'aspect d'un C. — VICIANI ou V L.-D., p. 93, pl. XXVI, 23 ; — VIBIANI SCH. 5708 et NVS 5709 ; — C. 5682, 120. Cf. BOHN, p. 30, n. 332.

356. — Lampe chrétienne provenant des environs d'« en terre rouge, massive, à test très épais. » Au forpalme incuse ; « à la partie supérieure, une anse ple milieu, un chien ? courant à droite, emblème de la rap la vie ? » — D'après L.-D., p. 93 et pl. XXV, 24.

2. Musée de Saint-Germain.

357. — Lampe en terre cuite. Sur la face extérieur représentant la tête de Jupiter avec l'aigle armé de la Largeur 0^m08 ; long. 0^m11 ; haut. 0^m0265 n. 8336, acq.

358. — Lampe en terre cuite : sur la face inférieure cription STROBILI. Larg. 0^m076 ; long. 0^m112 ; haut n. 8337, id.

Voy. plus haut, n. 353 et 354.

359. — Lampe en terre cuite. Sur la face inférieure l' tion PHOTASPI. Larg. 0^m068 ; long. 0^m104 ; haut. 0^m0838, id.

359 bis. — Un second exemplaire, n. 12534.

(N. 12582, n.)

360. — Lampe en terre cuite. Sur la face int cription ANTONIS. Larg. 0^m077 ; long. 0^m104 ; hau

(N. 12583, n.)

361. — Lampe en terre cuite. Sur la face inférieure l' cription ANTONIS. Larg. 0^m077 ; long. 0^m104 ; hau

(N. 12584, n.)

362. — Lampe qui était peinte en rouge, avec un amour très fruste (n. 9335, id.).

363. — Fragment d'un dessus de lampe avec un sanglier. Le revers montre qu'on obtenait le sujet en pressant la terre dans un moule (n. 9336, id.).

364. — Lampe en terre formée d'une feuille de vigne ou de lierre, le jour en forme de cœur. Tige terminée par une tête de cheval (n. 9502, id.).

365. — Lampe sans anse. Sujet représenté : un mouton (n. 9503, id.).

366. — Lampe sans anse. On y voit un coq tenant une palme avec l'inscription LHOSCRI surmontant une flèche (n. 9504, id.). Cf. plus loin n° 373 et 380.

C. 5682, 57, où l'on voit vingt-trois exemples de cette marque, généralement accompagnée au-dessous d'une lettre de l'alphabet ou d'un signe. Huit autres lampes semblables sont citées par BOHN, p. 17, n. 155.

M. Hirschfeld y reconnaît la marque de fabrique de *L. Hos(idius) Cri(spus)* établie probablement à Vaison.

367. — Lampe sans anse. Un côté de la lumière a été cassé. Scène de pugilat, un des combattants est terrassé (n. 9505, id.).

368. — Lampe sans anse, toute raccommodée. Deux gladiateurs debout (n. 9506, id.).

369. — Lampe dont l'anse est à moitié cassée, sans sujet. Il y a comme deux ailes d'insectes près de la lumière (n. 9507, id.).

370. — Fragment d'une très grande lampe en terre. Anse en forme de croissant portant sept étoiles à huit rayons. Buste de Jupiter (n. 9508, id.).

371. — Fond de lampe, avec l'inscription FORTIS (n. 11037, acq. en 1869). — C. 5682, 50.

372. — Lampe en terre, avec la tête de Phœbus reposant sur deux dauphins croisés. Au-dessous une F en creux (n. 11655, id.).

373. — Lampe en terre, en partie dévernée. Deux palmes dessus ; au-dessous, nom en creux : LHOSCRI. Bec un peu
Z
écorné (n. 11656, id.).

374. — Lampe en terre rouge, cassée au trou à air. Inscription MARCEL ; dessous en creux (n. 11657, id.). — Voy. deux exemplaires dans C. 5682, 75.
LI

375. — Petite lampe en terre, sans sujet. Au-dessous un V en creux (n. 11658, id.).

376. — Lampe moyenne, enfumée ; deux poissons ; au-dessous une S en creux (n. 11660, id.).

377. — Petite lampe en terre, sur les bords d'une tasse (?) (n. 11661, id.).

378. — Petite lampe en terre, avec appendice lunulé ; elle était fixée sur le bord d'un vase (n. 11662, id.).

379. — Petite lampe en terre rouge foncé, très grossière, sans ornements (n. 11663, id.).

380. — Petite lampe en terre, sans sujet ; au-dessous, en creux, LHOSCRI (n. 11664, id.).
X

381. — Lampe en terre ; animal courant et arbre ; bec refait en ciment ; au-dessous un P en creux (n. 11665, id.).

382. — Lampe en terre, portion refaite en dessous, au-dessus une sauterelle (n. 11666, id.).

383. — Lampe en terre, une feuille dessus, dessous en relief PRIM (n. 11667, id.).

384-385. — Deux dessous de lampe en terre : sur l'un Pégase, sur l'autre un lion (n. 11670, id.).

386. — Dessus de lampe en terre avec un gladiateur poignard à la main (n. 11671, id.).

387-388. — Deux dessous de lampes en terre, FORTIS en relief; (n. 11672, id.).

389. — Dessous de lampe en terre, CO(MM)VNIS en relief (n. 11673, id.).

390. — Fragment de lampe : cheval trainant un char (n. 31714; acquis en 1889).

3. *Collection Raspail, à Gigondas.*

391. — VOL surmonté d'une croix, se lit sur une lampe. — C. 5682, 122.

4. *Musée de Marseille.*

392. — IVLIA sur une lampe. La première lettre est douteuse. — C. 5682, 99. Mommsen signale un rapprochement avec une marque très répandue en Sardaigne : PVLLAENI. — Cf. C.I.L. X. 8053, 168.

5. *Musée d'Avignon.*

393. — Lampe de terre rougeâtre, percée au milieu. — Musée Calvet (1842). — BINON, 231.

394. — Moule d'une lampe antique (le dessus seulement). — Ibid. — Id. 366.

395. — « Petite lampe en terre, tirant sur le rouge, avec une anse percée et un ornement incertain ; » terroir d'Orange. — Ibid. (achetée à Anziano, marchand d'antiquités, 1869). — Id. 368 A.

396. — Lampe de terre rougeâtre. « Cheval courant à gauche, monté par un cavalier tournant à droite et tenant un bouclier » ; Sérignan. — Ibid. — Id 98 A.

Long. 0^m 118 ; larg. 0^m 085.

e) *Poteries.*

1. *Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).*

Poteries romaines du Haut-Empire : *marques de fabrique sur poteries rouges lustrées, sans relief.*

397. — ALBANI. Fragment de coupe trouvé dans l'enceinte des remparts romains, où est le cimetière actuel. — L.-D., p. 25, pl. I, 1 ; — SCH. 175 ; — C. 5686, 27.

398. — OF ALBANI. Id.. — Ibid., p. 25, pl. I, 3 ; — SCH. 179. *Officina] Albani.*

399. — C(NA). ALB. Id., « le long de la voie romaine, au quartier du Peyron. » — P. 25, pl. I, 2. — C. 5686, 907. *C. Val(er)i Alb(ani).*

ANNI.

400. — CRISP. Patère ; voie romaine ; « vue chez un marchand d'antiquités à Orange. » L.-D., p. 26. — SCH. 1755 et 336. — Sur *Anni Crispi*, cf. BOHN, p. 96.

401. — OF APRI. Fragment de coupe ; « tombeaux de la voie romaine, au quartier du Peyron. » L.-D., p. 26, pl. I, 4 et 5 ; — SCH. 491 ; — AURÈS, *Marques de fabrique du Musée de Nîmes*, 1876, pl. III, n. 39 ; — C. 5686, 59. Cf. BOHN, p. 137. *Officina Apri.*

402. — OF APRI C. Patère, « quartier de Bénicroix ». — P. 26, pl. I, 6.

403. — OF ARDA. Fond d'une coupe ; « vue chez un marchand », L.-D., p. 26. — SCH. 465 (OF. ARDA) ; — C. 5686, 72.

404. — FI.ARD(AN). Fragment de patère. — P. 26, pl. I, 7. *Of[ficina] Arda[ci]*.

405. — ART... — Id. — Pl. I, 8. ; — C. 5686, 79. — Cf. BOHN, p. 141.

Peut-être *Arti [manu]*.

406. — AT(EI). Fragment de coupelle (tombeaux de la voie romaine). — Pl. I, 9 ; — C. 5686, 81. — Cf. BOHN, p. 97-100. *[Officina] Atei* ou *Cn. Atei*.

407. — A(TE)I. — Id. (enceinte des remparts). — Pl. I, 10 ; — SCH. 535.

408-409. — ATEI. Fragments d'une patère et d'une coupelle (enceinte romaine). — Pl. I, 11 et 13 (cf. 12, fragment trouvé à Nîmes, même estampille) ; — SCH. 532.

410. — OATEI. Fragment de coupelle. — P. 27, pl. I, 14.

411. — CN·(AT)EI. Fragment de coupe (voie romaine). — Pl. I, 16 ; — SCH. 536.

412. — CN·(AT)EI. Fragment de patère (remparts). — Pl. I,
O

17.

Sur les vases sortis de la fabrique de *Cn. Ateius*, voy. D., t I, p. 25 et suiv. Cf. plus loin, n. 677-678.

413. — AVE VAL. Fragment de coupe (remparts). — P. 27 et 28, pl. I, 18 ; — C. 5686, 109.

Aue, uale ou *Valeri*.

414. — AVCT. Fond d'une coupelle (remparts). — P. 28, VMB
pl. I, 19 ; — C. 5686, 107.
Auctus Umbrisci? L.-D.

415. — (AV)I « Patère en terre rouge, à vernis terne, ornée d'une ligne circulaire de guillochis au bord supérieur » ; trouvée sur la voie romaine. — Pl. VII, 181 (OFIC· AVI· SCH. 667) : — C. 5686, 113.

416. — BASSI. — Fragment de coupe ; vernis brillant (remparts). — P. 29, pl. I, 20 ; — SCH. 742 ; — AURÈS, *Musée de Nîmes*, p. 4, pl. I, 7 ; — C. 5686, 121. — Cf. BOHN, p. 155.
[Officina] Bassi [Coeli].

417. — Même lecture, au lieu de OF DASSI. — L.-D., p. 33, pl. III, 57.

418. — BIO. Fond d'une coupe (remparts). — P. 29, pl. I, 21 (BIO· FECIT, SCH. 814) ; — C. 5686, 127. — Cf. BOHN, p. 158.
Bio [fecit].

419. — OF· CALVI. Fragment. — Pl. I, 22 ; — SCH. 1011 ; — AURÈS, p. 38, pl. X, 126 ; — C. 5686, 159. — Cf. BOHN, p. 169.
Of[icina] Calui.

420. — OF· CALV. Fragment de coupe (cimetière). — L.-D., p. 29, pl. II, 26.

421. — OFI· CALVI. Fragment de patère ; C rétrograde. — Pl. II, 24.

422. — CALVS. Fragment de coupe ; écriture rétrograde — Pl. II, 25.
Calus. Cf. BOHN, p. 168.

423. — OFI· C(AN)T. Fragment (quartier du Peyron). — Pl. II, 28 ; — SCH. 1041 (OF· CANT) ; — C. 5686, 159. — Cf. BOHN, p. 170.
Of[icina] Canti.

424. — OF CA(NT)I. « Patère en terre rouge, vernis terne. »
— P. 30, pl. VII, 182.

425. — CARAN. Fragment de coupe (remparts). — Pl. II, 29 : — C. 5686, 180. [*Officina*] *Caran[ti]*. — Cf. BOHN, p. 173.

426. — CARAN. Intérieur d'une coupe (quartier du Peyron).
« La barre transversale du premier A remplacée par un point ;
le deuxième A presque illisible. » — Pl. II, 31.

427. — OF CARAN. Fragment de coupe (enceinte romaine).
— Pl. II, 30 ; — SCH. 1067.

Le second A n'a pas de barre transversale, celle du premier A est amorcée à gauche ; l'N est rétrograde.

428. — Second exemplaire.

429. — OF CARN (pour OF CAR(AN) L.-D.). Intérieur d'une coupelle (voie romaine) ; les A n'ont pas de barre transversale. — Pl. II, 32.

430. — CARA(NT). Très mauvaises lettres (cimetière). — Pl. I, 33 ; — SCH. 1071 (CARANT). — Cf. *inscr.* n. 18.

431. — CARA(NT)I. Coupelle (« enceinte romaine, terre de Naveau ») ; les deux A sans haste transversale. — Pl. II, 34.

432. — OF CAS. — Fond d'une coupelle (cimetière). — Pl. II, 35 ; — C. 5686, 192. Cf. BOHN, p. 177.

Of[icina] *Cas[ti]*.

433. — Même estampille, au fond d'un fragment de coupe (*ibid.*). — *Ibid.*

434. — CAS(TI). Fond d'une coupe (*ibid.*) ; le T et l'I en forme de croix latine. — Pl. II, 36 ; — SCH. 1136 (CASTI) ; — C. 1586, 198.

435. — CA(ST)I. Fragment de coupe (voie romaine). — P. 31, pl. II, 38.

436-438. — OF CAS(TI). Fond de patère; trois exemplaires (quartier du Peyron, et quartier de Bénicroix). Le T et l'I comme au n° 434. — Pl. II, 37.

439. — CA(ST)I. Fragment de patère. — Pl. II, 39.

440-441. — OF CASTI. Intérieur de patère; deux exemplaires semblables (cimetière). — Pl. II, 40; — AURÈS, *Musée de Nîmes*, p. 18, pl. IV, 51.

A sans barre transversale.

442. — CELADI·MAN. Fragment de patère (terre de Naveau). — Pl. II, 41; — SCH. 1219; — JOURNAL, *Musée de Narbonne* (L.-D.); — C. 686, 727. — Cf. BOHN, p. 180. *Celadi man*[u].

443. — CERVE. Fragment de coupe. — Pl. II, 42; — C. 5686, 227.

Cerue[sariis feliciter].

444-445. — C·IVL·CLE. Deux coupes (voie romaine). — Pl. II, 43 et 43 bis.

Cle[mentis] L.-D.

446. — CLO COS[?] « Patère, chez un marchand, à Orange » (voie romaine). — P. 31; — C. 5686, 237.

447. — COCI OF. Coupelle (voie romaine). — P. 32, pl. II, 44; — SCH. 1501; — C. 5686, 246. — Cf. BOHN, p. 191.

Coci of[ficina].

448. — OCIO « Au fond d'une très petite coupe ». — Pl. VII 192. C rétrograde. » Si on lit tout le sigle en rétrogradant, on a celui donné par SCH. 3987, OICO. » (L.-D.)

448 bis. — Même estampille. « Sur un fragment de coupelle. » — Ibid.; C. 5686, 1137. Probablement *of*[ficina] *Co*[ci].

449. — COLLON. Patère (cimetière). — Pl. II, 45; — SCH. 1526; — C. 5686, 225. — Cf. BOHN, p. 192.

450. — Même estampille. Coupe (ibid.). — Ibid.
Collon.

451. — CORIRO. Fragment de patère (voie romaine); écriture rétrograde. — Pl. II, 47. — *Copiro*? Cf. BOHN, p. 194.

452. — COSRV. Coupelle (terre de Naveau). — Pl. II, 46 ; — SCH. 1646. — *Cosrus*. Cf. BOHN, p. 198.

453. — PCOR(NE). Patère (voie romaine). — Pl. VII, suppl., DO(NT) 184 ; — cf. SCH. 1611, PCORNE(LI) et 2012, DONTIONI ; — C. 5686, 261. — Cf. BOHN, p. 215.
P. Corne[li] Dont[i officina] :

454. — OF CRA. Fragment de coupelle (enceinte romaine). — Pl. VII, suppl., 185.
Of[icina] Cra[cuni]. Cf. BOHN, p. 200.

455. — OF CRE. Fragment de coupe (cimetière). — Pl. II, 48 ; — C. 5686, 278. — Cf. BOHN, p. 201.
Of[icina] Cre[sti].

456. — CRES(TI). Patère. — Pl. VII, suppl., 187 ; — SCH. 1727, CRESTI.

457. — OF CREST. Fragment de coupe (cimetière); écriture rétrograde. — Pl. II, 50.

458. — OF CR(EST)I. Id. (voie romaine). — Pl. II, 49 ; — SCH. 1733, OF CRESTI.

459. — OFLCVSANI. Id. (ibid.). — Pl. II, 51 ; — C. 5686, 469. — Cf. BOHN, p. 205.
Of[icina] L. Cusani.

460. — D(AM)ON. Fond d'une patère (cimetière). — P. 33, pl. II, 52 ; — SCH. 1852, DAMON ; — C. 5686, 229. — Cf. BOHN, p. 207.
[Officina] Damoni.

461. — DMON pour D[a]MON. Fragment de coupelle (ibid.). — Pl. III, 53.

462. — D(AM)ONI. Id. (ibid.). — Pl. III, 54.

463. — ..AMONO pour [D]AMON[i] O[f]. Id. (tombeaux de la voie romaine). — Pl. III, 55.

464. — D(AM)ONVS. Id. (ibid.). — Pl. III, 56 ; — SCH. 1854.

464 bis. — Même estampille. Fragment de patère (ibid.). — Ibid.

OF DASSI voy. OF BASSI, n° 417.

465. — DANCV. Fragment de coupe (ibid.) ; D rétrograde. A en forme de V renversé. — *Dancu[s]*? Pl. III, 58.

466. — DOME. Fond d'une patère. — Pl. III, 59. — *Dometos fecit*? Cf. BOHN, p. 213.

467. — DONAX. « Fragment de coupelle conique, avec un (MAE)CI cordon de stries en creux sur la panse. » — Pl. III, 60 ; — C. 5686, 320.

468. — OE(MID). Fragment de patère (cimetière). — P. 34, pl. VII, suppl., 193 ; — SCH. 2069, OEM.
O[fficina] EMID[*ii*]? L.-D.

469. — FELICIS(MA)N. Fond intérieur d'une coupe (cimetière) ; cinq exemplaires. — Pl. III, 61 ; — SCH. 2196 ; — C. 5686, 358. — Cf. BOHN, p. 221.
Felicis manu.

470. — FELICISO. Fragment de patère (quartier de Bénicroix). — Pl. III, 62 ; — SCH. 2198 ; — C. 5686, 358.
Felicis o[fficina].

471. — FELIX·FEC. Fragment de coupe (enceinte romaine). — Pl. III, 63. — Cf. SCH. 2207, FELIX·FE. et 2208, FELIX FECIT.

472. — OFF FIRMO. Fond d'une patère. — Pl. VII, suppl., 189 (OFFFIRMO L.-D., « la 2^e et la 3^e F douteuses. ») ; — C. 5686, 363. — Cf. BOHN, p. 224.

Officina Firmoni ou Firmonis.

473. — OFFIRMON « Au fond d'un beau vase à reliefs, d'un beau rouge lustré ; 0^m 23 de diamètre. Chez un marchand, à Orange » (trouvé dans les tombeaux de la voie romaine). — L.-D., p. 34.

Of(ficina) Firmon[is] ?

474-477. — (OF) FRO(NT)I(NI). Quatre fragments, fonds de coupes (cimetière) ; F dans O. — P. 35, pl. III, 64 ; — AURÈS, *Musée de Nîmes*, p. 8 et pl. II, — 18 ; C. 5686, 369. — Cf. BOHN, p. 228.

Officina Frontini.

478. — FRO(NT)O « Au fond d'une coupe, vernis terne ; vu chez un marchand, à Orange » (voie romaine). — P. 35 ; — SCH. 2332, FRONTO ; -- C. 5686, 970. — Cf. BOHN, p. 229.

Officina Frontonis.

479. — GALLI. « Fragment de coupelle, à vernis rouge très brillant » (cimetière). — Pl. III, 66 ; — C. 5686, 377.

480. — GALLIM. Fragment de coupe (voie romaine). — Pl. III, 67 ; — SCH. 2358. — Cf. BOHN, p. 230.

Galli manu.

481. — I.AFI. Fond de coupelle (ibid.). — Pl. III, 70.

G(AL)LI

482. — GALLIC(AN). — Id. (voie romaine). — Pl. III, 69. — Cf. BOHN, p. 230.

Gallicani manu ou officina.

483. — GALLIC(AN)I. Fragment de coupe (ibid.). — Pl. III, 68.

484. — GAS(TI) ? ou CAS(TI). Fond de coupelle (quartier de Bénicroix). Le T et l'I liés en croix latine. — Pl. III, 71.

485. — C·L·GEM. Fragment de patère (voie romaine).

L.-D., p. 35, pl. III, 72 : GEM[ellus] ; — SCH. 2376, Q.
A·GEME.

486. — OF·GER(MA). Id. (enceinte romaine). — P. 36, pl. III,
fig. 73. — Cf. D. I, p. 274 ; BOHN, p. 234.

Of(ficina) Germa[ni].

487. — GNA. « Au fond d'une tasse, chez un marchand » (tom-
beaux de la voie romaine). — P. 36 ; — C. 5686, 391.

Gna[ti manu].

488. — IIMII ?? Fragment de coupelle (quartier de Bénicroix).
— Pl. III, 74.

Peut-être [G]eme[lli] ou [G]eme[ni officina.]

Cf. BOHN, p. 232.

489-490. — LEPID. Id., deux exemplaires ; vernis d'un beau
rouge brillant (cimetière). — Pl. III, 75.

La lecture semble certaine (IIPID, ou ILPIL, ou LEPID[us]
L.-D.) — C. 5686, 425. — Cf. BOHN, p. 255.

Lepidus.

491. — INVE(NT). Fragment de patère. — CANN L.-D.,
C·ANN pl. VII, suppl., 191 ; — C. 5683, 50.

Inuent(i) C. Ann[ii] ?

492. — OF·IVC(VN)I. Fragment de coupelle (voie romaine).

Of(ficina) Incun[d]i, L.-D. ; OF·IVCVND, SCH. 2748 ; C.
5686, 447. — Cf. BOHN, p. 245.

O·IVL·PRIM. Voy. PRIM., n. 537.

493. — LEGITIM·O. Fragment de coupelle (terre de Naveau).
— P. 37, pl. III, 77 ; — SCH. 2934 ; — AURÈS, *Musée de Nîmes*,
p. 42, pl. XIII, 153 ; — C. 5686, 478. — Cf. BOHN, p. 254.

Legitimi officina.

494. — LEPLI. Fragment de patère (cimetière). — *Leppi[us] ?*
L.-D., pl. III, 78. — *Lepidus ?* Cf. BOHN, p. 255.

495. — L·P·RSI. Fragment de coupelle. — Pl. III, 80 ; — C. 5686, 703 : L·PR·SI.

496. — L·S·SABI. Fragment de tasse. — Pl. IV, 81.

L·SS(TA)BI? — L.-D., p. 37 (cf. pl. VIII, suppl., 202) ; — C. 5686, 773.

497. — OF MACCA. Fragment de coupelle. — P. 38, pl. VII, suppl., 194 ; — SCH. 3120, OF·MACCA ; — C. 5687, 513. — Cf. BOHN, p. 266.

Of(ficina) Macca[ri].

498. — (MA)C·RI·M. Id. (tombeaux de la voie romaine). — Pl. IV, 82 ; — SCH. 3154, MACRI·M(*anu*). Le point entre C et R semble être un point parasite. — C. 5686, 516. — Cf. BOHN, p. 268.

Macri m[anu].

499. — MAET. « Fragment indéterminable dont le dessous est orné de longues stries rayonnantes, en creux » ; palme verticale au-dessous ; trouvé sur la voie romaine.

MAET[is], L.-D., pl. IV, 83 ; — MAETIS, SCH. 3169 ; — C. 5686, 523.

500. — OF MAE. Fragment de coupelle (voie romaine).

OF MAE[*tis*]. L.-D., pl. IV, 84 ; — cf. SCH. 3167, MAE.

Of(ficina) Ma[h]etis.

501. — OF MAS. Fragment de patère (ibid.). — Pl. IV, 85 ; — SCH. 3373. — C. 5686, 553.

Of(ficina) Mas[culi]. Cf. BOHN, p. 283.

502. — OF MATE. Id. (cimetière) ; A sans barre transversale. — Pl. IV, 86 ; — SCH. 3409 ; — C. 5686, 565. — Cf. BOHN, p. 284.

Of(ficina) Mate[rni].

503. — MERCA. Fragment de coupelle (voie romaine). — Pl. IV, 87 ; — SCH. 3329 ; — C. 5686, 583. — Cf. BOHN, p. 291.

Merca[tor].

504. — L·MEVI. Fragment de patère. — Pl. VII, 195 ; — SCH. 3565, MENI ; — C. 5686, 583. — Cf. BOHN, p. 292.

505. — OF·MO· Fragment de coupelle (enceinte romaine). — P. 39, pl. IV, 91 ; — SCH. 5637 ; — AURÈS, *Musée de Nîmes*, p. 54, pl. XXIII, 234, OFMO ; — C. 5686, 598-599. — Cf. BOHN, p. 294.

Of(ficina) Mo[desti].

506. — OF MODES[*t*]I. Fragment de patère (voie romaine). *Of. Modes[t]i*. L.-D., pl. IV, 88 ; — SCH. 3647 et OF·MODES(TI) 3650 ; — AURÈS, p. 22, pl. VI, 66.

507. — OF MOE. Id. (ibid.). — P. IV, 90 ; — SCH. 3653, OF·MOE. — Cf. BOHN, p. 295.

508. — OF·MOM. Fragment de coupelle. — Pl. IV, 92 ; — SCH. 3667, OFMOM ; — AURÈS, p. 20, pl. V, 58 ; — C. 5686, 600. — Cf. BOHN, p. 296 ; D. I, p. 287.

Of(ficina) Mom[onis].

509. — O MOM. Id. (voie romaine). — Pl. IV, 96 ; — SCH. 3665 et 3666, O·MOM.

510-511. — OF MON. Id. ; deux exemplaires. — Pl. IV, 94 ; — AURÈS, pl. XVI, p. 181.

512. — MO(NTA). Id. (voie romaine). — MO(NTA)[*nus*]. L.-D., pl. IV, 95 ; — SCH. 3685 ; — C. 5686, 604. — Cf. BOHN, p. 297. *Monta[nus]*.

513. — Même estampille. « Fond intérieur d'une coupelle de même provenance ». L.-D., ibid., et SCH., ibid.

514. — OF MO(NT)O. Fragment de coupelle. — P. 40, pl. IV, 97 ; — SCH. 3697, ...MO(NT)O et 3698, OF MONT O. — C. 5686, 605.

515. — MP·S. Id. ; écriture rétrograde. — Pl. IV, 98. — Cf. BOHN, p. 109, n° 184 a.

516. — M(VR)I·PRIS. Fragment de patère. — Pl. IV, 99; — C. 5686, 613.

517. — NCIEI. Fond de coupe (voie romaine); — Pl. IV, 100; — C. 5686, 148. M. Hirschfeld lit N·C·FEL.

518. — OF NGR. Fond de patère (ibid.). — Pl. IV, 101; — Sch. 3880, OF NIGR; — C. 5686, 639.

519. — Même estampille; « vue... chez un marchand », L.-D.

Of[ficina] Nigri [Secundi].

520. — NICIA « Au fond d'une patère, chez un marchand » (voie romaine). — L.-D., p. 40; — C. 5686, 638.

521. — N(VMM), N rétrograde *Numani*? L.-D., pl. IV, 102; — C. 5686, 644.

522. — PASSENI. Fragment de coupelle (cimetière). — P. 41, pl. V, 105; — Sch. 4121; — C. 5686, 667. — Cf. BOHN, p. 309.

Officina Passeni.

523. — OF·PASSIN. Patère. « La forme de la dernière lettre autoriserait à lire OF·PASSI(EN)[i] ». L.-D., pl. IV, 106. — Cf. BOHN, p. 310.

Of[ficina] Passi[e]n(i)?

524. — PAT. Fragment de coupelle; écriture rétrograde; un point sous l'A au lieu de barre transversale. — Pl. VII, suppl., 186; — C. 5686, 672.

[Officina] Pat[erni].

525. — OF PA(TR)IC. Patère. — Pl. IX, 103; — Sch. 4199; — C. 5686, 678. — Cf. BOHN, p. 313.

Of[ficina] Patric(i).

526. — OF PA(TR)ICI. Id. — Pl. IV, 104.

527. — PE(RV)S. Petite coupe (voie romaine). — Pl. IV, 107. — Cf. SCH. 4299, PE(RV)S; — C. 5686, 686. — Cf. BOHN, p. 318.

Perus.

528. — PLOT bI. Fragment de coupelle (enceinte romaine).
RVFI — Pl. IV, 108. — Cf. SCH. 4342, P-PLOTI || ALBANI; — C. 5686, 693.

529. — OF PONTI. Fragment de patère. — Pl. V, 109; — SCH. 4375; — C. 5686, 698. — Cf. BOHN, p. 321.

Of(ficina) Ponti.

530. — POTITI (MA). Fond de coupelle. — Pl. V, 110; — C. 5686, 702. — Cf. BOHN, p. 322.

Potiti ma[nu].

531. — PRIMI. Fragment de patère. — Pl. V, 111; — SCH. 4426. — Cf. BOHN, p. 325.

[Officina] Primi.

532. — OF-PRIM. « Sur un épais fragment d'un beau rouge lustré. » L.-D., pl. V, 112.

533. — OF PRIM. Patère, vernis terne (quartier de Bénicroix). — P. 42, pl. V, 115; — SCH. 4418.

534. — PRIMIFE. Fragment de coupe. — Pl. V, 113; — C. 5686, 706.

Prim[us] gen[us] fe[c(it)].

534 bis. — Même estampille; id. — Pl. V, 114.

535. — « Fragment de coupelle d'un beau rouge brillant; dernière lettre douteuse (un V ?); enceinte romaine. — Pl. V, 117.

536. — PRIMIS OF. Id., F dans O. — Pl. V, 118.

537. — O·IVL·PRIM. Id. — Pl. V, 119.

O[f(ficin)a] Iul[i] Prim[i]. — Cf. BOHN, p. 248.

538. — PRIMV. Id. — Pl. V, 120.

Primu[s fecit].

539. — PVGN. Fragment de coupelle conique (cimetière). — Pl. V, 122 ; — C. 5686, 724. — Cf. BOHN, p. 330.

Pugn(us) ou Pugn[i manu].

540 — QVAR(TM). Patère ; « chez un marchand,... d'après un estampage relevé par Émilien Dumas » (tombeaux de la voie romaine). L.-D., p. 43 ; — QVARTVS, SCH. 4560 ; — C. 5686, 732. — Cf. BOHN, p. 331.

Quarti m[anu].

541. — QVINTILIAN. Fragment de patère ; « intérieur des remparts romains. » L.-D., p. 43, pl. V, 123 ; — SCH. 4575 QVINTILIANI ; C. 5686, 733. — Cf. BOHN, p. 331.

Quintilian[i manu].

542. — ROGAT. Fragment de coupelle conique (enceinte romaine). — Pl. V, 124 ; — C. 5686, 749. — Cf. BOHN, p. 337.

Rogat(us) ou Rogat(i) [of(ficina)].

543. — ROGATI·OF. Fragment (voie romaine). — Pl. V, 25.

544. — ROGATI·(MA). « Fragment de coupelle conique. Un vernis très brillant. » — Pl. V, 126 ; — C. 5686, 749. — Cf. BOHN, p. 330.

Rogati ma[nu].

545. — OF PV(DE)(NT). Fragment de coupelle (quartier le Bénicroix). — Pl. V, 129 ; — SCH. 4523, OF PV(DE)NT. C. 5686, 723.

O/[ficina] Pudent[is].

546. — RVFINVS. Fond de patère. — Pl. V, 130 ; — SCH. 780 ; — C. 5686, 759. — Cf. BOHN, p. 339.

547. — RVFINI. Fond de coupe. — Pl. V, 127 ; — SCH. 781

548. — RVPIN. Fragment de coupelle (intérieur des remparts romains). « La lettre P a la forme du P celtibérien... » — Pl. V, 132.

Rufin(us) ou *Rufin(i)*

549. — Même estampille en écriture rétrograde (même P); id., « terre rouge jaunâtre, à couverte rouge. » — Pl. V, 133.

550. — OF·RVST. Patère. — Pl. V, 134; — SCH. 4799. RVST; — C. 5686, 768. — Cf. BOHN, p. 341.

551. — OFI·(RV)ST. Id., (enceinte romaine). — Pl. V, 135. *Of[icina] Rust[ici]*.

552. — OFFSAB. Fragment de coupelle, — Pl. V, 136; — SCH. 4816, OFF·SAB; — C. 5686, 772. — Cf. BOHN, p. 343. *Of[icina] Sab[ini]?*.

553. — OFFSAB. Fragment de coupelle conique (enceinte romaine); A non traversé d'une barre. — Pl. V, 137.

554. — OFF SABI. Fragment de coupelle. — Pl. V, 138.

555. — OF SABIN. « Fragment de coupe avec des restes de relief à l'extérieur. » N rétrograde. — Pl. V, 139.

556. — Même estampille, id., mais relief extérieur différent. — Pl. X, 4 et 4^a. — Cf. D. I, p. 297.

557. — OF·SARRA. Fragment de patère (intérieur des remparts romains). — P. 43, pl. V, 140; — C. 5686, 784. — Cf. BOHN, p. 349.

Of[icina] Sarra...?

558. — OF SEC. « Sur une moitié de tasse » (ibid.). — Pl. VI, 141; — SCH. 5013; — C. 5686, 801. — Cf. BOHN, p. 355.

559. — AFI·SECV. Fragment (remparts); les trois premières lettres en écriture rétrograde. — Pl. VI, 142; — SCH. 5021, OF SECV.

Of[icina] Secu[ndi].

560. — [o]F·SECVN[di]. — Id.. — Pl. VI, 143.

561. — OF SECVN[di]. « Au fond intérieur d'une moitié de coupelle dont le bord intérieur est orné de stries en relief. » L'S est couchée. — Pl. VI, 144.

562. — OF SEC(VND). Fragment de coupelle conique, trouvé sur la voie romaine. — Pl. VI, 145.

563. — SECVN·DI. Fond de coupe. Point parasite dont il n'y a pas à tenir compte. — Pl. VI, 146; — Sch. 5043; — AURÈS, p. 52, pl. XXIII, 228.

564. — Autre exemplaire du n° précédent.

565. — SECVN(DI). Fragment de coupelle conique; voie romaine. — Pl. VI, 147; — Sch. 5046.

566. — SECVNDI. « Gravé à la pointe sèche au fond extérieur d'un fragment de coupelle. » — Pl. VI, 148.

567. — SECVNDVS F. Fragment de patère. — P. 46, pl. VI, 149; — Sch. 5058.

Secundus f[ecit].

568. — SENI. « Au fond d'une moitié de très petite coupe, d'un beau rouge lustré. » — Pl. VI, 150; — Sch. 5083, OF SENI; — C. 5686, 810.

569. — SENICIOF. Fragment de coupelle (voie romaine). — Pl. VI, 151; — Sch. 5088; — C. 5686, 811. — Cf. BOHN, p. 358, *Senici of[ficina]* ou *Senicio f[ecit]*.

570. — SENOM. Fond d'une coupelle (ibid.). Cf. même estampille sur une patère de Vaison (coll. Rousset, à Uzès). — Pl. VI, 152; — Sch. 5103, SENO·M; — C. 5686, 815. — Cf. BOHN, p. 359.

Seno manu.

571. — Même estampille. Fragment de patère. — Ibid.

L. CHATELAIN. — *Les monuments romains d'Orange.*

572. — OF SENQ(VRI) « Sur le fond intérieur d'une moitié de coupelle conique (remparts romains) ; S rétrograde ; Q douteux. — Pl. VI, 153 ; — C. 5686, 816.

573. — Même estampille. Fragment de coupe. — Ibid.

574. — OF SEVER. Id. — Pl. VI, 154 ; — Sch. 5159 ; — C. 5686, 829. — Cf. Bohn, p. 362.

Of(ficina) Seuer[i].

575. — OF SEXCN. Fragment de coupelle (cimetière). — Pl. VI, 156 ; — Sch. 5197. — Cf. Bohn, p. 363.

Of(ficina) Sex(ti) Can...

576. — C SILVI. Patère (trouvée sur la voie romaine). — P. 47, pl. VI, 157 ; — Sch. 5244 : C. SILVI (S renversée). — Cf. Bohn, p. 367.

C. Silui.

577. — Même estampille (première lettre empâtée) au fond d'une petite coupe et d'un fragment de patère (enceinte romaine). — Pl. VI, 158 ; — Acrès, p. 14, pl. III, 36.

578. — OF SILVI. Fragment de coupelle conique (voie romaine). — Pl. VI, 159 ; — C. 5686, 844. — Cf. Bohn, p. 367.

Officina Silui.

579. — SVLPICI. — Fragment de coupe (enceinte romaine). — Pl. VI, 160 ; — Sch. 5337. — Cf. Bohn, p. 370.

Sulpici [of(ficina)].

580. — OF SVLPICI « Sur une moitié de coupelle conique » (voie romaine). — Pl. VI, 161 ; — Sch. 5338 ; — C. 5686, 853.

581. — SVMI · IIN ?? Fragment de coupelle (enceinte romaine). — Pl. VI, 162, SVM[.....]IN ? — L.-D. ; — C. 5686, 854.

582. — I CONIAS? Fond d'une patère (voie romaine) ; A

non barré. — Pl. VIII, suppl., 197, SCO[.....]LIA ; — C. 5686, 254 : SCOILIAS. La première lettre n'est peut-être qu'un ornement.

583. — L · SS(TA)BI ? Fond d'une coupelle. — Pl. VIII, suppl., 202.

584-589. — TAVAF. « Incuse et rétrograde. Sur le fond intérieur de six fragments de vases coniques. » (cimetière). — P. 48, pl. VI, 163 ; — C. 5686, 866 : six exemples de TAVAE ou TAVAF.

590. — (TE)RTIVS. Fragment de coupe (voie romaine). — Pl. VI, 168 ; — Sch. 5445, TERTIVS ; — C. 5686, 871.

591. — T · IVL · APA. Fragment de poterie ; dernier A non barré. — Pl. VI, 165 ; AURÈS, p. 38, pl. X, 124 ; — C. 5686, 455.

592. — OF · TR · (MA)SCV. Fragment de patère ; à l'intérieur, stries entrecroisées (cimetière). — Pl. VI, 166 ; — Sch. 5509, TR, et 3391, OF (MA)SCV ; — C. 5686, 890.

593-594. — OFI(TR)(MA)S ? Deux fragments de coupelles (enceinte romaine). — Pl. VI, 167.

595. — VENALISM. Fragment de patère (ibid.). — P. 49, pl. VI, 171 ; — Sch. 5610, VENALISM || V ; — C. 5686, 565 : *Iuenalīs*. — Cf. BOHN, p. 383.

Venalis m(anu).

596. — VICTOR. Fragment de vase. — Pl. VII, 172 ; — Sch. 5720 ; — C. 5686, 932. — Cf. BOHN, p. 388.

Victor.

597. — VIMI. Fragment de coupelle. — Pl. VII, 173 ; — Sch. 5758, VIMIF ; — C. 5686, 936. — Cf. BOHN, p. 391.

Vimi ou *Vimpus* ?

598. — OF VIRA. Id. ; A non barré (voie romaine). — OF

VIRIS? L.-D., pl. VII, 174; — C. 5686, 939. — Cf. BOHN, p. 391-392.

Of(ficina) Virā[ni] ou Vir[ilis] ?

599. — OF VI(TA) Patère; derrière, à la pointe sèche. HIS (voie romaine). — Pl. VIII, 198; — SCH. 5844; — C. 5686, 940. — Cf. BOHN, p. 394.

Of(ficina) Vita[lis].

600. — VI(TV)I[i]. Fragment de patère. Les lettres sont perlées en haut; en bas une rangée de perles (ibid.). — Pl. VII, 175; — C. 5686, 944.

601. — VITVLI. Fragment de coupelle (enceinte romaine). — Pl. VII, 176.

602-603. — VMBRI. Deux fragments. — Pl. VI, 169; — cf. SCH. 5890, VMBRISCI; — C. 5686, 947. — Cf. BOHN, p. 117.

Umbri ou Umbri[ci].

604. — VOL « Au fond d'une tasse à vernis terne; ...chez un marchand. D'après un estampage relevé par Émilien Dumas. » (voie romaine). — P. 49-50.

Volusus? Cf. BOHN, p. 398.

605. — VOLV. Fond d'une coupe (voie romaine). — Pl. VI, 170 bis; — SCH. 5908, VOLVS.

606. — C. VOLX. « Orange, des tombeaux de la voie romaine ». — Pl. VI, 170.

607. — VTIL. « Au fond intérieur d'une petite coupe cylindrique; pâte rouge jaunâtre » (voie romaine). — Pl. VIII, 199. — C. 5686, 960.

Utilis pe[cit].

608. — XAN. Patère (cimetière). — Pl. VII, 177; — SCH. 5971; — AUBES, pl. V, 57, XANT I; — C. 5686, 962.

Xan[thi].

609. — XIMAIIF. Fragment de patère (ibid.); ? — XIM[...]IF L.-D.; pl. VII, 178; — C. 5686, 1122. La première lettre est incertaine, peut-être T ou L; l'A très petit n'est peut-être qu'un ornement de séparation.

610. — XIXIII (?) Sur un fragment de coupelle en argile grise, sans couverte. — L.-D., p. 75, pl. XIV, 5.

« Noms de poteries celtibériens et noms illisibles ».

611 et 611 bis. — AICΔR. Deux fragments de coupelles en terre rouge brillante (enceinte romaine). — P. 51, pl. VIII, 1; — C. 5686, 25.

612. — OH ΠΑ ? — Fragment de coupe; terre rouge lustrée (voie romaine). — Pl. VIII, 3; — C. 5686, 1146. *Officina Pa...* ?

613. — INNIII. Fond d'une patère rouge lustrée (ibid.); INN[...] S ? — L.-D., pl. VIII, 11.

614. — II·VIII(E). Fond d'une coupelle; empreinte d'un pied humain (cimetière). — Pl. VIII, 12; — C. 5686, 1114. — Cf. *Actes*, p. 47, pl. XIV, 176; — voy. *inscr.* n° 19.

615-624. — Dix noms illisibles au fond; intérieur de coupelles et de patères en terre rouge lustrée. — L.-D., pl. VIII, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14. Peut-être le n° 5 est-il un autre exemplaire du n° 609.

Dans la collection *Lombard-Dumas*, on relève encore les vases sigillés suivants, avec marques incomplètes ou incertaines:

625. — ...CICI (mutilé au commencement). — C. 5686, 1009.

626. — OFFI GE. — C. 5686, 379. *Offi[cina] Ge[rmani] ?*

627. — AIMIE. de droite à gauche. — C. 5686, 1058

628. — L· DESI. — C. 5686, 1118.

629. — ΔΟΛΟΥ (dernière lettre incomplète). — C. 5686, 1177.

630. — OEI2ISD. — L.-D., pl. VII, 193; — C. 5686, 1085.

631. — OTI IIA. — L.-D., pl. VIII, 8; — C. 5686, 1146.
Peut-être *Officina* } *Pa...*

632. — ...NVS: — C. 5686, 1239.

Au musée de Nîmes avaient déjà été signalées les marques de poteries suivantes :

633. — SVRVS.
AVIL — AURÈS, *Marques de fabrique du Musée de Nîmes*, pl. X, 122; — C. 5686, 115. *Surus Auillius?*

634. — INGENVI. — AURÈS, 1 b, pl. X, 129; — C. 5686, 430.

635. — A · TITI. — AURÈS, 1 b, pl. X, 123; — C. 5686, 879.

2. Collection Raspail, à Gigondas

Vases ou fragments de vases sigillés:

636. — (AM) (OE) NVS. — C. 5686, 40.

637. — CTA (Stilo inscripta) — C. 5686, 1227.

638. — OF FAV. — ALLMER, *Bulletin de la Drôme*, 1876, p. 421, n. 22; — C. 5686, 350. *Officina Fau...*

639. — INGE (NVS). — C. 5686, 430.

640. — MM. — C. 5686, 991.

641. — MOSSI O. — ALLMER, *ibid.*, p. 423, n. 11; — C. 5686 606.

642. — OPTA. — C. 5686, 651. *Opta[ti]*.

643. — III N II. — C. 5686, 994.

3. Collection Vallentin du Cheylard, à Montélimar.

644. — DEMODES. — C. 5686, 305. — Cf. BONN, p. 210, n. 768. Voy. p. 311.

4. Musée de Saint-Germain.

645-670. — Vingt-six fragments de poterie en terre rouge, dite de Samos, avec diverses ornementsations, des noms propres, ou tout vernis, mais de forme variée (n. 9522; acq. en 1869).

On remarque sur l'un : PRIMVS F^[ecit], sur un autre : OF ^[ficina] PRIM^[i]. — Cf. C. 5686, 714. Voy. ci-dessous, n. 693.

Poteries sigillées, fonds de vases Samiens, acquis de Charras en 1869 :

671. — AL· ABAV (n. 11030).

672. — OF ABEL (n. 11048).

673. — ALBI à lire de droite à gauche (n. 11045). — Cf. C. 5686, 927. M. Hirschfeld donne VIBI pour ce numéro.

674. — ...ANDVS (n. 11032)

675. — ASSI (11681)

676. — ASTR (n. 11033)

677. — ATEI (n. 11026)

678. — (ATE)IEVO (n. 11669) — C. 5686, 86. — Cf. BONN, p. 99, n. 47. *Atei Euodie* ou *Euhodi*.

679. — OF CA... (n. 11049), exemple non cité dans C. 5686, 159.

Of(ficina) Ca(lui).

680. — ..CAS (n. 11029).

681. — OF CAS (n. 11034)
682. — OF COCI (n. 11021). — C. 5686, 246.
683. — OICO (n. 11047) à rapprocher de O OIO de Lombard-Dumas, p. 74.
Off[icina] Co[ci].
684. — FELIX FIC (n. 11041). — C. 5686, 358: *Felix fec[it]*
685. — ILVIM (n. 11042).
686. — IVCVNDI (n. 11023), nom gravé au-dessous à la pointe. — C. 5686, 447.
687. — IVINAVI (n. 11682). Fond samien.
688. — LEGITIM (n. 11036) — C. 5686, 478.
689. — MAF (n. 11668). Terre samienne, en partie cassée. Au-dessous, graffiti MVIII.
690. — OFI... (n. 11031)
691. — OFIC (n. 11027)
692. — ORICLA (n. 11043). — C. 5686, 632.
693. — PRIMVS F(n. 11024). *Primus f[ecit]*
694. — RVFINVS (n. 11035), exemple à ajouter à C. 5686, 759 et à Bous, p. 339, n. 1659.
695. — SALVE TV (n. 11022 et 11652). C. 5686, 780. On peut reconnaître une formule de salutation, mais aussi le nom du potier SALVETVS. — Cf. Bous, p. 347, n. 1707.
696. — SCOTIVS (n. 11028), exemple à ajouter à C. 5686, 795. — Cf. Bous, p. 351.

697. — S·E (n. 31686). Petit fragment où l'on peut lire SE

698. — SECVNDVS F (n. 11020). — C. 5686, 801.
Secundus fecit.

699. — OF TIT' (n. 11040) — C. 5686, 877.
Officina Tit'.

700. ...HIO·F (n. 11023).

701. — OIDA, de droite à gauche (n. 11046). Peut-être *Officina Da...*

702. — .RSE· V (n. 11044).

703-710. — Huit noms incomplets et illisibles (n. 11038).

711-735. — Vingt-cinq sigles illisibles (n. 11039).

736. — Grand vase en verre, haut. 0^m238, diam. à l'ouverture 0.140, diam. de la base 0^m109, garni de deux larges anses cannelées, partant de la panse et s'appuyant au sommet contre le pourtour de l'ouverture (n. 8332, acq. en 1868).

737. — Vase en terre brune, zoné horizontalement en creux, relief à l'extérieur, avec une petite anse plate au sommet d'un côté, en face un assez large bec d'écoulement, tout ouvert, sauf au pourtour du rebord supérieur qui est continu. Haut. 0.108 ; d'une ouverture 0^m115 ; base 0^m099 (n. 8334, id.).

738. — Charmant petit vase en terre rouge, fine, légère, ayant le dessus de la panse orné de trois lignes contiguës, de grosses bossottes faites en poussant la terre avec le doigt, une petite anse délicate que parcourent deux sillons longitudinaux. Haut. 0^m086, diam. de l'ouverture 0^m083, diam. de la base 0^m040 (n. 8335, id.).

739. — Vase, terre rougeâtre, piriforme, goulot étroit. Diam. à l'ouverture 0^m042 ; haut. du vase 0^m211 ; une anse coudée (n. 9050, id.).

740. — Petit pot à une anse mince et légère; intérieur et base antérieure peints en rouge mat, le reste de l'intérieur vernissé, brun rougeâtre. Haut. 0^m094; diam. de l'ouverture 0^m066; base 0^m037 (n. 9053, id.).

741. — Vase élégant en terre d'un blanc jaunâtre. Panse en forme de toupie, col large et cylindrique, orné d'un sillon au pourtour, une anse coudée. Haut. 0^m153; diam. de l'ouv. 0^m071; un peu écorné (n. 9059, id.).

742-743. — Deux petits vases, terre jaunâtre; l'un, espèce de petite bouteille à col rétréci et à anse; l'autre, pot à beurre mince et élancé. Haut. du 1^{er} 0^m100; haut. du 2^e 0^m104; diam. ouv. 0^m053 (n. 9062, id.).

744-745. — Deux couvercles. Le 1^{er} en terre noire très grossière, en forme d'assiette; diam. 0^m132 et 0^m138. Le 2^e, en terre samienne avec bouton en rondelle aplatie; diam. 0^m058 (n. 9067, id.).

746. — Vase roux, très léger; orné au pourtour extérieur de trois zones parallèles de petits mamelons, cassé en un grand nombre de morceaux (n. 9339, id.).

747. — Fragment verni au plomb, jaune verdâtre, orné à l'extérieur de chevrons et d'S (n. 9340, id.).

748. — Anse élégante, ornée, recouverte d'un émail vitreux (n. 9341, id.).

749-754. — Six fragments recouverts d'émail plus ou moins altéré, ornés de reliefs divers (n. 9342, id.).

755-769. — Quinze fragments de pâtes diverses, diversement colorés (n. 9343, id.).

770. — Petit vase en terre fort légère, raccommodé. Il avait une couleur uniforme, rouge, à la surface. L'extérieur est orné de 14 zones de petits mamelons appliqués. Diam. ouvert. 0^m063 (n. 9340, id.).

771. — Vase en terre blanche, avec le bord rabattu et dentelé; il manque un morceau à la base et un autre au sommet (n. 9534, id.).

772. — Petit vase rougeâtre, à forme d'amphore servant de bouchon (n. 9535, id.).

773. — Petit vase presque sphérique, sans col, avec une anse cassée (n. 9536, id.).

774-775. — Deux petits vases en terre rouge dont il manque des morceaux (n. 9537, id.).

776-780. — Cinq fragments de vases divers en pâte fine (n. 9548, id.).

5. Musée d'Avignon.

781. — Rhyton en terre noire, muni d'une anse; goulot perpendiculaire à ouverture de 0^m04. — Musée Calvet (1842); — BINON, 167.

Épais. 0^m04; diam. 0^m17.

782. — Fond de vase en terre noire; au-dessous, au centre de quatre cercles, l'inscription SEVVO·FEC (*it*). — Ibid. (Anziano, 1869); — BINON, 473; — ESPÉRANDIEU, *M.C.*, 525; — *C.* 5686, 831. Nombreux exemples dans BOHN, p. 363. Diam. 0^m05.

783. — Vase en terre noire, de forme légèrement ovale; trouvé à Sérignan. — Ibid. (don Rigaud, 1869); — id. 475.

Haut. 0^m17; diam. 0^m17.

784-787. — Quatre débris de poterie grossière trouvés dans le cirque. — Musée Calvet (don Reyne, 1877); — BINON, 492r.

788. — Pot de terre rouge avec ornements pointillés; le bord peint en blanc. — Ibid.; — id., 407.

Haut. 0^m08; grand diam. 0^m08.

789. — Plat en terre, trouvé à Châteauneuf; diam. 0^m10.
— Ibid. (1866); — id., 437H.

790. — Anse de vase; à l'extrémité inférieure de l'anse, un mascaron à longue barbe. — Musée Calvet (1851); — « trouvé, dit-on, à Orange », id., 376A.

Long. 0^m13.

791. — Id., représentant une figure de femme, les bras allongés par dessus de la tête. Travail médiocre. — Ibid. (1851); — id., 376B.

Long. 0^m10.

792. — Anse horizontale, unie. — Ibid. (1851); — id., 376C.
Grand diam. 0^m09.

793. — Vase avec anse, trouvé à Châteauneuf; ébréché.
— Ibid. 1866; — id., 413A.

Haut. 0^m03.

794. — Fond de vase en terre rouge. — Ibid. (Anziano, 1869); — BINON, 472; — ESPÉRANDIEU, *M. C.*, 415; — *C.* 5686.
1094.

HNVIIVBV

795. — Fragment de poterie jaune, trouvé à Uchaux, vu chez M. Louis Faure en avril 1907; il reste environ la moitié de l'anse, longue de 0^m135, plus quelques centimètres du vase, épais de 0^m15, auquel l'anse est rattachée par en haut.

Sur l'anse, traces d'une inscription rétrograde, CH.....

Cf. L. C., *Bull. arch.*, 1907, p. 398.

796. — Fragment d'un rebord de vase en terre jaune rouge; on y lit deux fois le nom du fabricant, MATRVS F'ecit. — Musée Calvet (Anziano, 1869); — BINON, 474.

Long. totale 0^m07; larg. 0^m045.

797. — Patère en terre samienne, sans nom de potier; restaurée en trois endroits. Trouvée à Piolenc. — Musée Calvet (acquis de M. Philippot en 1883); — id., 512A.

Haut. 0^m025; diam. 0^m144.

6. *Musée Britannique.*

On a déjà signalé divers vases ornés provenant de la collection Léon Morel et acquis en 1904 par le Musée Britannique. Le récent catalogue publié par M. Walters ¹, mentionne trois poteries de la même collection, originaires d'Orange.

797 *bis*. — Coupe d'Arezzo recouverte d'un bon vernis, avec la marque CRISPI. Cf. *C.I.L.* XIII, 10009, 99.

WALTERS, L 172.

797 *ter*. — Coupe offrant une très bonne couverte. Autour du bord, feuillage en barbotine.

Id., M 135.

797 *quater*. — Jarre, avec restes d'anses. Ornaments de feuillages ajoutés après la cuisson.

Id., M 138.

f) *Tasses.*

798. — Jolie tasse en terre cuite rouge, faite au tour ; parois verticales, fond arrondi. Sur les parois une guirlande de branchages et fruits ronds en relief. Au-dessous, deux rangs de points saillants. Largeur à l'orifice 0^m 09 ; hauteur 0^m 047. (Musée de Saint-Germain, n. 8340, acquis en 1868.)

799. — Tasse en terre fine et légère, faces interne et externe ornées d'un circuit de grains de sable. Haut. 0^m 050 ; diam. 0^m 095 (n. 9051, id.).

800. — Tasse très légère, ornée au pourtour extérieur d'un sillon assez creusé, en partie peinte en brun à la portion supé-

1. WALTERS, H. B., *Catalogue of the roman pottery in the departments of antiquities, British Museum*, London, 1908.

rieure externe. Haut. 0^m 063 ; diam. 0^m 089. Fendue (n. 9054, id.).

801. — Tasse à deux anses en terre rougeâtre. Haut. 0^m 064 ; diamètre de l'ouverture 0^m 093. Du bombé d'une anse à l'autre 0^m 132 (n. 9058, id.).

802. — Petite tasse sans anse, trouvée dans une écuelle plus grande avec de grands bronzes (n. 9330, id.).

803. — Tasse noire à [redacted] tenant un petit vase jouet (n. 9330) et deux grands [redacted] (n. 9331, id.).

804. — Tasse noire, sa [redacted] raccommodée, avec un nom illisible à l'intérieur (n. [redacted]).

805. — Tasse à large [redacted] terre rouge (n. 9333, id.).

806-808. — Trois pe [redacted] en terre jaunâtre mal cuite (n. 9334, id.).

809. — Petite tasse en terre fort légère, jaunâtre nuancé de rouge, sablée à l'intérieur de gros grains de quartz blanc. Diam. ouvert. 0^m 093 (n. 9509, id.).

810. — Tasse en terre rouge, avec figures et ornements en relief ; restaurée. Haut. 0^m 05 ; diam. 0^m 08.

Musée Calvet (don Renaud. 1838) ; — BINON, 202.

g) Bouteilles.

811. — Bouteille : gros ballon sphérique, surmonté d'un goulot étroit et d'une anse coudée. Terre jaunâtre. Hauteur 0^m 224 ; diamètre du goulot 0^m 05 (musée de Saint-Germain, n. 9055 ; acquis en 1868).

812-813. — Deux bouteilles en terre rougeâtre, en forme

de tonnelets. Elles ont le col en cône vernissé et l'anse coudée. Haut. 0^m123 et 0^m143 ; diam. ouv. 0^m045 et 0^m048 ; la seconde a l'anse et le col raccommodés (n. 9063, id.).

814. — Bouteille en terre jaunâtre à ventre discoïde, col assez long ; anse mince et élégante allant du col à la panse. Hauteur 0^m125 ; diam. ouv. 0^m031 (n. 9065, id.).

815. — Bouteille à deux anses arrondies partant de dessous le goulot. Haut. 0^m164. Trouée à la panse et raccommodée (n. 9066, id.).

816-824. — Neuf bouteilles en terre d'un blanc jaunâtre, sans couvercle, avec une anse plate partant du col ou du goulot et venant se fixer sur la panse ; formes diverses (n. 9322, id.).

825. — Biberon, avec une grande anse, raccommodé et complété au goulot. Haut. 0^m086 (n. 9064, id.).

h) Jouets et masques.

826-828. — Trois petits jouets d'enfant en terre cuite : deux petites tasses dont une à anse et un petit pot à anse (musée de Saint-Germain, n. 9060, id.).

829-831. — Trois petites tasses-jouets à anse (n. 9327, id.).

832-833. — Deux petites tasses-jouets sans anse (n. 9328, id.).

834-835. — Deux pots à parfum ou jouets (n. 9329, id.).

836. — Grosse tire-lire, terre noire, arrondie dessus, plate dessous, trou très étroit. Diamètre de l'aplatissement qui sert de base 0^m085 ; a été cassée et raccommodée (n. 9052, id.).

837. — Touche-support en terre parfaitement cuite. Diamètre 0^m110 (n. 9061, id.).

838. — Masque de femme, avec trou de suspension percé dans la chevelure. Hauteur 0^m60 (n. 9337, id.).

839. — Fragment d'un grand masque de beau style (n. 31685, acquis en 1889).

i) **Tuiles.**

840. — SEC(VN)DVS·R(VF)I. Antéfixe. « Terre rouge à pâte mêlée de mica. Au milieu de l'antéfixe, un mascarón radié au-dessus de deux feuilles d'acanthé ; au-dessous, un listel sur lequel est moulée l'inscription en relief. » — L.-D., p. 85, pl. XXII, 1 ; — C. 5680, 5. Collection Lombard-Dumas.

Secundus Rufi ou *Rufi*.

841. — Exemple semblable au précédent. Médaillon figurant le soleil entouré de rayons ; antéfixe trouvée au théâtre en 1843 ; mal conservée. Au-dessous du soleil... sECVNDVS R(VF)I en relief. Haut. 0^m17 ; long. 0^m16.

Musée Calvet (don Requier, 1844). — BIXON, 461A. ESPÉRANDIEU, *M. C.* 274.

842. — Tuile avec l'inscription Q· VAL· VICTORIN et au-dessous C· CAS· PAVL· F· — Musée Calvet, n. 470. C. 5679, 14.

843. — Tuile provenant du théâtre. Longueur 0^m045.

Musée Calvet (don Renaux, 1849). — *Ib.*, 514A.

844. — Tuile avec la légende CLARIANVS. — Collection Raspail, à Gigondas. — C. 5679, 19.

845. — Fragment de tuile, avec les lettres ARI, peut-être le reste du mot *CLARIanus*. — Musée de Saint-Germain, n. 11677. — C. 5679, 84.

846. — Petite brique en terre cuite. Longueur 0^m078 ; larg. 0^m044. Musée de Saint-Germain, n. 9549 (acquis en 1868).

CHAPITRE X

OBJETS EN VERRE, EN OS, etc.

a) Verre.

847. — Vase en verre que l'on croit trouvé à Orange, portant le reste d'une inscription... NNI. (Collection Lombard-Dumas). — C. 5696, 21.

848. — Fiole lacrymatoire en verre, remplie de terre pour soutenir le verre qui est cassé. Long. 0^m015; diamètre maximum vers la base 0,029. Trouvée aux environs d'Orange, avril 1868 (Musée de Saint-Germain, n. 8333).

849. — Petit lacrymatoire ou ampoule en verre, long. 0^m057, diamètre 0^m021 (n. 9077, id.).

850. — Goulot avec une anse dans laquelle est passé un anneau en fil de bronze dont les deux bouts, après s'être croisés, s'entortillent en spirale (n. 9312, id.).

851. — Goulot d'une fiole en verre bleu à deux anses (n. 9313, id.).

852. — Goulot d'un lacrymatoire en verre violet (n. 9314, id.).

853. — Goulot d'une bouteille blanche admirablement irisée (n. 9315, id.).

854. — Fragm. d'une bouteille en verre (n. 9316, id.); couleur verte, fort belle irisation.

855. — Fond de vase bleu (n. 9317, id.).

856. — Fragm. d'un vase à panse toute bosselée (n. 9318, id.).

857. — Fragm. à face ondulée, belle irisation (n. 9319, id.).

858-873. — Seize fragm. diversement coloriés et irisés, associations de verres de couleurs diverses, plus un lot de petits fragments (n. 9320, id.).

874-875. — Deux petits lacrymatoires en verre altérés par le feu. (n. 9344, id.).

876-877. — Deux verres, un blanc et un bleu, fondus dans le bûcher (n. 9345, id.).

878. — Petite fiole lacrymatoire, courte et ventrue, en verre jaunâtre. Hauteur 0^m04 (n. 9512. Acheté de Charras le 28 février 1869).

879. — Lacrymatoire, en forme de fiole pansue, avec un col. Verre blanc magnifiquement irisé de bleu; ébréché au goulot. Haut. 0^m062 n. 9513, id.).

880. — Lacrymatoire en verre violet, déformé par l'action du feu. Haut. 0^m051 n. 9514, id.).

881. — Bouton d'applique en verre : superbe irisation d'argent (n. 9515, id.).

882-883. — Deux lacrymatoires en verre, irisés (n. 9539; acqu. en automne 1868).

884-886. — Trois perles verdâtres en pâte de verre, fortement côtelées (n. 9540, id.).

887. — Perle de pâte de verre, ronde, percée d'un long trou, fortement côtelée (n. 9541, id.).

888. — Perle en cristal de roche, ébréchée sur un côté (n. 9543, id.).

889. — Perle unie, en pâte de verre, fort altérée (n. 9544, id.).

890. — Petit personnage, passant le bras autour d'un tronc d'arbre ou d'une colonne, troué par derrière pour être suspendu. En pâte de verre gris bleuâtre (n. 9541, id.).

891. — Bouteille propre à contenir deux liqueurs différentes, étant séparée vers le milieu par une espèce de cloison. Trouvée dans un tombeau à Orange en 1840. Il y manque une petite partie. Hauteur 0^m14, grand diamètre 0^m10. (Musée Calvet.)

BINON, p. 465, n. 113.

892. — Petite coupe d'une jolie forme, trouvée dans un tombeau, sur le territoire de Sérignan, en 1857, avec le n° 106 bis. Acquis en 1857 de M. Sisteron de Villeneuve. Hauteur 0^m03 ; diamètre 0^m08. (Id.).

Id., p. 484, n. 87r.

893. — Flacon en verre verdâtre à panse cubique en goulot cylindrique, muni d'une anse verticale avec moulures. Hauteur 0^m125 ; côté de la base carrée 0^m055. Trouvé à Piolenc ; acquis d'un cultivateur en 1883. (Id.).

Id., p. 484, n. 236A.

894-910. — Collection de dix-sept objets trouvés à Piolenc en 1883, acquise de M. Philippot, contre-maitre des travaux du canal de Pierrelatte :

894. Grande fiole ou broc à anse verticale. Le corps de la fiole est en forme de cône tronqué, auquel s'adapte un goulot avec orifice à rebord. L'anse est décorée d'une côte très saillante qui se prolonge sur la panse du vase. Bien conservée. Hauteur totale 0^m295, largeur du goulot 0^m096 ; diamètre du fond 0^m152.

895. Autre fiole pareille, un peu moins grande, entière mais fendue. Hauteur 0^m275 ; largeur du goulot 0^m095 ; diam. du fond 0^m143.

896. Fiole quadrangulaire à anse verticale, irisée. Semblable au n° 891. Hauteur 0^m19 ; larg. du goulot 0^m065 ; côté de la base carrée 0^m097.

MONUMENTS FIGURÉS

897. Fiole quadrangulaire à anse verticale. Hauteur 0^m 19; larg. du goulot 0^m 55; côté de la base carrée 0^m 113.

898. Fiole quadrangulaire à anse verticale, plus petite, assez semblable au n. 893. Hauteur 0^m 136; larg. du goulot 0^m 04; côté de la base carrée 0^m 061.

899. Très belle fiole à parfum ou *alabastrum* en verre jaune, artistement marbré de blanc. La panse est modérément renflée et le col cylindrique se termine par un orifice à rebord. Hauteur 0^m 155; diamètre de l'orifice 0^m 04; diamètre du fond 0^m 06.

900. Petite fiole à panse renflée. Hauteur 0^m 112; diam. 0^m 085.

901. Fiole dite la *de grandes dimensions*. Hauteur 0^m 18.

902. Autre *inaires*. Haut. 0^m 106.

903. Grande *brisée* ainsi que l'opercule qui la recouvrait. Hauteur 0^m 120.

904. Urne bien conservée avec son couvercle. Haut. 0^m 205; diam. de l'orifice 0^m 120; diamètre de l'opercule 0^m 05.

905. Urne munie de deux anses verticales et d'un couvercle dont le sommet fait défaut. Elle est brisée et raccommodée. Haut. 0^m 227; diam. de l'orifice 0^m 11; du couvercle 0^m 08.

906. Sorte de poculum ou joli vase cylindrique, muni de deux anses verticales et rehaussé sur un petit pied circulaire. Il est un peu fendu. Haut. 0^m 065; diam. de l'orifice 0^m 076.

907. Poculum, sans anse, avec un rebord à la base et à l'orifice. Haut. 0^m 048; diam. de l'orifice 0^m 08.

908. Poculum de même forme que le précédent, mais beaucoup plus petit et fendu. Haut. 0^m 037; diam. de l'orifice 0^m 06.

909. Patère en verre blanc, évasée et rehaussée sur un pied circulaire. Haut. 0^m 02; diam. 0^m 135.

910. Quelques fragments de vases en verre, notamment le goulot d'une fiole encore munie de son anse. Larg. du goulot 0^m 05.

BIXON, p. 490c, n. 236.

911-915. — Cinq ornements en pâte de verre et en pierre de forme ronde qui servaient, dit-on, de décoration au théâtre d'Orange. On en a trouvé une quantité dans le déblaiement en 1831. Deux sont entiers, les autres cassés. L'un de ces fragments a été donné par M. Nogent avocat à Orange en 1835; les autres acquis en 1838 et 1843.

Id., p. 367, n. 487-490.

b) Os

916. — Cylindre creux en os jaunâtre, ayant dû appartenir à une flûte ou à un autre instrument de musique, les deux bords ornés de moulures. Longueur 0^m042; diamètre 0^m036. Trouvé dans les environs d'Orange. Musée de Saint-Germain, n. 8341. Acquis en avril 1868.

917. — Dé à jouer, marqué de ronds en creux avec point central. Épaisseur 0^m012 (id. 9304, id.).

918. — Morceau d'os quadrangulaire préparé pour faire une épingle; un trou sur chaque face au sommet (id. 9305, id.).

919. — Grossière épingle, très courte, surmontée d'un buste coiffé d'une manière très singulière : espèce de chapeau de gendarme (id., 9306, id.).

920-921. — Deux épingles grosses et courtes, avec tête allongée (id. 9307, id.).

922-923. — Deux passe-lacets à trois trous au sommet, un long trou entre les deux ronds (id., 9308, id.).

924. — Épingle à tête terminée en biseau (id., 9309, id.).

925-926. — Deux épingles terminées en palettes ou en petites cuillers (id., 9310, id.).

927. — Fragments d'os sciés en long sur les côtés et sculptés à l'extérieur, ayant été brûlés (9348, id.).

928. — Petit objet en os. Espèce de calotte terminée au sommet par une pointe de mamelon, creux à l'intérieur. Hauteur 0^m014 (Id., 9316. Achats fait par Alexandre Bertrand à Charras, marchand d'antiquités à Orange, le 28 février 1869. Objets provenant des tombes gallo-romaines des environs de la ville).

929-968. — Quarante aiguilles en os entières, à grand clou. (Id., 9323. Achats faits à Charras par M. Abel Maître, pendant qu'il moulait l'arc. Objets trouvés dans les tombes gallo-romaines des environs de la ville. Automne de 1868.)

969-970. — Deux aiguilles en os, à sommet long et pointu (id., 9324, id.).

971-974. — Quatre aiguilles en os, sommet aplati (id., 9323, id.).

975-977. — Trois aiguilles présentant le travail de percement du trou (id., 9326, id.).

978. — Aiguille à trois trous, en os (id., 9327, id.).

979-1002. — Vingt-quatre poinçons en os (id., 9328, id.).

1003-1008. — Six épingles en os, à petit godet du côté de la tête (id., 9329, id.).

1009-1014. — Six épingles en os, à tête (id., 9330, id.).

1015. — Long poinçon en os, avec encoche au sommet (id., 9331, id.).

1016-1080. — Soixante-cinq aiguilles et poinçons en os, incomplets (id., 9332, id.).

1081. — Petit phallus en os noirci par l'action du feu. Il avait un trou de suspension actuellement cassé (id., 9342, id.).

1082. — Tube en os. Diamètre 0^m037 d'un côté et 0^m032 de l'autre. Hauteur 0^m040 (id., 9343. Achat du 22 octobre 1868).

1083. — Petite boîte en os, brûlée, dont il reste trois côtés et le fond (id., 9546. id.).

1084-1086. — Trois plaques d'os ; côtés de diverses boîtes (id., 9547, id.).

1087. — Objet en os (ayant l'aspect d'une pointe d'asperge). Au revers, qui est lisse, un graffite sur deux lignes : VI || FVCI. (id., 9548, id.).

c) Objets divers.

1088. — « Moitié d'un pin de résine ou de parfum, en forme de nacelle. » — Musée de Saint-Germain, 9559 (sept. 1868).

1089. Fragment de l'enduit peint à fresque, qui formait le soubassement autour de la mosaïque trouvée dans la propriété de M. Sautel, chemin des arènes, à Orange, en 1826 [Voy. ci-dessus, p. 123]. Cet enduit s'appliquait sur la terre et non sur la maçonnerie. Don de Prosper Renaux en 1849 (Musée Calvet). Long. 0^m24.

BIXON, p. 259, 270 A.

1090. Cf. trois fragments d'enduit, peints, provenant du soubassement du dallage découvert à Avignon, dans le jardin de l'hôtel Crillon en 1840 et présentant une grande analogie avec l'enduit trouvé autour de la mosaïque d'Orange (Id. Même provenance). Long. 0^m13 et 0^m14.

Il faut ajouter à cette liste, parmi d'autres monuments dont l'existence nous a échappé, les bas-reliefs, inscriptions, statuettes, poteries et fragments de toute nature, qui composent la collection de M. Roger Vallentin du Cheylard, à Montélimar. Cette collection, une des plus riches du midi de la France en antiquités romaines, comprend environ 350 à 400 objets trouvés à Orange ou dans les environs. Je l'ai visitée en mai 1907, et M. Vallentin du Cheylard, bien connu comme archéologue, s'en réserve à juste titre la publication.

INDEX

- I. COLLECTIONS.**
 - II. OBJETS DISPARUS.**
 - III. MONUMENTS TROUVÉS DANS LES ENVIRONS D'ORANGE.**
 - IV. MOSAÏQUES, INSCRIPTIONS ET MONUMENTS FIGURÉS, INDEX ALPHABÉTIQUE.**
 - V. INDEX ÉPIGRAPHIQUE.**
-

INDEX

I. COLLECTIONS ¹.

m = mosaïque.

i = inscription.

f = monument figuré.

ACTUN (Musée d'), *f* 40.

AVIGNON (Musée Calvet).

m 5-11.

i 6, 16, 20, 22, 26, 29, 33, 34, 43, 44, 50, 52, 53, 85, 86, 87, 88.

f 6, 10-12, 24, 32-35, 41-50, 58-61, 63-66, 70, 72, 75, 85-90, 93-96, 106-107, 154-156, 158, 166, 167, 169, 170, 172, 173, 201, 236, 297, 341, 342, 393-396, 781-797 (moins le n. 795), 810, 841-843, 891-915, 1089-1090.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (Cabinet des Médailles) . *f* 76, 215.

BRITISH MUSEUM, *f* 97, 225, 231, 242, 797 *bis*-797 *quater*.

Calvet. Voy. **AVIGNON**.

Champié (autrefois à Orange ; dispersée¹), *i* 18, 28, 45, 47, 76.

Charras (id.), *f* 216, 224.

Digonnet, en Avignon, *f* 77, 80-82, 165, 200.

Espérandieu, correspondant de l'Institut, à Clamart (Seine.), *i* 4.

Fröhner, à Paris, *f* 206, 212-214, 223, 226, 228, 238, 251.

Héron de Villefosse, membre de l'Institut, à Paris, *f* 83.

Lombard-Dumas, au Musée de Nîmes (auparavant à Sommières, Gard), *f* 153, 221, 230-233, 247-250, 255, 256, 276-278, 299-333, 343-356, **397-632**, 810, 817.

MARSEILLE (Musée de), *f* 392.

Moréau de Véronne (dispersée¹), *i* 15, 25, 51.

Mowat, à Paris, *f* 168.

NÎMES (Musée de¹), *i* 37, 38, 46, 93.

f 633-635.

Voy. **Lombard-Dumas**.

Nogent Saint-Laurent (autrefois à Orange ; dispersée¹), *i* 15, 25, 51.

ORANGE, Hôtel de Ville, *i* 5, *f* 7-8.

Arc, *i* 83, 84.

Théâtre antique, *i* 81, 82.

Petit musée du théâtre, *i* 12, 19, 21, 48, 49, 55, 56, 62-64 *bis*, 66, 67, 70, 79.
f 1, 2, 13, 15, 16, 19-23, 25-30, 37-39, 53-57.

Propriété privée, *m* 13, 14, 14 *bis*? 19, 20.

f 36.

1. J'indique seulement la dernière collection dans laquelle chaque objet a été signalé; les caractères gras désignent les collections particulières.

Pierpont-Morgan. aux États-Unis. *f* 227, 229.

Raspail. à Gigondas (Vaucluse), *m* 21, 22.

i 23, 27, 36, 40-42, 72, 90.

f 391, 636-643, 844.

Roure. à Vienne (Isère), *i* 32.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise). Musée des Antiquités nationales.

i 2-3.

f 67-69, 73, 71, 79, 84, 91, 92, 98-105, 108-152, 159-164, 171, 174-199, 202-205, 207-211, 217-220, 222, 235, 237, 239, 240, 243-246, 252-254, 257-275, 279-296, 298, 334-340, 357-390, **645-780**, 798-809, 811-839, 845-846, 848-890, **916-1068**.

H. Thédénat, membre de l'Institut. à Paris, *f* 4.

R. Vallentin du Cheylard, à Montélimar (Drôme), *i* 24.

f 14, 644. Voy. p. 311.

Vérone (Voy. **Moreau de Vérone**).

Warocqué, à Mariémont (Belgique), *f* 78.

II. OBJETS DISPARUS.

Mosaïques. — 1-4, 12, 15-18.

Inscriptions. — 1, 7, 8, 11, 13-15, 17, 18, 25, 30, 32, 35, 45, 47, 51, 54, 57-61, 68, 69, 71, 73-77, 79-80.

Monument figurés. — 4 *bis*, 5, 9, 16 *bis*, 17, 31, 62, 71.

III. MONUMENTS TROUVÉS DANS LES ENVIRONS D'ORANGE¹.

Inscriptions.

Monuments figurés.

Barry.....26 et 40.

Boygard (quartier).....13.

CADEROUSSE.....6.....70.

CAMARET.....27, 33, 50.

CHATEAUNEUF.....90, 155, 166, 173, 789, 793.

JONQUIÈRES.....77, 79, 81, 82, 94, 200.

Lampourdier (Le).....15.

Pavillon (Le).....10.

PIOLENC.....85, 89, 107, 158, 797, 893-910.

SÉRIGNAN.....9, 31.....87, 106, 154, 165, 201, 396, 783, 892.

TRAVAILLAN.....86, 106.

UCHAUX.....795.

IV. MOSAIQUES, INSCRIPTIONS, MONUMENTS FIGURÉS.

Index alphabétique.

Afrique "tête de l" *f* 83.

agrafe. *f* 122, 124, 156.

aigle. *f* 28-30, 41, 357.

anneaux. *f* 75, 110-111, 127, 190.

appliques. *f* 84, 133, 135.

Apollon. *f* 35, 80 ? 210.

Ariadne. *f* 226.

Atalante. *f* 227.

1. Les communes des cantons d'Orange sont en petites capitales ; à Violès, de formation récente, on n'a retrouvé aucun monument romain.

autels de marbre, p. 155, n. 1. a.
— de pierre, *i* 6, 13, 18-20, 24, 26, 34, 95.
— en terre, *i* 15.

Bacchus, *f* 226.

bases de statues, en marbre, *i* 92; en pierre, *i* 21.

bijoux, *f* 200-205.

boucles, *f* 98, 155, 190.

bouterolle, *f* 97.

bracelet, *f* 113, 114.

bronze (inscr. en) *i* 91.

buccin, *f* 27.

bucrane, *f* 24, 42-44.

bustes, *f* 3, 6, 76, 191, 919.

cadastrales (inscr.), *i* 1-5.

caniveau, *f* 52.

Caracalla, *i* 7.

cavalier, *f* 31, 81, 85, 396.

Centaures, *f* 19-22.

cerf, *f* 247, 249.

chalnettes, *f* 137, 159.

chapiteaux, *f* 53-57, 63-65.

charnières, *f* 101.

chars, *f* 229, 242, 245, 246, 390.

chasse (scènes de), *f* 34, 35, 247.

chat, *m* 13.

chiens, *f* 34, 247, 248, 356?

chouette, *f* 18.

chevaux, *f* 240, 243, 396. Voy. cavalier et chars.

chrétiennes (inscr.), *i* 85-90.

cimaise, *f* 46.

cippes en pierre, *i* 22, 25, 30, 32, 33, 36, 38, 40-42, 45, 55, 93, 94.

— en terre, *i* 15.

citoyen d'Orange, *i* 94.

clochettes, *f* 76.

colonnes (frag.) *f* 58-62.

coq, *f* 366.

crampons de l'arc, *f* 169-170.

Cybèle, *f* 12.

dauphin, *f* 250.

dé, *f* 120-121, 166, 892.

Diane, *f* 4 bis, 35.

dumvir, *i* 9, 11.

édile, *i* 10.

empereurs, *i* 6-8, *f* 10, 206.

épée, *f* 97. Voy. lames.

éperon, *f* 112.

érotiques (médaillons), *f* 214-221.

fibules, *f* 128, 129, 150, 152, 153, 157.

flamine, *i* 9.

Flore, *f* 71.

fontaine, *f* 51.

Fortune, *f* 5.

fourreau, *f* 174. Voy. bouterolle.

fragments de marbre, *i* 16, 28, 39, 46, 56-70, 72, 77, 78.

— de pierre, *i* 19, 29, 80.

— incertains, *i* 8, 11, 14, 35, 51, 71, 73-76, 79, 95.

frises, *i* 29, *f* 7-9, 15-24, 26, 37, 38, 45.

funéraires (inscr.) *i* 29-56.

Géta, *f* 206.

gladiateurs, *i* 52-53, *f* 237-238, 239 ? 367, 368, 386.

griffons, *f* 31.

hache, *f* 75.

hélix, *f* 27.

Hercule, *f* 4. 222-225.

Hippomène, *f* 227.

horloge, *i* 71.

Ilia, *f* 212, 258.

Isis, *f* 229.

javeline, *f* 172.

jeux, *i* 9.

Junon, *f* 76, 207.

Jupiter, *i* 15, 16 : *f* 70, 76, 79, 207, 225, 357.

lames, *f* 94, 136, 176-179.

Lares (dieux), *f* 81-82.

lézard, *f* 25, 26.

lion, *f* 12, 87, 385.

— (masque de), *f* 23, 86.

Livie (buste dit de), *f* 3.

Lugdunum (Génie de), *f* 228.

Mars, *i* 17, 18? ; *f* 78, 211, 212, 225.

masques, *f* 11, 838, 839. Voy. lion.

Ménade, *f* 8, 9.

Mercure, *m* 12 ; *i* 19 ? ; *f* 76, 77, 208.

Mère des dieux, *i* 19.

Minerve, *f* 76, 209.
 milliàire (borne), *i* 8.
 miroirs, *f* 105-109.
 monuments d'architecture (inscriptions, *i* 86 (marbre), 29 (pierre), 81-84 (pierre).
 mouton, *f* 365.
 municipales (inscr.), *i* 9-12.

oculiste (cachet d'), *f* 168
 oiseau, *f* 252.
 Orange (inscr. relatives à), *i* 91-95.
 orant, *f* 165.

panthère (peau de), *f* 26.
 Parthénopée (acteur), 234-235.
 Pégase, *f* 384.
 phallus, *f* 89, 90, 1081.
 Philoctète, *f* 224.
 piédroits, *f* 39-40.
 poule et poussins, *f* 251.
 Prométhée, *f* 223.

quindécenvir, *i* 95.

religieuses (inscr.), *i* 13-28.

sanglier, *f* 363.
 sarcophages (marbre), *i* 85, 87; ~~234, 235~~.
 Satyre, *f* 7, 16 bis.
 serpent, *f* 25, 229.
 sévir, *i* 21, 22.
 sévir augustal, *i* 93.
 Silène, *f* 6.
 Silvain, *i* 30.
 statues, *f* 1, 2, 4 bis.
 stèles de marbre, *i* 44, 47.
 — de pierre, *i* 12, 33, 37, 52, 53.

tables de marbre, *i* 1-5, 7, 42, — ~~55-56~~, 58-60.
 — de pierre, *i* 9, 10, 17, 31, 48, ~~49~~.
 tablettes, *f* 13, 14.
 tasses, *f* 160, 798-810.
 taurobole, *i* 6, 95.
 tauromachie, 241.
 têtes d'homme, *f* 10, 12, 88.
 — de femme, *f* 16, 791.

Vénus, *f* 1, 213.
 Victoire, *f* 17, 225.
 votives (inscr.). Voy. reli~~gieuses~~ (inscr.).

V. INDEX ÉPIGRAPHIQUE¹

i = inscription. *f* = monument figuré.

a. [a. a. f. f.], *i* 92.
 Achaia, *i* 92.
 Aco, *f* 253.
 M. Acutius, *i* 39.
 ? Ada[us], *f* 401.
 aedilis, *i* 10.
 aere mu[ltaticio], *i* 26 et 28.
 Agidius. Voy. Dagidius.
 Albanus, *f* 397-399.
 Albus, *f* 673.
 Amoenus, *f* 636.
 Anicia Tryphaera, *i* 13.
 anima du[li]cis, *i* 87.
 C. Ann[us], *f* 491.
 Annus Crispus, *f* 400.
 L. Annus, *i* 26.
 Antodon[us], *i* 87.
 Antoninus, *i* 6.

Aper, *f* 401, 402.
 P. Apicius Modestus, *i* 26 et p. 155 — *n. l*
 apolauste ? *f* 236.
 L. Appuleia Paulla, *i* 4.
 Arab[icus], *i* 54.
 Arausens[is], *i* 65, 72 ? 94, 95.
 Arausio (dieu), *i* 91.
 Arausio (Firmus Iulius), *i* 92, cf. ~~93~~.
 M. Arruntius Vercundus, *i* 22.
 ? Art[us], *f* 405.
 ? A[rusi]cus, *i* 85.
 Asiaticus, *i* 53.
 Atalante, *f* 227.
 Ateius, *f* 406-412, 677-678.
 Atimetus, *f* 313.
 Atticus, *i* 17.
 [At]tius Ca[l]lenus, *i* 32.
 Audax, *i* 40.

1. Les poteries étant classées par ordre alphabétique dans les différents groupes, je n'indique de leurs inscriptions que les noms connus.

- Augustus, *i* 20, 57 ?
 L. Aurelius Lucanus, *i* 36.
 C. Aurelius Parthenius, *i* 93.
 L. Aurelius Vifus ? ou Verus, *i* 36.
- [Basilius], *i* 89.
 Bassus, *i* 41, *f* 416, 417.
 ? Beratia, *i* 47,
 Bio, *f* 418.
 Byria Seuerila, *i* 34.
- L. Caecilius Piso, *i* 94.
 Ca[l]enus, *i* 32.
 Calpurnius, *f* 299, 300.
 Calus, *f* 422.
 Caluus, *f* 419, 421.
 Cant(us), *f* 423, 424.
 Caran[tus], *f* 425-431.
 Carantii, *i* 18.
 Cass(ia) Max(ima), *i* 45.
 Cast(us), *f* 432, 441, 484 ?
 Catia Secunda, *i* 48.
 Caucasus, *f* 223.
 Celadus, *f* 442.
 cerue[sarii], *f* 443.
 C(h)r(is)tus, *i* 85.
 Cila, *i* 22.
 Cilo ou Cilon, *i* 40.
 ciuis Arause(nsis), *i* 94.
 Clarianus, *f* 844-845.
 Cle[mens], *f* 444-445.
 Cocus, *f* 447, 682, 683.
 Collon, *f* 449.
 col[lyrium], *f* 168.
 Com(m)unis, *f* 345, 389.
 ? Copiro, *f* 451.
 P. Corne[lius] Dont[ius ?], *f* 453.
 c(or)onae, *i* 52.
 Cosrus, *f* 452.
 Cra[cunius ?], *f* 454.
 Cra[tinus ?], *i* 69.
 [Cres]conius, *i* 31.
 Cre[stus], *f* 455-458.
 Crispinius, *f* 797 bis.
 Crispus, *f* 366, 373, 380.
 Cusan[us], *f* 459.
- Dagidius, *i* 38, 95.
 Damonus, *f* 460-464, 701 ?
 ? Dancu[s], *f* 465.
 dea, *i* 21.
 d(ecumanus), *i* 1-4.
 d(e) p(ecunia) s(ua) f(ecit), *i* 10.
 D(eu)s, *i* 85.
- dii, *i* 13, 14.
 ? Diog[enes], *f* 346.
 d(is) m(anibus), *i* 29-35, 37, 39, 43-45.
 ? Dometos, *f* 466.
 Donax, *f* 467.
 Dont[ius ?], *f* 453.
 Q. Duценius Optatus, *i* 52.
 duumuir, *i* 9, 11.
 Emidius, *f* 468.
 eq[ui]tes, *i* 83.
 Eutropius, *i* 85.
- ? Faor, *f* 347.
 Fatac, *i* 24.
 S. Fata[li]s, *f* 336.
 Felicio ? *i* 15.
 feliciter, *f* 206 ? 228, 232, 233, 238 ? 240,
 242, 251, 444 ?
 Felix, *i* 41, *f* 208, 211, 213, 227, 229, 241,
 469-471, 517 ? 684.
 Festa, *i* 51.
 Festus, *f* 348.
 fideiussor, *i* 5.
 Firmo ou Firmonius ? *f* 472, 473.
 Firmus. Voy. Arausio.
 flamen, *i* 9.
 Fortis, *f* 349, 360, 371, 387, 388.
 in fronte, *i* 5.
 Frontinus, *f* 474-477.
 Fronto, *f* 478.
 T. Fufius Modostus, *i* 36.
 Fulvia, *i* 22, 55.
- Gallia Narbonensis, *i* 92.
 Gallicanus, *f* 482-483.
 Gallus, *f* 479-481.
 Gaudentius, *i* 86.
 Gem[ellus], *f* 485, 486 ?
 Germanus, *f* 248, 486, 626.
 Geta, *f* 206.
 ? Gna[tus], *f* 487.
- Hateria Potita, *i* 52.
 [Herc]ules, *f* 223.
 heredes ex testamento, *i* 22, 29, 56.
 h. m. he[r. n. s.], *i* 51.
 Hippomedon, *f* 227.
 Hispania, *i* 92.
 ? L. Hos(idius) Cri(sp)us, *f* 366, 373,
 380.
 Hostesis, *f* 309.
 Hy[1]as, *i* 45.

Ilia, *i* 49, *f* 258.
 imperium, *i* 27.
 indictio, *i* 89-90.
 Ingenuus, *f* 631, 639.
 Iucundus, *f* 492, 686.
 Iuernalis, *f* 168.
 ? Iulia, *f* 392.
 Iul(ia) Paterna, *i* 44.
 Iulia Paullina, *i* 44.
 Iulianus, *i* 31.
 A. Iu[lius] Cra[tinus], *i* 69.
 Iul(ius) Prim[us], *f* 537.
 Iulius. Voy. Arausio et Minucius.
 Iunius Titus, *i* 95.
 Iupiter, *i* 15, 16; *f* 207.

 k, ardo), *i* 1-4.
 L. Kareius Vitalis, *i* 91.

 Legitimus, *f* 493, 688.
 Lepidus, *f* 489-490, 491?
 lib(eratus), *i* 53.
 lib(ertus), *i* 22.
 libr(ae), *i* 21.
 Licinia Tertia, *i* 25.
 M. Licinius, *i* 51.
 Licinius Hy[l]ias, *i* 45.
 T. Licinius Maxumus, *i* 10.
 Litogenes, *f* 350.
 Lucanus, *i* 26 et 36.
 C. Luceius Marcus, *i* 43.
 ludi, *i* 9.
 ad ludum, *i* 5.

 Macca[rus], *f* 497.
 [?] Maced[on]icus, *i* 55.
 Macer, *f* 498.
 ? Ma[h]etes, *f* 499-500.
 Malisius, *f* 237.
 manceps, *i* 5.
 ? [Ma]nliu[s], *i* 63.
 Marcellus, *f* 251? 374.
 Marcus, *i* 43.
 Mari[n]us ? Ter[m]ianus, *i* 37; cf. *i* 95.
 Mars, *i* 17, 18?
 Mater deum, *i* 6, 19.
 Mate[r]nus, *f* 502.
 Maternus ou Maternianus, *i* 33.
 Matrus, *f* 796.
 Maxima, *i* 45.
 Maxumus, *i* 10.
 [?] Melp[om]enes, *i* 42.
 mercator], *f* 503.
 M[er]curius ? *i* 18.

Minervius (pagus), *i* 12.
 [?] L.] Minicius Firmus, *i* 35.
 [?] L.] Minicius Valerianus, *i* 35.
 Modestus, *i* 26 et p. 155, n. 1; *f* 506.
 Modostus, *i* 36.
 Mom[m]o, *f* 249-250, 508-509, 510-511?
 Montanus, *f* 512.
 ? Mossus, *f* 641.
 m. urmillo', *i* 52-53.

 Naeuii, *i* 26.
 C. Naeuius Rusticus, *i* 5.
 Narbonensis. Voy. Gallia.
 nica, *f* 234-236.
 Niger, *f* 518-519.
 [n]onae, *i* 89.
 ? Numanus, *f* 521.

 oleum, *i* 9.
 [O]nes(imus), *i* 38.
 Optatus, *i* 52, *f* 642.

 pagus. Voy. Minervius.
 Palaestra, *f* 227.
 Palladius, *i* 86.
 ? p. almae), *i* 52.
 Pansa, *f* 297.
 Pardus, Pardula, *i* 88.
 Parthenius, *i* 93.
 Parthenopaeus, *f* 234-235.
 Passenus, *f* 522.
 Passi e nus, *f* 523.
 Paterna, *i* 44.
 Paternus, *i* 20, *f* 524.
 Patricius, *f* 525-526.
 [patronus], *i* 72.
 Paulia Ilia, *i* 49.
 Paulla, *i* 4.
 Paullina, *i* 44.
 Paullinianus, *i* 44.
 Perus, *f* 527.
 T. Pet[er]us L., *i* 21.
 Philoctetes], *f* 224.
 Phoetaspus, *f* 359.
 Piso, *i* 94.
 Plotus, *f* 528.
 Pontius ou Pontus ? *f* 529.
 Potita, *i* 52.
 Potitus, *f* 530.
 [praefectus], *i* 11.
 Prima, *i* 25.
 Primi genius, *f* 534-534 bis.
 Primus, *f* 537, 645, 693.
 [prou]incia, *i* 92.

- Proxsuma, *i* 47.
 Proxs[umae], *i* 23.
 Pude[ns], *f* 505-545.
 pugnae, *i* 52.
 Pugnus, *f* 539.
 Pullaeni, *f* 392 ?
 Pupa, *i* 22.

 Quadratus, *i* 5.
 Quartus, *f* 314, 540.
 NVuirarausensis, *i* 95.
 Quintilian us, *f* 541.
 Quintus, *f* 352.

 red actus in colonicum, *i* 1-4.
 Rogatus, *f* 542-544.
 Romanus, *f* 326.
 Rufinus, *f* 546, 547, 548-549 ? 694.
 Rufus, *i* 80, *f* 840-841.
 Rusticus, *i* 5, 80; *f* 550-551.

 Sabi nus ?, *f* 496, 552-556.
 ? [sace]rd[os] dei Arausio[ne], *i* 28.
 ? L. Saffinius] Quartus, *f* 314.
 ? Saluetus ou Salue. tu, *f* 695.
 Sarra... ? *f* 357.
 Saxoferreo, *f* 329.
 Schoeneus, *f* 227.
 Scorobres, *f* 330.
 Scotius, *f* 696.
 Secunda, *i* 48.
 [Se]cundani, *i* 81, 92.
 Secundina, *i* 22, 30.
 Secundus, *i* 1-4; *f* 328, 558, 567, 698.
 Secundus Rufus, *f* 840-841.
 Secundus Rufus] ou Ru[sticus], *i* 79.
 Senicius ou Senicio ? *f* 568-569.
 Seno, *f* 570-571.
 L. Septimius Seuerus, *i* 7.
 Seuerianus, *i* 34.
 Seuerila, *i* 34.
 Spu. Seuerus, *i* 50.
 Seuerus, *i* 7, 65; *f* 574.
 Seuer[us] Sec[undus], *f* 328.
 Vluir, *i* 21, 22, 93.
 Seuuo, *f* 782.
 T. Sextilius, *i* 49.
 Siluanus, *f* 277.
 Siluanus Aug[ustus], *i* 20.
 Siluus, *f* 576-578.
 Sis[cernius], *f* 337.
 Sisen[nius], *f* 331.
 ? Solidum[arus], *i* 33.
 Solif[marus] ?, *i* 80.

 sta[tua], *i* 9.
 Strobilus, *f* 353-354, 358.
 Sulpicius, *f* 579-580.
 ? Surus, *f* 633.

 L. Taurus, *f* 313.
 ? tem[plum], *i* 65.
 ? ...teralia, *i* 31.
 [T]ere[n]tia... Proxsuma, *i* 47.
 Tertia, *i* 25.
 Tertius, *f* 590.
 Titius, *f* 699.
 A. Titius, *f* 635.
 T. Titius Felicio ?, *i* 15.
 Titus, *i* 95, *f* 699.
 Togius Paullinianus, *i* 44.
 [T]reueri, *f* 230.
 [trib. m]ilitum, *i* 30.
 [trib. po]l., *i* 7.
 ex tributario, *i* 1-4.
 Illuir ?, *i* 58.
 triumph... ?, *i* 64.
 Tropim[us], *f* 316.

 ? Umbriscus, *f* 444, 602-603.
 Utilis, *f* 607.

 Valentinus, *i* 26.
 [? Vale]riana, *i* 32.
 Valerianus, *i* 35.
 ? Valerius], *f* 413.
 Sex. Valerius, *i* 46.
 L. Valerius Iulianus, *i* 34.
 Valerius Secundus, *i* 1-4.
 L. Valerius Seuerianus, *i* 34.
 L. Val[erius] Tropim[us], *f* 316.
 P. Val[erius] Victorin[us], *f* 842.
 Venalis, *f* 595.
 Verecundus, *i* 22.
 Verus, *i* 36.
 C. Vesidius Quadratus, *i* 5.
 Vibianus, *f* 355.
 Victor, *f* 278, 596.
 Victorin us, *f* 842.
 Vifus ? *i* 36.
 ? Vimius ou Vimpus, *f* 597.
 D. Vinuleius Atticus, *i* 17.
 Viranus ou Virilis, *f* 598.
 Vitalis, *i* 91; *f* 599.
 Vitulus, *f* 600-601.
 u. s. l. m., *i* 15, 17, 18, 20, 26, 95.

 Xanthus, *f* 608.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
INTRODUCTION	I
BIBLIOGRAPHIE	19

I. MONUMENTS D'ARCHITECTURE.

CHAPITRE I. L'arc	43
II. Le théâtre.....	88
III. Le cirque, l'amphithéâtre, les thermes.....	109
IV. Les mosaïques.....	121
V. Les inscriptions.	
Inscriptions cadastrales.....	129
— d'empereurs.....	136
— fonctions municipales, travaux pu-	
blics.....	143
— religieuses.....	147
— funéraires ; fragments divers ;	
théâtre; arc.....	156
— chrétiennes.....	184
— relatives à Orange.....	193
Concordance des inscriptions.....	199

II. — MONUMENTS FIGURÉS ET USTENSILES

CHAPITRE VI. Monuments et ustensiles en marbre	201
— — — pierre.....	218
VII. — — — bronze.....	221
VIII. — — — fer, plomb, etc. bijoux.....	242
IX. Monuments et ustensiles en terre cuite.	
a Vases à reliefs d'applique.	
empereur.....	246
divinités et personnages légendaires.....	247
nom de peuple.....	255
jeu du cirque et du théâtre ; animaux.....	256
fragments divers.....	259

b) Urnes funéraires.....	262
c) Amphores.	
1. Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).....	264
2. Musée de Saint-Germain.....	267
3. Musée Calvet d'Avignon.....	268
d) Lampes.	
1. Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).....	268
2. Musée de Saint-Germain.....	270
3. Collection Raspail.....	273
4. Musée de Marseille.....	273
5. Musée Calvet d'Avignon.....	273
e) Poteries avec ou sans marques.	
1. Collection Lombard-Dumas (Musée de Nîmes).....	274
2. Collection Raspail.....	294
3. Collection Vallentin du Cheylard.....	295
4. Musée de Saint-Germain.....	295
5. Musée Calvet d'Avignon.....	299
6. Musée Britannique.....	301
f) Tasses.....	301
g) Bouteilles.....	302
h) Jouets et masques.....	303
i) Tuiles.....	304
X. Objets en verre, en os, etc.....	305
INDEX.....	313

PLAN D'ORANGE

croquis pris en nov. 1908 et
d'après le plan relevé (par Es
en 1888.

1 m.m. pour 5 mètres.

— 1 —

Voie ferrée →

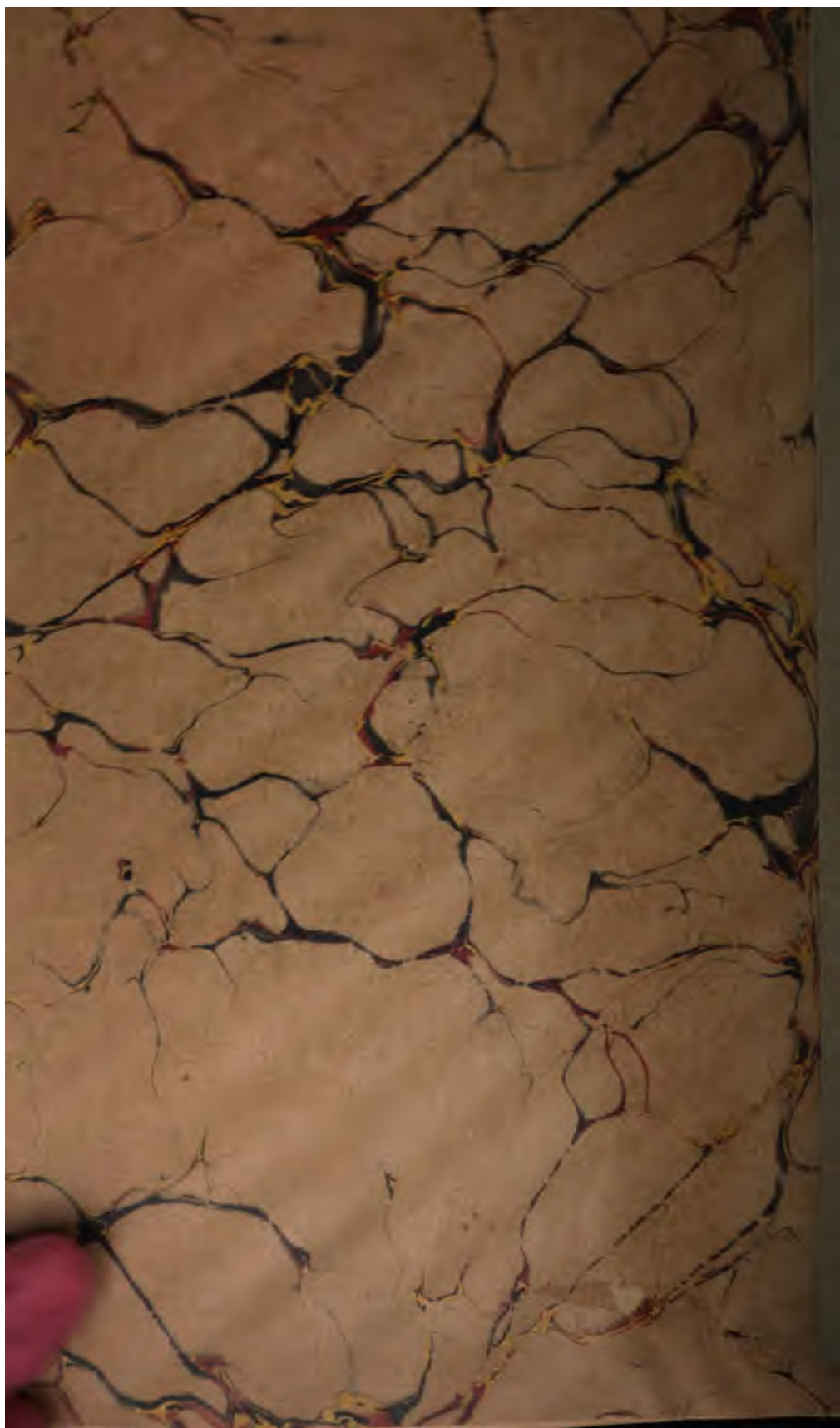
parts romains

la M.









Stanford University Libraries

3 6105 004 731 993

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

DOC APR 27 1994

MAP

